Max Gallo

La Baie des Anges
Le Palais des fêtes
La Promenade des Anglais



Max Gallo

La Baie des Anges
Le Palais des fêtes
La promenade des Anglais

Romans

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved -
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team Alexandriz
teamalexandriz.org



ROBERT LAFFONT

LA BAIE DES ANGES

Pour Jean Le Bleu
et ceux du grand troupeau.

Avertissement

La baie des Anges (1890-1919) est le premier tome d'une suite romanesque qui comporte deux autres volumes : *Le palais des Fêtes* (1920-1944) et *La promenade des Anglais* (1944-1974).

Toute coïncidence entre des personnages ayant réellement vécu et ceux de ce livre ne saurait être qu'une des facéties du hasard qui rend l'imaginaire réel. Et vice versa.

M. G.

Personnages principaux

CARLO REVELLI, né en 1860, marié à *Anna Forzanengo*. Deux enfants : *Alexandre* né en 1904, *Mqfalda* née en 1906.

VINCENTE REVELLI, né en 1868, marié à *Lisa*. Quatre enfants : *Dante* né en 1892, *Louise* née en 1894, *Antoine* né en 1900, *Violette* née en 1903.

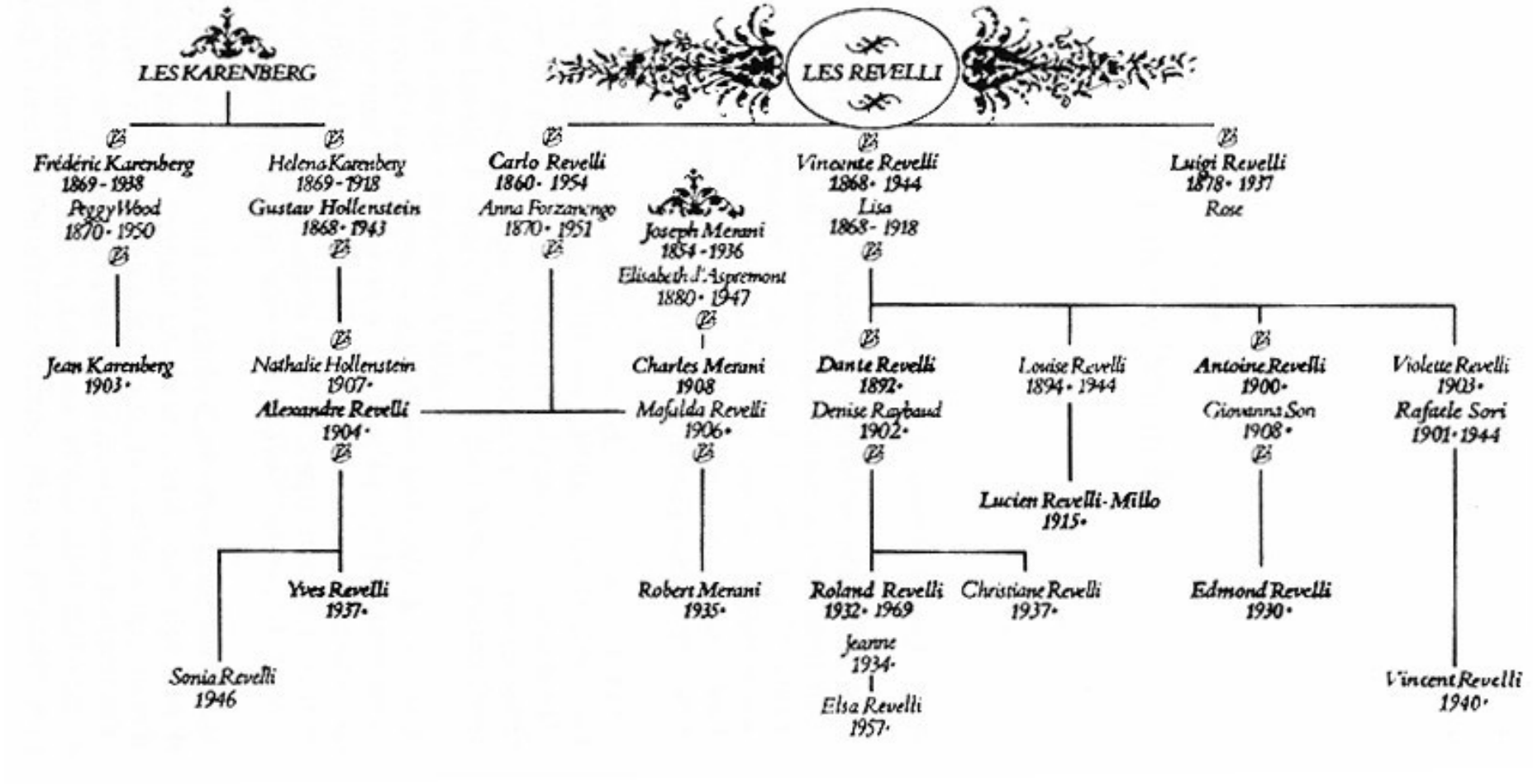
LUIGI REVELLI, né en 1878, dit Loulou ou Gobi, marié à *Rose*.

JOSEPH MERANI, docteur en médecine et député, né en 1854, marié à *Laure,* puis en secondes noces à *Elisabeth d'Aspremont*. Un enfant : *Charles* né en 1908.

RITZEN, haut fonctionnaire de police, né en 1867, marié à *Marguerite Sartoux,* deux enfants, *Pierre* né en 1899, *Jules* né en 1902.

FRÉDÉRIC KARENBERG, baron, né en 1863, marié à *Peggy Wood,* un enfant *Jean* né en 1903.

HÉLÉNA KARENBERG, née en 1872, sœur de Frédéric Karenberg, mariée à *Gustav Hollenstein,* une fille *Nathalie* née en 1906.


LES KARENBERG
LES REVELLI
Frédéric Karenberg
1869 - 1938
Peggy Wood
1870 - 1950
Jean Karenberg
1903 -
Helena Karenberg
1869 - 1918
Gustav Hollenstein
1868 - 1943
Nathalie Hollenstein
1907 -
Alexandre Revelli
1904 -
Yves Revelli
1937 -
Sonia Revelli
1946
Carlo Revelli
1860 - 1954
Anna Forzanengo
1870 - 1951
Joseph Merani
1854 - 1936
Elisabeth d'Aspremont
1880 - 1947
Charles Merani
1908
Mafulda Revelli
1906 -
Robert Merani
1935 -
Vincente Revelli
1868 - 1944
Lisa
1868 - 1918
Luigi Revelli
1878 - 1937
Rose
Dante Revelli
1892 -
Denise Rayband
1902 -
Roland Revelli
1932 - 1969
Jeanne
1934 -
Elsa Revelli
1957 -
Christiane Revelli
1937 -
Louise Revelli
1894 - 1944
Lucien Revelli-Millo
1915 -
Antoine Revelli
1900 -
Giovanna Son
1908 -
Edmond Revelli
1930 -
Violette Revelli
1903 -
Rafaele Sori
1901 - 1944
Vincent Revelli
1940 -

Première partie

La place Garibaldi

1

Ils étaient trois frères et ils venaient de là-bas, le pays de la montagne.

L'aîné s'appelait Carlo. Il marchait au milieu de la route, la veste rejetée sur l'épaule cachant la musette de toile, les manches de la chemise blanche retroussées à mi-bras. Il regardait loin devant, au delà des broussailles, des arbres secs, des pentes de galets soudés par la terre jaune, suivant des yeux la crête vers laquelle montait le chemin et qui fermait l'horizon comme un mur de clôture hérissé de tessons.

Vincente marchait quelques pas en arrière, il ramassait l'un de ces galets gros comme un poing et l'envoyait dans les fourrés, sans hargne, peut-être pour laisser la trace de son passage. La musette sur l'épaule gauche, le coude posé sur la poche de cuir, les doigts serrés sur la lanière courte, il regardait le sol. Il était le second des frères Revelli. Huit ans de moins que Carlo.

« C'est trop, disait la mère – Elle s'essuyait la bouche du revers de son tablier noir – C'est trop. On croyait, après Carlo, qu'on n'en aurait plus. On était tranquille. Et puis il y a eu toi, est-ce qu'on sait pourquoi ? Comme ça, après tant de temps, mais toi, ce n'est rien, quand il a fallu que je dise qu'il y avait l'autre : ton père, si tu l'avais vu… »

L'autre était venu dix-huit ans après Carlo et maintenant il marchait près de Vincente, traînant les chaussures à haute tige dans le sable et souvent il s'accrochait à la manche de son frère, appuyant la tête sur le bras de Vincente qui au bout d'un moment le

repoussait : « Assez Luigi, disait-il, assez. » Luigi se laissait alors distancer et tout à coup il criait : « On s'arrête. » Carlo, sans se retourner, sans modifier son pas régulier, jurait et le silence revenait sur la route. Ils étaient partis depuis six jours.

Vincente seul, juste avant le pont, avait regardé la ville que, le fleuve franchi, ils ne reverraient plus. Mondovi-la-haute, austère avec d'inattendus éclats de lumière quand les façades de briques roses – celles de la maison des banquiers du XVI^{e} siècle – brisent l'ordre têtu des grands bâtiments publics, l'hôpital, la caserne, le séminaire. Vincente seul s'était accoudé au parapet du pont. « Marchez, avait-il dit, marchez, je vous rejoins. » Carlo avait haussé les épaules, Luigi courait devant. La cloche sonnait six heures, là-haut au-dessus de la brume qui couvrait la vallée où ils allaient se perdre. Et la sirène de la manufacture de porcelaine répondait en trois ululements, un long, deux courts. Les deux rythmes de la ville. L'église de Mondovi-la-haute, au fond de la place, presque dissimulée, et chaque fois qu'avec sa mère Vincente se retrouvait sur le parvis, peut-être la lumière après l'ombre, peut-être la beauté de la place pareille avec ses façades en pans coupés au triptyque de bois doré au-dessus de l'autel, Vincente voulait s'élancer et la mère le retenait, s'agrippant à son épaule.

Mais quand elle l'avait conduit le premier matin à la manufacture, dans Mondovi-la-basse, que juste après le premier coup de sirène elle lui avait dit : « va, va », il avait fallu qu'elle le pousse de la main pour qu'il rejoigne un groupe noir – des femmes, foulards noués, fichus et châles, tabliers – qui passait sous le porche.

Elle était proche du pont, la manufacture, plongée dans la brume et, en prêtant l'oreille, imagination ou souvenir, Vincente entendait le halètement des soufflets près des fours ou le juron d'un contremaître. Il voulait attendre que la brume se lève pour voir, silhouettes dessinées sur les verrières, les ouvrières courbées et les gamins prenant contre eux les piles d'assiettes. Sentir ce poids au bout des doigts et la peur et l'effort qui paralysent.

Mais une charrette était passée, vide. D'un signe Vincente avait demandé au paysan s'il pouvait monter. Il avait sauté sur la ridelle, traversé ainsi le pont, perdu Mondovi-la-haute et Mondovi-la-basse. Carlo et Luigi avaient grimpé à leur tour.

Ils avaient ainsi en silence quitté le pays.

— Vous allez en France ? avait demandé le paysan au moment où il les laissait pour s'enfoncer dans un chemin de terre, ligne brune au milieu d'un champ de maïs.

— On cherche le travail, avait dit Carlo.

— La mère est morte, avait ajouté Luigi.

Carlo avait bousculé Luigi :

— Qui te demande de parler, toi ?

Luigi s'était éloigné donnant un grand coup de pied dans les ornières de la route.

— Ils vont tous là-bas, avait ajouté le paysan. Peut-être qu'il y en a pour tous.

— On trouvera, avait dit Carlo. S'il le faut on traversera la mer.

Ce premier jour de route, ils avaient eu de la chance, les charrettes s'arrêtaient sans même qu'ils eussent à faire un signe. « Montez les gars », disaient les paysans, et les Revelli, épaule contre épaule, appuyés à des tonneaux qui sentaient le tanin ou à demi couchés sur l'herbe encore humide, regardaient défiler devant eux la campagne du Piémont. Ils traversèrent ainsi des villages et des villes, Ceva, Boves, Vievola, Borgo, San Dalmazzo, les essieux grinçaient sur les pavés inégaux, les roues hautes cerclées d'acier glissaient parfois sur la pierre et les Revelli étaient projetés violemment sur l'un des côtés de la charrette cependant que le paysan lançait une malédiction. Ils couchèrent dans une grange, s'enfonçant dans le foin frais aux odeurs entêtantes, Vincente préparant un coin pour Luigi, glissant la musette sous sa tête, le couvrant de sa veste. Carlo assis devant le portail, adossé à une pièce de bois, fumait, las jambes allongées, une main sous la nuque, souriant.

Les deuxième et troisième jours ils marchèrent le long de la voie ferrée qu'on commençait à construire mais que les trains n'empruntaient qu'une ou deux fois par jour sur une toute petite partie du parcours. Dans les tunnels, leur épaule frottait contre la paroi humide, et, chaque fois, quand enfin ils apercevaient l'arc du jour, Luigi poussait un cri, et les devançant se mettait à courir.

Le quatrième matin, alors qu'ils approchaient de la frontière, ils rencontrèrent le chantier.

Les hommes courbés sous les traverses et les rails chantaient du fond de la gorge une mélopée imprécise, triste comme un soupir et pourtant, d'un seul mouvement, ils se redressaient et avec un rugissement chargé de force et de colère ils envoyaient loin sur le

sol, la barre de bois ou d'acier. Puis ils s'immobilisaient, silencieux, pensifs, les mains sur les reins, jusqu'à ce qu'un coup de sifflet strident, claquement de lanière, les courbe à nouveau, et ils reprenaient leur mélopée qu'accompagnait le battement des machines à vapeur.

Vincente regardait.

— Il y a du travail, murmura-t-il.

Carlo descendait la pente du talus, se dirigeant vers la route.

— On continue, dit-il.

Le cinquième jour, ils atteignirent un col, à quelques kilomètres de la frontière. Ils avaient marché au milieu des près, entre les sapins et les mélèzes, s'enfonçant peu à peu dans l'ombre, puis, au col, le vent les avait frappés de plein fouet et quand ils avaient repris souffle, le paysage devant eux était autre. Sec, avec des arbres noueux, des éboulis couvrant les flancs, des terrasses couvertes d'oliviers dont les murets de pierres sèches ceinturaient la montagne.

— C'est un autre air, dit Vincente.

Ils étaient assis tous les trois, mâchant lentement le pain gris et le fromage dur.

— On voit pas la mer, dit Luigi.

— Derrière, plus loin.

Carlo montrait les crêtes bleues, lignes brisées qui se succédaient comme des vagues. Il se leva, prit son jeune frère contre lui.

— On arrive, dit-il, courage.

Peu après la frontière, le sixième jour, alors qu'ils marchaient vers une nouvelle crête, peut-être la dernière, celle qui ressemblait à un mur de clôture avec ses angles aigus comme ceux du verre éclaté, il y eut derrière eux le bruit d'une voiture, les grincements du bois et la voix du cocher, le martèlement des sabots sur la terre sèche. Les deux chevaux étaient couverts de sueur, ils avançaient au pas et les portières de la Berline étaient ouvertes. Le cocher ne regarda même pas les Revelli. Somnolent, le chapeau sur les yeux, il ne devait voir que l'échine des chevaux, mais après les avoir dépassés d'une centaine de mètres, la voiture s'arrêta. De l'homme qui était descendu Vincente n'aperçut d'abord que les lunettes cerclées d'or, puis la canne à pommeau d'argent, et barrant l'estomac la chaîne de montre, lourde, dorée. Il tendait la main à une femme qui soulevait sa robe noire, qui mettait avec précaution la pointe de son soulier sur le marchepied, puis sur la terre, et dont les doigts étaient

dissimulés par des gants ajourés, blancs et longs. Le cocher sur son siège s'était retourné.

— Vous marchez depuis longtemps ? demanda l'homme.

— C'est le sixième jour, dit Carlo.

La dame s'approchait de Luigi, et ses doigts se perdaient dans les boucles noires du jeune Revelli, démêlant les cheveux collés par la sueur.

— Lui aussi ? interrogea-t-elle.

— Lui aussi, comme nous, dit Vincente.

— Mais c'est un enfant.

— Ils sont vigoureux, dit l'homme.

— Tu as quel âge ? demanda la dame.

Luigi haussait les épaules, se tournait vers Vincente.

— Il a dix ans, c'est notre frère.

— Et vous allez ? commença la dame.

— Bien sûr qu'ils vont à Nice, dit l'homme, où veux-tu qu'ils aillent, ils viennent tous, c'est leur rêve, ils s'imaginent que tout est facile, qu'ils vont faire fortune.

— Simplement manger, dit Vincente.

— Avance, dit Carlo en donnant à Luigi une bourrade.

Luigi se mit à marcher, lentement, se retournant souvent, laissant glisser sa main le long du flanc des chevaux, s'attardant près d'eux alors que déjà Carlo et Vincente étaient loin, que Vincente lui criait : « Allons, viens. »

La route s'élevait rapidement au milieu des arbustes, le soleil tombait droit sur les nuques et le chant des cigales avait une épaisseur, comme s'il était une couche de matière bruissante, étendue au-dessus du sol, invisible mais dans laquelle la tête était plongée et dont elle ne pouvait se dégager. Les Revelli marchaient. Carlo lui-même avait baissé la tête. Ils avançaient, obstinés, résolus. Ils n'entendirent même pas la voiture qui les avait rejoints, qui roulait derrière eux. Le cocher les interpella de la voix dont il parlait aux chevaux. L'homme était penché à la portière.

— Nous allons à Nice, dit-il, montez. Un avec le cocher, un derrière, sur le coffre, nous prendrons le gosse.

La dame se penchait aussi, ses cheveux, noués en chignon très haut sur la nuque, étaient parcourus de mèches grises qui se perdaient dans le noir brillant des autres mèches.

Carlo s'était arrêté, les mains passées dans sa large ceinture, les jambes écartées.

— S'ils veulent monter, dit-il.

Vincente et Luigi s'étaient rapprochés de leur frère.

— Qu'est-ce que vous racontez ? dit l'homme.

Il se mit à rire, se tourna vers la dame.

— Tu les entends.

— Votre jeune frère est fatigué, dit-elle, laissez-le monter.

Elle descendit de la voiture, prit Luigi par l'épaule.

— Mon mari est le docteur Merani, dit-elle, nous sommes à Nice au 18, rue Saint-François-de-Paule, tout le monde connaît le docteur Merani, si vous ne voulez pas monter, je garderai ce garçon jusqu'à votre arrivée.

Vincente regardait les mains sous la dentelle blanche.

— Qu'ils montent eux aussi, dit le docteur Merani, qu'est-ce que c'est que ces comédies ?

Vincente se pencha vers Luigi.

— Va, dit-il, nous serons là-bas demain.

Il se redressa.

— Nous finirons la route à pied.

Le docteur Merani s'était rencogné dans la voiture ; avec sa canne il battait le marchepied. Carlo marchait déjà. Il y eut le claquement des portières, le beuglement du cocher, le grincement des roues. La voiture dépassa Carlo et Vincente, Luigi était à la portière. « Venez », semblait-il dire par ses gestes de la main, mais il n'osait pas crier.

Les deux frères marchèrent côte à côte, plus vite, dans le soleil immobile des milieux d'après-midi, puis vers la fin de la journée, alors que l'horizon passait du bleu au rouge en une vibration insensible de teintes, se recouvrant l'une l'autre au fur et à mesure que la nuit gagnait, le ton grave des rouges l'emportant peu à peu, ils s'arrêtèrent près d'un mur en ruine. Devant eux, enfin, ils aperçurent l'arc ouvert, profil d'une embarcation légère, l'un de ces esquifs qu'on voit sur les poteries grecques, à peine soulevés par la vague, la ligne courbe enveloppant l'horizon, la baie des Anges. Et Nice dont ils distinguaient les terrasses des Ponchettes, surfaces blanches soulignant le dessin du rivage, les toits couleur sanguine serrés autour du dôme des églises qui, couverts de tuiles vernissées, faisaient un instant renaître la lumière violente.

— Voilà, dit Carlo.

Il prit en courant un sentier qui, raide, descendait vers la baie. Vincente regardait la baie, la ville, et le rouge là-bas, sur les collines de l'Ouest comme tombe un rideau d'opéra. Il faisait nuit quand ils entrèrent dans la ville après avoir traversé une large étendue d'ombre et d'eau où ils devinèrent des cultures maraîchères, de longs alignements de bambous, quelques arbres. Puis ils prirent une rue droite, la tête pleine encore du coassement des grenouilles qui peut-être continuait dans ces ruisseaux courant de part et d'autre de la chaussée. De place en place, un bec de gaz, et des femmes en groupe assises sur des chaises paillées, des silhouettes aux vêtements noirs, aux cheveux blancs, dont les mains remuaient inlassablement, dentelle, tricot ou chapelet. Elles levaient la tête quand Carlo et Vincente passaient devant elles, elles échangeaient plus vite quelques phrases puis elles reprenaient leurs murmures, coassement un temps interrompu.

Au bout de la rue, la place. Des arcades, des platanes, une fontaine et des bruits de voix. Les frères Revelli par la rue de la République venaient d'atteindre la place Garibaldi.

— Viens, dit Carlo.

Il était attiré par une lumière plus vive, d'un jaune brûlant que renvoyaient des miroirs placés dans une vitrine où sur le fond rouge se détachaient de grandes affiches représentant des femmes enveloppées de châles multicolores, gitanes de théâtre qui esquissaient des pas de danse. C'était le café de Turin.

La porte vitrée était à double battant et chaque fois qu'elle s'ouvrait on entendait des applaudissements, les refrains d'un piano mécanique en même temps que le son aigre d'une flûte et le tintement d'une cymbale. Vincente était surtout sensible aux odeurs, sueurs, alcool, tabac, sciure humide aussi.

— Il faudrait dormir, dit-il.

Carlo fouillait dans sa musette, en sortait le gros porte-monnaie de cuir flétri que la mère avait porté sur elle jusqu'à sa mort.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on arrive, dit-il.

Il prit deux pièces d'or dans le porte-monnaie. Le tendit à Vincente :

— Garde-le, toi, dit-il.

Ils s'étaient approchés de la porte.

— Tu entres ? demanda Vincente.

Carlo ne répondit pas. Il poussait la porte, et Vincente le suivait, pénétrant dans ce volume imprécis de fumée et de rumeurs. Au

fond, sur une scène, des femmes se tenaient par la taille et chantaient. Des hommes à demi couchés sur les tables rondes paraissaient rêver. Un serveur bouscula les Revelli. « Place les paysans, place, de l'air, de l'air. »

Ils trouvèrent une table dans un angle. Un vieux, mais était-il vraiment vieux ? sa figure était simplement ridée, couverte d'une barbe à demi rasée, blanche par places, se tourna vers eux.

— Vous venez d'où, Mondovi ? À pied ?

Il n'écouta pas leur réponse, chiquant, crachant sur la sciure répandue sur le dallage de brique, en forme de losange.

— Qu'est-ce que vous savez faire ?

— On veut travailler, dit Vincente.

— Demain sur la place Garibaldi, à sept heures, on embauche. Vous verrez les autres, il n'y a qu'à attendre.

Carlo semblait ne pas écouter. Il fixait la scène, le mouvement des jupes rouges, des jambes gainées de noir. Le martèlement cadencé des danseuses sautant sur les planches comme les pulsations rapides du cœur.

— Vous savez où dormir ? continuait le vieux. Il y a l'hôtel du Chapeau rouge, de l'autre côté du Paillon, c'est la rivière. Mais elle est toujours à sec. Là-bas vous pourrez dormir.

— Va, dit Carlo à Vincente, demain matin sur la place, à sept heures.

Rejeté comme autrefois, quand Vincente voulait accompagner Carlo, quel âge pouvait-il avoir alors, douze ans et Carlo vingt. Vincente commençait à marcher près de lui « Je viens avec toi, Carlo, laisse-moi, je viens ». Carlo caressait sa moustache qui tirait sur le roux, « fous le camp », disait-il en desserrant à peine les lèvres, « tu sens encore le lait, fous le camp ».

Vincente insistait, recevait un coup de pied mais il s'obstinait, suivant Carlo dans les rues étroites qui montaient de Mondovi-la-basse à Mondovi-la-haute, vers la place à pans coupés, belle comme le triptyque doré. Carlo alors, sans même un mot, se baissait rapidement, prenait une pierre et la lançait vers Vincente, non pas pour l'avertir mais pour l'atteindre et avant même que Vincente ait compris, Carlo courait vers lui, dévalant la pente, le rattrapant, le prenant aux épaules, le bourrant de coups de genou dans les reins, de coups de poing dans les épaules, « j'ai dit fous le camp ».

Vincente s'asseyait sur une borne, regardait son frère s'éloigner et ne pouvait lui en vouloir. Il trouvait même juste que Carlo le

frappât, c'était la loi. Lui ne l'appliquait pas à Luigi. Mais il n'était pas l'aîné des Revelli, seulement le second.

Carlo répéta :

— Va te coucher, cherche cet hôtel et demain à sept heures sur la place, tu trouveras, pense aussi à Luigi.

C'était sans appel. Mais il y avait la ville inconnue encore, cette rumeur du café, ces lumières qui retenaient comme de la glu. Carlo se retourna vers Vincente et celui-ci se leva.

— Tu vas vers la rivière, dit le vieux, il y a un pont, l'église du Vœu et tout à côté, l'hôtel du Chapeau rouge.

Vincente retint la porte du café, il resta un instant, regardant la salle, enveloppé encore par la musique et la fumée.

Carlo se dirigeait vers les tables près de la scène, où des jeunes gens, le visage rouge, interpellaient les danseuses et riaient en se donnant des bourrades. Carlo s'assit près d'eux, sa musette dans le dos, et quand Vincente le vit lancer une pièce d'or sur la table, il laissa retomber la porte.

Le silence, la lumière prisonnière des arcades entourant la place. Vincente la traversa, il vit une rue qui descendait sans doute vers la rivière et la suivit. Mais au bout, il y avait le port, l'éclat intermittent du phare, le ressac contre la jetée et au bord des quais qu'il se mit à longer, le heurt sourd des coques protégées par de gros sacs de corde tressée, le craquement du pont des barcasses et des tartanes, l'odeur de la mer, neuve pour Vincente, et qu'il se mit à aimer, lui qui n'avait vu que les collines et les montagnes, qui avait couru de châtaignier en châtaignier cependant que son père plaçait dans un panier d'osier les cèpes bruns, fibreux et moelleux comme de la viande trop fraîche. Vincente eut envie de toucher la mer et s'éloignant du port, remontant vers une masse rocheuse, haute et hostile qui tombait comme un cap, fermant la vue du côté de l'ouest, il trouva une route étroite qui, à flanc de falaise, contournait le rocher, surplombait la mer et les vagues qui s'engouffraient dans les dentelures du cap. Quand il fut à sa pointe, Vincente vit à nouveau devant lui la baie des Anges, la mer dans un miroitement d'écailles. Il descendit vers la grève, se déchaussa, entra dans l'eau fraîche et se mit à lancer des cailloux au plus loin qu'il pouvait, faisant éclater en gerbes les pans de lumière. Il marcha ainsi au bord de l'eau. Des barques étaient serrées l'une contre l'autre sur la grève, à demi recouvertes par des bâches. Vincente se glissa dans l'une d'elles et

recroquevillé, la musette sous la tête, dans l'odeur de sel et le bruit de l'eau, il s'endormit pour la première fois loin des forêts.

Dans l'aube voilée de ce mois d'octobre 1888, les pêcheurs le réveillèrent. Ils étaient pieds nus, les pantalons de lourde toile retroussés sur les mollets. Ils faisaient glisser les barques vers la mer.

— Qu'est-ce que tu fous ? Allez, sors de là.

Ils étaient sans colère.

— Pousse.

Certains montaient dans les barques avant même qu'elles aient atteint l'eau, d'autres sautaient lestement alors que la vague battait déjà leurs genoux. Vincente s'assit, les regardant s'éloigner cependant que le soleil dessinait la baie à grands coups de lumière blonde. Des femmes vinrent peu après, s'asseyant sur les filets qu'elles commençaient à recoudre. Elles étaient, elles aussi, en noir, un foulard serrant leur front.

— Tu viens de la montagne ?

— Je cherche du travail.

— Tire les barques quand ils rentrent, et ils te donneront du poisson.

Elles parlaient entre elles, sans que Vincente puisse comprendre, l'une d'elles parfois levait son visage et son cou vers le ciel et riait fort, avec tout le haut du corps, puis brutalement elle cessait, à nouveau courbée, les doigts glissant entre les mailles couleur de sang séché des filets.

Vincente n'eut pas le sentiment d'attendre. Le soleil de plus en plus chaud l'engourdissait, il était obligé de fermer les yeux pour affronter cette lumière qui bruissait sur la mer à peine craquelée. Trop de couleurs aussi, trop franches, pour lui qui venait du brouillard et du gris.

Peut-être s'endormit-il, assis, appuyé sur les coudes, rêva-t-il, ou bien c'était le visage de l'une de ces femmes qui lui faisait se souvenir, la mère penchée sur le lit, étendant au-dessus d'une couverture noire une dentelle blanche, celle qui restait pliée dans l'armoire, celle qu'une vieille grand-mère, de qui ? qui était morte ? quand ? avait brodée, assise, silencieuse dans un coin pour se faire oublier, et la mère étendait la dentelle blanche, des roses de fil, leurs pétales pris dans la trame d'une toile d'araignée. La mère lissait la dentelle sur la couverture noire. Et les hommes en costume de velours, leur casquette enfoncée dans les poches de la veste, avaient

posé précautionneusement le corps du père. Puis ils étaient restés debout les uns contre les autres dans la cuisine, leurs mains aux doigts crevassés pendant le long du corps, et l'un d'eux avait pris Vincente contre lui, cette main se posant sur le cou de l'enfant, chaude et rugueuse, caressant les joues, les cheveux, et Vincente s'était appuyé à cet homme de velours, osant regarder par la porte ouverte, sur le lit, posé sur la dentelle blanche, le corps du père, qu'un tronc roulant sur une pente, bondissant de ressaut en ressaut, avait frappé, couché parmi les arbres abattus. Et les mains qui avaient levé la hache, les mains de bois dur et d'acier, étaient prises, poissons morts entre les mailles.

Il y eut un appel, un autre qui semblait un écho roulant à ras des vagues, Vincente sursauta. Les barques étaient à une centaine de mètres, un homme debout à leur proue ; les femmes s'avançaient dans l'eau tenant leur jupe d'une main ; des hommes souvent vieux disposaient sur la grève des rondins de bois usé. Quand l'amarre eut été jetée, que des pêcheurs sautant dans l'eau eurent commencé de tirer les barques, Vincente se joignit à eux, scandant avec eux les « oh issa » qui, peu à peu, faisaient surgir, blanche et bleue, la coque ventrue des embarcations. Chaque barque une fois immobilisée attirait les silhouettes noires des femmes et des vieux penchés sur les filets brillants d'eau et de vie ; ils semblaient avides, impossibles à éloigner ; écartés un instant par les pêcheurs, d'un geste, d'une exclamation, ils s'agglutinaient à nouveau, leurs mains, leurs yeux pour prendre, se rassurer.

Vincente restait un peu en retrait, sa musette déjà sur l'épaule, hésitant à partir pourtant. Une femme s'approcha, un paquet de papier gris, grossier, tendu vers lui.

— Tiens.

Il ouvrit les mains, la femme posait brutalement le paquet dans ses paumes et avant même qu'il eût pu la remercier, elle était à nouveau une silhouette penchée sur la barque avec les autres. Et Vincente regardait les trois poissons aux écailles roses qu'elle lui avait donnés, et dont les ouïes ouvertes étaient des plaies profondes.

Alors Vincente s'éloigna, longeant le bord de la mer, de cette baie si largement échancrée. Il marchait vite, enfonçant ses talons dans les graviers humides qui marquent la limite du ressac. Il faisait souvent un écart, sautant de côté pour éviter une vague plus longue mais délibérément, à deux ou trois reprises, il laissa l'écume recouvrir ses souliers. Écume blanche comme les flocons de laine de

cette belle couverture dont la mère avait enveloppé Luigi, le jour du baptême, dans l'église de Mondovi-la-haute. Et ce premier matin dans Nice était jour de baptême.

Sur la longue plage qu'il parcourut, Vincente ne rencontra qu'un autre groupe de femmes. Elles attendaient les pêcheurs dont les embarcations étaient encore éloignées mais dont les voix semblaient proches, glissant au-dessus de la mer, portées par les vagues. Puis la plage s'interrompait, laissant place à une zone de sable gris, de roseaux, à une eau qui paraissait stagnante, et que rasaient des mouettes lourdes qui tout à coup avec des cris aigus s'élançaient en un vol étoilé vers le large. Un homme était là, seul, assis sur des rochers bas, peut-être des blocs fragmentés. De temps à autre, il se levait et lançait d'un geste nerveux un long fil qui se déroulait dans sa main comme un lasso. Au bout, Vincente qui s'était approché, vit un hameçon aux quatre crocs enveloppés d'un chiffon rouge. L'homme s'asseyait après avoir lancé et tirait lentement, sans à-coups le fil vers lui. Vincente l'interrogea. Cette rivière qui débouchait ici dans la mer, c'était le Paillon et la rue Saint-François-de-Paule était là, proche, parallèle au rivage.

— Derrière les villas des Anglais, dit l'homme.

Il montrait des bâtiments blancs, entourés de palmiers qui dominaient la plage.

— Tu arrives ? demanda l'homme. Ta sœur, ta mère servent chez les bourgeois de la rue Saint-François ? Tu vas devenir cocher ? Ou maçon. Vous devenez tous maçons. Regarde, il y a à construire.

Il montrait le rivage, au delà de l'embouchure et Vincente distingua, à travers les arbres – des palmiers, des pins –, des échafaudages, troncs grêles et nus.

— Ils construisent, ils construisent, ils mangent même la mer.

À quelques centaines de mètres à l'ouest, des embarcations plates, des barges, des péniches étaient surmontées de palans, et sur l'une une sorte de machine haute, avec un levier qui ressemblait, une masse de fonte placée à l'une de ses extrémités, à un gros marteau dressé, prêt à retomber. Elles étaient amarrées à une plate-forme de poutrelles noircies faisant comme un embarcadère lancé dans la mer depuis le rivage.

— Quand ils auront mangé la mer, qu'est-ce qui te donnera ça ?

Il montrait les poissons que Vincente tenait toujours dans ses mains.

— Ils vont reconstruire le Casino, une jetée, ça a brûlé une fois mais ils recommencent, ils enfoncent des piliers comme des clous, c'est pas pour toi, c'est pas pour moi.

Tout à coup il se dressa, donna un coup sec à son fil et se mit à tirer vite, des deux mains, le fil se tendait comme si une force résistait puis, peu à peu, l'homme lâchant parfois quelques mètres – et le fil alors se déroulait – reprenant, tirant régulièrement, il n'y eut plus dans l'eau qu'une petite longueur de corde.

— Aide-moi.

Vincente lui passa une sorte de harpon, que l'homme glissa sous son bras, et en deux trois mouvements, tirant son fil de la main gauche, jouant avec son harpon de la main droite, il sortit de l'eau un poulpe gris, dont Vincente se demanda ce que c'était, comment il pouvait être là, accroché stupidement par l'un des crocs, le chiffon rouge enfoncé dans cette masse gélatineuse qui se dilatait et se rétractait, gluante.

— Il est beau, dit l'homme.

Il le prit à pleines mains, le retourna comme un fruit qu'on ouvre, les tentacules retombaient autour du bras de l'homme et Vincente en éprouva un frisson, mais avec violence le pêcheur jeta le poulpe sur le rocher, le ramassa, le jeta encore, plusieurs fois.

— Ça se mange, tu sais, dit l'homme, on le frappe, on lui casse tous ses petits nerfs, on le frappe fort, longtemps.

Il riait, tenant le poulpe dans sa main, le soupesant :

— Tu es tout jeune, dit-il, tu viens de ta montagne, tu sais rien, vous savez rien vous autres les Piémontais, vous savez travailler, ah ça, vous savez, on vous met un marteau entre les mains et vous cassez les pierres, une truelle et vous gâchez du plâtre, ah oui, vous savez transpirer, vous savez travailler, comme des mulets. Tu es pas un mulet ?

Il avait fait à ses pieds un tas ordonné de la corde.

— Écarte-toi.

Il commença à faire tourner son bras au-dessus de la tête et l'hameçon habillé de rouge zébra l'air, heurtant durement la vague.

— Travaille bien, dit l'homme comme Vincente s'éloignait. Sois un bon maçon.

Et cette phrase s'accrochait à Vincente, il haussait les épaules d'un mouvement instinctif comme pour se débarrasser d'un objet qui pesait, mais à chaque geste alors qu'il escaladait le talus, quittant la plage, elle le gênait davantage. Il se retourna. L'homme

était debout sur son rocher, lançant à nouveau vers l'horizon d'un mouvement souple qui incurvait son corps, cette fleur rouge dont la trajectoire se perdait dans le soleil.

Sur la promenade au-dessus du rivage, entre les palmiers et les lauriers-roses, passait un fiacre, lentement, avec, à demi étendu sur les sièges, un homme vieux, au teint couleur brique, sans chapeau et tout habillé de blanc. Le cocher était une masse noirâtre, une accumulation de boursouflures. Et Vincente regardant s'éloigner la voiture sut qu'il ne serait jamais cocher. Maçon peut-être, jamais cocher.

Quand il trouva la maison du docteur Merani, rue Saint-François-de-Paule, Vincente avait oublié le pêcheur et le fiacre. Le contraste était grand entre le rivage, la promenade du bord de mer découpée en angles vifs par la lumière solaire et cette rue encore noyée dans l'ombre, fraîche et pourtant si proche de la mer. Rue cossue, austère, avec au bout, vers l'est, un rocher dominé par une tour féodale, sans doute le cap que Vincente avait longé, venant du port. Le docteur habitait une construction de trois étages, ornée de bas-reliefs, de cariatides ; les balcons du troisième étage étaient soutenus par des pattes de lions. Au-dessus de la porte de chêne, dans une mosaïque verte et bleue, était inscrit « Maison Merani ». Une jeune femme astiquait les poignées et le heurtoir de cuivre de la porte. Elle s'accroupissait pour polir les barres de cuivre du soubassement, puis elle se dressait sur la pointe des pieds. On la devinait musclée, nerveuse, sa robe grise serrée à la taille dessinait son corps et comme ses manches étaient retroussées, Vincente vit sa peau brune recouverte d'un léger duvet.

Elle se retourna avec vivacité, baissant d'un seul geste les manches de sa robe, regardant droit dans les yeux, sévère, un pli profond partageant son front, deux légères rides griffant ses joues de part et d'autre de la bouche.

Vincente commença à parler, mais elle l'interrompit sans que son visage se détendît :

— Vous êtes le frère de l'autre, ceux qui sont si fiers, qui préfèrent marcher, Madame m'a raconté.

Elle lui fit signe de la suivre. Ils longèrent la façade, entrèrent sous un porche qui donnait dans une cour pavée. Un puits, sur l'un des côtés, des hangars faisant face à l'entrée et par un portail ouvert, Vincente vit la berline qui s'était arrêtée sur la route, le sixième jour.

— Il doit dormir encore.

La jeune femme guidait Vincente. Au-dessus des hangars il y avait de petites fenêtres, celles des logements des domestiques. Un vieux couple que Vincente croisa dans le couloir. Vincente reconnut le cocher.

— C'est l'autre, dit l'homme à sa femme. Alors, bien marché ?

La jeune femme ouvrait une porte et Vincente vit son frère qui dormait, les bras écartés, étendu en travers d'un grand lit. Il avait seulement enlevé ses chaussures.

— Il est sale, dit la jeune femme.

Elle poussait les volets.

— Il n'a pas voulu se laver. À la ville, on se lave.

Vincente secoua son frère violemment.

— Debout Luigi, on s'en va, debout.

Luigi se réveillait lentement, frottant ses yeux avec le revers de la main, Vincente le prit par la chemise, l'assit de force, le poussa hors du lit.

— Qu'est-ce que tu attends ? J'ai dit debout.

Luigi se dégagea et Vincente, du revers de la main, lui donna une gifle qui atteignit le bas de la joue et les lèvres. Un geste échappé, tant de fois subi, vu, quand le père rentrait, qu'il voulait que le silence s'établisse et que tout à coup, sans raison, il saisissait Carlo ou Vincente et les giflait à toute volée, comme s'ils avaient été l'un de ces arbres à abattre. Et maintenant c'était Vincente qui donnait des coups. Parce que Luigi était le frère, qu'en le frappant on se frappait soi. On faisait sortit cette colère contre les autres qu'on n'osait pas atteindre.

La jeune femme repoussa Vincente. Elle avait une moue de mépris.

— Laissez-le.

Elle s'était placée entre Vincente et Luigi, faisant face à Vincente, et il recula, honteux d'avoir répété ce geste qui l'avait révolté, là-bas, chez eux, quand son père, pour se venger de quoi ? de qui ? les poursuivait la rage au bout des doigts. Puis il s'asseyait près du fourneau, silencieux, la pipe serrée au coin de la bouche, les yeux dans les flammes et Vincente blotti dans un coin de la cuisine se mettait alors à pleurer, non pas des coups reçus mais de cette fatigue tombée sur le corps du père immobile et il avait envie de lui crier « frappe-moi, tu as raison, frappe-moi si cela te rend la force ».

— Ne le touchez plus, disait la jeune femme.

— Il doit venir avec moi, dit Vincente à voix basse.

— Où allez-vous dormir ?

Vincente haussa les épaules.

— Il ne fait pas froid ici, dit-il.

Elle prit Luigi par la main, résolue.

— Viens, nous allons voir Madame.

Avant de fermer la porte, elle se retourna.

— Il y a de l'eau dans le broc, vous sentez le poisson.

Vincente avait encore dans les mains les trois poissons que la femme lui avait donnés sur la plage. Il ouvrit la fenêtre, la cour commençait à être envahie par le soleil. En modifiant l'angle de la vitre, il réussit à se voir comme dans un miroir, la barbe drue, les cheveux ébouriffés, mais le reflet de son visage lui donna une bouffée d'assurance et presque de gaieté ; il posa les poissons sur le rebord de la fenêtre, il versa de l'eau dans la cuvette de marbre blanc veiné de sinuosités grises, enleva sa veste, et commença à s'asperger le cou, les cheveux, à se frotter les avant-bras ; le soleil jouait sur le marbre et Vincente se mit à fredonner.

— Très bien, très bien.

Il se retourna. La dame de la berline, dans une longue chemise de nuit blanche, les épaules recouvertes d'un châle, était dans l'encadrement de la porte, tenant Luigi par l'épaule.

— On se lave, c'est très bien.

Elle avait les cheveux défaits, et ils tombaient jusqu'au milieu du dos, les mèches grises couvrant les noires, plus vieille ainsi mais peut-être plus belle.

— Alors vous frappez votre frère, vous ne savez pas où dormir ?

Elle se tourna vers la jeune femme.

— Ferme la porte Lisa.

Un sourire ironique transformant son visage, Lisa ferma la porte puis s'y adossa, cependant que Mme Merani s'asseyait sur le lit.

— Vous avez quel âge, vingt ans ?

Vincente fit oui de la tête.

— Nous avons besoin de quelqu'un comme vous, vigoureux, qui pourrait soigner les chevaux, aider pour les gros travaux, monter à notre campagne de Gairaut, qu'est-ce que tu en penses Lisa ?

La jeune femme était à nouveau sévère, bras croisés, visage sans expression.

— Nous te logerions ici avec Luigi, ton autre frère, lui, se débrouillera, c'est le plus vieux.

— Il faut que je le voie, dit Vincente.

— Et toi Luigi, tu veux rester ici, tu feras les courses du docteur ?

Luigi regarda son frère.

— Je ne veux pas être cocher, dit Vincente. Mon père était bûcheron. J'ai été à la manufacture de porcelaine. Je suis ouvrier. Pas domestique.

Madame Merani se leva.

— Qu'est-ce que ça veut dire ouvrier, domestique ? Je veux quelqu'un qui ait envie de travailler ici et à la campagne. Tu ne seras pas cocher, mais tu devras aussi conduire la voiture. Réfléchis. Tu as jusqu'à ce soir. Va voir ton frère. Parlez entre vous. Tu sais…

Elle avait ouvert la porte.

— Tu sais, la chance ne passe qu'une fois.

Elle fit quelques pas dans le couloir, revint.

— Ne sois pas si fier. Je te tutoie ; tu as l'âge que pourrait avoir mon fils s'il vivait – elle se signa. Aussi je le dis pour toi. Ne sois pas si fier, quand on est pauvre on ne doit pas être fier…

2

Carlo plongea ses deux mains dans la vasque qui, au centre de la place Garibaldi, recueillait les eaux d'une haute fontaine de bronze. Il se lava vigoureusement le visage, évitant de frotter la pommette gauche qui devait être enflée, après le coup de tête qu'il avait reçu. Un gars au poil noir, trapu, l'avait provoqué juste devant la scène, au café Turin ; ils s'étaient empoignés, l'autre bondissant et frappant avec son crâne la pommette de Carlo ; on les avait poussés dehors, ils s'étaient insultés sous les arcades, puis le bonhomme était parti titubant et Carlo avait croisé une fille, dans une rue proche de la place. Elle l'avait entraîné. Il s'était retrouvé dans une soupente, la fille le caressant, et lui riait parce qu'elle connaissait le corps de l'homme, savait comment il faut le prendre et qu'il avait toujours rêvé de cela, une femme experte, comme on disait à Mondovi qu'il en existait à Turin ou à Bologne, et il riait aussi parce qu'il avait donné son porte-monnaie avec les dernières pièces à Vincente et qu'il ne pourrait pas payer la fille, qu'il allait l'avoir pour rien.

— Donne-moi quelque chose, donne.

Elle touchait ses poches, fouillait dans la musette et tout à coup elle s'était écartée, son ombre grandissant sur la cloison oblique dans la lumière tremblante de la lampe à huile.

— Tu n'as rien, disait-elle.

Et c'était presque un cri.

— Tu n'as rien, salaud.

Elle l'agrippait par sa chemise, et Carlo secouait la tête, riait. Elle s'était mise à lui frapper la poitrine de ses poings fermés et Carlo aimait le bruit mat des poings qui résonnait dans son corps.

— Tu n'as rien ! Salaud, salaud.

Elle était contre lui secouée de spasmes nerveux et ses cris ressemblaient à des sanglots. Carlo cessa de rire, se tendit ; il la saisit aux poignets, la secoua.

— Arrête, dit-il.

La fille maintenant pleurait doucement, répétant « salaud, salaud ». Il serra ses poignets ; ils étaient minces, il semblait à Carlo qu'il pouvait s'il le voulait les briser. Il ouvrit ses mains, enveloppa la fille de son bras droit, la colla contre lui et se mit à l'embrasser, à la racine des cheveux, contre l'oreille.

— J'ai plus d'argent, murmurait-il, je suis arrivé ce soir de là-bas.

— Tu es d'où ?

Elle reniflait, restait contre lui, immobile, calmée.

— Mondovi.

— Nous sommes de là-bas aussi. Ma mère est venue…

Carlo continuait à l'embrasser, tendrement, et d'être doux ainsi avec elle faisait naître le calme en lui, comme ce jour où, entrant dans une cour de ferme, il avait aperçu une femme debout les mains sur les hanches qui le regardait. Il avait un peu plus de seize ans, il traînait dans la campagne, chapardant, refusant de travailler à la manufacture de porcelaine, suivant parfois son père dans les hautes coupes de bois, vers les sommets, puis le quittant quand il en avait assez du bruit de la cognée résonnant dans la futaie. La fermière s'était avancée vers lui, sous le ciel de l'été piémontais, quand l'orage est là, qu'il ne crève pas et que pourtant l'air à l'épaisseur pesante d'un rideau poussiéreux ; Carlo avait continué à marcher vers elle et sans qu'ils se disent rien, alors qu'ils ne s'étaient jamais vus, ils savaient l'un et l'autre ce qu'ils voulaient. Elle était la femme qui s'offrait à la vigueur neuve et il avait posé une main sur sa poitrine. Il était calme, sûr de lui. Il l'avait suivie dans une chambre aux volets clos. Mais la lumière passait cependant entre les fissures

du bois. Il avait vu la femme soulever sa jupe, s'en couvrir presque le visage, et ainsi alors qu'elle avait les reins appuyés au bord du lit, cambrée, il était entré en elle ; il entendait encore le cri rauque qu'elle avait poussé. Une voix claire avait surgi de lui, presque en même temps que la certitude, la sensation qu'il était l'un de ces arbres si droits, si souverains que les bûcherons ne les abattent pas. Ils tournent autour d'eux, respectueux, les mains nues, touchant l'écorce, flattant le tronc.

Ce soir-là, dans la cuisine, le père avait voulu le gifler, pour rien, un bruit, Carlo s'était levé, poings serrés, bras le long du corps, lourds comme des glaives. Et la mère avait tout de suite compris, s'interposant.

— C'est un homme, avait-elle dit. Tu ne dois plus.

Le père était sorti. Peu après l'orage avait éclaté, un souffle froid d'abord, faisant battre la porte, puis les gouttes projetées sur le sol ; s'écrasant avec le bruit mat, pareilles à des fruits trop mûrs. L'obscurité aussi, pas celle de la nuit, autre, inquiétante, avec des reflets violets sur les nuages déchirés.

— Va le chercher, avait dit la mère.

Elle lui avait tendu le grand parapluie noir sous lequel on pouvait se blottir à trois. Mais Carlo avait secoué la tête, restant debout près de la table, et c'était la mère qui avait ouvert le parapluie, les gouttes le martelant.

— Viens avec moi.

Elle avait tenté de lui prendre le bras et Carlo aurait voulu céder, mais il était incapable de parler et de bouger, ne pouvant que refuser. Et la mère avait pris le chemin sous la pluie.

Carlo avait alors posé, près du fourneau, là où son père plaçait sa pipe, le paquet de tabac que lui avait donné la fermière.

« Ne reviens jamais, avait-elle dit en lui tendant le paquet, ou je te fais jeter dehors par le valet, à coups de fourche. »

Calme Carlo était sorti de chez lui, nu-tête, ne répondant pas à Vincente, marchant sans but dans la campagne balayée par la pluie. Plus tard, quand il était rentré, tous dormaient dans la maison. Il s'était couché près de Vincente et il lui avait semblé qu'au moment où le sommeil le gagnait, le père se penchait au-dessus de lui. Mais Carlo était trop las pour ouvrir les yeux.

Carlo gardait aussi les yeux fermés dans la soupente, allongé sur le lit étroit, cependant que la fille parlait, nue près de lui, la bouche posée contre son aisselle et c'est comme si la voix se perdait dans le

corps de Carlo, comme si le mouvement des lèvres, pour dire des mots qu'il n'écoutait pas, n'avait été qu'une autre façon de l'embrasser. Elle avait posé sa main à plat sur la poitrine de Carlo et de temps à autre, elle le caressait, se blottissant plus encore contre lui ; « tu es fort », disait-elle, et elle se mettait à rire, « je suis petite », et elle riait encore.

Tôt le matin, le soleil entrant dans la soupente, Carlo s'était réveillé, se souvenant difficilement qu'il était à Nice, le visage lui faisant mal. La fille était assise, les jambes croisées, sur le lit. Ses cheveux noirs tombaient, de part et d'autre du visage, jusqu'aux seins. Elle regardait Carlo, passive.

— Tu es seule ? avait-il demandé.

Elle avait dit oui, la lèvre boudeuse, comme prise en faute. Ils étaient sortis alors que passaient les premiers charrois qui montaient du port, chargés de charbon, de tonneaux, les charretiers insultant et stimulant les bêtes de leurs jurons hurlés. Sur le port, le travail avait commencé. Le pont des tartanes arrivait au ras des quais et des dockers faisaient rouler les tonneaux, ou avançaient pliés sous des sacs de blé.

— J'ai faim, dit la fille.

Elle avait relevé ses cheveux qui formaient une boule irrégulière d'où s'échappaient des mèches qu'elle tentait d'un geste machinal de rassembler.

— Comment tu t'appelles ?

Carlo aussi avait faim. À la campagne, tout est plus simple. Il lui suffisait de sauter un fossé, de franchir un mur, pour remplir sa chemise de pommes aigres ou de prunes.

— Maria, dit-elle. J'ai rien, je comptais sur toi.

Elle s'était remise à rire, pendue à son bras.

— Salaud de paysan.

Ils s'étaient arrêtés devant la baraque qui servait de bureau d'embauche des dockers. Mais un groupe d'hommes aux vêtements délavés attendaient déjà, les bras croisés, certains assis sur des planches entassées : trop de mains, trop de dos, comme à Mondovi, comme à Turin ; trop d'hommes qui ont besoin de pain.

Carlo cracha.

— Partout pareil, dit-il.

— Tu croyais quoi ?

Plus rien maintenant. Il suffisait de voir ces hommes silencieux, pour comprendre que l'attente allait reprendre, comme là-bas.

« Qu'on me donne une hache et des arbres et ils verront si je ne peux plus », disait le père certains mois quand le travail manquait, qu'on le trouvait trop vieux et que l'attente devenait une maladie sourde. Enfin, un matin, on était venu le chercher : « Toi aussi Revelli, monte. »

Il avait sauté sur la charrette et les bûcherons lui avaient fait place échangeant de grandes tapes sur l'épaule. Ils partaient pour deux mois dans les hautes vallées.

Les camarades l'avaient ramené quelques jours plus tard. « C'était une coupe dangereuse », disaient-ils. Carlo l'avait remplacé le lendemain du jour où on l'avait porté en terre. Mais il n'y avait pas assez d'arbres pour tous ceux qui savaient tenir une hache. Et dès ce moment-là il avait décidé de quitter le pays.

Mais la mère, ses bras qu'elle nouait autour du cou de Carlo, « Ne nous laisse pas », disait-elle. Il lui caressait les cheveux, il ne répondait pas, il travaillait, bûcheron, maçon, paysan au moment des récoltes, charretier et même quelques mois, carrier, quand il revenait blanc, chaque parcelle du corps, chacun de ses poils, même ceux de la poitrine, même ceux du sexe, couverts d'une poussière fine qui s'incrustait dans les plis de la peau. Il occupait maintenant la place du père dans la cuisine et la mère le servait le premier. Il giflait Luigi, il ne regardait pas Vincente, qui gagnait sa part à la manufacture de porcelaine. Le soir, l'été, il montait vers la place de Mondovi-la-haute, s'asseyant sur les murets, face au café que fréquentaient les bourgeois en veste et gilet noir.

Ils étaient une dizaine de jeunes hommes assis épaule contre épaule qui se connaissaient depuis l'enfance et qui disparaissaient les uns après les autres, ils partaient, vers la France, l'Argentine, l'Amérique, d'autres simplement vers Turin. L'un d'eux était revenu de Nice. « Du travail, disait-il, tant qu'on en veut, il y a les routes, la gare, le Palais qu'ils construisent dans la mer, et les maisons des Anglais. » Il avait saisi sa montre de gousset, « de l'argent, il y en a ». Il repartait bientôt pour là-bas. « Les femmes, c'est pas comme ici », ajoutait-il. Il racontait la fable de l'étrangère dans sa villa de Cimiez, une colline au-dessus de la ville, « elle veut son type, chaque nuit, un jeune, il lui en faut ». Il tendait l'avant-bras, poing fermé, et tous riaient. « Elle paye avec une montre. »

Quand la mère était morte, Carlo avait donné les quelques meubles aux cousins. Et ils étaient partis tous les trois, Vincente et Luigi marchant derrière Carlo.

— J'ai faim, répéta Maria.

Ils avaient quitté le port et traversé la vieille ville qui ressemblait à Mondovi avec ses ruelles, la place devant la cathédrale Sainte-Réparate, les escaliers qui montaient vers le château, un rocher couvert de végétation qui dominait à l'est le port et à l'ouest les toits agglutinés. Les épiciers ouvraient leur boutique. Ils plaçaient les tonneaux ouverts où marinaient des anchois, les petites olives noires de l'arrière-pays, la morue. Des blocs de lard aux larges raies rouges s'entassaient à côté de morceaux d'un fromage qu'on devinait dur, grumeleux, et qui avait l'aspect de certaines pierres éclatées.

— Marche, dit Carlo, retourne au port, à la baraque des dockers.

— Tu me laisses ?

Maria levait la tête vers lui. « Ne nous laisse pas », répétait la mère. Les femmes avaient toujours peur. Elles avaient faim. Elles pleuraient.

— Attends-moi là-bas.

Il fit quelques pas derrière elle, cependant qu'elle se retournait, indécise, sa longue jupe vague, là où l'ourlet s'était défait, traînant sur le sol, son chemisier rouge, mal serré à la taille, froissé sous le châle. Puis elle ne se retourna plus, et il la devinait les yeux à demi fermés, marchant tête baissée, sans voir. Il se sentait différent, Carlo, il voulait voir, toujours, prendre même si cela fait mal. Il avait tendu son avant-bras dans la campagne à ce paysan qui hurlait : « Voleur, je vais te couper le poing. » Un autre tenait Carlo, lui serrant le cou dans la saignée du bras et lui enfonçant le genou dans les reins. Et Carlo criait : « Coupe. » Le paysan levait sa faux, gesticulait devant lui : « Voleur. » Puis comme pour se défendre contre lui-même il avait jeté sa faux, loin dans les blés et avait saisi sa ceinture en donnant à deux mains des coups sur les jambes et le visage de Carlo. Quand ils l'avaient lâché, il avait le visage couvert d'ecchymoses, les jambes meurtries et griffées. Il s'était lavé dans un ruisseau, avait attendu la nuit couché sous un arbre et avant de rentrer chez lui, par défi, il avait escaladé le mur de clôture du paysan. Les chiens aboyaient dans la cour, un volet battait quelque part sur la façade des bâtiments de la ferme mais Carlo avait sauté, trouvé le hangar où l'on place les outils et il avait emporté une faux, la jetant plus tard dans un fourré, loin, alors qu'il arrivait déjà aux premières maisons de Mondovi-la-basse.

Un jour qu'il travaillait comme carrier, à l'heure de la pause, cependant qu'il mangeait le pain et le fromage eux aussi recouverts de poussière, ce qui leur donnait un goût de terre, il avait vu près de la galerie de mine, un ouvrier avancer courbé, se dissimulant, la chemise gonflée. D'avoir volé donne un instinct. Carlo s'était levé, l'avait suivi. Mais l'autre était aussi aux aguets et après quelques mètres il lui avait fait face, tous deux accroupis pour ne pas être découverts, tous deux s'observant.

— Qu'est-ce que tu as pris ?

— Fous le camp.

— Partage.

L'autre avait sorti un couteau.

— Viens le prendre.

Carlo avait estimé l'adversaire. Nerveux mais pas assez lourd, encombré par ce qu'il cachait dans sa chemise. Il avait brusquement jeté de la terre, une pleine main de terre fine, blanchâtre, soulevée du bout des doigts et envoyée dans le visage de l'autre. Avant qu'il ait pu reculer, Carlo était sur lui, le couchant sur le sol, bloquant ses bras avec les genoux.

— Je prends, disait Carlo.

Et il ouvrait la chemise, découvrant les bâtons de dynamite, ronds et longs comme des bougies. Carlo se taisait cependant que l'autre sous lui toussait, tentait de se dégager.

— Explique-moi, demandait Carlo.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Je veux savoir.

Carlo se redressait, s'asseyait sur le sol et l'autre en face de lui, les yeux rouges, boutonnait sa chemise.

— Viens ce soir, dans ma baraque.

Près du chantier, l'entreprise avait construit deux baraques de planches où couchaient sur des bat-flanc les ouvriers. Au centre une table grossière, un poêle sur lequel les plus vieux faisaient chauffer des gamelles. Les jeunes se contentaient de pain, de fromage, de vin. Carlo avait retrouvé le carrier. Ils étaient allés s'asseoir à l'écart, à la lisière de la zone de végétation couverte de poussière et rongée peu à peu par la carrière.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Carlo avait ouvert les mains en signe d'indifférence.

— La dynamite ça se mange pas, avait-il dit. Tu la revends ?

— Tu crois qu'il n'y a que manger et vendre ?

Carlo avait pris son sexe à pleine main.

— Ça aussi.

— Tu es une bête alors.

Ils avaient parlé une partie de la nuit. Le carrier parlait bien. Il était provocant.

— Tu sais compter ? Tu sais lire ? Tu es vraiment une bête.

Lui savait. Il disait que les jours de paye ceux qui ne savaient pas lire, on les volait toujours. « Tu te laisses tondre. Si tu veux, je vais t'apprendre, c'est facile, ils ne pourront plus te baiser. Mais tu aimes peut-être ça ? »

À deux ou trois reprises Carlo avait fermé les poings. Mais le carrier se mettait à rire : « Je ne suis pas ton ennemi, te trompe pas. » Et il disait : « La guerre, tu vois, c'est la guerre entre toi et ceux d'en haut. Toujours. N'oublie pas. Ils te volent. Et si tu voles un peu, ils t'enferment. Tu comprends ? Seulement il y a trop de moutons, alors ils ont la vie belle. Ils engraissent. Il faut qu'ils nous mesurent le pain, tu comprends, comme ça ils nous tiennent. La dynamite, y a des camarades à Turin qui en ont besoin. »

Le carrier parlait bien, pas seulement avec la voix mais avec le regard, les mains, le corps. Il était tout entier rassemblé autour de ce qu'il appelait « les idées ». Il disait : « nos idées ». « Il faut commencer par se débarrasser des rois, en France ils l'ont fait, pourquoi nous on engraisse un pantin, à quoi ça sert ? Qu'il vienne ici creuser avec nous, qu'il bouffe de la terre comme nous, après on verra s'il est le meilleur. Y a pas de meilleur, tous pareils, égalité. »

Carlo longtemps s'était tu, peu à peu c'est comme si un rideau se levait, ou la brume, et il voyait se dessiner les contours des collines, les pics et leurs névés. Il se mit à parler. « Je n'accepte pas, tu sais, j'aime pas qu'on me baise. » Et il avait raconté l'histoire de la faux. Puis il avait parlé de son père, le dernier départ vers la haute coupe. L'arbre qui l'avait écrasé. « Un bûcheron ça vaut moins qu'un arbre », avait dit le carrier.

— Apprends-moi, répétait Carlo.

Et tout le temps qu'avait duré le chantier, Carlo avait appris à lire. Il y mettait la même énergie qu'à se battre, gosse, contre les bandes de Mondovi-la-basse. Quand on avait fermé la carrière, au début de l'hiver, Carlo savait lire.

— Apprends à d'autres, avait dit le carrier. Tiens.

Il avait ouvert sa musette. Carlo connaissait bien les livres que le carrier avait avec lui. Il les tenait sur son bat-flanc, dans la baraque,

enveloppés dans un morceau de chiffon. L'un relié en cuir, avec en surimpression un visage doré.

L'autre, à peine une brochure sur laquelle on avait collé deux petites planchettes de chêne, tenues ensemble par des lanières de cuir.

— Choisis, avait dit le carrier.

Carlo refusait. Il avait appris à lire sur ces livres, il avait suivi du doigt les lignes, ânonnant chaque lettre.

— Prends.

Carlo secouait la tête.

— Tu ne veux pas choisir ? Tiens, je te donne la *Divina,* je garde le *Manifeste*. Tu as Dante, j'ai Marx.

Il glissait de force dans la musette de Carlo le livre relié de cuir.

— La vraie dynamite ce sont les idées. Mets le feu dans les têtes. N'oublie pas.

Il fermait sa musette, il saluait de la main.

— Ciao camarade.

Carlo avait appris à lire à Vincente. À coups de poing et de pied. Et il avait forcé Vincente à enseigner à Luigi. Dans leur quartier de maisons pauvres, dans Mondovi-la-haute, les Revelli étaient les seuls à savoir lire. Parfois Carlo achetait un journal, comme le faisaient les bourgeois du café de la place. Et les Revelli possédaient un livre.

Maintenant dans la ruelle déserte du vieux Nice, Carlo marchait lentement, il dénouait les sangles de sa musette, il l'ouvrait, il faisait une place avec la main et il rencontrait le livre relié qu'il poussait dans un coin sous sa chemise de rechange. Il était prêt, il se retournait encore pour voir la ruelle tout entière. Une femme là-bas, au bout, vers les escaliers, jetait un seau d'eau et se mettait à laver avec un balai de paille ; dans une rue voisine, un charreton devait passer, puisque Carlo entendait les cahots de roues sur les pavés. Carlo marchait encore plus lentement puis, comme un animal qui se détend, il prit à l'étalage de l'épicier un bloc de lard, un morceau de fromage, lourd, qu'il eut du mal à faire glisser dans sa musette alors qu'en courant il traversait la place Sainte-Réparate, prenait une rue qui montait vers le Château, se perdait, fermait sa musette, atteignait le bord de mer, contournait le cap par le chemin qu'avait suivi la veille Vincente, retrouvait le port, les dockers immobiles

près de la barque et Maria, assise au bord du quai, les jambes pendantes au-dessus de l'eau.

— Il faudrait du pain, dit Carlo.

Un marin espagnol d'une tartane amarrée, leur en donna contre le bloc de lard. Puis Carlo fit éclater avec son couteau le fromage et ils mangèrent lentement, Maria ramassant du bout de ses doigts humides les miettes de pain qui étaient tombées sur le quai.

— Je dois voir mes frères, dit Carlo.

— Si tu veux ce soir, au café de Turin.

Carlo lui caressa les cheveux, il fouilla dans sa musette et lui tendit le morceau de fromage qui restait.

— Tiens, garde-le chez toi. Si tu rencontres un paysan qui a faim et n'a pas d'argent pour payer.

3

Carlo finissait de se laver à la fontaine de la place Garibaldi quand Vincente et Luigi arrivèrent. La place était carrée, rude comme le climat du Piémont, semblable avec les arcades, les bâtiments symétriques, aux façades nobles, décorés de colonnes et de frontons classiques, aux places de Cuneo ou de Turin. Place militaire où l'on imaginait des troupes faisant l'exercice, croisant leurs fusils. Et dans un hôtel tout proche, Bonaparte avait dormi avant de partir pour la Campagne d'Italie. Pourtant malgré les façades grises, comme un ciel piémontais et l'architecture, la place était méditerranéenne par son animation, les couleurs des toits, les voix, l'éclat de la lumière. Des voitures, fiacre ou berline de louage, s'alignaient près des arcades et les cochers s'interpellaient dans cette langue niçoise, plus sèche que l'italien, moins chantante que le provençal. « Aoura fà caou. » « Maintenant il fait chaud », disait un cocher, enlevant la couverture grise qu'il avait placée sur l'échine d'un cheval. Un autre conduisait l'attelage vers le Paillon. Un omnibus, tiré par deux bêtes puissantes, stationnait devant une tente, installée là en permanence. Il conduisait pour vingt-cinq centimes au Pont Magnan, à l'ouest de la ville. Le cocher frappait dans ses mains. « Le Pont Magnan, le Pont Magnan », criait-il. Les premiers tramways à chevaux arrivaient de la place Masséna.

Luigi assis sur le sol près de ses frères découvrait une grande ville. Il suivait la manœuvre du receveur qui sautant de la plate-forme arrière d'un tramway, une barre d'acier à la main, courait devant la voiture, fichait sa barre dans une encoche creusée près du rail, la ramenait vers lui de toute sa force, actionnant l'aiguillage. Le cocher, au signal, faisait partir les chevaux et la voiture lentement changeait de voie. Quand les roues étaient engagées dans la nouvelle direction, le receveur pesait à nouveau sur le levier, libérant l'aiguillage ; il sautait alors en voltige sur la plate-forme cependant que le tramway prenait la rue Cassini qui, en pente douce, descendait vers le port, ou bien la rue de la République qui conduisait aux abattoirs, à l'est de la ville.

Les Revelli n'étaient pas seuls autour de la fontaine. Des hommes attendaient comme eux, la musette posée à leurs pieds, échangeant quelques mots mais le plus souvent silencieux, impassibles, semblant seulement préoccupés par le soleil qui lentement s'élevait, envahissant peu à peu la place, glissait sous les arcades, illuminant la devanture du café de Turin, éclairant les affiches, ces gitanes de théâtre dont la robe éclatante tournoyait grâce aux jeux de l'ombre et de la lumière.

— Ce soir on couche où ? demanda Luigi.

En pénétrant à l'intérieur de la maison du docteur Merani, Luigi avait compris que tout ce que disait Dante, dans le livre relié sur lequel il avait appris à lire, devait être vrai. Souvent quand Vincente ne le surveillait pas, au lieu de lire il s'arrêtait, revenant à la première page de chaque chant, là où, sous un papier de soie qui le rendait encore plus mystérieux, se trouvait un dessin, rochers fantastiques, fleuves qui se perdaient dans les nuages, barques secouées par les flots et reflets de lueurs sur les visages. La maison du docteur Merani, ses tentures et ses lampes à gaz, ses tapis, ses longs couloirs, ses portes qui s'ouvraient sur de nouvelles pièces, avec des meubles, encore des meubles et tant de miroirs, des statues, des objets en argent, c'était en relief, l'une de ces illustrations. Luigi était entré dans le dessin, effleurant les meubles du bout des doigts, découvrant son image renvoyée par un jeu de miroirs, touchant le marbre des consoles, les animaux sculptés dans le bois, comprenant que ces escaliers appartenaient à un seul homme et que toutes ces pièces, cette maison, étaient sa propriété. Dans le lit si large pour lui seul, alors qu'il avait dormi depuis toujours avec quelqu'un, la mère, les frères, il s'était couché gardant

le plus longtemps possible les yeux ouverts. Le rêve vivait autour de lui. Et assis, le dos à la vasque, sur la place, il imaginait que peut-être il pourrait retrouver ce lit, la table de cuisine aussi, en marbre, les casseroles en cuivre accrochées au mur, brillantes, et la tarte qu'on lui avait donnée, après la viande, chaque fois dans une assiette différente.

— J'ai dormi dans une barque, dit Vincente à Carlo.

Il n'osait pas demander « et toi ? » mais il espérait que son frère lui raconterait sa nuit. Carlo se taisait, mordillant sa moustache, faisant craquer les phalanges de ses doigts. Vincente connaissait tous ces tics, il savait, il sentait comme on sent la chaleur, la colère de son frère aîné. Et il voulait qu'elle explose, pour qu'il se libère.

— C'est difficile comme là-bas, dit-il, regarde.

Vincente montrait les hommes assis autour d'eux. Certains se levaient, faisaient quelques pas, bavardaient un instant, allaient boire un verre de vin au café de Turin, revenaient s'asseoir, le dos contre la vasque.

— Ça ne peut pas être pire, dit Carlo.

— Ici, on est des étrangers.

— Tu es toujours un étranger tu entends, partout.

— Tu voulais faire fortune ici, dit encore Vincente.

Il avait prononcé cette dernière phrase à voix basse, comme pour s'excuser.

— Et alors ? Si vous n'êtes pas dans mes pattes… Et vous aurez votre part.

Carlo se leva, se mit à marcher. Vincente le voyait qui passait sous les arcades, s'éloignait, traversait. Vincente alla à sa rencontre et Luigi le suivait.

— Si je veux je travaille, dit Vincente, et Luigi aussi.

— La dame, commença Luigi, si tu voyais, ils ont toute une maison, une cour, des escaliers, des étages, des glaces.

Carlo cracha. Il regarda Vincente.

— Travailler là-bas, dit-il, des domestiques. C'est ce que tu cherches ?

Ils revinrent s'asseoir au bord de la fontaine.

— Il y a Luigi, dit Vincente. À dix ans, toi et moi, on avait la maison.

Une charrette avec deux roues montées sur un axe placé très haut venait de s'arrêter près de la fontaine. Un homme assis à côté du conducteur, sur le siège, se leva, frappa dans les mains : « Les

gars » cria-t-il. Tout autour de la vasque les hommes se dressèrent, courant vers la charrette. Les Revelli étaient au premier rang.

— J'ai du travail pour la journée, disait l'homme, je donne deux francs. Il faut décharger des madriers, il y a le ciment et l'eau à porter. J'ai pas besoin de compagnons, je veux des jeunes, qui ont des bras.

Certains s'écartaient de la charrette, allaient se rasseoir, marmonnant quelques mots entre eux.

— Où est-ce ? demanda quelqu'un.

— Sur la Promenade, ce soir on vous ramène ici, le charreton rentre à l'entrepôt. Il me faut dix hommes.

Le charretier était descendu et avait dégagé le panneau de bois qui fermait l'arrière de la charrette. L'homme sur le siège prit le fouet et, s'en servant comme d'une baguette, il désignait dans le groupe ceux qu'il choisissait. « Toi », dit-il à Carlo. L'aîné des Revelli, le plus grand, et sous la veste on devinait ses épaules noueuses de bûcheron. Il toucha aussi du fouet Vincente et celui-ci entraîna Luigi. Le charretier protesta.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on foute de ce gamin ? dit-il.

— Il vient avec nous, dit Carlo.

Il poussa Luigi devant lui et le charretier haussa les épaules.

— Je m'en fous, dit-il, s'il veut travailler pour rien.

Ceux qui n'avaient pas été choisis se dispersaient, retournaient vers la fontaine, lentement, lançant leur musette sur le sol, regardant s'éloigner le charreton qui prenait la direction du Paillon.

Assis contre les montants les hommes se taisaient. Certains somnolaient. Les Revelli regardaient la ville. Au bord de la rivière, des lavandières à genoux, un panier en osier tressé placé près d'elles battaient le linge, des gosses couraient, sautant de flaque en flaque dans le large lit caillouteux dont le Paillon n'occupait qu'une partie.

— Il ne pleut plus, dit un homme près de Luigi, y a plus d'eau, les maisons, tout change.

On ne pouvait pas lui donner l'âge. Il avait le visage tanné de ceux qui ont passé leur vie dans les champs ou sur les échafaudages. Ses mains posées sur les cuisses étaient recroquevillées, le bout des doigts presque bleu.

— Tu regardes ? demanda-t-il à Luigi, regarde bien.

Il secoua ses mains.

— Faut faire attention où on met ses doigts, tu vois, garde-les dans ta poche si tu peux, moi je les ai laissés sous une pierre, mais ça repousse.

Il se mit à rire, passant son bras sur l'épaule de Luigi.

— Tiens, là, y a plus d'argent que tu pourras jamais en avoir.

La charrette longeait un bâtiment massif, entouré d'arcades. Le toit était orné de coupoles qui donnaient à l'ensemble un aspect oriental.

— Ils sont tous là, tous les soirs, continuait l'homme, il y a des ducs, les empereurs des Indes, les Russes, les Anglais, les rois, ils jouent, ils se ruinent. Mais toi tu peux pas te ruiner, t'as rien, tu seras pas ruiné, mon camarade, jamais, tu seras jamais à plaindre, tu vois, c'est bon de pas être riche, t'as pas de soucis.

— Ferme-la, on la connaît ta musique.

— Je parle si je veux.

Mais il se tut, Carlo regardait le Casino dont on apercevait maintenant la façade principale sur la place Masséna que la charrette commençait à traverser. Fenêtres hautes en plein cintre, succession d'arcades, motifs sculptés qui décoraient les coupoles comme une église ou un palais royal situé au centre de l'un des côtés de la place. Des garçons de café disposaient en avant des arcades, des tables de métal rondes, des chaises et baissaient des tentes pour protéger cette terrasse du soleil.

— Ils ont une peau fine, tu sais, disait l'homme en se frottant les mains. C'est pas comme moi.

Il se dressa à demi, se mit à siffler violemment, les doigts dans la bouche.

— Regarde-là !

Devant l'entrée du casino, une femme agitait son ombrelle blanche dans la direction des voitures qui stationnaient en file au milieu de la place. Elle portait une cape aux reflets dorés, un chemisier de dentelle qui bouffait, un large chapeau à fleurs et une voilette. Près d'elle apparut un homme – vêtement noir, canne qu'il secouait impérieusement vers les voitures – qui saisissait la femme par le bras. L'ouvrier près de Luigi se leva, s'accouda aux montants de la charrette et se mit à crier :

— On t'appelle, cocher, y en a qui veulent se coucher.

Les ouvriers se mirent à rire. Du siège le contremaître sans se retourner lança :

— Vos gueules.

La charrette traversait la place, longue arène dont les gradins étaient les façades d'un rose si vif qu'il était presque rouge et que pointillait le vert cru des volets. Le soleil la prenait obliquement, inondant le jardin public qui en formait l'un des côtés, vers la mer et la promenade des Anglais, large allée bordée de palmiers, dominant la plage, de l'embouchure du Paillon au vallon de Magnan, sur près de deux kilomètres. Quelques promeneurs malgré l'heure matinale, des femmes avec leur ombrelle, des messieurs en long pardessus noirs.

La charrette s'arrêta devant un bâtiment en construction, presque au bout de la Promenade, avant le petit pont qui enjambait le Magnan. Des hommes travaillaient sur l'échafaudage. Assis sur le sol, d'autres, un lourd marteau à la main, les yeux à demi fermés, les sourcils couverts de poussière, taillaient des pierres pour le soubassement. Quatre charretons chargés de madriers et de sacs étaient rangés face à l'échafaudage. Le contremaître sautait à terre, dégageait le panneau et, d'un geste, donnait l'ordre aux ouvriers de descendre. Il arrêta Luigi par le bras :

— Qu'est-ce que tu fous toi ?

Carlo s'avança.

— C'est mon frère, il fallait qu'il vienne avec moi, on arrive, il peut rester là.

— C'est pas un orphelinat, envoie-le à Don Bosco, si tu veux.

Le contremaître se mit à crier.

— Je veux personne sur le chantier, seulement ceux qui travaillent, tu entends paysan, on dirait que tu as jamais travaillé ?

Vincente s'avança. Il ne voulait pas que Carlo bondisse. Il se plaça devant son frère aîné, face au contremaître.

— Il s'en va, dit-il, il s'en va, vous fâchez pas.

— Et comment qu'il s'en va, répéta le contremaître.

Il secouait Luigi, « fous le camp, mendiant, fous le camp », cria-t-il encore.

Vincente prit son frère contre lui, l'entraîna hors du chantier, l'accompagna jusqu'à la Promenade, face à la mer.

— Reviens ici, dit-il, ce soir, juste avant le coucher du soleil.

— On retourne là-bas ? demanda Luigi.

— On ira là-bas, dit Vincente, chez la dame.

Puis il regagna le chantier.

Le pain, en ce temps-là, était dur à gagner.

Il y eut les madriers à décharger. Vincente était debout parmi les planches sur la charrette. Il les faisait glisser, vers le bord, vers une épaule, une nuque. Parfois il reconnaissait Carlo à sa chemise, au cou. Mais déjà il fallait soulever un autre madrier, sentir dans ses paumes, sous les ongles, les échardes s'enfoncer. Il poussait un juron quand déséquilibrée, une planche frappait sa cheville. Et cela donnait de la hargne, un supplément d'énergie. Une brise venue de la mer séchait sa sueur, laissait une impression de fraîcheur agréable et même, si on ne bougeait plus, une sensation de froid.

Ils s'arrêtèrent un moment quand la première charrette fut vidée, regardant la mer, les promeneurs, ce va-et-vient des voitures, les chevaux frappant du sabot, secouant la houppe placée entre leurs oreilles gainées. Mais le contremaître gueulait depuis l'échafaudage :

— Je vous paye pour quoi, pour prendre le soleil ?

Il y eut les sacs. Carlo se mettait le dos contre le bord du charreton, arc-bouté, les bras levés au-dessus de la tête, attendant le poids qui allait envelopper sa nuque, ses épaules, son crâne et tendre les muscles des cuisses, jusqu'aux pieds, qu'il cambrait sur la terre. Il saisissait le sac, enfonçant ses ongles dans le papier épais et il fallait pousser dans sa poitrine, dans sa gorge, un rugissement étouffé pour arracher ce poids, soulever les pieds, avancer jusqu'à l'échafaudage et là commencer à monter sur les passerelles, pas après pas, et poser le sac en haut, contre le mur de brique que les maçons dressaient faisant claquer les briques l'une contre l'autre dans le mortier frais, raclant d'un coup rapide de truelle les bourrelets qui débordaient, les recueillant dans leur paume ouverte. En haut, sur la dernière passerelle, le dos libre enfin, Carlo se redressait. Une branche de palmier droite comme la hampe d'un drapeau, coincée entre les briques à l'angle d'un mur, marquait le faîte de la construction.

Il restait là, l'aîné des Revelli, quelques secondes, pour reprendre souffle, se sentir homme, léger, fier dans cette brise qui soufflait forte à cette hauteur, sûr qu'il y avait en lui assez de colère, pour qu'il ne vive pas toujours ainsi, courbé sous les sacs ou sous les madriers. Il avait faim, envie de mordre, de saisir. D'avoir dans sa main quelque chose à serrer, bien à lui ; il s'attardait, s'appropriant la baie, le château, cette promenade bordée de palmiers où les hommes et les femmes n'étaient que des silhouettes minuscules, quand on les voyait de si haut.

Un coup de sifflet. La pause. Carlo s'assit près de Vincente, un peu à l'écart des autres qui sortaient de leurs musettes des morceaux de pain, des olives dans des cornets de papier, des oignons qu'ils coupaient en les plaçant entre le pouce et l'index de leur main gauche, le couteau dans la main droite, faisant sauter les tranches fines qu'ils mâchaient méticuleusement avec le pain. Autour d'un feu allumé dans un trou, des hommes accroupis attendaient que rôtissent des châtaignes rassemblées sous les cendres. Vincente prit dans sa musette les poissons, les montra à Carlo. Il les transperça d'une tige de fer trouvée sur le chantier et tous deux assis près du feu, tenant chacun un bout de tige, changeant de main pour ne pas se brûler, les firent griller. Vincente donna l'un des poissons à Carlo, prit l'autre. Le troisième était pour Luigi. Et il le remit dans sa musette.

— Et ce travail ? demanda Carlo.

— Je vais le prendre, dit Vincente. On sera bien. C'est une chance, comme ça en arrivant, la chance…

— Tu te souviens ? dit Carlo.

Il n'avait pas besoin de raconter. Vincente se souvenait de la mère, les derniers jours, quand elle sentait, assise près du fourneau, toute ramassée sur elle-même, que la vie cessait lentement de brûler. Elle tendait les mains vers le foyer et elle demandait toujours qu'on enlève le couvercle de fonte, pour voir le feu. Puis ses doigts réchauffés, elle recommençait à dévider son chapelet, inlassablement. Les dernières nuits, les fils l'entendaient qui priait, le bruit des petites boules de buis comme un autre murmure. Carlo et Vincente se levaient, se penchaient sur son lit. « Dors mama. » Elle secouait la tête, ébauchait un sourire. « Je ne veux pas, je ne veux pas, je veux rester avec vous, je vais dormir bientôt, longtemps. » Carlo la soulevait en passant son bras sous son dos. Elle avait tant maigri, si légère à porter jusqu'à sa chaise devant le fourneau. Là elle recommençait à prier. « Pour vous, pour que la chance soit avec vous. Je veux que la chance soit avec vous, mes fils. »

— Je me souviens, dit Vincente.

Les hommes se levaient. Un coup de sifflet, long, venait de marquer la fin de la pause. Carlo prit son frère par l'épaule. Il était plus grand que Vincente, le dépassant de la tête. « Il tire de mon côté », disait le père. « Toi, ajoutait-il vers Vincente, c'est ta mère, vous êtes des doux, des mous. »

— La chance, dit Carlo. Placez-vous là, en attendant.

— Et toi ?

Vincente ne se souvenait pas que son frère l'eût ainsi serré contre lui. Cette main qui empoignait son épaule était de la même chair.

— Moi ? dit Carlo.

Il s'écarta de Vincente, fit craquer ses phalanges, couvrit son sexe de la paume de sa main droite.

— J'ai déjà fait mon trou.

4

En hiver le docteur et Madame Merani ne montaient pas à leur campagne de Gairaut. Cauvin le fermier, un homme d'une cinquantaine d'années, silencieux comme le sont souvent les paysans de la région de Tende dont il était originaire, descendait une fois par semaine rue Saint-François-de-Paule. Le jeudi matin Madame Merani le guettait, venant dans la cuisine, interrogeant Lisa : « Mais qu'est-ce qu'il fait, il se moque de nous. »

Cauvin arrivait enfin, poussant son charreton chargé de paniers d'osier. De la fenêtre Vincente le voyait qui s'essuyait le front avec sa blouse, puis qui posait côte à côte dans la cour les paniers de mandarines, de tomates et parfois de dame-jeanne remplie d'huile d'olive. Il portait les paniers dans la cuisine où l'attendait Madame Merani qui le saluait à peine : « Tu viens, toujours plus tard, disait-elle, montre un peu. » Elle prenait un fruit, une tomate : « C'est à peine mûr, je vais en parler au docteur, parce que ça ne peut plus continuer, si on n'est pas toujours sur votre dos pour vous surveiller, tout va à l'abandon, tout. » Elle essayait de déboucher la dame-jeanne, finalement Cauvin le faisait et Madame Merani plongeait son index dans la bonbonne, sentait, goûtait l'huile, secouait la tête : « Combien tu as fait d'huile, cette année ? » Cauvin commençait une phrase dont Vincente quand il était présent ne comprenait jamais le sens, la pluie se mêlait aux maladies des oliviers, à la dispute qui l'avait opposé à ceux du moulin de Gairaut. Madame Merani au bout de quelques secondes ne l'écoutait plus, l'interrompait : « Tu as toujours raison, tais-toi. » Elle appelait Thérèse, la femme du cocher, elle montrait les légumes : « Tu feras

des aubergines pour midi, et des œufs frais. » Puis elle s'éloignait en marmonnant dans le long couloir.

Cauvin s'asseyait, buvait un verre de vin, échangeait quelques mots en piémontais avec Vincente. De l'une des nombreuses poches de sa blouse, il sortait deux œufs, il clignait de l'œil : « Ils sont de ce matin, ceux-là. » Il les donnait à Luigi qui les perçait de deux trous et les gobait, le visage levé, ses lèvres collées à la coquille blanche.

En janvier, le vent d'est balayait souvent le ciel et le beau temps, sec et froid, s'établissait pour quelques semaines. Les collines de l'ouest, qu'on apercevait depuis le troisième étage de la maison Merani, le rocher du Château et la pointe de Roba-Capeù, le mont Chauve au nord de la ville, tout l'horizon, les moindres ressauts de la mer elle-même, se découpaient, ces jours-là, âprement.

Madame Merani hésitait un jour ou deux, puis si le beau temps durait, elle demandait à Vincente d'atteler. Lisa s'asseyait près d'elle dans la voiture et Luigi montait près de son frère. Madame Merani multipliait les recommandations :

— Attention Vincente, ne sois pas brusque, attention.

Vincente n'aimait pas conduire la voiture. Il baissait la tête quand il croisait, traversant la place Masséna dans toute sa longueur, une charrette transportant un groupe d'ouvriers vers un chantier, ou bien quand le long de l'avenue de la Gare, bordée de jeunes platanes, il était dépassé par un tramway, les voyageurs, debout sur la plateforme, le regardant.

C'était le moment que choisissait Madame Merani pour se pencher vers lui.

— Tiens-le bien, disait-elle, ne le laisse pas s'emballer.

Vincente avait la tentation de donner un coup avec les rênes et, à deux ou trois reprises, il l'avait fait, Luigi l'encourageant à voix basse. Madame Merani avait hurlé : « Arrête-le, arrête-le, tu le fais exprès, je vous mets dehors ce soir, tous les deux, vous verrez, arrête-le. » Vincente ne savait plus. Il avait le désir d'aller plus vite encore, de se mettre debout, de crier « va, va ». Et il sentait chez Luigi le même désir. Mais la peur aussi, cette pression sur la gorge, la poitrine, le sexe. « Je vous jette dehors », criait Madame Merani. Et Vincente était incapable de tendre les rênes, il laissait le cheval aller, il baissait la tête. Lisa s'était levée dans la voiture, avait crié à son tour : « Vincente. » Et il avait su, à nouveau, le cheval reprenant le pas peu après, Madame Merani murmurant : « Mon Dieu Lisa, mon Dieu, comme j'ai eu peur. »

— J'en parle au docteur, continuait-elle, tu sais qu'il ne l'aime pas, avec cet air prétentieux qu'il a, quant au petit, il saura ce que ça veut dire, travailler, ils comprendront.

Cette pression dans le corps, comme la panique, quand Vincente avait glissé dans le Tanaro, une rivière du Piémont, qu'il s'était senti emporté par le courant et qu'il avait crié, Carlo, lui donnant enfin la main, le tirant de là. Carlo disait maintenant qu'il lui arrivait de passer une semaine entière sans travail à attendre sur la place Garibaldi près de la fontaine. « Même à un franc par jour il n'y a rien. » Les entrepreneurs débauchaient, les chantiers recommenceraient au mois de mars, avec le retour définitif du beau temps. « Je pourrais être domestique, dans un hôtel, ajoutait Carlo, mais ça. » Il faisait un geste du bras : « Pas pour moi. »

Lisa dans la voiture parlait à voix basse, Vincente réussissait à saisir quelques mots : « Il ne l'a pas fait exprès, Madame, vous le savez bien. C'est le tramway, vous avez entendu, le conducteur, il sonne exprès la cloche, pour que les chevaux s'emballent. Ça les amuse. Ils ne vous aiment pas, Madame. »

Un tramway, son attelage piaffant, descendit l'avenue, venant à leur rencontre. Vincente respirait mieux, la pression en lui se relâchait. Il avait la main de Carlo dans la sienne, il était allongé sur la berge et Carlo riait.

Lisa disait : « Celui-là n'a presque pas sonné, vous avez remarqué Madame ? »

— C'est le docteur qui a raison, continuait Madame Merani. Ils sont envieux, jaloux, c'est la politique. Ce sont les anarchistes. Va lentement, ajoutait-elle autoritaire.

Au pas, la voiture remontait l'avenue de la Gare, passait devant les grands hôtels, l'Hospice de la Charité. Il semblait à Vincente, quand il longeait cette construction basse et grise, qu'il était encore à Mondovi, regardant l'hôpital ou la caserne. Mais l'hospice était entouré de maisons hautes, aux façades peintes, ornées de balcons, nouveau visage de la ville qui masquait peu à peu celui, terne et tenace, de la monarchie piémontaise. Souvent Vincente devait s'arrêter. Madame Merani lui touchait le bras.

— Attends, attends, disait-elle, je veux voir.

Deux landaus descendaient de la gare, par l'avenue Thiers bordée de palmiers.

— C'est le train de Paris, disait Madame Merani.

Elle se dressait sur son siège pour voir les touristes, s'indigner parfois de l'une d'elles, sans chapeau, ou bien rire de celles qui portaient un bonnet de fourrure.

— Ces Russes, disait-elle, elles s'imaginent qu'il va neiger. Allez, va, va, ou nous n'arriverons jamais là-haut.

Mais il fallait encore marquer le pas devant le café de la Maison-Dorée, tenter de voir, par-dessus les palmiers nains qui protégeaient la terrasse.

— Avance, disait-elle, après un instant.

Elle commençait un long monologue. Elle ne sortait pas assez, depuis la mort de son fils – Vincente savait qu'elle se signait d'un mouvement rapide, qui interrompait sa phrase, comme une ponctuation – elle avait cessé de trouver du plaisir à la vie. Autour d'elle, il n'y avait que des gens égoïstes et heureux. « Même le docteur, Lisa, même lui. C'est un homme, bien sûr il a du chagrin, mais il a son ambition, son métier, la politique, comment veux-tu qu'il me comprenne, je l'ennuie, j'ennuie tout le monde, ah Lisa, la vie change si vite, méfie-toi Lisa, méfie-toi. »

La voiture passait sous le pont de la Gare qu'empruntait la voie ferrée qui gagnait l'est de la ville, et de là en une succession de tunnels, le premier dans la ville même, sous la colline de Cimiez, la nouvelle frontière italienne, au delà de Menton. Le pont franchi, la ville changeait. La voiture roulait dans une banlieue dont seules les grandes voies étaient tracées. « Tu peux prendre le trot », disait Madame Merani. Vincente faisait claquer les rênes et ils atteignaient rapidement la place Beatrix, la gare en construction des chemins de fer du Sud. Au delà c'était vraiment la campagne, les étendues maraîchères, et vers le Ray, de grandes propriétés dont les limites étaient marquées par des murs bas, de pierre de taille. Madame Merani se dressait : « ralentis », disait-elle à Vincente. « Tout ça », elle montrait les allées de palmiers, les champs d'arbres fruitiers, qui en pente douce gagnaient la colline de Gairaut, « tout ça, c'est à la Comtesse d'Aspremont, elle a au moins trois fois plus de terrain que nous, mais nous sommes mieux placés. C'est humide ici, je ne pourrai pas m'y faire, l'été, tu le sais Lisa, il y a tant de moustiques, que l'air est noir ».

Arrivé au pied de la colline de Gairaut, Madame Merani voulait que Vincente laisse souffler le cheval, elle descendait de voiture, donnait le bras à Lisa et commençait à marcher.

Souvent, s'engageant par le raccourci qui prend à travers les planches et les oliviers, elle criait à Vincente : « Va, nous montons à pied. » Elle traversait ainsi la propriété Merani ; elle pouvait avant même d'atteindre la maison, juger du travail des Cauvin, savoir si les arbres et la vigne avaient été taillés, l'herbe des planches coupée.

Vincente et Luigi seuls désormais, menaient la voiture à leur guise. Luigi prenait les rênes et debout, il excitait le cheval qui passait au trot devant la cascade, longeait le canal de la Vésubie qui alimentait la ville avec les eaux de la montagne. Un peu avant le sommet, Vincente reprenait sa place. Il arrêtait la voiture au bord du chemin pour que le cheval se repose, et les coudes sur les genoux cependant que Luigi chantonnait, Vincente regardait la baie des Anges, la ville là-bas, damier qu'encadraient les collines. Il ne se lassait pas du paysage. Quand le ciel d'hiver était ainsi dégagé après le vent, la vue portait loin, vers le massif de l'Estérel, masse dentelée fermant la mer à l'ouest ; vers le mont Boron que dominait le fort du mont Alban, et vers le mont Gros que la boule de l'observatoire couronnait, verrue blanche au milieu des pins.

Vincente aimait cette ville. Quelques mois à peine qu'il la connaissait et il lui semblait que le Piémont, Mondovi l'austère, appartenaient à une autre vie. Quand il y avait la mère et le père. Ils étaient morts. L'autre vie était morte avec eux. Ici, à Nice, commençait le nouveau chant des Revelli.

Vincente sauta de la voiture.

Il aimait se retrouver seul avec son frère. Il se prenait à rêver, regardant ces planches d'oliviers, ces fermes dispersées, d'une grande maison, ici, proche et loin de la mer, où ils se seraient tous retrouvés, Carlo, Luigi, lui et ceux qui allaient naitre d'eux. Ils auraient travaillé, partageant les jours sans pain et le pain frais, quand il sort du four, la croûte craquante et la mie chaude. Mais peut-être était-il le seul à vouloir cela.

Carlo vivait chez une fille, près du port. Il avait maigri. Quand Vincente le rencontrait le dimanche, au début de l'après-midi, sur la place Garibaldi, il lui semblait que Carlo avait froid. Se frottant les mains, cherchant le soleil, et il se souvenait de ce que sa mère disait toujours, le soir, quand la neige étouffait les bruits : « Mangez, la faim donne froid. »

« Et Luigi ? demandait Carlo. Et toi, tu t'habitues ? » Il parlait peu de lui, disant seulement que le travail manquait, mais que ça allait revenir « après le Carnaval ». Vincente, un dimanche, lui avait

montré quelques francs. Le pourboire que les invités du docteur Merani lui avaient donné, le lendemain du réveillon de Noël, quand il les avait accompagnés chez eux, à l'aube, sous la pluie. « Je ne sais pas ce que je peux en faire, disait Vincente, logé, nourri, comme à l'étable. »

Carlo avait hésité, mordillant sa moustache : « Garde, on ne sait jamais. » Voilà longtemps – presque un mois – que Vincente ne l'avait pas vu. Il ne venait pas au rendez-vous, place Garibaldi, et Vincente ignorait son adresse. Alors, il se promenait une heure ou deux, du côté du port, puis il rentrait rue Saint-François-de-Paule.

Luigi était dans la cour, à sa place habituelle, près du puits, assis sur les pavés, au soleil, jouant aux osselets. C'est là qu'il se tenait dès le matin attendant qu'on l'appelle. Le docteur Merani se servait de lui, cinq ou six fois par jour, l'envoyant à Riquier, le nouveau quartier de l'est, ou à l'ouest vers le Vallon obscur. Souvent aussi, Luigi courait dans les rues tortueuses de la vieille ville, passant de café en café, déposant dans chacun une enveloppe du docteur. À *l'Éclaireur* ou au *Petit Niçois,* il devait voir un journaliste, prendre un pli à rapporter d'urgence. Le soir, dans leur chambre au-dessus de l'écurie, Luigi étalait sur la couverture les quelques sous qu'il avait gagnés en pourboire, le prix d'une course de tramway ou en fiacre, qu'il avait économisé, faisant le trajet en courant, ou sautant sur une charrette, ou lâchant avant que le receveur ne le contrôle, le marchepied du tramway. De parcourir ainsi la ville lui donnait de l'assurance. Il parlait déjà le français parfaitement, il savait le niçois et dans les bars de la vieille ville, les habitués l'appelaient « Loulou ». Cependant que Vincente déchiffrait un vieux numéro de *l'Éclaireur,* Luigi racontait : « Le Docteur veut les voix de la vieille ville, s'il les a, il est élu. Moi, je le sais, je les entends. » Tout en parlant, il comptait et recomptait les pièces, les poussait vers Vincente : « Prends-les », disait-il, mais il en retirait deux ou trois, « celles-là, je les garde ». Puis il les poussait à nouveau vers Vincente : « Prends-les aussi, prends-les. » Vincente plaçait les pièces dans une boîte de fer : « Elles sont à toi, disait-il, tu le sais. » Luigi faisait oui de la tête, mais Vincente saisissait sur le visage de son frère une expression qu'il n'aimait pas, les lèvres boudeuses, l'inférieure se gonflant, masquant la bouche. C'était une grimace nouvelle, que Luigi prenait aussi quand il tendait son assiette à Thérèse. La vieille cuisinière demandait : « Tu en veux encore ? » Luigi, la bouche pleine, secouait la tête, avançait le plat, sa lèvre

gonflée, puis il mangeait, penché en avant, le dos voûté. Vincente avait eu d'abord envie de rire, de dire : « Mange, c'est bon, mange frère, prends, nourris-toi, tu ne sais pas si demain tu mangeras. » Mais peu à peu, à chaque repas, il sentait davantage monter en lui une colère. Parfois il se disait que Luigi osait ce que lui hésitait à faire, tendre son assiette, reprendre du ragoût de pommes de terre aux tomates et au lard. Et pourtant, il aurait pu manger encore et la salive lui venait à la bouche, devant cette couenne de lard, ces pommes de terre rouges de sauce que Thérèse posait dans l'assiette de Luigi. Mais sa colère venait de plus profond que l'envie. Il n'aimait pas que Luigi soit ainsi avide, dépendant, avec ces femmes, Madame Merani, Thérèse et même Lisa qui l'entouraient de soins. Elles aimaient son visage rond, sa peau laiteuse sous les cheveux noirs qui bouclaient. Quand Luigi tendait son plat vers la louche, Vincente aurait aimé lui saisir le poignet : « Arrête-toi, Luigi, c'est assez, garde ta faim, garde ce creux. Ce vide c'est toi, ton orgueil, ta volonté. N'ouvre pas ta bouche trop grande. Tu voudras toujours qu'elle soit pleine, tu ne sauras plus résister à la faim. Arrête, tu vas devenir rond, plus blanc encore, tu vas ressembler aux fils des bourgeois de Mondovi, mais tu es pauvre et si tu deviens lourd, si tu n'as pas de muscles, que pourras-tu faire, frère ? »

Mais Vincente se taisait. Comment être sûr de ce qu'on pense ? Comment choisir ?

Là, sur le bord du chemin, au sommet de la colline de Gairaut, alors qu'il allait arriver à la maison de campagne des Merani, Vincente regardait son frère. Luigi s'était assis dans l'herbe, le dos appuyé à la roue de la voiture, il avait sorti ses osselets, il jouait, ses mains agiles, virevoltant. Que lui dire ? Un jour, Vincente était parti avec son père dans la forêt. Ils avaient marché toute la matinée, le père ramassant des champignons, Vincente lui présentait ceux qu'il trouvait. Le père les soupesait, crevait de l'ongle la chair fibreuse, disait simplement : « Mauvais, mauvais. » Vincente avait renoncé, trouvant un jeune sapin d'une cinquantaine de centimètres de haut. Il le déracina, creusant avec ses mains autour du tronc à peine plus gros qu'un pouce. « Je veux le replanter », disait Vincente. Le père avait haussé les épaules. « Tu l'as tué, il est trop jeune, il ne reprendra pas. » Vincente s'était obstiné, il avait rassemblé de la terre, trouvé une caissette et tous les matins, il regardait le sapin qu'il avait placé sur le rebord de la fenêtre. Il recouvrait la terre d'eau. Il enfonçait près du tronc des morceaux de pain et de lard.

Peut-être les arbres mangeaient-ils ? Mais le sapin transplanté était mort en quelques jours. Luigi était si jeune aussi.

— Viens, dit Vincente, viens.

Il caressait la tête de Luigi. Luigi rassembla ses osselets.

— Je vais essayer, dit-il, tu vas voir.

Il monta dans la voiture, s'installa sur les sièges, entre les coussins que Madame Merani disposait sur la banquette, à cause de ses reins, disait-elle.

— Allons cocher, dit Luigi, enflant sa voix, allons, vite et au pas, vous entendez, sinon, je vous mets dehors.

— Descends, dit Vincente.

Il tremblait de colère, il la laissait monter, reconnaissant en lui la violence du père et celle de Carlo, la colère des Revelli.

— Descends, répéta-t-il, les dents serrées.

Luigi sauta par la portière opposée.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? criait-il.

Il se mit à courir mais Vincente le rattrapa, lui donna une violente claque sur la nuque, le secoua, et lui envoya de toute sa force un coup de pied.

— Salaud, dit Luigi, lâche.

— Prends le cheval par la bride, avance.

Vincente remonta sur le siège.

Au bout du chemin, derrière les hauts cyprès centenaires, il apercevait la façade ocre de la maison de campagne des Merani.

5

C'est au début de l'année 1890, que Carlo avait rencontré Frédéric Karenberg.

Depuis le matin, ce jour de février, il creusait la terre grasse de la colline de Cimiez. La pioche d'abord pour défoncer la croûte séchée, pleine de cailloux, de racines gluantes et blanches comme des veines. Puis la pelle. Carlo s'appuyait de tout son poids sur le bord du métal. Quelques secondes de repos : il suffisait de peser avec le pied. L'acier s'enfonçait droit dans la terre. Quand le soulier touchait le sol, il fallait appuyer sur le manche, soulever et, d'un mouvement sec qui au bout de quelques heures arrachait le bras, envoyer la terre par dessus l'épaule gauche. Peu à peu la tranchée se

dessinait. « Va droit, des palmiers jusqu'à la maison », avait dit Gimello. C'était un petit entrepreneur qui n'employait que cinq ou six ouvriers, et parfois, quand il y avait un gros chantier, une douzaine. Il avait embauché Carlo, à la mi-janvier, sur la place Garibaldi. Puis au bout d'une semaine, le samedi soir, au moment de la paye, alors que Carlo regardait cette poignée de francs comme une poignée de graviers, Gimello avait demandé : « Toi, c'est Revelli ? »

Tant de pelletées, ce bras si souvent arraché, ces muscles durcis par la fatigue et ces trois pièces qu'on tenait entre les doigts. « Tu veux travailler avec moi ? Je te prends dans l'équipe. Paye chaque semaine. »

Gimello faisait surtout des travaux de réfection, une toiture à réparer, un mur à abattre, une aile de bâtiment à aménager. Il répartissait ses ouvriers sur les différents chantiers, leur faisant confiance, et le soir il passait se rendre compte, donner ses indications pour le lendemain, gueuler un coup. Au début du mois de mai, il avait accompagné Carlo chez les Karenberg. Une grande villa entourée d'un parc sur la colline de Cimiez. « Regarde la grille, ça vaut… » C'était une grille haute, des lances aux pointes dorées serrées l'une contre l'autre, qui clôturait la propriété. « Une fortune » continuait Gimello. Le gardien les avait conduits vers le bassin de marbre. « Madame la baronne Karenberg veut installer une fontaine devant la maison, avec l'eau de la source. » « Le fils, Monsieur le baron, il veut faire creuser pour fouiller, il veut y trouver… » Le gardien faisait de grands gestes. « La Baronne », répétait-il. Carlo avait envie de cracher. « Ne touchez pas aux fleurs et aux pelouses », continuait le gardien.

« Ces larbins », disait Gimello, « sale race ». Du pied, il avait tracé dans la terre, deux lignes. « Pas plus large, Revelli, tu creuses un mètre cinquante, je te donne trois jours, des palmiers jusqu'à la maison. »

Carlo était arrivé vers sept heures. Il faisait frais. Il était seul dans le parc. On apercevait derrière les arbres le creux du port, entre le château et le mont Boron, la ville encore recouverte de brume. Dès dix heures, il faisait chaud. Le soleil montait vite au-dessus des palmiers. Carlo s'adossait à la terre de la tranchée. Il nouait son mouchoir aux quatre coins, il l'enfonçait comme un béret et il recommençait, la sueur collant son tricot de peau, qui à la fin de la journée était gris. À midi, au château, on tirait un coup de canon

pour annoncer le milieu de la journée. Détonation sèche, fumée blanche qui s'effilochait au-dessus du port et que Carlo apercevait avant même d'avoir entendu l'explosion. Il s'arrêtait, s'asseyait sous un arbre, et somnolent, mangeait lentement. Il avait envie de se laisser aller, dormir un peu, couché en boule comme il l'avait vu faire sur certains chantiers. Mais il résistait. Son luxe, c'était un toscan, un court cigare, âcre, qu'il fumait en quatre ou cinq fois, prenant seulement quelques bouffées, l'éteignant vite, le replaçant dans une boîte plate de métal, qu'il fermait avec un caoutchouc. Le tabac le réveillait, l'énervait. Mais c'est cela qu'il recherchait, ce coup de griffe au creux de la gorge, ce plaisir qu'il fallait interrompre parce qu'un toscan coûtait cher, le tiers d'une journée de travail, combien de pelletées de terre ? Carlo regardait la grille du parc, le marbre du bassin, ces arbres, le gardien dans sa maison à l'entrée, et les domestiques là-bas sur la terrasse. Et lui aussi, le maçon, Carlo Revelli, en train de creuser. Eux, ils possédaient tout ça.

Souvent, il retrouvait Maria au café de Turin. Il n'habitait plus chez elle. Il avait aussi fallu résister, et ça n'avait pas été facile, quand les premiers mois il rentrait après avoir passé une journée place Garibaldi, à attendre l'embauche qui ne se présentait pas. Maria l'attendait : « Tiens, tu me les rendras, tiens, c'est pour moi, pourquoi tu veux pas me faire plaisir ? » Elle lui tendait des pièces qu'il regardait. Des morceaux de métal, brillant d'être passé entre les doigts, d'avoir été frotté contre les peaux. Et elle donnait sa peau pour ça. Saloperie. C'est elle qui lui avait fait connaître les toscans. Une vingtaine de cigares qu'elle avait posés devant lui le jour où il lui avait annoncé qu'il s'installait ailleurs. Elle faisait rouler les cigares sur la table, les effleurant à peine de la paume, les doigts tendus, écartés : « Tu t'en vas, Carlo », disait-elle, « je le savais, tu sais ». Elle lui avait tendu un cigare : « Fume-le, maintenant, ça me plaît que tu le fumes devant moi. » Elle avait enlevé le verre de la lampe, baissé la flamme pour qu'il allume le cigare, puis remettant le verre, elle avait laissé la flamme courte, presque morte. « Tu viendras ? Je suis toujours au café de Turin. »

Carlo s'était installé derrière l'église du port, chez Madame Oberti. Un vieux tailleur de pierres de la région de Carrare lui avait donné l'adresse. « Va de ma part, Nucera, je suis resté chez elle deux ans, elle fait crédit, tu manges le soir, elle te prépare la gamelle pour le chantier, une femme qui te vole pas, elle est de ton pays. »

Madame Oberti avait un rez-de-chaussée, une cour, un jardin, trois caves. Les derniers arrivés dormaient dans les caves. L'air rentrait par les soupiraux grillagés qui s'ouvraient au-dessus du trottoir et le matin le roulement des charrettes sur les pavés, les pas des dockers se rendant au travail, réveillaient Carlo. Il y avait trois lits par cave. Au rez-de-chaussée la cuisine, la salle où on mangeait et quatre chambres. Dans l'une, Madame Oberti et ses trois filles. Dans les autres, des pensionnaires. Carlo après une semaine, avait quitté la cave pour l'une des chambres du rez-de-chaussée dont la fenêtre donnait sur la cour.

Le matin, quand il se levait pour aller se laver à la pompe, Madame Oberti était déjà debout, énorme avec ses jupes noires qui la gonflaient et dans lesquelles elle plongeait ses mains, pour en tirer des porte-monnaie, des ciseaux, des peignes qu'elle plaçait dans son chignon de cheveux gris, des pièces de monnaie, des lacets, des cigares. Quand Carlo rentrait le soir, tard, venant du café de Turin, Madame Oberti était encore levée, assise à la grande table de bois noir, un verre de vin devant elle, les bras croisés, les yeux ouverts et fixes. Elle reconnaissait chaque pensionnaire à son pas. « Alors Revelli ? Viens t'asseoir » disait-elle, sans bouger. Carlo prenait place à sa table, à la droite de Madame Oberti. « Rina ! » Elle avait la voix autoritaire faisant claquer les mots. « Apporte un verre et la bouteille. » Rina était la plus jeune des filles, celle qui aidait Madame Oberti. Les deux autres travaillaient à la manufacture de tabac, privilège que Madame Oberti avait réussi à obtenir. Les cigarières étaient assurées de garder leur emploi, « à la fin, elles ont la pension » ajoutait Madame Oberti.

Elle versait à Carlo un verre de vin, elle se servait un demi-verre. « Lis-moi Revelli. » Elle avait aperçu dès le début, le livre dans la musette de Carlo. « Tu sais lire toi ? » C'est à cela qu'il avait dû de passer si vite de la cave à la chambre d'en haut. Rina, en même temps que le verre et la bouteille avait déposé sur la table la lampe et le livre. Carlo ouvrait au hasard, il commençait, retrouvant cette langue qu'il n'employait plus et qui faisait monter en lui, sans qu'il puisse en arrêter le flux, ces visages, le père, Vincente, le jour où il avait glissé dans le Tonaro et aussi les arbres, la poussière de la carrière ; ce camarade, la poitrine gonflée de bâtons de dynamite.

« Lis, Revelli, lis » disait Madame Oberti quand il s'interrompait :

Per me si va nella città dolente
Per me si va nell'eterne dolore
Per me si va tra la perduta gente

Madame Oberti ne bougeait pas. Bras croisés, yeux fixes. La poitrine simplement soulevée d'amples respirations. Et des larmes sur le visage. « Tu lis bien, Revelli » disait-elle quand il fermait le livre, lui aussi oppressé. Elle sortait de l'une de ses poches, un cigare, le larcin de l'une de ses filles de la manufacture. « C'est pour toi », disait-elle.

Carlo, s'il faisait doux, allait fumer seul dans le jardin. Il en aimait les odeurs. Il écrasait entre ses doigts une feuille de menthe ou de basilic, il la respirait. Le sommeil venait. Il éteignait le toscan. Il rentrait. Madame Oberti était assise, à la même place, immobile.

Un samedi d'automne, un paysan avait emmené dans la cour un charreton lourdement chargé de cageots de raisin noir. Madame Oberti, les mains dans les poches, passait entre les cageots. « Demain, on fait le vin », avait-elle dit. Elle avait une dizaine de pensionnaires. Ils s'étaient tous retrouvés, le dimanche matin, pieds nus, les pantalons retroussés. « Lavez-vous les pieds » criait Madame Oberti. Ils se rassemblaient en riant autour de la pompe. Ses filles portaient au milieu de la cour les grands baquets dans lesquels Madame Oberti versait les cageots de raisin. « Allez, allez », Carlo avait commencé à piétiner les grappes, Madame Oberti frappait dans ses mains, Rina s'était mise à chanter. L'odeur sucrée du raisin montait peu à peu. Tous reprenaient en chœur les refrains de Rina. Des gosses des maisons voisines étaient venus accompagner de leurs cris les chants. Madame Oberti les chassait d'un geste alors qu'ils volaient des grappes et s'enfuyaient dans la rue.

On n'avait mangé qu'une fois le travail achevé, quand les tonneaux avaient été remplis de jus rouge. Madame Oberti surveillait la fin du travail depuis la fenêtre de la cuisine, elle demandait qu'on sorte dans la cour la longue table que quatre hommes soulevaient avec peine. Il devait être deux heures. Le soleil était à la verticale de la cour. Les hommes s'étaient assis. Madame Oberti et ses filles apportaient les plats de raviolis couverts de la sauce brune de la daube. On se faisait passer la bonbonne de vin. Puis, à la fin du repas, Madame Oberti avait pris dans sa poche les toscans, un pour chacun et elle en avait allumé un pour elle.

Quelques-uns des pensionnaires de Madame Oberti étaient devenus pour Carlo des amis. Il sortait souvent avec Jouanet, le terrassier, un homme rond, les jambes courtes, le torse gonflé de muscles et qui semblait né une pelle à la main. Après quatorze heures de travail, il était aussi vif qu'au matin, essayant d'entraîner Carlo vers la Place. Il ne la désignait pas, mais Madame Oberti, dès qu'il commençait à parler le guettait, tapant du poing sur la table : « Tu le laisses tranquille, ou je t'envoie dehors, cochon. » C'était la place du bordel, au bout de la rue Bonaparte. Des hommes y plaisantaient devant la maison basse aux volets clos. Jouanet se renversait en arrière sur sa chaise, riait : « On est des hommes quoi. » « Tais-toi, cochon. » Il y avait aussi Sauvan, un charpentier. Il savait lire. Il buvait peu, se taisait, les mains ouvertes sur la table, prêtant à Carlo des brochures, une histoire de confréries ouvrières, de secrets transmis depuis le Moyen Âge. Il chiquait, fraternel et pourtant absent, regardant autour de lui, jouant parfois avec un mètre pliant, en bois jaune, les angles renforcés par des coins de cuivre. Grinda, le charretier, était au contraire un braillard au visage empourpré. On poussait vers lui une bouteille, il levait les bras au ciel et sa mimique déjà faisait rire. Il tordait sa bouche, écrasait son nez, d'une casquette il faisait un masque, de comédie. Quand il commençait à parler, on oubliait qu'il était lourd, incapable d'un pas de danse. On s'attendait qu'il saute sur la table, commence des cabrioles, comme un bouffon ou un arlequin. Il bousculait Sauvan, il entraînait Carlo, il détournait Jouanet de la rue Bonaparte. « Viens, j'ai un ami », Grinda était l'homme des combines. Des petits vols, des trafics. Il revenait des abattoirs avec des paquets de tripes, qu'il jetait sur la table de Madame Oberti : « Faites-nous ça pour demain soir, je régale tout le monde. »

Ils avaient réussi tous les quatre au bout de quelques mois à se grouper dans la même chambre. Parfois, ils y mangeaient, assis sur leur lit, leur assiette sur les genoux, Grinda et Jouanet avaient obtenu d'approcher des fourneaux et Madame Oberti fournissait l'huile, le sel la sauce tomate, les oignons, ils faisaient un plat de pâtes qu'ils mangeaient entre eux. Souvent Grinda ouvrait une bouteille d'asti. « Un échange » disait-il. Entre charretiers, ils faisaient du troc. Il donnait de la viande, il recevait du vin. « Vous pouvez m'avoir un peu de bonne farine » demandait Madame Oberti. Il en rapportait dès qu'un bateau chargé de sacs en provenance d'Odessa avait commencé à être vidé par les dockers.

Quelquefois, il racontait en riant l'un de ses « systèmes ». « Tu perces un tonneau d'asti, avec une mèche, pas plus grosse qu'un clou, ça gicle, tu remplis ta bouteille. Tu as préparé une cheville de bois. » Il faisait le geste de boucher le trou avec la paume, d'enfoncer la cheville du pouce, « un coup de maillet, un peu de poussière, cia barraca ».

Ils sortaient ensemble, allaient s'attabler dans une gargote du babazouk, la vieille ville aux odeurs de fruit pourri et de tanin. Ils y mangeaient en se tachant les doigts, la socca, cette farine de pois chiches délayée, qui, quand elle est frite, devient croustillante et prend la teinte jaune de l'or. Jouanet et Grinda buvaient un ballon de rouge. Sauvan poussait le sien auquel il n'avait pas touché vers Grinda et, Carlo, après avoir trempé ses lèvres, fait claquer sa langue, tendait le verre à Jouanet. Il n'aimait pas boire. Maria et Madame Oberti lui avaient donné l'habitude des toscans. Un luxe qui le protégeait de l'alcool. Il sortait sa boîte de métal, plate, il prenait une moitié de cigare. Sauvan souriait. Jouanet et Grinda commandaient un nouveau ballon, Carlo tentait d'allumer le toscan, les jambes allongées, sa chaise en équilibre sur les deux pieds de derrière. « Il boit le thé, c'est une Anglaise » disait Grinda. Sur les chantiers, Carlo était ainsi l'un des rares ouvriers à ne pas avoir près de lui, au moment de la pause, la bouteille de vin.

Assis, le dos appuyé au tronc d'un palmier, dans le parc de la baronne Karenberg, remettant son toscan à demi fumé dans la boîte, Carlo se demandait s'il s'agissait d'une Anglaise, ou, à cause du nom, d'une Allemande ou d'une Autrichienne. L'une de ces femmes que l'on voyait passer en Victoria, descendant de Cimiez, pour une promenade au bord de la mer, leur peau si blanche enveloppée de dentelles, de coussins. Elles étaient dans un écrin. Et pourtant putain, elles chiaient comme tout le monde. Il fallait bien qu'elles les relèvent leurs jupes. Carlo mit sa boîte dans la musette. Il cracha dans ses mains. Il en avait encore pour sept ou huit heures. Il prit la pioche, courba le dos, recommença à creuser. Le sol comme seul horizon. La fatigue comme seule pensée. Le bruit de l'acier heurtant la terre comme chanson. Ce n'est qu'au deuxième appel qu'il se redressa, s'appuyant sur le manche de la pioche, pour regarder cet homme jeune, un lorgnon pinçant son nez, un gilet blanc sous son veston noir, qui répétait : « Vous avez soif ? » Il tenait d'une main une carafe de cristal biseauté à demi remplie de vin rouge, un long bouchon la prolongeant, de l'autre un verre à

pied. Il parlait avec un accent étranger, qui donnait aux mots une consistance pâteuse, comme s'ils avaient été enveloppés d'une étoffe humide. Il répéta en italien, fit un geste de la carafe vers le verre.

— Je n'ai pas soif, dit Carlo.

Il resta un instant, regardant l'homme, puis s'essuyant le front du revers de la main, il recommença à piocher, plus profond, rageusement, et chaque fois qu'il levait le pic au-dessus de sa tête, il voyait l'homme, la carafe à la main, le gilet blanc, les pantalons rayés, les chaussures de paille tressée.

— Arrêtez-vous un moment.

— Il faut que j'arrive là-bas ce soir, dit Carlo, montrant la maison.

— Mais non, mais non.

— Le patron dit oui.

— C'est moi qui paie le patron.

— Ça, moi, je suis ouvrier, je suis payé pour arriver jusque là-bas ce soir.

L'homme posa la carafe et le verre près de la tranchée, s'assit sur le rebord, les jambes pendantes contre la terre grasse.

— J'expliquerai à votre patron, ce soir ou demain. Je ne suis pas pressé de voir les travaux finir. C'était ma mère, moi, je ne veux pas de fontaine, je veux fouiller, nous ne sommes pas très loin des arènes romaines ici.

Il enleva son lorgnon, commença à l'essuyer avec un mouchoir rose. Ainsi le visage baissé, les doigts glissant sur le verre, les cheveux blonds assez longs qu'il commençait à perdre, ce qui élargissait son front, il paraissait fragile. Carlo respira plus facilement. Il s'appuya au manche de l'outil. Ses doigts larges, quand ils avaient ainsi tenu longtemps le manche, serrant pour qu'il ne glisse pas au moment où il frappait le sol, Carlo avait du mal à les déplier. Il gardait les poings fermés. Il posa le manche contre sa poitrine, et fit craquer ses phalanges, il se sentit mieux.

— Vous commencez tôt le matin ?

Qu'est-ce qu'il voulait ? Peut-être étaient-ils du même âge ? Combien de mètres de tranchées pour le prix de ces souliers qu'il frappait contre la paroi, faisant tomber de petits blocs de terre qui rougissait la paille blanche et la semelle.

— Je suis Frédéric Karenberg, le fils, oui, le fils de la baronne Karenberg. Vous êtes italien ?

Deux couilles entre les jambes. Pas trois. Deux. Et peut-être qu'une, une de moins que moi. Des types comme ça, ils n'ont peut-être qu'une couille. Carlo mordillait sa moustache.

— Vous êtes en France depuis longtemps ?

L'homme remettait son lorgnon, ressemblant à un médecin ou à un professeur.

— Un an et demi, dit Carlo en donnant un coup de pioche.

Il n'était pas payé pour parler. C'est comme les putains, tu donnes un franc, elles se couchent, les jambes écartées, elles te touchent même pas avec les mains. Si tu veux des caresses, la main sur le dos, la bouche, il faut donner plus. Beaucoup plus. Je suis payé pour creuser. Je creuse.

— Vous n'avez pas tort de vous taire, mais je parle quand même, continuait Karenberg. Je n'essaie pas de vous dire que vous êtes un brave homme d'ouvrier, et que je suis un brave propriétaire. À quoi ça sert, n'est-ce pas ?

Carlo prit la pelle et commença à aplanir le fond de la tranchée. Il ne levait plus la tête. Il voyait les souliers blancs, le bout taché de terre, à quelques mètres de lui.

— Cela dit, pour que tout soit clair, si vous aimez le vin, il est bon, frais, et ce sera toujours ça de pris ?

— Je ne bois pas, dit Carlo.

— Vous savez lire ?

La question était si inattendue que Carlo répondit oui, sans hésiter. Puis il s'en voulut de s'être ainsi laissé prendre. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire à ce Baron qu'il sache lire ou pas ? Karenberg ne raclait plus la terre avec la pointe des souliers.

— Qu'est-ce que vous lisez ?

Carlo était sur ses gardes. Il secoua la tête, cela voulait dire, rien ou n'importe quoi.

— J'ai beaucoup de livres, dit Karenberg.

— Vous avez sûrement beaucoup de tout.

Carlo lança sa pelle, reprit la pioche, il s'en voulait encore de cette phrase.

— C'est vrai. C'est comme ça. Vous êtes vigoureux, j'ai des rhumatismes. Je ne peux pas faire d'efforts, je m'essouffle tout de suite. C'est comme ça. Que voulez-vous faire ? J'ai cinquante mille hectares en Russie, presque une province.

Carlo creusait. Derrière leur maison à Mondovi, s'étendait un jardin, trente pas dans le sens de la longueur, une centaine pour la

largeur. Deux arbres, des pommiers qui donnaient des fruits acides. Le père avait toujours rêvé de les posséder. Un rêve bien sûr.

— Les Karenberg ont ça depuis toujours, des services rendus au tsar, il y a quelques siècles, maintenant, c'est à moi, jusqu'à ce que l'on me reprenne tout ça, le tsar, j'ai des cousins voraces. Je suis devenu inutile. Pire.

Il se leva. Posa sur le rebord de la tranchée une boîte rouge de longs cigares hollandais.

— Je sais que vous fumez. Je vous ai aperçu tout à l'heure.

Il fit quelques pas. Se retourna.

— Ne les laissez pas. Pensez que vous me prenez un peu de ce à quoi vous avez droit.

Il avait une curieuse démarche, la tête rejetée en arrière, le visage haut levé, comme s'il cherchait dans le ciel son chemin.

6

La fête avait commencé rue Saint-François-de-Paule, dès la proclamation des résultats de l'élection. Le docteur Merani l'emportait par cinq cent soixante-sept voix de majorité. « Député, il est élu, Lisa, député tu entends. » Madame Merani, un mouchoir à la main, courait du grand salon à la cuisine, elle embrassait Luigi qui arrivait de la mairie pour donner la nouvelle : « Tu ne te trompes pas, tu es sûr. » Luigi se laissait embrasser, « cinq mille neuf cent quarante et une voix pour le docteur, cinq cent soixante-sept voix de plus que l'autre. »

« Mon Dieu, mais ils vont venir. »

Madame Merani se mit alors à crier des ordres d'une voix aiguë que Vincente ne lui avait encore jamais entendue. « Viens avec moi », disait-elle à Vincente. À la cave, devant les casiers à bouteilles, elle faisait de grands gestes de la main qui dans le cône de lumière se multipliaient sur les murs, se tordaient, entourant les tonnelets rangés l'un sur l'autre.

— Tout ça, il faut que tu montes toutes celles-là. Tout le champagne, mettez les bouteilles dans les baquets.

Luigi et Vincente avaient commencé à transporter les bouteilles. Le cocher attelait pour aller chercher de la glace vive. Lisa et Thérèse disposaient les tables dans le grand salon, « des fleurs, Lisa,

il faut des fleurs, partout, achète, même à dix francs le panier, dix francs, tu entends, dis que c'est pour le docteur Merani, ils doivent savoir déjà ». Lisa traversait la cour, un châle sur les épaules, mais elle n'était pas encore sortie que Madame Merani la rappelait depuis la fenêtre de la cuisine : « Lisa, où as-tu mis l'éventail, je m'étouffe », Vincente montait derrière Lisa. Madame Merani, le visage rouge, s'était assise sur une chaise dans la cuisine, « dégrafe-moi », disait-elle à voix basse, « vite ». Lisa d'un geste demandait à Vincente de remuer l'un des battants de la fenêtre pour faire entrer un peu d'air. Il était doux, chargé de l'odeur des lauriers-roses, arbres proches du jardin public. La journée avait été transparente, la mer et le ciel paraissaient recouverts d'une gaze bleutée, blanche par endroits quand s'étiraient quelques nuages plats, lointains, fils dispersés d'un voile. La plus belle journée depuis des semaines.

Le matin de ce 30 mars 1890, Madame Merani, en revenant de la première messe avait dit rentrant dans la cuisine : « Il fait beau, j'ai mis un cierge à saint Jean-Baptiste, le docteur doit être élu. » Elle s'était signée. « Mais il ne faut plus en parler maintenant, Lisa tu vas m'aider, nous allons faire le grand salon, il y a une poussière sous ces meubles ! Vincente les poussera. »

Toute la journée ils avaient déplacé les consoles, les vitrines, battu les tapis, épousseté les objets, lavé les vases, nettoyé les vitres. Puis, Luigi avait crié de la cour : « Il est élu, il est élu. »

— Ça va mieux, dit Madame Merani, va chercher les fleurs Lisa, vite.

Elle se levait, tenant la main sur son cœur. « L'émotion, ça me tuera, je suis trop sensible », disait-elle.

Peu après, Vincente avait entendu des acclamations et des cris. De l'une des fenêtres qui ouvrait sur la rue Saint-François-de-Paule, il pouvait apercevoir un groupe qui brandissait un drapeau. Des torches oscillaient au-dessus des têtes et parfois, quand le cortège se trouvait dans l'axe de l'une des rues qui donnaient sur la promenade des Anglais, les flammes vacillaient, courbées par la brise qui s'engouffrait dans ces rues et glissait vers la mer. Les voix alors, au moment même où l'obscurité s'étendait, paraissaient plus proches, comme portées, puis les flammes s'élevaient à nouveau et les voix s'éloignaient.

Vincente eût aimé rester à la fenêtre, le groupe s'était arrêté devant la maison, il entendait la voix du docteur Merani qui lançait au milieu des applaudissements : « C'est une victoire de Nice et de

la République », mais Madame Merani criait dans le couloir « Vincente ». Elle voulait qu'il se place devant la porte, qu'il interdise l'entrée à tous ceux qui n'avaient pas un carton portant la signature du docteur : « Tu entends, personne, je ne veux pas des gens du babazouk ici, on leur donnera à boire, ils ont bien voté, mais dans la cour, tu entends, dis-le-leur. » Elle avait toujours le visage rouge, elle transpirait comme si elle avait eu peur de cette foule qui lançait à intervalle répété : « Viva Merani, viva Merani. » Quand il n'y eut plus dans la rue qu'une dizaine de personnes qui bavardaient, Vincente remonta et passant dans le couloir il regarda dans le salon. Lisa et Thérèse servaient les invités, des hommes pour la plupart, qui entouraient Merani. Une coupe à la main, le docteur pérorait : « Ils ont voulu me salir avec l'histoire de Boulanger, mais moi, le général Boulanger… » Vincente alla s'asseoir dans la cuisine, les bras croisés sur le rebord de la fenêtre ouverte, il regarda droit devant lui, sans voir la façade, la cour, sans entendre les dernières voix qui montaient de la rue. En Italie c'était le roi, ici la République. Il y avait un député à Mondovi, un ici.

Un bruit derrière lui. Vincente se retourna. Lisa s'essuyait le visage avec son tablier. La mère aussi, souvent, faisait ce geste.

— Tu es fatiguée, dit Vincente.

Lisa eut un mouvement brusque, sa ride au milieu du front, un instant effacée se reforma.

— Oui, je suis fatiguée, fatiguée.

Elle prit les verres posés sur la table en désordre et commença à les laver, faisant parfois chanter le cristal. Vincente se leva. Elle était debout devant l'évier, le menton appuyé sur la poitrine, ses doigts glissaient machinalement sur les verres. Vincente saisit ses poignets, lui enleva le verre.

— Va te coucher, dit-il, va, je vais le faire.

Elle ne dit rien. Essuya les mains à son tablier, regardant Vincente et s'éloigna dans le couloir d'où parvenait encore, forte et joyeuse la voix du docteur Merani.

Le lendemain soir, la fête continua à Gairaut, dans la propriété Merani. Vincente, Lisa, Luigi, Thérèse et Madame Merani étaient montés dès le matin. La journée était encore plus douce que la veille et de la route, après la cascade, la ville n'était qu'une partie à peine moins brillante, dans les reflets du soleil sur les toits et les vitres, de la mer. Avec Cauvin, Vincente et Luigi installèrent la tente, dans le parc, devant la maison. Un mât central, qu'on calait avec des coins

rentrés en force dans la terre à coups de masse, puis on tendait la toile, accrochant les filins aux branches des arbres. Luigi grimpait, Vincente lui lançait le filin et il tirait, chantant des refrains du Piémont, un air d'opéra. Un été, il était parti du côté de Ceva, chez un oncle, celui que le père appelait par dérision « il bel cantante », le « beau chanteur » et, Vincente se souvenait, au retour Luigi avait commencé à chanter. Mais la maison de Mondovi n'était plus accueillante aux chansons. Le père venait de mourir. Le visage de la mère s'était froissé, deux plis profonds de chaque côté de la bouche. Et Carlo avait dit : « Si tu chantes ici, je t'arrache la langue. »

Vincente s'arrêta. Il regardait Luigi qui nouait un filin, puis qui, adossé au tronc, continuait sa chanson.

« Amore mio non piangere
Se me ne vado via
Ritorno a casa mia. »

Le visage de Luigi se transformait, s'affinait, semblait trouver une vigueur neuve, et cette voix donnait à Vincente, envie de pleurer, de retourner là-bas, ne fût-ce qu'une fois, pour revoir, pour que les souvenirs ne soient pas seulement cette poussière d'instants, d'images, mais aussi un vrai bruit, la sirène de la manufacture, une forme dans l'espace, cette borne près de la place, la maison, et ce chemin bordé de peupliers qui conduisait au cimetière.

Luigi avait cessé de chanter. Et le silence, tout à coup, était comme un creux qui s'ouvre sous les pieds et vous entraîne.

— Mais tu chantes ? Quelle voix, Lisa, tu as entendu.

Madame Merani était sur la terrasse de la maison, elle interpellait Lisa, qui sortant d'une chambre apparut à son tour.

— Vincente ! Qui lui a appris ? demanda Madame Merani.

Vincente fit un geste vague.

— Bien sûr tu ne sais rien, pauvre petit, avec ces deux brutes, Luigi, Luigi.

Le trou dans lequel tombait Vincente était profond. Maintenant qu'ils l'avaient surprise, volée, la voix de Luigi serait autre. Elle venait de là-bas, de Ceva, elle était née dans ce berceau que la mère plaçait près de son lit, et sur lequel elle se penchait, en des temps lointains, quand le père vivait encore, qu'il jouait aux cartes avec ses deux grands fils, Vincente, Carlo, et le dernier s'endormait dans son

berceau, la mère chantant une complainte, douce, chaude, comme l'est le duvet d'un oiseau.

Fini ce chant.

Luigi se laissait aller le long du tronc. Il avait repris son expression habituelle, la lèvre boudeuse, la tête rentrée dans les épaules. Il regarda Vincente un long moment puis lança :

— Madame, Madame, je viens.

Et il courut vers l'entrée de la maison.

Les voitures commencèrent à arriver au coucher du soleil. Thérèse et Madame Cauvin avaient dressé une longue table sous la tente, nappe blanche brodée et couverts d'argent à manche de nacre. Au centre, énormes, comme des membres disjoints, gonflés et morts, quatre porcelets rôtis, leur peau craquelée, ficelés et bourrés d'herbes odorantes. Vincente était à la cuisine, lavant les assiettes et les verres. « Tu ne veux pas servir, naturellement, avait demandé Madame Merani, bien, c'est Lisa, et Thérèse, qui le feront, toi tu laveras à leur place, puisque tu préfères, tu renverserais tout, tu es un paysan, moi qui voulais t'acheter un habit, eh bien non, ce sera toujours une économie, lave, reste au bas de l'échelle, va, tu n'es qu'un paysan, tu sens encore la vache, l'étable. »

À plusieurs reprises, Vincente dut remplacer les lampes sur la table. Il fallait une lumière forte et le pétrole brûlait vite. Lisa entrait dans la cuisine :

— Il faut que tu prennes les lampes, disait-elle, Madame veut que tu les remplisses, les trois du centre, fais vite.

Elle l'observait un moment, indécise, puis d'une voix plus basse, elle ajoutait :

— Ils ne te verront même pas, ils parlent, ils parlent.

Vincente enlevait son tablier, boutonnait son gilet, et se dirigeait vers la table. Les voix, les rires, semblaient rebondir sur la toile de la tente, se mêler et Vincente ne saisissait qu'un mot de temps à autre sans pouvoir savoir qui le prononçait. Seule la voix du docteur s'imposait parce que les autres, quand il parlait, s'éteignaient. L'éclat d'un rire, isolé tout à coup, restait un instant, couvert bientôt par la phrase lancée du bout de la table par le nouveau député de Nice : « Le préfet bien sûr avait des instructions de Paris, mais lui, c'est un brave homme, il comprenait la situation locale… » Vincente glissait son bras entre deux corps qu'il ne voyait pas. Il prenait la lampe, s'écartait, revenait. Il fut surpris de s'entendre appeler par Madame Merani : « Vincente, va chercher ton frère. » Il fut entouré

par le silence, par les regards : « Ce sont des paysans du Piémont, ils sont arrivés, il y a presque deux ans, des têtes dures mais honnêtes, et vous allez entendre le plus jeune, une voix extraordinaire. »

Ils quittaient la table, s'installaient dans des fauteuils d'osier. Lisa et Thérèse passaient avec des plateaux portant le café et les liqueurs.

— Tu as entendu Vincente ? répétait Madame Merani. Il doit être prêt.

Luigi était assis dans le salon. Il portait une chemise blanche trop grande pour lui et un nœud de velours noir, qui serré autour du col, faisait ressortir son visage gonflé, blanchâtre. Vincente s'immobilisa devant lui. Il avait une tête ronde.

— Elle m'a coupé les cheveux, dit Luigi.

— Ils t'attendent.

Luigi tira sur sa chemise et sortit. Ce fut le silence. Le bruit régulier de la fontaine, le heurt des verres et la voix qui s'élevait, frêle, presque douloureuse dans sa clarté vive comme la brisure d'un cristal.

Vincente se dressa. Il ne pouvait pas. C'était comme le jour où la mère était morte. Le même désir de hurler, non pas avec la bouche, mais avec le ventre. Il avait quitté la maison, marché seul dans les rues de Mondovi. Là, chez les Merani, il voulait que son cri étouffe toutes les voix, fasse éclater les vitres, saccage, comme l'une de ces bourrasques d'été, qui, dans le Piémont, balayent la plaine, arrachant les toits, déracinant les arbres puis vient le calme et la pluie fine apaisante.

Il sortit sur la terrasse. Luigi était debout, ce nœud de velours comme un coussin sur lequel était placé sa tête d'albâtre. Il avait croisé les bras, et les jambes écartées, il chantait, le docteur Merani fumait, les yeux mi-clos, deux femmes se penchaient l'une vers l'autre. Vincente fit un pas. Il voulait que ce chant cesse.

— Viens, dit Lisa, viens, ne reste pas là.

Elle lui prenait le bras, elle ouvrait sa main qu'il tenait serrée, poing prêt à frapper.

— Viens.

Elle l'entraînait. Ils passaient derrière la maison, ils s'enfonçaient dans le chemin qui, à travers les planches d'oliviers, descend vers le bas de la colline de Gairaut, vers la propriété de la comtesse d'Aspremont. Lisa marchait vite, comme si elle eût voulu elle aussi que s'étouffe ce chant. Bientôt, ils furent au milieu des

oliviers, avec le seul bruit de l'eau. Ils étaient au-dessus du courant. Vincente se pencha. Il pouvait atteindre l'eau froide de la montagne. Il en prit dans ses paumes, s'aspergea le visage. Lisa se taisait, assise assez loin de lui, le visage caché par l'ombre portée des arbres, flaque noire dans la nuit claire.

— On va remonter, dit-elle.

Déjà elle se levait.

— Je ne pouvais pas entendre, commença Vincente.

— Il y a beaucoup de chose qu'on ne peut pas…

Lisa avait fait quelques pas. Elle était dans la lumière figée de la lune, comme le tronc d'un arbre jeune et droit.

— Et on les fait, continuait-elle.

Vincente se dressa à son tour.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Il fit quelques pas vers elle, mais elle s'éloigna, s'immobilisant plus haut sur le chemin.

— Mon père est mort, dit-elle. Ma mère avant lui. Mes trois frères sont partis en Amérique. J'ai une sœur, plus vieille. Elle avait servi chez le docteur Merani. Elle m'a placée là. Je suis bien.

— Pourquoi ? répéta Vincente.

Il avait rejoint Lisa, mais elle recommença à monter devant lui.

— On est bien chez les Merani. Ils sont bons. Ils nourrissent bien. Ils payent juste. Toi, moi, nous avons de la chance.

Ils commençaient à entendre la voix de Luigi, plus assurée. Puis il y eut des applaudissements et il reprit le refrain.

— Le soir quand je me couche, je sais que le lendemain et encore le lendemain, je mangerai et tant que je pourrai travailler, il y aura à manger pour moi chez les Merani.

— Il chante encore, dit Vincente.

Lisa s'arrêta, se retourna, lui fit face.

— Qu'est-ce que tu crois, qu'on le nourrit pour rien ?

— Pas ça, dit Vincente.

— Tu es fier ?

— Non, non.

Vincente secouait la tête, répétait pour lui-même ce non modeste, calme.

— Sois fier dedans, dit Lisa. Ils n'aiment pas qu'on soit fier dehors.

Déjà la lumière des lampes éclairait le chemin. Luigi avait cessé de chanter et ils entendirent Madame Merani qui répétait : « Lisa, mais où est passée Lisa ? »

Lisa se baissa, rassembla ses jupes, commença à courir.

— Ne rentre pas, dit-elle, s'arrêtant un instant, va faire le fier.

Vincente devinait qu'elle souriait.

— Je ferai travailler Luigi.

Elle s'éloigna vite.

Vincente la rattrape, lui saisit le bras.

Ils étaient dans la lumière. Elle le regardait droit dans les yeux, avec l'expression qu'elle avait quand elle s'était retournée, le premier jour qu'il l'avait vue, astiquant les poignées et le heurtoir de cuivre de la porte, rue Saint-François-de-Paule.

— Je veux me marier avec toi, dit Vincente.

Elle ne bougea pas. Le pli qui partageait son front paraissait à Vincente plus profond.

— Tu me diras cela demain matin, dit-elle d'une voix grave.

Un à un, elle souleva les doigts de Vincente qui serraient son bras et les tint un moment dans sa main. Puis elle courut sans se retourner vers la tente. Vincente la vit qui se penchait vers Madame Merani.

Il hésita mais il sentit qu'il ne pouvait pas retourner là-bas ce soir, entre ces murs, entre ces voix, sous ces regards. Il descendit donc vers la ville, longeant le mur de pierre de la propriété de la comtesse d'Aspremont. Il faisait nuit noire, c'était la campagne avec les chiens qui de loin en loin aboient, le froissement des feuilles et le refrain d'une eau courante. Il marchait vite, courant parfois, s'essoufflant, reprenant le pas. Place Beatrix, devant le chantier de la nouvelle gare, des gardiens assis autour d'un feu de bois, le regardèrent passer avec suspicion. Après le pont du chemin de fer, l'avenue de la Gare était éclairée, et au loin, au bout de cette longue ligne droite, Vincente distingua déjà les becs de la place Masséna. Pour la première fois depuis qu'il était arrivé à Nice, il était seul, la nuit, libre. Quelques fiacres stationnaient encore devant le casino, les cochers somnolents, appuyés à leurs fouets. Les lumières, comme un incendie contenu derrière les baies du premier étage du casino et quand tournaient les portes à tambour, sous les arcades, le reflet d'une flamme, éclairaient la chaussée. Vincente resta un moment devant l'entrée. Il était en bras de chemise, et le portier de sa main gantée de blanc lui fit signe de s'écarter. Vincente s'appuya

à l'une des colonnes. Le portier s'approcha. Il portait une houppelande noire comme celle des conducteurs de diligence, mais elle était ornée ainsi que le haut chapeau noir, de parements dorés.

— Tu ne peux pas rester là, dit-il. Tu ne peux pas.

— Je ne fais rien, dit Vincente.

— On te voit.

— Je regarde.

— Mets-toi plus loin.

Il devait avoir une quarantaine d'années, des favoris touffus couvraient les mâchoires. Vincente restait appuyé, immobile. Le portier le poussa du plat de la main sur l'épaule.

— On te voit ici, répéta-t-il.

Vincente, brutalement, lui donna un coup de pied dans les chevilles, de toute sa force, cela il le comprit plus tard, parce que le coup était parti sans même qu'il le sache, comme un réflexe, mais il le sut alors qu'il courait sous les arcades de la place, puis dans la rue Saint-François-de-Paule cependant que le portier hurlait : « Si je te retrouve. » Vincente entra dans la cour de la maison Merani, repris son souffle, adossé au portail de l'écurie. Hésitant un moment, il sortit, marcha vers le port par les rues de la vieille ville que traversaient parfois de gros rats paisibles, qui allaient, ondulant sur leurs pattes, d'un tas d'ordures à un autre.

Il n'était pas encore minuit quand il arriva place Cassini, devant l'église du port. Il aimait cette place. L'église au centre, et de part et d'autre les deux longs immeubles soutenus par des portiques de pierre blanche, massifs, comme ces avant-bras fermés, dressés sur la table de la cuisine, quand les bûcherons se faisaient face, qu'ils se défiaient, savoir qui allait réussir à faire plier l'autre. Et Vincente, les yeux juste à la hauteur du plateau de la table, regardait ces mains qui s'empoignaient, colonnes que secouait un tremblement de terre. Un jour Carlo avec un grand cri avait baissé le bras du père. Et celui-ci, frottant sa main, avait dit : « Tu es fort. »

Vincente voulait voir Carlo ce soir. Mais les souvenirs se dérobaient, il prenait une rue, s'avançait sous un porche, sûr qu'il s'agissait de la pension de Madame Oberti et il se trompait, contraint de marcher encore, alors que la fatigue le rendait anxieux, qu'il essayait vainement de reconstituer ce dimanche après-midi, quand il était venu, avec Luigi, retrouver Carlo. « Ils sont beaux tes frères », avait dit Madame Oberti, et elle les avait laissés tous les trois, dans la grande salle. Cette scène était au bout de sa mémoire,

et pourtant Vincente ne réussissait pas à combler ce vide, il était devant l'église du port avec Luigi, et il prenait une rue, laquelle ? Laquelle ? Un quartier neuf, fait de maisons semblables, que séparaient encore des cultures maraîchères, s'étendait de l'église, jusqu'à Riquier et à la voie de chemin de fer. À deux reprises Vincente s'immobilisa : il était parvenu, sans même s'en apercevoir, dans la campagne, au milieu des bambous alignés, des arbres bas, orangers ou citronniers. C'est par là qu'ils étaient, Carlo et lui, entrés dans Nice. Il lui suffisait de marcher encore droit devant lui, sur ce chemin, pour reprendre la route qui conduisait à Mondovi. Il refit le trajet en sens inverse, en direction du port, se trompa une nouvelle fois, se retrouva dans la campagne, comme si une mémoire profonde, une volonté secrète, l'instinct l'incitait à repartir, à quitter cette ville. Il s'assit contre une palissade, les jambes recroquevillées, dans l'attitude qu'il prenait quand il se pelotonnait dans la cuisine, près de la chaise de sa mère ; elle écossait des haricots ou des fèves, elle racontait l'histoire de ce chat qu'ils avaient perdu quand ils avaient quitté le village pour Mondovi (« Tu n'étais pas encore né, disait-elle, il n'y avait que Carlo, c'était facile »), et le chat, Dieu sait comment, avait trouvé sa route, franchissant les forêts et les torrents, et il était un jour, entré dans la cuisine, retrouvant sa place, près du fourneau : « L'instinct, ils sentent. »

Vincente aussi retrouvait le chemin du retour. Il se leva. Mais il n'y avait plus de pays au delà des montagnes. Une crevasse terminait la route à la sortie de la ville. Plus tard, avant de mourir, il irait avec ses enfants, pour leur faire entendre, au bord de la rivière, tout près du pont, le battement de la manufacture, et la cloche de Mondovi-la-Haute. Plus tard, quand la vie serait tracée.

Il n'avait plus rien à dire à Carlo et c'est alors qu'il reconnut la rue, qu'il fut devant le jardin qui séparait la maison de Madame Oberti de la chaussée, hésita, entra. Personne ne parlait dans la maison. Il avait donc imaginé. Une pièce au fond était éclairée, il en poussa la porte entrebâillée. C'était la grande salle, la table, un journal ouvert et la lampe de cuivre dont la flamme courte grésillait. Madame Oberti était assise dans l'ombre, peut-être à demi endormie.

— Tiens un Revelli, dit-elle.

Elle se leva, les mains sur ses reins.

— Tu cherches ton frère ?

Madame Oberti s'appuya sur la table, prit le journal, le poussa vers Vincente.

— Tu sais lire ? Vous êtes tous savants les Revelli. Alors, lis bien, parce que eux aussi ils savent lire.

Lettres noires sur lesquelles la lampe a laissé un cercle gras, le journal est froissé. Vincente lentement déchiffre le titre, et la première phrase : « Il faut ouvrir le bal social. » Il pose le journal.

— Tu as raison Revelli, tu en as lu assez.

Elle se penche avec difficulté, lourde, elle sort une bouteille de vin, deux verres.

— Assieds-toi, tu bois ?

Elle lui sert un verre de vin rouge, pétillant.

— Écoute-moi Revelli, un ouvrier ça doit boire, j'en ai vu passer, des dizaines, je me souviens de tous, crois-moi, un ouvrier qui ne boit pas c'est mauvais signe, il va lui arriver quelque chose, et qu'est-ce que tu veux qui arrive à un ouvrier ? Du bien ?

Elle fouilla longuement dans les poches de ses jupes, en sortit un cigare enveloppé dans un morceau de papier journal.

— J'en ai qu'un, dit-elle, je le fume.

Elle enleva le verre de la lampe, la main protégée par un pan de sa jupe, elle aspira longuement, s'assit en face de Vincente, de l'autre côté de la table.

— J'ai connu comme ça un marbrier. Un artiste, il savait lire. Le marbre, il en faisait ce qu'il voulait, des fleurs, des lettres, Rossi, tu vois, le nom même je me souviens. Il se mettait dans la cour, une plaque blanche entre les jambes – Madame Oberti écartait les jambes, dessinait de ses mains dans l'espace, la plaque – et il taillait, des petits coups, pour lui, il travaillait pour lui. J'y reviens, je sais où je vais, il ne buvait rien, jamais. Il était propre, il se lavait tout le temps, il cousait ses vêtements, pas un bavard, il lisait. Un artiste. Un jour il est parti, il m'a payé jusqu'au dernier sou, des pensionnaires comme ça on s'en souvient. Je sais qu'ils l'ont tué, à Florence, je sais pas ce qu'il avait essayé, les autres ne me l'ont jamais dit, mais il ne buvait pas, il lisait des journaux comme ça.

— Mon frère ? demanda Vincente.

— Ils sont deux, il y a lui, et un autre Sauvan, ils savent lire, et Sauvan boit encore moins que ton frère, rien pas une goutte, ton frère il trempe ses lèvres, pour me faire plaisir, tu vois ?

Elle poussa le journal vers Vincente.

— Il vaudrait mieux qu'ils boivent, un ouvrier ça doit boire. Pas trop, mais ce qu'il faut.

Vincente la laissait parler de Carlo. La fatigue, la chaleur, le vin, l'engourdissaient et il prenait plaisir à découvrir Carlo à travers cette femme, mais brusquement, peut-être ces lettres noires.

— Il n'est pas mort ?

Mme Oberti haussa les épaules.

— Ton frère ? Il sera dur à tuer.

Elle achevait son cigare, les coudes appuyés sur la table, une main tenant son menton.

— Remarque, ils en ont tué de plus forts que lui. Dis-lui qu'il boive un peu. Ça le calmera.

Madame Oberti se tut un long moment, puis versant à boire à Vincente, elle expliqua enfin :

— Le commissaire est venu, il y a deux jours, tu sais ils viennent toujours le matin, il avait quatre gardiens avec lui, ton frère et Sauvan n'étaient pas encore partis, ils les ont pris tous les deux, ils ont trouvé les journaux, ils savent tout ; avec ces élections, ils avaient peur ; alors tous les anarchistes, ils les ont pris, partout, ils les gardent quelques jours, comme ça ils sont sûrs, tu comprends, après ils les relâchent. Sauvan, il a ses habitudes là-bas, ton frère, ils peuvent l'expulser. Il est italien. Mais il a rien fait, il s'est rien passé, le docteur Merani a été élu, ils vont le relâcher demain, tu verras. Tu veux boire encore ?

Il refusa.

— Comment tu as su ? Tu as senti ? On sent, y a des jours comme ça, on devine.

Madame Oberti se levait. « Tu es fatigué ? » Elle lui caressa la nuque.

— Viens petit, viens, tu vas dormir dans le lit de ton frère.

Madame Oberti prenait la lampe, éclairait le couloir, ouvrait une porte. Quatre lits vides. Elle montra celui de Carlo, au-dessous de la fenêtre.

— Y en a deux qui sont en prison, deux au bordel. Ils auront bu, ils vont te réveiller en rentrant.

Vincente s'allongeait sur le lit. Il retrouvait l'odeur de Carlo, cette sueur qui imprégnait la couverture, l'odeur du lit, là-bas, dans la pièce près de la cuisine quand ils dormaient tous les trois, les frères Revelli, côte à côte. Il voulait dormir. Depuis deux jours, il était comme ces morceaux de chiffon qu'on tend pour qu'ils se déchirent.

— Dors, dit Madame Oberti.

Elle soufflait la lampe.

— Ils le relâcheront demain, tu sais.

Vincente se tourna contre la cloison.

— Dors, répéta-t-elle encore.

Au bien que lui faisait cette voix, Vincente sut qu'il avait besoin de vivre avec une femme. Et il fut heureux d'avoir parlé à Lisa.

7

Ils se marièrent le 12 avril 1890 à l'église du port. Madame Merani avait donné à Lisa une ample mantille de dentelle noire. « Je ne l'ai presque jamais portée, tu le sais », avait-elle dit, « mais je te la donne, je veux que tu sois belle ce jour-là, oh, ce n'est pas pour lui, tu seras toujours belle pour lui, mais pour toi, c'est un jour dont on se souvient ». Elle avait embrassé Lisa. « Appelle-le, dis-lui de venir me voir. »

Vincente attendait dans la cuisine. Lisa était entrée, la mantille à la main : « Elle veut te voir », avait-elle dit. Elle avait serré le bras de Vincente : « Écoute-la, ne dis rien. »

Madame Merani, assise dans le grand salon, près de la cheminée de marbre, jouait avec le lourd crucifix d'or qu'elle portait toujours, tache lumineuse sur les vêtements noirs. Il faisait encore humide dans cette pièce immense, au sol de tommettes rouges, au plafond haut de plusieurs mètres.

— Et si tu allumais le feu ? avait dit Madame Merani.

Vincente sortit, revint avec du bois, se mit à genoux, le feu prit du premier coup, faisant craquer l'écorce des bûches.

— Assieds-toi, mais si, assieds-toi.

Vincente prit place en face d'elle. Le pique-feu à la main, elle retournait les bûches.

— Je veux que tu rendes Lisa heureuse, tu entends Vincente. Elle le mérite. Tu as de la chance, tu es chez nous, tu travailles, c'est vrai, tu n'es pas fainéant, mais tu as mauvais caractère, et ça il faudra que tu changes, sinon…

Elle repoussa son fauteuil, loin de la cheminée.

— Il fait trop chaud maintenant, ouvre un peu la fenêtre.

Il revint, resta debout. Il préférait être debout.

— Je sais ce que je dis, ne me regarde pas comme ça, tu ne m'impressionnes pas, et puis, il n'y a pas que toi, il y a ton frère, l'anarchiste, celui qu'on a mis en prison, ça t'étonne que je sache ?

Elle était heureuse de le surprendre.

— J'ai demandé au docteur de faire un petite enquête pour savoir qui vous étiez, vous autres les Revelli, je ne veux pas que Lisa soit malheureuse, à cause de toi. Et si vous avez des enfants, c'est à eux que je pense et tu devrais y penser, déjà, dire à ton frère que s'il continue, on l'expulsera et peut-être toi avec, mais Lisa, je la garderai et elle restera, tu pourras toujours partir en Amérique si tu veux.

Elle se leva, déplaça un vase, modifia l'ordre d'un bouquet.

— Tu ne réponds pas ?

Vide, comme une noix trop sèche. De celles qu'on écrase d'un seul coup entre les paumes. Elles sont sans chair, à peine une membrane noirâtre, mortes, on les jette. Voilà ce qu'il était devenu pendant qu'elle parlait. Sa gorge, sa langue, ses lèvres, ses joues avaient séché, s'étaient collées.

— Tu as compris, j'espère ?

Elle lui avait donné un vieux costume du docteur. « Lisa te l'arrangera, ce sera très bien, vous allez vous marier à Gairaut, à la chapelle…

— Non.

Il l'avait interrompue. Répété.

— Non madame.

Elle avait eu deux ou trois mouvements vifs de la tête, les lèvres pincées, puis méprisantes entrouvrant à peine la bouche, elle avait dit :

— Marie-toi où tu veux, après tout, c'est votre affaire, il faudra bien que vous reveniez coucher ici le soir, où iriez-vous ?

Ils s'étaient mariés à l'église du port. Les platanes de la place Cassini avaient des feuilles d'un vert pâle que soulevait la brise de mer. Derrière Vincente et Lisa, agenouillés devant l'autel, se tenaient Thérèse et son mari le cocher, Luigi, Madame Oberti et Jouanet. Grinda travaillait, et Rina, la fille de Madame Oberti était restée à la pension pour préparer le repas de noces. Carlo et Sauvan attendaient sur le parvis de l'église, appuyés aux colonnes blanches. On sortit à nouveau la table dans la cour de la pension. On s'embrassa. Luigi chanta, puis on but trois bouteilles d'asti que Grinda avait offertes.

— Au premier garçon, dit Madame Oberti.

Elle levait son verre.

— Ce sera un Français, celui-là, le premier Français des Revelli, continuait-elle.

Sauvan se mit debout, les deux mains appuyées à la table.

— Tu pourrais boire aujourd'hui, dit Madame Oberti, un verre au moins.

Sauvan secoua la tête.

— S'il doit naître, dit-il, ce nouveau Revelli, qu'il soit un homme libre.

Sauvan hésita, parut chercher de nouveaux mots, puis se rassit.

— C'est tout ce que tu dis ? et toi l'oncle ?

Madame Oberti tendit le doigt vers Carlo.

— Tu seras l'oncle.

Carlo but en secouant la tête. Il n'avait rien à dire. Il était mal à l'aise, joyeux et mécontent. Il avait envie de les prendre, Vincente et Lisa, tous les deux contre lui, de les embrasser, de dire des mots simples, d'avouer : « Vous avez bien fait, je suis heureux. » Mais il ne réussissait pas à se laisser aller et quand Vincente l'avait plusieurs fois regardé, il avait détourné les yeux, et il était resté figé en face de Lisa alors qu'elle attendait qu'il l'embrasse. Ç'avait été Madame Oberti qui les avait poussés l'un contre l'autre, bougonnant : « Vous êtes frère et sœur, maintenant. »

— Tu choisiras le prénom, disait Madame Oberti.

Lisa était assise en face de Carlo. Sous la table, elle prit la main de Vincente et la serra de toutes ses forces.

— Tais-toi, dit Madame Oberti, tu blasphèmes.

— Pour être terrassier ou domestique, crever un peu plus tôt, un peu plus tard.

Il ne voulait pas dire ces mots. Mais ils montaient en lui comme l'écume à la bouche des chevaux.

— Tout le monde crève, dit le cocher, tous, le docteur Merani, il crèvera un jour comme toi, et le roi d'Italie lui aussi.

— Mais qu'est-ce que vous dites, cria Madame Oberti, vous n'avez pas honte, un jour comme aujourd'hui, tu n'as pas honte, Revelli ?

Elle ouvrait la main devant le visage de Carlo comme si elle allait le gifler.

— Voilà ce que c'est, continuait-elle, ces hommes qui ne boivent jamais, un verre et ils ne savent plus ce qu'ils disent, tais-toi, va te coucher.

Elle s'était levée, attrapant Carlo par sa veste et il se laissait secouer, inerte.

— Il a raison, dit Lisa.

Elle parlait de sa voix grave, le front partagé par sa ride profonde.

— Il a raison, si j'étais sûre que rien ne changera jamais, qu'il sera comme nous, un domestique, alors je le tuerai de mes mains, avant même qu'il ouvre les yeux.

Elle avait lâché la main de Vincente, elle nouait ses doigts devant sa bouche, comme dans une prière ou dans un effort pour broyer.

— Je le tuerai Carlo, répéta-t-elle.

Elle ne criait pas, elle parlait calmement. Et tous, autour de la table, la regardaient, fixaient ses mains aux doigts rouges, ses mains courtaudes de paysanne, qui connaissaient chaque jour l'eau froide et la soude, les chiffons et la paille de fer.

— Mais ce sera autrement Carlo, ça doit être autrement. C'est pour ça qu'il doit naître.

Puis seulement, pendant les minutes, le léger bruissement de la brise dans les arbres du jardin. Jouanet se leva, il grimaça, esquissa un pas de danse.

— Vous me faites pleurer, dit-il d'une voix éraillée et contrefaite, faire des enfants…

Il siffla, fit un geste du bras :

— Faire des enfants, faut pouvoir et est-ce qu'il peut ? T'as pas essayé ? dit-il tourné vers Lisa, moi je peux.

On se mit à rire, on cria, Rina arrivait avec deux plats de beignets qu'elle posait au milieu de la table et vers lequel chacun tendit la main, poussant des cris parce que les beignets couverts d'huile étaient brûlants, et qu'il fallait pour les tenir, les faire passer d'une main dans l'autre.

Thérèse et son mari partirent les premiers avec Luigi. Quand le soleil eut quitté la cour, Lisa prit la main de Vincente. « On s'en va », dit-il.

— J'espère bien que vous partez, dit Madame Oberti. Viens, Vincente, viens.

Elle poussait Vincente devant elle, se tournant vers Lisa :

— Toi, reste ici, dit-elle.

Elle longea le couloir, ouvrit une porte, c'était sa chambre, les volets à demi fermés, un lit large, couvert d'un édredon bleu, un chat dormait au milieu des coussins, il ne bougea pas.

— Il vient ici l'après-midi, dit Madame Oberti, je laisse la fenêtre entrebâillée ; la nuit, il rôde.

Elle sortit du tiroir d'une console, une boîte qu'ouvrait une petite clé. Vincente vit quelques bijoux, un collier de perles.

— Tiens !

Elle tendait à Vincente deux pièces d'or. Il secoua la tête. Il refusait. Elle prit sa main de force, l'ouvrit, lui glissa les pièces, replia ses doigts.

— Écoute-moi, il faut savoir accepter. Tu ne demandes rien, je te donne. Parce que c'est ma joie.

Elle refermait la boîte, poussait le tiroir de la console. Elle prenait Vincente pas l'épaule.

— Tu sais ce que tu vas faire de cet argent ?

Vincente serrait les pièces dans ses doigts.

— Je sais, dit-il.

— Tu es sûr ? Tu as compris ?

Il l'embrassa. Elle sentait, comme sa mère, l'huile frite, cette odeur forte qui imprègne les cheveux.

Lisa, dans la cour, n'avait pas bougé, elle tenait sa mantille à deux mains. Carlo tête baissée, yeux mi-clos fumait. Jouanet était parti. Sauvan les bras croisés regardait les arbres que le soleil éclairait encore, Rina devait être à la cuisine. Vincente toucha Lisa à l'épaule, elle ne sursauta pas, elle l'attendait et ils sortirent de la cour en silence. Dehors les façades dans la lumière orangée de la fin de la journée, la rue, un gosse qui poussait un charreton si lourdement chargé de couffins remplis de charbon, que de temps à autre, il était entraîné, ne réussissant à le tenir à l'horizontale qu'en sautant pour peser davantage sur les bras du charreton. Il restait un instant suspendu, puis il reprenait pied, donnant un coup de reins, forçant le charreton à avancer de quelques mètres.

Lisa et Vincente allaient vers l'église du port, par des rues que le soleil abandonnait peu à peu, un aiguiseur faisait chanter les lames sur la meule, et plus loin, adossés aux façades, des rempailleurs de chaises, gitans dont les enfants pieds nus couraient dans le ruisseau, les interpellèrent avec des mots qu'ils ne comprirent pas. Vincente avait pris la main de Lisa et ils marchaient lentement, sans se regarder. Quand ils furent place Cassini, Lisa dit :

— Il faut rentrer.

Vincente secoua la tête. Il sortit de sa poche les pièces d'or de Madame Oberti. Il les fit sonner dans son poing fermé.

— Demain matin, dit Vincente, on ne peut pas cette nuit, chez eux.

Il ouvrit la main, montra les pièces.

— On ne peut pas, répéta-t-il, on a l'argent, regarde.

Lisa ne regardait pas les pièces mais les yeux de Vincente et elle commençait à sourire, son visage devenait lisse, tel qu'il aurait pu être, sans une ride, tel qu'il fut, un instant, les plis même qu'elle avait de chaque côté de la bouche, s'effaçant.

— On rentrera tôt, demain matin, continuait Vincente. Ils ne diront rien.

— Et même s'ils disent, ajouta Lisa.

Elle prit son bras. Et elle marcha, appuyée contre lui, se balançant, un peu en retrait, plus petite.

8

Si peu de chose changea en apparence. Ils habitaient toujours au-dessus des écuries dans la maison Merani, mais Lisa était venue s'installer dans la chambre de Vincente et Luigi dormait dans celle de Lisa, échappant ainsi à la surveillance de son frère. Il était souvent dans le grand salon avec Madame Merani, elle pianotant, lui chantant, debout près d'une croisée. Puis elle s'interrompait, lui demandait de lire à haute voix le journal, le récit de la réception, place Cassini, du président de la République, le discours du docteur Merani et celui du comte Malausséna, le maire. Quand Lisa entrait, d'un geste elle faisait taire Luigi, elle disait d'une voix trop aiguë : « Et ton Vincente, je veux qu'il remplace le mari de Thérèse, qu'il le fasse pour toi s'il est trop fier, mais je ne le paierai pas pour rien. » Le cocher avait eu une crise de rhumatismes qui lui tordait les mains, le forçait à marcher avec une canne. « Elle nous en veut », disait le soir Lisa. Elle passait ses doigts dans les cheveux de Vincente, les rejetant en arrière. « Tu seras plus souvent sorti, ajoutait-elle, ça ne te vaut rien de rester ici, dans cette maison, tu as besoin d'être dehors. »

Vincente ne pouvait plus refuser. Il devenait prudent, attentif à préserver ce qu'il avait, pareil à ce braconnier qu'ils avaient suivi un matin dans le brouillard, son père et lui, avançant courbé, s'allongeant parfois dans l'herbe trempée par la rosée, tendant le bras vers un lacet avec la prudence que met une couleuvre pour se glisser entre deux pierres. Il écoutait Lisa. Elle parlait comme sa mère qui mettait à sécher la veste de velours du père lourde de pluie ; le père jurait, disait qu'un jour avec la hache ce n'était pas les arbres qu'il abattrait, mais des hommes qui avaient moins de sève et de cœur qu'un vieux tronc pourri. « Calme-toi, disait la mère, qu'est-ce que tu peux changer, c'est toi qu'ils tueront, prends ton pain et laisse-les dire. »

Alors Vincente acceptait. Madame Merani était descendue le premier matin dans l'écurie : « Tu es devenu raisonnable, tu sens que tu n'es pas si mal ici, continue et tout ira bien entre nous, maintenant tu n'es plus seul, tu as une femme et si tu lui fais des enfants, pas tout de suite j'espère, enfin, ça vous regarde. »

Il attelait, il sortait de la cour, montant seul à la maison de Gairaut, et dès qu'il s'éloignait de la rue Saint-François-de-Paule, dès que le cheval prenait le trot après la place Beatrix, Vincente, les doigts serrés sur les rênes découvrait la saveur forte de la vie. Le bruit des sabots, le mouvement de la tête du cheval qui semblait vouloir se dégager, l'air de la course et ces paysans dans les jardins maraîchers de la comtesse d'Aspremont, tout cela lui donnait du plaisir. La vie à ces moments-là était semblable au corps de Lisa, à son ventre creusé entre les hanches, ce lieu de peau au grain rose, jamais souillée et qui n'était qu'à lui. Jamais personne, avant, après.

Il entrait au trot dans la cour de la maison de campagne, les roues traçant dans le gravier des ornières franches, il criait en tirant sèchement les rênes, il appelait Cauvin. Puis sautant à terre, il flattait le cheval à l'encolure, le prenant par la bride, le conduisant vers les hangars où Cauvin finissait de remplir les caissettes de haricots, de tomates, d'aubergines ou de fruits. Il l'aidait et souvent Cauvin entraînait Vincente à la cuisine. Un pain rond, à la mie encore fraîche, fendu en deux comme une pêche qu'on ouvre, de l'huile cuivrée avec des reflets verts qui trouvait son chemin dans les boursouflures et les creux de la pâte, une tomate rouge coupée sur cette mie, « tu veux de l'ail ? ». La gousse frottée sur la croûte laissant des traces blanches. Vincente s'asseyait près de Cauvin sur

le seuil de la cuisine, le chien guettant un morceau du « pan bagnat ».

— Elle t'a changé Lisa, disait Cauvin, quand tu es arrivé ; qu'est-ce que tu étais ?

Ils retournaient vers le hangar, chargeaient les cageots.

— Un homme, continuait Cauvin, c'est une femme qui le fait, elle t'a fait.

Il fallait rentrer. Le cheval descendait difficilement, glissant souvent sur le chemin en pente raide. Vincente le soleil dans les yeux, ne voyait plus rien que l'échine lourde de la bête s'arc-boutant sur les jambes de derrière. La plaine du Ray était humide, déjà sombre souvent alors que le soleil coiffait encore la colline de Gairaut. Puis c'était la ville, les ruades du cheval quand un attelage passait rapide ou que des enfants hurlaient place Beatrix, se battant à coups de pierre dans les chantiers. La place Masséna, la rue Saint-François, la cour, l'écurie, et les voix : « Tu en as mis un temps, j'attendais ces légumes, Thérèse, Lisa. » La vie gluante, poisseuse, la journée qui s'allongeait ; la nuit attendue était l'une de ces lucioles qu'on croit toujours prendre, qui se dérobent et Vincente avait couru après elles dans la campagne.

Enfin Lisa entrait dans la chambre. Il voulait déjà, mais elle avait un geste pour lui recommander le silence. Entravée la nuit. Qui passait dans le couloir ? Qui ouvrait une porte ? Qui allait arrêter, peut-être guetter pour surprendre ? Quand donc s'élèverait la voix « Lisa, Lisa », qui réclamerait qu'on fasse vite une tisane : « Bien chaude, pour le docteur. »

Braconniers, Lisa et Vincente, essayaient de voler les heures profondes, le creux de la nuit, quand ils seraient enfin seuls, qu'ils pourraient allumer la lampe, découvrir sur l'autre visage la crispation du plaisir. Mais il leur fallait retenir le cri, celui qu'ils avaient librement laissé jaillir, la première nuit, dans l'hôtel qui faisait face à la baie, près de l'embouchure du Paillon, cet hôtel des Anges, vers lequel souvent leurs pensées revenaient. Vincente retrouvait l'odeur de noisette âcre, cette peinture fraîche qui couvrait les murs de l'étage où le concierge les avait laissés : « C'est tout ce que j'ai » avait-il dit. Des ouvriers transformaient les chambres pour la saison prochaine. Peut-être voulait-on les décourager, les isoler des autres clients auxquels ils ne ressemblaient pas. Lisa se souvenait de ce lit blanc, de cette armoire de noyer sur lequel elle avait posé sa main à plat et dont le bois était

si doux. Ils avaient ouvert la fenêtre sur la baie, pour chasser cette odeur entêtante, poussé le lit contre elle. Qui pouvait les entendre à cet étage désert, navire dérivant vers la mer si proche qu'ils ne voyaient qu'elle de leur lit ?

« Angelo », disait Vincente à voix basse, pouvait-il être sûr que quelqu'un n'aborderait pas dans l'île noire du milieu de la nuit, Madame Merani, ou le docteur, un étranger qui détenait le droit d'ouvrir les portes ? « Angelo » répétait Vincente, et il caressait les seins de Lisa, son ventre, elle se détendait, sa respiration devenait plus forte, mais un bruit quelque part dans la maison, la garrottait à nouveau. « Il faut dormir », disait-elle parfois, pour que cesse ce guet, ou parce que le matin il y avait la lessive ou les vitres du grand salon qu'il fallait laver, trempant des journaux dans l'eau chaude, frottant bras levé, jambes tendues, et les mollets devenaient douloureux. Vincente s'écartait, se recroquevillait sur le bord du lit. Ce cri muselé restait dans sa bouche comme un tampon d'étoupe. Lui aussi voulait dormir, dormir, il le voulait comme on frappe du poing sur une table.

Quelques mois plus tard, Vincente avait définitivement remplacé le vieux cocher devenu concierge. Le matin il attendait dans la cour, voiture attelée, que descende le docteur Merani. Il lui tendait les journaux et il aidait le docteur à monter dans la voiture. On passait à la mairie, on s'arrêtait au siège de l'*Éclaireur*. Puis on faisait la tournée des grands hôtels. Le docteur Merani tenait à saluer, comme député et comme médecin, les Altesses qui descendaient à Nice, les ministres et parfois même Monsieur le Président de la République. Vincente stationnait devant les escaliers de marbre, ou bien entre les palmiers, échangeant quelques mots avec les cochers, essayant le plus souvent de se tenir à l'écart, d'oublier qu'il était l'un de ces hommes qui se précipitaient ouvrant la portière, prêtant l'avant-bras, se découvrant, et se courbant. Il regardait le ciel, le point blanc dans le ciel matinal d'une étoile, ou bien le déplacement des nuages, ou la nuance que prenait l'horizon aux différentes heures de la journée. Il ne sommeillait jamais, son esprit vif, il le faisait fuir dans des directions inattendues qui le surprenaient lui-même. Il imaginait d'aborder dans une île déserte avec Lisa, Luigi, Carlo et leurs femmes, d'y fonder un État. Il suivait les générations, inventant des moyens pour que demeure entre les fils l'égalité des pères. Il supprimait les héritages, répartissait entre tous les surplus. Le docteur Merani le touchait de sa canne : « Tu dors, Vincente »,

disait-il amusé. « Allons. » Vincente dépliait le marchepied, sautait sur son siège, attendait l'ordre.

Un jour le docteur lui fit prendre la promenade des Anglais, puis arrivé au pont Magnan, il le fit arrêter, descendre. « Monte avec moi », dit-il à Vincente.

La voiture était immobilisée sur une bande de sable réservée aux cavaliers tout au bout de la promenade. Le cheval levait haut la tête, tirant sur les rênes, semblant suivre le vol bas des mouettes.

Le docteur Merani, sa canne entre les genoux, les deux mains posées sur le pommeau en or, regardait, grave et ironique. Vincente.

— Tu es un brave garçon, dit-il, Luigi aussi. J'ai pensé…

Il s'arrêta.

— Mais il y a l'autre, le troisième Revelli. Tiens.

Le docteur Merani prit un papier de sa poche, le montra à Vincente.

— Je te parle d'homme à homme, tu es un homme maintenant, tu es marié. C'est vrai ce que me dit Madame Merani, que Lisa attend un enfant ?

Vincente fit oui. Ce garçon qui allait naître, ce garçon, car il voulait que ce soit un homme, il l'avait rêvé devant les portes majestueuses des hôtels pour princes étrangers. Ce fils était la plus inconnue et la plus fertile des îles désertes. Sa vie à venir serait l'un de ces fleuves dont on ne peut prévoir le cours, mais dont on sait qu'ils vont s'élargir, couvrir toute la plaine, comme le Po en crue. Il ne s'inclinerait que devant ceux qu'il saurait plus justes que lui, plus savants. Et Vincente se taisait, se courbait, acceptait sans révolte parce qu'il imaginait que sa soumission présente nourrirait de sève son fils et le ferait plus fort. « Les racines, c'est l'arbre », disait le père à Vincente, en montrant ces veines grosses comme des bras que l'on voit parfois dressées hors de terre, quand un orage a soulevé l'arbre avant de le coucher.

— Tu dois penser à lui, alors, continuait le docteur Merani, d'ailleurs tu as changé, tu es moins tête folle, je le sens, bon, il y a l'autre, regarde ce que me transmet le préfet, à moi, parce qu'il pense que je suis votre protecteur à vous les Revelli, il m'avertit.

Un rapport, fine écriture penchée sur des lignes noires à peine perceptibles. Carlo qu'on soupçonnait, le premier mai d'avoir collé des affiches contre la société, sur les murs de la vieille ville, Carlo qu'un indicateur avait surpris, le jour de la réception de Monsieur le

Président de la République, « proférant avec le nommé Sauvan, anarchiste connu de nos services, des injures et des menaces ».

— Tu entends ? disait le docteur, ils sont bien renseignés.

On avait vu Carlo sur les marches de l'église du port. Le président Sadi Carnot écoutait le discours de Monsieur le Maire, le comte Malausséna, et l'indicateur mêlé à la foule avait noté…

— Et puis, il y a les journaux qu'il lit, et le Cercle Libertaire, rue Séguranne.

Le docteur replia le rapport, le glissa dans sa poche, frappa de sa canne sur le plancher de la voiture, martelant ses phrases :

— Tu sais ce qu'il va arriver ? On va l'expulser et toi avec, Luigi y échappera peut-être, moi je ne peux rien. Réfléchis, vois ton frère, explique-lui, je ne voudrais pas que tu aies des ennuis, surtout maintenant, avec Lisa… On rentre, discute avec lui, viens me voir…

Plus tard, Vincente silencieux, assis sur le bord du lit, Lisa allongée du côté du mur.

— Donne-moi ta main, dit-elle.

Il resta immobile. Elle prit son poignet, posa la main de Vincente sur son ventre.

— Tu le sens bouger.

Entre les hanches, la peau jour après jour se tendait, et chaque nuit Vincente croyait découvrir un nouveau signe de cette croissance, il n'osait plus appuyer son corps sur ce ventre, à peine s'il l'effleurait de ses lèvres : « Tu peux », disait Lisa. Elle paraissait si sûre d'elle, tranquille alors qu'il était inquiet.

— Il bouge, dit Lisa.

Il retira sa main, se leva. Lisa s'appuya sur le coude. Quand elle était ainsi à demi ployée, on voyait mieux la rondeur de ses formes, les seins, les hanches mêmes tout son corps s'était gonflé. Lisa observait Vincente, elle ressentait comme si cet enfant qu'elle portait avait été Vincente chacune des émotions, des pensées qui pouvaient bouleverser son mari. Ce soir elle se sentait lourde, nerveuse, il lui semblait que l'enfant bougeait plus que d'habitude, avec une sorte d'agressivité, lui donnant ce qu'elle imaginait être un coup de pied.

Elle se leva. Vincente était à la fenêtre. Cet automne était chaud, sans un souffle, comme si l'été collait au pays, brumeux, tenace. Lisa s'appuya au dos de Vincente, prenant son cou entre ses mains, posant sa tête dans ce creux qu'il avait entre les omoplates carrées, fortes.

— Parle-moi, dit-elle, tu dois…

Lui qui s'était juré de ne rien lui dire, au contact de ce corps tiède, rond, qui devenait une partie de lui, voici que les phrases se formaient seules, qu'elles se déployaient, graves.

— Il y a Carlo, disait-il, ce matin le docteur Merani…

Peu à peu, à chaque phrase, il respirait mieux, comme un prisonnier qu'on délie, corde après corde. Lisa ne bougeait pas, mais elle pesait davantage sur lui, c'était comme s'il naissait d'elle, de ce corps dont un homme allait naître.

— Viens te coucher, dit Lisa quand il eut terminé.

Elle l'entraînait, le forçait à s'allonger sur le lit, le dévêtait lentement, avec la tendresse attentive des mères.

— Tu sais, disait-elle, ils nous font peur, et si nous avons peur… Mais je n'ai pas peur, toi non plus ?

Elle avait ouvert sa chemise de grosse toile, elle se coucha près de lui, lui caressant la poitrine.

Vincente se taisait, la main de Lisa si légère comme l'eau dont on lave une plaie.

— Laisse, disait Lisa, laisse faire Carlo, il est seul tu comprends, seul, c'est sa manière à lui, et s'il le fait c'est pas contre nous. Laisse-le, ne le retiens pas.

Elle était sur Vincente, lourde, chuchotante.

9

Carlo attendait l'Anglaise, la belle putain blonde du bordel de la place Pelligrini. Madame George, la tenancière, ne lui proposait même plus d'autres filles. Elle s'avançait vers lui, son éventail brodé collé contre sa poitrine.

— Je te l'envoie, disait-elle.

Elle jouait de son éventail, s'éloignait, recommençait sa comédie, revenait.

— Mais non, que je suis bête, toi, tu peux monter directement, va !

Elle faisait à Carlo une œillade, il payait et prenait l'escalier tapissé de fleurs rouges, lacérées de-ci de-là. L'Anglaise occupait la chambre 7, au troisième étage. Carlo poussait la porte entrouverte. Elle était assise sur le lit, ses jambes se balançant, blanche, blonde,

si blonde avec ses dentelles noires, son corset gainé qu'elle n'enlevait jamais, le long lacet dans le dos, torsadé et les seins blancs qu'elle faisait jaillir en les soulevant de ses paumes.

— Alors Piémontais !

Elle avait un léger accent, différent de celui des filles du Sud et elle était ainsi devenue l'Anglaise, la fille d'un Lord, disait-on, qui l'avait vendue pour 20 000 francs après s'être ruiné au Casino de la Jetée-Promenade, une nuit où il voulait tenter à nouveau sa chance.

— Approche Piémontais !

Elle prenait le poignet de Carlo, elle découvrait le tatouage qu'il avait depuis quelques mois, au-dessus du poignet, un poignard et un mot – vendetta – qui s'enroulait sur la lame comme se tord le lierre.

— Tu n'avais pas ça ?

Elle le repoussait, se massait lentement les cuisses, du genou à l'aine.

— Que vous êtes tous cons, tu te fais marquer comme un bœuf et tu es fier.

L'Anglaise s'appuyait au dossier du lit, elle tendait sa main :

— Donne, allez donne mon petit cadeau !

Avec elle, la passe revenait cher, mais elle était blonde, la plus blonde, la plus blanche du bordel. Anglaise aussi comme ces jeunes femmes qui se promenaient dans leur Victoria, l'une d'elles se retournait sous son ombrelle, paraissant dévisager les ouvriers sur le chantier. Carlo esquissait dans leur direction des gestes obscènes, et du toit, Gari, un ouvrier de l'entreprise Gimello, hurlait « bella moussa », beau sexe, beau cul, et la Victoria s'éloignait, ne restait que le cercle blanc d'une ombrelle que Carlo suivait longtemps.

— Bella moussa, disait Carlo.

Il tentait de poser sa main sur le sexe de l'Anglaise du bordel, mais elle secouait la tête : « C'est moi qui travaille », le repoussait avec un bruit humide des lèvres : « Donne », répétait-elle : « Donne. »

En sortant du bordel Carlo remontait la rue Bonaparte vers la place Garibaldi. Le samedi soir des ivrognes titubaient dans les rues mal éclairées, lançant des jurons, se colletant parfois ; l'un d'eux le dos appuyé à la vasque de la fontaine, pleurant par sanglots sonores et répétant un prénom de femme. Carlo se lavait le visage longuement, laissant les mains dans l'eau jusqu'à ce qu'elles s'engourdissent, puis il rentrait au café de Turin, demandait un

verre de vin au comptoir. Il y plongeait à peine ses lèvres, il voulait seulement se brûler la bouche, la gorge, et il crachait sur la chaussée en sortant. « Putana », disait-il retrouvant l'italien pour l'injure, putain, l'Anglaise celle à l'ombrelle et celle du bordel, putana la vie. Parfois il rencontrait Maria, qui offrait son sexe. Qui se mettait nue. On n'avait que ce qu'on ne désirait pas. Putana.

Ces nuits-là, Carlo essayait de briser, comme on le fait d'une branche sur son genou, sa vie trop droite, tracée, le chantier, la pension, le café de Turin, Maria, l'asti qu'offrait Grinda et un jour, on glisse sur le toit, un échafaudage cède, et on tombe, comme Gari, en battant des bras, en lançant un cri. Ou bien on crève comme Grinda le sang mêlé au vin. À quelques semaines de distance deux camarades, Gari qui criait « bella moussa » et Grinda le charretier avaient crevé. Leurs morts étaient lourdes comme des madriers, elles s'enfonçaient comme des échardes sous les doigts gourds quand le matin est froid, qu'on ne réussit pas à saisir le bois, qu'il vous écrase. Et l'ongle bleuit, et le doigt fait mal, comme si sa racine plongeait dans le cœur.

Putana. Le sexe de Carlo lui semblait douloureux, gênant, comme serré par un lacet. Il pissait debout sur le quai du port, tenant son membre à pleine main et la tentation le prenait d'arracher de lui, d'une torsion rageuse, cette branche encore verte. Après il eût été peut-être comme Grinda, avant qu'il crève. Le vin qu'on vole et qu'on boit. Puis on se laisse aller la tête reposant sur les bras et on ronfle.

— Qu'est-ce que tu veux faire Revelli, disait Grinda. Changer tout ça !

Il montrait les murs de la pension et cela voulait dire, la ville, les hommes.

— Tu crèveras avant ou ils te crèveront.

Il donnait un coup de paume sur son front, un autre sur le mur.

— Il est plus dur Revelli, bien plus dur.

Grinda avait crevé comme un tonneau qui se brise. Il déchargeait des muids, du vin du Var qui arrivait par les tartanes aux voiles rapiécées. Il poussait les grosses barriques vers le plateau de la charrette en les faisant rouler sur deux planches inclinées. L'un des muids, presque trois cents litres de vin rosé de Bandol sur le corps de Grinda.

La mort est si lente souvent, qu'on se demande, si lente à venir. À l'hôpital, Madame Oberti passait un mouchoir sur le front de Grinda.

— On se demande, répétait-elle.

Quand les yeux de Grinda s'était enfin couverts d'une épaisse humeur grise, Carlo avait quitté la salle.

— Va-t'en, c'est l'affaire des femmes maintenant.

Madame Oberti qui avait posé la tête de Grinda dans la saignée de son bras, lui caressait le visage, main nue, comme la mère le faisait à Luigi pour qu'il s'endorme.

Putana la vie.

À Roba Capeù, le vent prenait brutalement Carlo de face. Il apercevait alors la courbe de la Baie des Anges et le Casino de la Jetée-Promenade, sa lourde coupole orientale se reflétant dans la mer. Du bordel au Casino, c'était l'itinéraire de Carlo, le chemin de sa méditation rageuse.

Crever, autant que ce soit pour 20 000 francs.

Il suivait le quai des Ponchettes, la longue ligne des terrasses, s'attardait devant l'hôtel des Anglais ou l'hôtel des Anges, puis, après l'embouchure du Paillon, il s'installait face au promontoire de métal sur lequel on avait reconstruit le Casino de la jetée. Une nuit, pour vingt mille francs, le lord anglais y avait vendu sa fille. Carlo suivait le mouvement des voitures, ces femmes aux corsages cintrés, sans visage, seule la ligne blanche des dents sous la voilette. Il s'approchait, faisait le tour du bâtiment, s'engageant sur le chemin de promenade, balayée par les embruns quand la mer était forte, qu'elle s'engouffrait avec un battement rauque entre les poutrelles et les piliers. Appuyé au bastingage, le dos au large, Carlo tentait d'apercevoir derrière les vitres et les voilages, les tables de jeux, les plaques glissant sur le feutre, s'immobilisant sur un chiffre, rectangle blanc dans un rectangle vert. Vingt mille francs, dix mille jours à deux francs par jour, trente ans. Putana.

Crever, autant que ce soit pour vingt mille francs.

Il rentrait à la pension Oberti, réveillait Sauvan. Jouanet maugréait, lançait sans colère vers eux un de ces gros souliers de terrassiers au cuir fendillé, imprégné de poussière ocre.

— Vous la finissez cette parlote, merde, disait-il.

Carlo et Sauvan allait s'asseoir dans la grande salle, Sauvan sifflant entre ses dents, battant la mesure sur la table, ses doigts s'arrêtant parfois quand Carlo répétait :

— Tu risques toujours, tu manques l'échafaudage, tu tombes et quoi, tu crèves pour deux francs ? Alors il faut risquer.

« Il n'y a qu'a ramasser » expliquait Carlo. Il avait vu, dans le salon de la villa Karenberg, « le gardien, il est à l'entrée du parc, il n'entend rien ». C'était il y a des mois, Carlo sur la terrasse observait Frédéric Karenberg qui payait Gimello. Un coffret, posé entre des livres, dans le salon.

— Attention, disait Sauvan, attention, ils se méfient toujours. S'ils te prennent, tu en auras pour cinq, dix ans.

Carlo se taisait. Les paysans du Piémont l'avait roué de coups pour quelques pommes aigres.

— Faut pas se laisser prendre.

— On n'est pas les plus malins, Revelli, imagine toujours qu'ils sont plus malins que toi, sinon, tu serais à leur place.

— Tu m'emmerdes.

Carlo ne voulait plus rien entendre. Il avait envie de lancer sa vie sur le tapis, pour qu'elle change. Il ressortait laissant Sauvan immobile, les coudes sur la table, le menton dans les mains. Il traversait le pont neuf, montait vers Cimiez, longeait la grille de la villa Karenberg, cette succession de hallebardes aux pointes dorées. Il repérait la première branche de l'eucalyptus, qu'on pouvait saisir, et une fois au sommet de la grille, il suffisait de sauter dans le parc. Après c'était le jeu, la chance.

— Tu y vas ? demandait Sauvan le jour suivant.

Carlo rentré du chantier, reprenait sa veste accrochée à un long clou de charpentier. Il hésitait et finalement d'un signe de tête il répondait non. Il traînait encore, mais l'Anglaise coûtait cher. Il passait au Cercle Libertaire, rue Séguranne, une pièce en contrebas de la chaussée, presque une cave. Lambert qui venait du Nord, y vendait des brochures de Jean Graves, de Bakounine ou de Malatesta.

— Toi, un Italien, disait Lambert, t'as pas vu Malatesta, il est passé ici, en 89, mais qu'est-ce que tu foutais ?

Carlo fumait, laissait dire, repartait vers le Casino. Un soir il avait aperçu Vincente, sautant de son siège de cocher, dépliant le marchepied, encore courbé quand la femme du docteur était descendue, puis Monsieur le Député Merani, qui avait eu un mot pour Vincente. Celui-ci était remonté sur son siège, dirigeant la voiture vers les jardins. Carlo l'avait surpris peu après alors que Vincente paraissait, les yeux ouverts, ne rien voir.

— Tu attends ? interrogea Carlo.

Vincente sursautait, hésitait avant de répondre comme s'il retrouvait difficilement la conscience du présent.

— Il y a banquet, disait-il enfin.

— Tu es bien ?

— Lisa va accoucher.

— Déjà ?

Carlo ne les avait vus que deux fois depuis leur mariage. Un dimanche, le député Merani et sa femme séjournant à Paris, Carlo était allé avec Sauvan à la maison de campagne de Gairaut, un repas sous les oliviers, Lisa le corps rejeté en arrière, les deux mains sur le ventre, Lisa qui disait : « Carlo, tu seras le parrain. » Un autre dimanche, Vincente et Lisa étaient revenus à la pension Oberti, mais Carlo n'aimait pas cette façon qu'ils avaient de se tenir par le bras, même quand ils étaient assis, Lisa posant parfois sa main sur le genou de Vincente, et lui, qui avait grossi, le visage rond, ce sourire qui lui venait, ce voile sur les yeux. « Je m'en vais » avait dit Carlo. Il était allé s'asseoir au café de Turin, ne buvant pas, renfrogné, avec l'envie de se faire mal, de tordre quelque chose en lui.

— Lisa veut que tu sois le parrain. Elle te l'a dit.

Carlo toucha l'épaule de son frère.

— Il est pas né.

— Il va naître.

— Si je suis le parrain, avait dit Carlo, appelle-le Dante.

Les mots avaient jaillis, trop tard pour qu'il les reprenne.

— Dante, disait Vincente, Dante.

Et il avait ri.

Dante Revelli était né le 19 avril 1892, rue Saint-François-de-Paule, dans la maison Merani.

Vers six heures, le matin, Lisa avait enfoncé ses ongles dans le poignet de Vincente.

— Il est là, il est là, murmurait-elle.

Vincente réveilla Thérèse.

Elle avait fait chauffer de l'eau cependant que Lisa se cambrait, son ventre se soulevant, sa ride au milieu du front si profonde. Il l'avait laissée, courant vers la rue de la Préfecture. Les vendeurs du marché déchargeaient les charretons venus du Ray, de Gairaut, les charrettes qui arrivaient de l'autre côté du Var, de Saint-Laurent ou de Saint-Paul. Les couffins, les cageots s'entassaient près des

tréteaux. Des paysannes accroupies devant leurs paniers sortaient de la paille les œufs frais, et plus loin des femmes de pêcheurs, renversaient sur de larges feuilles de figuiers, les poissons au ventre blanc et les poulpes gris dont les ventouses roses s'ouvraient comme des fleurs. Vincente voyait tout cela, courait, évitant un gamin qui passait portant sur sa tête protégée d'un chiffon roulé, un plateau de zinc où achevait de griller, dans l'huile encore chaude, une plaque de socca. Vincente qui sautait par-dessus un cageot, qui sentait les odeurs de poisson et de l'huile frite, qui martelait la porte de l'accoucheuse, 10, rue de la Préfecture, la sage-femme, Madame Cuggia Augusta, Vincente qui repartait en courant, vif, traversait la cour de la maison Merani, entrait dans la chambre. Et Lisa lui tendait la main, serrait, serrait, répétant :

— Il est là, il est là.

10

Il était là, dans leur chambre, la peau du visage plissée, et penché sur le berceau, Vincente montrait la ride qui profonde lui partageait le front. Puis il se recouchait posant sa paume sur le front de Lisa, effaçant d'une caresse ces rides qu'elle avait.

— Il te ressemble, disait-il, Thérèse l'a dit aussi.

Lisa la main posée sur le berceau tiré tout contre le flanc du lit, ne bougeait pas, lasse, avec ses chairs qui tout à coup semblaient l'envelopper comme un vêtement trop grand, une robe dont elle eut oublié de fermer les boutons, de nouer la ceinture et qui flottait autour d'elle, loin de son corps et elle avait toujours envie de prendre Dante dans ses bras, de refermer cette sensation de plein, de poids, qu'elle avait connue pendant neuf mois. Comment pourrait-elle, toute sa vie, rester ainsi vide, découverte ?

Elle eut aimé tout de suite être à nouveau chargée d'une vie, et Vincente ne comprenait pas ce rire nerveux qui la prenait, douloureux mais qu'elle ne pouvait pas arrêter ; elle mettait les mains sur son ventre pour tenter de retenir les mouvements instinctifs de son corps que le rire faisait naître et qui peu à peu déclenchaient la douleur.

— Qu'est-ce que tu as ? demandait Vincente.

Il lui passait la main sous la nuque, il la soulevait, et elle se calmait, posant son visage contre la poitrine de Vincente, s'endormant parfois.

— Qu'est-ce que tu as ? répétait-il.

Le rire la reprenait. Elle embrassait Vincente, frottait son nez contre lui.

— Je voudrais faire un enfant tous les jours, disait-elle.

Il lui caressait les cheveux ; cette phrase, il voulait l'entendre à nouveau. Il interrogeait Lisa, sa main glissant le long du dos.

— Angelo, disait-il, Angelo.

Elle s'endormait, se réveillant quelques secondes avant que Dante ne se mette à crier, elle s'agenouillait sur le lit, sa chemise de nuit blanche lui donnant une forme ronde, comme une chatte ; elle prenait Dante, dont la bouche déjà, à peine l'avait-elle soulevé, s'avançait, elle le glissait contre ses seins, la tête appuyée sur l'un, l'autre tendu vers l'enfant. Vincente ne pouvait pas s'endormir, il écoutait le bruit de succion, il regardait le sein, les plis qui depuis la naissance de Dante, s'étaient formés sur le ventre de Lisa, il était fasciné par les mains de l'enfant, comme gonflées, et souvent il tendait son doigt vers l'une d'elle, hésitant à la toucher.

— Tu peux, disait Lisa, tu peux.

Il soulevait un doigt de Dante, l'abandonnait vite, comme si cette peau avait été brûlante.

— Il a une faim, disait Lisa.

Parfois elle le changeait de sein, et il avait encore sur ses lèvres cette mousse blanche, ce lait tiède, et tout cela, ces odeurs, ces bruits, c'était pour Vincente comme un souvenir inaccessible qui lentement venait au jour, sans souffrance, éclosion douce mais qui laissait Vincente rompu, le corps mou, avec le désir de voir encore, de respirer encore cette odeur un peu aigre du bébé qu'on change. Le premier jour, le docteur Merani, était venu examiner Dante. Il avait écarté les couvertures du berceau.

— Défais-le, je ne vais pas le manger ton petit Français.

Il paraissait joyeux, touchant le ventre de l'enfant, avec violence semblait-il à Vincente, le soulevant nu, jusqu'à hauteur de son visage, retroussant les paupières, passant la main sur le crâne bosselé, à peine couvert d'un duvet foncé.

— Il est sain, ce bébé, bravo Lisa, toi aussi bien sûr, ajoutait-il tourné vers Vincente. Mais tu sais, ce sont elles, nous…

Il s'était approché de Lisa, assise sur le lit.

— Et toi, comment ça va ? Aujourd'hui et demain tu ne sors pas de ta chambre.

Madame Merani, un mouchoir sur les yeux, debout, silencieuse, murmurait :

— Je le lui ai dit Joseph, je lui ai déjà dit, il faut qu'elle s'occupe de son bébé.

— Je vais bien, dit Lisa, cet après-midi, je recommence.

Elle se levait, s'appuyant sur le dossier du lit, la voix assurée. Le docteur haussa les épaules, regarda sa femme, Lisa.

— Débrouillez-vous, dit-il, j'ai besoin de toi Vincente, de toute façon, tu ne sers plus à rien.

Au bureau de poste principal, rue Saint-François-de-Paule, on inaugurait la liaison téléphonique entre Nice et Cannes. C'était à quelques centaines de mètres de la maison Merani mais le député tenait à arriver en voiture, Vincente attela rapidement, le docteur Merani faisant les cent pas dans la cour, jouant avec sa canne, sifflotant, s'approchant de Vincente :

— Tu es trop jeune pour savoir, pour sentir, attends d'avoir vingt ans de plus, tu sais, mon fils, je l'ai eu, j'avais ton âge, vingt-trois, vingt-quatre ans, c'est ça ?

Vincente passait les sangles sous le poitrail du cheval.

— Je ne me suis pas rendu compte, continuait Merani, aujourd'hui, le tien, maintenant que je suis sur l'autre pente, il s'est passé quelque chose quand je l'ai pris, c'est la vie, c'est neuf, et quand tu commences à avoir des rhumatismes dans les mains, ça fait quelque chose, à vingt-cinq ans on ne sait pas. Dis-moi…

Vincente avait terminé, il ouvrait la portière au docteur, qui s'arrêtait, un pied sur le marchepied.

— Dis-moi, ton frère ? Plus de bêtises ? Il y a ton fils maintenant.

Il hésita, touchant Vincente à l'épaule, avec sa canne.

— Il y aurait quelque chose à faire, te naturaliser toi et Luigi, pour le service militaire on s'arrangera.

Vincente fermait la portière, le docteur se laissait tomber sur la banquette, las, observant un instant Vincente, détournant les yeux, revenant à lui.

— Si l'autre fait des conneries, toi tu ne seras pas expulsé. Je vais en parler au préfet, il me doit bien ça.

Alors, Vincente monta sur son siège, et avec les rênes donna un coup sur l'échine du cheval qui avança au pas.

— Dante, disait le docteur Merani, il te porte chance.

On baptisa Dante Revelli à l'église Saint-François-de-Paule.

Carlo refusait d'être le parrain. Vincente pour le convaincre était allé l'attendre à la sortie du chantier, derrière le Casino de la place Masséna.

Carlo venait de quitter l'entreprise Gimello et il était entré comme terrassier chez Forzanengo, un entrepreneur qui avait emporté l'adjudication des travaux pour la couverture du Paillon.

— Tu as tort, avait dit Sauvan à Carlo, Gimello, tu le connais, il te fera toujours travailler. Forzanengo, tu es un parmi cent, quand il aura fini, il te balance. Tu as tort Revelli.

C'était un dimanche, Sauvan et Carlo étaient partis de la pension Oberti et ils marchaient, vers le mont Gros, leur veste sur l'épaule, lentement. Carlo fumait, proposant de temps à autre le toscan à Sauvan qui en aspirait une bouffée. Après les zones maraîchères et fruitières, au delà de Riquier, ils avaient commencé à grimper, dans la chaleur limpide du mois de mai. La sphère de l'observatoire se détachait sur le vert terne des pins, et dessinait une encoche blanche dans le ciel uniment bleu.

Ils s'arrêtèrent là où, depuis le bord de la route en corniche on aperçoit à la fois les montagnes qui ferment la vallée du Paillon, le mont Chauve, au nord, et la ville frangée par la mer. Dans toutes ces directions, les routes comme les doigts d'une main ouverte marquaient la progression de la ville, le long du Paillon, ou au delà de la promenade des Anglais dont le prolongement se perdait, après le pont Magnan, dans l'éclat multiplié du soleil sur la mer. Une barcasse, sa voile romaine couleur sang déployée, sortait du port. Au milieu de l'arc de la Baie, la boule métallique et brillante de la coupole du Casino de la jetée, comme un reflet, déformé, de l'observatoire. Carlo s'assit sur le bord du chemin, jouant avec les aiguilles de pin, l'herbe déjà sèche.

— Habiter haut, dit-il, ici, là-bas.

Les collines encerclaient la ville, comme une autre baie, qu'une vague déferlante moutonneuse et sombre signalait. Dans cette végétation de pins, quelques éclats incandescents, les vitres des premières villas qu'on commençait à construire dans la plus proche hauteur, celles des Baumettes ou de Fabron. À l'extrême ouest, vers l'embouchure du Var, les deux baies, la marine et la terrienne, se rejoignaient, l'une blanche et mouvante, l'autre noire.

— La ville sera partout, continuait Carlo, les riches en haut, les pauvres en bas.

En face du mont Gros, partageant la ville, la colline de Cimiez que les quartiers de Carabacel ou de la place d'Armes recouvraient peu à peu, comme le sable une source. Plus loin, la colline semblait resurgir, vivre à nouveau droite après un parcours souterrain avec le rocher du château qui tombait à pic sur le port et la mer. Carlo se leva, prit Sauvan par l'épaule, montra Cimiez.

— Regarde, dit-il, la villa Karenberg, c'est ce toit.

Sauvan ne distinguait rien, peut-être l'angle rose d'une façade au milieu des arbres.

— Tu imagines ? dit-il.

— J'imagine, dit Carlo.

Ils se remirent en marche vers l'Observatoire. Une fois le tournant de la corniche franchi, on ne voyait plus que l'est, les hautes montagnes dans le fond, sans doute la frontière italienne et de chaque côté du large lit caillouteux du Paillon, les pentes arides des collines proches.

— Tu joues, tu gagnes, dit Carlo. J'achète un terrain dominant la ville. J'habite là, je travaille la terre, j'attends, on fait à deux, si tu veux.

— J'aime pas jouer, dit Sauvan. Acheter, pour quoi faire ? Si tu achètes, tu te lies les mains.

Ce morceau de terrain, derrière la maison des Revelli, là-bas, à Mondovi, trente pas, cent pas, que le père n'avait jamais pu acheter. Et la mère disait « n'y pense plus, c'est pas pour nous. Il faudrait un miracle ».

— Tu as peur ? dit Carlo.

— Tu as peur de rester pauvre, Revelli. Moi je n'ai pas peur.

Carlo se mit à marcher plus vite, se détachant de Sauvan, puis il s'arrêta, l'attendit.

— Tu as lu, moi rien, deux livres seulement, deux, écoute, il y a un morceau de viande, tu as faim, il est devant toi, et ce sont les autres qui mangent, dis-moi, tu acceptes ? Les Revelli, de temps en temps, on leur jetait un os, basta, basta.

Carlo tira un coup de pied dans une des pierres et ce geste lui rappela Vincente, leur marche depuis Mondovi. Quand il se retournait il voyait Luigi, traînant ses pieds et Vincente qui, tête baissée, envoyait une pierre sur le bord du chemin. Vincente chien fidèle qui acceptait de se laisser nourrir. La femme, le fils. Qu'est-ce

qui avait changé pour lui ? Il ressemblait à la mère, toujours prête à se soumettre, à dire au père « laisse, attends ».

Elle lavait le linge des autres, les femmes d'officiers en garnison à Mondovi. Ce linge, elle l'étendait dans le jardin qui ne leur appartenait pas, derrière la maison. Longues culottes blanches serrées aux mollets et garnies de dentelles, des draps, des serviettes. Quand la lessive bouillait, une odeur humide et forte imprégnait la maison et Carlo sortait. Il bousculait la mère. Elle pliait sur ses genoux le linge qui était déjà séché, s'apprêtant à le repasser.

Lisa aussi, comme elle, les mains trempant dans la saleté des autres.

— Basta, basta, répéta Carlo.

— Tu n'as pas tort, Revelli.

Sauvan arrachait une poignée d'herbe, prenait une longue tige, commençait à mâchonner :

— Tu n'es pas le premier, seulement ce que tu veux, c'est pas la justice, tu veux te mettre à leur place Revelli, tu veux toute la viande, pour toi.

Il cracha sur le sol.

— Parce que tu as trop peur de rester pauvre, continua-t-il.

— Basta, dit Carlo, tu marches avec moi ?

Parvenu à l'entrée du chemin de l'Observatoire, ils virent les voitures arrêtées, les cochers formant un groupe à l'ombre d'un pin, l'un d'eux assis sur l'une des bornes qui marquait l'accès à l'Observatoire, somnolait. Puis il y eut un appel « le voilà », et le gardien courait dévalant le chemin. Une dizaine de personnes entourant un homme grand aux cheveux blancs, avançaient lentement, derrière lui. Ils montèrent dans les voitures qui s'éloignèrent en direction de la ville, cependant que le gardien replaçait la chaîne entre les bornes de l'entrée.

— C'est le roi de Suède, Oscar, dit le gardien que Carlo interrogeait. Ils viennent tous ici. On a la coupole flottante, tous, je les ai tous vus depuis 87. Ils visitent.

Peu après, Carlo et Sauvan commencèrent à redescendre, le soleil dans les yeux, la ville recouverte par la lumière rasante déjà rousse du crépuscule.

— Si tu me proposais, commença Sauvan.

Ils marchaient au milieu de la route, leurs pas d'hommes jeunes sonnant, entraînés par la pente qui était raide.

— Si tu me disais, continuait-il, on tue un roi, un grand-duc, pour leur montrer à tous qu'on crève aussi quand on est roi, pas seulement les pauvres. Si tu me disais cela Revelli, peut-être que je ferai ça avec toi, mais le reste, c'est ton affaire, à toi tout seul.

— Tu refuses ?

— Avertis-moi.

— Ce sera bientôt. J'ai quitté Gimello pour ça.

— Ils sont malins.

— Moi aussi, dit Carlo.

Mais Vincente était venu l'attendre un soir, à la sortie du chantier, près des palissades, et Carlo avait dû écouter son frère, cette histoire de baptême, de parrain.

— Prends le député pour parrain, répétait Carlo ironique.

Vincente faisait non.

— Lisa veut que ce soit toi, elle veut, vraiment. C'est toi qui as donné le prénom.

— C'est tout ce que je donnerai, disait Carlo, l'autre il pourra lui être utile.

— Elle veut que ce soit toi.

Carlo était flatté de la détermination de Lisa, mais il lui semblait aussi qu'on l'attachait, qu'on voulait comme on le fait d'un cheval rétif, raccourcir la longe. Alors il se rebiffait encore, luttant contre lui-même.

— Je m'en fous. Non Vincente. J'entre pas dans une église.

— Elle va venir te voir, elle.

Vincente était parti avant même que Carlo puisse répondre et depuis il attendait Lisa, il remettait soir après soir son « tour » à la villa Karenberg. Quand il rentrait du chantier il s'attendait à voir sa belle-sœur assise parlant avec Madame Oberti et Rina.

C'est avec Sauvan qu'elle était, dans leur chambre, lourde encore, un col de dentelle blanche sur sa robe grise. Carlo ne l'embrassa pas, la salua à peine, enlevant sa veste, l'accrochant au clou.

— Tu dis que tu ne veux pas ? dit Lisa sans bouger.

Sauvan sortait fermant doucement la porte.

— Pourquoi ?

Carlo bougonna, remit sa veste.

— Viens dehors, dit-il, il fera plus frais qu'ici.

Ils s'assirent côte à côte sur le muret qui clôturait le jardin.

— Tu es l'aîné, dit Lisa, c'est toi qui marches devant. Vincente, Luigi, c'est toi qu'ils regardent.

— Chacun va où il veut, comme il veut, dit Carlo.

Il avait pris une pierre aux angles vifs, il en rayait la terre.

— Dante, c'est un Revelli, comme toi, dit Lisa.

— Chacun joue sa partie, dit Carlo.

Lisa se tut.

Il y avait un oncle, à Mondovi, dont on disait qu'il ressemblait à Carlo. « C'est des oncles que tiennent les fils », répétait le père.

— Comment il va ? demanda Carlo.

Lisa fit signe que Dante se portait bien. Le père, quand les autres étaient nés, Vincente, Luigi, jurait, il s'en prenait à la mère. Il disait que, en Savoie, vers le nord, au delà de la Suisse, il y avait toujours du travail pour les bûcherons, et qu'il allait partir, qu'ils se débrouillent, eux la femme, les enfants ; lui, il en avait assez d'attendre, qu'ils se débrouillent. « Fais ce que tu sens », disait la mère. Le père parfois lançait son poing contre le mur, comme s'il eût voulu que de ce seul coup, la maison tombe, sur lui, sur eux. Et il n'était pas parti. L'affection d'un enfant, qu'est-ce qu'on en fait Lisa ?

— Tu veux pas ? disait Lisa en se levant.

Carlo se levait aussi, lui faisant face.

— Demain, je peux être en prison, je peux partir.

Lisa était beaucoup plus petite que lui, mais il lui semblait qu'elle le forçait par son regard à se plier, et il s'écarta, n'osant plus l'affronter. Elle le prit par le bras.

— Il n'a pas besoin de toi comme tu crois.

— Je n'ai rien, dit Carlo.

Lisa haussa les épaules.

— Tu as beaucoup, tu sais partir.

Elle tourna brusquement le dos à Carlo, traversant rapidement la cour et elle s'engageait déjà sous le porche.

— Quand ? lança Carlo. Dis-moi quand ?

Madame Merani avait voulu être la marraine.

— On me critiquera, on trouvera que je vais trop loin, disait-elle au docteur.

Ils étaient assis dans leur grand salon. Lui, une pile de journaux sur le genou, s'exclamait de temps à autre, interrompait sa femme :

— Laure, fais-moi porter une tisane, veux-tu, disait-il.

Elle se levait, lançait un ordre depuis le couloir, on entendait le pas de Lisa sur les tommettes. Madame Merani prenait l'un des journaux que son mari après les avoir feuilletés lançait sur le sol.

— Mais ils le jugent encore, demandait-elle, mais pourquoi ne l'ont-ils pas condamné, on devrait les guillotiner tout de suite.

— La frousse dit le docteur.

Lisa entrait, posant le plateau sur l'un des coffres de bois clair que Madame Merani avait achetés à une Anglaise revenue des Indes.

— Ils tremblent tous devant eux, quelques bombes et cela suffit, continuait le docteur.

Il se tourna vers Lisa qui versait lentement la tisane dans la tasse au liséré bleu.

— Et notre Ravachol, qu'est-ce qu'il devient ? Ton beau-frère, précisa-t-il comme elle paraissait ne pas comprendre.

— Il travaille, dit Lisa.

Avant de refermer la porte elle demanda.

— Je peux ?

— Oui, oui, va te coucher, dit Madame Merani. Tu sais, ajouta-t-elle sans regarder le docteur, que le frère de Vincente doit être le parrain ?

— Toi la marraine, bravo, belle association autour du bénitier, sous la protection divine et pontificale.

— Précisément, Joseph, je voulais en parler, on va me critiquer, avec ces bombes, ce Ravachol si l'on sait que Revelli est anarchiste et moi, Madame Merani, avec lui, on trouvera que je vais trop loin. Pour ta carrière.

— Il n'a pas encore posé de bombes – le docteur pliait les journaux. Il a un peu la tête chaude, tout ça n'est pas bien grave, pour le moment.

Le docteur se levait, s'étirant.

— Tu y tiens ? demanda-t-il.

— Je voudrais, dit-elle, mais je vais peut-être trop loin, ce sont des domestiques, on ne sait pas.

Le docteur regarda sa montre.

— Ils voteront ma chère, comme toi, comme moi, nous sommes en République.

Madame Merani le suivit dans le couloir. Elle tordait son mouchoir entre les doigts.

— Tu sors, Joseph ?

Il prenait son chapeau, sa canne, tirait sur son gilet.

— Je vais faire quelques pas.

Il avança les lèvres, elle tendit sa joue.

— Si cela te fait plaisir, dit-il, vraiment ne t'inquiète pas.

Le docteur marcha lentement dans la rue Saint-François-de-Paule, vers le jardin public et le Casino de la jetée. Deux ou trois soirs par semaine, il sortait ainsi, seul, et il avait la sensation, alors de respirer et de voir mieux, comme s'il recouvrait des sens engourdis. Il s'attardait dans les allées, reconnaissant les odeurs encore douces des lauriers et les senteurs de pins. Peu de voitures devant le Casino de la jetée. Il rentra cependant, laissant sa canne et son chapeau au vestiaire, faisant le tour des salles, échangeant quelques mots avec la comtesse d'Aspremont.

— J'ai perdu, encore, je perds toujours, disait-elle.

Elle parlait au docteur mais en même temps elle regardait la salle, ses yeux gris, mobiles, que couvraient les mouvements rapides, ininterrompus des paupières comme si elle avait voulu masquer leur avidité.

— Mon cher Député.

Elle prit Merani par le bras, le serra. Plus grande que le docteur, ses gestes autoritaires, sa voix, avaient peut-être par l'absence de fragilité, de faiblesse, quelque chose de masculin. Elle se penchait vers le docteur.

— Mon cher Député, est-ce que votre République va continuer à nous laisser assassiner par ces anarchistes ? En plein Paris. Jamais un souverain, vous m'entendez, jamais, il n'aurait permis cela, mais comment s'étonner…

Elle abandonna Merani, lui fit un signe de la main.

— Après tout, dit-elle, en revenant vers lui, vous êtes député comme Robespierre.

Elle rit, s'éloigna, saluée par l'un de ces hommes encore jeunes qui portaient des vêtements clairs, des cravates de couleurs vives. On disait à Nice que la comtesse chaque soir renouvelait son compagnon, le choisissant parmi les serveurs, les portiers ou les dandys ruinés par le jeu. « Mais docteur, murmurait le portier, elle préfère les petits jeunes, elle leur donne quatre, cinq francs, elle les garde un jour ou deux, pas d'histoire avec eux, et pas question qu'ils refusent de monter avec elle, elle va voir le directeur s'il le faut. »

Le docteur Merani écoutait le portier distraitement, hésitant sur ce qu'il allait faire, puis il se dirigea vers la place Masséna, prenant l'avenue de la Gare que ne parcouraient que quelques voitures. Une ou deux semaines encore et la ville neuve, sur cette rive droite du Paillon, paraîtrait déserte. Les commerçants de l'avenue, de la rue de France ou du quai Saint-Jean-Baptiste, partiraient, leur saison niçoise finie, pour Vichy ou Deauville. Les cochers feraient eux aussi le voyage par petites étapes, ne revenant qu'au mois d'octobre. Et les rues, avec les vitrines protégées par des planches clouées, une petite affiche manuscrite annonçant la date de réouverture, seraient livrées au soleil droit des mois d'été.

Le temps viendrait de la Maison de Gairaut, des crépuscules qui n'en finissent plus, des cigales stridentes dans ce plein de la journée, quand la maison se ferme comme une huître, volets et portes closes retenant l'ombre, que dehors le gravier blanc semble craquer sous la chaleur et Laure qui dort, le sommeil entrecoupé de soupirs, d'interrogations « Joseph, Joseph », et il faut répondre, sinon elle se lève, se penche sur l'épaule pour savoir ce qu'il lit.

Encore un été qui s'avance avec ce tête-à-tête interminable. Il faudrait trouver une mission à l'étranger, une délégation parlementaire en Russie, n'importe où.

Merani était à nouveau préoccupé, ne voyant plus cette terrasse du café de la Maison dorée où il comptait pourtant s'asseoir un instant au milieu des touristes anglais, il avait la respiration plus courte, comme s'il avait repris, après une halte trop brève, l'ascension.

Et c'était bien cela, un effort de chaque jour, le réseau d'alliances qu'il avait fallu tisser puis maintenir serré pour vaincre les rivaux, le comte Malausséna, ou le millionnaire Bischoffhein. Maintenant il ne les craignait plus. Il resterait député. Il avait toujours su qu'une fois le poste conquis seule la mort l'en délogerait. Celle-là, il n'était pas question de la terrasser, mais enfin, si on pensait à elle ?

Le plus difficile quand son fils était mort, sept ans déjà, ç'avait été pour le docteur Merani, de ne pas se laisser prendre à la mission de la médecine. Se dévouer, se lever au milieu de la nuit, ces maisons de pauvre, ces enfants dont le cou et l'aine étaient gonflés de ganglions jaunes. Il aurait pu ainsi s'enfoncer dans l'anonymat glorieux. Déjà, on disait quand il passait sur le marché du cours Saleya, le matin en rentrant d'une visite : « C'est le docteur Merani, lui… » Les paysans de Gairaut qu'il soignait lui apportaient chaque

jour un panier de fruits, des œufs dont il ne savait que faire, et qu'il donnait à d'autres malades.

Seulement cette vie, il fallait la partager avec Laure. Elle se levait la nuit en même temps que lui, elle aurait voulu l'accompagner, l'aider. Elle l'attendait veillant elle-même à faire chauffer la tisane, le café. Elle l'accueillait comme s'il avait été un saint. Elle disait : « Notre fils te voit. Sa mort, Dieu l'a voulue peut-être, pour que tu puisses… C'est ainsi, c'est lui qui nous soutient, il est mort mais il est avec toi, n'est-ce pas Joseph ? »

Et voilà qu'il ne pouvait plus supporter cette voix, ce regard qu'elle portait sur lui. Voilà qu'il avait envie de la gifler quand il rentrait, qu'elle posait devant lui, dans le salon, la tasse au liséré bleu. Il voulait lui dire à voix basse : « Il est mort notre fils, mort, tu n'as pas vu de mort, moi j'en vois chaque jour, ce fils je le touche chaque jour, tu me l'as donné pour la mort. Qui me dit que celui que tu pourrais porter encore, tu ne le feras pas aussi pour la mort ? Alors tais-toi, tais-toi. » Parfois ces derniers mots venaient jusqu'à ses lèvres avec violence et Laure était surprise car elle n'imaginait pas ce long discours muet qu'il lui avait tenu, alors qu'il buvait silencieusement, penché en avant, ne la regardant pas, paraissant l'écouter.

Brusquement il l'interrompait : « Tais-toi, tais-toi. » C'est comme s'il l'avait jetée à terre d'une poussée haineuse. Il lui tendait quelques mots : « excuse-moi, la fatigue, je vais me coucher », qu'elle saisissait vite, « je te prépare le lit, quand veux-tu que je te réveille ? ». Elle l'embrassait, prête à se coucher aussi, attendant sans doute qu'il fasse ce geste vers elle, et elle se serait allongée près de lui, immobile et recueillie. Mais il détournait ses yeux, il disait : « Je vais rester ici, dans le salon, je prendrai une couverture. »

Déjà il s'en enroulait les jambes, il fermait les yeux, il les oubliait lui, ce fils qu'elle avait fait maladif, qui portait la mort sur ces épaules voûtées, qui la disait dans cette toux coupante, elle, Laure qu'il fallait quitter pour continuer à vivre. Sinon la mort allait le saisir.

Quand on avait proposé au docteur Merani d'être candidat républicain radical, il avait accepté et en quelques jours il s'était voué à cette nouvelle vie, une médecine sans la mort, avec seulement des mots. Il visitait les pauvres mais pour leur dire que bientôt s'ils votaient pour lui, leur sort changerait. Il avait tenu des réunions sous la grande tente de la rue Pastorelli, six mille

personnes venues l'acclamer, le Préfet d'abord hostile qui se ralliait à sa candidature, les directeurs de journaux qu'il fallait séduire ou acheter, les petits voyous auxquels on donnait quelques pièces pour qu'ils fassent bien voter le babazouk. Et Laure qui ne comprenait plus rien, qu'il éloignait ainsi de lui, qu'il quittait quand il y avait séance à la Chambre. Ces visages nouveaux, ce goût qu'il avait pris de parler haut, de sentir son pouvoir. Déjà médecin il aimait chez les malades ce regard terne de la soumission. Mais il y avait la mort. Dans la politique, il ne restait que ce regard.

Merani avait remonté l'avenue Thiers d'un bon pas, rentrerait-il cette nuit ? Il regarda l'heure, décida de passer au Temple maçonnique, ce devait être la fin d'une tenue, il pourrait échanger quelques mots avec Bertagna, le Vénérable de l'Ordre, bien informé toujours de ce qui se disait à Paris, chez le Grand Maître. Si l'on voulait un ministère, cela pouvait peser.

La politique se traitait comme une maladie, il fallait tout prendre en compte, le pouls du malade et la coloration de son iris. Le frère qui servait de concierge, accueillit avec servilité le député Merani, l'une des notabilités de la franc-maçonnerie niçoise. Il prit sa canne, son chapeau, le guida, vers l'une des petites pièces qui, flanquant la salle de Tenue, servait de salon, de lieu de réunion pour le Vénérable. Bertagna s'apprêtait à partir avec un homme jeune, aux cheveux blonds assez longs, le front déjà dégarni. « Le baron Frédéric Karenberg », disait Bertagna, qui venait de faire une conférence sur la situation en Russie.

— Remarquable, mon cher Merani, continuait le Vénérable, tu y aurais appris, je sais bien que tu es informé mais le Baron, notre frère…

— Je sais bien peu sur la Russie, dit Merani.

Frédéric Karenberg le regardait ironiquement, puis enlevant son lorgnon, ses yeux perdirent toute vivacité.

— Karenberg nous annonce une révolution auprès de laquelle notre 1789 apparaîtra comme, comment disiez-vous, interrogeait Bertagna.

Karenberg sourit :

— Vous savez, nous sommes excessifs en Russie, je me trompe peut-être, je disais que la Russie, c'est à la fois, le Moyen Âge, la barbarie, quelque chose de l'Empire Byzantin et puis les idées d'aujourd'hui, nous exécutons nos tsars avec des bombes.

Il avait cessé de sourire, passant avec soin ses gants de cuir fauve, enfonçant chaque doigt séparément, lissant la peau :

— Et c'est un jour la Russie tout entière qui explosera, il faut le savoir puisque je crois, monsieur le Député, que la France compte beaucoup sur l'Alliance russe. Mais – il se remit à sourire – c'est peut-être dans dix ans, dans un demi-siècle.

— Nous avons le temps, dit Merani.

L'assurance moqueuse de Karenberg, cette suffisance aristocratique et peut-être l'accent étranger, la façon grasseyante de prononcer, l'irritaient :

— La politique, c'est un peu comme la vie, dit-il, on joue avec ce qui existe, vous vous croyez en bonne santé, et vous mourrez demain, la Russie, n'est-ce pas, la France, c'est la même chose.

— Vous êtes un député philosophe, dit Karenberg.

Il avait achevé de passer ses gants, il remettait son lorgnon.

— D'ailleurs, reprit-il, puisque nous nous rencontrons ici, c'est bien que vous êtes philosophe.

— Notre député est aussi médecin, dit Bertagna en les invitant à sortir.

— Mais croyez-moi, ajouta Karenberg. Il est bon de savoir que la Russie est un volcan, pas tout à fait éteint. Avez-vous visité Pompéi, monsieur le Député ?

Merani qui prenait sa canne et son chapeau, ne répondit pas.

— Je vous raccompagne, dit Bertagna, ma voiture est là.

Merani refusa d'un geste qu'il regretta, le baron Karenberg décidant lui aussi de rentrer à pied. Ils attendirent la voiture de Bertagna et se retrouvèrent marchant silencieusement, côte à côte sur l'avenue de la Gare, les sabots d'un cheval qui s'éloignait venant seuls comme l'écho de leurs pas.

— Curieuse ville, dit Karenberg, si peu française, n'est-ce pas ?

— À peine une trentaine d'années, nous ne sommes français que…

— Je sais, je sais, dit Karenberg en l'interrompant, mais cela ne se compte pas en années, il y a tout un climat, cette population, ces Italiens, ces étrangers, je crois que ce ne sera jamais une ville française comme l'est Bourges ou Aix-en-Provence. J'ai vécu à Aix, continua-t-il après un silence, je suis un passionné d'antiquités romaines, et la Provincia, votre Provence est si riche, je m'étais installé à Aix avec ma sœur, nous avons exploré toute la région.

Quelle richesse, cet Empire si puissant, et qui a disparu, cela ne vous fascine pas ?

— Peu, dit Merani brutalement, je n'aime pas le passé. Je préfère un arbre à une statue.

Karenberg s'arrêta, forçant le docteur à l'attendre.

— J'aime beaucoup cette phrase, dit Karenberg d'une voix lente, l'arbre et la statue.

Il parut méditer puis reprit sur un autre ton, enjoué :

— Ma mère, la baronne Karenberg, m'a légué une propriété à Cemelanum, Cimiez, je fais creuser, on ne sait jamais, je vais peut-être mettre au jour un antique, de ma terrasse j'aperçois les arènes…

— Pompéi, dit Merani.

Karenberg se mit à rire :

— Seulement une statue. Pompéi ? Toutes nos villes ressemblent à Pompéi, sont déjà Pompéi, couvertes de cendres, mais nous l'ignorons.

Ils étaient arrivés place Masséna. À l'un des angles, vers l'ouest, du côté du jardin public, l'eucalyptus centenaire dressait ses branches convulsives jusqu'au premier étage du Cercle anglais.

— Voilà une belle statue, dit Karenberg, montrant l'arbre avec sa canne. Vivante mais pour combien de temps ?

— Ce sont des statues qui repoussent.

— Monsieur le Député, vous êtes un optimiste.

Merani haussa les épaules.

— Je suis arrivé, dit-il. Vous avez encore une voiture.

Un dernier fiacre stationnait au milieu de la place ; le cheval, la tête inclinée paraissait dormir et le clocher devait être à l'intérieur de la voiture.

— Je vous laisse, dit Karenberg, je vous laisse. Voulez-vous venir dîner un soir ? Ma sœur s'ennuie. J'ai de beaux arbres. Je vous montrerai mes fouilles.

Le docteur Merani eut un sourire qui pouvait passer pour une acceptation. Il regarda la voiture de Karenberg s'éloigner, puis prit la rue Masséna. Il avait souvent l'habitude quand il sortait le soir de finir la nuit avec une femme. Mais Karenberg l'avait irrité et après avoir fait quelques pas dans la rue, il renonça, rentrant d'un pas rapide, décidant qu'il partirait dès le lendemain soir par le train de Paris.

11

Frédéric Karenberg fit arrêter la voiture après le tunnel de Cimiez. Le cocher bavardait depuis la place Masséna et le balancement léger sur les roues hautes donnait à Karenberg envie de vomir ou peut-être était-ce cette soirée, ces visages à la peau grasse et épaisse, ces souffles d'animaux, rauques, ces mains recouvertes de poils, ces gilets qui se déboutonnaient sous la poussée du corps, ces hommes-marionnettes grimés, avec leurs gants blancs, leurs tabliers maçonniques. Et il s'était laissé prendre, une nouvelle fois, ce besoin, une maladie, qu'il avait de parler, d'expliquer, de tendre des mots, mais il n'y avait en face de lui que l'arrogance bourgeoise, les certitudes obscènes. Ils ne savaient plus, ou plutôt ils ne sentaient rien. Mais à qui parler ? On ne pouvait que lire ou écrire, ou bien marcher et soliloquer.

Frédéric Karenberg renvoya la voiture et se mit à marcher le long du boulevard. Il aimait ce milieu de la nuit, quand tout est recouvert d'une eau calme, que le regard et la pensée sur ces étendues immobiles, peuvent porter loin, sans que rien les agrippe et les détourne. Il marchait ainsi la nuit dans les allées du parc, à Semitchasky, à une centaine de kilomètres de Saint-Pétersbourg, la baronne Karenberg le faisait suivre par une voiture et les domestiques se tenaient prêts à l'abreuver de thé brûlant ou à le couvrir de compresses chaudes.

Mais Frédéric Karenberg ne craignait pas le froid de la Russie, vertical, rigide, présent comme une cloison contre laquelle on se heurte de l'épaule et qui reste extérieur. Depuis l'adolescence, quand les chiens sautaient haut sur la neige tassée et que leurs aboiements glissaient comme l'haleine au ras des étangs gelés, il avait connu d'autres froids. Cette première nuit à Pompéi, assis à l'angle du forum, attendant que se lève autour du Vésuve comme une fumée blanche, l'aube. La ville tombeau, creuse, prête à recevoir et il avait guetté le jeu des échos, répercutés par les façades, ces parois grises s'engouffrant dans les rues droites, lavées par le temps, revenant comme une boule que chaque coin renvoie. Voilà le froid.

Karenberg poussa le portail. Une locomotive sans doute à l'entrée du tunnel manœuvrait et la brise à peine sensible modulait la respiration cadencée tout à coup rapide, puis à nouveau ralentie de la machine.

Le chien du gardien se mit à aboyer, et Karenberg au raclement des pattes sur le gravier l'imagina bondissant, tirant sur sa chaîne, déchirant la nuit de sa violence. Il alla vers le chien, le calma, s'enfonça dans le parc prenant l'allée qui, bordée de palmiers, conduisait à la terrasse. Des chiens bâtards ces bourgeois de Nice, tous domestiques, arrogants et veules. Il fallait le temps pour que les visages s'affinent, pour que la peau devienne ce parchemin, fragile et précieux, qu'ils avaient eux les Karenberg, parce que depuis des siècles, ils se désintéressaient de l'or et du commerce. Ils possédaient, Semitchasky et ses forêts, ses fleuves, et ces palmiers de Cimiez, et seuls les régisseurs connaissaient le détail des héritages. L'extrême richesse rejoignait ainsi la pauvreté et l'aristocratie le peuple. La bourgeoisie elle, comptait, elle savait le prix d'un stère de bois. Elle vendait, elle louait. Elle seule possédait. Et donc elle seule était possédée. Karenberg s'immobilisa. Sur la terrasse l'homme baissé avançait, à demi caché par la balustrade, mais elle s'interrompait et Karenberg le vit qui s'accroupissait devant les portes vitrées de la bibliothèque. Il y eut un grincement, celui de l'acier contre le verre, puis un léger choc, la silhouette se redressa et Karenberg instinctivement se dissimula, se plaçant derrière un palmier. Il pouvait rejoindre la maison du gardien, le réveiller et à deux ils surprendraient le voleur. Mais la curiosité le retint. L'homme était entré dans la bibliothèque. Il devait connaître les lieux car il n'y eut aucune lumière ; la nuit, il est vrai, était claire et souvent Karenberg restait dans la bibliothèque toutes lampes éteintes, distinguant pourtant les objets, le coffret bien sûr. Peut-être l'un des domestiques. Ou bien l'un des ouvriers qu'il avait employés pour creuser les tranchées de fouilles dans le parc. Karenberg s'approcha de la terrasse passant d'un tronc à l'autre, s'arrêtant à chaque fois, retrouvant ce plaisir malsain de la chasse, quand la neige est tombée, qu'elle emprisonne les bruits et qu'elle enveloppe jusqu'à la taille. Peut-être n'était-ce qu'une visite pour Helena, elle aimait provoquer, donner le bout de ses doigts et retirer sa main. Tant de fois Karenberg avait vu sa sœur jouer ainsi à Semitchasky, à Pétersbourg ou à Aix, qu'il s'était toujours étonné qu'aucun de ces jeunes hommes si fiers, ne la saisisse par le bras, et ne la couche sur l'un des canapés des salles de bals, simplement pour relever ses robes et la fesser. Mais les bourgeois étaient serviles, les aristocrates indifférents et les hommes du peuple n'étaient pas invités. Donc c'était un voleur. Le tenir en joue, le

blesser à la patte, pour voir s'il était de bonne race, le livrer ou le laisser repartir, en claquant les mains et suivre sa trace dans la neige jusqu'au terrier en retenant les chiens.

L'homme ressortait debout maintenant, silhouette vigoureuse qui enjambait la balustrade, le bruit sourd dans les buissons, un bruit de feuilles, il devait se diriger vers la grille. Karenberg se leva rapidement, courant dans l'allée sur la pointe des pieds. Le chien du gardien à nouveau se mit à hurler et il lui fallut le calmer, perdant ainsi quelques minutes. Il sortit sur le boulevard, se collant contre les colonnes qui formaient l'entrée du parc, espérant voir passer l'homme. Il attendit, s'avança. Le boulevard était désert. Karenberg se plaça au milieu de la chaussée, pour tenter de saisir le boulevard dans toute sa longueur, mais les quelques minutes perdues avaient sans doute suffi. Le voleur, en courant, avait dû gagner le quartier de Carabacel, au delà du tunnel de Cimiez.

Karenberg revint lentement vers le portail. La toux grasse et rythmée de la locomotive reprenait, plus régulière, ou bien la brise avait-elle cessé ?

Dans la bibliothèque, quelques livres étaient tombés sur le parquet mais le coffret avait été refermé. Il était vide. Combien contenait-il ? Helena devait savoir cela. Avec le pommeau de sa canne, Karenberg acheva de casser le carreau qui avait été découpé. Il le faisait avec de petits gestes méticuleux, puis du pied il poussa les débris sur la terrasse. Il laissa la porte-fenêtre ouverte, face au parc, éteignit la lampe et les yeux mi-clos, jouant avec son lorgnon, il resta un long moment, isolant une à une ses pensées comme on peut le faire des fils d'une trame. Ce qui le retenait en vie, c'était précisément le désir de savoir pourquoi des brins se croisent, ce qu'il en résulte. On tire à la chasse, un renard tombe ou bien il a fait un écart et la balle siffle pour mourir dans le tronc d'un arbre. Le vénérable Bertagna, cet avocat bouffi, qui prenait le bruit des mots pour de la pensée, Merani, arrogant, tout étonné encore de ses succès politiques, étaient pourris par les projets. L'un, qui sait, pourrait un jour être Grand Maître de l'Ordre ou Maire de Nice, l'autre, pourquoi pas ministre. Et le voleur tendait sa gueule vers le piège pour essayer d'arracher un morceau de l'appât. Ils étaient encore couverts de cette mousse qu'on nomme l'ambition ou le désir. Karenberg l'ancêtre, le soudard balte au casque grimaçant avait à coups de glaive réalisé ses projets. Taillé le fief dans les terres plates des rivages du Nord. Karenberg le conseiller du Tsar signait

les traités, rencontrait Napoléon-le-Grand, au milieu du Niémen, d'autres Karenberg avaient acheté des architectes italiens, des musiciens viennois, des femmes. Ils avaient joué du marbre et de la chair. Puis la cendre, cette pluie grise tombant sur leurs châteaux, sur les arbres de Semitchasky, comme la neige, et le dernier Karenberg s'assied à l'angle sud du forum, attend que se lève l'aube sur le Vésuve. Helena stérile et moi, curieux, seulement désireux de suivre le chemin de chaque brin.

Frédéric Karenberg se lève, va à son bureau. Ce journal qu'il tient depuis qu'il a quitté la Russie, qu'il vit par le regard, par l'écho en lui de la terre qui tremble. Cette Russie qu'il sent bouger, qu'il voudrait voir crever comme le flanc d'un volcan, rougeoyant tout à coup de la lave qui sort. Pourquoi écrire, pour lui ? Façon de suivre les brins. Parfois, quand il se laisse prendre à la phrase, Karenberg change de ton, sa voix s'enfle comme celle d'un chanteur qui peu à peu s'assure.

« Si les forces qui en chaque individu, écrit-il ce jour-là, le poussent à l'action, si le courage qu'il faut pour s'introduire dans cette bibliothèque, si l'ambition de Merani ou de Bertagna, et même le goût de la fortune, si tout cela pouvait être fondu comme ont fondu les pierres sous la chaleur souterraine tout à coup répandue, alors un ordre neuf comme un grand fleuve russe quand la débâcle au printemps le grossit, pourrait entraîner l'histoire des hommes, à nouveau. Et même moi, je serai pris, par sa coulée. Mais il faut d'abord que commencent les temps de la lave. Viendront-ils ces purificateurs armés du feu ? D'où pourraient-ils surgir sinon du peuple barbare, profond, obscur comme les entrailles volcaniques ? »

— Tu es là, demanda Helena.

Karenberg ferma le cahier.

— Mon journal, dit-il.

Helena était en peignoir, les cheveux blonds défaits, si grande d'être maigre.

— J'ai entendu du bruit, dit-elle, le chien a aboyé, je suis restée réveillée, finalement je me suis levée. Je dors mal.

Depuis toujours ils avaient l'habitude de parler français, entre eux. Helena s'assit de l'autre côté du bureau.

— Tu es sortie, demanda Karenberg.

— J'ai jeté quelques plaques, j'ai gagné, je gagne tu le sais, c'est désespérant. La comtesse d'Aspremont a voulu m'entraîner, elle est folle.

Helena se leva, fit quelques pas sur la terrasse, s'appuyant à la balustrade, revint vers son frère.

— Je veux mourir, Frédéric, dit-elle tout à coup, sans hausser le ton, résolument.

— Petite sœur.

Il alla vers elle, la prit par l'épaule.

— Qu'est-ce qu'il y a, petite sœur.

Il avait peur de l'écouter, elle parlait d'une voix qui murmurait en lui, si douce, voix étouffée, tiède comme un oreiller de duvet.

— Je veux mourir Frédéric, ils m'ennuient tous.

— Nous vivons, petite sœur, nous vivons, regarde.

De la terrasse, ils apercevaient la masse trapue des arènes et au delà, quadrillée par le tracé lumineux de quelques avenues, la ville, et la mer, laque miroitante.

— Nice, continua Karenberg, sais-tu, c'est Nikaia, les Grecs, leur victoire, puis Rome, tu es ici, vivant après des millénaires.

Il se tut, il parlait comme un avocat, les mots étaient des outres vides.

— Je sais, reprit-il à voix basse. Je te comprends petite sœur. Les choses glissent entre nos mains. Nous n'avons plus de griffes, nous ne savons plus les retenir. Voilà ce que tu sens. Mais cela aussi c'est la vie.

Helena se colla contre lui. Il sentait son épaule grêle.

— Nous ne vivons plus, dit Helena.

Elle soupira, s'écarta de lui.

— Je voudrais…

Elle n'osa pas poursuivre.

— Je ne sais même pas, dit-elle seulement.

Elle embrassa Frédéric.

— Je te laisse.

Il rouvrit son cahier, mais les mots n'étaient plus que de petits traits noirs, des rainures vaines, vides. Il tendit la main pour prendre un cigare. La boîte avait disparu.

Karenberg rejeta la tête en arrière, suivant des yeux les motifs du plafond, les entrelacs des frises, les rosaces.

Ses cheveux longs tombaient de part et d'autre du visage qui paraissait ainsi plus juvénile. Karenberg se mit silencieusement à

rire. Il se souvenait d'une boîte de cigares qu'il avait posée sur le rebord de la tranchée. L'imbécile. Il bâilla. Il avait trouvé un nouveau brin de la trame.

12

Les sacs de sable étaient devenus moins lourds, les seaux qu'il fallait remplir dans le Paillon n'arrachaient plus les bras, leurs anses ne cisaillaient plus les doigts. Carlo avançait au milieu des madriers, jusqu'au monticule de sable et de gravier, creusé en son centre comme un volcan, et il vidait des deux seaux dans le cratère, puis avec la pelle il mêlait la chaux et remuait jusqu'à ce que le mortier soit devenu une pâte grise dont il fallait à nouveau remplir des seaux avant de les porter jusqu'aux maçons, aux terrassiers qui montaient les piliers dans le lit du Paillon. Forzanengo, l'entrepreneur, venait lui-même tous les jours, descendant dans la rivière, ses bottes de cuir noir laissant des empreintes profondes dans la boue. Parfois il s'emparait d'une pelle, il attendait que quelqu'un gâche le mortier et au fur et à mesure que l'eau tombait du seau, il remuait avec énergie, criant au terrassier : « Tu vois, il faut pas t'endormir, je te paye pas pour t'appuyer sur le manche. » Il voulait qu'on en finisse avant les pluies d'automne quand le lit du Paillon en quelques heures, se remplit d'une eau terreuse charriant les troncs arrachés dans les hautes vallées.

Carlo, les seaux à bout de bras, le mortier débordant souvent car il les avait chargés à ras bord, passait sans hésiter l'une de ces passerelles rudimentaires que les maçons construisent, des planches rassemblées par des traverses grossièrement clouées et qui vibrent sous les pas. D'autres terrassiers quand ils abordaient ce passage, hésitaient, avançant lentement, veillant à ne pas donner aux mouvements de la passerelle une trop grande amplitude. Carlo courait presque. Il lui semblait que s'il l'avait voulu, un grand bond eût suffi pour qu'il traverse, sautant d'un pilier à l'autre, sans dommage. Il s'élançait, ses deux seaux le forçant à se tenir courbé, à plier les jambes parfois et déjà il était de l'autre côté, vidant les seaux avec une sorte de rugissement joyeux. Quand il pouvait utiliser la brouette il la soulevait, la poussait avec la même énergie. Et le mortier s'entassait au pied des échafaudages, les maçons ne

réussissant pas à suivre le rythme, l'un d'eux parfois quand le contremaître s'éloignait, se tournait vers Carlo, crachait dans sa direction.

— Mais qu'est-ce que tu fous, tu veux quoi, tu l'auras ta place de contremaître.

À la pause, Jouanet qui travaillait sur le même chantier s'asseyait près de Carlo qui se tenait à l'écart.

— Un soir, ils vont t'arranger si tu continues, ils s'y mettront à trois ou quatre, tu les verras même pas et t'auras un bras cassé, ils savent donner les coups où il faut, va moins vite Revelli.

Après la pause, Carlo commençait lentement, s'attardant à remplir les seaux ou la brouette, s'interrompant entre chaque pelletée, mais le jour alors s'immobilisait, le soleil restait fixe dans l'axe de la coupole du Casino de la place Masséna, et peu à peu, pour que vienne plus tôt le sifflet du contremaître, Carlo reprenait son rythme, retrouvait la joie de l'effort efficace et brutal et le soleil disparaissait derrière le Casino sans qu'il eût le temps de le suivre. Un soir, un groupe qui se tenait à distance l'avait suivi. Il avait réussi à les égarer dans les rues du babazouk. Jouanet l'attendait devant la porte de la pension Oberti, allant au-devant de lui.

— J'ai pas pu t'avertir Revelli, ils veulent te faire la peau.

— Ils m'auront pas, Jouanet. T'en fais pas.

Carlo était entré en chantonnant. Chacun son jeu. Il les comprenait mais son impatience était la plus forte.

Que ce chantier finisse, que les journées s'usent, vite, puisqu'il s'était donné ce délai avant d'utiliser l'argent des Karenberg.

— Planque-le, avait dit Sauvan, continue, un an, deux ans, méfie-toi, ils cherchent tant qu'ils n'ont pas trouvé, si tu changes trop vite, ils te demanderont pourquoi, comme ils te connaissent, ils sauront que tu as travaillé chez Gimello, alors laisse pisser, attends.

Sauvan avait apporté une longue pièce de bois, le montant d'une charpente. Il en avait donné un coup sur le sol, de toute sa force et le bois ne s'était pas brisé. Puis, prenant un couteau, il avait suivi l'une des veines du bois, et enfonçant la lame, il avait fait jouer le mâle et la femelle d'un assemblage en queue d'aronde, la pièce de bois se partageant ainsi par le milieu, et devenant une fois ouverte, une boîte, avec le centre du bois évidé, dans lequel Carlo avait glissé l'argent des Karenberg. Sauvan avait remis en place les deux parties, enduisant les faces du bois de suie et de poussière puis Carlo avait posé la pièce au milieu d'autres planches apportées par Sauvan.

— S'ils viennent, elles sont à moi, avait-il dit.

C'est Sauvan encore qui, dans la nuit même, était allé jusqu'au port jeter la boîte de cigares, refusant à Carlo le plaisir d'en fumer un seul.

— Pauvre con, avait-il dit, voler, c'est comme pendant une bataille, si tu perds la tête, si tu fais des fantaisies.

Quand il était revenu, Carlo l'attendait assis dans la salle de la pension.

— Demain tu es sur le chantier comme d'habitude.

Carlo faisait oui d'un mouvement de tête. Jamais il n'avait connu une fatigue si complète, atteignant chacune de ses muscles, il avait mal dans le cou et dans les mollets ; les mains, parce qu'il s'était coupé en enfonçant le verre de la porte-fenêtre, brûlaient. Et il avait la sensation que jamais plus il ne pourrait baiser une femme parce qu'il lui semblait avoir un trou à la place du sexe.

— Ça s'est passé comment ? demandait Sauvan.

— Le chien a aboyé, deux ou trois fois. Quand j'ai filé, il y avait un type dans le parc, je l'ai vu depuis la grille, il courait dans l'allée, je me suis planqué dans un jardin en face, sur le boulevard, le type est sorti, il a cherché à me voir, c'était pas le gardien, peut-être le proprio, avec une canne.

— On se couche, dit Sauvan.

Carlo s'était levé.

— S'ils viennent, tu diras que je suis sorti, maintenant, que je t'ai réveillé, n'importe quoi.

Il avait marché vite, vers la place Pellegrini. Sa fatigue, il voulait lui donner un autre visage que celui de la peur. Il voulait se rassurer. Au moment où il entrait dans la bibliothèque des Karenberg, où à tâtons, sa main glissant sur les reliures, il avait enfin trouvé le coffret, l'ouvrant, touchant les pièces sur lesquelles ses doigts se refermaient, il avait ressenti dans son sexe une douleur, la réalité physique de la peur, il avait pris les pièces, l'argent et c'est comme si on lui avait arraché le sexe en échange.

La lanterne du bordel, au-dessus de la porte brillait encore, mais la place animée d'habitude était vide, pas un rai de lumière derrière les volets des chambres. C'était l'aube déjà, diluant la nuit. Carlo frappa longuement, gueula, appelant « Madame George ». Il s'éloigna enfin, allant boire au café de Turin qui restait ouvert toute la nuit, puis incapable de rentrer à la pension, il alla chez Maria, poussant la porte qu'elle ne fermait jamais, la découvrant

recroquevillée sur son lit encore vêtue, la courte flamme de la veilleuse – une mèche sortant d'un liège qui flottait sur une couche d'huile dans un verre – la faisait difforme. Il la secoua. Elle grogna, se laissant faire, maintenant sur le dos, bras et jambes dépliées, ouverte, passive. Et il la baisa sans un mot, sans qu'elle bouge. Il était calmé, reposé même. Il marcha jusqu'à la mer, au delà de Roba Capeù, estimant la somme qu'il avait prise, calculant. Peut-être lui faudrait-il changer de pays, partir pour l'Amérique. Attendre en tout cas avant d'utiliser l'argent. Il descendit sur la grève. L'horizon délavé était rayé de rouge. Le Casino de la jetée n'était qu'un rocher massif, aux contours indéfinis, où l'ombre encore s'accrochait. Pas une ride sur la mer. Des pêcheurs au large s'interpellaient. Carlo se sentit sale, couvert de sueur, d'odeurs, d'une couche épaisse de crasse comme une peau vieillie. Il s'approcha du rivage, se déshabilla lentement et s'avança dans l'eau jusqu'à ce qu'elle recouvrît son sexe, il s'accroupit, se plongea jusqu'aux épaules en se frictionnant dans la mer qui lui parut à peine fraîche, puis ruisselant, il resta assis sur la grève, se séchant avec sa chemise roulée en boule, partant pour le chantier au premier coup de six heures à l'horloge de la cathédrale Sainte-Réparate. Depuis ce matin-là, il attendait que le chantier s'achève, il avait décidé d'attendre mais il n'avait pas appris la patience. Alors il travaillait vite, comme s'il avait eu le pouvoir à lui seul d'accélérer les travaux, ne gagnant à ce rythme qu'il s'imposait qu'une fatigue bienvenue qui le terrassait le soir et aussi cette haine des autres, les maçons, les terrassiers du chantier, qui devaient suivre, pour utiliser, avant qu'il ne durcisse, le mortier que d'un mouvement brutal, Carlo versait près d'eux.

Mais couvrir le lit du Paillon était une longue entreprise et les semaines passaient. Pas d'enquête, un vol sans suite, et s'il n'y avait eu cette pièce de bois que Carlo soulevait parfois, hésitant à l'ouvrir, il aurait pu croire qu'il avait imaginé cela, les aboiements du chien et la silhouette qui courait entre les palmiers puis s'était avancée au milieu du boulevard. Un jour, vers la fin de l'après-midi, Forzanengo avait interpellé Carlo : « Toi, le grand, viens ici. »

Forzanengo était assis derrière une table grossière, couverte de plans, parsemée de traces de mortier séché.

— Tu étais où avant ?

Forzanengo regardait Carlo en tambourinant sur la table de ses doigts crevassés de maçon, les phalanges plates, comme écrasées, semblables à des spatules. Carlo répondit.

— Chez Gimello, reprit Forzanengo, c'est un bon patron, pourquoi tu l'as quitté ? Tu voulais monter ?

Forzanengo se leva, secouant la poussière qui couvrait sa veste de velours.

— Tu sais que les autres t'aiment pas ici. Moi, je dois tous savoir et je sais qu'ils t'en veulent. Tu travailles trop vite. Seulement, si eux, ils t'aiment pas, moi je t'aime bien.

Il se mit à rire, donna une bourrade à Carlo qui eut envie, une envie de tout le corps de lancer son poing au milieu du visage de Forzanengo large, le nez épaté, la peau presque noire de ceux qui ont passé leur vie au milieu de la terre et des pierres.

— C'est comme ça. Continue et à la fin du chantier, je fais quelque chose de toi.

Mon cul. Putana de vie.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? demandait Jouanet, le soir. Il te l'a promis ?

Carlo était allongé, il avait envie de tenir à bout de bras une pelle et de faire des moulinets autour de lui, le tranchant du métal, zébrant l'air, abattant les madriers d'un échafaudage, cisaillant de jeunes arbres, couchant d'un seul coup Forzanengo sur le sol.

— Tu réponds même plus, continuait Jouanet, hé Revelli, tu te vois déjà avec le sifflet entre les dents.

Carlo bondit vers Jouanet, le saisit par la chemise, le souleva du lit sur lequel il était assis et commença à le secouer. Il dépassait Jouanet de la tête. Sauvan se précipita, donnant un coup sec du bord de la main sur l'avant-bras de Revelli. Carlo lâcha Jouanet qui grommelait.

— On peut plus rien dire entre copains.

— Viens, dit Sauvan.

Carlo hésita puis il suivit Sauvan. Ils marchèrent le long des quais du port puis prirent la rue Emmanuel-Philibert, plantée d'acacias. Au bout de la rue, on apercevait la place Garibaldi et la statue du héros niçois qu'on avait inaugurée l'année précédente, Merani prononçant un discours : « Vive le Paladin des temps modernes, vive le chevalier de la Justice et du Droit, Vive la France, vive l'Italie. » Les becs de gaz dessinaient autour de la statue une étoile de lumière jaune aux rayons inégaux et l'un d'entre eux

s'enfonçait dans la rue Emmanuel-Philibert, jusqu'à Carlo et Sauvan.

— Qu'est-ce que tu crois, disait Sauvan, qu'ils vont rester avec toi ? Tu as choisi, Revelli.

— J'ai choisi de pas crever comme un mouton.

— T'as choisi de pas crever avec eux, et ça, même s'ils savent rien, ils le sentent. Ils sont pas cons, Revelli, et il est pas con, Jouanet. Ces choses-là ils les comprennent, même s'ils savent pas lire.

— Je m'en fous, dit Carlo. C'est moi qui ai risqué.

— Leur tape pas sur la gueule.

— Je me défendrai, dit Carlo.

Ils remontèrent la rue Séguranne, entrèrent au Cercle Libertaire où Lambert pérorait, devant une dizaine d'auditeurs, qui parfois l'interpellaient, Lambert brandissait un journal : « Sébastien Faure, l'avait prévu, disait-il, leur manifestation du 1er Mai, c'est le traquenard, c'est comme si on disait aux ouvriers, alignez-vous contre un mur pour qu'on puisse vous fusiller proprement, à dates fixes, et qu'est-ce qui s'est passé à Fourmies, l'année dernière ? Ils ont tiré et ç'a été le massacre et cette année, les ouvriers ont compris, le 1er Mai est mort, camarades. »

Carlo s'était appuyé le dos au mur. Ces voix lui parvenaient de si loin, ces visages étaient si gris, que disaient ces bouches qui s'ouvraient ? Ils se souvenaient pourtant. L'année dernière, collant des affiches dans les rues du babazouk, puis quand il avait su que les soldats avaient tiré, à bout portant, sur les manifestants du 1er Mai, il avait avec Sauvan, Lambert, quelques autres, hurlé sous les murs de la caserne : « Fourmies, Fourmies, À bas l'armée des assassins. » Et ils avaient couru se dissimulant sous les porches jusqu'à ce que la patrouille montée, les chevaux raclant leurs sabots sur la chaussée, ait disparu.

Loin ce temps.

Sauvan s'était avancé et, debout parmi les auditeurs assis qui tournaient leurs yeux vers lui, il parlait méticuleusement. Sébastien Faure après tout n'était qu'un bourgeois, disait-il, et les ouvriers savaient ce que cela voulait dire, huit heures de travail « c'est pas une fumisterie comme tu le racontes » continuait-il, le doigt levé vers Lambert.

— Tu n'es qu'un socialiste, lança Lambert, bientôt tu vas nous dire que la question sociale, c'est les syndicats qui vont la régler.

Carlo sortit du local. Attendre, savoir attendre. Quand le chantier serait fermé, alors il démonterait l'assemblage, prendrait l'argent dans la pièce de bois et ce serait le début.

Il faudrait jouer à coup sûr, calculer, ce ne devait pas être plus difficile que de placer les coins dans l'entaille pour qu'un tronc à demi tranché tombe du bon côté. Si on se trompe il vous écrase. Il ne fallait pas se tromper. Avancer prudemment. Une vie comme une coupe de bois, il faut savoir quels arbres abattre, quels autres conserver pour que la coupe donne chaque année.

Les autres, Jouanet, ceux du chantier, il fallait d'abord qu'ils en aient là. Carlo mit sa main sur son sexe, là. Pourquoi, lui, avait-il risqué ? Qu'est-ce qui les empêchait de l'imiter. Ils étaient comme Vincente.

Tout à coup Carlo revit la scène. Lisa entrant dans l'église, portant Dante dans ses bras, ce petit paquet de dentelles blanches qui hurlait. Lisa qui se penchait vers Dante, lui embrassait le front, murmurait. Carlo suivant le mouvement de ses lèvres. Et Vincente, en retrait, qui semblait ne voir que sa femme et son fils, ce sourire qui le faisait ressembler davantage encore à la mère. Carlo avait eu envie de les laisser là, entre eux, pour s'en aller fumer dehors, sur le parvis, mais Lisa avait pris la main de Carlo, l'avait entraîné vers le bénitier où attendaient déjà Madame Merani et le prêtre. Un instant, tant que Lisa avait tenu sa main, il s'était senti avec eux, puis elle l'avait lâché pour découvrir le visage plissé de Dante, et à nouveau cette sensation de froid dans la gorge, cette peine qu'il avait à la chasser en avalant, ce besoin de fumer qui irritait sa bouche. Et qu'il retrouvait, marchant seul dans la rue Séguranne, les poings serrés comme si l'attendaient dans une encoignure des hommes prêts à bondir sur lui, comme s'il avait dû être prêt à répondre coup pour coup. Deux coups pour un coup. Putana la vie.

13

Au Castèu, à la Crota ou à la Feniera, des cafés du babazouk et des bords du Paillon, on avait d'abord appelé Luigi, Loulou. Puis comme il se faufilait entre les tables, pareil aux gobis, ces poissons qu'on suit quand la mer est calme, zigzaguant entre les rochers et que les gosses réussissent parfois à saisir à la main, l'un bloquant

l'issue, l'autre épuisant l'eau, quelqu'un, peut-être Tacco, le patron de la Crota, avait lancé « Ve lou gobi ». Tout le monde s'était retourné pour voir Luigi se glisser dans le café et le surnom lui était resté « Gobi », Gobi Revelli.

Pourtant il n'avait plus rien de chétif. Il était au contraire trapu, le cou large, le visage trop lourd, gras mais les cheveux noirs bouclés lui donnaient un air léonin, les sourcils très fournis diminuaient encore le front déjà couvert par les cheveux ce qui accentuait l'impression de force têtue. À quinze ans Luigi était un adolescent vigoureux, sans élégance mais que les touristes russes ou anglaises remarquaient.

Elles entraient au Castèu en revenant de visiter la Tour Bellanda qui dominait la Baie et qui était le dernier vestige du château fort détruit sous le règne de Louis XIV « par un duc anglais », disait Chouà en leur servant à boire, dehors sur les tables qu'il sortait et autour desquelles les touristes s'asseyaient avec une désinvolture trop marquée pour ne pas révéler leur inquiétude. Du vin de Bellet, une colline de l'ouest de Nice, dans un fiasco, de la tourte de « blea » la bette – avec des pignons, ou bien à la fin de la matinée une friture pêchée à l'aube, les tranches de citron, taches jaunes sur le gris foncé des poissons minuscules encore grésillant d'huile chaude, un ou deux morceaux de pissaladiera, et ils redemandaient du vin ; détendus, ils posaient des questions un peu comme on fait l'aumône, cette pyramide au cimetière du château qu'est-ce que c'était ? Chouà répondait lentement, racontant l'incendie de 1881, l'explosion d'une herse de gaz juste avant le spectacle, à l'Opéra. La toiture s'était écroulée, et ce soir-là, on devait chanter Lucia. Les pompiers, les marins, les soldats, tout le monde s'y était mis, mais 53 morts étaient alignés côte à côte le matin dans l'église Saint-François-de-Paule. « Ici, les théâtres ça prend toujours feu » disait-il clignant de l'œil à Luigi, et quelqu'un alors, se mettait à raconter le tremblement de terre de 86, le lendemain de Carnaval, « Y en aura d'autres » ; Luigi s'avançait, les mains enfoncées dans sa large ceinture de cuir, montrant d'un mouvement du menton la direction du nord : « Le mont Chauve, on dit que c'est un volcan. » Chouà faisait la moue : « il exagère un peu » semblait-il dire.

Souvent les voitures attendaient ces Messieurs-Dames, place Sainte-Réparate. Les gosses du babazouk, se rassemblaient autour d'elles réclamant quelques pièces ou insultant le cocher, et des mendiants, des vieilles femmes quittaient l'entrée de la cathédrale

dès qu'ils voyaient s'avancer vers les voitures, ces femmes en longue robe blanche, leur ombrelle tournant au bout de leurs doigts gantés, ces hommes qui marchaient derrière elles, le menton levé, avec cette assurance que donne la richesse et la propriété. Parfois l'une de ces femmes, son ombrelle posée sur l'épaule, le visage à demi dissimulé par cet écran de toile, paraissait s'adresser à l'un de ces messieurs en jaquette, dont l'expression changeait alors, devenant, semblait-il à Luigi, trop douce, servile. Mais il imaginait que cette femme, en se retournant, c'était lui qu'elle voulait voir, il faisait un pas en avant, comme s'il s'apprêtait à la suivre, et l'ombrelle tout à coup, dissimulait entièrement le regard, le visage.

Luigi retournait au café, passait une partie de sa journée avec Marcel, Miqueu, Gigi, d'autres jeunes gens qui entre deux chantiers attendaient la chance, vivant de menus travaux, tirant un charreton, employés municipaux le temps d'une élection, chargés de créer quelques bousculades dans les réunions du candidat opposé à celui qui les payait. Luigi, c'était le garçon à tout faire de Monsieur le Député Merani. On le savait et comme Merani était puissant, au mieux avec le Préfet et donc avec la police, on respectait Gobi Revelli. À la Crota, Tacco lui offrait le verre de l'amitié dès qu'il entrait, cherchant à obtenir pour tel ou tel de ses amis, un petit service. « Dis-lui un peu, Gobi, à ton Merani… »

Luigi Revelli écoutait, surpris d'abord de découvrir que ces vieux le traitaient avec respect, puis jouant de sa situation, exagérant son rôle, faisant comprendre à demi-mot que Merani l'aimait comme un fils, et tout le monde savait à Nice que le fils Merani était mort.

Mais à la Feniera, Ugo, le patron, un homme d'une cinquantaine d'années, silencieux, laissait Luigi au comptoir sans paraître le remarquer. Pourtant quand il entrait dans ce café sur les bords du Paillon, du côté de la vieille ville, presque en face du lycée, il sentait qu'on le reconnaissait : Gobi, l'espion de Merani. Des terrassiers, des maçons venus du chantier Forzanengo étaient assis, figés par leur fatigue, leurs mains entourant le verre de vin. Un soir l'un d'eux avait craché dans la direction de Gobi, ne cherchant pas à l'atteindre, simplement à marquer son mépris.

— Revelli merda, avait-il dit.

Ugo avait levé les yeux vers Gobi, en levant le verre.

— Tu bois encore ?

Luigi par défi avait commandé un autre verre. Il n'aimait pas entrer à la Feniera, mais Merani l'y envoyait, pour savoir, parce que

là se réunissaient les ouvriers des chantiers, qu'ils discutaient, oubliant la présence de Luigi et parfois il pouvait saisir une phrase dans le brouhaha, répéter que ceux de Forzanengo, les charpentiers, allaient réclamer un franc de plus par jour, maintenant que commençaient les pluies et si Forzanengo refusait eh bien, eux les charpentiers, qui se tenaient la main, ils quitteraient le travail, ils feraient comme ceux de Cannes qui en 90 avaient demandé 10 centimes de plus par heure et l'avaient obtenus.

Avant le dîner, Merani convoquait Luigi dans son cabinet. Gobi se tenait debout, les mains derrière le dos, retrouvant sans le savoir les attitudes qu'il avait prises les premiers jours chez les Merani, quand ses frères marchaient encore et qu'il les attendait seul dans cette maison plus riche qu'une église.

Meranie terminait une lettre et il questionnait Luigi, sans même lever la tête.

— Alors voyou, qu'est-ce qu'on dit ?

Si Luigi ne répondait pas, il s'interrompait, posant le porte-plume, croisant les mains :

— Tu ne vas pas me raconter qu'on ne dit rien. Qu'est-ce qu'ils pensent de l'élection de Rancaurel ?

Rancaurel, le nouveau maire, était un allié et un rival pour Merani. Les deux hommes se surveillaient. L'un avait joué la carte municipale, l'autre la députation. Leurs domaines étaient ainsi bien délimités mais l'un craignait que le député soit tenté par la mairie et l'autre que le maire cherche à devenir député. Ils se surveillaient. La mairie avec le pouvoir local qu'elle donnait, les emplois qu'elle permettait de créer, les subventions que le Conseil municipal accordait était une place forte à partir de laquelle on pouvait élargir son influence, se créer une clientèle fidèle, prête à suivre n'importe où pour ne pas perdre les pourboires distribués. Merani savait cela et il préférait faire alliance avec Rancaurel, manière de le surveiller, de lutter ensemble si besoin était contre le comte Borriglione qu'ils avaient réussi à chasser de Nice, mais qui venait de se faire élire député de la montagne, Merani obtenant le renouvellement de son mandat.

— Je me demande, continuait Merani, à quoi tu me sers. Et sur les chantiers, qu'est-ce qu'on raconte, et à la Bourse ?

Kermesse, banquet, discours : tout le bord du Paillon décoré de guirlandes tricolores, Merani debout, à la droite du préfet Chasles

qui a Rancaurel à sa gauche. On inaugure la Bourse du travail. « Les travailleurs niçois, amis de l'ordre et soucieux de progrès », avait dit Merani en levant son verre, et le Maire demandait aux ouvriers de « bannir de leurs discussions les questions politiques et électorales ».

Seulement ils votaient et Merani comptait avec leur voix. Il envoyait Luigi Revelli à la Bourse du travail, place Saint-François. Sur cette place ronde se tenait le marché aux poissons ; des charretons, une planche calée les gardant à l'horizontale, servaient d'étal aux pécheurs. Les femmes remplissaient des seaux à la fontaine et lançaient l'eau fraîche sur les « pei » qui brillaient ; les voix aiguës des plus jeunes, actives, bras nus, se répercutaient sur les façades : « Bella poutina », « O bei pei ». Luigi s'attardait entre les charretons. Il rencontrait Chouà qui venait bavarder avec les pêcheurs, traînait devant la Bourse du travail, allant d'un groupe à l'autre, invitant à boire. On le disait l'homme à tout faire du Maire, et souvent les réunions électorales pour le quartier du babazouk se tenaient dans son bistrot, le Castéu. Gobi faisait un clin d'œil au concierge de la Bourse, un employé de la mairie, payé par elle, et passait d'une salle à l'autre, cherchant à savoir qui était là, Lambert l'anarchiste, Sauvan charpentier qu'on disait dangereux, « un socialiste qui se déguise en anarchiste pour mieux recruter », avait dit Merani à Ritzen.

Luigi avait été convoqué dans le cabinet du Docteur, à la fin de l'après-midi, comme à l'habitude. Mais, assis dans l'un des fauteuils, sous le portrait de Garibaldi en chemise rouge chevauchant un cheval blanc, il y avait un jeune homme, les cheveux coupés très court, la nuque presque rasée, qui paraissait moins de vingt-cinq ans.

— Voici Luigi Revelli, en qui j'ai pleine confiance, avait dit Merani, c'est un gamin, mais il sait voir et écouter. Il est né à Mondovi mais il sera français, Luigi…

Merani montrait son interlocuteur qui souriait, les jambes croisées.

— Monsieur Ritzen t'interrogera souvent, c'est un ami.

Chouà avait renseigné Luigi. Ritzen était un jeune commissaire chargé de surveiller les anarchistes, les « rumpa couillons », disait Chouà, les emmerdeurs. Il venait de l'Est, son père avait quitté l'Alsace en 70, plutôt que de subir l'occupation allemande. Une ou deux fois par mois Gobi Revelli rencontrait Ritzen. Quelques

minutes seulement qui laissaient Luigi mal à l'aise. Ritzen l'observait sans dire un mot et Luigi pour que le silence cesse commençait à parler mêlant ensemble des morceaux de phrases cueillies ici et là, dans la rue parfois, à la Crota, à la Feniera ou à la Bourse du travail.

— Tu ne parles jamais de tes frères, avait dit Ritzen à leur dernière entrevue.

Luigi avait commencé à transpirer. Les gouttes de sueur coulaient sur son front, il les sentait glisser dans ses sourcils et l'une parfois parvenait jusqu'à ses yeux, irritant la pupille, le forçant à se frotter la paupière avec le dos de la main.

— Vincente, il travaille chez toi chez Monsieur Merani, et l'autre c'est comment ?

— Je ne le vois pas, dit Luigi, jamais, on se voit jamais…

— C'est Carlo n'est-ce pas, essaye de le voir, c'est ton frère.

Silence à nouveau.

— Penses-y Revelli.

Luigi sortait du commissariat principal, proche de la préfecture. Devant lui la place du Palais, l'étang de lumière, cette réverbération violente après l'obscurité des bureaux et des couloirs. Il clignait des yeux. Il s'immobilisait. Le jour et la ville le rejetaient. Il avait envie de courir vers sa mère, comme autrefois, quand elle vivait. Elle le prenait contre elle, elle le pressait contre ses jambes, ce tablier humide qu'elle portait toujours, elle disait : « Luigi, Luigi, ne pleure pas, ils ne te frapperont plus. » Elle lançait une malédiction à Vincente, elle hurlait, elle caressait ses cheveux. Et lui, les yeux fermés : « Serre-moi, maman, disait-il, serre-moi. » Elle l'emprisonnait lui tenant la nuque et il reniflait, sachant que s'il ouvrait les yeux il trouverait la nuit encore, ce tablier noir. Et il était rassuré de cette nuit que sa mère créait ainsi en plein jour. Mais il devait traverser la place du Palais, longer le mur de la caserne Rusca pour rejoindre la rue Saint-François-de-Paule. Il entendait parfois un commandement hurlé, une sonnerie de clairon, et la tentation le prenait de partir, comme Pascalin, un jeune du Castèu, qui avait pris le train pour Marseille et là-bas, disait-on, il avait signé à la Légion. On racontait aussi qu'il suffisait de se présenter au consulat des États-Unis, on s'engageait pour cinq ans dans leur marine et quand une escadre jetait l'ancre à Villefranche, on prenait le canot qui faisait la navette entre la Darse et les bateaux. Après la visite

médicale on partait avec eux et les cinq ans passés on devenait américain.

Au lieu de rentrer directement à la maison Merani Luigi allait au Castèu. Il s'installait au fond de la salle. Gigi, qui habitait rue Droite, dans le babazouk, était là le plus souvent. Ils restaient face à face, silencieux. Chouà leur demandait un coup de main, pour allumer le feu du four, scier du bois, déplacer des tables. À la fermeture du Castèu, ils traînaient encore, se retrouvant toujours dans les petites rues, du côté de la place Masséna, s'attardant devant les music-halls pour touristes ; des filles avec des robes rouges qu'ils apercevaient, quand la porte d'un hôtel s'ouvrait, et que dans la lumière crue, ils devinaient des silhouettes, hommes et femmes l'un contre l'autre. Ils se donnaient des coups de coude, échangeaient en niçois des commentaires, puis ils traversaient la ville longeant le Paillon, descendant la rue Bonaparte jusqu'à la place Pellegrini, s'arrêtant devant l'entrée du bordel, s'éloignant, revenant. Une nuit Luigi s'y était rendu seul avec dans ses poches les pièces économisées depuis des mois, celles que Merani lui donnait ou celles qu'il trouvait, ouvrant une armoire quand il était sûr que la maison était déserte, fouillant dans les poches des gilets, découvrant toujours quelques sous oubliés.

Maintenant Madame George dans l'entrée du bordel le tenait aux épaules, le poussait vers le salon mais Luigi secouait la tête.

— La plus chère, je veux la plus chère, disait-il.

Madame George lui avait caressé le visage.

— Tu as l'argent au moins.

Il avait ouvert ses mains, et une à une, Madame George avait pris les pièces comme on picore, lui laissant quelques sous.

— Tu lui donneras ça, après, si tu t'es amusé, ajoutait-elle en lui serrant le poignet.

Puis elle avait jeté un coup d'œil au tableau des chambres.

— Il y a l'Anglaise, disait-elle, mais cette nuit, je ne peux pas, tu reviendras, je vais te donner…

Il s'était allongé sur le lit et la fille, une brune d'une trentaine d'années, les joues couvertes des cercles du maquillage, avait commencé à le caresser, puis elle était venue sur lui, le tenant aux épaules, pesant, ce visage qu'il voyait, le menton lourd, les seins qu'il aurait voulu toucher, mais elle le tenait sous elle, prisonnier.

— Reviens, avait dit Madame George, reviens je te donnerai l'Anglaise.

Mais Luigi n'avait plus eu besoin de revenir. Les filles comme si elles avaient su, commençaient à tourner autour de lui, ou bien c'est lui qui, après la nuit au bordel, les découvrait. Il les entraînait vers le château, elles se laissaient conduire, sachant qu'ils se coucheraient sous les pins, et devant eux, le port, la mer. Avant de s'éloigner Luigi faisait à Gigi un clin d'œil, un geste complice. Parfois une fille refusait, elle repoussait Luigi, elle se mettait à courir, alors il l'insultait, lui jetant des pierres, la rattrapant, lui donnant une claque du revers de la main. Ils étaient seuls, face à face, il la collait contre un arbre, il s'appuyait contre elle, lui maintenant les bras immobiles, glissant son genou entre ses cuisses. Elle pleurait, s'abandonnant souvent, se débattant encore quelquefois et il la laissait alors, après une dernière insulte, un simulacre de coup de poing, de coup de pied qui la faisait se recroqueviller craintive. Et Luigi rentrait par les raccourcis, qui à travers les pins descendent vers la vieille ville. Il lui fallait bien regagner la maison Merani. Le plus tard qu'il le pouvait, pour ne pas rencontrer Vincente ou Lisa. Elle lui parlait à peine se contentant de dire, le regardant dans les yeux : « Travaille, fainéant, au lieu de traîner. » Il riait, rejetant ses cheveux en arrière, d'un mouvement désinvolte mais il mettait un long moment à retrouver son insouciance. Elle lui donnait à nouveau envie de partir, de pleurer et ce n'était que quand il s'était éloigné de la rue Saint-François-de-Paule, qu'il racontait à Gigi, qu'il oubliait Lisa, son mépris.

Vincente se contentait de l'interroger des yeux, sans jamais dire un mot mais Luigi n'aimait pas ce regard. Pour ne pas avoir à affronter Lisa et Vincente il prenait ses repas avant eux, debout dans la cuisine. Quand ils entraient, il s'essuyait la bouche du revers de la main, il sortait, allait dans sa chambre ou le plus souvent au Castèu ou à la Crota.

Assis au fond du café, jouant parfois avec Gigi à la mora, lançant leurs mains au-devant du visage, criant un chiffre et celui qui gagnait avait deviné le total des doigts déployés, Luigi attendait que la journée passe, qu'une fille se présente.

Chouà parfois lui proposait une place de figurant pour le soir, au théâtre de l'Opéra. Une aubaine que distribuaient à leurs amis les protégés du maire. Luigi vers six heures, s'asseyait au milieu des décors avec les autres figurants. Puis le régisseur en hurlant les faisait avancer sur la scène à peine éclairée, il montrait les principaux mouvements, il secouait l'un des figurants, Luigi

quelquefois : « Toi, tu as compris, tu sais ce qu'il fait, lui. » Quelques figurants professionnels servaient de guide aux autres. Avant la représentation, on leur donnait un morceau de pain, du fromage, un verre de vin. Ils s'habillaient en plaisantant et enfin c'était l'éclat des cuivres, les soleils des lampes à gaz, les chœurs, la chanteuse en voile blanc, transparent.

Quand le rideau tombait sur le dernier acte, que déjà Luigi tendait la main pour recevoir les deux ou trois francs qu'on leur versait pour un soir, il se sentait vide, volé. Il rentrait immédiatement à la maison Merani et allongé sur le lit, il revoyait les scènes, il entendait la musique, il fredonnait à voix basse les airs que peu à peu il apprenait. Pendant plusieurs jours il les chantait dans la cour, pour Thérèse, s'interrompant quand Lisa ou Vincente passaient, gêné de se laisser surprendre. Mais le besoin était si fort qu'il recommençait jusqu'à ce que, les jours succédant aux jours, la musique en lui peu à peu se tarisse.

Il gardait longtemps le souvenir de ces moments où il se découvrait tout entier rassemblé en lui-même, rond, lisse comme un des galets avec lesquels quand il flânait avec Gigi le long de la grève ils tentaient de faire des ricochets. Alors qu'il chantait ainsi dans la cour. Madame Merani l'avait interpellé, lui demandant de la rejoindre au grand salon.

— Le voici notre chanteur, notre ténor, disait-elle comme il entrait.

Entourant Madame Merani, deux femmes étaient assises, l'une, la plus âgée, les jambes qu'on devinait écartées sous la robe, les mains fermées sur les accoudoirs du fauteuil, le buste haut, les yeux mobiles.

— Tu sais un air complet, ou bien quelques mots par-ci et par-là ? demanda-t-elle d'une voix impérieuse.

— Il pourrait apprendre, dit Madame Merani.

— Il n'a pas la tête de quelqu'un qui apprend, votre chanteur.

Luigi baissait les yeux.

— Mais Comtesse, dit avec un accent étranger la plus jeune des deux femmes, il sait peut-être déjà.

Elle portait une robe droite comme Luigi n'en avait jamais vu, ne laissant deviner ni l'existence des seins ni des hanches.

— Veux-tu chanter, sais-tu vraiment ?

La voix était toujours dure.

Luigi quand le prêtre l'interrogeait à Mondovi ne réussissait pas à lever la tête autrement que pour donner un coup d'œil, surprendre une expression du prêtre, savoir s'il allait ou non recevoir une taloche parce qu'il ne savait rien ou bien réussir par son silence, son absence, à le désarmer.

— Luigi, commença Madame Merani.

Luigi la regarda.

— Luigi, répéta-t-elle.

Il l'avait désarmée.

— La comtesse d'Aspremont voudrait que tu chantes, chez elle, dans sa propriété. Peux-tu apprendre quelque chose ? – Madame Merani se tourna vers la comtesse – je peux lui faire donner quelques leçons, ajouta-t-elle.

— Il lui faudrait un costume, n'est-ce pas Helena ! répondit en riant la comtesse d'Aspremont. Nous le déguiserons en prince russe même s'il chante du Verdi.

Il y eut un moment de silence.

— Si vous le permettez, je m'occuperai de lui, dit Madame Merani. Tu peux aller Luigi.

La fête de charité de la comtesse d'Aspremont était un des moments importants de la vie niçoise. Le dimanche précédent celui des Rameaux, elle invitait dans son château du Ray, tout ce que Nice et Cannes comptaient de célébrités internationales ou de notabilités locales. Mais la Comtesse séparait ses invités. Les uns n'avaient accès qu'aux terrasses inférieures du parc, et des domestiques interdisaient par leur seule présence l'entrée des salons du château. Des cartons de couleur différente permettaient de diriger les invités vers le parc ou les bâtiments.

Plusieurs semaines durant, la Comtesse abandonnait les salles de jeu du Casino de la jetée pour se consacrer à l'organisation des festivités. Elle entraînait la baronne Helena Karenberg.

— Helena, vous allez venir avec moi, disait-elle en entrant dans la bibliothèque de la villa Karenberg.

La Comtesse prenait Helena par la main, se tournait vers Frédéric Karenberg.

— Votre sœur, Frédéric, s'ennuie et vous ne la distrayez pas. Vous êtes un garçon sinistre. Allons Helena, je vous attends.

Helena soupirait, quittait la bibliothèque que parcourait la Comtesse, prenant un livre, interrogeant Frédéric.

— Dites-moi, le Grand-Duc et la Duchesse seront-ils encore à Nice, je compte sur vous Frédéric, je veux voir Pierre de Russie à ma fête.

— Vous savez bien Comtesse que je ne vois personne, je suis anarchiste, si je les voyais je leur lancerais des bombes…

La Comtesse s'immobilisait.

— Ne plaisantez pas, monsieur le Baron, vous, avec ce que vous représentez, vous n'avez pas le droit, même pour jouer.

— Mais je ne joue pas…

Frédéric allumait un cigare, passait sur la terrasse, s'appuyait à la balustrade. Il faisait chaud, ici, même au cœur de l'hiver, quand le soleil dès quatre heures disparaît à l'ouest dans l'étoupe grise, nuages en bandes qui s'étiraient au-dessus de l'Estérel. La chaleur s'était accumulée, au pied de la façade de la villa, sur le marbre de la terrasse, comme une eau qui coule et rejaillit.

— Frédéric…

La Comtesse s'approchait de Karenberg, elle lui prenait la main, elle la serrait.

— Frédéric, vous autres Russes, vous êtes des destructeurs, comment dites-vous.

Karenberg dégagea sa main. Il connaissait la comtesse d'Aspremont, son exaltation, murmurait-on avec un sourire.

— Nihiliste, dit-elle, voilà, des nihilistes.

Elle prit un air enjoué qui, pour un instant la rajeunit, le visage transformé par une idée, un souvenir peut-être, affiné, l'expression mutine, les lèvres un peu pincées, les yeux plus mobiles encore.

— Savez-vous Frédéric qu'on vous surveille ? C'est peut-être que vous êtes vraiment un anarchiste.

Elle secoua la tête, se mettant à rire trop fort, prenant à nouveau la main de Karenberg qu'il lui abandonna pour savoir.

— Mais je ne peux pas le croire, vous, Baron.

— Pouvez-vous m'expliquer ?

— Ah ! vous prêtez enfin attention à moi Frédéric.

Elle lui serrait la main et sous les gants de dentelle il devinait la peau, glacée lui semblait-il.

— Un petit jeune homme que m'envoyait le Préfet, un nouveau commissaire, mais sachant se tenir dans un salon, il n'a pas le visage d'un policier, il m'a interrogée sur vous, sur Helena, feriez-vous vraiment trembler le tsar, Frédéric ? Moi qui vous demande d'insister auprès du Grand-Duc.

— Voilà Helena, dit Karenberg, en retirant sa main.

— Qu'elle est belle, dit la Comtesse, ma chérie vous êtes éblouissante, allons donnez-moi le bras, vous allez me vieillir, mais enfin.

Karenberg baisait cérémonieusement la main de la Comtesse qui ne la retirait pas, puis il embrassait sa sœur.

— Prenez soin de ma petite sœur, disait-il.

La comtesse d'Aspremont se retournait, descendant les marches qui de la terrasse conduisaient au parc, elle riait, agressive.

— Comme de vous-même, Frédéric, je vous assure.

Comment ne pas rire avec elle ? Sa franchise, son avidité étaient une forme de la santé. Souvent quand Frédéric la rencontrait, il pensait à Catherine Petchera cette amie de sa mère qui venait à Semitchasky, l'été. Elle possédait une résidence à quelques kilomètres du château. Son mari, un haut fonctionnaire de la Cour, restait à Pétersbourg. « Chère amie, disait-elle à la Baronne, je vous enlève Frédéric, je n'ose pas rentrer seule, je vous le renvoie. » D'abord ils marchaient à pied dans les allées, la voiture avançant au pas derrière eux, elle parlait de son enfance, d'un séjour à Nice précisément, puis de Karlsbad. Quand ils longeaient les étangs, les moustiques commençaient à les assaillir, ils montaient en voiture et il fallait fermer les glaces. Il faisait lourd, la voiture sentait le cuir, le parfum. Les genoux se touchaient et Frédéric sentait bien qu'elle recherchait ce contact. Un soir elle prit son bras, l'entraîna chez elle alors qu'à l'habitude il la quittait sur le perron.

« Tu m'as protégée, disait-elle, il faut que je te remercie. » Ainsi il découvrit la femme. Elle était vive, elle donnait à Frédéric des livres interdits, elle disait :

« Cette Russie meurt Frédéric, et c'est pourquoi tu es là, avec moi, il ne faut pas respecter ce qui est mort. » Parfois elle s'absentait pour quelques jours et Frédéric guettait son retour, marchant seul dans les allées du parc, mesurant combien elle lui manquait, blanche et ronde. Quand elle le prenait dans ses bras, il s'y blottissait, avec la sensation douce de disparaître peu à peu, et à la fin elle était à lui. Mais après l'amour, il fallait qu'il regagne Semitchasky où sa mère faisait mine de ne rien comprendre, – et peut-être vraiment n'avait-elle pas deviné – Catherine le raccompagnait. Il était devenu son confident, elle était sa maîtresse, au sens le plus fort, le guidant, l'aidant à s'interroger et à comprendre. Elle avait dîné à Pétersbourg avec un général, ami de

son mari, responsable de la III^e^ Section de la Police secrète. Elle s'indignait : ils ont des espions partout, ils achètent les hommes, ils les tuent.

« Ce comte Tohnlehm, Frédéric, tu l'as vu chez moi, eh bien il travaille pour eux à Paris, à Genève, à Nice. Chaque semaine il envoie son rapport. Voilà la Russie Frédéric, je la hais cette Russie-là. »

Ce souvenir de Catherine Petchera qui revenait à Frédéric Karenberg parce que la comtesse d'Aspremont était comme elle l'une de ces femmes qui avaient refusé d'être des reflets, qui se donnaient un visage. Ce commissaire aussi dont parlait la Comtesse. La France était l'alliée de la Russie, et les polices, bien sûr, collaboraient. Un dossier à Pétersbourg au nom des Karenberg devait se gonfler de notes, de renseignements.

Frédéric Karenberg écrasa son cigare sur la balustrade. Il avait vu Catherine pour la dernière fois, il y avait une dizaine d'années. La baronne Karenberg avait décidé, sans doute pour rompre cette liaison qui durait depuis trop longtemps, d'envoyer Frédéric à Vienne. Il avait vingt ans. On venait d'assassiner le tsar. La Baronne craignait que son fils ne soit définitivement corrompu par les idées nouvelles. Et Catherine était le poison.

Nuit de séparation, par les fenêtres ouvertes de la chambre, l'odeur de l'herbe sèche, qu'apporte chaque rafale de vent. « Va », disait Catherine. Il refusait de partir. La tête posée sur ses genoux, il sanglotait.

Il ne se souvient plus de son visage mais encore de cette odeur de foin et de la main qu'elle passait dans ses cheveux. Il fallait bien partir.

Qui donc lui avait dit, quatre ou cinq ans plus tard, alors qu'il vivait à Aix avec sa sœur, que Catherine Petchera était morte bêtement, une barque qui renverse et cette robe blanche qui gonfle comme une fleur avant de disparaître dans le lac ?

Karenberg revint dans la bibliothèque. Il ferma la porte-fenêtre. Il aimait se trouver ainsi dans l'obscurité, les livres formant autour de lui comme une forêt ou une foule fraternelle. Il lui fallait leur présence silencieuse pour qu'il osât à son tour, ouvrir ce cahier, prendre la plume, ajouter quelques mots à son journal, écrire ce soir : « Le souvenir de Catherine Petchera voici qu'il est revenu. Elle est la neige brûlante de froid, la Russie qui me manque avec ses terres qui ondulent dans la brume d'été comme la mer ici, car la

Russie est le pays où la terre devient océan. Ailleurs chaque espace a sa limite. Seule la mer me rappelle le sentiment que j'éprouvais. J'essayais d'atteindre les limites de notre parc à Semitchasky et je ne parvenais jamais qu'à une butte derrière laquelle recommençait la plaine ou la forêt. Il me semble que c'est cela qui nous habite, nous autres Russes, nous qui sommes des navigateurs terriens, nous avons besoin d'être dévorés par quelque chose qui n'a pas de fin. Mystique, politique ou passion, nous sommes les fils d'un océan continental. »

Karenberg referma son cahier. Il en était réduit depuis qu'il avait quitté Catherine à soliloquer. Helena était trop frêle pour porter les mots qu'il aurait pu lui dire. D'ailleurs entre eux, à quoi bon parler ? Il suffisait qu'il la prenne contre lui, qu'il dise « petite sœur » et qu'elle se laisse aller, pour qu'ils sachent à quel point l'un et l'autre étaient parvenus de leurs pensées. Mais souvent Karenberg éprouvait le besoin de trouver un interlocuteur, de briser avec sa voix, une autre voix. À Aix il avait accepté dans cet espoir d'être affilié à la franc-maçonnerie. Le conservateur du Musée et un professeur d'histoire romaine avaient été ses parrains. Durant quelques semaines il avait connu une excitation intellectuelle à la pensée qu'enfin il entrait dans une société secrète, qu'il allait courir un danger, comme ces décembristes qu'on avait déportés en Sibérie ou ces conspirateurs que l'on avait pendus parce qu'ils avaient essayé d'abattre le tsar. Peut-être aussi pourrait-il trouver des hommes avec qui parler. Des voix qui ne seraient plus seulement des mots imprimés, voix nues et pures, mais des voix avec un visage, des yeux, des mains. Déception. Mieux valait lire Herzen, Pouchkine ou même Stendhal qu'écouter le docteur Merani ou le Vénérable Bertagna.

Peut-être était-il trop timoré encore. Que risquait-il pourtant ? Il sonna. Le gardien restait à la villa avec sa femme, jusqu'au dîner.

— Marcel, dit Karenberg, vous devez connaître la rue Séguranne, expliquez-moi.

Le commissaire Ritzen, sut le 24 mars 1894 par l'un de ses indicateurs, que le baron Frédéric Karenberg, né le 7 janvier 1861 à Semitchasky (Russie) propriétaire – et sur lequel le Préfet de Police de Paris lui-même avait attiré l'attention par une note, sans doute élaborée avec le concours de l'Okhrana, la police secrète russe – que ce descendant d'une des plus vieilles et des plus riches familles de l'aristocratie avait assisté à une réunion anarchiste au Cercle

Libertaire de la rue Séguranne. Il était intervenu plusieurs fois pour décrire la situation en Russie.

« Il faut reconnaître, écrivait l'indicateur au commissaire Ritzen, que la baron Karenberg ne s'est pas montré précis. Je ne saurais dire s'il s'agit de prudence ou d'ignorance. Il m'a semblé que le Baron était une sorte d'artiste, de professeur ou de littérateur plutôt qu'un enragé politique. Il a dit cependant – il a répété ces paroles dans chacune de ses interventions et je les résume en essayant de rapporter l'essentiel – que « l'Océan russe serait bientôt secoué par la tempête sociale ». Comment il y avait eu un long affrontement entre Sauvan et Lambert – dont je rends compte par ailleurs dans deux notes distinctes – sur les mérites du socialisme et de l'anarchisme, le baron Karenberg a indiqué qu'en Russie les anarchistes joueraient le rôle d'étincelle mais que la poudre ne pouvait qu'être socialiste, parce que le peuple russe était depuis toujours groupé dans des collectivités. Je ne crois pas utile de rapporter un long développement du Baron – qui a provoqué l'ennui de l'assistance – sur la façon dont sont organisés les paysans russes dans leur village. À la fin de la réunion Sauvan et Karenberg sont sortis ensemble. Ils semblaient ne pas se connaître au début de la réunion. Mais ce n'est peut-être qu'une dissimulation. »

— Tout cela n'est pas bien sérieux.

Le préfet Chasles rendit à Ritzen le rapport. Ce jeune commissaire avait une conscience toute germanique de son devoir et il ne s'était pas encore rendu compte qu'il était ici aux antipodes. Chasles prit Ritzen par le bras et le raccompagna vers la porte du bureau. Les larges fenêtres donnaient sur le jardin de la préfecture, planté de palmiers, de lauriers, de cactus. Chasles s'arrêta devant une baie, montra les palmiers.

— Nous sommes déjà dans le Sud, mon cher commissaire, ce n'est pas l'empire turc mais grec. Vous connaissez la Jeanne d'Arc niçoise, Catherine Séguranne ? Une héroïque lavandière qui chassa les Turcs précisément à coups de battoir à linge, et en leur montrant la partie basse de son anatomie, ne souriez pas, la politique ici c'est oriental. On distribue des bakchichs, on achète les voix, tenez, notre bon maire, Rancaurel, faites donc un tour dans un café, vous le connaissez, le Castèu, à la veille des élections. On y fait la queue. Le patron, qui a quelques intérêts dans l'une des maisons de la place Pellegrini, y distribue des pièces aux électeurs. Et si Rancaurel est élu, eh bien, ils ont encore quelques pièces. Et il y a foule, croyez-

moi. J'ai, mon ami, mes informateurs moi aussi. Alors vos anarchistes, vos socialistes, votre baron Karenberg, non pas ici, mon cher, pas ici.

Ritzen pliait son rapport lentement sans regarder le Préfet.

Si jeune, ce commissaire nommé à Nice, un beau début, sans doute des appuis au ministère. Chasles retint Ritzen au moment où celui-ci le saluait.

— Cela dit toutes mes félicitations, Commissaire, plus rien ne vous échappe à Nice, continuez. Après tout, nous avons ici beaucoup de têtes couronnées, si l'un de ces cons nous faisait un attentat, je m'en remets à vous totalement.

Dans les jours qui suivirent Ritzen convoqua « les chevaux de son manège ». Lambert, Sauvan, d'autres qu'un policier en bourgeois allait chercher sur les chantiers ou le soir dans les quartiers de l'est ou du nord. Le yacht du prince de Galles, le *Britannia* était depuis le 20 mars amarré au port de Nice et il fallait redoubler de précaution, faire sentir à ces vieux chevaux, qu'on ne les lâchait pas, que le Commissaire tenait les rênes et qu'il savait. Le Ministère avait multiplié les dépêches, le procès d'Émile Henry, ce « fou meurtrier » devait s'ouvrir à Paris et – précisait une note confidentielle signée du directeur du Cabinet du Ministre – tous les policiers savent que le crime et les attentats sont une maladie contagieuse. Émile Henry tel que l'ont décrit les journalistes toujours prêts à vanter les mérites d'un criminel – et pas seulement ceux qui écrivent dans les feuilles anarchistes – peut apparaître aux yeux de certains exaltés comme un justicier se sacrifiant pour la cause. L'attentat commis au café Terminus par son horreur fascinera la tourbe des déclassés et des maniaques. Il faudra donc que les policiers chargés de ces problèmes veillent avec un soin particulier au maintien de l'ordre républicain. La période du procès – qui devrait s'ouvrir courant avril – pourrait être choisie par les anarchistes pour des actions d'éclat. »

Ritzen se mit donc en chasse. Il ne faisait jamais asseoir ceux qu'il interrogeait. Il les regardait longuement, attendant que le besoin de parler les prenne, mais Lambert, Sauvan, se taisaient. Sauvan s'appuyait au mur, méditatif, ironique, défiant Ritzen et c'était le Commissaire qui disait :

— Voyons Sauvan, je ne savais pas que tes idées te conduisaient à fréquenter les barons russes ? Ah vous êtes curieux vous autres.

Le charpentier ne bougeait pas, mais quand le Commissaire s'interrompait, il répondait d'une voix très calme :

— Monsieur le Commissaire, vous m'avez fait quitter le chantier, vous n'avez pas le droit, je vais prendre un avocat, je dois gagner ma vie, l'État ne me paie pas, monsieur le Commissaire.

— Demande à ton ami le baron Karenberg.

D'un geste Ritzen signifiait à Sauvan qu'il pouvait foutre le camp. Et il passait à un autre de ces messieurs. Il eut du mal à trouver Carlo Revelli. À la pension Oberti on ne savait rien, Sauvan avec nonchalance avait répondu que Revelli travaillait chez Forzanengo, à la couverture du Paillon. Mais les travaux étaient achevés depuis plusieurs mois. C'est une demande de renseignement de la gendarmerie de Drap, une petite bourgade de la vallée du Paillon, à une dizaine de kilomètres à l'est de Nice qui mit Ritzen sur la piste de Carlo Revelli. Le Piémontais venait d'acheter un terrain qui dominait la rivière, un flanc sec et rocheux de colline, il vivait dans une cabane et demandait le droit afin d'exploiter une carrière de posséder des explosifs. Pour Ritzen tout devint clair : les anarchistes avaient donné l'argent à Revelli et ainsi ils se procuraient de quoi fabriquer légalement leurs bombes. Là, enfin, il tenait une piste.

Un matin, il partit pour Drap en voiture. Le cocher menait bon train, longeant la rive gauche du Paillon, s'enfonçant dans cette large vallée qui, entre les pentes caillouteuses avec souvent des terrasses plantées d'oliviers, roulait des eaux terreuses. Il avait plu depuis plusieurs jours dans l'arrière-pays, de lourds orages qui ruisselaient, creusant le sol pierreux, arrachant le limon, mettant parfois à nu les racines écorchées des arbres. Mais ce matin-là, le ciel était une tente bleue tirée sur l'arc des cimes.

À la Trinité-Victor, Ritzen s'arrêta à la gendarmerie et requit un brigadier pour l'accompagner jusqu'à Drap. Il avait en mémoire l'arrestation d'Émile Henry telle que l'avait rapportée les journaux, l'homme tirant des coups de feu sur ses poursuivants après qu'il eut jeté sa bombe, dans la salle du café.

Passé la Trinité-Victor, la route montait plus vite entre des platanes. Le paysage était aride, les arbustes clairsemés, les oliviers rares.

— C'est pauvre, dit Ritzen au brigadier.

— Ils abandonnent tous la terre, dit le gendarme.

Il s'appuyait sur son sabre laissant aller son corps selon le mouvement de la voiture.

— On dirait l'Algérie, continua-t-il. Ça n'intéresse plus que les macaronis, eux, ils ont faim, ils sont trop nombreux en Italie, ils prennent notre place ici. Ils sont travailleurs, on ne peut pas dire. C'est pas les Arabes, ceux-là je les ai vus…

Ritzen n'écouta plus. Les hommes parlaient trop, toujours. Ils ressemblaient à ces boîtes à musique que les Ritzen avaient réussi à emporter avec eux quand ils avaient quitté l'Alsace. Un déclic et la musique commence, toujours la même, sans surprise. Ritzen pensa à Sauvan. Lui savait se taire. Et tout à coup une remarque s'imposa au Commissaire : pourquoi Sauvan le silencieux avait-il dit que Revelli travaillait chez Forzanengo ? Il eut dû simplement hocher la tête, ou murmurer « je ne sais rien monsieur le Commissaire, cherchez, vous trouverez bien Carlo Revelli ». Surprise, il avait parlé, donc il taisait autre chose.

À Drap, la mairie renseigna Ritzen. À cinq kilomètres plus à l'est, il fallait prendre un chemin muletier vers le hameau de Darbella. Le Piémontais était là. Il avait payé sans discuter, du bel argent. Et il vivait sur son terrain, une ancienne carrière qu'il voulait remettre en exploitation.

— Il faudra qu'il travaille jour et nuit, disait le maire. Seul il ne réussira pas, ou alors, il vivra comme une bête. Pas comme un humain.

Le brigadier alors qu'ils se dirigeaient vers le chemin muletier reprenait ses commentaires que Ritzen n'écoutait plus.

— Les Piémontais, disait-il, ils ont le travail dans la peau, je les connais, ils ont acheté pour deux sous de la terre au bord du Paillon, ils la retournent, ils vont jusqu'à l'os, et ils font pousser sur la pierre, ah, ils ont faim alors ils ne dorment pas.

Après une demi-heure de marche on accédait à un vallon qui s'élargissait et dont l'un des flancs était creusé comme une motte de beurre entamée. Des blocs dispersés sur le sol, partiellement fragmentés donnaient une impression de chaos. Une cabane de planches était adossée à la paroi. Des coups sourds résonnant derrière des blocs plus massifs provenaient du bord opposé de l'excavation. Ritzen eut la tentation de demander au gendarme de dégainer son arme puis il se reprit. Ils s'approchèrent et découvrirent courbé, Carlo Revelli, un lourd marteau tenu à deux mains, qu'il abattait de toute sa force sur la pierre friable. Il obtenait ainsi des éclats qu'il brisait à leur tour, tamisant, accumulant le sable et le portant, pelle après pelle sur un charreton. Ritzen

demeurait immobile, regardant Carlo, ces muscles des épaules et du bras se contractant sous la peau luisante de poussière blanche mêlée à la sueur. À un moment donné Carlo levant la tête les aperçut. Ses cheveux étaient collés sur le front, la moustache elle aussi blanchie. Il posa son marteau, se redressa, dépassant d'une tête Ritzen et le brigadier.

— Revelli, on ne te voit plus, dit Ritzen.

— Pourquoi on devrait me voir ?

— Tu sais que j'aime bavarder avec les gens comme toi, de temps en temps, continuait Ritzen, vous avez toujours de bonnes idées vous autres.

Ritzen s'assit sur un bloc. Carlo reprit son marteau et recommença à frapper, des coups plus lents mais plus forts.

— Tu es devenu riche ? demanda Ritzen.

Carlo s'arrêta.

— Ça t'a coûté cher tout ça.

Ritzen montra la carrière, la cabane, les oliviers et les figuiers qui entouraient le flanc ouvert et couvraient les planches qui descendaient jusqu'à la rivière.

— J'ai travaillé et personne n'en voulait.

— Quand même, dit Ritzen, on t'en a pas fait cadeau.

— J'ai travaillé tout l'hiver chez Forzanengo.

Forzanengo dissimulait autre chose, peut-être un vol, un crime comme celui que Ravachol avait commis.

— Ne me fais pas croire ça à moi, dit Ritzen.

Carlo se remit à frapper sans hâte, calmement. Il s'était assis les jambes écartées, la pierre entre ses cuisses, et Ritzen était pris par le rythme, le martèlement régulier, le marteau paraissant rebondir sans effort sur la pierre, le bras comme un levier métallique, indépendant de cet homme assis qui de temps à autre le regardait, le visage impassible couvert de sueur. Ritzen sentit le découragement le gagner : ce Piémontais lui échappait.

Le Commissaire se leva, il était à nouveau le lycéen frêle que l'on bousculait dans la cour d'une poussée de la paume sur la poitrine, « écarte-toi ». Il avait beau se précipiter poings dressés, les grands d'une bourrade l'envoyaient contre le mur, lui arrachant son cartable.

— Tu vas venir avec moi, dit Ritzen.

— Moi ?

— Et dépêche-toi.

— Je travaille.

— Dépêche-toi.

Le brigadier s'était avancé.

— Écoute monsieur le Commissaire, dit-il à Revelli.

Carlo posa son marteau, alla jusqu'à un tonneau rempli d'eau, s'aspergea le visage, se lava le torse, les avant-bras avec une lenteur que Ritzen trouvait insupportable. Mais il se contenait, transpirant maintenant que le soleil frappait la carrière, réfléchi par la pierre, séchant l'air, plaquant sur le sol une lumière blanche, couleur du métal qui va fondre.

— Passe devant, dit Ritzen.

Carlo sa veste pliée sur le bras, la chemise au col ras serrant la peau brique où les veines traçaient leurs sillons comme d'épaisses nervures, regardait Ritzen.

— C'est pas juste, dit Carlo.

— C'est moi qui décide de ce qui est juste, dit Ritzen, pas toi.

Et de sa paume il poussa Carlo vers le sentier.

Revelli passa l'après-midi et la nuit au commissariat principal. Ritzen avait vérifié ses activités dans les derniers mois, examiné les enquêtes en cours, il n'avait rien trouvé. Forzanengo regrettait Revelli qu'il avait voulu nommer contremaître et qui avait travaillé dur, pendant tout le chantier. « S'il veut, il n'a qu'à se présenter, je l'embauche tout de suite », disait Forzanengo.

À l'aube un gardien avait secoué Carlo qui s'était endormi sur l'un des bancs de la salle de police.

— Tu peux partir.

Carlo se releva, il prit sa veste qu'il avait roulée en boule sous sa tête.

— Allez, dehors.

Nuit encore. Deux tombereaux, leurs conducteurs debout les rênes passées dans la saignée du coude, s'interpellant, traversent la place du Palais. Il a dû pleuvoir, les becs de gaz se renvoient des lueurs jaunes qui rebondissent en se brisant sur des flaques aux contours indécis que l'obscurité efface.

Fils de putain. Carlo crache. Ils peuvent tous s'y mettre, tous armés de haches, il ne dira rien. C'est lui qui restera debout. Ils laisseront tomber la cognée. Et un jour je lèverai la hache et ils se fendront au premier coup. Les paysans, sur le marché du cours Saleya, déchargeaient les cageots de légumes et, battant la cadence, couvrant leurs voix et les bruits, le ressac de la mer proche. Carlo

dans un des cafés déjà ouverts le long du marché mangea l'une de ces soupes épaisses du matin, à peine tiédie, les légumes entiers, morceaux de pommes de terre et haricots rouges et dans laquelle on brise le pain. Des paysans, des charretiers, étaient assis à la table commune, silencieux, graves même. Quelqu'un secoua Carlo qui sursauta.

— Tu t'endors, Revelli ?

C'était Cauvin, le fermier des Merani, qui s'asseyait près de Carlo, l'interrogeait en attendant qu'on le serve.

— Vincente m'a dit que tu as acheté ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Du sable ? Tu as raison, ils construisent partout. À vous trois les Revelli vous pouvez en abattre du travail dans une journée.

Carlo s'essuya les lèvres en se levant.

— Je reste seul, dit-il.

Seul il avait sauté la grille cependant que le chien aboyait, là-bas, près de la maison du gardien. Seul il remontait à Drap, faisant un signe à un charretier qui retenait son cheval, le laissait grimper. Seul il savait ce que cela voulait dire, toucher cet olivier, le premier, dressé après le coude du chemin muletier quand on apercevait, enfin, le hameau de Darbella. Prendre une olive, déchirer cette pulpe âcre et savoir qu'on peut couper cet arbre si on le veut, qu'il est à soi. Comme les pierres de la carrière. Comme tout ce que Carlo voit quand il s'assied, qu'il serre un bloc entre ses cuisses et qu'il regarde devant lui l'échancrure jaune dans le flanc de la colline et la mince couche de sol brun qui la couronne. Il prend le marteau. Il frappe. Et chaque coup est à lui, chaque grain de ce sable lui appartient. Et il frappe jusqu'à ce que la fatigue le plie, sa tête retombant sur le bloc, il donne quelques derniers coups et souvent le marteau glisse, l'ongle éclate sous le coup, la douleur bleue, violette, noire, jaillit jusqu'à l'œil. Il se lève, il trempe le bras dans l'eau saumâtre du tonneau. Il secoue son bras, comme s'il voulait que la douleur tombe avec les gouttes. Il monte, longeant la lèvre de la carrière, s'accrochant aux figuiers, aux arbustes, il atteint ainsi le sommet de la colline, où la nuit semble dissipée par la brise. Il s'assied là, s'allonge bientôt, les paumes ouvertes sur la terre rugueuse et sèche. Il faudra en serrer chaque motte comme un fruit qu'on écrase pour en extraire le jus, et puis retourner la peau, mordre pour ne pas laisser la pulpe, pour arracher comme il le faisait des citrons quand la faim ou la soif le prenait alors qu'il

frappait la pierre, toute cette chair fibreuse, aigre et qui a la douleur de l'or.

Les sacs de sable, Carlo les descendit l'un après l'autre sur ses épaules par le sentier muletier. L'un d'eux creva et il ramassa le sable dans ses mains jointes, poignée après poignée, comme s'il s'était agi d'une eau vitale. Il avait acheté un charreton et il s'y attela, dans une fin de matinée balayée par le vent d'est, les crêtes au loin bordées d'un liséré blanc, des bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Pons, se détachant sur la colline comme isolés dans une cloche de lumière. Toute la vallée du Paillon semblait ainsi miroiter, chaque galet du lit maintenant sec, brisant en gerbe un rayon solaire, répercuté plus loin, plus haut par une roche métallique, une tuile vernissée.

Le vent tomba d'un seul coup et avec lui la chaleur, le silence. Carlo entrait en ville, l'épaule droite sciée par la courroie du charreton, les doigts crispés d'avoir tenu longtemps les deux montants de bois. Sur les pavés le charreton se mit à osciller et Carlo dut ralentir, l'effort devenant plus grand parce que la route cessait d'être en pente. À Saint-Roch elle remontait même vers le mont Gros. Carlo arriva essoufflé devant les entrepôts Forzanengo, des hangars couverts de tuiles où l'entrepreneur rangeait les voitures, les outils, les madriers servant aux échafaudages. Carlo, tirant le charreton, entra dans la cour, s'immobilisant au cri du gardien qui s'avançait, hostile.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Carlo montra les sacs sans lâcher le charreton.

— J'ai du sable.

— On te l'a commandé ? C'est qui toi ?

— Revelli, c'est à moi.

— On n'achète pas, dit le gardien. On nous livre par tombereau, tous les matins, sur les chantiers.

— Je veux voir le patron, dit Revelli.

Le gardien eut un geste de la main vers son front.

— Hé, fit-il.

— Je veux voir le patron, répéta Revelli.

Il ne haussait pas la voix mais il enlevait la courroie, s'adossait au charreton pour l'équilibrer avant de poser les montants sur le sol. Les sacs de sable restèrent en équilibre.

— Je le connais, dit Revelli.

Le gardien hésita.

— Si, commença-t-il.

— Dis que c'est Revelli, celui du chantier du Paillon, depêche-toi.

Carlo s'avançait vers lui lentement. Il savait que Forzanengo passait chaque jour à ses entrepôts avant de visiter les chantiers. Le gardien s'éloigna, revint.

— Il t'attend, dit-il.

Carlo s'attela au charreton, le gardien tenta de protester mais il s'interrompit, haussa les épaules et rentra dans la cabane où il s'abritait près du portail.

Carlo Revelli vendit son sable un bon prix. Forzanengo l'avait écouté sans répondre mais il avait sorti des pièces qu'il avait poussées vers Carlo.

— Tu les auras tous contre toi, avait-il dit. Tous. Ils t'aimaient pas. Maintenant…

Il ferma son poing.

— Mais je t'apprends rien, continua-t-il. Amène ton sable ici, quand tu veux, moi je te l'achèterai, parce que moi, je les emmerde tous, je fais ce que je veux, et ça fait du bien, crois-moi.

Le charreton vide sautait sur les pavés et Carlo, le bruit des planches heurtant les montant de fer, le roulement des jantes cerclées d'acier sur la pierre, se souvint de ce trajet, qu'il faisait, enfant, quand son père l'asseyait dans un charreton semblable à celui-ci : « Tiens-toi, disait-il, tiens-toi là » et il prenait la main de Carlo la posant sur les montants, il dépliait les doigts, les refermait puis il s'attelait, se retournant souvent, et Carlo criait, effroi, plaisir. C'était avant que le père ne s'assombrisse, avant Vincente, quand ils habitaient encore la ferme, avant Mondovi. Carlo se retourna comme si un fils à lui était assis sur le charreton.

Peu après il entrait dans la cour de la maison Merani, il poussait le charreton dans le hangar, il cherchait Vincente, s'avançait vers les écuries, appelait. Lisa ouvrait la fenêtre. Prés d'elle, accrochant ses mains au cadre, Carlo vit des cheveux noirs bouclés, un visage dont il n'apercevait que les yeux, Dante qui sans doute se haussait sur la pointe des pieds. Lisa se pencha, souleva son fils le prenant dans les bras, le forçant à faire signe de la main. Puis elle fut dans la cour, déposant Dante, le poussant vers Carlo.

— Il marche, dit-il.

Lisa se mit à rire.

— Il court.

Elle vit que Carlo la regardait s'attardant à sa taille, elle eut un mouvement de la tête, un défi, une excuse.

— Ce sera une fille, dit-elle, j'en suis sûre.

Carlo se taisait, prenant conscience qu'il était là, chez les Merani, qu'il avait voulu voir son frère, ou peut-être Dante. Il attendait, se balançant d'un pied sur l'autre.

— J'ai vendu mes premiers sacs, dit-il. Tiens.

Il prit deux pièces parmi celles que lui avait données Forzanengo, il les tendit à Lisa.

— Je suis le parrain.

Lisa faisait non de la tête. Mais elle regardait la main ouverte, avec dans la paume, ces deux pièces.

— Tu as voulu, dit-il.

Elle prit les pièces, les mit dans la poche de son tablier de tissu noir éclairé par de minuscules fleurs grises ou violettes qui ressemblaient à la lavande. Dante s'accrochait à elle, des yeux, ronds, sombres, occupant toute la largeur du visage.

Carlo ne voyait qu'eux. Lisa prit l'enfant et le tendit à Carlo.

— Pèse comme il est lourd, dit-elle.

Carlo avait ouvert les bras, il sentait contre sa joue qui lui semblait sèche, épaisse comme de la corne, la peau de Dante, eau fraîche, désaltérante. Puis hésitant à garder l'enfant, il le tendit à Lisa sans un mot. Vincente rentra peu après avec la voiture, sautant dès que les chevaux s'étaient immobilisés, dépliant le marchepied, ouvrant la portière. Carlo reconnut cette silhouette qui descendait cependant que le Docteur Merani sortait à son tour, de l'autre côté de la voiture, tendant la main à une jeune femme.

— Je vous en prie, disait-il.

Helena Karenberg, sans chapeau, les mains nues, refusa l'aide de Merani, sauta, découvrant Dante, debout près de sa mère.

— Le bel enfant, dit-elle.

Elle s'avança, s'agenouilla presque, passant sa main dans les cheveux de Dante.

— C'est le vôtre, demanda-t-elle à Lisa.

Lisa fit oui.

— Il est beau, dit Helena.

Frédéric Karenberg s'était immobilisé, souriant ironiquement à Carlo.

— Ah, voici notre amateur de cigares, dit-il.

Le Docteur Merani aperçut Carlo qu'il n'avait pas encore remarqué. Helena se retourna. Carlo n'était plus qu'un seul muscle. Ses mâchoires lui faisaient mal d'être serrées, ses doigts s'écrasaient sur les paumes.

— Ton frère, n'est-ce pas, demanda le Docteur à Vincente. Vous le connaissez, ajouta-t-il tourné vers Karenberg.

— Un peu, nous aimons la même marque de cigares.

Karenberg se mit franchement à rire. Helena surprise regardait tour à tour, son frère d'une gaieté inattendue, perdue depuis des années, et cet homme jeune au visage osseux et massif, qui tenait les poings fermés, qui semblait se préparer à bondir et dont elle devinait la tension, la violence, comme celle de certains chiens quand on s'apprête à leur lancer un morceau de bois et qu'ils sont comme suspendus, immobiles et pourtant déjà en mouvement. Elle eut peur de façon instinctive, s'imaginant que cet homme allait saisir Frédéric à la gorge. Elle s'avança, se plaça à côté de lui, un peu en avant.

— Viens, dit-elle.

Elle observait Carlo qui paraissait ne pas la voir, les yeux fixés sur le visage de Karenberg. Le Docteur Merani tentait lui aussi de comprendre, questionnant.

— Qu'est-ce que cette histoire de cigares ?

Karenberg cessa de rire, une expression de lassitude et de tristesse voilant ses yeux.

— Rien, dit-il, Monsieur a travaillé chez moi, et je lui ai offert quelques cigares, et la coïncidence, ici chez vous.

Merani prit Karenberg par le bras.

— Ce Monsieur, Baron, est anarchiste, n'est-ce pas ?

Merani dirigeait sa canne vers Carlo dont Helena remarqua que les poings s'ouvraient.

— Je ne suis rien, dit Carlo, je vends du sable.

— Tiens, il faudra que ton frère me raconte. Venez ma chère.

Le Docteur Merani abandonna le bras de Frédéric Karenberg pour saisir celui d'Helena et il entraîna le frère et la sœur.

Depuis qu'il avait dîné un soir à la villa Karenberg, qu'il avait découvert l'ovale du visage d'Helena, le gris-bleu de ses yeux, sa nonchalance mélancolique tout à coup effacée par un mouvement vif, spontané qui laissait deviner une passion trop retenue, le Docteur Merani voyait souvent les Karenberg. Il les invitait à ses dîners hebdomadaires et s'ils refusaient il se rendait à la villa

s'inquiétant de leur santé, les pressant de venir avec lui, essayant d'éloigner Frédéric, mais Helena entraînait son frère et leurs promenades comme celles de cet après-midi n'étaient qu'un long bavardage du Docteur qui retrouvait aux côtés d'Helena le plaisir des mots et redécouvrait avec elle cette côte qu'il parcourait pourtant depuis sa naissance.

— Et Luigi, demanda Carlo à Vincente en se dirigeant vers le charreton.

Déjà il passait la courroie autour de son épaule, l'air soucieux.

— Qu'est-ce que tu as, dit Vincente, tu les connaissais ?

— Elle qui c'est ?

— La sœur du Baron, dit Vincente, Merani voudrait bien.

Carlo cracha dans ses mains, les frottant vigoureusement l'une contre l'autre.

— Pour Luigi, continua Vincente.

Mais il s'interrompit, regardant Lisa.

— Il n'est plus ici, dit Lisa, ça fait quelques jours. Il a chanté à une fête, et il est resté là-bas, c'est une vieille femme.

— Pas si vieille, dit Vincente.

Il commençait à dételer la voiture, parlant au cheval, le flattant.

— Elle est vieille, dit Lisa, une comtesse. Luigi est un fainéant.

— Il travaille, dit Vincente à mi-voix.

Lisa haussa les épaules.

— Il devrait travailler depuis des années, dit-elle.

Elle appela Dante qui se traînait à quatre pattes dans la cour, et comme il tardait à venir, elle alla vers lui, le souleva d'un mouvement rapide, le serrant contre elle, revenant vers Carlo et Vincente.

— Il est serveur, dit Vincente. Elle l'a fait embaucher au Casino de la Jetée.

Carlo empoigna les bras du charreton et le tira brutalement.

— Tous domestiques, dit-il à mi-voix.

Lisa était proche de lui et il regretta ces mots qu'il n'avait pas su retenir comme une douleur qu'il s'infligeait à lui-même. Lisa le regardait. Elle déposa son fils à terre.

— Tiens, dit-elle.

Elle avait pris dans la poche de son tablier les pièces qu'il lui avait données. Carlo baissa la tête. Le charreton s'ébranla et le cahot des roues sur les pavés de la cour empêcha Carlo d'entendre le tintement des pièces que Lisa lançait derrière lui.

14

« Ai-je eu tort, écrivait Karenberg dans son journal le 24 mai 1894, de parler à Helena de ce Carlo Revelli « mon » voleur ? Quand je la regarde il me semble reconnaître « Monsieur votre père », comme aurait dit ma mère et j'ai la même sensation que devant ces lettres dont le papier a jauni, qu'il écrivait de Vienne ou de Londres, une tristesse irrépressible me recouvre. Il était si loin de nous et si proche, et je sens Helena, là devant moi si absente pourtant. J'ai voulu la distraire avec cette accumulation romanesque de coïncidences, les cigares, Merani, Sauvan enfin et dont Revelli était l'ami. Elle a semblé s'intéresser puis je ne sais quelle idée a dû l'inquiéter, peut-être la conviction que le destin m'a tenu la main, qu'il y a donc derrière les apparences, une intention. A-t-elle été jusqu'à imaginer une machination maléfique ? Suis-je aveugle comme elle le dit parfois ?

« Ce qui m'intéresse dans cette minuscule aventure ce sont les rencontres qui s'ordonnent autour d'elle. Elle est une sorte de point de départ. L'irruption de l'anecdote dans une vie trop bien réglée, la chute dans le cours d'un fleuve. Ma curiosité s'en est trouvée avivée. J'ai presque de l'impatience. C'est moins le vol en vérité qui m'intéresse que les hommes qui bougent autour, Sauvan surtout, cette permanente remise en cause de mes idées à laquelle il m'oblige. Je crois que nous sommes des amis. Je n'en ai jamais eu. Les jeunes gens querelleurs que ma mère me forçait à rencontrer me paraissent aujourd'hui, quand je les compare à Sauvan comme des automates du XVIII^e^ siècle, guindés et guidés par quelque ressort. Sauvan est un aristocrate. Ma définition est maladroite ; je devrais dire qu'il appartient à l'aristocratie des hommes. Quelle épreuve faut-il surmonter pour y accéder ? La pauvreté est-elle nécessaire ? Catherine Petchera, richissime était malgré tout, ce qui les sépare, une sœur lointaine de Sauvan. Elle avait comme lui, cette générosité sans calcul, « prends, prends » me disait-elle. Ce refus de la possession pour soi, cette indifférence à la possession, est-ce cela qui fait les aristocrates ? Sauvan quand je lui ai parlé de Carlo Revelli, a eu cette phrase qui était une condamnation : « il veut avoir pour lui ». Il refusait de le juger, lui accordait des excuses mais le ton était sans appel. Il a recommencé son réquisitoire contre la société-moloch et m'a parlé une nouvelle fois du socialisme comme

du grand remède. Et s'il y a de nouveaux automates dans cette société nouvelle ? S'il n'existe que deux catégories d'hommes, partout, les hommes-machines que le ressort social met en mouvement et les autres que je nommerai aristocrates, faute de mieux ? Il faut peut-être faire le pari. Ce soir en tout cas je suis partisan de la révolution sociale pour employer le langage de Sauvan. L'exécution d'Émile Henry, ce fanatique qui a cru qu'en lançant une bombe dans un café, on réveille l'ardeur révolutionnaire des foules, est d'une telle bêtise ! Je ne croyais pas la République aussi barbare que notre tsarisme. J'ai noté cette phrase remarquable de Maurice Barrés « soixante kilos, tout un système social tombait, en lui ébréchant le menton, sur le cou de cet adolescent qui, dit-on, mourut vierge. Dans une crise où il faudrait de hautes intelligences et des hommes de cœur le politicien et le bourgeois n'apportent que des expédients ». Jugement d'un aristocrate. »

Frédéric Karenberg ferma le cahier et se massa les paupières avec le bout de ses doigts. Il sortit dans le parc. Écrivait-il ce qui lui importait vraiment ? Chaque fois qu'il prenait son journal il avait le sentiment qu'il allait dire l'essentiel, noter pour plus tard ce qui faisait la trame de ses pensées. Mais la plume posée il était sûr d'être resté à l'extérieur, sur le bord de ce trou sombre, trop profond pour qu'il ose s'y pencher. Là, marchant dans le parc alors que les nuages en se déchirant laissaient la lueur figée de la lune envahir le ciel, bleuir les arbres, il s'interrogeait. N'était-ce pas cette remarque de Barrés sur la virginité qui l'avait d'abord ému, bouleversé bien plus que l'inutile cruauté d'une justice stupide ?

Pourquoi n'avait-il pas osé écrire à Peggy Wood, la fille du consul de Grande-Bretagne rencontrée à la fête de la comtesse d'Aspremont ? Il ajoutait ligne après ligne, dissertait de Sauvan, du socialisme, recopiait l'article de Barrés. Ridicule et timide. Il n'avait même pas osé prendre la main de Peggy Wood alors qu'ils se promenaient dans les allées, loin des buffets, et que parvenait à peine la voix du chanteur.

— L'opéra, disait Peggy, je découvre, c'est émouvant…

Ridicule et timide. Il ne l'avait pas invitée. Il dissimulait son souvenir, cette robe claire – Catherine aimait le blanc, seulement le blanc – sous des mots.

« Quand je ne serai plus là, répétait la baronne Karenberg, qui te poussera à agir Frédéric ? Heureusement je te laisse des biens, mais

tu m'inquiètes. Tu as la pusillanimité de ton père, ce goût morbide du dilettantisme. »

Karenberg s'assit au bord du bassin. Les bustes de César qu'il avait fait placer dans l'allée centrale sur de hauts socles de pierre grise semblaient de bronze, la lumière glissant à la surface de la pierre. Il faisait doux, le bruit irrégulier de l'eau, jet de la fontaine que la brise soulevait et rabattait venait par intermittence heurter le silence. Les palmiers formaient la colonnade d'un temple aux limites du désert.

Karenberg faisait le tour des ombres, des bruits, décomposant la nuit, créant un monde imaginaire. Tout à coup il y eut un cri venant de la maison, une porte qui s'ouvrait, la voix d'Helena qui appelait. Karenberg courut vers la terrasse. Helena était assise dans la bibliothèque les mains croisées sur la poitrine, les cheveux dénoués, il se pencha vers elle, la prenant aux épaules.

— Petite sœur, dit-il.

— Ce cauchemar, dit Helena.

Elle lui saisit les poignets.

— Tu ne voyais pas son visage, dans la cour, chez le Docteur Merani. Il était prêt à te saisir à la gorge, je le sentais, et cette nuit, ce cauchemar.

— Raconte-moi, dit Frédéric.

Il s'assit par terre, s'appuyant contre elle, tenant ses genoux. Souvent dans les grandes pièces de Semitchasky, le feu s'éteignait peu à peu, ils se blottissaient l'un contre l'autre, des domestiques les surprenaient endormis, posant sur eux des couvertures, jetant une bûche dans la cheminée et les flammes hautes réveillaient Frédéric et Helena, toute une partie du corps transie.

— Raconte-moi, répéta Frédéric.

— Tu te souviens, commença Helena, l'hôtel de Vienne, le hall, quand nous avons laissé papa.

— L'hôtel Métropole, dit Frédéric.

Il revoyait leur père qui depuis l'escalier alors qu'ils s'éloignaient les saluait. Et ce fut sa dernière image.

— Ton voleur était là, caché derrière une colonne, il tenait sous son bras le coffret, et dans l'autre main une sorte de lance. Papa montait vers lui, j'ai crié mais ton voleur m'a regardée et j'ai rattrapé Papa, je lui ai montré la colonne où l'autre se cachait. Père hésitait à avancer, je lui ai dit « avance » et je savais qu'on allait le tuer et c'est moi qui le dirigeais vers l'assassin.

— Ce n'est pas bien grave, petite sœur, dit Frédéric.

— Mais après, dit-elle, c'est après.

Helena prit les mains de son frère.

— Dis-moi.

Frédéric lui caressait le visage.

— Dis-moi, répéta-t-il.

— Après, j'ai plongé mes mains dans quelque chose de noir, de sale, ce devait être son sang et je me suis toute barbouillée, le visage, les jambes, j'en mettait dans ma bouche, partout, et j'avais envie de vomir et plus j'avais envie de vomir et plus j'en avalais, j'en prenais et j'avais envie de vomir davantage, je m'étouffais, je m'étouffe Frédéric, je m'étouffe.

Helena se cabra, eut un haut-le-cœur, Frédéric sentit sur le front de sa sœur une sueur froide.

— Calme-toi petite sœur, dit-il, calme-toi.

Elle se détendait un peu, reprenait.

— J'ai dû pousser un cri en dormant, j'avais tant envie de vomir que je me suis réveillée.

Frédéric servit à Helena un verre d'eau-de-vie. Il ne savait que dire, troublé lui aussi, inquiet. Il se mit à parler de Peggy Wood.

— Je crois que je suis amoureux, dit-il, je suis anarchiste et amoureux, petite sœur, je voudrais que nous l'invitions, ici.

Mais Helena était distraite, songeuse à nouveau.

— À quoi penses-tu, demanda-t-il.

— Cette photo, ce jeune homme de vingt-deux ans qu'ils ont décapité avant-hier, j'ai lu l'article, ces éponges, un seau, un paravent pour l'éclaboussure.

— Voilà ton cauchemar, dit Frédéric, bien sûr.

Helena secoua la tête.

— Je veux le rencontrer, je veux qu'il sache qu'il n'a rien à craindre de nous, sinon j'aurai toujours peur qu'il revienne.

Frédéric se mit à rire.

— Il t'a plu petite sœur, mon bandit.

Il voulait qu'elle s'insurge contre cette idée qu'il lançait mais qui dite cessait déjà d'être une plaisanterie.

— Il me fait peur, dit Helena.

Puis elle se tut.

Le lendemain elle paraissait avoir oublié son cauchemar, le désir de rencontrer Revelli. Assis côte à côte sur la terrasse incandescente, ils se taisaient les yeux mi-clos, Frédéric servait le

thé, buvait une gorgée, puis s'immobilisant à nouveau avec l'euphorique sensation d'être, jusqu'au plus profond de soi, brûlé, purifié par la chaleur. Ils pouvaient ainsi l'un et l'autre, rester de longues heures au soleil. Le Docteur Merani les surprenait parfois, les mettant en garde, le soleil, disait-il, était l'ennemi de la peau, des poumons.

— Vous ne pouvez pas comprendre, répondait Frédéric, vous ne savez pas ce qu'est la neige, le brouillard, ce besoin de soleil, un miracle chaque jour.

Quand Peggy Wood vint pour la première fois à la villa Karenberg, elle s'enthousiasma.

— Aidez-moi Frédéric, disait-elle.

Elle voulait monter sur la balustrade de la terrasse pour voir de l'Estérel au cap de Nice la côte tranchant le miroir de la mer. Elle s'appuyait sur l'épaule de Frédéric, elle se haussait sur la pointe des pieds et il apercevait ses chevilles.

— Merveilleux, disait-elle, je ne quitterai plus jamais ce pays, jamais, Papa peut aller où il veut.

Elle sautait sur la terrasse, sa robe blanche aux larges plis volant autour d'elle et elle riait, se pliant sur les genoux, retenant sa robe.

— Helena, il faudra que je vous apprenne le tennis, ils viennent de créer un court au Parc Impérial, vous sautez, vous vivez, vous aussi Frédéric.

Elle esquissait un mouvement du bras, la main fermée.

— Les balles arrivent, c'est un jeu.

Peggy se laissait tomber dans un fauteuil, soufflait, tentait de remettre de l'ordre dans ses cheveux.

— Mais je ne suis plus coiffée.

Elle lançait un coup d'œil à Frédéric.

— Expliquez-moi, comment vivent les Karenberg ? On les voit si peu.

Peggy s'étirait, bâillait. Elle aimait elle aussi le soleil, cet engourdissement qui gagne peu à peu, et parfois ils restaient sur la terrasse, oubliant l'heure du déjeuner. Peggy prenait soin de protéger son visage par une ombrelle, Helena s'endormant et Frédéric alors laissait son bras ballant le long du fauteuil, espérant que le hasard lui permettrait de saisir la main de Peggy. Peggy brusquement se levait, réveillait Helena en frappant dans ses mains.

— Mon Dieu.

Il y avait une réception au Consulat, le prince de Galles ou même la reine Victoria, elle était en retard, elle se penchait vers Helena, l'embrassait, courait sur la terrasse, partait tête nue, la capeline blanche flottant au bout de sa main, en un signe d'adieu, elle se perdait dans les allées du parc, Frédéric se mettant à peine debout, Helena qui disait :

— Accompagne-la, prends la voiture.

Il courait à son tour, l'appelait :

— Peggy, Peggy, attendez-moi.

Enfin il la rejoignait, cependant que Marcel ouvrait le portail, sortait la voiture, Peggy souriait, la capeline posée sur les tresses brunes.

— Frédéric, vite, mon père va me maudire, le prince de Galles, l'héritier du trône d'Angleterre.

Elle enflait sa voix moqueuse. Il s'asseyait près d'elle, il disait à Marcel de prendre le trot mais le boulevard était en pente rapide et il fallait retenir le cheval plutôt que l'exciter. Dans la voiture Peggy parlait, se regardait dans un miroir.

— Je suis affreuse, ce rouge, il ne faut plus se mettre au soleil.

Puis elle se tournait vers Frédéric.

— Frédéric dites-moi, comment vivez-vous, qui êtes-vous, que faites-vous, je ne sais rien, vous êtes si secret, Papa me dit que votre père était ambassadeur à Vienne, qu'il l'a connu là-bas, que c'était un homme admirable et puis il refuse de m'en dire davantage, parlez-moi de votre père, Frédéric.

— Un jour, commença Frédéric.

Puis il s'interrompit, mais les souvenirs déjà étaient au bord des lèvres et des yeux, cette dernière image, le baron Karenberg sur les escaliers de l'hôtel Métropole. Frédéric regarda Peggy, son visage rond, presque joufflu, la peau si blanche avec deux taches roses sur les pommettes, la course sous le soleil, cet air de franchise, de spontanéité qu'elle avait quand il la regardait ainsi, naturelle, vraie comme un fruit.

— Ne me dites pas, si vous ne voulez pas, dit-elle.

— Mais si, pourquoi ne pas vous dire ? Un jour, nous avons appris qu'il s'était tué. Voilà.

Le visage de Peggy s'était ridé, les ailes du nez comme pincées. Elle prit la main de Frédéric.

— Il y a longtemps, dit-il en souriant.

Puis il se tut, brusquement au bord des larmes, mordant sa lèvre pour ne pas laisser jaillir un sanglot, un cri, pareil à celui qu'il avait poussé dans le parc de Semitchasky, courant entre les arbres, voulant retrouver Catherine, fuir cette mère qui venait de les réunir avec les domestiques du château, dans la grande salle de réception, qui avait dit, cassante : « Mes deux enfants, je vous apprends à tous, en même temps qu'à mon fils et à ma fille, la mort du baron Karenberg. » D'un geste de la main elle les avait congédiés, ne retenant que Frédéric et Helena, agressive, confiant peu après Helena à la gouvernante, faisant asseoir Frédéric, disant :

— Tu es le seul descendant mâle des Karenberg, tu as plus de vingt ans, tu sais ce qu'est la vie, n'est-ce pas ? Je peux te dire que ton père a choisi de mourir, choisi, tu comprends ce que cela signifie ?

Frédéric s'était levé. Pourquoi savait-il depuis des années que son père battait des bras comme un noyé, que l'eau un jour le recouvrirait et qu'il ne pouvait rien pour l'aider, il était trop loin, ces lettres seules présentes et si brèves.

Frédéric traversait le salon, la voix de sa mère le poursuivant : « Frédéric, Frédéric. » Il descendait l'escalier de marbre, il s'engageait dans le parc, il commençait à marcher plus vite, il courait, et le cri naissait, se prolongeait, s'amplifiait, se nourrissant de ce cri même, et Catherine seule, enfouissant la tête de Frédéric entre ses genoux, l'étouffait enfin.

— Pourquoi ? demanda Peggy. Je ne devrais pas, mais pourquoi ?

— Le désespoir, dit Karenberg, mais ce n'est qu'un mot, il y a tant de fils qui nous relient à la vie, si l'un se casse, il y a les autres, et le mât tient encore.

Ils étaient arrivés rue de la Buffa, Frédéric apercevait déjà le jardin qui entourait le consulat d'Angleterre.

— Vous ne serez pas en retard, dit-il.

Peggy tenait toujours la main de Frédéric, elle la serra, secouant la tête.

— Allons jusqu'à la mer, dit Peggy.

Et elle demanda elle-même à Marcel de les conduire sur la Promenade. C'était l'une de ces journées qui finissent mal, le vent d'est accumulant par ses longues poussées humides, les nuages couleur de la mer grise, enroulés sur eux-mêmes comme des copeaux arrachés aux vagues. Les branches de palmiers, pliées,

redressées, fouettaient les troncs trapus enveloppés d'embruns. Quelques voitures passaient lentement, dans l'une une femme debout tenant son chapeau à deux mains semblait la bouche ouverte, boire ce vent aux odeurs de sel.

— Je voudrais savoir, dit Peggy. Je ne suis pas curieuse, mais comment vous connaître si je ne sais pas ?

— Le désespoir, reprit Karenberg. Les révolutionnaires venaient de tuer le tsar, un premier mars, la Russie a tremblé, et le tsar qu'ils tuaient, ce n'était pas le pire, l'autre, Alexandre III, ça a vraiment été le retour de la nuit, un âge médiéval qui recommençait, peut-être pour un siècle encore. Je crois que mon père était une sorte de libéral, il lui arrivait de se lever quand nous étions à table, de faire interrompre le service et de nous réciter pendant une heure des vers de Pouchkine, ma mère ne pouvait pas supporter cela, mais nous faisions alliance avec lui, contre elle.

— On ne se tue pas parce qu'un nouveau roi…

— Si, dit Karenberg.

C'est lui qui venait de prendre la main de Peggy.

— Nous autres Russes cela nous arrive. Mon père avait accepté cette ambassade à Vienne, parce qu'il imaginait qu'il fallait appuyer la politique de réformes, et puis, ces deux bombes, il faudrait que je vous raconte l'histoire de cet attentat, de ces hommes, quel courage. Je suis si lâche, si pusillanime comme disait ma mère.

— Je ne vous crois pas.

— Il faut me croire.

— Rentrons maintenant, dit Peggy.

Ils prirent une rue perpendiculaire à la Promenade, dans laquelle le vent s'engouffrait coulant comme un torrent rageur. Devant le Consulat, Peggy resta un instant immobile.

— Merci de m'avoir raconté, dit-elle.

— Je vous prie de m'excuser, dit Karenberg.

— Venez me chercher, demain, je vous attends, d'ailleurs.

Elle sauta sur le trottoir, interpella Marcel.

— La voiture demain matin, pour onze heures, ici avec Monsieur le Baron Karenberg dans la voiture.

Frédéric Karenberg se mit à rire.

— Allez Marcel, dit Peggy.

Marcel se retourna vers Frédéric, hésitant.

— Allons, dit-il en continuant à rire.

15

Sous les arcades de la place Garibaldi le cri roula, pavé qui rebondit :

— À la porte les macaronis.

Il y eut un creux, comme avant le flux, quand la vague a déferlé et que l'autre n'a pas encore jailli, on entendit le piétinement des hommes qui couraient, enfin le nouveau cri, devenant hurlement.

— À mort les pipis, dehors.

Dans le café de Turin, Carlo se leva avec d'autres. Les garçons se regardaient. Les danseuses s'immobilisaient et le pianiste sur une dernière note grave qui vibra longtemps cessa de jouer. Puis la voix du patron :

— Fermez, cria-t-il, fermez.

Les garçons se précipitèrent mais déjà une dizaine d'hommes se pressaient devant l'entrée leurs poings tendus, hurlant :

— Pipis, Piémontais dehors.

Ils bousculaient les garçons, avançaient vers la scène, renversant les tables, lançant des injures. Le patron, les bras ouverts, tentait de les refouler.

— J'appelle la police, criait-il.

Un homme d'une quarantaine d'année, un chapeau de feutre gris, un col blanc cassé, une canne à la main qu'il tendait en direction du patron.

— Nous faisons la police, Monsieur, nous ne voulons plus d'assassins en France.

Il s'interrompit et cria d'une voix aiguë :

— À la porte les étrangers.

Carlo, bras croisés, était adossé à la scène. Il avait envie de saisir une chaise et de l'envoyer à toute volée dans ce groupe mais il avait demandé sa naturalisation et il essayait de ne pas les écouter, de ne pas les voir. Pipi, macaroni, Piémontais, Italien, qu'est-ce que ça voulait dire ? Qu'est-ce qui leur prenait ? Deux hommes, élégants comme des messieurs, de ceux qui passent sur la promenade des Anglais, au bras de leurs femmes, s'approchèrent de Carlo. L'un d'eux, une courte moustache taillée en brosse, tendit le doigt vers Carlo.

— Français ?

Le corps de Carlo résonna des saccades de son sang, un coup, un coup, elles le secouaient, martelant ses tempes, irriguant douloureusement les jugulaires, un coup, un coup.

— Tu as entendu la question de Monsieur, dit l'autre.

Il touchait la poitrine de Carlo du pommeau de sa canne. Carlo lentement du revers de sa main écarta le pommeau.

— C'en est un sûrement, cria en se retournant vers le groupe resté en retrait à l'entrée du café, l'homme à la moustache courte.

Cinq ou six hommes entourèrent Carlo.

— Il sent la bouse de vache, dit l'un.

— Il s'est fait dessus.

Il y eut des rires, quelqu'un cracha vers Carlo. Le patron du café essaya de s'approcher.

— Laissez-le, voyons, disait-il, laissez-le, je le connais.

Carlos vit une canne qui se levait pour le frapper, il l'arracha d'une seule main et il se mit à faire des moulinets la tenant maintenant à deux mains, les jambes pliées, écartées, les pieds solidement collés au sol, il cria :

— Qu'est-ce que vous voulez, qu'est-ce que vous voulez ?

Il évita une bouteille que quelqu'un lui lançait du fond de la salle.

— C'en est un. C'en est un.

Un tabouret vola, frappant Carlo aux genoux, le déséquilibrant, et avant qu'il ait pu réagir, trois ou quatre hommes étaient sur lui, le bourrant de coups de pied, de coups de canne. Il se débattait, retrouvant instinctivement la position de défense de son enfance, les poings fermés, les coudes protégeant la tête et les yeux, criant entre ses dents serrées : « Fils de putain, putains, putains. »

Le roulement des sifflets des agents de police, les pieds qui s'écartent du corps de Carlo :

— Lève-toi, dit une voix.

Carlo s'appuie sur les mains, il tente de se dresser, mais il ne peut déplier la jambe, une douleur éclate dans le genou, comme si l'os se brisait. Putain. Il pense au sentier qui monte à la carrière, au charreton qu'il faut traîner, aux sacs. Putains. Il réussit à se lever en se tenant au rebord de la scène. Il a dans la bouche la saveur tiède du sang, la mâchoire lui fait mal. Dans le café c'est le silence. On le regarde.

— Alors, tu es tombé, dit un policier goguenard. Tu as bu ?

Il a parlé fort et les hommes qui se sont rassemblés dans le fond de la salle, ceux qui sont entrés en hurlant, se mettent à rire. Les

agents entraînent Carlo qui avance en boitant, la tête baissée. Les autres sifflent, et quelqu'un crie encore : « Dehors les macaronis », puis on entend : « Vive la France ! »

La nouvelle de l'assassinat du président de la République Sadi Carnot par l'italien Santo Caserio, était parvenue au début de la soirée du 24 juin 1894. Devant le siège du journal *l'Éclaireur* la foule s'était rapidement agglutinée. De grands panneaux de papier blanc tendu sur lequel un rédacteur du journal écrivait au charbon les dernières nouvelles, étaient accrochés sur la façade. L'assassin s'était faufilé entre les cuirassiers de l'escorte, et d'un coup de poignard avait atteint le foie. Caserio avait crié : « Vive l'anarchie ! » On l'avait arrêté, malmené, et la foule lyonnaise rassemblée près de la Bourse pour applaudir le Président, quand elle avait appris que Caserio était lombard, s'était répandue dans les rues, saccageant les magasins italiens, criant : « Dehors les macaronis. »

Devant *l'Éclaireur,* un badaud avait, reprenant ce cri, ajouté : « Ils sont tous au café de Turin. » Un cortège s'était formé, désordonné, descendant l'avenue de la Gare, traversant la place Masséna, brisant la devanture de la « Feniera », essayant d'entrer dans le café mais Ugo, le patron, et les terrassiers qui s'y trouvaient, s'étaient barricadés et le cortège était passé entraîné par quelques hommes qui continuaient de crier : « Au café de Turin. »

Vincente qui ramenait le Docteur Merani rue Saint-François-de-Paule avait dû tenir le cheval qui piaffait, nerveux, affolé par les cris, une torche que quelqu'un dans le groupe brandissait, s'approchant de la voiture, interpellant le Docteur Merani :

— Ils ont tué le Président, un Italien, un anarchiste.

Merani depuis la voiture avait dit quelques mots : « République, se réunir autour de la Patrie, punir les criminels. » Mais les manifestants l'avaient interrompu, se mettant à courir derrière un homme qui poussait un charreton, qui l'abandonnait bientôt pour s'enfuir dans les rues de la vieille ville toute proche. Vincente voyait autour du charreton des hommes qui se bousculaient, qui sautaient sur les montants, qui brandissaient des pièces de bois, qui repartaient en courant vers la place Garibaldi : « Dehors les macaronis », « À mort les anarchistes ».

La rue Saint-François-de-Paule était calme comme à l'habitude. Dante dormait près du lit où Lisa attendait Vincente, somnolente. Quand il se coucha, elle vint vers lui, cherchant sa place, la tête

contre sa poitrine. Mais elle devina, se réveilla, se dressa sur un coude.

— Qu'est-ce que tu as, demanda-t-elle.

Il ne pouvait rien lui cacher. Il raconta.

— Des bêtes, dit Lisa, ils sont comme des bêtes.

— C'est nous qu'ils chassent, dit Vincente.

Le Docteur Merani avait obtenu du préfet qu'il appuie la demande de naturalisation de Revelli et ce n'était plus qu'une question de mois. Mais que changeait un papier, un tampon officiel ? Vincente se sentait pourchassé comme cet homme qui avait dû fuir, abandonnant son charreton. Lisa se serra contre lui.

— Tu sais bien qu'il ne nous arrivera rien, dit-elle. On est tous les deux.

— Je pense aussi à Carlo, dit Vincente.

On avait conduit Carlo Revelli au commissariat principal. Son genou avait gonflé, la chair tuméfiée était devenue bleu noirâtre et d'un coup sec de son couteau Carlo avait déchiré le pantalon qui lui serrait la jambe et irritait la peau. Il s'était assis la jambe tendue et du revers de sa manche il avait essuyé le sang qui s'était collé sur son menton, sur ses pommettes. Des agents passaient devant lui, s'attardant parfois, disant : « Alors, ils t'ont corrigé ? »

Peu après Ritzen arriva. Le préfet avait donné des ordres précis. Contrôler tous les anarchistes, ouvrir une procédure d'expulsion pour les « indécrottables ». « Il faut se débarrasser de cette vermine », disait Chasles à Ritzen. « Je vous couvre. »

Ritzen s'arrêta devant Revelli.

— Tu es déjà là, dit-il, eux, ils ont été moins polis que moi, comme ça tu te souviendras.

Lambert, Sauvan, un Espagnol, des Italiens, une dizaine d'hommes furent bientôt rassemblés dans une pièce attenante au bureau de Ritzen. Certains s'asseyaient par terre, Sauvan agenouillé prés de Carlos, avait dégagé complètement le genou, touché les chairs autour de l'articulation, donné d'un coup du tranchant de la main sur le tendon d'Achille.

— Tu n'as rien de grave, disait-il en se redressant.

— Je peux plus marcher pour combien, demanda Carlo.

— Trois semaines, un mois.

Putana de vie. Il faudrait essayer de trouver quelqu'un, le payer, peut-être Luigi. Mais pourquoi accepterait-il ? Il avait pris

l'habitude des costumes noirs et des chemises blanches. Il n'avait jamais tenu une masse, soulevé un sac. Putana.

— En ce moment, dit Sauvan, j'ai pas d'embauche. Si on nous laisse dehors, tu me diras combien tu payes, patron.

Carlo baissa la tête. Ritzen de temps à autre traversait la pièce, donnait un ordre. On relâchait quelqu'un ou bien il lançait un nom et un agent poussait dans le bureau du commissaire celui qu'il venait d'appeler, qu'on ne revoyait pas. Vers le milieu de la nuit, alors que Carlo somnolait, il y eut un brouhaha. Karenberg venait d'entrer dans la salle étonnant par son élégance ceux qui étaient déjà là, vêtus pour la plupart comme des ouvriers ou des artisans. Karenberg avec son gilet, son chapeau, sa canne, ses chaussures de paille blanche tressée, attira tous les regards, créant tout à coup le silence. Il reconnut Sauvan et tous deux vinrent s'asseoir sur le banc, près de Carlo.

— Qui ? demanda Karenberg en montrant les blessures de Revelli.

Carlo ouvrit les yeux. La douleur dans sa jambe, la peau du visage qui semblait se fendre : en chaque point sensible de son corps il ressentait une brûlure intense. Il regarda Karenberg.

— J'ai beaucoup de boîtes de cigares, vous savez, dit Karenberg. Une de plus ou de moins, je vous l'ai déjà dit, je crois. Qui vous a mis dans cet état ?

— Ils sont partis de *l'Éclaireur,* dit Sauvan, quand ils ont su la nouvelle, et comme ça, les Italiens qu'ils ont trouvés…

Karenberg se leva. Pour se frayer un passage, il demandait pardon, bientôt il fut devant la porte du commissaire que gardait un agent. Sans même jeter un coup d'œil au policier, Karenberg frappa avec le pommeau de sa canne la porte. Le policier lui saisit brutalement la main :

— Qu'est-ce que vous voulez ? hurla-t-il.

Karenberg le toisa.

— Monsieur, je suis le baron Karenberg, dites à votre supérieur que je lui demande de conduire ce blessé à l'hôpital.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, dit l'agent.

Il bouscula Karenberg.

— Vous êtes en France, hurla-t-il encore, retournez chez vous.

Karenberg revint s'asseoir près de Sauvan.

— C'est dans ces moments-là, qu'on souhaiterait disposer du pouvoir absolu, dit-il en riant.

Quelques instants plus tard la porte du bureau de Ritzen s'ouvrit.

— Monsieur Karenberg, lança-t-il.

Tout le monde se tourna vers Karenberg qui ne bougea pas. L'agent le désigna à Ritzen.

— Monsieur Karenberg…

Ritzen, debout devant Karenberg, fut contraint face à l'indifférence de Karenberg qui paraissait ne pas le voir de répéter.

— Monsieur le Baron, dit-il, Monsieur le député Merani et votre sœur vous attendent dans mon bureau.

— Mais non, mais non, dit Karenberg, vous avez probablement vos raisons si vous m'avez, avec ces messieurs, fait conduire jusqu'ici, je suis étranger, et je menace peut-être la République.

Il y eut des rires dans le dos de Ritzen.

— C'est une erreur, dit le commissaire à mi-voix. Comprenez qu'avec ce qui vient d'arriver, certains d'entre nous agissent un peu rapidement.

Karenberg se leva.

— De toute façon je ne quitterai cette pièce qu'avec mes amis.

Il montra Carlo et Sauvan.

— L'un devrait être soigné depuis longtemps, et je me porte garant de l'autre.

Sauvan toucha le bras de Karenberg.

— Je reste ici, dit-il.

Karenberg hésita.

— Je pars avec Monsieur, continua-t-il en désignant Carlo.

Ritzen appela l'agent.

— Aide celui-là à se lever.

Carlo en s'appuyant sur la cloison réussit à se dresser puis d'un mouvement d'épaule il refusa la main que l'agent lui tendait. En se déhanchant, boitant, il arriva jusqu'à la porte du bureau de Ritzen. Il s'arrêta un instant, se tenant au cadre de bois.

Assise à côté du Docteur Merani, dans le bureau de Ritzen, Helena Karenberg le regardait.

Deuxième partie

La rue de la République

16

Les escaliers d'ardoises, les murs verts, ce palier aux dalles de marbre blanc sur lequel il sautait, les platanes de la cour entrevus et la rue, le soleil qui bondissait vers le visage : Dante Revelli, sortant de l'école dans la rue Saint-François-de-Paule, se faufilant au milieu des groupes, les mères qui se penchaient, leur chignon comme une toque noire, celles qui bavardaient, l'ombrelle glissée sous le bras. Dante pensait, je ne reviendrai plus.

Piget l'avait appelé dans la salle de classe déserte. Les feuilles les plus hautes des platanes formaient devant les fenêtres ouvertes un rideau immobile.

— La porte, avait crié Piget, comme Dante avançait entre les bancs.

S'agglutinant dans le couloir, des élèves, des parents déchiffraient la liste des reçus que Piget avait lue quelques minutes auparavant.

— Tu l'as ton certificat, disait Piget.

Il avait posé sur son bureau le canotier de paille tressée au large ruban noir. Dante regardait le tableau, évitant les yeux du directeur, ne voyant que cette date, ces mots dont il allait se souvenir, les derniers mots qu'il verrait écrits sur un tableau noir, « Certificat d'Études Primaires, 11 juillet 1903 ».

— Qu'est-ce que tu vas faire, tu as été reçu premier de liste. Ta mère, ton père, pas là ?

Dante secoua la tête. Le père, ce matin, avant de partir à la brasserie Rubens où depuis qu'il avait quitté les Merani il était livreur, avait simplement dit à Dante :

— Alors fils, c'est ce soir ?

La mère, allaitait Violette et elle avait à peine penché la tête vers Dante quand il l'avait embrassée.

— Ne traîne pas, passe chercher Louise.

Puis elle avait poussé un cri, essayant de sa main libre de saisir Antoine qui courait dans la cuisine, renversant des chaises.

— Tu veux travailler ? demanda Piget.

Il s'était mis à écrire.

— Il sait lire ton père, demanda-t-il.

— Oui, dit Dante. Il sait lire le français et l'italien. Il m'a fait réciter. C'est lui qui a appris à maman.

Piget leva les yeux tout en pliant la feuille quadrillée qu'il avait séchée avec un buvard rose, rayé de grands traits violets.

— Tu lui donneras ça. Tu peux le lire si tu veux.

Piget repoussa sa chaise, se balançant en arrière comme il en avait l'habitude quand il criait à Revelli « monte au tableau ».

— Combien vous êtes chez toi ?

— J'ai deux sœurs, un frère, dit Dante.

— Plus grands ?

— Je suis le plus vieux, dit Dante.

— Rends-moi ça.

Piget reprit le billet, le déchira. En recommença un autre qu'il froissa, le jetant loin contre le mur.

— Qu'est-ce que tu veux que j'écrive, hein Revelli, que tu devrais suivre le cours supérieur, le cours complémentaire ? Ils n'ont qu'une hâte c'est de te faire travailler.

Dante sentit son visage devenir brûlant. Il eut honte, sûr qu'il était rouge. Il voulait partir, comme il l'avait désiré déjà, le soir du feu d'artifice deux ou trois ans avant. Il attendait qu'éclatent les premières gerbes, que s'effeuillent ces fleurs roses et vertes qu'on lançait depuis le château. Mais il avait aperçu devant le porche le Docteur Merani, en habit, tenant son chapeau haut de forme à la main. La municipalité recevait à l'Opéra le président de la République Émile Loubet. Il y eut un premier coup de canon, puis une lueur blanche et le silence.

— Mais qu'est-ce que tu fous, cria le docteur.

Dante à la fenêtre se tassa.

— Vincente, dépêche-toi, nom de Dieu, continuait Merani.

Et la voix de son père, sourde, faible.

— Il a peur, disait-il, ce coup de canon, j'arrive pas à le faire sortir.

— Tu es imbécile.

Merani s'emportait. Dante le voyait qui s'avançait vers l'écurie.

— Tu es moins empoté dans un lit. Là tu t'agites.

Madame Merani était sortie de l'ombre. Elle avait murmuré quelques mots et Merani avait regardé dans la direction de Dante, haussant les épaules, se mettant à marcher de long en large dans la cour. Dante avait fermé les yeux.

— Ton intérêt, continuait Piget, ton intérêt à toi et à eux, mais ils ne voient pas plus loin que la fin de leur semaine, s'ils voyaient est-ce qu'ils…

Il s'interrompit, mit son canotier sur la tête, prit une autre feuille de papier, recommença à écrire.

— C'est pas eux, c'est moi, dit Dante. C'est moi qui veux.

Il voulait depuis qu'ils habitaient au 42 rue de la République, non loin de la place Garibaldi. Ils avaient quitté la maison Merani, au mois de septembre 1901, quelques mois après cette scène entre le député et son père que Dante avait surprise et qui l'avait ému, ses joues brûlant comme après une gifle. Sa mère et son père ne lui avaient rien dit mais il les écoutait.

— On ne leur doit rien, disait sa mère.

— S'il veut, répondait Vincente, il peut dire de ne pas m'embaucher.

— Il ne le dira pas, disait Lisa.

Un soir, Madame Merani était entrée dans la cuisine, le visage rouge, le mouchoir serré entre ses mains.

— Vous avez décidé ? Comme ça, sans rien me dire, comme des hypocrites.

Lisa continuait à laver la vaisselle, Vincente s'était levé, s'appuyant à la table de marbre. Dante gardait Antoine contre lui et Louise se tenait près de son père, cherchant sa main.

— Il ne faut plus que Lisa travaille, avait dit Vincente. Elle a les enfants.

— Et tu crois qu'elle travaille pour moi, ici !

Madame Merani s'avançait vers Vincente puis reculait.

— Elle est toute la journée avec les enfants que tu lui as faits, ajoutait-elle.

— On part, c'est décidé, Madame.

Lisa sans cesser de laver, continuait :

— Ce n'est pas bon pour des enfants d'avoir des parents domestiques. Vincente et moi, on ne veut pas, dites qu'on est fier si vous voulez. C'est pour les enfants.

Puis elle avait posé l'assiette, essuyant ses mains au tablier, regardé Madame Merani.

— Vous, vous voulez pour nous… Mais nous, on pense différemment, c'est normal. Vincente a trouvé du travail, il va être livreur à la brasserie Rubens.

— Ce que j'ai fait…

Madame Merani tordait son mouchoir.

— Ces enfants, tout ce que je leur ai donné, je suis la marraine.

Sa voix aiguë s'éraillait par moments, comme si elle allait se rompre en un sanglot.

— Ils viendront vous voir.

— Garde-les tes enfants, cria Madame Merani. Je ne veux pas que tu me les envoies à Noël ou à Pâques, pour les cadeaux. Rien, vous partez, mais ne revenez plus.

Elle claqua la porte.

Vincente resta un long moment debout. Lisa se mit à ranger les assiettes.

— Dante, dit-elle, couche Antoine et Louise.

— Il faut s'en aller, maman, avait dit Dante.

Rue de la République ils habitaient une maison basse, avec une cour intérieure, un balcon de fer, sur lequel on avait aménagé les cabinets. L'appartement qu'ils occupaient donnait sur la rue. Et Dante tout de suite aima ce quartier. Il continuait à aller en classe rue Saint-François-de-Paule, l'instituteur avait insisté, mais il avait hâte de retrouver la place Garibaldi, la longue rue de la République, qui partait vers l'est et où souvent passaient les soldats. Il voyait, avant même d'entendre, la fanfare, les cuivres des clairons levés à bout de bras, les cors portés à l'horizontale au-dessus de la tête avant d'être embouchés ; le soleil d'ouest chantait sur le métal, Dante courait avec les gosses du quartier au-devant des chasseurs alpins, et bientôt, ils précédaient le tambour-major, certains gosses faisant la roue, ouvrant la marche au défilé.

La rue de la République, c'était comme la scène d'une parade. Vincente avait dit à son fils : « C'est par ici avec ton oncle Carlo que nous sommes entrés dans Nice. » Dante refaisait le trajet, partant

de la place Garibaldi, remontant vers l'est, courant derrière les premières voitures du tramway électrique qui se dirigeaient vers les abattoirs ou bien vers le dépôt du boulevard Sainte-Agathe. Les gosses couraient, s'accrochaient aux voitures, sautant en marche quand le receveur s'approchait. La place d'Armes n'était pas loin. On traversait par le nouveau pont Barlo que la Reine Victoria avait inauguré en 1889. Un des premiers souvenirs de Dante, son oncle Carlo, qu'ils avaient rencontré par hasard, et qui avait soulevé Dante à bout de bras :

— Regarde une Reine, avait dit l'oncle.

Puis il avait posé Dante au sol, avait placé dans sa main une pièce :

— Et moi je suis le Roi.

La pièce était grosse. Dante pouvait à peine refermer ses doigts sur elle.

— Tu la montreras à ta mère, ajoutait Carlo en se penchant. Dis lui, « c'est mon parrain qui me l'a donnée. »

Puis l'oncle s'était éloigné, saluant à peine son frère, et Dante suivait cette silhouette qui dépassait la foule des épaules.

Une fois traversé le pont Barla, Dante longeait la rive droite du Paillon. Souvent il descendait dans le lit de la rivière avec Millo, le fils de l'épicier qui avait sa boutique, 37 rue de la République. Les lavandières avec des pierres entassées, des planches, ralentissaient le cours d'un des ruisselets qui constituaient en fait une bonne partie de l'année, le Paillon. À genoux, elles frottaient le linge, qu'elles rinçaient dans de grands baquets. Puis elles l'étendaient sur des fils tirés entre deux montants plantés dans les graviers du lit. Dante, Millo, construisaient un barrage, espéraient toujours découvrir un poisson, soulevaient des blocs, s'aspergeaient. Dante s'arrêtait pour surveiller Louise, Antoine que sa mère lui confiait afin de pouvoir ranger la maison, laver le linge de Mme Millo, ajouter ainsi quelques sous à la paie de Vincente.

Un coup de clairon les faisait remonter sur les quais, courir vers la place d'Armes. Là c'était comme si le cirque Barnum et Bailey avait toujours ses tentes dressées, ou comme si Buffalo Bill et ses Indiens continuaient leurs cavalcades. Pour Dante, les deux cirques ç'avait été l'Amérique, débarquée là par surprise. Des trains s'arrêtant en gare de Riquier, les éléphants de Barnum et Bailey, descendant par des plans inclinés trompes dressées, l'odeur de paille et d'urine, et Buffalo Bill, conduisait la charge des Indiens.

Depuis Dante croyait, quand il suivait chaque semaine dans l'illustré les aventures de *Nick Carter détective,* que le dessin un jour s'animerait et qu'à nouveau sur la place d'Armes, la légende s'élancerait, vivante.

Elle l'était presque avec les manœuvres des artilleurs, ce grand cirque militaire offert aux badauds, à Dante et à Millo. Les cavaliers s'élançaient, partant de l'orphelinat Don Bosco, traversant toute la place au galop, les pièces d'artillerie soulevant une poussière qui ressemblait à la poudre. Puis les hommes à un signal de clairon, tiraient sur les rênes, les chevaux se cabraient, certains dressés comme ceux des Indiens de Buffalo Bill, sur leurs jambes de derrière. Les soldats sautaient, détachaient les canons, les mettaient en batterie, s'immobilisaient un instant comme des figurines de plomb, puis un nouveau coup de clairon les faisait se précipiter sur les attelages. Ils accrochaient les pièces aux montants qui traînaient dans le sable et au galop, repartaient vers l'autre extrémité de la place d'Armes, vers Don Bosco.

Le soir, les colonnes d'artillerie rentraient au pas vers les casernes. Dante, les enfants, les entouraient, interpellant les soldats, et ceux-ci leur lançaient des morceaux d'une galette dure et savoureuse dont parfois Dante gardait une part pour sa mère. Elle n'aimait pas qu'il traîne ainsi dans les rues, même quand il rapportait un couffin de charbon, ramassé en suivant les tombereaux qui remontaient du port par la rue Cassini, vers la place Garibaldi et qui, cahotant sur les pavés, laissaient derrière eux une traînée noire, sur laquelle se penchaient Dante, d'autres gosses et quelques vieilles femmes.

Lisa menaçait, le mettait en garde :

— Ils vont te battre un jour, je vais te remettre au patronage de Saint-François-de-Paule.

Il refusait résolument. Elle n'insistait pas. Le patronage, c'était le temps de Madame Merani, de la rue Saint-François-de-Paule, de la place Masséna, un autre quartier où il avait eu aussi ses itinéraires, mais il les parcourait seul.

Il quittait l'école et le soleil, le rouge sanglant du crépuscule le forçant à fermer les yeux, il entrait dans les jardins, il descendait dans la grotte artificielle, s'asseyant au bord du lac miniature où glissaient, indifférents et somptueux, des cygnes. Il revenait par la place Masséna, la frontière de son pays d'alors. Zone changeante comme une autre Amérique. On avait tranché en une nuit pour

faciliter le passage des automobiles, l'eucalyptus séculaire qui fermait la place à l'ouest. Un kiosque avait été construit pour les tramways électriques qui dévalaient l'avenue de la Gare en faisant jaillir parfois des gerbes d'étincelles. Dante allait les attendre à la sortie de l'avenue, au moment où ils freinaient pour traverser la rue de France et gagner la place, sans pouvoir reprendre de la vitesse puisqu'il leur fallait s'arrêter au kiosque. Dante bondissait sur le marchepied de la plate-forme arrière et quelques mètres avant le kiosque, il sautait, évitant les contrôleurs de la Compagnie des Tramways qui, pérorant dans leur uniforme, jaquette et casquette bleue, pantalons blancs, bavardaient autour du kiosque, avec les cochers dont les fiacres stationnaient encore devant le Casino. Quand les tramways repartaient, accélérant vers les quais du Paillon, la place Garibaldi, Dante se mettait à courir derrière eux, sans plus penser à les rattraper, simplement pour entendre ce grésillement, ce bruit de métal, qu'il lui arrivait de percevoir le matin quand il quittait la maison Merani pour l'école. Le tramway accélérait le long du boulevard Mac-Mahon et Dante revenait lentement vers la place, vers la rue Saint-François-de-Paule.

Le premier voyage en tramway, Dante s'en souvient. Les enfants du patronage sont en rang, l'abbé est devant eux, les faisant aligner. Le moniteur prend les pièces. Dante n'en a pas demandé à sa mère. On le fait sortir de la file. Ils sont trois à l'écart qui, par défi, rient trop fort.

— Et toi, Revelli, dit l'abbé, tu n'as pas d'argent ?

L'abbé Jean qui vient souvent chez les Merani s'approche :

— Tu n'as pas demandé ? continue l'abbé.

De son poing fermé il frappe sur le front de Dante.

— Têtu, dit-il, orgueilleux.

Le tramway arrive.

— Allez, montez tous, dit l'abbé.

Ils vont jusqu'aux arènes et au monastère de Cimiez.

Les gosses se pressent autour du wattman, Dante serrant le rebord d'acier de la voiture comme s'il s'était agi des manettes qui en commandaient la marche.

Mais c'était un mauvais souvenir : l'abbé les contraignant à s'asseoir, à laisser vide la plate-forme, expliquant ce qu'était Cemenelum, la ville romaine, les martyrs jetés dans les arènes. Dante regardait le jeu des manettes, essayant de deviner ce qui permettrait d'aller plus vite, de tirer cette voiture sans attelage. Il

voulait interrompre l'abbé, dire, où met-on l'électricité, comment la nourrit-on ? Mais l'autre parlait et Dante se désintéressa, sûr que l'abbé ne savait rien, qu'il était une sorte de cocher.

Quand un dimanche matin, on leur distribua au patronage, un sifflet, qu'ils gagnèrent en rang une salle de la ville, sur la rive droite du Paillon et que les moniteurs et les prêtres avaient dit :

— Au signal, vous sifflerez tout le temps, comme vous voudrez, sifflez, sifflez…

Et les gosses riaient. Dante, tout en portant le sifflet à sa bouche, retenait son souffle. À l'entrée de la salle décorée de drapeaux tricolores, les gosses des patronages, des messieurs en chapeau se rassemblaient, une dizaine d'agents se tenant à distance.

— C'est une réunion publique, criait un homme, haussé sur la pointe des pieds, ouverte à tous, nous avons le droit d'entrer.

— Pousse, dit un gosse à Dante.

Il se laissa entraîner vers l'entrée, déferlant avec les autres au milieu de la salle, renversant quelques bancs. Des hommes qui se tenaient aux premiers rangs, près de la scène, s'étaient levés, leur faisant face, se concertant, se rasseyant bientôt. Et les moniteurs, les prêtres donnaient aux gosses l'ordre de se taire, d'attendre :

— Attendez qu'il vienne, disait-on à voix basse.

Quelqu'un chuchota dans l'oreille de Dante :

— Il faut laisser parler le premier, et siffler après, pour l'autre.

Des premiers rangs, un homme sauta sur la scène, croisa les bras.

— À la tribune, à la tribune Sauvan, lui cria quelqu'un.

Il hésita, puis se plaça derrière le pupitre, placé au centre de la scène, enveloppé du drapeau tricolore :

— Vous êtes venu pour créer le désordre, commença-t-il, pour empêcher le citoyen Jaurès…

Il y eut quelques applaudissements, mais le piétinement cadencé de tout le fond de la salle, puis les stridences des sifflets qui résonnaient sous la verrière bleue couvrirent la voix de Sauvan.

Dante, son sifflet entre les dents, regardait, immobile au milieu de ses camarades qui se dressaient, s'époumonant. Un homme trapu, le visage massif pris dans une barbe, la tête posée sur les épaules comme s'il n'avait pas eu de cou, vint au milieu de la scène, sans que Dante l'ait vu arriver, il leva les bras et curieusement, il y eut après ce geste un moment de silence, Dante entendit :

— Citoyens, tous les républicains, tous les…

La salle se déchaîna, l'homme sur la scène hésitait. Des premiers rangs on hurlait dans la direction du fond de la salle des mots que Dante ne devinait pas. Deux ou trois hommes s'avancèrent vers les gosses, mais Jaurès avec vivacité descendit dans la salle, s'interposa et ils gagnèrent tous la scène puis disparurent dans les coulisses. Il y eut des cris de triomphe, les moniteurs, les prêtres faisant sortir les gosses qui continuaient de siffler, les messieurs riant entre eux, Dante s'éloignant seul, jetant son sifflet dans le Paillon, courant après un tramway qui faisait comme par défi tinter sa sonnette au fur et à mesure qu'il s'éloignait.

17

Parfois Helena Karenberg demandait à Marcel d'arrêter la voiture au-dessus du tunnel, là où le boulevard amorçait une large courbe. Elle descendait, elle disait à Marcel, et un signe suffisait souvent, de continuer, elle le rejoignait plus tard, à la fin du boulevard. Elle s'accoudait regardant les rails noirs, ces lignes qui se croisaient comme des vies, avant de se perdre dans le tunnel. Elle était Anna Karénine, elle entrait dans la gare, elle marchait le long des voies, elle attendait debout, les bras écartés, les paumes ouvertes, que surgisse ce point d'acier qui allait la coucher, l'entraîner dans un halètement rauque vers le tunnel-gouffre. Helena ne s'éloigna qu'au moment où un train survenait, le bruit, la fumée l'éveillant tout à coup, elle courait presque sur le boulevard, retrouvant la voiture, Marcel qui se retournait, la voyant enfin, sautant de son siège, s'avançant vers elle, silencieux, désapprobateur.

— Tu me laisseras au port, disait Helena.

Il attendait qu'elle soit montée, pour reprendre place sur le siège, interroger :

— Au port, Mademoiselle ?

— Au port, répétait Helena.

C'était le début de l'après-midi, la chaleur étouffante de juillet, le silence vibrant seulement quand passait un tramway ou un charreton, le silence auquel la chaleur donnait un volume. Helena, blottie au fond de la voiture avait la sensation qu'elle traversait une épaisseur cotonneuse, déchirée parfois par la voix d'une lavandière

quand la voiture roulait sur le pont Barla. Helena étouffait, et cela la prenait au moment où elle franchissait le Paillon, où elle reconnaissait à cette voix de la lavandière, ou bien aux bruits plus nombreux, le tintement de la sonnette des tramways qui se croisaient sur la place Garibaldi, qu'elle entrait dans une autre ville, celle des bruits, des odeurs, des hommes en casquette, les bras nus, le col de la chemise ouvert, les pantalons attachés par une ficelle laissant libre l'estomac, le ventre, les femmes sans chapeau.

La voiture prenait la rue Cassini, et c'était l'odeur d'huile rance du port, les fûts entassés sur les quais, les planches mal équarries, dont les tas formaient comme les parois d'un labyrinthe, bois de Russie, flottant le long des fleuves jusqu'à Odessa, venu jusqu'ici, la rejoindre.

— Arrête-toi.

Helena se dressait dans la voiture, elle ajoutait :

— Tu viendras vers cinq heures, attends-moi devant l'église.

Elle ne laissait pas à Marcel le temps d'arrêter la voiture. Déjà elle sautait sur la chaussée, elle avait besoin de la brise de mer, elle ouvrait la bouche comme si quelqu'un avait longtemps d'une main impérieuse tenu ses lèvres, l'empêchant de respirer, la laissant se débattre. Elle aspirait d'un seul coup cet air qui lui avait manqué. Elle marchait plus vite, se retournant pour voir si Marcel s'éloignait, apercevant la voiture qui s'engageait dans la rue Cassini. Mais au bout de quelques pas, Helena était contrainte d'arrêter, le cœur éclatait dans sa gorge, elle avait envie de vomir ce battement qui était là, de plus en plus rapide comme un cri qu'elle n'avait pas pu, pas voulu lancer, et qui restait en elle, douceâtre, écœurant.

C'était le cauchemar ancien qui ne cessait plus. Frédéric qui, ce jour de juin, alors qu'ils sortaient avec Merani du commissariat principal, disait montrant Carlo Revelli qui s'appuyait à son bras :

— Il va venir quelques jours, il faut le soigner.

Carlo dans la villa, comme un battement de la terre, quand le sol se soulève pareil à la gorge des crapauds, et tout à coup, une crevasse s'ouvre, enfin, et jaillit la vapeur brûlante, restée longtemps sous cette croûte. Elle monte droite, fusante.

Helena, tout le temps que Carlo Revelli avait séjourné dans la chambre du deuxième étage, à l'angle de la villa, ne l'avait pas vu. Elle sortait avec Peggy Wood, mais le battement résonnait en elle, saccades profondes, qui faisaient trembler la nuit. Elle rentrait tard, elle ne dormait pas, ce caillot dans la gorge, cette chaleur glaçante

sur elle, l'épaisseur insupportable du drap qui collait, peau inconnue, irritante, râpeuse comme la langue des chats, et c'était un souvenir, chat roux de Semitchasky, qui venait dans sa chambre de petite fille, sautait sur le dossier du fauteuil et la léchait, langue râpeuse qui la faisait rire. Elle n'avait revu Carlo que le jour de son départ, peut-être une ou deux semaines plus tard.

— Prenez cette canne, disait Frédéric, mais prenez, insista-t-il.

Carlo appuyé à la balustrade sur la terrasse, regardant Helena qui lisait sans réussir à retenir les mots qui se dissolvaient, insaisissables.

— Je la rapporterai, disait Carlo, avec le reste.

Frédéric l'avait accompagné. Helena les voyait s'éloigner dans l'allée centrale, et elle recommençait à vivre ce cauchemar, elle attendait le dénouement, cette flaque noire dans laquelle elle allait plonger les mains pour se souiller le visage. Un an, deux ans, trois peut-être, des étés qui passaient, mais le sol continuait à battre, à trembler.

Au début d'un été, Marcel avait entrouvert la porte-fenêtre de la bibliothèque, Helena dans la pénombre lisait, s'y prenant à plusieurs fois pour accrocher les mots les uns aux autres, comprendre les phrases qui s'émiettaient. Elle avait levé les yeux et derrière Marcel, elle avait vu Carlo, sa silhouette que le soleil découpait, et elle imaginait qu'ainsi devant Anna Karénine, avait surgi l'ombre de la machine.

Elle avait renvoyé Marcel, dit, mais qui parlait, que Frédéric était absent, parti avec Peggy Wood, une excursion à Monaco, elle tendait les mains pour qu'on les noue, et l'envie de vomir, ce battement qui grandissait.

Carlo posait sur le bureau la canne et une enveloppe jaune. Il disait :

— Je dois ça à votre frère.

Puis il avait fouillé dans sa veste, sorti une boîte de cigares :

— Ça aussi, vous lui direz, j'ai trouvé les mêmes.

Il serrait les objets les uns contre les autres, la canne, l'enveloppe, les cigares, elle replaçait le livre dans la bibliothèque :

— Je ne sais pas, dit-elle.

Et elle avait étouffé, la main se posant sur ses lèvres, le bras lui entourant la taille, la pliant, la serrant contre des jambes, une odeur de sueur, le battement, la terre qui s'ouvrait, cette chaleur gluante

dont elle sortait pour respirer, ouvrant la bouche mais aucun son ne naissait, étouffé en elle, dans sa gorge par ce caillot de sang.

Elle était couchée sur la bergère. Le cou lui faisait mal, comme si on l'avait serré. Elle eut froid sur le ventre, les cuisses, mais elle n'osait pas bouger les bras, le droit qu'elle avait replié sur son visage, dont elle couvrait ses yeux, le gauche dont elle protégeait ses seins. Il y eut un bruit, près d'elle, un verre qui tintait. Une main soulevait sa nuque, elle sentait contre ses lèvres, ses dents le bord du verre, et l'alcool la brûla, glissant dans sa bouche, la forçant à se redresser.

— Buvez, dit Carlo.

Elle bougea, osant déplier ses bras, poser ses mains sur son ventre nu, toucher avec ses doigts, entre ses cuisses, cette plaie gluante, humide, qui lui donnait envie de vomir. Il y eut d'autres doigts qui s'emparaient d'elle, une paume qui écrasait, brûlait, qui la forçait à ouvrir la bouche, à haleter. Et elle respirait mieux, comme si s'accordaient enfin les rythmes contraires des battements qui se heurtaient en elle. Elle sentit sa robe à nouveau, sur ses jambes. Elle ne bougeait pas, n'ouvrant pas les yeux, la voix de Carlo contre son oreille, et elle avait envie de rire, Carlo qui disait : « Viens me voir, viens ou je reviens si tu veux, viens… »

Helena, cette voix en elle, ces secousses qu'elle provoquait quand elle surgissait de sa mémoire, rythmée, brûlante.

— Qu'est-ce que tu as ? demandait Frédéric qui la surprenait alors qu'elle était revenue s'allonger dans la bergère et qu'il rentrait avec Peggy.

— C'était extraordinaire, disait Peggy, cette route en corniche, on a l'impression d'être un oiseau, on voit la rade, la baie, le cap, et cette mer.

Elle soupirait, enlevait sa capeline qu'elle lançait sur Helena.

— Helena, ma petite Helena, vous n'avez pas bougé, vous êtes folle, il fallait venir.

— Ah, je comprends, disait Frédéric.

Il ouvrait l'enveloppe, comptait l'argent.

— Tu l'as vu ? demandait-il à sa sœur.

Elle disait oui d'un geste de la tête.

— C'est notre bandit, expliquait Frédéric à Peggy, comme dans Dumas, Edmond Dantès qui revient, riche et paie ses dettes, et je suis le bienfaiteur, mais oui Peggy, le bienfaiteur. Les romans, nous autres, Helena et moi, nous les vivons chaque jour.

Frédéric jouait avec sa canne, comme s'il s'était agi d'un fleuret.

— Il te fait toujours peur, dit-il en touchant Helena.

Elle se leva d'un bond, secouée par un sanglot silencieux, traversant en courant la bibliothèque, les mains sur sa poitrine, son chignon se défaisant d'un seul coup, laissant échapper les longues mèches qui lui descendaient dans le dos, claquant la porte, cependant que Peggy, s'approchait de Frédéric, lui prenait les poignets :

— Laisse-la, disait-elle, laisse-la.

Il était revenu, l'aboiement d'un chien dans le parc, Helena s'éveillait, ne voulant pas ouvrir les yeux, mordant le drap, il lui semblait entendre le souffle d'une respiration, un pas sur le balcon, elle allait crier, il fallait qu'elle crie, mais déjà la main fermait sa bouche, un doigt qu'il glissait entre ses lèvres, pour la forcer à desserrer les dents, à lâcher le drap, et elle ne savait plus, elle refusait de limiter le cauchemar, le vrai, le faux, s'obstinant à rester aveugle, ses mains pourtant apprenant à connaître la cambrure de ce corps d'homme musclé, le creux que traçait la colonne vertébrale, et l'odeur, si forte, comme celle d'une terre trempée. Helena n'ouvrait pas les yeux, mais tout son corps était regard, ses cuisses que Carlo écartait du genou, et Helena voyait ce genou, elle voyait les jambes brunes, nerveuses, elle voyait ces bras qui glissaient sous son dos, ses reins apprenaient à connaître la poitrine contractée de Carlo qui se gonflait et se détendait brutalement dans un cri étouffé.

— Je te veux ailleurs, disait Carlo, viens, viens me voir.

Il lui mordait l'oreille, il avait son coude sur son sexe et de ses doigts il caressait la pointe de ses seins.

— Je veux que tu viennes, répétait-il, il n'y aura que toi et moi.

Il était le seul à parler, elle était incapable de prononcer un mot, et quand elle était entrée, au début d'un après-midi, dans une pension près du port, elle avait, aussitôt que la porte de la chambre, derrière elle, s'était refermée, compris qu'elle ne pourrait pas lui parler, le voir. Elle n'avait eu que la force de demander à la femme :

— La pension Oberti ?

La femme la dévisageait, inexpressive, détaillant la robe et disant :

— C'est pour Carlo Revelli ?

Helena la suivait, la femme poussait une porte, chambre vide, Helena voulait s'enfuir, mais la femme tirait déjà la porte disant :

— Il vient.

Helena s'adossait au mur, fermait les yeux et Carlo entrait, son souffle, cette odeur, il la prenait par les épaules, les mains glissaient sur elle, il posait sa tête sur son ventre, il serrait ses jambes entre ses bras, et elle mettait ses doigts dans ses cheveux, mais elle ne lui parlait pas, elle refusait de le voir. C'était la dernière fois, imaginait-elle. Elle se laissait déshabiller, porter sur le lit, puis plus tard, alors qu'il était allongé près d'elle, qu'il laissait la main sur son ventre, il fallait bien qu'elle dise :

— Allez-vous-en, allez-vous-en !

La main se crispait sur elle. Il fallait qu'elle s'en délivre.

— Allez-vous-en, ou je ne reviens plus.

Il hésitait. Il la mordait. Il murmurait dans son oreille en italien des mots qu'elle ne comprenait pas. Mais il partait. Alors elle ouvrait les yeux, cherchait ses vêtements, plongeait ses mains dans l'eau glacée, et elle sortait dans le couloir, apercevant une grande salle, la femme assise devant la table, indifférente. Elle courait jusqu'à l'église du port, elle s'étouffait, elle montait dans la voiture, se mettant dans un coin comme si elle craignait maintenant d'être reconnue.

— Rentre vite, disait-elle à Marcel.

Quand ils avaient franchi le pont Barla, qu'elle apercevait enfin les platanes du boulevard, les jardins qui entouraient les villas et les grands hôtels, alors elle se calmait, lasse, répétant pour elle-même : « …c'est un roman, je suis folle… » fière de le vivre pourtant, et malheureuse et honteuse.

Un été, elle avait accompagné Frédéric et Peggy en Suisse, après leur voyage de noces, en Italie comme il se doit. À Saint-Moritz ils étaient descendus au Grand Hôtel du Lac, au milieu des sapins. Le matin, Peggy et Frédéric venaient la chercher, ils jouaient au tennis avec Gustav Hollenstein, un jeune Viennois, très brun, correspondant à Paris du journal autrichien *Neue Freie Presse*. Il entourait Helena de prévenances, une cour distante et affectée. Peggy le soir, prenant Helena par le bras, l'interrogeait.

— Raconte-moi, que t'a-t-il dit ?

Elles faisaient toutes les deux de longues promenades qui calmaient Helena, les eaux du lac modelant, courbant les reflets des lumières des hôtels. Parfois Frédéric et Gustav les précédaient et elles se taisaient, écoutant les éclats de voix, Gustav disant que depuis l'affaire Dreyfus, il savait que « le ver était dans le fruit de

notre culture. Et je plaçais la France au-dessus de tout, n'est-ce pas, je les croyais différents de vos Russes, de vos Polonais, mais non, Frédéric, comme tout le monde ».

Frédéric répondait, parlant lentement ; le cigare, point rouge près des lèvres.

— Russes, Polonais, Français, des catégories fictives, superficielles, disait-il, lisez Marx, quant à la France finalement, Dreyfus, il y a eu la révision du procès.

Gustav Hollenstein prenait Frédéric par l'épaule.

— Chez Karenberg, croyez-moi, nous sommes en pleine barbarie, la révision, Zola, tout cela ne change rien, chacun pour soi, et leurs démocraties valent nos empires. Vous êtes toujours russe, Karenberg ?

— Si peu, répondait Karenberg, je ne tiens pas à retourner là-bas.

— Vous êtes un cosmopolite.

— Je suis, il me semble, socialiste d'abord, s'il y a une chance, elle est là.

— Chez Karenberg… il y a eu déjà, commençait Hollenstein, le judaïsme, le christianisme…

Karenberg l'interrompait :

— Écoutez, j'ai rencontré Jaurès à Nice, en avril, un drôle de bonhomme, un utopiste sans illusions, et le sens de la gaieté.

— Vous êtes un croyant Karenberg, vous avez trouvé.

— Mais non, mais non, je l'ai vu après une réunion qui a été sinistre, des gosses, des gosses de pauvres, Hollenstein, qui le sifflaient sous la conduite de leurs prêtres, lui, le fils de bourgeois qui se bat pour eux, déchirant et il a accepté cela avec humour.

— Banal, ridicule, Karenberg.

Helena ralentissait son pas, elle laissait le silence gagner l'espace qui les séparait de Frédéric et de Gustav, elle avait envie de chuchoter à Peggy : « Je vais te raconter », mais Peggy parlait :

— Cet Hollenstein, disait-elle, il est beau. Tu sais Vienne est une ville extraordinaire, la dernière ville gaie, plus gaie que Paris.

— Je pars demain, répondait tout à coup Helena, je rentre à Nice.

— À Nice, mais tu es folle, il n'y a personne, en juillet, tu vas mourir, Frédéric ne…

— Je rentre.

Ce calme, cette paix, une forme de mort. Gustav Hollenstein n'avait aucune odeur, à peine si elle le voyait, et l'autre, si loin, si présent que son nom seul faisait renaître le battement.

— Pourquoi ? demandait Peggy en baissant la voix.

Helena voulait parler, mais déjà elle étouffait, elle ne pouvait dire ni ce genou lui écartant les cuisses, ni ce creux qu'elle suivait avec ses doits, le long du dos de Carlo.

— Rien, je t'assure, rien, répondait-elle.

Mais elle y mettait trop de hâte pour que Peggy la crût.

18

Carlo portait lui-même la table au milieu de la carrière. Une petite table de bois, couverte de poussière, de plâtre séché, puis il prenait dans la baraque qui lui servait à remiser les outils et à entreposer les explosifs, une chaise et la sacoche de cuir, comme celle qu'ont les gendarmes et qu'il avait achetée le long du Paillon, à l'un de ces marchands forains qui, au début de l'automne et au printemps, installent leurs étalages sur les quais. Carlo s'asseyait, prenait son carnet, taillait le crayon avec le couteau de charpentier qu'il n'abandonnait jamais, un couteau à lame courte, quatre doigts à peine, mais l'acier avait une largeur de deux doigts et la pointe effilée recourbée pouvait servir de crochet. Il ouvrait sa sacoche, comptait l'argent, regardait la carrière, la vingtaine d'hommes qui y travaillaient et il donnait un coup de sifflet. Ils venaient s'aligner les uns derrière les autres, silencieux et couverts de poussière, ils tendaient leurs mains ou bien faisaient glisser les pièces sur la table, dans leur paume ouverte contre le rebord. Certains s'attardaient, comptant, recomptant, levant les yeux vers Carlo, commençant une phrase.

— Je te vole pas, apprends à compter, disait Carlo, pousse-toi tu pourras toujours revenir.

Ils se mettaient à l'écart, ils comptaient encore, ils haussaient les épaules et s'éloignaient. Ceux-là qui bougonnaient, Carlo eût voulu les prendre par la chemise, les secouer comme de jeunes arbres, leur dire : « Qui t'empêche d'être à ma place ? Si t'es pas content, change, regarde ces mains, j'ai pas toujours compté assis derrière

une table, j'ai attendu, l'argent comme toi, je me suis tu, alors tais-toi ou change. »

Ces ouvriers, les plus hostiles, ceux qui l'ignoraient quand il passait près d'eux, qui refusaient jusqu'à la complicité d'un regard, Carlo les harcelait. « Tu dors », hurlait-il. « Je vais te montrer. » Il leur arrachait la masse ou le pic, il frappait de toute sa force, il jetait l'outil : « Voilà, voilà ce que j'appelle travailler. » Les autres se taisaient, ramassaient l'outil et Carlo devinait, quand il s'éloignait que peut-être ils crachaient dans sa direction.

Qu'ils crachent, qu'ils gueulent.

Forzanengo avec qui il travaillait, lui avait dit : « Moins ils t'aimeront, et mieux ça ira pour toi, seulement, c'est pas facile de supporter ça, il faut en avoir là » et Forzanengo faisait un geste obscène.

« Y en a qui veulent qu'on les aime en plus, continuait-il, crois-moi, c'est pas possible, c'est eux ou toi, tu choisis. »

Carlo avait choisi. Quand en 96 les plâtriers de l'hôtel Regina s'étaient mis en grève, qu'ils restaient sur les échafaudages, assis, les jambes pendant dans le vide, Forzanengo l'avait fait appeler.

— Tu veux que je t'achète du sable, Revelli ?

Forzanengo, son chapeau de feutre enfoncé horizontalement, couvrant presque les sourcils répétait :

— Tu veux ? Mais qu'est-ce que tu me donnes, du sable, moi de l'argent et tu crois que ça suffit, ici, y faut toujours quelque chose en plus. Tu vois…

Il se levait, envoyait sur la table une enveloppe.

— Ça c'est l'adjudication pour les travaux d'élargissements de la Promenade, tu peux faire fortune, tu travailleras avec moi, tu pourras vendre ton sable pendant quatre ans, et je te signe un contrat, seulement moi, moi…

Il se frappait la poitrine, il faisait une moue de mépris, comme s'il allait cracher.

— Moi, je suis fils de terrassier, et ces messieurs à la mairie, ils ont les mains blanches, ils se sont jamais cassé un ongle, tu comprends, seulement je les paie, je leur donne comme à des mendiants et eux ils me donnent les travaux. Moi avec toi c'est pareil, tu connais les chantiers, trouve-moi des plâtriers, finis-moi le travail à l'hôtel Regina et on marche tous les deux…

Carlo avait trouvé des plâtriers. Il était monté sur les échafaudages de l'hôtel Regina, les grévistes l'insultant, Sauvan

l'attendant, le soir, s'avançant vers lui, marchant à ses côtés sur le boulevard de Cimiez, et ils n'échangeaient pas un mot. Ils arrivaient au-dessus du tunnel, là où la trouée de la voie ferrée, comme une vallée conduit à l'horizon et à la mer. C'était l'époque du solstice, des lentes hémorragies qui rougissent le ciel. Sauvan prenait le bras de Carlo, le forçait à s'arrêter.

— Tu sais ce que tu fais ? Tu sais ?

— Écoute-moi Sauvan.

Carlo recommençait à marcher.

— Le vol, disait-il, partout, tu comprends. Il y a les volés et les voleurs, les petits voleurs et les gros. Je veux pas être un volé, Sauvan, toujours. Ça suffit pour les Revelli, ça suffit Sauvan, plutôt je crève.

— Tu as volé.

— Dénonce-moi, vas-y.

Sauvan haussait les épaules.

— Il le sait, il s'en fout.

— Je lui rendrai tout.

— Ne rends rien et laisse les gars se battre, vole mais ne sois pas contre eux.

Sauvan élevait la voix, prenant les deux bras de Revelli, les secouant.

— Tu peux faire ta pelote sans leur taper dessus, tu comprends ?

— Il faut, répétait Carlo, je peux pas faire autrement.

Sauvan, tout à coup, s'était calmé.

— Tu as peut-être raison, salut Revelli.

Carlo avait laissé Sauvan s'éloigner puis sans trop savoir pourquoi, il avait remonté le boulevard. Devant le chantier de l'hôtel Regina, deux agents stationnaient, interrompant leur conversation quand Carlo passait, le suivant des yeux, mais il continuait, se dirigeant vers les arènes, le monastère et bientôt longeant la grille de la villa Karenberg. Ils devaient dîner sur la terrasse. À travers le mur des cyprès, Carlo voyait trembler la lumière des lampes, il entendait des bruits de voix. Elle devait être là, les mains posées sur la nappe blanche et brodée. Carlo s'arrêtait, s'éloignait, ce qu'il imaginait d'elle, c'étaient les seins, à peine marqués. Plus tard il retrouvait l'Anglaise du bordel, assise sur le lit, et il lui jetait l'argent, sans la baiser. Il ressortait, ignorant les questions de Madame George, passant devant le poste de police, où quelques soldats en faction, leurs longues baïonnettes accrochées au

ceinturon, surveillaient les permissionnaires venus des casernes. L'Anglaise, une autre Maria, les danseuses du café de Turin, ces femmes se ressemblaient toutes, des sacs de sable qu'on prenait contre soi, qu'on pétrissait à pleines mains. Du sable mouillé, de la boue. L'autre, c'était de la pierre, blanche et lisse comme du marbre.

Les plâtriers de l'hôtel Regina cessèrent leur grève, sans avoir rien obtenu. Carlo put engager une vingtaine d'ouvriers pour sa carrière, il acheta deux charrettes.

— Je te fais confiance, disait Forzanengo, je te paie d'avance.

Nice se transformait. On construisait le pont Barla qui reliait la rive gauche du Paillon à la rive droite et ouvrait la rue de la République sur les nouveaux quartiers, doublait le Pont Vieux. Il fallait du sable. En 99, le pont terminé, Carlo était déjà un entrepreneur connu. Il obtint sa naturalisation, Forzanengo, par le maire avait donné, comme il disait « un coup de pouce ».

— Ils savent, ils savent tout, disait-il, l'histoire de l'hôtel Regina, c'est bon pour toi.

Le jour de l'inauguration du pont, Carlo avait rencontré Vincente. Rien à lui dire. Les rivières s'étaient séparées, chacune creusait son lit. Vincente avait encore grossi, le visage pourtant était toujours celui du gosse de Mondovi, la même douceur, comme la mère. Et Carlo avait envie de donner un coup pour le voir se crisper, se durcir, pour sentir sur l'autre les mêmes rides, les plis qu'il sentait sur son propre visage.

— Tu vieillis pas, avait-il dit à Vincente.

— Regarde, si je vieillis pas.

Et il avait montré Dante qui levait la tête, qui ressemblait à Lisa et Carlo cherchait une autre ressemblance, ce menton c'était leur père à eux, à Vincente, à Luigi, et à lui Carlo.

— Il y a Louise aussi, disait Vincente et Lisa en attend un troisième.

Vincente faisait un signe.

— Qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça, ajoutait-il.

Carlo avait pris une pièce, l'avait mise dans la main de Dante, parce qu'il ne voulait plus écouter son frère. La fanfare jouait, la reine Victoria devait arriver. Carlo souleva Dante, lui montra la Reine, puis il les laissa, remontant à la carrière engueulant le gardien qui dormait dans la baraque, se mettant seul ce dimanche, à la masse, torse nu, frappant à coups redoublés cette pierre grise veinée de jaune.

Comme Forzanengo l'avait promis, Carlo participa à l'élargissement de la promenade des Anglais, entre le Paillon et le pont Magnan. Il gagna gros, toujours sur les chantiers, ne laissant à personne d'autre le soin de surveiller. Il était là avant que les ouvriers arrivent, et il restait quand la nuit était déjà tombée, que seule brûlait accrochée à un échafaudage, une lampe à pétrole.

Il sut jouer quand il fallait. On lui proposa de racheter, pour construire une tuilerie, une partie de son terrain. Des hommes d'affaire de Paris, venus en voiture depuis Nice, montant lentement à la carrière où Carlo les attendait. Ils portaient des gants, des guêtres, la canne et des serviettes de cuir sous le bras. Carlo sortit la petite table, il prit un banc, la chaise. Ils s'assirent avec précaution, époussetant le banc avec leurs gants, cependant que de la carrière montaient des volutes de poussière épaisse. Ils commencèrent à parler, répétant plusieurs fois, comme si Carlo n'avait pas compris le français. Il avait envie de retourner à la baraque, d'ouvrir l'armoire de fer, de poser sur la table le livre dans lequel il avait appris à lire, de leur dire « je vais vous réciter ». Il se contentait d'allumer un toscan, de plisser les yeux, comme pour ne pas les voir.

— Vous comprenez, disait l'un, c'est une affaire excellente que nous vous proposons, votre terrain nous intéresse, il y a la rivière, bientôt nous aurons la route et vous le savez, cela dit…

Carlo interrompit sans même ouvrir les yeux.

— Vous avez d'autres terrains, dit-il, je sais, vous pouvez ne pas acheter mais moi, je ne veux pas d'argent, je connais le travail, l'argent je connais pas, j'aime pas.

Il finissait son petit cigare, il l'écrasait sur la table.

— Je vous vends pas, je vous échange, je vous donne mon terrain, vous me donnez une part.

— Vous voulez entrer dans notre société, dit l'un d'eux, une association en somme.

— Vous parlez comme des hommes qui connaissent, moi mon père était bûcheron, disait Carlo, j'aime pas l'argent, alors je vous échange le terrain et vous me donnez une partie de votre tuilerie, appelez ça une association si vous voulez.

Les autres se regardèrent.

— Il faut étudier votre proposition, dit celui qui avait parlé le premier.

Carlo se leva, prit un autre cigare qu'il eut du mal à allumer, le vent commençait à souffler comme à chaque fin de matinée,

rabattant la poussière, les bruits sourds venus de la carrière, les portant vers la vallée.

— Pour moi, c'est comme ça, dit-il en aspirant longuement. Pas autrement.

Il les regarda descendre le sentier l'un derrière l'autre, maladroits. Il se souvint de ces joueurs qu'il apercevait derrière les vitres et les rideaux du Casino de la Jetée, ils lançaient leurs plaques sur le tapis, un croupier poussait vers eux les gains, ils avançaient le bras, ils remplissaient leur vie. Carlo venait de choisir un numéro : il lui fallait attendre que la boule s'arrête. Elle tourna pendant une dizaine de jours qu'il passa à travailler plus que d'habitude, prenant la masse lui-même tous les matins, choisissant les emplacements pour la dynamite, renvoyant un charretier qui était revenu ivre de la ville, montant à sa place sur le siège, criant aux ouvriers qui chargeaient la charrette de sable :

— Tu vois, que je te montre.

Il sautait à terre, il arrachait la pelle ou le sac des mains d'un ouvrier, il donnait un coup de reins et il enlevait la charge qu'il envoyait loin dans la charrette. Le soir, comme depuis des années, il descendait à la Trinité-Victor, dînait à l'auberge, une soupe, un ragoût de pommes de terre avec un morceau de lard, un verre de vin. Il s'installait seul, à une table, mâchant lentement le pain, le trempant dans la soupe. La patronne se penchait vers lui :

— Ça va, monsieur Revelli ?

Il donnait sa pièce.

— À demain, disait-il.

Il remontait le sentier, l'été dans l'âcre chant des cigales, l'hiver sous des pluies brèves, dures, qui faisaient rouler la terre mêlée à l'eau, transformant le chemin en torrent. Il allumait un feu dans la baraque, il sortait encore pour vérifier si les ouvriers avaient rangé les outils et il s'enroulait dans sa couverture sur ce lit de camp fait de planches rugueuses.

Enfin, il y eut la lettre de Paris. Avant même de l'ouvrir, il sut qu'il avait gagné. Deux jours plus tard, c'était le notaire. Il obtenait une part sur les bénéfices de la tuilerie, et en avance, une somme d'argent. Carlo, pour la première fois de sa vie, entrait dans une banque, place Garibaldi. Au moment où il allait déposer tout l'argent, il reprit la plupart des billets. L'employé, un Monsieur, col blanc cassé, veste noire, le regarda.

— Ça, c'est pour moi, dit Carlo, je me paye.

Il sortit de la banque. La place, la fontaine, là où il avait attendu et où discutaient encore des groupes d'ouvriers, ce café de Turin où il était entré le premier soir, laissant Vincente s'éloigner. Des années. Il marcha lentement, but un verre d'alcool au comptoir du café de Turin, puis il se décida, sortant, se mettant à courir, hélant une voiture. Le cocher hésitait à le conduire jusqu'à la Trinité. Il montra ses billets :

— File, dit-il, et vite.

Au bas du sentier il demanda que la voiture attende. Au fur et à mesure qu'il montait vers la carrière, il entendait mieux les coups de masse sur la pierre, et c'était comme s'il recevait à chacun d'eux une impulsion nouvelle, l'aidant à marcher plus vite. Dans la baraque, il trouva la canne que lui avait prêtée Karenberg, au moment où il avait quitté leur villa. Il la prit, engueulant deux ouvriers qui, ne l'ayant pas vu, s'attardaient près du tonneau rempli d'eau. En ville, il acheta au tabac du pont Barla, une boîte de cigares et enfin, le boulevard lui paraissait si long, il se fit arrêter devant l'entrée de la villa Karenberg, forçant le gardien à ouvrir le portail, renvoyant seulement alors la voiture.

— Monsieur le Baron est absent jusqu'à ce soir, disait le gardien.

La boule avait longtemps tourné mais elle venait de s'immobiliser sur le chiffre qu'il avait choisi.

— Je dois voir quelqu'un, dit-il, sa sœur.

Le gardien le détaillait, hésitant. Carlo s'avança vers lui.

— Qu'est-ce que vous attendez, dit Carlo, vous verrez bien si on veut me recevoir, moi je vous dis de vous dépêcher.

Il reconnut l'allée centrale, le bassin, la terrasse et cette porte-fenêtre. Il serrait la canne. Le gardien tapa discrètement aux volets entrouverts, il dit quelques mots, puis il s'effaça laissant Carlo Revelli et Helena face à face.

Quand elle vint pour la première fois chez Madame Oberti, Carlo se dit qu'il la tenait à deux mains et que personne ne pourrait la lui prendre. Pourtant il avait peur. Elle était comme ces trous qu'on creuse dans les carrières et qui se remplissent d'eau, on la vide, elle revient, on recommence, l'eau est là à nouveau et parfois cela dure toujours, il faut s'arrêter, l'eau venue d'on ne sait où reparaît empêchant le travail. Helena qu'il portait jusqu'au lit, qu'il caressait, et il n'avait pas cru qu'il existât une peau si blanche, si lisse, qui cambrait et dont il sentait les doigts sur son dos, se crispant sur ses reins, Helena disait « Allez-vous-en, allez-vous-en ». Et il craignait

qu'elle ne revienne plus, il s'éloignait, il se cachait dans la cuisine se dissimulant derrière les volets pour la regarder courir dans la rue, se dirigeant vers l'église du Port. Il revenait dans la grande salle, s'asseyait en face de Madame Oberti qui poussait vers lui un verre, le remplissait de vin.

— Tu perds la tête, Revelli, disait-elle.

Elle avait devant elle un jeu de cartes, les soulevant l'une après l'autre.

— Celle-là…

Elle s'interrompait pour chercher une carte.

— Quoi celle-là ? demandait-il.

— Tu sais bien, tu la tiendras pas.

— Vous êtes vieille, disait Carlo, vous comprenez plus rien.

Il se levait comme s'il avait peur que Madame Oberti ne lise son avenir ou ne lui jette un sort.

— Tu es pas jeune non plus, répondait-elle.

Il s'éloignait, il hésitait sur le pas de la porte.

— C'est comme si avec toi elle buvait ou comme si elle jouait à la roulette, continuait Madame Oberti, ça la chauffe, ça lui fait peur, un jour elle s'arrêtera de jouer ou de boire, et toi tu resteras comme un pieu, tout seul.

— Putana, disait Revelli à voix basse.

Pour qui ?

Il allait voir Forzanengo. Âprement, il discutait du prix du sable et apprenait à se lever, à claquer la porte pour que Forzanengo lui crie :

— Ça va tête de mule, viens ici.

Ils se serraient la main pour un nouveau contrat. La tuilerie commençait à peine à produire et déjà il fallait l'agrandir. Au nord, au delà de la place Béatrix, en direction de la colline de Gairaut, les terrains maraîchers commençaient à être lotis. Les tramways électriques favorisaient l'extension de la ville, de nouveaux immigrants arrivaient, peuplant le Vallon Obscur, celui de la Madeleine ou de la Mantega, toutes ces percées sombres que les torrents avaient creusées dans les alluvions caillouteuses de la région niçoise. Du côté de l'est, les maisons basses qui ressemblaient aux fermes du Piémont avec leurs cours intérieures, leurs porches, les balcons, étaient remplacées, entourées par des immeubles de quatre ou cinq étages de ciment gris où s'installaient les derniers arrivés, ceux qui venaient par la route de Turin, par le

chemin de fer, Italiens de provinces plus lointaines que le Piémont, la Romagne ou les Abruzzes. Ils étaient montés du sud vers le nord de la péninsule, les yeux creusés par la sous-alimentation, mais la Lombardie était pleine déjà, les carabiniers et l'armée dans les rues de Milan en 1898, avaient tiré sur la foule qui brandissait sa faim comme un étendard rouge et noir. On avait fait donner le canon et les cuirassiers, la crinière de leur casque soulevée par le vent de la charge, avaient sabré la racaille grise qui glissait sur les pavés en s'enfuyant. Il leur fallait partir. Les ponts des voiliers à Gênes ou à Naples se couvraient d'une foule humble et nostalgique, d'où parfois s'élevait un chant. Les femmes étaient tassées sous leur châle noir, les hommes accrochés aux cordages saluaient cette terre italienne douce et cruelle, les maisons ocre et les champs plantés d'oliviers. Des millions d'immigrants partaient pour l'Amérique.

Ceux qui arrivaient à Nice, qui découvraient cette ville, ce pays, si proches des leurs, baissaient la tête sous les injures pour rester là, acceptaient souvent de travailler pour quelques sous, et Carlo Revelli ou Forzanengo les embauchait. Il suffisait de leur donner une pioche, une truelle, pour qu'ils remercient déjà. Le travail, c'était un cadeau ; ils étaient dociles, durs au labeur. Ils craignaient l'expulsion et ne protestaient jamais.

Carlo, quand il les voyait courbés dans les tranchées, ou bien les bras dressés, envoyant à toute volée le plâtre d'un geste de semeur, avait envie de se joindre à eux, et parfois, quand il fallait pousser une charrette trop lourde, soulever un madrier, tirer sur la corde d'un palan, il jetait sa veste sur le sol, il crachait dans ses mains et tous ensemble, la voix rythmant l'effort : Oh Hissa, Oh oh… » pour quelques minutes, ils devenaient égaux. Mais putana, la vie, il fallait bien la prendre comme elle était. Les forts, les faibles, ceux qui savaient mordre et ceux qui toute leur vie, tendaient la main au patron, chaque soir, ou chaque semaine pour toucher leur paie. Carlo abattait son poing sur la table :

— Pourquoi moi ? Pas eux ? disait-il, qui les en empêche ?

Sauvan en face de lui, assis comme autrefois de l'autre côté de la table, chez Madame Oberti. Carlo s'apprêtait à partir et Sauvan était entré, hésitant l'un et l'autre sur ce qu'il fallait faire, Madame Oberti survenant, les prenant par le bras, les entraînant. Maintenant, elle était dans la cuisine, faisant revenir des oignons et l'odeur d'huile emplissait peu à peu la pièce.

— Tu vois Sauvan, Bresci, lui, je le comprends.

Un jour de ce mois de juillet 1900, Bresci, un immigrant, avait fait le voyage dans l'autre sens, quitté l'Amérique, retrouvé la terre douce et cruelle, et tué ce roi d'Italie, Umberto Primo, qui avait fait charger la foule de Milan.

— Lui, Caserio, les autres qui ont fait valser le tsar, ceux-là, oui je les comprends, seulement ceux-là, moi je ne veux pas en être, je tire mon chapeau, mais on les laisse pendre parce que les autres ce sont des moutons.

— Qu'est-ce qu'on mange ? demanda Sauvan à Madame Oberti.

Carlo se servit à boire.

— Je t'ai dit, continuait Carlo, tu te souviens, on montait vers l'Observatoire, les collines un jour, elles seront toutes bâties, la ville c'est comme une inondation, ça gagne, ça va tout remplir, viens avec moi Sauvan, on achète des terrains. Tu sais, ils m'ont acheté la moitié de ma carrière, c'est comme un jeu, mais tu risques moins, parce que tu as ça.

Carlo sortit un portefeuille noir large, qu'il posa sur la table.

— Tu bois maintenant ? demanda Sauvan.

— C'est toi qui me fais boire, parce que tu ne dis rien.

Madame Oberti, la poêle à la main, approchait :

— Mangez tant que c'est chaud, disait-elle.

Elle poussait dans leur assiette, les oignons frits, des morceaux de viande bouillie qu'elle avait plongés dans l'huile brûlante. Ils mangèrent en silence, Madame Oberti debout, appuyée à la table.

— Tu dis rien, répéta Carlo.

Sauvan posa sa fourchette, regarda longuement Revelli :

— Il faudrait que tu puisses comprendre, dit-il, et tu ne peux pas, c'est comme une langue étrangère, tu aurais peut-être pu l'apprendre, tu n'as pas voulu ou tu n'as pas pu, ça, c'est la question, mais, elle n'est pas importante. Tu parles bien la langue qui est la tienne, tu la parleras de mieux en mieux. Achète tes terrains Revelli, mais achète-les seul.

Carlo n'eut plus faim. Il se força à manger les derniers morceaux.

— C'était bon, dit Sauvan, en se levant.

Il tapota l'épaule de Carlo :

— Tu as l'air bien, Revelli, ça ne me dérange pas que ça marche pour toi, toi ou un autre, autant que ce soit toi.

Carlo était parti peu après Sauvan. Les rues étaient pleines de cris, de voix. L'été, dans les quartiers populaires, les femmes plaçaient les chaises de paille sur le trottoir, les gosses couraient, se

poursuivant dans l'ombre, s'enfonçant dans les couloirs, dévalant les escaliers, et les mères parfois se levaient d'un bond, hurlaient un prénom, lançaient une taloche, puis retournaient s'asseoir dans le cercle des voisines ; les hommes à l'écart, debout contre le mur, silencieux, somnolant déjà, attendant qu'il fasse un peu plus frais dans les appartements avant de se coucher, ou bien partant à deux ou trois jusqu'au bistrot voisin. La lampe à pétrole posée sur le rebord d'une fenêtre attirait les papillons de nuit et tournaient, rasant les façades, des hirondelles. Au loin, le roulement d'un tramway, et quand il s'éteignait, le coassement des grenouilles, car la campagne était encore proche, les jardins nombreux comme des étangs sombres entre les façades.

Carlo rôda autour du bordel, mais depuis qu'il connaissait Helena, il n'avait plus envie de baiser d'autres femmes, et pourtant il traînait, de la place Pellegrini à la place Garibaldi, hésitant à prendre la voiture à l'entrepôt, pour remonter là-haut dans sa baraque. Le soir devenait un moment difficile. Il s'en voulait. Il crachait par terre. Il marmonnait : « Putana. » Mais l'image revenait, ce père couché sur le lit, tendu comme du cuir qui a séché, mort. Quarante. Il calculait, vingt ans encore puisque le père était mort à soixante. Quarante, vingt. La moitié de ce qu'il avait vécu. Putana. Il avait du mal à dormir, même quand la fatigue se jetait sur lui et le tenait, épaules et jambes raides. Il avait envie de poser sa main sur un ventre de femme. C'est chaud, ça bat. Il pensait à Vincente, à tous ces gosses que son frère avait faits. Il se levait, fumait un toscan, parce que c'est âcre. Il rallumait la lampe, il ouvrait son carnet, il comptait. Forzanengo lui avait dit qu'un soir, comme ça, à l'entrepôt, il avait eu un coup, comme si on écrasait ses orteils :

— Le bout des pieds, Revelli, sur les ongles, comme quand tu reçois un madrier, ou un bloc, bien tranchant et c'est remonté, je le suivais dans les jambes, vers le cœur, et je suis tombé. Heureusement, il y avait Marius, il a entendu, il m'a donné de l'air, j'étais violet. Si j'avais été seul, hein Revelli, je serais pas là !

Carlo, depuis qu'il connaissait Helena, ça le prenait le soir, cette peur d'être seul, de crever sans personne. Alors il sortait dans la carrière, il déplaçait des outils, il calculait, il s'attardait à l'auberge de la Trinité-Victor, ou bien, comme ce soir, parce que le vin qu'il avait bu chez Madame Oberti l'énervait, il traînait dans la ville. Il faisait des projets. Il allait acheter une maison, sur une colline, il

voulait une tour, comme un clocher, des arbres, et pour ça, il fallait encore remuer la pioche, ça commençait à peine, il allait jeter de nouvelles plaques sur le tapis, et la boule se mettrait à tourner.

S'il pouvait lui expliquer à Helena, mais elle fermait les yeux, elle ne l'écoutait pas, elle disait seulement : « Allez-vous-en, allez-vous-en. » La prochaine fois, il la coucherait sur le lit, il lui tiendrait les poignets, les bras écartés, il la baiserait jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux, il fallait qu'elle le regarde, qu'elle l'écoute, si elle s'imaginait…

Elle ne vint pas à leur rendez-vous du jeudi. Carlo marchait dans la chambre aux volets clos, il ouvrait la porte, il s'avançait dans le couloir. À la fin de la journée, alors qu'il était assis sur le lit, Madame Oberti entra :

— Tu manges, Revelli ? demanda-t-elle.

Il la suivit dans la grande salle, s'assit à table, elle remplit son assiette, il mangea.

— Elle a peut-être pas pu, disait Madame Oberti en le servant à nouveau.

— Elle croit gagner, dit-il.

— Fais pas de bêtises, Revelli !

Il mâchait la tête baissée.

— C'est moi qui vais gagner, dit-il. Parce que j'ai besoin de personne, je suis en dehors.

Il se souvint de cette revue anarchiste *L'en-dehors* que Lambert lui vendait au Cercle Libertaire, rue Séguranne.

— Je veux gagner, dit-il, il y aura une maison Revelli, et je l'appellerai « L'en-dehors ».

Madame Oberti essuyait la table, elle souffrait, comme si de se pencher ainsi pour faire glisser les miettes la fatiguait. Elle s'assit, se laissant tomber lourdement.

— Je suis fatiguée, Revelli, dit-elle. Je suis vieille. Je t'aime bien. Je vous ai vus ici, toi, Sauvan, tu te rappelles Grinda et son asti ? Tu n'es pas en dehors, personne n'est en dehors. Appelle ta maison comme tu veux, mais on est tous pareils, et tu as besoin d'une femme, pas de celle-là, elle montra la porte comme si Helena allait l'ouvrir, une autre, comme la petite Lisa, tu les as vus ? Ils sont venus me montrer le dernier, Antoine, il est beau.

— Je ne suis pas comme eux, dit Carlo en se levant.

19

Helena rentra de Saint-Moritz. Elle était seule dans la ville, livrée à ces journées blanches, sans un souffle, aux soirées qui ne commençaient à fraîchir que longtemps après le coucher du soleil. Durant son absence, Carlo était venu chaque soir, longeant la grille de la villa Karenberg, secouant ce portail qu'une chaîne bloquait, criant, mais sa voix retombait sans écho, se brisant contre la façade aveugle, les volets clos, paupières fermées sur le vide.

Il repartait, il traversait la ville, prenait la voiture à l'entrepôt de Forzanengo, fouettait le cheval qui se cabrait. Il s'arrêtait à la tuilerie, appelait le gardien, faisant un tour dans les hangars, devant les fours rouges puis il montait à la carrière, s'allongeait, ne trouvant le sommeil que peu avant l'aube, réveillé dès que le jour s'esquissait. Il s'aspergeait le torse d'eau glacée, plongeant son visage dans le tonneau, effaçant sa fatigue, se mettant au travail et les ouvriers le trouvaient debout, appuyé au manche de la pioche, les regardant arriver, leur reprochant d'une moue méprisante de ne pas être là, avec lui.

Puis, un soir, il y eut une lumière sur la terrasse de la villa Karenberg et la chaîne du portail avait été enlevée. Helena l'attendait, serrant nerveusement les bras du fauteuil, incapable de se lever. Il apparaissait au milieu de l'allée, il montait l'escalier, il était devant elle, elle baissait les yeux, elle disait « allez-vous-en », mais elle se laissait soulever, poupée qui se désarticule ; du pied, il ouvrait la porte-fenêtre de la bibliothèque, il couchait Helena sur la bergère, il lui tenait les poignets. Ce fut ainsi durant près de deux mois.

Au milieu d'une nuit, alors qu'ils étaient allongés côte à côte, qu'elle s'assoupissait détendue, que la brise se levait au point qu'Helena avait presque froid et c'était une sensation délicieuse, ce frisson, à peine ressenti, comme une ride sur la mer, et elle tendait la main, cherchant le drap. Elle avait envie de s'approcher de Carlo pour trouver sa chaleur, mettre son ventre et se jambes contre son flanc, au milieu de cette nuit, et dans quelques jours, Frédéric et Peggy allaient revenir, Carlo près d'elle se mit à parler.

L'avait-elle jamais écouté ?

— Je suis devenu riche, dit-il, avec ces mains, tu les vois ?

Il les posa sur elle, sur le sexe, sur les seins, et elle s'écarta d'un mouvement brusque, instinctif.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu as peur de ces mains ?

Il s'assit sur le bord du lit.

— Je veux une maison, dit-il, je vais l'acheter, je veux une tour, je veux qu'on voie toute la ville, tu veux ?

Il se tourna vers elle, le profil découpé, l'épaule anguleuse, une masse sombre qui se penchait, qui pesait. Elle le repoussa de ses paumes ouvertes, appuyées contre sa poitrine.

— Je serai plus que vous, dit-il.

Il la prit par les épaules.

— Viens avec moi, qu'est-ce que tu fais, avec eux ? Ils n'ont rien.

Elle sentit qu'il pesait avec son sexe sur l'une de ses cuisses.

— On dirait tous des femmes.

Elle se dégagea.

— Non, dit-elle, non.

Elle se leva, prit un peignoir. Elle avait froid, envie de vomir. Carlo était resté sur le lit.

— Je suis une putain pour toi alors, dit-il, qui vient quand tu en as envie.

Elle secoua la tête.

— Non, répéta-t-elle, non.

— Qu'est-ce que tu veux d'autre ? Tu veux ça ?

Elle imagina son geste.

— Allez-vous-en.

— Tu vas venir.

Il l'allongea sur le lit, elle s'appuya à la porte, elle vit la flamme, l'odeur du cigare lui donna un haut-le-cœur.

— Allez-vous-en, répéta-t-elle, je ne veux plus.

— Moi je veux. J'aurai une maison comme celle-là, dis ce que tu veux, je l'aurai, tu seras dedans.

Elle ouvrit la porte, se mit à courir dans le long couloir, le bruit de ses pieds nus sur les dalles de marbre, l'effrayant, elle courait plus vite, elle descendait dans les escaliers, sa main glissant sur le mur, parce que l'ombre s'y collait, la nuit tombant claire par la verrière, sur la rampe. Elle vit la silhouette de Carlo qui se penchait.

— Allez-vous-en, cria-t-elle.

Et son cri était si aigu qu'elle en eut peur. Elle entra dans la bibliothèque, ferma la porte à clé, tira les volets et les vitres, les

bloquant. Il vint, elle l'entendit qui descendait l'escalier, qui frappait.

— Ouvre-moi.

— Allez-vous-en.

Il donna un coup qui fit résonner la porte.

— Ouvre-moi putana, ouvre-moi.

Il hurlait, sa voix résonnant dans la cage d'escalier.

— Ouvre-moi, cria-t-il encore.

Elle entendit ses pas. Il devait s'habiller maintenant. Elle l'imagina, ses souliers racornis, de la terre prise entre les plis du cuir, sa chemise froissée ; il ressemblait à l'un de ces paysans de Semitchasky qui, le dimanche, attendait debout dans l'entrée, un panier rempli d'œufs à la main et la baronne Karenberg passait. Ils s'inclinaient, osant à peine lever les yeux sur Helena qui suivait sa mère.

Il frappa à nouveau la porte.

— Ouvrez-moi, dit-il.

Elle s'approcha, répéta d'une voix calme :

— Allez-vous-en.

Il donna un tel coup contre la porte en hurlant « non », qu'elle eut un mouvement de recul, comme elle en avait eu, les premières fois, dans la cour de Semitchasky quand son père l'avait conduite dans les écuries, qu'elle avait vu cette masse vivante, musclée, qui tournait ses yeux énormes vers elle. « Il est à toi, avait dit son père, touche-le. » Elle avait tendu la main, mais le cheval avait rué et elle avait poussé un cri, sautant en arrière, déclenchant le rire de son père qui la forçait à toucher l'animal, et peu à peu, elle avait appris à les connaître, piquant ses éperons dans leurs flancs et ils sautaient la haie, s'immobilisaient au commandement.

— Allez-vous-en ou j'appelle la police.

Elle avait parlé d'une voix calme qui la surprit.

— J'appelle la police, répéta-t-elle.

Parce qu'elle voulait s'entendre, s'assurer qu'elle n'avait plus peur, que brusquement, elle savait comment il fallait lui parler et elle avait envie de rire comme le jour où, droite sur sa selle, elle avait compris qu'elle savait monter, qu'elle pourrait quitter la cour, s'avancer entre les arbres du parc.

La porte trembla à sa base, secouée par le coup de pied qu'il venait de lui donner.

— Putana.

Elle s'éloigna, s'assit dans le fauteuil. Il allait partir. Elle ferma les yeux. Elle avait toujours su qu'une nuit, elle le renverrait, que le cauchemar cesserait mais elle aimait entrer dans les pièces vides, obscures de Semitchasky. Elle tremblait en ouvrant la porte, la nuit qui déferlait glaciale des salons inhabités la repoussait et pourtant elle fendait le flot, elle fermait la porte derrière elle, terrorisée, aspirée par le vide et la peur, restant un moment immobile, avançant à tâtons, heurtant un meuble, un fauteuil recouvert de sa housse, monstre couché qui se frottait contre elle, la faisant crier. Des bourrasques de vent s'engouffraient dans la cheminée, tourbillonnant, un air froid glissait au ras des parquets, s'emparait des chevilles, mais Helena traversait la pièce, atteignait l'autre porte, déçue que sa peur déjà s'effrite, espérant parfois qu'une main allait la saisir, l'empêcher de sortir, la retenir. Mais elle pouvait toujours retrouver l'escalier, la lumière, les salons où brûlaient les feux de bois.

Elle venait de traverser le long espace sombre d'une contrée étrangère. Elle avait eu peur, des mains s'étaient posées sur elle, un genou avait écarté ses cuisses. Mains, genou, sexe, odeur, à quelle espèce appartenait ce montre qui se donnait visage et dos d'homme ? Elle l'avait caressé pour le reconnaître, pour se connaître, elle avait fermé les yeux, elle ne l'avait pas écouté pour que le mystère soit plus grand, la peur-plaisir plus complète. Mais chaque nuit passée, toutes ces nuits si proches l'une de l'autre durant ces deux derniers mois, avaient conduit Helena devant l'autre porte, elle avait achevé sa traversée, déjà un rai de lumière peu à peu éclairait ses pas.

Et voici qu'il disait comme un domestique ou un paysan : « Je veux une maison, je serai plus que vous. »

Helena refermait derrière la porte. Elle avait vu à travers les volets, Carlo partir, marcher dans l'allée centrale entre les bustes des Césars qu'éclairait la roseur de l'aube.

20

Tempête. Ritzen fut collé contre la porte de la préfecture par l'haleine tiède, humide de ce vent du sud qui balayait la baie, soulevait de hautes vagues couleur de terre. Elles bondissaient un

instant suspendues au-dessus de la Promenade, heurtaient les façades des immeubles, l'écume bouillonnante descendant en nappes blanches chargées de graviers jusqu'à la rue Saint-François-de-Paule et au cours Saleya. Ritzen entendait l'éclatement des paquets de mer depuis la place du Palais-de-Justice, un crépitement après un choc sourd. Il faisait lourd, malgré la force du vent. Dans la rue Saint-François-de-Paule où il s'engagea, des badauds, agglutinés dans les porches, s'avançaient vers la Promenade, mais tout à coup au bout de la rue, se dressait l'ombre liquide, immobile, semblait-il, qui déferlait bientôt, falaise effondrée, envoyant ses éclats. En s'enfuyant vers les porches, les curieux criaient.

Avant que Ritzen ait pu atteindre la maison Merani, l'orage éclata, gouttes lourdes que le vent semblait d'abord projeter mais qui, vite, parurent l'engloutir. Quand Ritzen entra chez Merani, il n'y avait plus que le crépitement des gouttes sur la chaussée que couvraient les coups de la mer, comme un rabot qui va et vient.

— Votre femme, dit Merani en l'accueillant, car vous êtes marié…

Ritzen s'excusa, les enfants, l'installation, Marguerite était lasse. Merani prit Ritzen par le bras.

— Vous avez fait votre chemin en combien ? Vous êtes parti, voyons…

Merani n'attendit pas sa réponse, l'entraîna dans son bureau.

— Je suis heureux de vous revoir. Vous connaissez la ville aussi bien que moi. Ici personne n'a un point de vue national, général. Un marécage local, voilà ce qu'est cette ville, ils croient tous, Rancaurel le premier n'est-ce pas, parce qu'il est réélu chaque fois…

Merani se rejeta en arrière, ouvrit les bras.

— Moi aussi mon cher Ritzen, je suis chaque fois réélu, ça ne m'empêche pas de savoir que nous ne sommes pas sur une île, que les choses changent, que nous battons à l'unisson de ce qui se passe à Paris ou dans le Pas-de-Calais. Dites-moi Ritzen, vous avez été de tous les coups durs, vous étiez admirablement placé, Sarraut me disait…

Avant de partir pour Nice, Ritzen avait vu Sarraut au ministère de l'intérieur.

— Vous vous obstinez, avait dit Sarraut.

Il était debout, le coude gauche appuyé à la grande cheminée Second Empire, la main droite enfoncée dans la poche de son veston, ce regard que dissimulait le lorgnon, Ritzen répéta : douze

ans qu'il avait quitté Nice, sa femme qui, etc. La pendule en forme d'Arc de triomphe, se mit à sonner onze heures et Ritzen s'interrompit. Sarraut s'était assis à son bureau.

— Vous brisez votre carrière Ritzen, disait Sarraut. Vous n'avez pas quarante ans, vous me demandez de vous mettre dans une sorte de retraite, parce que Nice, entre nous et vous le savez, c'est loin. Le président du Conseil tient à vous, vous avez travaillé avec lui, vous savez comment il réagit.

Clemenceau était arrivé au ministère de l'intérieur en 1906. Ritzen était à Paris depuis une dizaine d'années déjà et il avait été poussé en avant par les changements que la venue d'un nouveau ministre provoque toujours. Les circonstances aussi. Quatre jours avant la prise de fonction de Clemenceau, mille cent mineurs avaient crevé comme des rats, dans leur galerie de mines de Courrières, les femmes autour des puits, le silence et les cailloux qui volaient, grêle du désespoir contre les bâtiments de la Compagnie. Ritzen avait été envoyé sur place pour sentir le climat et à son retour, le nouveau ministre l'avait convoqué. Tête ronde, chauve et blanche que barraient des sourcils restés noirs. Ritzen avait prévu la succession des grèves, comme un coup de grisou qui en déchaîne d'autres. « Tout le bassin du Pas-de-Calais va être touché », avait-il dit. Quand Clemenceau était parti pour Lens, Ritzen l'avait accompagné, tendant au ministre les dossiers. « Un beau cadeau qu'ils m'ont fait », répétait Clemenceau rageur, donnant de grands coups de crayon rouge sur les pages.

Puis il y avait eu le 1er Mai, les nuits au ministère, les arrestations préventives, Clemenceau qui recevait les délégués de la CGT : « Vous êtes derrière une barricade, leur disait-il. Moi, je suis devant. Mon rôle est de contrarier vos efforts. Le mieux pour chacun de nous est d'en prendre son parti. »

La délégation sortie, il avait appelé Ritzen et ensemble, ils avaient dressé la liste des syndicalistes et des monarchistes qu'ils allaient coffrer. « Personne n'y comprendra rien », disait Clemenceau. « J'attaque sur les deux ailes et je tiens au centre, Napoléon, Ritzen, Napoléon. »

Le 1er Mai 1906, un drôle de temps. La pluie puis des éclaircies d'un bleu intense. Ritzen avait été sur la place de la République pour le rapport du ministre, les dragons en ligne, faisant caracoler leurs chevaux, tournant sans trêve comme au manège, pour dégager la chaussée, les manifestants se rassemblant dans les rues voisines.

Les gardiens qui chargeaient, qui se mettaient à quatre pour soulever un manifestant arrêté dont la casquette tombait sur la chaussée. Un gamin en blouse blanche se précipitait pour la ramasser et des agents commençaient à le frapper, Ritzen s'interposant, laissant filer l'apprenti qui se retournait et criait : « Mort aux flics. »

— Il aime la fidélité, avait continué Sarraut. Il ne vous pardonnera pas de le lâcher. Et vous choisissez une ville de carnaval. Vous jouez à la roulette, Ritzen ?

Sarraut n'avait pas souri, à peine un mouvement de la moustache. Il s'était levé :

— Finissons-en. J'ai ici votre arrêté de nomination. Ce poste, si vous le voulez, vous l'aurez. Vous avez rendu des services. Il n'est pas question de vous le refuser. Mais je vous donne quarante-huit heures de réflexion. Sinon vous prendrez votre retraite à Nice, la vraie.

Ils avaient quitté Paris. Ritzen était nommé commissaire principal pour la ville de Nice à compter du 1er décembre 1906. Mais les chefs de service du ministère lui avaient fait comprendre qu'il valait mieux qu'il abandonne son bureau, dès le 20 octobre, et Ritzen avait rejoint son nouveau poste, réapprenant la ville, découvrant les nouveaux quartiers, consultant les dossiers.

Marguerite et les enfants prenaient le tramway électrique pour Antibes, retrouvant la pharmacie Sartoux, place Nationale et dans cette période intermédiaire, presque des vacances. Ritzen les accompagnait parfois, s'installant dans la boutique de son beau-père, prenant conscience qu'il aimait cette région à la population mêlée, ces Anglais ou ces Russes qui entraient dans la pharmacie vêtus de façon extravagante, ces Italiens pauvres poussant vers le comptoir des enfants à la tête rasée et demandant une pommade contre les poux ; ces pêcheurs qui traversaient la place, se dirigeant vers le port, portant à quatre ou cinq les filets dont les mailles lourdes faisaient entre leurs épaules, des arcs qui ressemblaient à celui de la baie.

Ils s'installèrent rue de la Préfecture, dans un appartement au plafond peint en bleu ciel, les gosses couraient dans les grandes pièces, les tommettes rouges tremblant quand ils sautaient. Marguerite qui avait retrouvé l'accent perdu dans la capitale, tentait

de les calmer, mais Pierre s'échappait, hurlant qu'il voulait voir la mer, Jules ouvrait la porte, dévalait l'escalier.

Ritzen ne regrettait pas Paris. Quand dans son bureau, il se faisait apporter les dossiers, qu'il suivait une biographie telle que les rapports des indicateurs permettaient de la reconstituer, il avait le plaisir des retrouvailles et des surprises.

Il prenait son temps. Il savait que ce poste de commissaire principal, il l'occuperait de longues années à moins d'un événement imprévisible. Il taillait calmement un crayon, un journal vieux de quelques années ouvert sur son bureau pour compléter son information. Il lui fallait établir le lien entre cette ville de 1895 qu'il avait quittée et cette cité qui comptait vingt mille habitants de plus, qui s'étendait, qu'on électrifiait, où sous des apparences de futilités, il retrouvait les problèmes de l'époque.

Ritzen restait persuadé, comme il l'avait entendu dire par Clemenceau, qu'il n'y a de police que sociale et politique. « La pègre, c'est une démangeaison, une urticaire, un peu de poudre et ça passe, disait Clemenceau. L'extrémisme social et politique, croyez-moi, Ritzen, je sais de quoi je parle, j'en étais, c'est une maladie. Traitez la maladie avant l'urticaire, Ritzen, toujours. »

Ritzen commençait donc par les agitateurs. Il consulta le dossier Sauvan. On avait arrêté le charpentier en 1903, le 29 septembre. On le soupçonnait d'être le rédacteur de l'appel à la grève générale lancé par un comité de « solidarité sociale » qui soutenait la grève des charretiers balayeurs. Condamné pour insultes et résistance aux agents de la force publique, il était encore signalé en 1904, quand les employés des tramways avaient renversé leurs voitures pour s'opposer à la charge des gendarmes à cheval. Ritzen lisait rapidement, il prévoyait le destin de Sauvan, commentait d'un « bien sûr » une information.

Sauvan, membre dès la création de la Section Française de l'internationale Ouvrière, arrêté une nouvelle fois en janvier 1906, place Masséna pour manifestation lors de la revue militaire donnée en l'honneur des Grands-Ducs de Russie. Fait partie du Comité de soutien aux révolutionnaires russes de 1905, animé par le baron Karenberg, également membre de la SFIO.

Le dossier Karenberg indiquait que le baron vivait de ses rentes, passait son temps à la lecture et à l'agitation politique. « C'est une erreur, notait l'indicateur en conclusion, d'avoir accordé la nationalité française à cet aristocrate, adversaire acharné de

l'alliance franco-russe et dont la sœur a épousé un journaliste autrichien. » Souvent il rencontrait un nouveau visage, Borello, un élève de l'École normale d'instituteurs, qui était surpris alors qu'il collait des affichettes écrites de sa main : « Le prêtre, le juge, le soldat, sont les souteneurs d'une association dont les bénéfices vont aux fainéants et les pertes aux producteurs. Vive l'anarchie. » Piget un directeur d'école socialiste.

Les anciens, Ritzen les retrouvait au hasard de l'ordre alphabétique ou bien leur nom lui revenait et il sautait les lettres pour extraire le dossier.

« Revelli Carlo, anarchiste », disait la première page. Il parcourait les feuillets, « a cessé toute activité politique. Marié à Anna, née Forzanengo. Interdit toute activité syndicale sur ses chantiers et ceux de son beau-père. »

— C'est un exemple parfait de réussite, disait Merani à Ritzen qui l'interrogeait sur Carlo Revelli, l'un des gros entrepreneurs de la ville, la preuve que dès lors qu'on veut travailler, tout est possible, tout. Parce qu'il avait réussi avant d'épouser la fille de Forzanengo.

Merani faisait un signe au domestique, faisait servir à boire. Ritzen l'écoutait distraitement. Il mesurait les changements, les grands bougeoirs, le lustre électrique de la salle à manger et dans un angle, sur une console, la machine parlante, avec son cornet acoustique que Merani avait fait jouer avant qu'ils passent à table.

Mais c'était Merani lui-même qui étonnait Ritzen. Plus mince, plus vif, la mort de sa femme, son mariage avec Elisabeth d'Aspremont, la fille de la comtesse qui venait d'hériter des terrains de sa mère, tout cela l'avait rajeuni. Sa fierté quand il avait conduit Ritzen jusqu'au salon. « J'ai un fils, vous savez mais oui, depuis l'année dernière, Charles. Elisabeth et moi nous l'avons appelé Charles, Charles Merani, ça claque n'est-ce pas ? »

— Ma chère, reprenait-il, s'adressant à sa femme, vous êtes trop jeune, vous ne les avez pas connus, mais ces immigrants des années 80 étaient des travailleurs. En vingt-cinq ans, tout à changé, n'est-ce pas ? La vie change, ces automobiles…

Il montra le lustre.

— Savez-vous, et c'est intéressant pour le cheminement des générations, savez-vous Ritzen, qui a réalisé mon installation électrique ? Le fils de mon ancien cocher, mais oui, j'ai eu cette surprise, retrouver ce gamin que j'ai vu naître, apprenti électricien, c'est le neveu de votre Revelli, l'entrepreneur.

Elisabeth se leva, proposa de passer au salon. C'était une femme d'une trentaine d'années, forte, dépassant Merani de toute la tête. Elle servit des liqueurs.

— Je l'ai vu grandir, continuait Merani, je me souviens, au moment de l'exposition universelle, je lui donnais les photos de la salle des machines ou du Palais de l'électricité.

— Vous avez fait naître une vocation, dit Elisabeth, ironiquement.

Elle avait les traits nettement dessinés, durs comme l'avaient été ceux de sa mère, mais ses yeux étaient doux, bienveillants.

— Mais non, mais non, dit Merani, c'est l'école laïque ma chère, la République.

Elisabeth d'Aspremont fit une grimace.

— J'ai chez moi une opposition politique, dit Merani en riant comme elle se retirait.

Il alluma un cigare, étendit les jambes, resta un moment silencieux.

— Clemenceau m'a proposé un ministère, dit-il, mais j'ai refusé, vous savez qu'il n'est pas aimé à la Chambre, on l'attend à la moindre faute et on l'exécutera, croyez-moi, et définitivement. Je ne veux pas me suicider.

— Il a la peau dure, dit Ritzen.

— Il y a à la Chambre plusieurs centaines de guêpes, on ne résiste pas. Je ne suis pas pressé pour un ministère.

Merani observa Ritzen, en plissant les paupières.

— Votre départ, mon cher, c'est habile, vous préservez l'avenir.

Ritzen secoua la tête, mais il savait l'inutilité des dénégations. Dans ce monde politique qu'il commençait à bien connaître, les naïvetés devenaient des manœuvres diaboliques. Il préféra interroger Merani sur la situation à Nice.

— Je vous disais, répondait Merani, Nice est un marécage. Ils ne voient que la mairie, les clientèles, c'est local, toujours local. Il y a eu quelques protestations quand on a fait l'inventaire du Petit Séminaire, mais finalement les catholiques d'ici acceptent très bien la séparation d'avec l'État. L'État ? Qu'est-ce que c'est ? Il y a le maire, c'est tout. Et puis nous sommes la ville de Garibaldi, anticlérical, s'il en fut. Quant au reste, quelques grèves, toujours les ouvriers des tramways, c'est là qu'est le ferment. Demandez à vos indicateurs…

Merani se servit un verre d'alcool qu'il chauffa en le faisant tourner dans sa paume.

— Vous connaissiez le dernier Revelli, Luigi ?

Ritzen avait consulté son dossier, mais il attendit, feignant l'incertitude.

— Je crois, dit-il.

Merani se pencha à nouveau vers Ritzen, chuchota.

— Ma belle-mère, enfin ce n'était pas encore ma belle-mère sinon, croyez-moi, en avait fait l'un de ses protégés, il chantait, une voix d'ange, nous l'avons retrouvé sur le testament, malin ce petit monsieur, il est propriétaire du Casteù.

— Je sais, dit Ritzen, j'ai vu ça.

Revelli, dit Gobi. Soupçonné de. Gérant d'un hôtel place Pellegrini. Agent électoral du député Merani. Trois enquêtes ouvertes et refermées sans conclusion.

— Ah, vous savez, dit Merani.

Il s'étira, raccompagna Ritzen. Ils commentèrent quelques instants la violence de la tempête. Des galets et du sable avaient recouvert, par places, la chaussée de la rue Saint-François-de-Paule, mais le vent était tombé.

— Les policiers savent tout, dit Merani après un silence.

— Ils oublient, répondit Ritzen, ils oublient.

21

Vincente reculait sa chaise, bourrait sa pipe, l'allumait, puis paraissait s'assoupir, attentif en fait, mais il sentait bien qu'il fallait qu'il soit ainsi, présent et lointain pour que Dante commence à parler, s'adressant seulement à sa mère, à ses sœurs ou à son frère, sans même le regarder lui, qui les yeux mi-clos, se taisait. Et pourtant, Vincente était sûr que Dante ne parlait que pour lui, mais s'il avait posé une question, s'il avait rapproché sa chaise de la table, Dante se serait tu, baissant la tête, les sourcils rapprochés, le front plissé.

Jamais Dante n'avait été familier avec son père, mais depuis qu'il travaillait, apprenti à la Grande Maison de l'Électricité, ils ne se parlaient qu'à peine et ils ne s'embrassaient plus. Il n'y avait eu

aucun éclat, aucune décision de l'un ou de l'autre, leurs rapports s'étaient transformés sans qu'ils sachent comment et pourquoi.

Lisa, le soir, chuchotait pour que, Antoine et Violette qui dormaient dans leur chambre n'entendent pas, elle disait à Vincente : « Il ne veut rien pour lui, il me donne tout, mais je lui mets de côté pour quand il partira soldat, je prends si j'ai besoin, je veux pas de crédit chez Millo, mais je remets. » Elle avait gardé l'habitude, avant de s'endormir, de venir contre Vincente, il lui ouvrait son bras pour qu'elle y pose la tête et il lui semblait qu'ils étaient toujours les mêmes jeunes gens, guettant les bruits. Maintenant c'était la toux de Violette. Lisa disait : « attends », elle se levait. Vincente distinguait sa silhouette, ses formes devenues lourdes qu'enveloppait la longue et large chemise de nuit, elle se penchait sur le lit de Violette, placé contre le mur de la chambre, à l'opposé de leur lit, elle revenait, poussait un soupir de fatigue et d'inquiétude en se couchant, se rapprochait à nouveau de Vincente, murmurait comme pour elle-même : « Elle s'est encore découverte. » Parfois c'était Antoine, qu'un cauchemar réveillait, qui se dressait sur son lit, qui criait : « Maman. » Vincente se tournait sur le côté, le sommeil entourant son corps d'une chaleur cotonneuse, mais Lisa se levait encore et souvent elle revenait avec Antoine dans ses bras, le couchant entre eux, Antoine riant, soulevant de coups de pied les couvertures, Lisa le sermonnant, répétant : « que tu es nerveux ». Vincente sans bouger disait : « Qu'est-ce que tu fais là, tu veux… » Antoine s'immobilisait, sans doute se blottissait-il contre sa mère dont Vincente entendait les murmures, les « chut » qu'elle soufflait à son fils.

Le matin, les tramways, dans la rue de la République, les tombereaux de la balayure leurs roues sautant sur les pavés, les voix des charretiers, réveillaient Vincente un peu avant cinq heures. Il se levait, s'habillait dans la lumière à peine perceptible de la courte mèche qui brûlait dans le verre rempli d'eau recouverte d'huile. Antoine et Violette ne pouvaient s'endormir qu'avec ce point lumineux que Lisa plaçait chaque soir entre leurs lits. Vincente l'éteignait, puis, dans la cuisine, il tisonnait le feu de la cuisinière, descendait chercher de l'eau dans la cour, se lavait pendant que chauffait une casserole de soupe, qu'il mangeait debout. Il partait vers cinq heures et demie. Dante était déjà levé, entrant dans la cuisine, les cheveux ébouriffés, se frottant les yeux avec le dos de la main. Ils se saluaient d'un son plutôt que d'un mot, « oh » grave de

Vincente, réponse plus aiguë de Dante. Ils évitaient même de se frôler. Quand Dante s'approchait de la cuisinière, Vincente, la casserole à la main s'écartait, s'appuyant à la fenêtre, ne regardant son fils qu'à la dérobée. Quand il le questionnait :

— Où tu vas ?

— On installe à Gairaut.

Dante baissait la tête comme s'il avait une faute à dissimuler. Et Vincente n'insistait pas, il attendait le soir.

Lui, n'avait rien à raconter. Il allait à pied jusqu'à Riquier, à l'est de la ville, aux écuries de la brasserie. Il rencontrait d'autres charretiers qui l'interpellaient, l'invitaient à entrer dans l'un des bistrots de la rue. Le long du comptoir, dans la fumée, une vingtaine d'hommes silencieux, demandaient d'un simple geste de la tête ou du pouce qu'on leur verse un verre de vin, ils approchaient les lèvres, sans soulever le verre, aspirant pour ne pas perdre cette goutte, courbure convexe et rouge, tremblante, plus haute que les bords du verre. Vincente buvait un seul verre, payant sa part, refusant les tournées, sortant seul si les autres recommençaient.

Il arrivait l'un des premiers aux écuries, prenant les deux chevaux par la bride, les attelant de part et d'autre d'un bras mobile de la charrette qui commandait l'orientation des deux petites roues avant, cependant que les roues arrière, plus hautes, étaient fixes. Puis il sautait sur le siège. Les chevaux, une capuche blanche percée de deux trous d'où les oreilles pointaient couvrant le sommet de leur tête, s'ébranlaient.

Vers six heures et demie, Vincente entrait à la Brasserie. Il faisait reculer la charrette, qu'il plaçait le dos au quai des entrepôts et il aidait au chargement ; parfois dix gros tonneaux, placés verticalement et qu'on recouvrait encore de petits fûts. Aux environs de sept heures, c'était le départ des charrettes, des voitures de livraison, dans le claquement des fouets, les jurons des charretiers, le crissement des roues sur le gravier et le bruit des bouteilles se heurtant l'une contre l'autre dans les caisses.

Vincente, le plus souvent, partait pour la journée, livrant la bière dans les villages des environs, Saint-André, La Trinité-Victor, Saint-Laurent, Saint-Paul, Tourettes. Même si les chemins de fer de Provence desservaient les petites villes, il fallait parfois exécuter une commande urgente et Vincente montait jusqu'à Vence. Il aimait ces longues randonnées, les chevaux prenant une bonne cadence, et il pouvait laisser les rênes flotter, s'adosser à son siège, regarder la

campagne ouverte devant lui, les villages qu'il apercevait collés aux parois des baous, falaises bleu sombre ou clair suivant l'heure et le temps, tombant sur l'ondulation verte et douce des collines qui prolongeaient la mer. Il remontait le Var, vers Saint-Martin, repérant sur les pitons au-dessus de la vallée, les villages perchés, Gattières, Carros, les façades des maisons continuant le rocher, leurs fenêtres étroites comme des meurtrières.

Quand il connaissait la veille le trajet qu'il avait à effectuer le lendemain, que c'était pour Antoine les vacances scolaires, il prévenait Lisa. Elle préparait son fils, il descendait, attendant Vincente sur le trottoir de la rue de la République, ou bien si son père prenait la route de Turin, les bords du Paillon vers l'est, Antoine remontait en courant la rue jusqu'à la place Risso qui faisait face, sur la rive gauche du Paillon, à la place d'Armes. Il avait un panier pour le repas, du pain, de la mortadelle, souvent des pommes de terre, des oignons, des tomates ou des aubergines farcies avec de la chair à saucisse. Lisa les préparait dans l'après-midi, hachant le cœur des légumes avec la viande, Louise l'aidant à remplir les légumes, à les recouvrir de chapelure, puis elles apportaient les plats au boulanger qui les plaçait dans son four après ou avant la cuisson du pain.

Antoine repérait son père de loin, et Vincente commençait à sourire, voyant son fils déséquilibré par le panier qu'il portait à la saignée du coude, Antoine qui sautait, criant, agitant le bras gauche. Avant même que Vincente ait tendu les rênes, serré le frein, Antoine avait posé son panier sur le siège, il s'agrippait à la charrette, grimpait près de son père, commençait à questionner. Il était vif, nerveux, plus grand que ne l'avait été Dante au même âge, Vincente avec lui devenait bavard, il découvrait ce plaisir inattendu, celui de parler, d'enchanter. Il reprenait à haute voix des rêves qu'il s'était faits jadis, attendant le Docteur Merani. Il montrait un village, il disait :

— Tu veux que je te raconte l'histoire de ces villages ?

L'enthousiasme d'Antoine était communicatif. Il répétait plusieurs fois :

— Oui, oui, l'histoire !

Et Vincente commençait. Lisa avait acheté à un colporteur une Histoire du peuple français, vendue par fascicules et qu'elle avait placée dans leur chambre sur une étagère faite d'une planche peinte en bleu. Souvent le soir, Vincente en lisait quelques paragraphes, et

il inventait pour Antoine, à partir de la grande histoire de France, une histoire locale qu'il ne connaissait pas, les Arabes vaincus par Charles Martel remontaient le Var, attaquaient les villages, Vercingétorix se battait dans les arènes de Cimiez avant d'être conduit à Rome, parfois la fable rejoignait la vérité. Napoléon était passé par Nice, marchant vers l'Italie. Il avait débarqué à Golfe-Juan.

Antoine, le visage levé vers son père écoutait, et il semblait à Vincente qu'il voyait dans le regard de son fils s'animer les mots qu'il inventait. Il avait envie de dire plus encore, pour que le ravissement de l'enfant ne cesse pas, il tendait le doigt, il montrait les arbres, il racontait la vie du père, les bûcherons piémontais qui partaient pour les hautes coupes ; chaque mot qu'il disait était pour lui découverte de sa propre mémoire. D'expliquer à son fils rendait le passé plus clair. Après qu'il eut dit la misère et l'absence de travail, il comprenait mieux les colères de son père, sa fatigue, son silence. En parlant des autres à Antoine, ces paysans apeurés qui se réfugiaient dans leur village pour échapper aux seigneurs du château dont on apercevait la tour en ruine entre Saint-Laurent-du-Var et Saint-Jeannet, Vincente avait le sentiment qu'il parlait de lui.

La curiosité de son fils s'avivait d'être satisfaite. Il voulait que Vincente évoque Mondovi, la route, et Vincente commençait, Carlo, Luigi, lui devenaient plus proches.

— Encore, encore l'histoire papa.

Ils s'arrêtaient au bord de la route quand le soleil semblait marquer midi. Ils préféraient la campagne à une auberge. Le temps était beau, les murets de pierre blanche réfléchissaient la lumière, coupant la colline de traînées sinueuses alternant avec le jaune de la terre caillouteuse, le vert des oliviers ou des orangers. Ils chapardaient quelques fruits, puis ils arrivaient dans le village, les chevaux dérapant sur les pavés inégaux, Vincente tendu, jouant des rênes, du fouet ou du frein, Antoine devenu silencieux, mais dont Vincente sentait l'attention, l'inquiétude.

— Ça va, ça va bien fils, disait-il.

Il déchargeait les fûts, rangeait des caisses de bouteilles et les tonneaux vides qu'on lui rendait et ils repartaient par les routes qui descendaient vers la mer.

Souvent Antoine allait avec son père à la Brasserie, mais Vincente le faisait sauter loin du portail pour que les contremaîtres ne l'aperçoivent pas. Puis quand il repartait vers les écuries, Antoine

grimpait à nouveau sur le siège faisant à son père un clin d'œil et une fois les chevaux dételés, il marchait près de lui dans la rue de la République, répétant de temps à autre, sa tête levée vers Vincente :

— On en a vu des choses papa, tu m'en as raconté.

Lisa avait dressé la table. Louise rentrait de l'atelier de couture des Galeries Lafayette où elle venait d'être embauchée. Elle se plaignait, on lui demandait de balayer, de faire les livraisons.

— Attends, disait Lisa, tu apprendras.

Lisa servant Violette qui n'avait que quatre ans, disait, sans regarder Vincente :

— Qu'est-ce qu'il fait ?

Enfin Dante arrivait. Il paraissait dans son bleu de travail plus vieux que ses quinze ans. Les cheveux bouclés retombaient sur le front. Il ressemblait à ses oncles, à Carlo par la musculature, l'énergie, à Luigi par la taille, à sa mère aussi par cette façon qu'il avait de plisser le front, de faire surgir déjà des rides ; il avait les yeux ronds, surpris de Vincente. Antoine se précipitait vers lui, ouvrait la boite à outils qu'il ramenait souvent du chantier.

— Montre-moi, disait-il.

Lisa versait la soupe, obligeait tout le monde à manger, c'est elle qui parlait alors, le plus souvent debout, allant de la cuisinière à la table, menaçant Antoine d'une gifle, obligeant Louise à l'aider, à se lever pour prendre la cocotte de fonte où mijotaient des lentilles. Elle ne s'adressait à personne en particulier, elle parlait de Millo l'épicier, du crédit que la voisine avait demandé et qu'il lui refusait.

— Il sait que l'homme boit, disait-elle.

Et on devinait sa fierté. Chez les Revelli, on ne buvait pas.

— J'ai lui ai prêté cinq francs, moi, elle me rendra et on peut pas la laisser comme ça, elle n'a pas deux hommes qui travaillent à la maison, et j'ai une fille aussi qui travaille.

Elle effleurait de la main la nuque de Louise.

— Une grande fille, ajoutait-elle.

— Je travaillerai moi aussi, disait Antoine.

Louise riait, Violette renversait son assiette ou tapait avec sa cuiller sur la table, Lisa criait, rétablissait le silence. Elle partageait ce qui restait des lentilles entre Vincente, Dante, Antoine, servis dans l'ordre. Puis elle terminait son assiette, disait agressive :

— C'est tout ce qu'il y a, y a plus rien.

Louise se levait, commençait à desservir, Vincente sortait sa pipe, reculait sa chaise. Alors Dante disait :

— Je vais te montrer maman.

Louise s'arrêtait, Antoine se mettait à genoux sur sa chaise, poitrine appuyée sur la table, Lisa s'essuyant les mains s'approchait, Violette seule jouait, indifférente, un bouchon accroché à un morceau de ficelle, qu'elle balançait de droite à gauche. Dante sortait de la boîte à outils un fer à cheval, il disait :

— Donne-moi des ciseaux.

Puis il attirait avec le fer à cheval les ciseaux et ceux-ci à leur tour retenaient des aiguilles. Il plongeait l'aimant dans une boîte à clous, le ressortant garni de pointes collées à ses branches, il déplaçait en promenant l'aimant sur une feuille de papier, de la limaille de fer. Antoine voulait essayer. Vincente, les yeux mi-clos, se taisait, et Dante sans le regarder commençait à parler.

— Je t'explique maman.

Lisa retournait à la bassine et Dante racontait l'histoire des grains électriques, plus et moins, qui s'attiraient.

— Aimant, tu comprends, c'est comme s'ils s'aimaient, continuait-il. Tout sera électrique, tout, on est électrique. L'ingénieur a dit qu'on est comme des accumulateurs.

Ces mots nouveaux, ils les répétaient. Il disait : « le pôle positif », « le pôle négatif ». Il disait : je « branche », « court-circuit ». Le soir, il restait dans la cuisine, assis près de la lampe à pétrole, Louise, Antoine et Violette s'étaient couchés. Vincente se levait, Lisa donnait un coup de chiffon sur la table. Elle demandait :

— Tu lis ?

Dante faisait oui sans lever la tête. Sa mère s'approchait et de loin, Vincente distinguait ce livre à couverture cartonnée, marquée d'un éclair jaune.

— C'est l'ingénieur qui me l'a prêté, disait Dante.

Un samedi, Dante revint du chantier lourdement chargé. Il traversa la cuisine pour gagner sa chambre qu'il partageait avec Louise, sans s'arrêter, sans embrasser sa mère comme il en avait l'habitude. Lisa ne l'interrogea pas et quand le lendemain, il refusa de monter avec eux à Notre-Dame-de-Laghet pour le pèlerinage, elle n'insista pas.

Avant de partir, elle lui montrait dans l'assiette les pâtes qu'il fallait réchauffer au bain-marie, il répétait : « mais oui maman, mais oui » et elle eut peur, imaginant qu'il allait faire entrer une femme dans la maison.

— Dante, tu me jures, personne ne vient, disait-elle sur le pas de la porte.

Vincente et Antoine étaient déjà dans la rue, Louise tenait Violette par la main, appelait sa mère. Dante rougit.

— Je te jure, dit-il.

Lisa fut inquiète toute la journée. Elle eut du mal à faire les six kilomètres qui séparaient l'arrêt du tramway de la Trinité-Victor à Notre-Dame-de-Laghet. Elle s'arrêta plusieurs fois, s'appuyant au talus, regardant passer les processions, les prêtres en surplis, les enfants de chœur, les femmes en noir qui récitaient les prières à mi-voix. Elle se mit à prier aussi, pour Dante, rien que pour lui, pour que Dieu le protège toujours. Elle se tut pendant le repas, giflant Louise qui avait quitté le pré où ils mangeaient et revenait un bouquet de fleurs à la main, le regrettant. Elle courut tout le long du chemin pour redescendre, se retournant, en voulant à Vincente qui avait pris Violette sur ses épaules, qui s'arrêtait pour montrer à Antoine, en bas, la vallée sèche, le Paillon.

— On rentre, cria-t-elle, tiens l'argent.

Elle entraîna Louise, donna l'argent à Vincente. Elles prirent toutes deux le tramway, restant sur la plate-forme voyant Vincente et les deux enfants leur faire de grands signes, Antoine sautant joyeusement.

La porte de l'appartement était entrouverte. Une femme devait être là. Lisa eut peur d'entrer. Elle cria : « Dante ». Il sortit de la cuisine, le plat de pâtes à la main. Elle s'avança, toucha instinctivement l'assiette.

— Mais elles sont froides, dit-elle. Tu manges maintenant ? Dante lui prit la main, l'entraîna dans l'entrée. Il montra un bouton blanc dépassant d'une demi-sphère de cuivre et elle pensa à la pointe d'un sein.

— Appuie, appuie maman.

Elle appuya. Une sonnerie grêle retentit dans l'appartement.

— Appuie encore, dit Dante.

Dans l'escalier, elle entendit Antoine qui criait, elle l'appela d'une voix aiguë. Il monta en courant, Vincente derrière lui, portant Violette. Lisa prit la main de sa fille, la posa sur le bouton.

— Écoute, dit-elle, en regardant Vincente, écoute, c'est l'électricité, c'est ton frère, ton frère.

Les doigts de Vincente appuyèrent avec ceux de Violette sur le bouton blanc.

22

Elle avait voulu attendre, être sûre. Elle savait que la peur tout à coup peut revenir, comme ces longues vagues qui déferlent, inattendues, isolées, et balaient le rivage. Après, après seulement, c'est le vrai calme.

Helena craignait de retrouver Nice trop tôt.

Quand Gustav se penchait vers elle, s'inquiétait :

— Qu'allez-vous faire ? Voulez-vous que je dise à ma mère de venir ici cet après-midi ?

Elle refusait, elle souriait.

— Préférez-vous que nous partions une semaine à Nice ? ajoutait-il.

— Mais pourquoi ?

Il la quittait pour le journal. Le plus souvent, il restait avec elle, s'asseyant au piano :

— Je ne vous dérange pas, Helena ?

Elle fermait les yeux, la musique l'irritait, elle voyait une jeune femme, une folle indécente qui dansait, ouvrait son corsage, montrait ses seins. Helena prenait sa tête entre ses mains :

— J'ai un peu la migraine, disait-elle.

Gustav fermait délicatement le piano, il venait vers elle, l'embrassait, comprenait qu'il fallait qu'il la laisse. Il sortait sur la pointe des pieds, elle s'allongeait, commençait à respirer difficilement, elle caressait son cou, sa poitrine, elle avait chaud avec le désir de se cabrer, de tendre ses muscles pour qu'ils se brisent dans un cri. Elle s'endormait.

Gustav, plus tard, la nuit tombée, frappait à sa porte, entrait avec un plateau, du thé, quelques fruits, des pâtisseries dont l'odeur envahissait la chambre. Il s'asseyait sur le bord du lit, versait le thé :

— Vous n'aimez pas Vienne ? demandait-il.

Elle était plus calme, les reflets du feu qu'il allumait dans la cheminée glissaient sur le parquet jusqu'au lit. Gustav lui prenait la main, d'une simple pression elle acceptait qu'il vint près d'elle, eau d'un étang que parcouraient quelques rides.

Le temps passa. La mère de Gustav mourut et lui légua les immeubles qu'elle possédait au centre de Vienne, d'autres à Graz, à Berlin, à Brno. Gustav ne s'était jamais soucié de sa fortune, il écrivait, articles, pièces légères, chroniques envoyées de Paris. Il

s'intéressait à Wagner, « le grand orage germanique », expliquait-il à Helena :

— Vos musiciens russes, ce mouvement qu'ils donnent, disait-il, ce n'est pas la terre, c'est le vent au-dessus de la terre, dans les arbres, le bruit de l'eau, vous êtes un peuple de la forêt, des fleurs, écoutez Wagner, ce sont des rochers qui roulent, le Germanique, c'est l'homme du sol.

Ils allaient s'asseoir dans le jardin de Sacher, sur le Prater, sous l'un de ces petits kiosques décorés de tentures. Les garçons obséquieux s'inclinaient cérémonieusement, posaient les théières d'argent sur les nappes damassées. Autour des tables rondes, dans le jardin, des officiers, casquette haute, redingote cintrée, le col noir, droit, montant jusqu'au menton, regardaient Helena qui détournait les yeux. En se levant, leurs sabres heurtaient les chaises de fer, ils passaient raides près du kiosque, les muscles de leur dos et de leurs jambes parfois faisant jouer l'étoffe rêche de leur uniforme.

— Vous ne dites rien.

Gustav interrogeait, elle souriait, l'encourageait à parler. Depuis la mort de sa mère, il éprouvait le besoin de se confier, de partager ses étonnements :

— Je ne savais pas que je possédais tout cela, expliquait-il.

Il montrait une serviette noire qu'un notaire venait de lui apporter, mais devant l'indifférence d'Helena, il se troublait, s'excusait :

— Peu vous importe, je sais, pour vous je ne suis qu'un marchand viennois.

Il repoussait la serviette, il entraînait Helena au café Griensteidl où les garçons étaient interpellés dans toutes les langues de l'Europe. Gustav présentait sa femme à la Vienne des poètes, des peintres. Un musicien s'asseyait près d'elle, disait en secouant ses cheveux que Vienne mourait, que c'était la fin des empires :

— Vous les Russes, vous allez mourir aussi, mais, n'est-ce pas, vivons ?

Gustav s'emportait :

— Ce cynisme viennois, ce sont de brillants charlatans, disait-il à Helena alors qu'ils prenaient un fiacre.

— Mais vous êtes viennois, disait Helena.

— Viennois, bien sûr, mais ils aiment cette mort qui vient et je n'arrive pas à y prendre du plaisir, je ne me sens plus vraiment viennois.

— Croyez-vous que je sois encore russe, Gustav ?

Ils s'asseyaient l'un contre l'autre sur la banquette du fiacre. Gustav prenait la main d'Helena :

— Je me demande, commençait-il, depuis la mort de ma mère il me semble qu'un enfant m'aiderait à savoir ce que je suis.

Un mois de juin, Frédéric et Peggy vinrent à Vienne avec leur fils. Frédéric l'appelait Jean, Peggy John ; c'était une petite boule blonde et rose qui se tenait déjà assis bien droit, à table, qui suivait sa nurse, une Italienne maigre, noire, d'un pas décidé, saluant d'un mouvement de tête.

— Frédéric, disait Peggy, lui parle allemand et russe, je lui parle anglais, la nurse italien, Marcel et sa femme ne savent que le français, apprendra-t-il une seule de ces langues ?

— Nous les avons toutes apprises, disait Frédéric.

Il se tournait vers sa sœur, mêlait le russe, l'anglais et l'allemand.

— N'est-ce pas petite sœur ? commentait-il.

Quand Frédéric et Peggy partirent pour Londres, à la fin du mois de juin, Helena eut le sentiment qu'elle errait, les yeux bandés, tournant sur elle-même, hésitante et perdue, au milieu des grands salons vides de Gustav Hollenstein.

Plusieurs vagues vinrent du large, l'ensevelirent, le souvenir de son père, les courses qu'elle faisait avec lui autour de Semitchasky, ce cheval qu'il lui avait offert, il lui tendait la bride :

— Il est à toi, Helena !

Et sur les pavés de la cour, le cheval s'était mis à uriner, le père riant, Helena n'osant bouger, éclaboussée pourtant, elle en était sûre, cette envie de vomir qui la prenait, son père appelant un domestique qui courait, emmenait le cheval. La flaque jaunâtre que la terre n'absorbait pas et qu'elle voyait glissant vers elle.

C'est Helena maintenant qui disait à Gustav :

— Sortons, je vous en prie !

Lustres de cristal, salons qui sentaient le cigare et le chocolat, robes claires, manchons et cols de fourrure, Gustav qui joue au piano, un officier qui murmure sans que ses lèvres remuent et Helena refuse d'entendre, de voir cette vague qui soulève l'horizon.

Elle demanda à faire du cheval :

— À Vienne, une femme, disait Gustav, vous ?

Elle renonça comme il acceptait enfin.

— Qu'avez-vous ? interrogeait-il.

Elle s'enfermait dans sa chambre, lisait, refusait de voyager, décidait de ne plus sortir. À nouveau, autour d'elle, tout devenait marbre, blancheur glacée des objets et des visages, et peu à peu, elle-même, sa peau, ses cuisses, allaient se durcir, et rien ne pourrait la briser, l'ouvrir.

Gustav s'inquiétait, elle avalait difficilement, se contentant de thé, de biscuits grignotés, quelques miettes qu'elle réduisait lentement en poudre. Elle eut la sensation que son ventre devenait un bloc étranger à elle, elle le portait, lourd, gênant.

Elle était close comme un sac dont l'enveloppe s'épaissit, se racornit, tout entière enfermée dans un soulier de cuir, plis profonds qui coinçaient sa peau et où s'étaient accrochées la poussière, la terre d'un chantier.

— Partons, répétait Gustav, décidez-vous, je sens que vous avez besoin de la mer, le soleil changera tout.

Elle ne pouvait pas desserrer les lèvres, humiliée d'avoir à reconnaître qu'elle se souvenait, qu'il était plus fort qu'elle, qu'elle avait envie de se coucher sur l'encolure, de laisser flotter les rênes, d'être emportée. Des années pourtant déjà, mais le sillon avait été creusé, profond, il restait la seule entaille vivante, humide, et tout autour c'était le cuir sec et le marbre.

Gustav devait s'absenter, le banquier de Berlin multipliait les dépêches, il fallait au plus vite régler la succession, décisions à prendre, immeubles à vendre. Gustav posait près d'elle les lettres où elle distinguait des colonnes de chiffres, il disait, les montrant :

— Venez avec moi à Berlin, de là nous irons à Pétersbourg, si vous voulez, ou bien nous prendrons le train pour Paris.

Elle ne répondait pas, et à deux ou trois reprises, il s'emporta :

— Mais cessez donc de sourire, parlez, dites que vous ne m'aimez pas, d'ailleurs…

Il était au bord de la violence, peut-être de l'injure et elle souhaitait qu'il s'élance, qu'il lui jette au visage de la boue, qu'il dise enfin…

— D'ailleurs… répétait-elle après lui.

Elle le provoquait, elle espérait qu'il la secoue, qu'il donne un coup de pied, qu'il crie, mais dès la première nuit, il s'était tu, étouffant les questions, incertain.

— Je suis nerveux, disait-il, excusez-moi !

— Vous devriez partir à Berlin, vous ne pouvez pas laisser vos affaires en suspens, Gustav !

Il partit par l'express du matin et dès que la machine se fut ébranlée, Helena vit que le marbre autour d'elle fondait, elle transpirait, elle ne sentait plus ce poids dans le ventre, elle traversait le hall de la Nordbahnhof, elle courait presque appelant une voiture se faisant conduire à la Sudbahnhof, retenait une place pour Venise, de là pour Gênes et puis pour Nice. L'employé notait les horaires, commentait en hochant la tête :

— C'est un long voyage, madame !

Elle écrivit à Gustav quelques mots :

« J'ai besoin de solitude. Ne m'en veuillez pas, je vous télégraphierai. »

Elle partait le soir même, s'enfermant dans le wagon-lit, la nuit parcourue de chevaux qui traçaient dans la neige un sillon jaune, phosphorescent, réveillée plusieurs fois en sueur quand ils dressaient sur elle leurs jambes de devant, prêts à la piétiner. Elle refusa de sortir des gares, somnolant dans les salles d'attente, dormant encore, découvrant enfin Gênes, l'étendue, la mer striée de vaguelettes blanches. Il faisait chaud, les gares se succédaient, proches l'une de l'autre, elle reconnaissait la senteur des lauriers. Des paysannes tendaient des bouquets d'œillets. Elle en acheta de rouges violents dont l'odeur était forte, et Helena y enfouissait son visage, elle avait envie de mordre ces pétales, de s'emplir la bouche de cette odeur. Il y eut un dernier tunnel, le train y haletait, et comme elle n'avait pas monté la vitre, la fumée envahissait son compartiment, lui donnant envie de vomir, et elle se laissa aller, étourdie, la joue posée contre la dentelle blanche qui recouvrait la banquette.

Helena avait pris une seule valise que le porteur posait sur le quai, devant la gare, un cocher s'approchait, saluant, saisissant la valise sans même qu'elle l'y invite. Elle se laissait guider, elle était là, les années passées à Vienne se dissipaient comme un brouillard. Elle aimait sortant de Setmitchasky voir au milieu de la matinée, le château, les étangs, la forêt, se dégager lentement des volutes grises. Voici que la lumière faisait naître les palmiers, les coupoles du Casino de la Jetée.

Elle prit une chambre à l'hôtel Royal, au dernier étage, éblouie quand elle ouvrait les volets, se reculant saisie par le vertige, la fatigue du voyage peut-être, l'incertitude où elle était maintenant, presque cinq années depuis son départ, qu'avait-elle vécu ? Elle n'osa pas sortir. Assise face à la mer, elle attendait que cette

première journée s'achève, que la nuit la masque. Mais le jour s'étirait et elle s'endormit, réveillée par l'humidité. Elle demanda un fiacre.

Vers l'est, la promenade contournait le rocher de Roba Capeù, on arrivait ainsi sur le port, découvrant, surplombant les bassins, adossée semblait-il à la montagne, la colonnade au centre de laquelle s'élevait l'église du Port.

— Attendez-moi.

Elle donna une pièce au cocher qui hésitait et retrouvant sa hâte, son inquiétude, sachant enfin qu'elle vivait puisqu'elle était déchirée, qu'elle haletait, elle marcha vers la pension Oberti. La porte était entrouverte. Le couloir s'ouvrait droit, à gauche la chambre, au fond la grande salle, la table derrière laquelle était assise la femme qui l'accueillait. Des bruits de voix, une odeur de légumes, Helena s'avança. Des hommes dînaient, la tête enfoncée dans leurs épaules, les coudes posés sur la table, elle vit les mains de l'un d'eux, comme si tout le reste de la scène avait été dans l'obscurité, des mains qui prenaient une boule de pain, qui semblaient vouloir y enfoncer les doigts, brisaient le pain en deux. Quelqu'un l'aperçut et ils se retournèrent tous. Le silence, et, venant de la cuisine, le bruit d'une cuillère qu'on frappe sur une casserole.

— Rina ! appela quelqu'un.

Une femme s'avança qui ressemblait à celle des années passées. Helena recula dans le couloir, regagnant l'ombre, ses mains gantées devant elle, comme pour se défendre. La femme l'interrogea, répéta une question qu'Helena n'entendait pas, sans doute Helena dit-elle le nom de Revelli :

— L'entrepreneur ? parce qu'il y a son frère. Carlo ? Il ne vient plus depuis que ma mère est morte, il a une maison à Gairaut.

Elle reniflait, se passant les doigts sous le nez.

— Son frère, Vincente, il est à la Brasserie.

Parfois, avec une branche trouvée au bord d'un étang de Semitchasky, Helena soulevait la vase et l'eau se troublait, la terre fine, sable noir, se répandait comme un brouillard qui s'étend. Qu'était-elle venue faire ici ?

Cette odeur de légumes et de sueur l'incommodait. Elle sortit à reculons sans remercier, courut jusqu'à la voiture, se fit reconduire à l'hôtel puis au moment où elle passait devant le Casino de la Jetée, Helena se ravisa. Elle paya, entra dans les salles de jeux, sphère de lumière après la nuit, le son lointain d'un orchestre, le choc de la

boule hésitante comme les battements d'un cœur malade qui s'obstine, et la voix du croupier :

— Mesdames, messieurs, faites vos jeux.

Helena eut une bouffée de chaleur, son visage devait être devenu rouge, elle fouilla dans son sac, chercha un miroir, trouva l'argent qui se froissait sous ses doigts. Elle le serra, les ongles entrant dans ses paumes.

Elle joua. Cambrée, les yeux lui faisant mal, boules aux bords brûlants. Elle but. Quelqu'un qui répétait son nom, oublié aussitôt, l'invitait à l'accompagner, mais elle rentra à pied, l'écume déjà blanche dans l'aube, et elle suivait sa montée, son reflux, appuyée à la rambarde de la promenade des Anglais, se mettant à rire, la fatigue, l'alcool qu'on lui avait offert, les gains, Vienne si lointaine. Elle titubait en entrant à l'hôtel, le chasseur prenait son bras pour la guider vers l'ascenseur, il ouvrait la porte de fer forgé ; un garçon montait avec elle, elle s'appuyait contre lui, touchant son épaule de son sein. Il était petit, la regardant avec un sourire crispé. Elle sentit sa main contre sa cuisse, sa paume ouverte qu'il laissait, hésitant à aller plus avant. L'ascenseur s'immobilisa avec une secousse, elle fut projetée contre lui, et il fit un mouvement pour être plus près, alors elle le serra contre elle avec violence, il se tenait raide, ses mains peu à peu pourtant la parcourant, elle se mit à respirer difficilement.

Il ouvrait la porte de l'ascenseur, tenait Helena, regardant dans le couloir qu'éclairaient des veilleuses.

— Votre chambre ? interrogea-t-il.

Ces deux mots qu'il répétait à voix basse en se rapprochant d'elle. Elle le gifla, le bousculant, pour qu'il s'écarte, s'enfuyant cependant qu'il crachait, murmurant « salope », rabattant avec force la porte de l'ascenseur.

Elle ouvrit les volets. L'arc de la baie devant elle qui naissait, rougeoyant alors qu'apparaissait le soleil. Helena respira longuement, prit un bain, dicta par téléphone un message pour Gustav Hollenstein à Vienne :

« Venez me rejoindre à Nice, disait-elle, j'ai besoin de vous. Helena. »

23

Qu'est-ce qui change ? Le matin, mal réveillé encore, quand les mains ont du mal à saisir les objets, une cuillère tombe, Carlo s'interrogeait. Il était debout dans la cuisine de sa maison de Gairaut, la soupe chauffait, il la versait dans une assiette et parfois, il en renversait un peu, jurant, et c'était moins une question qui lui venait, qu'une constatation mal formulée aussi, prise dans les rets du sommeil, lourde de mots de patois, ceux des maçons quand un contremaître gueulait, que Forzanengo donnait un coup de pied dans un seau mal rempli, et que les maçons ramassaient alors que le patron s'éloignait. Carlo mangeait lentement, brisait du pain et avec la mie essuyait l'assiette, puis il recueillait les miettes sur la table, il les aspirait portant la paume à sa bouche, le même geste qu'il avait vu faire à son père, à Mondovi.

— Es toujou parié, disait-il à mi-voix.

C'est toujours pareil. Qu'est-ce qui change ?

Puis il allumait un cigare et d'avoir mangé, les premières bouffées aussi, le réveillaient complètement. Il restait un moment à savourer, assis au bout de la longue table de bois clair qu'un menuisier de Gairaut avait taillée aux mesures. Haute sur pied pour qu'il puisse passer ses jambes sous le plateau.

— Vous êtes plus grand que les autres, monsieur Revelli, disait le menuisier, il vous faut une table rien que pour vous.

Cette table, cette maison. Devant lui, en contrebas, la ville, les points qui semblaient clignoter, constellations entrecroisées des rues.

La chapelle de Gairaut sonnait la demie de cinq heures. L'été, Carlo pouvait descendre au jardin. Il prenait le « magao » une bêche à cinq dents, il retournait la terre, pesant sur la bêche, faisant éclater les mottes. Mais l'hiver, ce mois de décembre surtout, quand le soleil n'apparaissait qu'après sept heures, Carlo restait dans la cuisine.

Anna, dans les premiers jours qui avaient suivi leur mariage, le rejoignait. Elle disait ;

— Je t'ai cherché.

Et elle faisait le geste du bras qui s'étend sur le lit vide. Ce bras dans la cuisine, elle le tendait vers Carlo pour qu'il s'en saisisse,

mais elle n'osait pas prendre son mari par la main, lui dire : « Viens ». Elle répétait :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle s'approchait, quelques pas. Carlo montrait l'assiette :

— Tu vois bien, répondait-il.

Anna le regardait, le visage baissé, comme une petite fille prise en faute. Il disait encore les chantiers, celui du grand hôtel sur la Promenade, le plus gros chantier qu'ils avaient jamais eu.

— Si on les surveille pas…

— Vous êtes pareils, disait Anna en s'en allant.

Elle se retournait sur le pas de la porte :

— À quoi ça sert alors de plus être ouvrier, ma mère…

Carlo s'était remis à manger, Anna s'interrompait, fermait doucement pour ne pas réveiller les enfants.

À quoi ça sert ? L'hiver surtout, quand il lui fallait bien rester dans la cuisine, attendre, l'odeur de terre humide imprégnant la pièce et Carlo se levait, ouvrait une fenêtre, la pluie continuait, cette question revenait. Il avait envie de cracher, de retourner dans la chambre d'Anna, de dire : « Tu l'as lavée, la merde des autres ? ».

Et quand Forzanengo venait, qu'il voyait sa main rugueuse de maçon, il n'avait pas honte d'être de la même race, de ceux qui, comme il l'avait crié une fois à Anna « ont fait ça » et il montrait la table, la maison, les lumières au loin « avec ça » et il levait ses mains devant son visage. Elle se taisait, elle haussait les épaules.

— On m'a rien donné, continuait-il, je l'ai pris.

Elle avait tout à coup redressé son visage, elle qui osait rarement regarder Carlo droit dans les yeux, elle s'était approchée, méprisante semblait-il :

— Alors, si tout ça c'est à toi, à quoi ça te sert, d'être debout plus tôt qu'un maçon, qu'est-ce qui change pour toi ?

— Je vais te la faire laver la merde au Paillon !

Elle avait crié, pleurant, s'arrêtant :

— Mais c'est pour toi, imbécile, pour toi !

Il sentait bien qu'elle disait vrai, mais quoi ? Il était l'un de ces ouvriers qui toute leur vie, ont porté des parpaings sur les épaules, à la base du cou, ils ont comme une bosse, ils marchent la tête penchée. Quand Carlo passait place Garibaldi, qu'il les voyait, ces vieux, tournant autour de la place, avec le soleil, il les reconnaissait.

Lui, il ne pouvait plus dormir le matin. Le matin, on se lève, on tend ses mains au brasero à l'entrée du chantier, on piétine, on

compte les ouvriers, on sent l'air pour deviner s'il va pleuvoir. Carlo parfois, au milieu de la matinée, quand le travail roulait, qu'il pouvait allumer un cigare, faire quelques pas de l'autre côté des palissades, pour mieux voir comment tenaient les échafaudages, croisait des messieurs, le journal à la main, des couples qui jetaient du pain aux mouettes, qui riaient, comment ils faisaient ceux-là ? Un contremaître, penché, se tenant à une poutre, l'appelait :

— Monsieur Revelli !

Il rentrait en courant dans le chantier, il bousculait un manœuvre :

— Pousse-toi, bougonnait-il.

Parfois, il prenait un seau pour faire quelque chose en montant :

— Donne-moi ça !

En passant près d'un maçon, il tendait le seau :

— Tiens, prends ça.

— Oh, patron !

« Tu es comme moi », disait Forzanengo, « tu as le travail dans le sang ! ».

Il était assis dans le jardin de la maison. Il venait le dimanche vers midi, après avoir fait un tour sur ses chantiers et Carlo avait vu les siens.

— Tu as besoin de quoi cette semaine ?

Carlo comptait les hommes, les charrettes, le sable, les madriers. L'entreprise Forzanengo-Revelli était devenue une des plus importantes de la ville. Le maire lui avait confié l'asphaltage de la rue Saint-François-de-Paule. C'était en 1906, avant de le généraliser à toute la ville, il fallait faire un essai.

— C'est un risque, avait dit le maire, vous allez acheter les machines, moi je ne peux rien vous promettre.

Il était venu à la maison de Gairaut, un dimanche. Honorine, une veuve que Revelli logeait, qui faisait la cuisine, servait le civet et les pâtes assaisonnées avec la sauce du lapin. Elle versait dans les assiettes elle-même, tenant contre elle le plat :

— Mangez, monsieur le Maire, disait-elle, elles sont légères, j'ai tiré la pâte, elle était transparente.

La table était au soleil. Forzanengo avait gardé son chapeau qui dissimulait ses yeux. Il remplissait le verre du maire d'un vin rosé, puis il replaçait la bouteille dans un seau rempli d'eau où fondait une demi-barre de glace vive.

— Le risque, on le prend, mon beau-fils et moi, si quand il y aura les autres rues, on peut utiliser nos machines, vous comprenez, monsieur le Maire, on veut pas seulement les risques…

— Il est bon votre vin.

— Saint-Jeannet, c'est du bon, pas celui de cette année.

À la fin du repas, Honorine avait servi la grappa, cet alcool qui sent les plantes, que Forzanengo buvait en rejetant la tête en arrière, en fermant les yeux, en faisant claquer la langue. Rancaurel, trapu, le visage rond, une moustache fournie, dégustait lentement par petites gorgées, gardant l'alcool au bord des lèvres.

Puis Honorine avait apporté les boules. Forzanengo heurtait ses boules l'une contre l'autre avant de pointer, les yeux à peine entrouverts. Il tirait avec assurance, surprenant de souplesse parce qu'on l'imaginait maladroit, sa corpulence semblant le gêner quand il était assis. Mais il prenait son élan, faisant deux ou trois grands pas, le bras levé, suivant la boule après qu'il l'eut lancée et ses mouvements étaient élégants et précis. Pourtant ce dimanche-là, il manqua presque tous ses tirs, faisant jaillir le gravier, déplaçant ses propres boules, jurant. Rancaurel marquait.

— Qu'est-ce qui vous prend ? disait-il.

Carlo, seul, faisait face, pieds joints, plombant ses boules qui s'immobilisaient près du « boucin », tombant à la verticale. Puis comme il ramassait ses boules, Forzanengo lui avait fait un clin d'œil. Et Rancaurel avait gagné.

Ils le raccompagnaient par l'allée de cyprès qui descendait vers la route de Gairaut, la maison de Revelli étant adossée à la colline.

— Vous avez une vue admirable, disait le maire.

— C'est un homme de la montagne Revelli.

Forzanengo prenait Carlo par l'épaule :

— Il lui faut de l'air, continuait-il.

Il lâchait Carlo, prenait le bras du maire :

— On sait les faire travailler nos maçons, monsieur le Maire, vous voyez cette construction !

La maison de Revelli ressemblait à une église de campagne avec son bâtiment principal rectangulaire et cette tour en bout, comme un clocher.

— On a tout refait mais, monsieur le Maire – Forzanengo se penchait – vous savez, on a toujours entre deux chantiers des maçons qu'on paie et y se tournent les pouces, si vous avez un travail, je ne sais pas, ça peut se présenter, on est là, ça nous rend

service parce que des ouvriers qui font rien, c'est pas bon, alors ne vous gênez pas.

L'automobile du maire était garée devant l'entrée. Il expliquait, soulevait le capot, montrait les phares, la manivelle qu'il tournait pour démarrer le moteur, capot ouvert.

— Et pour ces rues, disait Forzanengo, on achète les machines et vous donnez l'asphaltage général ?

— Je ne peux rien vous promettre.

— Monsieur le maire, vous faites ce que vous voulez, allons !

— On essaiera.

— Vous réussirez, pour la rue Saint-François, on commence la semaine prochaine. On est prêt.

Le maire saluait, Forzanengo et Carlo remontaient vers la maison.

— Fumier, disait Carlo.

Forzanengo s'arrêtait. Il forçait Carlo à s'arrêter aussi quelques pas plus haut :

— Revelli, tu es un…

Il s'interrompait.

— Quelquefois, je me demande si tu as compris. Il faut pas seulement les mains…

Il montrait ses mains, et Carlo se souvenait des doigts larges posés sur la table du chantier du Paillon.

— Y aura toujours plus gros que toi, Revelli, et tu seras obligé de baisser la tête et même ton froc, seulement tu seras plus le dernier, le pauvre con, qu'ils enculent tous, mais essaye pas de jouer au plus gros, à celui qu'en fait qu'à sa tête.

Ils se remettaient à marcher, ils s'installaient devant la maison où, à l'abri du vent, les chaises appuyées contre la façade de pierres couvertes d'un enduit rose, il faisait bon. Forzanengo poussait à nouveau son chapeau sur ses yeux, ses doigts posés sur les genoux.

— Tu voulais gagner ?

Il secouait la tête.

— Contre Rancaurel, même aux boules, on gagne pas. On le baise, mais on le laisse gagner.

L'entreprise Forzanengo-Revelli avait asphalté la rue Saint-François-de-Paule. Puis les réservoirs gluants, noirs de goudron, tirés par deux chevaux, s'étaient arrêtés avenue de la Gare. Les

ouvriers, les seaux chargés de pâte fumante, l'étalaient sur le sol, l'aplanissant avec une longue planche.

Ce mois-là, Anna et les enfants étaient montés à la propriété de Forzanengo, près de Saint-Paul. Carlo les rejoignait une fois par semaine, arrivant tard le samedi soir, Anna et son père l'attendaient. Forzanengo parlant le premier. Le médecin lui avait demandé de se reposer trois semaines, et il tapait du poing sur la table :

— Allez, Revelli, dis-moi, où est-ce qu'ils en sont avec les fondations, ils ont trouvé de l'eau ou pas ?

Carlo expliquait. La mer n'était pas loin, il fallait creuser profond, l'hôtel aurait cinq étages.

— C'est une masse, l'architecte…

— C'est des cons, des messieurs, tu comprends Revelli, ils ont jamais rien touché avec leurs mains. Et ton goudron ?

L'avenue de la Gare était déserte en août. La Mairie y interdisait la circulation pour faciliter le travail.

— Ça durcit mal, il fait trop chaud, disait Carlo. Même après trois jours, on s'enfonce !

— Ça durcira, disait Forzanengo calmé. Lundi, je descends avec toi.

Anna commençait à protester et Forzanengo criait :

— Je descends, si je crève, ton mari sera le patron.

Il claquait la porte, mais ils entendaient son pas dans la chambre, au-dessus de la cuisine, la chaise qu'il déplaçait. Anna servait Carlo sur la table en pierre placée sous la tonnelle. De la soupe froide, un morceau de poche de veau.

— Et les enfants ?

Anna, assise en face de Carlo, commençait à parler, elle racontait bien, d'une voix lente, Alexandre qui toute la journée était resté dehors, jouant avec le chien, Mafalda qui n'avait pas bougé, assise là, avec une poupée.

Pour eux, peut-être ça changerait vraiment. Ils liraient le journal le matin, sur la Promenade, ils jetteraient du pain aux mouettes. Carlo s'essuyait la bouche du revers de la main.

— Tu veux les voir ? demandait-elle.

Il avait besoin de les voir.

Quand Anna lui avait annoncé qu'elle était enceinte, à peine s'il avait hoché la tête. Puisqu'on se marie, il faut que la femme accouche. Et qu'on la trompe. Il la trompait. Une amie de Rina

Oberti, une ouvrière de la manufacture des Tabacs, qu'il voyait une demi-heure, une ou deux fois par semaine et à laquelle il donnait quelques francs.

C'était Forzanengo qui avait choisi les prénoms : Alexandre, un empereur, Mafalda, une princesse du Piémont. Pendant un ou deux ans, Carlo les avait à peine vus, puis ils avaient commencé à courir vers lui, maladroits, et il avait peur qu'ils tombent sur le gravier. Il se précipitait, les saisissant sous les aisselles, les soulevant au-dessus de la tête, et ils riaient, donnant des coups de pied, criant : « Papa », Carlo les déposait sur le sol, ils s'accrochaient à ses jambes « encore, encore ! ». Il les repoussait et puis, comme ils s'éloignaient, reniflant, il les rappelait comme à regret : « viens », les soulevant à nouveau.

Il avait besoin de les voir. Lui, il était un mortier qui durcit. Le matin, il lui semblait qu'il avait du mal à déplier ses doigts, prêt à saisir le manche d'une masse, d'un magao. Il était ce pain rassis qu'on brise difficilement, qui s'effrite par plaques. Eux, Carlo désirait les mordre et parfois, prenant Alexandre ou Mafalda, il avançait sa bouche vers leurs doigts, leurs bras. Ils poussaient un cri, puis ils mettaient le poing sur ses lèvres :

— Mords, papa, mords !

Ils étaient fragiles, souples, il se sentait à leur contact, moins rigide, comme du pain qu'on trempe. Anna disait :

— Ne les réveille pas !

Les nuits d'été étaient si claires que Carlo les voyait nettement. Mafalda, brune, les cheveux formant déjà de longues boucles qui lui encadraient le visage. Elle dormait, couchée sur le dos, les poings fermés, les bras écartés, sa chemise de nuit relevée jusqu'aux genoux, le pied de la jambe droite, appuyé au mollet gauche. Carlo n'osait pas la regarder longtemps. Il s'approchait du lit d'Alexandre cependant qu'Anna couvrait Mafalda. Alexandre était replié sur lui-même, les genoux proches des coudes, les pouces dans la bouche. Carlo lentement les éloignait des lèvres, étendait les bras de son fils. Anna venait, le bordait.

Elle montait dans sa chambre ne se retournant pas. Carlo sortait dans le jardin, prenait un cigare. La toux de Forzanengo par la fenêtre ouverte. Des quintes répétées comme le grincement d'une scie dans un arbre. L'écorce est dure et puis la lame entre, le bois est rongé, humide, pourri.

— Je suis pourri dedans, avait dit Forzanengo. Tu en as plus pour longtemps à attendre, Revelli.

Il disait cela sans rancune mais son visage se crispait.

— Je serai là jusqu'au bout, tu sais. Tu dois encore apprendre.

Longtemps Carlo avait souffert de l'autorité de Forzanengo.

— Je te prends, disait-il après les repas à Revelli.

Il repoussait son chapeau sur le sommet du crâne, il enlevait sa veste, il lançait ses boules annonçant ses coups.

— Pica-resta !

Il frappait de plein fouet la boule de Carlo, la sienne s'immobilisant à l'emplacement même de la boule qu'elle avait chassée.

— C'est pas encore aujourd'hui, disait-il après avoir gagné.

Il remettait sa veste.

— Tu es trop jeune, tu es pas de taille, Revelli !

Lui envoyer une de ces boules qu'il laissait à Carlo le soin de ramasser, la lui lancer en plein visage. L'écarter d'un coup de coude. Carlo s'était dominé.

Maintenant il acceptait. Le vieux arrivait au bout. Ses colères finissaient dans la toux. Il avait du mal à monter l'escalier, mais si sa fille lui tendait le bras, il se tournait vers elle, la main levée, comme s'il allait la frapper.

Le lundi, alors que Carlo s'apprêtait à partir, il sortit, Anna derrière lui qui secouait la tête :

— Attends-moi, cria-t-il.

Carlo l'aida à s'installer sur le siège…

— Il est tôt, vous…

— Tais-toi.

Il fit arrêter la voiture après le pont du Var : la baie, le cap Ferrat dont le phare clignotait, derniers feux avant l'aube.

— Je veux voir les chantiers.

Le plus important était celui du Roumain, pour qui il construisait l'hôtel, promenade des Anglais. Forzanengo descendit. Les ouvriers étayaient les fondations, l'eau suintant dans le gravier. Le mouton, une grosse masse de fer, tombant en cadence sur les pieux pour les enfoncer profond, la terre et l'eau jaillissant à chaque coup, deux ouvriers arc-boutés sur le pieu, le tenant droit, bras tendus.

— Ça va, dit Forzanengo, ça va.

Il transpirait et pourtant la brise de mer était fraîche. Il se fit conduire rue Cassini, arrêtant la voiture devant un immeuble ancien de trois étages, la façade écaillée, les volets délavés.

— Tu vois, Revelli, ça, c'est le premier. Il tient. Plus que moi. Tu le montreras à Alexandre.

Dans son bureau de l'entrepôt, il fit asseoir Carlo en face de lui, comme autrefois. Il respirait difficilement. Les mains à plat sur la table, les doigts écartés.

— Il faut que je t'explique, parce que tu ne sais rien.

Il aspirait l'air la bouche ouverte.

— Ce pays, Revelli, achète, construis, garde pour toi, ne vends pas, ça sera pour eux.

Il donna un coup de poing.

— Elle t'a fait de beaux enfants ma fille, hein Revelli, tu croyais pas, tu l'as prise, tu t'es dit, c'est le vieux Forzanengo que je veux, même avec ça tu as de la chance parce qu'ils sont beaux, ils sont beaux, hein Revelli ?

— Ils sont beaux, dit Carlo.

— Oui, ce sont de beaux enfants, Revelli.

24

Le samedi, les hommes, vers cinq heures, se retrouvaient chez Coco, le coiffeur, au coin de la rue Barla et de la rue de la République. À la belle saison, ils attendaient dehors, adossés à la devanture, roulant une cigarette, la fumant lentement, obligés parce qu'ils mettaient peu de tabac de la rallumer plusieurs fois avec leur briquet de cuivre, plat, à longue mèche dont ils tournaient souvent sans succès la molette, se donnant alors du feu les uns les autres, parfois se passant la blague et le papier pour que le voisin en confectionne une, saupoudrant le papier, tenu entre le pouce et l'index, puis les deux mains roulant, d'un mouvement lent, la cigarette, collant enfin le bord, d'un coup de langue, comme s'ils jouaient de l'harmonica. Coco sortait sur le pas de la porte :

— À qui est-ce ?

Il répétait qu'il ne fallait pas s'appuyer à la vitrine.

— Vous voulez me la casser vraiment.

Il avait la serviette sur l'avant-bras comme un garçon de café et le rasoir ouvert à la main.

L'hiver, on attendait à l'intérieur, debout contre le mur, parce que les deux ou trois chaises ne suffisaient pas. L'atmosphère était enfumée. On s'interpellait. Ceux qui étaient rasés, ne sortaient pas, continuaient à bavarder. Ou bien, ils disaient « spera attends », ils allaient jusqu'à la rue Cassini. Un preneur de pari clandestin connu de tous, acceptait les mises pour la loterie italienne hebdomadaire « il lot ». Ils revenaient chez Coco, reprenaient la conversation, en niçois ou en piémontais.

Souvent, on commentait les événements, « Vaï che » et d'un geste de la main droite, la paume ouverte comme s'il s'agissait de la lame d'une faucille qui tranche, ils répétaient « va que cette fois-ci ». Les Japonais venaient de couler la flotte russe au large de Tsoushima et dans une baraque installée place Garibaldi, on avait projeté les premières images, tremblantes, floues de la bataille, dans le bruit de crécelle du cinématographe, le projectionniste tapant sur un tambour, à contretemps, quand une fumée s'échappait de la gueule d'un canon.

On se passait un numéro de « l'Assiette au beurre » et Vincente lisait les légendes, traduisait en piémontais, pour ceux qui ne comprenaient que le dessin, ce tsar trempant ses mains dans un tonneau rempli de rouge.

— Es dappertut parié ! disaient-ils en hochant la tête.

C'est partout pareil. En 98 Milan, en 5 les cosaques fusillant les ouvriers de Moscou, en 7, ils avaient envoyé la troupe contre les vignerons de l'Hérault, « Vaï che ». Quelqu'un d'autre avait le même geste, la même phrase « va que cette fois-ci ». Les soldats du 17e régiment avaient mis crosse en l'air et refusé d'affronter les paysans.

Mais le 30 juillet 1908, à Villeneuve-Saint-Georges, ils avaient à nouveau tiré. Habillés de velours à grosse côte, coiffés du large chapeau mou, la taille prise dans une ceinture de flanelle bleue ou rouge, des ouvriers du bâtiment, des terrassiers, des maçons, avaient pris les trains à Paris, à la gare d'Orléans ou de Lyon, ils avaient sauté dans les tramways à Bonolles, d'autres étaient venus à pied, par groupes de quatre ou cinq marchant au milieu de la route qui s'en allait droite entre les champs de blé, ils avançaient, suivis par des dragons, casque à crinière et justaucorps de cuivre brillant, le général Virvaire réunissait son état-major, au milieu des épis. Les grévistes du bâtiment se rassemblent sur le remblai du chemin de

fer, les dragons montent à l'assaut, sabre au clair. Coups de feu, le chant de *l'internationale* qui s'effiloche, cris, galops de chevaux.

— Ils ont tiré, disait Vincente.

— C'est notre Napoléon, dit quelqu'un.

Il tendit à Vincente, que Coco rasait, une petite affichette : « Clemenceau, le Napoléon des flics. » Vincente tentait de lire sans bouger la tête : « Réunion ce soir, rue Emmanuel-Philibert, prendront la parole : Sauvan, Union des syndicats, Karenberg, au nom du Parti socialiste SFIO, Lambert, Fédération anarchiste. Travailleurs niçois, vous assisterez tous à ce grand meeting. C'est à vous qu'il appartient de relever le défi sanglant lancé par le Napoléon des flics, Clemenceau. C'est pourquoi vous viendrez tous à la réunion affirmer votre solidarité avec vos morts, contre les assassins. Il sera perçu 0 franc 10 pour les frais. »

Coco essuyait le visage de Vincente avec une serviette imbibée d'eau tiède :

— Ça va, Revelli ? demandait-il. Et voilà, au suivant de ces messieurs.

Vincente payait, laissait l'affichette sur le fauteuil, Coco, la prenant, la tendant à qui voulait s'en saisir.

— Pas de politique ici, on rase tout le monde.

Vincente s'engagea dans la rue de la République. Samedi 5 août, chaleur étouffante, soleil qui semble fixe au mitan de la rue. Devant le porche du 42, les femmes assises à l'ombre, Millo, l'épicier, en tablier de toile bleue, qui les interpelle depuis l'autre côté de la rue. Antoine et Violette qui jouent dans la cour, Lisa dont Vincente entend déjà la voix, elle crie :

— Louise ! Louise !

Les marches d'ardoise qu'il monte sont usées en leur centre. Une odeur d'oignons revenus imprègne l'escalier. La voisine sort sur le palier :

— Je croyais que c'était lui, dit-elle. Vous l'avez vu ?

Gancia sortait de chez Coco, allait à la Feniera ou au café de Turin. Il rentrerait tard cette nuit, beuglant dans la cour, qu'il allait la tuer « crepar lou ventre », lui crever le ventre, Dieu sait pourquoi.

— Elle en a de la chance, votre femme, soupirait la voisine.

Vincente sonnait.

— Ça marche toujours, ajoutait-elle, avant de refermer sa porte.

Dante régulièrement, renouvelait l'eau des accumulateurs de la sonnerie en attendant qu'on installe enfin l'électricité rue de la

République. Les premiers poteaux étaient apparus sur les bords du Paillon, gagnant peu à peu, à partir de la rive droite, de l'avenue de la Gare, la rive gauche et les vieux quartiers. Dante travaillait le samedi et le dimanche. Dans tous les quartiers de l'ouest, le long de la promenade des Anglais, à Cimiez, à Gairaut, la fièvre de l'électricité avait pris. Chacun, dès que la compagnie installait les lignes le long des rues, voulait le courant. La Grande Maison de l'Électricité n'y suffisait pas. Le dimanche, Dante, avec un ouvrier, travaillait à son compte. Le soir, il emportait à la maison des bobines de fil, des rouleaux de toile isolante, des interrupteurs, des prises, petits objets de porcelaine et de cuivre avec lesquels jouait Violette. Il déposait des brassées de baguettes de bois à rainures, et avec un mètre pliant, il les mesurait, les sciait à la longueur, expliquait à Antoine, à sa mère, comment une baguette horizontale allait venir s'ajuster sur une autre verticale, et le fil à l'intérieur, coudé, passant dans les rainures.

— Il y a l'aller, et le retour, deux fils, disait-il.

Le samedi soir, il plaçait dans le couloir sa boîte à outils, les rouleaux de fil, les baguettes. Le dimanche matin, Clément, un Parisien, donnait un léger coup à la porte. Dante ouvrait, parlant bas, mais Lisa était déjà levée, elle arrivait, donnant une tasse de café chaud, disant :

— C'est dimanche, ne vous fatiguez pas.

Clément, un blond d'une trentaine d'années, qui avait quitté Paris après la grève des électriciens en janvier 1907, parce que les patrons s'étaient donné le mot et qu'il ne trouvait plus d'embauche, riait :

— Mais non, madame Revelli, on s'amuse.

Quand Dante quittait un instant le couloir, elle questionnait :

— Vous êtes content de lui ?

— Dante ? c'est un ouvrier déjà, il va plus vite que moi.

Dante survenait, repoussait sa mère en l'embrassant :

— Tais-toi, maman, tais-toi.

Ils partaient, leurs baguettes sous le bras, la boîte à outils sur l'épaule droite comme une musette. Le soir Dante racontait :

— J'ai fait tout le premier étage dans la matinée, câblage, baguette, percer, les prises, tout. Clément a fait le bas. Quand on est parti, ça brillait partout. Le plâtre était mou, quand on faisait un trou, ça devenait gros comme un poing, on a dû refaire du plâtre, il fallait pas s'endormir.

Ces travaux du dimanche, c'était de l'argent en plus, des pourboires que les clients satisfaits donnaient généreusement. Un jour, en travaillant dans une villa de Gairaut, Clément avait appelé Dante par son nom.

— Revelli, tiens, avait dit la propriétaire, mon voisin s'appelle Revelli.

L'entrepreneur, l'oncle Carlo, le riche, celui dont les charrettes, lettres noires sur bois blanc, portaient le nom « Entreprise Revelli-Forzanengo ».

À midi, alors que Dante mangeait à la cuisine avec Clément, la propriétaire avait appelé Dante :

— Vous voyez, c'est la maison, là, avec le clocher, vous devriez y aller, ils sont là, j'ai vu les enfants.

Il était retourné dans la cuisine, manger l'omelette de poutine, ces minuscules alevins, hachures d'argent dans le jaune or de l'œuf.

— Tu pourrais travailler avec lui, disait Clément. Tu serais patron. C'est bien patron.

— J'aime bien être ouvrier. Tu fais, on voit. Ingénieur oui, patron ?

Le soir, en partant, alors qu'ils marchaient sur la route de Gairaut, ils avaient croisé deux enfants qui se poursuivaient, une femme en deuil, leur criant de faire attention, d'attendre et derrière elle, un cigare éteint entre les dents, en gilet de velours noir, Carlo Revelli qui ne regardait pas ces deux ouvriers en bleu de travail, leur boîte à outils sur l'épaule droite.

Vincente sonnait à nouveau. Louise courait dans le couloir, ouvrait :

— C'est toi ? interrogeait Lisa depuis la cuisine.

Elle était devant le fourneau, versant du charbon de bois, se retournant quand Vincente entrait, répétant :

— C'est toi ?

Quelque chose dans la voix de Lisa qu'il reconnaissait, le même ton qu'elle avait quand l'un des enfants était malade, qu'elle disait touchant les ganglions d'Antoine au-dessous de la gorge :

— Tu as mal ?

Celui qu'elle prenait quand Dante ou Louise ne rentraient pas à l'heure habituelle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Vincente.

Lisa montra à Louise le sac de papier bistre qu'elle venait de vider, lui demanda d'aller chez le boulanger chercher un autre paquet de charbon de bois, Louise hésitait, disait :

— Demain, maman, demain matin.

Lisa se mit à crier :

— Tout de suite ! tu vas le chercher tout de suite !

Louise haussait les épaules, interrogeait son père du regard. Il attendait, sûr maintenant qu'une maladie couvait, qu'elle allait lui dire, s'y préparant déjà. Dès qu'elle entendit le bruit de la porte que Louise claquait, Lisa se retourna :

— Luigi, il veut te voir.

Elle avança vers la table. Vincente s'était assis à la place qu'il occupait au moment des repas, au bout, Antoine à sa droite, Violette à sa gauche.

— N'y va pas.

— Quand ?

— N'y va pas.

Mais, elle ajoutait, immobile, tête baissée :

— Il t'attend au café de Turin, un gosse est venu tout à l'heure.

Puis elle retournait au fourneau, soulevant le couvercle de la cocotte de fonte. Des années qu'ils ne voyaient plus Luigi. Un matin, Vincente avait dû livrer au Casteù des caissettes de bière qu'il déchargeait, qu'il posait sur le trottoir devant le café dont la porte était encore recouverte de panneaux de bois peint en vert. Il frappait, essayait d'ouvrir, une voisine, depuis sa fenêtre au premier étage, criant qu'il n'y avait jamais personne si tôt le matin « eux, c'est la nuit, disait-elle. Ils ont pas besoin de travailler dans la journée. Laissez-les là, y a quelqu'un qui vient vers midi ».

— Tu y vas ? demanda Lisa.

Un simple coup d'œil qu'elle lui lançait, qu'il fuyait, fermant la porte de la cuisine, mais Lisa l'ouvrait, le suivait dans le couloir, disait :

— Tu sais qu'avec lui…

Un soir, comme ils allaient se coucher, c'était il y a environ quatre ou cinq années, Luigi avait frappé à la porte, débordant d'affection, disant qu'il voulait voir les enfants, entrant dans la chambre, se penchant sur leur lit, donnant un coup de poing dans l'épaule de Dante qui était encore levé. « C'est Dante ? Il faut que tu viennes, moi je te trouve ce que tu veux, tu veux travailler à la ville ? Tu n'as qu'à dire, Merani, Rancaurel, je leur parlerai de toi,

charpentier, chaudronnier de la ville, huissier à la mairie, quand tu auras fait ton service, tu l'auras ta place à la ville. Ils se fatiguent pas, ils gagnent, viens voir ton oncle. » Luigi ne possédait pas encore le Castèu. Il avait quitté le Casino de la Jetée au moment de partir à l'armée mais il avait été exempté et n'avait pas repris. « Je me débrouille », disait-il en clignant de l'œil. Les cheveux bouclés, le visage rond, il avait le corps nerveux. Il s'habillait comme un monsieur, des vêtements légèrement serrés à la taille. Il montrait à Vincente et à Dante, un rasoir mécanique « tous les jours, disait-il, je me rase tous les jours, c'est un cadeau, une Américaine. Là-bas… ». Il passait ses doigts sur sa joue, « là-bas, ils se rasent même deux fois par jour ». Il ne gardait plus qu'une mince moustache comme un trait noir.

Il s'était assis sur le bord de la table.

— Je vais leur faire des cadeaux à tous, à Noël.

Lisa restait près de Vincente et il l'ignorait, ne parlant qu'à son frère, changeant tout à coup de voix.

— Regarde.

Il avait sorti de sa poche une montre de gousset, en or, avec une longue chaîne, il la remontait, écoutait le battement, le faisait entendre à Vincente, tendait la montre à Lisa mais elle se détournait, s'éloignant, sortant de la cuisine, fermant la porte derrière elle pour ne pas entendre, pour ne pas se laisser aller à la colère. C'était le frère de Vincente. Plus tard, quand Vincente s'était allongé près d'elle, sur le lit, elle avait attendu qu'il se mette à parler, expliquant que Luigi lui avait laissé cette montre en dépôt, il avait une dette à régler ce soir, le mont-de-piété était fermé, eux pouvaient la déposer s'ils avaient besoin. Vincente avait donné la moitié des économies, celles cachées au-dessus du fourneau dans une boîte à biscuits en métal. Il avait cherché le corps de Lisa, la touchant du bout des doigts, mais elle s'était tournée, se mettant sur le côté, à l'extrême bord du lit, cet argent qu'elle économisait, ces pièces qu'elle laissait tomber pour écouter leur bruit sur le métal, qui lui permettaient de payer aux enfants le cirque, quand les forains montaient leur tente place d'Armes, qu'à coups de masse, à sept ou huit hommes, frappant en cadence, ils enfonçaient les piquets. Et Lisa écoutait les battements de son cœur, choc de la masse sur le piquet.

— Qu'est-ce que tu as ? demandait Vincente. Il a laissé la montre, elle est en or.

— Il t'a volé, je sens qu'il t'a volé.

L'un et l'autre, à voix étouffée pour ne pas réveiller Antoine et Violette, ils s'étaient affrontés, insultés, Lisa tassée ne bougeant pas, Vincente se levant, disant qu'il porterait la montre dès le matin, qu'elle retrouverait cet argent qu'il gagnait, qu'il ne buvait pas, et il allait lui aussi se mettre à boire, comme tous, pourquoi lui, seulement lui, à ne rien se payer, Gancia rentrait ivre et sa femme…

— Tu ne trouveras plus personne, avait dit Lisa, en se levant à son tour.

L'un des enfants avait bougé et Lisa et Vincente s'étaient recouchés. Le matin, il était passé au mont-de-piété, faisant la queue devant les comptoirs grillagés, tendant la montre et l'employé la retournait, l'écoutait, accrochait une étiquette au remontoir, remplissait une fiche qu'il faisait glisser à Vincente, « signez ou faites une croix » et il montrait l'emplacement de son doigt. Il avait compté trois pièces, reprenant la fiche, glissant l'argent vers Vincente avec un reçu, regardant déjà la jeune femme qui poussait Vincente de l'épaule pour prendre sa place devant le comptoir. Vincente comptait les pièces.

— C'est du cuivre, c'est pas de l'or, si vous voulez la reprendre.

Déjà il soulevait la montre.

Vincente n'avait plus vu Luigi depuis ce temps-là.

Il entrait au café de Turin. L'odeur de sciure humide et de tabac, la musique, les voix des garçons, peu de choses avaient changé. Il semblait à Vincente que Carlo allait s'asseoir à une table, au bord de la scène ; il s'immobilisa, ces souvenirs comme une crampe, il faudrait marcher et le muscle se tend. Ils étaient venus tous les trois, ils étaient frères, ils avaient dans la mémoire les mêmes voix, le père qui dit « mais qu'est-ce qu'ils veulent, qu'on crève », et la mère « allons, laisse, ils sont les plus forts ». Ils avaient vu derrière la maison de Mondovi le même jardin, ils avaient marché sur la même route ; à eux trois, ils maintenaient serrés comme les branches liées d'un fagot, ce passé, leur vie, l'enfance, la cuisine de la maison, et le père que les hommes portent et déposent sur le lit. Le fagot s'était défait. Plus personne jamais ne pourrait dire ce qu'ils étaient, eux cinq, autour de la table, quand la mère posait le plat de faïence, la polenta fumante, dure, la cuillère de bois y tenant droite. Plus personne ne pourrait rassembler les branches.

La voix de Luigi :

— Je t'attends sous les arcades, devant la poste.

Quand Vincente le rejoignit, Luigi était appuyé à une colonne, allumant une cigarette, en offrant une à Vincente qui refusait, qui le regardait. Il avait peu changé, peut-être maigri, une perle piquée dans sa cravate. Il regardait Vincente, le visage baissé, les yeux levés, si peu de chose change que c'était le même visage, le même regard qu'il y a des années chez les Merani, quand Luigi s'asseyait à la cuisine, mangeait avidement, et plus loin encore, c'était l'enfant à Mondovi, que la mère prenait contre elle, qui pleurait, qui tendait la main en direction de ses frères, pour les accuser, se plaindre.

— Il faut que tu m'aides, dit Luigi, je peux pas autrement.

Dante lui ressemblait-il ? Le front, les cheveux peut-être. Et il ressemblait aussi à Carlo, à Lisa. Elle s'inquiétait. Louise avait dû rentrer avec le sac de charbon, Antoine et Violette qu'elle avait appelés, s'étaient assis et Lisa disait « ne mangez pas encore le pain, attendez ». Dante se lavait dans la cour, et Lisa passait sur le balcon, l'appelait pour qu'il monte. Un autre passé déjà rassemblé autour de Vincente, en chacun de ses enfants, une autre famille.

— Écoute-moi, dit Vincente, il y a Lisa, les enfants.

— C'est rien, dit Luigi, mais pour moi c'est beaucoup.

Vincente secouait la tête.

— Je veux même pas savoir.

Luigi écrasa la cigarette contre la colonne.

— Moi, je vais te dire.

Vincente s'éloignait, Luigi marchant près de lui, plus petit.

— Mais pourquoi tu es venu, alors, tu pouvais rester chez toi, qu'est-ce que tu es venu foutre alors ?

Cela s'était donc fait sans même qu'ils le sachent. Ils étaient allés chacun de leur côté, branches qui s'écartent. Ce passé commun, un autre le recouvrait et il fallait choisir. Luigi saisit le bras de Vincente. C'était entre Mondovi et Nice qu'il prenait ainsi son bras, quand Carlo devant eux, avançait sans se retourner sur la route, que Luigi s'accrochait à sa manche. Quand la voiture du docteur Merani s'était arrêtée. Ils l'avaient laissé monter seul, ils s'étaient séparés de lui.

— Tu veux pas m'aider.

Luigi forçait Vincente à s'immobiliser.

— Je peux pas.

— Tu peux, dit Luigi, je te jure tu peux, c'est la seule fois et c'est rien.

Quand il pleurait, la mère le serrait contre elle et elle disait « qu'ils viennent maintenant ».

— Tu es mon frère, dit Luigi, si je peux pas à toi, alors !

— Qu'est-ce que tu veux, dit Vincente.

— Rien, dit Luigi, rien.

Sa voix bondissait, joyeuse tout à coup et cela faisait à Vincente du bien et du mal. À qui prenait-il s'il donnait à Luigi ?

— Écoute-moi, disait Luigi, je vais t'expliquer…

25

Les buffets dans le salon d'apparat de la préfecture avaient été dressés devant les fenêtres. Ritzen en entrant alors que la pièce était encore vide, ces parquets reflétant le soleil et le cristal des trois lustres éclairés malgré la forte lumière du jour, fut saisi par la beauté du décor, ces têtes de palmiers qu'on apercevait en arrière-plan, le rose et le vert des façades comme un rideau lointain d'une scène baroque, les œillets, les citrons, le jaune agressif, coup de pinceau sur la toile blanche. Le chef du protocole et le commissaire chargé des déplacements présidentiels traversaient le salon en courant, l'interpellant parce que Ritzen venait de donner l'ordre d'ouvrir les fenêtres, de laisser le reflet de la ville, la mer, entrer.

— Vous êtes fou, disait le commissaire.

Ritzen le prit par le bras, le conduisit en contournant les buffets jusqu'au bord de la fenêtre, lui montrant la place lointaine, les grilles devant lesquelles tous les cinq pas se tenait un cuirassier en grand uniforme sabre au clair. Dans les jardins de la préfecture, le dos aux grilles, d'autres soldats montaient la garde.

— Où voulez-vous que se mette votre lanceur de bombes ? Dans les palmiers ?

Le commissaire bougonna, laissa les fenêtres ouvertes, répétant que c'était lui qui était responsable.

— Si quelque chose…

— Je réponds de la ville, dit Ritzen en l'interrompant.

Cosmopolite, bruyante, mais calme. Quelques extrémistes, des étrangers à la cité, Parisiens ou Russes naturalisés, des voyous prudents, des princes qui se minaient au jeu. Le casino, les bordels de la place Pellegrini, deux ou trois bars, le Casteù, la Crotta, la

maison des syndicats rue Emmanuel-Philibert, ces lieux pour Ritzen étaient des points de fixation de l'infection. Des abcès qui tiraient à eux ce qui pourrit dans une ville, dans un corps social. Hier soir encore, parce que le président de la République arrivait, il avait fait inspecter les bordels et les cafés, comme un médecin qui tâte pour savoir s'il doit opérer. Crever l'abcès, envoyer à Cayenne.

Pour se rendre au Casteù, il avait traversé la vieille ville, s'attardant rue Droite, rue Sainte-Réparate, dans les odeurs de fruit sur, de cave humide. Au Casteù, Gobi Revelli, depuis l'affaire du bordel, venait manger dans la main. Ritzen n'avait même plus à le convoquer. Dès que Luigi recueillait un renseignement, il se présentait, après six heures, à l'hôtel de police, et il commençait à parler. Ritzen lui serrant la main amicalement, le faisant asseoir. « Vos socialistes, disait Luigi, Karenberg, je ne sais pas ce qu'ils ont en ce moment mais ils se remuent. » Parfois, il donnait un truand de passage, un Marseillais, un Parisien qui s'attardaient trop, qu'on avait sans doute avertis d'avoir à quitter la ville mais qui tentaient de s'y faire une place. « On a un drôle de visiteur, disait Revelli, il vient d'en haut, Paris, un malin. »

Tout est dans l'art du dressage, pensait Ritzen en écoutant Revelli.

— Tu sais, disait brusquement Ritzen, le témoignage de ton frère, bien sûr…

D'avance il arrêtait les protestations de Luigi Revelli.

— Bien sûr, c'est un honnête travailleur, famille, je sais tout ça, mais c'est ton frère, pour moi le témoignage ne vaut rien, il y a entente, mais je ne veux pas vous ennuyer, ni lui ni toi, s'il me dit que tu as passé la nuit chez lui, moi je le crois, je le crois, enfin…

Luigi Revelli passait chaque nuit à l'hôtel qu'il possédait place Pellegrini.

— Pas cette nuit-là, monsieur le Commissaire, pas cette nuit-là, j'étais chez mon frère, toute la nuit, on a parlé, vous savez on se voit jamais, alors cette nuit-là il vous dira.

Un petit alibi, mais ajouté aux autres, aux déclarations de la vieille Madame George qui répétait provocante :

— Je vous jure, monsieur le Commissaire, M. Gobi, je l'ai vu dans l'après-midi, il m'a dit, ce soir, je vais chez mon frère, je vous jure, sur la tête de ma mère !

Et trois ou quatre femmes étaient prêtes à jurer aussi. Plus le frère. À quoi bon ? Et d'ailleurs, ce n'était sûrement pas Revelli. L'inspecteur Carlier qui connaissait son monde répétait :

— Trop malin Revelli pour mettre la main à la pâte, mais il se couvre deux ou trois fois, c'est plus sûr, si quelqu'un a voulu lui faire porter le chapeau, il se met à l'abri.

Ritzen et Carlo étaient un matin sur le pas de la porte de l'une des chambres d'hôtel. Le lit, la forme, comme un renflement de matelas, une femme couchée sur le ventre, les draps ne couvrant que les mollets, les cheveux lui cachant le visage, les bras écartés, les mains retombant de chaque côté du lit et c'était cela, ses mains ouvertes, comme détachées du corps, qui faisait qu'on ne pouvait croire au sommeil. Lucienne, la bonne, l'avait découverte :

— Hé, l'Anglaise, hé ! l'avait-elle appelée.

Les mains restant immobiles. Madame George était montée, s'approchant du lit, et plus tard elle racontait à Ritzen :

— Vous comprenez les draps, on ne dort pas comme ça, avec les draps sur les mollets, hein, on se couvre ou on se découvre, et puis sur le ventre, j'ai pensé, ça y est, y a quelque chose !

Elle l'avait touchée :

— Là, les doigts, la main.

Madame George froissait son visage, faisait un bruit avec les lèvres :

— J'ai tout de suite compris, alors, je les ai appelés.

Ritzen était venu plus tard, parce que tenir solidement Revelli, c'était s'assurer de l'un des fils qui permettent de contrôler une ville. Alors qu'il descendait l'escalier de l'hôtel – peinture bleue des murs, tapis rouge usé jusqu'à la corde, rampe poisseuse – Ritzen écoutait Carlier distraitement :

— Le type qui a fait le coup, un type de sang-froid, il l'a ouverte et retournée sur le matelas, pour que ça ne coule pas, croyez-moi, avec Revelli vous perdez votre temps, ce n'est pas lui, on a voulu lui lancer ce crime dans les jambes, mais il a déjà pris ses précautions.

Ritzen n'avait pas perdu son temps. Il avait fait mine de croire à la culpabilité de Luigi, puis d'être sensible aux alibis :

— Ah, ton frère, tu as passé la nuit chez Vincente Revelli, ah bon, ça change tout !

Enfin, il s'était levé :

— Entre nous, Revelli, l'alibi, l'histoire de ton frère, ça ne vaut rien, les jurés n'hésiteraient pas, souteneur, patron de bistrot,

gigolo, parce que avec la vieille d'Aspremont, tu vois le tableau ; alors ton alibi familial, on sait bien qu'entre frères chez les macaronis on se soutient. Si je voulais te coincer, il n'y a pas un avocat qui te sortirait de là !

Il avait posé sa main sur l'épaule de Revelli :

— Mais Luigi, je suis sûr que ce n'est pas toi, ton alibi, je l'accepte, on a voulu te jouer un tour de salaud, qui ? À toi de savoir, on peut conclure une alliance. Après tout, ce que tu fais, c'est légal.

Revelli, définitivement dressé, fidèle, obéissant.

Hier soir, Ritzen l'avait rencontré au Casteù, Revelli montrant la petite salle :

— J'ai refusé tous les militaires, y en a qui ont fait le mur c'est sûr, ils seront pas ici, croyez-moi.

Les troupes étaient arrivées dans l'après-midi, traversant la ville, de la gare aux casernes, les cuirassiers ouvrant le défilé, suivis par la musique du 7e génie et le drapeau des régiments de chasseurs et l'infanterie coloniale.

Le général Tourmelin commandant la région militaire avait confié à Ritzen :

— Le président verra que nous sommes prêts, ici c'est la frontière, vous comprenez, Ritzen ? Les Italiens, avec eux, sait-on jamais ? Après tout, ils sont toujours les alliés de Berlin et de Vienne, leurs démonstrations d'amitié, moi ? Picquart a raison d'envoyer ces troupes, puisque le duc de Gênes sera là avec Fallières, autant faire une démonstration de force, ce n'est jamais inutile.

Le président de la République, Armand Fallières, était arrivé le matin du 25 avril en gare de Nice, accompagné du général Picquart, ministre de la Guerre, du ministre de la Marine et de Clemenceau.

Vidal le préfet, avait été inquiet toute la semaine, rencontrant Ritzen chaque jour :

— Vous êtes sûr que les syndicats ou les socialistes… ? Une manifestation contre Clemenceau, et vous et moi, Ritzen, nous trinquons.

Ritzen était tranquille. Quelques bavardages, quelques inscriptions sur les murs dénonçant : « l'assassin des travailleurs », « le Napoléon des flics » tout cela était facile à contenir. Il avait convoqué Sauvan. Le charpentier avait refusé de s'asseoir, Ritzen se contentant de l'avertir :

— Je vous fais coffrer si je le juge nécessaire, vous protesterez mais le Président sera parti.

Son intention était de menacer, mais Vidal insistait, et Ritzen, le 24 avril, alors que les troupes défilaient, les badauds applaudissant tout au long de l'avenue de la Gare, avait fait arrêter une dizaine de meneurs, Sauvan, Lambert, Borello, l'instituteur, Clément, un électricien qui, depuis un an, s'était mis en tête de constituer un syndicat dans les Alpes-Maritimes.

« Ce sont des mesures arbitraires », disait Karenberg à Ritzen. Il était accompagné de maître Bardon, un avocat au barreau dont l'appartenance au parti socialiste était connue.

— Asseyez-vous, disait Ritzen, je vous en prie. Et ne dramatisons pas.

Maître Bardon invoquait les droits de l'homme, le respect de la constitution, l'article 22, l'abus de pouvoir.

— Monsieur le Baron et moi, mon cher Maître, sommes de vieilles connaissances, je suis républicain, je respecte toutes les idées, mais pas les menaces contre l'ordre républicain. Si l'on se tient dans le cadre de la loi, comme vous Messieurs, je n'ai rien à dire, au contraire, rien ne dit que je ne vote pas pour M. Karenberg aux prochaines élections, pourquoi pas, d'ailleurs vous recevrez l'un et l'autre une invitation pour la réception du président de la République à la préfecture.

Les invités commençaient à entrer dans le salon d'apparat. On avait convié tous les maires du département. Ceux des hautes vallées alpestres, écharpe tricolore, costume de velours foncé, gardaient leur béret à la main, avançaient à pas lents, hésitant à s'approcher des buffets. Le maire d'Antibes, le notaire Guidicelli reconnaissait Ritzen, lui parlait de son beau-père, « Sartoux devrait me succéder », disait-il, « et pourquoi pas ? ». Il se penchait vers Ritzen, « vous-même, plus tard, quand vous serez à la retraite ». Il entraînait Ritzen loin de l'entrée où s'agglutinaient les invités qui n'osaient pas, semblait-il, se détacher les uns des autres.

— Dans un département comme le nôtre, avec cette population étrangère, calme en général, mais n'est-ce pas, voyez ce qui se passe dans les Balkans, la guerre n'est pas impossible, et demain, demain ? Je crois que les citoyens ont besoin d'être guidés par des hommes comme vous qui sont attachés à l'ordre, pensez à votre

beau-père, il serait facilement élu, je ne compte pas me représenter, et lui dans la place, pour vous…

— Mon cher maire, que complotez-vous ?

C'était Merani, joyeux, sa femme souriante, une robe blanche serrée à la taille, se tenait en retrait un peu méprisante.

— Merani, qu'en pensez-vous ? interrogeait Guidicelli. Je souhaitais que Ritzen devienne un jour l'un de nos maires, son beau-père est d'Antibes, il se présente, je fais campagne pour lui et le beau-père passe la main au beau-fils.

— Pourquoi pas en effet, dit Merani, mais quelle générosité ! Ritzen, un homme politique ne donne rien pour rien même quand il se retire, et Guidicelli est un homme politique jusqu'au bout des ongles.

— Moins que vous, docteur.

— Vraiment je ne sais pas.

Il y eut sur la place un roulement de tambour, des acclamations que couvrait l'éclatement vif des clairons. Tout le monde se précipita vers les fenêtres, les serveurs eux-mêmes se tournant. Le cortège présidentiel venait de pénétrer sur la place. Le landau entouré de cuirassiers qui faisaient autour de lui deux traînées scintillantes et mouvantes comme les écailles de la mer, s'immobilisait. Le président Fallières soulevait son haut-de-forme, le tenait à bout de bras. Un homme trapu aux cheveux et à la barbe blanche qu'accueillaient Rancaurel et le préfet, le protocole ayant décidé que les présentations se feraient dans le salon d'apparat. La musique jouait maintenant *la Marseillaise*. Ritzen s'éloigna des fenêtres, parcourant à pas lents la salle où les invités se tenaient immobiles. Le chef du protocole demandait aux maires de se ranger sur l'un des côtés, les autorités militaires leur faisant face, les personnalités du département se trouvant au fond. Ritzen reconnut Carlo Revelli au moment même où Helena Hollenstein l'apercevait. Il était au dernier rang des invités mais il les dominait de la tête, paraissant plus grand peut-être aussi parce qu'il semblait absent, le visage levé comme s'il regardait les lustres. Ritzen eut un moment d'inquiétude. Il avait toujours imaginé le stratagème obstiné d'un anarchiste, dissimulant des années durant ses idées, pour s'approcher peu à peu de sa victime, franchissant les mailles, entrant enfin dans la salle du trône, reçu par le Roi et le tuant. Ritzen se fraya un passage, vit Helena, se souvint de cette femme assise dans son bureau, attendant qu'il libère Karenberg, c'était en

1894. Caserio venait de tuer le président Carnot. Son inquiétude se fit plus vive, comme si ces coïncidences annonçaient la répétition, l'événement. Il atteignit Revelli, se plaça près de lui au moment où Fallières précédé par deux officiers de cuirassiers, le sabre appuyé à l'épaule entrait dans la salle. Rancaurel marchait près de lui. Le général Tourmelin se tenant en retrait entre eux. Ritzen regarda Carlo. Il n'avait pas bougé. La même moue, l'immobilité, les mains derrière le dos. Rancaurel et le préfet présentaient les maires du département au président Fallières. Ritzen toucha le bras de Revelli.

— Monsieur Revelli.

— Ah, dit Carlo.

Ritzen se détendit. Le visage de Carlo était celui d'un homme qui s'ennuie.

— L'anarchiste a fait du chemin, dit Ritzen.

Il regretta sa phrase provocante.

— Vous non, dit Revelli, vous êtes toujours flic. On s'emmerde pas à être flic toute sa vie ?

Ritzen eut l'impression que Revelli lui crachait en plein visage. Il eut envie de prendre Revelli par le bras, de le bousculer, d'appeler, Carlo avait détourné la tête, une femme à ses côtés lui disant quelques mots, cherchant à voir Ritzen. Il y eut des applaudissements. Le président Fallières au centre du salon, son haut-de-forme à la main, la poitrine et le ventre en avant, venait de dire quelques mots que Ritzen n'avait même pas entendus. Fallières, d'un geste, interrompit les applaudissements, reprenant « Nice, ville française, Nikaia des Grecs, Nicae des Romains, est peut-être le lieu où les civilisations de la Méditerranée se marient le mieux avec le présent. Latine et républicaine, je salue Nice, ville des fleurs, ville des arts, du sourire et du travail, Nice qui saurait, si besoin était, défendre comme jadis les cités grecques, ses libertés qui sont celles de la France ».

Ritzen reconnut Clemenceau derrière le Président. Le visage était inexpressif et pourtant Ritzen devinait le regard sarcastique du ministre de l'intérieur. Au milieu des applaudissements, Fallières se dirigeait vers un petit salon où il allait recevoir les délégations, cependant que les invités se pressaient déjà devant les buffets.

— Vous avez pu voir Clemenceau ? demanda Merani.

Ritzen sursauta. La phrase de Carlo Revelli n'était pas effacée. Il répondit d'un signe négatif.

— Ne le voyez pas, il est condamné !

Merani se retournait, s'inclinait devant Helena.

— Helena, Helena, il faut que le président de la République vienne à Nice pour que je vous rencontre.

Helena avait le visage couvert de sueur et elle s'appuyait au bras d'un homme très brun qu'on pouvait prendre pour un Italien du Sud, mais le visage était trop fin, sans les arêtes qui soulignent les traits des Siciliens.

— Mon mari, dit Helena, Gustav Hollenstein.

— Hollenstein, c'est vous ?

Merani s'exclamait :

— C'est vous qui faites construire cet immense palace sur la promenade des Anglais, vous êtes audacieux, nous avons déjà un Roumain, Negresco !

— Il y a de la place pour tous, je crois, dit Hollenstein.

— Vous êtes sujet austro-hongrois ? demanda Ritzen.

— Viennois, Viennois.

Ritzen était mal à l'aise, les phrases lui échappaient.

— C'est notre policier en chef, dit Merani, il sait tout sur tous, un homme dangereux et précieux, vous vous souvenez Helena, c'était… je préfère ne pas savoir…

— Quinze ans, dit Ritzen.

— Ah, vous vous souvenez, dit Merani, c'est vrai que la mémoire est une qualité policière.

Merani s'interrompit.

— Je cherche ma femme, dit-il. Vous avez vu Ritzen ? C'est trop drôle !

Il montrait Carlo Revelli qui s'était assis de l'autre côté du salon, sous l'une des grandes tapisseries des Gobelins représentant la cueillette des olives par des Niçoises en costume local.

— J'ai vu, dit Ritzen.

— Vous avez vu, Helena ?

Elle fit oui sans même tourner la tête, Ritzen remarquant sa rougeur, sa respiration difficile, Merani au contraire tout à son récit reprenait :

— Vous vous souvenez, c'était dans votre bureau Ritzen, vous aviez cueilli un certain nombre d'anarchistes et le baron Karenberg et Carlo Revelli. Monsieur Hollenstein, je ne sais qu'elle est la situation en Autriche-Hongrie, mais en France, c'est un chassé-croisé, les aristocrates, les bourgeois – prenez Jaurès – deviennent

socialistes, anarchistes et les ouvriers propriétaires, je vous parlerai un jour de Revelli…

— L'entrepreneur ? demanda Hollenstein.

— Tenez…

Merani montrait Revelli qui s'était levé, parlait à demi courbé à un homme petit, aux moustaches retroussées.

— Il parle avec Negresco, c'est un autre exemple, un Roumain, qui en 93 n'était qu'un commis de restaurant à Monte-Carlo, puis directeur du restaurant du Casino municipal et aujourd'hui à la tête de deux sociétés chacune au capital de 2 500 000 francs.

Elisabeth d'Aspremont venait de rejoindre son mari qui la présentait, continuait.

— Ma femme vous dirait que je m'étonne du jeu normal de la démocratie, le va-et-vient.

— Qui finance ? dit Hollenstein, c'est toujours la question, derrière Negresco il y a les automobiles Darracq, les soufrières de Marseille.

— Et derrière vous ? demanda Merani en riant.

— Il y a moi simplement.

Helena donnait des signes de fatigue. Ritzen qui l'observait remarqua qu'elle fermait les yeux dès qu'elle pensait qu'on ne la regardait pas. La sueur coulait de ses tempes et laissait de chaque côté des oreilles une fine traînée dans la poudre.

— Je voulais utiliser l'entreprise Revelli pour ma construction, continuait Hollenstein, je ne sais pas pourquoi Revelli a toujours refusé, je n'ai même pas pu discuter les conditions éventuelles.

— Son contrat avec Negresco le lui interdit sans doute, dit Merani.

— Peut-être, dit Hollenstein.

Le président Fallières sortait du salon en compagnie du Préfet, du Maire et de Clemenceau. Merani s'excusa. Hollenstein et Helena s'éloignèrent.

— Vous savez, dit Guidicelli, en retrouvant Ritzen, ma proposition est sérieuse. Merani vous mettra toujours en garde, il voudrait être le seul homme politique du département, qu'il soit ministre, puisqu'il ne pense qu'à ça !

De la place montaient à nouveau des acclamations, les notes vives des clairons qui ouvraient et fermaient le ban. Dans le salon, le brouhaha des voix s'amplifiait. Merani pérorait au milieu d'un

groupe de maires et Elisabeth d'Aspremont regardait ironiquement son mari.

Ritzen vit Helena Hollenstein qui seule, Hollenstein la suivant, la tête baissée, traversait les jardins de la préfecture. Elle allait, d'une démarche rapide et nerveuse, cambrée.

Sur le perron, sa femme lui tenant le bras, Carlo Revelli, immobile, paraissait attendre qu'elle s'éloigne pour s'avancer à son tour.

26

Helena téléphonait vers cinq heures de l'après-midi à la station de taxis-autos qui se trouvait devant le Casino municipal, place Masséna. Trois ou quatre taxis, leurs chauffeurs assis à l'ombre des arcades, s'alignaient près des fiacres depuis qu'en juillet 1909 le syndicat des maîtres cochers de Nice avait accepté la création de ce service automobile. Bientôt, elle n'eut plus à téléphoner, l'un des chauffeurs lui proposa de venir régulièrement la chercher et elle accepta. Mais, dès que cinq heures approchaient elle était prise de remords, lançant son chapeau sur un fauteuil, appelant Italina, la nourrice italienne, demandant à voir Nathalie. La nourrice revenait, portant Nathalie, le visage rose comme le cœur vif d'un iris, la dentelle blanche couvrant les bras d'Italina. Helena se levait, prenait sa fille contre elle, la couvrait de caresses et de baisers. Nathalie criait.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demandait Helena, que lui as-tu fait ?

Italina répétait calmement :

— Rien Madame, rien, elle pleure comme tous les enfants.

— Nourris-la, fais quelque chose.

Helena s'affolait et parce qu'elle ne pouvait plus entendre ces cris, elle se bouchait les oreilles. Italina reprenait Nathalie et Helena s'allongeait sur le lit. Elle dégrafait sa robe, pressait sa poitrine douloureuse comme si elle avait eu du lait, mais elle était sèche. Sèche, creuse. Ce vide peu à peu l'envahissait, une forme vivante et sans contours, placée au-dessous des seins qui se nourrissait d'elle, était le vide plein d'elle. Elle voulait crier et le mot qui lui venait était Nathalie, Nathalia, Natacha. Mot-vomissement qui lui

rappelait les premières semaines de sa grossesse, ce dégoût d'elle-même, et elle voulait vomir.

La joie de Gustav quand elle lui avait annoncé qu'elle attendait un enfant lui avait été insupportable. Il semblait à Helena qu'il était entré en elle par traîtrise alors qu'elle dormait, se dépêchant de la souiller, sans même la réveiller. Comment était-ce possible alors qu'il l'effleurait à peine, qu'elle demeurait immobile, les mains serrant les draps et parfois elle le repoussait d'un mouvement de ses hanches, de ses cuisses, instinctif. Il murmurait :

— Vous ne voulez pas Helena ?

Elle se levait, passait sur le balcon.

Ils habitaient une villa de trois étages, à une centaine de mètres du Magnan, vers la fin de la promenade des Anglais. La nuit celle-ci était déserte. Le jeu des phares, aux extrémités de la baie des Anges, le cap Ferrat répondant au cap d'Antibes. Souvent aussi des pêcheurs qui utilisaient le lamparo, promenant à la surface de la mer une lumière qui oscillait au gré des mouvements de la barque.

— Expliquez-moi, disait Gustav.

Il était près d'elle, tentait de lui prendre la main. Dans la nuit pleine, parfois l'inattendu chant d'un coq, venu d'une colline, Fabron ou la Madeleine et que portait le vent, se mêlait au bruit régulier du ressac.

Helena avait froid. Elle laissait Gustav l'entourer de ses bras, elle respirait profondément.

— Rien, disait-elle en rentrant dans la chambre.

Il s'allongeait près d'elle, il avançait la main, le corps, elle serrait les draps, elle était une dune, celle qui borde les étangs de Semitchasky, l'été, où la végétation ne prend jamais racine, où l'eau disparaît. Il suffit d'une brise, de quelques heures de sommeil, pour qu'à nouveau la surface soit lisse.

Le matin, quand Helena se levait, Gustav avait regagné sa chambre. Il était sans doute sur le chantier de l'hôtel ou bien le long de cette côte d'Antibes à Monte-Carlo où il achetait des villas, des terrains, investissant l'argent des immeubles vendus à Berlin, à Vienne, à Brno puisque Helena ne voulait plus retourner là-bas.

Elle prenait son petit déjeuner dans le jardin, sous les citronniers, lisait. Peggy Karenberg passait parfois avec Jean, un garçon vigoureux qui courait dans le jardin, interpellant sa mère en anglais, répétant :

— Partons maman, partons.

Il s'appuyait au bras du fauteuil sur lequel Peggy était assise, ses cheveux blonds bouclés descendant bas sur la nuque. Il ressemblait au Frédéric de Semitchasky, mais le regard était plus vif, les gestes brusques, la voix autoritaire déjà et des rires dont Helena était sûre que Frédéric jamais ne les avait eus. Elle appelait Jean elle disait : « Raconte-moi, parle russe. » Il ne savait plus que quelques phrases mais la prononciation était naturelle. Helena prenait la tête de Jean contre elle : « mon petit russe », disait-elle. Elle l'embrassait avec fougue.

— Helena, disait Peggy au moment de partir, lui tenant les mains, qu'attendez-vous ? Vous avez besoin d'un enfant, besoin.

Helena secouait la tête, les regardait s'éloigner, s'habillait à la hâte, téléphonait au taxi, s'enveloppait le cou d'une longue écharpe. Elle regardait à peine la ville, la mer. Le chauffeur jurait quand un tramway grimpant lentement la côte du mont Boron, occupant le centre de la chaussée, il lui fallait le suivre au pas, parfois jusqu'à ce que l'on vît le cap Ferrat.

Il doublait le tramway au moment où la route surplombait la rade de Villefranche, déjà dans la pénombre, le soleil n'éclairant que les sommets des falaises, le col. Puis Beaulieu, les plages couvertes d'algues noires et grises, la longue ligne droite qui longeait la voie de chemin de fer, le chauffeur prenant de la vitesse, l'écharpe d'Helena volant et elle imaginait cet accident, cette mort nouvelle, l'écharpe s'accrochant aux roues, l'étranglant.

— Je vous attends Madame ?

Ils étaient arrêtés devant le Casino de Monte-Carlo.

— Revenez à huit heures.

Paix de l'angoisse extérieure, lumineuse et bruyante. Pertes, gains. Elle jouait peu, méthodique, lançant ses plaques comme elle imaginait qu'on agit dans un métier. À la longue, elle perdait, mais elle contrôlait ses reculs qui ne se transformaient jamais en déroute.

Gustav l'attendait au salon, des journaux viennois posés en désordre sur le tapis. Il se levait quand elle entrait, lui baisant la main.

— Vous dînez, demandait-il.

Cette tendresse égale souvent désorientait Helena, elle s'inquiétait, mentait.

— Vous m'attendiez, nous avons eu…

Alors il savait qu'il pouvait se permettre de poser ses deux doigts sur ses lèvres.

— Venez dîner, disait-il.

Il la prenait par le bras pour passer dans la salle à manger.

— J'ai eu une idée, je la crois amusante, cet hôtel, je vais l'appeler l'hôtel Impérial. Je placerai les aigles des Habsbourg sur la façade, qu'en pensez-vous ? Ma vengeance de marchand, l'empire devenant attraction touristique.

Mais d'autres soirs, quand les pairs étaient obstinément sortis contre toute logique, comme un destin vindicatif, Helena accusait Gustav de lâcheté. Elle le regardait à peine, elle disait :

— J'ai perdu. Je pensais à vous en jouant. Chaque fois, je perds, vous êtes mon signe négatif. Je ne dîne pas.

Elle traversait le salon, mais il la suivait.

— Helena quelle importance si vous perdez.

Elle l'arrêtait sur le seuil de sa chambre.

— Je joue parce que…

— Parce que vous ne vous aimez pas.

Il tenait la porte pour qu'elle ne puisse la fermer. Elle la poussait.

— Vous croyez ne pas m'aimer, Helena, continuait-il, mais c'est vous.

Elle n'avait d'autre issue que de crier : « Laissez-moi, laissez-moi. » Il revenait dans la nuit, s'approchant du lit où elle ne dormait pas, sachant qu'il allait s'asseoir d'abord, puis lui prendre la main, et elle la lui abandonnerait par lassitude et remords.

— Helena, murmurait-il, Helena, je vous veux du bien.

Elle l'acceptait.

Mais il l'avait trahie, salie, elle était pleine de lui, elle avait envie de vomir cette chose qui allait gonfler, qui la gonflait déjà, l'obligeant à changer de robe, à renoncer aux jupes serrées qui étaient à la mode. Cette fierté joyeuse qu'il manifestait comme s'il était sûr maintenant de l'avoir à sa main.

Vomir. Mais il se précipitait, lui apportant un verre de citronnade, une menthe, l'insupportable odeur. Il rentrait plus tôt et quand elle avait voulu sortir à cinq heures, le chauffeur attendant devant la villa, il s'était, pour la première fois depuis leur mariage, opposé à elle.

— Je vous interdis, Helena. Après vous ferez ce que vous voudrez, pas maintenant. S'il le faut je…

Elle avait fait un pas. Il était devant elle, fermant la porte avec son dos, s'y appuyant.

— Écoutez-moi, après, vous…

— Si je disais.

Elle allait inventer, l'atteindre, s'emparer pour elle seule de ce qu'il avait placé en elle, elle allait dire…

— Je sais, commençait-il.

Il souriait, ne bougeant pas.

— Je sais Helena, vous irez jusque-là, dire que cet enfant…

Lui aussi ne réussissait pas à terminer sa phrase, il avait un mouvement nerveux de l'épaule, comme un tic.

— Mais de toute façon, il est de vous, n'est-ce pas ?

Il la regardait, se maîtrisant peu à peu, il l'empêchait d'inventer. Il la devançait habilement :

— C'est ce qui compte pour moi, continuait-il.

Il ouvrait la porte :

— Je renvoie la voiture, tant que vous porterez cet enfant je vous interdis, après…

Elle s'était pliée, passive tout à coup. Des journées entières elle restait dans le jardin, regardant sur la piste cavalière de la promenade des Anglais, les chevaux qui prenaient le trot après le pont Magnan, se dirigeant vers la Californie, l'hippodrome du Var. Elle attendait, elle se désintéressait.

— Enfin, disait Peggy, je vous trouve si calme Helena, votre visage est beau.

Helena fermait les yeux. Elle devait reconnaître qu'elle aimait cette langueur, l'espace qui s'ouvrait devant elle.

— Comment allez-vous ? demandait chaque soir Gustav.

Elle avait décidé de dîner seule dans sa chambre, de ne plus lui répondre, mais quand il entrait, discret et attentif, qu'il disposait lui-même un bouquet de roses ou d'œillets, elle ne pouvait lui en vouloir. Elle réussissait à se taire, elle détournait la tête mais elle écoutait.

Il commençait à connaître le pays. Les premières semaines il avait parcouru en tramway la côte, partant le matin vers Monte-Carlo, ou bien louant à la journée une voiture qui le conduisait jusqu'à Vence.

Frédéric Karenberg s'étonnait, le retrouvant le soir dans leur villa de Cimiez, Peggy prenant Helena par le bras, disant : « Venez, Helena, nous allons jusqu'aux arènes », Jean s'élançant devant elles en courant.

— Mais que recherchez-vous ? demandait Frédéric, vous êtes…

— J'aime voir, comprendre, interrompait Gustav.

— Vous allez écrire ?

Gustav se penchait en avant, ses cheveux noirs, gras, brillaient. Il écartait d'un mouvement de la main des insectes qui, avec obstination, tournaient autour de la lumière blanche de la lampe à pétrole.

— Karenberg, croyez-vous vraiment que cela aurait un sens ? Ma dernière image de l'Autriche, c'est un défilé de hussards, je crois, sur la grande place de Brno, tous ces hommes chamarrés et savez-vous quel est le premier spectacle que j'ai vu à Paris, une revue militaire, mon cher Karenberg vraiment, les mots, quelle légèreté, j'ai décidé de ne plus jamais m'intéresser à ce qui est écrit, la musique soit, l'architecture oui, mais les livres, à l'époque du chemin de fer, de ces aéroplanes, du cinématographe, non, vraiment.

Il voulait dire aussi, je suis déraciné. Cette ville étendue au soleil au bord de mer, elle est belle et vaine comme une dormeuse. Où sont les bruits de voix du café Grinstedl, Karl Musselberg qui se penche vers moi et dit : « Je vous lis ces poèmes, et je me tue ! » Il boira seulement de la bière. Comment croire au pouvoir des mots ? Je parle, j'écris, Helena m'échappe, son regard suit ces officiers qui passent, le sabre traînant dans le sable du jardin.

— Je ne crois plus, Karenberg, reprenait Gustav après un silence, je ne crois plus à ma vocation d'écrivain… bref, j'en termine avec mon adolescence. Connaissez-vous l'histoire de François Blanc ?

Il racontait l'aventure du créateur de Monte-Carlo.

— Nous avons, ici, la place pour plusieurs Monte-Carlo Karenberg, je vais m'occuper de cela, ce sera ma forme d'art, mon jeu.

— Elle joue, n'est-ce pas ? demandait Frédéric.

— Elle joue, répondait Gustav. Elle joue, mais avec modération. Elle perd, bien sûr, mais vous autres, Russes, vous êtes joueurs, vous-même Karenberg…

— Moi ?

Frédéric se levait, allumait un cigare. Il regardait Helena qui rentrait avec Peggy. Peggy parlait, riait. Helena distraite, indifférente, cette force, cette passion qu'elle ne réussissait pas à faire sortir d'elle.

— Vous, Karenberg, vous jouez avec les idées, vos théories, votre internationale socialiste, votre politique, un jeu qui vaut le sien, des abstractions. Je vais, moi…

Il s'interrompait. Helena arrivait sur la terrasse. Il se levait :

— Vous avez froid ? demandait-il.

— Tu te souviens, disait-elle à Frédéric, cette terrasse, les heures ici, le matin…

Elle s'asseyait, à l'écart, Peggy allait et venait, Gustav guettait le visage d'Helena, hésitait à poursuivre, commençait avant même d'évoquer ses projets par dire :

— Vous êtes des aristocrates russes, et je suis un marchand, je sais le sort que les tsars ont réservé aux marchands.

— Votre hôtel ? demandait Karenberg.

Helena entrait dans la bibliothèque, prenait un livre, revenait, le feuilletait.

— Je vais l'appeler l'hôtel Impérial, nous attirerons les Russes, les Allemands, les Autrichiens bien sûr, et donc, les Français, plus tard, nous aurons même les Anglais et les Américains.

— Je ne vous comprends pas, votre fortune, vous…

— Voulez-vous, vous aussi, que je vive de mes rentes, c'est une agonie, ce n'est pas une vie.

Gustav s'emportait, marchait sur la terrasse, ne regardait pas Helena.

— Il y a trois activités, il n'y en a que trois, le sabre, l'esprit, l'or. Je hais le sabre, je le hais, Karenberg, plus que vous. Je sais ce qu'est la guerre, je ne l'ai pas vécue, mais d'autres, que j'aimais, l'ont vécue. Avec le sabre, on éventre et cela s'est fait, et cela se fait. L'esprit ?

Il montrait la ville, au loin.

— Ici ? continuait-il. Il faut un terreau, ici l'on jouit, Karenberg, on joue, on gaspille. Que voulez-vous qu'il me reste ? L'or. Je vais faire de l'or. Vous pourrez dire en bon aristocrate russe que je suis un marchand juif. J'en suis assez fier.

— Marx était juif, mon cher Hollenstein. Dites que vous choisissez d'être comme tout le monde, avec plus d'intelligence sans aucun doute.

— Voyez-vous, Karenberg, vous devriez comprendre que je hais, que je hais cette société plus que vous ne le pourriez jamais, mais quoi ? Moi, tout seul ?

Il regardait Helena. Elle tournait des pages, la tête obstinément baissée. Il voulait…

— Je m'emporte, excusez-moi, disait-il seulement en changeant de ton.

— Vous êtes un passionné, mon cher Gustav.

Frédéric lui prenait l'épaule.

— Et votre concurrent, ce Negresco ? demandait-il.

— J'inaugurerais avant lui, s'il n'avait pas ce Revelli qui connaît son métier.

— Revelli, drôle de personnage, disait simplement Karenberg. Depuis que son beau-père est mort, c'est une puissance en ville.

— Je le rencontre partout, dit Hollenstein.

Au delà du Var, Gustav Hollenstein avait découvert des terrains sableux, des pinèdes qui s'étendaient jusqu'en bordure de la mer. Il avait arrêté l'automobile sur l'un des sentiers qui, partant du cap d'Antibes, se dirigeait vers l'ouest, vers Cannes. Les îles de Lérins, au loin, des rochers affleurant au bord du rivage, une légèreté de l'air, et la plage sur laquelle il avait marché, du sable presque blanc. Il avait décidé d'acheter, vu Maître Guidicelli à Antibes, rencontré des paysans qui abandonnaient facilement des terrains improductifs parfois marécageux quand les traversait une rivière, le Loup, la Brague. Seulement les zones les plus plates, celles du bord de mer, où Hollenstein imaginait construire un autre Monte-Carlo, étaient déjà vendues.

— Il y a peu de temps, disait Guidicelli. Revelli, l'entrepreneur. Il achète. N'importe où. Dès qu'il a de l'argent, il achète de la terre. C'est un Piémontais. Ils ne croient qu'à ce qu'ils peuvent toucher de leurs mains ou de leurs pieds. Ne leur parlez pas d'emprunt russe, ou d'action de chemin de fer, même s'ils sont millionnaires, le sol, la terre, c'est tout ce qu'ils connaissent. Et têtu, je ne vous en dis rien.

Hollenstein avait rencontré Carlo Revelli, chez le notaire. « Ce sera inutile », avait dit Guidicelli. « Mais si vous y tenez ! »

Carlo les avait fait attendre, ne s'excusant pas, refusant le fauteuil que le notaire lui désignait.

— Ce n'est pas la coutume, disait Guidicelli, mais Monsieur Hollenstein…

Hollenstein avait interrompu le notaire :

— Vos travaux pour Negresco, j'ai toujours regretté que nous n'ayons pu, vous et moi… Tout le monde me dit tant de bien de votre entreprise, et maintenant ces terrains que j'espérais pouvoir acheter, car je voudrais…

— J'ai acheté, ce n'est pas pour revendre, monsieur.

— Même à un très bon prix, disait Guidicelli, Monsieur Hollenstein…

— Je ne vends pas ce que j'achète. Ce n'est pas une question de prix.

— C'est davantage du sable que de la terre.

— Mais je l'achète pour le sable, il en faut.

Revelli s'était animé, s'asseyant sur le bras d'un fauteuil, expliquant que la côte manquait de sablières, que le concassage coûtait cher, faire venir le sable du Nord, même par chemin de fer, cela augmentait les coûts. « C'est Forzanengo qui m'avait parlé de ces terrains, il avait pensé à ça. Sur toute la côte, avant l'Estérel, c'est la seule zone, je fais charger, c'est moins cher que les carrières. Je ne sais pas ce que vous voulez en faire, mais moi, ce sable, c'est du pain pour mon entreprise, je ne peux pas vous le vendre, même vous me donneriez de l'or. Avec de l'or je peux pas faire du ciment ou du mortier. Le sable pour moi, c'est tout, c'est mon travail. »

— Intelligent ce Revelli, disait Karenberg. Autrefois un anarchiste, un petit voleur, tu te souviens Helena ?

Elle fermait le livre, hochait la tête.

— Il a toujours terrorisé ma petite sœur, je vous ai déjà raconté cela, je crois ?

— Mais oui, mais oui, disait Helena.

Elle entrait dans la bibliothèque.

— Nous partons, disait-elle.

— Vous ne dînez pas ? demandait Peggy.

— Nous partons.

Gustav Hollenstein la suivait, souriait, faisait un signe de la main, disait parfois :

— Toute l'autocratie russe dans une baronne balte, épouse d'un juif viennois, au revoir, Frédéric, faites rapidement la révolution, qu'on nous libère.

Peggy riait, embrassait Gustav, disait :

— Je vous adore, Gustav !

— Parce que vous êtes anglaise, le Parlement, la Chambre des communes.

— Vous vous imaginez qu'on s'intéresse à vos affaires de sable, de construction d'hôtel ? disait Helena dans la voiture. Vous êtes naïf, Gustav.

Et pourtant, depuis qu'elle était enceinte, elle l'écoutait. Il s'asseyait dans sa chambre, il parlait, sachant qu'elle ne répondrait pas, il expliquait qu'il allait vendre les derniers immeubles de

Vienne, acheter ici, encore. Il parcourait le pays, se perdant parfois dans d'étroits chemins qui descendaient, raides, le long des collines caillouteuses, puis il était sûr que ce que François Blanc avait réussi à Monte-Carlo, il pouvait l'entreprendre ailleurs, dans la région.

— Ces princes, disait-il, vous Helena, vous êtes ici, les autres suivront. Cela se passe toujours ainsi. Les gros animaux mangent la viande, les petits rongent l'os, et ensuite, viennent les insectes. Pour l'instant, nous en sommes à la viande, je pense à l'os.

Il parlait une ou deux heures, puis il embrassait Helena, la main, le front, qu'elle ne dérobait pas.

— Vous vous sentez bien ? demandait-il avant de sortir.

Souvent, elle n'avait pas le courage de se taire.

— Bien, disait-elle seulement.

Mais cette somnolence, cette passivité l'abandonnèrent les derniers jours. Elle eut à nouveau envie de vomir, le bas-ventre brûlant, lui échappant, se contractant, et sa respiration suivait ce rythme musculaire, une douleur, une tension, un souffle. Elle transpirait, refusant d'appeler, mais le souffle se transformait en cri. Gustav entrait au milieu de la nuit, hurlait :

— Mais pourquoi ne m'appeliez-vous pas, vous voulez qu'il meure ?

Il sortait en courant. Docteur, sage-femme, compresses froides sur le front et l'eau glissait dans le cou d'Helena. La clinique Saint-Antoine. Gustav qui tentait de lui prendre la main et Helena avait un sursaut pour se dégager. Cette boule vivante, ces piquants dressés, cette boule qui tournait en elle, c'était lui qui l'avait mise, sans qu'elle le désire. Comme un de ces marchands qui volent, vendent ce qu'on ne veut pas acheter.

Elle se mordait les lèvres, elle avait le goût salé du sang, la gorge pleine, s'imaginait-elle, d'un liquide jaune, les yeux, la bouche recouverts de boue, et elle ne pouvait plus respirer, elle ouvrait la bouche grande, et on allait écarter ses mâchoires, l'ouvrir, la peau allait se tendre, les joues se déchirer jusqu'aux oreilles, le sang jaillir, et elle ne pouvait pas vomir. Au-dessus d'elle, une voix, une main sur son front.

— Respirez lentement, Madame, respirez encore.

Une voix de femme.

— Ne vous inquiétez pas, tout se passe bien.

Vomir, vomir ce qu'il avait laissé. Mais il s'agrippait, accroché aux yeux, au ventre. Jusqu'aux cheveux qui semblaient s'enfoncer

comme des aiguilles que l'on reprend par le dessous. Un cri, auquel elle mêlait le sien, une odeur, ce liquide tiède entre ses jambes. On posait sur elle quelque chose qui bougeait.

— Regardez, regardez-la !

Elle ouvrait les yeux. Elle se sentait sourire devant ce qu'elle avait imaginé noir, comme une araignée, ou un oursin, et qui avait la rougeur d'une peau frottée.

— Une fille, Madame, une fille !

Elle vit, derrière l'infirmière le visage d'Hollenstein, ferma les yeux.

Elle n'avait pas eu de lait. Elle avait dû rester trois semaines allongée, passant du jardin à la chambre, Italina, la sœur de la nurse qu'employait Peggy, était descendue du Piémont, un village de la montagne dont les femmes partaient pour Nice donner le lait. Italina s'asseyait en face d'Helena, se penchait sur le berceau, prenait Nathalie dans ses bras, murmurant en piémontais, le sein déjà sorti, brun, sa pointe encore plus foncée, et Helena voyait la bouche qui saisissait la chair. Dégoût. Elle fermait les yeux. Et elle aurait voulu que sa bouche se remplisse de ce lait dont une goutte perlait quand Nathalie avait fini de téter, qu'Italina rentrait avec sa paume son sein dans son corsage blanc, reposant Nathalie dans le berceau après l'avoir balancée, droite.

— Je vous la laisse, Madame.

Helena secouait la tête. Non. Qu'aurait-elle à lui donner ? Elle était creuse, sèche. Il avait jeté en elle cette vie, pour qu'elle soit dévorée et qu'elle sache après qu'il ne lui restait rien, rien à donner. Italina rentrait le berceau, mais ce creux alors plus profond encore. Helena la rappelait, lui demandait à nouveau de s'éloigner. Elle avait envie de s'enfuir, de prendre l'un de ces chevaux qui passaient sur la Promenade, d'aller tout droit, jusqu'à ce qu'une branche la heurte, en pleine poitrine, comme autrefois, dans les forêts de Semitchasky.

27

« J'ai cinquante ans depuis dix jours », écrivait Frédéric Karenberg dans son journal, le 17 janvier 1913.

Il hésitait à poursuivre comme s'il allait commettre une infidélité, parce que c'était le milieu de la nuit, que Peggy dormait et qu'il s'était levé pour être seul. Depuis leur mariage, il écrivait peu, des notations d'événements, quelques mots qu'il retrouvait tracés le lendemain de la naissance de Jean, il y a presque dix ans. « Mon fils ne connaîtra pas Semitchasky. Mon passé, la Russie, pèsera-t-il sur lui, ou bien dans ce nouveau pays, sera-t-il libre ? »

Emphase. Il eut la tentation de rayer la phrase mais il tourna les pages lentement et se remit à écrire. « Cinquante ans, je suis plus vieux que ne l'a jamais été mon père. J'ai doublé ce cap Horn, l'âge de sa mort. Et pourtant la dernière image que j'ai de lui dans cet hôtel de Vienne, est celle d'un homme si vieux, dont je ressens qu'il sera toujours, même si j'atteins les extrêmes limites de la vie, plus âgé que moi. L'espace entre un père et un fils, peut-il jamais se réduire ? ».

L'encre qui manque. Le bruit de l'eau malgré la fenêtre fermée. Frédéric se lève. Ce mois de janvier, comme un printemps inattendu. Les roses qui fleurissent. Un coup de vent le matin, un peu avant sept heures, pour nettoyer le ciel, laisser ces rouges dorés se diffuser à l'horizon. Un magma presque jaune gonfler lentement, crever sa bulbe, naissance ; l'univers-ventre, l'horizon, un sexe de femme regardé en face et le soleil monte entre les jambes écartées.

Envie d'écrire, retrouver, après des années, sa voix qui revient différente d'avoir heurté la page. Il prit de l'encre, feuilleta son cahier, relut cette dernière phrase écrite en novembre 1912, alors qu'il rentrait du Congrès de l'internationale à Bâle, Jaurès lui ayant demandé d'être présent, comme expert auprès de la délégation française des questions russes, traducteur aussi.

L'hôtel de Bâle où ils se retrouvaient le matin, Jaurès, l'un des premiers levés comme Karenberg, et ils déjeunaient souvent seuls, l'un en face de l'autre, alors que les garçons achevaient de disposer les tables de la salle à manger, que la brume s'accrochait au Rhin. Jaurès quittait la table, passait sur la terrasse, un air humide entrant tout à coup. Il rentrait, se frottant les mains, le corps penché en avant comme si la tête massive l'entraînait, une tête de pope, de ceux dont la voix emplit la basilique.

— … Le Rhin, Karenberg, écrire l'histoire des fleuves, le Rhin, la Volga, le Danube, le Dniepr, vous imaginez ?

Jaurès prenait la tasse de café brûlant entre les deux mains.

— L'histoire de l'Europe, depuis les origines, c'est l'histoire des grands fleuves, préhistoire, commerce, invasions, frontières, ah, si nous pouvions enfin nous attacher à la compréhension et non plus à la rivalité, au conflit.

Un silence.

— Il faut que vous me parliez de la Russie, Karenberg, je crois que la partie c'est Pétersbourg qui va l'engager !

La guerre déjà dans les Balkans. Ces déclarations du Tsar, ces articles inspirés par la Cour, que Karenberg traduisait, qu'il passait à Jaurès, le soir après les séances du Congrès de l'internationale, et que Jaurès commentait le matin.

— Ce qui m'inquiète, disait-il, ce sont ces liens entre Poincaré, qui sera élu président de la République dès la fin du mandat de Fallières, et le gouvernement russe. Je connais Poincaré, brillant, d'une intelligence méthodique, un obstiné, un ambitieux, un patriote bien sûr, mais son voyage en Russie, cette façon dont le Tsar a salué le « réveil militaire et national » de la France, Poincaré transformé en porte-drapeau, je n'aime pas qu'un homme devienne ainsi ce symbole, il y perd la mesure, et puis, Karenberg, il n'y a pas que l'ambition, le patriotisme étroit de ces raisonneurs, il y a la dimension humaine de la politique, croyez que ces ambassadeurs, le Tsar, dans ce climat que vous sentez mieux que moi, cette réception de Poincaré à Cronstadt, cet apparat, ils sont enfermés, la réalité humaine leur échappe.

Karenberg écoutait, parlait d'Isvolsky, l'ambassadeur de Russie à Paris, un ancien ministre des Affaires étrangères qu'il avait connu alors qu'il n'était qu'un étudiant.

— … servile et arrogant, expliquait-il à Jaurès, pas un titre de noblesse, rien, alors le goût du pouvoir, être plus prince que les princes.

Jaurès se levait à nouveau, allait à la fenêtre, regardait le Rhin.

— Par moments, disait-il, je suis persuadé que l'Histoire avance par le mauvais côté, que nous n'arriverons pas à maîtriser ces intérêts, ces passions, en un mot, cet archaïsme, car, Karenberg, les Balkans, la Turquie, l'empire des Habsbourg, c'est une couronne d'archaïsmes autour d'une tête qui raisonne de façon barbare, la Russie, et c'est cela qui nous menace. Si nous et les Allemands nous laissons entraîner, alors les démons seront lâchés, et c'en sera fait d'une Europe, peut-être d'une civilisation. Je leur dirai…

Il avait parlé dans la cathédrale protestante de Bâle, devant les délégués du Congrès et Karenberg relisait la phrase recopiée dans son cahier, la dernière phrase qu'il avait écrite : « *Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango*… J'appelle les vivants pour qu'ils se défendent contre le monstre qui paraît à l'horizon ; je pleure sur les morts innombrables couchés là-bas vers l'Orient et dont la puanteur arrive jusqu'à nous comme un remords ; je briserai les foudres de la guerre qui menace dans les nuées. »

À seulement deux mois de distance, le discours de Jaurès parut à Karenberg trop sonore, comme une cloche qui sonne juste, mais le tocsin résonne dans une nef vide, au-dessus d'un village dont les habitants sont sourds.

Il recommença à écrire.

« Est-ce parce que j'ai dépassé le milieu de ma vie, que chaque jour me semble plus court que ces cinq minutes que le précepteur m'accordait pour jouer après deux heures de travail dans le bureau de Semitchasky ? Est-ce la fatigue, l'essoufflement, mais je pressens une course déjà perdue entre ceux qui savent, qui voient, qui tentent de retenir l'avalanche et ceux qui précipitent les rochers, qui se laissent entraîner, sourds et aveugles ? »

« Je voudrais que mon pessimisme ne soit que le fruit gris de l'âge, inquiétude de l'homme qui atteint le demi-siècle et dont l'enfant a à peine dix ans. Mais je ne peux m'empêcher de penser que l'âge ici, n'est que lucidité plus vive, sensibilité plus grande. »

« Mes origines aussi, me prédisposent à une compréhension, peut-être plus intime de ce qu'est « l'autre côté de la barricade » comme disait Sauvan. Les Merani, bien que je sois le socialiste, l'adversaire, me reçoivent encore avec égard. Un baron Karenberg socialiste ce ne sera jamais pour eux la même chose qu'un charpentier syndicaliste. Elisabeth d'Aspremont m'accueille comme si j'étais de sa caste, quoi que je fasse, quoi que je dise. Une sorte d'artiste ou de baron vicieux, qu'on montre dans les salons en chuchotant. Je les écoute, je les vois, je sens leur force. Leur jeu, leur assurance ne me surprend pas. Ils sont les maîtres encore. »

« Démocratie, tsarisme, où est la différence ? Peut-être toute forme de gouvernement ou d'organisation tend-t-elle à être une dictature ? »

« Voir l'admirable livre de Roberto Michels sur les partis politiques. J'ai essayé d'en parler à Jaurès, de connaître son

sentiment, puisque après tout, Michels parle de la social-démocratie, du poids des « fonctionnaires », et de la dictature qu'exercent les hommes qui dirigent, mais Jaurès a contesté les arguments de Michels, le mouvement socialiste échapperait à cette remise en cause de la démocratie. »

« Je n'en suis pas si sûr. Toute organisation suscite une hiérarchie, toute hiérarchie suppose un pouvoir, tout pouvoir glisse à la dictature. Sauvan dirait que je suis resté anarchiste. Je cherche simplement des moyens d'éviter ce glissement. Je demande qu'on y réfléchisse. Et quand j'échange quelques mots avec Merani, élu du peuple au suffrage universel, je constate une telle indifférence pour ses électeurs, que je me demande quel système il faudrait inventer dans une société socialiste. »

« Je divague, je m'égare ? Je note simplement l'assurance et le pouvoir des classes dirigeantes. »

« Il y a quelques jours à l'inauguration de l'hôtel Impérial, je voyais, côte à côte le général Tourmelin, le nouveau maire Girard, Merani, un ambassadeur austro-hongrois, des princes russes, un lord anglais, et dehors, la foule qui attendait pour applaudir. Elle applaudit les fanfares militaires. Aujourd'hui Poincaré a été élu président de la République. La raison est-elle toujours perdante ? »

« Je sens notre faiblesse. Ou ma faiblesse. Il me semble que le mouvement socialiste est pareil à un homme raisonnable qui voudrait convaincre un furieux – et qui de plus a intérêt à demeurer furieux – de renoncer à la violence ! Que pourrait-il ? »

« Que puis-je quand j'essaie de convaincre Helena de ne plus jouer. Peut-être mon pessimisme n'a-t-il pour cause ni l'âge ni le cours des événements, mais bien le visage d'Helena ?

« Mais n'est-ce pas la même chose ? »

« Je lui parle, elle ne m'entend pas. La naissance de Natacha semble avoir ajouté une cause nouvelle à son angoisse. La façon dont elle la couvre de baisers, puis la rejette. Toujours cette manière excessive qui a été la sienne. Gustav a raison de dire qu'elle ne cherche qu'à se faire mal. Elle se fait la guerre. Et le trouble est si grand en elle – ce regard le jour de l'inauguration de l'hôtel, un animal traqué et prêt à mordre – qu'elle fait la guerre aux autres. »

« Je m'aperçois depuis que je vis avec Peggy, depuis que Jean est né, que je vois mieux Helena, et même ma mère ou mon père. Peut-être moi aussi ? J'ai pris, par rapport à eux, à moi, du recul. Je crois que je les aime mieux. Mais voir ne suffit pas. Helena m'inquiète. »

« En a-t-on jamais fini un jour avec l'inquiétude ? Est-elle le propre des exilés, des transfuges ? Je vis en France, je suis français, moi le fils d'une lignée qui a contribué à construire la Russie. Je suis socialiste, moi, baron, propriétaire de dizaines de milliers d'hectares dont je touche les revenus. Quand j'aurai achevé de vendre mes propriétés, je serai un bourgeois français cossu, et socialiste ! Voilà de quoi scandaliser Hollenstein ou Merani. »

« Quand je regarde Jean, je me demande ce qu'il sera. Souvent je l'imagine à mon âge. Cinquante ans en 1954. L'au-delà de la moitié du siècle. Un au-delà que je n'atteindrai pas. Je sens que la mort a dépassé la ligne médiane de ma vie, de mon corps. »

« Mon inquiétude ce n'est pas cela. Mais le temps va manquer pour comprendre. Ne pas savoir, ne pas assister à la naissance d'un autre monde, celui où vivra Jean. »

Karenberg écrivit la date « 17 janvier 1913 ». Puis il ajouta : « 50 ans + 10 jours ».

28

On dansait place Garibaldi. Des mâts blancs avaient été dressés tout autour de la place et on avait tendu entre eux des guirlandes bleues, blanches et rouges. Des lampions électriques se balançaient au-dessus de la piste de danse, au centre de la place, et quand Dante Revelli se haussait sur la pointe des pieds pour chercher Madeleine, il apercevait la rue de la République éclairée, elle aussi, de lanternes multicolores. Dante vit Millo qui entraînait Louise au milieu des danseurs, elle avait un œillet de papier planté dans les cheveux et les joues rouges, elle riait. Millo l'enlaçant, disparaissant avec elle parmi les couples qui valsaient. À l'écart de la piste, sur les trottoirs ou la chaussée, des danseurs isolés, tournaient, cherchant les zones d'ombres et parfois, le tramway était obligé de s'arrêter, le wattman faisant carillonner la sonnette pour avertir les couples qui saluaient les voyageurs, recommençant leur danse alors que le tramway s'éloignait vers le Paillon ou la rue Cassini.

Dante décida de rentrer. Il n'en avait plus que pour quelques heures. Dix jours qu'il était là, à peine le temps lui semblait-il de débarquer de la baleinière, son sac de toile sur l'épaule gauche, le

quartier-maître gabier, Guéguan, un Breton, lui donnant une bourrade : « Adieu Revelli, bon vent. » Ils avaient été du même « plat », à bord du *Léon-Gambetta,* se retrouvant autour de la table, tendant la gamelle, après le quart, décrochant ensemble le hamac cependant que le « sakho », le second maître fusilier, chargé de la discipline, hurlait : « Debout le quart. » Ils montaient sur le pont enfouir le hamac dans les caissons des bastingages. « Tu seras mieux que sur ce gros-cul » disait le gabier à Revelli, en maintenant la baleinière cependant que les permissionnaires sautaient sur le quai. Les cuirassés étaient des casernes flottantes, les shakos punissaient pour un regard, un hamac qu'on tardait à plier.

Un jour de charbon quand les matelots de pont et de la machine font la chaîne depuis le quai pour charger dans les barcasses les briquettes poussiéreuses, Dante, les mains brûlantes, le charbon rentrant dans les pores, s'était interrompu un instant, brisant le rythme de la chaîne, provoquant la colère d'un quartier-maître : « Je te colle sur le cahier, ton nom ? Revelli ? d'où sors-tu ? » Consigné à bord. Nettoyage des cuivres, des affûts.

Dante avait cependant réussi à organiser sa vie à bord du cuirassé. Comme matelot breveté électricien, il était responsable du treuil électrique qui hissait les chaînes d'ancrage. Le moteur était placé dans une cellule de tôle, au-dessus des chaufferies et une fois la porte refermée, Dante était seul. Il échappait un peu au bruit des bielles plongeant dans l'huile chaude, aux odeurs écœurantes de la machine et à la surveillance des seconds maîtres. Il n'était sur le qui-vive qu'à l'appareillage et à l'entrée en rade. Le reste du temps, il devenait un matelot de pont chargé de l'entretien des projecteurs.

Dans son réduit, pendant les longues périodes de séjour en rade, il pouvait lire, veiller à sa guise. Après l'extinction des feux, il recopiait sur son cahier les petites brochures techniques que lui avait données l'ingénieur de la Grande Maison de l'Électricité. Il apprenait à calculer la résistance nécessaire en fonction du voltage et de l'ampérage d'un courant. Les schémas peu à peu devenaient clairs. Et après quinze mois, il avait été reçu à l'examen de quartier-maître électricien. Sa nomination venait d'intervenir, on le débarquait avec une permission de dix jours, retour au dépôt des équipages de la flotte à Toulon, le 15 juillet 1914, avant midi et embarquement sur une autre unité. « Ce sera pas un gros-cul » répétait le gabier, « sinon ils t'auraient gardé, ils vont te foutre sur un petit, tu seras mieux, c'est la famille. »

Du quai à la gare, on l'avait contrôlé trois fois, des patrouilles, guêtres blanches, jugulaires, un second maître soupçonneux qui regardait le béret pour voir s'il était réglementaire, pas trop large, pas trop plat comme aimaient à le porter les marins. Contrôle encore en gare de Nice par une patrouille de chasseurs. « Vous avez de la chance, les matafs, avait glissé un soldat, on est tous consignés, fini les perms, avec ce qui se passe là-bas. » Millo, qui était en garnison à Nice, réussissait à sortir, mais il confirmait la nouvelle : « Les officiers disent qu'on va y aller cette fois-ci, les perms à l'as. » La rue de la République, la sonnette qui ne fonctionnait plus. La mère qui pleurait, Antoine qui prenait le béret, Louise qui « fréquentait » Millo, Violette les cheveux noirs si longs, belle et le père qui restait adossé à la porte de la cuisine cependant que Dante défaisait son paquetage, étalant sur la table ses tricots, sa tenue d'hiver, le calot supplémentaire, « donne-le-moi », disait Antoine.

Dante s'était tout de suite mis en civil, retrouvant Clément. Le soir il partait avec lui l'aider sur un chantier, « un chantier à moi », disait Clément, en clignant de l'œil, « le matériel me coûte pas cher, crois-moi ». En quittant les chantiers où il travaillait pour l'entreprise il glissait un morceau de baguette ou de tube dans ses pantalons, il s'enroulait du fil souple autour de la poitrine : « Je récupère un peu ! » disait-il à Dante.

— Ils t'en ont mis pour un an de plus ?

En juillet 1913, alors que Dante avait accompli la moitié de son temps, on avait voté la loi portant le service militaire à trois ans.

— Ils la veulent, leur boucherie, disait Clément, mais t'en fais pas, ça durera pas.

En mai, expliquait-il, aux élections, les socialistes et les adversaires de la loi avaient marqué des points : « … Même ici, Karenberg a gagné des voix, mais cette ville finalement, ils ont réélu Merani, il promet, il donne, il paie. »

Clément était au sommet de l'échelle, clouant une baguette derrière une moulure.

— Ça a cogné, pendant la campagne. T'as bien un oncle qui est bistrot, les gars lui ont fait la fête, je crois qu'il l'a mérité, mais un beau scandale. Socialistes, voyous, Merani a joué là-dessus à fond. Ils avaient saccagé le bistrot. Évidemment ils ont eu tort, mais ça fait plaisir.

Dante quittait Clément place Garibaldi. Quand il rentrait, sa mère était encore levée, l'attendant dans la cuisine. Elle lui gardait

des beignets, enveloppés dans un torchon, le paquet placé dans une assiette près de la cuisinière.

— Pourquoi tu travailles, disait-elle, tu es en permission, on peut te donner quelque chose.

Dante mangeait, essuyant le sucre en poudre qui se collait à ses lèvres. Il secouait la tête.

— J'ai pas besoin, mais je veux garder la main. Bientôt j'ai fini.

— Ils parlent tous de la guerre.

— Ils parlent, disait Dante.

Parfois Vincente ouvrait la porte de la cuisine, faisait un pas.

— Vous êtes là, demandait-il.

Il hésitait, refermait la porte. Dante et sa mère se taisaient puis Lisa recommençait.

— Antoine… disait-elle.

À Dante elle racontait. Antoine venait juste de passer le certificat : « … Il est pas comme toi, tu avais onze ans, lui il en a quatorze. Il se bat tout le temps, il traîne. Il dit qu'il veut voyager, marin comme toi, parle-lui. »

Il fallait qu'il parle aussi à Louise, qu'il lui explique que Millo, le fils de l'épicier, s'il voulait vraiment se marier, devait se déclarer. À Violette seule il n'avait rien à dire. « Elle rêve », expliquait Lisa, « elle rêve tout le temps, elle est calme, elle lit tout ce qu'elle trouve, elle est comme toi, elle aime les livres ». Dans le réduit de tôle qui vibrait lorsque les bielles se mettaient en mouvement, Dante après avoir lu et relu pendant trois ou quatre heures le « Vade-mecum de l'ouvrier électricien » s'accordait une heure de plaisir. Un livre sans schéma aux pages jaunies mais où les mots étaient comme le sont les voiles quand le vent les gonfle. Un soir Dante n'avait même pas entendu un officier qui ouvrait la porte.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Il s'était mis au garde-à-vous, il n'était pas en faute, il était de quart.

— Tu lis ?

C'était un jeune enseigne rasé de près à la nouvelle mode américaine.

— Tu es socialiste ?

Il saisissait le livre.

— Monte-Cristo.

Il souriait ironiquement, rendait le livre.

— Le quart c'est pas pour la lecture.

Dante avait alors imaginé un système d'avertissement, des morceaux de métal vibraient quand on montait l'échelle d'acier qui conduisait à son réduit. Il n'avait plus été surpris, dissimulant le livre au premier bruit, prenant une burette d'huile ou un tournevis, se penchant sur le moteur. Mais il avait senti que pendant quelques semaines on le surveillait, puis on l'avait oublié et il avait continué à lire, recommençant les mêmes pages, découvrant à chaque fois en lui, le nouvel itinéraire que prenaient les mots. À Nice, pendant sa permission, il s'était mis à acheter le journal pour la première fois, lisant les communiqués du gouvernement de Vienne, les réponses des Serbes, discutant un soir, avec Clément et un instituteur, Borello.

— On s'est attachés aux Russes, disait Borello et eux ils veulent leur revanche. Ils ont perdu contre le Japon, l'Autriche les a eux avec la Bosnie, maintenant ça recommence.

— Qu'est-ce qu'on a à voir avec tout ça, demandait Dante.

Il avait envie de partir et en même temps il s'attardait comme si Borello expliquait un schéma électrique.

— T'as rien à voir, toi, mais Poincaré oui.

— C'est pour ça qu'il a mis les trois ans, ajoutait Clément.

Dix jours de permission, à peine le temps de gagner vingt-cinq francs, de rencontrer Madeleine Vial, le 13 juillet au bal de la place Garibaldi.

— C'est mon frère, disait Louise en présentant Dante à Madeleine.

Elle prenait le bras de Millo.

— On vous laisse, disait-elle.

Dante avait raccompagné Madeleine par le bord de mer, « l'hiver ça va, expliquait Madeleine en montrant l'hôtel Impérial, je travaille là, mais l'été tout est fermé. Je pourrais partir en saison à Vichy, mais ma mère refuse, alors je suis entrée aux Galeries, à l'atelier de couture. Louise me disait toujours, « mon frère, tu verras », je vous vois ».

Madeleine riait. Elle habitait une rue étroite, au delà du pont Magnan, entre le prolongement de la promenade des Anglais et la rue de France. Dante avait voulu s'engager dans la rue.

— Ma mère, avait dit Madeleine à voix basse. Vous revenez quand ?

Il n'avait pu répondre, une femme d'une fenêtre au premier étage appelait, criait : « Qu'est-ce que tu attends ? »

Il était rentré lentement rue de la République. Un jour encore. Mais s'il avait pu, il serait parti ce soir. Ces dix jours de permission, c'était trop long, trop court. Il était mal à l'aise dans son costume civil, comme s'il avait grossi. Il les écoutait parler, Clément, Borello, sa mère, Millo, il lisait les journaux, ils avaient tous peur, peur de quelque chose, de la guerre, Madeleine de sa mère. Le père n'avait dit que quelques phrases mais il avait peur que chez Rubens peu à peu on remplace les charretiers par des chauffeurs, et il était trop tard pour qu'il apprenne à conduire. « Ils prendront des jeunes », avait-il conclu.

La peur que ça éclate quelque part. La guerre même, comme un court-circuit, quand il y a une installation neuve. On met le courant, rien ne se passe. Ça ne s'allume pas. Dante préférait l'étincelle, les plombs qui fondent, le claquement du disjoncteur. Au moins on sait, on répare.

Tôt le matin du 14 juillet il avait commencé son paquetage, pliant les vareuses, bourrant le sac, sa mère ajoutant encore des paquets, un morceau de fromage, deux saucissons. De la fenêtre, il avait assisté au défilé des chasseurs qui, par la rue de la République, rejoignaient, fanfare en tête, la place Masséna. L'après-midi le bal recommençait. Il y resta jusqu'à la nuit, rencontrant Clément qui lui présentait Sauvan.

— Je connais bien les Revelli, disait Sauvan. Qu'est-ce qu'en pensent les marins ? En Russie en 5 c'est de la marine que c'est parti. L'infanterie, c'est les paysans.

Dante était distrait, il cherchait Madeleine.

— Et toi, qu'est-ce que tu penses ? demandait Sauvan.

— Je voudrais que ça soit fini, pour travailler, le reste…

Il vit Madeleine, s'éloigna en les saluant distraitement.

— Il faut que je rentre, disait Madeleine, je vous ai attendu, je vous ai pas vu.

— Venez, on danse.

Il la prit par la taille. Une valse. Il commençait à tourner, la serrant contre lui et elle se laissait aller, quand éclatèrent les premières fusées du feu d'artifice.

Troisième partie

L'avenue de la Victoire

29

Qui les avait prévenues ? Elles venaient des quartiers de l'est de la ville, Saint-Roch, la place Garibaldi, le port, la rue de la République. Elles se tenaient serrées, groupe sombre contre les briques rouges de la gare, les enfants s'accrochaient à leurs jupes, silencieux, se penchant parfois, une main ne lâchant pas le tissu, l'autre tendue vers les voies, le corps oblique par rapport à ces femmes droites comme des troncs nus après l'incendie.

Qui les avait prévenues ? Un cheminot peut-être, qui avant de rentrer chez lui, frappait à la porte de la voisine de palier, disait en refusant de passer le seuil : « Y a un train qui arrive demain matin, c'est tout ce qu'on sait. Ils viennent de là-bas. » La femme, et c'était Lisa Revelli ou Louise, ou l'épicière, la mère de Millo, ou Thérèse Gancia, ou bien la sœur de Coco, le coiffeur de la rue Barla, ou la femme de Clément l'électricien, la Parisienne, Mme Françoise, celle qui ne comprenait pas le niçois, qui avait l'accent des prétentieuses, qui « faisait du genre », l'une d'elles dénouait son tablier, se signait, traversait la rue, ou bien, dans la vieille ville, ouvrait la fenêtre, criait : « Madame Tacco » et Madame Tacco écartait les draps suspendus devant sa cuisine, « demain matin, y a un train ».

Ou bien qui sait ? personne ne les avait prévenues et elles étaient là chaque matin à attendre ce train de blessés qui un jour arriverait du front.

Mais peut-être, savaient-elles que c'était ce matin-là qu'il allait s'immobiliser sous la verrière de la gare, parce que la douleur l'avait

devancé, roulant depuis le Nord, l'Est, Charleroi, Péronne, Vitry-le-François, la Marne. Les femmes savent.

Des gendarmes entraient sur le quai, refoulaient hors de la gare ces groupes sombres, elles reculaient pas à pas, regardant toujours la voie, apercevant tout à coup les brancardiers, les charretons sur lesquels ils avaient posé des couvertures. Les gendarmes devaient maintenant les bousculer : « Allons, allons », disaient-ils, « on vous préviendra, dehors, ne restez pas là ! ».

Elles s'agglutinaient près des voitures, des fiacres, des charrettes, quelques automobiles, des fourgons de l'armée. Une femme grande, cambrée, tête nue, portant un brassard à croix rouge, était debout dans une voiture, une autre plus jeune qui lui ressemblait par la même manière de regarder, le menton légèrement relevé, pliait une couverture, donnait un ordre à quelques hommes déjà âgés qui soulevaient des brancards, couraient vers le quai. Quelqu'un dit parmi les femmes que la plus jeune était Elisabeth d'Aspremont, la comtesse, la femme du député Merani, l'autre la propriétaire de l'hôtel Impérial, une Russe.

Deux automobiles qui s'arrêtaient, un général, le préfet, le maire Girard et le député Merani. Le général et le préfet entraient dans la gare, Girard et Merani s'avançaient vers le groupe des femmes, ils prenaient les mains, disaient quelques mots, sacrifice, patrie, héroïque, la France Immortelle, chers et vaillants enfants de Nice, Champ d'honneur. Merani parlait en niçois, il demandait un nom : « Madame Tacco ? » il notait sur un calepin. Girard disait : « Ils reviendront bientôt, vous verrez. »

Un mois à peine qu'ils étaient partis, et déjà cette boue noirâtre comme un caillot de sang recouvrant peu à peu la ville. « Vous avez des nouvelles ? » demandait Louise Revelli. Madame Millo se mouchait dans son tablier, elle pesait les poivrons ou le sel, elle faisait non de la tête. Madame Gancia, ouvrait son cabas : « Le mien, il a écrit une fois, et rien depuis. » « Je vous mets des pommes ? » demandait l'épicière. « Le frère de Coco, continuait Madame Gancia, il a été tué le 11 août. Enfin, ils disent ça, quand vraiment, on sait jamais. » « Lui aussi il était au 64e. »

Avec les réservistes du 24e bataillon de chasseurs alpins, celui dont on voyait les soldats, venant de leur cantonnement sur le port de Villefranche, défiler rue de la République, l'arme à la bretelle, partant en manœuvre, l'état-major avait constitué le 64e bataillon. Quarante-huit heures au Grand Hôtel de Saint-Jean-Cap-Ferrat,

puis le départ vers le front, la remontée de l'avenue de la Gare à Nice, les femmes courant le long de la chaussée, les soldats criant parfois : « Viva Nizza », les tramways, les véhicules arrêtés, et debout sur les chaises des cafés, des messieurs qui agitaient leur canotier. « Vive la France. »

Sauvan et Karenberg marchant eux aussi vers la gare, au même pas que les soldats, tous deux regardant avidement cette foule qui applaudissait, ces hommes où parfois Sauvan reconnaissait un camarade et il lançait alors un nom : « Borello », agitant la main, l'instituteur devenu sergent, marchant en tête de rang, semblant ne pas entendre, et peut-être n'entendait-il pas, la fanfare qui jouait *Le chant du départ,* les cris.

— Ils vont à l'abattoir, répétait Sauvan, à l'abattoir.

— Ils n'ont rien dit, rien, et c'était Jaurès qu'on avait tué, alors, ils se laisseront tous assassiner, des moutons, Sauvan, je me demande s'il ne faut pas les conduire comme un troupeau, ils marcheront toujours.

Sauvan secouait son bras pour se dégager de l'étreinte de Karenberg.

— Toi, c'est toi, tu viens maintenant leur faire la leçon ? disait-il. Karenberg tentait de le saisir à nouveau, mais Sauvan s'écartait d'un mouvement brusque :

— Vous en avez fait des moutons, vous les avez abrutis et tu dis…

Sauvan s'engageait dans une rue transversale où les voitures, faute de pouvoir franchir l'avenue de la Gare, s'était immobilisées, les charretiers, les cochers, les automobilistes ayant abandonné leur véhicule pour rejoindre l'avenue, se mêlant à cette foule entassée sur les trottoirs.

Sauvan s'éloignait, Karenberg essayant de le rejoindre.

— Je le savais, disait Karenberg parvenant à sa hauteur, depuis Bâle, des mots, voilà ce que c'était notre Internationale.

— Qu'est-ce que tu voulais faire ?

— Je m'en vais, disait Karenberg, qu'elle crève cette Europe !

Gustav Hollenstein venait de partir pour la Suisse avec Nathalie ayant enfin obtenu un visa de sortie. Helena restait.

— Je veux voir, disait Sauvan. Il faut qu'on comprenne.

Ils remontaient vers la gare. Des enfants couraient pour rejoindre la fanfare qui prenait position devant l'entrée principale, jouant sans discontinuer, cependant que les soldats, leurs chaussures cloutées dérapant sur les dalles de pierre avançaient vers

les wagons, une femme quittant la foule, s'accrochant au bras d'un soldat qui ne la regardait pas, incapable de la prendre contre lui, avec le sac, la musette, le fusil. Des réservistes venus des localités de la montagne attendaient à l'écart. La plupart portaient sur l'épaule un sac à deux poches, l'une dans le dos, l'autre devant. Appuyés à une canne, plus vieux que les soldats qui embarquaient, ils paraissaient déjà fatigués par une longue campagne, plus résistants pourtant que ces hommes poupins dont les femmes ne voulaient pas se séparer.

Peut-être était-ce les mêmes femmes qui attendaient ce matin de septembre 1914, le premier train de blessés, qui reconnaissaient Monseigneur Charon, prélat du diocèse de Nice. Il descendait de sa voiture, et Merani allait vers lui, s'inclinait prenant sa main, Monseigneur Charon se dirigeant, avec lui, vers la gare, disant à Merani :

— Ce que vous avez écrit, monsieur le Député, je le ressens, c'est un fléau terrible cette guerre, mais pour la France et vous le dites bien, ce peut être le moment de la réconciliation entre toutes les familles de notre patrie.

— Vous connaissez mes sentiments, Monseigneur, j'ai été partisan, je ne renie pas mes idées, mais le moment est à l'Union sacrée. Je l'écrirai encore, je le dirai partout, ici et à la Chambre.

Le train, des infirmiers, une blouse blanche déboutonnée, recouvrant mal leur uniforme, penchés aux portières des wagons de marchandises, les portes coulissantes béantes laissant voir au fur et à mesure que la locomotive avançait vers le bout du quai, la paille, les hommes couchés, les uns près des autres, certains se soulevant sur le coude, la plupart immobiles, comme raidis, dans des uniformes que la boue et le sang séché avaient durcis. La secousse du freinage, quelques cris ou bien le grincement des essieux. Les infirmiers qui sautent à terre, un major, courbé, en blouse blanche, ces décorations, tache brune sur la poitrine, qui salue, la main loin du képi, les autorités, puis gesticule, donne des ordres, sort. Les femmes le voient, elles s'élancent vers la chaîne que forment les gendarmes. Elles aperçoivent les brancards, la paille qui tombe sur le quai, les charretons qu'on charge. Ils passent entre elles, poussés par des infirmiers, des adolescents bénévoles, elles sentent cette odeur douceâtre de la purulence, elles fixent ces visages que les os semblent crever tant la peau est tendue, les yeux qui se ferment parce que le soleil brûle, elles imaginent le cri du capitaine : « À la

fourchette », les soldats enfonçant la baïonnette dans le canon, montant courbés vers ces éclatements blancs rapprochés, sautant, et les bras qui s'écartent, un bidon de vin qu'une balle perce et un casque qu'une autre troue. Elles imaginent la route qu'il faut franchir sous la mitrailleuse, et la boue où se perd le sang.

L'une d'elles dit :

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible.

Elle marche près d'un brancard, elle voit les quelques mots accrochés à la capote, le diagnostic fait au poste de secours, à quelques centaines de mètres du front, elle crie :

— Laissez-moi !

Elle sait qu'il est quelque part, couché comme cet homme qu'on installe dans une voiture, qu'Helena Hollenstein retient, parce que le brancard bascule, que le blessé inerte a failli tomber.

— Laissez-moi, crie la femme.

Le gendarme hausse les épaules. Elle pose sa main sous le brancard. La toile est humide.

— Vous le connaissez ? dit Helena.

— Non, dit Louise Revelli, non.

Elle parle comme si elle s'obstinait à ne pas le reconnaître, cet homme qu'elle soutient, cet inconnu qui ne geint pas, qui laisse échapper une odeur de pourri, un liquide trop blanc pour être du sang, ce pourrait être Millo, c'est Millo puisqu'il est parti, qu'il n'écrit pas, qu'il a dormi, lui a-t-il dit au bord d'une route – et la censure avait rayé le nom de la ville – en plaçant sous sa tête un pavé. Et il disait : « Tu te souviens du bal, place Garibaldi, et de la promenade, le 31 juillet. Je m'en souviens et ça me donne du courage ! ».

— Non, répète Louise, non.

— Merci, dit Helena.

Louise s'écarte, quitte la gare, descend l'avenue qu'empruntent les voitures chargées de blessés. Elle garde les mains contre son ventre, elle se masse en marchant. Une femme se retourne, dit à l'homme qui l'accompagne : « Tu as vu celle-là ? » « Y en a qui se croient tout permis parce qu'il y a la guerre », répond l'homme.

30

Parfois, alors qu'elle pétrissait la pâte, Lisa s'arrêtait, appuyant les deux paumes à la planche, laissant la feuille qu'elle étirait sécher, l'oubliant, restant ainsi debout, voûtée, face au mur de la cuisine, les yeux ouverts mais ne distinguant plus les objets, le pot de grès rempli de farine, la bouteille d'huile, l'assiette couverte d'oignons qu'elle venait de couper et de faire revenir. Des images fixes devant elle, la cuisine des Merani et ces verres qu'elle devait laver, Dante couché par terre, à plat ventre, qu'elle prenait contre elle, elle allait lui donner le sein, elle sentait sa bouche.

Violette poussait la porte : « Ma, Ma… »

Lisa fermait les yeux, les rouvrait : « Qu'est-ce que tu veux ? » demandait-elle, machinalement, recommençant à amincir la pâte, l'ameublissant avec quelques gouttes d'huile.

— Millo, disait Violette baissant la voix, on dit qu'il a été tué, ils ont fermé le magasin !

Dante, Dante.

Lisa bousculait sa fille, descendait l'escalier en courant, Violette derrière elle criait : « Ma, Ma… » Un tramway empêchait Lisa de voir, alors qu'elle débouchait du porche dans la rue de la République, l'épicerie Millo. Le tramway avançait, Lisa était immobile au bord du trottoir attendant qu'il passe, si lasse tout à coup, qu'elle avait envie de s'asseoir là, dans la rue, entourant ses jambes de ses bras, la tête posée sur les genoux, comme elle faisait quand elle était petite fille, seule dans sa chambre et qu'elle avait peur, qu'elle se blottissait ainsi sur elle-même, comme si les bras qu'elle serrait autour d'elle n'avaient pas été les siens. Le tramway était passé. Devant le magasin, posés à même le trottoir, les cageots remplis de légumes, comme si la boutique était ouverte, mais le rideau de fer était baissé. Dante, Dante.

Lisa traversa la rue lentement, les bras croisés sur sa poitrine. Seigneur, faites que je meure avant mes enfants, Seigneur, je vous en supplie, faites-moi mourir avant eux. Sainte Vierge, Vierge Marie, mère de Dieu. Elle murmurait, elle touchait le crucifix qu'elle portait contre sa peau, entre ses seins. Dante, quand il tétait, qu'il était plein, le lait, raie blanche entre ses lèvres, saisissait le crucifix avec ses doigts, tirait sur la chaînette. Et Louise, plus tard.

Sainte Vierge, quand Louise saura, Sainte Vierge.

Lisa entrait dans la cour, se dirigeait vers la porte de derrière, celle qui donnait dans la cuisine des Millo, dans l'arrière-boutique. Une voix aiguë qui se brisait, recommençait, la voix des enfants avant qu'ils sachent dire un mot, quand les pleurs viennent du ventre et de la gorge, la voix aiguë qui ne s'interrompait que pour reprendre souffle. Lisa voyait le visage de Dante plissé, quand il était dans le berceau, près de leur lit, qu'elle l'imaginait malade.

Et la voix s'élevait.

La porte était ouverte. Millo, les mains enfoncées dans la poche du tablier bleu, si replié sur lui-même qu'on aurait dit qu'il voulait se recroqueviller, s'enrouler jusqu'à ne plus être qu'une boule qui se rétrécit, se consume. Madame Millo, affalée sur une chaise, le bras gauche tombant sur le sol, entraînant la tête, la bouche ouverte, la langue qu'on voyait, comme celle d'un bébé. Lisa s'avança, elle enleva son tablier, mouilla un coin en le trempant dans un seau d'eau posé sur l'évier.

La voix monocorde de l'épicière.

Lisa prit la tête de Madame Millo contre sa poitrine, elle la serra contre ses seins, la voix qui se fragmentait en des hoquets, elle mouilla les tempes, le front. Madame Millo l'entoura de ses bras, pleurant, maintenant secouée de sanglots, comme des vomissements, répétant, complainte modulée selon le rythme même des pleurs : « Ils me l'ont tué mon petit, ils me l'ont tué mon petit, mon petit, mon petit, ils me l'ont tué » et la phrase devenait un balbutiement, un cri, un chant.

Lui, le chasseur Millo du 64e bataillon quelque part, sur la route de Meaux, au delà du village de Vareddes, sur le plateau, dans un grand espace vide, le visage boursouflé, noir, la jugulaire du casque entaillant la peau, comme une rainure encore plus noire, il est depuis plus de huit jours, cette aspérité prise entre deux sillons, que le soleil peu à peu décompose, et sur lui, ces mouchoirs blancs bordés de raies bleues, ce bouquet de lavande serré dans un ruban de velours rouge, sans doute des pillards qui ont éventré le sac, cherchant l'argent, la montre, laissant ces morceaux de tissus, ce bouquet que la puanteur du champ de bataille, ces morts côte à côte, étouffe.

Louise hoquetait, le front sur la table de la cuisine des Revelli, Violette lui caressant les cheveux, gestes lents des enfants avec les

petits chats. Antoine assis entre le mur et le buffet, se balançait sur sa chaise, feuilletant un illustré, disant :

— Dante, sur son bateau…

Lisa se retournait, hurlait :

— Tais-toi !

Elle se signait, criait à Antoine qui s'était levé d'un bond, renversant sa chaise :

— Ramasse-la et reste ici !

Antoine, avec violence redressait la chaise.

— Dès que je peux, je m'engage, disait-il.

Lisa bondissait, le giflait à toute volée, atteignant Antoine avec le poignet, puis elle restait le bras levé, cependant qu'Antoine ouvrait la porte, heurtait son père qui entrait puis éclatait en sanglots ; Vincente, demandant d'une voix inquiète, n'osant même pas aller jusqu'au bout de la question, « Qu'est-ce qu'il… » imaginant la mer, les débris de bois qui se mêlaient à l'écume des vagues.

Lisa revenait vers la cuisinière, semblant ne pas voir Louise devenue silencieuse, la tête cachée dans ses bras.

— Le fils Millo, dit Lisa, ils ont reçu l'avis.

Vincente accrocha sa casquette au dossier de la chaise, enleva sa veste. Il s'assit en face de Louise. Il avait envie de poser sa tête sur la table, comme sa fille, de s'endormir là, sans même manger pour ne pas avoir à faire encore des gestes, lever le bras, avaler même.

— Rien de Dante ? demandait-il.

Lisa versait la soupe. Il brisait le pain, appuyant sur les morceaux pour qu'ils s'imbibent de bouillon.

— Elle devrait manger, dit-il sans oser regarder Louise.

Lisa s'assit près de sa fille, la caressant elle aussi, disant à Violette, « mange, toi, mange ! ».

Vincente repoussa son assiette, puis l'habitude, l'impossibilité où il était de ne pas finir un plat, furent les plus fortes et il recommença à manger. Mais c'était comme un travail, et chaque jour, il trouvait qu'il lui était plus difficile de travailler. Les jeunes, à la brasserie Rubens, avaient tous été mobilisés. L'armée avait réquisitionné les chevaux, les voitures. Il fallait livrer les caisses, les tonneaux en les chargeant sur des charretons, qu'ensuite Vincente traînait, s'attelant, découvrant que chaque jour le charreton était plus lourd à ébranler, les roues collées au sol. Vincente apprenait à ruser, à moins charger le charreton, disposant les tonneaux de façon à laisser des vides entre eux. Il soufflait quelques minutes, tous les

deux ou trois tonneaux, s'efforçant de ne pas entendre le contremaître qui criait depuis le quai des entrepôts : « Revelli, quoi, tu t'endors ! » Il aurait voulu pouvoir répondre « tu vas voir ça, si je dors », prendre les tonneaux par les bords, les soulever à bout de bras, mais il n'osait plus. Il était comme ceux qui ne fument jamais leur cigarette jusqu'au bout, qui l'éteignent pour garder le mégot, le reprendre plus tard. Car les journées sont longues. C'était cela devenir vieux ; la fatigue, c'était ça. Et aussi le souci pour Dante, cette guerre qui nous les prenait.

— Il faut qu'elle mange, dit-il encore.

Lisa eut un geste d'impatience. Vincente se servit un verre de vin. Depuis le début de la guerre, Lisa parlait à peine, nerveuse, il devinait le matin quand il se réveillait, qu'elle était là, près de lui, les yeux ouverts et peut-être ne les avait-elle pas fermés de la nuit. Souvent même, elle était déjà levée et quand il entrait dans la cuisine, il la voyait assise, un bol de café sur les genoux, elle sursautait en l'entendant.

— Qu'est-ce que tu fais, demandait-il, tu as froid ?

Il s'approchait, il touchait ses épaules. Elle frissonnait, elle disait :

— Non, non, ça va !

Elle sortait la première, allant jusqu'à la place Garibaldi où le vendeur de journaux s'installait vers six heures, au moment où passaient les premiers tramways. En rentrant, avant même d'enlever son châle, elle posait le journal sur la table, le dépliait lentement, lisait, ses lèvres remuant, épelant les lettres. Si Vincente s'approchait de la table, elle s'en éloignait.

— J'arrive pas à lire quand tu es là, disait-elle.

Il retournait à la cuisinière, la regardant, la ride qui partageait son front, profonde, il écoutait ce murmure, ces phrases que peu à peu elle comprenait et relisait à haute voix « le Gouvernement ne quitte Paris qu'après avoir assuré la défense… ».

Elle interrogeait Vincente, répétait « le Gouvernement ne quitte Paris »…

— Ça veut dire qu'ils s'en vont ou qu'ils restent ?

Rares étaient les nouvelles de la guerre en Méditerranée. Elle repliait le journal.

— Je vais le lire à Madame Gancia. Pour Dante, ils ne disent jamais rien.

Quand elle revenait de chez Madame Gancia, Lisa commençait à attendre le facteur. Souvent, elle rentrait du marché en courant, craignant qu'il ne soit déjà passé, interrogeant une voisine qui lavait son linge dans la cour, laissant la porte ouverte pour entendre les pas dans l'escalier, descendant vers midi sous le porche pour le guetter. C'était un remplaçant, maladroit, timide, qui ne connaissait pas les familles du quartier. Il s'excusait, « ils sont tous au front », disait-il. Lisa impatiente, saisissait le paquet de lettres, qu'il n'osait refuser.

— Faites voir, disait-elle autoritaire. Je vais vous dire.

Mais elle ne reconnaissait pas l'écriture de Dante, elle n'avait plus envie de remonter chez elle, toutes ces choses à faire jusqu'au lendemain matin.

— Je n'ai pas le droit de vous laisser voir, répétait le facteur.

Lisa se tournait vers Madame Gancia.

— Dites, est-ce qu'ils ont le droit de nous les prendre ? Vous croyez qu'ils ont le droit ? Vous n'avez rien, vous non plus.

Dante, pourtant avait écrit. Deux lettres postées au cinquième dépôt des équipages de la flotte à Toulon alors qu'il attendait son embarquement, lisant dans un coin de la chambrée, cependant que d'autres matelots jouaient aux dés sur les couvertures grisâtres, qu'un second maître entrait lançant des noms et au début d'août, ç'avait été « Quartier-maître électricien Revelli Dante… »

Son sac sur l'épaule gauche, Dante avait franchi la passerelle du *Cavalier,* le destroyer sur lequel il venait d'être affecté. Un factionnaire, baïonnette au canon, lui indiquant d'un mouvement du menton le poste du « Bidel » – le capitaine d'armes – un premier maître breton, Guichen, qui feuilletait l'ordre d'embarquement, le livret militaire.

— Encore un Niçois, grandes gueules les Niçois, fais attention.

Il rendait à Dante son livret militaire.

— Ici, c'est tout bien ou tout mal, travaille comme un Breton et tout ira bien.

Un second maître, Giocondi, un Corse, conduisait Revelli jusqu'à la batterie, lui montrait son hamac, sa caisse, s'asseyait pendant que Dante vidait son sac.

— Le Pacha, De Jarrivon, il n'est pas méchant, tu viens d'un gros-cul ? C'est calme ici, meilleur que sur les cuirassés.

Sur le pont, des hommes faisaient la chaîne jusqu'à la cambuse pour embarquer les boules de pain, les sacs de pommes de terre. Des « bouchons gras », ces matelots de la machine qui ne connaissaient de la mer que le roulis, étaient groupés à l'arrière, hissant à l'aide d'un palan, la partie supérieure d'une bielle, la graisse noire qui entourait l'acier coulant sur eux, maculant le pont.

— Traîne pas, dit Giocondi, ils vont t'embaucher.

Dante repéra les moteurs du monte-charge à torpilles, les dynamos d'éclairage dont il avait la responsabilité. Il faisait équipe avec Raffin, un quartier-maître mécanicien mobilisé depuis trois semaines et qui entraînait Dante vers les soutes, lui tendait une cigarette quand ils s'étaient planqués près des ventilateurs.

— Ils viendront pas nous chercher ici.

Raffin était mécanicien de locomotive.

— C'est pas un mauvais rafiot, mais comme partout, te fais pas remarquer.

Dante, le dos appuyé à un tube tiède, regardait la salle des machines, retrouvait cette odeur d'huile pourrie, de fumée où travaillaient les soutiers, les mécaniciens, les graisseurs.

— Ils seront faits comme des rats, dit-il à mi-voix.

— T'es comme moi, toi, dit Raffin. Tu préfères crever à l'air.

Dans la nuit, alors que les bouchons gras avaient à peine terminé de monter la bielle, De Jarrivon reçut l'ordre de faire allumer les feux. Dante, assis près d'une baleinière, dissimulé par l'une des quatre cheminées, apercevait les clignotements brefs des projecteurs qui, depuis la rade où se trouvait le navire amiral, transmettaient les consignes. À l'aube, on fit pousser les feux, et la nuit suivante, *Le Cavalier* appareillait, avançant lentement dans la grande passe de Saint-Mandrier, laissant sur sa gauche, le mont Faron, falaise sombre, creusant un sillage phosphorescent dans la mer plate. Le matin, quand Dante fit un tour sur le pont, la côte formait un ourlet noir et à l'horizon, l'escadre n'était signalée que par les fumées couchées des destroyers entourant le cuirassé *Bouvet*. À deux ou trois reprises, il y eut un branle-bas de combat, Dante et Raffin se retrouvant à l'avant, l'écoutille fermée, dans la lumière jaune fournie par les dynamos, les tôles de la coque vibrant sous la poussée des chaudières ; le halètement des bielles étouffant le ronronnement des ventilateurs. Dès qu'ils purent, ils ouvrirent l'écoutille, s'installant à tour de rôle sur le pont, suivant les évolutions lointaines des bâtiments de l'escadre.

Deux jours passèrent. Puis l'ordre à tous ceux qui n'étaient pas de bordée de monter sur le pont. *Le Cavalier* avait réduit sa vitesse, les matelots, certains grimpés sur le bastingage, scrutaient la mer irisée, couverte d'une pellicule grasse. Un cargo venant d'Algérie avait été torpillé, on tentait de repérer des survivants, mais entre les débris de caisses, il n'y avait qu'une baleinière renversée, à demi immergée, dont *Le Cavalier* s'éloignait lentement, changeant brusquement de cap, filant vers la côte algérienne. Des croiseurs allemands avaient bombardé Bizerte et Bougie, ils tentaient de couper la route des convois qui transportaient d'Afrique du Nord en France, les troupes du XIX^{e} corps.

La chasse fut vaine, *Le Cavalier* zigzaguant bientôt en chien de garde autour d'un transport de troupes qui se dirigeait vers Marseille. Les zouaves, les tirailleurs étaient entassés sur le pont. Quand le destroyer passait à quelques encablures du navire, ils criaient, ils brandissaient leurs chéchias rouges et leurs turbans blancs. Mais *Le Cavalier,* pour déjouer un éventuel sous-marin aux aguets, faisait un écart brusque, cap pour cap, et en quelques minutes, la masse des soldats devenait une accumulation de points rouges et blancs sur le bleu de la mer.

Après dix jours de chasse et de convoyage, *Le Cavalier* entra dans la rade de Bizerte, s'amarrant à l'un des fûts d'acier qui était ancré au centre de la rade, ne coupant pas les feux. Seule, une corvée allant à terre avec le courrier, les marins souquant ferme sur les avirons, la chaloupe se perdant dans la zone rouge aux reflets verts qui signalait l'écaille extrême du soleil couchant.

Les tôles du pont étaient brûlantes, mais Raffin et Dante, comme de nombreux marins, s'y étaient allongés, fuyant la chaleur moite de la batterie. Guichen était avec la corvée et le Pacha, depuis sa passerelle, ne pouvait voir les corps qui se collaient aux baleinières, aux cheminées, et aux superstructures. Le second, un officier de la marine marchande, Chaulanges, était passé, tête baissée, refusant de voir.

— Tu sais que les boches sont presque arrivés à Paris, disait Raffin en tendant à Revelli la cigarette dans la main repliée. Mermet, le radio, a vu le message, le Gouvernement a foutu le camp, quand ç'a été fini, ils sont revenus, ah, ils sont courageux.

— Ça va durer, tu crois ?

Dante donna à Raffin la cigarette.

— Tes pressé ? dit Raffin.

Ils fumèrent en silence.

— Tu crois qu'y mettront les lettres ? demanda Dante.

— Tu comprends, continuait Raffin, il gardait la cigarette allumée dans sa main, c'est comme une locomotive, pour la faire partir, t'as un mal fou, mais après, quand elle est lancée, t'as bien plus de mal à l'arrêter, merde.

Raffin secoua sa main. Il venait de se brûler les doigts avec son mégot.

— À qui t'écris ? dit-il.

— Ma mère, dit Dante. La famille.

Lisa reçut la lettre de Bizerte le samedi 12 décembre 1914. Toute la matinée, elle avait eu froid, économisant le charbon, parce qu'elle était seule à la maison. Pour se réchauffer, elle avait lavé les draps dans la cour, mais l'eau était glacée et semblait entrer en elle, se glisser sous les ongles, refroidir les os, paralyser les épaules et le cou. Lisa tremblait en étendant les draps et elle oublia le facteur. Brusquement, elle le vit devant elle qui souriait, tenant une lettre devant son visage.

— Monsieur et Madame Revelli ? répétait-il.

Elle laissa tomber le drap, saisit la lettre, puis monta lentement, la glace qu'elle avait en elle fondant, à chaque marche. Elle croisa Madame Gancia.

— Vous en avez une, demandait la voisine.

Lisa tenait la lettre contre son tablier.

— Il a écrit, répondit-elle.

La censure avait barbouillé de-ci de-là le texte. Il semblait même qu'une page manquât. Mais Lisa reconnaissait les grands jambages des lettres, cette écriture ronde et ample et il lui semblait seulement à voir, sans lire, entendre Dante raconter. Que disait-il ? Elle ne pouvait répondre à Vincente qui l'interrogeait, dépliant la lettre. Si peu de mots, un seul mot, vivant, vivant, répété sous des formes diverses ; qu'il faisait chaud, qu'il découvrait un autre pays, qu'il n'avait pas le mal de mer et qu'ils lui écrivent parce qu'il voulait savoir de Louise, des amis, « Je t'embrasse, petite Maman. Embrasse Papa. »

Vincente soulevait Violette à bout de bras.

— Comme quand tu étais petite, disait-il.

Antoine criait qu'il pouvait, lui aussi, la soulever, mais Violette refusait, poussant son frère. Louise, seule, assise, les avant-bras appuyés à la table, se taisait.

— Ce soir, dit Vincente, on fera cuire des marrons.

Il marchait dans la cuisine, se frottant les mains.

— Des marrons, les enfants, répétait-il.

Il déposait un vieux journal sur la table, y versait les marrons, commençait à les entailler par le milieu. Louise se leva.

— Ce soir, dit-elle, je vais chez les Millo.

Elle regarda son père, puis au moment où il semblait qu'elle allait lui parler, elle se tourna vers Lisa :

— Maman, dit-elle, je vais rester avec eux.

Elle se rassit.

— Ils ont besoin de quelqu'un au magasin.

Elle parlait calmement, faisant tourner une fourchette entre ses doigts.

— Puisque, dit-elle…

Elle s'interrompit.

— Et puis, c'est chez eux, maintenant que je dois… j'ai tout arrangé.

Lisa paraissait ne pas entendre.

— Tu peux pas toute ta vie, commença Vincente.

— Laisse-la, dit Lisa, laisse-la faire.

Le lendemain après-midi, dimanche 13 décembre, Louise dit à sa mère qu'elle était enceinte de Millo, ce que Lisa savait depuis près de deux mois, devinant sous le tablier dont Louise ne nouait plus la ceinture, la taille qui s'épaississait, retrouvant comme estompée chez sa fille, cette langueur qui l'avait saisie, alors qu'elle attendait la naissance de Dante.

Elles descendaient toutes les deux la rue Cassini vers le port. Lisa était passée prendre sa fille à l'épicerie, trouvant Madame Millo couchée, les yeux fermés, forme rabougrie qui donna froid à Lisa. Elle l'embrassa.

— Nous allons prier, dit-elle.

Elle réussit à convaincre Louise qui lavait les tommettes de la cuisine, de l'accompagner à Notre-Dame-du-Port. C'était le jour des prières nationales. Quand Lisa et Louise arrivèrent sur la place, la foule l'occupait déjà, les femmes en fichu noir, reprenant en chœur les chants liturgiques, priant alors que l'on entendait, venant de la nef, la voix de Monseigneur Charon monté en chaire, et dont un

mot, lancé plus haut, imposait le silence. Puis la voix se perdait, et le murmure des femmes qui priaient, couvrait à nouveau la foule. La statue de la Vierge apparut sur le perron, portée par des marins et des soldats. Lisa et Louise se signèrent, cependant que la procession s'organisait autour de la place, des prêtres, des boy-scouts encadrant le cortège, entonnant un cantique, dont la foule reprenait le refrain.

« Vierge de notre espérance, étends sur nous tes bras. »

« Sauve, sauve la France, ne l'abandonne pas. »

Des femmes près de Lisa s'agenouillèrent, certaines pleuraient, d'autres, quand elles virent la statue de la Vierge, se précipitèrent pour la toucher, l'une criant « Couma es bella », comme elle est belle. Lisa fut tentée de s'agenouiller aussi, mais Louise, d'une pression du bras, la retint, l'entraîna, répétant :

— Viens maman, viens.

Elles remontèrent toutes deux la rue Cassini vers la place Garibaldi, bras dessus, bras dessous, Lisa sentait la colère de sa fille la gagner aussi, sans qu'elle réussisse pourtant à en deviner les causes. Comme elles arrivaient sur la place, Louise, brutalement, retira son bras.

— Ils auraient dû prier avant, empêcher, maintenant, qu'est-ce qu'ils veulent, qu'on en tue encore ? Ils ne me le tueront pas, commença Louise, je préfère le tuer moi !

Le repas de noces de Lisa dans la cour de la pension Oberti, cette phrase qu'elle avait dite à Carlo « Je le tuerai avec ces mains » et qu'elle entendait maintenant, que Louise retrouvait, seule, si longtemps après. Lisa eut envie de se signer, mais elle n'osa pas. Elle était fière et elle avait peur de Louise.

— Ne dis pas ça, murmura-t-elle simplement.

— Et pourquoi ? Ils prient parce qu'ils sont morts. C'est avant. Je le voulais vivant, maman, vivant.

Louise éclata en sanglots.

Lisa la prit dans ses bras, la berça tout en marchant.

— Ma fille, disait-elle, ma fille chérie, tu verras avec lui.

Lisa entendait une autre voix en elle, aiguë, tenace, comme un insecte qui tente de percer, creuse inlassablement. Louise n'était pas mariée, quel serait le nom de cet enfant qui allait naître ? Elle avait honte. Et elle était heureuse, qu'avant de mourir, Millo, avec Louise… avant de mourir. Elle serra sa fille contre elle.

— Il sera beau cet enfant, dit-elle. Tu peux être fière.

Le lendemain matin, Lisa alla acheter le journal comme elle en avait pris l'habitude. Il y avait peu de nouvelles du front. Rien sur la guerre en mer. Elle essaya de comprendre un article imprimé en caractères gras. Elle lut plusieurs fois les premières phrases : « La guerre meurtrière et détestable a ses bienfaits. Elle rapproche les hommes d'un même pays, fait tomber les haines de classes et les rancunes de partis. L'homme devient ainsi meilleur. La guerre a réalisé ce miracle… »

Lisa s'arrêta. Elle se frotta les mains à son tablier, laissa le journal sur la table sans le replier. Parfois, dans la matinée, allant de la cuisinière au buffet, elle relisait les dernières phrases : « L'homme devient meilleur… La guerre a réalisé ce miracle… »

À midi, Antoine rentra, s'étonnant que la table ne fût pas mise.

— Jette-le, dit Lisa en montrant le journal. Jette-le au feu.

Antoine regarda sa mère.

— Jette-le, cria-t-elle.

Elle avait crié avec tant de passion qu'Antoine fit une boule du journal, le poussant avec le pique-feu dans le foyer. Lisa essuya longuement la table, puis disposa les assiettes et servit son fils et Violette.

31

Sabre au clair, le cheval faisant des écarts, le commandant Ritzen précédait le bataillon de quelques mètres. Pas de musique, mais le martèlement des pas. Le cheval se mit de biais et Ritzen put voir, jusqu'au bout de la Promenade, vers le château, les chéchias rouges des Sénégalais. Il partait enfin. Dès la déclaration de guerre, il avait demandé à être mobilisé, mais le préfet s'y était opposé.

— Plus tard Ritzen, pour l'instant, je télégraphie au ministre que je vous garde, vous êtes le seul à connaître la ville, je veux savoir comment elle réagit.

Ritzen n'était pas inquiet. Les rapports des indicateurs étaient convergents. L'assassinat de Jaurès avait provoqué la stupeur. Des groupes s'étaient formés devant l'*Éclaireur* et *le Petit Niçois,* commentant la nouvelle, mais sans manifester. Le bureau du syndicat s'était réuni à la Bourse du travail. Sauvan pleurait en lisant le texte de la résolution « … le crime monstrueux… ». Ils

avaient attendu les décisions de Paris, mais en quelques heures, le climat avait changé dans la capitale. La CGT acceptait la guerre. Jouhaux, l'un de ses dirigeants, condamnait l'assassinat de Jaurès et invitait à « l'Union des patriotes pour défendre la République et les droits de l'homme ». *La Bataille Syndicaliste* dont Ritzen recevait du ministère des extraits, avant même qu'elle parvînt à Nice, donnait déjà le ton : « Que le nom du vieil empereur François-Joseph soit maudit. » Dans une conférence à la Préfecture avec les parlementaires, Ritzen avait affirmé sans inquiétude : « Il n'y aura pas une seule défection, croyez-moi. »

— Vous êtes sûr ? demandait Merani. Les socialistes…

— Il n'y a plus de socialistes, monsieur le Député, il n'y a que des Français.

— Karenberg…

— Je parle des Français. Celui-là, s'il bouge…

À la section socialiste, Karenberg avait été isolé. Borello, l'instituteur, s'était enflammé, accusant Karenberg d'aristocratie, d'esprit étranger : « Tu ne comprends rien à notre patriotisme, il faut débarrasser l'Europe de l'Empire allemand, et donner aux Germains notre goût de la liberté. » « Avec l'aide du Tsar, ce grand républicain ? », avait demandé Karenberg. Les socialistes l'avaient expulsé de la section. Sauvan avait eu un peu plus d'écho à la Bourse du travail, mais quand une cinquantaine de jeunes gens avaient manifesté devant les locaux, aux cris de « Vive la guerre », que Sauvan était descendu dans la rue, hurlant : « Vive la Paix, Vive Jaurès », ses camarades l'avaient laissé malmener, n'intervenant qu'au moment où il allait être assommé.

— Le patriotisme l'emporte partout, commentait Ritzen.

Les événements lui donnaient raison. Pas un de ces suspects d'anti-militarisme dont le carnet militaire était marqué d'une lettre B, n'avait été arrêté. Malvy, le ministre de l'intérieur, avait fait confiance au sentiment national.

« J'ai eu un cas, un seul », expliquait Ritzen quelques jours plus tard à Merani qui l'avait invité à une « soirée patriotique ».

— Un Parisien, du syndicat des électriciens, continuait Ritzen, finalement nous lui avons tiré l'oreille et il est parti, comme tout le monde ? Je suis sûr qu'il fait son devoir.

Merani s'excusa auprès de Ritzen. Le général Tourmelin venait d'entrer avec quelques officiers de son état-major. Elisabeth d'Aspremont, en longue jupe bleu marine, une croix rouge brodée

au-dessus de la poitrine, l'accueillait, le général s'inclinant devant elle.

— Votre initiative, Madame… commençait-il.

Merani avait incité sa femme à constituer un Comité d'aide aux blessés et à leur famille. Elle rassemblait les fonds, les bonnes volontés, et ce soir, le Comité recevait les personnalités niçoises.

— C'est un grand honneur, mon général, disait Merani.

Il présentait Tourmelin au directeur de l'*Éclaireur,* un homme rond, d'une soixantaine d'années.

— Je suis très heureux de vous connaître, disait le général. Votre article, l'autre jour, après la cérémonie à l'église du Port, exprime parfaitement mon sentiment. *La Marseillaise* peut enfin se mêler aux chants liturgiques. Savez-vous que je sens pour la première fois depuis l'affaire Dreyfus, j'étais jeune capitaine, que l'armée est unie au gouvernement sans réserve, je vous le dis, mon cher, cette guerre a pour la France des conséquences que j'ose appeler heureuses et inespérées. Mais oui.

— C'est une guerre sainte, dit le maire Girard en s'approchant. Mon fils m'écrit que les soldats sont admirables, mais je crois que les populations ne le sont pas moins, toutes ces mères, ces épouses, l'autre jour à la gare, quand les blessés sont arrivés, quelle dignité.

— Nice est grecque, mon cher Girard, dit Merani.

— Toute la France, dit le général.

Merani retrouva Ritzen peu après. Le commissaire était à l'écart, loin du buffet, paraissant regarder une femme qu'entourait un groupe de jeunes officiers de chasseurs.

— Toujours aussi belle, n'est-ce pas ? Bien sûr vous savez que son mari est passé en Suisse, avec sa fille. Helena est admirable, il y a près de cent blessés à l'hôtel Impérial.

— Admirable ? disait Ritzen, vous croyez ?

— Mais si, mais si, elle s'occupe de tout, est-ce que vous avez vu ces blessés ? Il faut du cran, ils arrivent dans un tel état. Mais elle est russe, ce sont des gens extraordinaires.

Ritzen faisait une moue.

— Le frère, naturellement, continuait Merani. Vous m'avez dit vous-même qu'il n'a aucune influence. Sa femme, Peggy Wood, doit venir ce soir, elle est de notre Comité, quant à lui, sérieusement, Ritzen, vous auriez mille fois plus de raisons d'être socialiste que lui, et moi aussi, sa fortune…

Depuis le début de la guerre, Karenberg s'était retiré de toute activité politique locale. De temps à autre, il voyait Sauvan, mais que pouvaient-ils encore se dire ? Ils marchaient côte à côte au bord de la mer, le dimanche matin, Sauvan parfois expliquant qu'il fallait baisser la tête, laisser passer la vague, garder sa respiration et puis, le moment venu…

Le moment venu, viendrait-il ? Les indicateurs de Ritzen dans leurs rapports, notaient cet isolement de Karenberg et pourtant Ritzen s'obstinait. Les consignes du ministère étaient d'ailleurs précises : il fallait surveiller les étrangers, les naturalisés, l'Italie demeurait hors du conflit et l'on savait à Paris qu'une lutte d'influence se déroulait entre neutralistes et partisans de la guerre aux côtés des alliés. Le poste frontalier signala le passage d'un Morgari, fiché comme socialiste. Son passeport était en règle. Quelques jours plus tard, Ritzen découvrit que Morgari séjournait chez Karenberg. Paris averti, renvoya le dossier Morgari. Ce socialiste turinois était un des adversaires déterminés de l'entrée en guerre. Au ministère de l'intérieur on demandait avec insistance de surveiller Karenberg car on soupçonnait Morgari de préparer une conférence internationale des socialistes hostiles à la guerre.

Quand Karenberg était parti pour Paris, au début du mois de décembre 1914, un inspecteur l'avait suivi. Ritzen avait reçu le rapport de filature. Karenberg déjeunant dans une cantine russe du boulevard Montparnasse où se trouvaient des émigrés, socialistes plus ou moins extrémistes qui combattaient tous le tsarisme. Il avait participé à plusieurs réunions dans une librairie russe de la rue des Carmes, près de la place Maubert où se rencontraient Martov, Antonov-Ovseenko, Trotski. Ritzen avait été convoqué à Paris dès le retour de Karenberg à Nice. Le directeur de cabinet du ministre, Maréchal, avait attiré l'attention sur la surveillance particulière qu'il fallait exercer sur la colonie russe. Il montrait un numéro de journal.

— D'abord, ils l'appelaient *Golos, la Voix,* nous l'avons interdit, alors ils ont changé de titre, *Nache Slovo, Notre Parole,* ils reçoivent des correspondances du monde entier, voici les traductions.

Maréchal tendait à Ritzen un paquet de feuillets dactylographiés.

— Nous avons essayé de faire fermer leur imprimerie, rue des Feuillantines, mais, n'est-ce pas, nous avons eu tout de suite les socialistes sur le dos et l'Union sacrée…

Ritzen parcourait rapidement les feuillets.

— Votre Karenberg, demandait Maréchal, il est naturalisé français ? Quel est le con qui a accepté ça, au moins si nous voulons expulser les autres, nous le pouvons.

— Trotski, dit Ritzen en rendant les feuillets, c'est celui de la révolution de 1905 ?

— Enfin, continua Maréchal sans répondre, vous avez les éléments, nous craignons une tentative pour relancer l'internationale, briser l'Union sacrée, bref, ne lâchez pas Karenberg.

Ritzen à son retour avait donné des ordres. Quand Karenberg avait tenté de partir pour l'Italie, la préfecture avait refusé de lui accorder un visa. Il avait fait quelques semaines plus tard une démarche pour obtenir le droit de séjourner en Suisse. Ritzen avait consulté Paris. Opposition du ministère, envoi d'une longue note confidentielle à Ritzen. « Depuis le mois de janvier 1915, on signale de différentes sources, que le Parti socialiste suisse et notamment Robert Grimm, rédacteur de la *Berner Tagwacht,* essaie de renouer les liens qui unissaient dans le cadre de l'internationale, les différents partis socialistes. En janvier 1915, il a fait un voyage à Paris – voir note confidentielle du 27 janvier 1915. Il a rencontré différentes personnalités du Parti socialiste. Il a de même pris contact avec le groupe d'émigrés russes de *Nache Slovo* (Martov, Trotski). Rentré en Suisse le 2 février, il a rendu compte à la direction du Parti socialiste suisse, puis a eu une réunion avec les émigrés russes (Lénine, arrivé depuis peu, est le représentant de la fraction extrémiste, dite des bolcheviks). À la mi-février, il s'est rendu en Italie. À Turin, il a eu de longs entretiens avec les socialistes italiens et notamment Morgari – note confidentielle du 12 février, sur les rapports de Morgari et d'un Russe naturalisé Français, Frédéric Karenberg, résidant à Nice. Il ressort de ces différentes informations, que la réunion d'une conférence internationale des socialistes hostiles à la guerre, est probable. Il est de la plus haute importance que dans chaque département, les individus suspectés d'être opposés à la politique de défense de la patrie, soient soumis à une surveillance renforcée. »

Un matin, Ritzen décida de se rendre compte par lui-même. Il se fit conduire à la villa Karenberg, et accompagné d'un inspecteur, demanda à voir Karenberg.

Frédéric Karenberg les reçut dans sa bibliothèque, les portes-fenêtres ouvertes sur la terrasse, un garçon d'une douzaine d'années s'éloignant comme ils entraient, Karenberg le rappelant :

— Jean, je continue ce soir, je ne suis pas battu !

Il montra à Ritzen un échiquier.

— Mon fils me tient tête !

La même morgue qu'il y a vingt ans. Cette assurance des riches, faite de dédain, de nonchalance.

— Que puis-je pour vous, messieurs ?

L'ironie aussi. Ritzen s'assit sans qu'on l'y invite.

— Vous n'ignorez sans doute pas que nous sommes en guerre, monsieur Karenberg.

Karenberg avait pris place derrière son bureau, ne regardant pas le commissaire, repoussant des papiers, fermant des livres qu'il posait en pile sur le bord de la table.

— Vous êtes de nationalité française, notre hospitalité…

Karenberg leva la tête.

— Si vous alliez directement au but ?

— Vous avez reçu un Italien, Morgari, il y a quelques mois, vous fréquentez les émigrés russes, vous avez essayé de passer en Italie, puis en Suisse.

— Tout à fait officiellement.

— Écoutez, ne jouons pas au plus fin, des Français meurent chaque jour par milliers.

— Je sais, dit Karenberg, des Français, des Russes, des Allemands…

— Je pense aux Français, monsieur, aux Français d'abord parce que je suis français et je vous dis simplement ceci : soyez prudent dans vos relations. Nous sommes en guerre. La justice militaire est sévère. Votre fortune…

— Je pense aux hommes qui meurent, monsieur, dit Karenberg l'interrompant.

Ritzen montrait la bibliothèque, reprenait comme s'il n'avait pas entendu.

— Votre fortune ne servira à rien, soyez prudent.

Il se retourna, une femme se tenait dans l'embrasure de la porte-fenêtre. Une silhouette vigoureuse.

— Qu'est-ce qu'il y a Frédéric ?

Karenberg se leva, s'approcha d'elle.

— Deux policiers, dit-il.

Le mépris aussi.

— Madame, dit Ritzen en prenant congé, conseillez à votre mari la prudence. On fusille les espions en temps de guerre.

Il avait été excessif, et, dans le grand salon des Merani, écoutant le député lui vanter les mérites de la sœur de Karenberg, il s'était souvenu du malaise qu'il avait éprouvé durant plusieurs jours, chaque matin, quand arrivaient les listes des tués, dont la préfecture, il ne comprenait pas à quelles fins, lui faisait remettre un double. « Je pense aux hommes qui meurent. » Il ne pouvait douter de la sincérité de Karenberg. Le fils du maire d'Antibes, Guidicelli, vingt-sept ans, sous-lieutenant au 8e tirailleurs indigènes, tué le 9 décembre 1914. Tant d'autres, dont les noms se succédaient, date de naissance, grade, date et lieu de décès. Une phrase lue dans le rapport d'un indicateur sur les propos tenus par « le socialiste Sauvan », lui revenait aussi : « Leur société, avait dit Sauvan, au cours d'une réunion de bureau des syndicats, c'est un abattoir. »

— Ces blessés, disait Merani, Helena je vous assure, admirable.

Le neveu de Ritzen, Julien Sardou, ces jambes cisaillées. Il se tenait dans la pharmacie à Antibes, une couverture jetée sur les moignons.

— Je ne sais pas, commençait Ritzen.

Il hésitait mais c'était le devoir, le métier. Le travail sale, ingrat du chirurgien.

— Soyez prudent, monsieur le Député.

— Avec qui, Ritzen ? avec qui ?

— Par les blessés, on connaît le front, n'est-ce pas ? Le mari d'Helena est autrichien, il est en Suisse. Par Karenberg, on touche les milieux internationaux qui n'ont pas renoncé à saboter notre effort de guerre, tout est possible.

Merani s'exclamait.

— Mon cher Ritzen, vous passez d'un extrême à l'autre. Vous m'assurez que le patriotisme l'emporte et maintenant, vous découvrez une conspiration, des espions. Je me porte garant d'Helena Hollenstein et même de Karenberg. Tenez, voici sa femme.

Peggy se dirigeait vers Helena. Elle portait une robe blanche stricte, une ceinture de velours noir serrant sa taille. Ritzen fut sûr qu'elle le reconnaissait. Elle le fixa avec ce qui lui sembla être une moue de mépris.

Quand Merani voulut le conduire près d'elle, il refusa, quittant peu après la réception, repassant par son bureau à l'hôtel de police.

Les nouvelles s'y amoncelaient. Rapports d'inspecteurs, notes d'indicateurs, premières épreuves des journaux du lendemain. *L'Éclaireur de Nice* avait barré sa première page d'un titre « Vive l'Italie » ; Ritzen lut rapidement l'article. L'ambassadeur autrichien à Rome avait réclamé ses passeports. La déclaration de guerre à l'Autriche était imminente : « Voici après neuf mois de guerre l'Italie qui rejoint sa sœur latine dans le combat, pour la défense de la civilisation.

Ritzen s'attarda, classa ses dossiers. L'Italie alliée, c'était la possibilité de dégarnir le front des Alpes. Nice n'était plus qu'une ville parmi les autres, une cité de l'arrière, où l'on préparerait les troupes coloniales à la bataille, où l'on accueillerait les blessés. Ritzen rentra lentement chez lui. C'était le milieu de la nuit.

Marguerite dormait, mais elle se réveilla dès qu'il s'assit sur le lit.

— Les enfants ? demanda-t-il.

— Bien, dit-elle, bien.

Il s'allongea, les mains sous la nuque.

— J'ai renouvelé ma demande d'engagement, dit-il. Je n'accepterai plus de retard.

Il devina qu'elle se recroquevillait.

— Si… je n'oserai plus, continuait-il, après, tu comprends ? Il y a des moments où il faut savoir.

— Il n'y a que toi qui peux savoir, dit-elle.

Le lendemain, Ritzen rencontrait le préfet Vidal. Les cheveux entièrement blancs, cet homme encore jeune avait été formé à l'école de Clemenceau. Nommé dans les Alpes-Maritimes depuis 1914, il avait trouvé en Ritzen, un collaborateur actif qui avait aussi connu Clemenceau dans les moments difficiles de la lutte contre les syndicats.

— Vous êtes satisfait, j'espère, disait Vidal. Notre colonie italienne s'enthousiasme pour la déclaration de guerre. Cérémonies, manifestations, je ne sais plus où donner de la tête.

— Il y a effectivement très peu d'opposants, monsieur le Préfet. L'enthousiasme ? peut-être faudrait-il parler d'acceptation plutôt, au moins chez les ouvriers.

— L'essentiel, c'est qu'ils marchent, dit Vidal. Vous avez déjà vu des hommes partir de gaieté de cœur se faire tuer ? On ne fait ça qu'à vingt ans et encore, le premier jour. Il n'y a que Monsieur Barrés et *l'illustration* pour prétendre que les soldats sont contents

de mourir. D'ailleurs personne ne leur demande cela. Pourvu qu'ils tiennent – il s'interrompit :

— Je n'ai pas de nouvelles de mon fils.

— Monsieur le Préfet, commença Ritzen.

Vidal refusa la demande d'engagement. Mais Ritzen ne céda pas, déclara qu'il était prêt, s'il le fallait, à s'engager dans la Légion étrangère.

— Bien, dit Vidal, comme vous voulez.

Deux semaines plus tard, le 10 juin 1915, Ritzen fut nommé commandant du cadre de réserve au 12e régiment de tirailleurs sénégalais, qui se constituait à Nice. Les Africains avant d'être dirigés vers le front, étaient regroupés dans les casernes du Midi où la température était clémente. Puis après une période d'exercices, ils partaient, au pas cadencé, sans musique, longeant la mer, traversant la place Masséna, s'engageant dans l'avenue de la Gare encore déserte à cette heure matinale. Les trains, composés de wagons à bestiaux et de voitures de première classe pour les officiers, étaient arrivés deux ou trois jours avant avec des blessés. On avait changé la paille. Mais parfois, oublié d'effacer une inscription à la craie, peu lisible sur la paroi d'un wagon. Un nom, une date, un lieu, un « bonne chance les gars » ou bien « saloperie » ou bien « chair à canon ».

Les tirailleurs s'entassaient devant les wagons. Ritzen donnait des ordres aux capitaines et aux lieutenants.

— Faites monter les hommes !

Puis, quand le quai fut dégagé, il passa le long du train attendant l'arrivée du général. Les tirailleurs s'étaient déjà allongés sur la paille.

— Comment ça va Ritzen, demanda le général Tourmelin qui venait d'arriver.

Il tenait à assister à chaque départ vers le front.

— Ils sont tranquilles, mon général, dit Ritzen.

Le général se mit à rire.

— Mon cher Ritzen, mon cher commandant, si les soldats n'étaient pas tranquilles ! Vous n'avez plus affaire à des civils.

Peu après, le train s'ébranla, suivant la courbe de la baie des Anges. Ritzen penché à la fenêtre du wagon de tête pouvait apercevoir, le train formant un arc de cercle, les tirailleurs qui, les portes de leur wagon ouvertes, regardaient comme lui la ville et la mer.

32

Ce n'est qu'au début du mois de septembre 1914, que Carlo Revelli réussit à dormir plus de deux ou trois heures par nuit. Durant tout le mois d'août, il s'était battu comme un bûcheron qui tente d'arrêter la progression de l'incendie. Ici l'on déboise, là on creuse une tranchée, plus loin des branches à la main, on frappe, on étouffe les petits foyers. Et le soir, on a le sentiment qu'on n'a rien fait, que le feu va continuer sa marche. On ne dort pas.

— Couche-toi, disait Anna. Qu'est-ce que tu veux faire, la guerre, elle est pareille pour tout le monde.

Les meilleurs ouvriers, les plus jeunes étaient mobilisés. Il fallait leur verser une semaine de travail. L'armée réquisitionnait les chevaux. Les trains étaient employés aux transports de troupes. Plus personne n'honorait ses contrats, chacun jetait le mot « la guerre mon cher Revelli, la guerre ». Deux grands hôtels en construction à Cannes : travaux interrompus. Asphaltage des rues dans les quartiers nord : remis à plus tard. Élargissement de la route en corniche entre Nice et Menton : suspendu. Arrivée d'un chargement de madriers en provenance d'Odessa ; de dix wagons de sable de la région parisienne : même pas la peine d'espérer.

— Vous pensez qu'ils ont autre chose à faire qu'à vous expédier du bois, il y a la guerre, monsieur Revelli.

Le directeur du bureau des Chargeurs Réunis raccompagnait Revelli jusqu'au seuil :

— Mais vous avez lu les journaux, les Cosaques sont à une journée de Berlin, ça va être fini rapidement.

S'en sortir. Serrer les dents et ne pas crever. Carlo faisait face. Ce qu'il devait, on l'obligeait à le payer et comment faire rentrer l'argent, puisqu'il n'y avait plus rien à faire. Il ne donnait plus. Son capital, il l'avait investi en achat de terrains, au delà d'Antibes, dans l'arrière-pays. Et qui voudrait acheter en ce moment, à un bon prix, quelques hectares de plages, de pins ? Une ou deux nuits, il eut la tentation de partir. Rentrer en Italie, prendre un bateau à Gênes pour l'Argentine ou l'Amérique. Plus tard, faire venir les enfants et Anna. Laisser la terre ici. La terre ne pourrit pas. Après, quand ils auraient fini de s'égorger, on pourrait revenir. Des pensées de la nuit dont le matin montrait le ridicule.

Carlo Revelli faisait quelques pas dans le jardin. L'odeur de lavande, la ville en bas, pacifique. Alexandre qui courait vers lui avant de partir à l'école et Mafalda qui depuis la route criait et appelait son frère. Ici. Pas ailleurs. Je gagne ou je crève.

Dans la journée, il visitait les chantiers abandonnés, il rassemblait les ouvriers italiens qu'il payait sans avoir de travail à leur donner. Avec le contremaître et le comptable, il parcourait les entrepôts, ces hangars où Forzanengo depuis des dizaines d'années entassait son matériel. Du bois, des bâches, des outils. Ce fut la première affaire de Revelli pendant la guerre. Un 7 septembre. Une vente au prix fort aux services de l'armée, de tout ce vieux matériel.

— Nous avons un besoin urgent de bois, de cuir, de toutes sortes de matériaux, vous comprenez, monsieur.

Le colonel Mathieu de l'intendance militaire assistait au chargement dans la cour des entrepôts.

— Vous aiderez la défense nationale, nous n'avons pas seulement besoin d'hommes, il faut de quoi les défendre.

Carlo Revelli dormit bien. Le lendemain, il partit pour l'Italie. Il acheta tout ce qu'il put, à n'importe quel prix : du bois, des peaux, des bœufs et des chevaux. Il organisa un convoi, payant les employés des chemins de fer, distribuant des pourboires. À la frontière, les douaniers hésitaient à le laisser passer. Il fit appeler le colonel Mathieu qui donna ordre de faciliter le transbordement. Les ouvriers de Revelli devinrent des dockers, transportant à dos d'hommes ou sur des charretons, les bois, les peaux liées, jusqu'aux entrepôts.

À la fin septembre, Carlo avait fondé une nouvelle société, la T.E.R., « Transports et Entrepôts Revelli ». Il stockait. La guerre ça bouffe, ça brûle. Plus elle dure et plus elle a faim. Le colonel revint. Il payait comptant avec de beaux billets neufs que la Banque de France imprimait par centaines de milliers.

— Bravo, monsieur Revelli, passons un contrat voulez-vous ?

Carlo se mit à drainer tout l'arrière-pays. Par Mathieu, il obtint des dérogations : on lui allouait des chevaux, des camions. En quelques semaines, la T.E.R. fut la plus grande entreprise de transports du Sud-Est. Il achetait le fourrage dans les Hautes-Alpes, il le descendait à Nice, où l'armée en prenait livraison.

Il y eut une nouvelle étape. Carlo apprit qu'une petite manufacture de vêtements était en vente du côté des abattoirs. Le fils du patron venait d'être tué. Le père se retirait. Carlo acheta

l'affaire en quelques heures. Le vendeur, un homme d'une soixantaine d'années, avançait lentement dans l'allée, sous la verrière, entre les machines à coudre couvertes de leur housse.

— Qu'est-ce que j'en fous maintenant ? disait-il.

Il reniflait, toussait.

— On voulait qu'un fils, un seul n'est-ce pas, parce que pour lui, c'était mieux, tout seul avec l'usine. Pas de partage.

Il se tournait vers Carlo.

— Vous avez des enfants, monsieur Revelli ? Deux ? C'est bien, c'est bien. Pourvu qu'une guerre ne vous les prenne pas.

Le soir Carlo joua avec Alexandre et Mafalda. Alexandre l'interrogeait.

— Pourquoi tu es pas soldat, papa ?

Trop vieux expliquait Carlo. Et s'il avait été plus jeune ? Il les avait vus défiler sur l'avenue de la Gare, marchant épaule contre épaule, d'un même pas. On disait que les Allemands, avec leurs mitrailleuses, couchaient d'une seule rafale dans les blés un rang entier de soldats. Il aurait fallu partir en Italie, en Suisse, en Amérique. Crever pour qui ? Pour le colonel Mathieu ? Pour la République ?

— Je suis trop vieux, répéta Carlo.

— Y en a qui s'engagent. Le directeur de l'école, il est parti.

— Je suis trop vieux, même pour m'engager.

Il les vit s'endormir. Comment faire comprendre à Alexandre, plus tard, qu'il fallait être sa propre armée. Que sa patrie s'appellerait Revelli. Et pas France ou Italie. Revelli.

Les femmes de soldats avaient besoin de travailler. Quand elles surent que la manufacture de vêtements allait rouvrir, elles vinrent silencieuses devant les grilles. Carlo et une dizaine d'ouvriers, nettoyaient les machines. Puis Carlo s'avança vers les grilles.

— Il va y avoir du travail pour toutes, dit-il. On commence la semaine prochaine. Donnez vos noms.

Le comptable installa une table sous un platane, près de l'entrée. Elles se mirent en file, reçurent un papier d'embauche, cependant que Carlo à l'écart regardait ces femmes et qu'il avait envie de leur crier : « Ils vous les tuent et vous vous laissez faire » et en même temps : « Travaillez pour rien, qu'est-ce que vous pourriez faire d'autre ? »

Le colonel Mathieu fit au nom des autorités militaires un nouveau contrat. Dans les trains qui s'arrêtaient en gare de Saint-

Roch et qui venaient du front, il y avait toujours, en queue, deux ou trois wagons, que les ouvriers de Revelli ouvraient. L'odeur les faisait reculer. Puis ils montaient, prenaient dans les bras ces uniformes qu'on avait attachés ensemble avec une grosse corde et parfois, les manches de vestes pendaient, frottant le sol. Une plaque brune, croûte terreuse au centre d'une capote, une échancrure, brûlure en forme de fleur. Les femmes dans la cour de la manufacture Revelli, à genoux près des bassins, l'uniforme déplié sur le sol, brossaient ces plaques, cette croûte. Il fallait frotter longtemps parce que le sang s'incruste. D'autres femmes, à la machine, refermaient les plaies, jetaient l'uniforme à leur pied. Une fille passait dans l'allée, prenant les vestes, les pantalons, et il suffisait de deux ou trois vestes pour qu'elle disparaisse derrière l'étoffe, qu'elle soit contrainte de marcher rejetée en arrière, déséquilibrée comme si elle allait tomber à la renverse, étouffée sous le poids. Chaque soir, on enfournait les capotes, les uniformes, dans une sorte d'étuve dont la vapeur emplissait une partie d'un hangar attenant à l'atelier. Le matin suivant, les charretiers de Revelli pouvaient livrer des uniformes propres, presque neufs, à la caserne des chasseurs. Seuls les soldats, quand ils passaient la vareuse ou la capote, découvraient une pièce rectangulaire, comme un stigmate sur leur poitrine ou dans leur dos.

— Monsieur Revelli, vous êtes extraordinaire, disait le colonel Mathieu. Vous êtes précis, et ceux qui gagnent la guerre, sont les gens précis et ponctuels. Est-il possible, excusez-moi.

Il s'appuyait au dossier de son fauteuil, l'inclinant vers l'arrière.

— Excusez-moi, répétait-il, mais je ne réussis pas à croire que vous soyez d'origine italienne, ce sont des fantaisistes, j'ai bien connu leurs officiers.

— Je suis français, répondait Revelli.

— Bien sûr, mon cher, bien sûr. Voulez-vous que je vous présente au général ?

Revelli ne put refuser. Il y eut d'abord une entrevue de quelques minutes.

— C'est vous monsieur Revelli ? commençait le général Tourmelin. Le colonel Mathieu me dit que vous êtes l'homme des miracles, comment faites-vous ? Quelle est votre stratégie ?

Mais il n'écoutait pas la réponse : « Merci pour nos soldats, monsieur », continuait-il. Revelli fut aussi convié à un déjeuner offert par le général, aux personnalités civiles de la ville. Cinquante

couverts dans l'une des grandes salles de la caserne. Le député Merani, le maire Girard, Helena Hollenstein et Elisabeth d'Aspremont du Comité d'aide et de secours aux blessés. Helena assise loin de Carlo, mais ils se regardaient longuement, cependant que le général Tourmelin prononçait son discours : « Je rappellerai une parole de votre maire, cette guerre, me disait-il, est une guerre sainte. Depuis, il a été frappé dans ce qu'il avait de plus cher. Il a donné son fils à la France. Mais tous les martyrs, tous nos héros sont des saints, car la France du droit et de la justice, combat contre la barbarie et je voudrais, au nom des soldats, vous remercier d'apporter votre aide, vous qui êtes ici, à tous les combattants. Votre comité… »

C'est Helena qui, à la fin du déjeuner, alors que les invités se répartissaient en groupes, vint vers Carlo.

— Décidément, dit-elle, nous nous retrouvons.

Il semblait à Carlo qu'elle était transformée, plus grande même, la poitrine élargie, les gestes plus calmes.

— Longtemps, j'ai eu très peur de vous, continuait Helena.

Il se taisait.

— J'ai une fille, dit-elle. Elle est en Suisse avec son père. Et vous ? On ne parle que de vous dans cette ville, l'entreprise, la société de transports, votre usine.

Elle allumait une cigarette.

— Je campe au milieu de mes blessés, à l'hôtel Impérial, venez nous visiter.

Son visage se crispa.

— Vous verrez la guerre. Il faut l'avoir vue.

Un officier s'approcha : « Ma chère Helena, si je vous raccompagnais… »

Helena sourit à nouveau.

— Vous n'êtes plus pour moi un sauvage, dit-elle en saluant Carlo, vous vous êtes civilisé ou bien, je ne sais pas…

Carlo partit seul, renvoyant la voiture, traversant la ville à pied pour se rendre à l'atelier. Il était à leur table. Il les avait imaginés si puissants. Il les regardait de si loin. Maintenant, il était assis parmi eux, les touchant du coude : « Vous vous êtes civilisé », disait Helena. Ils étaient comme ces bulles de savon que faisait Alexandre, on les touche, elles ne sont plus qu'une goutte sur le bout du doigt. Des arbres creux. Une belle écorce.

Place Garibaldi, il entra au café de Turin. La même sciure sur le sol, les mêmes odeurs. Quelques soldats. En remontant la rue de la République, les pouces enfoncés dans les poches de son gilet, il chercha à se souvenir de l'adresse de son frère Vincente. Peut-être le 42. Il s'arrêta devant le porche. Des enfants jouaient dans la cour. Une petite fille d'une dizaine d'années sautait à la corde. Carlo fut sûr qu'il s'agissait de la dernière fille de son frère, mais comment s'appelait-elle ? Il hésita un moment. Elle ressemblait à Mafalda avec ces cheveux bruns bouclés.

Leur dire quoi à Vincente, à Lisa ? Dante devait être soldat. Rien à leur dire.

Carlo arriva tard à l'atelier. Dans la cour, il y avait un tas d'uniformes, qu'un ouvrier arrosait avec une lance à incendie. Les femmes se tenaient à l'écart, certaines appuyées aux platanes se redressèrent quand elles aperçurent Carlo Revelli.

— Ils sont neufs, expliquait l'ouvrier, y a rien, pas une tache, pas un trou, seulement vous sentez.

Une odeur écœurante de noisette.

— On peut pas les frotter, il faut mettre de l'eau, c'est les gaz, ils sont restés dans le tissu, ça brûle encore. Vous imaginez, patron, ceux qui ont ça dedans.

Il semblait, quand le jet les frappait de plein fouet, qu'une légère vapeur se dégageait des capotes, des vestes dont les manches s'entrecroisaient.

— Une saloperie, dit l'ouvrier. Ça doit ronger.

— Qu'est-ce qu'elles foutent celles-là, dit Carlo, tourné vers les ouvrières, qu'est-ce que vous foutez ?

Elles se serrèrent les unes contre les autres, se dirigèrent vers le hangar, revinrent les bras chargés d'uniformes, qu'elles tentaient de porter en les tenant loin de leurs corps. Puis elles les jetaient sur le sol, où ils formaient un autre tas.

Carlo déroula lui-même une deuxième lance à incendie, noyant sous le jet ces uniformes dont les bras se soulevaient quand l'eau les prenait par en dessous, éclaboussant parfois Carlo, qui répétait entre ses dents « saloperie, saloperie ».

33

Nathalie courait devant eux dans les allées, au bord du lac. Un écureuil parfois s'immobilisait sur les pelouses, puis Nathalie tentant d'aller vers lui, les mains ouvertes, les bras tendus, l'écureuil hésitait et faisait tout à coup une volte-face, grimpant à un arbre.

Nathalie se tournait vers son père et vers Karenberg, son visage exprimant la déception, une douloureuse surprise, et Karenberg se mettait à rire.

— Natacha, viens Natacha, disait-il.

Elle les attendait, boudeuse.

— Elle est d'une trop grande sensibilité, murmurait Gustav, si sa mère était avec nous…

— Croyez-vous ? demandait Karenberg.

Il soulevait Nathalie, lui montrait l'écureuil sur l'une des branches de l'arbre.

— Regarde, il est heureux comme toi, pourquoi se laisserait-il prendre ? Cours, il y en a beaucoup d'autres, cours.

Mais elle prenait la main de Frédéric, tentait de les retenir au pied de l'arbre, ne s'éloignait qu'à regret.

— Et Jean, Peggy ? interrogeait Gustav.

— Jean regrette de ne pas avoir l'âge de partir au front, il me bat aux échecs, Peggy ne quitte plus Helena, elles amusent, elles soignent leurs blessés.

Ils continuèrent à marcher un long moment en silence, Karenberg allumant un cigare, s'arrêtant. Les cygnes, points blancs et noirs sur la crête des vagues, premier plan mobile sur fond roux. Les arbres de la berge opposée semblaient perdre leurs feuilles.

— C'est la vigne, dit Gustav, mais l'automne est précoce.

Les crêtes du Jura étaient enveloppées d'un tulle bleuté que le soleil effilochait. Ils s'assirent, Nathalie jetant aux cygnes des miettes de brioche.

— Chaque matin, nous venons, dit Hollenstein, c'est si calme, si loin de ces meurtres.

Karenberg regardait le ciel, la tête rejetée en arriéré, oubliant un instant où il se trouvait, retrouvant cette sensation comme un vertige, quand il se couchait dans la forêt autour de Semitchasky s'efforçant de ne voir que le ciel, comme si rien n'eût existé que lui,

ce sol où il était étendu et cette dimension bleue sans épaisseur ni pesanteur.

— Les blessés, dit-il quand, clignant des yeux, il retrouva le lac, les toits de Genève ; Hollenstein – les blessés, il y en a partout, jusque dans les couloirs de l'hôtel. Pour comprendre la guerre, il faut voir les blessés, c'est ce qui m'a décidé.

— Ils vous ont laissé passer ?

— C'est une histoire de fou, dit Karenberg.

Quand il avait voulu se rendre en Suisse, pour assister à la conférence socialiste, les services de la préfecture lui avaient refusé son passeport. Mais il avait conservé son passeport russe et il avait décidé de tenter sa chance. Les aigles du Tsar, le grand allié, le titre de baron, de capitaine du Régiment de la Garde.

— Il n'y a eu aucune difficulté, continua Karenberg, le commissaire de la gare était au garde-à-vous. Les Suisses ont été plus soupçonneux.

— Vous partez demain ?

— Ce soir, dit Karenberg, je dois passer par Paris.

— Des chances ?

Nathalie debout sur le muret se tournait vers eux, leur montrait les cygnes qui dressaient leur cou, elle ressemblait à Helena avec les yeux plus sombres, un teint mat d'Orientale.

Karenberg fit un geste d'incertitude. Il était arrivé à Berne sans illusion, retrouvant les Russes rencontrés rue des Carmes, Trotski surtout qui lui faisait la leçon : « Puisque c'est vous qui traduisez pour les Français, soyez précis, mais adaptez à leur sensibilité, ils sont si patriotards, même les meilleurs, ceux qui sont ici, enfin voyez Karenberg, si nous avions l'unanimité des délégations sur une résolution, ce serait une étape décisive. »

Grimm, le socialiste suisse, avait retenu quatre voitures et Karenberg s'était retrouvé entre Morgari et Troski, face aux Français Merrheim et Bourderon. Morgari plaisantant, disant que tous les internationalistes du monde tenaient dans ces quatre voitures, Trotski se mettant à rire, puis gravement, soulevant ses lunettes, se massant les yeux, disant comme pour lui-même : « Le fil de l'histoire casse souvent. Il faut faire un nouveau nœud. Et nous le ferons ici. »

— Je me demande, disait Hollenstein en se levant, si le socialisme ce n'est pas d'abord la nécessité de l'illusion. Vous êtes une poignée sans pouvoir, vous vous réunissez, et c'est l'Histoire

que vous avez la prétention de conduire, d'en renouer les brins. Mais l'Histoire, elle se fait à coups de baïonnette, vous le voyez bien.

Il se levait, soulevait Nathalie.

— Karenberg, pourquoi avez-vous besoin de croire que l'homme est bon, raisonnable, expliquez-moi ?

Grimm avait fait arrêter les voitures devant l'auberge du village de Zimmerwald. Depuis Berne, ils avaient roulé durant une dizaine de kilomètres, s'élevant peu à peu, découvrant la plaine où s'accroche le brouillard. L'air vif, l'odeur des arbres fruitiers et la lumière claire qui semblait rejaillir sur les glaciers de l'Eiger et de la Jungfrau, à l'est du village. Lénine qui se présentait aux différents délégués, allant de l'un à l'autre, une serviette de cuir noir usé sous le bras, son visage toujours mobile, plissant les yeux, le front, puis durant les réunions, son débit rapide, saccadé, la violence de ses attaques que Karenberg traduisait difficilement. Son rire, plus tard, dans le jardin quand Karenberg s'excusait de ne pouvoir le suivre dans la traduction.

— D'autres ne me suivent pas, qui me comprennent parfaitement, disait Lénine.

Les résolutions, les votes à main levée. Cette longue promenade, un matin, avec Merrheim, le délégué de Paris qui répétait comme pour lui-même : « Nous ne pouvons pas vouloir la défaite de la France, la paix oui, la défaite non. »

— Je n'ai pas besoin de croire, disait Karenberg.

Il jetait son cigare dans le lac.

— Mais n'est-ce pas extraordinaire, continuait-il, des Allemands et des Français en pleine tuerie, appellent à la paix, ils prennent des risques considérables. Comment pouvez-vous ne pas être d'accord, vous qui êtes ici en Suisse. Vous avez choisi la paix, pourquoi la refusez-vous aux autres ?

— La refuser ? dit Hollenstein. Mais je ne refuse rien, mon cher Karenberg. Je crois à la possibilité d'échapper individuellement à la tuerie, pas collectivement. Où croyez-vous que je serais, si je n'étais pas ici ? Je suis plus jeune que vous, je serais un officier autrichien mort. Ou bien donnant l'ordre de tuer.

Nathalie se mit à crier, elle avait retrouvé l'écureuil, à la même place, au milieu de la pelouse. Elle s'agenouillait, tendait la main et

l'animal s'approchait, en petits bonds ironiques. Hollenstein et Karenberg s'étaient immobilisés.

— Et Helena, demanda Hollenstein. Peggy la voit souvent, me disiez-vous.

— Très bien, très bien, commença Karenberg.

Helena s'était transformée. Ces hommes blessés, mutilés qui dépendaient d'elle semblaient la rassurer. Elle était plus calme, parlant rarement de Gustav et de Nathalie, disant quand on l'interrogeait qu'il valait mieux, pour la durée de la guerre, que sa fille soit en Suisse. « Gustav, où pouvait-il être mieux qu'avec elle, il est autrichien, moi, l'hôtel, je ne peux pas abandonner cette ville maintenant. »

Peggy parlait peu d'Helena, et si Karenberg la questionnait à propos des jeunes officiers que l'on voyait souvent avec Helena : « Pourquoi pas ? répondait nerveusement Peggy. À qui doit-elle rendre des comptes ? À Gustav ? Pourquoi est-il parti sans elle ? »

— Je me demande parfois, disait Gustav à mi-voix. Mais que nous apporterait un divorce en ce moment ?

Gustav s'écarta de Karenberg, regarda le lac. L'un des navires qui desservait, à partir de Genève, les villages du bord du lac, manœuvrait pour accoster, ses roues à aubes tournant lentement dans un bruit d'aspiration et de cascade.

— Elle me trompe, n'est-ce pas ?

Karenberg haussa les épaules. Il pensa à Peggy qui rentrait tard de l'hôtel Impérial, on – qui ? – la raccompagnait. Il lisait dans la bibliothèque, Peggy s'asseyait en face de lui, dénouait sa cape bleue, soupirait. « C'est affreux » disait-elle. Parfois elle pleurait. « Maintenant, il y a les gaz, il ne peuvent plus respirer. »

— Vous ne répondez pas ? interrogeait Gustav.

— Il est des questions qu'on ne pose pas, dit Karenberg.

Sur la pointe des pieds il s'approcha de Nathalie. L'écureuil se tenait en face d'elle, à demi dressé. Elle eut un geste, l'animal bondit, saut en biais, qui l'éloigna de quelques mètres. Karenberg la prit dans ses bras avant qu'elle pût exprimer sa déception, il la fit sauter.

— Tu es un petit écureuil, Natacha, un petit écureuil au poil noir.

Gustav les rejoignit.

— Vous avez une fille merveilleuse, dit Karenberg.

Il serra Nathalie contre lui, faisant mine de la dévorer, elle, se pelotonnant, jouant l'effroi.

34

Il sembla tout à coup à Dante que *Le Cavalier* entrait dans une poche de silence.

Le vent avait cessé, les coups frontaux de la mer contre la coque ne résonnaient plus dans la batterie et la machine ne s'emballait plus comme elle le faisait depuis près de quatre jours, quand l'hélice, *Le Cavalier* soulevé sur la crête d'une lame, tournait à vide dans le creux avant que le navire s'abatte avec la lame et le cœur manquait comme si on était précipité dans le vide.

La tempête les avait pris dans le golfe de Tarente. Patrouille de routine, signaux échangés avec Brindisi, remontée vers le nord, vers Cattaro, Pola où se terrait derrière un barrage de filets d'acier, l'escadre autrichienne. *Le Cavalier* s'approchait de la côte jusqu'à ce qu'au-dessus des sommets bleutés apparaissent au moment même où les gerbes encadraient le navire, les volutes blanches signalant l'emplacement des batteries ennemies. « Qu'est-ce qu'il cherche Jarrivon ? » murmurait Raffin, cependant que *Le Cavalier* s'éloignait, les îles de Brioni distinctes de la côte, il y a un instant, se confondant à nouveau avec elle. « Il veut quoi, un galon de plus ? merde, qu'est-ce qu'ils croient, qu'on va les faire sortir les ostrogoths ? »

Puis *Le Cavalier* descendait vers le sud, allant d'une rive à l'autre de l'Adriatique, entrant parfois dans une rade inconnue de l'équipage, chacun tendu, aux postes de combat. La côte était si proche qu'on apercevait des barques de pêcheurs tirées sur la plage, un village, les murs des maisons basses, blancs sous le toit noir. « Ils vont nous allumer » continuait Raffin. Sur le pont, les guetteurs tentaient de repérer à l'œil nu, les mines ou le sillage d'une torpille.

Les sous-marins allemands se tenaient à l'affût dans les anfractuosités de la côte, dans ces chenaux entre les longues îles plates et les falaises de la Dalmatie ou du Monténégro. La mission du *Cavalier* était de les débusquer, mais il arrivait trop tard, son étrave creusant lentement une mer calme couverte d'épaves, d'espars, d'avirons, de corps figés, serrés dans leurs ceintures de liège et que les gabiers tentaient de saisir, les tirant sur les baleinières, mais il fallait les abandonner, le sous-marin pouvant guetter, Dante imaginant ceux du *Léon-Gambetta,* ce cuirassé sur lequel il avait servi quinze mois et dont il ne restait que ces quelques

planches, ces grosses bouées de repérage que les officiers ont larguées au moment du naufrage pour signaler l'emplacement. Il pensait à Nérac, à Pailler, comment s'appelait ce grand quartier-maître qui se cognait toujours la tête contre les tuyauteries ? « Guégan, c'est vrai, Guégan » qui, avec la baleinière l'avait conduit à quai, alors qu'il quittait le *Léon-Gambetta*.

À Brindisi plus tard, *Le Cavalier* embarqua vingt-sept survivants du cuirassé. Guégan parmi eux, embrassant Revelli, descendant avec lui dans le poste des dynamos, racontant, la panique dans la batterie, la gîte, les blancs, les gamelles, les fusils qui volent à hauteur de tête et de jambes, qui cisaillent, la course entre les hamacs suspendus : « C'était minuit, tu comprends, les 400 bâbordais dormaient, on les entendait hurler, « lumière, les échelles ». Ils voyaient rien. » Ils se piétinent, ils sont nus, ils tendent leurs bras et la gîte augmente, tout se décroche, tout glisse, « ils criaient, tu comprends Revelli, on les entendait de la passerelle ». Les fumées toxiques de la machine qui envahissent la batterie, les vapeurs qui fusent, les tuyauteries qui éclatent, ceux qui sont sur la coque et qui se brisent les reins contre les sabords, la quille, les baleinières qu'on n'arrive pas à détacher et qui oscillent envoyant une vingtaine d'hommes assommés à la mer. « Le Blouch, dit Guégan, il s'est cramponné à l'hélice centrale, je l'ai vu comme je te vois, la lune, c'était le plein jour, on a même vu l'autre qui rôdait. » Le périscope du sous-marin qui trace son fin sillage entre les corps.

— Qu'est-ce que vous foutez là, vous ? dit Guichen.

Le premier maître a passé sa tête par l'écoutille, il aperçoit Guégan. Il répète :

— Tu es sourd, ceux du *Léon-Gambetta,* au poste arrière.

Guégan se lève lentement :

— Je vous emmerde, dit-il, je vous emmerde.

Il a parlé d'une voix naturelle, sans violence. Puis plié en deux, il prend la coursive vers le poste arrière. Guichen regarde Revelli :

— Toi, le Niçois, veille au grain, je te raterai pas.

Guégan pourtant est revenu, se glissant dans la batterie entre le hamac de Raffin et de Revelli. Il fume, accroupi, le dos appuyé au caisson.

— Ils veulent pas qu'on parle, dit-il.

Il se tait longuement. Revelli descend de son hamac, s'assied près de lui. Raffin se penche.

— Le canot 2, dit Guégan, c'était le seul, et encore, il était crevé à bâbord en trois endroits, on a bourré avec des tricots, puis on s'est aperçu que le nable était ouvert, j'ai taillé une cheville dans le mât de pavillon et on a bouché le nable.

Guégan place le mégot dans la poche de sa vareuse.

— On voyait tout, la lune, ils avaient largué les bouées au phosphore, ça brillait, tu reconnaissais les gars ;

Il se tait. Revelli lui donne une autre cigarette.

— Dans l'eau y a plus de galon, dit-il en aspirant la fumée. Y en a cinq ou six qui se sont approchés du canot, ils étaient moins fiers, « mes enfants » y en avait un qui disait « mes enfants sauvez-moi ». Un autre c'était « mes garçons ». On les a pas laissé approcher, ils ont compris. Ils ont fermé leurs gueules.

Coups d'aviron. Coup de poing sur les doigts.

— Tu comprends, le canot, il était pour 58 et on était 108, et y avait quatre cents types à la mer, alors pourquoi eux ? Pour une fois, c'était nous qu'on décidait.

— Merde, dit Revelli.

Il allume une cigarette, il se tasse.

— La guerre, c'est toi ou c'est eux qui la décident ? continue Guégan. C'est leur métier, moi c'est pas mon métier, je suis charpentier, j'ai jamais décidé la guerre, si y a quelqu'un qui doit crever…

— C'est des hommes, dit Revelli.

— Et toi t'es pas un homme ? dit Raffin. Alors pourquoi ils te prennent ta peau ?

Quand les survivants du *Léon-Gambetta* débarquèrent du *Cavalier,* Guégan les dépassant de la tête, saluant Revelli et Raffin, des fusiliers marins les encadrèrent et ils s'éloignèrent vers le Dépôt des Équipages, marchant en désordre, malgré les hurlements d'un second maître. Dans la journée, alors qu'il nettoyait les balais de la dynamo, Revelli fut convoqué à la passerelle.

— Viens comme ça, dit Guichen.

Le commandant De Jarrivon était assis sur le bat-flanc qui lui permettait à la mer, d'être en quelques secondes près de l'homme de barre et de l'officier de quart. Il portait un collier de barbe et des moustaches déjà blancs sur un visage joufflu, gonflé peut-être par le manque de sommeil. Il se lissait le menton machinalement, regardant Dante.

— Tu étais embarqué sur le *Léon-Gambetta ?*

Revelli se tenait au garde-à-vous, les mains couvertes de la fine poussière de charbon mêlée à l'huile qui couvrait la dynamo. Le matelot de service au carré des officiers entra sur la passerelle portant la vareuse repassée du commandant. De Jarrivon se leva, le matelot d'ordonnance l'aidant à passer la veste.

— Tu as parlé avec les rescapés ? Qui connaissais-tu ?

— Personne mon commandant, dit Revelli.

Il avait parlé sans même réfléchir.

— Et ce quartier-maître, c'était bien un quartier-maître, n'est-ce pas Guichen ?

— Le quartier-maître Guégan, mon Commandant, répondit le premier maître. Il m'a insulté, mon Commandant.

De Jarrivon laissait le matelot tirer sur sa vareuse et aplanir les plis du dos.

— Alors Revelli, tu le connaissais, oui ou non. D'ailleurs ce n'est pas l'important.

Jarrivon ne regardait pas Revelli, il boutonnait sa vareuse, disait au matelot :

— Mes gants, Le Gouin.

L'ordonnance tendait à Jarrivon les gants, puis la casquette.

— Réfléchis Revelli, à ce qu'il a pu te raconter, c'est cela qui m'intéresse. Il y aura une enquête. Il t'a parlé des conditions du sauvetage ? Il était sur le canot.

— Je ne sais pas, mon Commandant, dit Revelli.

— Bien, dit Jarrivon.

Il orienta un miroir rectangulaire monté sur pivot contre l'une des parois de la passerelle.

— Premier maître…, commença De Jarrivon.

Guichen rectifia sa position.

— Pourquoi cet homme se présente-t-il sur la passerelle dans cette tenue ?

De Jarrivon désignait Revelli d'un mouvement du menton.

— Vous laissez la négligence s'installer, Guichen. Ce bateau est sale, gardez les hommes que vous voudrez. Voyez avec mon second.

Le Cavalier resta près de dix jours à Toulon, entrant en bassin de carénage, les hommes de corvée, dont Revelli, descendant des échafaudages le long de la coque, ponçant les tôles, arrachant les algues qui semblaient incrustées dans le métal, puis recouvrant d'une peinture épaisse, grumeleuse qui collait aux doigts – et le soir il fallait se frotter les mains avec du sable et du mazout pour tenter

de les nettoyer – les larges plaques rivetées. Dix jours plus longs que dix mois de mer car il n'y avait que la passerelle à franchir, le quai de l'Arsenal à traverser pour atteindre les rues, la gare, et quelques heures encore avant d'entrer sous le porche de la rue de la République, reconnaître le bruit des casseroles sur le fourneau de la cuisine.

— Je pose une permission, dit Revelli à Raffin.

Raffin sur le pont alors que dans le bassin, les soudeurs, les lueurs bleues de leurs lampes perçant la pénombre, travaillaient encore sur la coque noire d'un sous-marin.

— Laisse, ne lui donne pas ce plaisir, il te la refusera !

— J'y ai droit, dit Revelli.

— Si tu y as droit, dit Raffin ironiquement, ça change tout.

Guichen ne leva même pas la tête quand Revelli se présenta dans le poste des maîtres.

— Je suis à bord moi aussi. Tu y restes.

— Vous avez tous les soirs, commença Dante.

— Non mais !

Le premier maître bondit, s'approchant de Dante.

— Qu'est-ce qui te prend, Revelli ? Qu'est-ce que tu cherches ?

Dante recula d'un pas. Le premier maître était plus petit que lui, un mégot de cigarette était collé à sa lèvre inférieure. Il le cracha, s'essuya la bouche du revers de la main.

— Pas de grande gueule ici, Niçois, je te l'ai dit !

— Je veux voir le second, dit Dante.

Parlait-il ? La voix était si sourde que chaque syllabe semblait s'accrocher à la gorge, aux lèvres.

— Fous le camp, dit Guichen, tu le verras, t'inquiète pas, tu le verras !

En fin de journée, le lieutenant Chaulanges convoqua Revelli au carré des officiers. Il était seul, la casquette posée sur la table étroite, écrivant, l'enveloppe ouverte près de lui.

— Qu'est ce qu'il y a, Revelli ? On insulte les premiers maîtres. On réclame, et quoi encore ?

Il posa le porte-plume, ferma l'encrier.

— Avec le rapport de Guichen, tu en prends pour…

Il fit un geste d'incertitude.

— C'est la guerre, mets-toi ça dans la tête. On ne te ratera pas. Tu étais ouvrier électricien dans le civil ?

Il se leva, ouvrit une caisse de métal, marquée à son nom.

— Tu n'es pas marié ? Moi je suis marié, j'ai deux enfants, et tu vois, je suis…

Il tendit à Revelli deux livres à la couverture de cuir.

— Tu lis ? Tu as une tête à lire. Ne perds pas ton temps à ruminer. Utilise-le. Tu restes à bord et je déchire le rapport.

Au moment où Dante passait la porte du carré, Chaulanges lui cria :

— Lis, matelot.

Ces quelques mots échangés avec le second, ces livres prêtés calmèrent Dante. Il s'installa dans la batterie et tant qu'il y eut assez de clarté il lut rapidement les premières pages de l'*Histoire de France* de Michelet, oubliant ce qui l'entourait, le choc du marteau des chaudronniers qui remettaient en place un réservoir d'eau dans la machine.

— T'y vois plus rien, disait Raffin enfoncé dans son hamac qu'il avait élargi contrairement au règlement en plaçant des morceaux de bois aux deux extrémités.

Dante ne répondit pas. Il devinait, les mots, les foules, ces croquants, ces va-nu-pieds des forêts limousines, des landes de Bretagne qui se groupaient comme des troupeaux de bêtes affamées et qui, loqueteux et avides, partaient à la conquête des châteaux. Quand les mots s'effacèrent, il resta longtemps le livre ouvert comme si de le tenir encore faisait surgir devant lui ces hommes armés de faux, de bâtons que bientôt l'on traquait dans les sous-bois et dont les soldats mettaient les enfants à la broche.

Quand *Le Cavalier* reprit la mer, Dante Revelli savait comment occuper les moments de veille, dans le ronronnement des dynamos. Il avait monté une lampe qui lui permettait de s'éclairer, de lire et de relire. Quand il entendait un pas, il tirait sur le fil, ne conservait que la lumière jaune réglementaire. Lecture, rupture de la routine du quart. Rêverie, le temps des mots qui détruit le temps stagnant de la guerre. Autres guerres pour effacer la guerre. Ces visages des soldats serbes, une couverture trouée enveloppant leurs épaules, survivants d'une longue retraite dans les montagnes d'Albanie, les loups, la neige, les Allemands. Dante les regarde alors qu'ils embarquent à la file sur les transports de troupes qui doivent les conduire à Salonique. Ils se couchent sur le pont, les uns contre les autres. Les marins les enjambent, les piétinent, à peine s'ils bougent. D'autres corps, d'autres guerres, Anglais contre Jeanne La Lorraine ou morts, taches noires sur la neige au pied des remparts,

est-ce le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire le corps déchiré par les loups ?

— Écoute-moi, dit Dante, toutes ces guerres, il faudrait…

Ils sont assis avec Raffin sur le pont, à l'arrière, le dos contre le youyou. Devant eux Tarente et ses terrasses blanches, les volets bleu ciel et les deux clochers qui dominent les ruelles pavées, filets presque rouges entre les blocs blancs.

— Tu lis, tu lis, dit Raffin, qu'est-ce qu'il a fait ton Danton, il a coupé le cou à ceux d'en haut, voilà ce qu'il faudrait, après on voit.

Toute la journée ils ont été de charbon, briquette après briquette, Guichen debout, appuyé au bastingage, sa présence seule comme un poids sur les épaules.

— Tu raccourcirais pas Guichen ?

Dante cracha.

— En deux, dit-il.

Ils appareillèrent dans la nuit. Dès le milieu du golfe de Tarente, un vent de sud-est soulevait une houle courte, sèche, la crête des vagues couverte d'une écume qui balayait l'avant, venant recouvrir les chaînes de l'ancre, heurter le cabestan. Dante dans le poste contre les tôles de la proue, avait le sentiment que les rivets sous le choc des lames allaient sauter. Il se cala, l'huile des moteurs de dynamo versant à plusieurs reprises recouvrant le plancher en caillebotis. Puis, sans doute avait-on changé de cap, le navire se mit à rouler, prenant les vagues et le vent par bâbord. La nuit. Le jour. Impossible de dormir, d'arrimer les caissons qui se décrochaient, les gamelles. Plus de quart, de bordées. Les « bouchons gras » étaient doublés sur les postes, les bielles s'emballant. Pour tout repas, la cuisine fit distribuer des galettes qu'un paquet de mer avait trempées. À trois reprises l'une des dynamos tomba en panne, le second maître Giocondi montant de la machine, hurlant : « Qu'est-ce que tu fous ? » Dante, allongé les pieds appuyés à la coque, replaçait les connections grasses, lançait le moteur à la main. Raffin couvert d'huile, vint s'installer près de Revelli.

— Ce pacha de merde, dit-il, qu'est-ce qui presse ? Ça l'amuse.

On espéra faire relâche à Malte mais le radio, Mermet, annonça qu'on filait droit au nord, vers Toulon. « Et le golfe de Gênes, tu parles, y a déjà trois SOS. »

— Pacha de merde.

Après quatre jours, à chaque instant la tempête paraissant croître en intensité, il sembla tout à coup à Dante que *Le Cavalier* entrait dans une poche de silence.

Les machines avaient repris leur rythme régulier, ralentissaient, stoppaient. Dante ouvrit l'écoutille, monta sur le pont. *Le Cavalier* courait sur son erre, la mer couverte par l'ombre des montagnes était à peine soulevée par une houle longue qui mourait dans cette rade.

Dante regarda autour de lui. Il lui semblait reconnaître le dessin de la côte, ce bloc trapézoïdal que surmontaient à chaque angle des tourelles, c'était le fort du mont Alban, le père les y avait conduits. De là on apercevait la rade de Villefranche à l'est et à l'ouest la baie des Anges, Nice. Dante sans réfléchir courut sur le pont, vers la passerelle, il se heurta à Chaulanges qui en descendait.

— Où est-ce qu'on est, où ?

— Villefranche, dit Chaulanges, on reste en rade jusqu'à demain matin.

— Mon lieutenant, je descends à terre, dit Dante, je descends.

Déjà, il courait vers l'écoutille, appelait Raffin. Chaulanges se précipita, saisit le bras de Revelli.

— Tu es fou.

Raffin apparaissait sur le pont.

— On prend le youyou, dit Dante, il m'amène à terre, il revient. Je rentre par mes propres moyens. Si je suis pas là, portez-moi déserteur.

— Tu es fou, dit Chaulanges, tu es fou.

Mais il baissait la voix, s'écartait de Revelli.

— Le commandant vient de se coucher, disait-il.

Il s'éloignait vers la passerelle, laissant Dante et Raffin courir le long des superstructures vers le youyou à l'arrière, le mettant à flot, souquant chacun sur un aviron.

— Fais pas le con, disait Raffin, je sais pas si je pourrai être là.

— Je me débrouille, matelot, disait Dante, en sautant à terre sur le quai de la darse.

Il se mit à courir, remontant vers Villefranche. Il était en espadrilles, le vent qui était tombé avait balayé le ciel. Il connaissait les raccourcis, la route qui monte vers le col et de là descend vers Nice, aboutit à la rue Barla, il riait à gorge déployée en courant, la joie de l'effort, de sentir que les muscles tournent, bruit régulier des pas sur la route, puis plus vite dans la descente, vers les lumières de

la place en bas, l'odeur des pins, des lauriers, une charrette qui passe ; plus il descendait plus l'air devenait tiède, entrant sous le tricot, séchant la sueur. La rue Barla, longue ligne droite, il accéléra, une silhouette qui se retournait. Il avait son calot à la main, il vit la boutique du coiffeur, l'épicerie Millo, le porche, les escaliers, il donna un coup de poing dans la porte, voulut recommencer mais la porte s'ouvrit, sa mère était là, les cheveux défaits, les tresses dénouées tombant de part et d'autre sur la chemise de nuit blanche, elle était contre lui, sa chair si douce, oreiller de plumes où l'on plonge son visage, « maman, maman », elle pleurait, il riait, Lisa cria :

— Vincente, Vincente.

Il était déjà près d'eux, le pantalon mal boutonné, la grosse chemise de toile, échancrée, qu'il tentait d'enfiler, il prenait Dante contre lui, et Dante sentait la barbe de son enfance contre laquelle il aimait se frotter, Vincente lui prenant la nuque, appuyant son visage contre le sien.

— Qu'est-ce que tu as fait, dit-il tout à coup.

Antoine venait d'apporter une lampe à acétylène à la lumière violente et ils regardaient tous Dante, Violette apparaissant la dernière, courant vers son frère, Lisa disant :

— Je le sentais que tu devais venir, depuis quatre nuits je ne dormais pas, j'étais sûre.

Elle le prenait contre elle, comme si elle le dissimulait aux autres.

— Il faut que je reparte.

Il expliqua, Vincente le poussa dans la cuisine.

— Mange, dit-il, Lisa prépare-lui quelque chose. Je vais atteler.

Il prit sa veste, cria :

— Antoine, viens avec moi, on ira plus vite.

Dante les entendit qui couraient dans l'escalier puis leurs pas dans la rue de la République. Alors il s'assit, sentit la fatigue, l'envie de dormir. Sa mère avait jeté un sac de charbon sur les braises, le feu reprenait.

— Je te fais chauffer de l'eau, dit-elle.

— Il faut que je reparte.

Elle prépara la bassine, versa l'eau chaude. Il enleva son tricot noir d'huile, de graisse, de charbon. Elle se mit à le frictionner, le couvrant de savon et il se laissait faire les mains plongées dans l'eau

tiède, la tête baissée, les cheveux sur les yeux. Puis elle dit à Violette d'avertir Louise, de prendre du vin. Elle prépara un panier :

— J'avais fait des courgettes, dit-elle, je te les mets.

Lisa se tourne, Louise sur le seuil, un manteau sur sa chemise de nuit, Violette qui porte un filet rempli de bouteilles. Dante prend sa sœur qui sanglote contre lui. Il lui caresse les cheveux. « Je repars », dit-il.

Lisa a servi la soupe que Dante se met à manger, il veut parler, mais chaque fois qu'il commence il s'interrompt, il ne dit pas ce qu'il voudrait exprimer.

— C'est bon, dit-il simplement plusieurs fois. C'est bon.

— Elle est trop salée, dit Lisa.

Il fit non de la tête.

— C'est bon.

Antoine qui rentre.

— Ça y est, dit-il.

Dante les embrasse, sa mère, Violette, Louise. La mère encore.

Antoine prend le panier, ils descendent en courant. Vincente tend la main à Dante et ils s'assoient tous les trois serrés sur le siège, le cheval partant au trot.

— J'ai pris le meilleur, dit Vincente.

— Les sous-marins, vous en avez coulé ? demande Antoine.

Dante lui donne un coup de poing dans l'épaule.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Électricien, comme toi.

— Apprends, dit Dante, il faut que tu saches t'en sortir seul, sans même les ingénieurs, apprends tout, tout ce que tu peux, apprends.

Déjà la corniche au-dessus de la rade, la silhouette du *Cavalier* que l'aube permet de distinguer.

— Ils commencent à pousser les feux, dit Dante.

Vincente donne un coup de fouet et la charrette saute sur la route en pente. La darse. Dante bondit, cours vers les barques de pêcheurs. La plupart n'ont pas d'avirons, les autres sont enchaînées deux à deux.

— Dante.

Vincente crie. Il est là avec un pêcheur, près des maisons du quai. Il montre le bateau, le pêcheur se met à courir.

La barbe rêche du père, ses deux mains dont Dante sent la crispation sur ses épaules. Dante donne une bourrade à Antoine. Il saute dans la barque. Chacun un aviron. Le pêcheur est un homme

vieux, avec une vareuse bleue délavée. Il cligne de l'œil à Dante, Raffin est à la poupe. Il fait signe d'accoster à tribord. La coque du *Cavalier* est basse sur l'eau, la hauteur d'un homme. Une main. Dante se hisse sur le pont. Le pêcheur lui tend le panier. Il lève les bras en signe d'amitié, puis d'un seul coup de ses avirons, il s'écarte du *Cavalier,* laissant glisser la barque sur la houle, longtemps, avant de plonger à nouveau les avirons dans la mer.

35

Les doigts. À l'hôpital quand on avait pour la première fois noué sur le moignon, presque au ras de l'épaule ce manchon de cuir terminé par un crochet d'acier, un pique-feu, Luigi avait eu mal au bout des doigts, comme s'ils avaient envie de secouer ce qui lui restait du bras droit pour déplier ce muscle imaginaire, ces doigts parcourus de picotements.

— Bouge pas comme ça, tu verras, on s'habitue, disait l'infirmier.

Il se penchait vers Luigi Revelli pour serrer les lacets sous l'aisselle, ajoutait.

— Tu t'en es pas mal tiré.

Il montrait les voisins de salle.

Un bourreau aveugle, fou, avait dû passer au milieu de ces hommes et avait abattu sa hache sur les cuisses, les fronts, les nez et les mâchoires, il avait crevé les yeux et parfois seulement laissé un tronc.

— On s'habitue, et toi…

L'infirmier clignait de l'œil, Luigi s'asseyait sur le bord du lit. Les plaies aux jambes se cicatrisaient rapidement, il commençait à marcher. Il saisissait le montant de fer avec le crochet, s'aidait de la main gauche : « Il t'en reste une » disait le caporal dans le poste de secours. Les brancardiers avaient calé Luigi entre deux rondins : « T'en fais pas, disait le caporal, t'es vivant. » On avait couché près de Luigi un lieutenant. Sol boueux du poste, un trou à peine plus large que ceux creusés par les 77. « T'en fais pas », répète le caporal. Luigi peu à peu devine dans l'obscurité le corps du lieutenant, une plaie ouverte du larynx jusqu'au ventre, le roucoulement de l'air et du sang. On le bourre de coton comme une poupée qu'on remplit. Le matin les grosses mouches bleues sont venues fouir les chairs.

On jette le lieutenant dans un fossé avec les autres, le brancardier, celui de la nuit, ce caporal, est reparti vers la ferme de Thiaumont, et à une dizaine de mètres du poste de secours, un éclat l'a zébré de plein fouet. Il n'est plus qu'un tas d'étoupe et de charpie rouge qui se mêle à la terre.

Quand Luigi était rentré au Casteù, sans prévenir Rose, il avait posé sur le comptoir le crochet. Acier contre acier. Rose lavait des verres. Il avait fait teinter l'acier, elle avait levé la tête, puis elle l'avait entouré de ses bras, racontant, trop bavarde : « Je me disais c'est pas possible, j'ai tout fait pour savoir où tu étais, ils ne répondaient rien, le bistrot marche bien, tu sais, les soldats, tout le monde a de l'argent, j'ai tous les comptes. »

Elle lui servait à boire. Il prenait le verre avec la main gauche. « Merde. » Luigi jurait entre ses dents. Le bras gauche, c'est comme un aveugle, il cherche la bouche.

— Tu t'habitueras, disait Rose.

Des clients l'appelaient. Elle essuyait leur table, posait le tapis vert, donnait les cartes, se baissait, la jupe collant aux fesses. Merani entrait, il voyait Luigi, lui prenait l'épaule :

— Je ne savais pas, disait-il. Tu as la croix, j'espère, tu l'as ?

Il regardait Rose.

— Tu l'auras, Luigi, tu me donneras les renseignements, ma tournée, vin pour tout le monde !

Il faisait le tour de la salle, serrait des mains.

— Il vient une ou deux fois par semaine, chuchotait Rose, il s'installe, il reçoit les gens du quartier.

Le crochet près du verre, sur le comptoir, à la place d'une main.

— D'une certaine façon, commençait Merani, en revenant près de Luigi, tu as de la chance, il y a des blessures…

Il s'interrompait, prenait le bras de Rose, elle observait Luigi à la dérobée.

— Il est rentré votre homme, disait Merani, vous voyez. Rien ne la rassurait ta femme, maintenant…

Merani se dirigeait vers la porte, Luigi le raccompagnait.

— Si tu as besoin de moi, et pour la croix de guerre, tu verras.

Luigi s'asseyait derrière le comptoir. Ce roucoulement du vin, l'air, le liquide rouge dans le goulot de la bouteille. Il boit. Le bras gauche trouve la bouche.

— Je ferme, dit Rose, on va monter.

Dans la chambre, il se cale entre les oreillers, elle est à genoux sur le lit.

— Je te l'enlève ? demanda-t-elle.

Elle commence à défaire les lacets, il reste une branche trop taillée, rouge, qu'elle masse, qu'elle lèche.

— Merani, dit Luigi, il te baise depuis quand ? Avant ?

Réformé, Luigi Revelli avait été mobilisé à la fin de l'année 1914 quand, après les hécatombes des premiers mois de guerre, les conseils de révision avaient reçu l'ordre de trouver des hommes. Luigi était versé dans l'artillerie. Il avait vu le maire qui répétait sur le seuil de son bureau, refusant même de laisser entrer Luigi : « Mais, il n'en est pas question, faites votre devoir, mon fils, mon propre fils, d'ailleurs… »

Il poussait Luigi dans l'antichambre.

— Vous le devez à votre patrie d'adoption, d'ailleurs je ne peux rien.

Passer en Italie, Luigi y avait pensé. Mais le Casteù et la maison de la place Pellegrini rapportaient gros. Il fallait essayer de rester sur place. En se frottant l'aine et les aisselles avec des plantes Luigi avait fait gonfler des ganglions, évité le départ vers le front avec le régiment d'artillerie. Puis il avait vu Merani qui s'indignait :

— Tu n'as pas honte ?

Luigi était debout dans le bureau du député, les bras croisés, la tête baissée, levant de temps à autre les yeux, apercevant Merani qui allait d'un bout de la pièce à l'autre, répétait :

— Tu n'as pas honte ?

Merani s'interrompait. Un silence. Ces filles, une ou deux fois par mois que Luigi accompagnait dans une villa de Cimiez. Le portail était ouvert, elles montaient l'escalier derrière lui, elles attendaient dans le hall d'entrée aux murs couverts de marbre : « Tu es sûr de leur discrétion ? demandait Merani. Tu es sûr ? » Luigi entendait des bruits de voix qui provenaient du salon : « Bon, disait Merani, reviens les chercher vers cinq heures. » À l'aube, Luigi retrouvait les filles somnolant sur la banquette du hall, décoiffées, sentant l'alcool et la fumée. Il les tirait par le bras. L'une parfois se mettait à vomir, ou bien disait : « Salauds, ce qu'ils sont salauds. » Luigi la bousculant : « Si tu veux vivre tranquille… »

Le silence. Le grincement de la plume sur le papier.

— Tiens, dit Merani, présente-toi au bureau de la Place. J'ai fait ce que j'ai pu.

On l'avait affecté à une section de l'intendance qui gardait des entrepôts dans la banlieue de Marseille. Un capitaine au visage couperosé qui avait fait toute sa carrière en Indochine, une dizaine de territoriaux d'une cinquantaine d'années soucieux, pensant à leur femme, à leurs enfants et qui tentaient d'augmenter leur solde ; des Annamites, qui s'accroupissaient sur le sol à trois ou quatre, lançant des dés, des bâtonnets, tentant d'échapper aux corvées en se dissimulant jusque dans la charpente métallique de l'entrepôt. Après quelques semaines. Luigi était devenu l'homme indispensable. Il apportait du vin au capitaine Desanti, « du rosé, vous verrez, on le met en bouteilles pour moi, on m'en livre toujours trop ». Il payait les territoriaux qui prenaient la garde à sa place, donnait des paquets de cigarettes aux Annamites qui les mettaient en jeu, puis, déchirant le papier, recueillant le tabac, le mélangeant, l'écrasant dans une coupelle, ils fumaient lentement, par longues aspirations. Pour les faire mettre en rang Luigi devait leur envoyer des coups de pied dans les côtes : « Debout les niaqués. » Ils chargeaient les sacs de blé dur ou de semoule, les légumes secs ou le riz sur leurs épaules osseuses, tout leur corps tremblait, mais ils avançaient jusqu'aux camions ou aux charrettes.

À Nice, Luigi avait confié le Casteù à Rose avec qui il vivait depuis deux ans déjà parce que c'était plus simple pour les comptes, et qu'après tout il fallait bien, un jour, il l'avait épousée au début de 1915.

— Jolie Rose, disait Merani.

Il était venu au Casteù, un dimanche matin, réunissant là les vieux électeurs du quartier, serrant la main aux mères, aux épouses qui pleuraient, murmuraient : « Quand est-ce qu'elle finira ? Mestre Merani », maître Merani : « He madama, es pa ieu, répondait Merani, la guerre, c'est pas moi qui décide. » Le soir Luigi partait pour Marseille, avec dans la mémoire, le regard de Merani sur la poitrine de Rose.

En arrivant à l'entrepôt, Luigi frappait à la porte vitrée du bureau du capitaine, il posait sur un coin quatre bouteilles, Desanti se frottait les mains : « Ah, Revelli, ah, comment ça s'est passé ta permission. » Il tendait un bordereau de livraisons « du sucre, du riz, je te laisse compter les sacs, ce soir je rentre ». Tous les vingt sacs Luigi faisait signe à un Annamite et lui indiquait un angle de

l'entrepôt. Puis il étendait lui-même les bâches, les arrimant. Quand les camions de l'armée venaient charger, il appelait Desanti qui signait le bon de décharge, engueulait le chef du convoi « bien sûr qu'il y a le compte, pour qui tu nous prends ? ». Pour Luigi il restait à trouver le moyen de vendre discrètement les sacs.

Lors d'un de ses voyages à Nice, il s'était rendu chez Carlo, à la villa de Gairaut, sans prévenir. Luigi savait comme toute la ville que l'entreprise de son frère, l'ETR fournissait l'armée. Si Carlo acceptait…

Carlo bêchait dans le jardin, torse nu. Sous la tonnelle, Anna tricotait, Mafalda lisait et Alexandre, debout sur la balançoire accrochée à la branche d'un figuier, criait à son père de le regarder, Carlo, après tant d'années, avait peu changé et à le voir, appuyé à la bêche, les muscles du torse et des épaules gonflés par l'effort, la sueur perlant sur la peau, Luigi eut envie de partir, comme autrefois, à Mondovi, quand il entrait dans la cuisine pour demander à sa mère une faveur et qu'il apercevait, torse nu au-dessus du seau d'eau, Carlo de retour de la carrière, qui se lavait.

Anna se levait, invitait Rose à s'asseoir, Mafalda courait chercher une chaise, Alexandre sautait de sa balançoire. Carlo n'avait pas bougé.

— On savait que vous habitiez par là, dit Luigi, tout le monde te connaît ici, on nous a vite renseignés, c'est beau.

Il fit quelques pas dans le jardin.

— Tu es mieux que Merani, tu vois toute la ville, c'est tes enfants ?

Luigi eut un geste vers Mafalda comme pour lui caresser les cheveux.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit Carlo.

La voix non plus n'avait pas changé. Celle qui décide. Les autres n'ont qu'à obéir. Luigi arrêta son geste vers Mafalda.

— C'est beau, dit-il tourné vers Rose.

Rose assise avait posé ses mains sur ses genoux.

— Tes enfants, ils ne seront pas comme nous, quand on est…

— Qu'est-ce que tu veux ? répéta Carlo.

— Si tu…

Luigi s'arrêta. Le salaud ne voudrait pas. Il en avait jusqu'à la gorge mais il ne donnait rien. À Mondovi, à table, si la mère ne l'avait pas défendu, qu'est-ce qui serait resté à Luigi ? Voir manger

Carlo toujours, parce qu'on le servait le premier, puis Vincente, « Ils travaillent, tu comprends, Luigi » disait la mère.

— J'avais à te vendre, reprit Luigi, si tu…

— Je fais pas d'affaires avec la famille, dit Carlo.

Il jeta sa bêche sur le sol, ouvrit le robinet et commença à se laver le torse et les avant-bras.

— Si tu as besoin de quelque chose… continua-t-il.

— Je t'ai jamais rien demandé, dit Luigi.

Carlo leva la tête.

— Je sais. T'as même un bistrot à toi ? Et autre chose, non ?

— Je l'ai.

Carlo recommençait à se laver. Anna vint vers eux.

— Je vous offre, commença-t-elle, du vin, du café, vous voulez manger ?

— Rien, dit Luigi, rien, on passait.

— Je boirais bien un verre de vin, dit Carlo en enfilant son tricot. Et vous ?

Il souriait à Rose qui le regardait, entrouvrant peu à peu la bouche, commençant à sourire.

— On n'a pas le temps, dit Luigi.

— Si t'es venu jusqu'ici…

Luigi fit un geste de la tête en direction de Rose. Elle se leva continuant à regarder Carlo.

— On s'en va. On t'a vu. T'as pas changé Carlo.

— Toi non plus.

Quand Anna revint avec un plateau et des verres, Luigi et Rose étaient déjà sur la route, marchant sans se retourner.

Quelques jours plus tard, Luigi avait trouvé le moyen de vendre. Choua fournissait le chauffeur et le camion. Ils en parlaient dans l'arrière-salle du Casteù, Rose s'attardant parfois près d'eux, Luigi s'arrêtant de parler. Elle surprenait son regard, disant :

— Ça va, je m'en vais.

Mais elle revenait, portant un plateau de verres. Plus tard un pressentiment, alors qu'ils se couchaient, qu'elle était déjà allongée sur le lit.

— T'aimerais qu'on m'envoie là-haut, hein, méfie-toi, je reviendrai, je suis malin.

Luigi aurait pu se dispenser de jouer, de risquer. Le Casteù et la maison de la place Pellegrini rapportaient gros. Mais il n'avait

jamais pu refuser de prendre quand il n'y avait qu'à tendre la main. Alors le camion était venu, cinq ou six fois en deux mois, s'arrêter la nuit, derrière l'entrepôt, les Annamites, leurs pieds nus claquant sur le ciment, transportaient les sacs de sucre et de riz. Souvent un sac manquait, mais c'était la règle du jeu. Et parfois l'on perd.

Desanti avait surgi dans le hangar, le revolver à la main, le secouant, hurlant, le visage rouge qu'éclairait une lampe-tempête, « salaud, enfant de putain ». Les Annamites laissaient tomber les sacs, s'enfuyaient. Luigi levait instinctivement le coude devant son visage, comme autrefois à Mondovi, il recevait un coup de crosse sur l'avant-bras, Desanti frappant à coups redoublés, « salaud, je vais te faire fusiller, douze balles dans la peau, fils de putain, le falot, tu vas l'avoir le falot ». Luigi était tombé par terre, cette peur, ces larmes, ces mots qu'il chialait « merde, merde, merde ». Le capitaine lui donnait des coups de pieds, « lève-toi ou je te tue ». Il l'avait poussé dans le bureau, le forçant à se mettre à genoux, les mains en l'air, prenant une bouteille, se mettant à boire « alors tu volais, macaroni, fils de putain, tu volais les Français, salaud ». Il brandissait son revolver, puis vers le matin, il s'était endormi, Luigi hésitant à se lever, s'interrogeant, s'enfuyant enfin, prenant un train pour Nice, arrivant au Casteù, Rose absente, une fille qu'il ne connaissait pas servant à sa place « Madame Rose, je sais pas, je viens tous les après-midi ».

Les gendarmes s'étaient présentés avant qu'elle rentre, passant les menottes à Luigi, le confiant aux autorités militaires de Marseille. Et là en quelques jours, on l'avait condamné, amnistié, désigné pour un régiment disciplinaire et encadré par les gendarmes avec une cinquantaine d'autres soldats, des zouaves, des chasseurs, des artilleurs, des cavaliers, on l'avait fait monter dans un wagon de marchandises. À Creil, « en bas », criaient les gendarmes sur le quai, sous une pluie d'aiguilles fines et glacées, le quai luisant, un écriteau indiquant « WC pour MM. les Officiers – Cabinets pour les sous-officiers – Latrines pour la troupe », le voisin de Luigi lui envoyant un coup de coude « non, tu la vois leur égalité et c'est pour ça qui faut crever » ; on leur avait distribué des capotes, un casque, un fusil mais pas de cartouches. Après, on roule encore, trains, camions, un officier bondit sur la plate-forme, l'étui contenant le revolver dégrafé, la main sur le ceinturon : « Vous les fortes têtes, vous pouvez vous racheter, on efface tout si vous faites votre devoir, sinon, si c'est pas ceux d'en face, c'est moi. » On les

avait dispersés dans des sections, qui tenaient une dizaine de mètres de tranchées, des trous d'obus, ce qui restait d'un fort. Soif, boue, la torsion de l'air qui arrache un soldat de la tranchée, le broie. Luigi s'enfonce, il mange de la boue, quelqu'un le secoue, le pousse sur le parapet, il résiste et l'autre cède, glisse le long des jambes de Luigi, s'étale dans la tranchée, dos fendu par un éclat. Le barrage d'artillerie, nuit, jour. Les brancardiers ont ramassé Luigi dans un trou d'obus. Sans doute avait-il été soulevé, projeté. Jambes criblées d'éclats, côtes défoncées, la main droite et l'avant-bras arrachés.

Les doigts qu'on cherche. Et pendant qu'on les cherche, on pense. L'hôpital donne sur un parc planté de peupliers et de frênes.

— Vous n'écrivez pas ? demande une bonne dame qui vient tricoter près des blessés. Voulez-vous que je le fasse ?

Luigi secouait la tête. Il souriait.

— Vous au moins, vous avez un bon moral.

Il montrait sa main gauche, il disait comme le caporal du poste de secours.

— Il m'en reste une.

Il faudrait beaucoup de temps pour qu'il réussisse à leur faire payer ces cinq doigts qu'ils lui avaient pris.

— Merani, répète Luigi alors que Rose continue de caresser son moignon, qu'elle n'a pas répondu, il te baise depuis quand ?

Elle s'écarte, elle rit, elle passe ses deux mains dans les cheveux, les dénoue.

— Quand ? mais tu…

Luigi rejette les deux oreillers, s'allonge. Il faut dormir sur le côté gauche.

— C'est pour ça que tu m'as fait envoyer là-haut ?

Elle crie, elle jure sur la tête de sa mère, de son frère.

— Il savait lui ? demande Luigi.

— Tu es fou, tu es fou, je vais lui dire.

— Tu vas te taire, dit Luigi, je suis revenu, alors tu te tais.

Il sourit.

— Je te crois, dit-il.

Par Merani, il va obtenir la croix de guerre. Ils sont les plus forts. Ils sont comme Carlo. Mais ils ont les flics, les gendarmes avec eux. Rose se couche, elle lui prend la taille à deux mains, puis lui embrasse la poitrine.

— Tu me crois, dit-elle, tu me crois hein ?

— Pourquoi je te croirais pas ?

Elle a deux seins. Il touche l'un avec l'avant-bras, l'autre avec les doigts. Ça manque une main.

36

Ritzen écoutait distraitement Merani. De temps à autre il se massait la cuisse, la plaie en se cicatrisant tendait la peau, provoquait des démangeaisons.

— C'est long, disait Merani, et nous avons cru à une guerre courte.

Il arpentait son bureau, soulevait les rideaux, laissait entrer la lumière claire de mai. Ritzen regardait les arbres du jardin, ces pelouses vertes parce que, avait dit Marguerite, l'hiver avait été pluvieux sur la côte. « Les hivernants ont été déçus, ils disent que la guerre a changé le climat. » Elle parlait lentement, sans humour, et lui s'appuyait sur elle, découvrant qu'à Antibes, à Cannes où ils allaient deux ou trois fois par semaine, l'atmosphère était celle d'une fête quotidienne, de-ci de-là parmi les jolies femmes, aux jupes courtes à volants, la tache bleue d'un uniforme et parfois l'impudence d'un pansement blanc.

— Vous tenez, bien sûr, continuait Merani, mais croyez-moi, le front est aussi à l'arrière, il passe par ici, mon cher Ritzen, par ici, et je me bats comme vous, sur un autre terrain.

Retrouver les soldats. Le régiment d'infanterie coloniale avait été presque entièrement massacré. L'artillerie prenant de plein fouet les tranchées, cinquante hommes parfois couchés d'un seul coup, d'autres enterrés vivants et ces trois fantassins qu'on avait crus perdus, qui avaient durant cinq jours frappé contre la paroi de leur abri enfoui, sortant enfin, couverts de sang, d'urine. Les montées sur le parapet alors que les fusées vertes signalaient le début de l'attaque, ces dix mètres qu'on ne parvenait pas à couvrir, les hommes tombaient, ne conquérant que la longueur de leurs corps, bras étendus devant eux comme pour s'emparer de davantage de terrain et ils restaient là. La nuit, alors que les mitrailleuses continuaient de balayer au ras du sol le champ de bataille, que les balles en s'enfonçant dans les corps morts faisaient un bruit mat, la nuit, entre deux rafales, les guetteurs que Ritzen rejoignait, disaient

« vous entendez, mon Commandant » des cris aigus, comme des pincements, « ils les bouffent, toutes les nuits. » Les rats, ripaille sous les capotes qui tremblaient, et l'un d'eux, vu parce qu'ils avaient lancé en face une fusée éclairante, alors qu'il sortait de la bouche d'un mort.

Une nuit de train. Ritzen était à Paris. Bertaud, blessé légèrement comme lui, et ils s'appuyaient l'un sur l'autre, disait alors qu'ils gagnaient leur hôtel sur les boulevards, près de la place de l'Opéra, qu'ils passaient devant le café de la Paix, uniformes repassés des officiers d'état-major, jeunes colonels la badine et les gants posés à côté d'un verre d'alcool, femmes qui croisaient leurs jambes, le buste orgueilleux.

— N'est-ce pas commandant, disait le capitaine Bertaud, ce qu'il y a de consolant, c'est qu'on est parfaitement sûr, si on sèche dans les fils de fer…

— Quoi Bertaud, quoi si on sèche ?

Ritzen avait été agressif, abandonnant le bras de Bertaud qui le soutenait, contraint de s'appuyer à l'une des tables du café de la Paix.

— Rien commandant, une réflexion optimiste, si on crève, ce ne sera pas pour le monde une perte bien sensible. Vous ne croyez pas commandant ?

Quelques jours à Paris, ces femmes qui bousculent Ritzen, qui parlent haut, un sac en bandoulière orné d'une cocarde tricolore, la jupe ballonnée, la cheville haut guêtrée et ces chapeaux en forme de casque, l'une d'elles qui regarde Ritzen longuement, elle a une badine à la main, silhouette provocante qui irrite Ritzen, et il n'a pas encore retrouvé son calme quand Clemenceau le reçoit dans son salon, le prenant par l'épaule.

Racontez-moi Ritzen, ces tranchées, je sais déjà, mais vous, l'état d'esprit du soldat, j'aimerais votre avis, un policier officier, vous êtes un spécialiste.

Clemenceau voûté dans sa veste d'intérieur à gros parements qui lui donne l'apparence d'un vieux dompteur, obstiné, intraitable.

— Un jour.

Il s'interrompt.

— Je sens cela Ritzen, ils feront appel à moi, Poincaré…

Il sourit.

— Vous devriez aller aux Noctambules, vous savez ce qu'on chante.

Clemenceau se mit à fredonner :

Quand Poincaré traverse l'avenue
Pour célébrer leur bonheur
Tous les électeurs
Se mettent à crier bien haut
Vive Clemenceau.

Il ferma les yeux.

— Vive Clemenceau, Ritzen, quand les chansonniers commencent, c'est un signe, le recours, je suis le recours, ils savent, et les généraux le savent, que je peux briser tous les complots, conduire la guerre jusqu'au bout, je l'ai dit au Sénat. Bien, Ritzen, Bien.

Il se frotta les mains.

— Vous avez senti l'atmosphère à Paris.

— Paris me donne envie de vomir, monsieur le Président.

— La fête, Ritzen, ils se vautrent là-dedans, ils veulent la paix et ils jouissent de la guerre, mais racontez-moi ?

— La fatigue, commence Ritzen, la lassitude, parfois la révolte, pas encore exprimée, mais on la devine, tout dépend de l'encadrement. Des offensives pour si peu de résultats, monsieur le Président, il y a parfois des conventions tacites avec l'ennemi de tranchées à tranchées, on ne se tire plus dessus, on laisse les corvées passer.

Clemenceau se lève, s'emporte.

— Voilà ce qu'ils obtiennent avec leur laisser-aller, le pacifisme jusqu'au front, la gangrène, s'ils m'appellent, croyez-moi Ritzen, d'abord vous viendrez près de moi. S'ils m'appellent nous balaierons cela, croyez-moi, ce qui manque c'est un souffle, une détermination. Ils se sont usés, Ritzen.

Clemenceau se frottait les mains, il raccompagnait Ritzen jusqu'à l'antichambre.

— Je ne vais pas au Sénat aujourd'hui, être absent, un bon moyen d'être présent. Poincaré, vous l'avez vu, avec sa tenue de chauffeur de taxi ? Ridicule.

Il prenait le bras de Ritzen.

— Patience, Ritzen, on les aura.

Il clignait de l'œil, les sourcils blancs recouvrant ainsi toute la paupière. Peut-être était-ce le lent travail de la cicatrisation de la

blessure, la fatigue des mois de front, mais Ritzen retrouvant le boulevard, des jeunes gens qui d'une marche ondulante, hanche contre hanche, traversaient la chaussée, elle, la tête sur l'épaule du jeune homme, lui, tenant la fille par la taille, Ritzen s'immobilisant pour les suivre du regard, sentant la lassitude l'envahir. Ce vieillard satisfait et résolu, ces jeunes gens, la classe 17 qu'il avait vue monter au front, à peine plus vieux que ses fils et si la guerre durait, Pierre bientôt… Il avait croisé la colonne de gamins dans une forêt dont tous les arbres étaient émondés par les éclats d'obus. Ils marchaient vers les premières lignes, déjà épuisés, la peur creusant leurs tempes, léchant leurs lèvres, flanqués par des sous-officiers. Certains faisaient encore les farauds, d'autres trébuchaient à chaque motte de terre.

Plus tard Bertaud avait dit à Ritzen que ces jeunes classes avaient eu 80 à 100 pour cent de pertes « chair trop tendre, mon Commandant, du beurre, ça fond ».

Après ces quelques jours passés à Paris Ritzen avait pris le train pour Antibes. Premières classes, wagons-lits, les employés de la Compagnie s'excusant de ne pas lui trouver une place. « Vous n'avez pas réservé, mon Commandant ? Il n'y a aucune chance, en cette saison, tout est retenu un mois à l'avance. »

Il s'appuyait sur sa canne, un couple interrompait l'employé, tendant les tickets jaunes de la réservation. Coup de casquette de l'employé : « Bien sûr Madame. » Ritzen restait seul sur le quai, décidait de monter, s'installait dans un compartiment, l'employé renonçant à l'en déloger : « Vous verrez le contrôleur, moi… » « Fous-moi le camp » hurlait Ritzen. Sa main s'était machinalement portée à l'étui du revolver, ce geste qu'il avait eu, en arrière des lignes, quand on l'avait nommé au 17e régiment d'infanterie, la douzième compagnie refusant d'avancer, Bertaud, c'était leur premier contact, l'ayant rassemblée au carré et Ritzen faisant un pas vers les soldats :

— Capitaine, je vous donne ce troupeau, vous en referez une compagnie digne des chefs qui sont tombés. Je vous rappelle votre droit et votre devoir : vous les ferez obéir. Par tous les moyens.

Une voix sur les rangs : « Salaud. » Ritzen avait donné un coup de revers de la main. L'homme roule sur le sol. Son voisin empoigne son fusil, menace : « Vous avez dix secondes pour tirer, après je vous tue » dit Ritzen. Le soldat baisse son fusil, Ritzen la main sur

l'étui du revolver ne sort pas son arme. Il crie : « Présentez armes ! » Le soldat tombé se relève, se met au garde-à-vous, pleure. Le soir, la compagnie montait au front.

Antibes, Cannes, Nice, les lauriers, les pousses vertes des platanes qu'on a taillés cet hiver. Pierre qui disait : « Je veux m'engager, Papa ! » Que répondre ? Ces hommes qui discouraient sur la Croisette en costume de flanelle blanche et les femmes quelques pas derrière eux, leurs bracelets sur les longs gants de peau qui montaient jusqu'au coude.

Un rêve, un cauchemar. D'où viennent donc ceux qui meurent ? Qui se bat ? On avait ouvert un court de tennis, non loin du fort carré d'Antibes. Ritzen le matin longeait les quais du port, la plage, il réapprenait à marcher sans sa canne, et il s'asseyait face au court de tennis. Deux jeunes couples se font face, la détente des muscles, ces balles qui claquent sur les raquettes, les cris de joie et la sonnerie d'un clairon là-bas, dans la cour du fort. Marguerite s'étonnait :

— On dirait que tu as hâte de partir, disait-elle.

Simple la guerre. Heureux le soldat. Une ligne qu'il faut tenir et au delà de laquelle on meurt. Des hommes qui doivent ensemble écarter les barbelés, courir et se terrer.

Ritzen s'était rendu à la préfecture, à l'hôtel de police. Des hommes aussi se terraient. Comme la vermine dans les plis des tricots qu'au repos, on enlevait enfin, et l'on se grattait torse nu au soleil. La joie de se gratter. D'écraser la vermine. Ritzen en sortant de chez le préfet avait croisé Merani : « Mais vous êtes là ! Je veux absolument vous voir, disait le député, déjeunons chez moi, en tête à tête, Elisabeth, je ne la vois plus, elle est à l'hôpital, au Negresco, à l'hôtel Impérial, je ne sais où, vos blessés font des ravages dans le cœur des femmes, compensation, compensation. »

Durant le déjeuner, Merani n'avait pas cessé de parler, multipliant les questions, mais reprenant avant même que Ritzen ait pu répondre.

— Vous avez rencontré Clemenceau, n'est-ce pas ? Je suis bien renseigné, je l'ai vu aussi.

Il servait à boire.

— C'est un vin…

Il claquait la langue.

— Vous n'en buvez pas comme cela sur le front, croyez-moi, donc Clemenceau, cette fois-ci, si Poincaré fait appel à lui, je marche avec,

et d'ailleurs comment le Président ne pourrait-il pas l'appeler ? Les socialistes nous ont lâchés. Ils sont repris par leur démon : Révolution. Conférence internationale, Karenberg était à la première, le préfet m'a montré le rapport, mais vous étiez encore là, je crois, je ne sais plus, c'est en tout cas une course de vitesse.

Il entraînait Ritzen dans le bureau.

— C'est long, vous comprenez, nous sommes partis pour une guerre courte, vous tenez bien sûr, mais mon cher Ritzen, je me bats pour vous, sur un autre terrain, le front est aussi à l'arrière, il passe par ici.

Ritzen se massait la jambe, la peau de l'aine aux genoux, picotement, démangeaison, douleur dans l'os et pourtant l'éclat avait déchiré la cuisse superficiellement.

— Et la chute du Tsar, vous avez vu ? Quelle secousse ici, tous les Karenberg et autres triomphent, n'est-ce pas, les premières grèves Ritzen, dans les manufactures qui travaillent pour l'armée, même les femmes, nous n'avions pas vu ça depuis 14.

Ritzen se levait.

— Oui disait-il, c'est long.

Merani se penchait vers Ritzen.

— Clemenceau me dit qu'il vous appellera auprès de lui. Si…

— Si je suis toujours vivant, disait Ritzen en l'interrompant. Merani décontenancé grimaçait.

— Allons, allons, Ritzen, pas vous, commença-t-il.

— On meurt sur le front, monsieur le Député.

Merani, l'expression figée ne sut que répéter :

— Allons, allons, Ritzen.

Puis comme Ritzen ouvrait la porte il prit sa main :

— Vous savez bien que rien ne vous oblige, dit-il à mi-voix.

— Rien, dit Ritzen en retirant sa main et en saluant militairement.

Il partit deux jours plus tard, rejoignant son nouveau régiment au cantonnement le 27 juin. Bertaud avait installé le poste dans l'école du village abandonné, l'un des seuls bâtiments à conserver une portion de sa toiture. Un sous-lieutenant faisait chauffer du café sur un réchaud à alcool. Le colonel Riland venait de partir et Bertaud tendait une note de service en provenance du Quartier Général :

QG 22 juin
Armée télégraphie le 22 juin sous le n° 7518/11

1° Un individu a transmis à toutes les escouades d'un régiment d'infanterie, sous adresse impersonnelle : « aux poilus de cette escouade » une carte postale sous enveloppe portant au recto : « Camarades, souvenez-vous de Craonne », et au verso un texte engageant à déposer les armes fin juillet, et signé « les camarades du 108 – 116 – 74 – 6 – 293 – 36 – 62 – 52 » avec prière de transmettre à d'autres régiments.

2° Faites saisir dans bureaux payeurs toutes correspondances de cette nature, et envoyez-les au 2e bureau de l'armée.

3° Faites vérifier si un certain nombre de ces lettres n'ont pas déjà été distribuées ou saisies dans les unités sous vos ordres.

Notifié pour exécution
Le général PAQUETTE *commandant le 18e CA.*

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Ritzen.

Il posa la note de service. Le sous-lieutenant lui tendait un quart de café. Quand il fut sorti Bertaud commença à parler.

— C'est un instituteur, dit-il, en désignant la silhouette du sous-lieutenant qui traversait la rue, on ne sait jamais.

Depuis le départ en convalescence de Ritzen, des soldats avaient refusé de monter en ligne. « Permissions, croix de guerre » criaient-ils dans les cantonnements. Ils s'étaient emparés de voitures, avaient roulé vers l'arrière, debout sur les marchepieds, criant : « Vive la sociale, à bas l'armée, n'allez pas vous faire tuer. »

— Riland, continuait Bertaud, a essayé de ramener le calme, puis il a réuni le conseil de guerre, huit poilus condamnés à mort, impossible d'exécuter la sentence, le régiment était prêt à se rebeller. On les a changés d'unité.

Bertaud reversait du café.

— Encore du café, mon Commandant ?

— Depuis ? demanda Ritzen.

— Plus calme. Un lieutenant du 118e me disait qu'ils ont fusillé trois mutins et le caporal clairon qui avait sonné le rassemblement, comme ça ; il y en a un qui s'est enfui au moment où on l'attachait au poteau, on a mis deux jours à le retrouver, je crois qu'on l'a abattu sur place.

Ritzen lui tendit son quart.

— Je mets un peu de gnôle, mon Commandant ?

Ritzen laissa Bertaud lui verser une rasade d'alcool couleur rubis et qui sentait la pomme sure.

37

Un fossé, un taillis, éviter les routes, gagner la forêt, courir vers Paris, là-bas les copains, écrire à Françoise, un peu de fric, puis descendre, le Jura, on disait que la Suisse par les sentiers c'était facile, écrire à Françoise après, de la Suisse, elle arriverait de Nice, avec du fric, elle aurait vendu les meubles, elle pourrait en tirer combien ?

Clément sauta un trou d'obus, au fond, un corps replié, ou bien simplement un tronc d'arbre sur lequel était accroché une capote.

La forêt, là-bas, en marchant la nuit, toujours vers l'ouest.

Il enleva sa vareuse tout en courant, avançant plié en deux parce qu'il était sur le plateau crevé de trous d'obus et qu'ils devaient le voir, et ils allaient pas le lâcher, les gendarmes s'y mettraient, il aurait dû…

Merde, c'est toujours après qu'on se dit qu'on aurait dû se planquer avant, passer en Italie, foutre le camp vers le Piémont, mais il s'était laissé prendre comme un con.

Tous des cons !

Il s'arrêta, se glissa dans un trou d'obus, riant silencieusement, un hoquet secouant sa poitrine sans qu'il puisse le contenir. Les autres, déjà, sûrement, des sacs qu'on recouvre de terre et les copains qui baissent la tête, qui chient dans leur froc.

Pourquoi ils se dégonflent toujours ? Pourquoi toujours les mêmes ? Hoquet comme des sanglots.

Dégonflés.

S'il pouvait leur crier, les prendre un à un, les regarder, leur dire « alors toi aussi, tu chies dans ton froc, toi aussi tu préfères remonter au casse-pipe, mais qu'est-ce que t'as là ».

Clément se remit en marche dans la nuit. Calmement. Une nuit de juin avec vers l'horizon les boursouflures orangées des préparations d'artillerie.

Un jour de vie, merde, ça compte.

Avant, un jour, c'était l'installation d'une villa à Cimiez, ou à Gairaud, les baguettes, les interrupteurs, « ça marche », il appuyait, lumière, et le petit Revelli qui lui clignait de l'œil.

Un jour…

À quoi ça sert de savoir, puisqu'on crève, ils vous crèvent. Et c'est toujours les mêmes.

« Je vous emmerde, mon Colonel. »

Petite moustache blonde sur une peau rose. C'est toi qu'il faudrait prendre à la fourchette et tu giclerais comme une saucisse. Il hurle encore au souvenir des officiers du Conseil de Guerre : « Je vous emmerde. »

Clément se remit à courir. La forêt était proche. Il lui semblait entendre derrière le rebord du plateau des voix. Il sauta une dénivellation, se reçut mal.

La patrouille l'avait aperçu. Le sergent le montra au lieutenant :

— Il a l'air de se traîner, mon lieutenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Le lieutenant prit son pistolet.

— Finissons-en !

Il tira le premier. Puis le sergent et les hommes. Un soldat alla chercher la plaque et les papiers. Mais on laissa le corps. Il y avait tant de morts déjà sur le plateau.

38

« Ne plus parler », écrivit Karenberg dans son journal.

Dans l'après-midi il avait rencontré Merani dans le hall de l'hôtel Impérial. Des mois qu'il ne voyait plus le député, il avait tenté de l'éviter, essayant de retourner dans un salon, mais Merani lui prenait le bras avec le geste protecteur et assuré de l'homme politique.

— Votre sœur, mon cher, fait ici un travail, une œuvre…

Les blessés rentraient. Un grand officier de chasseurs, tête nue, un cercle blanc couvrant ses yeux, la vareuse déboutonnée, passait près d'eux, s'appuyant au bras de Germaine Girard, l'épouse du maire en robe noire, une tache rouge sur le côté de sa poitrine. Merani la salua.

— Le deuil de son fils et sa décoration, chuchotait-il, nos femmes sont admirables, Karenberg, stoïques, il faut parfois plus de courage…

Helena avait interrompu Merani, présenté le major Delvail, un officier blond, légèrement voûté, qui portait une blouse blanche flottant sur son uniforme.

— Le major Delvail, disait Helena, excusez-moi Docteur le major voulait…

Il serrait la main de Karenberg, la secouant et Karenberg, souriant, laissait son bras aller, parce que Delvail rougissait comme un jeune homme qu'on présente au père de sa fiancée. Il avait une trentaine d'années et selon Peggy était l'amant d'Helena, rêvant de l'épouser sitôt la guerre finie.

« Une passion » expliquait Peggy, « je n'ai jamais vu Helena comme cela, elle est… Peux-tu comprendre ? Une femme, continuait Peggy, surtout Helena, a besoin d'aimer. Gustav, elle l'a épousé si vite, trop vite. Avec Nathalie, elle n'a pas su, pourquoi ? Ce major, tu le rencontreras, c'est un peu comme son fils, il te ressemble aussi, elle a besoin de donner, de se dévouer, et Gustav… ».

Delvail se tenait devant Karenberg, regardant Helena, Merani, incertain sur ce qu'il fallait dire ou faire et Karenberg cessa de sourire. Trop jeune, trop frêle Delvail pour la force d'Helena.

Karenberg observa sa sœur, cependant que Merani interrogeait avec une bienveillance ironique le major. Helena avait coupé ses cheveux, ce qui la rajeunissait, mais à bien la regarder, Karenberg découvrait la boursouflure du visage. La peau quand elle ne levait pas la tête, formait des rides sous le cou. De temps à autre, Helena portait la main gauche à sa gorge, comme si elle eût voulu les masquer ou bien en caressant son cou, les faire disparaître. À moins, parce que le visage devenait rouge, que ce ne fût le retour de ces étouffements, la gorge prise, l'envie de vomir.

— Charmant ce petit major, dit Merani après qu'Helena et Delvail se furent éloignés.

Il se retourna et Karenberg suivant son regard, vit sa sœur très cambrée, entrer dans le salon, le major voûté, s'effaçant pour la laisser passer. Karenberg, un instant oublia la présence de Merani, il imagina, Nathalie courant derrière sa mère. Pourquoi Helena avait-elle refusé de donner cette force qu'elle avait à sa fille ? Gustav aussi était responsable, ou la guerre ou…

— Vous ne m'écoutez pas, dit Merani !

Karenberg s'excusa, Merani riait, ils étaient sur le perron de l'hôtel Impérial, face à la Baie.

— Je disais que la guerre, parfois, commença Merani.

Mais il s'interrompit, découvrant le visage tendu de Karenberg.

— Eh bien, la guerre…

— Mon cher…

Il tenta de saisir le bras de Karenberg mais celui-ci s'écarta et, loin l'un de l'autre, ils descendirent les escaliers de l'hôtel, traversant en silence la chaussée, commençant à marcher sur le trottoir de la Promenade, au bord de la mer, Merani reprenant :

— Mon cher, vous et moi, nous sommes en désaccord sur la guerre et sûrement à propos de bien d'autres choses, mais pourquoi s'emporter ? Regardez !

Ils avançaient vers les jardins et l'embouchure du Paillon, le soleil couchant se décomposant en facettes roses sur les vitres des villas basses du quai des Ponchettes et des immeubles adossés à la colline du château.

— Ce pays, Karenberg, je vous assure chaque jour la lumière est différente, je ne pourrais pas vivre ailleurs.

— Et mourir ?

Merani s'immobilisa.

— Voilà bien le russe, dit-il en riant, vous êtes comme les Italiens, le grand air de l'opéra n'est-ce pas ? Eh bien, oui la mort, si vous étiez médecin, vous sauriez que c'est le phénomène le plus banal, le plus…

— Combien de morts depuis août 1914, Merani, combien, dites-moi un nombre !

Merani se remit à marcher.

— Vous voyez, vous vous emportez, comme si j'étais…

— Je ne m'emporte pas, dit Karenberg, je vous accuse.

Merani s'exclama. Son visage le plus souvent souriant s'était figé. Les yeux, comment Karenberg n'avait-il pas vu ces yeux, petites boules grisâtres, sans expression.

— J'aurai dû m'en douter, vous êtes un fanatique, Karenberg.

Karenberg voulut s'éloigner mais Merani se plaça devant lui, agressif :

— M'accuser, mais de quel droit ? Un peu de modestie, mon cher, ce sol…

Merani tapa du pied à plusieurs reprises, nerveusement.

— Nous vous avons accepté ici, vous êtes français, vous avez des devoirs. La Russie vous est ouverte, j'imagine ? Vos amis…

— Vous faites la guerre avec des mots, dit Karenberg, c'est facile.

— Je ne vous permets pas !

Merani s'avança jusqu'à toucher Karenberg qui eut un geste pour montrer l'hôtel Impérial.

— Ils donnent autre chose ! dit-il.

Il se détourna et commença à marcher dans la direction opposée, à grands pas, les mains derrière le dos, recevant en plein visage l'éclat rouge du crépuscule dont on dit qu'il signifie la guerre et le sang.

Il retrouva l'hôtel Impérial à la nuit tombée. Les notes d'un piano, une voix de femme et à une fenêtre la silhouette d'un fumeur, peut-être cet officier au cercle blanc autour des yeux.

Il traversa, grimpa les marches, Helena était assise à la réception, la tête comme ployée. Elle devina sa présence, son visage levé se transformant, il dit seulement :

— Je repassais… je… ça va ?

— Bien sûr, dit-elle en venant vers lui, qu'est-ce qu'il y a ?

Il dit quelques mots, parla de Merani, la quitta vite. Comment lui dire cette phrase dont il ne réussissait pas à se défaire, chacun de ses pas la martelant : « Helena, j'ai peur que tu meures, Helena tu vas mourir. » Cette route qu'elle avait prise, refusant Nathalie, ces blessés autour d'elle, le choix de la mort au lieu de la vie, le jeu d'abord, puis cette passion pour le major. L'impossible, toujours. Il vient un moment où après avoir posé sur le tapis toutes les plaques puis les bijoux, c'est soi-même que l'on joue.

Karenberg avait marché jusqu'au port, il prit à gauche vers le château, l'avenue Emmanuel-Philibert, retrouva Sauvan à la Bourse du travail, s'assit en face de lui, feuilletant les brochures que Sauvan lui tendait.

— Ça repart, disait Sauvan, regarde ce que me passe Piget.

Le directeur de l'école de la rue Saint-François-de-Paule, recevait d'un couple d'instituteurs, les Mayoux, des tracts *Pour la reprise des relations internationales*. Des syndicalistes de Bourges écrivaient à Sauvan que dans les usines d'armement, les ouvriers griffonnaient sur les murs : « À bas la guerre », se rassemblaient dans les cours et malgré les gendarmes, les exhortations des contremaîtres, criaient : « Vive l'internationale ouvrière, vive la révolution russe. »

— Ça repart, Karenberg, répétait Sauvan.

Il proposait de créer un Comité de soutien aux ouvriers et aux paysans de Russie.

— Tu pourrais le présider, disait-il.

Puis il s'interrompait, regardait longuement Karenberg.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— D'accord, dit Karenberg en se levant, d'accord pour le comité.

Tous ceux qu'il avait rencontrés dans la librairie de la rue des Carmes, ceux de Zimmerwald, avaient rejoint le pays des forêts et des fleuves. Les paysans de Semitchasky, mobilisés, avaient jeté leur fusil dans les fossés, pris d'assaut les gares, et s'entassant dans les wagons, ils avaient roulé vers l'est, vers Semitchasky. Peut-être avaient-ils forcé les portes du château, brisé les vitres, et maintenant ils traînaient dans les salons leurs bonnets de fourrures enfoncés jusqu'aux oreilles, les longues capotes salies par le voyage battant leurs bottes de cuir.

— Tant mieux, dit Sauvan.

Il se leva, prit Karenberg par l'épaule, l'accompagna, descendant avec lui l'escalier.

— On a tous nos problèmes, murmura-t-il.

Ils restèrent un moment sur la chaussée, côte à côte, Sauvan allumant une cigarette, s'adossant à un platane. Le haut du mur de soutènement qui entourait la colline du château dressait devant eux une barre noire comme celle d'une falaise.

— Clément, dit Sauvan, tu l'as peut-être rencontré, un électricien, lundi sa femme a reçu l'avis.

Karenberg prit à son tour une cigarette. Il ne se souvenait pas de Clément. Mais cet officier de chasseurs, aveugle.

— J'ai vu Merani, dit-il, il m'a invité à rentrer en Russie, on m'expulsera peut-être.

— Ce doit être beau de gagner, dit Sauvan à mi-voix.

— Ce comité, demanda Karenberg, quand ?

— Quand tu veux.

Ils se saluèrent d'un geste de la main, Sauvan écrasant sa cigarette contre le platane, mettant le mégot au-dessus de l'oreille. Karenberg s'éloignait, retrouvant cette phrase « Helena, tu vas mourir ».

Quand il rentra Jean était déjà couché, Peggy lisait, montrant le jeu d'échecs, disant « il t'attendait », elle avait posé le livre ouvert sur le bras du fauteuil.

— Difficile à supporter, dit-elle en le montrant.

Il avait lu *Le Feu* en une nuit. Les mots de Barbusse, ces hommes qui attendent le signal de la mort et du meurtre entraient en lui comme un gaz dans la poitrine.

— La meilleure littérature possible en ce moment, dit Karenberg.

Il s'assit à son bureau.

— Mais encore de la littérature. En ce moment…

« Ne plus parler » Karenberg trace ces mots dans son journal. Le referme. Ne plus écrire. Des actes ou des phrases – explosions qui poussent les hommes à agir comme on pousse une pierre, pour qu'elle roule sur la pente.

Peggy se lève, prend le livre.

— Je te laisse, dit-elle.

Il la retient par le poignet, la force à s'asseoir sur ses genoux, se calme parce qu'elle s'abandonne contre lui, ses cheveux couvrant la bouche de Karenberg, et il les embrasse.

— Si je partais les rejoindre, dit-il, Jean serait là-bas un exilé, je ne veux pas. L'exil, même en Russie…

Elle se pelotonne les mains jointes devant la bouche comme une petite fille. Il la berce, peut enfin dire ce qu'il porte en lui.

— Helena me fait peur, commence-t-il, ce refus de Nathalie, ces blessés autour d'elle, l'excès toujours, aujourd'hui je la regardais…

Peggy passe son bras autour du cou de Karenberg.

— Elle vit comme elle peut vivre, tu ne pourrais pas la changer, dit-elle.

Il hésite, murmure :

— Je la vois morte.

Elle met une main sur sa bouche, le contraint à ne pas répéter. Elle dit :

— Viens, je suis sûre que Jean ne dort pas.

Peggy entraîne Karenberg.

— Il t'attend…

Elle lui tient la main et va devant lui, vers la chambre de leur fils.

39

Les mots s'entrecroisent, les phrases de Pierre et la péroraison de Clemenceau : « J'ai dit que j'avais ton consentement et comme tu

es connu ici, écrivait Pierre Ritzen, cela n'a fait aucune difficulté, j'ai pu immédiatement signer mon engagement et après trois semaines d'instruction je suis sorti premier du peloton. Nous allons monter au front. »

La lettre de son fils est ouverte sur les genoux de Ritzen assis dans une tribune du Palais-Bourbon, il n'a pas besoin de la regarder mais il faut qu'elle soit là devant lui, si ancienne déjà, près de six semaines, et tant de fois le temps de mourir, de n'être plus que cette forme accroupie près du parapet, le dernier mort que Ritzen a vu avant de quitter le front pour Paris, ce sous-lieutenant dont Bertaud se méfiait et qui maintenant, la peau du visage noircie, sent mauvais. Dès que la brise souffle, elle porte vers la tranchée l'odeur de mort. « Qu'est-ce que l'on peut faire, mon Commandant ? Ils nous attendent, si on essaie de l'enlever, ils vont nous avoir, Lombard a déjà failli. »

Rien à faire qu'à laisser pourrir l'instituteur qu'une balle a figé, les bras tendus devant lui, les mains accrochées aux barbelés. Le guetteur qui s'installe le visage contre le parapet, s'entoure la bouche et le nez d'un chiffon : « Il pue, mon Commandant. »

Pour finir, Ritzen a envoyé deux grenades. Des morceaux d'étoffe s'accrochant au parapet avec des lambeaux de chair.

Ce pourrait être Pierre, mon fils.

Clemenceau, voûté, la peau du visage jaunie, les sourcils masquant le regard, les mains accrochées au rebord de la tribune, parle : « Un jour, dit-il, de Paris au plus humble village… »

— Dix-huit ans, qu'avait-il besoin ?

Il écrivait : « Je veux être digne de toi. Maintenant que la session exceptionnelle du baccalauréat a eu lieu, je ne pourrai accepter de continuer des études alors que tant de mes aînés sont tombés au champ d'honneur ou risquent leur vie. »

« Je sais qu'il faut tout donner à la patrie. Je suis ton fils. Je m'appelle Ritzen et je veux combattre pour que l'Alsace soit libre un jour. Toi tu peux me comprendre. Il faut expliquer cela à Maman qui évidemment pleure. »

Les députés applaudissent. Rafales.

« Des rafales d'acclamations, continue Clemenceau, accueilleront nos étendards vainqueurs, tordus dans le sang. »

L'ont-ils vu le sang ?

Caporal ou sergent celui qu'une balle avait atteint à la gorge ? On avait posé sa tête sur des paquets de pansements qui rougissaient et

l'infirmier avait crié : « Merde, il va tout nous bouffer, foutez autre chose, vous voyez bien qu'il va crever. » On n'avait trouvé que du pain à mettre sous sa tête. Du pain bientôt comme trempé dans du vin rouge.

« Nos étendards tordus dans les larmes, reprend Clemenceau, déchirés des obus, magnifique apparition de nos grands morts. »

Les morts recroquevillés, tassés, comme une éponge serrée dans la main.

Ritzen se leva alors que Clemenceau continuait à parler : « Ce jour il est dans notre pouvoir de le faire… » disait-il.

— Qu'est-ce qu'il y a, demanda Yveton, le chef du cabinet du ministre de l'intérieur, vous n'attendez pas ?

— Ma blessure, dit Ritzen, il faut que…

La cuisse lui faisait effectivement mal comme si la plaie se déchirait à nouveau. Il fit quelques pas en boitant dans les couloirs de la Chambre, la lettre de Pierre toujours ouverte dans sa main, les applaudissements déferlant, sans doute pour saluer la fin du discours.

Peu après des groupes se formèrent dans les couloirs. La séance ne reprenait qu'une heure plus tard pour le vote de confiance. Ritzen aperçut Merani, le visage empourpré, mais il l'évita, incapable ce soir de supporter les amertumes, les enthousiasmes du député de Nice qui allait expliquer encore qu'il fallait au pays la poigne d'un jacobin comme Clemenceau et qu'il s'étonnait que lui Merani n'ait pas été pressenti pour le ministère de la Marine, les intrigues, les…

Pierre avait peut-être rejoint les premières lignes par ces tranchées profondes où l'on se perd. La terre retournée est faite de casques et de crosses, d'os et d'acier. En passant, les jeunes soldats n'osaient pas comprendre qu'ils s'enfonçaient dans un pays carnivore. Ils avançaient en file, se serrant les uns contre les autres, colonne moutonnante.

Ritzen rentrant chez lui dans les deux pièces sombres que le Ministère avait mises à sa disposition, s'aperçut qu'il avait gardé la lettre de Pierre à la main, tout au long du boulevard Saint-Germain, balayé par une pluie intermittente.

Il la posa sur le bureau, écartant du bras les dossiers, les rapports confidentiels des préfets, des officiers de renseignement

qui écrivaient, « Le moral de la troupe doit être incontestablement la préoccupation majeure du gouvernement. La lassitude… ».

Ritzen défit ses jambières de cuir, prit une feuille de papier qu'il lissa du plat de la main : « Mon cher Pierre… »

Il fallait dire : « Ne meurs pas. »

Il fallait dire : « Cette terre est déjà trop grasse, que lui apporterait ta vie ? »

Ritzen raya une phrase. Comment écrire ne meurs pas ? Il prit une autre feuille.

« Mon cher Pierre. »

« Je ne reçois ta lettre qu'aujourd'hui. Elle m'a suivi du bataillon jusqu'à Paris. Je viens d'assister à la séance d'investiture du président Clemenceau. Tu sais que de nombreux liens m'attachent à lui, et il y a dans ce vieillard de soixante-seize ans l'énergie d'un jeune homme. Il est indomptable et conduira le pays à la victoire, j'en suis sûr… »

Ne meurs pas.

Les phrases étaient des barreaux scellés que Ritzen ne réussissait pas à écarter. À peine s'il réussissait à passer une main, à écrire :

« Maman, tu le sais, a été très affectée par ton engagement. Je te demande de veiller sur toi, de penser à elle. La Patrie aura besoin demain de jeunes hommes comme toi. »

La patrie, cette jubilation de Clemenceau quand Ritzen l'avait revu « Je vous l'avais dit, Ritzen, il fallait qu'ils plient et maintenant nous allons nettoyer tout ça, Malvy, Caillaux, Messieurs les anciens ministres, Messieurs les pacifistes, nous allons avoir leur peau, Ritzen, fini la fête ».

La fatigue broyait la nuque de Ritzen, faisait battre les tempes comme si le tambour roulait proche. Tant de bruit quand le couperet tombe sur le cou d'un assassin et voici que des milliers…

Il les avaient vus ces nettoyeurs de tranchées affectés au bataillon avant l'attaque. On leur distribuait des couteaux de bouchers. Ils se tenaient à l'écart, buvant leur gnôle à même la gourde. Quand la vague d'assaut était passée au-dessus de la ligne ennemie, ils arrivaient, silencieux, faisant le guet à la sortie des abris, l'avant-bras dressé, prêt à frapper entre les omoplates, à pousser le corps de la main gauche pour que le soldat suivant…

Ritzen feuilleta quelques dossiers, s'attarda à celui qui concernait les Alpes-Maritimes, reconnaissant des noms, Sauvan,

Karenberg, Piget, puis il s'endormit, le visage sur l'avant-bras, couvrant ainsi la lettre qu'il venait d'écrire à son fils.

Le concierge apportant les journaux le réveilla.

— Ça va changer, mon Commandant, Clemenceau, ceux qui voudront pas, douze balles dans la peau, il fallait ça, hein ?

La confiance avait été votée par 418 voix contre 65. Ritzen commença à se raser. La concierge, une femme lourde aux cheveux gris, marchant les jambes raides, vint lui préparer le café, marmonnant, l'interpellant :

— Tous ces jeunes quand même, disait-elle, je suis patriote, mais les vieux, c'est facile. C'est prêt, Monsieur.

Elle versait le café, s'attardait.

— Elle finit pas, et ça…

On frappa. Un officier, une enveloppe bleue, l'écriture violette.

« Commandant Ritzen, ministère de la Guerre ».

S'il était mort ?

Ritzen posa le pli près de la tasse.

— Votre fils, demanda-t-il.

— Heureusement, nous on a que des filles, mais y a leur maris, vous comprenez. Vous vous êtes coupé !

Il sentit le long de sa joue que la fine entaille qu'il s'était faite en se rasant, s'était ouverte. Il prit une feuille de papier à cigarette, la colla sur la plaie, puis il renvoya la concierge.

S'il était mort ?

Il remit sa vareuse d'uniforme, la boutonna, serra son ceinturon, plaça ses jambières. Enfin il ouvrit le pli, ne lut qu'un mot : « évacué » puis la phrase « Caporal Pierre Ritzen, blessure sans gravité, évacué ».

« Bien, bien » dit Ritzen à haute voix.

Il aspira une grande bouffée d'air, déchira la lettre qu'il destinait à son fils.

Il prit une feuille de papier, essaya d'écrire mais sa vue se brouillait et sa main tremblait.

40

Les chiens jaunes, leurs côtes déchirant la peau chaque fois qu'ils aboyaient, se jetaient en avant, une dizaine, leurs aboiements

cernant Dante Revelli dès qu'il apparaissait à l'entrée du village. Il prenait le gourdin à deux mains et avançait vers les chiens qui ne cédaient que pas à pas. Quand il était au milieu du village, les chiens tournaient autour de lui et bientôt il lui fallait marcher à reculons.

Des Arabes enveloppés dans leurs burnous blancs ne levaient pas la tête. Entendaient-ils, voyaient-ils ? Ils étaient assis à même le sable, le dos appuyé à leur masure de torchis, et Dante, tout en observant les chiens, en zébrant l'air de son gourdin, les regardait, les interpellait parfois : « Hé, toi, hé ! » Les chiens couvraient sa voix, ne cessaient d'aboyer qu'au moment où il avait atteint la piste, à plus de trois cents mètres des dernières maisons du village. Il les voyait faire demi-tour, s'éloigner de leur démarche sautillante, le corps en biais, efflanqués sur leurs hautes pattes.

Dante mettait son gourdin sur l'épaule droite comme un fusil et tenant la musette de la main gauche, il marchait vers le poste.

Cinq à six cents mètres de piste, bande blanchâtre de pierres cassées qui entaillaient le cuir, réfléchissaient le soleil et Dante apercevait les deux baraques de brique, le hangar qui abritait les moteurs, les cinq figuiers, dont le tronc, comme écrasé par la chaleur s'était alangui en lourdes branches à ras de terre. Terre dure comme une pierre grise et qui formait cette zone Sud du cap Bon au delà de laquelle commençait, après des oliviers, la mer. Quand il se levait le matin, il ne voyait que cette étendue brillante qui entourait le poste, les figuiers comme les mâts tordus d'un navire échoué.

Giocondi, le second maître mécanicien du *Cavalier*, le rejoignait peu après, la pièce où il dormait étouffante dès que le soleil frappait la tôle ondulée qui formait le toit. On les avait débarqués du *Cavalier,* affectés à l'entretien de cette pompe isolée au milieu d'une zone sèche. Une chaudière avait explosé, crevant la coque du destroyer, blessant deux hommes grièvement et la réparation à l'arsenal de Bizerte pouvait durer trois ou quatre mois. Jarrivon avait dispersé une partie de l'équipage. Les fortes têtes en Tunisie, le reste à bord, quelques-uns en permission. Raffin avait eu de la chance, il avait quitté Bizerte avec un transport de troupes rejoignant Marseille : « 21 jours de perm », « je passe par Nice, je te jure » avait-il dit à Revelli.

Deux mois déjà, à attendre que la nuit tombe comme une eau froide qui, tout à coup, fait frissonner. Giocondi dormait toute la journée, ne se réveillant qu'au moment où le soleil l'atteignait, cherchant un nouveau coin d'ombre, contre un mur, ou bien

accrochant le hamac entre les branches d'un figuier. Il avait dit à Dante « je m'occupe de la machine, fais à bouffer ».

L'intendance leur donnait quelques francs par jour, une fortune pour les Arabes du village. Dante leur achetait du lait de chèvre, du fromage, de la viande de mouton, des oignons, des olives. Il s'installait torse nu devant le fourneau, découvrant dans sa mémoire des gestes qu'il n'avait jamais appris, façon de couper les oignons, de les jeter dans l'huile, de les retourner au moment où ils commencent à roussir. « On dirait que t'as fait ça toute ta vie ! » disait Giocondi. Il mangeait les avant-bras appuyés à la planche qui leur servait de table et qu'ils avaient placée sous le figuier. Dante apportait le ragoût de mouton à la sauce tomate « On bouffe comme des rois », répétait Giocondi.

La mémoire des gestes et des odeurs, dans la cuisine des Merani, devant la cuisinière rue de la République, Dante regardant Lisa, elle pénétrait en lui, cette façon de remuer la sauce, ce mouvement de la main ; et il était avec sa mère quand il coupait du lard en petits cubes blancs et roses avant de les faire revenir avec des oignons. L'enfance à laquelle il n'avait jamais eu le temps de penser, voici qu'elle était là, entre ses mains, devant lui, et il s'arrêtait de hacher. Madame Merani entrait dans la cuisine un plat à la main criant : « Lisa, mais qu'est-ce que tu fais ? Tout est froid, le docteur… Si tu n'as plus ta tête à toi. » Elle heurtait Dante assis sur le carrelage. « Et toi, qu'est-ce que tu fais là, Lisa, je ne veux pas voir ton fils ici, qu'il aille jouer dans la cour. »

Dante enlevait la casserole de ragoût.

— Qu'est-ce que t'as dans la tête, tu es un drôle de coco, disait Giocondi en allumant une cigarette.

Il s'étirait.

— Je fais le caoua.

Le second maître tenait à préparer lui-même le café. Dante le dos appuyé au tronc du figuier chassant les mouches, fumant pour les écarter, fermait les yeux. La chaleur comme deux mains pesant sur les épaules, pour vous coller à terre. Il laissait aller sa tête en arrière, un bruit de casserole, Giocondi qui taisait chauffer l'eau, un bruit quand il poussait la porte rue de la République, qu'il criait : « J'ai faim, mamma. » Antoine et Violette sortaient dans le couloir et Louise criait : « Venez. » Elle était assise, déjà, la mère debout encore, et quand le père entrait, elle commençait à servir.

Servir, servante. Il la voyait alors qu'elle lavait les vitres du grand salon des Merani, montée sur un tabouret « ne reste pas là, chuchotait-elle, s'ils te voient ». Il se plaçait près de la porte et quand il entendait le Docteur ou Madame Merani monter, il courait vers la cuisine. Elle venait peu après, la bassine sous le bras, changer l'eau.

— Tiens, bois, disait Giocondi.

Il poussait la tasse vers Dante. Trapu, chauve, une moustache cachant presque la bouche il observait Dante, les yeux à demi fermés, buvant d'un seul coup la tasse de café, passant lentement la langue sur ses lèvres, disant :

— T'es un drôle de coco, j'en ai connu un comme toi !

Histoire : la silhouette d'un marin, « il lisait tout le temps, les types qui lisent on aime pas, alors on a commencé à le faire chier, le Bidel, ce capitaine d'armes c'était un salaud, l'autre il a accepté longtemps, et un jour, hop, la gamelle dans la gueule du Bidel, s'il a pas crevé, il casse encore des cailloux, tu comprends Revelli, c'est logique, hein ? Et l'autre, tiens… »

Histoire encore : ce marin qui avait balancé un coup de couteau à un officier dans une rue de Bizerte, « le falot, Revelli, et l'officier qu'on lui avait donné comme avocat qui disait : « Il faut le punir, il le mérite, il le sait, il l'attend », tu parles » !

Giocondi se servait une autre tasse de café : « Moi je le connaissais le gars, deux fois torpillé, deux fois sauvé, et y a un con de blanc-bec qui lui demande sa perm', il était rond, la patrouille a voulu l'arrêter, il s'est défendu, qu'est-ce que t'aurais fait ? Mais les juges, vingt ans qu'ils lui ont mis. C'est logique, hein ? »

Giocondi se levait, prenait les tasses.

— Fais gaffe, Revelli, Guichen il t'aime pas et Jarrivon non plus. Laisse pisser. Et lis un peu moins.

Dante ne bougeait pas. Il était un de ces chiens jaunes et s'il avait ouvert la bouche il se serait mis à hurler comme eux, oubliant les mots, criant entre les dents sa rage. Pas juste. Cette bassine d'eau qu'elle portait sous le bras, et Madame Merani derrière elle : « Lisa, tu n'as pas encore fini ces carreaux, mais qu'est-ce que tu fais, on vous nourrit, on vous loge, on… » Elle claquait la porte de la cuisine. Dante assis par terre, le dos au mur et sa mère qui devant l'évier s'essuyait les yeux.

— Ça roule matelot, disait Giocondi, en lui envoyant une bourrade amicale, vaut mieux être ici qu'en mer du Nord, crois-moi !

Il s'étirait.

— Tu l'entends comme elle ronronne ?

Le moteur de la pompe tournait régulièrement couvert de temps à autre par la nappe inattendue, vibrante, crissement des insectes venant des plantations d'oliviers jusqu'au poste, portée par un souffle d'air intermittent.

Pas juste. Dante donnait un coup de pied dans une motte de terre sèche qui se brisait en grumeaux noirâtres. Il entrait dans la cuisine, plongeait dans un seau d'eau les casseroles sales déjà couvertes de mouches, s'aspergeait le visage, la poitrine.

Un peu de fraîcheur mais l'eau se transformait en sueur, les mouches revenaient, la terre refoulait une chaleur poisseuse qui empêchait Dante de respirer. Il tentait de lire, de sommeiller ou bien de graver dans une douille de laiton ses initiales, et brusquement une mouche qui le piquait, qui se collait sur la paupière, et Dante se levait d'un bond « merde, criait-il, merde, mais qu'est-ce qu'on fout ici, mais on est cons ». Il était pris dans un tourbillon de colère comme parfois se levait la tempête sur le sable qui s'étendait vers l'est, il donnait des coups de pieds dans les cailloux « mais qu'est-ce qu'on fout ? ». Le ronflement de la pompe achevait de l'exaspérer, il prenait un chapeau de paille, son gourdin, la musette et il rejoignait la piste, marchant vite en direction des oliviers, gueulant pour lui : « j'en ai marre, la classe, la classe ».

Tout se mêlait, le désir de les revoir, la peur de perdre la main, de ne plus savoir d'un seul coup de marteau enfoncer les longues pointes dans les rainures des baguettes, d'oublier ces formules qu'il avait eu tant de mal à apprendre, il répétait ampère au carré, intensité au carré, carré de 5, 25, carré de 2, 4, « salauds, salauds ». Il en voulait à Giocondi, à cette faculté qu'il avait d'accepter, de dormir et il avait envie d'envoyer un caillou sur la tôle pour le faire sursauter ou bien de stopper la machine, et parfois, le soir quand il revenait de ces longues marches dans la poussière et l'éclat blanc du sol, qu'il était plus irrité encore par cette fatigue brûlante accrochée à sa peau, il jetait son gourdin sur la table, s'affalait contre le figuier, « Je fais pas à bouffer ». Giocondi descendait du hamac :

— T'as encore…

Il faisait un signe vers la tête.

— Mais baise une chèvre, ça te calmera, baise-la, y en a au village, t'en achète une et tu la baises !

— T'es con Giocondi !

— Oh, oh.

Giocondi allumait une cigarette, s'asseyait sur le bord de la table.

— N'oublie pas, matelot, je suis second maître, attention, à bord pour…

Il s'interrompait, passait la cigarette à Revelli.

— Tiens, petit, fume et nous emmerde plus.

Il allait vers le hangar, revenait.

— Elle marche toute seule, elle est gentille.

Un silence.

— C'est normal que t'aies envie de baiser, tu serais pas un homme, et avec cette chaleur.

Bizerte. Les marins dans la rue qui s'alignent devant le bordel. Raffin derrière Revelli. Un type hurle : « Les gars, tous à poil, pour aller plus vite, le falzar sur le bras gauche et la bitte dans la main droite, à mon commandement ! » Rires. Dante se retourne vers Raffin. « Avance » dit Raffin. Brusquement l'obscurité, humidité, fraîcheur. Un infirmier tend une cuillère de pommade rose. « Ta main », la pommade qui colle à la paume, Revelli monte l'escalier, des marins, leur béret repoussé sur les yeux avancent à sa rencontre, reboutonnant le pont de leur pantalon. « Va au fond » dit l'un en clignant de l'œil.

Fille osseuse, un creux de part et d'autre du cou, les côtes qu'on aperçoit au-dessus des seins ; elle a la peau mate, les cheveux frisés. Elle est accroupie sur un seau, elle se lave ou elle pisse. À peine si elle lève la tête quand Dante entre. Il veut fermer la porte, elle dit avec un drôle d'accent, qu'il faut laisser ouvert, qu'il fait chaud. Dante de la main droite déboutonne le pont, il passe sur son sexe la pommade rose. La fille s'est couchée, les jambes ouvertes, la toison noire du pubis bouclée, voici qu'autour de ces plis de chair qui se contractent, s'écartent, et se ferment, voici qu'autour de ce lieu, une protubérance vulvaire, la plus commune, lacérée et souillée, mais que Dante n'a jamais vue, à peine rêvée, les sœurs, là-bas, Louise, Violette, cachant leur sexe, la mère chassant Dante de la cuisine quand elles se lavaient, voici que les bruits de voix, les appels des marins dans la rue, les pas dans le couloir et peut-être celui-ci qui s'approche, qui s'arrête, est-ce Raffin qui regarde, se détourne, dit :

« Dépêche-toi, Revelli, merde, y a du monde, pense aux copains », voici qu'autour du sexe de la femme couchée tout s'annule.

Dante n'entend plus rien, il regarde et les plis obscurs l'enveloppent, « viens » dit la fille, elle tend les bras, comme il s'approche du lit, elle prend le sexe gras de pommade rose dans sa main fermée, elle serre, elle caresse. Elle ferme les yeux, il la voit à peine, tache foncée sur les draps, il plie les genoux, il souffle, voix rauque, « toi, dit-elle, t'en avais besoin ». Elle s'assied sur le lit, trempe sa main dans l'eau du seau. Dante Revelli entend à nouveau des bruits, les voix, il relève ses pantalons, les boutonne, croise dans le couloir un marin qui l'interroge : « Comment qu'elle est ? », il cligne de l'œil, descend, retrouve la rue, la colonne blanche des marins qui se bousculent et qui chaque fois qu'un marin sort du bordel, crient en chœur : « Alors c'était bon, matelot ? »

Giocondi passe sa main sur sa moustache.

— Tu parles pas beaucoup des moukères, toi, dit-il.

Dante se lève. Gueuler, cracher, leur balancer des pierres comme autrefois, quand les gosses de la rue Saint-François-de-Paule se battaient contre ceux du Babazouk, ils se poursuivaient jusque dans la cour de la maison Merani et la mère criait depuis la fenêtre de la cuisine, la mère…

— Je peux pas en parler comme toi, dit Dante.

— Ça va, ça va dit Giocondi, t'en fais une histoire, j'ai pas baisé ta femme et même, attrape…

Giocondi lance à Dante une cigarette.

— Moi, tu vois, commence-t-il…

Bordel de Toulon, bordel de Bizerte, filles de Malte, filles de Brest. Récit de marin, « elle les avait gros comme ça », négresse, Chinoise.

Dante se calme, la nuit tombe, rouge et violette sur la terre devenue brune.

— Les chiens jaunes, ceux du village, tu les as vus ? demande Dante.

— Si tu les vois, y te voient !

— On est pareil, on mord, on attaque, on aboie, on est encore des animaux, des chiens.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on soit ? Y a que les Bretons qui croient encore qu'on est les fils de Dieu, Guichen, ton ami Guichen, faut pas lui toucher le bon Dieu, t'amuse pas avec ça, il mord.

— T'es mécanicien, moi je suis électricien. Un moteur, ta bielle, le courant, ça parle pas, ça comprend rien, alors comment tu expliques qu'on arrive à les faire tourner, seulement une panne de temps en temps, tu comprends ce que je veux dire ?

Giocondi bâillait, se grattait le coin des yeux.

— Dans ce pays, dit-il, on crève de chaud et on crève de froid.

— Nous, toi et moi, les hommes, continuait Revelli, bon, on se parle, on se comprend, quand on me dit de faire une installation, je calcule, je coupe mes baguettes à la longueur, je mesure, bon, alors comment tu expliques que nous, ça marche moins bien qu'un moteur, et c'est nous qui l'avons découverte l'électricité, nous, tu comprends, et on fait les cons ici, on se torpille, les autres balancent des gaz.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Giocondi.

Il s'était assis sur le banc, face à Revelli.

— Je dis qu'on est pas des animaux, tu entends ?

Dante donna un coup de poing sur la table, touchant le rebord avec le poignet, hurlant :

— Merde, c'est pas juste, ils nous prennent pour des cons, merde !

Il donna un autre coup aussi violent malgré la douleur. Puis il croisa les bras sur la table, posa sa tête :

— Merde, c'est pas juste, répéta-t-il à mi-voix.

Les crapauds dans la mare qui se formait autour du puits commençaient à coasser, notes intermittentes entre lesquelles on entendait le ronronnement régulier de la pompe.

— Si tu commences avec la justice, dit Giocondi.

Il se tut.

— N'en parle pas trop à bord, continua-t-il.

Nouveau silence.

— Ça rapporte jamais. Tu te souviens, Jaurès ? Il avait que ce mot-là à la bouche. T'as vu ?

La salle à Nice, les sifflets, les gosses autour de Dante qui commencent à frapper des pieds en cadence, l'homme au cou si court qui tentait de parler, puis descendait de l'estrade, la verrière bleue, il avait dit : « Citoyens », tous les gosses du patronage s'étaient mis à taper des pieds, à siffler.

— J'ai vu, dit Dante en se redressant. Mais si personne dit jamais rien.

— Y a le moment, dit Giocondi.

Il se leva, et faisant un signe à Dante, il se dirigea vers le poste.

On les releva onze jours plus tard, à la fin de décembre 1917. Un camion s'arrêta près du poste et un quartier-maître, deux marins, un lieutenant en descendirent, le lieutenant inspectant le poste, repartant avec Giocondi et Revelli. Il s'asseyait près du chauffeur et Giocondi et Revelli, le dos aux montants, étaient enveloppés d'une poussière rousse qui couvrait leur vareuse, leur visage, s'accrochant à leurs sourcils.

Le Cavalier était à quai, repeint, des hommes, pieds nus, les pantalons retroussés jusqu'aux genoux, lavaient le pont à grande eau. Guichen, accoudé au bastingage, près de la passerelle, regardait Revelli et Giocondi sauter du camion, prendre leur sac sur l'épaule, franchir l'étroite planche oscillante.

— N'oublie pas de le saluer, dit Giocondi entre ses dents, gardant la tête baissée.

Revelli fit le salut, puis il traversa le pont jusqu'à l'écoutille avant, recevant dans les jambes un jet qu'un marin envoyait, criant : « Attention Revelli, ça mouille. »

La batterie, les tôles brûlantes, le sac de Raffin, Revelli le cherche, descend dans le poste. Odeur de peinture, d'huile, silence étonnant là où résonnent les sabots des chauffeurs, le ronflement des chaudières, le halètement des bielles plongeant dans l'huile. Revelli crie « Raffin ! ». Il est derrière le monte-charge, recroquevillé, somnolent. Revelli le secoue :

— Nice, tu…

— J'arrive, dit Raffin en se frottant les yeux, je me suis planqué, Guichen…

Il s'interrompt.

— Bon, bon.

Revelli s'installe près de Raffin.

— Ta mère, dit Raffin, j'ai le sac plein, ils m'ont gavé comme une oie.

Lisa l'avait fait asseoir à la place de Dante, le servant le premier. Vincente avait posé trois paquets de cigarettes près de son assiette. Raffin ne voulait pas s'attarder, les filles du bordel de la place Pellegrini, avait dit un chasseur dans le train « elles sont… t'en trouveras pas », mais comment partir, pourquoi partir ? Ils n'avaient même pas enlevé la nappe, seulement balayé les miettes, laissé les verres, Violette disposant les assiettes pour le bouillon de

poule du soir. L'après-midi avait passé vite, Raffin avait parlé de Dante et de la guerre.

— Ils vont bien, répétait-il à Dante.

Ils montèrent dans la batterie, Raffin ouvrant le sac, s'excusant : « J'ai dû bouffer pendant le voyage, ça pourrissait, tu comprends. » Il dépliait une serviette aux rayures bleues que Dante reconnaissait et qui contenait un morceau de tourtes de bettes. « Je t'ai gardé ça » disait Raffin.

Dante s'assit, commença à manger lentement, fermant les yeux, reconnaissant la pâte, ce goût d'huile et de sucre, elle s'effritait, moelleuse et sèche en même temps.

Sa mère quand elle étirait ainsi, faisant rouler le bâton sur la boule de pâte, était obligée de les écarter, Dante et Louise, plus tard, Violette et Antoine. Ils tentaient d'arracher des morceaux sucrés qui collaient aux dents. Elle pétrissait, elle étirait, elle jetait un peu de farine, comme on poudre pour éviter que le rouleau ne se colle à la pâte, puis quand elle avait recouvert la tourte, avec le morceau de pâte restant, en deux coups de pouce, elle sculptait une sorte d'animal qui tenait de la tortue, du canard et qu'elle appelait l'oiseau. On portait le plat du jour et quand il revenait, les enfants se partageaient cet étrange animal, encore chaud, l'intérieur de la pâte souvent mal cuit, mais la surface croustillante comme une carapace blanche.

— Elle est bonne ta mère, dit Raffin.

Ils étaient assis, côte à côte, Raffin continuant l'inventaire, tendant à Dante un journal :

— Cache, c'est *La vague,* un député qui veut la paix, écrit ça. Tu sais que les russes ont tout foutu en l'air, là-bas, c'est les soldats du front, les marins qui font la loi.

Raffin avait baissé la voix.

— Ton frère, dit-il, ils l'ont arrêté, relâché, un rouge, un dur celui-là.

Raffin riait silencieusement.

— Mon frère ?

— L'électricien, dit Raffin, t'as bien un frère ?

Il raconta qu'à Nice on avait arrêté les gens des syndicats, des Russes, de jeunes ouvriers.

— Des copains au dépôt de Toulon, m'ont dit qu'à Paris, à Bourges, la cavalerie a dû charger les ouvriers des usines d'armement, t'entends ?

Antoine qui courait dans l'escalier avec son père pour chercher la voiture qui le ramènerait à Villefranche, Antoine.

— Ça va vite, dit Dante à mi-voix, pensant à son frère.

— Faut pas crever avant, dit Raffin.

Ils se turent.

— Mon père ?

— Brave type. Dis donc, continua Raffin, après un silence, quand on est arrivés à Toulon…

Le transport de troupes qui avait amené Raffin de Bizerte en France avait été dirigé sur Toulon. Quand il était entré dans la rade, que les remorqueurs après avoir entrouvert les filets anti-sous-marins pour le laisser passer, revenaient se croiser, fermant la passe, les permissionnaires avaient aperçu un croiseur à l'ancre, muraille que longeait le transport, un coup de projecteur du fort du mont Faron avait brusquement éclairé les superstructures du navire de guerre, dressant dans la nuit les mâts, les vergues. Au bout de l'une d'entre elles, une forme, raidie et les chants des permissionnaires rassemblés sur le pont s'étaient interrompus, le projecteur gardant longtemps dans son cône blanc, cette silhouette.

— On le voyait bien, disait Raffin, un croiseur russe, ils avaient un pendu, un pendu, tu entends ?

Puis le cône du projecteur, le transport jetant l'ancre, s'était éloigné, soulevant loin vers le fond de la rade des profils de navires. Le lendemain, quand les permissionnaires avaient embarqué dans les chaloupes, le croiseur russe avait déjà changé de cap, faisant face au large et la vergue était dissimulée par les superstructures de la passerelle, les tourelles et la longue oriflamme blanche marquée de l'aigle de la marine impériale.

41

Qui peut dire pourquoi Helena s'était suicidée ? Tant d'explications à donner, qu'à la fin, on ne sait plus rien, tout se brouille, on oublie même que…

Comment imaginer ? Hier, hier encore.

Mais depuis hier…

Un gendarme était venu prévenir Peggy au moment où Jean rentrait du lycée, courait dans l'allée centrale du parc, entre les

bustes des Césars. Il apercevait sa mère sur la terrasse, elle descendait à sa rencontre, l'accueillant contre elle, prenant entre ses mains son visage tuméfié, commençant à laver avec le mouchoir trempé dans l'eau du bassin, la pommette droite.

— Ils savent ? n'est-ce pas, demandait-elle à Jean.

Tous savaient qu'on avait arrêté Frédéric Karenberg. Les gosses, les concierges des villas de Cimiez qui se réunissaient pour échanger quelques phrases sous les platanes du boulevard, les nurses en capes bleues et blouses blanches, les vieilles, le visage couvert de poudre, le cou serré dans un ruban de velours noir, les officiers en retraite qui saluaient, levant à peine leurs chapeaux de paille, et dont les valets boutonnaient les guêtres beiges, tous savaient. Ils avaient lu le titre, une phrase de Clemenceau : « Ni trahison ni demi-trahison : la justice passe », puis les mots gras de la bonne conscience que Peggy comme si elle avait brusquement oublié le français épelait, l'un après l'autre, et il fallait traduire lentement, la langue maternelle, qu'elle croyait oubliée, dressait à nouveau son barrage pour lui éviter de comprendre trop vite : « *Quelques individus d'origine étrangère… la passion politique ou peut-être des raisons plus sordides ou plus criminelles… une dizaine de personnes placées à la disposition de la justice militaire… un directeur d'école primaire supérieure Émile P… l'ancien secrétaire de l'Union des syndicats Albert S… un baron russe naturalisé français Frédéric K… sont plus particulièrement accusés d'avoir constitué un Comité d'aide aux bolcheviks au moment où il est prouvé que ces derniers n'ont pris le pouvoir qu'avec l'aide de Guillaume II. Certains jeunes ou ouvriers ont été appréhendés puis relâchés… L'une des personnalités les plus en vue de notre ville, la baronne Helena… d'origine russe, mariée à un Autrichien… Ni trahison ni demi-trahison, plus de campagnes pacifistes, plus de menées allemandes, rien que la guerre.* »

Peggy pliait le journal, l'article disparaissait, laissant place à l'autre partie de la première page, l'éditorial qui reprenait les dernières phrases de Clemenceau, « le coup de clairon du vieillard aux gants gris », comme avait dit Frédéric, écrasant son cigare, ajoutant : « Pourquoi les nations qui envoient leurs jeunes hommes à la boucherie, se donnent-elles des vieillards pour les gouverner ? » Lettres capitales de l'éditorial pour répéter : « Politique intérieure : JE FAIS LA GUERRE. Politique extérieure : JE FAIS TOUJOURS LA

GUERRE. » Et le journaliste ajoutait : « C'est notre devise ici, à cette place jusqu'à la victoire certaine de nos armes. »

Jean s'écarta de sa mère qui l'interrogeait, trempait à nouveau le mouchoir dans l'eau de bassin, achevant de lui nettoyer le visage.

— Tu t'es battu ? Ils t'ont parlé de papa ? Ils savent n'est-ce pas ?

Jean faisait la moue, s'ébrouait.

— Tu veux rester ici, avec moi, demain ? continuait Peggy.

Il s'arracha à sa mère, cria : « Non, non. » Elle voulait lui répondre, mais il ramassait son cartable, partait en courant vers la villa et comme elle se retournait elle vit, dans l'allée, le gendarme qui avançait, fouillant dans sa sacoche, cherchant le pli, saluant :

— Madame Karenberg ?

Peggy regardait cette enveloppe de papier jaune à son nom, elle voulait questionner, mais elle était liée, bâillonnée, comme ces condamnés qu'on attache au poteau, les mains derrière le dos, les soldats lèvent leur fusil, elle murmura « ils auraient jugé Frédéric, pas comme ça ».

Plus tard, elle se reprocha d'avoir eu, alors qu'elle lisait le message, une bouffée de joie, comme une chanson qui se déroulait en elle, l'entraînait, ronde dans le parc de la pension du Sussex où elle avait passé son enfance, courant autour des arbres, maillon d'une longue chaîne de bras, les robes blanches en dentelles voletant sur les prés verts. Puis la chanson se tut, les mains du souvenir l'abandonnèrent, elle fut seule, ce papier jaune au bout des doigts, le gendarme devant elle qui refermait sa sacoche de cuir.

— Pour l'identification de la baronne Hollenstein, Madame, et…

Il gardait obstinément les yeux baissés, essayant de faire passer la lanière dans la boucle, semblant ne pas y parvenir.

— Pour les obsèques… il faudra, puisque votre mari…

Frédéric savait-il ? Les inspecteurs étaient venus en fin de journée, ils avaient montré le mandat d'arrêt, et dit simplement « prenez une valise Monsieur, quelques vêtements chauds ». Ils avaient attendu sur la terrasse sans toucher aux livres, sans perquisitionner, laissant à Karenberg le temps qu'il voulait, si bien que c'était lui qui était allé vers eux, pour en finir, « Ne m'accompagne pas » avait-il dit à Peggy. Quand elle s'était présentée le lendemain, à l'hôtel de police, on l'avait envoyé au bureau militaire et là, l'ironie du capitaine, la grossièreté de son regard qui s'attardait sur la poitrine : « Monsieur Karenberg a été transféré à Marseille. » Le gifler. Peggy s'était avancée, puis elle

avait eu peur pour Frédéric, dit seulement : « Je vais faire intervenir l'ambassade britannique à Paris. » « Faites, Madame, faites, Madame, je vous en prie. »

— Mon mari a-t-il été prévenu, demandait Peggy au gendarme.

Il faisait un signe d'ignorance, saluait, Peggy relisant le texte :

« Helena Hollenstein, née Karenberg, en résidence surveillée à Thorenc, département des Alpes-Maritimes, a mis fin à ses jours volontairement. L'enquête de la gendarmerie… »

Qui peut dire pourquoi ?

Peggy marchait lentement vers la villa. Peut-être le major avait-il été tué ? Ou simplement ne l'aimait-il plus ? Et cette exaltation dont parlait Frédéric avec tant d'inquiétude, cette façon qu'avait Helena ces derniers mois, de vivre comme on s'enfuit, sans perdre souffle, quand dans un appartement sombre, un plancher craque, une porte bat, et elle court dans le salon que peuplent les ombres tout à coup mouvantes comme des algues de cauchemar. Elle jouait, entraînant le major. Peggy les rencontrait quand elle arrivait à l'hôtel Impérial le matin, alors qu'ils finissaient leur nuit, lui les mains tremblantes de fatigue et d'émotion, elle calme, dédaigneuse, mais le visage boursouflé, avec par moments un geste de main vers la gorge comme si elle s'étouffait. Elle embrassait Peggy, elle disait : « Comment va Jean ? » et chaque fois, Peggy voulait lui dire : « Pars, rejoint Nathalie, Gustav, tu divorceras là-bas, ne la laisse pas seule, sans toi, ne reste pas sans elle. » Mais quand elle avait essayé : « Nathalie, commençait-elle, Nathalie maintenant, tu ne l'as plus vue depuis longtemps, tu… » Helena avait rougi mais dit avec indifférence : « Que veux-tu qu'elle fasse d'une mère comme moi ? Et ici, c'est la guerre, il y a l'hôtel, je la verrai après, après… » Elle se levait, la main caressant son cou. « Ces nouveaux blessés, disait-elle, où les mettre, viens. » Elle prenait Peggy par la main, la pression de ses doigts était trop forte, elle serrait jusqu'à faire mal, murmurant : « Peggy, Peggy, ces blessés, comment ils vont vivre après ? »

Peggy s'assit sur les marches de marbre, le dos appuyé à la façade de la villa, la chaleur des pierres rayonnant peu à peu dans ses épaules, et elle laissait aller sa tête, le menton contre sa poitrine, les yeux fermés, les larmes glissant jusqu'aux lèvres.

Comment imaginer ?

Elle pouvait suivre Helena dans la forêt de pins et de mélèzes qui s'étendait devant le Thorenc, peut-être courait-elle, comme autrefois autour de Semitchasky, s'appuyant à un tronc, regardant la plaine, les rides de la neige et fermant l'horizon, la haute barre rocheuse qui dominait Thorenc. Le hasard, ce haut pays bordé de crêtes comme une image de l'enfance, une Russie, forêts et larges étendues, mais derrière les rochers, au-delà des arbres, s'étendait la mer. Pays mirage et elle était en exil. Il faut faire le geste et comment l'imaginer ?

On l'avait retrouvée le lendemain matin, les gendarmes croyant déjà que l'espionne s'était enfuie avaient organisé une battue, les bergers et les chiens, les femmes du village même, des chasseurs alpins, tous, ils avançaient de front, et tout à coup, l'un d'eux l'avait vue, à peine plus haute que lui, les pieds soulevés au-dessus du sol, leurs pointes l'effleurant comme si elle avait cherché à toucher terre, encore, un regret, un appel, et parce qu'il avait plu ou neigé, ou bien le soleil avait-il fait fondre la neige sur ses épaules, ses vêtements étaient trempés, les doigts longs, blancs, mains de glace ou de verre.

Les hommes s'étaient rassemblés autour de l'arbre, les chiens, leur museau couvrant leurs pattes, n'osant regarder, haletant, les femmes qui se signaient et repartaient en groupe vers le village, les soldats à l'écart.

Les gendarmes chuchotaient, levaient la tête vers le corps, « on se demande » dit l'une des voix plus forte. « On se demande. »

42

« Vite, vite » avait dit Vincente. Antoine avait sauté d'un palier à l'autre, couru sous le porche, heurtant Louise qui son fils dans les bras, venait de traverser la rue de la République, elle criait : « Qu'est-ce qu'il a dit ? » Antoine se retourna, « ne monte pas » dit-il, il fit un geste autoritaire, répéta pour lui-même en se remettant à courir, « ne monte pas » puis, ralentissant à peine pour traverser la rue Barla, empruntant la chaussée malgré le tramway, il prit en biais la rue de la République pour atteindre plus vite sur la place Garibaldi, devant le café de Turin, l'emplacement où stationnaient quelques voitures.

Il retrouva difficilement son souffle : « L'hôpital, dit-il – et la gorge lui faisait mal – pour l'hôpital ! »

Le cocher prenait son temps, desserrant le frein, « lequel d'hôpital ? » demanda-t-il en bougonnant.

Antoine, debout sur le marchepied du fiacre, sauta à terre, « vous voulez vous dépêcher ? oh che fas ? » continua-t-il en niçois.

Le cocher eut un geste d'irritation ou d'indifférence « ça va, ça va on y va ». « D'abord la rue de la République » dit Antoine.

Il se tenait debout dans la voiture, appuyé au siège du cocher, lui indiquant le porche du 42 :

— Vous attendez, dit-il, on la descend.

Louise, depuis l'épicerie Millo, appela Antoine, traversa, tenant son tablier à deux mains, montant derrière lui dans l'escalier, « ne viens pas » dit-il, « c'est la grippe, tu la veux ? ».

Elle s'immobilisa sur le palier, puis elle redescendit lentement, le visage tourné vers le haut de l'escalier, écoutant les bruits de voix, son père qui disait « je vais te prendre », et Antoine « laisse, laisse, je vais la porter moi ». La toux de sa mère, longue et fluette.

Louise attendit sous le porche, appuyée au mur. Son père apparut le premier, la casquette avec laquelle Antoine, quand il était enfant, souvent aimait jouer, était trop enfoncée, couvrant les yeux, il tenait une boîte de carton entourée de ficelles ; puis Antoine, vers lequel il se tournait, Antoine qui portait sa mère enveloppée dans la couverture de laine blanche.

Lisa s'accrochait au cou de son fils, secouait la tête, disait « je peux marcher », « tu vas tomber » et Antoine cambré, les épaules rejetées en arrière par l'effort, s'immobilisant un instant près de Louise.

— Ne m'embrasse pas, disait Lisa.

Elle avait noué le foulard de soie bleue autour de sa tête, elle ressemblait à ces paysannes vigoureuses qui venaient le samedi matin, avant que le soleil se lève, poser devant l'épicerie les cageots de courgettes longues, de tomates et de poivrons. « Et Lucien ? demandait Lisa. » « Il va, maman, il va… » Louise cherchait la main de sa mère accrochée à l'épaule d'Antoine, elle la touchait, brûlante, humide. « Il va ? » demandait Lisa. « Tiens. » Louise s'élançait, elle traversait la rue, entrait dans la boutique, Lucien assis par terre au milieu du magasin, avait pris des pommes et les faisait rouler sur le sol. Elle saisit son fils sous les aisselles, le tint à bout de bras, sortit.

Lisa était déjà dans le fiacre, Vincente près d'elle, la tenant par l'épaule, Louise cria, souleva Lucien. Le fiacre partait, Antoine rejoignait Violette, s'élançait vers Louise disant : « On ne sait pas, le docteur dit que c'est une épidémie, il faut manger des citrons. » Il en prit un dans un cageot, mordit la peau, en tendit un à Violette.

— Il faut écrire à Dante, dit Louise.

Lisa dans le fiacre, la tête appuyée contre le bras de Vincente, disait :

— Dante, tu lui écriras, après, même si…

Depuis qu'elle était dehors, elle ne toussait plus, elle respirait mieux avec cependant l'envie de vomir, plus forte à chacun des cahots des roues sur les pavés :

— Dis-lui d'aller moins vite !

Elle chuchotait dans l'oreille de Vincente et il retrouvait la voix des premières nuits, dans la chambre, chez les Merani, quand ils craignaient d'être surpris.

— Ça fait longtemps, dit Vincente.

Elle se tassa, se blottit, son épaule sous l'aisselle de Vincente et il voyait le front, la peau presque jaune striée de rides, l'une plus profonde, droite dans le milieu, comme une ligne de partage. Il cacha le front de Lisa sous sa paume.

— Tu es moins chaude, dit-il.

Elle leva la tête vers lui ; la bouche était toujours aussi belle, les dents droites et claires, mais à l'extrémité des lèvres, les rides comme deux cicatrices.

— On a plus jamais été ensemble, dit Lisa.

Les yeux, peut-être à cause de la fièvre, avaient gardé leur vivacité juvénile, la même ardeur résolue et brillante.

— Les enfants, continua Lisa.

Sous sa paume, Vincente senti que le front de Lisa se plissait :

— Dante, commença-t-elle.

— Il ne risque rien, dit Vincente, il a eu de la chance.

Lisa se redressa, elle serra le montant de bois de la voiture.

— Ne dis pas ça, touche du bois.

Elle se signa.

Le cocher avait pris la rue Barla, puis le pont sur le Paillon, afin de gagner la rive droite et l'hôpital Saint-Roch. Ciel phosphorescent au-dessus de la colline de Cimiez, profondeur bleue qui peu à peu se diluait.

— On en emmène tous les jours, dit le cocher, en se retournant, on se demande comment on l'attrape pas.

Lisa tira la couverture sur ses épaules, cachant ses mains sous la laine.

— Pas tout de suite Vincente, dit-elle à voix basse, on n'a plus jamais été ensemble, j'ai pas froid, tu sais, il doit faire chaud sur la Promenade.

Dans la poche, Vincente compta les pièces du bout des doigts, les reconnaissant à leur taille, à leur poids.

— Tu en as assez ? dit Lisa.

Il sortit les pièces, les montra dans sa paume ouverte, comme autrefois.

— Jusqu'à la mer, dit-il au cocher, par la rue Saint-François-de-Paule.

— C'est l'hôpital ou la mer ?

Voix agressive du cocher.

— À la mer, répéta Vincente.

Le cocher se retourna une nouvelle fois. Peau du visage tannée, bajoue, le regard s'attarde sur Lisa et Vincente.

— Il fait beau, c'est vrai dit-il. On a toujours le temps d'aller à l'hôpital. À la mer.

Il longea le Paillon, traversa la place Masséna contournant les jardins, il s'engagea dans la rue Saint-François-de-Paule « ça va comme ça » disait-il, « pas trop vite ? ». Lisa faisait oui de la tête puis elle appuyait à nouveau la nuque sur l'épaule de Vincente. Ils s'arrêtèrent un instant devant la maison Merani, porte de chêne, mosaïque verte et bleue, heurtoir de cuivre qu'une femme jadis, les manches de la robe relevées – et Vincente la devinait musclée, nerveuse – avait astiqué, elle s'était accroupie pour faire briller le soubassement de métal de la porte – et aujourd'hui elle se penchait pour l'apercevoir, découvrir le puits au fond de la cour, en face le porche.

— Tu me regardais, dit Lisa, tu étais un vrai paysan.

— Qu'est-ce qu'on fait, demanda le cocher.

— La mer.

Elle fut devant eux comme autrefois de la chambre de l'hôtel des Anges, qu'ils apercevaient, le fiacre se dirigeant vers cette façade devenue grise, et au dernier étage peut-être la même armoire de noyer, cette chambre comme un navire dérivant vers la mer.

— On a plus jamais été ensemble, vraiment, dit Lisa.

— Ils sont nés trop tôt, dit Vincente.

Lisa saisit à nouveau le montant de bois de la voiture.

— Ne dis pas ça.

Elle repoussa la couverture.

— Il fait chaud, dit-elle.

Elle transpirait et la main de Vincente se couvrait de sa sueur. Ils firent arrêter la voiture à l'embouchure du Paillon. L'hôtel des Anges se dressait derrière eux. La mer n'était troublée que par les eaux boueuses de la rivière qui formait une tache bistre, où venaient se poser, s'enfoncer des oiseaux blancs au long bec noir. Un pêcheur lançait vers le large la ligne terminée par la fleur rouge, chiffon masquant l'hameçon et il tirait lentement, enroulant entre son coude et sa main le fil au fur et à mesure qu'il le ramenait à lui d'un geste régulier.

— Il en a un, dit le cocher.

Il s'était dressé sur son siège.

— Un beau !

— Juste avant, commença Vincente, juste avant le jour où je t'ai rencontrée, au même endroit, là, là…

Vincente tendait le bras, il montrait le pêcheur, il racontait la nuit dans une barque, ces trois poissons qu'une femme lui avait donnés et puis ce pêcheur, là, comme aujourd'hui.

— Je voudrais partir, dit Lisa.

La peau encore plus jaune, comme si peu à peu de l'intérieur du corps montait, la recouvrant, une eau boueuse.

Vincente donna l'ordre au cocher qui s'attardait.

— Vous avez vu, il était beau, répétait-il en se retournant.

Vincente, les cheveux gris de Lisa contre son menton le foulard de soie ayant glissé, voyait la silhouette du pêcheur qui, de toute sa force, jetait sur les galets le poulpe afin de le tuer.

43

Dante, assis sur l'un des treuils installés à la poupe du *Cavalier,* surveillait la drague. C'était une sorte de râteau armé d'une cisaille que le destroyer traînait entre deux eaux et qui tranchait les filins retenant les mines. Libérées, ballons noirs qui crevaient la surface, puis disparaissaient dans le creux des vagues et, du pont, l'on

n'apercevait plus que leurs protubérances, courtes antennes de métal, elles étaient la cible des canonniers de la pièce de 37, placée à l'arrière du destroyer. Chaulanges commandait le feu et la mine explosait avec des geysers d'écume blanche, faisant trembler la coque du destroyer, puis le silence, la mer à nouveau calme jusqu'aux collines de Grèce, aux lourdes tables rocheuses d'Anatolie. Les oiseaux blancs au long bec noir revenaient survoler le navire, s'approchant du pont, gobant dans un froissement d'ailes, les morceaux de pain que leur lançaient les matelots. Pattes tendues, ailes déployées, frémissantes, cou et bec étirés, ils semblaient posés sur un perchoir invisible, placé au-dessus du *Cavalier,* dont ils s'écartaient tout à coup, tombant comme des pierres blanches striées de noir, rebondissant sur la surface de l'eau, un éclair argent serré dans leur bec.

Dante les suivait du regard, ils l'entraînaient vers les caps et les rades, les villages dressés comme des constructions incertaines de cubes au bord de la mer, puis un commandement : « … du mou, au treuil, du mou… », il actionnait le treuil, laissait glisser le câble d'acier et *le Cavalier* amorçant une large courbe, son sillage dessinant un arc clair sur la mer bleu roi, recommençait le ratissage de la zone qu'il était chargé de déminer.

On avait installé la drague à bord, quelques jours après l'armistice alors que l'équipage attendait de débarquer, Chaulanges lui-même, se frottant les mains, disant, la casquette rejetée en arrière, « on rentre, les gars ». Dante Revelli l'avait aperçu dans les rues d'Alger, Chaulanges entraîné par l'enthousiasme, riant alors que défilaient des fusiliers marins qui avaient enfoncé au sommet de leur baïonnette des carottes et des melons, puis Revelli et Raffin s'étaient trouvés éloignés du second, emportés par un reflux de la foule vers la queue du cortège, au milieu des enfants arabes, pieds nus, des permissionnaires de toutes armes qui lançaient leurs calots, enlevaient leurs ceinturons, faisaient des oriflammes de leurs bandes molletières et chantaient *l'internationale.*

Vin rouge rugueux d'Algérie, bière, limonade, vin encore, la tête sous une pompe sur le quai du port pour essayer de ne pas s'endormir là, entre les madriers, Raffin qui soutient Revelli. *Le Cavalier* est en rade avec deux autres destroyers et la baleinière des permissionnaires est repartie à neuf heures ; une chaloupe attend les retardataires, Raffin a perdu son béret, un matelot de service lui

prête le sien au moment où, avec Revelli, il grimpe à l'échelle de coupée du *Cavalier*. Revelli s'efforce de marcher droit, devant Guichen et deux sentinelles sous les armes. De Jarrivon, debout sur la passerelle, oblige les marins retardataires à se mettre en ligne, hésite, les mains dans la poche de sa vareuse, « Bon, quatre jours de consigne, dit-il à Guichen, quatre jours pour ces soûlards ». Dans la batterie, Raffin et Dante se bousculent en riant, se donnent des coups de coude, « consigne, comme si on pouvait redescendre, il s'est dégonflé, le pacha ».

Appareillage le lendemain matin, exercice à la mer de plusieurs jours, essai de vitesse, de tirs. De Jarrivon arpente le pont alors que l'étrave s'enfonce dans les lames courtes. Inspection du compartiment machine, De Jarrivon entrant dans le poste de Revelli avec Guichen, s'attardant, puis descendant maladroitement l'échelle étroite qui conduit aux chaudières, Giocondi porte une vareuse couverte de cambouis.

— Il faudra veiller à votre tenue, second maître !

Quand le commandant remonte, Dante qui s'était avancé pour suivre l'inspection, se planque dans son poste où Giocondi le rejoint, puis arrive Raffin.

— Tu l'as entendu ? demande Giocondi.

Il fume, la cigarette dissimulée dans le creux de la main.

— Il va serrer la vis, dit Raffin, ils vont nous garder, tu verras.

— Elle est finie, dit Giocondi, merde !

Rade de Bizerte. Hangars qui forment à terre un damier de plaques brillantes vers lesquelles se dirige *le Cavalier* avant de mouiller à quelques encablures. Pas de permission. On installe la drague qui, quand elle est relevée, occupe toute la largeur de la plage arrière du destroyer. Le vaguemestre apporte le courrier, les journaux.

— J'ai rien, répète Revelli.

Il interroge encore Mermet qui s'occupe de la distribution des lettres, qui répond à peine, montre un numéro de *l'illustration :* « Clemenceau, le père de la Victoire. »

— Un vieux charognard, dit Raffin, c'est lui qui nous garde, on est huit millions de mobilisés, s'il nous lâche dans les rues…

Geste obscène.

— Dans le cul Clemenceau, comme le Tsar.

Dante se lève, monte sur le pont. Le phare du cap Bon, les feux verts et rouges de bâtiments en rade, une embarcation qui s'éloigne,

le bruit du moteur, clapotement régulier courant à la surface de l'eau avant de se perdre vers le fond de la rade où s'attarde la lueur plus claire du crépuscule ; violets, rouges que Dante regarde, insensibles modifications des strates, des teintes ; un souvenir, ces séjours à la maison des Merani à Gairaut, le même rouge sur lequel se détachaient les cyprès.

Quand sa mère était sûre que les Merani ne viendraient pas, elle disait à Dante « je vais te montrer ». Ils montaient dans les chambres du haut qui s'ouvraient sur une terrasse et là, sous un auvent, Dante découvrait le télescope, sa mère penchée vers le jardin appelait « Vincente, Vincente ». Le père avait un prénom, chaque fois de l'entendre surprenait Dante, le gênait. Vincente montait à son tour, il déplaçait le télescope « regarde bien où il était », chuchotait Lisa, marquant avec une chaise l'emplacement, « le docteur ne veut pas… ».

Dante pouvait enfin regarder, suivre une barque de pêcheur, découvrir autour d'un point lumineux, la masse d'une façade et des arbres. « Il faut redescendre » disait Lisa.

L'inquiétude de sa mère, ces pas qu'elle faisait vers l'escalier, comme si le docteur allait survenir, cette attention qu'elle portait au bruit des sabots d'un cheval sur la route, Dante les ressent encore aujourd'hui. Elle avait peur de Madame Merani, du docteur et la voix méprisante, autoritaire du docteur, quand dans la cour, rue Saint-François-de-Paule, il criait « Vincente, tu n'as pas encore attelé… » et Dante qui regarde par la fenêtre de la cuisine, qui se cache parce qu'il a peur.

Ne plus avoir peur. Être comme eux, Merani, De Jarrivon. Pouvoir, quand ils parlent, les interrompre, dire d'une voix sûre « ce n'est pas juste ». Combien de fois dans une vie, sa mère, son père ont-ils pu ?

Cette envie de les voir, de les prendre contre soi. Dire « vous n'aurez plus peur ». Leur donner, mais que désiraient-ils ?

Il pense à ces soirées, rue de la République, Lisa qui sert le repas, Vincente qui, après avoir mangé se met à l'écart, allume sa pipe, paraît somnoler.

Dans la mémoire de Dante, ils sont sans désirs, ils paraissent agir comme s'il n'y avait jamais eu d'autre choix que celui de cette vie. Le père part pour l'écurie ou la brasserie. La mère va laver les légumes dans la cour. Elle coud pour Dante, Louise, Violette, Antoine.

Dante ne peut même pas imaginer ce qu'ils auraient pu être, voulu être, le savaient-ils eux-mêmes ?

Au cours des veilles aux projecteurs, quand *Le Cavalier* traçait sa route sur une mer d'huile, blanche d'un ciel sans nuages, la lune brisée sur l'eau, en éclats, tremblant, il imaginait. S'il avait eu les connaissances de l'ingénieur, si… Et son désir était si fort que le lendemain, quand sa bordée était au repos, il prenait un livre technique, acheté à Alger, il tentait de comprendre les schémas, résistance, ohms, rhéostat, dérivation, « t'en sais bien assez » disait Raffin. Savoir et pas seulement pour le métier, mais comprendre pourquoi cette guerre, et ces hommes, Michelet et le premier maître Guichen, Giocondi si différent de Raffin. L'habitude que l'on prend en mer de scruter l'horizon sans le voir, et la pensée, la mémoire, poursuivent une autre route, on s'interroge.

Il faudrait que tout change si vite pour qu'ils puissent encore, le père, la mère, devenir…

Quoi ?

Si tard, pour eux, si tard.

À nouveau Dante s'inquiète, la lettre que régulièrement son père écrivait n'est pas venue. Plus d'un mois déjà que se creuse entre eux et lui le silence. Dante, le phare du cap Bon venant régulièrement l'aveugler, tente de laisser vide ce silence, ce mois sans nouvelles, ne pas le remplir d'accidents, de maladies. Vide, ou bien des souvenirs, la voix de sa mère, la façon qu'elle avait de dire après les avoir servis « c'est tout ce qu'il y a ».

— Alors Revelli ?

Le lieutenant Chaulanges s'appuie au bastingage près de Dante.

— Mon lieutenant, qu'est-ce qu'on attend pour nous libérer ?

— Un peu de patience, Revelli !

Chaulanges enlève sa casquette, se masse les tempes. Le phare éclaire son visage soucieux.

— C'est pas juste, mon lieutenant, c'est toujours les mêmes, nous on doit être patient, et si c'était un peu les autres ?

Le phare découpant à l'horizon un cône, des nuages au ras de l'eau. Chaulanges remet sa casquette.

— Nous en avons peut-être pour quelques mois encore, dit-il tout à coup, c'est comme ça.

Sa voix est sèche.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? continue-t-il.

Il a vouvoyé Revelli, puis il hausse le ton.

— Sois patient, sinon tu en prendras pour vingt ans devant le conseil de guerre.

Il s'éloigne en direction de la passerelle, revient.

— Pas de folie Revelli, maintenant que la guerre est finie, je vous l'ai dit, patience.

Corfou, Salonique, patience, Malte, Bizerte, Corfou, patience. *Le Cavalier* glisse à vitesse réduite entre les parois striées de la roche vive, la drague laisse un remous comme une vague persistante qui s'accroche à la coque. « Du mou au treuil, du mou nom de Dieu, tu dors Revelli ? »

Patience. Sur le faîte aride d'une colline des colonnes brisées, fûts blancs, doigts recroquevillés, et plus haut, dans un amphithéâtre de montagne deux ou trois constructions légères. De Jarrivon qui passe avec Chaulanges « ces temples, voyez-vous, lieutenant… ».

Patience. Dante met le treuil en route. Geste répété, horaire des quarts, sifflet du second maître : « La drague à la mer. »

— Ils se foutent de nous, dit Raffin, pourquoi on rentre pas ? Qu'est-ce qu'ils veulent, qu'on saute, qu'on crève maintenant que c'est fini ?

Parfois pour éviter un coup de tabac ou pour embarquer de l'eau potable, *Le Cavalier* jetait l'ancre dans une rade. Dante était volontaire pour la baleinière ; il fallait souquer ferme, longtemps, la grève qui paraissait proche était en fait à deux ou trois kilomètres et souvent une houle légère rendait le trajet difficile. Mais Dante échappait à l'odeur d'huile et de fumée du destroyer, il voyait d'autres visages, des paysans qui tendaient leurs figues sèches couvertes de farine, enveloppées dans des feuilles liées par un brin de paille. Pour un paquet de cigarettes, ils donnaient des tomates et des oignons, des olives. Un pêcheur, maigre, la peau tirée sur les os du visage, montrait quelques poissons. Dante glissait ces fruits et ces légumes sous la vareuse, il chargeait les tonneaux d'eau, et il fallait revenir au *Cavalier,* la baleinière vent debout, embarquant des paquets de mer, le vent soulevant le col de toile du treillis de travail. Puis le gabier tenant la baleinière loin de la coque, il fallait arrimer les tonneaux aux palans, « hisse, hisse ». Enfin, entre les hamacs, le soir, ces figues qui sentaient le laurier séché, et que Revelli et Raffin mâchaient lentement.

— Il paraît qu'on va en Russie, disait Raffin. Mermet a reçu un message, tous les gros-culs sont là-bas, le *France,* le *Jean-Bart,* y a aussi le *Vergniaud* et le *Mirabeau,* la *Justice*.

Constantinople, Batoum, Trébizonde. Coupoles, sommets dans une lumière plus vive, pentes plus raides et l'air qui souffle parfois en rafales est froid.

Sébastopol, Odessa.

— Moi, je marche pas, dit Raffin, je les emmerde, j'en veux plus.

Il est descendu dans la machine, il gueule, la voix presque couverte par la rumeur des bielles.

— Ta gueule, dit Giocondi, va ailleurs, moi je veux pas t'entendre.

Revelli se laisse glisser le long de l'échelle, ses pieds effleurant à peine les marches étroites de métal.

— Sur le pont, les gars, venez voir, crie-t-il.

Au fond de la rade de Sébastopol, la ville qui s'étage sur les hauteurs. Entre *Le Cavalier* et la ville, la silhouette massive du cuirassé *France,* ces tourelles empâtées, les mâts trapus, et plus loin le *Jean-Bart,* les autres navires, un cargo.

— T'entends, dit Revelli en bondissant sur le pont.

Des clameurs, des chants qui proviennent de la plage arrière du *France*. Tous les marins du *Cavalier* sont sur le pont, regardant le cuirassé, on entend : « pas de charbon », « ni demain ni lundi », puis des cris, des marins qui courent et qu'on aperçoit entre les tourelles, sur la plage avant. Les marins du *Jean-Bart* se sont mis eux aussi à crier, début de chant : « C'est la lutte finale… »

Raffin grimpe sur le bastingage, s'appuie aux épaules de Revelli.

— Merde, *l'internationale*.

Le chant que la brise déchire.

Raffin saute sur le pont, bondit sur le treuil :

— Allez les gars, crie-t-il, vous entendez ?

Nuit tombée. Sur le *France,* les lumières s'éteignent l'une après l'autre, on aperçoit des silhouettes qui brisent les globes, lancent « pas de lumière, y a les mouchards », puis *l'internationale* encore et d'un cargo, le même chant, écho que renvoient plusieurs navires. Raffin l'entonne, Revelli près de lui, ignorant les paroles, reprenant. Giocondi s'était écarté, crie : « Attention, vous êtes fous. »

De la rade, de place en place, montent des clameurs, des chants, cependant que clignotent des projecteurs. Sur le pont du *Cavalier,* entourant le treuil sur lequel se tient toujours Raffin, De Jarrivon,

Chaulanges, Guichen, écartent les matelots. De Jarrivon et Guichen tiennent leur revolver à la main.

— Descendez de là ! hurle De Jarrivon.

Raffin s'est tu.

— Tuez-moi, commandant, allez-y, mais écoutez-les, vous les écoutez ?

— Descendez, dit De Jarrivon, à voix plus basse.

Guichen s'avance. Revelli se place devant Raffin.

— Toi, le Niçois…

— Laisse-le ! dit Revelli.

Dans le groupe des marins, des murmures, puis des voix :

— Laissez-les !

Guichen se tourne vers le commandant.

— À Toulon, à Toulon scandent les marins.

L'obscurité est totale, quelqu'un a dû briser les deux lampes qui, à tribord et bâbord, éclairent la plage arrière et maintenant, dans ce moutonnement d'ombres où chacun perd son visage, la violence monte, les voix hurlent : « À Toulon, à Toulon », entonnent l'*Internationale,* puis comme si le groupe était surpris de son audace, le silence se rétablit et on entend la voix du commandant De Jarrivon :

— Il y a dans l'équipage quatre ou cinq mauvais Français !

Cris, cris : « À Toulon, à Toulon », le chant encore et dans un creux le commandant :

— Mes enfants, rentrez dans l'ordre.

Rires comme des gifles, cris, Revelli monte à son tour sur le treuil, il aperçoit De Jarrivon et Guichen qui marchent côte à côte vers la passerelle, vers la lumière. Des chants continuent de s'élever des bateaux en rade. De la ville, un projecteur s'attarde sur les navires, et sur les plus proches d'entre eux – le *France,* le *Jean-Bart* – Revelli distingue des hommes groupés, quelques-uns grimpés sur les tourelles, lançant leurs bonnets en l'air.

— Ils l'ont hissé ! hurle Raffin.

On a aperçu un bref instant, au mât du *France,* une longue étamine, qui dans la lumière du projecteur parait noire. Raffin saute sur le pont, enjambe la drague et s'accrochant à la hampe, enroule autour du mât de pavillon le bleu et le blanc, ne laissant flotter que le rouge du drapeau.

44

29 septembre 1919, le journal Le Petit Niçois, *écrit :*

« À la fin du mois d'avril 1919, des événements tumultueux se produisaient à bord du cuirassé France *et de divers bâtiments de moindre importance, en rade de Sébastopol. L'autorité du commandement fut méconnue, des hommes se rendirent à terre avec une embarcation dont ils s'étaient emparés. Le drapeau rouge fut hissé à bord du cuirassé* France *et du contre-torpilleur* Le Cavalier. *L'amiral Amet et divers officiers qui tentaient de ramener les équipages au calme, furent grossièrement outragés par certains matelots.*

Après une longue et minutieuse enquête, la culpabilité de 33 marins a été établie et le ministre de la Marine saisi du rapport d'enquête présenté par M. le capitaine de corvette Cambon a signé un ordre de mise en jugement.

Parmi les inculpés, on relève le nom d'un Niçois, le quartier-maître électricien Dante Revelli. Le conseil de guerre doit se réunir au carré des officiers à bord du cuirassé France, *situé à l'extrême arrière du navire et éclairé par de larges hublots circulaires entre lesquels s'encadrent des paysages de L. Dauphin, coins de Paris et sites de Provence. »*

45

Sous les arcades de la place Masséna, Violette Revelli, fut contrainte de s'arrêter. Foule, dense comme un jour de Carnaval, mais silencieuse, grise. Un moment, Violette fut portée vers les premiers rangs et elle vit le cortège qui s'engageait dans l'avenue. La musique municipale précédait le groupe des personnalités, vêtements noirs, parapluies noirs et quelques taches bleues d'uniformes. Il y eut un arrêt, sans doute à l'angle de la rue de France, *Marseillaise,* roulement de tambour, une voix. Malgré la pluie, Violette descendit avec quelques badauds sur la chaussée :

— Nos héros, disait Girard, leurs familles dans la douleur et dans la gloire, nous devons faire en sorte qu'ils soient présents parmi

nous à chaque instant par ce qu'ils nous ont donné de plus précieux, la Victoire.

Violette s'était immobilisée. Elle avait les pieds trempés, glacés. À peine avait-elle fait quelques mètres dans la rue de la République, que déjà l'eau avait traversé les semelles. *Marseillaise,* roulement de tambour, le cortège s'ébranle. Violette suit, se faufile sous les arcades au début de l'avenue. Un drapeau tricolore, une couronne de laurier, les feuilles brillantes de pluie, entourent une plaque devant laquelle deux chasseurs, l'arme sur l'épaule, montent la garde. Elle lit : « Avenue de la Victoire ».

Il pleut. Le béret des soldats est déformé, Violette se laisse pousser, elle se trouve devant l'un d'eux, les gouttes glissent sur son front, il la regarde, sourit, puis son visage à nouveau se crispe. Violette se met à courir, le train est peut-être déjà arrivé. Musique encore, là-bas, plus loin sur l'avenue ; entre les troncs humides des platanes dépouillés, Violette aperçoit le cortège à nouveau immobilisé, des agents l'empêchent de traverser. Mais elle se glisse entre leurs bicyclettes et ils laissent faire. Elle court sur l'autre trottoir dépassant la musique dont les tambours roulent, elle se trouve à la hauteur des personnalités, regarde, marche à leur pas. Elle ne connaît ni le député Merani ni le commandant Ritzen et son fils Pierre, tous deux en uniformes, qui avancent côte à côte. Merani a pris Ritzen par le bras dès le moment où ils ont quitté la mairie pour cette longue succession d'inaugurations, avenue de la Victoire, rue Paul-Déroulède, rue Georges-Clemenceau, square Alsace-Lorraine, place du Président-Wilson, boulevard des Italiens. La ville change ses noms de rues et de places.

— Vous avez survécu aux tranchées, dit Merani à Ritzen, j'espère qu'une bronchite ne vous emportera pas, ce serait comique.

Ils sont au centre du groupe, Merani tenant le parapluie sur l'épaule. Devant eux, le maire Girard, accompagné de sa femme, près de lui, le général Tourmelin, monseigneur Charon, le Préfet.

— Vous savez, continue Merani tout en marchant, je suis persuadé qu'il va y avoir un grand bouleversement politique, c'est vous, vous les hommes du front qui devez faire entendre votre voix, si vous le voulez.

Clairon solitaire, comme une voix. Sonneries aux morts et le silence que clôt un dernier souffle, puis les tambours, la voix de Girard :

— Paul Déroulède a su préparer le pays aux sacrifices et à la victoire, il est le…

Violette s'était remise à courir laissant le cortège derrière elle, atteignant la gare, traversant le terre-plein sous une pluie oblique qui couchait les branches des palmiers, rebondissait sur la chaussée, zébrant les flaques, achevant de la tremper jusqu'aux os. Si bien qu'elle tremblait quand Dante la prit contre elle, qu'elle sentit l'odeur de laine de sa vareuse.

— On a envoyé la petite sœur pour le prisonnier, dit-il en souriant.

Il souleva son sac de matelot, le mit sur l'épaule. Il paraissait plus grand d'être maigre. Le visage était fait d'angles. Pommettes, menton, tempes, le front lui-même paraissait bosselé, les arcades sourcilières, deux arêtes vives. Et les yeux, loin, loin.

— Tu es maigre, dit Violette.

— Comment ils vont ?

— C'est Louise qui fait la cuisine.

Violette marchait près de son frère.

— Lucien, son petit, tu verras, il est beau, un diable.

— Elle habite là ? demanda Dante.

— Depuis…

Elle s'arrête, elle contourne la mort de la mère, la salle d'hôpital, la chapelle, elle dit seulement :

— Tu comprends, elle peut, elle, elle ne travaille plus, alors elle est revenue à la maison.

Ils s'asseyent au buffet. Il lui commande un grog, il pose son béret sur la table. Crâne rasé, angles encore.

— Ça repousse, tu sais, dit Dante.

Il la regarde. Elle porte ses cheveux rassemblés en un gros chignon et ainsi, le visage dégagé, elle ressemble…

— Tu as ? demande-t-il.

— Presque dix-sept.

Elle devait être ainsi, leur mère, avant.

— On y va ? dit-il.

Il enfonce son béret, soulève son sac d'un mouvement brusque. Pluie, coups de vent, musique militaire qui semble proche et qui, tout à coup, s'éloigne, les clairons plus vifs encore perceptibles, puis revient un roulement de tambour, balayé bientôt.

— Qu'est-ce qu'ils foutent ? demande Dante.

— Ils changent les noms des rues, dit Violette.

Sur la verrière, la pluie crépite. En courant, Dante tenant Violette par la main, ils vont vers les voitures, sautent dans un fiacre. La pluie sur la bâche. Le cocher, une toile cirée sur la tête, se penche :

— Alors matelot, c'est fini ?

— Ça commence, répond Dante Revelli.

1972 - 1.2.1975.

LE PALAIS DES FÊTES

« Mon fils, mon grand fils, nous allons fendre l'eau à lentes brassées. »

VICTOR SERGE,
Pour un brasier dans un désert.

Première partie

Le bal

1

Il faut le temps.

Dante Revelli ne l'avait compris qu'après quelques jours. Il avait cru, d'abord, qu'il suffisait de poser son sac de marin sur les tommettes rouges de la cuisine, d'enfouir la vareuse de laine bleue et les treillis au fond du placard, dans le couloir, pour redevenir ce qu'il était avant, avant.

— Raconte, raconte-moi, disait Vincente.

Dante regardait son père. Raconter ? Quoi ? La guerre ? Comme si…

— Tu veux du café, Dante ?

— Ça va ? Vous, ici ? interrogeait Dante.

Eux avaient vécu. Lui, le hamac, cette toile rêche qui râpe les bras, les pieds, les joues, qui vous enveloppe, et l'odeur d'huile chaude, le halètement des bielles, le craquement de la coque, le destroyer qui gîte et le hamac qui se balance, qu'on arrête mais le tuyau auquel on s'accroche brûle.

— Fais du café, répétait le père.

Louise, Violette – les sœurs – debout devant la cuisinière, regardaient Dante. Louise s'essuyait les yeux, elle murmurait, et Dante comprenait au mouvement des lèvres.

— Tu es revenu, toi, disait Louise.

Elle versait l'eau dans la cafetière, puis elle posait la casserole. « Fais-le », chuchotait-elle à Violette, et elle traversait la cuisine, tête baissée. Dante l'entendait crier dans le couloir : « Lucien, Lucien. »

— Il est beau, tu sais, disait Violette, elle a un beau petit.

— Il s'appelle…, commençait Vincente. Il prenait sa pipe. C'est après, continuait-il en la gardant serrée entre ses dents, après qu'à la mairie ils ont accepté les mariages avec ceux qui avaient été tués au front. Il fallait faire des démarches, les parents de Millo voulaient, mais Louise et nous, puisque le petit était déjà né, on n'a pas bougé. Alors, Lucien, il s'appelle Revelli et pas Millo, voilà !

Il haussait les épaules, Louise rentrait, portant l'enfant dans les bras.

— C'est Lucien, mon fils. Tu l'avais vu ?

Dante secouait la tête, il prenait Lucien.

— Lourd, il est lourd, disait-il.

— Cinq ans, il les a eus, murmurait Louise.

Il faut le temps.

S'habituer comme si la ville était un bateau qu'on ne connaît pas. Il faut le temps pour savoir comment trouver l'équilibre quand le vent a déjà creusé la mer, mais qu'il change encore, fantasque, de force, de direction, hautes lames, fossés qui se prolongent ou bien crêtes serrées, et le bateau roule, tangue. Il faut le temps pour, d'instinct, profiter du creux et se laisser glisser le long de l'échelle.

Dante chez lui, rue de la République, face à eux, le père, les sœurs, Antoine son frère, qui disait : « J'ai mis ta veste, elle me va, je te la rends si tu veux. » Dante dans les rues de Nice, les premières semaines après sa libération, et peut-être pendant tout l'hiver de 1920, avait eu peur de perdre l'équilibre, comme un matelot qui embarque et qui, le goulet franchi, ressent l'effet des premières vagues, la nausée.

Il avait ce mal du temps passé ailleurs, quand on revient et que tout, d'abord, semble pareil, le porche, en bas, la cour et le filet d'eau où le soleil se prend, le creux au centre des marches d'ardoise, la porte et l'usure du bois, là où l'on pose la paume de la main, et les odeurs du feu, des légumes qui mijotent, senteurs de poireaux et d'oignons. Comment croire que, voilà sept années, sept années déjà que j'ai quitté la ville, et la guerre s'est enfoncée comme un soc. Millo qui, il y a sept ans, serrait le bras de Louise et l'entraînait vers l'épicerie de ses parents.

L'épicerie Millo est toujours ouverte, les cageots de tomates et de courgettes sur le trottoir, Millo, le père, silhouette aperçue, courbée, rangeant des bouteilles, mais Millo le fils n'est plus qu'un nom

qu'on va graver dans le marbre, là-bas, face à la mer, sur le grand monument aux morts qu'ils ont commencé à tailler dans le rocher.

Qui dira, alors, le dernier bal, 14 juillet 1914, Dante partait le soir pour Toulon, les taches des drapeaux dansaient sur les façades grises de la place Garibaldi, Millo enlaçait Louise, il saluait Dante de la main. Il était mort parmi les premiers, peut-être avant la fin du mois d'août… Qui dira à Lucien son fils ?

Il faut le temps.

Les premiers jours, quand Dante entrait dans la cuisine, qu'il voyait ce bras au-dessus de la cocotte, la longue cuillère de bois plongeant dans le ragoût, le mouvement régulier de la main, l'odeur de sauce tomate, douceâtre, le clapotis des bulles qui crevaient à la surface rouge, il allait dire, et puis, il avait comme un frisson, une décharge pareille à celle qu'il recevait souvent quand il était apprenti parce que, imprudemment, il touchait les fils, et que Clément, l'ouvrier, riait : « T'as encore fait le con, Revelli, tu te chatouilles ? »

Dante s'écartait de la cuisinière.

Clément, sa veuve, Dante l'avait croisée, le premier jour, la robe de soie courte sur le haut des mollets, le menton trop levé. Antoine avait cligné de l'œil à son frère : « Tu la reconnais ? Françoise Clément, Clément l'électricien, celui… – Mais oui, mais oui, disait Dante. – Lui, on l'a su après, en 17, il a essayé de se révolter, il est de ceux, douze balles, le poteau. Elle, maintenant, tu l'as vue, avec n'importe qui, n'importe quand, qu'est-ce que tu veux dire ? »

Dante s'asseyait dans la cuisine. C'était Louise, sa sœur, qui se retournait, la cuillère de bois à la main, le couvercle, plaque noire qu'elle tenait de la main gauche.

— Tu as faim ? demandait-elle.

Il secouait la tête.

— Ce ragoût, commençait-elle, je ne sais pas, maman…

Elle avait prononcé le mot, mais vite, pour le faire oublier, elle tendait à Dante la cuillère rouge de sauce.

— Goûte, dis-moi, attention, c'est chaud.

Dante claquait la langue, il sortait.

Depuis qu'il était revenu, il croyait chaque fois qu'il allait voir sa mère devant la cuisinière, ou bien, alors qu'il montait l'escalier, qu'elle s'avancerait sur le palier, elle dirait : « Enfin, tu rentres, tout est froid déjà. » Il la saisirait par les épaules, elle s'abandonnerait –

« Dante, Dante, tu es en sueur » – et, du bord de son tablier, elle lui essuierait le front. D'autres fois, c'était en passant sous le porche que Dante s'attendait à l'apercevoir, dans la cour, prenant de l'eau ou étendant les draps. Mais cette femme baissée au-dessus du baquet, c'était Louise ou la voisine, Madame Gancia. Morte, la mère, et il ne l'avait su que plus tard, quand il creusait dans le sol caillouteux et aride de Tunisie des tranchées pour les canalisations d'eau. Deux tirailleurs sénégalais conduisaient les condamnés hors du camp, et souvent, quand ils jugeaient que le travail n'avançait pas assez vite, ils donnaient un coup du plat de la crosse sur les reins, ou bien, en riant, ils approchaient la baïonnette. Il fallait rentrer la tête, murmurer à Raffin : « Fais pas le con, tu veux pas leur faire plaisir, crever ici ? » Raffin frappait la pioche à faire éclater l'acier. Le soir, le capitaine Rémond les passait en revue : « Toujours là, nos salopards ? Qu'est-ce que vous attendez, mes petits, pour vous rebeller. Allez, un peu de cran, recommencez comme en mer Noire, qu'on voie ce que vous savez faire, et que je vous dresse. »

On les enfermait dans des baraquements aux toits de tôle ondulée dont les Sénégalais bouchaient toutes les issues. Ne pas bouger pour trouver le sommeil, oublier cette carapace de terre brûlante qui semblait envelopper le corps, pour tenter de contenir la peur, d'éviter les gestes, le désir d'arracher la langue qui, gonflée, bouffait toute la bouche, y planter les ongles, tirer pour que l'air s'infiltre, que le sang coule, étanche la soif. Devenir pierre. Raffin ne savait pas. Il s'asseyait sur le bat-flanc de Revelli, il se grattait, se déchirait.

— Dehors, une fois dehors, Revelli, ne les laisse pas m'enterrer, gueule, gueule !

Et il criait.

— Salauds !

Dante pesait sur l'épaule de Raffin.

— Tu feras pas tes sept ans, tu les feras pas, disait-il.

Raffin enfonçait ses ongles dans sa barbe, il griffait ses joues.

— Tu les as entendus ? De Jarrivon…

Le commandant de Jarrivon, sans un regard pour les inculpés, la casquette sous le bras gauche. « L'équipage du *Cavalier,* disait-il aux officiers du conseil de guerre, a été détourné de son devoir par un meneur, le quartier-maître Raffin. Avant même notre arrivée en rade de Sébastopol, je n'ignorais pas que Raffin cherchait à dresser

l'équipage contre le commandant. Ses idées anarchistes le conduisaient naturellement à soutenir les Rouges de Russie. À plusieurs reprises, à Alger même, dès le 11 novembre 1918, quatre mois avant les événements de la mer Noire, donc, j'avais dû sévir… »

— Ne les laisse pas m'enterrer, Revelli, répétait Raffin.

Un soir, avant de refermer la porte, le sergent avait tendu à Revelli une enveloppe décachetée. Chaleur gluante. Les mots d'Antoine que la sueur des doigts, les gouttes tombées du front de Dante rendaient flous, noyant les phrases. *« Maman est morte, sur le moment on n'a pas voulu… »* La page se voilait de bleu, les mots fondaient et, issues fermées, le baraquement n'était plus que chaleur noire cadenassée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogeait Raffin.

— Ma mère.

C'est Raffin qui mettait la main sur l'épaule de Dante.

— Merde, répétait-il.

Il tremblait, la fièvre ou la colère, l'envie de frapper son poing contre les planches.

— Je sentais, commençait Dante calmement.

Qu'est-ce qu'on sent ? Qu'est-ce qu'on sait ?

La lettre d'Antoine n'était qu'une feuille de papier froissé. Il faut le temps pour que les mots fassent leur chemin, qu'en soi ils creusent la sape. Et ça ne suffit pas. Il faut que, le premier jour du retour de Dante à Nice, la porte poussée, dans le couloir de leur maison, 42, rue de la République, la mère ne soit pas là, essuyant ses mains mouillées au tablier noir, collant son visage contre la poitrine de Dante, et il avait l'habitude de détourner les yeux pour ne pas voir les cheveux gris. Il faut que cette femme, dans la cour, au-dessus du baquet, ce soit Louise ou Madame Gancia, Louise encore dans la cuisine, devant la cuisinière. Et ça ne suffit pas.

Le deuxième jour, Dante Revelli demanda à son frère de l'accompagner.

— Vous allez…, avait commencé Vincente en regardant ses fils.

Dante ne répondit pas. Il descendait lentement l'escalier, prenait la rue de la République vers l'est, ne se retournait pas pour voir si Antoine le suivait. Il marchait les mains dans les poches pour immobiliser ses bras, affirmer ainsi qu'il était civil, qu'il faisait ce qu'il voulait de son corps. Antoine le rejoignait en courant, achevant d'enfiler sa veste. Il était de la même taille que son frère, mais le

visage était plus rond, les cheveux bouclaient, alors que Dante, amaigri, le teint brique, la peau tendue comme un cuir, avait la tête rasée des prisonniers.

— Tu sais que je pars, disait Antoine, dans la biffe… J'ai passé le conseil, on va pas se laisser faire.

— Essaie de la boucler, disait Dante, essaie.

La rue, le ciel, le lit du Paillon qu'ils longeaient maintenant, Dante rentrait dans sa vie après sept ans. Il écoutait à peine Antoine. « Les élections, tu comprends, disait le frère, c'est de la merde, toujours les mêmes à être élus, Merani, bien sûr, mais quand on aura les fusils, tu te rappelles de Piget, ton instituteur ? C'est lui qui était candidat socialiste, et Sauvan, le charpentier, il est venu à la maison… »

Piget, Sauvan. Ils avaient fait parvenir à Dante un mandat juste avant l'amnistie. Quelques francs, quelques mots « *le salut des camarades* ». Dante racontait à son frère, puis il s'interrompait, reconnaissait le froissement continu de la rivière sur les galets, les voix des lavandières qui s'interpellaient. L'une d'elles, un panier d'osier rempli de linge posé en équilibre sur la tête, traversait la chaussée, lentement, se déhanchant à chaque pas, les mains à la taille. Un coq aussi, qui, sur les hauteurs, dans un de ces jardins potagers que les maçons italiens cultivaient après leur journée de travail ou bien à l'aube, lançait sa proclamation hautaine. Dante s'arrêta, s'avançant vers le lit du Paillon, découvrant ces maisons jointives qui formaient la façade irrégulière de la vieille ville, pans ocre ou vert pâle qui se succédaient et dont le soleil éclairait les parties supérieures, tuiles rouges, terrasses qu'envahissait la vigne. Vers l'est, le Paillon, entre les pentes raides, prolongeait sa trace caillouteuse.

— Ils sont venus par là, dit Dante.

Il s'assit sur la terre battue, le dos appuyé à un platane, commença de rouler une cigarette, puis la tendit à son frère.

Jamais le père n'avait raconté. Mais la mère, souvent, le soir, dans la chambre, quand ils étaient encore les domestiques du député Merani, que le père, devant l'Opéra ou le Casino de la Jetée, attendait avec la voiture qu'un banquet ou un spectacle se termine, la mère, penchée au-dessus de Dante, commençait l'histoire fabuleuse. « Ils étaient trois frères, disait Lisa, et ils venaient de là-bas, le pays de la montagne. L'aîné s'appelait Carlo, ton oncle. Regarde ses mains, ses épaules, et tu comprendras. Il peut creuser

seul une montagne, en construire une autre. Puis il y a le plus jeune, Luigi, lui – la mère de Dante s'interrompait – tu le connais… »

Dante guettait le moment où elle parlerait du père, de Vincente. « Il était avec ses frères ? » demandait-il. « Il marchait avec eux, répondait Lisa Revelli, c'était le plus raisonnable, le plus bon, et c'est lui que j'ai vu le premier, un matin, dans la rue Saint-François-de-Paule, un mois d'octobre en 1888. Je me suis retournée, j'ai aperçu un paysan, c'était bien un paysan piémontais ton père, il sentait encore la montagne, le foin. Mais ils venaient de loin, les trois frères Revelli, ils avaient marché plusieurs jours, j'avais envie de rire en le voyant. Maintenant, tu dois dormir… »

Elle soufflait la bougie, et Dante partait sur une route qui s'enfonçait dans les vallées, se dirigeait vers le pays des origines, ce Piémont des châtaigniers.

— Il faut avoir faim pour quitter son pays, dit-il à Antoine.

— On les voit guère, les oncles, dit Antoine en s'asseyant près de son frère.

Carlo, quelquefois rencontré quand ils étaient gosses. Il donnait une pièce. On lisait sur les charrettes de son entreprise, *Forzanengo et Revelli, Entrepreneurs,* en lettres noires. Luigi, un soir, vers 1910, s'était installé dans la cuisine du 42 rue de la République. Dante le connaissait bien. Ils avaient grandi ensemble chez les Merani, presque comme des frères, mais le Luigi qu'il revoyait, parlant haut, les cheveux gras, brillants, lui envoyant des bourrades : « Si tu veux du travail, Dante, qu'est-ce que tu fous sur les chantiers ? Électricien, d'accord, mais viens me voir, je te trouve quelque chose à la mairie. Merani, il fait ce que je veux. » Il clignait de l'œil à Dante et à Vincente. « Ton fils, envoie-le-moi », disait-il.

— Oncle Luigi, dit Antoine, c'est un vendu. Le larbin de Merani, c'est lui qui fait les élections dans la vieille ville. Tant par voix, il touche, un maquereau. »

Antoine cracha en direction de la rivière.

— Il s'était planqué dans l'intendance, continuait-il, il volait les rations des troufions. Ils l'ont envoyé là-haut, à Verdun. Il y a laissé le bras. Ça ou le bagne…

Dante se leva et commença de marcher. La route longeant le Paillon devenait plus étroite, bordée du côté du fleuve de platanes frêles. Des charrois, chargés de troncs, passaient souvent, cahotant dans les ornières, obligeant les Revelli à se coller contre les façades

des maisons basses aux fenêtres desquelles séchait un linge de couleur.

À un tournant, Dante vit l'église, les bâtiments rectangulaires, jaunis, de l'hôpital, et au delà comme une carrière creusée à flanc de pente, une plaie blanchâtre, le cimetière de l'Est.

— Les oncles, demanda-t-il à son frère, ils sont venus pour elle ?

— Ils sont venus, dit Antoine.

Vincente avait voulu qu'on les prévienne.

— C'est mes frères, avait-il dit, ils sont ce qu'ils sont, mais il y a des choses qu'il faut.

Antoine avait d'abord été dans la vieille ville, au *Castèu,* le café de Luigi. L'oncle était debout, le crochet de fer de son bras mutilé appuyé au comptoir, une casquette rejetée en arrière. Visage gris, gonflé, où les yeux mobiles, clairs, étaient à l'affût. Une femme à la poitrine forte allait et venait dans la salle, Antoine avait hésité.

— Je suis le fils de Vincente. Antoine.

Luigi Revelli avait eu une exclamation de surprise :

— Je suis ton oncle, alors ! Qu'est-ce que tu bois ?

Il appelait Rose :

— C'est ton neveu, disait-il à la femme, beau, tu vois ? Un Revelli.

Antoine trempait ses lèvres dans le « ballon » de vin rouge que la femme de Luigi lui avait servi.

— Comme ça, demandait Luigi, tu viens me voir ?

— C'est ma mère – le visage de Luigi se fermait – mon père voulait vous avertir, pour la date, au cimetière de l'Est.

Antoine terminait son verre, s'essuyait les lèvres du revers de la main.

— Lisa, répétait Luigi, Lisa, y en a plus, y en aura plus comme elle.

Antoine voulait repartir, mais Luigi continuait à parler.

— Tu veux manger avec nous ? Rose, mets la table, là-bas.

Luigi prenait Antoine par l'épaule, le forçait à s'asseoir près d'une fenêtre d'où l'on apercevait une partie de la place Sainte-Réparate, le parvis de la cathédrale, les gosses qui se poursuivaient, se perdant dans les ruelles d'où surgissait un homme attelé à un charreton ; des ouvriers, leur musette à l'épaule, s'arrêtaient devant l'étalage de l'épicerie, au coin de la place, achetaient un cornet d'olives noires, un morceau de fromage, quelques anchois.

— Raconte-moi, demandait Luigi, on se voit plus avec ton père. Tes sœurs, je les connais à peine, Louise…

Antoine racontait, oubliait que, sans doute, on l'attendait rue de la République. Il éprouvait la complicité qui soude les familles. Cet oncle, ce salaud, comme on disait partout, voilà qu'il se sentait proche de lui, quelque chose dans le visage qui tenait du père, ou même de Dante.

— Louise, expliquait Antoine, elle a un enfant, il s'appelle Revelli.

Il s'interrompait.

— Tiens, disait Luigi, en buvant, Revelli, lui aussi.

— Millo, reprenait Antoine, le fils de l'épicier, il allait l'épouser, il s'est fait tuer, les premiers jours.

— Regarde – Luigi montrait le crochet d'acier – tu vois, ils m'ont pris ça. Je l'ai payé, le droit d'être français.

Il tapait du crochet sur la table de marbre.

— Rose, le café ! hurlait-il.

Puis, à voix basse :

— Ça manque, une main. Et les autres ? Violette, Dante.

— Violette, commençait Antoine, elle travaille aux Galeries, elle gagne bien.

Luigi touchait Antoine de la pointe du crochet, il l'appuyait sur la poitrine.

— Toi, tu es électricien, tu m'as dit, comme Dante. Est-ce que tu sais ce que ça veut dire « gagne bien » ? Dis pas d'imbécillités, ton père, elle, toi, ton frère, vous gagnez rien, vous avez même pas l'idée de ce que ça veut dire gagner, si tu as pas ça dans la tête, si tu comprends pas, tu crèveras toute la vie, tu m'écoutes ?

Il avait fait servir de la branda, l'alcool fruité de la montagne.

— Dante, tu vois, il casse les cailloux au bagne, parce qu'il a fait le mariole. Crois-moi, quand tu es dans la merde, tu y es, tu y es seul. Les Russes, c'est pas eux qui le sortiront, Dante, de sa Tunisie. Alors, qu'est-ce qu'il avait à faire le con pour eux dans la mer Noire ?

La chaleur douce de l'alcool… Antoine devait faire un effort pour se lever, se fermer à cette voix dont il reconnaissait certaines inflexions.

— Toi aussi, continuait Luigi en le raccompagnant, je sais qu'on t'a bouclé. T'as les idées de ton frère, alors ?

À la fin de l'année 17, Antoine et quelques jeunes ouvriers avaient distribué des journaux qui réclamaient la cessation

immédiate du conflit, proclamaient la solidarité avec la Révolution russe. La police, peu après la venue de Clemenceau au pouvoir, les avait arrêtés avec quelques personnalités socialistes, Sauvan, le syndicaliste, Karenberg, un riche baron russe naturalisé. Mais Antoine n'était resté que quelques jours en prison.

— On n'est pas des moutons dans la famille, répondait-il à Luigi, en enfourchant sa bicyclette.

Luigi hochait la tête.

— Mouton, mouton… Dis à ton père que je viendrai. Salut, petit.

Antoine avait roulé lentement, prenant par la vieille ville, évitant les étalages, les femmes qui bavardaient au milieu de la rue. Place Saint-François, devant la Bourse du Travail, on lavait à grands seaux d'eau la chaussée, cependant que les pêcheurs du marché aux poissons achevaient de nettoyer leurs étals.

En descendant vers le port, Antoine mesurait le temps passé chez Luigi, l'engourdissement qui l'avait saisi, cette passivité complice qu'il avait eue, oubliant sa mère morte, l'objet de sa visite. Sur le quai Lunel, il avait tout de suite situé les bureaux de Carlo, *Entreprise de transports Revelli – ETR*. Deux camions chargés de fûts d'huile, des entassements de sacs et des piles de bois dissimulaient en partie la façade. Il reconnut son oncle, les cheveux presque entièrement blancs, le visage très brun, les manches de la chemise retroussées au-dessus du coude, un gilet noir serrant le torse, et la chaîne de montre qui le barrait. Carlo était au centre du hall, les poings fermés sur les hanches, dominant de la tête le groupe d'ouvriers qui l'entouraient. « Patron, disait l'un, si on peut pas décharger aujourd'hui… » Carlo s'écarta du groupe : « Vous déchargerez aujourd'hui, et s'ils refusent, vous déchargerez quand même. S'ils vous ouvrent pas, vous laissez devant la porte, pluie ou pas, je m'en fous. C'est aujourd'hui, pas demain. C'est moi, je le prends sur moi, tu entends ? »

Il vit Antoine qui s'avançait, détourna la tête comme s'il ne l'avait pas remarqué, puis la mémoire, une ressemblance entrevue, l'intuition, il s'arrêta, vint vers Antoine :

— Qu'est-ce que tu veux ? Tu cherches quelqu'un ?

— Je suis le fils de Vincente, dit Antoine.

Carlo crispa son front, plissa ses paupières comme s'il voulait voir plus loin.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

La voix était sourde, les veines du cou, un cou qui semblait devoir faire éclater le col de la chemise blanche, s'étaient gonflées.

— Ton frère ? Dante ? demanda-t-il.

En ces temps de guerre, les jeunes mouraient. Mais Dante était au bagne militaire, vivant.

— Ma mère, l'épidémie, cette grippe, mon père voulait…

— Viens.

Carlo le poussa devant lui. Dans son bureau, assis sur le rebord d'une fenêtre, les mâts des navires formant au loin comme une futaie serrée, il alluma un cigare.

— Saloperie de guerre, dit-il.

Antoine se tenait immobile, levant de temps en temps les yeux, intimidé.

— Et ton père, comment il supporte ?

Vincente, assis dans la cuisine, la pipe vide dans la bouche, la tête penchée, ou bien à table quand Louise et Violette le servaient, la cuillère qu'il gardait au-dessus de l'assiette, paraissant oublier le geste qu'il devait faire, et Violette disait : « Tu manges, papa, c'est froid. » Il reprenait conscience, se redressait pour quelques instants, puis se tassait de nouveau, lourd, appuyant tout son corps sur ses avant-bras. Il se levait avant la fin du repas, s'enfermait dans la chambre, et ils restaient, Antoine, Violette, Louise, silencieux, avec la seule vie de Lucien, qui les forçait à l'attention, par ses cris, ses grimaces.

— Tu sais, ton père et ta mère, commença Carlo, dès qu'ils se sont vus…

Il écrasa son cigare, le lança par la fenêtre.

— Je viendrai, dit-il.

Antoine et Dante passaient devant les premières tombes qu'encadraient de jeunes cyprès. Les allées étaient larges, couvertes d'un gravier jaune, et elles paraissaient ne pas se terminer, s'effacer plutôt, se confondant avec la terre de la montagne.

— Ils sont venus, répéta Antoine, les oncles, tous les deux, Luigi, Carlo.

Une plaque dans un mur de terre : *Lisa Revelli 1868-1918. Avec l'amour de tous les siens.*

— On n'a pas voulu te prévenir tout de suite, tu comprends, expliquait Antoine, le temps que la lettre, alors, on a attendu.

Il se tut, s'écarta, laissant Dante seul face à la terre, aux mots gravés. Il marcha vers la sortie, regardant la ville qui s'étalait entre les collines dans la vallée évasée du Paillon, avec le rocher du château, dominant le port, butte verte crevant le blanc et le rose des terrasses et des toits. Il s'assit sur une borne de métal à l'entrée du cimetière, se retourna, aperçut Dante toujours immobile dans l'allée, la tête penchée, les bras croisés. Peut-être avaient-ils eu tort de ne pas l'avertir tout de suite, de lui laisser quelques semaines d'illusions. À quoi ça sert ? Un jour vient, si vite.

Quand Dante fut près de lui, Antoine lui passa le bras sur l'épaule. Pour la mort de leur mère, il était l'aîné, celui qui avait su le premier, qui l'avait portée dans ses bras, fiévreuse, enveloppée de couvertures, le jour où on l'avait conduite à l'hôpital Saint-Roch.

— Il faut le temps, dit Dante, il faut le temps.

Ils descendirent ainsi vers la ville, tous les deux de la même taille, épaule contre épaule.

2

Le dimanche, c'était le jour du bal. Polka, mazurka, scottish, tango, fox-trot et, pour quelques-uns, la valse. Piste déserte encore. Un couple s'élançait, lui, mince, souliers noirs vernis, chemise blanche, et quelquefois nœud papillon ; elle, tache bleue au milieu de la piste. D'autres s'avançaient bientôt et les robes gonflées, les femmes se frôlant, se recouvraient, un instant. Appuyés aux cloisons de cannisses de la guinguette des jeunes gens fumaient, casquette, chapeau de paille. Les filles étaient assises à quatre ou cinq par table, leurs mains posées bien à plat sur leur sac blanc ou sur leurs genoux, visages figés. Elles paraissaient ne rien voir, ne sentir aucun de ces regards qui s'attardaient sur elles, évaluaient leur taille, leurs formes. Parfois, elles échangeaient quelques mots brefs, l'une d'elles osait un mouvement de tête, un rire nerveux, une rougeur aux joues, puis de nouveau l'attente.

Violette Revelli s'amusait au contraire à dévisager effrontément les danseurs. Ses frères l'accompagnaient. Elle était sûre de danser avec Barnoin, Gastaud, ou Maurice, des amis de Dante ou d'Antoine. Et si quelqu'un, l'un de ces ouvriers agricoles des coteaux du Var, à la démarche maladroite, la peau mate, durcie par le soleil,

l'invitait, elle refusait. « J'ai déjà promis », disait-elle, et Barnoin ou Dante s'approchaient.

Le dimanche matin, à partir du lundi de Pâques, les Revelli s'en allaient en bande vers les festins, les bals des environs de Nice. Barnoin arrêtait son fiacre vers dix heures sous les fenêtres de la maison des Revelli, rue de la République, il sifflait, deux doigts de chaque main dans la bouche. « Oh ! Barnoin », criait Antoine. Violette murmurait à Louise : « Viens, viens, aujourd'hui je te garderai le petit… » « Je le garde, disait Vincente, je… »

Louise assise dans la cuisine, son fils jouant sur les tommettes avec des pelotes de laine. Elle ne répondait même pas, les yeux fixés sur les aiguilles à tricoter. Dante entrait, Violette faisait un signe, et ils partaient avec des remords.

— Tu montes ? demandait Barnoin à Violette.

Il voulait qu'elle s'installe près de lui sur le siège du cocher. Barnoin avait l'âge de Dante, peut-être un an de moins, vingt-sept ou vingt-huit ans. « Un vieux », disait Violette. Il se penchait vers elle, il lui tendait les rênes. « Tu veux la guider ? »

Elle haussait les épaules, ou bien elle acceptait, parce que, avec ses yeux gris, Barnoin l'apitoyait. Dès le premier jour, quand Dante l'avait poussé dans la cuisine : « C'est un camarade… Assieds-toi », que Barnoin présentait son assiette à Violette avec cet air étonné qu'il avait chaque fois qu'il la regardait, il n'avait été pour elle, bien qu'il fût de dix ans son aîné, qu'un cadet. « Pas dégourdi, ton ami », disait-elle à Dante. « Tu l'intimides. »

Barnoin, à croire Dante, était un violent. Un de ces fils de paysan qui, après quatre ans de tranchées, ne voulaient plus se battre contre la montagne ou le climat, remonter dans les vallées, là où la terre cultivable se retient avec les mains, où il faut construire des murets de pierres, transformer les pentes en gradins, et, au moment de la récolte, les pommes de terre sont petites, quand elles ne sont pas gelées. Alors, après les tranchées, marre de cette autre guerre que doit mener le paysan. Barnoin était resté à Nice, en proie souvent à des révoltes, parce qu'il avait vu les régiments perdre leur sang.

— Je suis un survivant, camarades, nous sommes des survivants.

Un jour, au café de Turin, dans l'arrière-salle, là où se réunissaient quelques démobilisés, il s'était levé, interrompant Borello, l'instituteur, criant :

— Survivants camarades, si on est là, c'est que les autres y sont restés, alors quoi, ce qui nous reste de notre vie, vous voulez qu'on se laisse enterrer ? On a risqué notre peau pour les autres, moi, je le reprends, le fusil, mais pour moi.

Des applaudissements, Borello qui tentait d'expliquer que ce n'était pas si simple. Dante avait invité Barnoin à la maison. Mais, une fois l'exaltation passée, Barnoin était un calme, un doux. Il disait à Violette, pendant qu'ils roulaient lentement vers l'ouest, qu'Antoine et Dante chantaient dans le fiacre :

— Une famille, tu es jeune Violette, mais, tu sais, avec la voiture, je l'ai payée, les Américains, les Anglais, de bons clients. Je suis occupé toute la journée. J'achèterai une automobile, le dimanche j'arrête, on va à la pêche, jusqu'au Trayas, moi je veux vivre, ça dure qu'une fois, la vie, je le sais, je l'ai vu.

— Il est vieux, disait Violette à Louise.

Les deux sœurs, souvent, demeuraient seules dans la cuisine. Violette épluchant les légumes, Louise tricotant ou surveillant la soupe qui bouillait. Quand elles étaient ainsi, sans les hommes, Louise se détendait, questionnait :

— Il t'a dit quelque chose ?

— Il ose pas.

Violette riait.

— Il sait bien que je dirais non.

— Fais-lui comprendre, il cherchera ailleurs.

Louise observait sa sœur. Violette avait une façon d'avancer les lèvres qui faisait naître de petites rides de chaque côté du nez, son visage prenait une expression espiègle.

— S'il ne comprend pas tout seul ! Quand il est là, je ne le vois même pas.

Il dansait bien, pourtant. Alors, à la première valse, s'il se penchait vers elle : « On la danse ? » Violette se levait et ils tournaient sur la pointe des pieds, Barnoin la tenant à distance comme s'il avait eu peur de l'effaroucher. Elle, très droite, l'ignorait, se laissait guider, obligée de fermer les yeux, parce que ces visages, les arbres qui défilaient autour d'elle, l'enivraient. Quand la musique cessait, elle chancelait, s'agrippait à Barnoin qui la recevait contre lui, la reconduisait appuyée à son bras, et elle s'asseyait entre Dante et Antoine, cependant que Barnoin, debout près d'elle, la regardait.

Les jeunes Revelli allaient ainsi, dimanche après dimanche, de bal en bal. Parfois, quand Barnoin avait sa journée retenue par un couple d'Anglais qui voulaient, par la grande corniche, rejoindre Eze, les Revelli prenaient le tramway place Garibaldi. Ils s'installaient sur la plate-forme découverte, l'un près de l'autre, Violette entre ses deux frères, le receveur, et c'était souvent un ami, Robert ou Bocco, bavardant avec eux, quittant la plate-forme pour rejoindre la motrice quand il apercevait un inspecteur, puis, d'un saut ou d'une pirouette, revenant vers eux.

Le tramway longeait le Paillon, des automobiles le doublaient, les jeunes gens, debout sur la plate-forme, sifflaient les femmes tenant à deux mains, dans les décapotables, leur chapeau cloche.

Dans la rue de France, le tramway accélérait, et bientôt on atteignait à l'ouest les zones peu bâties, on découvrait, par les rues perpendiculaires, la mer à peine ourlée, ce bleu qui donnait à Dante de la joie.

Ils descendaient à Saint-Augustin. C'était déjà la campagne, des cultures maraîchères, des bouquets de roseaux, une terre sableuse qui s'étendait jusqu'au Var. Tout au long de la route bordée de platanes, des jeunes gens allaient, comme les Revelli, en groupe vers la mer. Filles qui se tenaient par le bras, sautant parfois en cadence, garçons qui les suivaient. Au retour, les couples s'étaient formés, une fille s'arrêtait au bord du canal d'irrigation, s'asseyait sur le talus et, posant ses souliers près d'elle, crevait avec un frisson la couche d'herbe moussue qui masquait l'eau fraîche ; un garçon plongeait sa main dans le canal, et ils commençaient à parler bas alors que la nuit, posément, s'étendait.

La route, plus loin vers la mer, longeait l'hippodrome, et quand, au mois de mai, débutaient les concours hippiques, Dante et Antoine s'attardaient, regardant, à travers la haie de cyprès, les chevaux s'élancer, la terre jaillissant sous leurs sabots au-dessus des barrières, la silhouette de l'officier couchée sur l'encolure.

— Ils font les beaux, disait Dante.

Violette poussait ses frères, elle s'accrochait à leurs bras, se suspendant à eux, et ils atteignaient ainsi *Le Bal des Pilotes*. Le dancing – comme on disait depuis que les soldats américains étaient venus sur le Côte, en 1918 – était construit face au champ d'aviation de la Californie, à l'extrémité de la Baie des Anges, là où le Var et les courants avaient accumulé en rides régulières le sable fin, les cailloux ronds sur lesquels les biplans de l'aéroclub

rebondissaient avant de s'élever dans un bruit de crécelle. Les Revelli s'asseyaient à l'écart du dancing, sur la terre, ils mangeaient les pan bagnat qu'avait préparés Louise, boule de pain à la croûte dure qui, une fois percée, était imbibée par le jus des tomates, l'huile d'olive et le vinaigre. Puis, comme le bal s'ouvrait plus tard, ils s'approchaient du champ d'aviation que délimitaient quelques touffes, un fil de fer tendu entre des poteaux bas. L'horizon était dégagé. Où finissait le sol ? Où commençaient les vagues ? La mer était brune, jaune, lourde des eaux boueuses de la montagne que charriait le Var, elle était couleur de la terre qu'elle semblait continuer. Violette, retenant sa jupe gonflée par le vent, les lèvres entrouvertes, suivait le décollage cahotant d'un avion. Dante s'éloignait, marchait encore vers la mer.

Depuis qu'il était rentré de Tunisie, le paysage niçois l'exaltait, comme si, sans qu'il le sache, il avait eu, durant ces quatre années de guerre, la peur de ne pas revenir, et maintenant la joie était si forte d'être là, avec eux, dans la ville de l'enfance, qu'il avait envie de passer ses jours et ses nuits à marcher, sans rien sur la tête, à son pas, civil, libre.

Dante s'asseyait sur la grève, entre des blocs qu'on avait déposés pour fixer le rivage, détourner les courants. À cet extrême ouest de la baie, les vagues avaient perdu de leur élan et n'étaient que des oscillations qui venaient, chargées souvent de branches mortes, de troncs lavés, s'enfouir, ride après ride, dans le sable brun mêlé de gravier. Arbres arrachés à la montagne et que le Var, à la saison des crues, portait jusqu'à la mer, bois noir, gorgé d'eau, que Dante, parfois tentait de saisir, s'immobilisant tout à coup, pensant à ces hommes aperçus après le torpillage, la tête enfouie dans l'eau, le dos rond que la ceinture de liège maintenait à la surface, épave qu'il fallait saisir à la gaffe. La baie se voilait pour Dante, le souvenir était un brouillard qui recouvrait peu à peu la colline du Mont-Boron, les touches blanches des façades dispersées dans les cyprès, le moutonnement rouge des tuiles. Il s'allongeait, les yeux fermés, la guerre avait été si longue, si meurtrière, et la mère était morte. Trop tard, le retour de Dante. L'injustice. Cet officier, la badine serrée dans son poing, le cheval se cabrait devant l'obstacle, et, à travers la haie qui bordait l'hippodrome, Dante avait vu le coup d'éperon rageur dans le flanc du cheval qui hennissait, sautait enfin, déséquilibrant la plus haute des barrières.

Elles sont seules, elles sont mortes, les sœurs, les mères. Et l'officier cavalcade au bout de l'hippodrome, dressé sur les étriers.

Violette s'approchait de son frère. Du *Bal des Pilotes,* la musique venait jusqu'à eux :

— Debout, disait Violette.

Elle prenait la main de Dante, le forçait à se lever, Antoine les rejoignait, et Violette se retournant, faisant de grands signes en direction de l'avion qui paraissait décrire une autre baie dans le ciel, ils entraient dans le dancing.

Piano mécanique, polka, mazurka, scottish, tango, fox-trot, deux sous pour une danse, et un danseur passait, tendant son chapeau de paille aux jeunes gens ; chacun jetait deux sous. Musique. Bière, limonade, un demi panaché.

Chaque quartier avait son bal, son festin. Les villages des collines réservaient une aire entourée d'oliviers aux danseurs. Herbe sèche, lampions accrochés aux branches, tables de fer et bancs de bois, une estrade pour la *giorgina la mandoulina e lou viouloun*. La piste était faite de lattes mal jointes où l'on trébuchait. À quelques dizaines de mètres de là on jouait aux boules, et, parfois, une fille s'essayait à « pointer ». On dansait à Saint-Roman-de-Bellet, à Saint Barthélémy, à Saint-Isidore, au milieu des champs d'œillets qui, planche après planche, descendaient vers le creux des vallons. On se retrouvait à Saint-Sylvestre, à Saint-André, à Saint-Maurice, on dansait au bord de la mer, à Villefranche, sur les berges du Var, du Loup, sous les toits faits de cannisses. Dans les quartiers, place Garibaldi, place Wilson, place Saint-François, on tendait les lampions d'une façade à l'autre, et les vieilles accoudées aux fenêtres regardaient jusqu'à tard tourner les couples. *La Ciamada Nissarda* montait sur l'estrade, chanteurs en costume régional, bonnet rouge de pêcheurs, capeline ornée de fleurs, et la chanson de Nice était reprise en chœur :

O la miù bella Nissa
Regina dei flour
Sauta le tieù taulissa
Ieù canterai toujour.

Le député Merani aimait ces soirées populaires du mois de mai. La vieille ville était un de ses fiefs.

Quand il passait rue Droite, les bouchers, les épiciers, le marchand de tissu sortaient pour serrer la main à « mestre Merani ». Il disait un mot à chacun, prenait le bras de Giordan, le restaurateur, l'un de ceux qui, par leur influence, contrôlaient une centaine de voix. « Tu me prépares un banquet, des tripes, ravioli. Je réunis les démobilisés. Du vin, beaucoup de vin. La semaine prochaine, dimanche, ça te va ? » Parfois, il venait avec son fils, un enfant d'une douzaine d'années, et il avait la fierté des pères âgés. « Es Charles Merani, disait-il, es mieù, c'est le mien. » On l'invitait, au mois de mai, à ouvrir les bals. Il quittait vers huit heures la maison Merani, rue Saint-François-de-Paule, Elisabeth indifférente.

— Il le faut, n'est-ce pas, commençait-il, les électeurs…

Elle était allongée sur une des chauffeuses du grand salon, elle ne levait pas la tête.

— Voyons, Joseph, je vous en prie, ne me dites pas…

— Vous ne comprenez rien au suffrage universel, vous avez la morgue des d'Aspremont.

— Les femmes votent donc, mon cher, tiens !

Merani sortait, se calmait en marchant d'un pas rapide vers la place Saint-François. L'estrade était construite devant l'entrée de la Bourse du Travail, on poussait vers lui la plus jolie fille du quartier, il lui prenait la taille et il commençait à danser. La soie de la jupe, la timidité de la fille, sa peau frôlée, Merani se sentait bien. Il rendait la fille à son cavalier. « Bella picciouna », disait-il. On l'accompagnait jusqu'à la cathédrale Sainte-Réparate. Là, sur la place, se tenait le plus grand des bals de la vieille ville. Orchestre, *Ciamada Nissarda*. Luigi Revelli avait sorti des tables sur le trottoir, devant le *Castèu* décoré de lampions. Il accueillait Merani, le présentait aux organisateurs du festin, puis, monté sur une chaise, le député prononçait quelques mots, mêlant le niçois au français. « C'est le bal du printemps et de la paix, mes amis, à tous nos morts glorieux nous devons ce soir… »

— Parla ben, mestre Merani, commentait quelqu'un près de Luigi Revelli.

Luigi rentrait dans le bar, s'asseyait derrière le comptoir, buvait un verre de blanc, frais, âpre, l'envie d'en boire un autre. Rose s'approchait.

— Ça va ? demandait-elle inquiète.

— Fous le camp, disait Luigi.

Elle s'éloignait, l'observant à la dérobée, et cette peur qu'il faisait naître chez Rose, chez les filles du bordel, place Pelligrini, c'était âpre aussi comme l'alcool. Merani, depuis l'entrée, appelait Luigi, le prenait par l'épaule.

— Alors, voyou, tu l'as eue, ta croix de guerre ! Tu vois, ce que je promets…

Ils faisaient quelques pas sur la place, remontant vers le château, lentement. Sur le seuil des portes, les vieux étaient assis. Merani s'écartait de Luigi pour serrer une main. « Alloura, prenes lou frei. » Alors, vous prenez le frais ? Il s'attardait. « Vous êtes toujours belle, mémé. » Il riait quand la vieille donnait son âge, se plaignait. « Moi, s'exclamait Merani, j'ai soixante-six, je suis pas plus jeune que vous. » L'autre protestait. « Mais vous, c'est pas pareil. Oh, vous, mestre Merani, vous êtes jeune ! » Merani revenait vers Luigi, lui serrait le bras. Le rire était dans ses veines, dans cette lourdeur entre les cuisses.

— Tu as quelque chose de neuf ? demandait-il.

Luigi répondait par un bruit de lèvres.

— Une fleur, monsieur Merani, une vraie fleur.

— Tu me disais rien, saligaud.

Merani pinçait le bras de Luigi.

— On peut la voir ?

— Quand vous voulez.

— Ce soir ?

— Donnez-moi une heure.

— Petit voyou, disait Merani.

Ils redescendaient vers la place. On reconnaissait le député, on l'entourait, cependant que Luigi Revelli s'éloignait vers la place Pelligrini.

En face du bordel, un nouveau bar venait de s'ouvrir, *L'Escale,* lumières rouges, rideaux tendus devant les vitres.

— Tu as la voiture ? demandait Luigi.

Zézé, un jeune, d'environ vingt-cinq ans, abandonnait les cartes, suivait Luigi.

— Va me chercher Nina, la nouvelle.

Zézé revenait avec la fille, une brune que Luigi ne regardait même pas.

Merani avait acheté à un Anglais un atelier dans l'un des immeubles du port, une vieille et haute construction du XVIII^e^ siècle, aux escaliers immenses sous plus de trois mètres de hauteur de

plafond. Au dernier étage, l'Anglais avait aménagé une verrière qui faisait face à l'est. On dominait les bassins et les quais, et la vue s'étendait au delà du cap de Nice, vers la mer souvent houleuse du large. L'immeuble avait l'avantage de posséder deux entrées, l'une sur le quai, l'autre du côté du château. Luigi arrivait par la rue Emmanuel-Philibert, Merani par le port.

— Tu montes au cinquième, disait Luigi à la fille. Il n'y a qu'une porte. Tu frappes. Si on te répond pas, tu attends. Quand c'est fini, tu files.

Nina traversait l'avenue lentement, sa robe courte dévoilant les mollets.

— Toi, tu restes, disait Luigi à Zézé. Jusqu'à ce que tu la voies.

Luigi sortait de la voiture, descendait vers le port. L'automobile de Merani était, comme à l'habitude, garée sur le quai. Avec sa seule main gauche, Luigi avait du mal à allumer une cigarette. Il s'y prenait à plusieurs fois, jurait, remontait vers la place Garibaldi éclairée par les lanternes du bal. Il passait devant les bureaux de l'entreprise de transports Revelli. Le bras mutilé pesait, les sangles tiraient sur l'épaule et le côté droit de la poitrine.

Luigi avait envie d'arracher ce fer, ce cuir, de gueuler, d'envoyer tout ça dans les vitres des bureaux de ce frère aîné, ce Carlo de merde, respectable et entier.

3

La soupe tiède, un verre de vin, un morceau de pain dur brisé avec les mains, parfois une écaille de parmesan et, pour finir, un cigare court, un toscan au tabac presque noir : le rituel du matin de Carlo Revelli. Anna dormait, elle ne se tournait même plus dans le lit quand il se levait de plus en plus tôt, l'été, vers trois heures, l'hiver autour de cinq heures. Alexandre et Mafalda ne descendaient que vers sept heures, puis Carlo les conduisait au lycée. Honorine, avec ses marmonnements, le frottement de ses pantoufles sur les tommettes de la cuisine ne venait qu'à six heures, préparant le café des enfants et de leur mère. Jusque-là, Carlo était seul. Il s'asseyait au bout de la table, la casserole de soupe près de lui, le pain, le fromage et le vin à portée de main. Il n'avait plus à se lever. Les jambes étendues, il mâchait lentement le pain et le fromage, le front

ridé, plissant les yeux comme si la lueur de la suspension électrique installée depuis peu l'eût ébloui. Il s'essuyait la bouche du revers de la main. Il était bien, retrouvant le plaisir de manger qu'il n'éprouvait jamais quand il lui fallait, et c'était de plus en plus souvent, déjeuner avec monsieur le Maire, un architecte ou le représentant de la Compagnie maritime. Manger, travailler, gagner ou perdre, cela devait se faire seul.

Le matin, avec le silence autour de lui, l'aube rouge de l'été qui teintait l'horizon ou bien les violets lents à se dissoudre de l'automne et de l'hiver, Carlo était comme un soldat enfin au repos. Son corps même lui semblait perdre de sa raideur. Il fumait, le menton appuyé dans ses paumes, les yeux perdus dans ces couleurs qui s'étendaient en s'estompant.

L'été, souvent, il sortait dans le jardin, soupesait un fruit, écrasait une figue entre ses doigts, s'asseyait sur le banc de pierre contre la façade, les pieds dans le gazon encore humide. Les arbres, comme les enfants, là, mesuraient le temps. Les deux figuiers, plantés il y a… Il cherchait l'année, il revenait toujours à ce cyprès qu'un jardinier, d'un coup de bêche, avait entaillé, blessure franche, profonde, dans un tronc à peine gros comme un pouce. Carlo avait fait une ligature. Le cyprès, à l'angle de la première terrasse, avait aujourd'hui, combien d'années plus tard… un tronc de la taille d'un corps. Le cerisier que le beau-père Forzanengo, l'année de la naissance de Mafalda, en…

Mafalda avait maintenant des seins sous sa robe de velours bleu. Avant, quand Carlo rentrait de la ville, des chantiers ou des bureaux, disait-il, et peut-être venait-il de quitter l'une de ces filles qui vivaient comme ça, de l'amitié de quelques messieurs, des commerçants, un notaire et Carlo Revelli l'entrepreneur, il ouvrait toujours la porte de Mafalda. « Promets-moi, papa, disait-elle, viens quand tu rentres. » Il bougonnait. Mais, le soir, il se penchait sur le lit. Il remontait la couverture, il était attentif à ne pas faire de bruit. Pourtant, elle se frottait les yeux, elle tendait les bras. Puis, il n'avait plus osé pousser la porte, la petite fille était devenue…

Le matin, dans l'harmonie des gestes répétés, Carlo éprouvait aussi cette inquiétude, de l'amertume, plutôt, comme une soupe trop salée, un vin piqué, et qui déçoit alors qu'on a si soif. Soixante. Il fallait bien compter jusque-là les années. Forzanengo, à quel âge était-il… Et le père, et Lisa déjà. Déjà. Penser à la femme de

Vincente, ça donnait envie de pousser les murs avec les mains, pour qu'ils s'écartent, ça donnait envie de cogner. Sur qui ?

Heureusement, on l'appelait « Patron », on disait « Monsieur ». Sinon. Il avait vu Vincente à l'enterrement de Lisa. Le visage et le dos des pauvres. Quelque chose dans les yeux, la peau, la façon de marcher qui ne trompait pas. Luigi, lui, au moins…

Honorine entrait dans la cuisine. « Ah, vous êtes là, commençait-elle. Bien sûr, vous pouvez pas vous lever comme un chrétien, vous avez le diable dans le corps… » Carlo écrasait son cigare. « Va, Nourina ? » Il se rasait dans la cuisine. Une vieille habitude, alors qu'il avait fait installer une salle de bains, mais quoi, un blaireau, un bol pour le savon, une glace et le long rasoir effilé qu'il rangeait dans le buffet, cela suffisait. Bientôt il était habillé. Raide à nouveau, prêt pour la guerre.

Un dernier sursis : Mafalda descendait la première, les cheveux défaits, blond tirant sur le roux, recouvrant ses épaules et le dos presque jusqu'à la taille. Elle se frottait les yeux, comme autrefois quand il se penchait au-dessus de son lit. Ce geste, le mouvement qu'elle faisait vers lui, les cheveux blonds venant effleurer la joue de Carlo, et cette blondeur, la vraie couleur des femmes, pour Carlo Revelli, le bouleversait. Joie et tristesse mêlées. Il la regardait qui s'asseyait prés de lui, qui prenait le bol dans ses paumes, buvait par petites gorgées.

— Mange aussi, disait-il d'une voix sourde.

Elle répondait d'un mouvement de la tête, levant ses yeux au-dessus du bol. Il avait envie de la porter comme autrefois, elle était si menue, il la tenait à bout de bras, il la guidait sur la balançoire. Mais Mafalda se levait, elle regardait l'horloge qui battait entre les deux fenêtres, elle paraissait s'éveiller, elle criait : « Alexandre. » Son frère dévalait l'escalier, buvait le café debout. Anna entrait à son tour, et Carlo, passant sa veste, sortait en allumant un autre cigare. Corps de nouveau durci, ciment gris qui fait les muscles et les os. Il mâchonnait son cigare, ouvrait la porte du garage, puis, d'un seul coup de manivelle, nerveux, il lançait le moteur de la voiture. Anna accompagnait les enfants jusqu'à l'entrée de la villa, elle avait un geste pour nouer l'écharpe d'Alexandre, pour retenir Mafalda, défroisser un pli de sa jupe, ou bien, prenant une épingle dans son chignon, elle la plaçait dans les mèches de sa fille dont Carlo devinait l'irritation. Mafalda montait près de lui, Alexandre à l'arrière, et Carlo roulait d'abord lentement, pour ne pas noyer le

moteur, n'accélérant qu'après le premier tournant, au moment où la ville est là, ocre, blanche, en contrebas de la colline de Gairaut, comme une marelle dont les damiers s'étendent entre la baie et la montagne.

Chaque matin, Carlo se laissait surprendre par le virage, allant d'abord droit comme s'il avait voulu franchir le parapet, s'élancer au-dessus de la ville, l'atteindre en un vol d'Icare. L'horizon était si proche, surtout les jours de vent, quand le cap d'Antibes paraissait une barre bleue tranchant la mer, à portée de main, et que la ville balayée se dessinait à grands traits nets, le Paillon, veine maîtresse séparant la vieille ville accroupie des nouveaux quartiers qui poussaient leurs nervures entre les collines. Carlo tournait à quelques centimètres du mur, ne voyait plus que la route. La journée commençait. Il laissait Mafalda au lycée de jeunes filles, elle claquait la portière, se perdait dans un groupe, et entre Carlo et Alexandre, silencieux à l'arrière, la gêne s'installait.

Le père et le fils se ressemblaient, pourtant. Même taille, même ossature, une manière qui pouvait paraître maladroite et rude de marcher, mais Alexandre avait un regard qui, distraitement, passait sur les choses sans s'attarder, « un regard de fille », disait Carlo à Anna. « Tu l'as élevé dans tes jupes, tu vois… »

Anna ne défendait pas son fils, elle haussait les épaules, méprisante, ironique.

— Tu es jaloux, disait-elle, il est plus intelligent que toi, et tu le sais, et comme tu veux soumettre tout le monde…

Carlo battait la porte de leur chambre, il hurlait :

— Mais tu es vraiment si bête !

Puis sa colère tombait tout d'un coup. Alexandre : le dernier moyen qu'Anna utilisait pour atteindre Carlo, le contraindre à la voir, à souffrir par elle. Et il se laissait toujours prendre parce que, à ce fils, il ne savait que dire.

Quand il se trouvait en face de lui, inévitablement, des mots venaient : « Nous, à ton âge… » Alexandre s'éloignait ou bien détournait le regard, et Carlo se levait, sûr d'avoir eu tort, lançant pourtant : « Ne m'écoute pas, fais le fier. » Que voulait-il ? Qu'Alexandre soit un des maçons, des terrassiers qu'il employait sur les chantiers ? À qui ça servait d'avoir gagné si le fils était obligé de recommencer comme le père, le sac de ciment sur les épaules, la truelle et la pioche à bout de bras ? Et pourtant, ce fils qui lisait, qui partait jouer au tennis au Parc impérial, le dérangeait. Une injustice

quelque part, comme s'il avait tant lutté, lui, Carlo, gagné pour que le fils devienne un étranger. En lui donnant, il le perdait.

À l'enterrement de Lisa, devant la terre remuée, alors que le vent de la montagne, leurs montagnes, soufflait, courbant les jeunes cyprès, faisant tourbillonner le sable, il avait vu Vincente et ses enfants, Antoine, Violette, Louise, comme les doigts de la main. Antoine tenant son père par l'épaule, Violette lui prenant la main.

Carlo s'arrêtait devant le lycée. Il ne réussissait pas à répondre clairement à Alexandre. Un bruit de gorge. Il s'attardait, regardant tous ces fils de bourgeois passer la grille, le concierge en blouse grise s'apprêtant à la fermer. Moi, Carlo Revelli, immigré, terrassier, mon fils est un fils de bourgeois. Mon fils ? Cela aussi, c'était la mesure des années, du temps parcouru depuis le jour où, Vincente et Luigi marchant derrière Carlo, ils avaient franchi la frontière, laissant Mondovi-la-piémontaise, portant dans leur musette toute leur richesse, une chemise de rechange, un livre et un morceau de pain. Maintenant, quand Alexandre lui donnait, chaque trimestre, le bulletin de classement à signer, Carlo, avant même de connaître les résultats, lisait les noms des élèves.

— D'où ils viennent, tous ceux-là ? demandait-il.

Alexandre répondait avec vivacité, colère même :

— Qu'est-ce que tu veux que je sache ? Je ne demande pas, personne n'en parle.

— Eh bien, demande, et tu compteras les fils d'immigrés, de ceux qui comme moi sont venus avec rien, rien. Mais on savait se cracher dans les mains, parce que le travail…

Anna interrompait son mari.

— On ne travaille pas qu'avec les mains. Regarde, il est le premier presque partout.

Carlo signait, lisant rapidement. Les chiffres étaient flous devant ses yeux. Il disait :

— Ce Ritzen, ce Karenberg, tu les connais ?

Ce devait être les fils du flic et du baron russe. Il y a, il y a des années, Ritzen le père poussait Carlo Revelli : « Dépêche-toi, macaroni, on te voit plus, qu'est-ce que tu fabriques ? » Et Karenberg le père s'asseyait sur le bord de la tranchée, souliers blancs de paille tressée, et Carlo, la pioche à la main, avait, dans la tranchée, le visage à hauteur des chaussures. Après, ils s'étaient connus, et Karenberg le socialiste l'avait protégé, vieille histoire.

— Tu les bats ?

Alexandre s'éloignait. Alors, Carlo commençait à lire le bulletin, ces appréciations à l'encre rouge : *Excellent élément, doué et sérieux. Tableau d'honneur, prix d'excellence.* Une fleur s'ouvrait dans la poitrine de Carlo. Il voulait se lever, prendre Alexandre contre lui. « Viens, mon fils, viens, on est les plus forts, tu vois, nous, ceux d'en bas, ils vont comprendre ce qu'on est. Moi j'ai gagné, et toi tu gagnes aussi. » Il cherchait Alexandre, le bulletin à la main, mais à chaque pas la fleur se refermait un peu. Quand il était face à son fils, qu'ils se regardaient, Carlo tendait le bulletin. « Bon, disait-il, j'ai signé. »

Ils hésitaient l'un et l'autre. « Ils écrivent bien mal, ces professeurs, on peut à peine lire », ajoutait Carlo.

Ils se tournaient le dos, Alexandre prenait un livre, s'installait sous un figuier, et Carlo, une bêche à la main, creusait la terre du jardin.

4

Peggy Karenberg les reconnaissait. Jeunes femmes blondes, grandes, le visage à peine maquillé, le cou serré dans le col de fourrure du manteau de velours sombre, elles attendaient sur la terrasse de la villa, cependant que leurs pères ou leurs maris, le chapeau à la main, s'inclinaient devant Peggy. « Je suis… » Ils étaient le grand duc Boris, le capitaine Egounoff, le colonel Zavalichine, le secrétaire de Sa Majesté, Milioukoff, le général Lobanovsky. « Dites au baron Frédéric Karenberg que j'ai servi avec son père, puis j'ai été, chère Madame, chef d'état-major du général Broussiloff. » Ils venaient demander un conseil, chercher une amitié, de l'aide. Ils disaient avec nonchalance. « Ils nous ont tout pris, n'est-ce pas ? » Ils apportaient une invitation pour la vente de charité de S.A.S. la princesse Klioukanski. « Je suis souvent allé à Semitchasky, chez les Karenberg, avec la princesse Klioukanski. » Peggy les recevait timidement. « Frédéric sera désolé », disait-elle.

« Je m'installe à Vence, pays merveilleux. » Le général Lobanovsky ajoutait en riant : « Devinez, je vais faire de l'élevage de poulets, mais oui ! » Il s'esclaffait : « Pourquoi pas ? » Sa fille, Katia Lobanovsky, baissait la tête, une raie droite partageant ses cheveux blonds.

Jean rentrait du lycée, passait sur la terrasse, hésitait. « Mon fils, Jean », disait Peggy. Il faisait un pas. « Il parle russe, j'espère, disait Lobanovsky. Quand nous retournerons là-bas, nous aurons besoin de jeunes gens modernes, pour tout reprendre en main, c'est à cela qu'il faut penser. » Peggy ne laissait pas à Jean le temps de parler. « Je dirai à Frédéric… », commençait-elle.

Elle les voyait, le dos très droit, s'appuyant parfois sur une canne à pommeau d'or, s'éloigner lentement dans l'allée centrale du parc, bordée de bustes antiques.

Peggy entrait alors dans la bibliothèque. Fenêtres et volets clos, Frédéric lisait. Des journaux s'étalaient autour du fauteuil, feuilles dispersées, mêlées, *le Temps* et *l'Écho de Paris, l'Éclaireur de Nice et du Sud-Est* et l'*Humanité*. Il posait ses lunettes sur son front, regardait Peggy, et, souriant : « Je ne sais pas, disait-il à voix basse, ces grèves un peu partout… Si l'Allemagne… Tout se décidera en Allemagne. »

Il se levait. Les neuf mois passés à la prison des Baumettes, à Marseille, l'avaient vieilli. Il était chauve, maintenant, avec sur les tempes des cheveux blancs qu'on devinait très fins. Quand Peggy l'avait vu debout devant la poterne de la prison, elle avait dû dissimuler son émotion, rire, dire : « Te voilà vraiment un révolutionnaire. » Il la prenait par la taille, l'embrassait, puis regardait les passants et s'écartait de Peggy. Elle le devinait gêné des gestes spontanés qu'il avait eus. Il parlait en l'entraînant. « Je ne suis qu'un Russe naturalisé, disait-il, je ne suis plus russe, je ne suis pas tout à fait français, il faut être enfoncé profond dans la terre pour être un révolutionnaire, Jean, peut-être, ou bien le fils de Jean. »

Le train qui les ramenait de Marseille à Nice était plein de militaires démobilisés. Dans le wagon de première classe, des officiers péroraient, les décorations sur l'uniforme bleu. « Le dernier jour, disait l'un, l'attaque, peut-être la plus dure depuis des mois, nous y avons laissé des plumes. Le commandant… »

Ils dévisageaient Peggy avec assurance, paraissant ne pas voir Frédéric Karenberg qui, avec son costume froissé, se pelotonnait frileusement dans un des coins du compartiment. Peggy lui prit la main, la porta à ses lèvres, et il se mit à sourire. L'un des officiers descendait à Bandol. « À Berlin », lançait-il à ses camarades, du quai qu'inondait la lumière vive des fins d'après-midi effleurant au loin les cimes des palmiers et la baie.

Les deux autres, quand le train se fut ébranlé, commencèrent à parler de l'Allemagne qu'il fallait tenir agenouillée et dépecer comme une bête féroce qu'on vient de terrasser. « La rive gauche du Rhin, au moins, disait l'un d'eux, un capitaine. Il faut revenir à la Confédération germanique, une poussière d'États et d'évêchés allemands qui ne nous emmerderont plus. » Il se tournait vers Peggy. « Excusez-moi, Madame. »

— Et dans dix ans, dit Karenberg, vous recommencerez la guerre. Nous ne sommes plus au XVII^e^ siècle.

Puis, comme s'il regrettait de s'être laissé prendre, il serra la main de Peggy.

— Mais enfin, le gouvernement décidera, ou les peuples.

Le capitaine se leva, prit sa valise. Le train franchissait les tunnels de l'Esterel. La lumière du wagon clignotait faiblement.

— Les peuples, dit le capitaine, je connais ce mot et ceux qui l'emploient. Il y a les Français, Monsieur, et je ne sais pas si vous en faites partie. Vous venez ?

L'autre officier sortit aussi, et ils restèrent debout dans le couloir, tournant le dos à Peggy et à Frédéric. Peggy s'appuyait à l'épaule de son mari, cherchant à plaisanter.

— J'aurais dû leur dire, répétait Frédéric en accentuant encore son accent russe, que j'ai été arrêté pour défaitisme. Voilà qui aurait achevé de les convaincre.

À Nice, Jean les attendait sur le quai, embrassant son père maladroitement.

— En prison, disait Frédéric, j'ai joué aux échecs toute la journée. J'étais avec un Polonais, un maître. Je vais te battre en trois coups.

Jean riait, tenait son père par le bras.

— Ils t'ont dit que tu étais le fils d'un espion, d'un traître, n'est-ce pas ? demanda tout à coup Karenberg.

Le visage de Jean s'était crispé. Peggy devinait qu'il était au bord des larmes. Elle prit son fils contre elle dans le fiacre qui remontait le boulevard de Cimiez, vers la villa Karenberg.

— Tu n'as pas à avoir honte, dit Karenberg en posant la main sur le genou de son fils.

Jean serra les poings.

— Il n'a pas..., commença Peggy.

Jean mit la main sur la bouche de sa mère.

— Excuse-moi, dit Karenberg.

Il saisit son fils par le cou.

— Je te laisserai gagner quelques parties, au début, dit-il.

Ils éclatèrent de rire.

Mais le soir, Jean couché, Karenberg s'enferma dans le silence. Assis dans la bibliothèque, il écoutait Peggy raconter le suicide d'Héléna. « Ta sœur, disait Peggy, ce n'est pas la guerre. Déjà, avant, tu le savais, ce déséquilibre. » Parfois, Karenberg posait une question, Gustave Hollenstein, le mari d'Héléna, Nathalie, leur fille ? Frédéric écoutait-il vraiment les réponses ? Peggy parlait alors des Russes. « J'ai vu toutes les grandes familles, disait-elle. Ils imaginent que tu es avec eux, ils demandent l'hospitalité, rappellent le souvenir de ta mère, de ton château de Semitchasky. »

Karenberg ne bougeait pas.

— Ces quelques mois en prison, dit-il, je ne sais pas si, je…

Il gardait les yeux baissés.

— Peggy, j'ai…

Qu'allait-il dire ? Elle sentait qu'il avait besoin qu'elle s'approche, que, comme autrefois, elle se penche vers lui.

— Viens, dit-elle.

Il hésita, puis, comme elle le tirait par le bras, il lui entoura la taille et ils montèrent lentement l'escalier.

Les jours suivants, Karenberg rapprit la liberté. Parler dans une rue, lever la tête et voir le ciel, découvrir que son fils était plus grand que lui et qu'il était adulte et gosse en même temps, capable de pleurer et d'expliquer qu'il fallait que partout se créent des sections de la nouvelle Internationale, celle de Lénine.

— Tu parles, à dix-sept ans, comme le vieux Sauvan.

— Ce n'est pas une question d'âge, papa.

Papa. Le mot, tout à coup, devenait ridicule et émouvant. Karenberg riait pour cacher son trouble. Il était heureux et inquiet de l'engagement de son fils. Il avait toujours imaginé que la lutte politique était impitoyable, mais depuis l'assassinat de Jaurès, et les millions de morts qui s'étaient amoncelés, il savait que l'homme est une matière que l'on broie. Ces blessés de l'Hôtel Impérial qu'Héléna avait soignés pendant la guerre, ces déserteurs croisés dans la prison et qui racontaient. Et, maintenant, ces Russes que la Révolution chassait, saccageant leurs vies, ces Milioukoff, ces Boris dont Frédéric reconnaissait parfois les voix quand ils expliquaient à Peggy qu'ils venaient de là-bas, que la terreur, la barbarie, la famine… Karenberg ne voulait pas les voir. Il attendait que la

rumeur leur parvienne, qu'ils découvrent qu'il était au côté des Rouges, leur ennemi. Il imaginait leur surprise, leur mépris, et bientôt…

Tout en marchant dans la bibliothèque, il ramassait les journaux, les tendait à Peggy, montrant un titre. « Quelle haine ! » disait-il. Et il avait peur pour Jean. Il voyait pour lui, pour eux tous des années de fer. La guerre n'était qu'une ouverture, la Révolution russe le premier acte de l'opéra. Chacun devrait choisir son camp. En Italie, en Allemagne, déjà, on se battait. Mitrailleuses dans les rues de la Ruhr, aciéries occupées en Lombardie. Le tsar, Kerensky s'étaient laissé surprendre. À Rome ou à Berlin on avait assisté au spectacle. On connaissait maintenant la Fin du drame. Elle ne se répéterait pas. Il suffisait de lire les journaux. *Le péril rouge voilà l'ennemi.* Karenberg s'inquiétait pour Jean.

— Il en est venu d'autres, disait Peggy. Cette fois-ci, un général et sa fille, les Lobanovsky.

Les émigrés russes arrivaient de Crimée, du Caucase. Ils avaient combattu les bolcheviks, avec Denikine, Wrangel ou Koltchak, puis, les villages tombant les uns après les autres aux mains des partisans rouges, ils avaient abandonné leurs chevaux, tirant des coups de feu en l'air pour qu'ils s'enfuient, et, marchant la nuit, s'enfonçant le jour dans les forêts, ils avaient gagné la côte, les bateaux de l'Entente, où leurs femmes et leurs filles, déjà rassemblées sur le pont, attendaient, espérant qu'elles rentreraient un jour dans leur demeure, les vieilles servantes en pleurs embrassant leurs mains.

Elles y rêvaient encore quand elles atteignaient Nice, qu'elles ouvraient leurs malles dans les pensions de famille des Baumettes, de Fabron, du quartier Magnan, qu'elles retrouvaient – quand elles avaient de la chance – les villas des temps glorieux, boulevard Tsarévitch, à Cimiez ou bien à Cap-d'Ail, ces résidences de l'hiver où elles passaient des mois loin de la neige russe et des propriétés vastes comme des régions que parcouraient des régisseurs obséquieux et retors, vulgaires, avides. Elles s'imaginaient que ce n'était qu'une plus longue villégiature qui commençait, inattendue et déplaisante. Mais l'Entente, les soldats anglais et français, et, à l'autre extrémité de l'empire, en Sibérie, les Japonais et les Américains, allaient réduire la canaille sanguinaire.

Les hommes, officiers, barons, secrétaires de Sa Majesté, artistes des théâtres impériaux de Russie ou bien professeurs de l'université de Saint-Pétersbourg – et parfois se joignait à eux l'archiprêtre

Nicolas Selivaneff – parlaient de l'avenir. Les réformes, bien sûr, mais une main de fer, chasser le juif apatride, ces Lev Davidovitch Bronstein, Lazare, je ne sais qui, Blumkine. « Ils sont tous juifs, et Lénine… » « Lénine aussi ? » « Vous en doutez, mon cher ? Regardez son faciès. D'ailleurs, il ne s'appelle pas Lénine, mais… »

Le député Merani et sa femme, la comtesse Elisabeth d'Aspremont, assistaient souvent à ces réceptions. Son Altesse Sérénissime la princesse Klioukansky, Son Altesse Impériale, la princesse Yourievsky, la veuve de l'empereur Alexandre II, les accueillaient dans le grand salon de la villa George pour une vente au profit de la Croix-Rouge russe. « C'est un grand honneur pour moi », disait Merani. Elisabeth faisait une révérence. Le général Lobanovsky prenait Merani à part :

— Dites-moi, monsieur le Député, ces officiers français à Varsovie, votre Weygand, qu'attendent-ils pour, excusez-moi, leur entrer dedans, comme vous dites ? Ce ne sont que des moujiks qui marchent à la vodka et que les Rouges terrorisent. Il suffirait d'une offensive pour renverser la situation, vous les verriez se retourner contre les commissaires bolcheviks et pendre tous ces juifs. Car s'il est une chose dont je suis sûr, c'est qu'un pouvoir fondé par des juifs ne peut tenir en Russie plus de quelques mois.

Merani tentait d'interrompre le général, d'expliquer :

— Vous connaissez la France, mon général, nous venons d'être saignés, tous ces deuils…

Dans l'après-midi, Merani avait inauguré avec Elisabeth le monument aux morts d'Aspremont, l'un des premiers villages de l'arrière-pays, au delà de Gairaut. Le cimetière dominait la vallée du Var que fermaient les bàous, cette ligne de sommets tabulaires, façade bleu nuit quand le soleil disparaissait derrière elle. Le maire, deux officiers, le prêtre entourent Merani, et ces femmes, moutonnement de voiles noirs, que Merani n'osait regarder. Le maire se penchait vers le député : « Dans la même famille, les trois fils, les trois… Le père en est mort, la mère… »

Merani racontait au général Lobanovsky :

— Comment voulez-vous que le gouvernement s'engage à nouveau dans une guerre ? disait-il. Vous avez vu les marins devant Sébastopol, en 19… Ce pouvait être le début de la contagion, à Nice même…

Lobanovsky levait les bras :

— Mais alors, mon cher député, vous acceptez la décadence, car votre cordon sanitaire n'empêchera rien. Les microbes passeront à travers si le foyer d'infection persiste. Et si vous ne voulez pas vous battre avec nous, vous finirez comme nous, plus mal que nous, parce que nous avons l'habitude des renaissances. Contre les Mongols…

Elisabeth d'Aspremont prenait le thé avec les femmes sous la véranda. Elle interrogeait Katia Lobanovsky qui rougissait. « Nous nous installons à Vence, disait-elle. Cet après-midi, nous avons voulu rencontrer le baron Karenberg, père… »

Elisabeth s'exclamait :

— Frédéric Karenberg ?

Le silence autour d'elle puis on l'interrogeait. La princesse Klioukanski parlait de sa vieille amie Karenberg qui la raccompagnait dans le parc de Semitchasky :

— Mais c'est un socialiste, un Rouge. Un garçon charmant, d'ailleurs, disait en riant Elisabeth. Clemenceau l'a fait emprisonner quelques mois, n'est-ce pas, Joseph ?

Merani s'approchait avec le général, il confirmait :

— Un idéaliste, mais trop fin pour rentrer chez les Soviets. Peut-être la prison lui a-t-elle rendu le sens des réalités. Il n'est pas dangereux. J'ai bien connu Héléna, sa sœur, une exaltée. On l'avait assignée à résidence, elle était mariée au propriétaire de l'Hôtel Impérial, Hollenstein, un Autrichien.

— Un juif, bien sûr, dit Lobanovsky.

Merani se mit à rire :

— Vous êtes obsédé, général. Sur les bords de la Méditerranée, nous sommes tous plus ou moins juifs. En tout cas, Héléna s'est pendue. Quand à Karenberg, ce sont les idées qui l'intéressent. Un idéaliste. Il n'est pas dangereux, croyez-moi.

— Les plus dangereux sont les idéalistes, dit Lobanovsky, ils deviennent des fanatiques.

5

Le soir, Violette Revelli n'aimait pas traverser le pont.

Après le travail, elle partait avec Denise, une vendeuse de *Haute Coulure,* le magasin « chic » de l'avenue de Verdun. Appuyée aux

barrières du jardin public qu'on avait aménagé face aux boutiques luxueuses de l'avenue, Violette attendait son amie. Une à une les devantures s'éclairaient d'une lumière blanche qui prenait le regard. Les fiacres, les automobiles passaient lentement. L'une d'elles, parfois, ralentissait, s'arrêtait quelques mètres plus loin. Le conducteur ouvrait la portière, se penchait. « Je vous emmène ? » Violette détournait la tête, traversait, entrait dans les lumières, comme si, se levant dans les salles de cinéma, *le Politeama* ou *le Modern* où elle allait souvent, elle s'était dirigée vers l'écran, devenant l'un des acteurs. Elle faisait quelques pas le long des vitrines, parures, diamants et saphirs, couverts d'argent sur nappes damassées, draps de lit au chiffre gravé, amples manteaux de velours de laine ornés de broderies vives, souliers de cuir fauve, longs bas gris, fins, à peines visibles, foulards de soie bleus et rouges. Elle traversait de nouveau l'avenue, marchait au bord des pelouses où les motifs floraux, géraniums, tulipes, dessinaient des entrelacs qui se perdaient sous les palmiers. Parfum, douceur de l'air marin glissant à hauteur d'homme de l'embouchure du Paillon. Violette attendait, sans impatience.

Elle arrivait toujours la première. Une cliente, au dernier moment, retenait Denise. Violette l'apercevait, agenouillée près d'une femme qui tournait lentement devant un haut miroir au cadre de bois blanc. La première vendeuse, avec des gestes autoritaires, indiquait à Denise, l'ourlet qu'il fallait reprendre, le flou qu'on donnerait là, et elle s'emparait de la pelote à épingles, souriant, servile, à la cliente. Quand Violette s'attardait devant le magasin, Denise lui faisait de la main signe de s'éloigner. La « première » n'aimait pas cela, que l'on attende les vendeuses. « Dites-lui d'aller plus loin, n'est-ce pas ? » Parfois, l'attente durait longtemps. Une cliente pouvait passer le temps, essayer un manteau, une robe du soir, faire descendre tous les coupons de nouveaux tissus imprimés ou ces « crêpes de Chine ». Puis, quand la voiture du mari ou de l'amant – « Elle n'est pas mariée, tu sais, disait Denise, elle se fait entretenir » – s'arrêtait devant *Haute Couture,* elle prenait son sac et, accompagnée par la première vendeuse qui disait encore : « Merci, Madame, nous espérons vous revoir », elle sortait, n'ayant rien acheté. Et Denise rangeait les coupons sur les étagères, les chapeaux dans leur boite, la « première » attendait dehors, Denise tirait le store de fer. « À demain, Mademoiselle. » « À demain, Denise. »

Il n'y avait pas d'horaire pour Denise Raybaud. Elle terminait quand les clientes partaient. Aux Galeries Lafayette, au contraire, l'horaire était chose sacrée. Dans l'atelier, Violette commençait à moins le quart à rassembler sur ses genoux son sac, son chapeau. Elle défaisait la ceinture de son tablier. Puis, paraissant rebondir sur les marches du grand escalier des Galeries, ricochant contre les murs, la première sonnerie retentissait. Madame Durand, « la chef », se levait, passait entre les tables. « Vous n'avez pas fini », disait-elle. Le bruit des machines à coudre, un instant interrompu, reprenait par saccades. Violette achevait d'ouvrir son tablier. Elle mettait la ceinture dans la poche. « Revelli. » « La chef » ne l'aimait pas. Elle avait connu Louise, elle se vengeait sur Violette du départ de la sœur. Parfois, elle se voulait méprisante, et quand Violette venait avec une nouvelle robe qu'elle se coupait le soir, sur un patron que Denise lui prêtait, « la chef » lançait à haute voix dans tout l'atelier : « On sait où ça conduit la coquetterie, n'est-ce pas, Revelli ? On courtise et on se retrouve avec un enfant sur les bras. » Les premières fois, Violette avait baissé la tête, joues qui brûlent, larmes qui brouillent le regard, elle n'arrivait pas à enfiler l'aiguille, elle se piquait. Madeleine Vial, qui, avant-guerre, était sortie deux ou trois fois avec Dante, lui prenait l'aiguille, murmurait : « Laisse-la dire, elle est jalouse. » Un jour, Violette avait cessé de baisser la tête, elle avait regardé Madame Durand. « Y en a qui peuvent pas avoir d'enfants, Madame. » Silence dans l'atelier, puis les filles pouffent, Madame Durand crie : « Mais qu'est-ce que vous attendez pour travailler ? » Amende pour Violette Revelli.

À la deuxième sonnerie, « la chef » ne pouvait plus rien. Les filles se précipitaient vers la sortie, sac à la main, sans repasser par les vestiaires, laissant les tabliers sur les chaises, n'ayant même pas, parfois, recouvert les machines, et la dernière fille, celle que Madame Durand pouvait saisir par le bras, était contrainte de « mettre de l'ordre », seule dans l'atelier, écoutant les récriminations de « la chef » contre ces filles « qui n'ont plus de moralité, elles savent pas ce que c'est que le travail, c'est la faute de la guerre, plus rien ne sera comme avant, elles se croient tout permis ».

Violette Revelli n'était jamais prise. Elle sautait les marches par deux ou trois, elle aurait voulu sortir la première dans la rue, saisir, à l'automne ou au printemps, le jour avant qu'il disparaisse, ou bien, l'hiver, le moment où les boutiques sont encore ouvertes, quand on

peut voir les clientes entrer, plonger la main dans les tissus. Elle en voulait à Madeleine qui la retenait. « Qu'est-ce que vous faites, dimanche ? Vous allez danser ? Au Var ? Au *Bal des Pilotes ?* »

Les vendeuses, les couturières couraient dans l'escalier, et Madeleine avait saisi le bras de Violette, la forçant à se laisser dépasser, faisant naître une inquiétude… Peut-être allait-on fermer les hautes portes d'acier contre lesquelles s'appuyaient les gardiens en blouse grise, les chauffeurs-livreurs, fumant nonchalamment, heureux de voir défiler toutes ces femmes, échangeant entre eux quelques plaisanteries.

— Et ton frère ? demandait Madeleine.

Il fallait marcher avec Madeleine, lui raconter. Dante avait recommencé à travailler, il était électricien à l'Hôtel Impérial, l'entretien des installations, « toutes les machines, et il y en a ».

— Comment il est ?

Madeleine avait pris le bras de Violette. Elle avait l'âge de Louise, le visage rond, les cheveux châtains qu'elle portait frisés. « Tu as vu son nez », disait Denise. Elle avait le nez un peu fort. « Et puis elle est vieille, vingt-cinq ou vingt-six, on dirait déjà une vieille fille, ton frère – il en a vingt-huit, répondait Violette – un homme, c'est pas la même chose, il faut qu'il ait dix ans de plus, il est bien mieux qu'elle. »

Peut-être était-ce pour cela, ces arrière-pensées, ces commentaires de Denise que Violette, avec Madeleine, le soir, à la sortie de l'atelier, se sentait mal à l'aise. Elle se baissait au lieu de répondre à Madeleine :

— Ces chaussures, disait-elle, elles me font mal.

Elle devinait l'angoisse de Madeleine, au son de la voix, au poids de son corps qu'elle appuyait sur le bras de Violette.

— Il te parle de moi ? Tu lui as dit que je travaille avec toi ? Il le sait ?

Violette répondait par monosyllabes. Elle avait envie, pourquoi ? quelle bêtise, de pleurer, ou bien de bousculer Madeleine, de lui dire : « Mon frère, il s'en fout, il ne sait même pas si tu existes, tu es trop vieille, il a d'autres idées, il ne pense qu'à sa politique, tu es trop vieille. » Mais elle ne disait rien, elle pensait à Louise qui refusait de venir danser, qu'elle surprenait souvent, sanglotant seule sur le petit balcon, du côté de la cour, là où elle s'imaginait que personne ne l'apercevait. Elle pensait à son père qui, le dimanche, après s'être changé, comme il disait, sa casquette grise à la main,

son costume noir, « Tu sors, papa ? », il semblait timide, « Je vais faire un tour ». Seul, il allait sur la tombe de Lisa, sa promenade du dimanche.

— J'ai travaillé à l'Hôtel Impérial, continuait Madeleine. Il y est bien, Dante ? Le patron Hollenstein, moi, je ne l'ai pas connu… C'était sa femme, une Russe, la baronne Karenberg, elle s'est pendue pendant la guerre…

Violette retirait son bras, faisait mine de prendre son miroir dans le sac. Quand Madeleine était près d'elle, c'est comme si dans l'air de la rue flottait encore l'odeur de tissu humide, de laine tiède de l'atelier, parce que les repasseuses laissaient les portes ouvertes pour avoir moins chaud.

— Passez me prendre dimanche, si vous allez danser, disait Madeleine. Je vous attends. Vous venez ? Ton frère y va ?

Violette s'éloignait, elle courait presque sous les arcades qui entouraient la place Masséna, comme si elle avait été en retard. Et elle avait souvent ce sentiment qu'il fallait faire vite, ne pas attendre qu'une guerre vienne et que l'homme parte comme Millo, qu'il vous laisse comme il avait laissé Louise, avec cette vie morte et un enfant auquel il fallait malgré tout donner l'envie de vivre. Se dépêcher pour que personne ne puisse dire « on dirait déjà une vieille fille », et la peur, le dimanche, qu'aucun danseur ne vienne. « Vous dansez, Mademoiselle ? » Violette passait devant les vitrines, le bar de *Cintra,* elle s'arrêtait le temps d'entendre les Russes de l'orchestre faire chanter leurs violons, les portes à tambour tournaient, un couple surgissait, se frayait un passage parmi les quelques badauds, bruit de portières, la voiture prenait l'avenue de Verdun, vers la Promenade des Anglais. Là-bas, derrière les palmiers, brillaient les illuminations du Palais de la Jetée-Promenade. Violette s'appuyait aux barrières, face à *Haute Couture* dont Denise baissait le rideau. Denise traversait l'avenue, embrassait Violette, lui saisissait le bras.

— Tu ne l'as pas vue ? Une cliente… Je suis sûre que c'est une « grue » ? Elle a acheté un manteau, un sac, et belle, tu sais, jeune.

Elles se tenaient par le bras, elles allaient vers la Promenade, parlant à voix basse comme si on avait pu les entendre, puis, la nuit tombant, il leur fallait rentrer. Elles longeaient le Paillon sur la rive droite, du côté de la ville neuve. Sur l'autre rive, la façade des immeubles de la vieille ville était déjà une zone sombre piquetée régulièrement par la lumière blanche des réverbères.

Au fur et à mesure qu'elles s'éloignaient de la place Masséna, Violette et Denise trouvaient le silence. Elles entendaient le bruit de la rivière qui, au printemps et en automne, occupait toute la largeur du lit.

Le soir, Violette Revelli n'aimait pas traverser le pont.

Au bout, il y avait la place Garibaldi. Les magasins d'alimentation avaient déjà placé leurs panneaux de bois sur les devantures. De jeunes ouvriers flânaient sous les arcades, devant le Café de Turin. Ils sifflaient quand Violette et Denise passaient près d'eux : « Oh, bella ! » Elles prenaient la rue de la République. Elles étaient voisines.

— Tu m'appelles demain matin, disait Denise Raybaud.

Elles s'embrassaient.

Demain, elles retourneraient dans l'autre Nice, celle qui ressemblait à du cinéma.

6

Dante suivait toujours le bord de mer. Il descendait en roue libre sur le port, par la pente douce de la rue Cassini. À partir de la mi-avril, le jour commençait à naître quand Dante atteignait le quai Lunel. Souvent il s'arrêtait, posait son vélo contre une pile de bois, un tonneau ou un sac de grain. Deux ou trois pêcheurs, toujours les mêmes, la musette placée près d'eux, assis sur le quai, immobiles, regardaient l'eau grasse sur laquelle flottaient, comme de gros bouchons, des oranges. « Es bouan ? C'est bon ? » demandait Dante. Ils hochaient la tête, montraient dans la musette des poissons blanc et gris de la longueur d'un doigt, qui tressaillaient encore, collés l'un contre l'autre, « Es de la girela. » Ils prenaient dans une boîte à conserve rouillée des vers mêlés à une algue noirâtre, ou bien, parfois, ils jetaient autour des lignes une poussière blanche et grumeleuse faite de fromage fort et de mie de pain. Gestes lents, graves. Le dernier quart avant cinq heures sonnait à l'église du port. « Es l'oura », disait Dante.

Les dockers commençaient à arriver. Ils portaient sur le bras un sac de jute percé. Plus tard, ils l'enfileraient comme une casaque qui protégerait leur nuque et leurs épaules. Ils s'asseyaient sur les planches, pendant que Dante s'éloignait, roulait vers Rauba Capèu.

Brise de face, souvenir de la proue ou de la passerelle du *Cavalier,* quand Dante était de quart, à l'aube, que la houle longue naissait de l'horizon, mais, ici, le silence, à peine le crissement du pédalier et le ressac de la mer dans les rochers de Rauba Capèu. Des carriers et des manœuvres, qui creusaient dans la colline du château le monument aux morts de la guerre, cavité blanche, plaie nette et raclée qu'on ouvrait dans la roche brune, face à la mer, montaient vers le chantier. Dante, parfois, parce que le vent se levait, ou bien pour la joie de l'effort, le désir d'atteindre plus vite le tournant, le cap, grimpait, debout sur les pédales, tirant sur le guidon. Les ouvriers sifflaient, saluaient de la main, le regardaient recevoir sur tout le corps, de plein fouet, le vent salé.

Ces matins étaient pour Dante une fête sensuelle. Il partait vers quatre heures et demie. Trop tôt. Dix minutes suffisaient pour se rendre à l'Hôtel Impérial où il ne remplaçait Lebrun qu'à cinq heures. Souvent, au moment où il ouvrait la porte palière, son père ou Louise s'avançait dans le couloir : « Tu t'en vas déjà ? » demandait Louise. Elle marchait sur la pointe de ses pieds nus, murmurait, se retournait pour écouter la respiration régulière de Lucien qui dormait avec elle dans la chambre du fond. Elle portait la chemise de nuit qui avait appartenu à sa mère, et, dans la pénombre, elle lui ressemblait, la même odeur de sommeil et de veille, la même tiédeur de la peau quand elle embrassait son frère. Dante lui faisait signe de se taire. Elle lui tenait la porte pendant qu'il soulevait la bicyclette que, chaque soir, il montait dans l'appartement.

— Je te laisse le dîner ?

Il l'embrassait sans répondre, plaçait le cadre sur l'épaule et descendait l'escalier, l'apercevant qui s'attardait, la porte entrebâillée.

Quelquefois, c'était le père qui venait. Vincente commençait à la brasserie à six heures, mais il dormait mal, se réveillait de plus en plus tôt et, au moment où il entendait ouvrir la porte, il ne pouvait résister au désir de voir Dante. Il se levait, s'approchait de son fils, mais il percevait vite cette irritation de Dante qu'un geste des épaules, un mot : « Pourquoi tu te lèves ? » révélaient. Vincente s'écartait, entrait dans la cuisine, ou bien, poussant les volets de sa chambre, il regardait Dante qui roulait lentement vers la place Garibaldi.

Là, Dante, cependant que le vélo tressautait sur les pavés, éprouvait une sorte d'impatience. La rue Cassini était devant lui, le plus souvent déserte, avec, au bout, les mâts des navires, ramure confuse qu'éclairaient les grosses lampes blanches du quai, ou bien que commençait à séparer l'aube. Il respirait profondément, il donnait un ou deux coups de pédale et glissait. Silence, fraîcheur. Il savait, du bout des doigts que le froid, parfois, en hiver rendait gourds, jusqu'au coin des yeux où des larmes naissaient, hésitantes, qu'il était libre. Vivant. Barnoin comprenait, Borello, l'instituteur, aussi.

Le dimanche, Dante et Barnoin sortaient de la salle de bal, allaient s'asseoir, seuls, loin des autres, Antoine ou Violette, les jeunes. Ils s'étendaient dans l'herbe, sous les oliviers, ou bien sur la grève, ils fumaient, les yeux dans le ciel. « C'est bon », disait Barnoin.

Tous ceux qui l'avaient faite, la grande guerre, et qui en étaient revenus, savaient. Le matin, surtout, roulant au bord de mer, Dante jouissait de l'injustice d'être en vie. Il regardait les plaques de marbre blanc, les arceaux, les colonnes qu'on commençait à placer dans la colline du château. Monument aux morts, aux héros, à Millo, à tous les copains du quartier dont on allait creuser la tombe en lettres majuscules, côte à côte, comme dans la tranchée ou dans le poste d'équipage, nom contre nom, hamac contre hamac, épaule contre épaule. Morts. Je suis là. Quelle injustice juste. Il sprintait dans les derniers mètres, en danseuse, et c'était le tournant, l'ombre de la colline sur la route, la descente, la Baie des Anges, cette courbe rose sous les soleils de mai, les verrières du Palais de la Jetée-Promenade, les coupoles de l'Hôtel Negresco ou de l'Hôtel Impérial, et même les façades blanches des villas basses des Ponchettes réfléchissant la lumière en touches tremblantes et irisées. Roue libre, mains dans les poches ou croisées sur la nuque ; les pêcheurs rentraient, hâlant leurs barques sur la grève, Dante se laissait glisser le long de la ligne droite de la Promenade jusqu'au bout de l'élan, parfois jusqu'au premier palmier, peu avant l'Opéra. Il reprenait le guidon, pédalait ; un étranger, en maillot de bain et en peignoir, traversait la chaussée.

Plus loin, Dante longeait le jardin Albert-I^{er} qui s'étendait au-dessus du Paillon dont le lit avait été recouvert. Des jardiniers de la ville en tablier bleu et hautes bottes déchargeaient les fleurs nouvelles en pots, ou bien, accroupis dans les caniveaux, fixaient les

manches d'arrosage à une prise d'eau. Devant le Negresco, les femmes de ménage lavaient les marches de marbre, s'appuyant à leur balai, regardant elles aussi la mer, le soleil neuf, l'hostie rouge.

Quelques tours de roues encore, et c'était l'Hôtel Impérial, Lebrun qui l'attendait assis dans un des fauteuils de la terrasse, sa bicyclette calée contre le trottoir. Dante sautait du vélo. Cette fête du matin qui s'achevait, cette beauté des premiers gestes qui s'esquissent, et la ville et la vie qui semblaient vous appartenir.

— J'ai mis le secours en route, disait Lebrun. Tu verras, je crois que c'était l'axe, ou alors les courroies… J'ai préféré pour la nuit passer sur le secours.

Ils étaient deux électriciens, employés à l'entretien de l'hôtel, se partageant alternativement les services de jour et de nuit. Surveillance des moteurs des ascenseurs, du groupe électrogène, réparation des petites pannes dans les chambres. Lebrun avait été gazé en 17 ; envoyé en convalescence dans le Midi, il n'était plus reparti. « Je préfère être clodo ici, disait-il, ils me reverront pas dans mon pays. Les treuils de la mine et le charbon, trop noir pour moi. » Il toussait, crachait dans un mouchoir, puis examinait attentivement ses glaires. « Je fais plus de sang », disait-il. Avant de partir, il clignait de l'œil à Dante : « Pour le lait, si tu peux, je t'ai posé le bidon dans l'atelier. » Dante, quand Lebrun n'était pas de service de jour, passait aux cuisines, vidait dans le bidon de Lebrun le lait que les clients avaient laissé dans les pots et que les garçons d'étage redescendaient avec les plateaux des petits déjeuners. « Pour moi, il y a que le lait, tu comprends », répétait Lebrun.

Dante regardait Lebrun s'éloigner, silhouette voûtée sur le vélo, puis il prenait l'entrée de service par la rue de France et gagnait l'atelier.

La planque, l'Hôtel Impérial. Gustav Hollenstein, le grand patron, était entré dans le bureau du chef du personnel le jour où Dante était engagé :

— Revelli, Revelli, ce nom…

Il avait l'habitude de garder les mains dans le dos, un long porte-cigarette vide serré entre ses dents, parlant ainsi, la bouche à demi fermée, ce qui accentuait encore son accent étranger. Dans la journée on l'apercevait qui se promenait dans le hall, dans la rotonde, le grand salon aux colonnes. Il bavardait avec les clients, prenait sa fille Nathalie par le bras, l'entraînait dans la rotonde. Là, contre une des colonnes, un piano. Hollenstein s'asseyait et

Nathalie commençait à jouer. Dante, un soir, les avait surpris dans la pénombre, à la fin de la saison, l'hôtel presque vide. Par une des portes-fenêtres ouvertes venait, lointain, le bruit des vagues, accompagnant de notes sourdes les doigts de Nathalie qui glissaient sur les touches. Dante était resté dans l'entrée, oubliant le lieu, le temps. « C'est beau, disait-il plus tard à Violette, comment te dire ? Tu vois ces femmes qui descendent l'escalier de l'hôtel, une robe du soir blanche… »

— Revelli, reprenait Hollenstein, vous êtes parent avec l'entrepreneur ?

« Mon oncle », expliquait Dante. À chacun de ses pas, dans cette ville, il se heurtait à l'enseigne de Carlo. Lebrun qui l'interrogeait : « Ces camions qu'on voit avec ton nom ?… » Ou bien quand il s'asseyait à la longue table de marbre dans l'office, qu'un des cuistots lui apportait une tranche de viande : « Tiens, bouffe, Revelli… » Quelqu'un, toujours, relevait le nom : « Revelli, t'es parent ?… » Le plus souvent, il haussait les épaules. Qu'avait-il à voir avec ce patron dont les ouvriers goudronnaient les rues, ouvraient des routes, dont on voyait les échafaudages dressés le long des façades, les palissades masquer le cours du Paillon devant le lycée ? Partout le nom de *REVELLI*, en lettres noires d'affiches, sur les dragues, ces machines qui hoquetaient, soulevant dans un bruit de chaînes les graviers du lit du fleuve ; sur la longueur de tout un premier étage, quai Lunel, et chaque matin, quand il passait, Dante apercevait les lettres.

— Je ne le vois jamais, répondit Dante à Hollenstein.

Mais celui-ci, déjà, n'écoutait plus.

— Bien, disait-il, cet hôtel, c'est comme un grand bateau.

Un paquebot à l'ancre, avec ses longues coursives, couloirs d'étages tapissés de velours grenat, sa passerelle, cette terrasse au dernier étage, d'où l'on dominait toute la ville, découvrant les hautes crêtes lointaines, houle du large qui s'apaisait dans les collines fermant la baie.

Dante et Lebrun vivaient à part, dans l'atelier, dont ils étaient les patrons. Les maîtres d'hôtel, les chefs de rang, le chef du personnel, le chef cuistot, tous ces sous-offs autoritaires qui, dès que la porte à double battant de l'office s'était refermée sur eux, quittaient les gants blancs des bonnes manières pour l'insulte : « Eh, con, tu le veux, mon pied au cul ? Je vais te faire courir, moi ! Grouille, merdeux », et les garçons, les grooms, les femmes de chambre

évitaient une taloche, poussaient la porte de la pointe de la chaussure, regagnaient les zones calmes : « Oui, Madame… Bien sûr, Monsieur », tous ces « juteux » – disait Lebrun –, ces « seconds maîtres », disait Dante, n'avaient aucune prise sur eux. Lebrun et Dante portaient le bleu de travail des ouvriers. Ils avaient des outils dans la poche, ils savaient, quand un des fours électriques était en panne, plonger les mains à l'intérieur, ressortir les fils torsadés, dévisser, contrôler avec un voltmètre, dire : « Voilà, ça marche », et, appuyant sur le bouton, réglant le rhéostat, ils rendaient la chaleur.

— Tu bois un coup, Revelli ?

L'abondance. Dante mangeait comme jamais il ne l'avait fait. Le fromage était en grands blocs sur la table des cuisines. Et l'on pouvait s'en tailler une part. Les restes des services : à prendre. Hors-d'œuvre couverts de mayonnaise, jambon fumé, cornichons, et la viande, surtout la viande. La mère, avant, faisait des ragoûts. Morceaux de lard, abattis de volaille achetés au poids chez le tripier, viande bouillie. Louise continuait ces recettes de pauvre, quand la viande mijote longtemps et qu'on perd le goût, quand elle est grasse, mêlée toujours à la sauce. À l'Hôtel Impérial, Dante Revelli découvrait la viande saignante, coupée en larges tranches dans des parties sans os. Il ne l'aimait guère, mais il la mangeait parce que c'était la viande des riches. Pendant quelques semaines il prit sans mesure. Trop de galettes salées pendant sept ans, de lentilles et de fayots, de corned-beef, de pain dur comme du bois, ou bien moisi, trop de vin au goût de saumure, trafiqué par le cambusier, trop de repas pris alors que le roulis faisait brusquement déborder la gamelle qu'on n'avait pas le temps de laver. « Je m'en mets plein la gueule », disait Dante, assis dans les cuisines dont la peinture blanche laquée brillait. Il irait tout à coup, sans qu'il sache pourquoi, simplement parce qu'il déboutonnait sa veste, prenait une cigarette, et qu'il tendait sa tasse pour qu'on la remplisse de café chaud.

Bouffer, comme ça, à l'œil, c'était une façon de saluer la vie, d'affirmer qu'on était passé « au travers », alors qu'on aurait pu y laisser la peau cent fois, corps sans visage du marin porté par les vagues entre les épaves du navire coulé ; qu'on était là, les avant-bras calés sur la table de marbre, les jambes allongées sur un sol stable et qu'on les avait eus. Les Boches ? Non, ceux qui nous avaient envoyés là-bas, ceux qui voulaient qu'on crève. Pour qui ?

Dante, les riches, maintenant, il les voyait de près. Parfois, il entrait dans leur chambre, le soir, parce qu'un interrupteur, la poire d'une lampe de chevet ne marchait pas. L'armoire de la chambre était ouverte, il y avait là peut-être dix costumes, des robes. « Tu peux pas savoir », racontait-il à Violette. C'est à elle, la jeune sœur, qu'il aimait parler. Le matin, après son service de nuit, quand il retrouvait la rue de la République après avoir traîné sur les quais, bavardé avec les pêcheurs ou avec Barnoin qui commençait sa journée et qu'il passait voir, place Masséna, à la station des taxis et des fiacres devant le casino, Dante ne se couchait pas. Souvent, il avait dormi dans l'atelier, sur le lit de camp que Lebrun avait aménagé près des moteurs. Dante s'asseyait dans la cuisine. Le père était parti à la brasserie. Louise habillait Lucien, Antoine se levait tard, donnait une bourrade à son frère. « Tu me passes le vélo, je vais être en retard au chantier. » Dante gueulait, acceptait. Violette arrivait enfin, déjà prête. Elle se penchait vers son frère, elle l'embrassait. Et Dante riait. « Oh, Violina ! » disait-il. Elle sentait bon. Belle, cheveux courts, les oreilles cachées par deux ondulations, la nuque dégagée, des boucles longues, perles artificielles, seule parure du visage sans maquillage. Elle préparait du café. Elle disait : « Raconte-moi, qui tu as vu ? » S'il avait un jour une fille, il aimerait qu'elle soit…

— Tu es cent fois plus belle, commençait-il. Elles sont peintes, tout est faux. Je les vois.

Dans les chambres d'hôtel, Dante dévissait l'interrupteur, dénudait un fil de cuivre. Gestes machinaux. Ses doigts n'avaient plus besoin du regard pour se guider. Il plaçait les vis dans sa bouche, remplaçait un fusible, et parfois, agenouillé contre une plinthe, il observait. Ils parlaient entre eux, claquaient la porte de la salle de bains, ou bien riaient, debout sur le balcon. Anglais, Américains, princesses russes en exil, ils appartenaient à un monde extravagant, lointain. La richesse, Dante croyait l'avoir connue à la maison Merani où il avait grandi, sa mère à la cuisine, son père dans la cour attelant la voiture, et le député Merani criait : « Vincente, tu te dépêches, qu'est-ce tu fous ? » Celle qu'il devinait à l'Hôtel Impérial paraissait sans mesure, et, dès lors, elle ne l'humiliait pas. Peut-être la guerre, aussi, les « idées », la certitude que le monde était injuste, à reconstruire – *Le monde doit changer de bases* – donnaient-elles à Dante un autre regard. Quelquefois, c'était celui du mépris. Un homme était couché sur le lit, le col blanc ouvert, les

cheveux en désordre, une femme, son maquillage délavé, somnolait dans un fauteuil, ivre elle aussi. Sous les lustres de cristal de la rotonde, les femmes passaient, or, argent, ciselées et distantes, entrevues alors que Dante traversait le hall en bleu de travail, son échelle sur l'épaule. Le portier faisait un geste pour qu'il se dépêche, disparaisse vite comme une tache qu'il faut effacer sur un vêtement de cérémonie. Ces femmes dans leurs chambres, leurs bijoux placés dans les coffres de l'hôtel, n'étaient plus que des volumes mous et gris, le regard seul, pierreux, la voix hostile. « Vous n'avez pas encore fini ? » Dante secouait les épaules. Autrefois, quand Merani, violent, interpellait son père, Dante se dissimulait, avait envie de fuir. « Il faut le temps qu'il faut, maintenant, c'est plus l'armée », disait-il.

— Quand tu les vois, expliquait-il à Violette, le maquillage, les cheveux, laides.

Violette versait le café. Elle se penchait, et ses cheveux, se rapprochant, amincissaient le visage, accusaient l'angle aigu du menton. Elle buvait debout, écoutait attentivement son frère, puis, posant le bol, les lèvres à peine entrouvertes, elle disait :

— Mais elles vivent, là-bas.

Elle prenait son sac, changeait de ton.

— Je suis en retard, tu m'accompagnes ?

Il avait la journée devant lui. Si Antoine ne lui avait pas emprunté son vélo, Dante plaçait sa boîte à outils sur le porte-bagages. Il marchait près de Violette, tenant le vélo par le guidon. Il allait sur un chantier où on le payait à la tâche. Toute la ville s'électrifiait. La guerre avait tué. On manquait d'ouvriers. Les patrons connaissaient l'habileté de Dante, on le recherchait. « Viens quand tu veux, je te donne trente francs pour la journée », disait Rinaldi, un petit entrepreneur de la rue Pastorelli. La seule liberté que s'accordait Dante quand il avait travaillé toute la nuit à l'Hôtel Impérial, c'était de commencer plus tard le matin. À son heure. Il passait chez Rinaldi, choisissait les rouleaux de fil, les ampoules, et montait vers l'Ariane ou Saint-Maurice, ces quartiers de la périphérie, où, au milieu des cressonnières, on construisait des villas.

— Tu as deux paies, toi, disait Antoine.

— Je prends le travail de personne.

Antoine irritait Dante. Le plus jeune des Revelli attendait son incorporation en travaillant à contrecœur. « Pour qui on travaille,

disait-il, pas pour nous. Pourvu que ça marche, le jour de la livraison du chantier, après, merde, qu'ils se débrouillent. » Dante, dans la cuisine, ou bien le soir, devant Vincente silencieux, allait vers la fenêtre, l'ouvrait :

— Un ouvrier, disait-il, un ouvrier, il a la fierté de son travail. Personne a besoin de passer après moi sur le chantier. On me fait confiance.

— Le chantier, c'est pas le tien.

Antoine prenait Lucien sur ses genoux, montrait Dante au fils de Louise :

— Tu vois, continuait-il, il est fier, Dante. Ils ont bien fait la guerre. Bons ouvriers, bons soldats.

Dante frappait du point sur la table.

Il prenait la bicyclette, allait retrouver Barnoin, ou bien il faisait un tour, pédalant lentement, remontant l'avenue de la Victoire, puis grimpant vers la colline de Cimiez. Il redescendait au milieu des jardins, dans les parfums de roses et de mimosas, vers la place d'Armes et la rue de la République. Seul, roulant ainsi au hasard des rues, une question venait, qu'il disait à haute voix : « Qu'est-ce que je fais ? » Il changeait d'itinéraire, disait : « Je vais rentrer », mais la question revenait : « Qu'est-ce que je fais ? »

Demain, l'hôtel, la table de marbre, le lait pour Lebrun, la viande et le fromage, autant qu'on en veut, demain, la paie, et Rinaldi qui me donnera pour le chantier du Mont-Boron.

Qu'est-ce que je fais ?

— Tu penses à te marier ? demandait Louise. Dante sortait alors de la cuisine.

À l'Hôtel Impérial, elles venaient dans l'atelier. Elles gardaient leur tablier aux fines raies bleues et blanches, et leur coiffe tombait sur le lit.

— Je vais te montrer, disait Dante.

Il avait construit une souricière. Planche de bois, grillage de brins d'acier. Il la plaçait dans la cuisine de l'hôtel et, le matin, une souris était prise. C'était une fille ou l'autre qui s'approchait de la cage.

— Tu viens voir ? demandait Dante.

Carmen ou Reine, Louisette ou Rita, l'une d'elles suivait Dante dans l'atelier. Il portait la souricière où la forme grise tentait vainement de percer le grillage avec son museau. La fille, dans les

longs sous-sols de l'hôtel mal éclairés, se rapprochait de Dante. « Y a des rats, ici, je suis sûre ? » disait-elle. Dante lui entourait la taille, la fille se collait contre lui.

— Regarde.

Il posait la souricière sur l'établi, prenait un fil relié au courant. Une des branches du fil contre le grillage, l'autre sur la souris tassée, fripée.

— Appuie là, disait Dante.

Carmen ou Reine, Louisette ou Rita, elle baissait le disjoncteur. Un soubresaut, et la souris était morte, parfois en couinant.

— Tu vois, commençait Dante en reposant le fil, comme en Amérique.

Le lit de camp était derrière l'établi.

Qu'est-ce que je fais ?

La question qui revenait.

Un dimanche, Dante avait retrouvé Madeleine Vial *au Bal des Pilotes*. Fox-trot, valse, one-step. Ils étaient rentrés seuls, marchant lentement le long de l'hippodrome. Antoine, Violette, Barnoin, partis depuis longtemps. Qu'est-ce que je fais ? Il s'écartait de Madeleine quand elle laissait sa main aller vers lui. Il s'asseyait en face d'elle dans le tramway. Des couples enlacés, debout sur la plate-forme, le visage dans la nuit, et eux, Madeleine, Dante, en pleine lumière.

Il s'était mis à parler fort :

— On supprimera l'argent. Les Soviets, c'est ça. On paiera avec son travail. Tu travailles, tu manges. Tu travailles pas, rien. La justice, la vraie, c'est dans pas longtemps. C'est pour ça, nous, les Français, on doit pousser à fond, solidaires des Soviets, tu comprends ?

Madeleine avait enlevé son chapeau. Elle regardait Dante, yeux immobiles qui disaient la détresse. Il parlait plus fort encore, plus vite.

— Viens au parti, au Congrès on passera tous à l'internationale, celle de Lénine. Nous, les marins…

Il racontait la révolte devant Sébastopol, il chantonnait :

C'est la lutte finale
Groupons-nous et demain,
L'Internationale

Sera le genre humain.

Magnan. Le pont du chemin de fer dans l'obscurité, l'esplanade déserte, la sonnette du wattman.

— Tu habites là ? demande Dante. Tu descends ?

Il la force à se lever, il l'accompagne jusqu'au bout de la voiture, lui tend la main.

— Ciao.

Elle s'éloigne vers la mer, son chapeau à la main. Elle se retourne, elle le salue pauvrement du bras.

Dans le tramway, il a encore chantonné *l'internationale*. Il s'en souvient, ce soir, alors que, longeant la mer, il rentre rue de la République. Pas de brise, pas de bruit. Mer d'huile, tiédeur odorante de l'air. Injustice. J'ai laissé partir Madeleine. Brave fille, brave fille. Merde, qu'est-ce que j'y peux ?

— Elle avait une drôle de tête, avait raconté Violette, le lendemain. Tu lui as dit quoi ? Les yeux rouges, elle a dû pleurer tout le temps.

Dante avait claqué la porte. Brave fille, Madeleine.

Qu'est-ce que je fais ?

— Camarades, disait Borello, un soir, dans l'arrière-salle du Café des Quatre-Avenues, camarades, l'avenir, c'est nous, les socialistes.

— Quels socialistes ? gueulait Barnoin. Ceux qui nous ont envoyés là-haut, au casse-pipe, ceux-là, dehors, on les a assez vus pendant quatre ans.

— Camarades, reprenait Borello.

Il portait de petites lunettes rondes enfoncées dans les orbites, une moustache de la largeur des narines, trace de charbon irrégulière. Il parlait comme s'il avait été en classe devant ses élèves turbulents.

— On n'est pas tous des camarades, continuait Barnoin. Tu es pour ou contre la Révolution russe ? Voilà, voilà ce qu'il faut savoir, on verra si tu es un camarade…

Dante avait voté avec Barnoin, le vieux Piget, l'instituteur de Dante au temps du certificat d'études, Sauvan, de l'Union des syndicats, Barel, instituteur aussi, et Karenberg, le baron russe naturalisé, d'autres encore, pour le soutien aux bolcheviks, l'adhésion du parti socialiste à la III^{e} Internationale des communistes.

— On est communistes, commentait Barnoin debout, gesticulant.

Borello rangeait ses papiers. « Camarades, camarades, disait-il à voix basse, attendez le vote du Congrès. »

Qu'est-ce que je fais ?

Dante avait posé sa bicyclette contre le parapet de la Promenade, au-dessus des rochers de Rauba-Capéu, du côté du port. Émiettement rouge du phare au bout de la jetée, ricochant sur l'eau plate. Face à la mer, les parois blanches du monument aux morts se dressaient, rocher du sacrifice, arêtes tranchantes et larges surfaces.

Dante descendit sur le quai du port (–) L'attrait de l'eau, de l'odeur rance, du clapotis de la vague contre la coque, l'habitude. Il marcha entre les tonneaux vers un cargo bas, surmonté d'une cheminée grêle et de trois mâts de charge. Il était tard, lumières éteintes. Le long de la coque, un échafaudage, et près de la passerelle des pots de peinture. Dante en prit un, sans trop savoir encore, puis, courbé, avançant dans les allées ménagées entre les marchandises bâchées qui étaient amoncelées sur le quai, il regagna la Promenade, et là, traversant vite, il lança le pot de peinture contre une des parois du monument. Tache grise et visqueuse. Le pot roula sur les dalles avec un bruit de casserole. Dante bondit sur sa bicyclette et fila vers le port, remontant la rue Cassini, ne ralentissant que place Garibaldi. Incertain, tout à coup. Il entra au Café de Turin, but un verre de vin.

Vivre comme ça, à quoi ça sert ?

7

Ritzen se souvenait. Un nom sur une fiche de couleur bistre, des pleins et des déliés calligraphiés à l'encre violette, le sillage que laissait une vie dans les archives de la police. Renaudin apportait les dossiers chaque matin.

— Monsieur le Commissaire principal…

Ritzen, le front contre la vitre, ou bien, l'été, accoudé à la barre d'appui de la fenêtre, regardait la rue, les apparences de la ville. Un homme courait derrière le tramway, le receveur faisait sauter la chaîne, lui tendait la main de la plate-forme. Plus loin, vers la place Masséna, des vendeuses des Galeries Lafayette marchaient, à trois

ou quatre de front, bras dessus, bras dessous, l'une d'elles, parfois, s'arrêtant pour rire, et Ritzen l'entendait du dernier étage de l'hôtel de police. Ou bien il imaginait. Il faisait un geste de la main à Renaudin sans quitter la fenêtre.

— La préfecture, monsieur le Commissaire, commençait Renaudin. À propos du monument aux morts. Cette histoire de peinture, cela prend des proportions inattendues. Hier, un article, vous l'avez lu ? Dans *l'Éclaireur,* en première page, un article de Merani, *Les profanateurs*. Anarchistes, bolcheviks. Du bon Merani, national et indigné.

Ritzen se retournait. Renaudin posait les dossiers sur le bureau, l'un près de l'autre. L'égout sous la rue. La ville sans fards, vieille femme qui se déshabille, impudique, obscène à force de laideur.

— Le dossier vert, précisait Renaudin.

Majuscules noires : PROPAGANDE BOLCHEVIQUE. Des fiches. Des noms. Ritzen les faisait glisser jusqu'à ce que le souvenir… REVELLI DANTE.

— Il faut toujours aller jusqu'au bout, murmurait Ritzen. Après, trop tard.

Carlo Revelli, l'anarchiste qu'il hésitait à expulser en 90.

— On croit, Renaudin, on a tort.

Fournitures de guerre, travaux de voirie, transports en tout genre. Narquois, orgueilleux, Carlo Revelli étalait son nom dans toute la ville. Naturalisé, patriote, Français. Respectable. L'autre, le patron du bordel, décoré de la croix de guerre. Ils s'étaient incrustés. Grimés. Et celui-là, Revelli Dante.

Ritzen retournait la fiche. Geste machinal. Avant de lire, il voulait d'un regard découvrir toute la trace, ses détours et sa profondeur.

— Ce Revelli, des responsabilités, une tête ?

— Je ne crois pas, répondait Renaudin. Un phraseur. On le pousse. Il a été le délégué des employés…

Les employés d'hôtel s'étaient réunis dans la salle du Théâtre Risso. Peu de femmes. Elles restaient debout au fond de la salle, groupées, timides, mais elles avaient levé le bras avec les hommes, voté la grève. « Camarades », avait commencé Dante. À l'Hôtel Impérial, on l'avait élu. « T'es pas vraiment un employé, mais t'es avec nous. T'es une grande-gueule, alors, tu parleras. » Une chaleur dans la gorge, peut-être le regard des filles, les voix des cuistots.

« Allez, Revelli, tu parleras… ». Tout cela dans le ventre, comme du vin qui mousse.

Dante marchait avec Lebrun dans les premiers rangs. Gendarmes, agents autour d'eux rue de la République. Louise, devant leur maison, soulevait Lucien, lui montrait Dante. L'enfant agitait les bras.

Le cortège était passé sur la rive droite du Paillon. Ils s'étaient pris par les épaules, gueulant plus fort quand ils traversaient la place Masséna, s'engageaient dans l'avenue de Verdun, longeant les boutiques de luxe. Une cliente tirait sur la laisse de son chien pour qu'il n'aboie pas, qu'il se détourne de cette foule aux voix grasses : « *Nos primes, douze heures de repos…* »

Devant les grands hôtels de la Promenade des Anglais, Ruhl, Negresco, Impérial, ils hésitaient. Parlementaient entre eux. Gustav Hollenstein sur le perron. Porte-cigarette vide serré entre les dents.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demandait-il à Dante qui s'avançait. Si c'est possible, je suis prêt à tout vous accorder. Nous sommes sur le même navire, vous savez ? Si la saison n'est pas sauvegardée, vous et moi nous coulons. Vous avez été marin, m'a-t-on dit. Vous comprenez cela.

— Le bateau, il est à vous.

— Qu'est-ce que ça change, Revelli ? Vous êtes intelligent. Ne répondez pas des sottises. Il est à moi, mais c'est moi qui vous paie.

Grève de quarante-huit heures. Les patrons avaient cédé.

— Tu t'en es sorti comme un roi, disait Lebrun à Dante. Mais baisse la tête maintenant. Je les connais. Ils t'oublieront pas.

Ritzen lisait la fiche :

REVELLI Dante.
Né à Nice le 19 avril 1892.
Demeurant 42, rue de la République, à Nice.
Ouvrier électricien à l'Hôtel Impérial.
Célibataire.
Membre du parti socialiste depuis le mois de décembre 1919. A voté pour le soutien aux Soviets et pour l'adhésion du parti socialiste à l'internationale communiste. A participé à la grève des employés d'hôtel (voir dossier GRÈVES). Délégué des grévistes de l'Hôtel Impérial.

Antécédents judiciaires : *jugé par le conseil de guerre pour sa participation à l'agitation de l'équipage du torpilleur le*

« Cavalier » en rade de Sébastopol (avril 1919). Quartier-maître électricien. Cassé. Condamné à douze mois de travaux forcés. Peine ramenée à six par décret de grâce (novembre 1919). Entretien une correspondance avec l'ex-quartier-maître Raffin, condamné à sept ans pour les mêmes faits et qui purge cette peine à Bordj Zarka.

— Pour la préfecture, est-ce qu'il faut… ? demandait Renaudin.

Ritzen se leva difficilement. La blessure tendait encore les muscles de la jambe. Mal soignée au premier poste de secours, quand les hommes arrivaient seuls de la tranchée. L'un, courbé, les mains sur son ventre, comprimait une bouillie rouge, chair-gaze, et tombait à genoux, restant un instant comme en prière, se laissant aller sur le côté, mannequin de baraque foraine qu'une boule effleure et qui bascule en hésitant.

— Je m'en occupe, dit Ritzen en remettant la fiche de Dante Revelli dans le dossier vert.

Renaudin fit quelques pas, s'arrêta :

— C'est urgent, dit-il. À Paris, ce pot de peinture, à croire…

Il s'interrompit, s'apercevant que Ritzen ne l'écoutait qu'à demi.

— Vous les connaissez. L'union nationale c'est leur idée fixe en ce moment. Alors, l'article dans l'*Éclaireur,* Merani peut même en parler à la Chambre.

Ritzen était de nouveau près de la fenêtre. Les souvenirs. Un maillon entraîne l'autre. L'odeur. L'été, les corps accrochés aux barbelés se mettaient à puer. Ces cris qu'on entendait malgré les explosions, un type qui hurlait quelque part dans un trou d'obus, ou bien ce claquement du coup de grâce parce que… « Un déserteur, mon commandant, il a bien fallu », racontait le capitaine Bertaud.

Devant Ritzen, la rue. Au bout, les arcades de la place Masséna masquées souvent par les tramways et les voitures qui débouchaient de l'avenue de la Victoire. Les apparences. Le calme menacé du front quand on écrit dans le rapport : *Rien à signaler*. Et l'attaque dans la nuit.

Ritzen retourna s'asseoir. Dossiers rouges, jaunes, violets, lettres majuscules, PROSTITUTION, VOIE PUBLIQUE, JEUX ÉTRANGERS GRÈVES, PROPAGANDE BOLCHEVIQUE, INDIVIDUS SURVEILLÉS. INTERPELLATION.

Tenir le front.

Ritzen ouvrit le dossier vert.

Il suffisait de lire, d'imaginer Barnoin ou Sauvan, l'un exalté, de ceux dont on ne sait encore s'ils vont brûler en quelques mois puis disparaître, ou bien s'obstiner, tel Sauvan. Ils deviennent discrets, habiles, vieux politiques, vieux truands qui connaissent les ficelles, hommes de métier, BAREL, PIGET, BORELLO, les instituteurs. Ritzen mettait leur fiche à l'écart. Meneurs, REVELLI *Dante*. La fiche était de nouveau entre ses doigts. Il la posa dans la paume gauche, feuilletant de la main droite les notes des informateurs, les tracts, deux exemplaires d'un *Appel aux jeunes travailleurs*.

La jeunesse de Nice qui s'est constituée il y a quatre mois se place résolument sur le terrain de l'internationale communiste. Dans cette ville de luxe et d'orgie, quarante jeunes se sont groupés dans la section. Les adhésions doivent parvenir à Jean Karenberg (11 bis, *boulevard de Cimiez) qui convoquera.*

Les fils, ils étaient là, déjà. Revelli Dante ou Revelli Antoine, fiché, lui aussi, arrêté quelques jours en 17, pour propagande défaitiste, incorporé depuis deux semaines au 127e régiment d'infanterie de Strasbourg. Jean Karenberg, qui allait au delà du père : *Le baron Frédéric Karenberg,* signalait un rapport, *tout en étant favorable à l'adhésion à la IIIe Internationale, a insisté sur l'importance qu'il y avait à ne pas croire que la révolution était proche. Il a parlé longuement des événements de Berlin et de l'échec des révolutionnaires, puis de la situation en Italie où l'on irait vers la dictature et l'écrasement des forces socialistes. La discussion a été animée. Les éléments les plus modérés de la section socialiste (Borello, réservé à l'égard du bolchevisme) ont approuvé Karenberg. Les extrémistes (Barnoin, Sauvan, Barel, Revelli) et les plus jeunes adhérents (voir notre rapport sur la création d'une Section de jeunes socialistes et l'Appel qu'ils ont lancé) ont dénoncé le « défaitisme » de Karenberg. Un vote a eu lieu sur une motion – ci-jointe. Karenberg a été mis en minorité. Son fils Jean Karenberg (lycéen, voir fiche) a été désigné comme responsable des jeunes. Il a voté contre son père.*

Les fils. Cet effroi qui, certains matins, empoignait Ritzen. Il avait un dossier ouvert devant lui, lisait rapidement les fiches des individus surveillés, des interpellations, et, tout à coup, l'une d'elles : « *LIVIO Maurizio, vingt deux ans… »,* l'âge ou le visage, ou

le nom – d'où est-il, celui-là ? – il gardait longtemps la fiche au bout des doigts.

Ritzen se laissait aller contre le dossier du fauteuil. Ses fils, tellement étrangers aussi. Pierre posait sa casquette d'officier sur le bord de la table. Croix de guerre avec palmes. Porte-drapeau de l'École. Il parlait, retirant un à un les doigts de ses gants blancs. Ce visage poupin, ces cheveux rasés, la voix même. Qui est-ce ? Mon fils ?

Tous les mercredis, Ritzen allait attendre Jules, le cadet, à la sortie du lycée. Plus lointain encore, silencieux. Au restaurant, avant de choisir un plat, Jules regardait son père à la dérobée. « Mais enfin, décide-toi. » Il parlait si bas que le garçon, le plus souvent, devait le faire repéter. Puis, plus un mot. Ritzen imaginait, se taisait aussi. Il est si facile d'imaginer quand ces fiches au bout des doigts racontent des vies qui bifurquent. Droite, d'abord, et brusquement elle tourne. Le nom est là, sur le bureau de Ritzen, dans le dossier Prostitution ou Vol à la tire.

Il interrogeait Marguerite, mais sa femme ne remarquait rien. « Tes fils, disait-elle, tu les as terrorisés. Pierre est parti dès qu'il a pu, pour faire aussi bien que toi. Tu t'étais engagé, il a voulu, lui aussi. Jules, il tremble. C'est tout. »

Un jour, avant la guerre, en novembre, le mois des crues, le Paillon avait brusquement monté. « Paioun ven », criaient les Niçois – le Paillon arrive. En quelques heures, il avait atteint le tablier des ponts. Il pleuvait quand Ritzen et ses deux fils… – quel âge avaient-ils ? une dizaine d'années peut-être… – s'étaient approchés de la rivière, Jules, trop petit pour voir l'eau, s'agrippait au parapet. Alors, Ritzen avait saisi son fils, le soulevant, et Jules s'était mis à hurler, se débattant, comme s'il avait eu peur que son père ne le jette dans la rivière. Il s'était calmé plus tard, quand la pluie avait cessé qu'ils s'éloignaient tous les trois des ponts et des quais, retrouvant les rues qui séchaient vite sous le soleil décapé. La main du fils dans la main de Ritzen était moite. Ritzen s'en souvient. Et il serrait les doigts, et il laissait sa main gauche sur l'épaule de Pierre.

Ces gosses, combien de ceux qu'il avait vus monter en ligne, vingt ans à peine, étaient revenus ? « Trop tendres, commandant, trop tendres, du beurre, répétait le capitaine Bertaud, ils ont fondu. »

Et maintenant, la boue.

LIVIO Maurizio, ce gosse qu'on venait d'arrêter.

— Dites-moi, Renaudin, ce Livio, celui-là, on a des détails, sa famille ?

Renaudin prenait la fiche :

— Je peux faire une recherche.

— Voyez un peu, répétait Ritzen à mi-voix.

Soulever la plaque, descendre, comprendre. Depuis la fin de la guerre, peut-être les souvenirs si présents et la blessure encore douloureuse, toutes ces victimes – où étaient donc les assassins, qui, quelle police mènerait l'enquête ? 1 265 000 morts, disait-on, pour la seule France – l'âge aussi, tant d'hommes boueux, qui plastronnaient dans l'avant-scène. L'autre soir, monsieur le Député Merani et Madame, la hautaine Elisabeth d'Aspremont avec la princesse Klioukanski. Le rideau se levait sur *le Trouvère*. Merani se penchait vers la princesse, lui parlait à l'oreille, puis apercevant le préfet au parterre, saluait d'une inclination amicale de la tête. Quel soir de la semaine Merani recevait-il, dans son appartement du port, les jeunes putains de Luigi Revelli ?

Tenir la plaque pour éviter que la boue ne recouvre les rues, n'atteigne les fils. Il en fallait si peu. Mais comprendre. Le besoin était si vif chez Ritzen que son comportement se modifiait. « Le patron, de plus en plus dur. Il veut tout contrôler. »

— Ce Livio, précisait Renaudin, les Italiens le réclament. Le fils d'un gros propriétaire. Il a violé deux ou trois gamines, s'est battu avec l'un des frères, c'est tout. C'est ça, la tentative de meurtre. On le renvoie ?

Voir, peut-être un moyen de comprendre.

— Je veux l'interroger, disait Ritzen. Vous me l'amenez demain.

Ritzen, quand les gardiens poussaient Livio dans le bureau, téléphonait. Le préfet. Toujours les extrémistes. Barnoin avait troublé l'inauguration d'un monument aux morts, à Drap, lançant au milieu du discours : « À bas la guerre ! » Les gendarmes s'étaient précipités, l'empoignant, lui brisant un doigt. « Si mon nom était sur cette plaque, vous me glorifieriez », criait Barnoin qu'on entraînait.

— Merani a été très bien, commentait le préfet, il a repris le thème de son article « Profanateurs, etc. Il ne peut y avoir qu'un seul parti, celui de la France… » Vous interrogez Barnoin ? Pour la peinture, c'est lui, cela ne fait aucun doute.

Ritzen rassurait le préfet en observant Livio. Un jeune homme à la peau mate, au nez busqué. Il se tenait debout, voûté, grand.

— Monsieur le Commissaire, c'est une machination politique, mon père a de la terre, beaucoup, disait-il. Il parlait français avec un léger accent, tentait de bouger les mains, oubliant les menottes : « La jalousie… Je suis fasciste, n'est-ce pas ? Ils veulent nous chasser, ils ont des complicités. Je vous donne ma parole de soldat. »

Il se redressait, montrait avec les deux pouces un ruban vert au liséré jaune :

— Je suis décoré, mais ils veulent me tuer. Vous ne savez pas encore ce que c'est ici, cette haine qu'ils ont contre nous.

— On va vous renvoyer là-bas, dit Ritzen, la police italienne vous réclame.

Livio sourit.

— En prison, ils ne me garderont pas longtemps. Nous allons gagner, monsieur le Commissaire.

— Enlevez-lui les menottes.

Livio, libéré, se massait les poignets.

— Fasciste ? interrogeait Ritzen.

Il faisait signe aux gardiens qui sortaient, et, de la tête, il indiquait à Livio qu'il pouvait s'asseoir.

8

Le premier soir, Violette Revelli refusa.

Il attendait debout, en face de la sortie des Galeries Lafayette, les bras croisés, le blouson de cuir ouvert. Le soleil le forçait à cligner des yeux, et comme Violette était encore dans l'ombre, elle le vit avant qu'il l'aperçût. Elle descendit rapidement les dernières marches de fer de l'escalier extérieur que prenaient les employés, elle se plaça derrière Madeleine Vial qui se retournait, elle chuchota : « Cache-moi, cache-moi. »

Les joues brûlantes, elle aurait voulu se recroqueviller, comme en classe, quand elle ouvrait le livre au moment de la dictée, pour voler un mot. Elle copiait vite, n'écoutant même plus Madame Gastaud, l'institutrice, qui détachait chaque syllabe. Violette mâchonnait son porte-plume, puis, dès que la maîtresse s'éloignait,

elle se baissait, le livre sur ses genoux, sous le banc, le livre qui irritait les cuisses et le bas-ventre. Madame Gastaud se retournait : « Violette », la voix s'enfonçait, là.

— Mademoiselle ? disait-il.

Elle l'avait vu s'avancer, traverser la chaussée au milieu des groupes d'employés qui bavardaient, elle avait pris le bras de Madeleine, l'entraînant vers la place Masséna, mais il les avait rejointes sous les arcades, au moment où elles s'engageaient dans l'avenue de la Victoire, pour se mêler à la foule du soir, alors que, dans la demi-obscurité de l'automne, les silhouettes semblent multipliées et imprécises, discrètes aussi, avec leurs visages masqués par l'ombre des platanes ou des piliers des arcades.

Il marchait près d'elle.

— Vous vous souvenez, continuait-il, dimanche, Philippe, je vous avais dit que je viendrais.

Madeleine le dévisageait. Violette, au contraire, détournait la tête, s'efforçant de ne pas céder à la curiosité, à ce désir de le revoir de près, d'affronter son regard, de retrouver cet instant, quand il s'était penché vers elle, au *Bal des Pilotes,* et elle ne l'avait jamais vu avant, elle ne l'avait pas entendu s'approcher, écoutant Barnoin qui racontait : « J'ai crié : « À bas la guerre », et Merani, avec son discours, ça lui a coupé le sifflet. Mais les gendarmes… Salauds… » Barnoin montrait sa main dans le plâtre. Cet instant, cette voix : « Mademoiselle… » Elle avait sursauté et, levant la tête, elle avait rencontré son regard. Si rarement on voit les yeux… On n'ose pas, on regarde le bas du visage, ou ailleurs, loin derrière, ou bien on les voit sans les voir. Mais là, ce dimanche, cette surprise, les yeux, et il avait fallu qu'elle se reprenne, pour ne pas rester ainsi, avec l'envie de sourire, et peut-être souriait-elle pour répondre à la joie vert-bleu de ces yeux. Deux danses, l'une après l'autre, la voix d'ailleurs qui ressemblait à celle de cet acteur venu un dimanche matin, à l'école. Madame Gastaud avait rassemblé toutes les filles dans la cour. On avait sorti les bancs et décoré les platanes de guirlandes tricolores. 14 Juillet 1917. L'homme montait sur l'estrade après la distribution des prix, s'avançait, récitant d'une voix neuve, sans les rondeurs huilées et traînantes qu'on entendait ici : *Ô soldats de l'An II, volontaires, mourez pour délivrer tous les peuples,* vos *frères*. Et, depuis, d'autres rencontres avec ces voix hautes, un directeur de Paris qui entrait dans l'atelier, ces deux dames que Violette entendait au moment où elles sortaient de *Haute Couture :*

« Charmantes, elles sont charmantes, mais quel accent, mon Dieu ! C'est vulgaire. »

Le soir, parfois, dans la cuisine, quand Violette prenait Lucien sur ses genoux, Louise faisait la vaisselle, se tournait vers son fils : « Sois sage avec ta tante. » Violette, pour le distraire – pour le distraire seulement ? – commençait à lui parler. La bouche, la bouche en cul-de-poule, disait Antoine. « Tu vois, mon cher Lucien, tu vois, disait Violette, je vais acheter une robe du soir, blanche, avec un décolleté, et puis je mettrai… »

Peu à peu, Violette se prenait au jeu, elle effaçait l'accent des origines, celui de la rue de la République, de Dante, de Louise, l'accent familier des receveurs du « tram », des cavaliers qui l'invitaient pour une danse au festin de Gairaut ou de Saint-Pancrace, son accent à elle, l'accent de Denise, des vendeuses et des couturières, mais pas l'accent du directeur, de madame le Chef du personnel qui venait de Paris. Pas l'accent de l'avenue de Verdun.

Françoise Clément, la veuve d'un ami de Dante qu'on avait fusillé pendant la guerre, avait aussi cet « accent pointu ». Une « prétentieuse », disait-on dans le quartier. « Pourquoi elle se donne des airs ? Qu'est-ce qu'elle est, une grue. » Maquillée, le dessus des paupières bleu, elle sortait tard, à l'heure où les hommes rentrent, quand les femmes ont déjà mis la table et qu'elles attendent, faisant dîner les enfants. Françoise, un renard blanc autour du cou, marchait jusqu'à la place Garibaldi, et, si elle rencontrait Violette, elle la prenait par le bras, la forçant à retourner sur ses pas, à l'accompagner jusqu'au fiacre. Elle était parfumée, elle embrassait Violette, elle dévisageait les passants, parlant fort, et cet accent, un signe, qui faisait qu'on la dévisageait, qui la mettait à part.

— Te montre pas avec elle, disait Dante. C'est une pauvre femme – il secouait la tête – c'est une victime. Seulement… continuait-il.

L'accent de Françoise, Violette l'imitait, et quand elle parlait ainsi, pour amuser Lucien, disait-elle, tout son corps lui paraissait se transformer. Elle se tenait plus droite, elle se cambrait, il lui semblait que ses seins gonflaient. « Mon petit Lucien, mon chou, nous allons sortir. Veux-tu m'inviter à danser à *la Grande Bleue,* après nous irons dîner à l'Hôtel Impérial, champagne, caviar et tu m'offriras une jolie robe à *Haute Couture,* peut-être même un bijou. Oui, c'est ça, un collier, tu veux ? »

Elle prolongeait la fable, enjouée, modifiant sa voix, apprenant à parler cette langue semblable et étrangère, chacun des mots qu'elle prononçait appartenait à une autre personne, son double, paré comme l'est Cendrillon avant que ne sonne minuit, comme l'étaient ces élégantes qui sortaient de *Haute Couture* ou que Violette et Denise Raybaut apercevaient Promenade des Anglais, devant le casino de la Jetée-Promenade, ou bien assises dans une de ces voitures automobiles, un long collier de grosses perles, un rang serré autour de leur cou et l'autre flottant sur leur poitrine comme une laisse.

Antoine ou Dante, quand ils l'entendaient parler ainsi, gueulaient. « T'as fini ? » Ils avaient la même violence. Antoine, plus rageur, prêt, semblait-il parfois à Violette, à bondir pour la gifler, et elle se dressait, quittait la cuisine, tirant derrière elle la porte avec le désir de les abandonner là, avec leurs discours, l'argent qui allait disparaître demain, quand la révolution… et le pain qui serait gratuit.

Mais un collier de perles, comment l'acheter ? Et ces vieilles couturières – et déjà Madeleine, qui n'avait même pas trente ans – qui donc effacerait la bosse qu'elles avaient toutes, le cou rentré, les omoplates saillantes à force d'avoir fait glisser l'étoffe à piquer sous l'aiguille de la machine à coudre, ou bien d'avoir surfilé, courbées sur leurs genoux ?

Dante criait aussi : « Tais-toi », mais sa voix était aiguë, le ton de ceux qui souffrent. Il se bouchait les oreilles, il ne la regardait pas, les yeux fixés sur *l'Humanité,* son journal qu'il avait étalé et dont, souvent, il lisait les passages à haute voix.

— *Les Russes,* écoute, écoute de que dit Cachin, *les Russes ont eu le grand mérite d'agir, le mérite suprême de ne songer qu'au triomphe de la révolution mondiale qui nous libérera comme elle les a libérés.*

Quand, en décembre 1920, la majorité du parti socialiste avait voté l'adhésion à l'internationale communiste, Dante et Barnoin avaient entraîné Lucien dans une course autour de la table, jouant comme des gosses. « On les a eus », criait Barnoin. Dante saisissait Lucien, le soulevait à bout de bras : « Le grand bolchevik, Lucien Revelli », lançait-il.

Violette repassait sa jupe à volants, tête baissée, mouillant son doigt, touchant le fer chaud. Révolution, bolchevik. Même s'ils avaient raison, qu'est-ce qui changerait vraiment ? Comment était-

ce possible ? La ville était séparée par une rivière, pile et face. Partout le même partage, et ils étaient du côté où l'on n'a que des restes. Dante rapportait, enveloppés dans du papier, des morceaux de tarte pour Lucien, il les posait sur la table en clignant de l'œil. « Elle est bonne, tu sais, ils l'ont servie ce soir, c'est le chef qui me l'a donnée. »

Pour d'autres le service de l'Hôtel Impérial, pour ceux qu'on apercevait l'été sur la terrasse, pendant que jouait l'orchestre tzigane. Le soir venu, au printemps, ils descendaient à *la Grande Bleue,* sur la plage, s'asseyaient au bar, et, de la Promenade des Anglais, Violette et Denise, en se penchant, les regardaient. Les femmes osaient montrer leurs jambes et leurs bras nus ; les hommes portaient des pantalons blancs, si larges qu'ils couvraient toute la longueur de la chaussure.

Souvent, ils interpellaient Denise et Violette de la grève : « Venez, Mesdemoiselles, descendez. » Ils avaient cette voix différente, cet accent net comme le pli d'une jupe, bien repassée, toute neuve. La voix qui, dès la première danse, au *Bal des Pilotes,* lui avait dit :

— Qu'est-ce que vous faites, ce soir ? Je m'appelle Philippe. Je viens vous chercher, vous voulez bien ?

Le premier soir, Violette refusa. Il marchait près d'elle. Elle s'était déplacée, changeant de côté, prenant l'autre bras de Madeleine, mais il l'avait suivie, et il parlait cependant qu'elle baissait la tête, poussant parfois du pied les feuilles de platane rousses, luisantes d'une averse tombée dans l'après-midi.

— Laissez-nous, ne nous ennuyez pas, disait Madeleine.

Violette serrait son bras : « Accompagne-moi », chuchotait-elle pour qu'il n'entende pas.

— Vous savez, disait-il, je n'ai plus dansé depuis l'autre dimanche, vous n'êtes plus venue.

Il racontait avec l'accent de l'autre rive. Il employait un drôle de mot : « Marrant, non ? » disait-il. Un mot neuf que Violette répétait en elle et qui serait plus tard le visage de Philippe. Il levait une main blanche, doigts longs, ongles roses, une main neuve aussi comme le mot ou la voix ; si différente, cette main, de celle de Barnoin, une main que les gendarmes ne briseraient pas. Violette regardait la main, et il fallait qu'elle s'obstine pour ne pas suivre le bras, atteindre l'épaule, le cou, la bouche, les yeux, mais elle imaginait, au son de la voix : « Marrant, non ? » le mouvement des lèvres. Elle

écoutait, elle noyait le mot dans la respiration et dans la gorge – « Marrant, marrant ».

Tout à coup, les lampadaires s'étaient allumés, les flaques devenant des miroirs ternis, et les vitrines, peu à peu, celles du salon de thé *Victoria,* s'éclairaient, rectangles jaunes, donnaient des visages aux passants.

— Je vous offre quelque chose ? demandait Philippe.

Violette d'un brusque mouvement lui fit face, voyant enfin ces yeux, cette bouche.

— Mais qu'est-ce que vous croyez ? dit-elle.

Tant de violence dans sa voix qu'il resta là, au milieu des passants, laissant s'éloigner Madeleine et Violette, la regardant.

Violette avait abandonné le bras de Madeleine, elle marchait seule, d'un pas assuré.

9

Il la vit qui venait vers lui, altière, marchant comme si elle avait été seule sur ce trottoir de l'avenue, devant le salon de thé *Victoria,* alors que la nuit tombait, que s'éclairaient une à une les vitrines, et cette jeune femme qui s'avançait, surgie de l'ombre, et, à quelques mètres derrière elle, cet homme jeune, au blouson de cuir ouvert, bras ballant, dont le visage marquait l'étonnement, cette scène de la rue, si anodine, ces deux jeunes inconnus qui se séparaient, voilà qu'ils achevaient de bouleverser Frédéric Karenberg.

Karenberg se retourna après avoir dépassé l'homme pour voir s'il allait rejoindre la jeune femme ou l'appeler, mais l'homme restait immobile, la regardant s'éloigner, s'enfoncer sous les arcades, se mêler à la foule dans la zone d'ombre. La vie était rupture.

Karenberg fit demi-tour, traversa de nouveau la place Masséna, puis les jardins, et se retrouva sur la promenade déserte, avec ces flaques d'eau, mer et pluie mêlées, et le rythme, respiration bruyante, ronflement tout à coup rageur de la mer frappant les poutrelles du Casino de la Jetée. Depuis combien d'heures marchait-il ainsi, hésitant à rentrer, à retrouver Peggy, épouse perspicace ? « Qu'est-ce que tu as ? Frédéric, dis-moi ? » Tant de fois, déjà, qu'elle devinait, qu'elle ne le laissait pas avant que, couché sur le ventre et la tête enfouie sous les coussins, pour ne pas

l'entendre et pour ne pas s'entendre, il se mît à parler. Peggy qui caressait sa nuque. « Qu'est-ce qu'il y a, Frédéric ? » Il commençait à raconter, par bribes, cet isolement dans lequel il était, les illusions des uns et des autres, ces jeunes – Barnoin, Revelli – presque tous qui croyaient qu'il suffisait de vouloir, de crier en chœur pour que le monde change, que la justice règne.

— Ils croient, Peggy.

Il s'asseyait sur le lit. Il remettait de l'ordre dans ses cheveux, honteux de ces pleurnicheries qui le secouaient parfois, quand un visage – celui du père ou d'Héléna – ou des mots – petite sœur, petite sœur – venaient le surprendre, et il imaginait la forêt, sa sœur seule, décidant, et le père déjà comme elle, d'étouffer l'angoisse par la mort.

— Je les vois si déçus, continuait-il, si aveugles.

Il parlait à Peggy, le visage dans les mains. Cette fatigue… S'il s'était laissé aller, il eût roulé au bord du lit, coudes contre les cuisses, tête dans les poings.

— Et Jean, interrogeait Peggy, il a, bien sûr, lui aussi…

Elle se mettait à rire, le visage rajeuni, si proche encore de la jeune fille enthousiaste qui réussissait à distraire Héléna, disait : « Le tennis, c'est… » Elle sautait sur la pointe des pieds, sa jupe blanche plissée volant autour d'elle.

Peggy prenait la main de son mari, continuait à rire.

— Tu voudrais que Jean, à dix-sept ans… Tu as quarante ans de plus, quarante, Frédéric, quarante.

Elle s'asseyait près de lui, sur le lit, lui passait le bras sur l'épaule, l'entraînant dans un mouvement lent, latéral, comme on berce un enfant.

— Bien sûr, il t'est hostile, ton fils. Il choisit les autres. Il ne t'écoute pas. Tu voudrais qu'il soit comment, vieux, raisonnable ?

— Ce n'est pas la jeunesse, seulement. Autre chose aussi.

Qu'il découvrait chaque jour, cette déchirure, espoir et réalité, vie et mort, raison et illusion. Chaque jour, chaque fois, deux faces, et comment les joindre, les mêler, alors qu'elles séparaient les êtres, que Karenberg les sentait au travail, antagonistes, en lui-même ? Aujourd'hui, après un long cheminement sourd depuis des mois, l'emportait la mort, le visage d'Héléna, petite sœur perdue, mon enfance dans les bois de Semitchasky, là-bas, près de Pétersbourg, et derrière elle celui du père, les arbres du parc de Semitchasky, et le père et la sœur s'étaient pendus.

Le besoin, alors, pour Frédéric Karenberg, de marcher, longtemps, pour que la fatigue vienne, pour que le bruit de la mer, l'effort physique qu'il fallait faire parfois pour avancer contre le vent, efface, soulève les voiles et les déchire. Il se retrouvait devant l'Hôtel Impérial, il rentrait. « Monsieur Hollenstein ? » Un groom le conduisait jusqu'à Gustav, dans le bureau que son beau-père s'était fait aménager au dernier étage de l'hôtel, au-dessous de la coupole de tuiles vertes.

— Frédéric.

Gustav venait à lui, ils s'asseyaient sur le divan de cuir noir, face à la mer qu'effleurait, le soir, le faisceau tournoyant du phare d'Antibes, se croisant au large avec celui de Cap-Ferrat.

— Vos petits communistes, commençait Gustav Hollenstein, Revelli, l'électricien, vous connaissez ? Il a conduit le bal, un meneur, Ritzen…

Gustav Hollenstein, le long fume-cigarette serré entre les dents, regardait devant lui, mais son épaule touchait celle de Frédéric. Héléna était morte, les laissant côte à côte, presque seuls à partager la langue commune du souvenir faite de silences.

— Ritzen ? dit Karenberg.

Au début de la guerre, Ritzen s'était présenté à la villa Karenberg, perquisitions, menaces, puis il s'était engagé, et l'un des fils, maintenant, était au lycée avec Jean. Héléna, Ritzen, Gustav, Merani, et moi, le même cercle, les quelques noms qui dans la ville plastronnent.

— Ritzen, reprit Gustav, il est venu l'autre jour, pour Revelli, m'inviter à…

Un geste de la main.

— Le renvoyer ?

— Mieux, dit Hollenstein, le surveiller, le prendre en faute. Un vol… Dans un hôtel, on vole toujours, il suffirait…

Gustav se leva, prit une cigarette, la plaça délicatement dans le fume-cigarette.

— Un soupçon, le déconsidérer, ou mieux, lui donner une leçon.

— Et…, commençait Karenberg.

Mais le dégoût de nouveau, cette lassitude qui enveloppait Karenberg chaque fois qu'il découvrait le jeu, cartes retournées, et chacun triche, comme si la règle était de tricher.

— Que croyez-vous ? dit Gustav.

Il revenait s'asseoir.

— J'ai dit oui et je ne ferai rien. Il ne me dérange pas, Revelli, j'aime bien les meneurs, ils m'intéressent. Et puis – il tapota de la main gauche sur le genou de Frédéric – c'est un camarade à vous.

La porte s'ouvrait, Nathalie entrait, et chaque fois l'émotion, cette façon qu'elle avait de garder la tête penchée, pensive et grave, l'attitude d'Héléna et le même regard. Elle avait si peu connu sa mère, pourtant. Elle s'avançait, embrassait Karenberg. Regard plus tendre que celui d'Héléna ; si douce, sa peau, sa voix. Nathalie allait vers la fenêtre.

— Tous les deux, disait-elle en se retournant, papa, vous, on dirait deux frères.

— Presque, disait Hollenstein, presque.

Il se levait.

— Tu joues pour nous ? Un peu ? Ton oncle… – il prenait Karenberg par le bras. – Ton oncle, ce soir, si tu voulais, je crois que ce serait excellent pour lui.

Nathalie le regardait, et Karenberg, devant cette adolescente, double renaissant de la jeunesse, d'Héléna, à peine différente, se détournait, l'émotion dans sa gorge agrippant les mots. Il toussotait, se dirigeait vers la porte.

— Si tu veux, oui.

Ils descendaient d'un étage, Nathalie, devant eux, esquissait un pas de danse sur les tapis rouges. Ils s'installaient dans le salon de l'appartement aménagé dans un des angles de l'hôtel, du côté de l'ouest. Nathalie sans partition, l'élan et la joie, c'était les mots qui venaient à Karenberg, ces derniers mots avant que, les yeux fermés, il se laissât dériver, amarres rompues. Et déjà…

— Voilà, disait Nathalie.

Et déjà il fallait ouvrir les yeux, la voir se lever, rabattre le couvercle du piano.

— J'ai manqué, commençait-elle.

Karenberg l'interrompait d'un geste, il allait vers elle, l'embrassait, serrait le bras de Gustav Hollenstein, tentait de garder en lui, longtemps, ce bonheur.

Il marchait jusqu'à la place Masséna, mais, peu à peu, le moteur d'une voiture, le cri d'un pêcheur appelant une autre barque – et la nuit la voix portait loin – ou bien l'air d'un tango, le refrain d'un chanteur venus du Casino de la Jetée, et ne restait que la nostalgie, comme si la joie, l'élan, la ressemblance de Nathalie et de sa mère n'avaient été que manière d'aviver ce sentiment que la vie était

perte, chaque moment plein, mirage pour donner la mesure du gouffre. Fils pour dire l'avenir qui se rétrécit, fils pour briser le miroir. Cette semaine encore, Jean, qui s'adressait à Barnoin, à Revelli, aux autres.

— Ce que dit le camarade Karenberg, moi, je ne suis pas d'accord. Camarades, moi, je dis non.

— Ton père…, interrompait Borello.

Mais Jean se levait, se dirigeait vers la porte du Café des Quatre-Avenues.

— Ici, on est entre camarades, seulement entre camarades.

La sécheresse de la voix de Jean, la violence de son mouvement quand il s'était dressé, repoussant la chaise, et il avait fallu que Barnoin le prenne par l'épaule, le reconduise à leur table dans l'arrière-salle.

— Il a raison, disait Barnoin, père, fils, ça passe après les idées justes.

— Je n'ai jamais rien dit d'autre, avait commencé Karenberg à voix basse, mais ce jeune camarade se trompe et vous vous trompez avec lui.

Jean détournait la tête, dédaigneux, et cette impossibilité de l'atteindre, cette certitude que son fils était rond, compact comme un galet que la vérité – ce que je sais, ce que je voudrais qu'il comprenne de moi – allait glisser sur lui, vague vite retirée, et les autres, Barnoin, Sauvan, Piget, Revelli, les mêmes convictions, le même refus de connaître. Alors, Frédéric Karenberg avait parlé de Prilenko, le vieil anarchiste qui s'était enfui de Petrograd par la Finlande. Il vivait maintenant dans une maison entourée de figuiers, au bord de la route de Saint-Paul-de-Vence. Prilenko assis sous le figuier, dans le jardin, et souvent s'écrasait à ses pieds ou sur la table une grosse figue noire à demi rongée par les oiseaux et les fourmis. Prilenko tapait avec un seul doigt sur une vieille machine à écrire, s'interrompait pour approcher ses yeux de la feuille. « Je vois mal, disait-il à Karenberg, mais je voudrais finir avant. »

Il racontait l'Ukraine, la cavalerie noire de Makhno, Makhno le buveur, l'anarchiste qui chargeait avec ses paysans les soldats tsaristes.

— Les vainqueurs de la Crimée, ce sont les anarchistes, répétait Prilenko à Karenberg.

Les paysans de Makhno-le-noir, traversaient les lignes des tsaristes, mains nues, et déterraient les fusils cachés quelques

semaines auparavant. Puis, sur des charrettes lancées au galop, ils dispersaient les cadets du tsar. « Ces cadets, disait en riant Prilenko, ils ont couru jusqu'ici, à Nice. »

Mais, à la fin de l'hiver 1920, quand les villages brûlés dans les combats n'étaient plus que des mamelons blancs sous la neige, la Tchéka, la police des bolcheviks, avait arrêté les anarchistes vainqueurs. Prilenko tapait du doigt les noms.

— … Il faut qu'on se souvienne, disait-il, Karetnik, Gaivrilenko, fusillés, trahis. Tu sais, Karenberg, ce que la victoire a fait des révolutionnaires ? Tu le sais ? Des policiers, des fusilleurs. Voilà, ça recommence là-bas, Danton, Robespierre, Saint-Just, ils vont se dévorer, ça recommence.

Cela, comment leur dire à ces hommes jeunes qui n'écoutaient qu'à peine le vieux Karenberg, le baron ? Comment leur raconter l'enterrement de Kropotkine ? Connaissaient-ils seulement cet anarchiste, l'auteur d'*Autour d'une vie* que Karenberg lisait et relisait au temps où l'avenir était un rêve ?

Prilenko s'arrêtait, le doigt suspendu.

— … Je te dis d'abord, Karenberg, après j'écrirai. C'était en février, un grand froid, la faim qui serre le cou, le cœur. Tu as sommeil, tu ne sais pas pourquoi, c'est parce que tu as faim, mais le soleil couleur argent sur le cimetière de Moscou, et Kropotkine, cercueil ouvert comme on le fait toujours chez nous, tu le sais, beau, noble. Une idée qui ne meurt pas, cela se voit sur le visage d'un mort, et, autour de nous, tous ces jeunes qui se tenaient par la main et, à quelques mètres, je les ai vus, les agents de la Tchéka, mais ils n'ont pas osé, on a sorti les drapeaux. « Mort à la tyrannie. » Noirs, nos drapeaux. On s'est mis en marche vers le cimetière de Novo Diévitchii. Les camarades commissaires bolcheviks, continuait Prilenko, ils ont une veste de cuir. Le pistolet à la ceinture, ça rend fort. Le pouvoir les ronge déjà. Ils l'ont perdue, notre révolution, elle se noie.

— Il faut se défendre. Dante Revelli interrompait le récit de Karenberg. Les anarchistes, ça critique après. Avant la révolution, c'est chacun pour soi, comme des bourgeois. On les entend jamais. Des individualistes, c'est tout, et toi, Karenberg…

Souvent, Karenberg, alors qu'ils lui répondaient, regardait à la dérobée le visage de Jean. Il se prenait à douter. Vaincre, c'était tuer. Peut-être. Pas de pitié, eux ou nous. Mon fils ou l'un des leurs. Quel est ton camp, camarade ?

Trop vieux pour avoir un camp ? Trop de mort dans le corps pour accepter qu'on tue ?

— Bien sûr, camarades, disait-il, bien sûr, il ne faut pas se laisser égorger, mais attention !

10

Le soir, c'était Carlo Revelli qui fermait le coffre.

Il entrait dans le bureau du caissier, Garino, qui s'attardait. « Tu continueras demain », disait Carlo. Parfois, Garino levait à peine la tête. « Y a les chantiers, aujourd'hui, patron, je termine. » Mais Revelli s'asseyait sur le bord de la table. « Demain, demain », répétait-il.

Garino comprenait, enlevait rapidement sa blouse. « Mais ça va, ça tourne bien », disait-il, boutonnant sa veste. Puis le rituel : « Vous fermez, patron ? » Un mouvement de tête de Revelli et Garino quittait le bureau.

Carlo allumait le dernier cigare de la journée, le meilleur avec celui du matin. Il allait d'un bureau à l'autre, vérifiant qu'ils avaient cadenassé la porte qui donnait sur le quai Lunel. Ses pas résonnaient dans l'entrepôt. Du pied, il repoussait une pelote de grosse ficelle qui avait roulé, il plongeait la main dans un sac de plâtre, laissant glisser la matière blanche comme de la belle farine entre ses doigts. Enfin, il rentrait dans le bureau du caissier et regardait le coffre. Volume vert qui avait presque la hauteur d'un homme. Il commençait à en pousser la porte, puis, au moment où il allait la fermer, il l'ouvrait grande, et il restait un long moment, le coude gauche appuyé à elle, le cigare se consumant lentement, parfois jusqu'à lui brûler les lèvres, et il écrasait le mégot contre le sol, frottant fort le talon. Alors, d'un seul coup, il fermait la porte, brouillant la combinaison du coffre, guettant à chaque tour de clef le déclic de la serrure. Se retournant avant de quitter le bureau, frottant la longue clef ronde, terminée par un cône à encoche, entre ses doigts et sa paume, d'un geste méticuleux. Jamais il ne touchait aux rouleaux de pièces, aux liasses disposées dans trois sacoches de cuir noir.

Le matin, bien qu'il arrivât le premier au bureau, il n'ouvrait pas. Il lançait le trousseau de clefs sur la table de Garino, s'approchait du

coffre, formait rapidement la combinaison, puis s'écartait, laissant Garino donner les trois tours de clef, pousser la porte. « Tu as ton compte ? » Garino rapidement ouvrait les sacoches, comptait les rouleaux de pièces. « Ça a l'air. »

Revelli, alors, passait dans l'entrepôt. Les chauffeurs entraient. « Salut, patron », disaient-ils la bouche pleine, les lèvres huileuses, le pan bagnat encore dans la main. « Oh », répondait Revelli, et d'un geste il les incitait à se dépêcher.

Giaume, le contremaître, un carnet à la main, se tenait à l'entrée de l'entrepôt. Il allait à la rencontre de Carlo Revelli.

— J'ai pas assez de camions, il en faudrait deux fois plus, on peut plus.

Il tendait le carnet.

— Comment, tu en as pas assez ?

Giaume gueulait. Il y avait le pavage de la nationale 7, à la Californie, et les travaux qui commençaient à Eze, sur la moyenne Corniche.

— Fais-les rouler plus vite, disait Carlo. Tu envoies rien sur la moyenne Corniche, aujourd'hui. Je monte voir, je te dirai pour demain.

Il prenait la voiture, allait inspecter le chantier, se baissait avec les carriers qui attendaient l'explosion de la mine, à genoux dans la poussière et les éclats de pierre. Puis, il marchait dans la caillasse à vif, arrachant une pelle à un terrassier. « T'as vu une pelle déjà dans ta vie ? »

Il appelait le chef d'équipe, qui, les cheveux, le visage, les avant-bras et les mains blancs, descendait le flanc de la falaise éventrée, sautant sur les éboulis, se laissant glisser. Un nouveau qu'il n'avait jamais vu encore.

— Qui c'est, toi ? demanda Carlo, quand l'autre, s'essuyant le front du revers de la main, était devant lui, fermant les yeux, le soleil, la poussière…

— Tu es depuis quand ici ?

Bougonnant, Carlo répétait.

— Un mois ? D'où tu sors, et Lombardo, qu'est-ce qu'il est devenu ?

L'autre faisait une moue d'ignorance. Carlo hurlait :

— Tu l'as vu travailler, celui-là !

Il avait encore la pelle à la main, il désignait l'ouvrier, un adolescent, les cheveux noirs ras sur une tête ronde.

— D'où il sort, lui aussi ?

Carlo lui jeta la pelle que l'autre laissa échapper.

— Dégourdi, cria Carlo.

Puis il se dirigea vers le tunnel que l'on creusait pour éviter un tournant trop raide au bord d'un à-pic. Les veines de la roche étaient rouge vif avec des filets roses, comme des nervures. Carlo posa sa main, la fit glisser, épousant les aspérités, ramassant des écailles tranchantes.

— Elle est saine, franche. Tu as même pas besoin d'étayer, tu vas droit.

— Je mets du bois, dit le chef d'équipe, parce que là-bas…

Il s'enfonça dans le tunnel. Il était de la même taille que Carlo, et, le regardant sauter les blocs avec agilité, se tasser, Carlo se mit à sourire. Toi tu le connais, le métier. L'autre lui prit la main, la posa sur la voûte. Leurs doigts mêlés, ils raclèrent ensemble une roche grumeleuse et humide qui s'effritait sous l'ongle.

— Là, je mets du bois, patron.

Carlo sortit du tunnel, regardant les esquilles grises qu'il avait gardées dans la paume.

— C'est pourri, dit-il. Là, c'est pourri. Tu as raison. Mets du bois.

Il repassa devant l'adolescent qui enfonçait la pelle dans la caillasse et qui, les muscles des bras raidis, l'apportait jusqu'à une brouette. Carlo s'arrêta.

— Ta brouette, hurla-t-il, tu peux pas la rapprocher ?

— Il a pas l'habitude, dit le chef d'équipe. Il apprendra.

Il allumait calmement une cigarette, appuyant son pied sur le parapet, le coude sur le genou, et cette assurance désarma Carlo. Il regarda lui aussi vers la mer, les sinuosités de la côte. Cap-Ferrat que frangeait vers le large l'éclatement des vagues.

— C'est mon frère, continua le chef, plaçant son mégot dans sa poche. Il avait commencé pour être ingénieur.

Il s'interrompit, se redressant :

— Pour les bois, vous me les faites porter aujourd'hui, patron. Si on veut creuser faut s'assurer, sinon…

Carlo le regarda s'éloigner. Il montait le flanc de la falaise, s'agrippant avec les mains, ses chaussures à tige s'enfonçant dans la roche éclatée. Il donnait un ordre en italien, et des ouvriers le suivaient, mais là où il était passé, grimpant sans difficulté, à peine courbé, les autres s'arrêtaient, glissaient, lourds, malhabiles,

cependant que, ayant atteint le faîte de la falaise, le chef d'équipe, les poings sur les hanches, les encourageait d'un geste.

Cette silhouette là-haut, en plein soleil, Carlo ne la quittait pas des yeux. Elle lui donnait un sentiment de paix, de joie, et, au moment de partir, il leva les deux bras au-dessus de sa tête, les mains nouées, comme il l'avait fait si souvent dans les chantiers, saluant un camarade.

Il secoua ses mains, serra ses doigts, cria :

— Je t'envoie les bois.

L'autre, sur le rebord de la falaise, les jambes écartées, répondit par le même geste, les bras haut levés.

Carlo se dirigea vers la voiture. Il trébucha sur une poutre qu'il n'avait pas vue, se redressa avec peine, sentant tout à coup la fatigue. Mais il y avait autre chose. L'envie de rester là, de s'asseoir à midi à l'ombre d'un figuier poussiéreux. Et le camarade ouvre sa gamelle, et l'on se penche… « Putana, elle t'en as fait un de ragoût, c'est du plâtre. » On se passe la bouteille de vin, on essuie le goulot entre le pouce et l'index ou bien avec le pan de la chemise, et puis on s'allonge, la casquette sur les yeux, une feuille de journal sur le visage, couché sur la terre, et l'on est mort de fatigue, la peau tendue. La poussière pèse, on est sale, sueur noirâtre comme une croûte de boue séchée, on voudrait dormir, et c'est le coup de sifflet, et l'on va, l'un derrière l'autre, et parfois en se tenant par l'épaule, reprendre la pelle ou la brouette.

Carlo croisa le frère du chef d'équipe qui passait, sa brouette chargée, regardant le sol.

— Comment c'est, toi ? dit Carlo.

— Sori Rafaele.

— C'est toi, l'ingénieur ?

Sori continuait à pousser la brouette. Il avait la peau déjà noircie par le soleil, mais les mains qui tenaient les montants étaient encore fines, elles n'avaient pas – auraient-elles jamais, pouvait-on les acquérir si l'on commençait plus tard que l'enfance ? – ces marques du travail, doigts plats, comme écrasés, paumes épaisses.

Carlo l'arrêta en lui prenant le bras.

— D'où tu es ?

— Turin.

— Il est venu avec toi ?

Carlo montrait le chef d'équipe qui donnait la main aux ouvriers pour les aider à franchir les derniers mètres de la pente.

— Avant. Un an avant. Après, j'ai dû aussi.

Il ne trouvait le mot français qu'après avoir hésité, employé l'italien.

— Ça va, dit Carlo, ça va, sois plus dégourdi. Un po di nervo, acheva-t-il en italien.

Comme Sori le regardait, Carlo se mit à rire.

— Je suis venu aussi, avec des frères.

Il valait mieux ne pas dire le nombre d'années. Ne pas penser à ce temps-là, celui d'avant la frontière, quand ils marchaient sur la route, vers Nice, ou bien plus loin encore, au temps de la mère et du père, à Mondovi, Piemonte. Pourtant, alors que Revelli descendait vers Nice par la route crevée d'ornières qui, à chaque tournant, paraissait s'élancer sur la mer, c'était ces lointains paysages qui surgissaient de la brume, le matin, dans les chemins bordés de ronces, ou bien la pénombre des forêts quand Carlo marchait sous les châtaigniers et les chênes. Depuis, depuis, des choses qu'on fait, chaque jour plus nombreuses, mais chaque jour les efface, alors que ces moments-là… Ou bien, les premiers temps, sur les chantiers, ici, les bras levés au-dessus de la tête, saluant les camarades, comme si seules l'enfance, la pauvreté, laissaient des souvenirs…

— Alors, qu'est-ce que je fais avec les camions ? demandait Giaume dans l'entrepôt.

— Tu les envoies là-haut avec du bois, des étais pour le tunnel.

Revelli, les mains sur les reins, sortait de l'entrepôt, allait s'asseoir au Bar de la Corse, mangeait seul, mâchant lentement. Parfois, Garino entrait, se penchait : « Je le paie ? » demandait-il. « On a le temps, fais-les un peu attendre », répondait Carlo.

Il se servait un verre de vin, il le savourait, le gardant longtemps dans la bouche, et c'est alors qu'il réfléchissait le mieux, ou plutôt qu'il trouvait le mieux. Les décisions venaient sans qu'il sût comment. Il y avait les moments où Garino ou bien Giaume lui posaient une question. Devant Carlo, un trou, un noir, plus ou moins long, comme un tunnel, et puis il était franchi. Il répondait : « Paie » ou « Ne paie pas » ; « Envoie-les là-haut », ou bien : « Qu'ils aillent au pavage. » Et c'était la bonne décision.

— Comment faites-vous, Revelli ? demandait le député Merani, un soir, à l'une des réceptions de la mairie. Vous avez monté une affaire, puis une autre. Vous savez comment disent les Américains ?

Carlo le dominait de la tête, et il plissait les paupières comme si la lumière des lustres l'eût dérangé, cherchant à dissimuler son regard à ce politicien qu'on retrouvait partout, même au bordel.

— Vous ne savez pas ? interrogeait Merani. Un trust, un trust, mais oui, et quand je pense…

Merani prenait le bras de Carlo, l'entraînait vers Pierre Gauthier, le maire.

— Monsieur le Maire, vous savez que Revelli je l'ai connu anarchiste, ouvrier. J'avais ses frères chez moi, Luigi, le patron du *Castèu*. L'autre, Vincente, je ne sais pas, mais son fils, Dante, alors là !

Merani se rengorgeait.

— Je l'ai vu naître. C'est le communiste. Il était sur leur liste aux élections, le neveu du capitaliste Revelli, mais oui !

Vieil arbre, Carlo. Il pouvait maintenant supporter leurs mots, il allumait un cigare, il se voûtait un peu, fermait encore davantage les yeux, pensait : « Je vous le mets jusque-là », et il avait envie de faire un geste, de cracher grossièrement sur les parquets où se reflétaient les lustres de cristal. « Je vous emmerde, je vous le mets jusque-là. »

Il se dégageait de Merani, restait seul avec le maire, commençait à parler enfin sérieusement.

— Monsieur le Maire, pour le vélodrome, vous savez, on va dépasser. Le ciment, le bois, tout a augmenté, tout. Il faut…

Mais le ciment et le bois, ils étaient déjà dans les entrepôts, belles planches claires entassées jusqu'aux tôles du toit, sentant bon la résine de pin ; sacs de papier gris bourrés de cinquante kilos de ciment, s'écrasant les uns sur les autres. Il jouait des deux mains, Carlo. Entrepreneur. Transporteur. Il achetait, stockait et se revendait à lui-même. Il transportait ce qu'il utilisait, gagnant avec la droite et la gauche. Trust ? Qu'est-ce que ça voulait dire ?

L'argent, c'était comme les mûres ou les champignons. On pouvait chercher longtemps, sous les chênes et les châtaigniers, le long des chemins sableux. Et, tout à coup, une haie parmi d'autres, et là elles étaient noires, grosses, juteuses, par grappes lourdes et penchées. Il suffisait de tendre la main. Autour de la haie, un parfum sucré. À poignée rouge, plein la bouche, la main restait maculée et les joues étaient poisseuses. Les cèpes, on les découvrait en écartant les fougères dentelées. Si on en voyait un, on remplissait un panier.

L'argent, un coup de dés gagnant le premier, et ça venait. La couverture du Paillon, l'élargissement de la Promenade et de la Nationale 7, la moyenne Corniche. On connaissait Revelli à la mairie, pourquoi changer ? Avec lui, pas de surprise. Il avait les camions, les dragues, les bétonnières, comment le concurrencer ?

L'argent donnait la force qui donnait l'argent. Les terrains de Juan-les-Pins, achetés pour le sable avant la guerre, devenaient de la poudre d'or. Hollenstein avait demandé à voir Revelli. Dîner à l'Hôtel Impérial dans un des salons particuliers. On parlait des enfants.

— Vous avez une fille, je crois ? interrogeait Gustav Hollenstein.

C'était les manières de ces gens-là que n'aimait pas Carlo. Avant d'en venir au sable, aux sous, il fallait dire que la vie est belle. Ils traitaient les affaires comme ils mangeaient. De petites portions dans de petites assiettes, prendre de petites bouchées, fermer sa gueule. Du vin blanc – le vin, c'est rouge – du pain sans mie, et le café, à peine si l'on pouvait s'en humecter les lèvres. Tant de manières pour manger et pour boire, que Carlo se sentait entravé. La sauce autour de la viande était bonne, mais quoi, personne, ici, ne trempait son pain ?

— Quatorze ans ? Elle a l'âge de Nathalie, continuait Gustav.

Le bruit du pain qu'on brise, l'odeur, le toucher des doigts, mordre, et s'essuyer la bouche avec le dos de la main, ça, c'était manger. Carlo regardait Gustav. Comment il l'avait baisée, Héléna ? Du bout de la fourchette ? Pas étonnant qu'elle ait gueulé avec moi, qu'elle se soit mise en sueur sous moi.

— Je trouve Nathalie très seule. Pourquoi votre fille, comment…

— Mafalda.

— Tiens, le nom de la princesse du Piémont.

— C'est ça, c'est ça.

— Pourquoi nos deux filles…

— Ces terrains, coupait Carlo, ça vous intéresse vraiment ?

Gustav Hollenstein se mettait à rire.

— Vous êtes direct. Moi aussi. Oui, ça m'intéresse vraiment.

Il se levait, offrait un cigare, mais Carlo prenait un des siens.

— Vous allez être très cher, continuait Hollenstein.

L'argent. Ils y venaient comme tout le monde, mais avec des gants blancs. Ils faisaient ceux qui croient que ça se ramasse pas à pleines mains. Et, parfois, ça pue comme de la merde. Eux, les Merani, les autres, ceux qu'on invitait à l'auberge de Gairaut ou à

Cantagalet, et à la fin du repas, après la branda, quand l'alcool fruité était encore sur leurs lèvres, Carlo entourait leurs épaules, leur disait en clignant de l'œil : « Je voulais vous remercier pour… » Ils avaient donné un coup de pouce au moment de la discussion des contrats, bien voté au conseil, téléphoné, un matin, qu'une entreprise de Paris, pour la moyenne Corniche, soumissionnait à…

Alors, sous les oliviers, pendant que le reste des convives jouaient aux boules – et on les voyait prendre leur élan, manches de chemises retroussées, ou bien accroupis, faisant rouler la boule sur le sable – Carlo choisissait l'un d'eux, l'entraînait à l'écart. Il commençait le geste. C'est facile, quand on est épaule contre épaule, ou mieux, quand on a le bras passé sur l'épaule de l'autre. De la main gauche, on sort l'enveloppe de la poche intérieure de sa veste. Ça se cache dans la paume, une enveloppe pliée, même si elle contient une liasse de billets. On la glisse dans la poche extérieure de celui qui est près de vous. Parfois, il ne s'en aperçoit même pas. Il parle des enfants. « Charles, dit Merani, il n'a que douze ans, mais ils ne sont plus comme nous, Revelli. Ils savent, ils entendent la radio. Le cinéma… »

Le lendemain, au téléphone, ils s'étonnent.

— Mais dites-moi, Revelli, l'autre jour, vous m'avez eu. Qu'est-ce que c'est ?

— Vous avez été malade ? Pourtant, Cantagalet, la cuisine…

On rit.

— Allons, Revelli, ne faites pas l'idiot.

On rit encore.

— Bon, cette fois, c'est fait, mais…

D'autres remarquent le geste. « Qu'est-ce que vous faites, monsieur Revelli ? » On leur tape sur l'épaule. « Ne dites rien. Après, chez vous, vous me téléphonerez. »

L'argent, comme l'eau quand, le matin, personne n'est encore levé, Carlo descend dans le jardin potager. Deux coups de magao, le tranchant de la bêche frappant les mottes qui bouchent la rigole, et l'eau, ce bruissement étoilé, qui se répand dans les fraisiers, miroitement qui couvre la terre. Et elle donne des fruits rouges, à la pulpe fraîche.

— Pour ces terrains, dit Revelli à Hollenstein, on peut trouver un moyen, je vous vends sans vous vendre.

Ne jamais vendre. Agrandir, arroser, cultiver. Mais garder.

— Tiens ? dit Hollenstein. Et moi, j'achète sans acheter.

— Vous achetez le droit de construire, on s'associe, en somme, et on partage après.

— Et si…

— Vous savez.

Carlo se lève, regarde le salon, les tableaux.

— Je suis pas pressé. On a toujours le temps de vendre. Moi, les enfants. Alors ?

— Bon, dit Hollenstein, bon, pourquoi pas une association ! Mais il faudrait…

Revelli a pris son chapeau qu'il porte droit, un feutre noir à large bord.

— Réfléchissez.

Hollenstein le raccompagne jusqu'au perron.

— On a le temps, répète Carlo Revelli.

Mais comme il descend l'escalier, traverse la chaussée, pour aller du côté de la mer, face à l'hôtel, là où il a garé la voiture, il serre les poings dans ses poches. Le temps, voilà ce que j'ai donné. Le temps pour leur merde. Mon temps pour être là comme eux, sortir de leur hôtel, bouffer à leur table. Merde. Ils me l'ont pris.

Il roule maintenant vers le port, remonte la rue Cassini, se gare place Garibaldi. Dans le Café de Turin où il entre comme autrefois, il aperçoit Rafaele Sori et son frère attablés, il s'avance vers eux.

— Ma tournée, dit-il en restant debout près de la table.

— On boit jamais le soir, dit Francesco Sori, le chef d'équipe, en montrant la carafe d'eau. On mange. Vous mangez un morceau, patron ?

Sauvan, le charpentier, ne buvait pas. Et au temps de sa jeunesse, Carlo non plus. La vieille logeuse – comment s'appelait-elle ? Oberti – répétait : « Un ouvrier, ça doit boire, sinon… » Carlo hésite. Il a une pièce dans son poing, il a envie de dire : « Buvez demain », et de faire tinter la pièce sur la table de marbre.

— Mais c'est moi qui invite, continue Sori.

Carlo ouvre son poing dans sa poche. La pièce glisse au bout de ses doigts. Il cligne de l'œil.

— Mangez les gars… Pas faim.

Carlo sort du Café de Turin, il traverse la place Garibaldi, se souvient de cette fontaine à laquelle il s'était lavé le visage, le soir de son arrivée à Nice, il y a, il y a… Il descend la rue Scaliero, entre dans le bordel de la place Pelligrini. Une fille est là, blonde et haute. Il tend un billet.

— Fais-moi jouir, dit-il.

La fille monte derrière lui, se penche vers la surveillante assise derrière sa caisse. « Un vieux, dit-elle à voix basse, qu'est-ce qu'il croit ? »

11

Le vent pénétrait dans la bouche de Violette Revelli qui avait le souffle coupé comme si elle avait avalé trop vite une boule glacée. Depuis qu'elle était montée dans le side-car de Philippe Roux, qu'il avait pris de la vitesse, et c'était la première fois que Violette voyait défiler sans qu'elle pût les lire les enseignes de l'avenue de Verdun, les passants sans qu'elle pût les reconnaître, la première fois qu'elle sortait seule avec Philippe, qu'elle allait si vite, déjà la Promenade, Magnan, la Californie et le pont du Var, déjà, et la distance franchie creusait le temps, comme si, depuis des heures, ils avaient quitté la sortie des Galeries Lafayette, alors qu'il n'y avait qu'une dizaine de minutes, mais comment savoir ? elle qui n'avait l'habitude que du tramway, du fiacre de Barnoin, et il fallait une heure au moins pour aller jusqu'au Var, depuis qu'elle était montée, depuis leur départ, Violette ne retrouvait pas le rythme régulier de sa respiration.

Elle se retournait pour échapper au vent, cette force brutale inconnue qui lui ouvrait les lèvres, elle regardait derrière la moto filer la chaussée. Mais elle voulait voir la route bondir vers elle, les platanes de la Nationale 7 et les courbes jaillir à leur rencontre, alors elle faisait face au vent qui s'infiltrait entre ses paupières, sous le corsage, saisissait les seins, la taille, et Violette était obligée de tenir sa robe qui se soulevait sur ses cuisses.

Elle n'entendait plus le moteur du side-car, un roulement simplement derrière la moto, comme un poursuivant qui s'approchait un instant quand, dans un tournant, Philippe Roux changeait de vitesse. Durant quelques secondes, après le creux inattendu du point mort, l'éclatement plus aigu ou plus sourd du moteur les rejoignait, mais le side-car s'élançait, et de nouveau le bruit s'éloignait.

Philippe se penchait parfois, ses cheveux blonds comme des algues couchées, ses yeux vert-bleu, loin derrière la surface des lunettes entourées de caoutchouc qui s'enfonçaient dans ses joues,

zébraient son front… Il criait, décomposant les mots, ouvrant la bouche, montrant ses dents, sa gorge, comme s'il avait voulu désespérément respirer. « Ça va ? Vous n'avez pas peur ? » Elle n'entendait pas mais elle devinait, elle faisait oui-non de la tête, puis, les bras tendus, les mains accrochées à la coque du side-car, elle regardait droit devant elle, le corps parcouru de vibrations, régime du moteur, cahots de la route, et peut-être aussi ce tremblement, un frisson nerveux, qu'elle avait dominé jusqu'alors, et qui, la vitesse, le vent, ou bien le tressautement de la machine, la reprenait, maintenant qu'elle pouvait se laisser aller, que personne, même pas elle, ne saurait qu'elle avait tremblé d'émotion.

Elle avait décidé le matin, dans la cuisine, en les voyant, ceux de sa famille. Elle les aimait, qui pouvait comprendre à quel point elle les aimait ?

Vincente, le père, qui mangeait sa soupe debout, le visage amaigri, la barbe comme une fine pellicule blanche. « Tu te rases pas, papa ? » demandait-elle. Il se passait la main à rebrousse-poil, il haussait les épaules, levait les yeux vers elle. « Pour travailler, commençait-il, là où je suis, on est… » Il prenait une louche d'eau dans le seau, il lavait son assiette. Violette s'approchait de lui. « Fais un effort, papa. » Vincente avait un mouvement de repli et de gêne, se voûtant comme pour échapper à l'étreinte de sa fille ou bien pour susciter sa tendresse, l'apitoyer, même. Mais Violette s'écartait, se défendant contre l'angoisse, cette poigne qui serrait sa gorge, son ventre, doigts à l'intérieur, tirant la peau de l'estomac.

— Je te dis ça…, ajoutait-elle. Tu as même pas soixante ans, et si tu te laisses aller maintenant…

Louise rentrait, silencieuse. Elle surveillait le lait de Lucien, qu'elle faisait chauffer sur la cuisinière à gaz qu'ils venaient d'acheter. Antoine, lors d'une permission, alors qu'il traînait dans la cuisine, la chemise ouverte sur la poitrine nue, *l'Humanité* à la main, tentait de prendre les uns et les autres à témoin : « Ils le disent, l'occupation, à quoi ça rime ? Dans la Ruhr, c'est tous des prolétaires, et moi, la mitrailleuse, je veux bien me coucher derrière, mais tirer sur des ouvriers, jamais, Boches ou pas, ça… Écoute… »

Il s'asseyait, lisait le manifeste imprimé en première page. Il lisait lentement, levant la tête après chaque mot pour s'assurer qu'on l'avait écouté, compris : *Travailleurs allemands, votre ennemi n'est ni le soldat, ni l'ouvrier, ni le petit paysan français. Votre ennemi commun c'est le capitalisme allemand et le*

capitalisme français. Dante entrait, hésitait un moment sur le seuil de la cuisine.

— Tu veux du café ? demandait Louise.

Elle essayait d'allumer le gaz, mais l'appareil qu'avait fabriqué Dante l'inquiétait. Un morceau de tuyau avec un manche en bois, un cordon qui s'accrochait à l'ampoule, quelques fils de métal qui dépassaient à l'extrémité, il fallait les frotter contre l'acier de la cuisinière et des étincelles jaillissaient. Dante vit Louise qui prenait les allumettes, il vint vers elle : « Mais comprends ! dit-il. C'est rien, comprends. » Il frotta les fils sur la plaque, des étincelles… « Tu vois, le courant s'établit. »

— Ne donne pas toujours de leçon, dit Louise, d'une voix lasse, en frottant l'allumeur électrique.

Violette les aimait, et, en même temps, cette façon qu'ils avaient de rester eux-mêmes, de répéter les gestes, les phrases, l'irritait. Elle eût voulu qu'ils changent, et ils changeaient, mais pas comme elle l'eût espéré. Ils s'enfermaient, Louise serrant son fils contre elle :

— Che fas ? Fais attention, Lucien, ne cours pas, ne te penche pas !

Cette anxiété, l'attente du malheur, comme si, après la mort de Millo à la guerre, la vie ne pouvait plus être que tragédie.

— Sors un peu, disait Violette, tiens, regarde.

Elle plaçait devant elle une robe gaie, gris perle, un boléro sans ampleur, une petite veste de velours qu'elle achevait de bâtir.

— Ça t'irait si bien, essaie, continuait Violette.

Louise prenait la veste, la retournait, la présentait, la collant à sa poitrine.

— Tu crois ? demandait-elle, hésitante.

Au moment où Violette s'imaginait qu'enfin Louise allait céder au plaisir, sa sœur changeait de visage. « Pour toi, c'est bien », murmurait-elle. Si Violette insistait, Louise passait sur le balcon, appelait Lucien. « Qu'est-ce que tu fais ? Monte. »

Violette prenait avec colère ses vêtements, les lançait sur le lit, dans sa chambre, disait à mi-voix : « Qu'est-ce que ça change, idiote, que tu restes seule ? Il reviendra pas, Millo. Il est mort. »

Elle leur en voulait à tous. Son père, qui se laissait aller. À la brasserie, on l'avait déplacé… « Revelli, disait le chef des entrepôts, tu vas pas apprendre à conduire les camions maintenant. On est des vieux, c'est pour les jeunes… Mais les chevaux, qu'est-ce que tu

veux ? non, on les enlève… Ils ont décidé de te mettre au lavage, ça te va ? »

Vincente rentrait, le soir, les mains rouges d'eau et de soude. Comment les autres, Antoine, Dante, Louise, ne remarquaient-ils pas sa nouvelle manière de monter l'escalier, traînant ses pas sur les marches d'ardoise, s'arrêtant à chaque palier, essoufflé, semblait-il, comme s'il avait eu du mal à lever le pied. Toute la journée il était debout, avec les manœuvres, les jeunes immigrés de Romagne ou des Abruzzes qui parlaient à peine l'italien, pour qui il était, comme Piémontais, comme Français naturalisé, un vieux déchu, contraint, comme eux ou comme les femmes, de laver les bouteilles dans ces longs éviers de grès qui ressemblaient à des auges. Les chauffeurs-livreurs déposaient les caisses de bouteilles vides. Ils arrivaient des villages et des rues, la chemise ouverte, les manches retroussées sur des bras brunis, ils parlaient entre eux, ignorant les laveurs, le vieux Revelli qui avait été des leurs. L'un d'eux, parfois, l'apercevant, le saluait, « Oh, Revelli, tu te reposes, ici, hein ? »

Violette avait tenté de parler à Dante :

— Papa, tu sais…

Mais Dante n'avait jamais le temps d'entendre. Changé, lui aussi, mais à la manière de Louise et de Vincente, ayant pris une fois pour toutes une attitude, nouvelle et pourtant déjà devenue habitude, clôture. Louise, la mère, la veuve. Vincente, le vieux, Antoine, l'imitateur exubérant du frère aîné, et Dante…

Dante rentrait tard. Violette l'entendait qui posait sa bicyclette contre le portemanteau, dans le couloir, au milieu de la nuit. Elle se levait, entrebâillait la porte de la cuisine. Dante lisait, des brochures rouges marquées de la faucille et du marteau, ou bien il lavait ses mains tachées de peinture blanche, les décapait à la soude au-dessus de la bassine.

— Demain matin, disait-il, ils vont avoir des surprises.

Sur les quais du port, ils avaient à quelques-uns, Barnoin, Jean Karenberg, le vieux Sauvan aussi, tracé du côté des docks une inscription en grandes lettres tremblées. *Vive les Soviets ! À bas le fascisme !*

D'autres nuits, il sentait la fumée, ses vêtements imprégnés de l'odeur de tabac froid, parce qu'il revenait du Café des Quatre-Avenues et qu'il avait parlé, parlé. Parfois elle le surprenait les mains ouvertes au-dessus de la flamme du gaz. Il avait tenu une réunion, à Drap, à la Trinité-Victor, à Spéracédès, au delà de Grasse,

et il était rentré à vélo, penché, la tête rentrée dans les épaules pour aller plus vite, la lumière jaune de la lanterne pendue au guidon s'éteignant souvent, le laissant dans l'obscurité redoublée, les arbres enveloppant la route, avec la rumeur proche du Paillon, de la Siagne ou du Loup. Il souriait à Violette, il allumait une cigarette. « Je t'ai réveillée, disait-il, reste un peu avec moi. »

Ils s'asseyaient de part et d'autre de la table, elle, un châle sur les épaules, les bras croisés sur la poitrine, lui, qui recommençait à parler, la voix rauque de l'avoir fait toute une soirée dans la fumée.

— Ça va, tu sais, ils comprennent, on recrute, ils sont forts, les autres, mais nous on a raison. Le fascisme…

Il souriait, saisissait le poignet de Violette :

— Dis-moi, tu m'écoutes ? Parce que si dans ma famille, ma sœur…

Violette hochait la tête.

— Le fascisme, continuait Dante, essaie de comprendre, c'est leur dernière arme, je leur donne trois mois. En Italie, ça repart, et après l'Italie, c'est nous.

— Papa, en ce moment…, disait Violette, l'interrompant.

Elle commençait à parler, mais l'attention de Dante s'effritait. Fatigue ou refus de savoir.

— Oui, oui, murmurait-il.

Elle attendait un conseil, une phrase qui la rassurerait. Dante allumait une autre cigarette.

— Tu vois, disait-il, dans une autre société, un homme comme lui, on en aurait fait, je sais pas, peut-être un ingénieur, tu comprends ? Le socialisme, c'est toi, si tu as les dons pour devenir artiste, eh bien, tu peux !

Il toussait, la voix éteinte, buvait un verre d'eau, reprenait :

— Et pour ceux qui peuvent pas, personne ne les méprise, pas d'humiliés. Et les sales boulots deux fois plus payés, deux fois moins d'heures, voilà le système.

Il toussait encore, disait, le visage tout à coup lisse comme celui d'un enfant qui s'étonne :

— Je parle trop, je parle, ça me saoule. Tu voudrais pas t'arrêter de parler parce que, après, c'est vide dedans. Tu ressens la fatigue seulement à ce moment-là.

Il aspirait une ou deux bouffées de sa cigarette, puis les joues de nouveau se creusaient, le menton avançait, il ajoutait :

— Ça plait à tout le monde d'être servi à table, mais pourquoi y aurait des hommes qui feraient ça et d'autres qui seraient servis ? Pourquoi ?

Violette se levait.

— Ça va, toi ? interrogeait Dante.

Elle lui souriait, elle refermait avec précaution la porte de la cuisine, pour ne pas les réveiller, père, Louise, Lucien, Antoine s'il était là. Dans la chambre elle restait assise longtemps sur le bord du lit, appuyée des deux mains au matelas, la tête tombant sur la poitrine, les cuisses serrées, et parfois elle se laissait aller en arrière tout à coup, s'étirant bras ouverts, jambes écartées, saisissant l'un des coussins, l'attirant à elle, contre ses seins. Elle demeurait ainsi, alanguie, dans un demi-sommeil. La toux de Dante, dans la pièce voisine, ou bien un cri de Lucien et la voix de Louise qui chuchotait la réveillaient. Ils étaient là, près d'elle, comme autrefois, au temps où la mère les faisait asseoir autour de la table de la cuisine, quand elle servait, le père, Dante ; qu'elle savait si la journée de l'un ou de l'autre, Antoine, Louise ou Violette, avait été heureuse. « Qu'est-ce que tu as, toi ? » Elle posait la main sur le front de Violette. « Tu as couru, tu as pris froid. » Lisa, la mère, qui voyait. Depuis qu'elle était morte, ils étaient tous là, Louise revenue, faisant à son tour la cuisine, servant le père, Dante, mais qui voyait ? Elle n'existait plus, la famille Revelli.

Violette se tournait, se mettait sur le ventre, enfonçait son visage dans le coussin, étouffait sa tristesse et ses larmes. Seule, elle était seule, et chacun d'eux était seul, les bras de la mère étaient retombés.

Violette s'endormait, et, souvent, c'était Louise qui la réveillait. « Tu es en retard. » Violette bondissait, choisissait une jupe à pli creux, la passait, l'enlevait, la remettait, la faisait tourner autour de sa taille, fouillait dans l'armoire, boléro, sweater, elle hésitait, le temps de penser que s'il revenait ce soir, si elle acceptait, si le vent, la vitesse… Elle mettait un corsage, se coiffait, criait : « Tu me fais chauffer du café ? » Louise venait avec un bol. Violette buvait debout, prenant son sac, et elle voyait Louise, dans l'embrasure de la porte, Louise en jupe grise, la poitrine lourde, la taille à peine dessinée, les cheveux rassemblés en chignon. Elle avait envie de secouer sa sœur par les bras, de la tirer devant la glace : « Louise, Louise, regarde-toi, change, tu te fais mal, tu me fais mal, et même pour Lucien, tu ne dois pas. »

Le père passait dans le couloir, il prenait sa casquette au portemanteau. « Je m'en vais », disait-il. Epaules voûtées, pas qui traînait.

Violette buvait, se brûlait la langue, la gorge, mais elle avalait vite. Partir. « Tu as le temps, maintenant », disait Louise. Partir. Déjà, Violette descendait l'escalier, croisait Dante qui, sa bicyclette sur l'épaule, rentrait de son service de nuit à l'Hôtel Impérial. Il l'embrassait, la retenait par le bras. « Où cours-tu ? Tu as un fiancé ? » Il riait, elle tentait de se dégager, nerveuse, ne supportant pas cette étreinte, criant presque : « Mais laisse-moi, laisse-moi ! » Dante la lâchait. « Ça va, disait-il, file. » Elle s'en voulait de sa violence, elle criait depuis le porche : « Je suis en retard. » Dante se penchait au-dessus de la rampe. « Syndiquez-vous, et faites changer vos horaires, gourdes. Mais ça veut jouer aux bourgeoises. »

Violette courait dans la rue de la République. Partir. Au coin de la rue Barla, elle retrouvait Denise Raybaud. Elles se prenaient par le bras. « Elle te va bien », disait Denise en regardant la jupe de Violette. Elles passaient le pont sur le Paillon, le soleil se fragmentait sur les façades du quai Gallieni, sur les vitres des grands hôtels de la rive droite, alors que l'autre rive, maisons recroquevillées de la vieille ville, était encore dans l'ombre.

— Il t'attendait ? questionnait Denise.

Philippe Roux était venu chaque soir. Il garait son side-car devant la sortie des Galeries Lafayette, il s'appuyait à la moto, les lunettes accrochées au guidon. Toutes les filles de l'atelier l'avaient vu. Elles se retournaient dans l'escalier de fer, elles riaient, interpellaient Violette : « Es mai aqui. » – Il est encore ici –, disaient les plus vieilles en niçois. « Il est beau, tu sais », chuchotait l'une en se penchant vers Violette.

— Tu veux que je lui parle ? demandait Madeleine Vial.

Violette descendait droite, la tête immobile. Ne pas le regarder, ne pas les entendre. Les premières marches étaient faciles à franchir, il était encore loin, de l'autre côté de la rue, elle n'apercevait que la roue avant de la moto, le bout de la coque du side-car, ses jambes, ses mains sur le guidon jouant avec les lunettes. Mais, bientôt, elle le voyait dans l'axe de la sortie, cheveux rejetés en arrière, indifférent aux filles qui le regardaient ironiquement, et Violette aimait qu'il fût ainsi prêt à les braver chaque soir, depuis…

— Ça fait une semaine qu'il vient, disait Denise, tu devrais savoir qui c'est, il te raconte rien ?

Il faisait quelques pas près d'elle, il disait : « C'est encore moi. » Puis, comme elle se taisait : « Si vous ne voulez pas, je m'en vais, mais je reviens demain. » Il l'accompagnait jusqu'à *Haute Couture,* où elle attendait Denise. Elle ne répondait pas. Peut-être parce qu'elle avait peur de ne pas savoir quoi dire, comment le dire… Cet accent qu'elle avait, qu'elle essayait de perdre mais qui était fort, comme une odeur de cuisine.

— Demain soir, je vous emmène, continuait-il. On va jusqu'à Juan-les-Pins, vous connaissez ? Il faut un quart d'heure.

Elle acceptait sa présence, elle l'écoutait. « Tu es drôle, disait Madeleine Vial. Parle-lui, ou bien flanque-lui une claque, mais qu'est-ce que c'est ces manières ? Si ton frère te voit… »

Violette s'était écartée de Madeleine.

— Mon frère ? Qu'il essaie. Je fais ce que je veux, tu entends. Est-ce que je lui demande, moi ?

— C'est un homme, disait Madeleine.

— Je gagne ma vie, répondait Violette.

— Ça m'amuse de vous attendre, expliquait Philippe. Le soir, je n'ai pas grand-chose à faire, alors je passe ici. Marrant, de savoir si vous allez me parler ou pas. Et pourquoi ne me parlez-vous pas ? On n'est pas dans une forêt, je ne suis pas une bête sauvage. Je vous parle, vous me répondez, on s'assoit à une terrasse de café. Si on a des choses à se dire, on se revoit. Sinon, on se serre la main, poliment. Qu'est-ce que vous voyez d'extraordinaire à ça ? On dirait que vous vivez au Moyen Âge, ici, les femmes surtout. À quoi riment tous ces préjugés ? Vous ne croyez pas qu'il faut être plus simple ?

Pourquoi refusait-elle ? Quelle crainte ? À se taire, elle se sentait devenir ridicule.

— Vous ne voulez pas faire un tour, une demi-heure ? Vous êtes déjà montée dans un side-car ?

Peut-être avait-elle honte. De son accent. Des mots qui allaient lui manquer, de l'aveu qu'elle devait faire : je ne suis jamais montée dans une voiture, dans un side-car. Elle était humiliée de n'avoir rien d'autre que son corps, et ce ne pouvait être que pour cela qu'il venait, puisqu'elle ne possédait rien de plus.

Mais certains soirs, au contraire, quand elle enlevait sa jupe, son corsage, qu'elle restait en combinaison, allant et venant dans sa

chambre, donnant délicatement un tour de clef pour que les autres n'entendent pas, qu'elle se regardait, elle était heureuse de faire glisser ses mains sur sa taille, de sentir sous la soie ses hanches, elle caressait son corps, prenant ses seins dans ses paumes, et, quand elle retirait sa combinaison, le grésillement de l'étoffe était comme un frisson, celui qu'elle éprouvait à se retrouver presque nue, à se regarder dans la glace de l'armoire, elle, Violette Revelli, dont Denise disait : « Si tu voulais, toi, à *Haute Couture,* ils te prennent comme mannequin, ils cherchent, tu sais. Les filles comme toi, grandes, bien faites, il n'y a que les Russes, et elles boivent. Alors, si tu voulais. »

Violette avait vu passer sur leurs chars, au Carnaval, à la bataille de fleurs de la Promenade des Anglais, les reines de beauté, dans leurs longues robes pailletées. « Tu es mieux faite, disait Denise. Regarde leur poitrine. »

Violette, seule dans sa chambre, se plaçait de profil, redressait un peu la tête, et, du doigt, suivait la ligne de ses seins. Elle se couchait, exaltée, puis rompue.

Reviendrait-il demain ? Allait-elle répondre ?

Allongée sur le dos, s'obligeant à ne pas bouger, les mains le long du corps, Violette répétait la scène à mi-voix : « Je viens, disait-elle, je veux bien faire un tour. »

Il fallait qu'elle sache chaque mot. Qu'elle ne se laisse pas entraîner. Qu'elle décide elle seule du moment. Car lui, un homme, un riche, sûrement, il était de ceux qui peuvent vivre plusieurs vies dans une. Il avait le loisir de venir chaque soir l'attendre. Elle, quand, tenant sa robe, elle se serait assise dans le side-car, sa vie serait jouée. Il fallait qu'elle le sache. Qu'elle soit prête. Si elle lui parlait, elle ne serait plus jamais Louise ou Madeleine, mais peut-être, un jour, une de ces femmes qui entraient, une cape de soie lamée sur les épaules, au casino de la Jetée-Promenade, ou bien Françoise Clément, paupières bleues, renard serré autour du cou, et qui riait fort dans la rue, la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte cernée de rouge vif.

De tout cela qui se jouait elle avait peur. Elle était seule à savoir. À qui le dire ? Denise Raybaud ne comprendrait pas. « Oh, un tour en moto, dirait-elle, tu en fais des histoires ! » Madeleine secouerait la tête. « Moi, à ta place, je n'irais pas. Tu sais ce qu'ils cherchent, des hommes comme lui. Après, ils te laissent tomber. »

Seule à décider.

Et Violette décida un matin, dans la cuisine, en les voyant, ceux de sa famille. Parce qu'elle les aimait. Qu'elle souffrait de les voir tels qu'ils étaient, et qu'elle pensait qu'il faut une autre façon de vivre, vite, avant que le père soit trop vieux, avant qu'elle soit laide, comme Madeleine, et déjà Louise. Dante, Antoine, Barnoin, ils voulaient aussi une autre vie, mais qu'est-ce qu'ils savaient ? Des enfants qui croyaient qu'on peut changer le monde comme les mouches croient qu'on peut traverser la vitre.

Elle décida un matin. Et le soir elle fut la première à sortir dans la rue, à traverser la chaussée, la tête droite, à dire à Philippe qui la regardait venir :

— Je veux bien faire un tour, pas long.

Il lui tendait la main. Elle tenait sa jupe et elle enjambait la coque du side-car. Il mettait ses lunettes et il souriait, se déhanchant, donnant deux ou trois coups avec le pied gauche sur le démarreur.

Le side-car se mit à vibrer, faisant trembler le corps de Violette Revelli.

12

Maintenant, Vincente Revelli avait froid même l'été.

Il s'arrêtait place Arson, au terrain de boules, s'asseyait sur le muret, le dos contre le grillage, alors que la plupart des joueurs, ces longues soirées de juillet, quand le soleil d'après sept heures est encore chaud, qu'il colle à la peau comme un vêtement imprégné de sueur, se regroupaient sous les platanes, ne quittant l'ombre qu'au moment de tirer, ou bien quand il fallait, avec une ficelle, mesurer l'écart entre les boules et le « boucin ». Vincente, au contraire, les avant-bras sur les genoux, dans le bruit des voix, des boules heurtées, la casquette sur les yeux, laissait la chaleur entrer en lui, comme une jeunesse fugace, qu'un nuage ou un toit qui, brusquement, étendait sur la place sa forme polygonale, dissipait.

Il se levait, frottant l'une contre l'autre ses mains rougies, et il rentrait lentement rue de la République. Il choisissait souvent de faire un détour par ces rues, ainsi la rue Bonaparte, où le soleil semble pris entre les façades rapprochées, parce qu'une échancrure dans les collines de l'ouest, l'orientation de la rue prolongent le jeu

de la lumière. C'est ce poudroiement doré et tiède que Vincente recherchait.

Parfois, alors qu'il avait déjà atteint la place Garibaldi, que la rue de la République s'ouvrait devant lui, il s'en éloignait, allait vers le Paillon ou la mer, pour attendre – et l'été cela pouvait durer jusqu'à près de neuf heures – que le soleil disparaisse, se dissolvant dans un lavis couleur de brique. Il restait accoudé, guettant cet instant, attentif aux bruits, aux gestes des pêcheurs ou des lavandières, et peu à peu, de la chaleur, de la lumière qui l'éblouissait, le contraignant à fermer les yeux, naissait l'oubli.

S'estompait la rumeur des voitures automobiles recouverte par la cadence du ressac, ou bien, s'il se trouvait au bord du Paillon, par les voix des femmes qui pliaient les draps, appelaient leurs gosses. Revenait le temps où, avec Lisa et les enfants, ils marchaient, elle tenant son bras. Eux, Dante, Louise, plus tard Antoine et Violette, couraient le long de la grève, évitaient d'un saut l'écume de la vague, lançaient la pierre plate qui ricochait. Vincente en jetait une à son tour. Elle rasait la surface de la mer, s'y appuyant à peine, semblant ne jamais devoir cesser de rebondir, légère, jaillissante. Dante ou Antoine criait : « Bravo, pa. » Violette ou Louise cherchait les galets lisses, minces. « Tiens », disait Louise.

« Encore, encore, papa », murmurait Violette. Elle tirait son bras, glissait entre les doigts de Vincente un galet qu'il lançait, seulement pour elle, la plus petite, la plus belle. Puis, il la soulevait, et elle se mettait à califourchon sur ses épaules, ses mains croisées sur la bouche de Vincente, ou bien sur son front, et ils allaient, s'arrêtant souvent. Quand ils marchaient ainsi sur la grève, après les tempêtes d'équinoxe, Lisa disait aux fils de ramasser les bois noirs que les vagues avaient poussés loin sur le rivage. Ils regagnaient la rue de la République par la vieille ville, les bras chargés de branches humides qui sentaient la mer.

Avec le déclin du soleil, la chaleur se retirait lentement, Vincente se voûtait, se recroquevillait, comme parfois dans le lit, quand la couverture et le drap sont tombés, qu'on sent le froid, qu'on ne sait encore pourquoi, que le sommeil et le rêve peu à peu se fendent tels les troncs quand vient le gel.

La brise des hauteurs, vive et neuve, rejoignait la mer en même temps que la pénombre, et Vincente rentrait. Il entendait de nouveau les klaxons, les moteurs de voitures, il avait froid comme si l'eau glacée des longs éviers de grès de la brasserie, un instant

retenue, recommençait à couler en lui. Il passait sous les arcades de la place Garibaldi, s'efforçant de ne pas regarder ce bord de trottoir où, il y a plusieurs mois déjà, il avait vu Violette, Violette-Viola, la plus petite, la plus belle, celle dont il lui semblait encore sentir les mains sur sa bouche quand il la portait sur les épaules, Violette qui descendait d'un side-car, et l'homme, ses lunettes relevées sur le front, la tenait par les bras. Elle restait devant lui grave, immobile, elle l'embrassait d'un mouvement rapide, se dégageait, et partait en courant vers la rue de la République, Vincente suivant des yeux sa silhouette de femme.

Vincente avait regardé l'homme, la machine qu'il mettait en route et, à chaque mouvement brutal de la jambe, répondait un éclatement qui envahissait la place, s'interrompait, explosait de nouveau, surprenant Vincente qui s'éloignait vite pour ne plus entendre.

Dans l'escalier, alors que Vincente montait lentement chez lui, d'autres bruits, les voix d'Antoine et celle plus aiguë de Dante, les mots à demi étouffés de Louise. La porte s'ouvrait, Violette, dont il apercevait le dos, le bras, et dont la voix haute et fière emplissait l'escalier comme un éclatement.

— Mais qu'est-ce que vous êtes ? Vous vous croyez où ? C'est la France, ici.

Et Dante, qui devait s'approcher d'elle.

— Tu les connais pas, disait-il, tu es gourde. Il couchera, et puis vlan, à la poubelle, une autre.

Et Antoine :

— Putain je le tue, je le tue ce type ?

Quelques marches à franchir pour les voir comme des chiens qui se battent dans la cour, Antoine qui, tout de suite, fermait le poing, Dante, dont la colère transformait la voix, Violette-Viola, la seule dont les yeux se remplissaient de larmes quand déjà, plusieurs fois depuis des mois, les frères s'étaient tournés vers elle. « Il t'épouse ou pas ? » demandait Antoine, et Violette, méprisante, les larmes retenues au bord des paupières : « Vous ne pouvez pas comprendre que je ne veux pas. »

Le désir de Vincente de repartir, de ne pas les découvrir une nouvelle fois ainsi, debout aux angles de la cuisine, tendus comme les membres d'un corps écartelé, eux si longtemps assis côte à côte, que Lisa avait pris chacun à son tour contre elle, et maintenant si

différents que Vincente ne les reconnaissait plus. Ils étaient là, si proches dans sa mémoire, ils couraient devant lui sur la route du pèlerinage de Laghet, Violette, fatiguée, s'accrochait à sa veste, Louise, Antoine… Si vite ils avaient changé, à peine le temps de lancer quelques pierres vers la mer, et la dernière ne ricochait plus.

Louise la grise se penchait sur son fils. « Che vouas, angelo ? » « Qu'est-ce que tu veux, mon ange ? » Antoine se laissait tomber sur une chaise, ramassait les miettes sur la table, une à une, puis, d'un revers de la main, balayait le bois. « Du boulot, ils m'en donneront pas », disait-il. Le service militaire fini, il avait cherché plus d'un mois. « Je suis le frère de Dante Revelli. » « Ah, c'est votre frère ! » Il buvait un verre de vin, se taisait, puis, se levant brusquement, marchait dans la cuisine. « Pour eux, je suis l'emmerdeur, continuait-il, frère communiste. Je vais foutre le bordel, alors boulot, macache. »

Un matin, Vincente avait entendu ses deux fils qui hurlaient dans la cuisine. Antoine, qui devait frapper du poing sur la table. « Je m'en fous d'être électricien. Je deviens manœuvre. Ton syndicat, qu'est-ce qu'ils ont fait depuis un mois ? Ils ont écrit trois lignes : « Nous protestons… » Mais les patrons, ils se le mettent au cul, votre communiqué, et moi, faut que je bouffe. »

Manœuvre, Antoine. Au chantier du monument aux morts. Terrassier. Maçon à Juan-les-Pins, sur les échafaudages du Grand Hôtel des Iles. « Je travaille pour l'oncle, le grand Revelli. Ça fait plaisir, non ? » disait-il le soir. Plâtrier ici et là.

Il revenait du travail, posait son vélo dans la cour, près de la pompe, il retroussait le col de sa chemise, et frottant ses cheveux, son visage, son cou, ses avant-bras, il arrachait les éclaboussures de plâtre, croûtes rondes comme des confettis. Souvent, Vincente l'apercevait et, s'approchant, il appuyait sur le levier de la pompe, regardait le cou, les épaules de son fils, que le mouvement des bras toujours levés, la truelle lourde dans la main, avaient musclés. Muscles noueux, comme des liens passés sur le haut du corps, des entraves qui semblaient avoir tassé Antoine, le contraignant, lui qui avait été un enfant vif, curieux – « Raconte papa, raconte », disait-il toujours – à la brutalité, comme s'il n'avait plus été libre de ses mouvements, ne pouvant bouger qu'à la condition de le faire par à-coups, avec violence. Peut-être aussi voulait-il oublier le métier perdu, celui du frère aîné, effaçant avec rage dans son corps même le souvenir des gestes mesurés et précis de l'électricien.

Vincente souffrait de les voir, Dante, le visage gonflé par le manque de sommeil, les yeux enfoncés dans une peau jaunie, lisant en mangeant, pris par cette politique comme d'autres par le vin ou le jeu de cartes. Antoine, qui se taisait d'abord, puis, poussant son assiette, se balançant sur sa chaise, les paumes appuyées au rebord de la table, disait :

— Dante, toi qui sais tout, explique-moi un peu votre politique. Parce que vous parlez, bravo ! Seulement, vos promesses…

Dante ne relevait pas la tête, mais Antoine continuait, malgré Louise – « Laisse-le », disait-elle – malgré Vincente qui prenait Lucien sur ses genoux, commençait à lui parler, lui montrait Antoine : « Ton oncle, demande-lui… »

— Sur le chantier, moi, reprenait Antoine, tiens, Sori, Rafaele Sori, tu veux que je te raconte ?

Des Turinois, les frères Sori. L'aîné, Francesco, était chef d'équipe chez Carlo Revelli. Rafaele avait quitté le chantier de la moyenne Corniche, trop dur, et il travaillait comme manœuvre avec Antoine.

— Presque un ingénieur, expliquait Antoine, un ingénieur, tu entends.

Il s'approchait de la table, Dante fermait son livre, levait enfin la tête, tirait une cigarette de la poche du bleu de travail, pendu à sa chaise.

— Et alors ?

— Les fascistes, à Turin, ils les ont pris et les ont traînés dans les rues par les cheveux, et des coups de manganello sur tout le corps. Il te les montre, si tu veux.

Dante fumait, regardant son frère. Vincente serrait son petit-fils contre lui. « On descend », demandait-il. Qu'avaient-ils donc ses fils à s'affronter ainsi ?

— On sait, disait Dante, on sait.

— Non, tu sais rien, tu parles.

Antoine se levait. Le bas du visage, parce que le cou était gonflé par les muscles, la colère aussi, était massif, lié à la poitrine.

— Tu parles, continuait Antoine, et le père de Sori, tu sais qu'ils l'ont tué, et vous dites que le fascisme va crever dans les trois mois. Ça fait cinq ans que vous dites ça, et quand on a un fusil, ah non ! faut le rendre, comme moi dans la Ruhr. Ce qui vous intéresse, c'est de vous faire un trou, qu'on vote pour toi et ton copain Barel.

Rageuse, la voix d'Antoine. Elle déchirait Vincente qui prenait Lucien par la main, l'entraînait dans le couloir. Il entendait Dante, qui criait :

— Pauvre petit con, qu'est-ce que tu comprends ?

Et Antoine repoussait sa chaise qui heurtait le buffet, criait aussi.

— Ce que vous voulez, c'est être les chefs, c'est commander à la place des autres. Tu sais ce qu'il dit, Sori ? Que vous voulez devenir les contremaîtres, les contremaîtres de la classe ouvrière, voilà ce que vous voulez être !

Violette rejoignait son père et Lucien qui s'étaient assis dans la cour, près de la fontaine.

— Je sors, disait-elle.

— Maintenant ?

Depuis qu'il l'avait vue, place Garibaldi, Vincente détournait les yeux quand elle s'approchait de lui. Elle l'embrassait.

— Je rentre, pa, je rentre.

Vincente l'accompagnait dans la rue. Il la voyait marcher vers la place Garibaldi, puis, au moment où les réverbères s'allumaient, il entendait la pétarade d'une moto et, sans regarder, il rentrait sous le porche, montait lentement l'escalier, Lucien courant devant lui.

Ce soir, les entendant, et la voix d'Antoine qui répétait : « Je le tue, ce type », Vincente s'arrêta. Ces cris, ces gestes d'étrangers qu'ils avaient l'un pour l'autre, ces silences aussi, entre eux, à table, et la voix de Lucien seule qui s'élevait, lui rappelant ce temps, quand Violette ou Antoine, Dante ou Louise, à la même place jouaient, et Lisa, Lisa perdue qui accordait leur voix.

Vincente s'était toujours tu, la regardant aller et venir dans la cuisine, servir Dante ou Antoine, dire : « Violette, ta récitation, relis. » Qu'est-ce qu'il avait été pour eux ? Il apportait l'argent. Et maintenant qu'ils en gagnaient plus que lui, ils allaient partir, quitter la rue de la République, la maison, comme autrefois, la mère morte, les frères Revelli avaient abandonné Mondovi, marché vers la ville nouvelle et la mer.

La porte claque sur le palier. Les pas de Violette.

Elle le heurte dans l'obscurité.

— Je m'en vais, tu sais, pa, je peux plus.

Il la prend aux épaules, elle se laisse aller contre lui.

— Viola, dit-il.

— J'ai pas honte, c'est pas mal ce que je fais. Eux ils sont…

Il lui caresse la nuque.

— Laisse, dit-il, ça leur manque. Ils n'ont trouvé personne, tu comprends, alors ils savent pas, ils peuvent pas savoir.

— Ciao, pa.

Elle l'embrasse.

— Reste droite, dit-il, propre, comme…

— Je l'oublie pas.

Lisa, Lisa.

Violette descend, sautant les marches. Il l'entend qui court sous le porche. Vincente reste appuyé au mur, dans l'escalier. C'est l'été et il a froid.

13

Dante Revelli avait eu la tentation de regarder dans le parc.

— Vous serez là-bas pour une semaine, lui avait dit le chef du personnel. Jusqu'à l'inauguration.

Dante avait vérifié les moteurs, le câblage des projecteurs installés au faite des palmiers ou dans les haies de cyprès. Vers midi, il descendait dans les rochers de Cap-d'Antibes, calait une canne à pêche dans une fissure remplie souvent d'eau saumâtre, se baignait, quelques brasses, mais l'eau de ce mois d'avril 1927 était encore froide. Au moment où il s'apprêtait à plonger, il devait vaincre une hésitation devant la transparence bleutée de la surface. Il faisait quelques brasses puis regagnait le rivage.

Il dormait dans une chambre inachevée, au dernier étage du Grand Hôtel des Iles, avec, le matin, devant l'embrasement de la mer, les oiseaux de passage qui s'élançaient en un vol étoilé enveloppant les arbres du parc.

Dépaysement, intervalle. Dante ne lisait même plus les brochures que Barnoin ou Jean Karenberg avaient distribuées à la dernière réunion. Comment suivre les phrases violentes, le soir, alors que s'assombrissait peu à peu l'horizon, que, vu du parc, le Grand Hôtel des Iles devenait un rempart couronné de flèches digitales, et qu'une femme de chambre passait dans la lumière des salons, silhouette hésitante ? Les appels rouges à la guerre classe contre classe, à la bolchevisation du parti communiste, paraissaient pour la première fois à Dante des rumeurs lointaines et vaines. Il

s'asseyait sur les marches de marbre, face aux iles décapées par le mistral, sa brochure ouverte posée sur le sol, et il rêvassait.

Parfois, il prenait sa bicyclette avec laquelle il était venu de Nice, économisant ainsi le prix du train payé par l'Hôtel Impérial, et il roulait le long du cap, vers Antibes ou Juan-les-Pins, par cette route qui suit les sinuosités de la côte. Criques, pins parasols. Un couple se tenant par la taille remontait d'une plage de sable, et, à les voir, Dante se retournait, sentait en lui s'ouvrir ce creux, comme si sa poitrine se repliait, peu à peu absorbée par un manque au centre, là, au-dessus de l'estomac. Il fallait alors qu'il s'arrête, qu'il fume pour que de nouveau se gonflent ses poumons, qu'ils se détendent. Mais le malaise demeurait, sensible, surtout depuis que Violette avait quitté la maison, qu'on savait – qui l'avait dit, peut-être Françoise Clément à Louise ? – qu'elle vivait avec quelqu'un, le fils du Dr Roux, un aviateur ou un type du cinéma, disait-on, qu'on remarquait souvent circulant à grande vitesse sur un side-car, le long de la Promenade des Anglais.

Un jour, Dante avait arrêté Denise Raybaud dans la rue de la République.

— Vous la voyez ? demandait-il.

Denise riait, provocante, le regardant droit dans les yeux. Dante baissait la tête.

— Et pourquoi je la verrais pas ? Vous voulez me l'interdire ?

Il haussait les épaules, marchait près d'elle.

— Comment elle va ?

— Bien, très bien depuis qu'elle vous entend plus, vous et votre frère, avec vos discours.

— Elle pourrait…

Denise s'arrêtait, le regardait.

— Pas de leçon, hein ? Qu'est-ce qu'elle vous doit ? Qu'est-ce que vous faites de si bien pour parler tout le temps comme si vous saviez tout ?

Antoine, un soir, avait dit à table, au moment où le père se levait, qu'il tournait le dos.

— Violette, tiens…

Il poussait vers eux une page intérieure de *l'Éclaireur,* et Dante, sans la prendre, apercevait une photographie, des femmes sur une scène, leurs longues robes, les cols de fourrure. Le père, près de la porte, n'avait pas bougé. Louise se penchait vers le journal. *Hier,* lisait-elle, *les mannequins de Haute Couture…*

— Tais-toi, disait Dante, on sait tous lire, ici.

Antoine tirait la feuille vers lui.

— Ben quoi ? Revelli, ça devient un nom célèbre, Revelli l'entrepreneur, Revelli le communiste, presque un député, et maintenant Revelli la femme qu'on voit dans les journaux, et puis nous, hein ? Louise, nous, les riens.

Vincente avait fermé la porte sans qu'on l'entende. Dante était sorti peu après, à pied, marchant jusqu'à la place Garibaldi, avec ce creux au-dessus de l'estomac, comme quand il avait dû monter réparer un des projecteurs de la vigie, au tiers du mât sur le cuirassé, en juin 14, et que la coque, la mer paraissaient si lointaines, lui en l'air, agrippé à ce mât qui oscillait, Dante avec la sensation que l'un après l'autre les points d'appui se dérobaient, parce qu'il fallait lâcher les mains, prendre le tournevis et le fil, faire cliqueter les volets devant le projecteur et se tenir seulement avec les genoux.

Violette vivait donc avec Philippe Roux qui habitait boulevard Victor-Hugo, dans un de ces immeubles de pierres grises construits en retrait, jardin privé les séparant de la chaussée, balcons ornés de statues. Elle était passée sur l'autre rive, elle manquait dans la cuisine de la rue de la République, et Dante découvrait qu'il avait trente-cinq ans et qu'il était seul. Alors qu'elle, Violette, la plus jeune d'entre eux, chaque nuit…

Dante ne pouvait aller au delà de ce mot. Il allumait une cigarette, il revenait vers le Grand Hôtel des Iles, tenant la bicyclette par le guidon. Devant le portail, Gustav Hollenstein, qui saluait une voiture, s'approchait de Dante.

— Demain soir, l'inauguration, Revelli. Vous êtes prêt ? Il faut que ça brille comme en plein jour.

Il montrait la voiture qui s'éloignait sur la route du Cap.

— Dans la voiture, vous savez qui ? Revelli, l'entrepreneur, un parent, n'est-ce pas ? Ici, vous travaillez aussi pour lui, car le sol – il frappait du talon – la terre, comme il dit, c'est à lui, dessus – Hollenstein montrait la masse noire de l'hôtel – Ça, c'est moi.

Le soir de l'inauguration, Dante avait regardé dans le parc. Il s'était approché du soupirail qui aérait la salle des moteurs et, grimpant sur l'un des bâtis de ciment qui portait les accumulateurs, saisissant les deux barreaux placés devant l'ouverture, il avait vu arriver les premières voitures. Torpédos noires, les flancs des pneus blancs, une femme qui tendait le doigt, le bras nu cerclé de bracelets

sous la cape de fourrure fauve. Elle montrait, au-delà des palmiers. L'Esterel, zébrure noire sur fond rouge.

Dante resta ainsi quelques minutes, les yeux au niveau du sol, pendant que, devant l'escalier de marbre, se garaient les voitures, carapaces qui, dans la lumière rasante, prenaient des teintes feu ou émeraude. Il apercevait, au moment où les chauffeurs ouvraient les portières, les chevilles des femmes, puis la robe longue retombait, miroitement de soie sur le gravier blanc.

Gustav Hollenstein accueillait ses invités, disait, et Dante, sans le voir, reconnaissait la voix, l'accent :

— Soyez les bienvenus au Grand Hôtel des Iles.

Il embrassait la main d'Elisabeth d'Aspremont.

— Quel site ! disait-elle. Un palais des Mille et Une Nuits.

Merani devant la façade, s'exclamait :

— Bravo, Hollenstein ! Votre architecte a réussi.

Il s'interrompait.

— Vous connaissez mon fils ? Charles.

Charles Merani était râblé, avec un visage brun où l'on apercevait d'abord les yeux très mobiles.

— J'ai un salon pour les jeunes gens, continuait Hollenstein, danses modernes, jazz… Tenez.

Il prenait Charles Merani par le bras, le présentait à Nathalie qui s'avançait. « Ma fille », disait-il, et il la regardait brusquement comme s'il la découvrait aussi – Nathalie, songeuse, la tête penchée, un large bandeau de velours noir serrant son cou, soulignant sa gracilité qu'accusaient aussi la robe blanche, le nu des bras et des épaules, le chignon qui la grandissait. Austère et douce, Nathalie souriait, s'éloignait avec Charles Merani, entrait dans le salon où des jeunes gens dansaient dans la seule lumière des projecteurs du parc. Leurs reflets violents ciselaient les cuivres des cymbales et des saxophones. Nathalie hésitait à quitter Charles Merani qu'elle dominait de la tête. Elle s'approchait de Mafalda Revelli qui s'était assise avec son frère à l'une des tables donnant sur la terrasse.

— Vous ne dansez pas ? demandait-elle.

Mafalda, le visage poupin, les cheveux courts, ondulés, une fleur sur le côté gauche du front, deux grosses perles à ses oreilles, rougissait, mettant la main ouverte sur son cou.

— Si, si, répondait-elle.

Charles Merani l'invitait. Elle se levait, un peu forte dans sa robe mi-longue ornée de dentelles. L'orchestre commençait un charleston.

— Je ne danse pas, dit Alexandre Revelli.

Il hésita, puis, Nathalie Hollenstein restant debout près de la table, il se leva. Il se tenait un peu voûté, comme si sa taille le gênait ou bien qu'il voulût la dissimuler ; il se frottait les mains, puis croisait les bras, les plaçait derrière le dos. Nathalie se mit à rire. À deux ou trois reprises, Alexandre se passa rapidement la main dans ses cheveux qui bouclaient et qu'il portait assez longs.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il, en regardant autour de lui comme Nathalie continuait à rire.

— Rien, mais vous remuez toujours les bras.

— Moi ?

Il regarda ses mains, les enfonça dans ses poches, puis les en retira. Enfin il se mit à rire.

— Le massier, commença-t-il, vous ne savez pas ce que c'est ? Aux Beaux-Arts…

Il fit un geste d'indifférence.

— Je bouge encore les mains, dit-il. Oui, je fais de l'architecture. Alors, le massier, dans un atelier, recueille les fonds.

— Vous ne voulez pas ? interrogea Nathalie, l'interrompant.

Elle montrait les palmiers, les lauriers.

Ils passèrent sur la terrasse, puis descendirent dans le parc, suivant la grande allée éclairée. Ritzen, qui arrivait de Nice et cherchait à se garer parmi les voitures, vit ces deux jeunes gens, l'un gesticulant, l'autre, grande silhouette fière dans sa robe blanche, qui riait, portant la main à son chignon pour s'assurer qu'il ne se défaisait pas.

Ritzen monta les escaliers rapidement. Il était en retard. Les invités se pressaient devant les buffets, longs soubassements blancs d'où fusaient les lignes rouges et bleues des œillets et des iris.

— Excusez-moi, dit Ritzen à Hollenstein.

— Est-ce le commissaire principal ou l'adjoint au maire d'Antibes qui est en retard ? demanda Merani en prenant Hollenstein et Ritzen par les épaules.

— Le policier, le policier, dit Ritzen. Mais dans quelques mois, la retraite.

— Vous nous manquerez, continuait Merani. Vous nous reviendrez comme député. J'en suis sûr.

Hollenstein s'écartait, rejoignait Carlo Revelli et sa femme, qui, devant une baie vitrée, loin l'un de l'autre, se tenaient à l'écart du reste des invités.

— Cher Revelli, l'affaire n'est pas si mauvaise, n'est-ce pas ?

Carlo, se retournant, fixa Hollenstein.

— Si elle avait été mauvaise, ni vous ni moi ne l'aurions faite. Mais en été, il faudra voir.

Carlo avait les mains dans les poches de sa veste, et comme il gardait les poings fermés, les poches paraissaient gonflées, donnant au vêtement noir, élégant, une allure rustique.

— L'été, ce sera extraordinaire, dit Hollenstein. Ils viendront d'abord l'été, et l'hiver sera bientôt notre morte-saison. Si vous avez peur, vendez vos terrains, je suis preneur. Je vous offre une coupe de champagne ?

Carlo sourit. Et il se tourna vers Anna.

— Offrez ça à ma femme, dit-il. Je n'aime que le vin rouge. Comme les maçons.

Il se mit à rire tout à coup, et Anna, qui, depuis des années, n'entendait plus cette sorte de respiration profonde, presque rauque, le rire de Carlo, regardait autour d'elle, gênée.

— Vous êtes un drôle de maçon, dit Hollenstein. Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Je pense à ma mère, dit Carlo, et son visage redevint dur, les rides du front creusées. Un endroit comme ici, je crois qu'elle ne savait même pas que ça existe.

Il recommença à rire, et c'était devenu une sorte de tremblement nerveux, musculaire. Anna ne pouvant détacher les yeux de la pomme d'Adam qui, sous la peau brune au grain épais, allait et venait au rythme des secousses.

— Et que moi, l'immigré, parce qu'on me l'a dit, macaroni, pipi, pinoto, ah ! j'en ai entendu, je sois ici… Vous ne pouvez pas comprendre ça, monsieur Hollenstein.

Avec une familiarité inattendue, il prit Gustav Hollenstein par l'épaule, et Anna retrouvait en elle cette crainte mêlée d'admiration qui l'avait saisie quand son père lui avait présenté Carlo : « Voilà l'homme que tu vas épouser. »

— Ça, vous ne pourrez jamais, jamais le comprendre, continuait Carlo. Et nous sommes tous les deux ici. Cet hôtel, c'est à moi et à vous. Mais il y a ça entre nous, un mur, ma mère, monsieur Hollenstein.

Il tendait le bras vers le buffet, il montrait les invités.

— Vous savez le proverbe que répétait ma mère ? Je vous le dis en français, monsieur Hollenstein : « Il n'y a pas une chemise sans… » Ma mère, elle, l'a lavée, et la lessive des autres, ça a une drôle d'odeur. On l'oublie pas, monsieur Hollenstein.

— Vous êtes bavard quand vous voulez, dit Hollenstein. Et intéressant.

Ils s'approchaient du buffet. Carlo remettait ses mains dans ses poches.

— Peggy, dit Hollenstein, je suis heureux que tu sois là. Et Frédéric ?

Peggy eut un mouvement de tête.

— J'ai réussi à le faire sortir, dit-elle, mais nous allons partir. Il déteste. Il hait.

Elle fit quelques pas, tira son mari par la manche.

— Ah, Frédéric le Rouge, dit Hollenstein. Vous voulez du champagne ?

Karenberg montra sa coupe pleine :

— Pour vous, dit-il, pour Nathalie, mais…

— Je sais, je sais, dit Hollenstein, vous allez partir.

Karenberg, tout à coup, aperçut Carlo, sourit :

— Vous êtes toujours vivant ? dit-il en lui serrant la main.

— Toujours, répondit Carlo, on essaie.

— Monsieur Revelli vient de me tenir le discours le plus révolutionnaire que j'aie…, commença Hollenstein.

— Allons, allons, fit Carlo.

— À votre manière, dit Karenberg, vous êtes un révolutionnaire. Vous avez pris le pouvoir. Ici, c'est votre Palais d'Hiver.

Karenberg montra les lustres, les salons qui s'ouvraient de part et d'autre du hall central où était dressé le buffet.

— Vous êtes toujours un parleur, monsieur Karenberg, moi – Carlo s'avançait vers Frédéric – moi, je sais rien de vos discours. La politique ? Je veux pas connaître. Seulement, quand j'étais gosse, y a des odeurs que j'ai pas aimées… Alors, je me suis débrouillé pour changer d'air, c'est tout, monsieur Karenberg.

Il se tourna vers Peggy :

— Excusez-moi, Madame, ma chemise, je la donne à laver à personne, parce que ça fait plaisir à personne. Vous, monsieur Karenberg… – Il touchait la poitrine de Frédéric avec son index – Avec tous vos discours, vos idées, votre communisme, la chemise,

c'est toujours quelqu'un d'autre qui vous l'a lavée, mais, maintenant, c'est plus moi, alors…

Karenberg souriait. Il paraissait ne pas entendre Carlo Revelli et se frottait le menton du bout des doigts.

— Quelle sève, dit-il après que Carlo se fut éloigné.

Peggy avait pris le bras de son mari, et ils se dirigeaient tous les deux, lentement, vers le parc, marchant au même pas, avec la même inflexion du corps vers l'avant, et à les voir ainsi, de dos, lui, les rares cheveux blancs flottant sur sa nuque, elle, blanche aussi, tous les deux la tête levée comme s'ils observaient le ciel, on pouvait imaginer un frère et une sœur vieillis ensemble. Ils trébuchèrent, se mirent à rire en se serrant l'un contre l'autre, Frédéric nouant ses doigts à ceux de sa femme :

— Il n'y a qu'un homme du peuple, dit-il, pour garder, après toute une vie, une telle hargne, une force.

— Du peuple ? dit Peggy. Aujourd'hui…

Karenberg lui serra les doigts :

— Du peuple, Peggy. Bien plus que moi, il l'a bien dit : « Vos discours, vos idées… »

Elle haussa les épaules et, à son tour, lui serra la main.

— Tu dis toi-même, les origines, quelle importance, cela dépend de ce qu'on en fait. Revelli ? Un ambitieux, mais tu es fasciné, tu as honte d'être le baron Frédéric Karenberg.

Ils étaient arrivés au bout de l'allée bordée de palmiers. Ils revinrent lentement vers l'hôtel qui se découpait sur l'horizon, comme une avancée de la chaîne des Maures et de l'Esterel.

— Que voulais-tu qu'il fasse ? commença Karenberg. Qu'il se laisse écraser ? Il avait une force à employer, d'autres deviennent fous, boivent…

— Sauvan, dit Peggy, et l'autre Revelli, celui qui est avec vous, Dante, eux…

— Oui, d'autres, c'est vrai.

Karenberg s'arrêta. Peggy le sentait contre elle, s'abandonnant.

— Et si la révolution ne vient pas, continua-t-il, ou bien si, parfois je me demande, si elle ne change rien…

Elle retira son bras, s'écarta :

— Je n'aime pas, Frédéric. Tu joues avec les idées, contre toi, tu t'acharnes.

— Il faudrait se taire, alors ? dit-il en lui reprenant la main. S'aveugler ? Tu sais ce qui se passe là-bas ? Tu le sais, je t'ai lu…

Lénine mort, les autres qui se déchiraient, ce numéro 5 de la revue *Novy mir,* que Karenberg avait reçu en 1926, une longue chaîne de complicités et de hasards pour le faire parvenir jusqu'à lui, et cette courte nouvelle de l'écrivain Boris Pilniak qu'il lisait à Peggy, *le Conte de la lune mal éteinte.* « Maintenant, ils assassinent », disait Karenberg à voix basse en terminant sa lecture. « Pilniak l'accuse, Peggy, continuait Karenberg, tu comprends, il accuse Staline d'avoir fait opérer Frounze pour le tuer, l'assassiner. C'est pour cela qu'ils ont saisi *Novy mir.* » Karenberg se prenait la tête à deux mains, relisait la nouvelle de Pilniak, s'interrompait, murmurait : « Ils ont bien tiré sur les marins de Cronstadt en 21, alors ? »

— Je l'ai lu, répétait-il dans le parc du Grand Hôtel des Iles.

— Si rien ne change jamais, dit Peggy.

Sa main se crispa sur celle de Frédéric, elle pensait à son fils.

— Ne dis rien à Jean, continua-t-elle d'une voix étouffée. Laisse-le découvrir s'il y a quelque chose à découvrir. Ne tue rien à sa place.

— Je ne dis rien, dit Frédéric. À toi, oui. Mais je sens. Je sais que ce n'est pas là-bas, plus là-bas.

— Ailleurs… ? commença Peggy.

— Ailleurs, dit-il, si tu veux.

Ils avaient repris leur marche, longeant le bord des rochers du Cap qui dominait la mer soulevée par une houle assoupie.

— Mais, reprit Karenberg, pourquoi ailleurs, puisque là-bas…

— Rentrons, dit Peggy.

Ils se dirigèrent vers l'hôtel que commençaient à quitter les invités. Comme ils approchaient du perron, ils aperçurent Nathalie Hollenstein, attentive, écoutant un jeune homme qui parlait, mains levées devant son visage. Elle ne les remarqua pas, et ils s'écartèrent, entendant seulement Alexandre Revelli qui disait : « La poésie aujourd'hui, la poésie… »

— Ailleurs, dit Karenberg.

Cette voix surprise, juvénile et inconnue, l'attention de Nathalie, cette façon grave, la tête penchée, qu'elle avait d'écouter. Le mot poésie, l'obscurité laiteuse, l'éclat des projecteurs et la diffuse blancheur des nuits méditerranéennes, l'enthousiasme de cette voix, « poésie », l'odeur aussi, algues et lauriers, âcre et sucrée, tout cela, comme une bouffée inattendue d'espoir.

— Ailleurs, répéta Karenberg, pourquoi pas ?

14

Ils avaient bondi hors de l'ombre. Ils devaient être cinq ou six, tapis là, au bord de la route, avant le tunnel, dissimulés derrière les rochers et les broussailles couvertes de poussière. Ils avaient attendu que Francesco Sori ouvre la porte de la baraque du chantier où il dormait. Il n'avait même pas eu le temps de se retourner, de lever l'avant-bras pour se défendre, ils avaient frappé sur les reins et la nuque, à coups de gourdin. Il était tombé, le visage en avant, heurtant le sol recouvert de caillasse, et quand, le matin, les premiers ouvriers l'avaient découvert, ils n'avaient d'abord vu que le visage tuméfié, lèvres fendues, nez écrasé. Le sang qui avait déjà séché formait autour de la bouche une croûte noire. Ils l'avaient transporté à Eze, couché sur la table d'un café. La patronne le connaissait, elle lui servait chaque soir son repas ; maintenant, elle lui lavait le visage avec un mouchoir blanc, geste doux comme une caresse, et le mouchoir rougissait tandis qu'elle répétait :

— Monsieur Sori, monsieur Sori, qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? C'est pas juste.

Debout, leurs lourdes mains ouvertes, les ouvriers du chantier entouraient la table. L'un d'eux, parfois, avec le poignet, s'essuyait les lèvres ou le nez, un autre se penchait vers Sori au moment où la femme trempait le mouchoir dans une bassine d'eau tiède, rosie par un peu de vinaigre. Une large marque, violacée, éclatée sur la pommette, barrait le côté gauche du visage de Sori. Un ouvrier, ses yeux n'étaient qu'un pli, parce qu'il y a la réverbération du soleil sur les facettes blanches de la pierre et les éclats qui giclent sous la masse, ses yeux apparaissaient tout à coup, bleus. Il commençait à parler.

— Par terre, disait-il.

Sa voix, peut-être à cause de l'accent italien, du *r* qui avait un son grave, semblait naître profond dans le corps.

— Par terre, ils lui ont donné un coup de pied.

Il s'arrêta, puis dit encore :

— Nella faccia, dans la figure.

Comme s'il devait employer les deux langues pour prouver le fait.

La femme, recommençant à laver le visage, se mit à pleurer.

— Cialtroni, dit quelqu'un.

Un ouvrier, cheveux et sourcils gris – était-ce la poussière ou l'âge – cracha sur le sol.

— Cialtroni – lâches –, murmura-t-il.

Le médecin.

Les gendarmes – « Allons, allons » – qui poussaient les ouvriers vers la route.

Ils sortaient lentement du village, s'arrêtant, et l'un d'eux répétait : « Cialtroni – lâches. » Ses camarades le forçaient à se taire, à marcher vers le tunnel. Ils traînaient leurs brodequins, bruit de fer sur la chaussée, croisant une ambulance, d'abord, puis, plus tard, une voiture noire.

Ritzen descendait de la voiture avec Renaudin, s'éloignait, pendant que son adjoint interrogeait les gendarmes, la patronne du café. Ritzen s'appuyait au parapet du pont, écoutait cette voix de femme que l'émotion altérait.

— Monsieur Sori, expliquait-elle à Renaudin, il venait presque tous les soirs, il buvait jamais, jamais. Il faisait un tour dans le village, il rentrait au chantier. Hier soir, comme les autres fois, je…

Au-dessous du pont, la roche tranchée par un coup de hache. Ritzen suivait la faille jusqu'à la mer, regardait ces flancs labourés, striés, où des broussailles épineuses, des ronces s'accrochaient pourtant, cherchant la terre dans les anfractuosités.

Il interrogea à son tour la patronne du café :

— Vous avez vu quelque chose ? Quelqu'un ? Il rencontrait des gens ?

La femme secouait la tête, pétrissait son mouchoir.

Comment pouvait-elle savoir qu'ici, depuis que les hommes avaient construit ces villages qui, de loin, ressemblaient à des pans plus abrupts de la roche, on s'était tué ? Corps jetés au bas de la falaise, dans les entailles de la crête. Ordre établi sur la mort.

Ritzen prit Renaudin par le bras et ils descendirent vers le chantier.

— Mort, Sori ? demanda Ritzen.

Ce serait une date, un lieu à inscrire sur une fiche : *SORI Francesco, né à Turin, mort le… à…* Puis il remettrait la fiche à sa place dans le dossier violet « MENÉES ANTIFASCISTES – IMMIGRÉS ».

— Coma, précisa Renaudin. S'il s'en tire, il pourra nous dire.

— Vous avez besoin de ses confidences ? demanda Ritzen.

Aveux, questions. Ce n'était pas avec les mots des victimes et des coupables que Ritzen reconstituait le puzzle. Tant de regards se croisaient sur eux. Tant de mouchards.

— Les Sori, monsieur le Commissaire, eux, ce sont des durs. Les autres les ont pas oubliés. Ils viendront les chercher ici, je vous le dis.

Quelques mois, déjà, que Luigi Revelli avait donné le renseignement, un matin.

— Je vous prépare un café, monsieur le Commissaire ?

Luigi posait la tasse de la main gauche sur le comptoir du *Castèu,* poussait le sucrier avec son crochet de fer.

Ritzen, une ou deux fois par mois, venait au *Castèu*.

— Je renifle, expliquait-il à Renaudin. Les dossiers – il montrait son bureau – oui, indispensable, mais il faut sentir, toucher.

Il quittait l'hôtel de police, traversait le Paillon, descendait par la Porte Fausse dans la vieille ville, entrait dans deux ou trois bars, n'échangeait que quelques mots, mais cette façon empressée des patrons de s'avancer vers lui, de lui serrer la main, de le raccompagner : « Quand vous voudrez, monsieur le Commissaire, on vous prépare la daube, ou le stockfish, prévenez-nous, vous verrez. » Ritzen paraissait tout à coup se souvenir : « Des Italiens, des vrais, de là-bas, avec de l'argent, ça ne te dit rien ? demandait-il. Tu n'as pas vu ça ici. Ils n'ont eu besoin de personne ? Si tu sais quelque chose, tu connais notre adresse, n'est-ce pas ? »

Le préfet téléphonait :

— Ces règlements de comptes entre étrangers, ces Italiens. Au ministère, ils s'inquiètent.

Ritzen aussi s'irritait.

À la cathédrale Sainte-Réparate, des Italiens avaient fait bénir le drapeau de la section niçoise du Fascio. Sur le parvis, des immigrés antifascistes. Courses dans les ruelles, coups de couteau, et Barnoin le communiste qu'on arrêtait, place Rossetti, qui niait, qu'on gardait en prison quelques jours, qu'on relâchait, faute de preuves.

Des fascistes s'étaient réfugiés au *Castèu*. Luigi avait menacé leurs poursuivants d'un revolver, disait-on, les forçant à reculer.

— Tu as le port d'armes, maintenant ? lui demandait Ritzen.

Luigi montrait son bras droit, levait le crochet.

— Voilà mon arme, monsieur le Commissaire, et c'est là-haut, près de Verdun, que je l'ai gagnée.

— On a vu autre chose.

Luigi souriait, se servait un verre de vin rouge, précis, redressant d'un mouvement sec la bouteille.

— Ils ont mal vu. Mais vous savez, ici, c'est chez moi, et les bolchos y entreront pas. Je les connais.

Ritzen s'asseyait. Rose Revelli nettoyait rapidement la table de marbre.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

Ritzen refusait, disait :

— Tu fais de la politique, il paraît ? On t'a vu au consulat italien. Tu nous abandonnes ?

— J'ai encore des parents, là-bas, commençait Luigi, je demandais des nouvelles.

— Viens t'asseoir.

Revelli avait la même démarche qu'autrefois, quand il n'était qu'un gamin que le député Merani envoyait dans les bistrots écouter les conversations, ou bien apporter une enveloppe « pour qu'on vote bien ». Un jour, beau gosse aux joues déjà trop rondes, il s'était – comme ce matin – assis devant Ritzen.

— Dis-moi, commençait Ritzen, ça doit faire vingt-cinq ans qu'on travaille ensemble ?

Luigi riait, détendu, semblait-il, passif, mais, sous la bouffissure des traits, la vivacité de l'homme aux aguets.

— Pour les Italiens, reprenait Ritzen, tu as tort. Bistrot, bordel, petits coups, sans compter la fille, tu sais, celle qu'on a retrouvée dans ton hôtel, tu avais un alibi pas très solide. On t'a passé beaucoup de choses.

— J'ai toujours…

— Luigi Revelli se levait, prenait la bouteille sur le comptoir, la coinçait entre sa poitrine et son avant-bras, puis il saisissait le verre. Ritzen l'aida à poser la bouteille sur la table.

— C'est vrai, continua Ritzen, tu as toujours été régulier. Nous aussi. Mais attention, cette fois. Un pays étranger, espionnage…

Il fit le geste d'épauler un fusil :

— Mata Hari, acheva Ritzen. Et on peut, avant…

Il refit le même geste.

— Avant d'en arriver là, on peut te reprendre tout ça. Pas difficile, tu le sais bien.

Ritzen se levait, serrait la main de Rose :

— Dites-lui d'être sage, hein ? Pour vous aussi c'est mieux ?

Il parlait sans regarder Luigi.

On tire sur la laisse et ils viennent.

Luigi avait raconté, pendant que, debout devant la fenêtre de son bureau, Ritzen paraissait observer la rue, ne pas l'écouter. C'était plus facile pour eux de parler, comme ça, dans le vide, avec seulement une silhouette indifférente.

— Bon, bon, Revelli. Dis donc…

Ritzen se retournait enfin, prenait le dossier « PROSTITUTION », l'ouvrait :

— Cette fille-là, Nina, tu sais, celle que Merani, celle qu'il voit le plus souvent…

Ritzen clignait de l'œil.

— On sait ça aussi. Nina, ça t'arrangerait qu'on la laisse sortir ? Si elle passe devant le juge, elle en a pour six mois. Bon, bon, on verra.

Il raccompagnait Luigi Revelli, il lui mettait la main sur l'épaule :

— Tu reviens me voir.

Puis, Ritzen regagnait la fenêtre, apercevait Luigi qui montait dans sa voiture, et Zézé, un petit maquereau, fermait la portière du patron, faisait en courant le tour de la voiture, allait se mettre au volant.

Ritzen, regardant la voiture s'éloigner vers la place Masséna, restait un long moment ainsi, avec dans la bouche comme la brûlure d'une eau-de-vie. Chaque fois qu'il rencontrait Luigi ou un autre de ces voyous, mouchards, proxénètes, la même sensation, une jouissance du corps, dans la bouche, au bout des doigts qu'il frottait contre ses paumes qui se couvraient d'une fine sueur. Ils sentaient fort, les Luigi, la peur, la lâcheté, une odeur de femmes. La brillantine ou l'eau de Cologne. Ils laissaient un parfum quand ils quittaient le bureau de Ritzen, et Renaudin, en entrant, disait :

— Ça, c'est Revelli.

— Ouvrez, ouvrez la fenêtre, répondait Ritzen en s'asseyant à son bureau.

— Il a parlé ?

— Vous vous souvenez, commençait Ritzen, Livio, Livio Maurizio… J'avais voulu l'interroger personnellement, ce petit fasciste qui répétait : « Nous allons gagner. » Finalement…

Ils avaient gagné. L'Italie était noire. *Duce ! Duce ! Duce !* Les bras se levaient sur les places de Rome.

À Ventimiglia, les policiers italiens que Ritzen rencontrait disaient avec condescendance :

— Nizza, Nizza. Française, oui. Mais les Niçois, ils sont tous Italiens.

— Ces cons, continuait Renaudin, en 17, ils se sont échappés comme des lapins, et maintenant…

Les antifascistes passaient la frontière. Amendola, un ancien ministre libéral, venait mourir à Cannes parce que, sur une route du Piémont, quelques jeunes gens, à coups de gourdin, lui avaient donné, écrivait la presse fasciste, une leçon de patriotisme.

Ritzen avait assisté aux obsèques sur ordre de Paris. « Pas de manifestation, n'est-ce pas, Ritzen ? » répétait le préfet.

Comme il a fait ses sacrifices en silence, nous l'enterrons aujourd'hui, commençait le frère d'Amendola devant un groupe d'amis, chapeau à la main, le soleil jouant sur les pelles des fossoyeurs.

D'autres, comme les frères Sori, entraient en France par les chemins muletiers, se couchaient dans la neige pour éviter les patrouilles. Ils trouvaient du travail sur les chantiers, obtenaient un permis de séjour, et puis leur nom, un matin, dans un dossier. *SORI Francesco. SORI Rafaele. Antifascistes, anarchistes. Auraient participé à l'agression contre les membres du Fascio de Nice. Prépareraient un attentat contre le consulat italien.*

Et Luigi Revelli qui racontait :

— De Rome, ils ont envoyé quelqu'un, Livio, un avocat. Soi-disant, il s'occupe de conférences, d'une association, la Dante Alighieri.

— Tu connais Dante Alighieri, toi ? lançait Ritzen, sans se retourner ?

— Dante Alighieri ? J'ai appris à lire là-dedans, *la Divina*. À coups de poing, mon frère m'a appris à lire. Ça vous intéresse, mes histoires de conférences ?

— Bien sûr, bien sûr.

L'habitude, chez Ritzen, de ce ton d'indifférence qui les forçait à ajouter des détails.

— Livio, on l'appelle dottore, Avvocato, commendatore. Ils aiment ça, là-bas, continuait Luigi. Il m'a tenu un petit discours. Le fascisme, il a besoin de tous les Italiens, naturalisés ou pas, pour se débarrasser des types comme Sori, les frères. Si on pouvait l'aider,

un coup de main, trouver des hommes, prêts à leur donner une leçon, pour qu'ils cherchent plus à créer le désordre, ici, là-bas.

— Il paie ?

Revelli hésitait.

— Il paie bien ? interrogeait de nouveau Ritzen.

— Pas mal, mais c'est pas ça, pas seulement ça. Nous, ici, on nous a toujours méprisés. Moi, je suis arrivé ici, qu'est-ce que j'avais ? Dix ans ? J'ai donné ça.

Ritzen ne regardait pas, il imaginait Revelli montrant son bras mutilé.

— Je suis français, je l'ai payée, ma naturalisation, et comment ! Je me plains pas, mais quand les Italiens montrent qu'ils ont des couilles comme tout le monde, merde, monsieur le Commissaire, je dis tant mieux.

Des couilles. Livio Maurizio, Avvocato, délégué pour la France de l'association culturelle Dante Alighieri, passait la frontière, très officiellement. Les guardie de Finanza se mettaient au garde-à-vous, sur le quai de la gare de Ventimiglia, saluaient le commendatore Livio. Chaque fois qu'un inspecteur téléphonait de Menton à Ritzen : « Votre client, monsieur le Commissaire, Livio, il est rentré », Ritzen savait qu'il y aurait quelque chose. Un restaurant qui brûlait à Cabris.

— Ils se réunissaient là-bas, vous comprenez, expliquait Luigi Revelli. Ce soir-là, ils ont manqué les frères Sori, mais ils reviendront, ça je le sais.

— Et toi, tu as marché avec eux ?

— Moi ? Je suis pas fou, monsieur Ritzen, je voulais vous en parler, tout ce que j'ai fait, et ça je pouvais pas faire autrement, vous savez qu'à San Remo…

Luigi Revelli avait ouvert une boîte à l'entrée de San Remo, *La Costa azzura*.

— Je suis obligé. *La Costa azzura,* s'ils veulent, ils me la ferment. Moi, je l'ai payée. Je suis un commerçant, monsieur le Commissaire. Seulement, vous, eux, ce genre de commerce, vous le laissez pas tranquille. Mon frère, l'entrepreneur, celui-là, quand il construit le Grand Hôtel des Iles, personne l'emmerde, c'est un monsieur. Moi, j'ouvre une boîte, et hop ! j'ai les flics dessus, les fascistes là-bas, vous ici, et monsieur le Député Merani. Quoi, donner à boire, fournir des putes aux types, pourquoi c'est plus mal que de

construire des chambres, et franchement, qu'est-ce qu'ils vont faire, les clients ?

Il s'interrompait, reprenait son souffle.

— Les milliardaires dans les chambres du Grand Hôtel ? Baiser avec des putes qui passent même pas la visite.

— Tu as marché, répétait Ritzen.

Il apercevait les employées qui sortaient des Galeries Lafayette, envahissaient la rue. Chaque jour, cette vie rythmée dont Ritzen, de la fenêtre, suivait le déroulement lointain, figuration d'un opéra dont le livret s'écrivait ici, dans ce bureau.

— Mais non, je vous dis non !

Luigi frappait avec son crochet sur le sol. Il devait être penché en avant, les yeux suivant les rainures du plancher, la main gauche serrée sur le crochet d'acier, comme pour le réchauffer.

— Alors ? interrogeait Ritzen. Il y a eu l'incendie du restaurant Sole à Cabris, le cambriolage des locaux de la Fratellanza antifasciste. Tu veux que je continue ? Cette bombe qui n'a pas explosé devant la porte des frères Sori, boulevard de la Madeleine.

— J'ai pas marché, monsieur le Commissaire, mais je connaissais des gars qui, eux, étaient prêts, des clients du *Castèu,* de mon hôtel, et, ça vous étonnerait, même pas pour de l'argent, des purs, monsieur Ritzen, des gens comme il faut, qui en ont marre de ce qui se passe ici. Mussolini, il a pas que des ennemis.

Ritzen, plus tard, Revelli ayant quitté le bureau, mais son parfum trop fort prolongeait sa présence, reconnaissait cette sensation qu'il avait chaque fois qu'il tenait une nouvelle pièce du puzzle, comme si l'on pinçait sa peau, ou bien quand un fruit trop acide irritait les gencives, faisait naître un frisson.

Il notait sur une feuille, d'une écriture hachée, les noms, *DARNAND Joseph, transporteur*. *MERANI Charles, fils du député Joseph MERANI, étudiant en droit*. Ils avaient rencontré Livio à Menton, et ils étaient prêts, en échange de quelques armes et de fonds, à offrir leur concours.

— Darnand, c'est pas n'importe qui. Renseignez-vous. Il les a toutes, les décorations, et il y a les autres. Le fils Merani, c'est n'importe qui ? Le député, c'est votre ami. Interrogez-les ? Pourquoi vous les arrêtez pas ?

Ritzen regardait les noms. Renaudin entrait. Ritzen froissait la feuille de papier. Pas de rapport, pas encore.

— Quelle heure est-il ? demandait-il en se frottant les yeux.

Il était en retard pour l'inauguration du Grand Hôtel des Iles.

— Je vous expliquerai, disait-il à Renaudin, en sortant du bureau.

Quelques semaines plus tard, sur la route d'Eze, Ritzen prenait le bras de Renaudin, ils descendaient vers le chantier où Francesco Sori était chef d'équipe. Ils approchaient de la baraque où l'on avait retrouvé son corps.

— Coma, disait Renaudin, il pourra parler s'il s'en tire.

— Vous avez besoin des confidences de Sori pour savoir ? demandait Ritzen.

La falaise devant eux, béante, ouverte à coups de mines et de pic.

15

Ils avançaient, bras entrelacés à l'horizontale, les coudes contre la poitrine des camarades. Leur front mouvant occupait toute la largeur du boulevard, et quand ceux qui marchaient sur les trottoirs rencontraient le tronc d'un platane, ils lâchaient un instant les bras. L'arbre ouvrait un sillage dans la foule.

Ils surgissaient le long du Paillon après avoir couru dans les rues de la vieille ville, recouvrant le boulevard des Italiens aussi loin qu'on pouvait le suivre, vers la place Masséna. Ils criaient. Un *O*, un *I*, hurlés, aigus. Lettres lacérées. Mots lambeaux brandis, jetés. Les chevaux des gendarmes, entre les platanes de la place Garibaldi, se cabraient, le fourreau des sabres heurtant les éperons.

Barnoin et Jean Karenberg marchaient au premier rang, les noms, les pas, sonnant dans la tête, *Sacco Vanzetti, Sacco Vanzetti, Sacco Vanzetti,* emplissant la bouche. Jean se retournait, s'appuyait sur le bras de Barnoin et d'un camarade qu'il ne connaissait pas. Tout en marchant, il se haussait sur la pointe des pieds. « Tu vois loin ? » demandait Dante Revelli derrière lui, qui se retournait aussi. *Sacco Vanzetti, Sacco Vanzetti.* Les noms balayaient la réponse, couraient au-dessus, en avant du cortège.

— Comme si ça pouvait leur rendre la vie, dit Ritzen.

Il faisait les cent pas avec Renaudin au centre de la place Garibaldi, sa voiture garée sur le trottoir. Depuis une semaine, il

prévoyait la manifestation, certain que, leur grâce rejetée par la cour de Boston, on exécuterait les deux anarchistes.

Communiqué de la préfecture.

Des événements regrettables s'étant produits dans plusieurs villes, la manifestation annoncée à Nice pour le 23 août 1927 est interdite. Les étrangers sont avertis que toute infraction de leur part sera sanctionnée par un arrêté d'expulsion dans les vingt-quatre heures.

Mobilisation de toutes les forces de police. Renforts venus de Marseille. Rondes d'agents cyclistes dès dix-sept heures sur l'esplanade du Paillon. Peloton de gendarmes à cheval, sabre au côté, mousqueton en bandoulière, prêts à charger.

— Ils ne plaisantent pas aux États-Unis, murmurait Renaudin en allumant une cigarette.

Nerveux, il tentait d'apercevoir la tête du cortège.

— Ils fêtent votre départ à la retraite, disait-il à Ritzen.

Ritzen appelait l'officier de police.

— Faites-les avancer. Dispersion.

Denise Raybaud, dans l'entrée d'un immeuble, au coin de la place, vit les chevaux des gendarmes s'ébranler, l'un d'eux se mettant en travers, refusant d'obéir. Elle apercevait la botte, la molette de l'éperon qui s'enfonçait dans les flancs. Elle se mordit les doigts, monta dans l'escalier pour ne plus entendre les noms qu'elle devinait, les sifflets, les vociférations de la foule, plus lointaine tout à coup. Elle redescendit, fit avec d'autres qui s'étaient réfugiés dans l'entrée quelques pas sur le trottoir, aperçut des manifestants qui, pour éviter les chevaux, sautaient le parapet, restaient en équilibre sur le décrochement du mur au-dessus du Paillon. Le poitrail des chevaux arrivant à hauteur de leur visage, les manifestants se baissaient, prêts à se laisser glisser, trois ou quatre mètres plus bas, sur les galets du lit de la rivière.

Antoine Revelli, lui, courait sur la chaussée, bousculait un agent cycliste, s'enfuyait, se retrouvait dans la vieille ville. Il s'arrêtait près d'une fontaine, rejoint par Rafaele Sori qui buvait dans ses paumes ouvertes.

— T'es fou, disait Antoine. Ils t'expulsent s'ils te prennent.

Rafaele haussait les épaules. Ils repartaient, se mêlant à des groupes d'une dizaine de manifestants auxquels s'agglutinaient des passants. Une voix, étincelle, *Sacco Vanzetti,* le cri prenait comme un feu par mistral, sautait un barrage de gendarmes, et Louise, rue

de la République, tentant de retenir son fils, l'entendait. Lucien tirait sur la main de sa mère, il s'arrachait, traversait la rue Barla, et Louise, derrière lui : « Lucien, vien aqui, viens ici, Lucien. » Il se perdait sous les arcades dans la foule qui refluait. Deux manifestants – et Lucien reconnaissait Barnoin – saisissaient un gendarme par une botte, le soulevaient, le désarçonnaient. La foule hurlait. Les sabres que les gendarmes tiraient des fourreaux. La course. Lucien retrouvait la rue de la République, s'élançait vers sa mère qui le giflait à toute volée, le serrant contre elle. Il se débattait en larmes, regardant là-bas, vers la place, les chevaux flanc contre flanc, leurs queues rageuses battant la croupe. Au delà, ces silhouettes, visages et poings clairs au-dessus des bleus de travail, les manifestants qui s'enfuyaient vers la rue Cassini, vers le port.

Carlo Revelli les vit qui se regroupaient devant l'église, certains passaient en courant devant les bureaux, lançant : « Ils les ont tués », et quelqu'un fit naître les noms de nouveau, *Sacco Vanzetti,* que les voix reprenaient. Carlo, fermant la porte de l'entrepôt, sentait dans la gorge la poussée de ces voix. Il regarda son fils qui l'attendait tête baissée, près de la voiture.

— Tu veux conduire ? demanda-t-il à Alexandre.

Alexandre, sans répondre, fit le tour de la voiture et s'assit à la place du passager.

Sur le parvis et les marches devant l'église, la foule s'était rassemblée. Un manifestant monté sur le socle d'une des colonnes, entourant le fût d'un bras, brandissant l'autre. Sa voix portait jusqu'à Carlo Revelli et son fils sans qu'ils pussent comprendre les mots. La foule clamait, noms, chant.

— Deux émigrés, dit Carlo en s'installant au volant. On est toujours bons. Tiens.

Il s'interrompit. Ces cris sur la place Garibaldi, il y a… Quand l'italien, en 1894, avait assassiné le président Carnot et que des hommes étaient entrés, leur canne à la main, au Café de Turin. *À mort les Macaronis*. Ils s'étaient précipités sur Carlo, lui brisant la jambe.

— Tiens, moi, moi aussi ils ont essayé… Mais moi…

Un peloton de gendarmes à cheval débouchait de la rue Cassini et les manifestants se dispersaient, sautant les marches, gagnant les quais.

— Moi, continua Carlo, ils m'ont pas eu, pas fait griller, et tu sais pourquoi ? Parce que j'ai fait confiance à personne. Seul, seul je me suis battu.

Des manifestants passaient en courant autour de la voiture, se retournant vers les gendarmes. *Sacco Vanzetti.*

Alexandre releva la tête.

— Tu es toujours le plus fort, toi, dit-il.

La voix du fils, douleur en lui, comme ce coup dans la jambe, en 1894, quand les salauds criaient : *À la porte les Macaronis,* et qu'ils frappaient Carlo alors qu'il se protégeait la tête avec les poings.

— Tu es le plus fort, reprit Alexandre. Ça sert à qui ?

— À toi, à toi, dit Carlo.

Il parlait avec la gorge, la bouche presque fermée.

Silence. Les gendarmes étaient au bout du quai. Les manifestants avaient reflué à l'autre extrémité, la voiture était au centre du silence, de l'espace vide.

Alexandre fit un mouvement pour ouvrir la portière. Carlo lui prit le bras.

— Ne descends pas, dit-il.

Ses doigts durcis, ses doigts aux ongles courts, serraient le poignet d'Alexandre. Il se souvint d'un soir, à Mondovi, cette main qu'avait ouverte son père, et Carlo y avait placé la sienne, le défiant, avant-bras dressé sur le coude. Deux coqs qui s'affrontaient, et Carlo avait senti tout à coup que le père pliait. Il résistait encore, mais Carlo, ce flux de joie qui montait dans son poing, Carlo allait vaincre, coucher le bras sur la table.

Il desserra ses doigts.

— Fais ce que tu veux, dit-il à Alexandre.

Il mit la voiture en route, Alexandre ouvrit la portière.

Carlo vit dans le rétroviseur son fils qui s'en allait vers le bout du quai, voûté, passant la main dans ses cheveux, balançant le bras gauche.

Deuxième partie

Le feu d'artifice

16

Un matin, Dante Revelli vit le père sortir.

Il faisait une chaleur brumeuse, sans un souffle, et Dante avait pédalé lentement le long de la mer qui n'était qu'une couche plus onctueuse gris et bleu, qu'un ciel plus dense. À la hauteur du monument aux morts, après la montée de Rauba-Capéu, alors qu'il commençait à se laisser aller en roue libre vers le port, un pneu avait crevé, et Dante avait continué à pied, avec cette brutale sensation d'injustice que donne la perte inattendue de la vitesse. Il marchait au bord du trottoir, poussant son vélo. Le blanc des dalles du monument aux morts renvoyait vers lui une réverbération insolente, dure, celle-là, qui heurtait Dante en plein visage, et il fermait à demi les yeux, se souvenant de ce pot de peinture qu'il avait jeté, comme on crache, contre ces murs coupés à angle droit, creusés de noms.

Immaculées, les dalles, effacée, la peinture. La surface était de nouveau lisse, avec seulement les stries des lettres gravées, à peine lisibles, blanches aussi, nervures qu'il fallait presque toucher du doigt pour reconnaître les noms. Et qui reconnaissait ? Qui s'approchait jusqu'à tendre la main, pour lire *MILLO*. Sur quelle pierre avait-on creusé le nom de Clément ?

Les deuils s'étaient déposés au fond de chaque vie. Françoise Clément traînait ses chaussures trop hautes, montrait ses lèvres rouges. Louise prenait Lucien contre elle, elle caressait les cheveux de l'enfant, et Dante la voyait fermer les yeux, se souvenir de Millo, sans doute. Au fond de chaque vie, les deuils. On a oublié les remous

nés de ces morts. Grandes grèves de France, en 20. Ouvriers en armes devant la porte des usines, à Turin. Marins des rues de Kiel ou de Hambourg portant les bandes de mitrailleuses comme des couronnes autour de leur torse.

Puis, ici ou là, plus ou moins vite, ils avaient atteint le fond de chaque vie. Et la surface de nouveau blanche, immobile comme l'eau du port.

Souvent, le sentiment, chez Dante, que les tracts qu'il distribuait, ces phrases qu'il dévidait – « Oh, Revelli, tu nous fais une tête ! disait le cuisinier de l'Hôtel Impérial. Mais ça te rend malade, la politique ? Vis un peu. Tu bois un coup ? » – Ces mots, écrits, parlés, s'accumulaient au fond, et il faudrait des millénaires, pour que, peu à peu, deuil après deuil, révolte après révolte, change la surface.

Chaque fois, pourtant, Dante croyait que quelque chose allait naître, qu'une vague allait demeurer, haute, mais quoi ? Chaque fois, Sacco et Vanzetti grillaient sur leurs chaises de fer, comme ces souris que Dante électrocutait dans leur cage et qui n'avaient qu'un soubresaut avant de mourir. Alors, ces cris, *Sacco Vanzetti,* ces billes d'acier lancées sous les sabots des chevaux des gendarmes, qui glissaient et se couchaient sur le flanc, dans un hennissement, un bruit sourd, jambes brisées, ces camarades qu'on arrêtait, Barnoin condamné à huit jours de prison ferme, Jean Karenberg, qui avait le visage en sang, et même ce gendarme qu'on emportait couché sur une civière. Quand ? Quand donc déferlerait la vague ? La vraie, celle qui…

— Mais tu espères quoi ? demandait Lebrun.

Il buvait le lait par petites gorgées, recueillant avec l'index la crème qui restait collée à l'intérieur du bol. Parfois, quand Dante arrivait trop tôt à l'Hôtel Impérial, Lebrun restait un moment, l'écoutant qui s'indignait. « T'as lu ? T'as vu ce qu'il a dit, Sarraut ? Le commissaire, voilà l'ennemi. T'es pas du même camp que Sarraut ? »

— Écoute, Revelli…

Lebrun portait, été comme hiver, un gilet de laine. Il le passait lentement.

— Tu me gardes le lait ? continuait-il sur un autre ton.

Puis il regardait Revelli, soupirait :

— Tiens.

Il tendait la main vers la cigarette de Dante :

— J'ai pas le droit, mais une goulée…

Il aspirait longuement la fumée, la rejetait, les yeux fermés, le visage levé vers le ciel, et il commençait à parler ainsi sans changer d'attitude :

— Ah, Revelli, qu'est-ce que tu sais ? Écoute-moi. Un, on va crever, moi, j'ai ça dedans.

Lebrun frappait du bout des doigts son sternum.

— Tu entends, dedans, le cadeau de ces messieurs, Français, Allemands, Russes, messieurs les Chefs, une goulée d'ypérite pour le soldat Lebrun. Un, donc, on va crever, toi un peu plus tard.

Il se frottait les mains.

— Pour le lait, Revelli…

— Eh, merde, ton lait !

Lebrun prenait son vélo.

— Deux, Revelli, deux, il y a les gros et les petits, partout, avant, après, dans ta Russie, comme ici, il y a ceux qui commandent et les autres, tu comprends ? Un…

Il était assis sur la selle, boutonnant son gilet.

— Un, on crève. Deux, les chefs et les autres. Trois, conclusion, tire ton épingle du jeu. Un trou, tu l'as, une femme si ça t'amuse. Un, deux, trois, sorti de ça, tu fais le con, Revelli.

Dante marchait près de la bicyclette de Lebrun.

— Parce que, pour toi, rien n'a changé depuis ? Rien ?

Lebrun secouait la tête.

— Rien.

— Vraiment, continuait Dante, avançant plus vite, pendant que Lebrun commençait à pédaler, vraiment, depuis les cannibales, les progrès…

Lebrun s'arrêtait.

— Quatre ans de tranchées, Revelli… Cannibales ? Tu veux rire. Je t'ai dit, un, deux et trois, conclusion, y a des chefs partout, et reste à l'écart, démerde-toi.

Un bruit de lèvres, pour accentuer la dérision, avant de lancer :

— Mon lait, Revelli, tu oublies pas ?

Dante rentrait à l'hôtel, imaginait Lebrun montant vers Rimiez, l'une des plus hautes collines entourant Nice, couverte de serres pour les œillets, d'oliviers, de cultures maraîchères. Lebrun avait acheté mille mètres carrés de terrain, face à l'est. Il n'apercevait pas la mer, mais les flancs caillouteux, le « poudingue » jaunâtre de l'arrière-pays niçois, les villages ocre, Aspremont, Falicon ; au faîte

des mamelons, dominant les vallons, fouillis de ronces et de pins maritimes, les planches d'oliviers. Lebrun, jour après jour, construisait sa maison. Il avait d'abord dormi dans une cabane, faite de cannisses, puis économisant chaque franc, se nourrissant de légumes « récupérés » dans les cuisines de l'hôtel, « empruntant » outil et matériel, il avait monté les murs, la toiture, une salle de bains. « Mon vieux, regarde », disait-il à Dante. Robinet, tuyauterie, baignoire, tout provenait de l'Hôtel Impérial. La maison terminée, il s'était marié, noces à Gairaut, sous les treilles, une grande fille blonde, Yvette, qui riait, montrant des dents noirâtres, renversant la tête, et disant à Dante : « Il paraît que je suis la fille d'un prince russe ruiné, à l'Assistance, qu'il m'a mise, le Prince, et depuis… – elle fait un geste – je repasse. »

— Marrante, non ? interrogeait Lebrun en entraînant Dante à l'écart. Je veux plus qu'elle travaille, on se fait un jardin, avec deux figuiers, les orangers et les oliviers, ce que je grappille à l'hôtel, on s'en sort comme des rois. Je crains plus rien, tranquille. Ça vaut la mine, non ?

Et quand Dante avait été invité la première fois chez eux, qu'ils avaient déjeuné dans le jardin, Lebrun s'était appuyé au tronc d'un olivier :

— Alors, Revelli, ma petite révolution, qu'est-ce que t'en dis ?

Yvette revenait avec le café.

— On est chez nous, ici, disait-elle.

Elle posait la cafetière, empoignait le tronc de l'olivier :

— Moi, avant, j'ai jamais rien eu à moi, lui non plus.

— Vous êtes des individualistes, avait commencé Dante.

— On fait de mal à qui ?

Yvette s'approchait de la table, y appuyait ses paumes :

— On l'a pas volé.

— Et même, disait Lebrun, tes Russes, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils l'ont volé, le pouvoir, non ? Moi, je me suis pris ça.

Il montrait la maison, les arbres.

— Et je l'ai pas pris aux copains, ma petite révolution… Tiens, Revelli, j'en fume une.

Dante tendait le paquet. Lebrun attirait Yvette, la forçait à s'asseoir sur ses genoux, fumait.

— Depuis que je suis ici, chez moi, je respire mieux. C'est drôle, cet air qu'on peut pas me prendre, les fruits…

Il embrassait Yvette, se levait, allait au milieu des plants de tomates, tâtait un fruit, l'arrachait soigneusement, le sentait, le montrait à Dante.

— Sens. C'est pas la même odeur que ceux que tu achètes, ils sont frais, ici. Comme je les vends pas, que c'est pour nous, pour nous seulement, ça doit se sentir, ils poussent en liberté, un parfum à part.

Lebrun riait.

— Qu'est-ce que tu attends, Revelli, pour la faire, ta révolution ? La tienne, personne la fera pour toi. T'attends quoi ? D'avoir crevé ?

Est-ce qu'on pense à ça ? Quand on roule, est-ce qu'on s'imagine qu'une pointe, un morceau de verre dans le pneu, et ça crève ?

Dante avait remonté la rue Cassini, traversé la place Garibaldi en poussant son vélo, puis, au coin de la rue Barla, il avait aperçu Denise Raybaud qui sortait de chez elle. Chapeau de paille blanc dont le bord dissimulait le haut du visage, robe blanche, et Dante se dit : « À quoi ça sert, tous ces volants, ce travail ? » Et, en même temps, il se sentit sale, avec son bleu taché, au bas des manches de la veste, de graisse noire. Il s'arrêta pour que Denise ne le vît pas, mais il eût pu continuer à pousser son vélo sans qu'elle le remarque. Elle allait, très fière, regardant devant elle, tenant de la main droite une ombrelle en tissu à fleurs, et, sous le bras gauche replié, un grand sac de cuir rouge. Elle tourna au coin de la rue, vers le Paillon, et Dante fit rapidement quelques pas pour l'apercevoir sur le pont, Denise qui marchait vers l'autre rive.

Il se remit en route. Trois volants de soie blanche, il les avait comptés. Quand il releva la tête, Dante était devant chez lui. Une silhouette à quelques mètres, la casquette, un bleu délavé, la musette de toile. Dante Revelli voyait son père partir. Et comme cela faisait des mois qu'ils ne se croisaient plus ainsi dans la rue, parce que les horaires, le voile que posent sur les yeux les habitudes, on ne distingue plus, Dante, en voyant cet homme qui s'éloignait, sut que le père était vieux. Que rien ne déferlait pour lui, qu'il allait vers le fond.

Dante posa son vélo sous le porche, ressortit, courut derrière son père qui se rendait à la brasserie. Il fut à sa hauteur. Vincente ne le voyait pas, avançant, tête inclinée, coude appuyé sur la musette. Dante lui mit la main sur l'épaule.

Le visage de Vincente. Le sourire plissait les joues, le coin des yeux, le front. Pourquoi regarde-t-on si rarement les visages ? Ils

s'offrent, et les yeux passent, refusent de s'accrocher. La peur d'y lire ou l'habitude.

Dante marchait près de Vincente et regardait son profil, car à peine le temps, pour Dante, de dire : « Aloura, pa ? », « Alors, père ? », à peine le temps de voir le visage sourire, et Vincente avait détourné la tête. Il n'offrait que le profil, les rides des yeux.

— Va comme vouas ? Ça va comme tu veux ?

De nouveau le visage qui s'offrait. Vincente hochait la tête, puis, au lieu de baisser les yeux, fixait Dante, disait :

— Et toi ? C'est toi, moi…

— Ça va, disait Dante, ça va bien. T'as vu, pour Sacco et Vanzetti ? Ils disent cinq mille dans *le Petit Niçois,* il y avait au moins dix mille, et les gendarmes…

Dante avait enlevé la main de l'épaule de son père, ne le regardant plus.

— Toi, répétait Vincente.

Il s'arrêtait, disait :

— Tu t'éloignes, rentre.

Et comme Dante restait devant lui, Vincente lui saisissait le bras.

— Fais des choses, maintenant, fils, disait-il. Vieux, on le devient vite.

Il s'approchait de Dante, et parce que, avec les années, il s'était tassé, beaucoup plus petit que son fils, Vincente se haussait sur la pointe des pieds pour prendre le cou de Dante dans sa paume.

— Fais des choses, fils, répétait-il.

Il laissa sa main un instant, et ils restèrent l'un contre l'autre, sur le trottoir de la rue de la République, le père voûté, le cou qu'on devinait raide, le fils qui se voûtait aussi, les bras le long du corps, n'osant serrer son père contre lui.

Vincente ne dit plus rien et s'éloigna vers la brasserie. Dante le vit partir et répéta à mi-voix : « Ciao, pa, ciao, pa. »

Puis cette scène, les mots du père, sa silhouette et les rides des yeux de nouveau furent recouverts. Entre Vincente et Dante, ce fut l'esquive, un frôlement dans le couloir, des débuts de phrases échangés dans l'escalier quand Dante, parce qu'il avait des affiches à coller après son service de nuit à l'Hôtel Impérial, revenait plus tard, et qu'il croisait Vincente partant pour la brasserie. « Oh, pa, va ? » « Va. »

Les réunions dans l'arrière-pays que Dante assurait, parlant à trois ou quatre paysans, à un employé des postes, et il disait :

« Camarades, si on nous attaque, c'est qu'on vise juste. S'ils attaquent l'U.R.S.S., c'est qu'elle a raison », l'empêchaient de prendre ses repas à la maison, avec les autres, Louise, Lucien, Antoine, le père. Alors, comment se souvenir, de cette main dans le cou, de la voix : « Fais des choses, maintenant, fils. »

Des choses, est-ce qu'il n'en réalisait pas avec Barnoin, Jean Karenberg, Barel, d'autres ?

Mais il y eut cet éclair. Dans les yeux de Dante des auréoles fauves se rassemblaient au centre de la pupille, comme aspirées, puis s'élargissaient de nouveau, se contractant encore comme les signes d'une impulsion. Dante, une nuit, avait ouvert une des chaudières à mazout que l'on venait d'installer dans les sous-sols de l'Hôtel Impérial. Le brûleur hoquetait, l'arc électrique qui allumait le mazout se produisait irrégulièrement, à contretemps, provoquant des pointes de chaleur qui rougissaient les plaques de fonte, ou, au contraire, la température tombait. « Le thermostat », murmurait Dante. Il vissait, la porte de la chaudière ouverte, rapprochant les électrodes de graphite, et tout à coup l'éclair, le coude qu'il portait d'instinct devant ses yeux, où se formaient ces taches fauves, ces sinuosités palpitantes, rousses. Le souffle de la détonation, la chaleur du retour de flamme. « Merde. Merde. » Dante ouvrait les yeux, et c'était la même couleur fauve. Il les fermait, les touchait du bout des doigts. Posant les paumes sur les murs, il trouvait la sonnerie d'alarme. « Merde. » Il se souvenait des lueurs rouges des feux d'artifice, l'éclat intermittent des fusées et les cris de la foule rassemblée sur la Promenade des Anglais. Il voyait aussi cette robe, trois volants de tissu blanc, Denise Raybaud qui passait le pont sur le Paillon, un matin, quelques semaines auparavant.

« Cécité temporaire. Pas de lésions durables. Peut-être une sensibilité plus grande à la lumière violente. Même pas certain. Vous avez eu de la chance. Quelques fractions de seconde de plus et… »

Dante, un bandeau sur les yeux, allongé sur le lit à l'écoute des bruits. La voix de Lucien. Dante l'appelle. « Qu'est-ce que tu fais, maintenant ? » « Elle veut que je continue, que je passe mon brevet. » Louise entre, elle chuchote. Dante se redresse, se met sur les coudes. « Mais quel âge il a, Lucien ? » « Presque treize. »

Dante de nouveau seul. Ils ont fermé la porte de sa chambre, ils mangent dans la cuisine. Ce rire, c'est Antoine, cette toux, c'est le père, dont le pas, maintenant, traîne dans le couloir. Des mois qu'il

ne les entendait plus, ces voix, ces battements réguliers de la maison. Des années qu'il croyait voir loin, juste, précis, et il fallait ce bandeau, ce noir cerné de bistre et de jaune pour que Dante comprenne qu'il avait depuis longtemps perdu la vue, l'ouïe. Seulement des bruits de foule, des mots scandés : *Libérez Raffin, libérez Raffin,* ou bien : *Sacco Vanzetti.* Et mouraient les deux Italiens d'Amérique. Et parlait Raffin arraché au bagne, élu député. Raffin prenait Dante par les épaules. « Alors, Revelli, on monte sur la passerelle, on le tient, le gouvernail ? » Dante et quelques camarades accompagnaient Raffin, ils entraient dans un café. Raffin, vieilli, le visage empourpré, les veines du cou saillantes, écoutait à peine Barnoin. Il regardait une femme debout, appuyée au comptoir, il disait : « Camarades, je veux pas vous fatiguer, moi, je reste un peu. »

Cette scène revenait là, dans la mémoire close de Dante, sous le bandeau noir. Immobile, somnolent, les mains posées à plat sur la poitrine, Dante rapprend peu à peu à voir, à entendre. Il reconnaît le roulement du premier tramway qui quitte les entrepôts du boulevard Sainte-Agathe, ou, quand il s'éloigne, le bruit de l'eau dans la cour.

— Je te l'ai dit, je me marie.

Antoine s'est assis au pied du lit, et Dante imagine son frère tourné vers lui.

— T'écoute jamais rien. Tu te rappelles Sori ? L'Italien, Rafaele, je t'ai dit, sa sœur.

Giovanna, venue la dernière. Elle aussi enfuie de Turin. Dans les deux petites pièces du boulevard de la Madeleine, elle avait veillé Francesco à sa sortie de l'hôpital. Antoine disait à Rafaele : « Ta sœur, si elle veut… » Ils se mariaient dans un mois.

— Tu te maries, répétait Dante.

Zinoviev, Trotski, et ces rumeurs de foule en fuite dans les rues de Changhai, ou bien ces grandes lettres qu'il collait à l'aube sur les murs, en face de la caserne des chasseurs alpins, avenue des Diables-Bleus : *À bas la guerre du Maroc,* ou bien : *Poincaré misère.* Dante qui croyait s'être emparé du monde.

— Eh oui, je me marie ! Tu viens, j'espère ?

Antoine se lève, il fait quelques pas, il ouvre la porte.

— Et toi, qu'est-ce que tu attends ?

Dante ne dit rien. Il serre les poings. Le monde, il devrait être là, entre les doigts. Mais quand Barnoin entre dans la chambre, qu'il

dit : « Tu sais qu'ils ont voté… », qu'il raconte : « Karenberg, le vieux, Frédéric, il nous a refait son numéro, Trotski, la liberté de parole en U.R.S.S., tu parles ! La liberté, la démocratie, il n'a que ça à la bouche. Les Russes, ils sont au pouvoir, maintenant. Oh, Dante, qu'est-ce que tu as ? Tu m'écoutes ? »

Envie de lui montrer les mains, de dire : « Elles sont vides. »

Dante ne répond pas à Barnoin. Il entend à peine. « À Changhai… mais il va reprendre… » Dante a ouvert les yeux sur ailleurs. Il ose rêver. Suivre l'ombre de cette femme, sa silhouette qu'entoure un halo, il écoute sa voix étouffée. Il croit reconnaître Violette, mais elle porte, comme Denise Raybaud, une robe à trois volants. Elle la lisse, doigts ouverts posés sur les cuisses, là, sur les volants. Dante se réveille au milieu de la nuit, le sexe douloureux. Il voudrait qu'éclate l'image de cette femme, que cesse le mouvement des mains sur la robe. Il faudrait qu'il puisse regarder, reconnaître les meubles, le portrait de la mère au-dessus de la commode, ou bien la photo de l'équipage du *Cavalier,* le jour de l'appareillage, à Toulon, en août 1914. Mais ses yeux ne voient que noir et stries orangées. Il faut accepter de rêver, marcher vers cette femme qui, tout à coup, se met à courir sur le pont du Paillon, ou bien tendre la main à ce gosse brun qui joue sous les arbres fruitiers, se perd entre des plants de tomates et revient chaque nuit. Dante s'imagine que ce gosse c'est Lucien, ou lui, Dante, mais l'enfant, chaque nuit, a un visage inconnu, il dit : « Ciao, pa… Ciao, pa. »

Dante se souvient. Sur le trottoir de la rue de la République, il disait à son père les mêmes mots. Il se réveille. Il est en sueur. Il déplace le bandeau sur les yeux, se lève pour toucher des objets, oublier la femme, l'enfant, s'assurer que la commode existe et que le verre d'eau est là, à portée de main. Il boit. Il parle à mi-voix, pour s'entendre : « Demain, je me rase, je sors, Lucien m'accompagne, je… » Voix, projets, on retrouve pied. Mais la nuit dure. Dante doit s'allonger, ne pas bouger, et les scènes brèves affleurent de nouveau, rêve, souvenir, comme ces taches mordorées à la surface de la mer quand le mazout s'est répandu.

Violette est venue le voir. Elle a tiré la chaise contre le lit.

— Tu fumes ? demande-t-il.

— Tu en veux une ? Mais elles sont douces.

Le claquement sec d'un boîtier, ouvert, fermé. Elle lui prend la main, y glisse une cigarette.

— Je te l'allume ?

Il refuse. Sent la chaleur de la flamme du briquet devant son visage.

— Tu es toujours…, demande-t-il.

— Mannequin ? Fini.

Elle doit croiser les jambes. Ses talons heurtent le bord du lit.

— Tu fais quoi ?

— À la Victorine, aux studios.

— Le cinéma ?

— Un peu.

— Ça va ?

— Oui, oui.

Ils se taisent. Elle ouvre son sac, le ferme.

— Je vais partir, dit-elle.

Et tout à coup les phrases, une poussée dans la poitrine qui oblige Dante à se redresser, à s'appuyer au dossier du lit.

— Tu sais, commence-t-il, tu peux pas vraiment savoir, tu…

Elle recule la chaise, se lève.

— Je ne suis pas venue ici…, dit-elle.

Il saisit la robe, puis son poignet.

— Reste, reste, c'est pas de toi, c'est moi.

Il dit :

— Depuis que tu es partie…

C'est à ce moment-là, il le sait maintenant, alors qu'il parle à Violette, qu'a commencé en lui ce lent travail, cette sensation, parfois, quand il rentrait d'une réunion, d'être un de ces ivrognes que les femmes ont quittés ou qu'elles n'ont jamais rejoints, et qui boivent parce qu'ils sont seuls.

— Depuis que tu es partie…, reprend-il.

Il s'interrompt.

— Tu ne vis pas seule ?

Elle hésite, elle doit répondre d'un mouvement de tête.

— Tu as raison, tu as raison. Mariée ou pas, qu'est-ce que ça change si on n'est pas seul ?

Violette lui prend la main, la serre.

— Tu comprends, dit-il, j'ai les camarades, mais au fond… Devant les yeux de Dante, sous les arbres fruitiers, cet enfant brun qui se retourne : « Ciao, pa », dit-il.

— Antoine se marie, dit Dante.

— Je sais, dit Violette.

Elle a parlé lentement, sa main est restée posée sur celle de Dante.

— Tu vas guérir, ajoute-t-elle.

Cette voix le rassure.

— Oui, dit-il, oui, une semaine ou deux.

Elle se lève, il devine qu'elle se penche vers lui, il sent ses cheveux. Elle l'embrasse.

— Tu te rappelles, dit-il, quand je suis rentrée, en 19 ? C'est toi qui es venue à la gare, la plus petite, tu avais combien ? Seize, presque dix-sept…

Violette l'embrasse de nouveau.

— Et si je me mariais ? dit Dante.

17

Plus tard, presque cinq ans après son mariage avec Dante, au moment où Denise commençait à grossir, qu'elle transformait ses robes, et même celle qu'elle aimait tant, avec ces trois volants, plus tard, Denise se demandait comment elle avait pu, elle qui, comment l'appelait-on ce fils d'une princesse russe ? Boris, Boris Kliouklanski, elle qui avait refusé avec ce Boris… Il venait chaque soir, il arrêtait la voiture devant *Haute Couture,* attendait que Denise ait baissé le rideau de fer, descendait de la voiture et disait : « Je vous conduis ? »

Elle haussait les épaules et partait à pied, traversant la place Masséna, prenant le long du Paillon. Là, un peu avant le pont, Dante Revelli s'était approché.

Elle avait dit, avant même qu'il parle :

— Votre sœur ? Si vous croyez que je la vois, Violette… Quand elle vient à *Haute Couture,* c'est comme cliente. On se dit deux mots… Qu'est-ce qu'on a encore à se dire ?

Violette achetait des vestes de velours de coton brodé, une robe à plis creux avec un nœud de tissu bleu. Elle embrassait Denise avant de sortir du magasin.

— Philippe m'attend. Comment ça va, toi ?

Philippe était appuyé au side-car, une chemise à manches courtes, un foulard de soie dont il rejetait l'une des extrémités dans le dos.

— Tu te maries pas ? demandait Denise.

— Pour quoi faire ?

Le soir, à table, entre le père et la mère, Denise disait :

— Violette, je l'ai vue, elle achète, mais il ne l'épousera pas.

Et la mère :

— Pourquoi veux-tu qu'il épouse ?

Et le père :

— Il a eu ce qu'il voulait, alors ? Mon directeur m'expliquait…

L'histoire, toujours la même, le directeur de la banque. « C'est une banque anglaise, précisait Monsieur Raybaud, la Barclays, les Anglais… »

Denise, dès que le père commençait à parler, s'efforçait de ne pas entendre. « Mon directeur… » Humiliée, elle avait envie de repousser sa chaise avec violence. « Ton directeur, qu'est-ce que tu attends pour être, toi, le directeur. »

Une fois, une seule fois elle avait osé. « Le directeur, le directeur, tu as si peur de lui ? Quoi, un employé c'est rien, rien. Pire qu'un ouvrier… »

Le père, pliant sa serviette, la dépliant, la plaçant dans le tiroir de la table, disait à sa femme : « Tu me donneras ta serviette ? », et elle la lui tendait. Il laissait le tiroir ouvert sans prendre la serviette de Denise, se levait sans regarder sa fille :

— Toi, on verra ce que tu trouveras… Peut-être même pas un employé.

Elle allait, Denise, avec cette malédiction sur les épaules, tentée de monter dans la voiture du Russe, le Prince. Elle le regardait tout en rangeant sur les rayons les boîtes à chapeau, les coupons de tissu. « Ce soir, j'accepte. Après tout, Violette, je suis aussi bien qu'elle. »

Elle passait dans un des salons d'essayage, elle tournait sur elle-même, légère, sur la pointe des pieds, elle imitait la démarche altière des mannequins, celle qu'elle avait vu prendre à Violette ou à Katia Lobanovski.

— Raybaud, mademoiselle Raybaud ?

La voix de la première vendeuse. « Celle-là, quand elle verra », murmurait Denise.

Mais elle se dépêchait.

— Voulez-vous vous occuper de Madame ?

Denise prenait un modèle, elle jetait un coup d'œil vers l'avenue de Verdun. Il était là. Ce soir, ce soir…

Puis, quand elle avait tiré le rideau de fer, qu'elle s'imaginait qu'ils allaient, avec la voiture, passer devant le siège de la Barclays, que le père, le directeur, tous, ils la verraient – « Raybaud, la fille de Raybaud, avec un type, en voiture » – elle baissait la tête, traversait la place Masséna, et, un peu avant le pont sur le Paillon, elle rencontrait Dante Revelli. Plus grand qu'elle, il avait l'air d'un ouvrier endimanché avec ses souliers noirs vernis trop pointus, ce nœud papillon, le col de la chemise serré par une épingle en or.

— Vous portez toujours ça ? demandait-elle.

Il marchait un demi-pas devant elle, légèrement sur le côté, comme s'il voulait la voir de face, et parfois, parce qu'il parlait vite, avec enthousiasme, il s'arrêtait et elle le heurtait. Ils restaient, quelques secondes à peine, immobiles, l'un contre l'autre, Dante se mettant à rire.

— Je parle, je parle, disait-il, je vous saoule.

Vrai. Il l'avait saoulée de paroles, de discours. Il avait à raconter, il était plus vieux, dix ans, ça compte, mais c'était surtout sa façon de parler qui avait surpris Denise. Elle rencontrait son premier diseur de fables.

Les autres, le père – « Mon directeur, ces clients, il les devine, il dit qu'en Angleterre… » La première vendeuse, la mère, tous parlaient le silence. Des mots qui tombaient en poussière, de vieux décors, la même récitation monocorde. « C'est une femme entretenue, elle est avec un type. » Ou bien l'argent. « Ils ont de l'argent ? » « Il n'a pas d'argent. » L'argent, Denise voulait sentir, toucher, et, en même temps, le mot lui donnait envie de vomir, comme la première fois, quand le sang avait coulé de son sexe. C'était poisseux, l'odeur était forte, Denise devait se retenir pour ne pas porter sa culotte tachée au visage, renifler. Elle avait eu un mouvement de répulsion. Chaque fois qu'elle les entendait, le père, la mère, « l'argent », elle était fascinée, dégoûtée. Ils échangeaient le mot comme si, bouche contre bouche, ils avaient fait glisser d'une langue à l'autre de la bouillie.

— L'argent, murmurait parfois Denise, l'argent, vous ne parlez que de ça.

Ils entendaient.

— Tu verras, disait le père, si tu as des enfants, un loyer, et si ton mari…

— Laisse-la d'abord se marier.

Ça, c'était la mère. Un autre de leurs mots. « Mariage. » À eux, aux voisins de la rue Barla, un couple, les Beltrandi, tous les deux employés au Comptoir d'escompte, place Masséna.

— Alors, elle se marie, votre fille ? Eh, tu as quel âge ? Vingt-quatre, vingt-cinq, non ? Tu ne vas pas fêter Catherinette, une belle fille comme toi ?

— Ah, elle est difficile, ma fille !

— S'il a de l'argent, on s'aime toujours, ajoutait en riant Madame Beltrandi.

— Elle est difficile.

Denise voulait leur échapper, mais seule, comment trouver la force ? Elle sentait bien qu'ils l'avaient nouée, qu'elle n'oserait sourire, le soir, à Boris, ou bien, comme Violette, marcher sur l'estrade, tourner devant ces dames pour que la longue robe à traîne s'évase, queue de paon qui fait la roue. D'où leur venait cette force, aux Revelli ? Cet enthousiasme dont elle était privée et qu'elle retrouvait chez Dante ?

— Je parle, je parle, répétait-il.

Ils arrivaient au coin de la rue Barla et de la rue de la République.

— Déjà ? Je me suis pas rendu compte, s'exclamait Denise.

Il riait, Dante.

— Je viens demain, un peu plus loin.

Elle se reprenait, elle faisait non, elle ne lui tendait pas la main, mais il l'attendait le jour suivant, près de la place Masséna. Quand elle l'apercevait avec ce costume qu'elle trouvait voyant, tissu clair, prince-de-Galles, elle avait envie de changer de trottoir ou bien de prendre par le boulevard des Italiens, sur l'autre rive du Paillon, et puis… Et puis, elle se trouvait à sa hauteur.

— Alors, cette journée ? demandait-il.

— Quoi, cette journée ? Toujours pareil, vous savez…

Elle était énervée, agressive, la chaleur dans le magasin, les clientes, rester debout aussi, alors que la boutique était vide, mais, n'est-ce pas ? une vendeuse, ça ne s'assoit pas, ça s'appuie au comptoir quand mademoiselle la Première a le dos tourné, qu'elle parle à la caissière.

— Pareil ? Mais non, vous avez l'air de vous ennuyer. Pas possible. Tenez, je vous raconte.

Mots frais, juteux, comme ces melons qu'on faisait tremper dans l'eau pour qu'ils ne prennent pas la chaleur, et l'on mordait dans la

tranche, ouverte comme une bouche. Celle de Dante qui parlait une langue différente et vive, jamais entendue. Il touchait d'un mot, un platane, l'eau croupie du Paillon, ou bien ce soldat qui passait et ce charretier qui, debout, enroulait autour de sa taille une large ceinture de flanelle grise. Une fable naissait. Le galet devenait falaise et des hommes poussaient vers l'à-pic des chevaux sauvages.

— C'est comme ça qu'on chassait avant, continuait Dante, et là – il montrait le rocher du château – là, où ils ont creusé le monument aux morts…

Il s'immobilisait, elle le heurtait.

— Votre père, demandait-il, il a fait la guerre ? Qu'est-ce qu'il en pense ?

Qui pensait, autour d'elle ? Elle haussait les épaules, elle faisait une moue.

— Il pense bien quelque chose ? interrogeait encore Dante.

Comme elle se taisait, s'écartant de lui, recommençant à marcher, il la prenait par l'avant-bras, et elle ne se dégageait pas.

— Vous savez, il faut penser quelque chose, sinon, qu'est-ce qu'on est ? Des animaux, des machines. Même pas. Parce que les machines, vous connaissez l'électricité ? Les machines, c'est plus parfait que nous si on pense pas.

Ils avaient ça, Violette et Dante, et peut-être aussi les autres Revelli, l'enthousiasme, la force, et Denise ne bougeait pas le bras. Les doigts de Dante, quand il parlait plus vite, plus fort, se serraient, et c'est comme s'il utilisait une autre voix, silencieuse, celle-là, mais tout aussi pressante.

Plus tard, alors qu'elle avait du mal à se reconnaître, quand elle se regardait dans le miroir, parce que – et pourtant elle n'était enceinte que depuis quatre mois – ses seins, son ventre avaient gonflé, qu'elle ne travaillait plus, qu'elle allait d'une pièce à l'autre dans l'appartement qu'ils avaient loué, au-dessus de l'appartement des Revelli où habitaient encore le père, Louise, Lucien ; qu'elle mordait dans une prune blanche, ou bien qu'elle se faisait une tasse de lait sucré avec du miel, Denise se demandait comment elle avait pu épouser Dante, un ouvrier, alors que ce Russe, même après le mariage, venait tous les soirs devant *Haute Couture*. Dante l'avait saoulée de paroles, il avait enjolivé, et elle avait suivi ce joueur de mots. Ça n'avait pas duré longtemps, le charme. L'eau glacée du jour le jour avait suffi. Mais comment changer ? Elle était noyée. Les

autres, le père, la mère, qu'elle allait voir rue Barla – « C'est la porte à côté. Tu viendras ? », disait la mère en insistant – la tiraient vers le fond.

— On te l'avait dit. Tu voulais n'en faire qu'à ta tête, disait le père.

— Elle est mariée. Dante…, interrompait la mère.

Denise était assise entre eux, la table desservie. Dante assurait la permanence du dimanche à l'Hôtel Impérial.

— Des comme ce Revelli, disait le père, elle n'avait qu'à siffler.

Elle se cognait contre eux, leurs mots aigus, leurs silences.

— Ils ont de l'argent ?

— Elle est mariée, répétait la mère, et il travaille. Il gagne bien, Dante, non ?

— Il travaille, oui, reprenait le père, mais avec ses idées… Parce qu'il fait de la politique. Ça, tu le savais ?

Denise avait envie d'être grossière avec eux, de claquer la porte, de ne plus jamais revenir.

Le soir, quand Dante rentrait, tard, le plus souvent, une réunion qui se prolongeait, ou une panne à l'hôtel, elle avait déjà dîné, elle ne le regardait pas, honteuse d'avoir accepté qu'ils parlent de lui, coupable de les avoir écoutés.

— Tu as dîné ? demandait-il.

Il avait les mains encore noires de graisse de machine, il s'approchait d'elle. Elle sentait cette odeur d'huile chaude et de mazout. Elle s'écartait. Il essayait de l'enlacer, mais elle se dérobait, retardant l'instant où il lui faudrait admettre, au centre d'elle, qu'il était son mari, homme, et qu'il savait aussi lui faire perdre le souffle et oublier qu'il portait un bleu de travail taché de graisse.

Après, lorsque, couché sur le dos, Dante riait, qu'il mettait les mains sur la nuque, et que, les bras ainsi écartés, il la touchait du coude, elle se recroquevillait :

— Pousse-toi, disait-elle.

Il continuait à rire, il tentait de frotter l'une de ses jambes contre la sienne, mais elle la retirait.

— Denise, écoute-moi.

Il se tournait vers elle, il allait commencer à parler, et il aurait raison. Il dirait : « Laisse-toi aller, on est pas bien ? Dis-moi, tu veux quelque chose ? »

Elle l'interrompait après les premiers mots :

— Je veux dormir, tais-toi.

Mais c'était lui qui s'endormait d'abord, et cela faisait aussi partie du réquisitoire qu'elle dressait contre lui avec violence, parce que la nuit est longue, qu'il faut bien trouver des pensées, et qu'on prend celles qui sont là, toutes prêtes dans la tête.

Lui, il profitait d'elle, elle qui aurait pu avec l'un ou l'autre, le Russe, ce Boris Kliouklanski – « Ah, celui-là, pour vous, qu'est-ce qu'il aurait fait ! » disait la caissière. Et des comme Dante, il suffisait de siffler.

Elle, qu'est-ce qu'elle avait gagné de plus ? Un mari. On l'appelait Madame Revelli à *Haute Couture,* et Denise, quand elle s'adressait à la première, insistait : « Mademoiselle. » Ça, elle ne l'était plus. Mais après, après ? Quatre ans elle avait continué à *Haute Couture.*

En sortant du magasin, au lieu de prendre son temps, il fallait qu'elle se dépêche, qu'elle achète chez Millo l'épicier de quoi faire le repas du soir. Dante rentrait, s'asseyait parfois sans même se laver les mains, il commençait à raconter. « Tu comprends, avec la crise, Hollenstein, il veut en foutre dehors. Nous, pas question. Il n'a qu'à réduire ses bénéfices. Pas de licenciements. On n'acceptera pas. »

— C'est toi qu'on va licencier, disait-elle.

Il semblait ne pas l'entendre, continuant à parler, expliquant, et, souvent, alors qu'elle lui tournait le dos, elle était prise par cette voix, elle comprenait, elle se laissait convaincre. Pourquoi toujours les riches ?

— Ces femmes que tu voyais à *Haute Couture,* tu les vaux pas ? Pourquoi tu accepterais de les servir ? Pourquoi toujours les mêmes ? Tu as le droit… Viens demain. Raffin, Barel, ils parlent contre la vie chère, au Palais des fêtes. Viens.

Elle lui faisait face tout à coup :

— Moi, à tes réunions ?

Deux ou trois fois il l'avait entraînée. Des hommes seulement, et, s'il y avait des femmes, elles parlaient comme des hommes. Elles leur ressemblaient. Depuis, elle refusait, elle se révoltait.

— Tu mets ta politique partout, disait-elle brusquement. Ces clientes, elles ont des hommes qui gagnent assez pour leur payer ce qu'elles veulent, l'argent…

Ce mot l'arrêtait. Dante se levait :

— Il te manque quelque chose ? disait-il.

— Ta politique partout… Tu veux toujours avoir raison.

Elle claquait la porte. Elle s'en voulait d'employer ce mot sale, l'argent, d'être injuste. Chaque fin de mois il lui donnait l'argent. Elle, qui achetait ce qu'elle voulait. Mais il avait trop, Dante. Trop d'assurance, trop souvent raison, et elle, qu'est-ce qui lui restait ? Il trouvait les repas faits, elle était là à l'attendre, elle, avec son corps, et il entrait en elle. « Je te dompte, hein ? disait-il parfois en riant, je te dompte. »

Non.

Il avait trop de choses à lui. Les camarades qui venaient, Barnoin, ou ce fils de baron russe, Karenberg. Celui-là encore, la politique, il pouvait en faire, puisque son père était riche. Mais Dante, avec quoi il se payait la politique ? Pourquoi, lui, il avait le droit d'avoir ces plaisirs en plus ? Il avait déjà le métier qu'il aimait, cette électricité dont, certains soirs, il lui parlait. « La panne, tu vois, je me suis dit, je la répare en vingt minutes, et je l'ai eue. » Et les souvenirs aussi, les pays d'au delà de la mer qu'elle ne verrait jamais, les souks, les îles, le Bosphore et cette mer Noire qui revenait toujours, comme le grand moment de la guerre, de la vie. Et elle, est-ce qu'elle avait eu de grands moments ?

Pour moi quoi ? Etre sa femme.

Alors, parce que, à la fin, c'était insupportable de le voir avec tout ça pour lui, et elle rien, Denise, lambeau par lambeau, essaya d'arracher la politique du corps de Dante Revelli.

Seule, elle n'y serait pas parvenue. Mais, en octobre 1931, déjà un temps d'hiver, les eaux du Paillon, brunes, hautes, avec ces pluies qui, depuis septembre, ne cessaient que pour laisser la place à un vent froid coulant de la montagne, et Dante et Denise rentraient à pied, un soir de cet octobre-là… Lui s'arrêtait sous les arcades de la place de la République, il allumait une cigarette, elle continuait seule, et quand il la rejoignait, il disait :

— Ce film, tu l'as aimé ?

Elle avait pleuré, se mordant les lèvres, elle avait ri, mais c'était Dante qui avait insisté pour qu'ils sortent.

— Tu sais, Charlot, dans ce film…

Denise haussait les épaules, bougonnait.

— Ces histoires, disait-elle, ça te plaît ? Moi…

Elle avait honte de ne pas dire : « J'ai pleuré, j'ai ri. » Il la prenait par le bras, murmurant, et il tentait de l'embrasser dans le cou :

— Toi, quand c'est moi, quand c'est mes idées, même si tu aimes, il faut que tu…

Elle se dégageait, montait devant lui dans l'escalier, devait attendre qu'il ouvre la porte, et quand il était dans le couloir, elle lançait sans le regarder :

— S'ils te mettent à la porte de l'hôtel, pour tes idées, avec moi enceinte, bravo ! On ira revoir *les Lumières de la ville*.

Et elle avait jeté ses chaussures dans un coin de la chambre, heureuse et triste parce qu'il ne savait que répéter :

— Enceinte, enceinte…

Elle pressentait qu'elle venait de s'emparer d'un pouvoir inconnu, peut-être sans limite, et qu'elle allait exercer autant qu'elle vivrait, elle, elle seule.

— Réfléchis maintenant avant de parler, dit-elle encore.

Et Dante se taisait.

Aux Actualités, avant le film, ils avaient montré les files de chômeurs à Paris, les locomotives qu'on détruisait à coups de masse dans les entrepôts de Chicago, et des hommes encore, là-bas, dans ces villes aux rues sans arbres, les mains dans les poches de leur pardessus, des hommes habillés comme des riches, avec un chapeau de feutre, et qui avaient faim.

Antoine était venu dîner, un soir, avec Giovanna, des tresses blondes comme on n'en portait plus, ramenées sur le devant.

— Pourquoi vous vous coiffez comme ça ? demandait Denise. Ça vous irait mieux, la permanente.

— On dirait une Russe, disait Dante, ça lui va bien.

— Les Russes, les Russes, s'exclamait Denise, qu'est-ce qu'ils ont ? Ils sont comme les autres, en pire.

Denise, cet amour de la Russie qu'ils avaient, Dante, Barnoin, Karenberg, elle ne le comprenait pas.

— Mais allez vivre là-bas ! disait-elle. Vous verrez, on meurt de faim… Hier, le journal…

Mais ils riaient. Ils croyaient tout savoir. Ils expliquaient tout. Barnoin donnait à Denise une brochure écrite par Barel, leur grand homme, un instituteur qui revenait d'un voyage en U.R.S.S. *À Moscou ! À Moscou !* c'était le titre. « Lisez, lisez, je vous la donne, disait Barnoin. Lisez seulement la préface, c'est Barbusse, l'écrivain. Vous savez ce qu'il dit ? Que là-bas c'est un autre monde, il le dit. »

Denise haussait les épaules. Elle n'avait pas besoin de lire. Quand ils parlaient de ce qui allait arriver, dans l'avenir, en Russie, ici, quand leurs idées auraient triomphé, que cette Révolution dont ils rêvaient se serait produite, elle était sûre qu'ils se trompaient,

qu'ils étaient des naïfs, des enfants. Elle comptabilisait leurs erreurs, comme ça, sans le vouloir même, mais *le Petit Niçois* racontait qu'on avait chassé Trotski, un de leurs chefs, et il disait que là-bas, en Russie, c'était la dictature d'un homme seul.

— Ils sont comme les autres, les Russes. Seulement, vous avez besoin de croire pour marcher, voilà !

— Toi..., commençait Dante.

— Quoi, moi ?

Elle lui faisait face, prête à l'affronter, mais Antoine les interrompait, parlait des chantiers qui fermaient à l'entrée de l'hiver, des ouvriers qu'on mettait en chômage.

— Rafaele, le frère de Giovanna, ils ont commencé par eux, les Italiens. Il cherche depuis trois semaines. Rien. Rien.

— À l'hôtel, disait Dante, on a pu empêcher...

— Pour le moment, coupait Denise. Pour le moment ils vous ont gardés, mais attends qu'il y ait moins de clients. Et mon père, à la banque, on le dit, les Anglais, cette année, ils restent chez eux.

Elle servait le ragoût de mouton avec des courgettes, paraissait se désintéresser de leur conversation.

— À l'hôtel, reprenait alors Dante, Hollenstein, il a compris, on est un bloc.

Denise, debout devant le réchaud, se retournait.

— Il commencera par toi. Les autres, ils te regarderont partir, trop contents de rester.

— Quand on est un bon ouvrier..., commençait Antoine.

— C'est ce que je dis.

Denise s'interrompait, portait les mains à son cou, s'adressait à Giovanna :

— Depuis, j'ai envie de vomir.

Dante lui tendait un verre d'eau.

— Ça me prend le matin, continuait Denise, et juste avant de manger... Les odeurs... Il paraît que ça dure un mois ou deux !

Elle s'asseyait, cependant qu'ils la regardaient, qu'ils l'écoutaient. Elle commençait à manger, il fallait qu'elle mange beaucoup, maintenant, qu'elle prenne pour lui qui devait commencer à dévorer dedans.

— S'il n'avait pas ces idées, disait-elle en regardant Dante, s'il ne se mettait pas en avant. On peut avoir des idées, mais alors, surtout maintenant, avec tout ça...

Sa voix était assurée, ample. Tout ça, c'étaient la crise, les réunions de chômeurs au Palais des Fêtes, et quand ils voulaient manifester dans l'avenue de la Victoire, la police, pèlerines levées, les forçait à reculer ; c'étaient les affichettes qui barraient les vitrines des magasins : *Achetez français !*

Lucien, qui s'occupait maintenant de l'épicerie de ses grands-parents Millo, disait : « Y a plus d'argent. Les gens hésitent, ils prennent un demi-kilo… »

Tout ça, c'était l'enfant qu'elle portait. Et le pouvoir qu'il lui donnait.

Quand Dante s'approchait d'elle et qu'il voulait, Denise repoussait sa main, son corps :

— Si tu crois que j'ai envie, disait-elle.

Et peu à peu, vraiment, au cours de l'hiver 32, elle perdit le désir, comme si elle voulait oublier que c'était du désir et de Dante que l'enfant avait surgi. Maintenant qu'il était en elle, accepter Dante encore, c'était comme si un homme, un étranger avait voulu prendre à l'enfant une place qui n'était qu'à lui, pour lui, dans son ventre à elle. Ou le salir, ou le blesser.

Parfois, parce que Dante devenait pressant, et que cela faisait longtemps qu'elle se refusait, Denise laissait Dante s'enfoncer en elle. Mais elle ne perdait plus le souffle. Elle était d'abord passive, elle se sentait lourde, plus grasse, et elle l'était devenue, pour protéger l'enfant, prévoir pour lui des réserves de nourriture, et aussi se défendre, elle, contre les vibrations du désir, les étouffer. Pourtant, au bout d'un moment elle les sentait, comme une ondulation venant du fond et qui allait bouleverser la surface, s'accorder aux mouvements de Dante, l'entraîner. Elle résistait, elle avait peur, là, où était l'enfant. Elle allait, si elle se laissait emporter, être comme avant, sans rien, dépossédée de ce qui n'était qu'à elle. Elle disait, tout à coup nerveuse, hostile : « Assez, assez. » Dante s'arrêtait brusquement. Elle devinait son inquiétude :

— Tu me fais mal, disait-elle.

Il la quittait, s'asseyait sur le bord du lit, puis, sans un mot, se couchait sur le côté et s'endormait. D'autres fois, rageusement, il la serrait contre lui, la main sous le dos, et quand il s'écartait d'elle, elle se tournait, hostile.

— Tu es un animal, disait-elle. Tu es brutal. Un ouvrier.

Mais, au fur et à mesure que les mois passaient, qu'elle grossissait, elle eut plus d'autorité, Dante devenait plus timide.

— Tu veux bien ? demandait-il.

Et, souveraine, elle lui accordait cette faveur.

De la nuit, elle étendit son pouvoir au jour.

En février 1932, Jean Karenberg vint les voir, un dimanche. Elle ne savait comment agir avec lui. Il avait les mains, les chemises d'un homme riche, de ceux qui, comme Philippe, l'ami de Violette, ou comme le directeur de la Barclays, savent s'habiller. Jean Karenberg s'asseyait dans leur cuisine. Elle le regardait boire le café qu'elle avait servi, s'excusant de ne pouvoir mieux le recevoir, mais ils avaient transformé la petite salle à manger en chambre pour l'enfant qui allait naître.

— Laisse, disait Dante. Karenberg, c'est un camarade, et il ne se formalise pas.

— Quand même, s'il m'avait prévenue, disait-elle à Karenberg.

Jean levait la main pour l'interrompre :

— C'est très bien, très bien.

Elle lui trouvait un air supérieur avec ses lunettes rondes, ces cheveux blonds soigneusement peignés, tirés en arrière, comme collés sur le crâne. Il répétait un geste, la main sur la nuque, et elle vit au coude de sa veste sport, toute simple, d'un tissu couleur feuille-morte, sûrement anglais, la pièce de cuir fauve. L'élégance. Elle eut une bouffée de colère contre Dante.

— Il ne me prévient jamais, répéta-t-elle.

— Je vous assure, c'est très bien, dit Jean Karenberg. Mais si vous avez encore une tasse de café… J'ai très peu dormi.

Le sans-gêne des riches. Ça, un camarade ? Dante, un naïf qu'on utilisait. Il en fallait. Tout en préparant le café, Denise enlevait son tablier, défroissait sa jupe, observait Karenberg. Une dizaine d'années de moins que Dante, le même âge qu'elle, elle qui trouvait ce Boris Kliouklanski trop vieux, qu'est-ce qu'il avait ? L'âge de Dante, quarante ans, et il savait s'habiller.

— C'est pour bientôt ? demanda Karenberg.

Elle eut honte de son ventre. Sans doute rougissait-elle. C'est comme si Karenberg avait été là, au bord du lit, quand elle avait soulevé sa chemise de nuit pour que Dante…

Cet enfant qu'elle allait avoir, ce fils, il fallait qu'ils l'envient tous, Philippe, Boris, ce Karenberg, le directeur de la banque Barclays, qu'ils le regardent tous.

— Pour bientôt, répondit-elle, en mai.

Quand, le soir, Dante lui dit qu'ils voulaient faire de lui l'un des candidats aux élections de mai 1932, qu'il avait accepté, que ce n'était pas la première fois, qu'il était connu, que…, elle se leva d'un bond, découvrant en elle une violence qu'elle ignorait, de la haine même, des cris. Elle brandissait ses mains, elle s'approchait de Dante, elle lui jetait au visage :

— Mais tu es fou ! Pourquoi tu t'es marié, alors ? Un homme comme toi, ça doit rester seul. Pas avec une femme, un enfant.

Il disait :

— Il y en a d'autres.

Elle marchait dans la chambre, elle était en sueur :

— Si tu fais ça…, commençait-elle.

Les gens qui allaient lire ce nom – le sien, maintenant – Revelli, sur les affiches, Revelli, le nom qu'allait porter le fils, comme si Dante avait voulu déjà, avant qu'il naisse, le lui prendre, le ligoter, comme elle avait été ligotée d'une autre manière.

— Je te jure…, dit-elle.

Elle revint vers Dante, alluma pour qu'il la vît, qu'il sût qu'elle était prête, parce que là, toute leur vie, à elle, au fils, se jouait :

— Je te jure, répéta-t-elle, penchée vers lui, si tu fais ça, je me tue !

Elle éteignit. Calmée tout à coup. Sûre d'avoir gagné. Et elle s'endormit.

18

Ce jour-là, assise au bout de la table recouverte d'une nappe blanche, Violette Revelli, sut que le temps avait passé, qu'elle pouvait bien les aimer, se souvenir, mais qu'elle ne serait plus jamais comme eux, ceux de sa famille.

— Tu prends pas de pain ? demandait Vincente.

Le père était assis à la droite de Violette, il lui tendait une tranche de pain qu'elle refusait d'un mouvement de la tête, en souriant. Elle sentait le regard de tous les autres, de ce monsieur Raybaud qui lui faisait face, à l'autre bout de la table, et qu'elle s'était mise à haïr dès qu'elle l'avait vu. Cette façon de la dévisager, de détourner les yeux quand elle surprenait son regard.

— Tu ne manges rien, disait Denise, tu veux…

Heureusement, Roland criait dans le berceau, derrière la chaise de sa mère, et Denise se levait, prenait Roland dans ses bras, le berçait, disait, lui montrant Violette :

— Ta marraine, elle ne mange rien.

— Il faut qu'elle boive, alors, ajoutait Barnoin.

Mais le verre de Violette était encore plein. Barnoin s'exclamait. Elle devait dire :

— Je ne suis pas très bien aujourd'hui.

Cette nervosité depuis le matin, ces cheveux qu'elle n'arrivait pas à coiffer, la robe qu'elle ne savait pas choisir. « Qu'est-ce que je mets ? » Elle les jetait sur le lit. L'une trop ceci, l'autre qui n'allait pas pour un baptême, finalement, elle avait choisi une vieille robe dans laquelle elle se sentait mal à l'aise. Philippe l'accompagnait jusqu'au garage :

— Tu es déguisée, disait-il en riant.

Elle lui en voulait de cette remarque, parce qu'elle était juste.

Pour les rencontrer, elle se masquait toujours, comme si elle avait eu peur de leur regard. Elle les voyait rapidement, elle ne répondait pas à leurs questions, elle parlait, racontait, les faisait rire. « Merani, le fils, bien sûr, Charles, il m'a fait la cour. Ça n'a pas duré longtemps. On dirait un veau, il a la peau rose… Alors, il sort avec Mafalda, la fille de l'oncle Carlo. On dit qu'ils vont se marier. Les Merani, ils ont besoin des Revelli, depuis… »

Elle restait debout dans la cuisine, refusant de s'asseoir. « Je vais partir », disait-elle. Elle posait sur la table un cadeau, du tabac pour le père, une jupe pour Louise, ou bien la montre le jour que Lucien avait eu dix-sept ans. Ils étaient gênés : « Tu n'aurais pas dû, Violette. » Elle se protégeait d'eux ainsi, plaçant devant elle ces objets qu'elle offrait, qui les empêchaient de l'atteindre. Elle disait : « Je n'ai pas arrêté le moteur, il faut que je parte. » Ils l'accompagnaient jusqu'à la rue.

— Tu reviens quand ? demandait Vincente.

— Je ne sais pas. Bientôt, pa.

Il lui tenait la portière, une voisine était à la fenêtre.

Violette embrassait encore son père, puis elle démarrait rapidement, roulant vite jusqu'à la Promenade des Anglais comme si elle avait craint qu'ils ne l'appellent, qu'ils ne la retiennent. Et elle étouffait, là-bas, dans le petit appartement de son enfance, rue de la République. Elle montait en courant les marches du Palais de la Méditerranée, ou bien traversait les salles du casino de la Jetée-

Promenade, ou bien encore s'attardait dans le hall de l'Hôtel Impérial, retrouvait des copains de la Victorine, Rex, le patron, qui l'embrassait, disait avec son accent américain :

— Tu es toujours en retard quand tu viens me voir, comment veux-tu que je me souvienne de toi ?

On parlait du prochain film, et Philippe prenait Violette par l'épaule ou la taille, il chuchotait :

— Qu'est-ce que tu as ? Triste ?

Elle l'était. Cela tombait sur elle chaque fois qu'elle les avait vus, quittés, qu'elle avait cru d'abord se libérer, joyeuse, et Rex ou Philippe l'avait vue arriver, essoufflée, pressée de les rejoindre, semblait-il. Puis, après quelques phrases, un verre, elle cessait de parler, se laissant aller en arrière, se désintéressant, et Philippe, attentif, répétait : « Qu'est-ce que tu as ? »

Elle avait envie de retourner là-bas, avec eux, comme autrefois, s'asseoir à table, dîner d'une soupe épaisse, d'un morceau de pain et de fromage, entendre le père qui, parce que la soupe était trop chaude, aspirait, faisant un bruit fort avec ses lèvres, à chaque cuillerée avalée. Elle était prise de remords au souvenir de sa brève visite. Elle leur avait à peine parlé, elle n'avait pas vu Dante, Denise qui venait d'accoucher, et pourtant il suffisait de monter un étage. Roland, leur fils, Violette ne l'avait aperçu que quelques minutes.

Elle était là, avec Rex, Katia Lobanovski, Philippe, et peut-être était-ce ces chants du Sud, cette trompette, l'air des blues, elle se sentait coupable de leur donner toutes ces heures, sa vie, à ces copains, et même à Philippe qu'elle aimait bien.

Parfois, elle se levait, elle disait : « Je reviens dans une demi-heure. » Rex secouait la tête, faisait mine de la retenir. « Les Mystères de Violette, disait-il, les Surprises de Violette, premier épisode. »

Elle embrassait Philippe.

— Je reviens, répétait-elle. Tu m'attends ?

Il sortait avec elle :

— Quelque chose ? interrogeait-il.

Elle mentait :

— Mon père, disait-elle, un mois que je ne le vois pas.

De nouveau elle conduisait vite, mais, au fur et à mesure qu'elle approchait de la rue de la République, et déjà quand elle atteignait le port, elle ne savait plus pourquoi elle voulait les revoir. Il faudrait inventer une excuse. De nouveau se déguiser. Elle s'arrêtait devant

le porche, montait en courant, sonnait. Ce pas traînant dans le couloir, elle s'énervait d'émotion et de colère. « Oh ! disait le père en la voyant. C'est toi ? » Cette façon qu'il avait, à la maison, d'être, semblait-il, habillé de loques, un vieux pantalon trop large, qu'il boutonnait mal, une chemise rapiécée, un uniforme de pauvreté et de vieillesse. Elle lui avait offert une robe de chambre, un costume.

— Celui que tu as, expliquait-elle, tu le mettras tous les jours, le neuf, tu le garderas pour le dimanche, non ?

— Moi, à mon âge, disait-il, j'ai pas l'habitude.

Il soupesait la robe de chambre :

— C'est beau. Ça t'ennuie si je la donne à Lucien, ou à Antoine ? Ça leur va, tu sais ?

Elle n'entrait pas. Le père était dans l'ombre. Seule la lumière venue de la cuisine éclairait une partie du couloir. Ils n'allumaient jamais, économes, avares, et l'électricité n'avait rien changé à leurs habitudes. Louise sortait de la cuisine. « Qui es ? » « Es Viouletta », répondait le père. « Viouletta ? » Entre eux, ils parlaient niçois.

— J'ai cru..., commençait Violette. Mais je viens de le retrouver, ce foulard.

Elle tenait son foulard :

— Je le cherchais. Bien, je m'en vais.

— Tu rentres même pas ?

— Mais non, je n'ai pas que ça à faire, rentrer, venir, revenir...

— Tu as pas mangé, commençait Louise, tu veux que je...

Violette interrompait sa sœur, les quittait, reprenait la voiture.

Manger. Elle haussait les épaules. Ils donnaient aux repas une importance, comme s'ils avaient peur de mourir de faim. Il fallait manger, préparer les plats longuement, gratins, farcis, civet, ravioli, la vie passait à cuisiner. Avec Philippe, au contraire, une tranche de jambon, un œuf, un fruit, on mangeait sur un coin de table. Ou alors le restaurant. Mais jamais ces grandes ripailles, comme ce repas, pour le baptême de Roland... Et comment Violette aurait-elle pu refuser l'invitation, puisqu'elle avait voulu être la marraine, pour Dante, et Denise aussi.

Maintenant, elle était assise au bout de la table, avec en face d'elle le père de Denise, et ils s'étonnaient tous qu'elle mange et boive si peu. Ses refus – elle ne reprenait pas de pâtes, même pas un morceau de lapin – elle voyait bien que Denise et même Dante les ressentaient comme une humiliation, alors qu'elle expliquait :

— Je ne suis pas très bien. Hier soir...

Elle racontait, s'animait, comme cela ils ne verraient que ses lèvres et les anecdotes qu'elle faisait surgir. Elle avait été invitée avec Philippe au Palais de la Méditerranée, elle avait vu le nouveau maire, Jean Médecin. « Il parle niçois, disait-elle, et on a comme ça, quelques minutes, parlé tous les deux. »

— Il y a plusieurs sortes de niçois – Monsieur Raybaud l'interrompait – un niçois pur, le vrai, et puis le niçois qu'on parle dans la rue, que les Italiens ont déformé, et ça, c'est pas le vrai. Médecin, lui, je le connais, il parle le vrai.

Il regardait sa femme, sa fille, il hésitait :

— Entre les Italiens et les Niçois, il y a une différence. Nous, les Raybaud, comme Médecin, on est niçois depuis toujours.

Antoine secouait la tête, soupirait, se penchait en avant :

— Niçois, Italiens, mais vous parlez sérieusement, monsieur Raybaud ? Vous y croyez à ce que vous dites ?

Madame Raybaud prenait le poignet de son mari, Lebrun se mettait à rire :

— Pour moi, commençait-il, mais je suis de Lille…

Violette les regardait, Giovanna, la femme d'Antoine, silencieuse, se retournant pour surveiller son fils Edmond, un gosse blond qui lui ressemblait et qui avait déjà quitté la table, Barnoin, dont Violette évitait les yeux. Il l'observait avec insistance, provocant, même, et elle connaissait ce regard des hommes sur elle. Pas mariée, trente ans, bonne à prendre pour une nuit ou une heure. Barnoin, lui aussi, donc, comme les autres, ceux qu'il dénonçait, « bourgeois, capitalistes, richards ». Comme tous ceux qu'elle côtoyait aux studios de la Victorine, qui l'arrêtaient dans un couloir : « Qu'est-ce que vous faites pour le week-end ? Je monte à Peïra-Cava. Vous avez déjà fait du ski ? Extraordinaire, on ne peut plus oublier, vous verrez. »

— Je passe mes week-ends avec Philippe Roux, répondait-elle, agressive.

Ils s'excusaient, ou bien, méprisants :

— Le cameraman ?

Et quelques-uns, qu'elle avait envie de gifler, mais elle se contentait de leur tourner le dos :

— Vous valez mieux que ça.

Barnoin, lui aussi. Il n'y avait que cet Italien, à la gauche de Violette, qui se désintéressait du repas, de la conversation, de Violette aussi, et elle était un peu dépitée, parce qu'elle aimait qu'on

la remarque. « C'est mon beau-frère, avait dit Antoine, en présentant l'italien, Rafaele Sori. »

Rafaele avait souri, puis commencé d'interroger le père de Violette, posant des questions précises :

— Racontez-moi. Comment c'était, Nice, quand vous êtes arrivé ? En 88, vous disiez ? Le travail ?

Vincente, d'abord d'une voix hésitante, puis parlant plus vite, expliquait : « On allait le matin, tous les trois, mes deux frères, Carlo, Luigi et moi. On s'asseyait sur la place Garibaldi, on attendait l'embauche, et si quelqu'un venait, on avait du travail, s'il voulait bien de nous. Ça, c'est surtout Carlo qui l'a connu. Moi et Luigi, on a été chez Merani, le député. »

— Vous étiez domestique ? interrogeait Monsieur Raybaud, à l'autre bout de la table.

Vincente levait la tête, le regardait longuement :

— Si on veut, disait-il, domestique, oui, et Lisa, c'était la bonne, domestique aussi, hein ? Mais nos enfants, y a plus personne qui l'est.

Il baissait la tête. Silence autour de la table.

— Ce petit Roland, disait Madame Raybaud, en prenant le fils de Dante et de Denise dans les bras, qu'est-ce qu'il fera, lui, plus tard, qu'est-ce qu'il fera ?

Elle lui chatouillait le menton, elle écartait la dentelle blanche du cou, elle s'inquiétait : « J'ai peur qu'il ait chaud ? »

— Ni domestique ni ouvrier, dit Denise. Employé non plus.

Elle prenait Roland des bras de Madame Raybaud, elle s'éloignait de la table en embrassant son fils :

— Bien mieux, disait-elle, il sera bien mieux.

— D'ici là…

Barnoin avait un geste d'insouciance, il se balançait sur sa chaise, regardait Violette, Denise :

— D'ici là, ajoutait-il, mieux, ça voudra dire autre chose que mieux aujourd'hui. Ce ne seront plus les mêmes qui feront la loi, croyez-moi. Avec la crise, le capitalisme…

— Vous…

Denise revenait vers la table, berçant Roland, le tenant contre elle serré, le dissimulant presque entre ses bras.

— Vous, continuait-elle, votre politique, c'est fini, vous savez, avec Dante, fini. Je veux pas qu'il gâche notre vie. Tant qu'il était seul…

Violette ne l'écoutait plus. Elle en voulait à Dante, de ce visage qu'il baissait, de cette lassitude qu'on devinait, elle se souvenait de Dante, marin maigre et vif qui, un matin de novembre 1919, les yeux enfoncés dans les orbites, scintillants de paludisme et de colère, lui avait dit : « Ça commence, ça va venir. » Elle revoyait Dante rentrant le soir, la gorge prise, la voix éraillée d'avoir trop parlé. Il l'avait irritée par son aveuglement, ses certitudes, mais, aujourd'hui, elle était humiliée qu'il se laisse ainsi déposséder de ce qui avait été, avec tant de force et si longtemps, le ressort de sa vie. Une femme ne devait pas faire ça, plier un homme, lui faire payer le droit d'avoir un enfant, de coucher avec elle. Un homme ne devait pas accepter. Si un jour…

Autour de Violette, ils s'étaient tous mis à parler, Lebrun, Antoine, Barnoin, Monsieur Raybaud, et, près d'elle, Vincente murmurait : « À quoi ça sert de crier. »

Si, un jour, elle attendait un enfant, elle l'élèverait seule, pour ne rien devoir, ne rien demander.

— Qu'est-ce que vous pensez ? dit Sori en se penchant vers elle.

Il parlait à voix basse, la bouche à demi fermée, cachée encore par les doigts de la main droite, le menton dans la paume, le coude sur la table. Ils restèrent un moment les yeux immobiles, se regardant, et ce fut pour Violette l'impression que le silence s'établissait autour d'elle, l'enveloppait, les enfermait Rafaele Sori et elle. Puis, Rafaele baissa les yeux, et elle entendit Denise qui l'interpellait :

— Toi, tu les vois les gens importants, le maire. Tu es toujours avec eux ?

Denise tendait son fils à sa mère, s'asseyait :

— Qu'est-ce qu'ils disent ? Ils ont peur ?

Violette ouvrait son sac, cherchait son briquet, son porte-cigarettes, façon de prendre du temps pour ne pas répondre sur le même ton que Denise, agressif. Elle saisit une cigarette. Violette savait que tous la regardaient.

— Ils ne parlent pas de ça avec Mademoiselle, dit Monsieur Raybaud.

Il voulait l'insulter. Elle rougit, eut envie de crier. Mais elle vit Dante, le regard qu'il lui lançait. Elle se maîtrisa pour lui, parce que c'était le baptême de Roland. Elle alluma la cigarette, fit claquer le fermoir de son sac :

— Tu me prêtes un peu Roland ? demanda-t-elle à Denise. Je suis sa marraine, et puis tu ne m'as pas fait visiter.

Elle se levait, Madame Raybaud lui tendait Roland, et Violette entrait dans la cuisine, disait : « C'est magnifique, ici. »

Dante et Denise avait occupé, en avril, un appartement au rez-de-chaussée, dans la cour de l'Hôtel Impérial, qui donnait rue de France. « Si vous voulez, avait dit le chef du personnel, j'ai besoin de quelqu'un en permanence, sur place. Lebrun continuera son service. Vous, vous habiterez ici. Pour les pannes, tout ce qu'il y a à faire, un horaire plus souple, vous seriez chez vous et toujours là. Monsieur Hollenstein est d'accord pour que ce soit vous. »

Dire ou ne pas dire à Denise ?

Dante avait hésité deux ou trois jours. L'appartement était grand, la Promenade des Anglais à cent mètres et la plage à un jet de pierre.

Il suffisait de traverser. Il y avait le jardin Masséna, les magnolias et les palmiers. « Si vous attendez un enfant, c'est l'occasion. »

Des souvenirs, chez Dante, alors qu'il pédale vers la rue de la République et qu'il sait qu'il va raconter à Denise, qu'elle dira : « Tu as répondu oui, j'espère ? »

Elle n'a pas entendu la voix de Merani qui, dans la cour, au temps où ils vivaient sous son toit, rue Saint-François-de-Paule, criait : « Vincente, mais qu'est-ce que tu attends, tu dors ? Quel imbécile ! » Le père et la mère domestiques, et Dante, chaque jour, les avait vus se soumettre.

Quand ils habiteraient à l'Hôtel Impérial, que pourrait-il dire, Dante ?

— Il ne me restera qu'à me taire, expliquait-il à Denise.

Elle s'énervait, elle montrait la cour de la rue de la République :

« Pour l'enfant, tu crois que la mer… Et tu refuserais par fierté, pour des idées auxquelles tu ne crois même plus vraiment… C'est comme une manie. »

Ils avaient déménagé trois jours après la naissance de Roland. Dante et Lebrun avaient repeint l'appartement, installé des placards dans la cuisine, et le repas de baptême, c'était aussi la pendaison de la crémaillère.

— Bien sûr, disait Denise à Violette, on a peu de soleil, mais c'est grand, et puis le quartier… Je n'ai jamais aimé la rue de la République, c'est très ouvrier. Ici, rue de France, c'est autre chose. Il

y a beaucoup de rentiers, des Anglais. Je vais avec Roland sur la Promenade, à la plage, mais ton frère…

Elle fermait les yeux, soupirait :

— Il est drôle, il n'aime pas, il se sentait mieux là-bas. Dans cette famille, il n'y a que toi qui a de l'ambition. Dante…

Violette tendait Roland à Denise. Elle étouffait, elle se sentait couverte d'une sueur sale, et c'était de rester là, de parler avec eux, les uns, sordides, les autres, qui renonçaient. Elle rentra dans la salle à manger. Ils étaient tous debout, prêts à partir. Giovanna tenait Edmond par la main. Antoine parlait fort avec Lebrun. Les bras croisés, appuyé au buffet, Monsieur Raybaud les regardait avec hauteur. Le père de Violette faisait tourner sa casquette entre ses mains, se rapprochait de Louise et de Lucien.

Violette avait sa voiture. Elle eut l'intention de dire : « Venez, je vous ramène rue de la République. » Mais c'était plus fort qu'elle. Elle voulait rompre encore avec eux. Les laisser à leurs sables mouvants, leur dire à tous, à Barnoin, dont le regard insistant répétait : « Qu'est-ce que tu fais ce soir ? Pourquoi pas avec moi ? » À Dante, visage lisse, rond, qui souriait à Roland. Où était-il le marin de 1919 qui la prenait par la main… Et il pleuvait, ils couraient vers un fiacre, et Violette était fière de son frère, de cette passion qu'elle sentait en lui. Leur dire à tous qu'elle n'acceptait pas de se laisser plier comme eux. Qu'elle était d'une autre race. Qu'elle préférait mourir seule, s'il fallait payer la famille, la maternité d'une telle lâcheté.

Violette traversa la salle à manger. Elle embrassa son père. Puis elle fit face à Rafaele Sori, et de nouveau elle fut enveloppée par le silence. Elle prit Rafaele par le bras, se tourna vers les autres :

— Celui-là, je l'enlève, dit-elle.

Son bras tremblait un peu comme elle le passait sous le bras de Rafaele.

— Vous voulez bien ? demanda-t-elle. Je vous ramène.

Rafaele Sori se mit à rire, et il leva la main en guise d'au-revoir pendant que Violette l'entrainait.

19

Ce vent qui lave. Violette Revelli roulait les glaces baissées, le long de la route du bord de mer, vers Antibes.

Rue de France, devant la voiture, Rafaele Sori avait retiré son bras :

— Je vous offrirais bien quelque chose, mais…

Il avait fait claquer ses mains sur les poches de sa veste :

— Pas un franc aujourd'hui. Chômeur.

— Je vous ramène ?

Violette ouvrait la portière, Sori secouait la tête.

— Vous vouliez leur montrer, disait-il.

Il s'appuyait des deux mains à la voiture, penché vers Violette. Elle mettait le moteur en marche.

— Un jour, continuait-il, il faudra qu'on parle, non ?

— Téléphonez.

Elle lui lançait un bref coup d'œil, il s'écartait, elle roulait, s'éloignait enfin. Philippe devait l'attendre, mais elle avait besoin d'être seule, et elle prit le bord de mer, la route qu'elle suivait souvent avec lui quand, le soir, ils partaient, en bande, Rex, Katia, Marcel, Liliane, pour Juan-les-Pins.

On dînait au *Viking,* sur la plage, harengs, crème fraîche, saumon, vin blanc sec. Rex levait son verre, demandait à l'orchestre de jouer *la Marseillaise,* puis tout le monde, à minuit, courait vers la mer. On finissait la soirée à *la Cage à poule,* Rex embrassait Mistinguett, s'asseyait un moment à la table de Chaplin, puis revenait, prenait Katia par le cou, disait : « On vit, on vit ! Tu sens la vie, Katia ? »

On rentrait à l'aube, roulant vite sur la ligne droite des plaines d'Antibes. Un café, au comptoir, dans un bar du port, alors que les dockers arrivaient, et Violette, dès qu'ils entraient, leurs bleus de travail raidis par la sueur, les sacs de jute taillés en forme de capuche posés sur les épaules, entraînait Philippe.

Elle avait loué le rez-de-chaussée d'une villa, à Cimiez. Ils garaient la voiture devant le portail, traversaient le parc en s'appuyant l'un à l'autre, reconnaissant leurs corps. Puis, sans un mot, dans la chambre aux persiennes closes, ils jetaient sur le tapis de laine blanche les vêtements de la nuit. Violette s'allongeait la première, écoutant les oiseaux qui pépiaient, voletaient d'un olivier

à l'autre, et la vibration des ailes, le froissement des feuilles étaient perceptibles jusqu'au moment où le soleil noyait tous les bruits, éclatait, et blanchissait, à travers les fentes des persiennes, le plafond, au-dessus du lit. Ce lit où, bras écartés, aisselles humides, Violette se laissait aimer.

Ils dormaient jusqu'à la fin de la matinée. Violette se réveillait la première, regardait Philippe, nu, son bras qui tombait le long du lit. Elle partait souvent avant lui, une présentation de mode à Cannes, la préparation du concours d'élégance de Monte-Carlo. Elle le retrouvait plus tard, aux studios de la Victorine, sur le plateau, quand elle apparaissait dans une scène et que, derrière la caméra, il lui faisait un signe de reconnaissance.

Il était attentif à elle, doux, la voix égale, silencieux, et cela la changeait de Dante, d'Antoine ou de Barnoin, bavards, gueulards. Et pourtant, peu à peu, elle s'éloignait de lui, comme s'il n'avait été qu'un moment de sa vie, un rivage hospitalier qu'il faut quitter si l'on veut continuer la route.

À plusieurs reprises il avait essayé de la retenir. Il y avait deux ans pour la première fois. Ils revenaient du Palais de la Méditerranée. Elle était joyeuse, peut-être le champagne, ou cette rencontre inattendue, cet homme vieux, à peine voûté, le visage émacié, la peau brune sous les cheveux blancs ondulés, grand. Il s'approchait d'elle, et elle cherchait, il ressemblait à… Il s'arrêtait devant elle, ignorait Philippe, hochait la tête :

— Tu es le portrait de ta mère, disait-il, mieux.

Elle se tournait, surprise, vers Philippe, l'interrogeant du regard.

— Nous sommes deux Revelli, ici, deux, toi et moi, continuait le vieux.

Il montrait la foule des invités :

— C'est moi qu'on fête. Soixante-dix.

Le maire commençait à parler, célébrait les mérites de l'entreprise qui avait : « … en un délai record, pour que la saison d'hiver ne soit pas gênée, et que la saison d'été, ce nouvel oxygène de notre région, puisse nous apporter un sang neuf en ces temps qui ne sont pas faciles, l'entreprise qui a réussi à ouvrir cette deuxième voie sur la plus belle des promenades du monde, notre concitoyen… ».

— Alors, tu es ici, toi aussi ? On m'a dit que tu étais ma nièce.

Quelqu'un prenait Carlo Revelli par le bras : « Il va falloir que vous disiez quelques mots. » Carlo secouait le doigt : « Pas moi, non, non, je parle pas. » Il clignait de l'œil à Violette :

— Dis à ton père que je suis vivant. Il va bien, Vincente ?

Il faisait quelques pas, se retournait :

— Viens me voir si tu as besoin.

Le champagne ou cette rencontre, Violette était joyeuse. Elle racontait à Philippe : « Cet oncle, c'est celui qu'on ne voit jamais, mais on en parle, on sait qu'il est riche, comme s'il était parti en Amérique. Il y a l'autre, aussi, Luigi. Lui, c'est le mauvais côté, un peu gangster. »

Elle riait. Philippe, sur la Promenade des Anglais, comme ils atteignaient la voiture, la prit par la taille, geste inattendu, et elle se laissait d'abord aller, riant, un gargouillis dans la poitrine, le ventre.

— Écoute, disait Philippe, tous les deux… – Il hésitait, reprenait… Pour moi, quelqu'un comme toi, tu ne sais pas ce que tu es, tu es neuve, tu comprends ? Vous êtes neuf, ton oncle, ton père, tes frères, même le gangster… Comment dire ça ? J'ai l'impression que nous on est vieux, usés, qu'il faudrait…

Peu à peu, Violette devenait attentive, grave.

— Quelqu'un comme ton oncle, dans ma famille, il y en a eu, sûrement, mais quand ? Peut-être il y a trois ou quatre siècles. Maintenant, on profite, on vit sur la lancée.

Violette retirait la main de Philippe de sa taille, lui prenait le bras.

— J'ai des choses que tu n'as pas, continuait-il, que tu ne peux pas avoir, parce qu'il faut des générations, et toi, tu me donnes…

— Le sang neuf, comme disait le maire ?

Elle l'avait interrompu, il ne réussissait pas à reprendre. Elle l'embrassa sur la joue.

— Qu'est-ce que tu voulais dire ?

— Je voudrais t'épouser, maintenant.

Il la forçait à s'arrêter.

— On vit ensemble depuis…

— On est bien comme ça, dit-elle.

— Les choses évoluent toujours.

Violette savait qu'il avait raison. À ne pas avancer, on recule.

— Qu'est-ce qu'il y a, demandait-il, si tu vis avec moi ?

Il lâchait son bras.

— Toutes les femmes accepteraient, disait-il.

— Justement, justement.

Ne pas devoir. Se marier ? Qu'apportait-elle ? Le sang neuf ? Cela ne pèse pas. Et puis une vie, c'est long, et faudrait-il qu'elle lui dise qu'elle n'aurait pas aimé qu'un fils né de lui lui ressemble. Trop doux, Philippe, pareil à ceux de son monde, aussi, la vie comme un jeu. On se couche tard, au moment où les autres se lèvent. On dîne à *la Pinède* ou au *Viking ?* « On file à Saint-Tropez, ce soir ? » disait Rex. Et tout le monde se retrouvait *À la Rascasse* pour une bouillabaisse. Un autre soir, c'était *les Oliviers,* à Juan, ou *Michel et Max,* à Sainte-Maxime. Elle suivait, Violette, elle prenait sa part au jeu, mais elle savait qu'elle ne pourrait pas, toute sa vie, dilapider ainsi le temps, l'argent. Pour rien. Comment lui dire, à Philippe, qu'il n'était pas assez grave, qu'il ne voulait pas assez fort les choses, qu'il était d'une autre race ?

Voilà que l'expression lui revenait à la mémoire pendant qu'elle conduisait sur la route du bord de mer, parce qu'elle l'avait en elle depuis ce repas de baptême, qu'elle se sentait aussi tellement étrangère à ceux de sa famille, Dante, Antoine. Seule, alors ? Acceptant de l'être.

Dès qu'elle avait eu, aux studios de la Victorine, des honoraires réguliers, elle avait loué ce rez-de-chaussée à Cimiez, pour être chez elle. C'est elle qui accueillait Philippe. Et chaque fois que, après avoir tourné la clef dans la serrure de la porte blanche aux lisérés bleus, elle s'effaçait, disant à Philippe : « Entre, entre », elle avait une bouffée de joie.

Philippe n'avait pas compris ce désir d'indépendance.

— Tu veux me tromper, c'est ça, disait-il, la première fois qu'il était venu chez elle.

Il passait sur la terrasse, revenait dans le salon :

— C'est ça, n'est-ce pas ?

Il fallait le rassurer, lui passer la main dans les cheveux, lui dire :

— Pourquoi ? Tu ne peux pas comprendre que moi aussi, comme toi…

Il secouait la tête :

— Pas une femme, disait-il, pas une femme.

— Tu viendras ici quand tu voudras.

Mais elle ne lui avait pas donné de clef.

— Je ne veux pas être à la disposition de personne, tu comprends ? expliquait Violette à Katia Lobanovski. C'est chez moi. Pour la première fois, c'est chez moi.

Souvent, elles sortaient ensemble des studios. Katia, très blonde, Violette, brune, et les machinistes allongés sur la pelouse les sifflaient quand elles passaient, très droites, entre les palmiers.

— Mais Philippe, disait Katia, tu vis avec lui depuis des années ?

— Je vis chez moi.

Elles allaient s'asseoir à *la Grande Bleue,* un établissement de bains de la Promenade des Anglais, en face de l'Hôtel Impérial. Très vite elles étaient entourées, des Espagnols, des Italiens, entreprenants, des Anglais ou des Américains, plus timides en apparence, mais plus précis dans leurs propositions. Katia riait.

— Quels cons ! disait-elle. Mais que les hommes sont cons !

Violette s'appuyait sur le coude :

— Cons ?

Elle avait une moue de mépris.

— Ils nous prennent pour des marchandises à acheter. Des salauds, oui.

Katia allumait une cigarette, secouait ses cheveux :

— Tu exagères toujours. Ils ont envie, on leur plaît, ils essaient. Regarde celui-là.

Sans presque bouger les yeux elle montrait un homme d'une soixantaine d'années, le visage fin, habillé avec élégance.

— Il est là chaque fois que je viens.

— Fais-lui un signe, disait Violette, agressive.

Elle se levait, se penchait vers Katia :

— Tu veux que je lui dise qu'il t'intéresse ?

Elle laissait son amie sur la plage, apprenait quelques jours plus tard que Katia n'était plus avec Rex.

— Tu sais, cette fois-ci, expliquait Katia, c'est sérieux, il s'appelle Hollenstein – elle pouffait – un prénom marrant, Gustav, le propriétaire de l'Hôtel Impérial et du Grand Hôtel des Iles, au cap d'Antibes. D'une gentillesse ! Viennois. Avec lui, il me semble que je suis encore à Petrograd, avant.

— Quel âge ? demandait Violette.

Katia Lobanovski faisait un geste d'ignorance :

— Trente ou quarante de plus que toi ?

— Il est gentil, répondait Katia. Tu sais, je ne demande pas plus à un homme.

Le vent qui enveloppait le visage de Violette soulevait ses cheveux, et il fallait qu'elle tienne fermement le volant pour ne pas être déportée.

La mer, sur la longue plage de galets des plaines d'Antibes, roulait en une houle régulière et frontale, couronnée d'écume blanche. Violette coupa la route, se gara sur le terre-plein, à la limite de la plage.

Peut-être demandait-elle trop aux hommes ?

Elle sortit de la voiture, marcha sur la grève déserte. Le vent fort, venant du large, s'opposait à elle par souffles intermittents, la bousculant parfois, mais elle aimait cette avancée difficile et, au lieu de se courber un peu, elle se tenait épaules dégagées, tête levée, jambes tendues.

20

Peu à peu, alors qu'ils avaient tant de choses à se dire, ils ne parlèrent plus que de leurs pères :

— Depuis qu'il a rencontré cette Russe, une Russe, oui, mon père…

Nathalie s'interrompait, abandonnait le bras d'Alexandre Revelli, cherchait à voir entre les pins le village que l'ombre encerclait, recouvrant d'abord les terrasses de l'est en contrebas, gagnant les remparts, battant les premières fenêtres. Nathalie faisait quelques pas hors du sentier qu'ils avaient pris et qui montait entre les broussailles et les arbres sur la colline encore sauvage, séparant Saint-Paul de la route de Vence.

— Vous voyez la maison ? demandait Nathalie.

Jean Karenberg redescendait vers elle avec Alexandre, et ils apercevaient à l'une des proues des remparts, celle qui était la plus enfoncée déjà dans l'ombre, les trois fenêtres carrées du dernier étage, les linteaux de pierre rose.

— Vous êtes admirablement placés, disait Jean. Toute la montagne…

Il montrait la ligne des baous, falaises bleuissantes, presque blanches vers les sommets, et qu'on voyait depuis Saint-Paul.

Nathalie prenait de nouveau le bras d'Alexandre, elle s'appuyait à son épaule, et affectée, moqueuse :

— Demandez à Alexandre ce qu'il en pense. Il n'est pas du tout de cet avis.

— Il faudrait être fou, répondait-il avec un sourire.

Nathalie se tournait vers Jean Karenberg :

— Cadeau de mariage de mon père. À sa fille, pas à Alexandre Revelli. Mais Alexandre, susceptible comme son père, vous le connaissez ?

— Le trust Carlo Revelli, disait Jean.

Il secouait la tête, ironique :

— Puissance locale, capitaliste, le fils n'est pas si mal.

Il donnait une tape amicale sur l'épaule d'Alexandre :

— Tu tremblais, continuait Jean.

Il expliquait à Nathalie :

— Au lycée, on savait le père d'Alexandre pas facile. Alors, on laissait à Alexandre les prix d'excellence.

Jean racontait, pendant que tous les trois, côte à côte, montaient lentement. Chaleur, chant des cigales. Terre rouge recouverte d'aiguilles de pin. Souvent, la roche à vif formait des marches naturelles qui obligeaient à de grandes enjambées. Le sentier s'élevait vite, et, en se retournant, Alexandre apercevait Saint-Paul, nef de pierre dans le creux d'une ondulation figée.

— Tu sais..., dit-il.

Et ce qu'il croyait immobile en lui, comme les lignes de relief que le temps arase mais ne déplace plus, se remit brusquement à bouger, glissements lents, d'abord, qui faisaient apparaître le visage du père, dans la voiture, sur le port, quand Alexandre avait choisi d'aller vers ce groupe de manifestants qui se rassemblaient. La première rupture jamais effacée, leurs yeux qui s'évitaient, toute une stratégie de gestes et de mots, à table, dans le jardin de Gairaut, au moment du café, quand Mafalda venait avec les tasses, donnait le sucrier à son frère, et Alexandre, après s'être servi, au lieu de le tendre à son père, le rendait à Mafalda. Carlo Revelli buvait rapidement et ne fumait plus son cigare dans le jardin comme par le passé. Il rentrait sans dire un mot.

— Qu'est-ce que vous avez tous les deux ? demandait la mère. Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Alexandre se levait à son tour :

— Je dîne pas ici ce soir, disait-il.

Il sentait, quand il commençait à descendre la route de Gairaut, penché sur le guidon de sa bicyclette, le regard du père, ou bien

l'imaginait, car il ne se retournait pas, pédalant vite, se refusant à freiner dans les tournants raides, et chaque coup de pédale était un défi lancé malgré la peur, pour que se brise cette vitre dressée entre eux, qu'éclatent en un cri leur douleur et leur colère.

Mais Alexandre n'avait jamais eu d'accident, et, en octobre 27, quand il était parti pour Paris, son père était absent, sur un chantier, du côté de Menton.

— Il t'a envoyé une voiture, disait Anna Revelli.

Elle pleurait comme à chacun des départs d'Alexandre, elle l'accompagnait jusqu'à la route :

— Avec ton père, disait-elle, vous auriez pu…

Pas de guerre ouverte entre eux, mais de savantes dérobades, tout un langage du silence pire que l'insulte. Quand Alexandre avait reçu le mandat, celui que, depuis son séjour à Paris, son père lui envoyait ponctuellement, il l'avait retourné à sa mère. « Je me débrouille. » Un autre mandat le mois suivant, qu'il renvoyait aussi.

Aux vacances 28, il n'avait séjourné que quelques jours à Nice. À table, Alexandre surprenait le regard de son père, mais dès que l'un et l'autre se sentaient découverts, ils baissaient la tête, et c'est Mafalda ou Anna qui interrogeait Alexandre :

— Tu ne restes pas ? disait sa mère. On ne te voit plus maintenant. Ce Paris, ce…

— Il est architecte. Nous…, commençait Mafalda.

— Tu es une idiote, répondait Alexandre à sa sœur.

Il avait décidé de visiter l'Italie, et quand il avait fait part du projet, à la fin d'un repas, Carlo, sans lever la tête :

— On est de Mondovi, nous autres. Il y a sûrement encore des Revelli, là-bas.

Répondre. Dire : « J'irai voir. » Mais les mots manquent. Pourquoi ?

Alexandre marche derrière Nathalie. Il s'arrête, sa femme se retourne. Ils regardent vers Saint-Paul. La perspective a changé. Fouillis d'arbustes, des chênes verts, quelques noisetiers, des ronces, des souches d'oliviers qui, parfois, sont couronnées d'un rejet vivace. Désordre du relief, des vallons, entailles étroites aux pentes abruptes sous un moutonnement crépu de végétation.

— Tu sais, reprend Alexandre, je me demande pourquoi, avec mon père, je n'ai jamais pu parler ? Pourtant…

Peut-être aurait-il suffi de dire : « Je vais passer par Mondovi. Je demanderai. J'aimerais connaître la ville d'où vous êtes partis, toi et tes frères. »

Au contraire, quand la mère interrogeait Alexandre :

— Tu iras au Piémont ? C'est beau, il y a des arbres comme on n'en voit pas ici.

Quand Carlo Revelli ajoutait, le visage tourné vers Mafalda, semblant ignorer son fils, alors qu'il ne parlait qu'à lui :

— Mon père, disait Carlo, ton grand-père, il était bûcheron, et moi aussi, j'ai commencé comme ça. On a peur, tu attends que ça craque, là, juste devant toi, à la base, et tu te demandes toujours de quel côté ça va tomber. Parce qu'on a beau être sûr…

Quand Alexandre avait pu parler, les phrases libérées enfin, lui aussi affectait de ne s'adresser qu'à sa mère :

— Oui, le Piémont, disait-il. Mais je n'aurai pas le temps. Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas les arbres, ce sont les grands monuments, Rome, Florence.

Carlo Revelli se levait, prenait un cigare dans le tiroir du buffet. À ce moment, chez Alexandre, cette envie de dire : « Papa, je vais à Mondovi, tu le sais bien ! »

Pourquoi se taisait-il ?

Avant son départ pour l'Italie, il rencontrait Nathalie Hollenstein, se promenait sur les quais du port. Ils s'étaient vus souvent depuis l'inauguration du Grand Hôtel des Iles. Au château, ils s'accoudaient au parapet, et Alexandre disait :

— Je veux aller en Italie pour les monuments, bien sûr, les ancêtres…

Il passait la frontière, des carabiniers en uniforme noir et rouge faisaient les cent pas sur le quai de la gare de Vintimille. Des miliciens en chemise noire, le mousqueton en bandoulière, se tenaient aux extrémités du train. Parade grimaçante du régime qui irritait Alexandre. « Quels cons », pensait-il, penché à la portière. Quel pays de cons. Mais ces appels en italien, ces silhouettes, paysans au pantalon gris rayé, femmes en fichu, portant un panier d'osier, tout cela comme des souvenirs sans date.

Il voulait d'abord se rendre à Florence, et voilà qu'à Savone, alors que son train stationnait, il entendait un nom parmi d'autres : *Mondovi*. Il saisissait sa valise, sautait sur le quai, trouvait le train en partance pour *Mondovi, Cuneo, Torino*. Des paysans encore, tassés sur les banquettes de bois, une odeur de foin qui s'emparait

de l'air au fur et à mesure que le train s'éloignait de la côte, atteignait, après avoir franchi les longs tunnels des Apennins, une plaine mamelonnée, ondulations douces, îles forestières au milieu des étendues cultivées ; cette minutie, cette dentelle, les vignes hautes dont les branches s'enroulaient sur des fils de fer tendus, d'un cep à l'autre, comme le brin majeur d'une trame.

Près d'Alexandre, appuyé lui aussi à la fenêtre dans le couloir du compartiment, un paysan fumait. Mains qui ressemblaient à celles du père, paume épaisse, veines comme de grosses nervures. L'émotion. Reconnaître un paysage et ses hommes sans les avoir jamais vus, sans n'y avoir jamais pensé, se sentir tout à coup de ce pays, alors qu'on se croit d'ailleurs, qu'on comprend à peine la langue, et pourtant la voici qui renaît, qu'on se souvient des mots que la mère prononçait, ou le grand-père Forzanengo, auquel ce paysan ressemble aussi. Mémoire d'avant la conscience.

Alexandre montait la rue en pente de Mondovi, découvrait l'église et la place en pans coupés, cette architecture théâtrale et naturelle. Il s'asseyait sur le mur et, face aux maisons nobles, regardait le café où péroraient des hommes en uniforme. Deux d'entre eux s'étaient dirigés vers lui, l'interpellant, lui demandant : *I documenti, prego,* feuilletant le passeport, répétant le nom : *Revelli, Revelli, Italiano ? Piemontese ?*

Alexandre secouait la tête : « Français », disait-il, accentuant encore cette prononciation parisienne qu'il avait acquise depuis qu'il était aux Beaux-Arts. Les deux miliciens fascistes riaient, suffisants : *Nizza, nato a Nizza, la città di Garibaldi.* « Né à Nice ? La ville de Garibaldi. Français ? »

Il avait fallu les suivre jusqu'à la « Questura », découvrir la prétention grotesque de ces fonctionnaires provinciaux, l'un d'eux parlant français, disant à Alexandre :

— Revelli ? Mais vous êtes d'ici. Nice, c'est les Piémontais qui l'ont faite. Elle a toujours été italienne. Pour nous, vous êtes italien, votre père sûrement…

Alexandre entouré de jeunes gens en uniforme qui se saluaient. Grands coups de talons. Bras levés. Il répétait : « Je suis français ! » Manière de se protéger, de refuser le fascisme.

— En tout cas, lui expliquait-on, vous le serez plus longtemps.

Ils s'esclaffaient, lui donnaient des claques amicales sur l'épaule : « Italiano, ma si, Italiano, Mussolini… »

Ils le laissaient enfin partir, lui faisant la morale :

— Vous, un fils d'italien, vous êtes italien. Vous devriez être fier, maintenant. Plus personne n'a besoin de s'expatrier, plus personne. Mussolini…

Ils le menaçaient parce qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire : « Zona militare qui, ici… », disaient-ils.

Alexandre quittait Mondovi peu après. Il se souvenait. Par quels détours cette phrase apparaissait-elle, quels mouvements profonds en lui faisaient glisser les couches entassées qui la dissimulaient : « On avait un oncle. » C'est le père, un soir, dans le jardin, à Gairaut, qui s'était mis tout à coup à parler, parce que Luigi, son frère, était passé dans la journée, sans prévenir, avec une femme qui s'appelait Rose, et qui portait, chemins inattendus de la mémoire, une robe avec des fleurs rouges. « Un oncle, à Ceva, on l'appelait le Bel Cantante, le beau chanteur, et Luigi, quand il est revenu de chez l'oncle, il chantait. »

Alexandre prit un omnibus pour Ceva. Assis au milieu des paysans et des maçons, des vieilles, il était de ce pays. Oublié le fascisme.

Il s'installa dans un hôtel simple, sur une place du quartier ouvrier, prenant ses repas dans une auberge sombre où les consommateurs restaient immobiles, chapeau de feutre gris, coudes écartés posés sur la table, un verre de vin devant eux, silencieux, paraissant rêver, les yeux ne cillant pas. Certains fumaient les mêmes cigares que le père, et leur visage ne s'animait, leurs yeux ne se plissaient qu'au moment où ils aspiraient la fumée, puis la rejetaient, retrouvant enfin l'impassibilité.

Alexandre allait dans les rues, cherchant un Revelli au hasard, interrogeant la serveuse. On l'envoyait à un charcutier, chez un médecin. Puis la police, encore l'interrogatoire, et l'un des miliciens disait : « Forse é… » Peut-être est-ce Nono Revelli ?

L'oncle de Carlo Revelli était mort, mais il avait un fils qui possédait une papeterie dans une des rues proches de la piazza Cavour. Même visage, pommettes marquées, maigreur du corps, sécheresse des gestes, cheveux blancs ondulés, et un fils d'à peine vingt-cinq ans, l'âge d'Alexandre, lieutenant *d'alpini,* les chasseurs alpins italiens.

Quand Alexandre était entré dans la papeterie avec le milicien, Nono Revelli avait eu une expression inquiète, puis, le fasciste parti, il prenait le bras d'Alexandre : « Le fils de Carlo ! Tanti anni, tant

d'années », disait-il. Il s'exclamait. Giuseppe, le lieutenant, devait venir le lendemain.

Nono ouvrait une bouteille d'asti, mais, peut-être le vin doux, ou bien la chaleur orageuse, Alexandre se sentait mal à l'aise. Une vie possible ici pour les Revelli, comme si devant ses yeux se déroulait un destin qui aurait pu être celui du père, puis le sien. L'image de la vie tout à coup se dédoublait. Là-bas. Ici. Un hasard qui avait décidé. D'où était-il, Alexandre ? Qui était-il ? Il avait hâte de repasser la frontière pour retrouver la terre ferme.

— Tu ne m'as jamais raconté cette histoire, disait Nathalie. Elle s'était assise près de son mari, le dos appuyé à un rocher.

Alexandre se tenait penché en avant, essayant de nouer des aiguilles de pin qui se brisaient entre ses doigts. Jean Karenberg, assis plus loin sur une souche, essuyait le verre de ses lunettes que la sueur et la chaleur avaient embué.

— Je suis rentré à Nice, concluait Alexandre. Pas vu Florence, pas vu Rome, et je n'ai rien dit à mon père.

Ils restaient tous les trois silencieux. Pas un souffle encore sur les collines. La chaleur retirée, le soleil bas à l'ouest. Un moment d'accalmie, avant les bruissements du crépuscule et la brise.

— Il faut redescendre, dit Nathalie.

Sur le sentier, elle sautait de pierre en pierre, s'arrêtant pour attendre Alexandre et Jean Karenberg. Quand ils la rejoignaient, elle commençait à parler sans les regarder :

— C'est drôle les relations avec ton père. Peut-être, quand il y a deux hommes, c'est toujours la guerre. Entre mon père et moi… – Elle riait. – Depuis qu'il a rencontré cette Russe, Katia, la fille d'un général, un blanc, bien sûr.

Elle les attendait de nouveau.

— Elle est à peine plus âgée que moi. Vingt-neuf, je crois.

— Et votre père ? demanda Karenberg.

— Soixante-cinq. Pas mal, non ?

Elle rit encore, s'appuya au bras de Karenberg :

— Vous trouvez ça immoral, Jean ?

Il eut un mouvement de tête, méditatif :

— Si votre père n'était pas…

Nathalie l'interrompit :

— Mais il n'est pas dupe, dit-elle. Ni lui ni Katia. Lui, il a de l'argent ; elle, vingt-neuf ans. Ils échangent.

— Précisément, dit Jean, c'est là…

— Si vous voulez, reprit Nathalie, mais alors il faut tout bouleverser, changer toutes les règles. Pourquoi pas ? Mon père n'est pas loin d'être d'accord.

Parfois, Gustav Hollenstein, quand Nathalie avait terminé de jouer, s'appuyait au piano. Elle laissait aller une de ses mains le long des touches, émiettement songeur, pour se protéger du vide qui s'abattrait sur eux quand elle aurait refermé le piano, ce silence opaque du salon aux colonnes de l'Hôtel Impérial où Nathalie avait l'habitude de jouer pour son père.

Gustav Hollenstein attendait pour parler qu'ait pris fin l'immobilité mouvante de la musique.

— C'est ridicule, disait-il alors, ridicule toutes ces activités. Je multiplie, pourquoi ? Ce Grand Hôtel des Iles, maintenant, et je ne m'intéresse qu'à la musique.

Il faisait le tour du piano, embrassait sa fille :

— Tu es finalement mon seul instant de vie, de vraie vie. Le reste…

Il se redressait, regardait les tapisseries, les colonnes de marbre rose :

— Le reste, manière d'occuper le temps.

Nathalie riait, ou bien, si elle avait l'impression que ses mains n'avaient su tenir le rythme, dévorant un intervalle, ce silence comme une autre note éclatant entre les notes, elle s'emportait :

— Tu mens, papa. Quel théâtre ! Tu adores ce que tu fais. À ta manière, tu composes, tu jongles. Tu joues et tu veux gagner.

Elle se levait :

— Tu aimes le succès. Tu es heureux d'avoir eu raison.

Gustav Hollenstein, l'un des premiers, avait eu l'intuition de la saison d'été, de la vogue des bains de mer. De Saint-Tropez à Monte-Carlo il avait continué d'acheter des terrains proches du rivage. Le Grand Hôtel des Iles était devenu en moins de trois ans le lieu de rencontre des milliardaires. Ils amarraient leur yacht à Cannes ou bien l'embossaient entre les îles de Lérins et la côte, leurs canots faisant la navette des navires au débarcadère de l'hôtel. Ils sautaient sur le quai, peignoir de bain blanc, peau hâlée. Ils nageaient dans la piscine taillée au ras des vagues, dans les rochers battus par l'écume.

À Nice, ils traversaient la Promenade des Anglais en tenue de plage, descendaient à *la Grande Bleue,* faisaient la cour aux

quelques filles, des mannequins, des figurantes venues des studios de la Victorine.

Nathalie, s'ils s'approchaient d'elle, les décourageait vite. Elle se levait pour regagner l'hôtel.

— Tu rentres déjà ?

Gustav Hollenstein croisait sa fille dans le hall.

— Tes milliardaires, répondait-elle. Je vais choisir une île déserte !

Il la suivait, plaisantait :

— Evidemment, évidemment. Maintenant, tu es une femme.

Puis, comme il devinait sa colère :

— C'est ainsi, disait-il. Tu t'insurges, bien sûr, mais regarde.

Ils s'installaient l'un près de l'autre sur le balcon de leur appartement. Devant eux, la baie, voiliers sur fond bleu pâle, va-et-vient des voitures le long des deux voies de la Promenade des Anglais. Des grooms en costume bleu à parements rouges couraient vers la station de taxis proche, et la foule massée sur les trottoirs, face à l'entrée de l'hôtel, espérait apercevoir l'acteur célèbre dont l'*Eclaireur de Nice et du Sud-Est* avait annoncé l'arrivée. Il descendait les marches de l'hôtel, souriant, mince dans son costume d'alpaga blanc. Applaudissements, quelques bravos de femmes.

— Je me souviens, continuait Hollenstein, j'étais correspondant à Paris pour un journal de Vienne, à ce moment-là. Avant la guerre, bien sûr, je m'imaginais qu'on pouvait tout changer. Je croyais.

Il prenait son long porte-cigarette, y plaçait lentement une cigarette. Il le portait à sa bouche, parlant avec les dents serrées, et cela donnait à sa voix une rugosité qui retenait Nathalie. Elle était émue de l'accent allemand de son père, de cette difficulté qu'il semblait avoir tout à coup à trouver ses mots, à les arracher au passé. Nathalie, certaine alors que son père ne mentait pas.

— Je croyais, reprenait-il.

Il s'interrompait.

— Quoi, papa ?

Elle approchait son fauteuil du sien, posait la main sur le bras de son père.

— Je n'imaginais pas, continuait-il. Je croyais que nous étions, ici en Europe – un silence – Vienne, Paris, comprends-tu ? Je pouvais croire que la civilisation ici… Mais j'ai suivi l'affaire Dreyfus pour mon journal.

Il souriait, allumait enfin la cigarette :

— Je comprends vite. Qualité, défaut ? Ton oncle Karenberg, lui, croyait encore. Moi, j'ai senti la guerre. Je suis parti avec toi en Suisse, tu te souviens ?

Demeurer un instant silencieux, se souvenir ensemble des bords du lac, Genève au loin, et les teintes rousses de la rive.

— Tous les deux, disait Nathalie.

— On est tous les deux, toujours.

La rumeur de la circulation, et, dans un creux, un martèlement distinct, le trot d'un cheval. Prétexte à Nathalie pour se lever, afin de cacher son émotion. Elle se penchait vers la chaussée, disait : « Ces fiacres, un jour… »

Une tente de toile écrue protégeait les sièges, et le cocher, le fouet à la main, un chapeau de paille sur la tête, se retournait. Un fiacre, quand Nathalie, au début du mois de juillet 31, dit à son père, sur le balcon de leur appartement, et trois voiliers sortaient du port, comme des mouettes posées sur l'eau, qu'elle voulait se marier avec Alexandre Revelli.

Elle n'osait le regarder. Ses yeux allaient du fiacre aux voiliers, et elle ne bougea pas quand il lui entoura les épaules de son bras. Ils demeurèrent ainsi un long moment. Nathalie devinait son père si bienveillant dans sa détresse, qu'elle put parler, enfin :

— Tu…, commença-t-elle.

Un mot. Il l'interrompait, pressait son épaule :

— Bien sûr, dit-il, tu dois. Si tu veux.

Il se reprit :

— Si vous voulez, la maison de Saint-Paul, celle que tu aimes, je te la donne.

Il s'écarta, fit quelques pas dans l'appartement, revint. Simulait-il l'enthousiasme ?

— Vous ne me verrez pas là-bas, ne craignez rien. À moins que vous n'y teniez.

Il riait :

— Alexandre Revelli. Tu es parfaite, Nathalie.

Il allait et venait :

— Tu simplifies mes affaires. Sais-tu ce qu'on va dire ? Tu t'en moques ? On va dire que les deux vieux, le juif Hollenstein et l'italien Carlo Revelli, deux métèques, ont manigancé le mariage de leurs enfants pour associer leurs intérêts. Trop drôle, tout ça. Dis-moi…

Le visage de Gustav Hollenstein se tendait :

— Tu es sûre ? Sûre ?

Elle avait envie de sauter à son cou, elle amorçait le geste, et lui, prêt à la serrer. Puis, pudeur nouvelle, ils hésitaient, s'écartaient.

Elle regardait de nouveau les voiliers qui longeaient maintenant la côte, l'un d'eux mât oblique dont l'étrave déchirait la vague par le travers.

— Son père…, commença Hollenstein.

Il se laissa tomber dans le fauteuil, le menton sur la poitrine, soudain abattu, las.

— Papa ?

Il leva la tête, cligna des yeux :

— Je trouve que cela vient vite, dit-il.

Mariage discret. Pas de repas de noces. Un écho, pourtant, dans *le Petit Niçois*.

Quand les fortunes se marient.

Nathalie Hollenstein, la fille unique de M. Gustav Hollenstein, a épousé hier l'architecte Alexandre Revelli, le fils de l'un des plus grands entrepreneurs du Sud-Est, Carlo Revelli. Les deux familles s'étaient déjà associées pour la construction du « Grand Hôtel des Iles », au cap d'Antibes. Voilà les liens d'affaires consolidés par les liens du cœur. M. Carlo Revelli a décidément de la chance : sa fille Mafalda devrait épouser, dans quelques semaines, le fils de monsieur le député Joseph Merani, maître Charles Merani, du barreau de Nice. Voilà une manière élégante de lutter contre la crise. Félicitations à l'heureux père.

Quand Mafalda s'était mariée avec Charles Merani, le maire de Nice, le préfet et le nouveau député des Alpes-Maritimes, Ritzen, élu en 1928, avaient été invités, à titre privé, au repas, dans la salle à manger du Grand Hôtel des Iles. Alexandre et Nathalie voyageaient alors en Italie, gagnant le Sud. Ils s'enfonçaient dans les ruelles fétides, longues comme des coupures douloureuses. Les enfants, nu-pieds, couraient autour d'eux, les mouches collées à leurs yeux. Les villages perchés, constructions arrogantes – et parfois une maxime mussolinienne, hautes majuscules noires sur un mur crépi, avait été tracée le long du chemin, anachronique et dérisoire – se décomposaient en masures dominées par le clocher d'une église baroque ou les ruines d'un donjon qu'on confondait, de loin, avec les pentes pierreuses enveloppées par la brume grise de la chaleur.

Des carabiniers contrôlaient leurs papiers, s'étonnaient de leur présence : « Ici, ce n'est pas une Italie pour vous, pour les étrangers, disaient-ils. Ce n'est pas la vraie Italie. Revelli ? Italien ? »

— Français… Architecto, architecte français, répétait Alexandre.

Retrouvant les villes, les parades du régime, ils se souvenaient du visage brun des enfants, leurs paupières comme un liséré noir, vibrant.

Ils rentrèrent à Nice plus vite qu'ils ne l'avaient prévu. Nathalie, alors qu'ils dînaient avec son père, tentait de lui expliquer :

— Cette misère, disait-elle, ces gosses. La terre, des pierres, l'eau manque. Et le fascisme, rien, il ne fait rien.

Gustav Hollenstein avait un geste de la main. Fatalisme. Indifférence.

— La misère ? Il y a toujours deux faces, partout, en Italie. Ici.

Alexandre avait touché le genou de Nathalie pour qu'elle se taise, mais elle avait un mouvement de révolte :

— Accepter, toujours ! disait-elle.

Gustav Hollenstein ne répondait pas à sa fille, laissait un silence, puis, tourné vers Alexandre :

— Ce mariage de votre sœur, Mafalda, grandiose. Votre père a le sens de l'opéra. Le repas, un premier acte, quand le chœur entre en scène. J'observais votre père – Gustav Hollenstein s'interrompait. Ne croyez pas, continuait-il, que j'y mets de l'ironie. Au contraire. J'ai beaucoup d'admiration pour Carlo Revelli. Il faut imaginer. Mon beau-frère Karenberg m'a raconté par bribes cette vie. Au début, quand votre père est arrivé ici, sans rien, je trouve ça… Cela vaut la conquête des Indes, vous savez ? Il faut de l'héroïsme aussi. Alors, l'opéra, pourquoi pas ?

Alexandre faisait une moue.

— Je comprends, disait Hollenstein. Nathalie, elle aussi, me reproche de ne pas avoir changé le monde, mais si, mais si.

Gustav prenait le poignet de Nathalie :

— Tu es l'accusation. Je plaide les circonstances atténuantes. Après, après seulement, verdict – Hollenstein se tait longtemps, reprend – Changer ? Je suis prêt à accepter que le monde change, mais encore faut-il que ce soit possible. Qui vous dit que vos pères n'ont pas essayé ?

Alexandre mal à l'aise. Et Nathalie le sent :

— Et cette Katia Lobanovski, papa, tu vas vivre avec elle ?

— Tu m'y autorises ?

Elle hausse les épaules, le regarde. Il semble ne plaisanter qu'à demi :

— Moi ? Mais je suis heureuse.

— Voyez-vous, Alexandre, dit Gustav Hollenstein en se levant, la richesse, quel plaisir et quelle duperie ! Ma fille s'en va, je suis seul. Il me faut une autre fille, n'est-ce pas ?

Nathalie se lève à son tour. Elle voudrait qu'il cesse de parler. Quelque chose glisse avec les mots anodins, qui ne l'est pas, qui la trouble.

— La richesse, un plaisir pour les vieux, ajoute Gustav Hollenstein.

Il sort de la salle à manger, se dirige vers le salon.

Nathalie prend Alexandre par la main, l'entraîne vers le balcon. Elle a besoin de rester seule avec son mari, ne fût-ce qu'un instant, pour entendre battre avec lui la mer.

21

La lampe, sur la façade plongée dans l'ombre, creusait une cavité claire vers laquelle marchait Jean Karenberg.

Il imaginait son père, écrivant quelques mots sous la lampe au socle de bronze, se levant, passant sur la terrasse. Et peut-être, en ce moment, accoudé à la balustrade, guettait-il son fils, ayant entendu le moteur de la moto, ne veillant peut-être que pour cela, ces conversations du milieu de la nuit qu'ils avaient, passionnées, souvent vaines, Jean, toujours surpris de la vivacité de cet homme de soixante-dix ans, de sa vigueur. Mais, brusquement, Frédéric Karenberg le plus souvent, comme s'il avait craint de l'emporter, et il disait à Jean : « Peut-être as-tu raison ? »

— Tu ne te couches pas ? interrogeait Jean, voyant que son père allumait un nouveau cigare.

— Les vieillards ne doivent pas dormir, pas tout de suite.

Jean montait dans sa chambre. Il s'endormait souvent sans avoir la force de se dévêtir complètement. Etouffé de fatigue. Chaque jour il se promettait de refuser ces tâches politiques nouvelles qu'on lui confiait. Puis, Barel ou Barnoin, eux-mêmes épuisés, l'un, instituteur, l'autre, chauffeur de taxi, s'adressaient à lui : « Jean, toi, tu… » Cela signifiait : toi qui n'as pas besoin de gagner ta vie, toi, tu

peux, c'est-à-dire tu dois. Jean Karenberg acceptait. Il limait le sommeil, une heure ici, une heure là. Son corps grinçait comme une dent qu'on use. Ça résonne jusque dans la tête, et le regard se trouble.

Le matin, il s'imposait de travailler pour lui. Un roman commencé qui n'était qu'une manière de rêver à l'histoire des Karenberg, à Héléna, la sœur de son père, Héléna, dont il se souvenait si bien, altière, nerveuse. Les yeux dilatés, elle regardait Jean, l'attirait contre elle, disait : « Ce n'est pas facile de s'appeler Karenberg… J'espère pour toi… »

Il la retrouvait, Héléna, ce même profil, le front bombé, le menton accusé, quand il regardait Nathalie. Tant de fois ils avaient décidé de se tutoyer. « Nous sommes cousins germains, n'est-ce pas ? » commençait Nathalie. Mais Jean n'y parvenait pas, et, aujourd'hui encore, alors qu'ils avaient passé la journée ensemble, cette gêne entre eux. Le souvenir d'Héléna ? Jean savait qu'elle s'était suicidée. Nathalie qui, si rarement, évoquait sa mère, le savait-elle ?

Elle avait parlé de son père, avec complaisance, tout au long de cette promenade sur la colline, vers Vence, dans la chaleur. Alexandre et Nathalie avaient entraîné Jean. Une journée gâchée. Eux avaient le temps de vivre les anecdotes de la vie, de s'attarder dans les villages du sud de l'Italie, d'y découvrir que le fascisme n'effaçait pas la misère. Une jouissance touristique de plus. Il avait envie de leur dire : « Que faites-vous pour que cela cesse ? Vous n'acceptez même pas de signer ce manifeste anodin. »

Barnoin avait chargé Jean Karenberg de recueillir des signatures, de créer un *Comité local des intellectuels pour la paix, contre le fascisme*. « Vois un peu, disait-il, dans ton milieu. »

Jean avait pensé à Alexandre Revelli. Ce camarade de lycée devenu architecte semblait avoir des sympathies pour la gauche. En août 27, Jean l'avait aperçu sur le quai du port, manifestant contre l'exécution de Sacco et de Vanzetti. Et Nathalie, après tout, pianiste, ce pouvait être aussi une recrue. Mais l'un et l'autre s'étaient dérobés. « Un comité local, expliquait Jean. À Paris, Romain Rolland et Barbusse. Ici, tu… »

— Bien sûr, disait Alexandre, il faut faire quelque chose. Mais je ne suis pas écrivain. Intellectuel, qu'est-ce que ça veut dire ? Je suis plus proche des maçons que d'un de tes poètes.

Jean n'avait pas insisté. La fatigue, peut-être. Cette chaleur dans la montée vers Vence, sous les arbres, la sueur qui lui couvrait le visage, les gouttes sur les verres des lunettes, le sentiment, aussi, qu'il ne réussirait pas, un fossé entre eux et lui. Ils montraient leur maison sur les remparts de Saint-Paul. Ils faisaient visiter l'atelier d'Alexandre. Nathalie faisait pivoter une sorte de totem sculpté dans le cœur d'un tronc.

— C'est étonnant, n'est-ce pas ? commentait Nathalie. Taillé à la serpe. Un art primitif.

Puis, ils avaient commencé de raconter leurs histoires privées. Cette indulgence de Nathalie pour son père.

Primitifs, ils l'étaient avec ce souci qu'ils avaient d'eux-mêmes, de leurs sentiments, cette réduction qu'ils opéraient et qui transformait tout en anecdotes. Alors qu'il fallait voir large, s'ouvrir sur les principes, lier le détail à l'ensemble. Ne pas oublier la totalité. Le révolutionnaire savait d'un seul coup d'œil rassembler le puzzle.

Nathalie et Alexandre avaient raccompagné Jean jusqu'à la place, au delà des remparts de Saint-Paul. Là, contre un platane, Jean avait déposé sa moto.

— Vous, Jean, commençait Nathalie, comme d'habitude, vous n'avez fait aucune confidence.

Alexandre Revelli la tenait par l'épaule :

— Il n'est pas venu pour ça, disait-il. Karenberg, c'est le missionnaire. Le destin privé, le sien ou le sort de M. Trotski, des paysans russes expédiés en Sibérie, détail. Des œufs qu'on casse pour l'omelette. C'est comme ça qu'on dit ?

Jean souriait. De cela, il voulait bien parler avec son père, mais pas avec eux, ces dilettantes.

Il avait roulé jusqu'à Nice. Routes du milieu de la nuit qui paraissaient ne s'ouvrir que pour lui, arbres et villages enfouis dont le phare ne décapait que la surface, le temps d'apercevoir un tronc, l'angle d'un mur, et de nouveau le cône de lumière comme un coin s'enfonçant dans la chaussée. Les hommes, sauf quelques-uns, ignoraient les bas-côtés de la route. Ils parcouraient un trajet solitaires : autour de soi la nuit où d'autres poursuivent aussi, plus ou moins vite, leur trajectoire. Si l'on tente de leur dire : « Regardez, il faut connaître, apprenez à voir », ils refusent, comme Alexandre et Nathalie.

À Cimiez, chez lui, Jean plaça sa moto sous l'auvent construit près du portail. Il prit l'allée centrale bordée de statues romaines, bustes glabres absorbant la lumière de la lampe qui, par intermittence, quand les branches de l'eucalyptus balancées par la brise ne la masquaient pas, inondait le parc de la villa Karenberg.

Quand il fut au milieu de l'allée, Jean vit son père, assis sur la balustrade, autre buste qui se dressait, se découpant sur la lumière.

L'été, souvent, ils se rencontraient là. Ils éteignaient la lampe de la bibliothèque, s'asseyaient sur les marches, et commençaient à parler, à voix basse, d'abord, puis le ton montait. Peggy se mettait à la fenêtre au premier étage :

— Frédéric, appelait-elle.

Le père et le fils se taisaient.

— Je parle avec ton fils, répondait parfois Frédéric, quand Peggy insistait.

— Dis à ton fils d'aller se coucher.

Elle descendait, s'asseyait dans la bibliothèque, et, bientôt, ils oubliaient sa présence, recommençant à s'affronter.

Entre le père et le fils, depuis 1928, la guerre des idées. Frédéric marquant point après point. Echec de la révolution partout, démontrait-il. Trotski chassé. Changhai, Berlin perdus.

— Trotski, je me moque du bonhomme, disait Frédéric, quoiqu'un homme ce soit toujours important. Mais cet exil, tu comprends ce que cela signifie ? J'ai tiré mes conclusions.

Frédéric avait démissionné sans éclat du parti communiste.

— Tu es d'une autre génération, disait Jean. Excuse-moi, père, mais le temps est une donnée politique.

Cette phrase, l'une des armes perfides de Jean, Frédéric ne l'admettait jamais :

— Une autre génération ?

Il s'animait, le visage rajeunissait, les yeux devenaient bleu-gris, plus clairs encore :

— L'âge n'a rien à voir. C'est un échec. Un drame et un échec.

Il apportait des preuves. La famine, comme l'ombre d'une bourrasque sur les villages de Russie. Les trains chargés de paysans déportés. Les poètes qui, là-bas, se suicidaient. Maïakovski. Essenine.

— Ce sont des faits, criait-il, des faits. Et votre brochure ridicule, la Russie, un paradis en construction ? C'est avec cela que vous

comptez comprendre la réalité, ces sornettes ? Mais je suis russe, tu es russe, c'est notre pays.

Jean faisait face. Il s'adossait à la crise économique ici, aux injustices. Le gouvernement arrêtait des députés communistes, Cachin, Marty, Raffin, Thorez. Les scandales financiers se multipliaient, les chômeurs le matin se rassemblaient devant le portail des usines.

— Qui défend ce système, qui ? interrogeait Frédéric.

Bientôt, ce fut l'Allemagne entre eux comme un drapeau que l'on s'arrache, Frédéric Karenberg interpellait son fils :

— Avec qui combattez-vous les nazis ? Pour vous, les socialistes ce sont des fascistes, donc vous êtes seuls. Et, seuls, les communistes allemands seront écrasés.

Il s'approchait de Jean, il le prenait par les poignets :

— Peux-tu ne pas être fanatique ? Peux-tu comprendre que vous allez perdre. Vos militants vont vous quitter parce que vous avez tort.

Jean s'insurgeait, se dégageait :

— Nos militants ? Le système les écrase. Dante, Dante Revelli, tu te souviens ?

Dante refusait de se présenter aux élections. Il choisissait, lui aussi, de se retirer. L'épouse, l'enfant.

— Une femme, un enfant…, commençait Frédéric.

Puis, pudeur, il s'interrompait, ne reprenant qu'après un silence :

— La révolution, à vous entendre, elle était là, à portée de main. À chaque élection vous avez dit : « Nous allons gagner. »

Mais Ritzen, le flic à la retraite, était élu contre Barnoin en 1928, réélu en mai 1932. Et Hitler l'emportait.

Pourtant, ce frémissement dans les rues, ce sentiment que ça ne pouvait plus durer, les chômeurs, les escrocs, que le monde était gros de quelque chose. Les fascistes qui s'organisaient, Darnand, le fils Merani, avec l'aide de quelques gangsters, leurs liaisons avec l'Italie.

— En ce moment, disait Jean, même si je te donnais raison, comment veux-tu déserter ? C'est une guerre, comprends, une guerre. Nous, eux.

Cent fois, cette phrase, le dernier argument de Jean qui faisait reculer Frédéric Karenberg.

— Tu as peut-être raison, disait-il, peut-être. Va dormir, va. Je te trouve un visage fatigué.

Au moment où Jean ouvrait la porte de la bibliothèque :

— Et ton travail personnel ?

Jean avait un geste de la main :

— J'essaie, disait-il, j'essaie.

Frédéric Karenberg s'approchait de son fils :

— Tu sais, rêver est peut-être aussi nécessaire que changer le monde. Si tu es capable d'apporter ce rêve, laisse à d'autres, à Barnoin, à Barel, à d'autres cette politique de chaque jour.

La phrase atteignait Jean. Il tentait de sourire avec désinvolture, de répondre :

— Le rêve est un privilège aussi, disait-il.

Mais Frédéric Karenberg semblait ne pas entendre, il fermait les yeux comme s'il voulait que sa pensée soit pure de toute influence extérieure :

— Jean, si tu as ce rêve à donner, donne-le, n'hésite pas.

Frédéric repoussait la porte de la bibliothèque, s'asseyait dans un des fauteuils, et Jean s'appuyait au bureau de son père. Lampe éteinte. Obscurité blanchâtre qui venait du parc.

— Parce que, reprenait Frédéric, quand on regarde sa vie, au moment où, enfin, quand on arrive, comme moi, à quelques instants, à quelques pas de la fin, qu'est-ce qu'il reste ? Des affections. Le souvenir des affections. Finalement, le rêve, ce qu'on a fait à partir du rêve. Le reste, ces grands changements, s'il n'y a plus de rêve…

Frédéric secouait la tête, faisait un bruit avec les lèvres :

— Il ne restera rien, c'est le rêve qui donne un sens.

Il se levait.

— Je crois qu'il faut dormir.

Jean ouvrait la porte.

— Et là-bas, dans notre Russie, je crois que le rêve, fini, fini, ajoutait Frédéric Karenberg.

Ce soir, rentrant de Saint-Paul, atteignant l'escalier de la villa au sommet duquel son père l'attendait, Jean se souvenait de cette conversation d'il y avait quelques semaines.

— J'ai vu Nathalie, commençait-il, pour interrompre le déroulement des souvenirs.

Mais Frédéric ne répondait pas.

— Je t'attendais, disait-il. Il faut que tu lises. Tu auras le droit de continuer, de choisir. Mais il faut que tu saches d'abord.

Il entrait dans la bibliothèque, écartait les papiers en désordre sur son bureau, retournait des feuilles, prenait des pages dactylographiées.

— Lis, disait-il. Ça vient de Russie, et ce n'est pas n'importe qui, Victor Serge.

— Un opposant, disait Jean, encore un.

Frédéric agitait les papiers devant le visage de son fils :

— Un opposant ! criait-il. Et tu crois, toi, un Karenberg, que c'est une réponse suffisante ? C'est d'il y a sept mois, de décembre 1932, écoute.

Il se mit à lire d'une voix aiguë, indignée et solennelle : *Nous sommes de plus en plus en présence d'un Etat totalitaire divisé en castes, absolu, grisé de puissance, pour lequel l'homme ne compte pas… Ce régime repose sur une double assise…*

— Jean, comprends-tu ?

Frédéric levait les yeux sur son fils, il montrait les pages :

— C'est capital, parce que c'est la première analyse qui vient de là-bas, la première.

Il reprenait sa lecture : … *Une double assise : une Sûreté toute-puissante et un ordre au sens clérical du mot… Ce régime est en contradiction avec tout ce qui a été dit, proclamé, voulu, pensé pendant la révolution même.*

Jean avait envie de se boucher les oreilles ou bien de hurler pour couvrir la voix de son père :

— Victor Serge, répétait Frédéric Karenberg, un vrai révolutionnaire. Alors ? Je t'écoute.

Jean traversait la bibliothèque, ouvrait la porte suivi par son père, qui, les feuillets à la main, continuait à lire, s'interrompait, criait presque :

— Il faut savoir cela, parce que c'est vrai, vrai. Ecoute, écoute le programme de Serge.

Il se remit à lire : *Défense de l'homme. Respect de l'homme. Il faut lui rendre une valeur. Sans cela, pas de socialisme. Sans cela, tout est faux, raté, vicié… L'homme quel qu'il soit, fût-ce le dernier des hommes.*

Jean Karenberg avait atteint le palier. Il restait le front appuyé contre la porte de sa chambre, sûr de ne pas entendre, et pourtant se refusant à ouvrir la porte. Son père se tut enfin.

Jean entra dans sa chambre. La fatigue. Comme s'il avait trop bu. Les jambes douloureuses. Il enleva ses lunettes, mit les paumes

sur ses yeux. Une phrase venait comme le début d'un roman à écrire. Il voyait sa main tracer les lettres : *J'écris pour le dernier des hommes…*

22

Si difficile de s'arracher à ce que l'on croit, quel long chemin, toute une vie, parfois, pour comprendre. D'autres ont suivi votre trace, et quand vous leur criez de s'arrêter, que c'est mirage, qu'ici continue l'enlisement, ils vont, sûrs de vos certitudes passées, ils s'enfoncent plus avant, et, si on les retient, ils vous accusent, plus aveugles que vous, et ils devront, eux aussi, marcher si longtemps, et peut-être ne trouveront-ils jamais l'issue.

Frédéric Karenberg, assis dans la bibliothèque, la lettre de Victor Serge posée sur ses genoux, respire difficilement. Deux mains s'appuient à la hauteur du cœur, de part et d'autre de la poitrine. Porter ses doigts à sa gorge comme le faisait si souvent Héléna, anxieuse, perdant son souffle. Frédéric Karenberg s'oblige à l'immobilité. Il ferme les yeux, tente de ne laisser venir au jour que des pensées apaisantes, la forêt autour de Semitchasky, au temps de l'enfance, le lac non loin du château, les bronzes de l'automne, ou bien, dernier recours, la neige duveteuse. Il s'y enfonce, il s'y endort, mais voici qu'elle le recouvre, le nez, d'abord, la bouche, la gorge. Il étouffe à nouveau. Fait quelques pas sur la terrasse, et souvent le mieux vient quand il accepte d'étouffer, qu'il dit : « Je vais mourir », qu'il se laisse aller comme un tronc rompu, à demi submergé, gorgé d'eau, et que le courant entraîne.

Peggy s'inquiète, descend une fois encore, pose un plaid sur les épaules de son mari, lui prend la main, le force à s'asseoir prés d'elle sur la banquette, contre la façade. Sa présence rassure Frédéric. Il respire bien, comme quand il discute avec Jean et qu'il s'emporte, criant, gesticulant, et le souffle est là.

Les mains ne compriment la poitrine que s'il est seul. Quand Jean s'est couché. Que Peggy dort. Qu'il faut se dire : « Je vais les perdre, je vais mourir. » Ce n'est pas la peur, simplement une tristesse si profonde de ne plus les voir, de ne plus pouvoir les aimer, être aimé d'eux. Les laisser seuls et être seul. Peut-être est-ce pour cela qu'il attend Jean, presque tous les soirs, pour retenir sa

présence, prendre sa voix, ses yeux, le guider encore, lui faire comprendre qu'il s'aveugle.

— Je t'entendais crier, murmure Peggy.

Elle serre la main de Frédéric :

— Que lui as-tu dit encore ? À trente ans, il pense seul. Tu cherches toujours à l'influencer, dans un autre sens, maintenant. Tu ne veux pas accepter…

Peggy s'interrompt, pose sa tête contre l'épaule de Frédéric :

— Quel adolescent, dit-elle, tu ne changeras pas.

Frédéric se lève, se penche :

— Veux-tu que je te lise cette lettre ? Tu me diras si je dois taire cela à mon fils.

Elle le retient, le contraint à s'asseoir de nouveau :

— Et s'il fallait que les hommes se trompent ? dit-elle. Un moment dans leur vie, pour faire des choses.

Ils se taisent. Silence et fraîcheur de la nuit. Autrefois, quand ils étaient ainsi sur la terrasse, elle, qui se pelotonnait, lui, qui la prenait par le cou, et sa main allait là, entre ses seins, autrefois, ils se levaient ensemble et montaient, hanche contre hanche, les escaliers, jusqu'à leur chambre, et l'un et l'autre nus, si vite, tant de hâte en eux.

— Tu devrais, dit Peggy.

— Pas encore, je veux relire.

Elle l'embrasse.

— Rentre alors, c'est humide.

Ils traversent la bibliothèque en se tenant par la main.

— Tu montes, bientôt ? demande-t-elle.

Frédéric lui caresse les cheveux, l'accompagne jusqu'à l'escalier.

— Jean, ajoute-t-elle en se retournant, tu n'as pas été trop dur ?

— Si.

— Ça ne change rien.

— Crois-tu ?

— Veux-tu vraiment qu'il change, qu'il pense comme toi, aujourd'hui ? En es-tu sûr ?

Frédéric rentre dans la bibliothèque, s'assied à son bureau, prend, dans le dernier tiroir, le cahier de l'année 1933. Déjà sept mois. Il feuillette. Chaque fois il s'étonne, ces mots-traces, si nombreux, qu'après quelques phrases il renonce à les relire, à se souvenir. Un nom l'accroche parfois.

Vu Gustav Hollenstein, hier. Me parle d'Alexandre Revelli, son beau-fils. Architecte, du talent, mais peut-être pas assez d'ambition. Curieuses et classiques mutations d'une génération à l'autre. Le père, Carlo Revelli, était une force dévorante, il l'est encore. Un boulimique. Entreprises, terrains. Le fils qui, déjà, si j'en crois Gustav, semble avoir perdu le goût de la guerre. Entre moi et Jean, où se situe la différence ? J'écris. Il écrit. Peut-être, à un certain moment de l'évolution, n'y a-t-il plus entre les individus que des nuances ? Les contrastes sont marqués quand un homme fait la percée, traverse en une vie toutes les couches. J'ai vu Carlo Revelli dans ce parc, le pic à la main, creuser une tranchée pour moi. Le fils de ce terrassier épouse Nathalie Hollenstein, ma nièce. Sa fille devient Madame Charles Merani. Ce mécanisme d'aspiration des hommes les plus entreprenants, voilà l'un des secrets de la vitalité d'une société. La transfusion s'opère. Si elle est suffisante, la société dure. Si elle cesse, la société meurt. Simplet, dirait Jean.

Frédéric tourne les pages. Hitler au pouvoir. Incendie du Reichstag.

J'essaie d'expliquer à Jean que l'internationale communiste vient de subir, en Allemagne, la plus dure défaite de son histoire. Il ne comprend pas. M'assure que le nazisme va être balayé. Il n'a pas saisi, ils n'ont pas saisi que, une fois l'Etat conquis, un régime peut durer des siècles. Il s'est moqué. Comment pourrait-il savoir que quelques années cela représente, dans le cours d'une vie d'homme, une part immense, des siècles, des millénaires ?

Il faut écrire. Recopier la lettre de Victor Serge. Pour Jean, plus tard. Qu'il trouve un jour ce témoignage, que le fil ne se brise pas.

C'est cela qui pousse Frédéric Karenberg, chaque soir, à ouvrir son cahier, à noter. Parfois, sa plume s'arrête.

Je m'illusionne. J'essaie de croire que je vais demeurer présent, en lui. Dans les enfants qu'il aura.

Frédéric s'étouffe alors. Il doit se lever, aller sur la terrasse. Fermer les yeux, prendre ces pastilles qui sont censées régulariser le rythme respiratoire. Comme si la pensée était un muscle. Et c'est d'elle que tout dépend.

Pourtant, le médicament agit. Ou bien est-ce le fait d'avoir recommencé à écrire, la joie d'une idée nouvelle, cette exaltation juvénile qui monte, les mots qui entraînent la main, le souffle qui revient.

Ce siècle est despotique, écrit-il. *La révolution russe n'est peut-être qu'une des faces du despotisme. Le fascisme en est l'autre face. La liberté individuelle n'aura été qu'un moment de l'histoire, limité à une partie de l'Europe, et, dans l'Europe, à une infime partie des hommes, les aristocrates comme nous, les Karenberg, les grands bourgeois comme Hollenstein. Tout cela se termine. Les foules s'agglutinent dans les villes. Dès lors, il faut les tenir. Quand Mussolini dit : « Le XX^e^ siècle sera le siècle du fascisme », il ne se trompe pas. Je dirai : le siècle du despotisme et de l'Etat.*

Ecrire, tendre vers Jean cette pensée, qu'il s'en empare un jour, pour la détruire ou pour la donner à son tour, qu'importe, mais échapper à cette solitude d'après. Laisser sa voix, fût-elle à peine perceptible. Cette transmission raisonnée, délibérée, voilà l'histoire des hommes.

Des signets dans les livres sur le bureau de Frédéric Karenberg. Il ouvre l'un d'eux, il recopie.

Le socialisme est le frère cadet et fantasque du despotisme agonisant dont il veut recueillir l'héritage. Ses aspirations sont donc réactionnaires au sens le plus profond, car il désire la puissance étatique à ce degré de plénitude que seul le despotisme a jamais possédée…

Karenberg hésite, il voudrait retranscrire toute la page de Nietzsche. Mais, tout à coup, il barre les lignes qu'il a déjà notées. Il rature soigneusement pour qu'on ne réussisse pas à lire.

Il ferme le cahier, éteint la lumière, sort sur la terrasse. Liséré clair à l'est, au-dessus de Cap-Ferrat qui reste une trace d'ombre. Frédéric respire profondément, calmement, retourne à son bureau, rouvre le cahier, écrit :

J'avais, ici, cité une page capitale de Nietzsche, l'une des plus dures pour le socialisme. À la lumière de ce qui se passe en Russie, cette analyse semble se vérifier. J'ai pourtant eu peur de la laisser, nue, dans ce journal. Maintenant, je pourrais la reprendre. Mais ce noir est plus précieux encore, il témoigne du mal que j'ai à regarder la vérité en face.

J'ai plus de soixante-dix ans, pourtant. Et quelque chose se révolte en moi, une espérance s'obstine malgré tout, forte, tenace.

Il est si difficile de s'arracher à ce que l'on croit.

23

Un vallon.

Antoine Revelli ouvrait la fenêtre de la cuisine et il voyait la paroi du vallon, terreuse comme une vieille carrière. La voix, dans le dos d'Antoine :

— Il croyait mon frère, il croyait Francesco, tu comprends ?

Antoine ne se retournait pas, la chaleur de l'appartement et la voix de Rafaele Sori pareille aux ronces qui poussent sur les pentes du vallon. Antoine se penchait à la fenêtre.

— Oh, Revelli ?

Un voisin, torse nu, interpellait Antoine.

— Che calou ! continuait-il. Quelle chaleur !

Antoine faisait un signe, fermait la fenêtre.

— Francesco, expliquait Rafaele assis dans la cuisine, qu'est-ce que tu veux ? Il croyait mon frère.

Antoine s'approchait de l'évier. L'eau sur la nuque, glissant dans le cou.

— On peut plus, disait-il, on peut plus accepter.

Il s'essuyait le visage, ouvrait la fenêtre d'un geste violent. Tourbillon poussiéreux qui soulevait les feuilles des platanes, faisait battre les portes. Quelqu'un criait dans la rue : « Alberto ! Alberto ! » L'averse, des bruits de course. Giovanna entrait dans la cuisine, regardait son frère et Antoine :

— Il faut fermer, disait-elle, sinon…

Elle écartait Antoine, poussait la fenêtre.

— Quartier de merde, murmurait Antoine.

Il habitait là depuis son mariage. Adieu, les quais du port, adieu, la rue de la République, le Paillon, la place Garibaldi. Antoine traversait la ville, quittait les quartiers de l'est, s'enfonçait dans le vallon de la Madeleine, un brouillon de quartier. Les frères de Giovanna, les Sori, y vivaient. Et puis merde, j'en ai marre de la famille, des Revelli, de Dante, de tous.

Adieu, les Piémontais, ceux des années 80, et leurs fils, qui, comme Dante, avaient fait la guerre, étaient niçois, français. Ici, dans le vallon, à l'Ouest, s'installaient les Siciliens, les Romagnols, les Calabrais, ceux d'après 1920. Durs à la tâche. Quatre sous, et ils achetaient un morceau de terre. À peine si un arbre pouvait y tenir

debout tant la pente était forte. Mais ils construisaient quand même une maison.

Antoine, au début, était resté à l'écart. Des paysans, ces émigrants du Sud, des bergers, même, qui travaillaient pour rien. Antoine, plus grand, plus vif, se sentait différent. Il était de ce pays, de la ville, du Nord. Peu à peu, pourtant, les observant, cette mère : « Alberto, Alberto », elle courait après son fils, ces vieilles terrées, portées de leur village jusqu'ici par les enfants, et qui s'asseyaient, craintives, devant les portes, seules, égrenant un chapelet, Antoine avait commencé à les comprendre.

Souvent, des flics à bicyclette patrouillaient dans le quartier, tutoyant, méprisant. Antoine s'avançait. La République, quoi, Liberté, Egalité, Fraternité, je suis français.

— Vous le ramenez, alors ? demandaient les flics.

Antoine prenait par le bras le type un peu ivre qui maudissait la misère, les femmes, invoquait la Madona. Une vieille ouvrait à Antoine, il montrait l'homme. Une vieille ? Ces femmes noires se ressemblaient toutes avec leurs minuscules boucles d'oreilles, le bas du visage autour de la bouche, creusé de rides. Elles se souvenaient d'Antoine. Les hommes, bientôt, venaient le voir, Revelli, le Français. Ils lui tendaient un papier, une convocation. Ils disaient :

— Lei che sa, vous qui savez.

Antoine n'avait jamais parlé italien. Quand, à l'armée, quelqu'un lançait : « Eh, toi, Revelli, t'es un peu italien, non ? À Nice, vous êtes de drôles de Français », Antoine gueulait. Une légende courait dans les régiments. Les Niçois du XV^e^ corps avaient lâché pied, pendant la guerre. « Sûr, vous êtes tous italiens là-bas, alors, pour la décampe… » Antoine s'était battu. Corps qui roulent entre les lits. Dix jours de prison. « Je suis français, sergent », expliquait-il. C'était en 23, au temps où on occupait la Ruhr. Maintenant, italien, français ?

Antoine redécouvrait la langue du père, les plats de la mère, parce que Giovanna cuisinait comme elle, le risotto et la polenta l'hiver ; rare, la viande rouge, une ou deux fois par mois ; elle est chère, et puis sans goût. Antoine préférait le lapin, un poulet, des ragoûts. Alors, quand un voisin pour lequel il avait traduit une pièce officielle lui disait :

— In somma, anche tu sei italiano, toi aussi, tu es italien.

— Si tu veux.

Sur les chantiers, il s'était lié d'amitié avec Rafaele Sori, un Turinois qui connaissait mal le métier. Ils avaient fait équipe ensemble, Antoine préférant cet Italien hésitant, maladroit, à des Parisiens, compagnons habiles, qui couvraient un mur en quelques heures, en gouaillant, pleins d'assurance.

— Vous, les Parigots..., commençait Antoine.

Comme il avait la colère facile, on le laissait expliquer à Rafaele. « Le plâtre, disait Antoine, au début, j'aimais pas, je me sentais inférieur, parce que, avant, électricien, comme mon frère, j'aurais voulu ça. Electricien, c'est propre, on est presque un ingénieur, mais maintenant... »

Il faisait couler le plâtre, le pétrissant avec sa truelle.

— J'aime l'odeur.

Il se mettait à rire, chantonnait :

— Il faut savoir quand ça prend, c'est un vrai métier.

Rafaele Sori l'avait appris, et Francesco, son frère, disait à Antoine :

— Toi, tu as quelque chose. Parce que celui-là – il désignait Rafaele – je lui ai tout dit, mais il voulait les bureaux, ingénieur, dessinateur. Sur un chantier, on est à l'air, non ?

Le mariage d'Antoine avec leur sœur Giovanna les avait encore rapprochés. Ils habitaient le même quartier de la Madeleine.

Quand, du côté d'Eze, dans la nuit, des hommes avaient bondi, barre de fer à la main, l'abattant sur Francesco, le frappant encore alors qu'il était à terre, Antoine avait été voir Dante :

— Qu'est-ce que vous faites, pour ça ? Vous, avec votre parti ?

— Ecoute, ton copain Sori, je me suis renseigné.

Antoine se levait déjà :

— Bon, parce qu'ils sont pas de chez vous, ça vous fait rien qu'on les descende ?

Francesco, à sa sortie de l'hôpital, s'était installé chez Antoine pour près d'un mois, Giovanna le soignait.

On n'avait jamais retrouvé ses agresseurs.

Antoine accompagnait Francesco à l'hôtel de police. Il l'attendait, faisant les cent pas devant l'entrée, pendant que Francesco était interrogé par Renaudin, le successeur de Ritzen. Puis ils rentraient à pied, retrouvaient Rafaele, et Francesco racontait. Renaudin, derrière le bureau, montrant les dossiers aux couleurs différentes, disant :

— Vous autres, Italiens, je vous mets tous dans le même sac. Vous nous emmerdez. Mussolini, les Italiens l'ont voulu, non ? *Alors, quoi, vous ne pouvez pas faire ça chez vous ?* Pas une semaine sans qu'en ville…

Devant le consulat, une bagarre entre immigrés et fonctionnaires fascistes. Des espions qu'il fallait expulser, ce Dottore Maurizio Livio qui tenait des conférences politiques à l'abri de l'immunité diplomatique, ces rassemblements de pauvres bougres qu'il organisait dans la cour du consulat. Et l'un d'eux, un Sicilien, expliquait à Antoine :

— La famiglia, la famille, je l'ai là-bas. Si je veux envoyer l'argent, il consolato, les gens du consulat…

Tous les deux ou trois ans, ces immigrés passaient une semaine au pays. Ils voulaient être sûrs de pouvoir rentrer en France, après, de ne pas être retenus, à L'Aquila ou à Città di Castello, à Bari ou à Syracuse. Parce qu'on crevait de faim. Quand ils revenaient, ils tendaient à Antoine une bouteille de vin. « Forte, buono. » Un fromage de chèvre, sec comme du vieux bois.

— Ce qu'il faudrait, avait expliqué Francesco Sori à Antoine, c'est qu'un de ceux-là – d'un mouvement de la tête il montrait la rue, le quartier – nous aide. Si, une fois, j'avais son passeport…

Francesco clignait de l'œil :

— Là-bas, continuait-il, je m'arrange. Essaie d'en trouver un, comme ça, en parlant.

Giovanna craignait cette obsession qui avait repris ses frères.

— Le père, commençait-elle, déjà lui, à Turin, ils l'ont tué, et Francesco…

Elle prenait son fils sur ses genoux, elle le serrait contre elle, elle soupirait. Edmond se dégageait, repoussait les bras de sa mère, courait vers Antoine :

— Enfin, disait Giovanna, si vous croyez.

— Il croyait, tu comprends, répétait Rafaele Sori en ce soir du mois d'août 1933.

Antoine Revelli ouvrait la fenêtre que heurtaient des gouttes rares, épaisses, presque grasses.

— C'est moi, disait Antoine, c'est à cause de moi.

Giovanna se levait, haussait les épaules :

— Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu dis ?

Antoine avait trouvé l'homme, Pietro, un Calabrais aux sourcils broussailleux, touffes noires dans un visage ridé, à la peau jaune. Il souriait, montrant des dents cassées. Il était d'accord. « Mon passeport ? Si vous me le rendez, moi, j'ai plus personne, là-bas. Et même si vous me le rendez pas. Moi je retourne plus. »

— Tu es sûr de lui ? demandait Francesco.

Pietro travaillait comme maçon. Sobre, régulier sur le chantier. Il vivait seul, mangeait le soir dans une des auberges du vallon. « Pas riche, disait Antoine. Un plat de pâtes, un morceau de fromage, chaque jour la même chose. »

— On pouvait pas se douter, dit Antoine à Rafaele.

Edmond appelait sa mère depuis la chambre. Giovanna embrassait Antoine et son frère :

— Ne restez pas tard ! disait-elle.

Elle portait à sa bouche un mouchoir serré dans sa main qu'elle paraissait mordre. Antoine rouvrait la fenêtre. Les feuilles étaient à peine luisantes, le vent et la pluie avaient déjà cessé.

— Il y a dix jours, commença Rafaele, comme les autres…

Francesco avait passé la frontière à Modane. « Par là, je serai sûr, je veux pas prendre de risques. » Il expliquait à son frère et à Antoine, feuilletait le passeport de Pietro. « Ils remarqueront rien », disait-il. Il tendait le passeport à Antoine. Le tampon sur la photo de Francesco avait été habilement reproduit.

— Cette fois-ci, continuait Francesco, je vois un peu, trois jours pour voir, mais je suis sûr…

Il se frottait les paumes, le bout des doigts, comme s'il s'agissait déjà de préparer la mèche et qu'il eût peur de la mouiller de sueur.

— Je suis sûr que c'est plus facile que de miner une carrière.

Et puis, comme les autres.

Une tante avait écrit à Rafaele. Elle avait reçu l'avis officiel.

Francesco, comme Schirru l'anarchiste qui était arrivé de New York, qui voulait abattre Mussolini, et qu'on avait fusillé dans le dos, le 29 mai 1931, à 4 h 27 du matin. *Mon geste ne sera pas un délit,* avait écrit Schirru, *mais si je tombe sans avoir atteint le but que depuis tant d'années j'espère atteindre, je suis sûr qu'un autre prendra ma place.*

— Il croyait mon frère, tu comprends, disait Rafaele.

Il y a deux semaines, Pietro avait quitté le quartier, sans prévenir au chantier, à l'auberge. Peut-être un mouchard, avait pensé

Antoine. Chaque jour plus fort le mot battait, pendant qu'il jetait le plâtre sur le mur. « Nouvelles ? » demandait-il à Rafaele pendant qu'ils gâchaient le plâtre, accroupis, l'un en face de l'autre, la tête baissée, les mains déjà blanches. Rafaele ne répondait pas. Alors l'idée, chez Antoine. Un soir, en sortant du chantier, l'un de ces immeubles qu'on construisait, après Magnan, sur la Promenade des Anglais prolongée, il entraînait Rafaele. « Tu m'attendras », disait-il.

Ils pédalaient côte à côte sur la chaussée du bord de mer. Tribunes, fleurs, guirlandes, chandelles sur les terrasses de l'Hôtel Impérial, du Negresco. Les badauds tentaient d'approcher des tables, et les violons de l'orchestre de femmes du Palais de la Méditerranée accompagnaient Antoine et Rafaele cependant qu'ils roulaient vers le port. *La Grande Bleue, le Beau Rivage* avaient hissé le grand pavois. Badauds, encore. Penchés au-dessus des barrières, ils regardaient la plage où, échangeant quelques mots, d'une chaise longue à l'autre, les femmes commençaient à se préparer pour rentrer à l'hôtel. Des spectateurs, contre les tribunes, attendaient le début du défilé des chars fleuris. Voitures automobiles du concours d'élégance, plus loin, devant le jardin Albert-I^{er}, les numéros, chiffres noirs sur carré blanc, accrochés à leur pare-brise.

Antoine et Rafaele avaient ralenti. Cela faisait longtemps qu'Antoine ne longeait pas la Promenade dans sa partie noble, entre le boulevard Gambetta et le Paillon. Son trajet, toujours le même : le vallon de la Madeleine, route mal goudronnée, arbres couverts de poussière parce qu'il y avait, à flanc de collines, des carrières abandonnées où le vent tournoyait avant de s'abattre sur les platanes, les potagers des Romagnols et les façades vite devenues grises de leurs maisons.

— La crise, dit Antoine à Rafaele, merde, tu la vois ?

Cela faisait à peine un mois que Rafaele avait trouvé du travail après plusieurs semaines de chômage. « Je te garde, toi, avait dit le patron à Antoine. Lui, qu'est-ce que tu veux ? C'est pas un Français. » Des jours et des jours sans un franc dans les poches de Rafaele Sori.

De nombreux chantiers avaient été arrêtés au début de l'hiver 31. Les poutrelles de béton restaient dressées, nues, et ça faisait mal au

cœur de voir la pluie tomber là-dessus, les planches des échafaudages pourrir.

Seules, quelques entreprises tenaient le coup. Celle de Carlo Revelli où avait travaillé Francesco Sori. Elle procédait à l'agrandissement du port.

Un dimanche matin, Antoine avait été pêcher au bout de la nouvelle jetée protégée par des cubes de ciment jetés comme de gros rochers pour briser la mer. Il avait vu les lourdes bennes marquées du nom de Revelli faire la noria, des quais aux entrepôts, revenir chargées de gravier. Il lançait sa ligne, Edmond, près de lui, jouant avec les « tremoline », longs vers roses que l'on vendait, mêlés à des algues, et qu'Antoine plaçait dans un vieux feutre délavé, les déchirant pour les enfiler dans l'hameçon. Giovanna tricotait, surveillant son fils.

— C'est l'oncle, disait Antoine, en montrant les camions.

Les doigts de Giovanna s'immobilisaient. Elle jetait un coup d'œil, elle recommençait ses mouvements rapides, approchait le tricot de l'épaule d'Edmond.

— Lui, continuait Antoine, la crise, il s'en fout. L'argent, il doit même plus savoir.

Il retirait sa ligne, un poisson avait mordu, décrochant la tremoline. Il recouvrait l'hameçon d'un nouveau vers.

— Lui, l'oncle, s'il en donnait un peu pour Edmond, plus tard, hein ?

Il regardait Giovanna tout en jetant la ligne à l'eau. Elle continuait de tricoter.

— On fera sans lui, comme tu as fait, comme on a fait, disait-elle.

C'était aussi l'entreprise Revelli qui terminait la couverture du Paillon, à l'est, réunissant ainsi les deux rives par une vaste esplanade, et, lors de l'inauguration, le préfet ou le maire, Antoine ne se souvenait plus à qui l'*Eclaireur* attribuait le propos, avait déclaré : *Entre les deux parties de la ville, la vieille Nice traditionnelle, la populaire, et la moderne plus ouverte sur les nouvelles manières de vivre, c'est désormais la réunion. Une seule ville, bonne pour tous, Niçois et étrangers, travailleurs et commerçants.*

— Tu parles, murmurait Antoine.

Il descendait avec Rafaele l'avenue de l'Opéra qui conduit du bord de mer à la rue Saint-François-de-Paule, apercevait des femmes debout sur des escabeaux ou bien agenouillées sur la

chaussée. Elles décoraient les voitures pour la bataille de fleurs, accrochaient les œillets aux rayons des roues, aux bras du fiacre, le long des garde-boue. Un œillet blanc, un œillet rouge, la tige enroulée de fil de fer qu'on nouait à d'autres brins, ceinturant la voiture.

Antoine attendait Rafaele et ils roulaient de front :

— Ce sera toujours les mêmes, tu crois ?

— Ma.

Un geste de la main de Rafaele pour dire : « Chi lo sa. » Peut-on savoir ? Place Rossetti, devant la cathédrale, Antoine sautait de vélo, le tendait à Rafaele qui freinait. « Je reviens », disait Antoine.

Il entrait au *Castèu,* reconnaissait son oncle Luigi qui avait maigri, ne portait plus ce crochet de fer au bout du bras droit, mais une main de cuir ou de bois qu'Antoine distinguait mal parce que Luigi se tenait au bout du comptoir, dans la demi-obscurité, lançant machinalement des dés de la main gauche, les ramassant comme on prend une mouche, les envoyant rouler, et il les arrêtait de sa main raide. Antoine s'approchait, et il sentait que, de la salle, la femme là-bas, Rose Revelli, sans doute, le visage bouffi des alcooliques, les joues qui écrasaient le nez, le cou gonflé, et deux jeunes gens qui se levaient, ne le quittaient pas des yeux.

— Oncle, disait Antoine.

Luigi arrêtait les dés de sa main gauche à plat, les écrasant sur le comptoir. Il plissait les yeux, sautait du tabouret, cherchait à reconnaître ce visage dans son souvenir. Mais Antoine n'avait que les traits d'un ouvrier, du plâtre sur la peau, dans les sourcils, la casquette un peu penchée comme c'était la mode :

— Oncle.

— Tu es Antoine, toi ?

Luigi prenait Antoine par le bras :

— Tu m'annonces encore la mort ? Tu ne viens que pour ça.

— Je voudrais savoir, dit Antoine, vous, je suis sûr que vous pouvez, et moi, ça me rendrait service.

— Viens par là.

Antoine le suivait, descendait quelques marches, entrait dans une cave. Des fauteuils, des cartes sur une table, une porte au fond.

— D'ici, tu vois…

Luigi montrait la porte, riait, s'asseyait, serrait sa main gauche sur sa main de bois :

— Si on a besoin d'air, continuait-il.

Il jetait un paquet de cigarettes à Antoine :

— Ton père, quel âge ça lui fait ? Attends, moi cinquante-cinq, hé soixante-cinq Vincente, et le vieux salaud, le grand frère, soixante-treize donc. Ils ont la peau dure.

Il prenait les cartes, les faisait glisser entre les doigts de la main gauche, les étalait, en retournait une :

— As de pique. Merde !

Luigi recommençait, sortait du trèfle, du pique encore, s'énervait, pique toujours, s'arrêtait tout à coup, remettant les cartes en tas :

— Qu'est-ce que tu veux ? Pas d'argent ? Tu m'inquiètes. L'argent, c'est facile. Tu trouves pas je parie ? Ça, c'est ton père et ton con de frère.

Un silence.

— Y a Violette, continuait Luigi. Celle-là, on m'en parle. Carlo, moi, elle. Les vrais Revelli, non ?

Le premier geste après qu'Antoine eut expliqué pour Francesco Sori, pour Pietro le Calabrais, ce fut un coup de la main de bois sur la table. Les cartes se répandaient. Puis deux mots :

— Pauvre con.

Luigi se levait, gueulait en marchant autour de la table :

— Mais qu'est-ce que vous croyez ? Qu'ils vous connaissent pas, toi et tes deux cons ? Tu veux savoir les types qui l'ont tabassé, ton Sori, tu veux vraiment les connaître ?

Il crachait par terre :

— Mais qu'est-ce que tu as appris ? Et vous êtes, ton frère et toi, allés à l'école ? Et vous savez pas qu'un type est toujours un mouchard, vous le savez pas, qu'on les tient tous ?

Il tendait vers Antoine cette main droite, morte, fausse :

— Toi, on te tient quand on veut. T'as faim ? T'as envie de le voir ton gosse ? Avec ça, pauvre con, tu fais les pieds au mur. Tous, pas un. Alors, ton Calabrais ? Sûrement un mouchard. Ils en ont partout. Ils savent tout.

Il se laissait tomber dans un fauteuil, il lançait sa main gauche devant le visage d'Antoine :

— Ils paient, tu comprends ? Ils paient.

Il se levait, haussait le ton, de nouveau :

— Quand tu paies, tu as n'importe qui – Luigi détachait les syllabes. Ils ont l'argent du gouvernement, d'en haut. Tu vois ce que ça représente ? Moi – il se frappait la poitrine avec l'avant-bras

droit – moi, je paie. Tu peux pas savoir combien de types je paie. Alors, eux, s'ils veulent, ils m'achètent, quand ils veulent, ils n'ont qu'à mettre le prix.

Ils t'ont acheté, salaud.

Et cela se lisait dans les yeux d'Antoine qui commençait à repousser son fauteuil.

Luigi Revelli baissait le ton, reprenait :

— Reste là. T'es venu, t'as voulu savoir ? Moi, la politique, je m'en fous. Je suis un commerçant, c'est tout.

Ils t'ont acheté, salaud. Antoine ne bougeait plus, mais il laissait la phrase dans sa tête pour que Luigi l'entende, pour qu'il se disculpe en accusant les autres.

— Mais je vais te dire. Darnand, tu connais pas ? Un petit camionneur, un héros, mets-toi son nom dans la tête, et le fils Merani, Charles, l'avocat.

Il serrait sa main de bois avec sa main gauche.

— La main dans la main avec les autres, ceux d'Italie. Tu comprends ? Sans compter tous les autres, ceux qui savent et qui la bouclent, parce que vous les emmerdez. Alors, ton Sori, il avait eu de la chance une fois, et il a cru…

Luigi se levait, ouvrait la porte :

— Pauvre con.

Au moment où Antoine s'engageait dans l'escalier, Luigi le coinçait contre le mur, la main dure dans l'estomac :

— Toi, je te donne un conseil : t'es ouvrier, alors, travaille. Mets-toi à ton compte. Je peux te prêter, tu me rembourseras, je te fais confiance.

Il baissait le bras, poussait Antoine pour qu'il passe le premier.

— On est des Revelli, non ?

Il s'asseyait de nouveau au comptoir, reprenait les dés, les secouait dans sa main :

— Tu vois, je sais rien, disait-il.

Il clignait de l'œil.

— Tu veux boire ?

Antoine refusait, sortait.

Bientôt, il roulait avec Rafaele dans la pénombre des rues de la vieille ville. Les journées, en août, finissent brutalement. Déjà, rue Saint-François-de-Paule, les femmes achevaient de garnir les voitures en s'éclairant avec des lanternes, ou bien on avait poussé les fiacres sous un lampadaire. Les chevaux étaient attelés, et peut-

être le son des cuivres, les roulements de tambours des fanfares municipales qui défilaient sur la Promenade, ils frappaient la chaussée de leurs sabots, urinaient, et la rue sentait le crottin. En robe du soir blanche, les épaules nues, la poitrine barrée d'écharpes de soie aux couleurs vives, un diadème dans leurs cheveux, les reines des quartiers étaient prêtes, debout sur les chars, dans les fiacres, pour ne pas froisser leurs robes. Au bout de la rue, le jardin Albert-Ier illuminé. Les palmiers, au fur et à mesure que la nuit couvrait le ciel, se dressaient dans la lueur. Un barrage de policiers débonnaires interdisaient l'entrée de la Promenade. Ils arrêtèrent Antoine et Rafaele : « Pas par ici, fini ! » Comme Antoine insistait, un gradé, s'approcha : « On passe pas, répéta-t-il, prenez la rue de France. » Le ton changeait. « Vous avez des lumières ? »

— On va à pied, dit Antoine.

Il descendit de vélo, commença de le pousser par le guidon, et Rafaele l'imita. Puis, quand ils furent place Masséna, ils remontèrent, prirent la rue de France vers Magnan, roulant lentement parce que la foule se pressait sur la chaussée, se dirigeant vers la Promenade.

— Il m'a rien dit, avait dit Antoine à Rafaele quand celui-ci l'avait interrogé. Il sait rien, mon oncle.

Mais, maintenant qu'on avait appris que là-bas, dans la caserne de la Milice fasciste de Rome, les Chemises noires avaient poussé Francesco Sori le visage contre le mur, les mains liées dans le dos… Comme d'autres avant lui, Schirru, Sbardellotto, Bovone, tous plus ou moins anarchistes, accusés d'attentats, de préparation d'attentats contre le régime ou contre le Duce, maintenant, Antoine, chaque fois que Rafaele répétait : « Francesco, il croyait… », se mettait à transpirer de colère.

— On va sortir, dit-il.

Ils descendaient en silence, prenaient leurs vélos dans le jardin. Comme ils allaient franchir le portail, Giovanna les appela, mais Antoine se mit à pédaler.

On pouvait, jusqu'à la mer, descendre en roue libre sous les platanes. Antoine, qui allait vite, s'arrêta brusquement.

— On peut pas toujours rien dire, rien faire, dit-il à Rafaele. On peut plus accepter.

Puis ils repartirent.

Ils lancèrent d'un même geste les pavés contre les vitres du magasin de transport et d'import-export de Joseph Darnand, puis contre l'étude de maître Charles Merani, avocat au barreau de Nice.

Et le bruit de l'éclatement du verre les accompagna comme un cri bref de rage, pendant que, debout sur le pédalier, ils s'éloignaient en zigzaguant.

24

Oui, quelque chose, quoi ? comment ? dans ce monde, dans sa vie, devait, allait changer.

Violette était seule chez elle, allongée sur le lit, après un bain. Bien. Si bien d'être seule. Elle jouait avec les boutons de la radio, modifiant la longueur d'ondes, une voix, des rires, une chanson, un amateur qui tentait sa chance au micro et que le crochet allait interrompre. « Celui-là », murmurait Violette.

Elle se mettait sur le ventre, elle reprenait sa leçon d'anglais, répétait les phrases et, oui, quelque chose allait éclater. Elle se souvenait, ces bulles, dans la cour de la rue de la République, quand, un verre d'eau savonneuse à la main, quel âge alors ? on n'arrive jamais à savoir, elle les regardait tourner sur elles-mêmes, prendre la couleur du ciel ou des façades. « Maintenant, maintenant », disait-elle, et la bulle éclatait.

La même attente, comme autrefois dans la cour, aux aguets d'elle-même qui se lassait de Philippe.

— Vraiment, Philippe, ce soir, je suis trop…

Ils étaient face à face devant l'entrée des studios de la Victorine. Violette cherchait dans son sac une cigarette pour ne pas avoir à regarder Philippe, mais il lui tendait le briquet, et elle était contrainte d'apercevoir, par-delà la flamme, ce sourire, ironie et tristesse :

— C'est moi qui suis de trop, disait-il.

Elle s'irritait de ce qu'il vît juste, avait un mouvement de colère, ne réussissait pas à ouvrir la portière de sa voiture. Il lui prenait la main, la clef :

— Laisse, laisse, murmurait-il, en tournant la clef.

Violette s'asseyait, et de savoir que c'était fait, qu'elle lui avait dit, qu'elle serait seule, ce soir, elle se sentait joyeuse, détendue. Elle

l'embrassait sur la joue, presque au coin des lèvres, comme il se penchait :

— Tu me téléphones ? demandait-il.

De nouveau elle lui était hostile :

— Je ne sais pas, disait-elle d'un ton brusque. Après cette journée, j'ai besoin…

Il ne comprenait pas. Elle croyait chaque fois qu'il n'avancerait plus la main, qu'il attendrait qu'elle fasse le premier geste. L'orgueil, cela compte, non ?

— Tu ne sais pas ce que c'est, disait Katia. Moi, tu te souviens quand Jacques m'a quittée ?

En rentrant des studios, Violette s'arrêtait parfois devant l'Hôtel Impérial. Katia, depuis son mariage avec Gustav Hollenstein, s'y était installée, renouvelant le mobilier de l'appartement, faisant abattre une cloison pour créer une pièce comme on en voyait dans les magazines américains, vaste, avec des baies vitrées.

— Tu te souviens ? interrogeait Katia.

Une histoire avec un acteur.

— Maintenant – Katia riait – ce sont des souvenirs. Tiens, j'ai trouvé des lettres de la première femme de Gustav, une Russe, elle aussi, une Karenberg. Elle s'est suicidée – elle soupirait un peu – il était fou d'elle, ça se sent. Moi et lui, c'est une bonne entente, comme ça, ça dure.

Katia avait retrouvé à l'Hôtel Impérial le monde des grandes réceptions, celui de son adolescence à Petersburg. La révolution, l'exil des Lobanovski, les présentations de mode, un intermède. Elle rentrait dans l'ordre avec quelques souvenirs.

Quel est mon ordre ?

La question de Violette. Parfois, elle était prise d'une colère brève, quand elle quittait Katia, qu'elle longeait l'Hôtel Impérial pour entrer dans la cour, frapper à la porte de Dante, le voir jouant avec son fils. Elle s'asseyait un instant. « Antoine, tu as appris, disait Dante, Antoine, ils l'ont arrêté, avec son copain, l'italien, celui, il y a deux ans, au baptême, Sori. Ils les ont gardés une semaine. Ce qu'ils avaient fait ? Ils se croient malins, s'ils imaginent que la classe ouvrière… »

Quel ordre pour elle ?

Ni celui que lui proposait Philippe ni celui de Dante ou d'Antoine. Personne pour lui dire voici ton chemin. Alors, elle vivait d'intuitions, d'orgueil. Refuser, pour elle, c'était manière d'accepter

autre chose qui ne viendrait peut-être jamais. Refuser d'être Madame Philippe Roux, et Philippe l'avait proposé de nouveau parce qu'il sentait la fin.

— Voyons, Philippe, disait Violette, voyons.

— Alors, entre nous ?

Elle aussi évita le mot, peur de dire un jour comme Katia le disait d'épisodes de sa vie : « Tu te souviens, cette histoire que j'ai eue avec Philippe, le cameraman, le type qui avait le side-car… »

Elle ne rompait pas nettement avec Philippe, mais elle laissait entre leurs rencontres le temps s'étirer chaque fois davantage.

Elle refusait de sortir avec Rex. Depuis que Katia l'avait quitté, Rex allait de fille en fille, une girl de la *Cage à poule,* à Juan, une chanteuse américaine, et puis des gamines près desquelles il roulait lentement sur la Promenade des Anglais. Elles le reconnaissaient, cheveux blonds, chemises à col ouvert, cette ressemblance avec Douglas Fairbanks. Il ouvrait la portière. Elles montaient. Il les gardait deux ou trois jours dans sa propriété du cap d'Antibes, il dînait avec elles au Grand Hôtel des Iles, il buvait, déclenchant des bagarres, les jouant au poker avec des Américains de passage. Quand il retournait au studio, il prenait le poignet de Violette, le serrait :

— Je ne suis pas heureux, Violette, et toi, si tu voulais, tu pourrais…

Elle se dégageait avec peine. Il la regardait avec mépris.

— Tu es une imbécile, crève.

Dépendre de types comme ça. Un jour, ça exploserait. Il la jetterait dehors, il refuserait de l'employer, peut-être simplement parce qu'elle serait trop vieille. Trente ans, bonne à jeter si l'on n'a que ses jambes à montrer. Il fallait faire vite, avant l'explosion. Elle lisait, elle apprenait l'anglais, seule, d'abord, puis avec la propriétaire, une vieille dame qui habitait la villa, au-dessus de chez Violette. Une Ecossaise, presque aveugle, qui portait encore autour du cou un ruban noir, et qui, d'abord en français, puis peu à peu en anglais, racontait à Violette sa vie, ces feuilletons qu'elle écrivait pour les journaux d'Edimbourg et de Londres, son père qui avait vendu pièce par pièce l'héritage avant de mourir, ne lui laissant que cette villa de Cimiez.

— Les hommes, ah ! Violette, attention, attention.

Puis, miss Russel riait, et le visage devenait comme ceux des petites filles, lisse, mutin.

— Mais, quand même, ce n'est pas toujours mauvais.

Elle entraînait Violette dans sa bibliothèque, s'appuyait sur sa canne :

— Tout ça, disait-elle, si je pouvais…

Violette choisissait un livre français, et, les volets clos, elle commençait à lire à haute voix pour miss Russel. Souvent elle s'interrompait et, elle qui ne s'était jamais confiée, voici qu'elle se mettait à parler, Philippe, Katia, Dante. L'avenir qui l'inquiétait.

— Quelque chose, commençait-elle, ça ne peut pas comme ça longtemps. Pas seulement pour moi, mais partout, le monde…

Aux studios, on licenciait des machinistes. Des acteurs, qui ne réussissaient pas à s'adapter au parlant, ne trouvaient plus d'emploi. « Apprends à parler, criait Rex à une fille qui pleurait. Ta bouche, c'est pas un cul. » Il riait agressivement, mais cédait une partie de ses studios à la société Gaumont.

— Ils me proposent, disait Philippe à Violette.

Ils s'étaient retrouvés à la *Grande Bleue*. Elle fermait les yeux, se passait d'un mouvement lent de la crème sur le visage. Le soleil l'engourdissait, et elle était apaisée comme si la chaleur était une berceuse monocorde.

— Tu m'entends ? interrogeait Philippe.

Oui, de la tête.

— Gaumont, ils me proposent pour les Actualités, si je voulais, le Japon ou la Chine. Ils ont besoin d'un cameraman, tout de suite, avec les événements là-bas.

Immobile, Violette. Les choses arrivent d'une façon qu'on n'attend jamais. Comme au jeu de dames. Dante le lui avait appris quand il était rentré de la guerre. Elle surveillait un pion et, au bout du damier, il lui en prenait cinq d'un coup, doigt sautillant de case en case.

— Tout de suite, répéta Philippe.

— Il faut que tu acceptes, dit-elle, c'est important. Ici, pour toi, tu ne peux rien faire.

Ne pas ouvrir les yeux, ne pas le voir. Ne plus parler.

— Si, toi et moi, ici, si on avait pu…

Ne pas bouger.

Il était parti une dizaine de jours plus tard.

— Il m'a écrit de Changhai, disait Violette à miss Russel, ce qu'il voit, cette misère, et les gens qu'on tue dans les rues.

Violette posait le livre ouvert sur ses genoux, elle offrait une cigarette à la vieille dame :

— Fumer, disait miss Russel. La première fois, quand je me suis mise à fumer, vous savez qu'ils ont failli me lyncher ?

Elle fumait en toussotant, les paupières tremblantes comme si la lumière la gênait, si elle ne pouvait regarder hors d'elle que par brèves séquences vite interrompues.

— Vous croyez, interrogea Violette, que ça peut durer longtemps, le monde, comme ça, sans qu'il se passe quelque chose ? Tous ces scandales, ces…

Violette, depuis quelques mois, découvrait en traversant Nice d'est en ouest, de Cimiez aux studios de la Victorine, comme une mer tout à coup levée dont les embruns vous frappent. Sur le boulevard Victor-Hugo qu'elle prenait souvent, c'était, presque chaque jour, devant le Palais des Fêtes – une sorte de grand hangar de béton armé qui servait aux réunions, aux foires – des groupes qui discutaient, envahissant parfois la chaussée, sortant d'un meeting, voulant en empêcher un autre. Violette, à deux reprises, s'était trouvée entourée par les manifestants, qui se penchaient, visages collés aux portières, certains donnant des coups dans la carrosserie, hurlant, et elle se souvenait d'une voix qui répétait : « C'est une youpine, une youpine, ou elle couche avec un youpin. »

Elle avait réussi à se dégager, à prendre par la Promenade des Anglais où tout était calme, comme s'il s'agissait d'une autre ville, ou bien, plutôt, de la surface fragile que la lave allait crever. Elle s'arrêtait, rencontrait Katia à l'Hôtel Impérial, commençait à se remettre :

— Youpine, répétait-elle, ils sont fous.

Elle racontait à Hollenstein, assis sur un bras de fauteuil.

— L'antisémitisme, je connais, disait-il. Je connais – il avait un hochement de tête. Pendant l'affaire Dreyfus, mais pour vous, Dreyfus, c'est un nom, même pas, peut-être…

Il riait.

— J'oublie toujours que je suis vieux, n'est-ce pas, Katia ?

Katia somnolait, enfoncée dans le fauteuil, indifférente. Hollenstien se tournait vers Violette :

— J'ai vu ça à Vienne aussi, continuait-il. Une lèpre, et maintenant, après l'Allemagne, ça s'étend avec cette affaire.

On ne parlait que de Stavisky, l'escroc génial, le corrompu corrupteur, le juif qui achetait les députés. La haine, la peur. La

foule faisait la queue, place Masséna, devant les bureaux de la Caisse d'épargne. « Tu n'as rien à la Caisse d'épargne ? demandait-on à Violette. Tu sais qu'ils n'ont plus un sou, ils se sont fait avoir par Stavisky. »

Elle voulut voir. Les gens se bousculaient devant l'entrée de la Caisse, la police chargeait. Les visages, les bouches déformées pour crier, les mâchoires qui se crispaient, les gestes du poing, les hurlements. Quelque chose allait exploser, elle en était sûre, elle cherchait à se souvenir… Ces courses dans les rues, ces voix, les uniformes… Un autre jour, c'était le meeting des contribuables, puis une contre-manifestation. Violette avait dû abandonner sa voiture avenue de Verdun.

Barrage de police empêchant de traverser la place Masséna, des femmes qui débouchaient de la rue Gioffredo, brandissant le drapeau rouge, et un cri qui se répétait dans la foule : *Les cigarières, les cigarières.*

Violette, sur le trottoir, sous les arcades des Galeries Lafayette, les voyait, ces femmes en blouse grise qui se battaient avec les policiers. Ils reculaient et, entre les mailles déchirées, la course des femmes vers l'avenue de la Victoire, *l'internationale,* les gendarmes à cheval qui s'engageaient sur la place, Violette poussée par la foule, les becs de gaz qui s'éteignaient l'un après l'autre, des manifestants lançant des pierres sur les globes, puis les vitrines brisées, les mannequins de cire ou de bois brandis comme des corps nus, et plus loin, sur l'avenue, devant les bureaux de *l'Éclaireur, la Marseillaise,* des hurlements, *l'internationale. Les Camelots du roi, les fascistes,* crie quelqu'un près de Violette. Elle est écrasée contre les grilles de fer tirées devant l'entrée des Galeries, des visages, là, qu'il lui semble reconnaître. « Laissez-moi entrer, dit-elle, j'ai été employée. » On entrouvre, elle passe, on cadenasse derrière elle. Des clients bloqués dans les rayons, les vendeuses qui parlent entre elles. Violette retrouve le chemin des ateliers, il lui semble qu'elle est à peine sortie un moment, échappant à la surveillance de la chef, qu'elle va s'asseoir à sa place, derrière la machine, reprendre la couture, à peine quelques points qu'elle n'a pas eu le temps de faire. Devant la porte, *interdit au public,* elle s'arrête. Quelqu'un pousse les deux battants.

Le temps, le voici, gravé dans un visage, Madeleine Vial, maigre, les joues coupées de rides, les cheveux blancs :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je te cherchais, dit Violette, je suis entrée là, avec cette manifestation, et je voulais…

Madeleine se retourne, prend Violette par le bras :

— Pas longtemps, dit-elle, c'est toujours pareil… Qu'est-ce que tu deviens ? Fais-toi voir…

Elle s'écarte.

Vieillir un instant, s'enlaidir, changer cette robe *Haute Couture,* cacher ce sac, cette bague, pour que Madeleine…

— On m'avait dit… Attends, Barnoin, tu sais, l'ami de Dante, le communiste… Je le vois, parce que…

Elle baisse la voix :

— Ici, il faut pas parler, mais on essaie, avec le syndicat…

Vers dix-neuf heures, Violette a pu quitter les Galeries. L'obscurité des rues autour de la place Masséna, des groupes qui se forment, bruits de voix, mains levées, Violette va de l'un à l'autre, marchant sur du verre qui crisse, les mots qu'on se renvoie : *Morts aux Juifs, À bas les voleurs,* qui grossissent, explosent. *Stavisky, Fascistes, À bas les voleurs,* s'élèvent de nouveau. *Unité.* Brusquement, le silence, des gendarmes tenant le mousqueton par le canon, à deux mains, casques, jugulaires, se mettent à courir. On saute les bancs arrachés, les platanes déracinés, Violette s'engouffre dans une porte, monte jusqu'au premier étage, elle est seule avec ces cris : *Assassins, salauds, fascistes, salauds.* Silence. Elle redescend. Au milieu de la chaussée, une silhouette tassée, quelqu'un a glissé, et un gendarme crosse levée. Elle hurle, remonte en courant l'avenue, se calme peu à peu.

Elle oublie sa voiture, elle se souvient, les défilés pour le départ des troupes en 1914, les uniformes, la foule, et elle accompagnait Louise, plus tard, quand Millo partait. Puis c'était en novembre 1919, les clairons et les tambours, le cortège officiel, et Violette qui courait vers la gare où devait arriver Dante, et l'on applaudissait après les discours ; on changeait le nom des rues, Victoire, Verdun, Déroulède, pour le premier anniversaire de la guerre.

— Vous ne croyez pas, demande Violette à miss Russel, qu'il va bientôt y avoir la guerre, comme en 14 ?

Voix douce et distraite de miss Russel : « Oui, oui », dit-elle. Elle s'interrompt, reprend :

— J'étais une belle femme encore, en 1914, j'avais…

Elle hésite :

— Soixante. Une belle femme je crois.

— Soixante, répétait Violette.

Elle regardait miss Russel, elle tentait d'imaginer, elle disait : « Je suis en retard. »

Il fallait qu'elle fasse tout de suite, avant…

— On change, ajoutait miss Russel en s'appuyant au bras de Violette. C'est difficile, on n'aime pas.

Violette devant son miroir, qui se maquille, se coiffe. Avant que le monde explose, que cette gangrène contagieuse, l'âge, vienne à fleur de peau… Elle tire un peu sur ses joues, soulève le menton, passe les doigts sous sa gorge. Il faut qu'elle fasse, tout de suite. Elle laissait retomber la main sur la coiffeuse… quoi ?

Depuis que Philippe était parti, dans la paix venue et la joie d'être seule se levaient, le soir, de courtes et dures bourrasques qui laissaient Violette inquiète, comme si le silence dans l'appartement, et autour le vide de la ville, puisque Philippe ne téléphonerait pas, l'oppressaient.

— Tu ne peux pas rester seule, disait Katia, tu es folle. Philippe, malgré tout, c'était Philippe.

Des années Violette avait voulu dégager ses mains, maintenant elles étaient libres. Elle n'avait plus d'excuses, il fallait donc qu'elle fasse. Lire, apprendre. Violette s'installait, le dos contre les oreillers, dictionnaire, romans anglais. Elle allumait une cigarette, elle lisait à haute voix, cherchait à la radio, Londres, puis elle perdait le sens de la phrase, se mettait à rêver. Prendre en gérance un magasin, parfumerie, salon de coiffure, ou bien une boutique de mode. Elle cherchait un nom *Modern Chic*, ou, pourquoi pas *Back Street*. Elle mordait le bout de ses doigts, arrachait de fines lamelles de peau, allumait une autre cigarette, ouvrait le journal, les annonces… Mais la première page était là : *L'ordre de grève générale de la C.G.T. a été suivi à Nice par tous les travailleurs. Devant la Bourse du travail…*

Violette rejetait le journal, éteignait. Une boutique, en ce moment… Elle écoutait le silence qui l'empêchait de s'endormir et si, sur le boulevard de Cimiez, une voiture passait, Violette était sûre, alors, de rester longtemps éveillée, allant d'un côté du lit à l'autre, nerveuse, enlevant une couverture, se pelotonnant, impatiente. Cette bulle savonneuse où se prenait le ciel, encore un instant, si bref, et elle allait crever, trop vite. Il fallait qu'elle fasse, avant… Elle se mettait sur le ventre. Tous ces types autour d'elle, ces nouveaux venus, ingénieurs du son qui arrivaient de Paris, qui

l'invitaient à prendre un verre, et ce serait si facile, et c'était si bête de laisser la gangrène venir, de ne pas vouloir, de ne pouvoir accepter.

Katia téléphonait :

— Viens dîner demain, pour moi.

Dans un des salons de l'Hôtel Impérial, Katia reçoit, cheveux blonds courts, robe noire dont le drapé lui enveloppe les bras. Les officiers qui participent au XIVe Concours hippique international, capitaine Russo, un Italien, à la gauche de Violette, commandant Pierre Ritzen à sa droite. Face à Katia, le colonel Bertaud, qui dirige l'équipe française ; d'autres dont les noms, les visages se confondent ; Gustav Hollenstein silencieux, comme en retrait.

— Ce matin, dit Pierre Ritzen en se penchant vers Violette, c'était très émouvant, cette cérémonie aux monuments aux morts, les officiers de toutes les nationalités, n'est-ce pas ?

Russo approuve.

— Fraternité d'armes, dit-il, au-dessus des frontières.

— Pourquoi vous tuez-vous, alors ? demande Violette.

Ces hommes sanglés, le colonel Bertaud qui parle à l'officier allemand.

— Les civils, dit Ritzen, les civils, Mademoiselle, ce sont eux. Nous…

Suffisance.

— Et le fascisme, dit-elle en souriant à l'italien. Qu'est-ce que c'est, en somme ?

Katia l'interrompt :

— Commandant, demande-t-elle à Ritzen, vous êtes bien le fils de notre député ?

— C'est le fils, dit le colonel Bertaud, le fils de mon camarade Ritzen. Il est chez lui, à Nice, j'espère qu'il va l'emporter. Vous permettez ? Un peu de chauvinisme…

Le colonel lève son verre :

— Au succès du commandant Ritzen mais, surtout, à la meilleure équipe, celle qui gagnera.

Ils se lèvent, s'installent au fumoir, Ritzen s'assied près de Violette :

— Le fascisme, dit-il, ce n'est pas un officier italien qui pourra vous répondre, les Italiens… Demandez au colonel, il était attaché militaire à Rome.

Ces hommes-là, qui avaient commandé à Millo, à Dante, à Clément, celui qu'on avait fusillé, et dont la veuve, les lèvres si rouges… Qu'était-elle devenue ?

Violette traversait le salon, le hall de l'hôtel. Gustav Hollenstein la rejoignait comme elle entrait au bar :

— Vous n'aimez guère, n'est-ce pas ? Moi non plus. Ces uniformes.

Il a une grimace de dégoût, prend son porte-cigarettes :

— Et ces nazis à ma table. Mais l'Allemagne est invitée au Concours, n'est-ce pas ? Alors ?

Ils fument tous les deux.

— Comment allez-vous, Violette ?

Elle se tait. Il pose la main sur son poignet :

— Ce qui est difficile, dit-il, c'est de trouver quelqu'un à qui parler. Il arrive un moment, oui, où l'on s'en passe très bien, mais à votre âge… Et vous n'êtes pas Katia. On croirait, pourtant, que vous êtes comme Katia. Ce n'est pas facile pour vous, vous devriez voir d'autres gens, pas…

Il a un mouvement dédaigneux de la main :

— Pas ce monde du cinéma, votre Rex. Je vais organiser ça, dit-il, venez.

Il la prend par le bras et ils rentrent au salon. Le colonel Bertaud, debout avec les officiers allemands et italiens : « Vos régimes, je constate seulement – Bertaud parle haut, ses yeux font le tour de la pièce – créent entre l'armée et la population un climat de confiance. Ce devrait être une leçon.

Gustav vint un jour, seul, chercher Violette, un dimanche, à la mi-novembre 1934.

— Katia, expliquait-il, pendant qu'ils abandonnaient la route du bord de mer, et, par la route des serres, entre les oliviers et les plants d'œillets, gagnaient Saint-Paul, Katia, je ne tiens pas trop à la mettre en présence de ma fille. Vous ne connaissez pas Nathalie ?

Elle les accueillait sur la place de Saint-Paul, un pull-over d'homme jeté sur les épaules, les cheveux noirs relevés en chignon, Alexandre Revelli s'avançant derrière elle.

— Celui-ci, disait Hollenstein, en montrant Alexandre à Violette, regardez-le bien.

Quand Violette sut qu'il s'agissait du fils de l'oncle Carlo, l'envie de rire, comme si, enfin, elle avait trouvé parmi les Revelli

quelqu'un vers qui elle pouvait aller sans déguisement, telle qu'elle était devenue. Elle se mit à parler, vive, confiante, avec le désir de surprendre.

— Je suis allé à Mondovi, à Ceva, dit Alexandre, ils sont partis de là-bas, nos pères, à pied.

Il racontait à son tour, s'animant aussi, se tournant vers Gustav Hollenstein :

— Les Revelli, ils vous étonnent, n'est-ce pas ?

On appelait Nathalie du chemin des remparts, elle faisait des signes, présentait Sam Lasky, juif, polonais, peintre, sculpteur, un homme d'une cinquantaine d'années, chauve, le visage mobile, presque grimaçant.

— Encore un Français, dit Alexandre en riant.

— Français, dit Sam Lasky – il ouvrait sa chemise, montrait sa poitrine cisaillée d'une large cicatrice. Ça, c'est ma naturalisation, en 1916. On plaisante, on plaisante, et…

Il avait assisté, au début du mois, à une réunion au Palais des Fêtes. « Pour voir », expliquait-il. Drapeaux tricolores. Jeunes gens en imperméable bleu. « Un uniforme, expliquait Lasky. Ce sont des singes comme les fascistes. » Ils crient : *Jeunes patriotes, jeunes patriotes, la France aux Français, la France aux Français*. Ils se prennent par le bras, occupent toute la largeur du boulevard Victor-Hugo. *À bas les voleurs, la France aux Français*. Ils courent, bousculent un cordon de policiers, lançant des pierres contre les vitrines du fourreur Nathan.

— Vous voyez une différence d'avec les nazis ? continuait Lasky.

Il s'étirait, semblait découvrir Violette :

— Et vous, demandait-il, vous êtes quoi ?

Il plissait le front, posait ses paumes ouvertes sur ses cuisses. Il avançait les lèvres. Laid, vraiment. Vieux ? Sans âge, comme taillé dans un bois sur lequel le temps ne mord plus.

— Française, dit Violette.

Et elle fut prise d'un fou rire qui, peu à peu, gagna tous les autres.

25

Carlo Revelli avait posé ses mains à plat sur la table, et pendant que les autres, Mafalda, Charles Merani, Anna, le vieux Joseph Merani et sa femme Elisabeth d'Aspremont, parlaient – c'était un bruit lointain que Carlo ne cherchait pas à saisir – il regardait ses mains.

Il avait envie de les retourner, pour voir la peau de la paume, cette corne comme une écorce où se serait gravé chaque coup de pioche ou de pelle, et même le premier coup de hache quand le père lui avait dit : « Elle est plus lourde que toi, essaie. » Carlo avait pris l'outil au manche lisse plus haut que lui. Mais Carlo se contentait de soulever un peu les doigts, les paumes collées à la table, comme s'il avait peur, les retournant, de s'apercevoir qu'elles étaient vides. Il bougeait un peu le pouce, l'index, et là, à la base des doigts, ces marbrures bistre, pétales fleuris, séchés, apparues il ne savait plus quand. Un jour, il les avait vues, irrégulières, marques vénéneuses. Autrefois, quand il était encore bûcheron de la forêt piémontaise, qu'en deux coups de hache, en biais, il creusait dans l'arbre une coupure mortelle, il avait remarqué parfois, au pied des chênes, ces champignons tachés de brun, malades, empoisonnés.

Qui, en ce temps-là, pouvait s'imaginer qu'un jour, ses mains à lui, comme des plantes pourrissant lentement…

— Tu ne manges plus ? demanda Mafalda à son père.

Elle était assise à la droite de Carlo Revelli, et son regard allait de son père à son mari qui, près d'elle, paraissait dévorer avec avidité, boire sans retenue. Elle avait envie de lui saisir le bras, mais devant son père elle n'osait pas. Charles aurait dû s'arrêter. Cette façon qu'avait Carlo Revelli de ne plus manger était manière d'exprimer son mépris. Elle en voulait à Charles de son insouciance, de sa désinvolture, même, comme si Carlo Revelli avait été n'importe qui, alors que c'était son père à elle, et qu'il suffisait de les voir côte à côte, Charles sans cou, le visage engoncé, lourd, avec cette courte moustache, les cheveux noirs collés, la raie blanche sur le côté, Carlo, maigre, plus grand de toute sa tête, les cheveux blancs qui ondulaient, et Mafalda, chaque fois qu'elle faisait cette comparaison, en voulait à Charles, à son père. Elle avait envie de disparaître, elle avait honte.

— À nos âges, dit Joseph Merani, on picore.

Lui aussi, comme son fils, était lourd, le gilet accusant son embonpoint. De temps en temps il se taisait et il aspirait bruyamment par la bouche comme si l'air lui manquait.

— Il faut laisser la place à ceux qui ont de l'appétit, n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

Il regardait son fils, interrogeait Carlo qui ne bougeait pas.

— Carlo, dit Anna, Carlo ?

Elle avait parlé plus fort. Carlo leva la tête vers sa femme. Il vit la main potelée, maladroite, qui s'efforçait de saisir le collier d'Anna, doigts courts, peau si rose creusée de fossettes, Robert, le petit-fils, que sa grand-mère avait pris sur ses genoux.

— J'entends mal, dit Carlo.

Manière de ne pas répondre, habitude qu'il prenait de se donner le temps de réfléchir, de les forcer à répéter, de lui donner cette preuve nouvelle du pouvoir qu'il avait sur eux, cette surdité qu'il s'attribuait, fausse faiblesse pour masquer la force. Mais, parfois, un instant, l'inquiétude. Peut-être était-il vraiment devenu sourd ?

— Ça, dit Merani, j'entends encore très bien. Vous êtes plus jeune que moi, mon cher Revelli. Voilà…

Il aspirait, soulevant le menton, les paupières à demi baissées, noyé qui se débat.

— Voilà, reprit-il, pas mal d'années que… Vous vous souvenez ? La première fois, c'était chez moi, dans la cour, rue Saint-François-de-Paule… Qui aurait dit ?

Il montrait la ville au pied de Gairaut, les planches de la propriété Revelli, les orangers et les mandariniers, leurs troncs serrés par des bottes de paille pour les protéger du froid. Il y avait eu, en janvier, un coup de gel, mais, depuis un mois, le temps s'était adouci. Il avait fait très beau pour Mardi gras, et de Gairaut, dans la nuit sans nuages, on avait aperçu les illuminations du Carnaval, la longue traînée rouge de l'avenue de la Victoire, la boule incandescente de la place Masséna, et parfois, l'imagination peut-être, ou le vent, on avait pu entendre ces airs criards hurlés par les haut-parleurs accrochés à chaque platane de l'avenue.

Ce dimanche de la fin de février 36, le soleil était si chaud qu'Anna avait décidé de faire dresser la table dans le jardin, contre la façade qui renvoyait le soleil et protégeait du vent. Depuis le mariage de Mafalda et de Charles Merani, ce repas au Grand Hôtel des Iles, une sorte de coup de folie qu'avait eu Carlo, et Anna ne comprenait pas, lui qui était si renfermé, secret, refusant les

invitations, voici que tout à coup il avait voulu l'éclat, la grand robe à traîne pour Mafalda, le mariage à la cathédrale et le long cortège de voitures vers le cap d'Antibes. Le soir, quand ils s'étaient retrouvés seuls à Gairaut, Carlo s'était assis dans la cuisine, le visage caché dans ses mains, la veste du smoking tombée par terre, les manches de la chemise empesée relevées. Il était resté ainsi longtemps. Au milieu de la nuit, Anna avait entendu des bruits, elle était descendue, Carlo sciait du bois, un cigare éteint serré entre ses dents. Depuis ce mariage, ils n'avaient revu les beaux-parents de Mafalda qu'à deux reprises, pour la naissance de Robert et son baptême. Il y avait une semaine, Mafalda avait téléphoné à sa mère : « Tu devrais les inviter, disait-elle. C'est Charles, son père, peut-être qu'ils veulent parler à papa. » « S'ils veulent, avait dit Carlo, si ça les amuse. »

— Qui aurait dit, répétait Joseph Merani.

Il appuyait sa nuque contre la façade, paraissait vouloir, les paumes sur le gilet, se masser la poitrine, aider le mouvement des poumons :

— J'ai quatre-vingt-deux, disait-il, quatre-vingt-deux, Madame Revelli, pas si mal ?

— Il n'est pas loin, Carlo, disait Anna.

Elle frottait son nez contre le visage de Robert. Le bébé secouait la tête, avait un cri clair, comme l'esquisse d'un rire. Anna regardait Carlo :

— Soixante-seize, n'est-ce pas ? demandait-elle.

— Pas si mal non plus, disait Merani. Mais…

Il désignait Charles, Mafalda :

— C'est eux, maintenant. Moi…

Elisabeth d'Aspremont se levait, disait qu'elle voulait faire quelques pas. « Si nous laissions ces messieurs ? »

Mafalda, Anna la rejoignaient, et elles descendaient toutes les trois l'allée entre les terrasses, Carlo entendant distinctement la voix de Robert, et sans que son visage bouge, Carlo criait. « Je suis pas si sourd que ça, tu peux toujours venir. » Il prenait un cigare, en offrait un à Joseph Merani qui refusait :

— Vous ne pouvez plus fumer ? demandait Carlo.

Merani se touchait la poitrine :

— Je préfère, je préfère pour ma respiration, c'est…

Charles en acceptait un, déplaçait sa chaise, essuyant les gouttes de sueur qui commençaient à perler sur son front.

— Vous savez, commençait Joseph Merani, tout le monde sait. Donc, j'ai décidé de ne pas me représenter en avril. J'aurais été réélu, bien sûr, mais, à quatre-vingt-deux ans, la campagne électorale est dure, surtout en ce moment.

Quelque chose changeait que Carlo percevait, sur les chantiers, dans ses entrepôts, sur le port. Une façon qu'avaient les ouvriers de se rassembler à la pause au lieu de rester par deux ou trois à manger en silence. Ils parlaient fort comme s'ils ressentaient moins la fatigue de la matinée de travail. Leur visage, que la poussière de la pierre, habituellement, semblait figer, s'animait. Au lieu de dormir dix minutes avant le coup de sifflet, ils restaient debout. Les chauffeurs de l'entrepôt ne sortaient plus s'appuyer à la façade pour regarder passer les ouvrières de la fabrique de pâtes, ils discutaient, et, quand Carlo s'approchait, ils s'interrompaient mais demeuraient ensemble, si bien qu'il s'éloignait. Ce qui le surprenait, c'était cette manière qu'ils avaient de ne plus économiser leurs forces pour l'après-midi.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? demandait Carlo à Giaume, le contremaître.

— Ça bouge, c'est comme ça. Avec les événements, ils sont plus comme avant.

Carlo les entendait rire souvent. Ils se réunissaient au Bar de la Corse. Un type, debout, qui se taisait quand Carlo entrait, puis reprenait, agressif : « Ce qu'on veut, camarades, c'est faire cracher les gros, les deux cents familles, et pour ça, y a qu'un moyen, l'unité des travailleurs. »

— Qui c'est, celui-là ? demandait Carlo au patron.

— Barnoin, un taxi, un communiste.

Le patron baissait la voix, s'excusait :

— Je suis obligé, monsieur Revelli. En ce moment, si j'accepte pas, ils vont ailleurs…

Au Café de Turin, au Café des Trams, au Relais fleuri. Il suffisait de traverser la ville, de savoir regarder pour comprendre que ça bouillonnait.

C'était pour Carlo comme un refrain dont on cherche la fin, une musique entendue et qui ne surprend pas, des souvenirs, quand il collait des papillons anarchistes dans la vieille ville, ou qu'avec deux ou trois camarades il se cachait dans une porte pendant que passait une patrouille de dragons. Quelque chose bougeait qui effrayait les autres.

— Vous comprenez, continuait Merani, c'est un ensemble. Ils s'en sont pris à Charles, ils ont attaqué son étude, brisé les vitres, ça c'est personnel, local. Mais il y a le reste.

Il avait peur, Merani. Front populaire qui triomphait aux élections en Espagne. Barel, un des candidats communistes, qui écrivait dans *le Cri des travailleurs,* l'hebdomadaire du parti : *Bientôt un réseau de Comités de Front populaire enserrera notre département.*

— Barel, vous savez ce qu'il a dit à leur Congrès, vous avez lu ? « La côte d'Azur, c'est la Crimée de la France », et voilà leur intelligence, et ils ont la prétention…

Charles Merani écrasait son cigare, interrompait son père :

— C'est encore un épisode local, disait-il.

Société des Nations, sanctions contre Rome, Hitler, Mussolini. Charles Merani parlait comme un avocat. Mais en quoi ça concernait Carlo que la France ait eu tort de ne pas soutenir l'Italie fasciste, en quoi ça allait, comme disait Charles Merani, « nous retomber dessus » ?

— Si nous voulons vraiment nous défendre, expliquait Charles, il faut attaquer. Vous connaissez Darnand ?

Un petit entrepreneur de transports qui bouffait les miettes que laissait Carlo.

— Il est au mieux avec les Italiens.

Charles jetait un coup d'œil à son père.

— Après tout, continuait-il, l'Italie, c'est aussi votre patrie, vous êtes né là-bas.

— L'Italie ? disait Carlo. Je suis français.

— Vous n'avez rien contre le régime de l'Italie ? interrogeait Charles.

Carlo prenait un autre cigare, présentait encore la boîte à Joseph Merani.

— Pour manger, il a fallu que je vienne ici, moi et mes frères.

— Bien sûr, vous avez raison, Revelli, disait Joseph Merani. Ce que mon fils a voulu dire, c'est que l'Italie a changé, et qu'ici, pour votre entreprise, pour tout ça…

Il montrait encore le jardin :

— Vous n'êtes pas loin, pour Barel et les autres, de faire partie des deux cents familles. Mais si, mais si, il faut empêcher le désordre, Revelli, et ces élections…

Parfois, chez Carlo, l'envie de voir sauter ce monde comme une carrière que l'on a bourrée de dynamite. Les belles explosions de sa jeunesse, les cris pour prévenir que la mèche était allumée, que la flamme courait. On baissait la tête, et ce grand pan de roches grises qui tombait dans la poussière, jetant loin des éclats comme les gerbes d'un feu d'artifice. Après tout, il avait mangé, Carlo, il connaissait le goût de tous les plats, les leurs, ceux avec les arabesques de mayonnaise sur la chair blanche du poisson, et il les avait vus, Merani, le préfet, à sa table, pour le mariage de Mafalda… Alors si, maintenant, quelqu'un venait pour renverser la table, pourquoi pas ?

— Vous m'entendez ? dit Merani.

Carlo sourit, se toucha l'oreille :

— Oui, dit-il, j'entends pas tout, mais je comprends l'idée.

— D'ailleurs, maintenant, reprenait Joseph Merani.

Il haussait le ton, rapprochait sa chaise de Carlo :

— Merani, Revelli, c'est la même famille. Il faut penser aux enfants, à Robert.

Carlo eut envie de revoir Alexandre. Qu'est-ce qu'il devient, mon fils à moi ? Pourquoi avec Alexandre, ces silences, pourquoi eux, Charles et Joseph Merani, un père, un fils, s'entendaient-il si bien, pourquoi employaient-ils la même langue, et lui, Carlo, qui n'avait jamais su parler à Alexandre, l'écouter, l'un ignorant tout de l'autre ? Pourtant, quand il voyait ce fils, il y a des années, descendre comme un fou la côte de Gairaut, Carlo eût voulu crier : « Fils, ne tombe pas, fils, ne meurs pas, sinon… » Mais il était avec eux, Charles, Joseph, Robert, qui s'appellerait Merani, et Alexandre qu'on ne voyait plus ici. Qu'attendait-il pour faire un fils, un Revelli ?

— Si je ne me présente pas, et c'est décidé, continuait Merani, Charles se présente. C'est mon fils, mais seulement ce n'est pas moi. Je le soutiendrai, bien sûr, mais ce sera une campagne difficile. Ritzen, Médecin, ceux-là seront réélus. Si j'étais candidat, pas de problème, mais Charles, il nous reste deux mois avant avril, c'est court.

Charles, brutalement, se leva :

— Il faut aller au fait, dit-il.

Il se pencha vers Carlo :

— Affiches, permanences, une cinquantaine de types, pour ça, il faut de l'argent, et on n'en a jamais assez. Alors, pouvez-vous faire quelque chose ou pas ?

Charles se mit à marcher autour de la table.

— Si vous avez un beau-fils député, ajoutait-il, utile, non ? Si c'est le Front popu qui passe, je vous garantis les grèves, les Soviets, et vos bénéfices…

Carlo regardait les taches bistre sur ses mains.

— Je pense à mon fils aussi, continuait Charles Merani. À ma femme. C'est un peu vous, n'est-ce pas ?

Leur dire : « Foutez le camp. Je m'en fous. Si on vous encule, tant mieux. Moi, personne m'enculera, parce que si j'ai un morceau de pain et de fromage, ça me suffit. Je préfère ça au saumon froid. Et maintenant, avec ces taches brunes, ces fleurs mortes sur ma peau… »

— Qu'est-ce que vous répondez ? dit Charles.

Mafalda revenait avec Robert dans ses bras qui pleurnichait.

Pourquoi leur avait-il donné sa fille ?

— C'est pas facile, en ce moment, dit Carlo. Avec la crise, on a tout en matériel, l'argent tourne, il n'est jamais là.

— Voyons, dit Merani, voyons, vous, avec…

— Je ne refuse pas, dit Carlo, je ne refuse pas.

Toujours trop tôt pour prendre sa revanche. Quand on croyait pouvoir, elle était plus loin, il fallait encore… Et déjà, sur ses mains, ces auréoles.

— On peut compter sur vous ? interrogeait Charles Merani.

— Ce petit, dit Carlo, qu'est-ce qu'il a ? Il pleure.

Et il tendait les mains vers Robert comme s'il n'avait pas entendu.

26

Il se souviendra.

Dante avait soulevé son fils en le prenant par la taille. Il le tenait à bout de bras au-dessus de la foule.

— Tu vois ? interrogeait-il.

Il sentait le corps de Roland bouger.

— Tu vois ?

Il se souviendra. On se souvient à quatre ans.

Roland commençait à peser. Dante le posa sur le sol, mais Roland se mit à crier. Il était comme dans un puits dont les parois peu à peu se rapprochent, cette foule qui avançait vers les panneaux pendus à la façade du *Petit Niçois* blanc et noir comme un décor dans la violence des projecteurs. Silence quand disparaissait un panneau, puis le bruit des crochets quand on l'agrippait porteur de nouveaux signes. *Barel, 1 728 voix ; Merani, 432. Ritzen, 1 764. Barnoin, 333. Médecin, 4 165.* La rumeur des rues avoisinantes comme une écume qui tardait à retomber, s'enfouissant tout à coup dans les cris des premiers rangs qui venaient de lire les résultats des bureaux de vote de l'est de la ville, et la foule poussait, Dante protégeant Roland, le soulevant de nouveau. « Mets tes pieds sur mes épaules », disait-il. Roland, ses semelles contre le cou de Dante, serrant avec ses jambes la tête de son père, Roland debout, au-dessus de tous ces visages, les plus proches blancs de lumière comme ceux des clowns, les autres noirs, devinés, grouillement bruissant qui semblait recouvrir toute la ville.

Depuis une quinzaine il ne cessait pas, enfoui là, affleurant dans un autre quartier. Place Rossetti, Luigi Revelli – Rose restant derrière le comptoir du *Castèu* inquiète, préférant ne pas entendre – rentrait chez lui. Les manifestants s'écartaient en maugréant, le dévisageaient. À la tribune dressée face à la cathédrale, Raffin, venu de Paris, apportait son soutien à Barel et à Barnoin. *Le Front populaire, notre France libre forte et heureuse…,* clamait-il.

Luigi poussait de l'épaule pour avancer, il regardait ces visages éclairés par des feux de Bengale rougeoyants que les manifestants avaient accrochés aux façades, le long des rues qui menaient à la place, incendiant la vieille ville de lumière dorée. Des jeunes gens, brusquement, comme un rocher devant Luigi. Ils portent un brassard rouge.

— T'as pas fini d'emmerder le monde depuis un moment ? Écoute comme les autres.

Autour d'eux et de Luigi, un grumeau qui se solidifie.

— C'est un salopard, dit une voix. Un Croix-de-Feu.

Quelqu'un prend Luigi par le bras gauche, le contraint à se retourner.

— T'es un fasciste, alors, tu espionnes ?

Luigi lève sa main infirme.

— Vous êtes des lâches.

La victoire du Front populaire sera la victoire de la Liberté, notre victoire demain… La voix de Raffin ricoche sur les façades de la place, elle se mêle à l'écho des haut-parleurs, *demain… populaire… elle est…*

— Fasciste.

— Laissez-le, c'est un pauvre type, es una rementa – c'est une ordure.

Luigi essuie les crachats sur ses joues avec son avant-bras valide.

La foule s'écarte. De temps en temps une insulte, une poussée. « Rementa. » Il atteint le *Castèu* ne regarde pas Rose.

— Je ferme ? demande-t-elle. Tu veux que je ferme ?

Luigi ne répond pas, il veut voir, écouter ce bruissement de la foule qui s'éloigne au milieu de la nuit pour envahir le Palais des Fêtes, un autre soir, et Jean Karenberg, assis à la tribune, à l'extrémité de la longue table décorée d'œillets rouges, écrase ses doigts sur ses oreilles, pour effacer ce bruit de couverts et de voix, de verres et de rires qui résonne dans le hall du Palais des Fêtes.

— *Notre victoire…*

Il entend cependant :

— *Notre victoire, camarades…*

Et, de chaque côté des tables qui ont été dressées dans le hall, on se lève, bruit de chaises, les poings se dressent.

— *Ce grand banquet populaire de la victoire, en cortège nous allons…*

On ouvre à deux battants les portes du Palais des Fêtes. Les banderoles, l'étoile rouge suspendue entre les colonnes se balancent sous l'effet du vent. Une femme, en face de Jean Karenberg, un chapeau de paille tressée incliné sur ses yeux, vide son verre, pendant que son voisin, chemise blanche, nœud papillon, l'entraîne, qu'ils suivent la foule qui se dirige vers la sortie, s'agglutine déjà boulevard Victor-Hugo, chante, et Karenberg regarde ces tables recouvertes de nappes de papier, tachées de rouge, ces morceaux de pain, ces bouteilles, ces verres.

— Ça va pas ? dit Barnoin. T'as l'air…

— Un coup de fatigue, dit Karenberg, après ce mois.

Réunions, cour d'école, arrière-salle de bistrot, Relais fleuri, Palais des Fêtes, Café de Turin, Bar de la Corse. *Camarades, l'unité des travailleurs… Charles Merani, c'est le fascisme. On vous dit, en Espagne, le Front populaire, c'est l'assassinat, le désordre. C'est*

faux, camarades. L'assassinat, c'est le fascisme. On vous dit, Barel, Barnoin, ce sont les hommes de Moscou. Les hommes de l'étranger, ce sont les fascistes, les Croix-de-Feu, les Jeunesses patriotes, qui reçoivent l'argent de Rome, tous ces Merani, ces Darnand, membres des sociétés secrètes qui travaillent pour les deux cents familles… Le Front populaire sera la victoire des travailleurs. L'unité des partis communiste et socialiste, l'unité.

Ces mots qui reviennent, si souvent prononcés, le temps d'arrêter le moteur de la moto, déjà les camarades du village ou du quartier sont là, déçus. « Barel, Barnoin ? » « Il n'y a que moi, dit Jean. Ils ne peuvent pas être partout, Barel, Barnoin. » Avant d'entrer dans la salle : « Tu surveilles la moto », dit Karenberg. Puis l'estrade. *Camarades, voter pour Barel, c'est…*

Les mots dans la gorge comme quand on va vomir, et c'est la fatigue, ou bien le souvenir d'une discussion avec le père, avant de partir pour le Palais des Fêtes, participer à ce banquet de la victoire, fêter l'élection de Barel, Frédéric Karenberg qui a accompagné son fils jusqu'au bout de l'allée, qui le regarde sortir la moto placée sous l'auvent, près du portail.

— Tu as lu les nouvelles ? En U.R.S.S., ça va être le massacre de la vieille garde bolchevique, Staline… Et vous, ici, vous croyez, parce que, avec vos deux pour cent en plus, parce que vous avez la majorité parlementaire, que ça va changer ? Mais Staline va vous mener par le bout du nez, vous lâcher, vous étrangler.

Jean a laissé retomber la moto.

— Tu m'emmerdes, hurle-t-il, tu m'emmerdes ! On se bat, et toi tu joues les Cassandre. Un émigré russe comme les autres, ceux d'après la Révolution. Pourquoi as-tu quitté la Russie ? Vous êtes venus ici, vous étiez au chaud, ça vous permettait d'être libéraux sans rien foutre, sans craindre la police tsariste. Les autres, Staline, ils n'étaient pas sur la Côte d'Azur, mais en Sibérie, tu entends ? Alors tu m'emmerdes, tu m'emmerdes !

Frédéric Karenberg n'a pas bougé. Jean a envie de frapper sur son visage, pour qu'il crie, pour qu'il s'emporte.

— Tu m'emmerdes, répète-t-il.

Il fait hurler le moteur de la moto.

— Ne vas pas trop vite, dit Frédéric.

Jean Karenberg accélère sur le boulevard de Cimiez. « Merde merde merde. » Il conduit sa moto d'instinct, regarde à peine la chaussée, dérape, redresse. « Vieux con. » Et ces images, ce 1er Mai

36 sur la place Rouge, ces portraits d'un Staline débonnaire comme un dieu juste. Ça, le socialisme ?

Merde. Ces brochures que Frédéric Karenberg tendait à son fils, laissait sur l'escalier, tous les tournants de l'internationale communiste qu'elles dénonçaient : un jour, les socialistes sont des fascistes ; le lendemain, des camarades à qui il faut donner la main. Un jour, il faut détruire l'armée française, et crier, après le voyage de Pierre Laval à Moscou : Vive l'armée ! »

Pour des cons. Ils nous prennent pour des cons.

Les autres, Barnoin, Barel, ces camarades que Jean va retrouver, que savent-ils ? Ils vivent dans un univers à une seule dimension. Croyants. Religieux. Merde. Jean en veut à son père de lui avoir gâché le banquet de la victoire.

Il entrait au Palais des Fêtes. Foule populaire et enthousiaste, des camarades reconnaissaient Karenberg. « Oh, Jean ! » On le salue du poing, il passe au milieu des tables, on le retient. « Eh, tu trinques ? »

On lui offre un verre. C'est Bartoli, un jeune ouvrier mécanicien, qui montre Karenberg à ses voisins. « Lui, c'est un écrivain. Avec nous les artistes. » Il lève le poing. Karenberg s'est assis à la tribune, à l'extrémité de la longue table. Les discours, Gabriel Péri, Raffin, Barel, le bruissement de la foule, puis Barel dit : « En cortège, nous allons… »

Jean est entré dans les rangs, Barnoin près de lui. Ils chantent tous, ils marchent vers la gare, ils accompagnent Barel au train de Paris, pour la première séance de la nouvelle législature élue pour cinq ans.

— Dans cinq ans, en 41, dit Barnoin, tu verras si on a encore besoin d'élections.

Il reprend le refrain : *L'Internationale sera le genre humain…*

— Dans cinq ans, dit Jean, qui peut prévoir ?

Mais Barnoin n'écoute pas, il chante, il gueule avec les autres tout en remontant l'avenue de la Victoire.

27

Violette Revelli avait découvert l'aube et la mer.

Depuis un an elle vivait avec Sam Lasky. Il la réveillait au moment où le soleil effleure les remparts de Saint-Paul. D'un grand geste il tirait le rideau de l'atelier, tintement des anneaux de cuivre sur la longue barre, et les collines devant Violette, la brume dans le creux, cette vasque encore grise entre les ondulations couvertes d'oliviers. Souvent Sam s'agenouillait près du lit, posant sa bouche sur le sexe de Violette, lui caressant les cuisses, et elle regardait vers la mer l'horizon qui s'ouvrait peu à peu. Elle se cambrait, fermait les yeux, prenant le visage de Sam entre ses mains, répétant son nom, et quand il se redressait, traversant l'atelier, qu'elle se levait aussi, le soleil occupait tout l'espace, de la mer aux remparts.

L'été, ils déjeunaient sous la tonnelle, devant l'atelier, puis ils partaient pour la mer par des routes encore désertes. Parfois, un horticulteur, debout devant ses serres, se retournait pour voir passer cette voiture décapotable que Sam Lasky conduisait trop vite. Un bain près des pêcheurs quand l'eau matinale a encore le goût frais de la nuit. Sam nageait longuement, Violette somnolait, brusquement tirée de sa torpeur par l'eau dont Sam l'aspergeait. Il était devant elle, torse nu, la cicatrice ourlée couverte à demi par ses poils gris ; trapu, clignant des yeux, grimaçant, tel qu'elle l'avait vu le premier jour chez Nathalie et Alexandre, laid. Mais le mot, peu à peu, s'était vidé de sens.

Il n'avait qu'un visage différent des autres, plus mobile, inventant des expressions comme il créait des formes. Et quand elle avait découvert ces grandes zones sur la toile, diagonales noires, verticales rouges, cercle blanc hachuré comme une boule en mouvement roulant le long des couleurs franches, ou bien quand elle avait touché – « Violette, disait Sam, une sculpture, ça se touche, ne restez pas loin, touchez-la, mettez vos mains dessus » – ces tiges rigides d'acier que terminait un cône, une sphère de cuivre qu'un seul point de soudure fixait, elle s'était demandé si les mots laid, beau n'étaient pas que des habitudes.

Chez elle, à Cimiez, où il venait pour la première fois, il s'était promené dans l'appartement, les bras croisés :

— C'est drôle, avait-il dit, en se laissant tomber dans un fauteuil, quand on te voit, on ne sait pas d'où tu sors ?

C'était la première fois aussi qu'il la tutoyait, sans la prévenir, et elle n'aimait pas cette brutalité, cette façon qu'il avait tout à coup, parce qu'elle lui avait ouvert sa porte, de se croire chez lui déjà.

— Je peux vous le dire, si vous voulez.

Il plissa le nez.

— Je ne tutoie que les amis, tu sais, seulement les amis.

Il se levait, recommençait à faire le tour des pièces.

— Mon père travaillait le cuir en Pologne, il ressemelait les chaussures. Tu sais pas ce que c'est un ghetto, dans un village, en Pologne.

Il avait parlé une partie de la nuit, puis dit de nouveau :

— Quand on te voit, on ne sait pas d'où tu viens.

Elle était assise en face de lui.

— J'aime la façon dont tu t'habilles, continuait-il, tu inventes. Ce tailleur blanc, toutes les femmes portent un tailleur blanc, cette année, mais toi, tu en as fait quelque chose, pochette rouge, foulard bleu et rouge, ça, tu l'as inventé. Mais alors, dis-moi…

Il traversait le salon, soulevait des bibelots qu'elle avait achetés avenue de Verdun, cher, touchait un rideau :

— Comment peux-tu vivre ici ? C'est un catalogue, cet appartement, tu es allée avec *l'illustration* dans un magasin. Qu'est-ce que tu as inventé, ici ?

Il tournait sur lui-même.

— Deux choses, deux !

Il prenait un pot en grès, celui qu'elle avait demandé à son père, un souvenir de la mère. Là, Lisa mettait le gros sel, et Violette l'avait posé sur un guéridon, dans le salon.

— Ça, tu vois, ça c'est ta marque. Et puis ça.

Un cadre de cuivre rouge que Dante, pendant la guerre, avait découpé, assemblé. Et Violette y avait placé une vieille photographie, le père et la mère pour le dixième anniversaire de leur mariage, debout côte à côte, Lisa dans une longue robe noire, un jabot de dentelle blanche, Vincente, les mains derrière le dos, une petite moustache noire barrant son visage, la casquette horizontale.

Sam regardait longuement le cadre, la photo.

— Ne sépare jamais ces deux choses, disait-il, jamais, l'un c'est l'autre. Ils sont nobles tes parents. Dignes. C'est rare, la dignité.

Violette prête à pleurer sans raison.

— N'aie jamais honte, disait Sam. Le reste…

Il touchait d'un revers de la main les meubles, une photo peinte, couleurs bleu et rose de la mer et du couchant représentant, dans un cadre de bois doré, la Promenade des Anglais.

— Le reste, disait Sam, tu peux brûler, jeter.

Il ouvrait les volets.

— Mais quelle heure est-il ?

L'aube, un dimanche matin de juin 35.

— On a parlé, dit Sam, on a seulement parlé…

Il riait, lui clignant de l'œil.

— Drôle de première nuit, non ?

Ils se connaissaient alors depuis sept mois, s'étaient vus souvent chez Alexandre et Nathalie, à Saint-Paul, ils avaient déjeuné dans des restaurants de Tourettes, de Gattières, ils avaient vu ensemble *les Temps modernes,* et *l'Atalante*. Violette ne se posait pas de question à propos de Sam. Il l'amusait, et quand elle l'avait quitté, elle riait seule. Puis, tout à coup grave, alors qu'elle se déshabillait ou bien qu'elle était déjà couchée, elle réfléchissait à ce qu'il avait dit, et tous les autres, Rex, Philippe, et même Dante, Antoine, lui paraissaient n'avoir jamais parlé. Des bruits, des échos, pas de paroles. Elle était injuste, mais elle sentait ainsi.

Et elle l'avait écouté toute la nuit, leur première nuit, sans penser à autre chose.

— Je te laisse, disait-il, je vais me baigner. Je me baigne tous les matins, l'été. La mer, c'est…

Elle était entrée dans sa chambre, avait pris son maillot et son bonnet.

— Si tu veux, avait-elle dit en retournant dans le salon, je viens avec toi.

Violette avait découvert l'aube et la mer.

Ils rentraient lentement à Saint-Paul, Sam s'enfermant dans l'atelier, Violette partant pour les studios de la Victorine.

— Tu as changé, toi, lui avait dit Rex, peu de temps après qu'elle avait commencé à vivre avec Sam.

Elle avait demandé à le voir, sans inquiétude. Figuration, bouts de rôle, concours d'élégance, petits pas devant un parterre de dames, sourire, le coude appuyé à la portière d'une automobile, tout cela, c'était fini. Elle le disait à Rex, calmement, comme une évidence qu'il allait accepter, sinon…

— Et Philippe ? demandait-il. Tu as définitivement laissé tomber ?

Il était en Chine, en Allemagne, puis en Ethiopie, filmant la progression des Italiens vers Addis-Abeba. Il postait une lettre au Caire, la censure fasciste, expliquait-il. Il racontait les avions mitraillant les troupes du Négus, les longues traînées blanches des gaz toxiques, et ces autres moutonnements blancs, les corps couchés

des soldats noirs enveloppés dans leur chamma de laine. *La guerre, ici, elle a commencé et comment !* écrivait Philippe Roux. *À Nice, tu ne dois guère t'en douter. Mais elle ira jusque là-bas. Quand on a vu, entendu, on en est persuadé. Et toi ? J'essaie de t'imaginer. C'est difficile aussi. Sans doute as-tu maintenant rencontré quelqu'un. Comment t'en vouloir ? Je ne regrette pas d'être parti. À la fin, j'allais très mal, je crois. À Nice, si l'on n'a rien de grand à vivre, à faire, on pourrit. J'ai vu à Paris un film de Jean Vigo,* À propos de Nice. *Voilà un film que j'aurais dû faire. Et pu faire, peut-être. Essaie de le voir. Je t'écrirai. Mais je dois rentrer en France. Bien sûr, j'espère te revoir. En ami. Philippe.*

Violette ne répondait pas à Rex.

— Si tu as quelque chose, disait-elle, mais derrière la caméra, plus devant.

— Tu te réserves pour quelqu'un ?

— Si tu veux.

Ce calme qu'elle connaissait, cette indifférence aux regards, à leurs questions. « C'est vrai que tu es avec Lasky ? »

— Tu connais bien Lasky, je crois ? interrogeait Rex à son tour.

— Un peu.

— S'il pouvait…

Elle l'interrompait.

— Ce qui m'intéresserait, disait-elle, au début si j'étais en double avec une script, comme ça, pour apprendre.

Il bougonnait. « Qu'est-ce que tu sais ? » Mais elle répétait avec la détermination de ceux qui peuvent gagner parce qu'ils sont prêts à accepter de tout perdre. « Bon, bon, ça va, disait Rex. On va voir. »

Elle débutait, efficace, son cahier à la main, secouant ses cheveux dans le soleil, arrivant sur le plateau avant les autres, un chemisier à col ouvert, une grosse ceinture de cuir sur un pantalon de toile, des souliers sport. Pratique pour marcher dans la poussière, sauter à pieds joints d'un camion de prise de vues. Elle découvrait, vêtue ainsi, une autre manière de bouger, de courir, comme si son corps s'était allégé, retrouvant l'aisance de la première enfance, avant qu'on l'enferme, le raidisse, et il avait fallu pourtant qu'elle paraisse, quand elle faisait virevolter autour de sa taille les robes longues de *Haute Couture,* souple, libre, alors qu'elle était prisonnière. Maintenant, un autre corps. Que Sam, parfois…

— Reste nue, disait-il, va comme ça.

Elle marchait dans l'atelier, et avait-elle jamais marché nue, en pleine lumière du jour, devant quelqu'un ?

Avec Philippe, une retenue, de la prudence. Il voulait la posséder, alors elle se dérobait. Sam la désirait sans la contraindre.

— Tu sais, toi et moi, si on en a marre, on arrête.

Il avait tenu d'abord à ce qu'elle conserve son appartement de Cimiez. Mais d'elle-même, après quelques mois, elle l'avait abandonné. « Je m'en vais, miss Russel. Je suis heureuse, je viendrai vous voir. » Violette continuait ses leçons d'anglais, parlait de Sam.

— Vous ne voulez pas d'enfant ? interrogeait miss Russel. Trente-trois ans ? Il ne faut pas attendre trop.

Désir incertain.

Un matin, sur la plage, une voiture qui s'arrêtait, deux enfants presque nus, la peau brune, potelés, ils couraient vers la mer, et, derrière eux, une jeune femme, la robe de plage s'ouvrant sous l'effet du vent. « Michel, Jacqueline. »

Elle n'avait pas dit un mot, Violette, tout le long du trajet vers Saint-Paul, ces prénoms, ces visages d'enfants en elle. Peur de dire. Peur du refus de Sam.

— Cinquante-deux, avait-il dit en sortant de la voiture. Je trouve que c'est un peu vieux.

Il avait attiré Violette contre lui.

— Beaux, ces gosses.

Peur de vouloir en ce moment.

Sam se rendait à Paris pour un vernissage, Violette l'accompagnait à la gare, mais les employés du Train bleu étaient en grève, les cheminots avaient envahi le hall, certains, debout sur les chariots à bagages, lançaient des slogans, levaient le poing : *Front populaire, Front populaire*.

Sam balançait sa valise à bout de bras : « Chance, je pars pas, bonne excuse. » Il dressait le poing : « Vive le Front populaire. »

Ils descendaient l'avenue de la Victoire, cherchaient en vain un taxi. « Les tramways sont en grève, alors les taxis et eux aussi… » Eclairage réduit, grève perlée dans les centrales, à l'usine à gaz. « En 19, disait Sam, j'étais à Berlin. Tu sens, l'air n'est plus le même quand il se passe quelque chose. Un peu le même air qu'à Berlin. Les désirs, ça rayonne. Tu as vu une fourmilière ? Quand tu plonges un bâton, elles deviennent folles, partent dans tous les sens. Les

hommes, ces élections, c'est un début, c'est le bâton. Maintenant ça grouille, ça va grouiller. »

Ils étaient devant les Galeries Lafayette occupées par les employées. Chants. Danses. Peut-être, à cette fenêtre, Madeleine Vial. Violette retenait Sam, elle écoutait les badauds : « Ils jouent aux boules sur les toits, et ils ont élu la reine des employées ! » Rires ou bien masques hostiles des passants. Des groupes de jeunes gens grimpaient aux grilles, appelaient les employées par leur prénom, entonnaient *la Jeune Garde*. *Prenez garde, prenez garde…*

Violette fredonnait dans la voiture.

Peur de vouloir en ce moment, et pourtant l'envie de sentir naître d'elle, en ce moment, la vie.

Le soir, elle entraînait Sam : « Allons-y, disait-elle, je veux voir. » Ils prenaient au passage Nathalie et Alexandre. Nathalie enthousiaste, le teint carmin :

— À l'hôtel, ils se sont tous mis en grève. Papa a cédé tout de suite. Le père d'Alexandre…

Carlo Revelli avait fermé lui-même la porte des entrepôts. Il refusait de recevoir les délégués grévistes.

— Qu'ils se remettent au travail d'abord, disait-il à Giaume. Qu'ils travaillent. Après, on discutera.

Les terrassiers descendaient des chantiers, rejoignaient les chauffeurs de camion, les carreleurs. Des dockers se mêlaient à la foule qui stationnait devant les entrepôts Revelli. Des cris : *Les soviets partout, les soviets partout*. Les mêmes chants… *lutte finale… genre humain*. Barnoin, qui, au nom des partis du Front populaire, prenait la parole, debout sur le toit d'une voiture : « Camarades, notre force est immense, maintenant… »

— Il a finalement, continuait Nathalie, comme tout le monde, Carlo Revelli, comme tout le monde. Ça a dû le changer.

Carlo avait été convoqué par le préfet. « Monsieur Revelli, je sais bien, mais le nouveau gouvernement… Il faut lâcher la bride, les directives du président du Conseil, sinon…

— Sinon quoi ?

Carlo refusait de s'asseoir.

— Le gouvernement est juge de l'ensemble de la situation.

— Vous baissez le froc ?

Il claquait la porte en sortant. Ils baissaient le froc pour rien. Lui, il aurait tenu et donné après. On lâche jamais un cheval qui s'emballe. Quand il était de leur côté, aux autres, les régiments

tiraient sur les grévistes. Tout ça c'était devenu mou. Sans goût, comme du tabac blond. De la piquette. On donnerait un peu. Ils prendraient pas grand-chose. Fini le temps du refuser tout et du prendre tout. Et Carlo avait reçu la délégation.

— Allez, dites.

Ils exposaient leurs revendications, une heure en moins pour cette catégorie-là, une prime pour ceux-ci, et les chauffeurs le paiement des heures de nuit, et pour tous une hausse de salaire.

— Et c'est pour ça ?

Il avait envie de leur dire : je vais vous le donner, et on vous le volera d'une autre façon.

— Voilà ce que j'offre. Parce que, moi, je sais ce que c'est que le travail.

Il doublait la prime. Allait au delà des augmentations réclamées pour les salaires et les heures de nuit.

— Mais attention, les gars ! Plus rien pendant trois ans. On signe et on se remet au travail.

Les patrons, partout, pour reprendre ce qu'ils avaient lâché, comment ils allaient faire ? Pousser les prix. Et ce serait de nouvelles revendications. Lui, il les bloquait d'avance. Pas demain qu'on aurait Carlo Revelli. Les délégués se consultaient. Allez-y, les gars, pensez bien, dites-vous, dans trois ans on sera les maîtres, prenons toujours ça en plus. Pauvres cons. Il fallait tout voler ou la fermer. Ils acceptaient.

— Comme tout le monde ? répétait Alexandre. Mon père ne fait rien comme tout le monde. Il a dû trouver un moyen.

À Nice, Sam Lasky était contraint d'arrêter la voiture. Des manifestants traversaient la rue du Maréchal-Pétain, proche de la place Masséna, en criant.

— Vous vouliez voir, disait Sam.

Il interrogeait un passant. L'homme hésitait avant de répondre. « Je suis américain, disait Lasky en prenant un faux accent, je comprends pas ? » Le passant souriait. « Nous autres, Français, disait-il, nous nous divisons toujours. Les guerres de religion, vous savez. Ce soir, les Croix-de-Feux, les royalistes, ils essayaient de manifester. »

Des policiers survenaient : « Allons, circulez », bousculaient Sam et le passant.

— Partons, dit Nathalie.

Elle fermait la portière, se penchait vers Violette :

— Je suis enceinte.

Violette se retournait, Alexandre prenait Nathalie contre lui. Sam démarrait lentement.

Venant des bords du Paillon, débouchant sur la place Masséna, des voix couvraient tous les autres bruits de la ville : *Le fascisme ne passera pas. Le fascisme ne passera pas !*

28

Denise se laissa entraîner dans la danse.

Elle riait, mal à l'aise, un peu honteuse, mais Dante serrait sa main et Denise le suivait au milieu des danseurs. Il commença de tourner, vite, une valse, elle sentait ses doigts sur sa taille, elle s'appuyait à son épaule, elle apercevait les musiciens debout sur l'estrade dressée près du bassin, au centre de la place Garibaldi, et les danseurs, cette foule, Antoine et Giovanna qui se souriaient, Lucien avec la fille du droguiste, Lili, Liliane. Des voisines d'avant – quand Denise habitait rue de la République – qui dansaient aussi, lourdes, joyeuses, semblaient dire : « Ah ! vous en êtes de la fête, comme nous, c'était bien la peine de prendre des airs ! » Autour de la piste le cercle des regards qui se mettaient à tourner, et les façades austères et les mâts blancs, le rouge et le bleu, et cette silhouette qui revenait chaque fois, au premier rang des spectateurs, le beau-père, Vincente, tenant ses petits-fils par la main, Roland et Edmond.

— Arrête-toi, dit Denise à Dante, arrête.

Elle s'immobilisa, mais la place valsait encore et elle fut contrainte de poser sa tête sur la poitrine de Dante, un instant, là, devant eux tous.

— Toi, dit-elle en se redressant, avant que tu…

— Ça va pas ?

Il riait fort – pour que tous les remarquent – la raccompagnant près de Vincente, se penchant vers Roland :

— Tu vois, maman, elle veut plus.

Denise tenta de prendre Roland par la main, mais il s'accrochait à son père, et Dante, le soulevant, commença de danser avec lui. Roland criait : « Maman, maman. » Denise n'osait lui répondre,

tous ces gens, ces ouvriers, depuis qu'elle habitait rue de France, elle n'avait plus l'habitude.

— Cette foule, disait-elle plus tard à Giovanna. Je n'ai jamais aimé la foule.

Denise marchait devant avec sa belle-sœur. Les gosses couraient de platane en platane. Vincente, entre ses deux fils, loin derrière, Antoine portant le filet. Dante cria : « Par là ! » Il montrait la « porte fausse », ces escaliers qui descendaient du boulevard des Italiens dans la vieille ville. Denise hésita :

— Tu choisis toujours…

Mais, déjà, Roland sautait les marches.

— C'est sale, dégoûtant, dit Denise en s'engageant dans le passage.

Ça sentait l'urine, le sur, et dès qu'on avait atteint les ruelles, l'odeur de poisson et de saumure. On dansait partout dans la vieille ville, rue Droite et place Rossetti, place Saint-François, rue Pérollière. De façade en façade on avait tendu des cordes à linge, accroché des lampions, parfois une banderole. *Vive le 14-Juillet – Vive le Front populaire*. Des inscriptions à la chaux sur les pavés : *Votez Barel-Barnoin*. Et devant le *Castèu,* sur toute la longueur de la terrasse du café de Luigi Revelli : *Mort aux fascistes*.

— Il doit être content, l'oncle, dit Antoine.

— Quand même, dit Vincente.

— Eh, pa…

Dante serrait son père contre lui, un bref mouvement.

— Qu'est-ce que tu veux, il n'avait qu'à… reprenait-il.

Denise entendait la voix forte de son mari. Depuis deux mois, ces élections, il avait passé son temps dehors, manifestations, réunions. Elle avait d'abord protesté, puis elle s'était tue. La ville, les journaux, la France, tout était contre elle et donnait raison à Dante. *Le Petit Niçois* titrait : *Victoire du Front populaire*. Le père de Denise lui-même disait : « Blum, il est honnête, un socialiste, un pur. Il est juif. Mais il y a des juifs qui sont très bien. »

Alors Denise se taisait, poussée, elle aussi, par le courant.

Après tout, qui sait ?

Au lendemain du premier tour des élections, Barel et Barnoin, des députés socialistes venus les soutenir et des ouvriers en salopette bleue avaient dîné à l'Hôtel Impérial, dans la grande salle à manger. Hollenstein les accueillit dans le salon aux colonnes. Dante prenait Roland dans les bras, s'exclamait : « J'ai vu Barnoin,

il était fier. Les socialistes les ont invités ici. Ah, ça change ! Il y a dix ans, en prison, Barnoin. Maintenant, à l'Hôtel Impérial. »

Denise voulait dire : et demain ? Ou bien : ce seront eux qui dirigeront et tout continuera comme avant. Elle hésitait. La peur d'être dans le camp des perdants.

Quand elle parlait au marché Gambetta, avec les commerçants, qu'elle les entendait, au début du mois de juin, se plaindre des grèves : « Y a plus rien, on nous approvisionne plus. Ah, le Front populaire, bravo ! », Denise haussait le ton : « Le Front populaire ? Il est là depuis une semaine. Ils ont même pas commencé. Attendez, attendez. Il faut connaître avant de parler. »

Elle s'entendait reprendre les phrases de Dante. Elle se le reprochait, mais c'était le courant, les ministres, maintenant, parlaient comme Dante. Elle lui disait parfois : « Si tu crois que ça peut durer. » Sa propre inquiétude qu'elle exprimait, sans joie, souhaitant au fond d'elle-même que ça réussisse. Elle aimait les vainqueurs. Et Dante avait leur visage. Il sortait avec Roland, le soir, elle refusait de les suivre, le regrettait, et quand ils rentraient, alors qu'elle déshabillait son fils :

— Un gosse de quatre ans, disait-elle, fou, il faut être fou.

Dante racontait. À nouveau diseur de fables. « Si tu avais vu, devant *le Petit Niçois*. J'ai mis Roland debout sur mes épaules. Il était au-dessus de tout le monde. Si tu l'avais vu. »

D'autres fois il sortait seul, elle l'attendait, inquiète. On courait dans la rue de France, des cris, des coups de sifflet. *Le fascisme ne passera pas.* Quand elle reconnaissait son pas dans la cour, la clef, elle se mettait sur le côté, il avançait, il était au bord du lit, posant la main sur sa hanche :

— Tu dors pas ? murmurait-il.

Il sentait la sueur.

— Jamais vu ça, commençait-il. Jamais vu. Ah, cette fois-ci, ils ne pourront plus, ils ne pourront plus !

Les poings dressés, plantes sauvages, Thorez qui serrait la main d'un prêtre. « Sur la tribune, au Palais des Fêtes, devant dix mille personnes, un prêtre. »

Dante avait la voix éraillée d'avoir chanté, hurlé. « Je les ai tous retrouvés, Karenberg, Barnoin. »

Il s'asseyait au bord du lit :

— Cette foule. On était si peu, au début, et maintenant, qu'est-ce que tu veux, ça donne la chair de poule, on en pleurerait.

Il lui touchait le bras, elle se contractait, elle frissonnait. « Laisse-moi dormir », disait-elle, mais d'une voix si faible qu'il posait les deux mains sur ses épaules, la forçait à se coucher sur le dos, et il entrait en elle, lourd, fort, chargé de bruits, de chants.

— Ma poulette, disait-il, en lui passant la main sur le cou et les seins.

Elle s'endormait d'un seul coup, comme on oublie, sans le savoir.

Ce fut souvent ainsi en ce printemps 36.

Il y eut la grève à l'Hôtel Impérial. Des cuisiniers, Lebrun et l'un des portiers qui entraient dans l'appartement, demandaient à voir Dante. Denise les faisait asseoir, offrait un verre de vermouth.

— Vous savez, Madame Revelli…

Roland courait autour de la table, Denise le retenait, le forçait à rester près d'elle.

— Vous savez, continuait le chef cuisinier, il nous faut votre mari. Pour ce qui est de parler, c'est le meilleur. Alors, tant qu'il y avait rien, bon, on se passait de lui. Mais maintenant on négocie, dites-lui…

— Il y a cette manifestation au Palais des Fêtes.

Dante, qui avait mis des espadrilles : « Y aura de la bagarre, parce que si Doriot, ce mouchard… »

— Doriot ? disait Lebrun. Qu'il laisse tomber. Il a eu raison trop tôt, Doriot. C'est de la politique, tout ça.

Ils se mettaient à discuter entre eux. Denise les interrompait :

— Il est là-bas.

Lebrun donnait le signal du départ.

— Dites-lui que ce qui compte, ce sont nos revendications, et pour ça, on a besoin de lui… Doriot…

Palais des Fêtes protégé par la police. Drapeaux tricolores, *Marseillaise* saluée par les milliers de manifestants le bras levé : « Le Parti populaire français… » À la tribune, le député Ritzen, maître Charles Merani, conseiller municipal, candidat malheureux battu par la coalition des rouges, Joseph Merani, ancien député des Alpes-Maritimes, conseiller général.

Marseillaise… Contre nous de la tyrannie… Allons enfants de la patrie…

Milliers de bras tendus. Ritzen prend la parole après un ouvrier mécanicien et une commerçante, il excuse Doriot, absent : « Cet homme, dit-il, doit être admiré pour son courage. » « Doriot, Doriot, Doriot. » Foule debout, encore. « Notre rassemblement

national, reprend Ritzen, doit être le créateur d'un ordre nouveau, conçu par des Français, avec des enthousiasmes français et dans les traditions françaises. »

Allons enfants de la patrie… La France aux Français, la France aux Français, la France aux Français…

Dans les rues qui mènent au Palais des Fêtes, Dante Revelli court avec des contre-manifestants : *Le fascisme ne passera pas*. Bagarres. *Doriot au poteau, Doriot au poteau*. Deux camions chargés de jeunes gens fonçant dans la foule, quelques coups de feu. La police. Bousculades. Tard, Dante rentre chez lui. Denise, les yeux fermés, couchée.

— Lebrun, d'autres, ils veulent que tu sois leur délégué, tu parles bien, il paraît.

— Tu le sais pas ? dit-il en se penchant.

Il tente de l'embrasser sur les lèvres. Elle se débat. Il la maîtrise :

— Tu le sais pas, dit-il, que je parle bien, tu le sais pas ?

Elle tente encore de se dégager.

— Tu le sais pas ? Tu le sais pas ?

Le 14 Juillet, ils sont allés déjeuner chez Vincente Revelli. Dante arrive en retard avec Roland, Antoine et Edmond.

— Le défilé, dit Dante, les rues noires, on passait devant le siège de *l'Eclaireur* et on voyait les autres, encore, au bout, dans l'autre rue.

— Tout est froid, dit Louise, vous m'aviez dit midi.

Elle avait préparé un lapin sauté aux tomates, des aubergines frites, des courgettes farcies, une salade de mesclun, et Giovanna avait apporté la tarte aux prunes. Vincente donnait à Roland et à Edmond de la réglisse, puis, assis au milieu de ses petits-fils, il mangeait lentement, refusant la tarte, et quand Giovanna en mettait un morceau dans l'assiette, il ne prenait que la pointe :

— Pour la taster, disait-il, la goûter. Es buona.

Et il partageait le reste entre ses deux petits-fils.

— Hier soir, racontait Antoine, on est allé danser avec Giovanna et Rafaele.

Une douzaine de types qui entrent, demandent à l'orchestre de jouer *la Marseillaise* et font le salut fasciste. Bagarre. Ils avaient tiré, pas de blessés.

— Rafaele, quand il a vu ça…

Silence.

— On est sûr, maintenant, pour Francesco ? demande Dante.

— On a toujours été sûr, dit Antoine.

Il se verse un verre de vin.

— C'était pas quelqu'un qui savait seulement parler, ou voter, continue-t-il. Ça, tout le monde sait le faire. Ça coûte rien. Ça rapporte, même.

Vincente se lève :

— C'est pas le jour, dit-il. Faites-le pour moi.

Les gosses descendaient dans la cour, Vincente se mettait dans un coin, fumait sa pipe. Giovanna aidait Louise à faire la vaisselle, à préparer les assiettes pour le soir, le dîner, sur la plage. Dante réparait une lampe de chevet, puis le fer à repasser. Il avait étalé un journal sur la table et les pièces de l'interrupteur et de la prise devant lui, il dénudait les fils, les entourait de toile isolante. Antoine le regardait, suivant le mouvement des doigts, retrouvant les sentiments de son enfance, l'admiration pour le frère aîné, le magicien qui, en quelques gestes, donnait la lumière, la chaleur. Dante disait seulement : « Passe-moi le tournevis. » « Tu peux me tenir ça ? » Il rendait à Antoine le fer à souder. « Attention, appuie là, pas trop, pas trop. Ça va marcher, mets la prise. »

La fraternité.

Vers cinq heures, Louise refusant de sortir – « Je me sens pas, vraiment, non, je suis bien, j'attends Lucien. » – ils prenaient la rue de la République.

On dansait place Garibaldi. Des mâts blancs avaient été dressés. Le souvenir, là, un marin, le 14 juillet 1914, avait vu Millo qui entraînait Louise, Millo le soldat, Millo le mort, et je suis là. Dante s'était arrêté, regardait les mâts, les danseurs. Roland le tirait par la main. Quelqu'un, là-bas, sur l'estrade, près des musiciens, criait : *Pour le Front populaire, l'internationale…*

Accordéon : *C'est nous les damnés de la terre…*

Et puis la valse.

— Danse, papa, danse, dit Roland.

Dante serre la main de Denise, l'entraîne.

Il dansait avec Madeleine Vial, ce 13 juillet 1914, sur cette même place, et que sont devenus… La guerre. Qui croyait que la guerre approchait vraiment ?

— La guerre, disait Dante à Antoine. C'est avec elle que tout a changé. On n'était plus les mêmes, personne. Ça, il faut l'avoir vécu pour savoir.

Les deux frères se déshabillaient sur la plage, quai des États-Unis, ce 14 juillet 1936. Roland et Edmond couraient au bord de l'eau, appelant leurs pères. Denise, Giovanna et Vincente s'étaient installés à l'ombre étroite d'une barque de pêcheur. Giovanna étendait sur les galets les torchons, sortait du filet les assiettes placées face contre face, grosses huîtres, leurs coquilles tenues fermées par des serviettes nouées. Denise les défaisait, répartissait les farcis de courgettes qu'elles contenaient, commençait à découper les pains ronds pour le pan bagnat.

— Vous vous baignez pas ? demandait Giovanna.

Dante avait plongé dans une gerbe d'écume, Antoine n'était déjà plus qu'un point au large, une main tendue qui rassurait.

— Depuis un mois, disait Denise, je digère mal, toujours envie de vomir. Je me demande…

Elle eut peur du mot. Peur de sa peur. Elle cria avec colère : « Roland, Roland. »

— Vous êtes peut-être enceinte, dit Giovanna.

— Il fait pas chaud maintenant – Denise s'éloigna de sa belle-sœur – il faut qu'ils rentrent.

Soleil derrière la brume, fraîcheur qui semblait surgir des galets devenus tout à coup froids. La mer avait changé de couleur, violette, sombre.

De nombreuses familles des quartiers populaires dînaient comme les Revelli sur la plage que traversait une voix tout à coup haute, un rire. Vers huit heures, alors qu'ils avaient rangé les assiettes et les verres, la foule commença d'envahir la Promenade des Anglais, de couvrir peu à peu les galets, d'entourer les Revelli. Denise tenait Roland par la main.

— Ne bouge pas, tu entends, tu vas te perdre.

Dante fumait, allongé les mains sur la nuque. Antoine avait posé la tête sur les cuisses de Giovanna. Vincente, le dos contre la proue de la barque, tenait Edmond entre ses bras. Il parlait bas.

— Tu vois, la première nuit, disait-il, quand je suis arrivé à Nice, j'ai dormi là, dans une barque comme celle-là, et le matin, les pêcheurs, quand ils m'ont trouvé…

— Le ciel, dit Dante à haute voix, regardez le ciel, les enfants. Chaque étoile, c'est comme le soleil, avec des terres, des centaines de terres qui tournent autour, et peut-être sur chacune, sur chaque étoile…

Détonation. Une étoile jaillissait des rochers de Rauba-Capeù blanche. Une autre, rouge, puis des soleils tournoyants qui éclairaient la plage, dévoilant la foule, ces corps massés, futaie d'ombres.

— Tu as peur ? demanda Vincente à Edmond.

Le fils d'Antoine, la bouche légèrement ouverte, secouait la tête. Roland vint à son tour s'appuyer contre son grand-père, et Vincente, au lieu de regarder le ciel, fixait le visage des deux enfants pendant qu'éclataient les premières fusées du feu d'artifice au-dessus de la Baie des Anges.

Troisième partie

Le Veglione

29

Ils s'étaient préparés comme pour un long voyage.

À cinq heures, alors que, dans la rue de France, sombre, fraîche encore, un cantonnier ouvrait une bouche d'eau, et le bruit du jet sur la chaussée crépitait comme une pluie d'averse, ils avaient attendu le premier tramway.

— Je me demande..., disait Denise.

Elle regardait Dante, casquette blanche, chemisette bleue, pantalon de toile et espadrilles. Roland près de lui, tenant les cannes à pêche, s'asseyant sur le panier d'osier.

— Je me demande...

Elle regrettait d'avoir accepté. Elle craignait si fort d'être déçue qu'elle l'était déjà. Nerveuse aussi. Ce matin encore, juste avant de partir, elle avait soulevé sa robe, regardé le coton, il lui semblait, mais non, les taches de sang n'apparaissaient pas, depuis qu'elle comptait et recomptait les jours, et ce geste qu'elle faisait dès qu'il lui semblait sentir que « ça » avait commencé. Rien. Des impressions, l'imagination. Elle avait changé deux ou trois fois de serviette comme si un coton, une gaze plus nets pouvaient attirer le sang. Rien. Alors, il faudrait de nouveau avouer qu'avec Dante, la nuit, dans le lit, et d'imaginer cela, les yeux des autres sur son ventre, ce qu'ils allaient penser, le père et la mère. « J'espère que vous n'en aurez qu'un, avaient-ils dit après la naissance de Roland. Si vous voulez l'élever comme il faut... Bien sûr, si vous en faites un ouvrier... Mais si tu veux qu'il aille au lycée, un enfant, c'est bien, deux on est esclave. »

Dante s'approchait.

— C'est la première fois qu'on part depuis le voyage de noces.

Il tentait de lui saisir le bras, mais elle le repoussait.

— Si j'avais su, disait-elle.

Tram vide. Dante restait sur la plate-forme avec le receveur, et, de l'intérieur de la voiture, Denise les entendait bavarder en niçois. « Alloura la pesca ? » Cette manière qu'avait Dante de parler avec n'importe qui dès lors qu'il s'agissait d'un ouvrier. Mais quand, parfois, il accompagnait Denise – et elle n'y tenait guère – sur la Promenade des Anglais, qu'elle avait dit : « Si tu mets ta casquette, moi, je préfère sortir seule, la Promenade, ce n'est pas la rue de la République », qu'il demandait : « Je m'habille ? » « Eh oui, tu t'habilles, tu ne peux pas décider seul, non ? », il sortait son costume bleu, veste croisée, un nœud papillon, le chapeau de feutre au bord cassé, là, sur la Promenade, habillé comme tout le monde, il se taisait.

Denise rencontrait des couples de retraités, les Bidois, lui, très distingué, chef de service de la Banque de France, elle, qui avait des propriétés dans la Creuse. Ils attendaient Denise, lui racontaient leur vie, offraient une banane à Roland.

— Et votre mari ?

Denise hésitait, inventait.

— À l'Hôtel Impérial, tout ce qui est mécanique, électrique.

— Un technicien, disait M. Bidois.

Le mot qu'elle reprenait. Elle avertissait Dante. « Ne va pas leur dire que tu es ouvrier. Parce que tu sais, il n'y a que toi qui en es fier. »

Souvent, quand elle sortait avec Dante, elle modifiait son itinéraire, allant vers Magnan au lieu de marcher vers le jardin Albert-I », le kiosque à musique, où chaque dimanche, l'orchestre de la ville ou la fanfare des chasseurs alpins donnait un concert. Mais le hasard était contre elle. La voix de Madame Bidois, la main qu'elle agitait. Elle avait gardé le fauteuil, près de *la Grande Bleue,* du côté de la mer.

— Monsieur Revelli, mon mari et moi, on se demandait…

Le regard qu'ils jetaient sur lui. Denise aurait voulu qu'il disparaisse. Elle était contrainte de s'asseoir, et pendant que Madame Bidois parlait : « Vous avez vu la photo dans *l'Eclaireur ?* Miss Plage ? Je trouve que ces filles, maintenant, bientôt elles seront photographiées nues. Tenez, celle-là, près des cabines, vous

la voyez », Denise écoutait Monsieur Bidois, elle craignait que Dante, tout à coup, ne jette le masque.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, disait Monsieur Bidois.

Ton assuré, boutons de manchettes en or, gilet de tissu noir avec de fines rayures blanches.

— Je n'ai jamais été un militariste ou un fanatique, mais, les Espagnols, je les connais, nous les avons vus, n'est-ce pas, Jeanne ? Nous avons visité l'Espagne, au mois de mai 1935, il y a un peu plus d'un an. Alors, je sais que les crapules ça existe, et quand je lis, il faut lire n'est-ce pas ? qu'ils ont déterré les corps des religieuses, pour les violer, ça ne m'étonne pas, mais pas du tout. Frente Crapular, je vous assure, c'est sûrement plus vrai que Frente Popular.

Il sortait de sa poche *Gringoire,* le tendait à Dante.

— Vous lirez. Le général Franco et les militaires, comme les policiers, n'est-ce pas ? Ils sont parfois… Mais il faut savoir si vous voulez vous laissez égorger ?

Peur que Dante ne se mette à gueuler. Denise se levait.

— J'ai froid, c'est humide.

Elle donnait une taloche à Roland, elle avait un sourire pour les Bidois.

— Je vous laisse votre journal, disait Dante.

Il s'éloignait sans les saluer.

— Je ne voulais pas, commençait Monsieur Bidois. Chacun est libre, n'est-ce pas ?

— Il est comme ça, disait Denise, ne faites pas attention.

— Il est bien sympathique, ajoutait Madame Bidois.

« Salopard », répétait Dante comme ils rentraient à l'Hôtel Impérial.

— Il n'y a que toi, tu es le seul à avoir le droit, commençait Denise.

Au début, elle savait encore ce qu'elle disait, mais, peu à peu. En marchant plus vite, Roland courait devant, et il fallait qu'elle hurle pour qu'il ne traverse pas seul la Promenade, avec toutes ces voitures. La rage emplissait sa bouche.

— Un salopard, reprenait Dante. Qui est-ce qui l'a déclenchée la guerre civile en Espagne, qui ?

— Envieux, disait Denise. Vous êtes des bons à rien. L'argent…

Mots du père, des clientes de *Haute Couture,* de Madame Bidois, mots que Denise vomissait, dont elle se salissait. Et sa colère

montait encore. Un hasard suffisait parfois, la fille de Hollenstein, Nathalie Revelli, qui entrait à l'Hôtel Impérial, et qui avait, imaginait Denise, un sourire méprisant, Alexandre, son mari, le neveu de Dante qui les ignorait, ou bien, simplement, une femme élégante qui passait comme l'image de ce qu'aurait pu être Denise. Si.

— Alors, pourquoi tu m'as épousé, tu n'avais qu'à..., répondait Dante.

Roland entre eux, ses yeux vers l'un, vers l'autre.

Dante ouvrait la porte de l'appartement. Ces rideaux qu'elle avait piqués, ces tommettes cirées autour desquelles elle avait passé une ligne de peinture blanche soulignant ainsi l'hexagone rouge, le cosy-corner de noyer qui servait de lit à Roland. Pauvre. Laid. Pauvre. Elle se laissait tomber sur son lit. La chaleur qui stagnait dans la cour, celle qui venait du ventre envahissait sa gorge. Angoisse. Elle touchait son sexe, regardait ses doigts, rien, rien encore, et cela faisait, elle comptait, bien plus d'un mois, le 14 juillet, elle aurait dû. Enceinte, alors.

Roland entrait dans la chambre, il se jetait sur elle. Elle le repoussait. « Tu m'étouffes. » Mais il aimait se blottir. Elle lui caressait les cheveux. « Tu es en nage, tu vas prendre froid. Tu as faim ? »

Elle le changeait, lui préparait un goûter, grignotait, assise en face de lui. « Tu t'ennuies tout seul. Si tu avais un petit frère ou une petite sœur ? »

Elle ouvrait la chambre, au bout du couloir, celle qui servait de débarras. Dante la tapisserait, elle mettrait des rideaux à la fenêtre, un lit là.

Le soir, dans la cuisine, Roland à demi endormi, la joue contre la toile cirée.

— Raconte, papa, raconte, disait-il.

— Alors, commençait Dante, on est entré dans une rade, on a mis le youyou à la mer. « Vous, Revelli, m'a dit le premier maître, prenez les avirons. » Ramer quand il y a le vent, le courant, c'est pas facile.

Denise se tournait vers eux.

— La chambre du fond, disait-elle. Il faudra la tapisser. On la mettra là, si c'est une fille.

Dante venait vers Denise. Il posait les mains sur ses hanches, tentait de caresser son ventre.

— Si je pouvais, disait Denise en se dégageant, mais je n'ai pas le courage.

— Et moi, j'accepterais ?

— C'est moi qui les fais. Pas toi. Si je voulais.

Dante levait le poing, prenait Roland dans ses bras, commençait à chanter.

Allons au-devant de la vie
Allons au-devant du matin
Il va vers le soleil levant
Notre pays…

Roland imitait son père, fermait son poing, reprenait le refrain.

Allons au-devant de la vie…

Denise arrachait Roland à Dante.

— Tu veux en faire aussi un imbécile ?

Elle ne croyait plus à leur victoire.

Il avait suffi de quelques jours, à peine le temps pour les fusées du feu d'artifice d'illuminer la mer en la heurtant, gerbes d'étincelles, sillage sur l'eau de l'une d'elles, rouge, qui était trop vite retombée, paraissant se diriger vers la plage, puis, à quelques mètres du rivage, alors que la foule déjà refluait, elle se mettait à tourner sur elle-même, hurlante et vaine. Quatre jours seulement, et Dante, en rentrant, dépliait *le Petit Niçois,* une traînée noire sur la première page que Denise ne déchiffrait pas, mais Dante lisait à haute voix : *Soulèvement militaire au Maroc espagnol. Depuis le 17 juillet ; le général Franco est à la tête des officiers rebelles.*

— Ils ne peuvent pas accepter qu'on gagne. Ils ne peuvent pas, disait Dante.

Elle l'avait toujours craint, su. Mais Denise, deux ou trois mois, le printemps, avait tu ses certitudes. Mois de mai des cortèges, juin de la victoire, les bals dans la cour des Galeries Lafayette, et le gouvernement qui donnait raison aux ouvriers.

— C'est nous qui les avons élus, expliquait Dante à ce moment-là. Les congés payés, ils nous les doivent. On les paie. Blum, il est avec nous. Les patrons, ils lâchent parce qu'on est les plus forts, ou ils nous donnent ou on prend.

Pas possible que ce soit aussi simple, que ceux qui ont l'argent laissent commander les pouilleux.

Il suffisait à Denise de sortir, de voir le casino de la Jetée-Promenade, le Palais de la Méditerranée, la façade de l'Hôtel Impérial, les voitures, les grooms qui tendaient toujours la main pour le pourboire, et, derrière les vitres de la banque Barclays, d'apercevoir les employés à leur place, le directeur traversant le hall, les couples d'Anglais – les hommes si élégants, les femmes si laides, comment de si beaux hommes pouvaient-ils ? Et elle, Denise, qui… – pour qu'elle doute de leur victoire à ceux de la rue de la République, de la place Garibaldi, à tout ce peuple en casquette, en livrée, ces ouvriers, ces domestiques.

Pourtant, pourtant, durant quelques semaines, les journaux, la radio, et Dante venait d'acheter un poste d'occasion, « parce que, avec les événements… ». Il faisait taire Roland, applaudissait les discours de Blum ou de Jouhaux : *La victoire obtenue dans la nuit de dimanche à lundi consacre le début d'une ère nouvelle. Une victoire ? Mieux, un triomphe. Les patrons ont capitulé. Les patrons ? Quels patrons ? Tous.*

Il dansait la gigue, claquement des semelles sur le sol, claquement des paumes.

Elle s'était laissé prendre, Denise, à cette joie, à ces apparences. Un printemps. Mais quand, en Espagne, ce général, ces officiers…

— Il fallait bien que ça arrive, disait le père de Denise. Ils en veulent trop. Et tu sais ce qu'on aura ?

Il levait l'index.

— On aura la guerre, et ils verront, ils verront ce que c'est, mais ce sera trop tard.

Il se servait un demi-verre de vin, ajoutait un peu d'eau.

— En tout cas, surtout maintenant.

Monsieur Raybaud regardait sa femme, et c'était la mère qui disait :

— Avec deux enfants, ça change. Il doit naître quand ?

Denise, qui s'apprêtait à partir.

— Tu dois bien savoir. Si tu ne sais pas, toi…, disait le père.

— Janvier ou février.

Elle les embrassait. Elle rentrait humiliée, nerveuse. Elle tentait d'oublier. Le repas à préparer, le rideau pour la chambre à terminer. Mais la radio, *Paris-Soir* que Dante rapportait chaque jour de l'hôtel, cette photo comme un miroir, une route pierreuse, une femme qui tient la tête de son fils à deux mains. *L'Espagne de la*

souffrance : dans la région de Badajoz, une mère pleure son fils tué au cours des combats.

Dante qui a perdu. Dante qui les a sacrifiés. Aveugle. Il disait : « Tu as vu ton Monsieur Bidois ? D'après lui, en une semaine, Franco… Tu parles, on va gagner, là-bas, ici. »

Dante égoïste. Un homme, ça se débrouille toujours. Si la guerre venait, comme là-bas, lui, il serait peut-être de ceux qu'on voyait, traversant une place de Barcelone, le fusil à la main, chemisette, pantalon de toile, espadrilles, mais elle, avec deux enfants, seule.

Denise observait Dante. Il préparait les cannes à pêche, montrait à Roland un moulinet. « Je te donne cette petite ligne, disait-il. Ça, c'est le bouchon. » Il remplissait une bassine d'eau. « Quand le bouchon s'enfonce… » Roland plongeait sa main, riait, refusait d'aller se coucher, nerveux comme sont les enfants avant un voyage.

Cet homme. Cet enfant. Mon mari. Mon fils. Comment croire que je suis devenue cela ? Hier, il me semble, ce Russe, devant *Haute Couture,* s'approchait de moi : « Je vous conduis, Mademoiselle ? » disait-il. Je m'éloignais, j'imaginais, demain j'accepterai, et… Que puis-je imaginer maintenant ? Cette photo de *Paris-Soir* comme un miroir.

Dante soulevait Roland. « Au lit, au lit », et Denise entendait la voix de son fils. « Elle vient, maman ? »

Elle était avec eux dans le tramway qui s'arrêtait place Risso.

Elle voyait, près des cars du Syndicat des employés d'hôtel, ce groupe de femmes qui semblaient déjà, alors que Denise, Dante et Roland avançaient vers elles, chuchoter. Denise enlevait son chapeau, la veste de son tailleur en chantoung, pour essayer d'être comme elles, pas trop élégantes. Si elle avait su, mais elle imaginait toujours. Et ce n'était pas son milieu. Elle, les clientes de *Haute Couture* lui disaient : « Denise, vous vous habillez avec un chic ! » À quoi ça lui avait servi ?

Le chauffeur, debout sur la galerie du car, prenait les cannes à pêche, les musettes, quelqu'un passait avec un fiasco de vin. « On boit un coup, à la bonne franquette ? » Bras nus, un chemisier à pois bleus, avec un grand nœud retombant sur la poitrine, une femme s'approchait :

— Vous êtes la femme de Dante ? demandait Yvette Lebrun.

Madame Lebrun, Madame Revelli. Denise regardait Yvette. Voilà ce que je suis.

— On m'a dit que vous étiez une belle femme, disait Yvette, assise près de Denise, alors qu'ils roulaient vers Le Trayas, c'est vrai. Il vous ressemble votre fils.

Denise tenait Roland sur les genoux. Elle ne répondait pas à Dante qui allait de l'un à l'autre, l'interrogeait : « Ça va ? » Elle serrait Roland, elle s'agrippait à lui, elle lui parlait pour ne pas entendre ces chants de rues : *Allons au-devant de la vie…* qu'ils entonnaient, ces plaisanteries, le déchirement du changement de vitesse, à chaque tournant dans l'Esterel. Ne pas étouffer. Vomir. Elle tenait la main de Dante sur la plage, au restaurant :

— Vous êtes enceinte alors, il paraît ? demandait Yvette.

Dante, ce parleur. Elle l'apercevait debout sur les rochers, lançant sa ligne, le pantalon retroussé.

— C'est vrai ? Vous êtes enceinte ? répétait Yvette.

Denise avait lâché Roland. Elle l'avait perdu. Elle commençait à crier : « Roland, Roland ? » Il s'était noyé, elle allait le trouver entre deux rochers, et elle prendrait la tête de son fils mort à deux mains. « Roland, Roland. » Elle rejoignait Dante, maladroite avec ses talons. « Il est par là, disait-il. Il s'amuse. »

Elle était la seule à s'inquiéter, seule à savoir. Elle insultait Dante. Imbécile. Egoïste. Et quand elle retrouvait Roland elle le giflait, l'embrassait, refusait de le laisser jouer avec les autres. « Tu m'as fait assez peur », disait-elle.

Deux jours ainsi. Ces femmes autour d'elle. Ces deux gosses qui allumaient le feu, installaient un chaudron, criaient comme des poissonnières : « La bouillabaisse, on fait la bouillabaisse ce soir. »

Enfin, le car rentrait dans Nice, dépassait deux cavaliers qui, sur l'allée de sable de la Promenade des Anglais, prenaient le trot, un homme et une femme, tous les deux très droits. Elle, tête nue, un chemisier blanc aux poignets mousquetaire, et quelqu'un du car lançait :

— C'est bon ? Ça chatouille là où il faut ?

Rires comme une eau sale qui couvre Denise.

Ils s'arrêtent place Risso. Etendue noire après le collier lumineux de la Promenade. Des cris, alors qu'on lance des musettes, qu'on tend les cannes à pêche. *Pour le Front populaire, pour l'Espagne.* Denise en sueur, cette envie de s'étendre, et Dante qui parle, ces hommes qui arrivent en courant vers eux. Denise commence à marcher, entraînant Roland. Dante les rejoint à l'arrêt du tramway. Gestes, voix forte pour ceux qui attendent, qui se rapprochent.

— Les fascistes, dit-il. Les types de Doriot. Ils ont tiré, place Arson, dans un café, ils ont blessé trois personnes. Ça commence comme en Espagne.

Denise prend Roland contre elle, le berce dans le tramway qui traverse le Paillon, rejoint les lumières du centre, la rumeur disciplinée des places et des rues de l'ouest.

Rue de France, Dante a sauté du tramway, il tend les bras pour aider Denise à descendre, porter Roland.

Mais Denise ignore Dante. Elle serre Roland contre elle, elle descend seule, elle marche seule, les mains protégeant le visage de son fils.

30

Ils avaient couru jusqu'au bout du quai, restant un moment à la hauteur de Rafaele Sori qui, du wagon, leur tendait la main, puis le train disparaissait, point rouge que semblait dévorer la colline.

Antoine Revelli et son fils étaient revenus vers Giovanna sous la verrière de la gare. Antoine donnait une poussée à Edmond.

— Embrasse maman, disait-il.

Edmond s'élançait vers Giovanna qui le soulevait, lui caressait le visage, le gardait contre elle, et quand Antoine était près d'eux, Giovanna pleurait.

— Lui, disait Antoine en les entraînant, il fallait qu'il parte.

Il prenait l'épaule de Giovanna, ressentait l'inquiétude de sa femme.

— Pas moi.

Et il ajoutait, faussement joyeux.

— On va manger une cassata, tous les trois, hein, fiston ? Une bonne cassata.

Ils sortaient de la gare, et cette envie de courir, ce rêve que faisait Antoine alors qu'ils descendaient les marches vers l'avenue Thiers, de rattraper le train, le dernier wagon, rejoindre Rafaele, et là-bas, enfin, à visage découvert, se battre. Ne plus lancer des pavés dans une vitre comme des voleurs, fuir à bicyclette, et, le matin, retrouver le chantier où rien n'a changé, et le patron passe – « Alors Revelli, ça travaille pas vite, aujourd'hui ? » – ou bien filer quand un agent vous siffle parce qu'on n'a pas d'éclairage sur le vélo. En finir dans

une grande bagarre où on leur réglerait leur compte, une fois pour toutes, le fusil à la main, armée contre armée.

Rafaele avait eu raison de partir en Espagne. Dès qu'au début du mois d'août il avait su que des antifascistes italiens se regroupaient à Barcelone, que Carlo Rosselli, un professeur exilé, créait un bataillon, *Giustizia e Libertà,* Rafaele avait abandonné le chantier.

— Qu'est-ce que tu veux que je foute ici ? disait-il.

Giovanna, dans leur cuisine, la fenêtre ouverte sur la paroi du vallon, s'appuyait à l'évier, regardait son frère.

— Toi, tu as une femme, continuait-il, un enfant, moi…

— Qui t'empêche ? disait Giovanna.

— E cosi.

C'est comme ça. Les choses vont. On s'imagine qu'on va devenir ingénieur, géomètre, que… et un soir, dans les rues de Turin, les bandes de Chemises noires accrochent à un camion le corps du père, et ils commencent à rouler sur les pavés. Qui peut laisser faire ça ? Qui peut croire que ces assassins vont devenir ministre, maire, préfet, policiers ? Ils vous arrêtent au cimetière devant la tombe du père, ils frappent. Le directeur de l'école vous dit : « Ici, on peut plus vous garder. D'ailleurs en ce moment, pour vous, ingénieur… »

Rafaele franchissait la frontière avec Francesco. Le temps d'apprendre à travailler, de connaître une fille, et Francesco partait pour l'Italie, mouchardé, fusillé. Les choses vont.

Qui penserait à se marier ? Comment ne pas partir là-bas ? Comment ?

Violette, qu'Antoine n'avait plus vue depuis des mois, passait ce soir-là.

— Je ne reste pas, disait-elle, je suis avec un ami.

Cheveux très courts, sandales, pantalon et chemise comme en portent les hommes. Edmond debout dans un des coins de la cuisine, immobile, ne détachant pas ses yeux de cette silhouette.

— Je me suis souvenue, l'adresse, en passant… On va dîner à Saint-Pancrace. Edmond, il a grandi.

Elle évite de regarder Rafaele, s'approche de son neveu qui recule le long du mur.

— Tu connais Rafaele… ? demande Antoine.

— Bien sûr, je l'ai même enlevé.

— Il part en Espagne.

Deux rides au coin des yeux de Violette qui attire Edmond contre elle, commence à lui caresser les cheveux.

— J'ai un ami, dit-elle, un cameraman, pour les Actualités. Il dit que c'est horrible. Dans une ville, ils ont fusillé des centaines de personnes dans les arènes, Philippe…

Violette allume une cigarette – Edmond s'écarte. Elle fume un peu trop vite.

— Mon ami dit que les militaires sont les plus forts, mieux armés, les Allemands et les Italiens…

— C'est pour ça qu'on part, dit Rafaele.

Un coup de klaxon, Violette va à la fenêtre, elle fait un signe.

— Tu veux pas le faire monter ? dit Antoine.

Elle hésite, coup d'œil à Rafaele, à Giovanna.

— Ici, dit Antoine, on est des ouvriers, si ça te gêne.

Avec Sam, fini ce temps.

Elle lui parlait du père et de Dante, de la rue de la République, de la honte qu'elle avait éprouvée, au début, d'être née sur la rive pauvre du Paillon, fille d'émigré. Elle racontait, couchée près de lui dans l'atelier, à Saint-Paul.

— Il n'y a que deux races, tu sais, disait Sam. Les hommes et les autres. Les hommes ne sont pas très nombreux. Pas facile de les reconnaître, parce qu'ils ont le même corps que les imbéciles. Mais avec un peu d'habitude.

Il commençait à rire, le torse dilaté par des secousses qui la gagnaient aussi.

— Tu renifles, disait-il. Tu te demandes, homme ou imbécile. Tu sens.

Il la chatouillait, elle se débattait, et tout à coup Sam redevenait sérieux.

— Avoir honte d'être juif, ou fille de maçon, ça jamais. Il ne faut pas. Les imbéciles essaient de te coller ça sur la peau, pour que tu sois comme eux. Si tu acceptes ils te tiennent, mais si tu ne marches pas, jamais ils ne t'attraperont, tu glisses entre leurs doigts, petite anguille.

Et Sam posait ses mains sur le corps de Violette.

— Il vient ou non ? demande Antoine.

— Je vais le chercher, dit Violette.

Sam Lasky s'est assis près de Rafaele. Avec sa chemise à gros carreaux, son cou large aux veines saillantes, il ressemble à un maçon ou à un paysan. Il retrousse les manches de sa chemise.

— On mange ? demande-t-il. Ou on passe seulement. Elle ne m'a pas dit. Si on mange, je voudrais bien des spaghettis. Ça fait longtemps. Violette porte des pantalons, mais les spaghettis…

Giovanna hache l'oignon, les tomates, elle découpe le petit salé en cubes blancs veinés de rouge. L'odeur, bientôt, de l'huile d'olive et de l'oignon frit.

Violette qui ne dit rien, Violette en paix, réconciliée. Elle est là, pour la première fois sans déguisement, face à l'un de ses frères et aux côtés de l'homme avec qui elle vit.

— L'Espagne, disait Sam, on parle, on parle.

Il avait accepté de participer à un meeting au Palais des Fêtes, *Solidarité des artistes avec l'Espagne*. La scène tremble sous les pas des danseurs de la *Gobba* de Barcelone, la foule se lève, applaudissements rythmés, couleurs des voix et des costumes rouges, jaunes.

— Un beau discours d'Aragon, continua Sam. La culture, c'est la paix, la paix, c'est la culture, et on rentre chez soi. Merde. La politique, c'est de la merde.

Il se tourne vers Violette.

— Tu sais pourquoi je peins ? Pourquoi je me sers de ça ?

Il lève ses mains.

— Il reste quelque chose, tu comprends, une couleur, un morceau de cuivre. Je sais à quoi j'ai affaire, c'est bon ou mauvais. Avec la politique, rien.

Il tape sur l'épaule de Rafaele.

— Je devrais pas dire ça.

— Il faut toujours dire, vous savez. Si je pars…

Rafaele regarde Violette.

— Si je pars, j'imagine rien, rien. J'ai trop imaginé, trop jeune.

Révolution demain quand, en 20, devant les portes en fer des usines de Turin, les ouvriers en armes montaient la garde, et le drapeau rouge en haut, le flamboyant panache de la cheminée de briques ternies. Fascisme crevé quand les miliciens de Mussolini avaient assassiné le député socialiste Matteotti et qu'on croyait partout que c'était leur fin. Les rats, déjà, grouillaient sur le pont, abandonnant le régime.

— Francesco aussi, il imaginait mon frère, il croyait.

— Vous partez donc ? dit Violette.

Rafaele se frappe la poitrine du bout des doigts, puis la tête, il rit.

— C'est là ou là, qui sait ? Mais je peux pas faire autrement, je peux pas rester ici. Si là-bas il y a Rosselli, d'autres, je cherche même plus à savoir ce qui va arriver après. C'est là-bas qu'il faut aller. E cosi – c'est comme ça.

Il se remet à manger en roulant habilement ses spaghettis sur la fourchette, regardant Violette.

Il est parti pour l'Espagne, et Antoine, dans le café, face à la gare, écoute ces bruits de trains qui s'éloignent. Il pousse vers Edmond la cassata qu'il a à peine entamée.

— Tu veux celle-là aussi ? dit-il. Mange, mange.

Il rapproche sa chaise de Giovanna.

— L'Espagne, dit-il, je regrette pas. L'Espagne, c'est un peu partout, ici aussi.

Voix assourdies des haut-parleurs, sifflets des locomotives, va-et-vient des fiacres, des cars des grands hôtels qui se rangent entre les palmiers, les chauffeurs en blouse blanche criant : « Hôtel Impérial », « Beau Rivage », « Hôtel Atlantic ». Des porteurs, une longue lanière de cuir serrant les valises, avancent courbés. Une autre ville, si différente de celle du vallon de la Madeleine.

Au moment où les Revelli vont prendre le tramway pour rentrer, un attroupement. On place des bancs de bois sur le terre-plein, près de la sortie. Antoine reconnaît Barnoin et le nouveau député Barel. Autour d'eux des voyageurs se groupent. Les hommes montent sur les bancs, d'autres s'accroupissent au premier rang, les femmes se prennent par le bras. Des badauds s'approchent du photographe qui court du groupe à son appareil. Barel dit quelques mots : « Avec les congés payés, le Front populaire abolit ce privilège, la Côte d'Azur réservée aux riches… »

— Attention, crie le photographe.

Les hommes lèvent le poing. Ils rient. Ils recommencent pour une deuxième photo. Ils applaudissent, puis embarquent dans un car jaune.

Ils agitent la main par les fenêtres aux glaces baissées – Rafaele lui aussi, de son wagon qui roulait vers l'Espagne, avait eu le même geste – pendant que le car s'éloigne vers la Promenade des Anglais et qu'Antoine Revelli, tournant la tête, aperçoit le point rouge d'un train que semble dévorer la colline.

31

Faites vos jeux.

À la base de la nuque la douleur naissait, filet brillant de métal fondu qui descendait le long du cuir, de l'acier, du bois, irradiait les doigts de cette main rigide que Luigi Revelli avait posée devant lui, comme un râteau de croupier.

Trois. Il était le troisième des Revelli.

De la main gauche il poussa ses deux dernières plaques au bord du rectangle. Trois. Puis il serra son poignet de bois. Le bois, ça porte bonheur. *Rien ne va plus.*

La boule, la douleur, sautillement métallique de l'une et de l'autre, encoche après encoche, nerf après nerf, noir rouge, pair impair, serrer le bois pour retenir l'une, contenir l'autre.

Raclement de l'acier du râteau sur le feutre vert, plaques qui se dérobent. Luigi Revelli s'est levé. Tapis où les pas, les bruits se prennent dans les entrelacs rouges sur le fond beige ; rideaux, lumières pailletées par le cristal et le cuivre qui jaunit les visages aux cernes bleus. Un inspecteur des jeux du casino de la Jetée Promenade, Jé, nez écrasé d'ancien boxeur, joues empourprées où la couperose étend ses griffures violettes, répète :

— Monsieur Revelli.

Luigi regardait cette femme, là, à la table, la poitrine trouée par l'éclat d'un clip. Elle tentait de retenir la bretelle de sa robe décolletée, maladroite, comme si ses épaules s'étaient affaissées ou si ses doigts refusaient de se mouvoir. Finalement elle abandonna et la bretelle retomba jusqu'à la saignée du bras. *Les jeux sont faits.* Jé, une nouvelle fois, dit plus fort :

— Monsieur Revelli, le téléphone…

Luigi le suit, de salle en salle, sa main de bois dans la poche de son vêtement noir, la douleur sous le gant, démangeaison, morsure, l'envie de secouer la main, de faire glisser du sang jusqu'à l'extrémité morte, absente et pourtant là, comme un regret lancinant, on a joué et c'est un autre chiffre qu'il fallait recouvrir. Merde. *Faites vos jeux.* La voix d'ordonnateur domine et résonne. Des mannequins pirouettent, économie de mouvements, jetons, carte, des jeunes femmes trop bruyantes et tout à coup avides, avec la bouche pointue comme celle des rongeurs, un homme vieux, près d'elles, qui leur apprend à accepter le premier billet. « Jouez,

jouez. » Ces rentières, Russes ou Anglaises, des broches sur leur blouse blanche, la peau couleur de poudre, jouant comme on grignote un biscuit, et des hommes debout qui, brutalement, font jaillir de leur poche l'or, la flamme, porte-cigarettes, briquet, gestes cassés et excessifs que la voix du croupier, la seule voix haute, rebondissant de table en table, désarticule. *Rien ne va plus*. Téléphone sur le bureau, renversé.

Luigi hésite. Jé montre l'appareil. La boule qui tournait, la douleur, là-bas, ici. *Les jeux sont faits*.

— Ils les ont pris avec les caisses, dit simplement Zézé à Luigi.

— Tu es où ?

— Au *Castèu*.

— Viens me chercher.

Luigi repose l'appareil.

— Ça va la chance, ce soir, monsieur Revelli ? demande Jé en s'effaçant devant l'entrée du bureau.

La salle de nouveau. Les joueurs habituels. Les cons de passage, Italiens, Anglais, les indics, les physionomistes, les inspecteurs de jeux, les deux flics de la Mondaine et la voix, *Faites vos jeux*.

— Ça va, dit Luigi.

Il a joué. Comment faire autrement ? On ne peut pas du même coup jeter les plaques sur le trois, le neuf, le cinq, le sept. Les bons chiffres, les chiffres aigus. Il a fallu choisir.

— Ecoute, avait dit le commissaire Renaudin, écoute-moi bien. Monsieur, c'est le commissaire Lorillot, il vient de Paris pour te voir.

Gueule de flic, de petit barbeau, yeux rouges, cheveux tirés en arrière.

— Monsieur Revelli, commence Lorillot.

Les flics polis, des salopes. Vicieux, Pédés.

— Vous n'imaginez sans doute pas à quel point, à Paris, on s'intéresse à vous. Le ministre de l'intérieur connaît votre nom, monsieur Revelli, mais oui.

Cette douleur à la base de la nuque.

Depuis les premiers jours avant 14 les jeux sont faits, quand Joseph Merani envoyait Luigi dans les bistrots, à la Bourse du travail, pour savoir un peu ce qu'on pensait, quand Ritzen interrogeait : « On t'aime bien, Revelli. Mais tu dois nous dire. » Chaque fois il avait fallu remettre la mise en jeu, choisir un nouveau chiffre, et la boule encoche après encoche, et la douleur.

Les autres, ils n'ont même pas besoin de jouer. Ils tiennent la banque. Le vieux Joseph Merani, crevé dans son lit, le jour de Noël 36. Enterrement au cimetière du château, caveau de famille et statue de bronze protégeant les caisses de chêne verni à poignées de cuivre : *La grande famille niçoise des Merani,* comme disait un des orateurs, *l'une de celles qui ont contribué au rayonnement de notre ville… Ce parlementaire distingué voulut d'abord demeurer un homme de son terroir, sachant, quoiqu'il lui en coûtât, refuser les responsabilités ministérielles pour rester au contact de cette ville de Nice qui lui doit tant. Si, en ces temps difficiles, il a dû, pour des raisons de santé, renoncer à se présenter aux élections, son fils a pris sa place. Saluant aujourd'hui la mémoire de Joseph Merani, nous nous tournons vers Charles Merani, sûrs que nos concitoyens…*

Foule entre les tombes, détachement de chasseurs alpins qui rend les honneurs et Carlo Revelli qui tient sa fille, Mme Charles Merani, par le bras. Ritzen, Monsieur le député des Alpes-Maritimes maintenant, bavarde avec le préfet et le maire, serre la main de Carlo et de Mafalda, caresse les cheveux du petit Robert Merani. Ils raflent les plaques, ceux-là.

— Monsieur Revelli, votre cabaret à San Remo, *la Costa Azzura,* continue le commissaire Lorillot, ça marche bien, n'est-ce pas ? Vous êtes dans de bons termes avec les autorités italiennes ? Ce n'est pas facile. Les fascistes n'aiment guère les Français. Vous êtes français malgré tout.

La boule, la douleur. Luigi saisit son poignet de bois, serre.

— C'est comme ça, dit-il.

Il fait jouer le déclic de son articulation.

— Vous avez été jugé par un tribunal militaire, je crois ?

Lorillot feuillette un dossier.

— Il y a eu cette affaire de meurtre dans votre hôtel, avant, il y a longtemps. Faute de preuve. Ou, plutôt, vous aviez un alibi. Je crois que le commissaire Renaudin est compréhensif avec vos petites activités.

Donnant donnant, toujours. Le même jeu depuis que Luigi est dans ce pays. Je t'appâte, tu mords. Foutre le camp, ne plus jouer.

Lorillot se lève, pose la main sur l'épaule de Luigi Revelli.

— Monsieur Revelli, jusqu'à présent vous avez fait une honorable carrière, tranquille, avec, disons, des tolérances, la chance, des

protections. Mais vous êtes à un tournant. Voyez-vous, Monsieur le ministre de l'intérieur…

Brin après brin, Luigi a dû lâcher. Et merde, poussons la plaque, touchons du bois.

— Moi, monsieur le Commissaire, la politique, j'en ai rien à foutre. Ça me nuit. Vous savez ce que les gens du Front popu écrivent devant chez moi ? « Mort aux fascistes. » J'en ai rien à foutre du fascisme.

— Tu as bien vu Doriot, pourtant ?

Tutoiement. Comme avec une fille. Quand on la pousse sur le lit et qu'on lui balance une trempe. Tu. Merde. Flic de merde. Doriot, l'ancien chef communiste qui venait de fonder le Parti populaire français, un visage à la Mussolini, une voix gueularde.

— Doriot ? répond Luigi. Oui, je l'ai vu. Ça s'est fait comme ça. Mais Doriot, moi…

Charles Merani avait téléphoné à Luigi. « Il nous faut des types costauds, pour le service d'ordre. Vous avez ça ? Ce n'est pas difficile pour vous. »

Zézé avait rassemblé une vingtaine de gars, toujours les mêmes, qui vivaient dans l'attente du bon coup qui les sortirait de la merde. On les trouvait au *Castèu,* jouant aux cartes, place Arson, sur les terrains de boules, gardes du corps, expulsant les contradicteurs des réunions électorales, indics, un peu maquereaux, trafiquants. Les plus jeunes tentaient leur chance aux thés dansants du Palais de la Méditerranée, si jamais une rombière, une de ces Anglaises bourrées de sucre et de rentes que ça démangeait encore, voulait. Ils revenaient alors avec une chevalière, une épingle de cravate ou une montre. Ils offraient la tournée de pastis. « Je me suis farci une Anglaise. »

Ils s'étaient massés à l'entrée du Palais des Fêtes, pas trop rassurés parce que la foule des contre-manifestants communistes cernait le bâtiment, chantant *l'internationale,* criant : *Doriot fasciste, à mort Doriot*.

La France avec nous, clamait Doriot, à la tribune. *Le Parti populaire français inquiète les conservateurs sociaux et les communistes, ces deux frères siamois.*

À la fin de la réunion, Charles Merani avait invité à une réception intime les personnalités du département hostiles au gouvernement de Front populaire. Luigi Revelli avait retrouvé la maison Merani, les escaliers ornés de grands miroirs où se reflétait, fugitive, l'image

de sa jeunesse quand il habitait là, au-dessus des hangars, avec Lisa et Vincente, puis Dante était né.

Luigi avait placé deux ou trois hommes dans la cour, là où il aimait s'asseoir, jouant aux osselets, les jambes écartées, le dos appuyé au mur encore chaud.

— Vous êtes sûr du service d'ordre ? répétait Charles Merani. Parce que s'il arrivait quelque chose ici… Je vous fais confiance.

Luigi rentrait avec lui au salon. Les meubles avaient été changés depuis la mort du vieux Merani. Noyer verni et lampadaires d'acier. Devant le buffet, Doriot mangeait avidement, parlait la bouche pleine. « Le Parti populaire français, c'est un jeune géant », disait-il.

Il regardait les uns et les autres, buvait, portait la main à ses lunettes comme pour s'assurer avant un saut, puis, haussant la voix, martelait : « Nous avons fait cent mille adhérents en six mois. » Il brandissait le poing, l'expression du visage à la fois énergique et veule, comme la parodie de ce qui aurait pu être la force. Joseph Darnand, les mains dans les poches, le torse serré dans un veston croisé, les rubans de décorations dessinent un arc de couleur à la boutonnière, observait Doriot, puis, ostensiblement, se tournait vers la rue.

— Et si nous avons gagné, continuait Doriot, c'est que nous ne sommes pas des conservateurs. Nous ne sommes pas la droite traditionnelle. Nous sommes autre chose, comme l'a été le fascisme ou l'hitlérisme en Italie et en Allemagne. Mais d'abord nous sommes français. Nous n'imitons personne.

Charles Merani s'approchait de Darnand, l'obligeait, d'une pression de la main sur l'épaule, à faire face à Doriot.

— Ce qu'il faut, disait Merani, c'est l'unité des énergies nationales face à l'anarchie et au désordre que fait naître le Front populaire. En Espagne, Franco a su…

Luigi écartait les rideaux, apercevait les gars du service d'ordre qui s'étaient adossés à la façade de la maison Merani. Il regardait cette rue Saint-François-de-Paule où il avait couru. « Porte-moi ça, petit voyou », disait le Dr Merani.

Un silence, puis un brouhaha. Ritzen et son plus jeune fils, le Dr Jules Ritzen, chirurgien des hôpitaux, entraient dans le salon, Merani allant vers eux les mains ouvertes.

On avait seulement changé les meubles. Les mêmes hommes tenaient le jeu. Charles Merani, battu aux dernières élections, succéderait un jour à son père. Avenir inscrit dans les murs. Ritzen

était devenu député. Et l'on parlait aussi du fils pour assurer la succession.

Bravo, messieurs ! La boule s'arrête là où il faut.

Il n'y avait que Carlo qui avait placé sa fille près d'eux. Elle entrouvrait la porte, regardait si tout allait bien. Charles Merani, d'un geste, faisait signe à Mafalda d'avoir à s'éloigner. Même Carlo. Sa fille, une bonniche à laquelle on avait vendu, parce qu'il avait sûrement dû payer cher pour ça, le frère, le nom du patron, Merani. Mme Mafalda Merani.

Ritzen prenait la parole, interpellait Doriot.

— Il y a la question de l'Allemagne. Est-ce que vous ne négligez pas le péril germanique ? Vous voulez un rapprochement avec le Reich ? Moi, je crains l'armée allemande, mon fils aîné est officier, il connaît bien la question du réarmement allemand.

Le commissaire Lorillot prenait des notes, offrait une cigarette à Luigi.

— Bon, disait-il, tu te souviens. Mais les discussions entre ces messieurs, c'est passionnant, seulement on peut lire ça dans les journaux. Ce qui nous intéresse…

Faites vos jeux. Un seul chiffre. Lequel choisir ? Darnand, Merani, le Dottore Maurizio Livio, le fils Ritzen ? Lorillot ? Où la boule va-t-elle s'arrêter ?

— Tu n'as jamais vu débarquer des caisses, continue Lorillot, au cap d'Antibes, dans la propriété du Dr Ritzen ?

L'ancienne propriété Sartoux. Quand le grand-père Sartoux était mort, les fils Ritzen en avait hérité. Une fortune, ces mètres carrés de pinèdes, ces plages de sable, les rochers dentelés et le petit port. Le bateau arrivait peu après minuit. Il chargeait à Imperia ou à San Remo, mettait cap au large, puis droit sur la pointe d'Antibes, évitant les canots de la douane, avançant tous feux éteints. La camionnette de Darnand entrait dans l'allée bordée de palmiers nains et de cactus de la propriété Ritzen. En marche arrière, Darnand reculait jusqu'au quai. Les caisses qu'on se passait, une dizaine chaque fois, de belles caisses en planches bien rabotées, lourdes pour leur volume.

— Des caisses ?

Luigi grimace.

— Jamais vu.

Mais contre eux est-ce qu'on peut tenir longtemps ? Ils feuillettent le dossier. Ils disent : « Tu te souviens ? » Ils donnent un

tour au garrot. « D'ailleurs, avec ce que tu nous as dit déjà. » Il faut lancer une nouvelle plaque. Rien ne va plus. La douleur à la base de la nuque, la colère qui saisit Luigi. Qu'ils se démerdent tous, ces cons, avec leurs combines, leurs caisses de grenades et de revolvers Beretta expédiées par les fascistes italiens. Je vends la boîte de San Remo. Je me replie ici. Je change de ville, de gueule, de nom.

— Et cette réunion ? demande Renaudin.

Il s'approche de Luigi, fait trembler une feuille de papier devant lui.

— Il n'y a pas que le trafic d'armes. Il y a le petit carnaval. Tu y étais, non ? On m'a dit que tu y étais ? Raconte-nous.

Rue Droite, pas loin du *Castèu,* dans la vieille ville, Luigi leur avait trouvé une cave. Des flambeaux, une table couverte d'un drapeau tricolore. Sur un drap noir accroché au mur, une croix blanche que menacent deux serpents. « J'aimerais que vous soyez des nôtres, dit Charles Merani à Luigi. De toute façon, vous en savez beaucoup. »

— Moi ? dit Luigi. J'oublie, j'ai pas de mémoire.

Ils sont une trentaine, le visage dissimulé par une cagoule. *Je jure fidélité, je jure de garder le secret*. L'un d'eux se lève. « Qu'est-ce qu'on attend, dit-il, que la France soit morte ? Le gouvernement Blum, c'est le cabinet crétin-Talmud. » Parlotes. Voix connues. Le fils Ritzen, Merani, peut-être Darnand.

— Alors, les messieurs en cagoule, les Chevaliers du Glaive, tu nous racontes ? interroge Renaudin.

Luigi se met à rire.

— Ça vous intéresse ? Ils font les singes, ces messieurs. Ils se mettent en cagoule, ça les amuse. Les vicieux dans les bordels, c'est pareil.

Jouer. Il leur donne les noms. Darnand, vous savez, c'est un héros, avec sa petite moustache comme le Führer, son béret, sa gueule de légionnaire. Charles Merani, il a épousé la fille de Carlo Revelli, sa nièce, vous connaissez ? Et Jules Ritzen, le chirurgien des milliardaires d'Antibes. Ils ont leur joujou, la politique. Ils se déguisent.

— Moi, je suis hors du coup, ça m'intéresse pas, continue Luigi. Je trouve la cave, les types dont ils ont besoin, c'est tout. Vous aussi vous avez besoin de moi. Eux, c'est pareil, et vous savez…

Luigi s'interrompt.

— Je peux partir ?

Renaudin, Lorillot le regardent. Lorillot fait un signe de la tête.

— Vous savez, reprend Luigi, ce sont des Messieurs. Ce qu'ils veulent, c'est le bien de la France. L'armée, la police, les généraux, les maréchaux, ils sont pas contre. Alors, où est le mal ?

— Fous le camp, dit Lorillot.

Les jeux sont faits.

Luigi attend Zézé devant le casino de la Jetée. Il s'accoude au bastingage qui ceinture le casino le long de la passerelle, face à la mer. Il a vendu *la Costa Azzura* à un type de Gênes. Les Italiens ne pourront plus l'emmerder. Darnand, Merani, si ce soir on les a coffrés pour trafic d'armes, pas d'inquiétude. Qui saura qu'il a parlé ? Ils en prendront pour quelques mois. Jules Ritzen ? Papa député le calmera. Ça va continuer. Il a joué, pas perdu. Il faudra rejouer.

Zézé met longtemps à venir. Douleur dans le bras. Angoisse.

Coup de klaxon. Zézé ouvre la portière de la Citroën.

— Y avait ni Darnand ni Merani, dit-il en s'asseyant. Ils devaient être là, non ?

Les flics avaient arrêté trois petits cons avec leur camionnette et leurs caisses d'armes.

— C'était même pas la camionnette de Darnand, dit Zézé.

Il roule vers le port.

— Pourtant, normalement, ils auraient dû être là. Quelqu'un, peut-être ?

Normalement le trois doit sortir. Mais la boule s'arrête sur le sept. Quand on ne peut pas miser sur tous les chiffres à la fois on est con. Con, Zézé.

La douleur éclate à la base de la nuque de Luigi Revelli comme une détonation.

32

D'un coup de bêche – toujours le même outil, ce « magao » dont il n'avait même pas remplacé le manche après tant d'années, le bois ayant durci, devenant plus lisse, les fêlures se resserrant d'elles-mêmes – Carlo Revelli avait brisé les mottes de terre sèche. Maintenant, appuyé au magao, il regardait l'eau glisser dans les

rigoles entre les plants. Elle disparaissait d'abord dans la terre fendillée, puis la recouvrait, nappe brillante suivant la légère pente du jardin, et parce que la planche était large, bordée au sud d'une vigne haute, il semblait que le tracé sinueux de l'eau devait rejoindre, à l'horizon, la mer.

Chaque matin, Carlo travaillait avec ses mains. Quand, à deux ou trois reprises, il n'avait pu saisir un outil – une grippe l'avait tenu couché près d'une semaine, puis une entorse – il avait compris ce que c'était le vide, la mort. Etre inutile, ne plus toucher. Regarder ses mains immobiles qui se flétrissent. Il s'était fait apporter dans la chambre une branche, un couteau. Il avait commencé à tailler, tenant le bois serré dans sa paume, la lame arrachant l'écorce, creusant l'encoche. Il se dégageait du lacet qui le serrait au cou, il n'était plus gibier mais braconnier de nouveau, faisant tourner entre ses doigts la canne qu'il achevait. Gosse, il en polissait de semblables, assis au pied des marronniers, attendant que vienne l'heure d'aller relever les collets.

Chaque matin, quel que soit le temps, et malgré Anna qui disait : « À ton âge, comme si… », il descendait au jardin. Il taillait, il donnait un coup de magao, il cueillait quelques fruits, ou bien il rassemblait les herbes sur la plus basse des planches et il allumait un feu près duquel il s'asseyait. Flammes incertaines, à peine visibles sous l'épaisse couche de végétaux humides, fumée aux volutes lourdes, aux odeurs de champs et de forêts. Après, il remontait lentement vers la maison tranquille, comme si, par ces quelques gestes simples du matin, il avait accompli les actes les plus importants de la journée, ceux qui lui permettaient d'affronter le préfet ou tel architecte, un banquier, ou d'observer sur un chantier, sans avoir à baisser les yeux, un ouvrier qui, la masse à la main, frappait la roche dure.

L'eau, ce bruit qu'elle faisait en glissant vers la vigne, ou bien le bruit de source qu'imaginait Carlo en la suivant du regard, la fumée, ce crépitement tout à coup, quand une écorce se fendait, et c'était comme dans la futaie quand les bûcherons jettent sur le feu une branche imbibée d'eau, la même fumée dense, le même éclatement. L'eau, la fumée qui se rejoignaient dans la patrie lointaine du souvenir plus présente chaque jour.

Carlo se retournait comme il atteignait la maison. L'eau, la fumée. Il atteignait le bout d'un de ces tunnels qu'ils avaient pris en venant de là-bas, quand ils marchaient tous les trois, Vincente,

Luigi, et lui, Carlo, devant. Cinquante ans qu'ils étaient enfoncés, quittant les forêts piémontaises, le pays de la montagne, les odeurs de fumée et le bruit des sources. Et voici qu'à la fin de la route – le moment n'était plus loin, un jour, un an ou dix, il semblait à Carlo que c'était une distance tellement courte puisqu'il en voyait si bien le terme – le pays revenait. Le tunnel avait été une longue courbe. L'extrémité s'ouvrant sur l'origine.

Carlo sut qu'il voulait retourner là-bas. Une fois.

Peut-être la conscience de ce désir, si souterrain d'abord, lui était-elle venue quand il était entré dans la chambre mortuaire de Joseph Merani. Il avait placé ses mains sur le montant du lit, ses doigts sur le bois, et regardé ce visage inconnu du mort, tant de fois aperçu, pourtant. Quelque mois seulement, dans le jardin de Gairaut, la façon qu'il avait alors d'ouvrir la bouche comme un poisson qui lutte contre la mort, mais elle l'avait rempli de pierres, gavé de poussière blanche, et ses lèvres étaient deux stries à peine plus foncées que la dalle du front, les parois lisses des joues, les éclats plats des mains posées sur le gilet noir. Les bruits autour de Carlo Revelli, dans la chambre. Les pieds d'une chaise qu'on posait sur les tommettes. Les chuchotements de Mafalda, de Mme Elisabeth Merani ou de Charles Merani comme le filet du sable dans une carrière, la nuit, quand une pierre a roulé. L'odeur, encens, parfums qui se superposaient sans se mêler, tout rappelait à Carlo le père couché dans la chambre de Mondovi, le temps des carrières quand il découvrait le goût de la poussière après l'explosion de la mine. Surgissaient aussi les mots du premier livre, celui dans lequel il avait appris à lire, vers oubliés, si sonores, maintenant, qu'ils semblaient emplir la chambre de Joseph Merani.

Per mé si va nella città dolente
Per mé si va nelle eterne dolore
Per mé si va tra la perduta gente.

Le soir, quand il avait regagné la maison de Gairaut, Carlo avait ouvert cette *Divina Commedia,* défaisant les lacets de cuir qui retenaient les deux planchettes, reliure sommaire dont il reconnaissait la patine. Il lisait, remuant les lèvres comme les vieux lorsqu'ils prient, retrouvant l'émotion d'alors, quand après des semaines, il avait pu, comme les perles d'un collier qu'on enfile, rapprocher les mots l'un de l'autre, comprendre enfin :

Per mé si va nella città dolente.

Il voulait retourner là-bas avant que la pierre l'engorge et le fige.

Le projet l'envahissait, eau jaillissante et fraîche qui coule sous la mousse dans la forêt et dans laquelle il n'osait encore tremper les lèvres. Peur de ce voyage, comme si le retour au pays de la naissance devait être le moment et le lieu de la mort. Il rêvait donc, écoutant seulement le bruit de cette eau, absent.

— Il vieillit, le patron, disait Giaume. À soixante-dix-sept ans, il ferait mieux de se mettre au garage.

Mafalda, à l'enterrement de Joseph Merani, pendant qu'on prononçait les discours, les cyprès cime courbée, la mer qui se couvrait dans la Baie des Anges de moutons folâtres que les sautes de vent dispersaient ou regroupaient, et la foule distraite laissant s'échapper les mots – *Ce parlementaire distingué a voulu… En ces temps difficiles…* – qui s'en allaient par grappes, plaqués ou aspirés par un souffle plus brutal, Mafalda surprenait le mouvement des lèvres de son père. Elle s'étonnait de ce qu'elle croyait être une prière et qui n'était que le remuement des souvenirs.

À la fin de la cérémonie, Carlo s'était penché vers Mafalda.

— J'ai vu ton oncle Luigi, avait-il dit. Trouve-le. Dis-lui qu'il vienne.

Mais Luigi Revelli devait avoir quitté le cimetière l'un des premiers. Quand Mafalda avait rejoint son père, Carlo semblait avoir oublié.

— Luigi ? Ah, Luigi… Il faudra aussi voir Vincente, disait-il.

Mafalda s'inquiétait, n'osait dire, comme Carlo la reconduisait à la voiture : « Soigne-toi, papa, veille sur toi. »

— Pourquoi tu ne prends pas un chauffeur ? répétait-elle seulement. À ton âge…

Il venait d'acheter une Talbot, voiture basse et noire, rapide.

— Pas encore, disait-il en l'embrassant. J'ai même l'intention de faire un voyage, assez long.

Le projet, maintenant, bondissait en pleine lumière. Voir Luigi, Vincente, et tous les trois, comme il y a cinquante ans, faire la route de Mondovi.

En descendant du cimetière par la rampe qui, entre les pins, débouchait près de la place Garibaldi, Carlo prenait sa décision, il irait avec Vincente et Luigi. Ce serait comme un faisceau qu'on noue, l'un de ces paniers de pêcheurs renflés au centre, les tiges d'osier écartées qui se rejoignent à chaque bout. Il prit la rue de la

République, gara sa voiture et commença de chercher, entrant chez un coiffeur. « Revelli ? C'est là, après la rue Barla, qu'ils sont. Qui vous voulez ? Le vieux ou les enfants ? Y a plus que la fille, Louise. Lucien, c'est chez Millo qu'il est. L'épicier, en face de chez eux. »

En quelques secondes, les pierres d'une vie tombaient là comme d'un sac renversé. Carlo hésitait. « Le vieux, Vincente, ajoutait le coiffeur, il est sûrement là, il donne un coup de main à l'épicerie. Il travaille plus. »

Carlo allumait un cigare, avançait lentement, apercevant déjà l'étalage, les cageots. Un homme jeune remplissait de pommes de terre un plateau de balance. Carlo s'arrêtait, regardait à l'intérieur de la boutique, découvrait les sacs de haricots secs, de lentilles, de riz et de farine de maïs posés devant le comptoir, les saucissons pendus et le fromage, bloc fendu à l'enveloppe noire, au grain couleur sable.

— Lucien Revelli ?

Brun, râblé, le jeune homme s'essuyait les mains avec le tablier de toile bleue.

— Revelli-Millo.

— Tu es le fils de Louise ?

L'autre regardait le cigare de Carlo, souriait. Quelque chose, peut-être l'expression naïve, faisait penser à Lisa.

— Mon grand-père, il me parlait de vous, vous êtes son frère ? Revelli, l'entrepreneur.

— Lisa, dit Carlo, ta grand-mère, tu l'as connue ?

— J'avais quatre ans, dit Lucien. Elle est morte. La grippe, l'espagnole.

— Je sais, je sais, dit Carlo.

Lucien montrait du doigt la maison, de l'autre côté de la rue.

— Il est dans la cour, dit-il. Il doit casser du bois.

Carlo traversait, passait sous le porche. Il entendait. Bruit sec de la hache qui entre dans la bûche, qui la saigne, s'y agrippe. Bruit sourd de la bûche, ferrée, qu'on frappe sur le sol pour qu'elle se fende. Carlo écoutait le déchirement du bois, puis la chute des deux flancs écartelés, tombant de part et d'autre de l'acier. Il s'avança.

Vincente, les deux bras ballants le long du corps et la hache au manche court au bout de la main droite, à peine retenue, semblait-il, regardait les bûches fendues, chair ouverte, et le tas de rondins. Il leva les yeux, vit Carlo dans l'entrée de la cour, silhouette haute et noire. La tête, les cheveux blancs que le vent, au cimetière du

château, avait ébouriffés, le visage au centre de l'arc plein cintre du porche.

Le temps, secondes, minutes, pour que disparaisse ce flou. On regarde de si loin qu'il faut accommoder. C'est long quand on est vieux, que l'autre est absent depuis longtemps, à l'autre bout de la vie.

— Oh, Carlo, dit Vincente.

L'intonation était celle d'avant, le *r* roulé et le *l* mouillé à l'italienne.

Vincente leva la hache, montra le bois.

— Sempre.

Toujours. L'outil et le pain des premiers jours. Carlo s'approcha. Il tendit la main, effleurant celle de son frère.

— Fais voir, dit-il.

Vincente lui donna la hache. Carlo, avec l'ongle du pouce, en éprouva le tranchant. Puis il prit un rondin, qu'il plaça debout et d'un seul coup, franc, il enfonça la lame, l'arrêtant à quelques centimètres du sol. Par leur propre poids, alors qu'il retirait la hache, les deux parties de la bûche s'écartèrent et tombèrent. Carlo posa l'outil sur les rondins, frotta ses mains sèches.

— Alloura, va ? demanda-t-il.

Il était bien Carlo l'aîné, le grand.

— Va, dit Vincente.

— Les enfants ?

— Va, va ben. Dante, il en a un deuxième, une fille, blonde, elle ressemble à la pauvre maman.

Il se tut. Ils n'étaient plus que trois à connaître le visage de leur mère, à se souvenir de la cuisine, à Mondovi, où tant de fois ils l'avaient vue pleurer pour rien, semblait-il, parce que sa vie…

— Ils l'ont appelée Christiane, reprit Vincente. Dante, c'était toi qui avais voulu l'appeler comme ça.

Carlo s'appuya au mur sans répondre. Quand il restait debout, deux poignes glacées saisissaient ses reins, ses genoux.

— Les tiens aussi ont des enfants, dit Vincente.

Carlo n'avait pas encore vu Yves, le fils d'Alexandre et de Nathalie. Anna seule était montée à Saint-Paul. « Viens », répétait-elle à Carlo. Il avait refusé. Pourquoi ne se déplaçaient-ils pas, eux, les plus jeunes ?

— J'en ai deux, dit-il, Robert, le fils de Mafalda. Yves.

Il s'arrêta. À lui ces petits-fils ?

— Alexandre, il a un fils depuis deux mois. Il s'appelle Yves, reprit-il.

— Ils nous poussent, dit Vincente. Che vouas, qu'est-ce que tu veux ?

Chacun son temps.

Carlo se redressa. Vincente, toujours prêt à accepter.

— Tu viendrais à Mondovi avec moi ? demanda-t-il.

Vincente poussa une exclamation, il commença de sourire :

— Da bouan ? Vraiment ?

— Pas à pied, dit Carlo.

Il se mit à rire, et Vincente rit, lui aussi.

— Il faudrait que Luigi…

— Il viendra, dit Carlo.

Luigi était rarement au *Castèu*. Rose expliquait qu'il voulait s'installer à Marseille.

— Je sais pas ce qu'il a, je le vois plus, disait-elle. Peut-être son bras qui lui fait mal. Vous savez, en vieillissant.

— Il faut qu'il passe me voir, insistait Carlo.

Un matin, Luigi était entré dans le bureau de Carlo, au port, la main gauche trop mobile, comme s'il voulait, à force de gestes, faire oublier que la droite n'était que cette raideur gantée de cuir que Carlo regardait, se souvenant des mains mortes de Joseph Merani sur le gilet noir.

— À Mondovi ?

Luigi faisait pirouetter sa main gauche devant le visage de Carlo.

— L'Italie, finie pour moi. J'ai vendu *la Costa Azzura*. Plus je suis loin de la frontière – il montrait maintenant l'est – et mieux c'est. Ton beau-fils, maître Charles Merani, tu le connais ton beau-fils, s'il pouvait me…

De la main raide, le mouvement d'un couperet.

— Ses petits trafics d'armes, ses combines politiques, continuait Luigi. Ah, il a de grandes ambitions ! Seulement, attention à ta fille, ne mets jamais tes œufs dans le panier Merani. Parce qu'il ira pas loin. Un beau jour…

De nouveau le geste du couperet.

— Ils l'auront, les flics, les autres. Complot, c'est du poker, leur truc, et leurs atouts…

La main gauche se levait comme si Luigi voulait jeter une poignée de sable par-dessus l'épaule.

— Alors, l'Italie, c'est comme si je mettais le cou, là. Parce que Merani, Darnand, les fascistes, main dans la main.

Il saisissait sa main droite avec la gauche.

— On me reverrait plus.

Carlo, les yeux à peine ouverts, paraissait somnoler.

— Qu'est-ce que tu leur as fait ? dit-il.

Luigi sursauta, il avait un visage de gosse fautif, la même expression qu'il prenait, les yeux aux aguets, l'avant-bras prêt à se lever pour protéger la joue, la nuque de la taloche que Carlo allait lui donner. Mais il n'était jamais assez rapide dans l'esquive. Carlo l'attrapait par le bras, les cheveux, le forçait à faire face, et Luigi se mettait à pleurer.

— Qu'est-ce que tu leur as fait ? répéta Carlo. Tu les as vendus à qui ? Aux flics, aux communistes, aux deux ?

Luigi grimaça, se leva :

— T'es le même, dit-il. Toujours sûr de toi. T'aurais dû être flic. Tu m'as aidé ? Je suis venu une fois, tu te souviens, chez toi. Tu faisais le beau, Monsieur Revelli, dans sa propriété de Gairaut. Je te demandais presque rien. T'aurais eu ton bénéfice. Et t'as dit quoi ? Jamais d'affaire avec la famille. Et moi j'ai eu ça !

Luigi brandit son bras droit.

— Avec toi, j'aurais pu trafiquer les marchandises de tous les entrepôts militaires de Marseille. Non. Il a fallu que je me débrouille seul et avant, quand je faisais le boy pour Merani. C'est ta famille maintenant, non ?

— Fous le camp, dit Carlo.

Luigi avait atteint la porte, il revint vers le bureau de son frère :

— Tu voulais te payer le retour triomphal, le roi avec ses deux cons, Luigi et Vincente, les petits frères. Mon cul, Carlo, t'es un pauvre vieux, et ça tu l'auras pas. Vincente, c'est un vrai con, un pauvre type, il te la portera, ta valise. Mais moi, je t'emmerde. C'est toi, toi et Vincente qui avez décidé de partir de là-bas. À coups de pied vous m'avez fait marcher. Maintenant, je décide. Salut, Carlo, crève !

Luigi claque la porte, Carlo ferme les yeux.

Luigi, à peine un frère, venu si tard. Presque vingt ans entre eux deux, et pourtant Carlo avait rêvé de refaire la route avec lui, avec Vincente, comme si, déjà, il y a cinquante ans, ils n'avaient pas marché chacun pour soi, Carlo, devant, se retournant pour voir s'ils

le suivaient, Luigi, le dernier, pleurnichant, s'accrochant à la manche de Vincente.

Chacun pour soi. Chacun sa vie. Le reste, c'était le rêve, la poésie. *Per mé si va nella città dolente.*

Garino, le comptable, entrait, voyait Carlo figé, les lèvres seules remuant.

— Monsieur Revelli ?

Carlo sourit :

— Je m'en vais, Garino. Aujourd'hui, pour moi, ça suffit. Tu fermeras le coffre.

— Vous fermez pas ?

— Aujourd'hui seulement, dit Carlo.

Il prit la voiture, monta à Gairaut et glissa dans sa poche la *Divina Commedia,* gardant longtemps la main sur les planchettes qui lui servaient de reliure. Puis, sans répondre aux questions d'Anna, il ressortit.

Alexandre Revelli dessinait dans son atelier quand il entendit sonner. Nathalie lui cria d'ouvrir, elle allaitait Yves au premier étage de la maison de Saint-Paul, avec devant elle la haute barre bleutée des montagnes lointaines.

Carlo devant la porte, face à son fils.

— Tu me laisses entrer ? dit-il.

Alexandre bredouillait, appelait Nathalie. Elle paraissait au sommet de l'escalier, le sein encore découvert, Yves dans les bras.

— C'est papa, répétait Alexandre. Tu n'es jamais venu ici, ajoutait-il en montrant l'atelier. Je travaille là.

Carlo restait dans l'entrée.

— Je voulais aller jusqu'à Mondovi, disait-il. C'est loin, trop loin. J'avais envie de faire un petit voyage quand même, et je suis venu jusqu'à Saint-Paul. Celui-là – il désignait d'un mouvement du menton Yves – il fallait bien que je le voie un jour, puisque vous le montrez pas.

Nathalie descendait. Alexandre ouvrait et fermait des portes.

— Calme-toi, disait Nathalie.

Elle riait.

— Vous impressionnez votre fils, vous…

— Je ne te l'ai jamais dit, dit brusquement Alexandre en regardant son père, mais je suis allé dans ton pays, d'où vous êtes partis. J'ai tout vu, même à Ceva des cousins. J'y suis allé, je voulais voir.

— Alors, dit Carlo, mon voyage là-bas, vraiment pour rien. Tout revient là – il touchait son front. Tu les as vus, les arbres ? Une forêt, c'est aussi beau que la mer.

Il prit dans sa poche le livre.

— Ça, dit-il, j'ai appris à lire dans ce livre, tu le lui donneras.

Alexandre montrait à Yves le livre, et l'enfant tendait le bras, posait la main sur la reliure de bois.

33

Violette Revelli se penchait vers l'enfant. Un poids en elle, dans les épaules, la bouche même, le ventre, les cuisses, comme si son corps avait été partagé en deux, tout le sang refluant dans les seins, les yeux, l'obligeant à se courber vers le berceau, à s'agenouiller près de lui, et elle sentait une si grande lassitude, le déséquilibre était si sensible, qu'elle s'asseyait sur le parquet, posant son avant-bras sur le bord du berceau, le menton sur son poignet, sa tête lourde qui devait être empourprée. Petite fille, une seule fois, elle s'était suspendue, alors que la cour était vide, à la barre de fer où Antoine souvent l'accrochait, la barre coincée entre les cuisses et les mollets. Elle enviait son frère, et parce qu'elle était seule, elle essaya, les jupes enveloppant sa tête, l'étouffant. Louise avait ouvert la fenêtre, hurlé : « Violette, Violette. » Violette s'était redressée, reprenant pied, s'appuyant au mur. « Tu as tout le sang à la tête », criait Louise.

Devant le berceau du fils d'Alexandre et de Nathalie la même impression de lourdeur rouge.

Yves dormait, une bave laiteuse recouvrant sa bouche, la peau du visage si fine que les paupières légèrement bleutées paraissaient transparentes, et Violette imaginait que c'était le bleu de l'iris qui les colorait. Il fallait qu'elle résiste, et peut-être la chaleur dans sa tête venait-elle de cet effort qu'elle faisait pour ne pas caresser le front, passer sa main sur le duvet brun, sentir le sillon qui partageait le crâne, déplier les doigts pour s'assurer que la main, si menue, était bien une main. Yves était le premier bébé qu'elle pouvait observer, sentir, et sans doute était-elle naïve, ridicule même, mais elle avait envie d'aller les interrompre, Sam, Alexandre, Gustav Hollenstein et Nathalie, la mère d'Yves, pourtant, pour leur dire de regarder

encore, de cesser un moment de parler de l'Espagne, de l'exposition que Sam préparait à l'Hôtel Impérial, ou bien du courage ou des erreurs de Léon Blum, de se rassembler là, autour du berceau, et de dire simplement, c'est beau, c'est déjà tout un homme, et pendant neuf mois, une femme, en elle, avec son sang, l'air qu'elle respire, a créé cela. Cette tristesse qui s'emparait alors de Violette, qui séchait sa gorge. L'âge, jusqu'à quel âge une femme peut-elle…

Quand elle restait éveillée près de Sam, qu'elle ne s'était pas encore levée pour tirer les grands rideaux, qu'elle laissait le noir moiré de la nuit draper les objets, recouvrir les couleurs des tableaux, ou bien, au contraire, faire surgir un reflet sur une sphère qui semblait tout à coup se mettre en mouvement, Violette se redressait, s'appuyait sur les deux coudes. Elle imaginait un enfant ici, dans l'atelier, courant d'un chevalet aux arbres du jardin, lançant sa voix, ballon qui rebondit de pièce en pièce, et roule la vie dans cette maison trop grande pour elle et Sam.

Combien de temps lui restait-il avant de devenir l'une de ces femmes qu'elle côtoyait sur les plateaux des studios de la Victorine ? Belles, parées, elles allaient d'exposition en vernissage, de présentation de mode en cocktail, elles écrivaient des scénarios, publiaient un roman, arrivaient de Juan-les-Pins et partaient toujours pour Paris, femmes accomplies vivant parfois entre elles, heureuses, et pourtant, pour Violette qui les observait, elles étaient comme ces fruits factices, grappes de raisin, citrons, qu'on exposait dans les vitrines des grandes confiseries de l'avenue de la Victoire.

Un jour. Ne pas les imiter.

Violette se tournait vers Sam. Il lui offrait, dans ces débuts de nuit, l'avenir crispé, une sorte de pantomime, rire ou douleur qui le secouait dans le sommeil. Elle le touchait, inquiète. Il geignait, changeait de position, et tout à coup son visage s'apaisait, rond, lisse, pareil à celui d'un enfant. Il avait dû ressembler à cela, à ce passé paisible qu'elle pouvait faire renaître, elle, pour lui, pour eux. Mais il se dérobait. La naissance d'Yves Revelli, l'émotion de Violette quand elle se penchait sur le berceau, les questions de Nathalie : « Et vous, Sam, un enfant, vous n'en voulez pas ? » Il les ignorait. Trop de soin à ne pas voir, à ne pas répondre. Son mutisme sur le chemin du retour, quand ils traversaient le village désert, marchant loin l'un de l'autre dans les ruelles, Violette se laissant distancer bientôt parce qu'elle savait qu'il allait l'attendre au bord d'une fontaine, sur une de ces places carrées, profondes comme des

puits, entre les maisons hautes. Un soir, il avait bu, penchant la tête, pour que le jet d'eau effleure sa bouche, puis les lèvres neuves, il avait embrassé Violette, la tenant longtemps contre lui, et, parce que le geste était inattendu, qu'elle s'y noyait, elle avait commencé de pleurer, répétant :

— C'est idiot, idiot.

Et elle repoussait Sam pour que cesse cet alanguissement qu'il provoquait en elle, cette envie qu'elle avait, et, au moment où elle l'éprouvait, elle s'étonnait de la ressentir, de découvrir que cela pouvait exister dans la nature entre les êtres, ce désir qui n'avait rien à voir avec la pensée ou le rêve, ce besoin du ventre d'être grosse, de recevoir en elle, là, dans les plis violets, le lait poisseux et sucré de l'homme. Qu'il se répande, qu'elle ne commette plus l'acte solitaire : l'anéantir, le brûler d'eau glacée comme ce jet de la fontaine, cette envie qu'il reste en elle, qu'il s'insinue, qu'il s'étende, puis, bientôt, se replie et se concentre, germe et s'entrelace, fibres, myriade de vaisseaux fins, fins comme des cheveux d'ange.

— Je ne peux pas te dire oui, dit Sam en la gardant contre elle tout en se remettant à marcher. Je ne peux pas. Mais si tu veux, toi, vraiment, j'accepterai ta décision, parce que, je sais bien…

Ils arrivaient au pied des remparts. La nuit avait ici la densité glauque des grottes sous-marines.

— Je sais bien, reprit Sam en appuyant Violette contre les pierres du rempart. Moi aussi, souvent, j'ai l'impression que je dois, que j'ai besoin de me vider dans toi, pour te remplir, que tu es ouverte, que tu m'aspires.

Il s'écarta.

— C'est dans le corps. Alors, j'imagine, toi, ce que tu dois ressentir.

Il prenait Violette par la main, ils grimpaient sur les remparts, chemin qu'ils empruntaient, le matin, en hiver, quand une mer brumeuse bat le promontoire rocheux du village et qu'on la voit se lever, s'effilochant crique après rade.

Ils marchaient maintenant au-dessus de la nuit, parce que la lumière diffuse se réfléchissait sur les façades, éclairant le sommet des remparts, et Violette suivit Sam qui parlait. Elle imaginait son visage – les rides qui se dessinaient, creusant le front, les joues – à la manière dont il pinçait les mots, brisait la phrase comme pour se donner l'audace d'aller au delà.

— Pourquoi, mais pourquoi céder à ce besoin ? continuait-il. Toi, toi encore, une femme, son corps… Mais moi ? Égoïsme ? Comment veux-tu en ce moment oser ? Prendre ce risque ?

Il recommençait à parler de l'Allemagne.

Un exilé, l'écrivain Arthur Becker, venait de passer par Saint-Paul en route pour l'Espagne. Il avait vécu chez Sam quelques jours, racontant les persécutions, les humiliations et les coups dans les camps que la Gestapo créait.

— J'ai eu de la chance, disait Becker. Mais depuis que je suis en France je n'ai plus d'espoir. Ils sont les plus forts, Sam. Ils viendront ici. Si tu peux, pars.

Il regardait Violette.

— Partez, répétait-il. Allez en Amérique. Ils mettront du temps pour traverser. Parce que, ici, même s'ils ne viennent pas, la persécution, elle, viendra.

Blum l'apatride, Blum le juif allemand, Blum youpin-Talmud. Depuis qu'elle vivait avec Sam, Violette découvrait cette gangrène. Sur les plateaux de la Victorine, un acteur se penchait vers elle :

— L'assistant, t'as vu ? Encore un youpin. Quand le producteur est youpin, tu peux être sûre…

— Tu es con, disait Violette.

Mais, où qu'elle se tournât, le vent soufflait, rageur, comme avant la tornade.

Voix saccadées du speaker des Actualités : *Le 16 mars 1937, à Clichy, de graves incidents ont opposé des manifestants à la police. On devait relever plusieurs blessés graves et cinq morts. Le président du Conseil nous déclare…*

Visage de Blum qu'écrasent des cris dans la salle de cinéma. *Youpin, Boche.* Applaudissements. Injures. Puis les images de l'Espagne, et pour Violette les yeux de Philippe Roux et de Rafaele Sori, qui la fixent, envahissent l'écran. Ceux d'Arthur Becker, las.

— Je pars, disait Becker, mais je crois pas qu'on réussira. Il faudra d'abord toucher le fond, une sorte d'apocalypse, après, après seulement on remontera. Et je suis fatigué, Sam.

Il gardait la main de Violette.

— Vous, allez-vous-en, décidez Sam. C'est loin, c'est grand l'Amérique. On est bien là-bas, à New York surtout.

Becker les embrassait. Peut-être était-il près de Rafaele Sori avec ces combattants des Brigades internationales qu'on voyait étendus entre les arbres déchiquetés de Guadalajara.

Les spectateurs, pendant que passaient les images de l'Espagne, se taisaient. Avions sur Barcelone, pompiers qui se penchaient sur les ruines d'une école. Le plâtre avait blanchi les corps des fillettes enfouies sous les gravats. Quelqu'un, pourtant, lançait dans la salle : *Voilà le fascisme !* Voix solitaire à laquelle répondait, violente, une autre voix : *Ta gueule*. Puis le silence.

— La guerre fait peur, disait Sam à l'entracte. Ils voudraient ne pas voir.

Quand le film commençait, c'était comme un soupir d'aise, Gary Cooper, Jean Gabin ou Sacha Guitry qui faisait des mots. Sam se levait. « Merde, c'est trop con », disait-il.

Ils rentraient tôt à Saint-Paul, s'arrêtaient chez les Revelli. L'atelier d'Alexandre était éclairé. Violette frappait aux vitres.

— On s'invite ?

Yves dormait dans la chambre près du salon.

— Je peux le voir ? demandait Violette.

Nathalie la guidait.

— Il a été nerveux toute la journée, disait-elle. Tu restes là ?

Violette s'asseyait sur le parquet. Elle les entendait. Alexandre qui, tout à coup, interrompait Sam :

— Vous critiquez, vous critiquez, disait-il. Blum, que voulez-vous qu'il fasse d'autre ? On aide l'Espagne comme on peut, mais de là à se lancer dans la guerre. Vous la voulez ici aussi ?

Quand Gustav Hollenstein et Katia montaient à Saint-Paul, on parlait d'abord d'expositions, de constructions. Alexandre travaillait maintenant pour son père, un projet de Carlo, deux immeubles de cinq étages près de la plage de Juan-les-Pins.

— Carlo Revelli croit maintenant au tourisme populaire, disait Hollenstein. Il a racheté l'Hôtel Regina. Et vous savez pourquoi ? Pour en faire des appartements.

— Pas seulement pour le tourisme ou les affaires, commençait Nathalie. Mon beau-père, je l'aime bien – Elle se tournait. – Sam, il faudrait que vous rencontriez Carlo Revelli. Quelqu'un d'extraordinaire. Il est venu ici, comme ça, sans prévenir. Ils ne se parlaient plus avec Alexandre. Maintenant, il téléphone, il nous invite. Yves, je suis sûre que c'est pour Yves qu'il fait ça. Il rajeunit. Il a un but.

— C'est son vrai petit-fils, disait Hollenstein. Le fils de Charles Merani, bah, c'est un Merani.

— Un fils, un petit-fils, et vous, Sam ? interrogeait Nathalie.

Violette imaginait la grimace de Sam, elle prévoyait une dérobade.

— Tenez, Alexandre, commençait Sam, je vous ai apporté un numéro de *Gringoire*. Il y en a aussi pour les Revelli cette fois-ci.

La voix de Katia :

— Toujours les mêmes histoires, lançait-elle.

Elle se levait, entrait dans la chambre où dormait Yves, venait s'asseoir près de Violette.

— Ils m'ennuient, chuchotait-elle. Politique, affaires, guerre, ils ne parlent que de cela. Ton Sam va nous faire son grand numéro sur l'antisémitisme, comme chaque fois…

Violette, sans répondre, quittait Katia. L'enfant, ce ne devait pas être un moyen, un prétexte pour ne pas savoir. Elle rejoignait Sam au salon.

— Il faudrait montrer ça à Jean Karenberg, disait Nathalie en riant. La puanteur slave, c'est lui.

— Dans un pays comme la France, commençait Alexandre, en tendant le journal à Violette, en lui montrant l'article, ce n'est là qu'un phénomène de minorité, de mode, presque.

Violette lisait :

Sommes-nous le dépotoir du monde ? Par toutes nos routes d'accès transformées en grands collecteurs coule sur nos terres une tourbe de plus en plus grouillante, de plus en plus fétide. C'est l'immense flot de la crasse napolitaine, de la guenille levantine, des tristes puanteurs slaves, de l'affreuse misère andalouse, de la semence d'Abraham et de Judée ; c'est tout ce que recrachent les vieilles terres de plaies et de fléaux. Doctrinaires crépus, conspirateurs furtifs, régicides au teint verdâtre, polacks mités, gratin de ghettos…

Cette mode prenait. Dans les cocktails de presse à *la Grande Bleue,* au casino de la Jetée-Promenade, dans une boutique où elle accompagnait les décorateurs et les costumiers, Violette les entendait, clients portant des guêtres blanches ou de larges pochettes. « Si l'on était entre Français, n'est-ce pas ? Ou si l'on n'avait que des idées françaises. Les Allemands l'ont compris chez eux. Allemand d'abord. Et les Russes ? Ils sont communistes mais ils appliquent les mêmes principes. » « Vous savez, avec Blum. Xavier Vallat l'a dit à la tribune de la Chambre. Ah, ça leur a fait un choc, aux députés ! Pour la première fois, a-t-il dit, ce vieux pays

gallo-romain est gouverné par un juif. » « Il faut une réaction, le maréchal Pétain, dans son discours à l'Académie française… »

Violette était prise par l'inquiétude. Elle n'avait peur ni pour elle ni pour Sam. Mais elle craignait de se laisser convaincre qu'il valait mieux, à cause de tout cela, renoncer. Un enfant maintenant, alors que la guerre était déjà si proche. Les pages des journaux, les écrans en étaient barbouillés.

— Comment veux-tu prendre ce risque ? répétait Sam.

Il s'arrêtait à l'extrême proue des remparts tournée vers le sud, dominant l'avancée triangulaire du cimetière, marbres couchés, bras de croix levés sous le mât des cyprès.

— En ce moment où…

Quand, dans le salon d'Alexandre et de Nathalie, ils échangeaient ces dangers à venir, Violette avait envie de leur dire : « Cessez un moment de parler de l'Espagne, venez le voir. » Yves, vulnérable et dépendant, la rassurait. Elle avait peur non pas de la guerre ou de la haine, Violette, mais d'avoir à affronter seule, sans l'aide d'une vie nouvelle à défendre, l'hostilité des hommes. Comment faire comprendre cela à Sam si ce n'était pas déjà en lui ? Elle ne savait que dire, en lui prenant le bras, comme ils entraient dans l'atelier :

— Des guerres, des risques, il y en a toujours eu, Sam, toujours. Je suis née en 1903, tu crois que c'était la paix partout ? Il faut faire comme…

Elle hésitait à le dire. Il allumait, se plaçait devant sa dernière toile, les mains sur les hanches, les pieds écartés.

— Sam, pourquoi tu peins, tu sculptes, si demain tout ça doit brûler ?

— Ça ne crie pas une toile qu'on brûle.

— Il faut penser, reprenait Violette, qu'il vivra mieux, davantage. Je le crois. Je le crois. Tu entends, Sam ?

Elle ouvrait les portes-fenêtres, laissant entrer la nuit, les odeurs de lauriers.

— Je le crois. Même s'il doit avoir mal, il comprendra mieux, plus vite. Ma mère, Lisa, une femme douce, forte…

Violette s'interrompait. Elle n'osait pas dire : « Je suis allée plus loin qu'elle. » Pudeur. Elle sortait dans le jardin.

— C'est la vie, c'est comme ça, ajoutait-elle avec vivacité. Et moi, je suis vivante, vivante.

Sam s'approchait :

— Je sais, tu es bien vivante.

Il s'arrêtait à quelques pas d'elle, il l'observait.

— Tu es vivante et belle, disait-il, baissant la voix.

Le désir comme une fleur qui s'ouvre lentement. Violette tentait de rester hors du cercle, elle secouait la tête :

— Faire l'amour, comme ça, toujours sans but.

Sam faisait une grimace, esquissait un pas de clown, prenait une voix aiguë :

— Sans but. Mademoiselle veut un enfant par coït.

Il bondissait tout à coup, la saisissait par la taille, ils commençaient à se battre en riant.

Parfois elle se disait qu'elle pourrait, après tout, lui faire croire qu'elle n'avait pas voulu, mais que, à faire l'amour, les enfants naissent sans qu'on sache comment. Elle écartait Sam un instant, les paumes soutenant ses épaules.

— Si j'étais enceinte, comme ça, par hasard, tu serais obligé.

— Je serais obligé, mais tu ne l'es pas.

Il pesait, elle pliait les bras, le laissait la couvrir de son corps, lourd, et pourtant elle n'en sentait pas le poids. Sam plaçait sa bouche dans le cou de Violette, il chuchotait, elle respirait avec lui, au même rythme.

Après, elle se levait, s'enfermait dans la salle de bains. L'eau coulait, glacée. « Tu es bien bête, avait dit Katia. Si tu tiens à Sam, qu'est-ce que tu attends ? En plus, tu veux un enfant, et lui, je suis sûre, il ne demanderait que ça. À ta place… Les hommes comme lui, si on ne leur force pas la main. Tu n'es même pas sûre de le garder. »

Violette faisait couler de l'eau, longtemps. Pour être sûre. Pour se laver aussi des paroles de Katia qui revenaient à la mémoire.

Elle retournait s'allonger près de Sam.

— Je n'ai pas tiré les rideaux, disait-il, je voulais te voir arriver, droite et nerveuse, toute fraîche.

Il l'attirait à lui, il plaçait sa joue contre ses cuisses :

— Écoute-moi, commençait Violette en se dégageant.

Elle posait ses mains sur la poitrine de Sam.

— Pour cet enfant, si tu ne veux pas, moi je ne veux pas. Ne crois pas que je vais…

Il prenait la tête de Violette contre son épaule.

— Je sais, dit-il, je sais bien.

— Eh bien, si tu ne veux pas, jamais, c'est un risque que je prends. Je le prends.

Elle s'endormait vite, calme. Sam se levait, mais, avant de tirer les rideaux devant les vitres de l'atelier, il regardait Violette. Elle s'était protégé les yeux avec l'avant-bras replié comme le font parfois les enfants quand ils ont peur.

34

9 avril 1937

L'Éclaireur de Nice et du Sud-Est, page 3.

MACABRE DÉCOUVERTE DANS LES ROCHERS DU CAP DE NICE

La police a révélé seulement hier soir la macabre découverte faite par M. Joseph Tomi il y a trois jours. Cet employé de la Compagnie des tramways de Nice et du littoral emprunte plusieurs fois par semaine le sentier du bord de mer qui, à partir de la Tour rouge, permet de gagner les rochers du cap de Nice. M. Tomi, comme beaucoup de pêcheurs niçois, pose là ses lignes, avant le lever du soleil.

Le 5 avril, son attention a été attirée par une masse sombre à demi immergée. Il s'agissait du cadavre d'un homme. Avec l'aide d'autres pêcheurs, M. Tomi réussit à hisser le cadavre sur les rochers. L'homme, d'une soixantaine d'années, avait été ligoté avec un fil de fer. Le visage était méconnaissable, les vêtements étaient lacérés, et – le détail a permis à la police d'identifier rapidement la victime – l'homme était un mutilé du bras droit. Les assassins avaient arraché le bras artificiel qui n'a pas été retrouvé.

La victime est bien connue à Nice dans certains milieux. Il s'agit, en effet, de M. Luigi Revelli. Propriétaire d'un bar dans la vieille ville, « le Castéu », *place Rossetti, Luigi Revelli possède aussi l'une des « maisons » accueillantes de la place Pelligrini.*

Arrivé à Nice en 1888 – il était né à Mondovi dix ans plus tôt – Luigi Revelli avait donc fait une fortune rapide. Naturalisé français, combattant courageux durant la guerre mondiale, blessé à Verdun, mutilé, il avait été décoré de la croix de guerre.

Depuis plusieurs années il paraissait – au dire de la police qui surveille toujours ce genre d'activité – se consacrer uniquement à la gestion de ses établissements.

Récemment, M. Revelli avait vendu une boite de nuit qu'il possédait à San Remo : « la Costa Azzura », *et il avait laissé entendre qu'il songeait à quitter Nice.*

Cette décision l'a-t-elle condamné ?

On sait, des affaires récentes l'ont montré, combien sont sévères les lois du monde dans lequel vivait Luigi Revelli.

A-t-il oublié de les respecter ?

Qui a-t-on voulu venger ?

Les assassins se sont acharnés sur lui. Le décès, qui remonte à plusieurs jours – peut-être une dizaine –, est intervenu à la suite de six coups de poignard qui ont transpercé le cœur et les poumons de la victime. Les tueurs ont parachevé leur œuvre en tirant encore à bout portant deux balles dans la tête de M. Revelli qui avait déjà succombé. Ils ont ensuite précipité le corps dans la mer, probablement avec l'intention de le faire disparaître. Mais ou, bien le cadavre est resté accroché aux rochers, ou les courants l'ont ensuite rejeté. Cependant, d'après les premiers examens, le corps n'a pas séjourné longtemps dans l'eau. À moins que les assassins ne se soient débarrassés du corps que plusieurs jours après le meurtre. Ce qui semble difficile à croire. Dans une autre hypothèse, il faudrait expliquer pourquoi Luigi Revelli n'a pas été découvert plus tôt, alors que le cap de Nice est le rendez-vous de bien des pêcheurs niçois.

Ce ne sont là que les premières questions que l'on se pose à propos de cette affaire mystérieuse. Les services de police sont, en tout cas, décidés à faire toute la lumière.

Les commissaires Renaudin et Lorillot – ce dernier, venu spécialement de Paris – conduisent l'enquête qui, d'ores et déjà, s'annonce particulièrement difficile.

35

Le voyage n'aurait pas lieu.

Rose, la femme de Luigi, avait fait prévenir Vincente : « Pour votre frère, c'est demain matin. »

Depuis deux jours, Vincente savait. Lucien qui montait en courant l'escalier, son pas que Vincente entendait, la manière dont il sonnait, frappait à la porte, le journal qu'il tenait ouvert en entrant dans la cuisine, puis, quand il avait vu Vincente, l'hésitation, le regard vers sa mère. Louise qui prenait le journal, lisait vite, hésitait aussi.

— Pa, es, c'est…

Dante ? Antoine ? Vincente pensait d'abord à eux, puis à Carlo.

— Lis-moi, lis, disait-il.

Il oubliait toujours Luigi. Il écoutait. Louise lui donnait le journal qu'il posait bien à plat sur la table. Il mettait ses lunettes : MACABRE DÉCOUVERTE.

Un peu plus de fatigue dans les jambes, sur les épaules. Rien d'autre. Le soir, le dégoût de manger. La soupe, là, bonne pourtant, avec des haricots en grain, l'odeur du pistou. La soupe, Louise la faisait aussi bien que Lisa. Mais prendre la cuiller, recommencer, et demain, demain encore, ces gestes qui revenaient, noria des jours.

Le voyage à Mondovi proposé par Carlo avait été pour Vincente un retour de jeunesse. Il avait continué à couper du bois, dans la cour, sans sentir le poids de la hache, il avait dîné avec la faim joyeuse dans le ventre, il expliquait à Louise :

— Carlo, on part tous les trois, lui, Luigi, moi, on va revoir tout ça, Mondovi, ce chemin qu'on a fait à pied, à pied.

Ce n'est que le soir, en se couchant, qu'une crampe dans le bras droit, une autre qui tendait le mollet, obligeant Vincente à se lever, la pointe du pied sur le sol, qu'il s'était souvenu qu'il était vieux.

Mais le regain avait duré quelques jours encore. Vincente avait cherché une valise, demandé à Dante de lui en prêter une, dit à Roland : « Tu vas voir, je te rapporte quelque chose. » Puis Carlo qu'on ne voyait plus, la fatigue de nouveau, les semaines, la valise rendue, et maintenant Luigi.

Luigi le premier.

À quoi cela servait d'aller là-haut, demain matin, pour voir la caisse osciller sur les épaules noires ? Il était mort depuis si longtemps, Luigi. Eux, les aînés, ils avaient eu le temps d'enfouir de la vie dans leurs veines, à Mondovi, avant que le père et la mère meurent. Mais Luigi ? Poussé ici, sur cette grève, sans souvenir, avec si peu de passé, dix ans à peine, et eux, les aînés, Carlo, Vincente, qui avaient trop à faire avec leur faim, pour le garder entre eux, épaule contre épaule. Ils avaient marché devant, laissé

Luigi s'éloigner peu à peu, choisir sa route, Luigi qui avait payé le prix pour eux trois.

— Demain matin, je viens avec toi, disait Louise.

Vincente finissait sa soupe, se levait.

— Tu manges plus rien ? demandait encore Louise.

Mort, Luigi. Et ce n'était que cela, un peu plus de fatigue, l'envie de s'allonger.

Vincente entrait dans sa chambre. Dans une caissette de bois qu'il avait lui-même assemblée, il gardait quelques papiers, une dizaine de photographies, plaques de métal brillantes où apparaissaient des silhouettes aux contours flous. Luigi près de Lisa, dans la cour de la maison Merani, Lugi en costume noir quand il allait chanter chez la comtesse d'Aspremont. La belle voix de Luigi, frêle et audacieuse comme la pousse nouvelle d'un arbre fruitier. Un autre Luigi, là, la voix comme une preuve, mais qui se souvenait ? Mutilé, poignardé, et ils avaient encore fait éclater le visage. Pauvre Luigi. De quoi ils avaient peur ? Que tu ne meures pas ?

— Ils l'ont massacré, disait Rose après l'inhumation.

Elle parlait à Vincente pendant que Zézé mettait le moteur de la voiture en route.

— Je vais vendre, je suis pas tranquille ici.

Elle s'asseyait dans la voiture.

— Vous voulez qu'on vous redescende ?

Seul. Il attendait que la voiture se soit éloignée, puis il s'enfonçait dans les allées, s'immobilisait devant la tombe de Lisa. Si Luigi avait eu la chance de rencontrer une Lisa, lui aussi, si…

Un chemin s'en va là, un autre ici, un mot parfois suffit, et la route est prise et il faut aller jusqu'au bout. Et cela va si vite, comme un cheval qui s'emballe, et la route descend, et l'on a beau tourner le frein, les patins sur les roues cerclées d'acier glissent. Vincente leva la tête.

— C'est déjà fait ? demanda Carlo.

Il s'était approché de Vincente, le chapeau à la main.

— Già, es faccie. C'est déjà fait.

— Où est-ce qu'il est ?

Vincente conduisait Carlo. Les cyprès étaient encore grêles, la terre des allées était mal tassée. Une plaque seulement : *Luigi REVELLI 1878-1937.*

— Pour le voyage, dit Carlo, il avait pas voulu, alors, tous les deux…

— On était trois, dit Vincente, trois. À deux, à quoi ça sert ?

Ils marchaient lentement le long des talus jaunes.

— C'était le moins vieux, dit Carlo.

Sa voiture était garée dans une courbe, à quelques mètres de l'entrée du cimetière.

— Je rentre à pied, dit Vincente. J'ai le temps. Je travaille plus.

Carlo regarda la route qui, en plusieurs lacets, descendait vers la vallée du Paillon. Il voulut insister, mais Vincente le devança :

— À pied, répéta-t-il.

— Attends-moi.

Carlo souleva les glaces de sa voiture, vérifia la fermeture des portières.

— Je ne suis pas pressé, dit-il en rejoignant Vincente. J'enverrai quelqu'un.

Ils se mirent à descendre, marchant au milieu de la route, laissant Luigi derrière eux.

36

Debout côte à côte. Carlo Revelli n'avait pas besoin de tourner la tête. Il sentait la présence de son fils au relâchement de son corps, un peu comme on souffle, après l'effort, quand on a poussé la brouette le long des plans inclinés jusqu'au sommet de l'échafaudage et qu'on s'appuie un instant contre un mur, à l'ombre, et il fait bon, on vole ce repos, cette paix des muscles, et la tête est vide. Il aurait voulu dire à Alexandre, ces souvenirs, cette sensation. Mais est-ce qu'il y a des mots, des moments pour dire ça ? Carlo se contentait d'un clin d'œil à son fils en guise de salut complice, et parfois il osait, quand, sur le chantier de Juan-les-Pins, un contremaître posait une question, dire en touchant l'épaule d'Alexandre :

— C'est à lui, à l'architecte, qu'il faut que tu demandes. C'est mon fils.

Alexandre déroulait un plan sur le sol, se baissait, donnait, la pointe du crayon suivant les tracés violets, les indications :

— Cette baie-là, attention, vous me coupez les angles à 45 degrés, vous comprenez ?

Carlo, les pouces dans les poches de son gilet, le chapeau de feutre noir rejeté sur la nuque, le cigare éteint entre les dents, les yeux mi-clos, écoutait, et quand Alexandre avait terminé, il faisait un pas en avant :

— Alors, Romano, tu l'as mis dans la tête, ce plan ? Tu as compris ce que veux l'architecte ?

Romano, un vieux contremaître, avait un geste de mauvaise humeur. Il essuyait ses lèvres blanchies par la poussière de ciment, le plâtre.

— Vous avez confiance ou non « padron » ? Il faut le dire.

Alexandre se mettait à rire, avait un geste vers Romano, presque de la tendresse :

— Monsieur Romano, bien sûr qu'on a confiance, vous connaissez mieux que moi le métier.

— Il le connaît, il le connaît, répétait Carlo sans qu'on sache – et le savait-il lui-même – s'il parlait de Romano ou d'Alexandre.

Carlo Revelli quittait la pièce, s'avançait sur un échafaudage, mais là, face à la rade – le vent, la hauteur – la tête lui tournait. Il s'agrippait à une planche. Ce sentiment nouveau, la peur de tomber. Il faisait un effort pour desserrer les doigts – putana, putana – crispant les mâchoires, s'obligeant à avancer. La poitrine contre la poutre de protection, il regardait droit devant lui les îles, comme une autre poutre où les yeux s'appuient, la dalle luisante de la mer. Oser voir le sol, au pied de la façade, comme au terme d'un balancement, les îles, le sol. Le cœur se met à grossir, à envahir les veines du cou, le fond de la bouche. Putana. Rester là jusqu'à ce qu'il reprenne sa place, son rythme, ou que ça pète quelque part. Une main sur le bras de Carlo :

— Ce n'est pas très prudent, dit Alexandre.

Il s'appuie à la poutre.

— D'ici, ajoute-t-il, la vue…

Il montre l'horizon. Il a les mouvements libres de la jeunesse, quand on ne sent pas le cœur.

Il s'interrompt.

— Ça va ? Tu veux qu'on redescende ?

Carlo retient ce cœur entre les dents. Il l'avale, se bat avec lui. Les veines gonflent. Il a le dos couvert d'une couche glacée, sueur qui monte vers la nuque, les tempes.

— Je voudrais que les baies, continue Alexandre, bouffent la façade. Pourquoi mettre les gens en cage derrière des murs ?

Carlo fait un pas en arrière, mais l'éblouissement… Il lui faut si longtemps maintenant, quand il a quitté le soleil, pour s'accoutumer à la pénombre. Il s'appuie des deux mains aux parois de l'escalier, reconnaît ce grain rugueux du ciment.

— Tu es d'accord avec moi ? demande Alexandre.

Carlo commence à descendre. Il trébuche, se rétablit.

— Putana, crie-t-il.

Alexandre le retient, le saisissant par la taille, et d'avoir gueulé, ou ce bras autour de lui, apaise Carlo.

— J'ai manqué la marche, dit Carlo en arrivant en bas.

Il s'assied sur un tas de parpaings, il respire.

— Pour la façade, dit-il, tu as raison.

Il a parlé trop vite, le cœur rouge est encore là, derrière les dents, à dévorer les phrases qu'il veut dire, et l'air. Carlo se tait.

— Laisse, papa, dit Alexandre. Laisse, je vais t'accompagner. Pour la façade, on a le temps.

La main, encore, qui se tend pour aider Carlo à se lever, et il s'y accroche. Ils sont debout côte à côte et de nouveau Carlo se sent mieux. Découverte inattendue : le corps de son fils l'aide à vivre, il suffit qu'il soit proche pour qu'une douleur s'apaise, les jambes, les reins. Parfois la voix seule peut changer la journée. Carlo téléphone pour l'entendre :

— À propos, dit-il, au troisième étage, dans le deuxième immeuble, Romano me demande…

Yves aussi permet d'oublier que les muscles sont rétifs, raides, et maintenant Carlo a le temps. Il reste assis dans l'atelier d'Alexandre à Saint-Paul. Il regarde son petit-fils qui, à genoux sur le sol, joue avec une gomme. Il se souvient. Autrefois, à Mondovi, la grand-mère qui brodait dans la cuisine les appelait, Carlo, Vincente, Luigi, elle voulait que l'un d'eux soit près d'elle. Elle essayait de les attirer, sortait de la poche de sa blouse un dé de cuivre, un ruban de velours. « De vous voir, ça fait du bien aux yeux », disait-elle.

Etait-il devenu comme elle, déjà ?

Carlo se levait. Putana. Il n'allait pas se laisser prendre, il avait, encore, combien d'années ? Ne pas compter. Ne pas savoir. Faire.

Il se rendait de nouveau sur les chantiers, silhouette maigre et noire, un peu voûtée, qui semblait avoir du mal à lever la tête, comme si le cou était ankylosé, mais qui ne craignait pas la poussière, le soleil, et savait voir juste, au mètre près, la hauteur d'un mur de soutènement, le volume d'une fondation.

— Le patron, disait Giaume, ça l'a repris, il se croit éternel ? Celui-là, dans son cercueil, il travaillera.

Il achetait. Il s'asseyait face au notaire qui commençait à lire : « *Par-devant nous, Maître… »,* il sentait le regard des clercs, des vendeurs, cette atmosphère de recueillement : « … *pour la somme de…* » On lui présentait l'acte, le doigt là, pour indiquer la place de la signature. « Mais vous avez l'habitude, monsieur Revelli », disait le notaire. Il aimait ce cérémonial, cette courtoisie servile, la fébrilité avant, l'étonnement après, quand quelqu'un disait : « Eh bien, Messieurs, c'est fait… » Une opération de magie qui continuait d'étonner Carlo, de l'émerveiller. Quelques mots imprimés, deux ou trois lignes écrites à la main sur du papier, chèque, signature, et la terre, les pierres, des immeubles, escaliers, vitres, portes, tout cela qu'il fallait des mois pour remuer, construire, et ça vous écrasait les doigts, ça brisait le dos, tout cela à lui. Miracle. Déception. Le plaisir se dissipait. Il fallait recommencer pour éprouver une nouvelle fois. Comme avec une fille. Elle est encore là, sur le lit, et elle n'est plus rien, qu'un corps qui transpire. On se rhabille. Merde. Il faudrait avec une autre.

Le lendemain de l'inhumation de Luigi, Carlo avait roulé jusqu'à Cannes, avec l'idée de s'arrêter à Juan, sur le chantier, puis il avait continué, remontant lentement la Croisette, et ça l'avait pris comme ça, une pute, de celles qui se promènent, élégantes, bourgeoises fardées, qu'il faut savoir reconnaître. Elles s'arrêtent trop souvent devant les vitrines, regardant à droite à gauche. Il ouvrait la portière de sa voiture, elle se penchait, souriait. « Vous voulez ? » demandait-elle. Sa chambre donnait sur une cour.

Carlo s'assied sur le lit. Elle est jeune, elle parle, minaude, elle se dit : « Toi, vieux con, je vais te faire cracher. »

— Mets-toi nue, dit Carlo.

Il pose quatre billets près de lui, sur le lit. Elle continue de parler.

— Et tu la fermes.

Elle se dandine, rit :

— Vous…, commence-t-elle.

— Tu la fermes.

Il la caresse. Il veut savoir :

— Je te fais quoi ? dit-elle.

Elle est à genoux devant lui. Il touche ses seins frais, sa main entre eux comme dans les plis d'une étoffe de soie.

— Laisse, dit-il.

Il pousse vers elle les billets.

— Tu pouvais, tu sais. Je sentais bien, tu pouvais.

Elle descend derrière lui dans l'escalier.

— Vous voulez qu'on se revoie ? Moi, je veux bien. Je suis toujours sur la Croisette, l'après-midi.

Il s'éloigne. Le plaisir, c'était coucher une fille, la baiser comme on donne un coup de pic, le même mouvement brutal des reins. S'il faut qu'elle soit là comme une infirmière qui vous donne, et on ne prend rien, c'est elle qui vous baise, alors on n'est plus un homme. Putana. Carlo crache, retrouve Alexandre sur le chantier. Ne pas le perdre une autre fois, et, s'il savait, il détournerait la tête.

— Les grands hôtels, dit Carlo, je viens d'en voir, à Cannes, les types mettent en vente.

Sur la Croisette, à Cimiez, boulevard Dubouchage, l'Escurial, le Regina, l'Atlantic, ces grandes bâtisses blanches ancrées au milieu des palmiers s'enfonçaient lentement. On attendait deux cent mille congés payés pour l'été 37.

— Une espèce de fourmi chasse l'autre, disait Hollenstein.

Les Anglais, les Américains abandonnaient Nice aux retraités, aux groupes de l'Association de tourisme populaire, chemisette et casquette, peau rose, menu à prix fixe et petits pourboires.

Carlo était assis sur la terrasse de l'Hôtel Impérial, observant ces premiers estivants, foule à la fois timide et exubérante, les hommes qui interpellaient leur femme avec de grands gestes, des rires bruyants. « T'as vu ? »

— Je crois que je vais débaptiser mon hôtel, disait Hollenstein. L'Hôtel populaire, c'est plus adapté aux circonstances, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas ? disait Alexandre. Il y a plus de femmes de mineurs ou d'ouvriers que de reines ou de vedettes ?

Gustav Hollenstein avait un hochement de tête protecteur et amusé.

— Mais oui, mon cher Alexandre, mais oui. Vive le Front populaire. Vive Blum. On donne ceci, cela. J'attends la suite. Suivez la Bourse, ce qui se passe en Espagne. Ici même, votre oncle… Vous m'excusez, Revelli, je peux parler franchement ?

Carlo faisait un signe à Hollenstein.

— Mon frère ? Luigi ? demandait-il. Allez-y, allez-y.

Hollenstein se penchait vers Carlo et Alexandre :

— Quand les politiciens se mêlent au monde que fréquentait Luigi Revelli, croyez-moi…

— Les patrons de bordels ont toujours fait de la politique ici, disait Carlo.

— Pas à ce point, Revelli. D'ailleurs, est-ce que c'est encore de la politique ? Du gangstérisme. J'ai rencontré récemment, chez un ami de votre nièce, Violette, un exilé allemand. Les gangsters, les souteneurs ont fait de la politique en Allemagne. Vous voyez le résultat ? En France, à Nice.

Carlo se levait, appuyait ses deux poings sur la table :

— Vous ne voulez pas racheter ces hôtels avec moi, en somme ?

— Je ne peux pas vous suivre, mon cher, et franchement – Hollenstein montrait la Promenade des Anglais, la foule – avec cette évolution, non vraiment. Et puis, pour qui, pour quoi ? Nathalie ? Yves ? Il posait sa main sur le bras d'Alexandre. Les enfants sont déjà bien pourvus ? Et il y a Alexandre, alors ?

Carlo mordillait un morceau de réglisse, mince tige fibreuse qu'il gardait au coin de la bouche, manière de s'empêcher de trop fumer.

— Un jour, Hollenstein, disait-il, je vous rachèterai votre part de l'Hôtel des Iles, et même ça, l'Hôtel Impérial.

Il entraînait Alexandre à Cimiez, à Cannes. Ils parcouraient les couloirs obscurs des hôtels vides. Leurs voix se perdaient dans les hautes cages d'escaliers, résonnaient sous les verrières, et leurs pas s'enfonçaient dans les moquettes lie-de-vin.

— Tu crois qu'on peut transformer ça ? demandait Carlo.

Il poussait les volets, s'adossait à la façade, découvrait la ville au delà de l'écume des palmiers, l'arc de la baie.

— Ça, disait Carlo, si c'est pas demain, ce sera, je ne sais pas quand ? qui ? mais quelqu'un, ça, cette baie, voudra toujours la voir.

Alexandre regardait les plafonds ornés de volutes, les planchers de chêne, les portes à double battant.

— Ils savaient travailler, disait-il.

— Quand on était en haut – Carlo montrait les toits – tout en haut de l'échafaudage, et qu'on voyait la ville, les femmes dans les fiacres, en bas, on était des ouvriers, mais on était fiers, fiers, comme si on était les maîtres.

Ils traversaient tous les deux, seuls, une longue suite de chambres. Alexandre, pour dissimuler l'émotion qui le serrait, cette vie qui s'achevait, ce travail accompli comme une guerre acharnée que son père aurait faite, et qui allait se dissoudre, poussière

dispersée, et il aurait voulu garder contre lui ces souvenirs, les préserver de la mort, mais pouvait-il prendre son père par les épaules, l'embrasser, lui dire, dire quoi ? « Ne meurs pas. »

Il revenait vers Carlo.

— On peut transformer, disait-il. Tu montes une cloison là, on ne touche pas aux murs maîtres bien sûr. Le seul problème, les cuisines.

Il ouvrait un placard, faisait des gestes, du bruit, lançait des mots, pour qu'entre eux, quelque chose, ce tumulte de projets, dissimule l'émotion.

— On prend cette pièce, continuait-il. Avec trois maçons, quelques sacs de ciment, des briques, rien.

Il calculait, riait :

— Douze appartements par étage.

— Alors j'achète, disait Carlo, j'achète.

Ils retrouvaient le parc, la voiture, se tournaient vers la façade, rosaces, verrières, clochetons, architecture prétentieuse comme une singerie bourgeoise et laborieuse du baroque. Alexandre s'attardait : l'hôtel vide n'était qu'une statue creuse, un faux sans valeur.

— Tu crois vraiment qu'en ce moment, acheter ? demandait-il.

Acheter de la mort, du passé. Il pensait à Hollenstein, à Sam Lasky, à leurs réflexions pessimistes, aux nouvelles d'Italie – Mussolini se rapprochait de l'Allemagne – aux exécutions en U.R.S.S., à Franco qui, en Espagne, et les complots ici, ces ouvriers que la police tuait à Clichy, matraquant même le chef du cabinet de Blum.

— Ton Blum, disait Jean Karenberg, il refuse, pour l'Espagne. Et pourtant, la droite ne lui pardonnera rien. Ils ont eu peur.

— Trouve mieux, répondait Alexandre, je préfère Blum.

— Elle vient, elle vient la guerre civile, ajoutait Jean Karenberg. Seulement, au lieu de se battre, on nous égorgera, comme ça, pendant le sommeil, pendant les congés payés.

Un ouvrier abattu à Cannes, dans un bar. La foule, esplanade Magnan, le cercueil porté par ses camarades, les platanes nus sous le soleil comme les mains des pleureuses, doigts écartés. Barel, qui faisait se serrer les poings : *Ce fils héroïque, ce courageux militant prolétarien niçois, Espaltero Rossi, tombé sous les balles…*

Le cortège qui s'ébranlait, le rythme sourd, le pas de milliers d'hommes, vengeance, vengeance.

La mort. Ces façades de Guernica devenues champs de pierres.

— Si la guerre éclate, reprenait Alexandre, en regardant son père, acheter tout ça… C'est immense. Ces façades…

Carlo prenait le volant.

— Justement. Ils ont tous peur. Ils décampent.

Les prix tombaient. Il fallait cueillir. Savoir que les guerres passent, qu'on y survit.

— En 14, expliquait Carlo en conduisant, en 14, j'ai eu peur, ça a duré un ou deux mois, et puis j'ai compris, et tu vois.

Les mêmes reviennent. Les mêmes lois, les mêmes hommes, Ritzen, Merani. Celui qui possède, celui-là, guerre ou pas, il en a, il les tient. Carlo se garait entre deux camions dans l'entrepôt.

— Ça – il montrait les bâtiments – qu'est-ce que tu crois ? C'est pendant la guerre, et maintenant, je vais acheter.

Carlo se dirigeait vers son bureau, les chauffeurs se levaient en le voyant, d'autres portaient la main à leur casquette. Alexandre restait près de la voiture. Ce cortège sur l'esplanade Magnan, ce cercueil et ces femmes en noir, visages baissés, cette marche sur la chaussée, et il avait, il y a dix ans, quitté son père ici, rejoint des hommes qui barraient les quais, qui criaient : « Sacco-Vanzetti. » Il avait le sentiment, brusquement, de s'être laissé museler, comme si son père, habilement, pendant le sommeil, l'avait revêtu d'une défroque, la sienne. Maintenant il était dedans, épaules dans les épaules du père, bouche dans la bouche, voix dans la voix. Le père bougeait un bras, et c'était le bras d'Alexandre qui se levait.

Alexandre entrait dans le bureau de Carlo Revelli.

— Tu es toujours aussi sûr de toi, disait-il.

Carlo était debout devant la fenêtre. Il regardait le port, les longues planches de pin qui se balançaient au bout des filins, et qu'avec des gestes qui semblaient maladroits les dockers saisissaient.

— Sûr ?

Carlo se retournait :

— Qu'est-ce que tu as ?

Dix ans depuis qu'Alexandre était descendu de la voiture, marchant vers l'extrémité du quai. Les joues, les tempes, le front même de Carlo que le temps avait évidé, tachant la main de bistre.

— Tu achètes, tu achètes, continuait Alexandre. Si on met tout ça en coopérative, finies les entreprises Revelli. En Espagne…

Le visage de son père l'empêchait de trouver les mots, cet espace entre le cou et le col de la chemise, comme un trou où Alexandre perdait ses idées, sa colère, où il s'enfonçait.

— Et alors ? dit Carlo. Si ça change, toi, tu es architecte, socialiste, non ? Tu seras content, on construira toujours. Moi…

L'indifférence. Il fermait la fenêtre.

— J'étais anarchiste, avant, bien avant. Je te raconterai. Mais on n'a jamais le temps.

Il s'asseyait.

— J'aimerai te raconter, parce que mon père, il était bûcheron, il a presque rien raconté. Il commençait, et puis le sommeil, ça le prenait, au milieu d'un mot. Le temps manque toujours.

Il sortait des dossiers, les ouvrait.

— Avec ces hôtels, on fera des appartements, pour tous ces petits riches qui reviennent des colonies. Tu aimes pas les statues, les grands escaliers, moi non plus. Mais eux, tu sais, quand ils mangent, il leur faut…

Il fit un geste, celui du cuisinier qui décore un plat avec un tube de mayonnaise.

— Le goût, le vrai goût, ils s'en foutent. Ce qu'ils veulent, c'est que dehors, on voit.

Alexandre se mit à rire.

— Ils aiment la crème, la mayonnaise, tu comprends ?

Carlo parlait en riant aussi. Son visage prenait une expression rusée, joyeuse, et une bouffée de tendresse et d'émotion saisissait Alexandre comme s'il se trouvait face au jeune Carlo Revelli, avant, quand le cou musclé frottait contre le col de la chemise, et que celle-ci dessinait dans la peau brune une fine raie rouge.

— Les petits riches, dit Carlo, de la merde.

Il fouilla dans un tiroir, prit un cigare :

— Je m'en paie encore un, dit-il, c'est une bonne journée.

Il l'alluma, aspirant lentement.

— Ça compte, maintenant, une bonne journée. Depuis que Luigi… – il s'arrêta – À Mondovi, la grand-mère, reprit-il, celle qui voulait toujours nous avoir près d'elle, elle disait : « Tutti i giorni… » – Il continua en français. – Elle disait : « Chaque jour peut être le mien. » Tu comprends le sens ? Aujourd'hui, demain, chaque jour, c'est le bon pour partir.

Alexandre haussa les épaules :

— Toi, dit-il, tu…

Carlo leva la main, interrompit son fils :

— Même si ça dure dix ans, tu y penses, tu sais que tu es au bout, que tout le bon est derrière, et depuis que Luigi… On était trois, trois… On est deux.

Rien à répondre.

— Alors, une bonne journée, continua Carlo, ça compte.

Il hésita, se leva, marcha vers le mur. Sur une carte du département qui portait dans un des angles un plan de la ville, des points rouges marquaient l'emplacement des carrières Revelli ; des points bleus, les chantiers Revelli, routes en percement, immeubles en construction ; des lignes vertes, les itinéraires des transports Revelli.

— On va ajouter des points jaunes, dit Carlo. Hôtels en transformation, couleur de la mayonnaise.

Il recommença à rire.

— Ça m'a toujours fait penser à de la merde molle.

Alexandre se laissait emporter par le rire de son père. Carlo retourna à la fenêtre, l'ouvrit. Bruits de palans, voix de dockers, odeur de résine et de goudron.

— Une bonne journée, dit après un silence Carlo, d'une voix sourde.

Il fit face à son fils et lui cligna de l'œil.

37

Violette lui tendait les deux mains au-dessus de la table. Rafaele Sori avait un moment d'hésitation, il regardait Sam, Violette, appuyait ses coudes sur le bord de la table, le visage marqué par l'effort, mâchoires crispées, menton prognathe, cou qui gonflait au-dessus de la collerette de plâtre, il réussissait à se soulever du fauteuil, puis demeurait un instant en équilibre, esquissant un sourire.

— Je vais essayer, disait-il.

Mais la voix semblait détruire l'effort, il allait retomber. Sam le prenait sous les aisselles, et Rafaele saisissait les mains de Violette.

— Ça va ? demandait Sam.

Il gardait le bras autour de la taille de Rafaele, l'aidait à faire les quelques pas qui séparaient l'atelier de la terrasse.

Les oliviers au creux de la vallée, si proches dans le silence des débuts d'après-midi d'automne, quand le vent est tombé, qu'on semble être à marée basse, entre la chaleur et la pluie.

— La meilleure saison, ici, disait Sam. L'automne, l'hiver.

Il soutenait Rafaele qui, avec les mouvements gourds d'un vieillard, s'asseyait, laissant son dos corseté de plâtre s'appuyer au fauteuil, allongeant les jambes, les bras, le cou maintenu raide par une gouttière qui prenait la nuque.

— Chaque fois que je vous regarde, ajoutait Sam, je pense à ce film.

Il riait, observant Violette, conjurant par sa gaieté, ses éclats de voix, le malaise que faisait naître le corps vigoureux de Rafaele pris dans la gangue blanche et rigide du plâtre. Violette servait le café, et, passant près de Sam, avec le dos de la main, elle lui caressait la joue, pour le rassurer, lui dire qu'elle était là, vive, qu'elle savait.

C'était Sam qui avait décidé.

Un jour, à la fin du mois d'octobre 37, Antoine avait attendu sa sœur à la sortie des studios de la Victoire, debout près de la guérite du gardien, et quand Violette avait arrêté sa voiture devant la barrière, elle l'avait vu qui s'approchait. Elle avait pensé, un mot, brûlant comme un alcool trop fort quand il fait chaud, que, tout à coup, on doit s'asseoir, parce que dans les jambes, les bras, la fatigue se répand, lourde.

— Papa ? avait-elle lancé à Antoine.

On klaxonnait derrière elle. Antoine secouait la tête. Violette devait avancer, se garer plus loin, et Antoine était long à la rejoindre, tenant sa bicyclette par le guidon. Elle allumait une cigarette, s'asseyait sur le talus, au-dessus de la voie de chemin de fer.

— On m'a dit que tu étais là, expliquait Antoine. Ça te dérange pas ? C'est pas loin pour venir.

Il montrait la côte, faisait avec les deux mains le geste de pédaler :

— Faut en mettre.

Elle lui offrait une cigarette. Il avançait, puis retirait la main, se décidait à accepter, mais quand elle sortait son briquet il avait de nouveau une hésitation, présentait enfin la cigarette à la flamme.

— Tu fumes comme un homme, alors ? demandait-il.

— Comme un homme.

Un silence, puis Antoine sans la regarder disait, et elle percevait son étonnement.

— Tu as l'air bien. Et ton ami ?

— Bien.

— Tu…

— Je ne suis toujours pas mariée.

Violette écrasait le bout de sa cigarette.

— C'est pour Rafaele, Rafaele Sori, mon beau-frère, commençait Antoine.

« Je cherche même plus à savoir ce qui va arriver après », avait dit Rafaele le soir, où, avec Sam, ils avaient diné chez Antoine. Depuis, quand Philippe Roux écrivait à Violette ou bien qu'elle voyait ces paysans, bras levés, qui descendaient entre des hommes armés une pente de terre sèche et que l'image sur l'écran s'interrompait, que le commentateur des *Actualités,* de la même voix trop forte disait : *À Cannes, hier, présentation de la mode d'automne. Cette innovation marquera la saison de 1937… Les plus élégantes personnalités parisiennes ont voulu malgré les préoccupations du moment infirmer que la beauté…* Violette entendait Rafaele Sori, elle l'imaginait. L'Espagne, c'était son visage ou bien celui d'Arthur Becker.

Quand Jean Karenberg leur avait dit un soir, chez Alexandre : « Je pars pour quelques semaines, à Madrid, un congrès d'écrivains, Malraux, les Américains, les Soviétiques », elle l'avait interrompu.

— Vous allez voir les Brigades internationales ?

— Cela dépend, répondait Jean, en principe mon reportage, c'est le congrès.

Violette se tournait vers Sam.

— Nous connaissons deux combattants des Brigades, Arthur Becker, un Allemand, et Rafaele Sori. Je ne sais pas trop où ils sont.

Ridicule de croire qu'on pouvait les rencontrer dans l'Espagne en guerre. Mais elle avait aussi interrogé Philippe Roux.

Philippe passait deux jours à Nice. Ils déjeunaient à Villefranche, sur les quais du port, l'eau irisée, bleutée et brillante, comme le sont certaines plaques d'acier, ondulait, lame flexible sur laquelle glissait le regard de Violette, jusqu'aux deux navires de guerre ancrés au milieu de la rade. Violette évitait de se laisser prendre dans les yeux de Philippe.

— J'ai un ami, disait-elle, dans les Brigades, Sori, Rafaele.

— Tu as quitté Sam Lasky ?

Elle se tournait vers lui, commençait, violente :

— Parce que, pour toi aussi, une femme ne peut pas avoir un ami ?

Le visage de Philippe exprimait la fatigue, le désarroi. Il avait grossi et vieilli. Elle changeait de ton :

— Je suis toujours avec Sam, reprenait-elle. Nous avons deux amis dans les Brigades, Sori et Becker, un Allemand.

— Les Brigades, disait Philippe, on a filmé. Ils se battent. Souvent. Bien sûr, c'est beau.

Philippe renonçait à détacher les arêtes de la chair fibreuse du poisson. Violette prenait son assiette :

— Laisse-moi faire, disait-elle.

Mieux que de l'amitié entre eux. Elle aurait pu le laver comme un enfant, le border, sans que plus rien du désir d'autrefois renaisse, mais cette fraternité de leur peau, elle l'éprouvait.

— C'est beau, continuait Philippe. Les héros, les dingues. Raffin, qui se prend pour un chef de guerre.

Elle poussait l'assiette vers lui.

— L'Espagne, disait Philippe, les bras croisés appuyés sur la table, ça pue, c'est la mort. Ils vont crever, tu sais.

S'effondraient les façades de Guernica, s'étendait le brasier.

— On a vu les pilotes allemands, j'en ai vu, alors, les héros, contre les bombes.

— Tu es fatigué ? demandait-elle.

Il commençait à manger, chipotant, partageant avec le bout de la fourchette les morceaux de poisson, secouant la tête :

— C'est tout ça.

Il montrait les restaurants. Les tables envahissaient les quais depuis la darse jusqu'à la plage. Rires et bruits de voix, une chanson qui venait du fond de la salle.

— On arrive de là-bas. À Madrid…

Au ras des toits, des oiseaux ailes tendues.

— Les avions, l'autre jour, continuait Philippe. Un patronage, les gosses, et tous ceux-là…

Touristes, dîneurs. Certains avaient suspendu leurs casquettes au dossier de leur chaise.

— Ils ont voté pour le Front populaire, pour Blum, ils sont contents, ils imaginent.

— Blum, dit Violette, ce n'est plus Blum, ils savent bien.

Sam, Alexandre, qui, après la démission de Blum, s'étaient heurtés, Sam hurlant, son visage qui paraissait s'aplatir, le nez écrasé :

— On ne démissionne pas, criait-il. Ou alors ce n'était pas la peine. La politique, je m'en fous, mais quand je vois ça. Votre Blum, Alexandre, c'est une ballerine, une coquette, ce n'est pas un homme politique.

Alexandre élevait la voix au fur et à mesure qu'il répondait :

— La démocratie, bien sûr, vous ne savez pas ce que c'est ? On démissionne et on revient. Hier, place Saint-François, j'ai vu, il y avait vingt mille personnes qui criaient, à Nice, vingt mille personnes : « Le Front populaire continue. » Parce qu'il continue.

Sam avait entraîné Violette, claqué la porte.

Violette racontait à Philippe qui marchait maintenant le long de la grève, vers le fond de la rade de Villefranche. Violette tenait son bras qu'il laissait ballant.

— Ça me fait plaisir de te voir, disait-elle. Philippe ?

Elle lui secouait le bras.

— Philippe ?

— Ça va venir ici, disait-il, en lui saisissant la main, tout, les bombardements, les exécutions.

Il lui faisait face.

— Quand tu les écoutes, là-bas, tu le sens.

Philippe prenait les épaules de Violette :

— Il faudrait que tu partes.

Elle se dégageait, d'un mouvement lent et doux, comme on retire d'une plaie, la lame.

— Protège-toi, disait-il.

Quand Antoine lui avait expliqué, sur ce talus de chemin de fer, en face des studios de la Victorine, que Rafaele Sori venait d'être rapatrié, qu'il était blessé, brûlures aux avant-bras, éclats dans la poitrine, le dos labouré de sillons.

— Il est chez nous, disait Antoine. Il va bien. Mais tu as vu, à quatre, c'est pas grand. Vous, dans votre milieu, il y a sûrement des gens…

Antoine roulait une cigarette. Dans les plis des doigts, autour des ongles, enfoncé dans chaque pore de la peau, le blanc du plâtre, ces doigts larges des ouvriers que Violette connaissait si bien, doigts de Sam, aussi, tachés de couleur ou couverts d'une fine poussière de métal. Elle aimait ces mains-là. Philippe, la plupart de ceux qu'elle

côtoyait, metteurs en scène, assistants, ils avaient les doigts longs, fins, et cette minceur fragile qui, au début, l'avait séduite, elle la trouvait fade maintenant, comme ces conversations, toujours les mêmes, qu'on a autour d'un scotch, à *la Grande Bleue* ou à Juan-les-Pins, après le tournage.

— Dans votre milieu..., reprit Antoine après avoir rallumé sa cigarette.

Un briquet plat à la flamme fumeuse. Il suffisait de cela pour que Violette soit émue, qu'elle pense au père, à Dante.

— Les artistes, les écrivains, continuait Antoine, on dit qu'ils sont tous pour l'Espagne. J'ai pensé, peut-être si quelqu'un pouvait recevoir Rafaele...

Elle allait dire : « On va le prendre à Saint-Paul. La maison de Sam... » Mais elle se taisait, le souvenir du baptême de Roland, le fils de Dante, elle s'avançait vers Rafaele Sori, disait : « Je l'enlève. » Quand elle avait revu Rafaele chez Antoine, la manière dont il la regardait, la phrase de Philippe aussi : « Tu as quitté Sam Lasky ? »

Elle répondait à Antoine :

— C'est sûrement possible. Sam a une très grande maison.

Elle était gênée, elle devinait qu'Antoine percevait ce malaise. Il se levait trop vite, éteignait sa cigarette entre ses doigts, puis plaçait le mégot dans une petite boîte métallique. Il surprenait son regard enfouissait la boîte dans la musette :

— Le tabac, c'est meilleur quand on a déjà fumé un peu. Il est plus fort, expliquait-il.

Il l'accompagnait à pied jusqu'à la voiture, poussant la bicyclette.

— Giovanna, Rafaele, je leur ai rien dit. Ils n'aimeraient pas, et au fond, nous, on peut très bien le garder.

Pendant près d'une semaine Violette s'était tue. Elle s'en voulait d'esquiver les questions de Sam quand il se retournait, abandonnant la toile.

— Toi, qu'est-ce que tu as ? demandait-il en s'approchant.

Honteuse de se taire, de ne pas oser s'interroger comme si elle voulait créer une situation ambiguë, là où il n'y aurait dû avoir qu'un acte simple. Curieuse d'elle-même aussi, de ce trouble qu'elle ressentait, se demandant si elle n'attendait pas volontairement quelques jours pour que naisse en elle, précisément, ce malaise ; pour que Rafaele Sori, s'il devait venir – et elle savait que Sam accepterait – occupe déjà là une part profonde d'elle-même.

— Mais enfin, disait Sam quand elle lui expliquait, je vais le chercher tout de suite.

Il enlevait sa blouse. Il était torse nu, frottant les éclaboussures de couleur qui, par l'échancrure du col, griffaient la peau.

— Tu sais ça depuis combien de temps ?

Il s'interrompait, passait un pull-over, et quand son visage reparaissait, il grimaçait, la bouche encore prise dans l'encolure.

— C'est ça ? Tu as peur du héros. Je sentais bien depuis quelques jours.

Sam marchait vers elle, la prenait par la taille :

— Tu as peur.

Grave, les yeux larges, comme si passait sur eux une brume, lassitude, mélancolie.

— Il ne faut jamais avoir peur d'aimer, jamais.

Elle se laissait aller contre lui, contre sa poitrine, elle avait envie de pleurer.

— Sam, Sam, c'est idiot.

Il la soulevait.

— Tu es idiote.

Il tournait avec elle, la posait sur le lit.

— Tu as fait l'amour avec lui ?

Elle bondissait, criait : « Mais je ne le connais pas. »

— Et avec moi ?

Rafaele vivait à Saint-Paul depuis une vingtaine de jours. Il tentait de marcher seul, avançant une jambe, s'arrêtant comme le font les automates. Hostile et silencieux d'abord, crispé, répétant : « Merci », et Sam un jour avait lancé :

— Merde ! À partir de ce moment, chaque fois que vous dites merci, je réponds merde.

Il tendait la main vers Rafaele.

— Vous êtes d'accord ?

Ils avaient tous deux éclaté de rire, Rafaele grimaçant tout à coup.

— Ne me faites pas rire, disait-il, ça secoue dedans.

Sam le saisissait par son corset, le soulevait, l'aidait à s'asseoir dans le fauteuil sur la terrasse.

— Chaque fois, disait Sam, chaque fois que je vous regarde, je pense à ce film, attendez.

Il mimait Eric von Stroheim, ces mouvements saccadés, rotation de la tête sur le corset d'acier, geste de la main portant lentement la

cigarette aux lèvres, puis, tourné vers Rafaele, il disait avec l'accent allemand :

— Mon cher capitaine, nous sommes les héros de la grande illusion.

Violette riait, mais Sam devenait grave.

— Vous ne racontez guère, disait-il en rentrant dans l'atelier. Mais qu'est-ce qu'on peut dire de la guerre ?

XII^e^ Brigade internationale Garibaldi. Salut le poing dressé. *Compagni, camarades !* Le commissaire politique est debout sur une chaise : *Compagni !* L'artillerie, tambour qui vibre sur les hauteurs. Soif. L'air en feu. On entend le grincement des chenilles de tank. « Sori, Sori, i nostri, nos tanks ! », crie un camarade. Les champs s'étendent, herbe jaune entre les murets de pierre, damier de la vie et de la mort, une touffe monte, une autre s'épanouit, et tout à coup les flammes qui courent à hauteur d'homme, les champs qui grésillent, et des poings, là-bas, dans l'incendie, qui se lèvent et s'ouvrent avant de se recroqueviller dans l'herbe carnivore. *Compagni, camarades !*

La XII^e^ Brigade Garibaldi attaque Villafranca del Castillo. Hier, elle combattait devant Caspe.

— Nous, commençait Rafaele, de la Garibaldi, quand ils ont foncé vers Brunete, on devait prendre Villafranca del Castillo, la chaleur c'était pire que tout. Les herbes, les obus ont explosé dedans.

Ce feu, la fumée qui tombait après, quand le champ jaune était devenu noir, et les pierres elles-mêmes, et les casques retournés, urnes où se mêlaient la terre et la peau.

Rafaele n'allait pas jusqu'au bout d'une phrase, comme si les premiers mots lui avaient échappé et qu'il tentât de les recouvrir par un long silence.

— Ça, disait-il alors que Violette et Sam s'imaginaient qu'il somnolait, les yeux mi-clos, les mains à plat sur les genoux, les traits du visage figés dans le soleil d'automne léger comme une gaze. Ça, répétait-il, c'était pas le pire.

Violette posait ses deux mains sur les épaules de Sam, se penchait vers lui jusqu'à lui toucher la tête avec ses lèvres. Elle avait besoin de ce contact pour se rassurer, pour dire à Sam, à Rafaele aussi qui ouvrait les yeux, les regardait, qu'elle était avec Sam, qu'ils allaient faire face ensemble, à ce pire devant lequel Rafaele reculait.

— E cosi, disait-il. C'est comme ça. Peut-être, ça ne peut être que comme ça.

Il se dérobait quand Violette l'interrogeait.

— Pourquoi vous n'expliquez pas ?

Rafaele haussait les épaules, s'appuyait sur les poignets, les avant-bras :

— Excusez-moi, disait-il.

Il avait besoin de leur aide, elle lui tendait les mains, Sam le soulevait et l'accompagnait jusqu'à sa chambre.

Un soir du mois de décembre 1937, l'air était tiède malgré le souffle qui descendait des baous vers la mer, effleurait les remparts de Saint-Paul, gonflant les platanes de la place, laissant un sillage qui sentait le citron et la mandarine, un soir, Nathalie avait appelé de la rue, poussé la porte que Sam ne fermait jamais.

— Encore des Revelli, disait Violette à Rafaele, présentant Alexandre, Nathalie. Et voici Jean Karenberg.

Ils s'asseyaient sur les coussins dans l'atelier, Rafaele dans le fauteuil poussé contre le chevalet, et l'immobilité, ce fond noir de l'atelier où se détachait la collerette de plâtre, dentelle blanche, la pâleur des joues ombrées, ces cheveux qui se confondaient avec le fond, une goutte de sueur qui perlait sur le front, et Violette la suivait jusqu'aux sourcils, comme le détail d'un portrait qui tout à coup s'anime. Elle se levait pour échapper à la fascination, servir à boire.

— Vous étiez là-bas ? demandait Alexandre. Cette fois-ci, on n'ose pas trop y croire, mais les Républicains ont des chances.

Neige sur Teruel, la crête au-dessus de la ville est blanche, et c'est vers elle que marchent les troupes républicaines de Lister.

— Ils ont encerclé la ville, continue Alexandre, ce général Lister… Peut-être cette fois-ci Franco va craquer.

Violette lève la tête. Rafaele n'a pas bougé.

— C'est une guerre politique, dit Sam. Elle se décide à Paris, à Londres, à Moscou. Je ne veux pas dire… – Il se tourne vers Rafaele – Ceux qui se battent, bien sûr, il faut se battre, mais la clef est ailleurs.

— La clef, ce sont les Espagnols, dit Jean Karenberg. À Madrid, on crève de faim, tous les jours il y a des bombardements.

— Vous étiez à Madrid ? demande Rafaele.

— Bien sûr, dit Jean. Cet été, au Congrès des écrivains, nous avons…

Il hésite. Cette farce. Condamner André Gide pour son livre sur l'U.R.S.S. Interviewer Malraux. Écouter un Soviétique expliquer que tous les adversaires de Staline sont des hitlériens, pendant qu'on roule en Rolls-Royce vers l'hôtel Florida. Hemingway est sur le seuil, il monte la façade criblée d'éclats. « Ils ont remis ça », crie-t-il.

— Les écrivains, commence Rafaele, qu'est-ce qu'ils peuvent ?

Il s'appuie sur les accoudoirs du fauteuil. Violette s'élance :

— Vous voulez ?

Il se laisse aller en arrière.

— Le pire, continue-t-il, ce n'est pas les camarades qu'on voit brûler dans les herbes.

Le silence. Violette s'est figée. Il lui semble qu'elle entend battre le cœur de Rafaele, qu'une explosion va se produire, l'émotion est trop forte.

— Mon frère, reprend Rafaele, mon frère Francesco, il a été fusillé à Rome par les fascistes. S'il avait été en Espagne, é cosi, on l'aurait fusillé aussi, mais pas les fascistes, les vôtres.

Tout le corps de Rafaele bouge pour désigner Jean Karenberg.

— Bon, dit Sam.

Il tend son verre à Violette, appuie sur le goulot de la bouteille pour qu'elle verse davantage.

— Bon, répète-t-il, on y est.

Le sang comme une boue que l'on s'envoie en plein visage. Chacun le sien. Staline qui fait tuer à Barcelone.

— Je les ai vus, crie Rafaele. Ils n'ont pas jugé. Ils ont assassiné.

Si je n'avais pas été dans les Brigades mais dans les régiments trotskistes ou anarchistes, au mur, au mur, comme mon frère à Rome.

— La guerre, dit Karenberg, la guerre, il y a toujours des espions, des complots. L'histoire, il faut l'accepter.

Double voix. Celle que les autres entendent, et celle, basse, chuchotante, qui répète : *Qui peut croire qu'Andrés Nin, trotskiste assassiné à Barcelone, est un agent de Franco ? Qui peut croire que le maréchal Toukhatchevsky, créateur de l'Armée rouge, exécuté à Moscou, est un agent de Hitler ? Qui peut croire que Zinoviev, l'ancien camarade Lénine ? Que Trotski ? Que…* Voix du père, affaiblie par la maladie, le désespoir, et d'autant plus forte :

— Jean, disait Frédéric Karenberg, Boris Pilniak, l'un des plus grands écrivains russes, je te jure, ça ne peut pas être un contre-révolutionnaire, je te jure. Et Reiss, Reiss !

Ignace Reiss, ancien des services secrets soviétiques, qui se cachait en Suisse. Il avait commencé à parler. On retrouvait son corps, – guet-apens – une poignée de cheveux gris dans la main.

— Toujours la même chose, criait Jean Karenberg, les mêmes histoires, mais les armes, vos armes. – Il s'était levé, marchait au milieu de l'atelier. – En Espagne, les armes, d'où viennent-elles ? D'U.R.S.S., pas d'ici. Ici, on assassine les prolétaires.

Le sang. Celui d'Espaltero Rossi, ce cortège sur l'esplanade Magnan.

— Tu étais là, dit Jean, en interpellant Alexandre Revelli. Ils l'ont tué Rossi, pas à Moscou, à Barcelone, mais à Cannes. Et qui l'a tué, nous ? C'est un communiste qu'on a tué !

Assassinés aussi, sur une route de Normandie, les frères Rosselli, exilés italiens que la Cagoule avait traqués.

— Vos Rosselli, dit Jean, vous êtes italien, c'est nous qui les avons assassinés ?

Complots de la Cagoule. Explosions à Paris. Cette femme, Laetitia Toureaux, qui tout à coup, – dans le métro, s'effondrait, un poignard enfoncé jusqu'à la garde dans la gorge.

— Ici même, la Cagoule a assassiné Luigi Revelli. On le sait, la police le sait.

Jean Karenberg s'asseyait de nouveau.

— Il n'y a que deux camps, disait-il d'une voix basse tout à coup. Il faut choisir l'un ou l'autre.

La voix chuchotante en lui toujours, celle de Frédéric Karenberg : *Si l'on cède, une fois, une seule fois, si on maquille la vérité, tout pourrit, Jean, tout, c'est la gangrène. Si l'on accepte, cela veut dire que tout se vaut. Alors, à quoi bon, à quoi bon.*

— Il n'y a pas d'autre choix possible, répète Jean plus fort. Violette est assise en face de Rafaele.

Elle suit les gouttes de sueur qui, des sourcils, glissent au coin des yeux. Elle dit :

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.

38

« *... Le poignard qui a servi à tuer Luigi REVELLI est du même type que celui qu'ont employé le ou les tueurs de la Cagoule dans*

l'assassinat des frères ROSSELLI ou bien dans le meurtre de Laeticia TOUREAUX.

Le médecin légiste de Nice après comparaison avec les clichés que la Direction de la Police criminelle de la Sûreté nationale nous a fait parvenir est formel.

L'examen des blessures mortelles de Luigi REVELLI montre qu'elles ont été occasionnées par une lame de 20 à 25 cm de longueur, effilée et soigneusement aiguisée, une baïonnette qui aurait été raccourcie et pourvue d'un manche.

Les coups portés à Luigi REVELLI ont été si violents que ce manche a laissé un hématome autour de la blessure. Il s'agirait d'un manche de bois taillé irrégulièrement.

*L'emploi de cette arme très particulière confirme que Luigi REVELLI, ainsi que nous le suggérions dès nos premiers rapports, n'a pas été victime d'un règlement de comptes à l'intérieur du milieu délinquant, mais bien d'une vengeance politique. **

Il ne nous semble plus faire de doute que son assassinat a été décidé à Paris. Le ou les tueurs sont d'ailleurs probablement venus de la capitale et ont été assistés par des complices locaux.

Dans mon rapport précédent j'indiquais que nous avions établi que l'un des chefs de la Cagoule avait séjourné à Nice quelques jours avant le meurtre. Il a rencontré maître Charles MERANI et Joseph DARNAND, entrepreneur de transports (nos rapports A 127, A 128). Nous avons retrouvé sa trace à Monte-Carlo, et les services de renseignements de l'Armée (SR), avec qui nous essayons de collaborer, paraissent avoir la preuve qu'il a pris contact avec le Dottore Maurizio LIVIO à Monte-Carlo et à San Remo, le jour du Grand Prix automobile.

Le Dottore Maurizio LIVIO est plus précisément chargé, auprès du Contre-Espionnage italien, des relations avec les milieux français. Il est bien connu des services de police niçois.

Luigi REVELLI avait à plusieurs reprises donné des informations sur les rencontres entre Charles MERANI, Joseph DARNAND et le Dottore Maurizio LIVIO.

Sur la base de ses déclarations nous avions pu arriver à la conviction que la société secrète niçoise – regroupant des éléments antirépublicains – les « Chevaliers du Glaive » avait à sa tête maître Charles MERANI et Joseph DARNAND.

Que, dès la constitution sur le plan national de l'organisation dite Comité social d'action révolutionnaire (C.S.A.R.), elle en avait

constitué la cellule locale sans doute à l'initiative de DARNAND, qui, sous couvert de ses activités de transporteur, s'est rendu plusieurs fois à Paris.

Que les membres de la société des « Chevaliers du Glaive » avaient adopté un cérémonial proche de celui de la franc-maçonnerie (cagoule, prestation de serment, obligation du secret), et que l'appellation de Cagoule donnée au C.S.A.R. vient peut-être de la société secrète niçoise.

Luigi REVELLI avait aussi révélé le rôle tenu par la cellule de Nice dans l'approvisionnement en armes de la Cagoule.

Nous avons pu saisir un chargement de revolvers et de fusils d'origine italienne, débarqués dans la propriété du Dr Jules RITZEN, fils d'un député des Alpes-Maritimes, et personnalité fort connue à Antibes. Ces armes sont identiques à celles que nos services ont découvertes à Paris.

Mais des indiscrétions ont été commises.

Il n'est pas de notre compétence de les établir. Elles ont été dommageables à l'enquête.

Nous n'avons pu procéder à aucune arrestation. DARNAND, MERANI et RITZEN se sont tenus à l'écart du débarquement d'armes que nous avons intercepté.

Mais, plus grave, notre informateur Luigi REVELLI a été démasqué et assassiné. Enfin, l'un des intermédiaires entre la Cagoule et les Services secrets italiens, plus spécialement chargé de préparer les expéditions d'armes, a lui-même été assassiné à San Remo. Il avait aussi pris contact avec nos services.

Dans la préparation de ces deux meurtres, les soupçons qui pèsent sur Joseph DARNAND sont graves. À Nice, il est l'un des seuls « cagoulards » capable d'avoir aidé le ou les tueurs venus de Paris. Mais nous ne disposons d'aucune preuve.

Nous avons placé sous surveillance prolongée maître Charles MERANI et le Dr Jules RITZEN à la suite de l'enquête ouverte sur le trafic et la détention d'armes de guerre. Aucune charge précise n'a pu être retenue.

Par leurs liens familiaux, ces deux personnalités jouent un rôle important dans la vie niçoise et leur inculpation soulèverait de nombreux remous. Maître Charles MERANI, avocat au barreau de Nice, est le fils du député Joseph MERANI aujourd'hui décédé, et le beau-fils de M. Carlo REVELLI, l'une des plus importantes fortunes niçoises.

Le Dr Jules RITZEN est un des chirurgiens les plus réputés de la Côte d'Azur. Il est, nous le soulignons à nouveau, le fils du député des Alpes-Maritimes RITZEN (ancien chef de la police niçoise). Son frère, le commandant Pierre RITZEN, est affecté depuis quelques semaines à la garnison de Nice.

À ce propos, il est nécessaire de rappeler la brillante carrière militaire de Joseph DARNAND. Il a de ce fait conservé des amitiés dans les milieux militaires. Des officiers de la garnison de Nice seraient membres de la Cagoule. D'autres, d'un réseau secret ayant pour but de défendre l'armée contre la menace d'un putsch communiste.

Ces différents éléments confirment ce que nous pressentions dès nos premiers rapports : Nice et sa région sont une plaque tournante dans l'organisation de la Cagoule.

La proximité de l'Italie permet, par voie de terre ou de mer, le passage d'armes, la fuite d'éléments compromis, ou les contrats avec les services italiens.

L'un de nos informateurs nous a ainsi indiqué que l'assassinat des frères ROSSELLI aurait été négocié à San Remo entre la Cagoule – représentée par DARNAND – et les Services secrets italiens (Dottore Maurizio LIVIO) en échange de fourniture d'armes.

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce dernier renseignement, la proximité de l'Italie fasciste, dont le régime sert de modèle à bien des agitateurs français, obligerait à une surveillance étroite de la frontière, et plus généralement de toute la région de la Côte d'Azur qui, du fait de sa vocation touristique, est un lieu cosmopolite où peuvent être ménagés des rendez-vous discrets.

Il nous est impossible avec nos moyens actuels d'assurer cette surveillance.

Nous avons pu, cependant, relever la présence, ces jours derniers, du colonel de BEUIL, ancien attaché militaire à Rome, dont le nom a été à plusieurs reprises cité dans l'enquête menée par mes collègues parisiens.

À titre privé, le colonel BERTAUD a séjourné à Antibes où il a été l'hôte du député RITZEN, père du commandant Pierre RITZEN et du Dr Jules RITZEN. Le colonel BERTAUD était l'adjoint du colonel

DE BEUIL à Rome. Il a servi, durant le conflit mondial, sous les ordres de Monsieur le Député RITZEN, alors commandant.

J'insiste à nouveau sur l'urgence qu'il y aurait à détacher à Nice deux inspecteurs ayant suivi à Paris l'enquête sur la Cagoule.

La coopération avec le Service de renseignements de l'Armée (S.R. et 2e Bureau) devrait, par ailleurs, être plus étroite.

Je sollicite de la Direction de la Police criminelle, de la Sûreté nationale et du ministère de l'intérieur une intervention dans ce sens auprès du ministère de la Guerre.

Dans mes rapports du 14 novembre et du 8 décembre 1937, je faisais état d'une information indiquant que Joseph DARNAND avait été contacté par le Service de renseignements de l'Armée, je notais que les activités de DARNAND ne semblaient pas devoir le désigner pour une mission de renseignement, je…

… COMMISSAIRE PRINCIPAL LORILLOT.

39

Ils marchaient le long du sentier du bord de mer taillé dans les rochers blancs crevés et lavés par les vagues, ligne sinueuse et étroite que la pinède et l'écume frangeaient. Parfois la mousse, les algues verdâtres, glissantes, et l'on voyait des crabes roux minuscules disparaître dans cette toison emmêlée, coupaient le sentier. Pierre Ritzen tendait la main à son père qui refusait, montrait sa canne, s'assurait un appui, et, faisant un grand pas, franchissait la zone humide, se retournant vers le colonel Bertaud qui continuait de parler, indifférent au paysage. Les récifs, à quelques dizaines de mètres du rivage, formaient une barrière brune auréolée d'écume, et l'on commençait d'apercevoir les îles maintenant que le sentier atteignait l'extrémité du cap d'Antibes. Le vent chargé d'embruns frappait de face, déferlant sur la voix de Bertaud.

Ritzen s'était arrêté près de son fils. Il montrait à Bertaud un grillage qui partageait la pinède et descendait jusqu'aux rochers.

— Notre propriété s'arrête là, disait Ritzen. Au delà…

Il levait la canne. Au-dessus des pins parasols, on distinguait une corniche, l'angle d'un toit, le crépi rose d'une haute façade.

— Le parc du Grand Hôtel des Iles, ajoutait Ritzen.

Il se dirigeait vers les arbres, choisissait de rentrer à l'abri du vent par le sentier qui, couvert d'aiguilles de pin, rejoignait directement la maison. Dès qu'on quittait le bord de mer pour la pinède, on entrait dans le silence, à peine effleuré, à la cime des arbres, par une ride de surface.

— Il faut que je vous raconte, continuait Ritzen. Une histoire à l'image de la France d'aujourd'hui. Les propriétaires de l'hôtel sont un juif autrichien, qui a passé toute la guerre en Suisse…

Ritzen s'était arrêté, le dos appuyé à un pin, dessinant du bout de sa canne de longs sillons dans l'épaisse couche d'aiguilles, les effaçant du bout du pied, se remettant à marcher.

— L'autre, c'est un Piémontais, français, bien sûr. Je l'ai connu anarchiste, plus ou moins honnête, mais je n'ai jamais pu le prendre sur le fait. Une fortune, aujourd'hui. Son fils est architecte, il a épousé la fille du juif. La France, mon cher Bertaud, la France.

Ritzen s'arrêta de nouveau.

— J'oubliais. La première femme d'Hollenstein, une Russe, une baronne balte. En 18, nous l'avions placée en résidence surveillée. Elle s'intéressait à nos officiers. Elle s'est pendue – il hoche la tête. Voilà, ce sont mes voisins.

Montrant de nouveau, avec sa canne, les arbres au-dessus du grillage, il ajoute après un silence :

— Eux ou d'autres, n'est-ce pas ? Je pense…

Ces régiments que la terre dévorait, qui devenaient des formes gluantes et enflées, puantes, et que fouissaient les rats. Tranchées fosses communes.

— Vous vous rappelez, Bertaud, cette classe 17 ?

Bertaud s'immobilisait. Il voyait les gamins de vingt ans qu'on poussait vers les premières lignes et qui regardaient – ces yeux qu'ont les enfants quand on les oblige à entrer dans une pièce obscure, le soir, et qu'on les laisse seuls – les arbres brûlés, cisaillés à hauteur d'homme par les éclats d'obus.

— Vous m'aviez dit, Bertaud, reprenait Ritzen, vous vous souvenez ? « Chair trop tendre, du beurre, ça fond. » Je n'ai jamais oublié.

— Ils ont eu quatre-vingts pour cent de pertes, dit Bertaud.

Il fait quelques pas.

— Ce sont eux qui nous manquent, ajoute-t-il.

Ils ont débouché sur le terre-plein devant la maison. Jacques et Eliane, les enfants de Pierre Ritzen, courent vers eux, entourent leur

grand-père. Jacques s'empare de la canne, l'épaule comme un fusil, puis se précipite vers la maison, où apparaît, mince, les cheveux courts frisés, Lucie, sa mère.

— Dans vingt ans, dit Ritzen.

Et, d'un mouvement du menton, il désigne son petit-fils :

— Que sommes-nous en mesure de leur garantir ? Si cela continue…

Ils s'asseyent autour d'une table de pierre, cercle massif, ancienne meule de moulin à huile au grain fin, aux angles vifs.

— Ce port, dit Bertaud, vous ne me l'avez pas montré ?

Ritzen hausse les épaules. Pierre se penche en avant.

— Mon colonel, dit-il, mon frère a, en fait, été manœuvré, il n'a averti ni mon père, ni moi, bien sûr.

— Bertaud… – Ritzen a interrompu son fils. – J'ai quelques principes et vous les connaissez. C'est vous qui, un jour… – Il tend le doigt vers le colonel. – À Nice, vous m'avez fait l'apologie du régime italien, du fascisme, de votre colonel de Beuil. C'est vous, ce n'est pas moi. Moi, comme officier français, jamais, jamais je n'accepterai que des armes étrangères… et, je vais vous dire…

Ritzen se lève, fait quelques pas autour de la table.

— Quand j'ai su que Jules, dans notre propriété, dans notre port…

Scène brève. Ritzen est entré, dans la clinique de son fils. « Je voudrais voir le Dr Ritzen », demande-t-il à la réception. « Il opère, Monsieur. » Ritzen s'assied. Heures ou minutes. Le temps est un bloc. Jules Ritzen apparaît au bout du couloir, le bonnet à la main, le masque de chirurgien sur le cou. Son père s'avance et, sans un mot, le frappe du revers de la main au visage.

Ritzen s'est assis de nouveau près du colonel Bertaud.

— De Beuil est devenu fou, dit Bertaud, et il n'est pas le seul. Ces cagoulards…

Le général Duseigneur, Deloncle, un ingénieur de la Marine. Des armes italiennes stockées. Des cellules dans les principales villes. L'assassinat.

— Ils ont des tueurs, explique Bertaud. Savez-vous qu'ils ont volé des souches de bacilles tétaniques et botuliques à l'institut Pasteur avec l'intention de liquider tel ou tel de leurs adversaires ? Et pourquoi pas des épidémies ?

Le colonel Bertaud s'arrête, hausse les épaules. Il reprend :

— Fous, prêts à tout pour s'emparer du pouvoir. Et pour quoi faire ? Quand on connaît Deloncle et de Beuil, on tremble. Enfin, Ritzen, vous le savez mieux que moi, la police, dans un pays moderne, sait tout de tout. Ils allaient à l'échec. J'ai dit – Bertaud hésite, regarde Pierre Ritzen – j'ai dit à Franchet d'Esperey – il soupire – parce qu'il couvrait ça, Ritzen, lui, notre maréchal, je lui ai dit, si vous continuez à voir ces gens-là, qui veulent la guerre civile, votre nom va sombrer dans une aventure à la sud-américaine, et nous ouvrons le pays aux Boches.

— C'est l'évidence, dit Ritzen.

Il porte la main à sa cuisse que la douleur taraude. Il se lève en s'appuyant à la table :

— Et Pétain ? demande-t-il.

— Vieux, dit Bertaud, mais prudent. Il n'a pas marché avec la Cagoule, mais il était au courant. Maintenant que le complot est démasqué, il est vierge.

Jacques est de nouveau près d'eux, brandissant la canne comme une épée.

— Je te tue, crie-t-il en menaçant Ritzen.

Puis il s'élance vers les pins en entraînant sa sœur.

— Ce qui m'inquiète, dit Bertaud alors que Ritzen suit des yeux ses petits-enfants, et Pierre, à Nice, en est le témoin, il peut vous en parler, et c'est une garnison frontière qui, s'il y a guerre… – un silence – ce qui m'inquiète, répète Bertaud, c'est le moral des troupes. Le Front populaire a achevé la besogne des communistes. Vous savez ce que j'ai vu, Ritzen ? Aux manœuvres de Provence, l'année dernière, des réservistes qui saluaient le poing fermé – Bertaud lève le poing. Ils chantaient *l'internationale*. Et vous n'arriviez pas à les faire taire. Voilà l'armée. Et notre réseau anticommuniste, qu'est-ce qu'il peut ? J'ai créé des noyaux d'officiers sûrs là où j'ai pu, j'ai agi en accord avec Pétain et Franchet d'Esperey, mais la Cagoule nous a pris de vitesse, avec ce complot, ces armes italiennes, ces assassinats, tout cela que la police sait parfaitement.

— À Nice, dit Ritzen, qui ne les connaît pas ? Il y a Merani, le fils du député, il y a Darnand.

— Un bon sous-officier, dit Pierre, courageux.

— Borné, dit Bertaud.

— Il y a eu ces assassinats.

Ritzen pose la main sur l'épaule de Bertaud :

— Ce que je ne leur pardonne pas, continue-t-il, ce sont leurs contacts avec l'étranger. Même s'il ne s'agit que de l'Italie. Il y avait déjà les communistes avec Moscou, si maintenant nos officiers, aussi. Dites-moi, Bertaud, franchement, est-ce qu'il y a encore des patriotes ? Ou bien est-ce que la patrie ce n'est plus à la mode ?

Ce champ qui ondule au pied de l'ossuaire, et chaque croix, quand le soleil oblige à cligner des yeux, ressemble à un oiseau posé, blanc, et ils sont des milliers, immobiles.

— Je suis allé à Verdun, l'année dernière, continue Ritzen, avec une délégation d'anciens combattants. Je vous assure, ce cimetière, c'est insupportable.

— Ce que je crains, commence Pierre Ritzen, c'est le refus du sacrifice chez nos soldats. Le jour de l'incorporation, quand on lance aux appelés la vareuse, le béret, le treillis, les brodequins, ils ont un frisson de dégoût. L'uniforme de la mort.

— Il y a eu tant de morts, reprend Pierre, qu'ils ne veulent plus mourir.

— Ce n'est qu'une question de discipline ou de propagande, dit Bertaud. Comme vous voulez. En Allemagne ou en Russie, croyez-moi, on saura leur imposer le sacrifice.

Ces corps musclés, statues d'orgueil dressées face à face et dominant les pavillons du Reich et de l'U.R.S.S. à l'Exposition internationale de Paris.

— Et nous ? continue Bertaud. Les ouvriers de l'Exposition étaient en grève, nous l'avons inaugurée dans les gravats, voilà notre fierté nationale.

— La politique, mon cher Bertaud, la politique. Quand un pays catholique accepte un chef de gouvernement juif, est-ce que ce n'est pas un signe ?

— Ce n'est plus Blum, dit Pierre.

Il a un geste de lassitude. Lucie s'est approchée de lui.

— Vous restez dîner, colonel ? demande-t-elle à Bertaud.

Bertaud s'incline, sourit distraitement à Lucie.

— Nos hommes politiques, dit-il, leur aveuglement. Et nos grands militaires, si vieux, si routiniers.

Il se tait tout à coup. Ce voyage avec Pétain sur la frontière, les fortifications de la ligne Maginot où les hommes s'enterrent. Les généraux satisfaits, personne qui ne dit ce que Bertaud tente de faire comprendre à Pétain : « Puisque la ligne Maginot est imprenable, les Allemands passeront ailleurs. »

— Ils seront faits comme des rats, dit-il à Ritzen. Des rats. Parce que les gens ont peur de se battre, on les enferme déjà dans un cercueil de béton. Et ils sont heureux. Ils couchent au sec. Les avions ? Les tanks ? Ils ignorent.

Bertaud frappe du poing sur la pierre.

— Ritzen, ils ne veulent pas savoir. Et ceux qui savent ne sont plus des militaires, mais des politiques.

Chez un haut fonctionnaire, Bertaud a rencontré le colonel de Gaulle, morgue, nonchalance hautaine.

— Toujours connétable, raconte Bertaud. Il avait de bonnes idées. Mais qu'a-t-il dit ? Il veut lier partie avec un homme politique d'envergure, devenir son conseiller militaire et, par ce biais, imposer ses conceptions modernes, voilà ! Et cet homme politique, vous le connaissez.

— Paul Reynaud ? dit Ritzen.

Bertaud fait un signe de tête. Ils se taisent. Jacques s'est approché silencieusement, il appuie son front contre le bras de son grand-père qui lui caresse les cheveux.

— Pourtant, commence Ritzen, je ne peux pas croire qu'un pays comme le nôtre puisse abdiquer.

Des projecteurs s'allument dans la pinède. Quand le vent souffle, on entend une trompette, des accords de piano et le crépitement d'une batterie.

— Le Grand Hôtel des Iles, dit Ritzen, ils nous régalent.

Il montre les arbres devenus roses et verts comme ceux d'un décor.

— Si nous rentrions ? propose-t-il.

Jacques tend la canne à son grand-père qui marche lentement.

— Je me demande, dit Ritzen, prenant Bertaud par le bras, si ce pays est toujours le nôtre.

40

Jean est seul.

Ils ont emporté Frédéric Karenberg. Leurs pas sur le gravier blanc de l'allée, leurs mains qui pendent le long du corps, blanches sur l'uniforme noir. Au bout, la voiture, ce trou, à hauteur d'épaules. Ils enfournent, referment.

— Jean, Jean.

Alexandre Revelli s'est approché. Jean Karenberg secoue la tête.

— Ma mère, dit-il.

Des murmures, la voix de Nathalie. « Venez, Peggy, il ne faut pas rester ici. Mon père est à l'Hôtel des Iles, avec Katia, venez, vous vous reposerez. »

Le flamboyant contre le noir, ce soleil sur la carrosserie. Ils mettent leurs casquettes. L'un d'eux, là-bas, entre les deux premiers bustes de César, s'incline. Ils vont laisser le portail ouvert.

— Partez, dit Jean à Alexandre, partez.

Alexandre serre l'avant-bras de Jean, puis il se détourne. Peggy Karenberg s'est appuyée contre Nathalie, elle se laisse peu à peu entraîner. Elles traversent cet espace – la bibliothèque, les livres de Frédéric, le cahier à couverture cartonnée sur le bureau. Nathalie l'arrache, résolue.

Si Peggy l'osait, elle tendrait les bras, elle battrait l'air pour saisir ce qui vit encore, odeur, stylo dont le capuchon n'a pas été replacé. Elle devient lourde, elle appelle. Jean va vers elle, ils se rencontrent, se solidifient l'un contre l'autre, debout dans l'embrasure de la porte-fenêtre, entre le soleil hurlant sur la terrasse et la pénombre recroquevillée de la bibliothèque.

— Il faut, maman, dit Jean.

Elle murmure :

— Je veux rester.

— Pour moi, je préfère, dit Jean.

Elle s'écarte alors, elle descend l'escalier entre Nathalie et Alexandre. Ils fermeront le portail derrière eux, ils laisseront, entre les statues immuables, sur le gravier blanc, quelques traces de pas.

Ils avaient des souliers d'ouvriers ceux qui l'avaient emporté, cuir fendillé, semelles épaisses. Ils avançaient si lentement vers la voiture, vers ce trou.

Jean Karenberg, portes fermées, se mit à crier. Cela vient du ventre, chant aigu qui ploie. Il va, Jean, d'un livre à l'autre, il feuillette comme si le père s'était émietté, et si chacun des objets, le stylo, la boîte de cigares, ces livres, retenait encore une partie de lui. Et, chaque fois que Jean tend la main, le cri s'élève. Il n'est pas là. Il ne touchera plus. Il ne lira plus. Il ne reste que cela. Le cri ploie, monte, il donne vie à la mort.

Ils avançaient si lentement vers la voiture, dans l'allée, comme si le cercueil avait été lourd.

Si maigre, pourtant, Frédéric Karenberg, sa nuque, ses tempes si creuses, et les joues et les yeux.

Le médecin soulevait la couverture pour les dernières piqûres, et Jean voyait, là, au-dessous de la hanche, ce qu'on appelle la cuisse, et il aurait fallu un autre mot pour dire cette chair évidée, et la voix elle-même qui s'effilait :

— Papa, ne parle plus, disait Jean.

Mais Frédéric Karenberg se redressait en s'appuyant sur les coudes, et, à la base du cou, ces deux nouveaux creux que Jean apercevait.

— Finalement, disait Frédéric. – Il se laissait aller contre l'oreiller, les yeux fermés, s'enfonçant peu à peu, la tête retombant – Ma joie, c'est toi, ta mère.

Jean passait un bras sous son dos pour l'aider à s'allonger, à se tourner. Si léger, le père, ramenant ses jambes, ses coudes vers sa poitrine, les poings sur la bouche comme pour se rassembler, retenir, pareil aux enfants qui s'endorment, apeurés.

— Le reste, Jean, le reste…

Il secouait la tête. Jean le tenait encore contre lui, enfant qui chuchotait : « Le reste, le reste… »

— Ne parle pas, répétait Jean.

Le reste, du reste on meurt.

Quand Frédéric Karenberg s'endormait, Jean s'installait dans la bibliothèque, laissant la porte ouverte. Sa mère venait le rejoindre, le col de la robe de chambre relevé, les yeux rougis. Elle s'asseyait, en face de son fils, ne répondant même pas s'il disait : « Je t'en prie, je suis là, tu peux te coucher. »

Peggy avait le même mouvement de tête que Frédéric.

— Il est vieux, disait-elle, mais ce n'est pas la maladie, Jean, pas celle qu'on croit, tu le sais bien, toi.

Jean la prenait sous les aisselles, il la forçait à se lever : « Allons, maman, allons. » Il l'obligeait à se taire, il la reconduisait à sa chambre, la bordait.

— Tu le sais bien, répétait-elle.

Et, parce qu'il voulait ne pas l'entendre, ne pas savoir, Jean était parfois brutal :

— À soixante-quinze ans on meurt, maman, on meurt. On a de la chance d'être arrivé là, sans trop de mal, tu comprends ? De la chance.

Il tirait la porte, mettant autant de rage à la retenir que s'il l'avait claquée. Il rentrait dans la chambre de son père. Veilleuse, odeur de camphre et d'eau oxygénée, l'infirmière qui somnolait, et Frédéric Karenberg qui tendait la main vers Jean, qui souriait quand son fils la saisissait, qui toussait pour pouvoir parler.

— Je pense, disait-il, à tout ce que nous croyions, imaginions.

L'infirmière s'approchait.

— Ne le faites pas parler, chuchotait-elle. Vous le fatiguez.

Cette pression des doigts qu'exerçait Frédéric pour retenir Jean.

Mais Jean se dégageait, un doigt après l'autre.

— Il faut que tu dormes, disait-il.

Lâcheté, folie.

Il ne restait maintenant que ces cendres friables, les derniers livres lus, *l'Espoir,* et sur une des pages de garde, sous le nom de Malraux, une citation notée par Frédéric Karenberg au crayon : *Trotski est une grande force morale dans le monde, mais Staline a rendu sa dignité à l'espèce humaine… Tout comme l'Inquisition, les procès de Moscou n'amoindrissent nullement la dignité fondamentale du communisme.* Puis ces mots : *Discours prononcé à New York par Malraux. Jean applaudirait. Je m'insurge. Je m'insurge. On ne peut bâtir le juste sur le faux. Et nous ne voyons peut-être que la cime de l'iceberg. Que savons-nous des profondeurs de la Russie de Staline ? Combien de morts humbles si l'on sacrifie les idoles ? Peut-être des millions.*

Jean replaçait le livre sur la table basse près du fauteuil, et le cri s'élevait, il l'écoutait sans pouvoir le contrôler, il emplissait sa bouche, se modulait seul, instinctif comme un spasme. Il laissait une grande fatigue, qui courbait Jean, appuyait sa tête sur le bureau.

Jean restait ainsi le temps de reprendre conscience. Il essuyait ses yeux du revers de la main, ouvrait un tiroir, prenait les cahiers que son père lui avait souvent montrés. Frédéric, à chaque fois, plaçant sa main sur la couverture de l'un d'eux.

— Ce que je pense est là, disait-il à Jean. Ce que je pense ? Ce que j'ai cru vrai.

Jean ne lisait pas, il se contentait de feuilleter ces pages, et le cri recommençait à surgir, révolte, regrets, haine de soi. N'avoir pas su dire avant, avoir perdu ce temps à parler à d'autres, à écrire pour d'autres, alors que… Et les mots entrevus faisaient éclater le cri, la certitude que le père valait mieux que tous, que lui, le fils, n'en était

qu'une réplique ratée, indigne. Le remords de toutes les violences échappées, quand ils se heurtaient, et c'était devenu si fréquent, avec la disparition d'Andrès Nin à Barcelone, l'assassinat de Reiss, les procès à Moscou, le corps du secrétaire de Trotski qu'on retrouvait mutilé dans la Seine, ces crimes, et la Constitution en carton-pâte, la plus démocratique du monde, disait Staline, que l'U.R.S.S. proclamait. « Au moment, Jean, disait Frédéric Karenberg, au moment où ils se donnent le droit d'exécuter les enfants de treize ans. »

Le reste, du reste on meurt.

Jean ouvrit le dernier cahier. *Si difficile de s'arracher à ce que l'on croit*. Il tourna les pages. Prit un des premiers cahiers, hésita, commença une phrase : *Je me souviens d'Héléna dans le parc de Semitchaski, elle était alors ma toute petite sœur…*

Cette détresse qu'il ressent. S'il pouvait entendre la voix. Dire : « Parle encore, parle. » Le désir de s'emparer du corps de son père, d'enfouir en soi toute cette vie dont on vient. Porter, comme une femme porte un enfant, le père mort, entier, corps et âme.

Âme.

Le mot vibre comme le bronze heurté. Communier avec le père corps et âme. Ces mots d'église.

Jean pose sa tête sur le cahier ouvert, ses bras sont écartés, appuyés sur le bureau.

Qui donc l'avait conduit, peut-être sa tante Héléna, dans une église ? Était-ce cette église russe perdue au milieu des jardins niçois ? La coupole dorée se dressait, inattendue, au-dessus des toits de tuiles rouges. Les voix profondes, l'odeur de l'encens, ce cercle élevé devant l'autel, hostie qui masque le visage du prêtre, chair qu'il dévore. Communion.

Cet autre souvenir, le banquet de la Victoire au Palais des Fêtes, et les verres qu'on tendait vers la tribune, le chant rituel : *C'est la lutte finale…*

Si l'homme meurt, quelle lutte sera finale ? Quelle lutte vaut qu'on le tue ?

Père, je voulais que tu sois là. Que tu parles. Tes paroles deviendraient mon sang.

Jean Karenberg est seul.

41

Cette femme dans la foule.

Dante approcha sa main du corps de Denise, il reconnut la soie bleue de la chemise de nuit, il frôla la hanche, posant sa main sur le ventre, légèrement, d'abord, puis l'appuyant. Denise se mit sur le côté, mais comme il laissait sa main, là, dans le creux de la taille, elle se leva, et la main de Dante retomba sur le drap tiède.

Cette femme, dans la foule, devant le casino de la Jetée-Promenade. Les lampadaires venaient de s'éteindre et le brasier, dans la nuit, illuminait la baie. Dante était appuyé à la barrière, Roland contre lui, et, à chaque poussée de flammes, Dante sentait un mouvement de recul de son fils.

— Ils brûlent le roi, répétait Roland.

Puis il s'agrippait de nouveau à la barrière, guettant les explosions sourdes, brèves, qui provoquaient un regain du feu.

Cette femme, sa main, d'abord, proche, sur la barrière, et dans une flamme plus vive, son visage, que la nuit de nouveau efface, qu'une détonation forte, coup de cymbale qui fait hurler la foule, recrée. Une boule rouge se visse dans l'air au-dessus du foyer.

— La couronne, dit Dante, la couronne.

La femme sourit.

Bref impact blanc dans l'étendue bleue, la couronne retombe, et pour quelques secondes, avant que les lampadaires se rallument, la nuit est pleine, avec seulement, au-dessus de la ville, cette brume laiteuse, le reflet des arcs bariolés tendus de platane en platane, tout au long de l'avenue de la Victoire, jusqu'à cette vasque de lumière violente, rouge et jaune, qu'est devenue la place Masséna. On la devine à une ellipse floue qui découpe le plafond bas des nuages. La nuit, quelques secondes, la rumeur de la foule, les bousculades, Roland qui s'accroche à la veste de son père, et contre Dante le corps de cette femme, qu'un remous a placée là, ses seins qu'il sent, sa bouche à hauteur de sa bouche, ce frôlement du corps qui se déplace latéralement au sien, qu'un glissement emporte, et il a la tentation de la retenir ou de la suivre, cette femme dont le visage se tourne vers lui alors que les lampadaires se rallument, et elle envoie dans sa direction une poignée de confettis, une autre, et il n'a rien pour lui répondre que cette gêne, cette expression crispée qu'il a dû prendre, cette femme…

— Fini Carnaval, dit Roland, fini. Ils ont brûlé le roi.

Il se pend au bras de son père, il dit qu'il a sommeil. Dante le soulève, le porte, Roland pose la tête contre l'épaule de son père, laisse aller son front contre le cou, murmure :

— Ils ont brûlé le roi, fini, fini.

Il s'endort, lourd. Dante, dans la foule qui s'agglutine devant l'entrée du casino de la Jetée-Promenade, qui forme la haie pour voir les couples du Veglione, kimonos de soie jaune et verte, capes aux mêmes couleurs jetées sur les épaules nues des femmes en robe du soir, Dante, immobilisé, dénoue les doigts de Roland, le passe du côté gauche au côté droit, et, dans ce mouvement, il reconnaît cette femme, au milieu d'un groupe. Elle est tête nue, le foulard qu'elle porte autour du cou a sans doute glissé de ses cheveux. Elle tient contre elle un sac de confettis, elle rit, des lèvres et des yeux, et parce quelle ouvre la bouche, quelqu'un, près d'elle, envoie avec violence une poignée de confettis vers son visage, elle répond, elle aperçoit Dante et, de loin, elle répète le geste comme un adieu. Dante s'éloigne. À chaque pas le front de son fils va et vient, frôlant le cou de Dante, le caressant.

— Tu es lourd, dit Dante.

Il s'arrête un instant, s'appuie à la barrière, face à la mer. La musique qui semble onduler avec les vagues, ces couples qu'il aperçoit dans les salles du casino de la Jetée, loups de velours noirs, masques grimaçants, le jaune et le vert des déguisements, cette danse qui commence.

Deux ou trois ans avant que naisse Roland, ils avaient, une nuit, après le dernier corso, alors qu'achevait de brûler sur la grève le char de Sa Majesté Carnaval, dansé, eux aussi, sur la piste du casino, visage dissimulé, kimonos aux couleurs du Veglione, orange et noir, cette année-là, Dante s'en souvient. Ils habitaient encore rue de la République, et ils étaient rentrés à pied, Denise, lasse, s'appuyant à Dante, gardant le loup sur ses yeux, et, dans la chambre, elle avait encore esquissé un pas de danse, puis elle était venue vers lui, masquée :

— Tu ne me connais pas, disait-elle. Je suis une autre que tu aurais rencontrée cette nuit au Veglione, et tu m'as conduite ici.

Denise le forçait à éteindre :

— Tu ne me connais pas, répétait-elle.

Dante se souvient de ce malaise qu'il éprouvait dans son désir, de cette inquiétude à découvrir Denise différente, qui riait en se pendant à son cou :

— J'ai bu, disait-elle, j'ai bu, tu ne me connais pas.

Debout entre deux danses dans la poussière et le bruit du Veglione, ils avaient bu du vin mousseux tiède et sucré, et il semblait à Dante, en embrassant Denise, qu'il en retrouvait le goût.

— C'est idiot, avait-il dit, en rallumant, il faut dormir. Demain…

Demain.

Denise avait enlevé son loup de velours, et quand Dante avait voulu de nouveau la prendre contre lui :

— Dors, avait-elle dit, méprisante, dors, demain…

Ils étaient demain déjà.

Le bal du Veglione, d'autres le dansaient, leurs silhouettes passaient devant les baies vitrées, fugitives et imprécises.

— J'ai froid, dit Roland.

Dante serra son fils, et, en marchant vers l'Hôtel Impérial, il lui frictionnait les genoux, les cuisses, questionnant de temps en temps : « Tu as toujours froid ? » Roland geignait tout en dormant.

Denise s'était levée pour le déshabiller, le coucher. Christiane se réveillait. Il fallait la bercer, lui donner le sein.

— Le Veglione, commençait Dante, tu te souviens, on avait…

Denise, penchée sur le berceau de Christiane, paraissait ne pas l'écouter, bordant sa fille : « Ma belle petite fille, murmurait-elle, toute petite, si jolie. » Elle l'embrassait, se redressait enfin, son regard qui passait sur Dante :

— Une fois seulement on est allé au Veglione, reprenait Dante, avant, avant, Roland.

Le regard de Denise qui revenait, se durcissait :

— Tu te couches ? demandait-elle.

Il se laissait tomber sur le lit, en travers. Elle restait droite, attendant qu'il se déplace. Il hésitait, tendait la main vers elle, mais elle haussait les épaules, retournait vers le berceau, se penchait de nouveau, et Dante s'allongeait à sa place, sur le côté gauche du lit, cependant qu'elle éteignait. Il entendait sa respiration un peu haletante, puis plus régulière.

De la rue de France, des voix s'engouffraient dans la cour de l'Hôtel Impérial, résonnaient, le rire d'une femme et le bruit de crécelle d'un de ces serpentins de carnaval.

Cette femme dans la foule.

Dante, allongé à l'orée du sommeil, se dédouble. Le corps pesant s'enfonce, et lui, Dante, ce film qu'ils ont vu, un homme invisible, Dante traverse le mur, la cour, il bouscule les danseurs du Veglione, il saisit le poignet de cette femme qui lui lance des confettis, il colle son corps contre le sien, il redevient lourd, présent, la peau du sexe se tend, le tire hors du sommeil. Il écoute la respiration de Denise. Elle lui semble saccadée :

— Le Veglione, dit-il à voix basse.

Il approche la main.

Denise s'est levée, et la main de Dante retombe sur le drap tiède.

42

Une dernière poignée de confettis, Katia riait, soufflait dans le serpentin. Son aigre de crécelle. Elle entraînait Violette dans la cour de l'Hôtel Impérial, elle tendait sa main à Sam, elle disait :

— Allons, une ronde, à la russe. Vous êtes polonais, Sam ?

Elle commençait à danser, accroupie sur les talons, faisant face à Sam qui se baissait à son tour. Alexandre et Nathalie frappaient dans leurs mains en cadence. Rafaele se tenait en retrait, près de Violette qui enlevait son kimono jaune au liséré vert. Gustav Hollenstein apparaissait devant l'entrée de service de l'hôtel :

— Vous allez réveiller tout le personnel, disait-il.

— Carnaval, carnaval, répétait Katia.

Elle ramassait sur le sol le sac de confettis, le renversait sur la tête de Gustav.

— Une fois dans l'année, disait-elle.

— Peut-être le dernier, disait Sam.

Katia prenait Gustav par le bras :

— Toute la soirée, dit-elle, ils ont…

Ils s'étaient retrouvés sur la terrasse de l'Hôtel Impérial, Alexandre et Nathalie arrivés les premiers, puis Sam, Violette et Rafaele.

— Nous fêtons la première sortie publique de Rafaele Sori, disait Sam.

Il s'approchait du rebord de la terrasse située au dernier étage de l'hôtel. Le brasier dans la nuit illuminait la baie.

— Moi, disait Gustav, je vous laisse. Trop vieux pour votre Veglione.

Violette s'asseyait dans un des salons qui donnaient sur la terrasse.

— Ce Veglione, cette foule…, commençait-elle.

Elle regardait Rafaele qui restait debout, appuyé près de la porte d'entrée.

— Vous voulez vous asseoir ?

Elle lui montrait un fauteuil, mais il avait une moue, à peine un mouvement de tête, puis il gagnait lentement la terrasse, et Violette entendait Katia :

— C'est vous l'Espagnol ? Ils m'ont tous parlé de vous, le héros, le blessé. Vous pouvez danser ?

Sam venait près de Violette.

— Veglione, Veglione. Ma dernière nuit de carnaval, je crois que c'est à Munich, disait-il. Une veillée folle, des émeutes. Le carnaval, c'est toujours avant ou après la peste.

Katia jetait sur un des fauteuils des kimonos, des loups noirs, des masques, elle frappait dans ses mains, se haussait sur la pointe des pieds, regardant la mer.

— Il va avoir fini de brûler, disait-elle.

Elle se penchait vers Gustav :

— Tu ne viens pas ?

Il lui caressait la joue :

— Allez, allez, disait-il.

La foule. Ils se tenaient par la main pour ne pas se perdre dans la grande salle du casino de la Jetée-Promenade, coups de cymbales, serpentins qui bondissaient vers le visage de Violette, coup de gong. *Changez de partenaire*. Elle dansait avec Rafaele, ne voyait plus Sam.

— Où sont-ils ? répétait-elle.

Rafaele cessait de danser, l'abandonnait, fendait la foule, s'appuyait contre la vitre, le dos à la mer :

— Ça ne va pas ?

Il soulevait son masque. La sueur sur le front, la pâleur.

— Ça va, disait-il. Ça va, mais j'ai besoin d'air.

Violette le suivait sur la passerelle métallique qui faisait le tour du casino, surplombant l'eau.

— Vous voulez quelque chose ? demandait-elle. Ce n'était peut-être pas très prudent.

Ils s'accoudaient l'un près de l'autre, face au large.

— Après ce que vous avez vu, continuait Violette.

Elle commençait à parler de Philippe Roux, de sa colère quand, à Villefranche, dans les restaurants, l'insouciance des dîneurs…

— Philippe ne s'est pas battu. Il est seulement un journaliste. Mais tous ces touristes, cette indifférence, maintenant ce carnaval avec ce qui se passe un peu partout.

Rafaele lui demandait une cigarette. Il la prenait sans regarder Violette, parlait comme si elle n'avait pas eu de visage.

— Votre ami, disait-il, le propriétaire de l'hôtel, Hollenstein, il dit qu'il n'a jamais vu autant d'affluence. Congés payés. Italiens. Tout le monde est content. Alors ? Il faut danser.

Il jeta sa cigarette dans l'eau.

— On y va ?

Il la prit par la main, et le geste était si inattendu pour Violette qu'elle resta un instant immobile, opposant une résistance que Rafaele ne cherchait pas à vaincre. Il lâchait sa main, baissait son masque, entrait dans la salle de danse. Violette vit Sam qui tournait avec Katia, elle aperçut Nathalie et Alexandre, au bord de la piste, et, abandonnant Rafaele, elle s'approcha d'eux.

— On va rentrer, dit Nathalie.

Alexandre enlevait son loup, se frottait les yeux.

— Carnaval, roi du rire et de la blague, beau titre. Inconscience ou volonté de s'illusionner ?

Il prit l'épaule de Violette :

— Tu n'as pas l'air gai, dit-il. Roi du rire, pourtant. Regarde.

Danses, confettis, farandoles et, tenant le micro à deux mains, un clown qui hurlait.

— Rafaele…, commença Violette.

— J'ai pensé à Jean Karenberg, dit Nathalie, je ne peux plus danser.

Violette bouscula des couples, toucha l'épaule de Sam :

— Nous partons tous, dit-elle.

Katia suivait avec regret, lançant des poignées de confettis sur les passants qu'elle croisait, chantonnant.

— Vous êtes tristes, répétait-elle.

Elle eut, rue de France, une bataille endiablée avec un couple, puis, dans la cour de l'hôtel, elle commença à danser, interrompue par Gustav Hollenstein.

— Toute la soirée, lui expliquait-elle, ils ont refusé de s'amuser, prédit le pire, la guerre, que sais-je.

Elle tendait le doigt :

— Violette, c'est la coupable.

— Moi aussi, dit Nathalie.

— Vous ne savez pas vivre, ajouta Katia.

Elle enlevait ses chaussures dans le hall de l'hôtel, demandait à l'un des grooms de lui faire apporter une bouteille de champagne, puis elle se laissait tomber dans un fauteuil, près de l'ascenseur.

— Quand on ne sait pas vivre, il faut mourir, dit-elle.

Un garçon lui versait une coupe de champagne, elle soufflait dans le serpentin, faisait la grimace, puis se mettait à rire.

Le visage de Nathalie s'amincissait, comme s'il se vidait, ne laissant que les os, le menton accusé, le front large et bombé. Elle embrassa son père, puis, sans un mot, traversa le hall, Alexandre la suivant à quelques pas. Il se retournait, déposait au passage, sur une chaise, le kimono, le masque.

Gustav Hollenstein ouvrait la porte de l'ascenseur, touchait le poignet de Katia :

— Je crois qu'il vaudrait mieux que tu montes, disait-il.

Elle se levait, pouffait, le loup de velours sur le front dessinant comme un autre visage, inquiétant.

— Ce carnaval, dit Sam, en se servant une coupe, ce n'est plus qu'une singerie ridicule de vieillard.

Il but, prit Violette et Rafaele chacun par un bras, saluant d'un signe de tête Gustav Hollenstein.

— Pour savoir vivre…, commença-t-il.

Il s'interrompait, ouvrait la portière de sa voiture, interrogeait Rafaele :

— Comment la trouvez-vous ?

— Bête, dit Rafaele.

Violette se mit à rire. Elle s'installait près de Sam, Rafaele s'asseyant à l'arrière, et elle avait envie de se retourner pour le voir.

— Non, dit Sam. Katia joue à être bête. C'est commode. Comme cela, on ne voit que son corps. Il est beau.

Violette avait appuyé le coude sur le dossier du siège et, ainsi placée, elle apercevait le visage de Rafaele, attentif.

— Pour savoir vivre, reprit Sam, il faut d'abord savoir mourir. Nous trois, ici, nous savons, Katia, non.

— Moi, dit Violette, mourir ?

— Tu sais aussi, dit Sam, comme Rafaele. Les autres, ceux qui ne savent pas, je les crains.

Violette revit sur le front de Katia Lobanovska le loup noir.

43

Il y a combien d'années ?

Carlo Revelli était assis, le dos appuyé à la façade de l'Hôtel Impérial, sur la terrasse du dernier étage où, à l'abri du vent, Gustav Hollenstein avait dressé la table.

— Vous vendre, disait Gustav.

Carlo, avec le pouce, détachait des écailles de plâtre. Sous la pression de l'ongle, elles s'effritaient, boursouflures terreuses, plus foncées, qui laissaient une poudre blanchâtre sur les doigts et un chancre irrégulier dans le mur. Un geste machinal de Carlo alors qu'il regardait l'horizon blanchi par les pluies d'hiver, qu'il écoutait Gustav.

— Vous vendre, répétait Gustav. Pour l'Hôtel des Iles, je n'hésite pas, nous signerons quand vous voudrez. Ici, l'impérial, c'est autre chose. J'aimerais rester, directeur, gérant, même si je vends.

Carlo frotta ses doigts couverts d'une fine poussière.

— Il y a combien d'années ? demanda-t-il.

Hollenstein se leva, plaça sa chaise près de Carlo, lui mit familièrement la main sur le genou.

— Vous aussi ? Pourtant, j'ai toujours l'impression que vous ne pensez qu'à l'avenir. Sur le passé… – Hollenstein tapota le genou de Carlo – sur le passé, vous coulez une dalle de béton.

Carlo croisa ses jambes comme s'il voulait, en les déplaçant, forcer Hollenstein à retirer sa main.

— Mais non, reprenait Hollenstein. Pourquoi seriez-vous différent ? Cela a passé trop vite, pour vous aussi, comme pour moi.

— Votre plâtre… – Carlo avait détaché une grosse écaille qu'il brisait dans sa main droite – c'est plutôt du sable que du plâtre.

— Si vous aviez accepté de vous charger de la construction, dit Hollenstein. Mais vous aviez choisi l'Hôtel Negresco.

Le soleil était de face, bas au-dessus de l'horizon, glissant sous la verrière, frappant les visages à hauteur des yeux. Carlo repoussa son chapeau de façon que le feutre noir vienne au ras des sourcils.

— Je me suis toujours demandé, continuait après une hésitation Hollenstein, pourquoi ce refus de travailler avec moi. Maintenant, il y a combien d'années, une quarantaine, n'est-ce pas ?

Carlo, les yeux mi-clos, la lumière blanche se décomposant en gouttelettes dorées qui naissaient des cils, glissaient sur le rebord du feutre, formant une succession de taches vives qui parfois s'irisaient, collier semblable à celui que portait Héléna – elle n'était encore que la sœur de Frédéric Karenberg. Les perles au-dessus des seins, des mamelons durcis, sous la paume de Carlo.

— Ce refus, disait Hollenstein, j'ai eu le sentiment, Revelli, qu'il y avait autre chose.

— Je ne pouvais pas construire deux hôtels à la fois, dit Carlo, c'est simple.

— Je ne sais pas, répondait Hollenstein. Héléna, quand je parlais de vous…

Le plâtre, dans la main de Carlo, n'est plus qu'une poignée de poussière qui glisse, tache le vêtement sombre.

— Je voulais interroger son frère, poursuivait Hollenstein. Mais, quand je voyais Frédéric, nous parlions d'autre chose. Lui aussi, chaque fois que votre nom…

— Ils sont morts, dit Carlo. Elle et lui. Alors ?

Il allumait un cigare, relevant son chapeau, secouant la poussière qui s'était déposée sur sa veste.

— Vous connaissez mon offre, reprit-il. Elle est ferme. Ici, je vous laisserai la direction, bien sûr.

— S'il y avait eu, entre Héléna et vous… – Gustav prit son porte-cigarettes – Vous aussi, vous continuez de fumer, dit-il en se levant.

Il alla s'adosser au rebord de la terrasse faisant face aux coupoles couvertes de tuiles vernissées bleues et rouges. Dressées sur le plan de la terrasse, entre les cheminées et les verrières, prolongées par les fines aiguilles des paratonnerres, elles étaient des redoutes avancées de la chaîne lointaine, montagnes, collines qui, violettes dans la lumière de janvier, formaient le double terrestre de la baie.

— Héléna, dit Hollenstein, vingt et un ans qu'elle est morte. Le croiriez-vous, Revelli ? Plus le temps passe, et plus elle est présente… C'est le reste…

Il montrait les coupoles, les montagnes, cette table où un serveur venait de déposer la cafetière d'argent.

— Le reste, répétait-il, tout ça s'efface. De l'eau qui glisse. Est-ce que, vous aussi, vous avez cette impression de ne plus rien saisir vraiment ? C'est un peu…

Il se mit à rire, toucha sa bouche :

— Quand j'oublie mon dentier, je ne peux plus mordre, c'est la même sensation.

Il soupira, se tourna vers la mer.

— Voilà pourquoi je vous interroge, dit-il.

Carlo vint s'accouder près de lui. Ils étaient deux vieux hommes très dissemblables. Carlo, qui posait son chapeau sur le rebord de la terrasse, repoussait en arrière ses cheveux blancs, rallumait son cigare, et le fait d'en serrer le bout entre ses dents faisait ressortir les os des maxillaires dans les joues maigres et tannées. Gustav s'était tassé, il était chauve, et son visage s'en trouvait comme affiné, ennobli. Il souriait avec une lassitude discrète, humble.

— Votre femme, dit Carlo, croyez-vous vraiment que s'il y avait eu quelque chose, entre votre femme et moi, j'aurais laissé mon fils épouser votre fille ?

La phrase venait de naître malgré Carlo, comme un de ces feux dont on ignore l'origine et qui sont là, tout à coup, crépitant dans les sous-bois secs. Il avait fallu le long et bref détour d'une vie, la sienne, pour qu'un Revelli puisse un jour mettre son nom sur une femme qui appartenait au monde d'Héléna.

Lui, Carlo, Héléna l'avait utilisé, renvoyé, elle avait crié une nuit : « Allez-vous-en. Allez-vous-en. J'appelle la police. »

— Elle n'a pas toujours été ma femme, dit Hollenstein.

Carlo remit son chapeau.

— Avant…

Il aspira longuement, goûtant, des poumons aux lèvres, cette chaleur musquée du tabac, comme le souvenir des temps où le corps était une grappe verte, acide. Le plaisir. Ecraser ces grains, sentir la pulpe sous la dent, la sève qui donnait un frisson. Il avait posé sa main sur les seins d'Héléna.

— Avant, reprit Carlo, je n'étais qu'un terrassier. Votre femme, c'était la baronne Karenberg. Vous n'imaginez pas…

Carlo s'interrompit. Gustav Hollenstein le regardait, dodelinant de la tête. Son sourire, peu à peu, devenait un rire que partageait bientôt Carlo.

— Si, disait Gustav, j'imagine, j'imagine très bien.

Alexandre Revelli et Nathalie les surprenaient ainsi, coude contre coude, face à la mer, le rire secouant leurs épaules. Carlo se retournait le premier et le rire s'estompait. Alexandre avait saisi pourtant, sur le visage de son père, ce reflet de la jeunesse, perçu quelquefois, et qui le bouleversait. Nathalie s'approchait de son père, s'immobilisait. Elle ne reconnaissait pas cette expression de surprise douloureuse qui creusait les traits de Gustav Hollenstein, figeant le rire en grimace.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle. Vous aviez l'air si gais tous les deux. Nous vous dérangeons ?

Gustav prit les mains de sa fille, nia d'un mouvement de tête. Ses traits devenaient lisses.

— Vous nous avez surpris, dit-il, surpris. Nous étions ailleurs, avant.

Il fit un geste de la main, pour marquer l'imprécision, la distance.

— Avant, avant votre naissance.

Ils s'assirent tous les quatre autour de la table, sous la verrière.

— Vous êtes arrivés à un accord ? demanda Alexandre.

Il regardait Gustav Hollenstein. Longtemps il n'avait pas compris l'obstination que mettait son père à vouloir acheter l'Hôtel Impérial ou le Grand Hôtel des Iles, qui, de toute façon, un jour, s'il y avait un héritage, et il y aurait un héritage, reviendraient à Nathalie, et donc à Yves, puisque, disait Carlo : « Ce n'est pas pour vous que je veux acheter, c'est pour lui. » Chaque fois qu'Alexandre interrogeait son père il n'obtenait pas de réponse précise.

— Je sens comme ça, bougonnait Carlo.

Puis, il y a quelques jours, alors qu'ils étaient assis sur la place de Saint-Paul, au pied des remparts, Yves, jouant sur le terrain de boules, Nathalie lisant au soleil, redressant la tête :

— Vous ne voulez pas que cela nous vienne par mon père, disait-elle en riant. Vous êtes un dictateur.

Carlo se levait, s'approchait de son petit-fils, le prenait dans ses bras :

— Je ferai une donation à celui-là, l'Hôtel Impérial et l'Hôtel des Iles, pour lui, lui.

Il embrassait la main d'Yves, le déposait sur le sol sableux, revenait vers Alexandre :

— Quand on est vieux, disait-il, on devine. On ne réussit jamais à prendre un vieux renard au collet, il sent.

Il avait fait un signe de tête à Alexandre, et ils avaient marché tous les deux vers le village, lentement, s'enfonçant dans l'ombre des ruelles à peine tiédie par le soleil fugace de janvier.

— Je veux acheter, disait Carlo.

Il prenait le bras de son fils, gardait d'abord la tête baissée.

— C'est vrai, j'aime acheter. J'aime que ça soit à moi. À moi. – Il levait la tête vers la tranchée de ciel limpide ouverte entre les toitures – J'aime pas qu'on me donne, continuait-il. Tu vois, j'ai toujours aimé prendre, je te raconterai. Mais y a autre chose, cette guerre…

Elle était aux portes. Alexandre avait été mobilisé quelques semaines, envoyé sur la frontière italienne. Puis retour, défilé sur l'avenue de la Victoire, la fanfare des chasseurs alpins entraînant les troupes à son pas rapide, les drapeaux aux fenêtres, la paix qui allait durer encore, puisque, à Munich, on s'était entendus.

Alexandre avait retrouvé son atelier d'architecte, Nathalie, qui s'emportait contre Sam Lasky :

— Vous pouvez jouer au grand politique, vous, disait-elle d'une voix aiguë.

— Je ne joue à rien, répondait Sam.

Il était assis près de Violette qui avait pris Yves sur ses genoux, ouvrait son bracelet, le plaçait autour du bras de l'enfant qui riait.

— Je dis simplement que ce sera pire dans six mois, continuait Sam, ou dans un an, et qu'il faudra finalement se battre.

Il frappait son poing dans sa paume gauche :

— Se battre, parce qu'ils sont enragés, Nathalie. Ce sont des fous. Lisez *Mein Kampf,* lisez-le.

Nathalie haussait les épaules.

— Je ne veux savoir qu'une seule chose, Alexandre est ici. – Elle s'approchait d'Yves qui tendait les bras – Il y a une semaine, il était dans un fort, voilà, c'est tout.

— C'est curieux, commençait Sam, même ceux qui devraient comprendre refusent de voir.

Il s'interrompait, regardant Alexandre qui hésitait à parler. Le mari de Nathalie avait encore sur la peau des cloques ; l'odeur de l'uniforme, du mess.

— Se battre ? dit-il. Imaginons que vous ayez raison, Sam. Se battre avec qui ? Les soldats ? C'étaient des paysans de Barcelonnette, d'Isola, des horticulteurs de Saint-Laurent-du-Var, pas un n'était prêt à se battre.

La hargne, l'amertume. « Qu'ils nous foutent la paix, merde ! On l'a eue la guerre, non ? Ce devait être la dernière. » Dans les galeries du fort de l'Authion, cette phrase entendue, un soldat qui apercevait Alexandre, saluait nonchalamment : « Vous êtes réserviste comme nous, mon lieutenant. Qu'est-ce qu'on perd notre temps ici ? Hein, franchement ? »

— Ça leur retombera sur la gueule, dit Sam, parce qu'il vient un moment où il faut savoir.

Il s'était levé, le visage crispé, les poings serrés, paraissant plus trapu encore qu'il ne l'était.

— Un pays, reprit-il, pour moi, c'est un homme. Il faut savoir si l'on veut rester debout ou s'allonger, c'est tout.

— Et les officiers, dit Alexandre, même chose ou pire.

Le lieutenant Charles Merani – « mon beau-frère » – officier de liaison, affecté à l'état-major, qui déjeunait au mess, répétait : « Qui sont les véritables ennemis de la France ? Qui nous pousse à cette guerre absurde ? Je vais vous le dire. Depuis Blum… » Le colonel imposait le silence à Merani, mais, dès qu'il avait quitté le mess, la plupart des officiers entouraient Merani : « Les youpins… »

— À vomir, disait Alexandre.

Au début du mois de novembre, peu de temps après sa démobilisation, le coup de téléphone de Gustav Hollenstein : « Alexandre, je n'ose pas… Voulez-vous prévenir Sam, quelques-unes de ses toiles, je ne pense pas que ce soit irrémédiable, mais il vaut mieux l'avertir. »

Dans la nuit, on avait pénétré dans un des salons de l'Hôtel Impérial où venait d'être inaugurée l'exposition des œuvres de Sam Lasky, peintures et sculptures. On avait crevé des toiles, renversé les sculptures, écrit en lettres blanches : *Juifs pourriture de l'esprit*. Sam avait à peine regardé ses tableaux :

— Mon cher Alexandre, avait-il dit, ma vie, c'est ça.

Il montrait les toiles, les architectures de métal.

— Mais je serai très heureux le jour où on aura ces ordures en face. Parce qu'il y a une vermine dont il faut débarrasser l'espèce.

Sam parlait la mâchoire inférieure en avant, sa laideur effacée par sa détermination. Puis il avait souri.

— Je suis naïf, cette vermine ne fait jamais face. Elle vous gratte toujours dans le dos. L'épouillage n'est jamais terminé.

Il redressait une sculpture, embrassait Violette, riait :

— J'ai l'impression que tu vois des enfants morts. Ce ne sont pas des enfants. C'est de la toile, du bronze, seulement ça.

Gustav Hollenstein allait et venait dans le salon, s'arrêtant devant l'inscription, fumant cigarette sur cigarette.

— Quels sauvages ! disait-il.

Le commissaire Renaudin entrait dans le salon avec un inspecteur.

— Vous n'êtes pas antisémite, commissaire, demandait Sam en riant, ce serait amusant ?

Renaudin se figeait :

— Vous êtes qui, Monsieur ?

— Le juif, le naturalisé, celui qui pourrit l'esprit français.

Il faisait une grimace, plissant le visage, relevant les lèvres :

— L'artiste, disait-il en entraînant Violette.

Silence dans l'atelier d'Alexandre.

— De toute façon, dit enfin Sam, il y aura la guerre.

Nathalie a pris Yves dans ses bras, elle l'embrasse, elle sort de la pièce.

— Tu ne devrais pas jouer avec ces mots, dit Violette.

Sam inspire lentement, passe sa main sur son visage comme s'il voulait effacer l'expression de colère qui est née aux premiers mots de Violette.

— Il faut, dit-il calmement. Il faut, sinon nous serons tous surpris. Becker m'a raconté. L'Allemagne… – Il s'interrompt. C'est un homme très pondéré, Becker, un calme. Il n'exagère pas, mais ce qu'il a dit est vrai.

La voix de Sam s'enfle :

— Ce qu'il a vu, parce qu'il faut l'avoir vu, ces femmes auxquelles on a mis un écriteau autour du cou, Jude, Kommunist, et les enfants, les gosses de treize ans, Revelli, qui dénoncent.

Il change de ton tout à coup :

— Comment voulez-vous avoir la tête à peindre ? Ou alors comme Pablo, Guernica. Mais il n'y a qu'un Pablo.

Il embrasse Violette.

— Mais comment ne pas travailler ? Autant crever.

La guerre aux portes.

Carlo Revelli en parlait avec calme à Alexandre dans les ruelles de Saint-Paul, recherchant celles qui, orientées vers le sud, aspiraient le soleil bas jusqu'aux pavés inégaux.

— Hollenstein est juif. Si demain il y a la guerre, disait Carlo, est-ce qu'on sait ?

À Rome, les députés fascistes, debout, hurlent, le bras levé : *Nizza, Nizza nostra, Corsica, Savoia,* et l'ambassadeur de France s'éloigne, pâle. Jean Médecin, le maire de Nice, proclamait : *Nice doit tout à la France, Nice attend tout de la France, Nice donne tout à la France. Ce pays est français, il n'a d'autre idéal que la France.*

— Il peut parler dans les banquets, le maire, continuait Carlo. Si les autres sont les plus forts… La politique, c'est comme les affaires. Celui qui a le plus de ça – il fit le geste de froisser les billets – l'autre, il baisse le pantalon. À la guerre, ça, c'est les armes. Alors, si on est les moins forts…

Alexandre se mit à rire.

— La force des Italiens, pas très bons soldats, nos ancêtres. En Espagne, ils ont couru, vite.

— Il y a, dit Carlo, I Tedeschi.

Il fit une grimace en employant le mot italien.

— Les Allemands. En 14, ils ont presque gagné.

Un mouvement de la tête pour signifier qu'il avait décidé, puis accélérant le pas :

— Hollenstein est juif, répéta Carlo. S'il y a la guerre, on cherchera des coupables. Avant, dans ma jeunesse, c'était nous, les Italiens, moi, quand ils ont tué le président Carnot…

Il lâche le bras d'Alexandre :

— Je t'ai raconté tout ça, un jour, justement quand ils ont tué Sacco et Vanzetti. Maintenant, c'est les juifs, et pour Nathalie, pour Yves, pour toi, si j'achète, c'est mieux.

Il pose la main sur l'épaule de son fils. Ils débouchent sur la place. Nathalie, cachée derrière un platane, appelle Yves, qui court, tente de la découvrir, puis se met à pleurer. Carlo va vers lui, se penche, le soulève :

— Ce sera mieux, dit-il, si c'est à nous, à Yves.

Il cligne de l'œil à Alexandre :

— Lui, c'est un vrai Français. Toi déjà, aussi. Mais Yves, tout à fait.

— Comment va Yves ? demanda Gustav Hollenstein, en servant le café sur la terrasse de l'Hôtel Impérial. Si nous nous mettons d'accord, c'est à lui qu'il faut penser.

Nathalie prit la cafetière des mains de son père, se leva, continuant à servir.

— Je n'aime pas vos discussions, dit-elle. On a l'impression que vous ne pensez qu'au pire. Vous vous préparez au pire.

Elle posa la cafetière, caressa le visage d'Alexandre, restant debout :

— Vous faites naître le pire en le prévoyant.

Elle alla vers le bord de la terrasse. J'étais gaie et la tristesse me gagne, j'ai peur pour Yves, pour Alexandre, j'ai peur. J'écoute en moi, la nuit, la vibration plaintive d'un violoncelle. Je sais que vous avez raison. Cette photo trouvée l'autre jour, comme un signe, ma mère, ses yeux fixes, presque hagards. Ils se posaient encore sur moi, et pourtant je me souviens si peu d'elle. Mais toujours, quand ma mémoire la retrouve ou que je l'imagine, elle pleure, ou bien elle me serre à m'étouffer, et ce chant, la nuit, sa voix, il me semble.

— Je voulais te demander, dit tout à coup Nathalie, interrogeant son père.

Ils se tournèrent vers elle. Elle repoussait de son front une mèche et Alexandre aima ce geste. Il eut envie de la rejoindre, mais les pères étaient assis entre eux et il ne se leva pas.

— Maman, reprit Nathalie, tu ne m'as jamais dit comment elle était morte.

Gustav Hollenstein fut seulement capable de secouer la tête.

— Elle s'est suicidée, n'est-ce pas ?

Il fit oui.

Nathalie regarda l'horizon. Il suffisait de dire le pire. Et il était là.

44

Si jamais il doit…

Louise Revelli n'osait aller au delà. Elle se mouchait, essuyait ses yeux, s'appuyait à la table, elle entendait sonner midi à l'église du port. Machinalement, elle mettait l'eau à bouillir, commençait à couper le pain, versait lentement le riz et, tout à coup, elle posait le

paquet, allait s'asseoir, enfouissait son visage entre ses bras. Si jamais il doit…

Trop pour une vie, trop pour elle.

Elle sanglotait. Elle voulait cesser de pleurer avant que son père entre dans la cuisine. Elle se levait, baissait le gaz, continuait de verser le riz. Elle traversait l'appartement, ouvrait une des fenêtres qui donnait sur la rue de la République, face à l'épicerie Millo. Lucien, un long tablier bleu lui couvrant la poitrine et les jambes, bavardait avec une cliente. Il apercevait sa mère, criait : « Une demi-heure. » Louise retournait dans la cuisine, lavait la salade, dressait la table. Elle se croyait calmée. Puis, quand elle plaçait l'assiette de son fils, sa serviette, elle ne pouvait plus, les larmes de nouveau, sans à-coup, comme un corps qui se vide. Elle murmurait : « Lucien, Lucien. »

Vincente poussait la porte, regardait sa fille, s'immobilisait :

— Oh, Louise, va ?

— Va papa, va.

Elle se mordait les lèvres, l'impression que son visage gonflait de toutes les larmes retenues. Elle égouttait le riz, sans voir, les yeux serrés. Vincente avait ouvert la T.S.F. offerte par Violette ce jour de Noël, quand ils étaient tous là, dans la cuisine, Dante et Antoine, les gosses, Roland, Edmond, Christiane, que Denise gardait sur ses genoux, Giovanna et son frère Rafaele. Violette était arrivée pour le dessert, des « gances » chaudes que Louise versait directement de la poêle dans le plat de porcelaine posé au centre de la table. Elle saupoudrait de sucre. Elle prenait sur le balcon le saladier couvert d'une assiette. Et quand elle la retirait, que les gosses apercevaient la crème, ils criaient, Roland plongeant déjà une gance dans le saladier. Dante retenait son fils par le bras. « Chacun son tour, disait-il, pas de privilégié, ici. »

— D'abord les enfants, répondait Louise, laisse-le.

Lucien faisait un geste – « Attendez » – descendait à l'épicerie, remontait avec deux bouteilles de vin mousseux qu'il avait gardées au frais dans la glacière du magasin. Il débouchait la première, bouchait le goulot avec la paume.

— Remplis, disait Antoine. L'année prochaine, on sait pas si on aura le même.

Violette hésitait sur le seuil de la cuisine. Le silence, brusquement, tous se tournant vers elle. Denise s'approchait, sa fille sur le bras gauche, et, de la main droite, elle soulevait ses cheveux :

— Violette. Assieds-toi, disait-elle.

Rafaele Sori proposait sa chaise. Violette secouait la tête.

— Je ne savais pas, je serai venue plus tard, commençait-elle.

Vincente embrassait sa fille. Il était devenu plus petit qu'elle, qui semblait au contraire, peut-être à cause du béret, du col de fourrure de sa veste qu'elle portait relevé, très grande. Vincente la tenait longtemps contre lui, prenait le visage de Violette entre ses mains :

— En ce moment…

Il n'osait dire : « Tu es belle. »

— Ça va bien pour toi ? demandait-il seulement.

Il se mettait à rire, et l'on sentait que tout son corps se gonflait comme s'il avait posé une caisse de bouteilles et qu'il respirait enfin librement.

— Ils sont tous là, mes enfants, disait-il, tous.

Il se tournait vers les autres, Denise, Giovanna, Rafaele.

— Quatre. On avait peur, avec Lisa. Qu'est-ce qu'un enfant deviendra ? Surtout nous, en ce temps-là, travailler, c'était déjà beau. Mais Lisa, ça, sans elle…

Vincente baissait la tête.

— Bois, papa.

Dante remplissait le verre de Vincente. Edmond voulait boire aussi, Roland retenait son cousin : « Moi aussi, disait-il, moi aussi. » Lucien ouvrait la deuxième bouteille.

— J'ai apporté pour toi, disait Violette.

Elle revenait du couloir avec un carton. Vincente ému, le vin, les enfants, là, et cette phrase, comme un refrain qu'il répétait en lui : « Si Lisa, si votre mère pouvait voir ça, elle, oui, elle qui aurait tant voulu vous voir plus tard, et maintenant, tous vos enfants, Roland, Edmond, Lucien, Christiane, elle qui disait : « Plus tard, comme on sera heureux de les avoir eux. Quatre, c'est difficile, aujourd'hui, mais quand on sera vieux, ils seront là, tous les quatre, ils seront mariés. »

Edmond et Roland ouvraient le carton. « Un poste de T.S.F. », disait Edmond, en se tournant vers son père. Antoine se levait : « Hé, pa, disait-il à Vincente, elle te gâte, ta fille. »

Dante enfonçait la prise, le petit écran jaune rayé d'indications s'illuminait.

— Moi, murmurait Vincente, la'T.S.F., sieu viei, je suis vieux maintenant.

Violette l'embrassait, chuchotant :

— Tu l'écouteras, papa, avec Louise.

— Tu restes un peu avec nous ? demandait Vincente. Tu viens jamais ?

Tous la regardaient. Elle avait chaud. Elle enlevait sa veste que Louise prenait, emportait dans la chambre, et Violette alors avait froid avec ce chemisier de soie imprimée, trop décolleté. Elle baissait la tête, gardait sa main sur sa poitrine, rapprochant les bords de l'échancrure.

— Je travaille, commençait Violette.

Assis en face d'elle, à l'autre bout de la table, entre Denise et Giovanna, Rafaele Sori, qu'elle n'avait plus revu depuis le Veglione. Pendant que les enfants passaient d'une station de radio à une autre, chansons que Lucien ou Antoine reprenaient parfois : *… les fandangos et les mantilles… ma brune… l'Espagne…,* Violette observait Rafaele qui fumait, les yeux rieurs, regardant les enfants.

— L'Espagne, dit Dante, voilà ce qu'on en a fait, une chanson.

— Qu'est-ce que tu veux en faire d'autre ? – Antoine arrêtait la T.S.F. – puisque c'est foutu.

— Vraiment, il n'y a plus d'espoir ? demandait Violette.

Elle interrogeait Rafaele.

— Ils prendront Barcelone et puis Madrid, dit Rafaele, dans un mois, deux. Après, ils nettoieront le pays. Ce sera comme en Italie ou en Allemagne. Pire, parce qu'ils voudront se venger.

Louise, debout devant la cuisinière, se retournait, les écoutait, retirant la poêle du gaz. Guerre. Munich. Dante qui commençait à crier : « Ce qu'ils veulent, c'est la guerre contre l'U.R.S.S. »

Guerre.

Lucien avait été rappelé à l'armée, à la mi-septembre, et ç'avait été comme si l'on prenait Louise par le cou, serrant. Elle perdait le souffle, seuls des sanglots qu'elle voulait retenir passaient la gorge. Il était parti dans un régiment de chasseurs alpins, comme…

La nuit, elle ne savait plus. Qui partait ? Millo, le père de Lucien, avec qui elle dansait le 14 juillet 1914 et à la fin du mois, dans la colline, au mont Boron, sur les aiguilles de pin, avec ces buissons de ronces où elle perdait sa main, ils s'étaient allongés, côte à côte, car il allait partir, Millo, et ils devaient se marier.

La nuit, elle ne savait plus, Louise. Le père, le fils, une guerre de nouveau qui menaçait.

Mais qu'est-ce que c'était, la vie ?

Elle avait encore au bord des yeux les larmes de ce temps-là, et voilà que d'autres montaient. Après le père, Lucien, dans un régiment de chasseurs, et il était des classes rappelées. En cette fin de septembre 38 – grisaille qui masquait les collines – Louise avait couru vers *l'Eclaireur* pour lire les nouvelles. Des groupes se formaient devant les panneaux, on parlait d'évacuer la ville, d'une déclaration de guerre de l'Italie, de réquisitions. Louise courait sur l'avenue de la Victoire, elle espérait revoir Lucien. Mais les soldats avaient embarqué à la gare de Saint-Roch.

Trop pour une vie, trop pour elle.

Elle s'était remise à prier, s'agenouillant devant sainte Thérèse, sa vierge, celle qui, un jour où Millo était malade, et le docteur ne savait pas, diphtérie, convulsions, sainte Thérèse qui l'avait sauvé. Puis, la peur qui avait commencé à naître, on allait la punir, parce que, à la fin de ce mois de juillet 1914, avant le mariage, avec Millo qui partait, elle avait, sur les aiguilles de pin et la main se perdant dans un buisson de ronces, elle avait… Mon Dieu, mon Dieu. Toute sa vie qu'elle avait peur, elle le découvrait maintenant en ce septembre 38. Peur pour ce fils. Millo, déjà, qu'on lui avait pris, et peut-être parce qu'on avait voulu les châtier. Pas Lucien… Elle priait le matin, quand le premier tram la réveillait, qu'elle ne réussissait plus à se rendormir, elle murmurait : « Sainte Marie, mère de Dieu… »

Elle remerciait la Vierge, les soldats défilaient derrière la fanfare, cors de chasse, gaieté des cuivres, les drapeaux aux fenêtres, les mots à la première page des journaux : *LA PAIX EST SAUVÉE*. « Sainte Marie, mère de Dieu… » Lucien, de nouveau, chaque jour, qu'elle servait le premier, avant le père. Lucien, qu'elle regardait de la fenêtre, quand il déposait les cageots sur le trottoir, devant l'épicerie, qu'il écrivait à la craie : *Aujourd'hui : brous,* qu'il rapportait un bol de ce fromage blanc : « Pour toi, maman, je l'ai gardé », ou bien, le samedi, quand elle le voyait, au coin de la rue Barla – là où, avec Millo, souvent, elle aussi… – rejoindre Lily.

La paix.

Mais Dante était venu, peu après Munich, et comme elle disait : « La paix, cette fois… », il avait répondu sans lui expliquer : « Si tu crois que c'est fini. » Et Louise sentait bien que tout bougeait. La grève, à la fin de novembre, des bagarres dans la rue de la République, des tramways qui passaient avec, sur la plate-forme, des gendarmes casqués, mousqueton à l'épaule, et une voisine, à

l'épicerie, qui disait : « À la compagnie des trams, ils en ont mis sept cents à la porte, parce qu'ils ont fait grève. Sept cents. On n'avait plus vu ça depuis la guerre. » Louise racontait à Dante, mais il l'interrompait : « La grève, moi, je l'ai pas faite, j'ai eu la frousse, je me suis dégonflé. »

— Pour une fois que tu fais quelque chose d'intelligent, avait dit Denise.

Guerre. Ils en parlaient en ce Noël 38.

— Sam, commençait Violette, dit qu'il faudra la faire, parce que Hitler, il voudra toujours davantage.

— C'est pourri, disait Antoine. Les gens, de Hitler… qu'on leur foute la paix, voilà ce qu'ils demandent, et pourquoi pas ?

Dante écoutait son frère. Se souvenait.

Lebrun, au mois de juin 38, avait acheté une petite Citroën. Ils étaient partis, les cannes à pêche dépassant du coffre. Dante assis sur le siège arrière, Yvette avait pris Roland sur ses genoux, devant, près de son mari. Lebrun klaxonnait souvent, clignait de l'œil à Roland.

— Ça te plaît, fiston ? demandait-il.

Il riait, donnait un nouveau coup de klaxon. Ils avaient longé la baie de Sainte-Maxime, et, au delà de Saint-Tropez, ils s'étaient arrêtés dans la pinède qui couvrait le cap Camara. La houle incessante des cigales, ressac aigu, la bâche que l'on attachait aux troncs de quatre pins, Yvette qui sortait la marmite pour la soupe de poisson, et Roland qui courait vers les rochers, devançant Dante et Lebrun. Ils lançaient leur ligne, découvraient la longue ride de sable blanc, Pampelonne, plage déserte, sur laquelle, dans un bourdonnement irrégulier, venait se poser, à la fin de la matinée, un avion de l'Aéronavale. Roland s'élançait, revenait en criant : « Ce sont des marins. »

— Ces cons, disait Lebrun, ils nous emmerdent jusqu'ici. S'il y en a une autre, moi, je suis hors course, mais si les jeunes acceptent encore de se faire crever la paillasse, alors c'est que vraiment…

— Cette fois-ci, pas la même guerre, commençait Dante.

Lebrun avait planté sa canne dans un rocher.

— Merde, criait-il, tu l'as faite, l'autre, et tu crois que les guerres, ça change ? Tout, tu entends, tout plutôt que de remettre ça, tout.

Il racontait, Dante, à Antoine, à Rafaele.

— Alexandre, le fils de Carlo, commençait Violette, dit la même chose, personne ne veut la guerre, personne.

— Il faudra bien, dit Rafaele, il faudra bien.

Louise avait commencé à pleurer. Ils continuaient de parler, de la grève de novembre, et Antoine disait :

— Le Front populaire, terminé. Ah ! on nous l'a assez dit, ton grand parti communiste, Thorez, une grève, il faut la terminer, et tu t'étonnes que personne la fasse, ta grève ?

Denise empêchait Dante de répondre.

— Votre politique, disait-elle, vous ne connaissez rien. M. Baudis des amis, nous les avons vus, hier, ils nous expliquaient que la guerre, maintenant, il n'y a plus de risques. Vous, on dirait que vous la voulez, la guerre. Laissez les gens tranquilles, on a assez de soucis avec les enfants. Et toi – Denise se tournait vers Violette – ton ami Sam, on a su pour l'exposition. Dante, dans la nuit…

La sonnerie d'alarme les réveille. Dante traverse la cour de l'Hôtel Impérial, des silhouettes qui disparaissent sous le porche, vers la rue de France. Il court derrière elles, une voiture qui démarre, il tente de noter le numéro, mais une autre voiture surgit, montant sur le trottoir, accélère, Dante bondit sous le porche.

— Des cagoulards, explique-t-il. Sûrement.

Les toiles déchirées, l'inscription : *Les juifs, pourriture de…*

— Remarquez, dit Denise, pour les juifs, on en voit de plus en plus. Sur la Promenade des Anglais, il n'y a qu'eux. On entend parler toutes les langues, mais pas le français. Mon père, à la banque, tous les jours, ils viennent prendre de l'argent. Ça, s'ils attirent la guerre.

La guerre. Louise s'essuyait les yeux, faisait glisser les gances dans l'huile brûlante, elle ne les écoutait plus. La guerre. Le bruit du train de blessés, en septembre 1914, et quand elle les avait vus, raidis, elle avait su que Millo serait l'un d'eux, un jour, que peut-être déjà… La guerre. Le grésillement de l'huile dans la poêle et ce souvenir de la vapeur qui fuse sous les wagons où l'on aperçoit les blessés, chuintement qui couvre aussi les voix.

— Qu'est-ce que tu as ? demande Violette.

Elle s'est approchée de Louise, s'est penchée pour voir ses yeux. Louise secoue la tête, elle n'a rien, peur seulement, mais comment le dire ? Violette prend sa sœur contre elle, l'entraîne dans le couloir, puis dans la chambre, et le désespoir de Louise s'ouvre comme un mur qui cède :

— Si jamais il doit repartir, Lucien…, commence-t-elle.

Elle s'assied sur le lit, Violette près d'elle. Elle dit les maladies de l'enfant, ses cris quand on lui posait les ventouses, qu'elle plaçait le cataplasme de farine de lin. « Une fois, je l'ai brûlé. » Elle pleure. « Si maintenant on me le prend, à quoi ça sert, je pourrai pas, je pourrai pas. »

Elle répète, petite fille qui a tellement peur qu'il faudrait la bercer jusqu'à ce qu'elle s'endorme, consolée, rassurée. Mais que lui dire, puisqu'on peut le lui prendre, son fils, comme on a pris Millo ?

C'est Sam qui a raison. Pour savoir vivre, il faut savoir mourir, accepter que les autres meurent.

— Mais non, mais non, dit Violette, il n'arrivera rien. Tu sais, ils parlent, mais la guerre… Et puis, même si…

— Tu vois, toi aussi tu dis qu'on l'aura.

Louise se tasse sur elle-même, la poitrine comme absorbée, le visage baissé sur les mains.

— Allons, dit Violette, tu crois que maman, quand Dante, qu'il pouvait tous les jours mourir, pendant quatre ans, et elle s'occupait de nous.

— Elle en est morte, dit Louise.

Violette se lève, tire Louise à elle. Elle dit :

— Tu sais bien que c'est cette grippe.

— Elle en est morte, répéta Louise.

Violette n'a plus la force de répondre. Elle n'est plus sûre. L'inquiétude, peut-être, comme un acide qui chaque jour corrode, et vient le moment où il suffit de si peu, une toux, pour que le corps s'effrite.

Violette les retrouva dans la cuisine, parlant fort, Vincente et Rafaele paraissant seuls s'être aperçus de l'absence de Louise. Vincente demandant à voix basse : « Qu'est-ce qu'elle a ? » Violette le rassurait, passait sa veste, les embrassait.

— Votre blessure ? demandait-elle à Rafaele.

— Bien, disait-il. Je travaille avec Antoine. Ça va.

Dans la chambre, elle se penchait vers Louise :

— Tu vas les inquiéter, disait Violette.

Louise se levait, semblant reprendre conscience :

— Tu t'en vas ? demandait-elle.

— Pour eux, répétait Violette, pour Lucien, je t'en prie.

Elle essayait, Louise, depuis Noël, de retenir ce cri. Le matin, dès qu'elle le pouvait, quand elle était sûre que Vincente ou Lucien ne s'étonnerait pas de l'heure trop matinale, elle se levait. Elle lavait les

tommettes, elle se dépêchait comme si elle avait eu la charge d'une famille nombreuse. Elle mettait le linge à tremper, préparait les repas, allait jusqu'au marché aux poissons, parce qu'elle pouvait ainsi entrer dans la cathédrale, mettre un cierge à sainte Thérèse, prier. Parfois, son inquiétude devenait colère. Elle passait d'une pièce à l'autre : « Qu'est-ce qu'on peut faire ? Ils vont pas les prendre encore ? »

Mais les événements survenaient, ronds, lisses, ils roulaient vers elle depuis une mystérieuse origine, avalanche qu'on fuyait mais qui vous rattrapait toujours, choisissait, au nom de quelle loi, ses victimes, toujours les mêmes. Louise reconnaissait la rumeur sourde, quand le sol se met à trembler, que les troupes défilent, frappant du talon, et le 14 juillet 39 c'était une grande parade. *Voici que, impressionnant, s'avancent les mastodontes d'acier, les tanks lourds, ce bruit…* La voix du speaker était recouverte par un vrombissement qui remplissait la cuisine. *Nos bombardiers viennent de survoler les Champs-Elysées, nos pilotes…* Musiques. Discours. Bals. Et les journaux. Ces mots comme si le temps ne s'était pas écoulé : *Avec les Allemands,* lisait Louise dans *l'Éclaireur, il faut employer la manière forte.* On creusait des tranchées au jardin d'Alsace-Lorraine, à Saint-Roch, le long du boulevard Dubouchage, à Sainte-Hélène. La préfecture dressait la liste des réquisitions éventuelles. Le mot guerre qu'on retenait encore, mais il donnait des coups sourds. *Chacun doit penser, si les circonstances l'exigent, à remplir son devoir, dans l'ordre et le calme.* Louise reconnaissait cet acharnement de la guerre, et, parfois, le mot perçait, faisant craquer les palissades : *Et si une guerre venait à éclater contre la France, nous serions les premiers à combattre le fascisme en Italie même.* Louise passait devant le cinéma Politéama, place Garibaldi, écoutait cette voix : *Si la guerre… nous, les antifascistes italiens…* qui venait jusqu'à elle. « C'est Pietro Nenni, un socialiste, disait quelqu'un devant l'entrée. Ah ! si la guerre… »

Et, mufle noir et rouge, elle était là, piaffante.

Il semblait que le silence, tout à coup, s'établissait, chacun la regardant en face. On l'avait désignée tant de fois, attendue, guettée. Les portes ouvertes, brusquement, on la fixait sans y croire, cette force inconnue qui surprenait. Dante, lentement, faisait tourner les boutons de la T.S.F. :

— De fausses nouvelles, disait-il, on en a entendu. Avec ce poste, on devrait prendre Moscou.

Le pacte de non-agression germano-soviétique qui vient d'être signé à Moscou, entre les représentants… Le camarade Molotov et le ministre des Affaires étrangères du Reich, Ribbentrop…

La voix, ensevelie parfois.

Dante murmurait :

— Il faut comprendre. On sait pas tout.

Il embrassait sa sœur, son père, distraitement :

— Tu crois que, demandait Vincente, ils vont…

— Qu'est-ce que tu veux que je sache ? hurlait Dante.

Il les quittait. Vincente cherchait le Poste-Parisien.

Après le pacte conclu entre les ennemis d'hier, les capitales se concertent. À Varsovie, on se félicite de la position britannique… Le pacte entre la Russie de Staline et l'Allemagne de Hitler… Le discours que le Chancelier doit prononcer à propos de la question de Dantzig…

L'avalanche.

Des événements comme des billes d'acier. Des dieux inattendus, Dantzig, le Corridor, Ribbentrop, Molotov, apparaissaient. Et leur pouvoir s'étendait jusqu'ici.

Les habitants de Nice doivent, dans la mesure de leurs possibilités, rejoindre leur maison de campagne ou toute localité où ils sont sûrs de trouver un gîte.

On s'interroge sur l'attitude italienne.

— Tu veux que je l'arrête ? demandait Vincente en montrant la T.S.F.

Louise posait le plat de riz sur la table :

— Sers-toi, disait-elle. Lucien va monter.

Elle retournait à la fenêtre pour apercevoir Lucien, et elle s'appuyait à la porte de la cuisine avant de rentrer dans la pièce.

La mobilisation générale… Les dispositions… par voie d'affiches… C'est dans le calme…

Louise ne pleurait plus. Vide.

Vincente sortit de la cuisine, prit sa fille contre lui, commença de lui caresser les cheveux :

— Si jamais Lucien doit, lui aussi, dit Louise, comme son père… Mourir, pensa Vincente, mourir avant.

45

Violette Revelli ne l'attendait pas.

Elle leva les yeux et vit Rafaele Sori devant elle entre les deux palmiers. Il semblait debout sur les remparts comme s'il avait surgi des collines et de la mer qui s'étendaient derrière lui, confondues dans la lumière satinée du crépuscule.

Elle replia lentement le journal. La T.S.F. dans l'atelier, voix de récitant amplifiée par l'écho, déclamant, invisible dans l'obscurité : *L'appel à la nation française de M. Daladier, président du Conseil…*

— C'est la guerre, dit Rafaele, je voulais vous voir.

Il écartait les mains, ouvertes.

La responsabilité du sang répandu retombe entièrement sur le gouvernement hitlérien…, continuait la voix de la T.S.F. couvrant celle de Rafaele. Violette tenta de se dresser en s'appuyant sur les accoudoirs de la chaise longue, mais elle n'y parvint pas, et il lui tendit les mains, qu'elle prit, se retrouvant face à lui qui reculait d'un pas.

— J'ai téléphoné ce matin, dit-il.

Violette, pour la première fois depuis deux jours, était sortie. Un village exsangue, avec seulement ces voix officielles qui se croisaient d'une fenêtre à l'autre : *Un grand calme, une froide résolution et un ordre parfait, la France…,* effacées parfois par la provocante chanson d'un enfant qui traversait en courant la ruelle et qu'on étouffait pour laisser place, de nouveau, aux communiqués de la T.S.F. Alexandre avait déjà rejoint son unité, Nathalie était assise sur le parquet, près d'Yves. Elle embrassait Violette :

— Mon père voudrait que je parte avec Yves, disait-elle en secouant la tête. Mais non, non. Tu sais qu'ils ont signé, il y a une semaine. Carlo Revelli a tout racheté. Mon père n'est plus que le directeur gérant de l'Hôtel Impérial.

Elle s'interrompait, écoutait une des voix :

— Si l'Italie, reprenait Nathalie, s'ils nous attaquent, Alexandre est en première ligne.

— Non, disait Violette, non, Sam ne croit pas qu'ils oseront.

Nathalie se penchait sur Yves qui s'accrochait à son cou, et Violette apercevait, mêlés aux longs cheveux de Nathalie, ces doigts

menus qui s'entrelaçaient. Nathalie lui présentait l'enfant. Violette l'entourait de ses bras, commençait à le bercer, désespérée de cette joie qu'elle éprouvait, cette douceur qui rayonnait. Yves commençait à fermer les yeux :

— Et Sam ? chuchotait Nathalie.

Sam avait déroulé ses toiles anciennes, riant tout à coup. « Celle-là… », commençait-il, mais la T.S.F. annonçait un bulletin spécial d'informations. Il s'approchait de Violette, écoutait, prenait la cigarette qu'elle fumait, aspirait une bouffée.

— Tu comprends ? demanda-t-il.

Il décrochait un tableau, le retournait :

— Février 33, je savais bien. Tu comprends, il y a d'abord le nazisme, et ça – il levait la main – c'est mon affaire, juif, polonais, je ne peux pas, je ne serais plus moi. Tu comprends ?

Il s'asseyait près de Violette, lui caressait le visage.

— S'ils gagnent aussi contre la France, il faudra des années.

Il prenait une feuille de papier, le bruit de la plume, aigu, griffure bleue qu'il interrompait.

— Jean Karenberg, ce communiste. Il a téléphoné à Alexandre. Il voulait se tuer. Hitler avec Staline, ça l'a rendu fou. Heureusement, quand on téléphone on ne se tue pas.

Il recommençait à écrire.

— Tu restes ici, disait-il en glissant la feuille dans une enveloppe. Tout, tout est à toi. Si tu as besoin, tu vends.

Elle se couchait sur le ventre, elle se bouchait les oreilles. Sam lui prenait le bras, écartait la paume de l'oreille :

— Tu commences par les lithos, les dessins, puis les dernières toiles, et tu gardes les premières pour quand je reviens.

Il l'embrassait sur la tempe, à la racine des cheveux.

— Tu m'accompagnes, demain ?

La gare, ce train. Ces hommes silencieux que la fatigue semblait avoir déjà saisis. Et Sam qui attirait Violette contre lui.

— Je ne sais pas s'ils voudront de moi, je suis peut-être trop vieux.

Il grimaçait, puis il cherchait les lèvres de Violette, qu'il effleurait.

— Merci, Violette.

Il lui tournait le dos, devenant l'un quelconque de ces hommes qu'elle apercevait agglutinés dans les wagons.

— Sam va essayer de s'engager, disait Violette à Nathalie. Il fera tout.

Elle tendait Yves, endormi, à sa mère. Elle retrouvait les ruelles creusées à ces voix qu'écoutaient des hommes groupés devant le bar-tabac, près de la place. Elle croisait la femme de ménage :

— On a téléphoné, j'ai dit que Monsieur était parti, je sais pas qui.

Rafaele est debout entre les deux palmiers, et son visage disparaît parce que la lumière dans son dos, vive encore, éblouit Violette.

— Sam est parti, dit Violette.

— Je sais, répond Rafaele. On m'a dit.

— Et vous ?

Elle entre dans l'atelier enveloppé par la pénombre, la voix de la T.S.F. déclame, trop haute : … *La cause de la France se confond avec celle*… Violette tourne le bouton de l'appareil.

— Et vous ? répète-t-elle.

Elle ne s'est pas retournée, mais elle sait que Rafaele est là, à quelques pas. Il avance, lui fait face.

— Je voulais, dit-il, puisque je dois partir…

Il a entrecroisé ses doigts sur la nuque de Violette et il approche son visage, un peu de biais, elle voit ses yeux qui restent ouverts, leurs corps ne se touchent pas, seulement les lèvres, puis les épaules. Elle a les bras tendus, droits, elle serre les poings pour ne pas saisir la taille de Rafaele. Il la tient par la tête, écrasant ses cheveux sous la pression des doigts, et Violette se souvient des doigts menus d'Yves, entrelacés, mêlés aux longs cheveux de Nathalie, Yves qu'elle prenait contre elle, qui fermait les yeux, cette douceur qui rayonnait de l'enfant. Ce besoin qu'il révélait en elle. Ce vide qu'elle devait combler, remplir d'une vie à naître qu'elle bercerait un jour, tenace malgré la guerre.

Violette, peu à peu, ouvre ses poings et noue ses doigts sur le dos de Rafaele qui se cambre.

Paris-Spéracèdes
1975

LA PROMENADE DES ANGLAIS

Pour Jacques Vingtras
et Martin Eden.
Pour mon frère.

Première partie

Les œillets rouges

1

Je me souviens du visage de mon père, ce jour-là.

Deux gendarmes sont entrés dans la cour. Ils ont appuyé leurs vélos contre le mur, près du porche. Ils regardaient autour d'eux, l'un cherchant dans sa sacoche de cuir noir, l'autre s'avançant vers moi. J'étais assis sur les marches qui conduisaient aux cuisines de l'hôtel. Je ne bougeais pas. Mais j'aurais voulu bondir, passer entre eux, rejoindre la rue, la Promenade, courir sur les galets, m'enfoncer dans l'écume et ils seraient restés les pieds dans les vagues cependant que je nageais.

— Revelli, dit l'un des gendarmes, tu sais où il habite ?

Un soir, dans l'une des rues proches du Palais des Fêtes, alors que défilait, entre les platanes du boulevard, un cortège, les drapeaux, les banderoles, les poings et les chants mêlés, mon père avait aperçu des hommes casqués, la jugulaire serrant leurs mentons, les jambières de cuir brillantes dans la lumière conique des lampadaires. Il m'avait saisi par le poignet :

— Tu peux courir ?

Nous avions, de rue en rue, moi me retournant, gagné la cour de l'*Hôtel Impérial* où nous habitions un corps de bâtiment, bas, perpendiculaire à la façade de l'hôtel.

Ils nous avaient rejoints.

Je gardais la tête baissée, je voyais les reflets du soleil sur les jambières. Quand j'ai levé les yeux, mon père, accompagné du directeur de l'hôtel, Gustav Hollenstein, traversait la cour.

Il venait vers moi, les mains enfoncées dans les poches de sa blouse maculée de graisse, des pinces et un tournevis dépassant de l'une d'elles. Je me souviens du visage de mon père, ce jour-là. Il me semblait recouvert d'une poussière blanchâtre, griffé de lignes creusées autour de la bouche, sur le front. Je cherchais les yeux. Puis tout à coup, mon père a posé la main sur mes cheveux, elle a glissé sur ma joue, saisissant mon menton :

— Ça va, Roland ? a-t-il demandé.

Je n'ai pas osé répondre. J'ai regardé l'un des gendarmes qui se tenait en retrait, dans une zone d'ombre. Il passait ses doigts entre le col de sa vareuse et son cou, indifférent, se rapprochant pourtant quand mon père commençait à parler.

— Vous me cherchez ? disait-il.

— Vous êtes Revelli Dante, électricien à l'*Hôtel Impérial*. Vous habitez ici ?

Mon père montra notre maison qui formait l'un des côtés de la cour.

— Je suis le directeur de l'hôtel, dit Gustav Hollenstein, Dante Revelli est mon employé, il est indispensable au fonctionnement de l'hôtel, on nous a réquisitionnés.

— C'est sûrement rien, dit mon père.

Il gardait sa main contre ma joue.

— Il faut quand même qu'on vous emmène, dit le gendarme à mi-voix.

Mon père me caressait le visage. Il murmurait :

— Tu rentres, Roland. Tu expliques à maman.

Je me suis levé, j'ai marché à reculons, entendant Hollenstein qui s'exclamait : « Mais enfin, c'est un scandale, je me porte garant de Dante Revelli, la Côte est pleine d'espions nazis, fascistes, et vous l'arrêtez. »

Le gendarme écartait les mains en signe d'impuissance.

J'ai frappé avec le poing à notre porte. Ils n'avaient pas bougé, là-bas, sur les marches, dans le soleil. Aux fenêtres de l'hôtel, des garçons d'étage, des lingères étaient accoudés. L'un d'eux, penché en avant, se mit à crier :

— Oh ! Revelli, qu'est-ce que tu as fait ?

Mon père leva le bras.

— Je suis un ami de Hitler, il paraît.

Les gendarmes se rapprochèrent de lui. Je frappais encore et quand ma mère ouvrit je tombai contre elle, m'accrochant à sa taille, lui tenant les mains. Je ne voulais pas qu'elle parle, mais déjà elle disait :

— Je le savais, je le savais, il se croyait intelligent. Quelle honte !

Elle couvrait la bouche de ses doigts, elle répétait à voix basse « quelle honte ». Elle reculait vers le fond du couloir, elle prenait Christiane dans les bras au moment où les gendarmes arrivaient sur le seuil, mon père entre eux, Gustav Hollenstein à quelques pas. Les gendarmes saluaient.

— C'est sûrement rien, disait mon père.

Il décrochait sa musette de toile, celle des matins de pêche quand nous partions, lui et moi, vers les rochers du cap de Nice ou vers la pointe Sainte-Hospice, au delà de Saint-Jean.

Gustav Hollenstein s'était avancé. Il parlait à ma mère assise dans la salle à manger, les bras croisés sur la nappe brodée. Du bout des doigts, elle effleurait les roses de fil rouge.

— Vous savez, c'est une formalité, disait Gustav Hollenstein. Ils ont des listes, ils ont reçu l'ordre. Ils vont s'apercevoir que votre mari ne fait plus de politique depuis plusieurs années.

Je n'aimais pas le haussement d'épaules de ma mère. J'aurais voulu qu'elle réponde à mon père qui, passant près d'elle, murmurait :

— C'est rien, Denise, c'est rien.

Mais elle s'appuyait contre la table comme si elle avait craint que mon père ne la frôle. Ma sœur courait dans le couloir et l'un des gendarmes jouait avec elle. Je me suis approché de Christiane, je l'ai saisie brutalement par le bras. Le cri qu'elle poussait, je voulais qu'il se prolonge, colère et surprise. Ma mère s'est levée, a emporté Christiane dans la chambre.

— On y va, Revelli ?

Le gendarme fermait sa sacoche. Mon père avait posé son rasoir à manche de nacre sur la table.

— Pas ça, dit le gendarme. Pas de rasoir couteau.

— Tu le gardes, dit mon père en me le tendant.

Il m'embrassait, je serrais le rasoir.

— Je vais téléphoner à votre oncle, continuait Hollenstein. Carlo Revelli est aussi propriétaire de l'hôtel.

— Vous êtes parent avec l'entrepreneur ?

— Parent, dit mon père au gendarme. Parent, oui.

— Et vous êtes avec les autres ?

— Mais non, dit Hollenstein, je vous assure, je l'emploie, je sais bien.

— Nous…

Un hochement de tête.

Le gendarme se dirigeait vers la porte. J'étais collé contre le mur du couloir. J'apercevais mon père, là-bas, au fond de la chambre, qui embrassait Christiane, qui s'approchait de ma mère. Je ne voulais pas voir. J'imaginais qu'elle allait, comme elle le faisait souvent, détourner la tête d'un mouvement nerveux et mon père répéterait :

— Denise, allons Denise.

Il s'est penché vers moi. Sa main sur ma nuque, dans mes cheveux.

— Ça va fils ? C'est rien. Je reviens.

Ils l'ont gardé le temps que je découvre ce qu'est la mémoire.

J'avais sept ans en septembre 1939, quand ils l'ont arrêté. Je ne savais pas encore me souvenir. Mais le soir, quand nous n'avons été que trois autour de la table, dans la cuisine, j'ai entendu des bruits nouveaux. Le heurt des cuillers contre la porcelaine, le crissement des couteaux, et manquait la voix qui emplissait la maison de mots. J'ai commencé à essayer de les retrouver.

J'allais m'asseoir sur les marches, devant les cuisines de l'hôtel, je suivais le va-et-vient des livreurs, un mot venait que je tirais à moi, une scène, j'étais debout sur les épaules de mon père : « Tu vois ? » interrogeait-il. La foule autour de nous, de grands panneaux blancs sur la façade du journal, et les chiffres qu'on y écrivait en noir, des mots scandés : « *Front Populaire, Front Populaire.* » Mon père qui sifflait quand nous rentrions par le bord de mer, il chantonnait et je reprenais avec lui :

Allons au-devant de la vie
Allons au-devant du bonheur

Il s'arrêtait, me montrait les étoiles : « Regarde le ciel, disait-il, chaque étoile, c'est comme le soleil, avec des terres, des centaines de terres qui tournent autour, et peut-être sur chacune, il y a des hommes, comme ici. Tu comprends, Roland ? »

Une femme sortait des cuisines, s'approchait de moi. Je voyais son tablier bleu :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Elle m'embrassait, glissait un croissant tiède dans ma main.

— Vous avez des nouvelles de ton père ?

Combien l'ont-ils gardé ?

Gustav Hollenstein était revenu plusieurs fois.

— Carlo Revelli est intervenu, disait-il. Le maire a vu le préfet. Seulement votre mari, n'est-ce pas ? Il a..., il y a longtemps bien sûr, mais la police conserve tout, alors on le croit encore communiste, même si ça remonte à 1920. Ils en ont arrêtés beaucoup d'autres. Barel, le député.

Hollenstein secouait son porte-cigarettes sur le bord de la fenêtre.

— Je ne pense pas qu'on l'inculpera, mais il faut comprendre le gouvernement, n'est-ce pas ? continuait-il. Nous sommes en guerre contre Hitler, et Staline est l'allié de Hitler. Vous me direz, les communistes ce n'est pas Staline, je veux bien, mais alors qu'ils le désavouent, ce n'est pas difficile. Pourquoi cette obstination ? Elle est stupide à tous les points de vue.

J'étais assis dans un coin de la salle à manger. Je faisais glisser sur les tommettes, vers des rades imaginaires, les navires de guerre que mon père avait construits, silhouettes de bois où j'embarquais avec lui pour de longues veilles, de Brindisi à Malte, une révolte devant Sébastopol, ou bien un coup de mer qui balayait la proue.

Mon oncle Antoine nous rendait visite. Il frappait à la fenêtre, je me précipitais. Il sentait le plâtre séché, ses mains étaient couvertes d'écailles blanches, il me soulevait. Ma mère ne l'embrassait pas.

— Votre frère, commençait-elle, avec sa politique, voilà le résultat.

— Dante, disait Antoine, Dante, il n'a jamais fait que parler, on va le relâcher, ne vous inquiétez pas.

Je partais avec lui. Il m'installait sur le cadre de sa bicyclette, je posais les mains sur le guidon alors qu'il pédalait lentement, les jambes écartées.

La Promenade des Anglais était une couronne sombre qui enfermait la mer. Lampadaires morts, vitres aveugles, je n'avais jamais vu de nuit aussi dense. Quelques cyclistes qu'on devinait au grincement du pédalier, des agents qui, à Magnan, avaient établi un

barrage, éclats de lampes de poche, coups de sifflet, cris que l'obscurité amplifiait :

« Lumière là-haut ! » La voix rebondissait sur les façades, blocs de rochers hauts et noirs.

Nous nous engagions dans le boulevard de la Madeleine. Une porte ou une fenêtre s'ouvrait, enfonçant un coin jaune dans la nuit. Je reconnaissais les platanes, le pont sur l'étroit canal, la maison de mon oncle Antoine et cette brise fraîche qui sentait la terre et les fleurs.

J'aimais ce quartier désordonné, ces arbres et ces herbes qui formaient des presqu'îles de liberté entre les murs.

J'étais un enfant des quartiers du centre, des rues tracées par la raison, de la mer et des jardins limités par les arceaux des barrières, le ciment quadrillé des trottoirs et le bitume lisse des chaussées. Ici, commençaient des chemins jaunes qui serpentaient à flanc de collines et je m'y engageais avec Edmond, le fils d'Antoine, mon aîné de deux ans.

C'est moi qui conduisais les jeux. Je franchissais le premier les ravins boueux, je marchais courbé vers les pinèdes ou les plantations d'œillets, je grimpais dans un figuier sauvage, écrasant les fruits à la peau tendue et verte qui éclataient sous mes doigts en une pulpe rouge et granuleuse. Je courais, je levais la main comme un chef de tribu qui arrête les siens sur le sentier de la guerre, et jambes croisées, je méditais sous une couverture tendue entre deux chaises.

Je pouvais, chez mon oncle Antoine, courir et rêver. Ma tante Giovanna nous appelait depuis la fenêtre. Chez moi, dans la cour de *l'Hôtel Impérial,* quand j'ouvrais la fenêtre, ma mère surgissait :

— On voit tout, disait-elle.

Elle fermait. Elle tirait les rideaux.

Il n'y avait pas de rideaux chez Giovanna. Les voix voisines se mêlaient aux nôtres dans la cuisine.

— Qu'est-ce que vous faites de bon aujourd'hui, madame Revelli ? Vous n'avez pas une gousse d'ail ? Je vous la rends.

Ma tante montrait le plat de pâtes, puis me servait. Je mangeais vite pour pouvoir parler, raconter moi aussi. Je disais :

— Mon père, quand il était marin, un soir de Noël, pendant la guerre, son bateau est venu dans la rade de Villefranche, alors mon père a volé le youyou.

Je me tournais vers Edmond :

— Tu sais ce que c'est un youyou ?

J'avais la tête pleine de récits.

Quand j'étais seul avec mon père devant l'établi dans son atelier, je l'interrogeais. Je prenais une vis couverte de rouille, je disais :

— Avec ça, qu'est-ce que tu fais, papa ?

Il la faisait tourner entre ses doigts :

— Ça, tu vois…

Il s'approchait d'un moteur, me montrait une pièce, ou bien il cherchait un mégot dans une boite de conserve qui lui servait de cendrier, l'allumait et parlait sans me regarder :

— Une vis comme ça, un jour à Bizerte, on était dans un bassin de radoub, et le premier maître Guichen, je t'ai déjà parlé de Guichen ?

Sa vie, mes livres d'aventures.

Parfois la courroie d'un moteur sautait avec un sifflement aigu, mon père s'interrompait et je le suivais dans ce labyrinthe de caves où s'entassaient les vieux meubles de l'hôtel. Je m'accrochais à sa blouse, j'avais peur des rats qui couraient dans la pénombre poussiéreuse.

— Ça va ? demandait-il.

J'aurais marché sur les bords d'un cratère. J'étais marin, c'était la guerre. Nous arrivions devant les chaudières. Je craignais les flammes bleues du mazout, le souffle de la chaleur qui frappait au visage quand mon père ouvrait la porte devant les brûleurs.

— C'est comme ça que tu as eu l'accident ?

Je l'interrogeais pour ouvrir le livre.

— Avant que tu naisses, commençait-il.

Un autre monde où je perdais pied. Contrée de chevauchées et de combats, des sous-marins guettaient et des paysans de la forêt prenaient la route.

— Avant que tu naisses, je connaissais même pas ta mère encore, c'était quelques années après la guerre, j'ai ouvert comme ça, il y a eu une étincelle, je suis resté aveugle plusieurs jours.

Je fermais les yeux.

J'étais le fils de Dante Revelli, frère aîné de mon oncle Antoine, et chez eux, boulevard de la Madeleine, je parlais, je parlais.

— Il est comme Dante, celui-là, disait Antoine.

Il allumait une cigarette, s'appuyait des deux paumes à la table, se balançait sur sa chaise :

— Il t'a raconté, reprenait Antoine, quand, rue de la République, il a installé une sonnerie électrique ? Tes tantes Louise et Violette, demande-leur, c'était quelque chose avant 14. La sonnerie des Revelli, on en a parlé longtemps.

Rue de la République et avant, rue Saint-François-de-Paule.

J'avais la nostalgie de ces lieux d'avant moi.

Le dimanche matin, je m'installais sur la petite selle que mon père avait vissée sur le cadre de la bicyclette. J'étais entre ses bras. Rue Saint-François-de-Paule, après les jardins, il me montrait la maison du docteur Merani :

— C'est là, tu vois, que je suis né.

Je tournais la tête pour apercevoir encore l'entrée de la cour, les lettres au-dessus de la porte.

— Ils étaient pas durs, les Merani, de braves gens, mais à la manière des patrons, tu comprends ? Ma mère, elle voulait pas qu'on soit des fils de domestiques.

Nous prenions par les ruelles de la vieille ville, nous traversions la place Saint-François, nous faufilant entre les bancs des poissonnières, nous évitions les rails des tramways qui contournaient la place Garibaldi, et traçaient le long de la rue de la République des rayures brillantes. Mon grand-père Vincente nous attendait, appuyé contre le mur, près du porche. Je montais avec lui lentement les escaliers d'ardoise. Ils parlaient en niçois, cette langue clandestine que ma mère pourchassait. Ma tante Louise m'entrainait sur le balcon :

— Fais-toi voir.

Je riais. Elle me faisait pivoter en me tenant par les épaules.

— Tu es beau, Roland, sei beou.

Mon père vidait sur la table de la cuisine la caisse qu'il avait fixée, dans la cour de l'hôtel, au porte-bagages de la bicyclette. Morceaux de bois, pièces de cuivre, clous, dont mon grand-père s'emparait en riant. Il séparait le bois du métal, classait les clous selon leur taille, montrait à son fils l'armoire qu'il avait fabriquée ; là il allait ajouter une cornière, poser une étagère, et ce cuivre, ces clous, justement… Leurs doigts contre le mur, ce marteau qu'ils se passaient, les ongles noircis de mon grand-père. Ils s'asseyaient

enfin de part et d'autre de la table, j'étais sur le balcon avec Louise, j'écoutais :

— Alloura, couma va, pa ?

Mon grand-père Vincente prenait sa pipe.

— E tu.

— Va, va.

Je regardais la cour. J'imaginais cette vie d'avant. Ma grand-mère Lisa morte de cette guerre qui était le grand livre où mon père lisait.

J'allais avec Louise jusqu'à l'épicerie Millo, qu'avait tenue son fils Lucien, mobilisé. La boutique sentait la cannelle, le fromage, la charcuterie, la saumure. Je plongeais mes doigts dans les tonneaux remplis d'olives et de morue. Louise achetait des réglisses noires, amères, qui tachaient mes lèvres et ma langue. Appuyé aux sacs de légumes secs posés à même le sol, j'écoutais ma tante parler de son fils :

— Lucien, il est dans un fort. Avec l'hiver, là-haut, ils vont attraper mal, et si les Italiens déclarent la guerre, vous vous rendez compte.

Lily, la fiancée qui s'occupait du magasin, m'embrassait.

— Ta tante Louise, disait-elle, elle voit tout en noir.

Mes mains s'enfonçaient dans les haricots blancs et froids comme des cailloux polis.

— Lucien, il reviendra, j'en suis sûre, ajoutait-elle.

Puis le canon du château tirait au-dessus du port le coup de midi. Je courais dans la rue, les pigeons de la place Garibaldi tournaient au-dessus des platanes, mon père était devant le porche, le vélo à la main.

— Miejou, midi, disait Louise en m'entraînant.

Nous laissions passer le tram, nous traversions rapidement :

— Tu viens nous voir, hein Roland, murmurait mon grand-père en m'installant sur la selle au milieu du cadre.

— Ciào, pa, lançait mon père.

Nous filions dans les rues déjà vides.

Dans la cour de *l'Hôtel Impérial,* je sautais :

— Dis-lui qu'on est là, disait mon père.

Au bout du couloir, ma mère.

— Tu es sale.

Elle se penchait vers moi, me frottait les lèvres à me faire mal, les bords de la bouche :

— Qu'est-ce qu'ils t'ont donné encore ? Tu ne vas plus avoir faim.

Elle boutonnait ma chemise :

— Tu veux me faire honte ?

Elle me coiffait :

— Tu sais, les gens, ils ont vite jugé, disait-elle. Il n'y a qu'à voir la façon dont quelqu'un s'habille. On reconnaît tout de suite un ouvrier, même s'il a un costume. Toi, au moins, ne sois pas comme lui.

Elle soupirait, regardait vers la cuisine où entrait mon père.

J'étais au milieu d'eux. Il me semblait qu'ils tiraient sur mes bras, serraient chacune de mes mains à me faire mal.

2

J'imagine et je me souviens.

Je quittais l'école l'un des premiers, je courais, je traversais les jardins et je tombais souvent. Le cartable glissait devant moi, les graviers déchiraient mes genoux, mes paumes, et jusqu'à mon menton, mais je me demande si je ne recherchais pas ces chutes, l'exploit, une attitude héroïque alors que mon père était absent.

Je me redressais avant que les vieilles, assises sous les lauriers, ne s'approchent. Je boitillais, je nouais un mouchoir, bientôt rouge, autour de mon genou et j'aimais que ma mère, plus tard, s'accroupisse devant moi et lave mes plaies à l'eau tiède.

Parfois j'arrivais dans la cour de récréation ainsi blessé, je me battais encore jusqu'à ce qu'un instituteur me saisisse par l'oreille, découvre mes égratignures, m'entraîne dans une classe vide et me sermonne.

L'absence de mon père m'apprenait la mémoire et me donnait le regard. Je découvrais une autre ville, née de la guerre. Sur les rideaux de fer des boutiques, on avait collé une pancarte où j'épelais *mobilisé*. Dans la cour de *l'Hôtel Impérial,* devant les cuisines, les camions de l'armée venaient se ranger dans un crissement aigu de freins. Des soldats parlaient avec les lingères ; l'un d'eux, des galons d'or sur sa manche, s'appuyait à notre porte et je m'irritais que ma mère la laissât entrouverte, qu'elle écoute cet homme au visage rond. Je partais et, au moment où elle m'appelait, je commençais à courir.

Il me semble aujourd'hui que la course était ma manière d'être. J'entends encore le bruit de mes talons résonnant sur le trottoir de la Promenade des Anglais. Je bousculais les couples, je traversais, bondissant devant un fiacre, je sautais les tranchées qu'on avait creusées dans les pelouses, je revenais sur mes pas pour sauter à nouveau, surprendre l'une de ces langues étrangères, rugueuses, que parlaient de nouveaux touristes en pelisses noires, en costumes sombres que terminaient des guêtres blanches. La foule dense, sur la Promenade, s'écoulait, nonchalante. Je courais entre les fauteuils et les chaises longues bleues, je surprenais un mot et quelquefois je me laissais surprendre. Monsieur et Madame Baudis, les amis de ma mère, me retenaient par le bras.

— On ne voit plus ta maman ? Rien de grave, et ton père ?

Je secouais la tête, j'entendais, au moment où je m'éloignais :

— Madame Revelli, son mari…

Je reprenais ma course, je m'approchais de la station de taxis où n'attendaient plus que deux fiacres. Je me souvenais : mon père appuyé à la portière d'une voiture, et le chauffeur, sa casquette rejetée en arrière, les dents couvertes d'or :

— C'est ton fils, Revelli ?

Je prenais le volant pendant qu'ils parlaient en niçois, je klaxonnais, puis nous rentrions mon père et moi, longeant l'hôtel.

— Jaufret, ses dents, m'expliquait mon père, il les a perdues en Espagne, un coup de crosse, il s'est échappé, un miracle.

Jaufret n'était plus à la station. Ma course était interrompue, je descendais sur la plage. Souvent passait au large un bâtiment de guerre qui, tout à coup, se dissimulait dans un nuage de fumée noire et sur la Promenade les badauds s'agglutinaient, tendant les bras vers l'horizon, leur boite à masque à gaz pendant à leur cou, sur leur ventre. Du château, à midi, on ne tirait plus le canon. Les chasseurs alpins occupaient l'emplacement au-dessus du port et leurs patrouilles parcouraient la grève.

Je rentrais. Ma mère et l'officier étaient debout devant notre porte, j'esquivais une gifle, je courais jusqu'à ma chambre, je les écoutais.

— Vous comprenez, avec tous ces réfugiés, presque tous juifs, allemands, et dans une ville-frontière, l'état-major est inquiet. Est-ce qu'on est sûr de tous ces métèques ? C'est facile de se faire passer pour réfugié, facile, et ils nous prendraient à revers.

Je fermais ma porte. Je haïssais cette voix, son assurance. Je n'avais, à l'entendre, aucune surprise. L'officier parlait comme Monsieur Baudis, des mots qui traînaient dans les cuisines de l'hôtel, dans les groupes de parents qui attendaient à la sortie de l'école. Mon père, lui, inventait chaque phrase, seul. J'essayais de les retrouver. Je plaçais sur les couvertures de mon lit l'escadre qu'il m'avait construite, je créais des tempêtes, des rades, j'attendais que ma mère crie plusieurs fois « Roland, Roland » pour me rendre à la cuisine. Me parlait-elle, ou bien n'était-ce que la litanie continuée de ses reproches ?

— Un homme qui n'a jamais pensé qu'à lui. Sa politique, et moi, avec deux enfants.

Je me levais, je prenais une pomme, je courais à nouveau vers l'école.

J'aimais ma ville, les rues blanches qui conduisaient à une allée de palmiers ou à la mer, les journées d'octobre où brûlait l'été et qui se prolongeaient en braises rouges au-dessus des collines de l'ouest. Le soir, après l'étude, au lieu de rentrer, je m'égarais dans les quartiers éloignés, vers l'est ou le nord. Sur les boulevards bordés d'acacias à peine éclairés par une lumière bleuâtre, la circulation était rare et je courais souvent au milieu de la chaussée. De temps à autre, pour me rassurer, j'imitais avec les lèvres un bruit de détonation, j'épaulais mon cartable, je tirais, j'étais l'agent du *Deuxième Bureau contre Kommandantur,* j'avançais courbé, j'entrais dans la cour de l'hôtel comme un soldat des corps francs, je poussais la porte.

J'ai reconnu un soir, son odeur, tabac froid et sueur, comme si j'entendais à nouveau son accent, ses récits, et quand ma mère s'est avancée, je n'ai plus douté. Il était revenu. Elle avait le regard assuré et méprisant, celui de leurs guerres, quand mon père criait et qu'elle se contentait de quelques mots, comme des dagues.

J'ai traversé la cour, je me suis enfoncé dans les caves m'appuyant contre les murs humides. Pas le temps d'avoir peur des rats. J'ai ouvert la dernière porte, celle de son atelier et je suis resté à la lisière de la lumière, n'osant ni fuir ni avancer, suivant chacun de ses gestes, le mouvement de la main qui essuyait ses yeux, prenait sur l'établi un chiffon dans lequel il se mouchait. J'avais devant moi un homme qui ressemblait à mon père, mais cette façon de baisser la tête, de cacher ses yeux sous ses paumes, les coudes

appuyés sur les genoux, cette toux, je ne les connaissais pas. J'avais honte, je me sentais sale.

Il s'est levé, m'a vu.

— Je ne t'ai pas entendu venir, a-t-il dit.

Les moteurs de la soufflerie se mettaient à tourner, couvraient sa voix et quand il a voulu s'approcher, j'ai reculé, claquant les portes des caves comme s'il m'avait poursuivi, rassuré seulement quand j'atteignais la cour, que je criais :

— Maman, maman, il y a papa.

J'avais besoin de me précipiter contre elle pour qu'elle me protège.

— Je sais, je sais, répétait-elle. Il a dîné déjà.

Je l'ai vu le lendemain matin alors qu'il se rasait. Il avait posé un bol d'eau tiède sur la table, calé le miroir contre la boite à sucre. Combien s'était-il passé de jours pour qu'il change – ou que je change – à ce point ? Durant son absence il avait été si grand, si jeune, avec sa cape moirée, son chapeau noir de magicien ; il prenait son élan dans la cour de l'hôtel, survolait la ville les bras étendus, il me vengeait. Mais il était revenu, le visage amaigri, couvert de mousse, il me regardait :

— Tu as bien travaillé ? demandait-il.

Je voyais sa flanelle jaunâtre, sa peau blanche. Je le trouvais vieux, comme mon grand-père Vincente, son père. On frappait à la porte. C'était un jour où le vent soulevait la pluie avant de la rabattre en lanières qui prennent les corps et les façades de biais. J'avais ouvert et une rafale s'était glissée, zébrant le mur. Je les ai vus, abrités sous les parapluies rouges du concierge de l'hôtel, Hollenstein qui s'avançait :

— Ton père est là, n'est-ce pas ?

Il sortait de la cuisine, le blaireau à la main, les bras nus, le tricot de flanelle couvrait sa ceinture. Ma mère, au bout du couloir, attendait raide, je devinais son imperceptible mouvement d'épaules, son humiliation, sa colère. Je voyais mon père avec son regard de femme fière, j'étais elle. Mais je voulais aussi qu'elle se taise, qu'elle parte, qu'elle ne dise pas à mon père ce que j'entendais.

— Tu aurais pu t'habiller.

Un autre haussement d'épaules et elle s'éloignait.

— Je suis content, disait Hollenstein. Vous le reconnaissez ?

Il s'écartait et j'apercevais un haut vieillard, au feutre noir.

— Je ne suis plus que le gérant de Monsieur, continuait Hollenstein, voici votre nouveau propriétaire. Vous pouvez remercier votre oncle, sans lui…

Mon père s'essuyait le visage lentement avec le bout des doigts, regardait Carlo Revelli.

— Ça fait longtemps, disait-il.

— C'est ton fils ? demandait Carlo.

Je sentais ses doigts osseux sur ma tête.

— Roland ?

— Roland, oui.

— Il a la tête dure comme toi ?

Carlo Revelli frappait de sa main fermée sur mon crâne.

— Vous avez tous la tête dure, disait Hollenstein. Vous aussi, Carlo.

— Ce n'est pas un défaut.

— Ceux qui ont la tête dure, a dit mon père, ils sont restés dedans. Moi, je suis sorti.

Je retrouvais l'expression surprise dans l'atelier, cette grimace, les lèvres qui s'avançaient et ces bras le long du corps qui semblaient tirer les épaules, contraindre mon père à se voûter.

— Sortir de prison, dit Carlo, c'est toujours bon, n'importe comment. Dedans il peut tout arriver.

J'étais appuyé contre le mur, je regardais Carlo Revelli, l'oncle Revelli le riche, celui dont on me montrait le nom – mon nom aussi – peint en lettres blanches sur les flancs des camions.

Un matin, après une tempête d'équinoxe qui avait duré trois jours, couvrant de sable et de galets la Promenade des Anglais, j'avais vu ces camions, des hommes sautant sur le trottoir et j'entendais le grincement de leurs pelles raclant le ciment, la grêle des pierres qu'ils envoyaient dans la benne métallique. Nous nous promenions, ce devait être un dimanche, mon père aimait s'approcher de la mer, voir les vagues s'avancer, déferler en nappes d'écume.

— Tu vois notre nom, m'avait-il dit. C'est l'oncle, mon parrain. Un jour, je te raconterai.

Il m'entraînait, une vague s'élevait, parabole éclatée, et nous courions vers l'hôtel. Je me souviens. Au milieu du repas, sans regarder mon père, j'ai dit :

— Il y avait des camions, avec Revelli, des ouvriers aussi, ils ramassaient les galets. C'est notre oncle Revelli ?

Ma mère se levait et à la façon dont elle repoussait sa chaise, je savais que je venais de lui donner une arme. Je gagnais et perdais dans ces affrontements qui les opposaient et que je provoquais parfois, d'un mot, d'une question, jamais tout à fait innocents ou coupables. Je les poussais l'un contre l'autre avec la détermination aveugle du somnambule. La voix de ma mère me réveillait :

— Lui aussi, ton oncle, disait-elle, il est arrivé pauvre. Tu entends Roland ? Ils se cherchent tous des excuses, la pauvreté, l'injustice, mais celui qui veut… Pense à Carlo Revelli. Ils étaient trois frères, ton grand-père Vincente, il n'a guère bougé. L'autre, puisqu'il est mort, il vaut mieux se taire, mais Carlo, il savait ce qu'il voulait, il est devenu quelqu'un.

J'attendais que mon père parle, qu'il trouve une réponse, mais il paraissait rêver.

— Qu'est-ce que ça veut dire, devenir quelqu'un ? murmurait-il en allumant une cigarette.

— Écoute-le, écoute-le, répétait ma mère.

J'étais le témoin et le juge. Christiane se mettait à pleurer. Tout en la berçant, ma mère marchait dans la cuisine, s'arrêtait derrière mon père :

— Le fils de Carlo, Alexandre, est architecte, et toi tu es ouvrier, ici, à l'hôtel. Et les enfants, tu leur laisseras quoi ?

Je me levais, je courais dans la cour et si j'entendais la mer battre, j'allais jusqu'à la Promenade suivre le mouvement gris de la houle d'où jaillissaient le cri strident et le vol lent des mouettes. Je m'imaginais fils ou petit-fils de Carlo Revelli, ou bien reconnu par lui.

— Tu es Revelli, toi ? Tiens.

Il me donnait ce Palais de la Jetée dont l'étrave fixe ouvrait la mer. On donnait à mon père. Certains soirs, il posait sur la table quelques pièces de monnaie, il les retournait, me tendait l'une d'elles, « une pièce anglaise », disait-il.

— Un pourboire ? interrogeait ma mère.

Mon père reprenait les pièces, les jetait dans un tiroir où elles s'accumulaient. Il commençait à expliquer, il avait réparé dans une chambre l'interrupteur et le client avait insisté.

— Un pourboire, répétait ma mère.

Mon père donnait un coup violent sur la table, puis il claquait la porte et je le voyais traverser la cour, descendre l'escalier qui conduisait à son atelier. Il allait passer l'après-midi là, devant l'établi et je le surprenais.

— Va voir ce qu'il fait, disait ma mère alors qu'il lisait, le journal ouvert sur ses genoux, la cigarette derrière l'oreille.

— On va démonter quelque chose, disait-il.

Je suivais le mouvement de ses doigts et la rotation rapide du tournevis.

— Électricien, Roland, c'est un métier, un métier d'ouvrier, pas de domestique. (Il s'interrompait.) Ta mère elle aurait voulu plus. Dans cette ville, c'est difficile d'être ouvrier, la femme d'un ouvrier, et ici, à *l'Hôtel Impérial,* enfin… tu comprendras.

Sur la Promenade, l'après-midi, je courais entre les promeneurs, ma mère avançant lentement, tenant Christiane par la main.

Je me haussais sur la pointe des pieds pour les apercevoir au milieu de la foule. Monsieur Baudis saluait ma mère d'un coup de chapeau, on m'appelait, j'apportais des fauteuils qu'on plaçait du côté de la mer.

— Votre mari ? questionnait Madame Baudis.

Je saisissais la gêne de ma mère. Elle soupirait, prenait Christiane sur ses genoux.

— Vous savez que l'Aga Khan est descendu à l'*Hôtel Impérial,* disait-elle.

— Je trouve que la Bégum vous ressemble, répondait Monsieur Baudis, vous êtes le même type de femme.

Nous rentrions, elle agrippait mon épaule, inquiète de me savoir prêt à m'élancer sur la chaussée, mais je me dégageais, et je traversais seul, l'attendant devant la station de taxis où Jaufret parfois l'interpellait.

— Et Dante, il va ?

Elle passait vite.

— Ces amis de ton père, disait-elle, tous des ouvriers. Si Monsieur et Madame Baudis t'interrogent, ce que fait ton père, tu ne dis rien, rien tu entends ? Je ne veux pas avoir honte.

J'ai vécu des années avec la honte sur les épaules. Cela serre comme un vêtement mal coupé, une cellule étroite aux parois transparentes et rien n'échappe au regard du gardien placé dans la haute tour centrale.

Mon père aussi devait porter la honte puisqu'il aimait ces caves de l'hôtel, cet atelier reculé où j'étais l'un des seuls à venir le retrouver.

Et je la devinais si lourde sur lui ce matin de pluie, quand Carlo Revelli et Gustav Hollenstein s'apprêtaient à ressortir. Déjà le portier, qui s'était mis à l'abri contre notre façade, s'avançait. Moi je ne bougeais pas, toujours appuyé au mur, la main de Carlo sur ma tête et j'étais heureux de reconnaître mon allégeance, j'abandonnais mon père qui faisait quelques pas vers la cuisine.

— Pour sortir de là-bas, a-t-il dit, j'ai signé leur déclaration. Ils ne m'ont pas libéré pour rien. J'ai signé, tout le monde est content, non ?

Il rentrait dans la cuisine, l'eau coulait dans l'évier, il devait se rincer le visage.

— Signé, demanda Hollenstein, quoi ?

Carlo ouvrait la porte. La pluie rebondissait sur le sol de la cour, frappait toujours de biais. Le portier de l'hôtel présentait les parapluies.

— Viens me voir à Gairaut, dit Carlo en tirant sur mes cheveux. Je te ferai travailler au jardin. Je verrai si tu as la tête dure.

Il était sur le seuil, prenant l'un des parapluies au portier, montrant l'autre à Gustav Hollenstein, je m'avançais, j'écoutais.

— Bien sûr il a signé, disait Carlo. On n'a libéré que ceux qui condamnaient le pacte de Staline avec Hitler.

— Pourquoi n'aurait-il pas signé ? dit Hollenstein. J'ai parlé avec lui il y a quelques jours. Il ne comprenait pas. Il n'approuvait pas, pas du tout.

Ils s'éloignaient. Je les suivais sous la pluie qui glissait le long de mes joues, dans mon dos. Carlo s'arrêtait.

— Ce qu'il pense, c'est qu'il a cédé. Le pacte, le pacte, est-ce que c'est important pour lui ? Il a peur d'avoir trahi, si vous voulez.

— Je ne comprendrai jamais, dit Hollenstein. La politique, ce sont des faits, des actes. On approuve, on désapprouve. Trahir ? Qui ? Staline ? Vous comprenez, vous ?

— J'ai signé souvent dans ma vie, dit Carlo. Je n'en suis pas fier. Mais je suis là.

Il se tourna, me vit.

— Tête dure, dit-il, rentre.

Je m'immobilisais sous la pluie, au milieu de la cour, les regardant partir sous les grands parapluies rouges.

3

J'avais oublié les grands parapluies rouges. Il a fallu, trente ans plus tard, que je m'arrête devant les escaliers de marbre de l'*Hôtel Impérial,* qu'un portier dans son uniforme bleu s'élance vers un couple qui sortait. Il bruinait. Le temps, il me semble, a changé depuis mon enfance. Ma mémoire a retenu des averses et des incandescences et je retrouve maintenant la ville sous des ciels brumeux, le sol et les carrosseries couverts d'une pellicule brillante, une rosée du soir à l'automne, nouvelle, ou dont je n'ai gardé aucun souvenir.

Le portier déployait un parapluie rouge et j'ai revu la scène, dans la cour, j'ai éprouvé cette sensation de froid que j'avais ressentie en rentrant chez nous après être resté immobile à regarder s'éloigner Carlo Revelli et Gustav Hollenstein. J'avais les cheveux trempés. Ma mère se précipitait, me poussait dans la cuisine.

— Ce gosse, il me rendra folle, disait-elle.

Elle arrachait un torchon des mains de mon père, elle m'en frictionnait le cou, les tempes, les joues.

— Tu vas t'enrhumer, répétait-elle.

J'espérais que la fièvre m'engloutisse, couvre mes yeux, pour que je ne voie pas mon père tel que je l'apercevais chaque fois que ma mère retirait le torchon de mon visage. Il était appuyé des deux mains à l'évier, regardant couler l'eau, la tête baissée. Je me mis à tousser ; j'appelais la maladie, j'espérais le retour à une enfance profonde, quand on ne comprend pas les mots, qu'on ne sait rien du père et de la mère, seulement qu'ils se penchent au-dessus du lit, qu'ils m'embrassent et la gorge s'anime pour un cri de joie.

Mais je savais déjà trop. L'arrestation, l'absence m'avaient initié. Je pressentais les changements, j'avais appris à voir, à deviner le sens. Les adultes n'étaient plus pour moi des statues bienveillantes et puissantes, mais des masques fissurés et je lisais dans la façon distraite qu'avait mon père d'agir, ou dans son silence alors qu'il avait l'habitude de parler, la honte et la défaite.

Il était revenu démuni, détrôné et je n'osais pas m'approcher de lui, dire :

— Raconte papa, raconte.

Ils avaient gardé là-bas le livre de ses récits. Il avait payé sa liberté de sa voix.

Il se tut durant des mois.

C'était, disait-on, la guerre, l'inattendu dans la vie, et je garde de ce temps le goût des événements et des surprises.

Devant une boutique proche de l'hôtel, une queue se formait, ma mère dans les premiers rangs, la plus grande des femmes. Elle tournait la tête vers ses voisines, les interpellait, criait parce que quelqu'un tentait d'entrer dans le magasin. Elle me voyait, me prenait par le bras, me plaçait près d'elle, glissait quelques pièces dans ma main :

— Tu achètes un kilo, toi aussi.

J'étais contre elle, je levais la tête et j'apercevais son visage résolu.

— Eh oui madame, c'est mon fils, lui aussi il mange du sucre, non ? Il fait la queue comme moi, il a droit.

Je la découvrais différente, forte, j'étais fier.

Nous posions nos boites de sucre sur la table :

— Tu as vu ? Je me suis débrouillée, il ne faut pas se laisser faire.

Mon père rentrait, la questionnait, mais elle ne répondait pas, haussant seulement les épaules, la joie s'effaçant de son visage.

Je gagnais la cour, je m'asseyais sur les marches des cuisines, à côté des soldats, j'essayais un calot, je respirais l'odeur de laine et de poussière des uniformes. Dans les rues, je guettais les signes nouveaux, une tranchée prolongée dans un jardin, une affiche tricolore : *Méfiez-vous, taisez-vous. Si la parole est argent, le silence est d'or*.

J'attendais l'affichage des nouvelles devant *L'Eclaireur* et quand les badauds se regroupaient l'un d'eux prenant la parole :

— Les Finlandais, moi je les connais, c'est pas les Polonais, ils se laisseront pas faire, et ça, ça peut tout changer. Pour les Russes, c'est fini la rigolade.

J'étais au premier rang dans le cercle, suivant les mots de l'un à l'autre, les mains qui ponctuaient les phrases.

Je courais jusqu'au port voir, depuis les marches de l'église, les vedettes lance-torpilles amarrées. Je m'approchais des marins. Je traînais dans les rues, aux aguets jusqu'à la nuit.

Les sirènes, un soir, ont fait éclater le silence, le ciel où pointaient comme des reflets de lumière sur des fuselages les premières étoiles.

J'entrais dans la cour, ma mère courait, Christiane dans les bras. Mon père ouvrait les portes des caves et nous nous asseyions sur des planches dans les couloirs, Gustav Hollenstein éclairant nos visages avec une torche, s'installant près de moi, appelant sa femme qui souriait, une cigarette au coin de la bouche :

— Une blague, disait-elle, cette guerre, c'est une blague.

— Tais-toi, Katia, murmurait Hollenstein, tais-toi.

Elle riait.

— Mais non, je ne me tairai pas, la France n'est pas un pays pour la guerre, personne ne veut la faire.

Une femme se levait :

— Je remonte, disait-elle. J'étouffe ici.

Je me glissais derrière elle, je répondais d'un mot au cri de ma mère et je rejoignais dans la cour la fille de Gustav Hollenstein.

— C'est toi, Roland ? me demandait Nathalie.

Elle me prenait par la main et je marchais près d'elle dans ce vide de la nuit inquiète. Sur la Promenade, le ressac, un coup de sifflet lointain heurtaient le silence, rebondissaient sur lui, retombaient.

— Tu n'aimes pas les caves ? Ta maman t'a appelé.

Nous nous approchions de la balustrade au-dessus des galets, la mer pailletée en face de nous, la ville dans notre dos, compacte et sombre.

— Tu sais que nous sommes un peu parents ? Je m'appelle Revelli, comme toi.

Peut-être l'avais-je suivie pour cela. J'étais en quête de Revelli glorieux, puissants. Et ma mère me les avait désignés, ces habitants de l'autre rive.

— Tiens, disait-elle à mon père, le fis de Carlo. C'est ton cousin, Alexandre ? Depuis qu'il a épousé la fille de Hollenstein, il n'est pas venu une fois te voir. À quoi ça servirait ? Il doit même avoir honte.

Nous étions face à l'entrée de l'hôtel, je voyais un couple : elle un bébé dans les bras, lui, un officier de chasseurs alpins, parlait à Katia Hollenstein.

— Même pas élégantes, disait ma mère. Nathalie s'habille comme une paysanne. Si j'avais ce qu'elle a.

Mon père s'éloignait, rentrait seul dans la cour et nous restions jusqu'à ce que Nathalie et Alexandre montent dans leur voiture.

— Leur fils, il n'a pas de souci à se faire pour plus tard. Toi, Roland, ne compte pas sur ton père.

Je tentais donc, dès ce temps-là, d'atteindre l'autre rive.

Mon père arrivait au moment où s'essoufflaient les sirènes de la fin d'alerte, il essayait de saisir ma main.

— Je t'ai cherché dans les caves, disait-il, maman s'inquiète.

Je me dégageais. Je craignais qu'il ne me retienne, qu'on ne m'identifie à lui.

— Je trouve que Roland vous ressemble, commençait Nathalie, je ne l'avais pas vu depuis…

Je grimaçais, je m'accrochais au fût d'un lampadaire, je tournais autour jusqu'à ce que mes yeux se voilent, perdent la faible lumière bleue des ampoules peintes. Je ne rejoignais mon père et Nathalie qu'à l'instant où ils paraissaient ne plus se soucier de moi.

— Alexandre est toujours sur la frontière ? demandait mon père.

— On les déplace. Je ne sais rien pendant des semaines.

Ils marchaient vers l'hôtel, mon père la tête penchée, comme s'il avait eu peur d'être plus grand que les autres et quand je le voyais ainsi, respectueux, voûté, mes ongles s'enfonçaient dans ma paume, j'avais envie de marteler son dos pour qu'il se redresse, j'éprouvais le désir de le pousser en avant, de lui dire : « Parle aussi. »

Parfois, sans que je comprenne les raisons de son audace, sa voix s'élevait et il obligeait tous les autres à l'écouter. Je m'arrêtais de courir, je m'approchais, je les regardais tous, Monsieur et Madame Baudis, ou même le directeur Gustav Hollenstein, ou Lebrun qui travaillait avec mon père. Je dévisageais ma mère. Elle se forçait à l'indifférence, secouait la tête, bougonnait, haussait les épaules, disait même : « Il n'y a que toi qui parles », mais elle se taisait bientôt, et Monsieur Baudis, sa pochette de soie couleur lie-de-vin, l'écoutait aussi. Je m'appuyais à son fauteuil :

— Pour la droite, Monsieur Baudis, disait-il, Hitler n'est pas un ennemi, mais un allié.

Je ne comprenais pas, mais j'étais sûr avec ma poitrine que mon père énonçait la vérité et je m'imaginais marchant au premier rang d'un régiment, battant le tambour révolutionnaire. Ma mère se ressaisissait. Je devinais sa peur. Mon père s'était avancé trop loin, il avait dû jeter le masque.

— Ta politique, disait-elle tout à coup, tu ne sais parler que de cela ; viens Roland, allons viens.

Elle prenait ma main, se levait, obligeait ainsi mon père à s'interrompre.

Elle avait eu raison d'avoir peur puisqu'on l'avait arrêté, qu'il était revenu silencieux. Et je lui en voulais de s'être laissé prendre, d'accepter de se taire. Qu'avait-il donc pour être ainsi vaincu ?

— À sa dernière permission, continuait Nathalie, Alexandre me disait que personne ne veut se battre.

Je m'approchais pour mieux entendre. J'étais avide de savoir. Peut-être allais-je surprendre le secret, l'origine du pouvoir des autres, tous ceux que ma mère enviait.

— Ils en ont de la chance, répétait-elle.

Ils passaient devant nous sur la Promenade des Anglais et nous les regardions. Ils entraient à l'*Hôtel Impérial,* ils s'asseyaient avec désinvolture aux terrasses, ils payaient, faisant rouler l'argent sur la table comme s'il s'était agi de galets. Nous, quand mon père commandait un bock et deux panachés, Christiane trempant ses lèvres dans le verre de ma mère, ils en parlaient.

— Ça a fait… disait mon père. Avec ça, on achète deux litres de bière et un litre de limonade.

— Eh bien, on n'ira plus, répondait ma mère, puisqu'on ne peut même plus se payer ça.

Elle se mettait alors à marcher plus vite, m'entraînait.

— J'espère que tu ne seras pas comme lui, disait-elle.

J'en cherchais le moyen, pour elle, pour moi. J'essayais de comprendre.

— Si l'Italie déclare la guerre, Alexandre est en première ligne, ajoutait Nathalie.

— Mais non, répondait mon père. Madame Hollenstein n'avait pas tort tout à l'heure, dans la cave. Ce n'est pas une vraie guerre pour le moment.

— Ils vous ont arrêté ? demandait Nathalie.

— Libéré aussi.

Mon père s'écartait d'elle.

— Jean Karenberg, vous le connaissiez ? reprenait Nathalie. C'était un ami d'Alexandre, nous étions parents, cousins, vous le connaissiez ?

— Je le connaissais, murmurait mon père.

J'avais joué avec les manettes de sa moto, près du port, alors qu'il parlait avec mon père, tous deux accoudés à la balustrade au-dessus des quais.

Jean Karenberg rejetait ses cheveux en arrière, me souriait quand il se retournait et à nouveau j'entendais :

— Les procès, qu'est-ce que tu veux, les procès, si c'est pour défendre la révolution, oui. Mais qu'est-ce qu'on en sait vraiment ?

Qui parlait, de lui ou de mon père ? J'étais près d'eux, j'aimais voir mon père ainsi, grave, calme, le visage apaisé.

— Après tout, s'ils étaient innocents, ils le crieraient, non ?

— Est-ce qu'on sait jamais ? Staline, en URSS, il peut faire avec eux ce qu'il veut.

— Vous savez que Jean a tenté de se suicider, ajoutait Nathalie, après le pacte avec Hitler au début septembre. Alexandre est allé le voir à l'hôpital militaire. Il allait mieux.

— On s'est tous un peu suicidé, dit mon père.

— Alexandre, disait Nathalie, n'a pas compris pourquoi, ici, les communistes ont approuvé. Pourquoi ? Je n'ai d'ailleurs pas compris non plus.

— Y a rien à comprendre. (Mon père marchait plus vite.) Les gens ont une idée, c'est leur idée. Ils se sont battus. On leur a craché dessus pour ça, tapé sur la gueule. Les autres, ils ont tout. Ils ont même raison. Alors qu'est-ce qui vous reste ? On garde son idée. Et puis, est-ce qu'on sait les dessous ? Quand, à Munich, ils se sont tous mis d'accord avec Hitler pour l'envoyer contre l'URSS, qui est-ce qui a protesté ? Qui ?

Mon père s'était redressé, nous arrivions devant l'entrée de la cour.

— Moi, dit-il, de toute façon, je me suis dégonflé.

Nathalie s'arrêtait, je butais contre elle, elle prenait mon poignet, le serrait.

— Votre fils, disait-elle, c'est un chat sauvage. Venez un dimanche à Saint-Paul. Je vois souvent Violette, votre sœur vous aime beaucoup.

Violette aussi vivait sur l'autre rive.

Au moment des fêtes de Noël, alors que nous étions réunis rue de la République, chez mon grand-père Vincente, elle entrait dans la cuisine, allumait une cigarette, parlait comme les clientes de *l'Hôtel Impérial,* portait comme elles une veste de fourrure.

— Tu as vu, ta sœur, disait ma mère, c'est du renard argenté.

Violette offrait à mon grand-père un poste de T.S.F., puis elle nous raccompagnait en voiture. Elle ouvrait les portières, elle

accomplissait ces gestes qui me paraissaient magiques, réservés à ceux qui n'appartenaient pas à ma race.

— Tu la conduis facilement ? demandait mon père.

— Tu veux essayer ?

Ma mère protestait.

— Ne le laisse pas, il ne conduit jamais.

J'aurais voulu que mon père prenne le volant, mais il s'asseyait derrière, avec moi. Je m'appuyais sur le dossier du fauteuil, je respirais le parfum de ma tante Violette, je suivais le mouvement des bracelets quand elle changeait de vitesse, qu'elle disait :

— C'est la voiture de Sam.

— Hollenstein a aussi une traction, une 11 CV, précisait mon père.

Violette, comme Hollenstein, comme les directeurs, les autres. Et pourtant elle avait vécu là, rue de la République, avec Dante et Antoine Revelli, avec Vincente et Louise, et elle avait su traverser seule. Je l'écoutais avidement.

— Tu te souviens, disait ma mère, *Haute Couture,* quand tu venais me chercher, ce Russe, un prince, qui m'attendait toujours, avec sa voiture.

Je me rejetais en arrière. Certains mots ne devaient pas être dits, comme il y a des portes qu'on n'ouvre pas.

Ma mère se tournait vers moi.

— Tu entends, Roland, un prince, avec une voiture, une Delage je crois, décapotable. Il portait une grande casquette, comme un Anglais.

— Tu aurais dû monter, disait mon père.

— Oui, j'aurais dû.

Sauter, ouvrir la portière. Ne plus entendre.

— Comment s'appelait celui avec la moto, reprenait ma mère, il était dans le cinéma ; c'est lui qui t'a fait quitter les Galeries ?

— Philippe, disait Violette, Philippe Roux.

— Tu le vois encore ?

— Quand il passe à Nice. Il suit la guerre, un peu partout, en Chine, en Éthiopie, en Espagne, là où elle est.

— Je t'envie, disait ma mère.

Mon père et moi nous étions au fond de la voiture, qui longeait la Promenade. J'apercevais la coupole éclairée de *l'Hôtel Impérial,* les nervures du dôme du Casino de la Jetée, haubans de lumière tendus au-dessus de la mer. Je baissais la glace, j'avais besoin que l'air

entre, salubre, je sortais le bras pour sentir la poussée de la vitesse, je me penchais.

— Tu vas te faire arracher la main, criait ma mère, remonte cette vitre.

Je les obligeais à revenir à moi, à ensevelir à nouveau le prince russe, la moto de Philippe Roux, la vie passée, ces émotions que je n'avais pas fait naître, cette vie manquée dont je n'aurai pas été issu. Je faisais taire cette femme qui s'appelait Denise, qui avait des regrets, des jalousies, des désirs, et je la contraignais, en lui désobéissant, en me penchant plus encore hors de la portière, à redevenir ma mère.

— On va descendre, disait-elle, on va rentrer à pied.

Violette arrêtait la voiture à la hauteur du Casino de la Jetée.

— Ces enfants, continuait ma mère, on n'est plus libre. Tu n'en veux pas ?

— Mon travail au studio, ce n'est pas facile, et Sam…

— Vous ne vous mariez pas ?

Violette embrassait ma mère sans répondre, elle se baissait vers moi, je sentais contre ma joue la douce tiédeur de la fourrure. Souvent elle cherchait mes doigts, y glissait quelques pièces. Mon père s'irritait :

— Mais non, mais non…

Ma mère, plus tard, disait :

— Si elle peut, c'est sa tante. C'est pas un pourboire.

Mon père lançait en niçois un mot violent avant de nous laisser rentrer, seuls, dans l'appartement. Je me retournais. Il descendait l'escalier qui conduisait à son atelier.

Parce que la présence de Violette faisait naître ce conflit entre mon père et ma mère, je craignais de la rencontrer, et pourtant, quand je la voyais garer sa voiture noire aux roues cerclées de jaune dans la cour de *l'Hôtel Impérial,* je courais vers elle comme vers une fenêtre ouverte.

Depuis le début de la guerre je ne l'avais vue qu'une fois, le lendemain de l'arrestation de mon père.

Elle était assise en face de ma mère, dans notre salle à manger, elle écoutait son monologue :

— Ton frère, Dante, récitait ma mère, n'aurait jamais dû se marier, ce n'est pas un homme pour une femme comme moi en tout cas, maintenant avec les enfants…

J'étais un obstacle, à quoi ? J'étais coupable, comme mon père.

Je sortais dans la cour, je faisais rouler, le long d'un mur, une petite voiture, je m'enfuyais avec elle, je gagnais la zone des montagnes par des routes sinueuses, je traversais d'un seul trait des déserts de pierre, j'atteignais les rives de la mer et j'y enfouissais la voiture, plongeant ma main dans l'eau boueuse d'une flaque.

Violette m'avait surpris.

— Ton papa, m'avait-elle dit, il faut que tu l'aimes tu sais, il faut que tu lui écrives.

Le soir j'ai commencé ma première lettre et j'en revois aujourd'hui l'apparence, cette route que j'avais dessinée au milieu des montagnes, tout en haut de la page arrachée au cahier, et la voiture qui s'y engageait, avec, contre la marge, ces coups de crayon bleu, la mer.

Je retrouve le violet des pleins et des déliés, les boucles du R quand j'ai signé : *Revelli Roland,* accrochant ma plume. J'ai cherché une enveloppe dans le tiroir du buffet et j'ai aperçu cette photo, mon père tenant ma mère par la main, elle en robe blanche – peut-être était-ce le jour de leur mariage ? – lui, dans son costume noir, le visage sans une ride, un sourire que je ne lui avais jamais vu, et leurs doigts qui s'entrecroisaient, leurs épaules qui se touchaient. Je n'ai pas refermé le tiroir pour regagner plus vite ma chambre, y cacher cette photo avant que ma mère ne me surprenne.

Mais je ne pouvais rien lui dissimuler longtemps. Elle savait d'instinct s'il y avait entre elle et moi un secret, elle m'agrippait par la manche :

— Qu'est-ce que tu as, Roland ?

Je détournais la tête, mais ce seul mouvement était un aveu déjà, et je ne résistais jamais à son inquiétude, à ses questions. J'avouais. Une chute dans un jardin, la bagarre dans la cour de l'école, le croissant que m'avait donné une femme des cuisines. Qu'importait alors pour moi sa colère, j'aimais sa fierté.

— Je suis une sorcière, Roland, disait-elle. Je sens, je devine, tu sais. Tu ne peux rien me cacher.

J'étais heureux qu'elle entre en moi. Sa victoire m'était douce. Je subissais son interrogatoire, me dérobant à peine le temps qu'il fallait pour aviver son désir de savoir et moi ma joie d'être forcé. Elle m'embrassait enfin, remettait de l'ordre dans mes vêtements, défroissait ma chemise, me coiffait.

— Tu seras un bel homme, tu verras, disait-elle.

Quand elle m'ignorait, j'allais vers elle. Je voulais qu'elle sache que je dissimulais, que le moment des questions était venu.

Après le repas de midi, elle s'allongeait dans sa chambre, proche du lit de Christiane. Je m'approchais, j'aimais les couleurs bleues du couvre-lit, je m'agenouillais, les bras croisés sur l'oreiller, caressé par la tiédeur blanche de la taie. Nous chuchotions pour ne pas réveiller Christiane, je disais :

— Maman, maman.

Elle posait son livre, se soulevait un peu :

— Quoi Roland ? Attention elle dort.

La lumière d'été était si vive que ses longs éclats rejaillissaient depuis la cour sur le plafond en traînées rousses et les volets tirés ne maintenaient l'ombre qu'au ras du sol.

— J'ai trouvé ça.

Je tendais la photo qu'elle regardait à peine.

— Tu fouilles partout, disait-elle. Remets-la à sa place.

Mais elle la tenait encore au-dessus de son visage.

— C'est toi et papa ?

— Tu vois bien.

— Le jour du mariage ?

Elle jetait la photo vers moi, reprenait le livre.

— Un mariage comme ça, disait-elle un peu plus haut.

— Il y avait Violette aussi ? Elle n'est pas mariée ?

— Violette, elle est plus intelligente que ça.

La voix avait changé, je me redressais.

— Tu m'embêtes à la fin, disait-elle. Tu vas être en retard.

Je partais tôt pour l'école. Je zigzaguais entre les façades, de l'ombre au soleil, je sautais par-dessus les bancs, je franchissais les barrières métalliques entourant les pelouses pour fouler le gazon, violer l'interdit, retrouver la peur d'être surpris, cette irritation, cette démangeaison douloureuse qui semblait battre dans le sexe, lui donner vie, et je recherchais cette émotion précoce, ce désir de poser ma paume entre mes cuisses, d'écraser comme on presse une figue entre ses doigts cette grosseur cachée qui me gênait.

Ma mère me lavait dans la cuisine. Elle posait sur le sol une bassine de zinc, elle m'y faisait asseoir, me frictionnait le cou, le dos, le torse, puis elle me donnait le gant de toilette.

— Ça, le reste, tu le fais tout seul.

Elle s'éloignait, paraissait se désintéresser de moi qui me recroquevillait dans l'eau savonneuse.

— Tu le laves ? demandait-elle tout à coup.

Enfin elle disait :

— Lève-toi, tourne-toi.

Il fallait cacher la face tubéreuse du corps, la différence, alors que ma mère pouvait regarder, montrer le lisse bas-ventre de ma sœur.

Par là j'appartenais à mon père, mais j'essayais de ne pas voir notre ressemblance, ces pantalons qu'il reboutonnait lentement et j'avais honte de lui, de ma curiosité, de notre identité. Car je savais.

Je l'avais aperçu un matin, dans la cuisine, à demi nu. Quand il m'a vu, il a noué sur ses reins une serviette.

— Oh ! Roland, tu es déjà levé ?

J'ai couru jusqu'à ma chambre, j'ai placé mon visage contre le bois du cosy-corner, rouge ma honte, rouge ce souvenir, rouge comme un bloc de viande sur le blanc du marbre.

Ce devait être peu après que mon père ait été libéré, sans doute le matin de notre départ pour Saint-Paul alors que l'idée de cette visite à ma tante Violette m'avait réveillé. Nous nous installions dans la voiture de Gustav Hollenstein.

— Vous êtes trop gentil, monsieur, nous aurions pu, avec le car, disait mon père.

Katia Hollenstein assise devant, à côté de son mari, fumait, soulevant de temps à autre les cheveux de sa nuque. J'étais entre mon père et ma mère. Christiane somnolait sur les genoux de ma mère.

— Votre sœur Violette, disait Gustav Hollenstein, c'est une forte personnalité. Je l'aime beaucoup. Elle me fait penser à votre oncle, Carlo Revelli.

Sur le pont du Var, des gendarmes avaient établi un contrôle. Ils ouvraient les portières, nous dévisageaient. « Pas de permissionnaires ? » Je me retournais comme la voiture démarrait, j'apercevais, encoches blanches dans la lumière intense de l'Est, les hauts massifs de la frontière alpine sous la neige.

— Tout cela est ridicule, disait Katia.

Elle regardait ma mère, s'accoudait au siège, le menton sur l'avant-bras.

— Vous étiez vendeuse à *Haute Couture,* disait-elle. Vous vous souvenez nos premières présentations avec Violette ? Nous ne

savions même pas marcher devant les clientes avec nos robes longues.

Elle riait. Par bribes, j'apprenais le passé, je découvrais la trame, le croisement des vies, l'écart qui se creusait entre elles.

— Alexandre devrait être en permission, disait Hollenstein. Ma fille est très inquiète pour lui, il est sur la frontière, et si l'Italie déclare la guerre…

Katia haussait les épaules.

— Une guerre pour rire, des alertes, des contrôles, mais il ne se passe rien, reprenait-elle. On chante, on fait des soirées pour les mobilisés, voilà votre guerre.

J'avais vu dans les salons de l'*Hôtel Impérial* les poneys empanachés sauter des haies de bois blanc sous les applaudissements des officiers et des dames en robe du soir. Dans le salon aux colonnes, sous les guirlandes de lampes tricolores que mon père avait accrochées, le député Ritzen avait remis la coupe au cavalier vainqueur. J'étais avec le personnel de l'hôtel, nous regardions depuis l'office, les serrements de mains. Nous écoutions le discours de Ritzen : *… notre solidarité aux combattants, nos soldats, s'est affirmée, ce soir…*

— Y en a qui pendant ce temps se font casser la gueule en Alsace, lançait Lebrun.

Je reconnaissais la voix gouailleuse de l'autre électricien de l'hôtel, je m'approchais de lui.

— Tu es là aussi, toi ? disait Lebrun.

Il me pinçait la joue.

— Fiston, la nôtre, celle qu'on a faite, ton père et moi, continuait-il, c'était pas la même rigolade, tu sais. Mais celle-là, elle est de trop. Comédie et compagnie. Puisque Hitler a bouffé la Pologne, pourquoi on continue ? Et les pauvres cons vont quand même se faire crever la paillasse. Et pour qui ?

Il parlait à la cantonade et je l'avais souvent entendu répondre aux conseils de prudence de mon père :

— Je les emmerde. Ils m'ont bouffé les poumons en 16, et maintenant, je dis ce que je veux.

Parfois, quand j'approchais de l'atelier, je surprenais une de leurs disputes.

— Tout critiquer, c'est facile, disait mon père. Tu as le beau rôle, mais ça fait avancer quoi, ça sert à qui ? Ça te donne des satisfactions ? Tu te crois malin ?

— Tu suis, tu files comme un mouton, répondait Lebrun. T'es un curé à ta façon, tu crois ce qu'on te raconte. Moi, de ta dictature, prolétariat ou pas, j'en veux pas. Je me démerde. Et je me démerderai. Ils m'ont eu une fois, ça suffit.

Contre mon père, je prenais le parti de Lebrun. Il avait l'audace des mots et des attitudes. Il possédait une petite voiture avec laquelle nous avions été jusqu'au cap Camarat, au delà de Saint-Tropez. Nous avions dressé la tente sous la pinède, je marchais sur la plage de Pampelone jusqu'à un avion de la marine qui s'y était posé, accidenté, et je revenais le sable séché collé sur mes jambes, la peau brûlante de sel. J'étais surpris de voir Yvette, la femme de Lebrun, s'asseoir sur ses genoux, l'embrasser. Il riait.

— Fais-nous le café, disait-il lui donnant une tape sur les fesses.

Cette façon qu'il avait de parler, de se mouvoir, sans gêne, à l'aise dans la vie, j'aurais aimé que mon père la possédât. Lebrun, pourtant, n'était qu'un ouvrier comme lui. Mon père n'avait donc aucune excuse. Il avait choisi le camp des vaincus. Et dans la voiture de Gustav Hollenstein, il se taisait.

— Vous, Revelli, qu'est-ce que vous en pensez de cette guerre ? demandait Hollenstein.

— Pas grand-chose, Monsieur, répondait-il.

— Vous savez, continuait Hollenstein, on est entre nous. Katia est une Russe blanche, c'est vrai. Elle n'aime pas beaucoup les bolchevicks, mais (Hollenstein caressait le visage de sa femme) elle ne vous dénoncera pas.

— Qui sait ? disait Katia.

Elle riait aux éclats, secouant ses cheveux, montrant Saint-Paul, les hauts murs bruns dans la lumière ardente.

Gustav Hollenstein s'arrêtait au pied des remparts, près des platanes où stationnaient des groupes, soldats et paysans mêlés. Un joueur de boules prenait son élan, le bras à l'horizontale, le corps penché en avant et je suivais la trajectoire de la boule qui heurtait le sol, tournait sur elle-même dans le gravier, alors que s'approchaient les badauds.

Mon père ouvrait le coffre de la voiture, en sortait les paquets. Je cherchais ma mère. Elle s'éloignait déjà avec Christiane, pour ne pas

rester là, comme une domestique qui attend qu'on lui donne la permission de sortir. Je la rejoignais au moment où Nathalie et Alexandre apparaissaient sous l'entrée voûtée du village, Yves, leur fils, marchant devant eux, trébuchant sur les pavés et Katia Hollenstein se précipitait.

— Pour tous ces gens, murmurait ma mère, qu'est-ce que nous sommes ? Regarde, regarde ton père.

Il était debout près des paquets, à l'écart. Gustav Hollenstein lui faisait signe de s'approcher.

— Ce vieux, Hollenstein, je me demande s'il se doute, reprenait ma mère. Katia je l'ai bien connue, avant. Elle couchait à droite, à gauche, avec n'importe qui.

Elle semblait me découvrir.

— Ne reste pas dans mes jambes. Cours.

Les autres entraient dans le village par les rues en pente, Alexandre relevant le col de veste fourrée car le froid coulait le long des rues empierrées, vides. Mon père les suivait, un peu en retrait, portant deux paquets, et pour lui parler, Alexandre devait l'attendre.

— Cette guerre, disait-il, on l'arrête ou on la perd. Est-ce qu'elle a encore un sens, maintenant que la Pologne est occupée ? Que les Russes sont les alliés de Hitler ?

Devant marchaient Katia et Nathalie, Yves entre elles tombant souvent, avançant à genoux et ils s'arrêtaient tous pour le regarder, s'exclamant, mon père comme eux. Je me retournais, je voyais Christiane qui devait avoir l'âge de Yves, deux à trois ans. Qui se souciait d'elle ? Nous, nous devions savoir marcher.

— Et c'est la pagaille, continuait Alexandre, les obus ne sont pas du calibre des pièces. Quant au moral : la paix, la paix. Il y a trois jours, nous avons eu une inspection du colonel Ritzen, le fils du député. Je lui ai parlé des obus. Vous savez ce qu'il m'a répondu ? « S'il n'y avait que ça ! » À voix basse bien sûr. Mais enfin, il commande le secteur. Alors, qu'on s'arrête si on peut. Ce n'est pas votre avis ?

La conversation continuait plus tard dans l'atelier de Sam Lasky où Violette nous avait reçus.

Alexandre et Nathalie Revelli s'étaient joints à nous au début de l'après-midi avec Katia Hollenstein et Yves. J'étais assis dans un coin de l'atelier, Yves et Christiane près de moi. Je leur lançais des billes, mais j'étais avec les autres, avec ma mère assise seule,

boudeuse, toutes ces femmes qui n'étaient pas plus belles qu'elle – Nathalie, Violette, Katia – mais elle était mariée à un pauvre, condamnée. Il me suffisait d'effleurer son visage pour deviner ce qu'elle allait dire, ce soir, quand nous serions rentrés, qu'elle aurait d'un mouvement brusque ôté son manteau, le jetant sur son lit, commencé à préparer notre repas, vive, nerveuse. Il suffisait d'un geste maladroit de sa part, ou bien ce serait mon père qui la heurterait au moment où elle poserait les assiettes sur la table et sa voix s'enflerait, hargneuse :

— Tu les as vues, et tu voudrais que je sois moi, ici, dans ces trois pièces qui…

Je me jurais de posséder un jour tout ce dont elle manquait. J'aurais voulu que mon père se lève et dise :

— Tu veux quoi ?

Il l'aurait entraînée dans une caverne.

— Sésame ouvre-toi. Prends.

Mais il se taisait, semblait ignorer les désirs de ma mère ou, pire encore, quand il les découvrait, il abdiquait.

— C'est comme ça, disait-il. L'argent je ne suis pas capable, ça ne m'intéresse pas. Je suis un ouvrier, je te l'ai jamais caché.

Moi il fallait que je prenne sa place, que j'ouvre un jour la caverne, pour elle. Peut-être alors l'acquitterait-elle, après tant d'années, grâce à moi puisque j'étais son fils à lui, et je les verrais, côte à côte, les doigts entrecroisés, les épaules l'une contre l'autre, pareils à ce couple qu'ils avaient été, elle en robe blanche, lui en costume noir, sur cette photo trouvée dans le tiroir du buffet.

Nous allions partir quand Sam Lasky est arrivé. Il lançait sa valise sur le parquet, criait :

— Réformé, cinq mois pour découvrir ça, que je suis inapte, cinq mois de conneries.

Violette restait assise et tout à coup, Sam s'interrompait, paraissait oublier notre présence, s'avançait vers elle, lui prenait le visage dans les paumes, puis lui caressait les cheveux.

— Qu'est-ce qu'il y a, demandait-il, tu es malade ?

Nous nous levions, nous les laissions sans qu'ils nous retiennent. Violette, au moment où mon père sortait, le rappelait.

— C'est mon frère, Dante, disait-elle à Sam, le marin, on l'a arrêté, libéré.

— Qu'est-ce qu'elle a ? interrogeait Sam.

Mon père faisait un signe d'ignorance, sortait aussi.

— Tu as remarqué, disait Katia Hollenstein à Gustav, cependant que nous roulions lentement, les phares éclairant à peine la chaussée d'une trace bleutée, Violette est enceinte.

Katia se tournait vers mon père.

— Je l'aime bien votre sœur, n'imaginez pas que parce que je dis cela, je la juge, mais elle est enceinte, et ce n'est pas de Sam.

— Les femmes, répondait Hollenstein, vous vous épiez les unes les autres. Violette est libre.

— Cet Italien, continuait Katia, celui qui avait été blessé en Espagne, l'année dernière au Véglione, elle dansait avec lui.

— Sori, dit ma mère, Rafaele Sori.

Elle était attentive, passionnée, elle commençait à raconter.

— Je les ais vus souvent ensemble. Ça a commencé entre eux il y a longtemps, au baptême de Roland, chez nous. C'est là qu'ils se sont rencontrés pour la première fois, c'est vous dire, il y a huit ou neuf ans.

Je m'appuyais à mon père. Je partageais son silence, son refus.

— Sori, c'est le frère de notre belle-sœur Giovanna, expliquait ma mère. Il s'est engagé, il est… (Elle interrogeait mon père.) Tu sais où il est, toi ? Antoine t'en parlait.

Mon père allumait une cigarette, me prenait par l'épaule.

— Ça va fils ? murmurait-il.

Je faisais oui, j'avais envie de m'endormir contre lui que je retrouvais. Katia riait.

— Les hommes, madame Revelli, disait-elle, ils font les choses, les pires, après ils sont d'une pudeur. Ils n'aiment pas qu'on en parle. Les enfants naissent dans les choux. Ils me font rire.

Sa voix s'était tendue, voix des lèvres et des dents.

— Violette voulait un enfant, elle l'a, continuait-elle. Le vieux et bon Sam Lasky l'adoptera. Tu ne crois pas, Gustav ? Tu n'adopterais pas un enfant que j'aurais eu avec un homme jeune ?

Elle passait ses doigts aux ongles teints sur la nuque de Gustav Hollenstein.

4

À son fils, ma tante Violette a donné le prénom de Vincent, celui de son père à elle, et je lui en voulais de ce que j'imaginais être une habileté. Elle me volait mon grand-père Vincente.

Je regardais le bébé, je voyais mon grand-père dans la cuisine de la rue de la République, le prendre dans ses bras. Violette riait, Louise posait un coussin sur la table.

— Mete lou aqui, mets-le ici, disait-elle.

Mon grand-père plaçait l'enfant au milieu de l'oreiller, s'essuyait avec le bout de ses doigts, les joues.

— Sieu bestie, je suis bête, répétait-il.

Il se frottait le nez avec sa manche, essayait de m'attirer, mais je m'enfuyais, je sautais de palier en palier les marches d'ardoises, je courais dans la cour, je m'approchais du puits fermé par une plaque de tôle. Si je réussissais à la soulever, je pourrais me cacher là, et je les entendrais crier mon nom : « Roland, Roland », mais je ne sortirais qu'à la nuit pour les surprendre.

La plaque était scellée, mon père m'appelait depuis la cuisine. Je fuyais encore. Je traversais la rue, j'entrais dans l'épicerie Millo, je passais derrière le comptoir, j'embrassais Lily, la femme de Lucien, j'écoutais.

— Qui sait où il est, disait Lily aux clientes, ils me l'ont mobilisé, il n'a eu que trois jours de permission pour le mariage.

Elle versait la farine dans un sac de papier gris, la tassait en tapotant le sac sur le comptoir de marbre.

— Il était à la frontière, vers Isola, reprenait-elle, puis ils me l'ont mis dans la ligne Maginot. On les laisse plus écrire.

Elle se penchait :

— Tu te caches, Roland ?

Je les attendais, mon père ou mon grand-père. Louise devait ouvrir la fenêtre sur la rue, tenter de m'apercevoir dans l'épicerie de son fils, mais j'étais assis entre des sacs, dissimulé par le comptoir.

Enfin j'entendais la voix de mon grand-père.

— Es aqui, Roland ? Il est ici, Roland ?

Il me soulevait, je m'accrochais à son pantalon de toile bleue qui sentait le tabac.

— Tu es trop lourd, disait-il.

Je résistais, je voulais qu'il me porte comme Vincent, et j'avais envie de pleurer.

Quand Christiane était née, quelques années avant, que j'avais vu dans la chambre de mes parents, contre le mur, le berceau et ses voiles, mon père le visage détendu assis près de lui, le tenant par la main comme s'il avait craint que le berceau s'écarte, je m'étais approché. Une veilleuse brillait à la tête du lit et j'apercevais ma mère qui me semblait pour la première fois apaisée, eau calme que soulevait la respiration régulière, souffle long qui se terminait par un soupir. Je voyais son corps dessiné par les plis des couvertures, les jambes écartées, le ventre plat, presque un creux.

Mon père m'avait pris par le poignet, tiré vers le berceau, et j'avais aperçu une roseur plissée, boule plus sombre sur le blanc du drap. Je m'étais dégagé, j'avais couru jusqu'à ma chambre. Mon père venu me rejoindre, riait, répétait :

— C'est ta petite sœur, Christiane, qu'est-ce que tu as ?

Il me semblait que j'avais moins. Moins de la chambre de mon père et de ma mère. Maintenant, après la naissance de Vincent, moins de mon grand-père Vincente.

— Tu es trop lourd, Roland, répétait-il.

J'ai noué mes mains derrière son cou, il m'a porté quelques mètres, je me suis alors laissé glisser contre lui :

— Pourquoi il s'appelle comme toi ? ai-je demandé.

Nous entrions dans la cuisine, mes tantes regardant Vincent couché sur le coussin, à demi dissimulé par ses vêtements de laine bleue. Mon père fumait, assis près de la T.S.F.

— Vincent, Vincente, vous m'oublierez pas comme ça, me répondait mon grand-père.

Je m'approchais de la table, je touchais les mains de Vincent, froissées, et j'aurais voulu les porter à ma bouche, les mordre comme je le faisais souvent avec mes jouets, des morceaux de bois ou de caoutchouc. J'étais sûr ainsi qu'ils étaient à moi, que je pouvais les tordre, y laisser la trace de mes dents.

Violette m'a attiré sur ses genoux :

— Tu étais comme lui, disait-elle, pas plus grand.

Je regardais mon grand-père.

— Lui aussi ?

Ils riaient, même Louise et si je me souviens si bien de leurs visages, de leurs gestes, mon grand-père Vincente qui nettoyait sa

pipe sur le rebord de la fenêtre, Violette qui disait à Louise : « Alors, tu me le gardes ? Pour une heure ou deux, je passe aux studios », sa sœur prenait Vincent par la taille, l'embrassant en l'appuyant contre sa poitrine, « Si tu veux me le laisser tout le temps » répondait-elle, si je me souviens, c'est que mon père a crié : « Vous pouvez vous taire, non ? » Il jurait en niçois, ces syllabes rocailleuses qu'il lançait parfois chez nous, avant de claquer la porte, et ma mère, bien qu'il fût déjà sorti, criait à son tour :

— Tu es bien un Niçois de la vieille ville.

Vieille ville, j'ai cru longtemps qu'il ne s'agissait que d'un seul mot, qu'on prononçait avec une moue de dégoût, comme quand on touche quelque chose de sale.

— Vierga petan, répéta mon père.

Il tourna le bouton de la T.S.F. et la voix fit vibrer la paroi du haut-parleur comme là-bas, les chenilles d'acier faisaient trembler les ponts.

Ce matin, à 3 h 35, les troupes allemandes, infanterie et blindés, ont pris possession des ponts sur la Sûre et la Moselle et ont pénétré au Luxembourg et en Belgique. Dans un communiqué du 10 mai, 3 h 50, l'État-Major hollandais a annoncé le franchissement de la frontière des Pays-Bas par des éléments motorisés de la Wehrmacht qui tentent actuellement de se diriger vers Arnhem et Roermond. Des parachutistes sont signalés en plusieurs points du territoire, et de nombreux terrains d'aviation ont été bombardés tant en Belgique qu'en Hollande. En France le Grand Quartier Général, en accord avec le gouvernement belge…

— Cette fois…

Mon père s'est levé. Je les revois tous, la voix était passée sur eux, elle se perdait maintenant plus loin : *À Paris, les dernières nouvelles ont été accueillies avec calme, la condamnation de l'Allemagne par l'opinion internationale ne peut que favoriser…* les laissant là, Louise qui serrait Vincent contre elle et secouait la tête, les lèvres tremblantes, comme si elle priait, mon grand-père et Violette regardant mon père.

— Il faut que je voie Sam, dit Violette.

Sam Lasky était venu chez nous plusieurs fois, après notre visite à Saint-Paul, au début de l'année 40. Je laissais la porte de ma chambre entrouverte, je me levais pour l'apercevoir, debout les

mains dans les poches d'une longue veste à carreaux blancs et noirs, dont il soulevait le col. Ma mère répétait de temps à autre :

— Vous ne voulez pas vous asseoir, Monsieur Lasky, vous voulez boire quelque chose ?

Il répondait à peine, s'adressait à mon père.

— Violette, disait-il, elle fait un gosse, très bien. Ce n'est pas une raison pour disparaître. Vous êtes des conformistes. Je croyais pourtant, vous, avec ce qu'elle m'a raconté, et vous lui donnez raison quand même ?

Sam Lasky s'appuyait à la table, se penchait vers mon père.

— Je ne tiens pas à l'ennuyer comme un vieux dingue, continuait-il. Je l'aime bien, c'est pour elle, qu'elle attende au moins chez moi la fin de la guerre, et si Rafaele revient… Vous l'avez vu ?

Mon père tournait la tête vers ma mère, puis fouillait dans ses poches, mais Sam posait sur la table un paquet de cigarettes, un briquet.

— Vous l'avez vu ? demandait-il à nouveau.

— Vous savez bien qu'il l'a vu.

C'était ma mère, vive, avec une sorte de jubilation dans la voix, comme quand elle était assise à côté des Baudis sur la Promenade des Anglais, qu'elle racontait, et je me rapprochais pour l'écouter :

— Nathalie, disait-elle à Madame Baudis, la fille de Hollenstein, je vous ai dit qu'elle s'est mariée avec un cousin de mon mari, Alexandre, l'architecte, le fils de Carlo Revelli, l'entrepreneur. Vous savez que Hollenstein a épousé cette Russe, Katia, elle a, je ne sais pas, vingt-cinq ans de moins que lui. Je l'ai bien connue, Katia, elle était mannequin à *Haute Couture,* eh bien, Nathalie et Katia, il suffit de les regarder, elles ne peuvent pas se sentir, si elles pouvaient se tuer.

J'en voulais à ma mère de ces récits. Elle décrivait une guerre sournoise et impitoyable, sordide aussi. Les amis, les parents devenaient des rivaux comparant leurs biens. Ils usaient des regards comme d'armes acérées. « Tu as vu Violette… », commençait ma mère. Mais ce pouvait être aussi : « Tu as vu Nathalie Hollenstein » ou bien « Tu as vu cette femme ? Quel carnaval ! ». Vêtements, coiffures, et parfois seulement une paire de gants, il suffisait d'un objet pour que le conflit soit engagé et perdu.

J'étais assis près d'elle sur la Promenade, nous attendions les Baudis. Les passants défilaient devant nous, entre les rangées de fauteuils.

— Regarde celle-là, et celui-là.

Les Baudis s'installaient près de nous.

— Vous avez vu ?

Quand j'allais chez mes grands-parents Raybaud, que ma mère redevenait entre eux leur petite fille silencieuse, je reconnaissais les phrases : « Tu a vu les… il a une très belle situation, leur fils a épousé… »

Mon père ne nous accompagnait jamais chez les Raybaud.

— Et ton mari ? interrogeait ma grand-mère.

Ma mère s'apprêtait à partir, elle ne répondait pas mais dans la rue me disait :

— Ton père, il me fait honte, devant mes parents.

— On l'a vu Rafaele Sori, disait-elle, bien sûr on l'a vu, pourquoi le cacher à Monsieur Lasky ?

Mon père quittait la salle à manger, passait devant ma chambre sans lever la tête, sortait dans la cour. Je voulais fermer ma porte, ne pas entendre, ne pas trahir, mais j'étais entraîné par le mouvement de la voix.

— C'était la semaine dernière, disait ma mère, attendez, cinq, six jours après qu'on vous a rencontré à Saint-Paul, quand on a compris pour Violette. Un enfant, elle en voulait un depuis longtemps, moi, je le savais. Oh ! elle ne m'a jamais rien dit, mais une femme, des choses comme ça, elle les devine, donc, la semaine dernière, chez mon beau-frère…

Posé sur la table, dans la salle à manger de mon oncle Antoine, j'avais vu dès l'entrée le képi de légionnaire, reconnu Rafaele Sori qui se levait, senti la gêne de mon père.

— On reste pas, disait-il.

— Violette va venir, répondait Giovanna, attendez.

Avec Edmond, nous étions descendus dans la rue. Il s'asseyait le dos contre le mur, les jambes écartées, construisait avec cinq billes ce que nous appelions le moulinet, et je visais, maladroit parce que je guettais la voiture de Violette, que peu m'importait de perdre à chaque coup une bille, que je voulais courir au-devant de ma tante, la prévenir. « Il y a Rafaele. »

Elle me prenait par la main, nous entrions ensemble. Rafaele Sori était le seul qu'elle n'embrassait pas.

— Je suis toujours à Marseille, expliquait-il. J'ai demandé à partir au front, mais est-ce qu'il y a un front ? En première ligne, ils labourent, ils tracent des sillons, avec charrues, chevaux, et les Allemands en face, tout ce qu'ils font, c'est gueuler dans un haut-parleur ! Je crois qu'on va nous envoyer au Maroc. Si ça dure comme ça, je déserte.

— On les a laissés seuls, vous comprenez, racontait ma mère à Sam. On est sortis avec Antoine et Giovanna. Quand on est rentrés, à peine une heure, Violette était déjà repartie, et Rafaele, vous savez, il n'a plus dit un mot.

Nous avions, Edmond et moi, essayé son képi, joué à la guerre et maintenant elle était là. La T.S.F. répétait l'annonce de l'attaque allemande.

— Pourquoi tu veux voir Sam ? demandait mon père à Violette. Nous sortions, moi entre mon père et ma tante. J'essayais de découvrir si la voix de la T.S.F. avait déferlé dans la rue de la République, mais les tramways roulaient, les ménagères, avec leurs filets de toile cirée noire, bavardaient au bord du trottoir, devant l'épicerie Millo, Lilly prenait à pleines mains des aubergines dans l'un des cageots posés près de l'entrée, elle nous interpellait :

— Alloura, va ?

Elle pesait, versait dans le cabas de la cliente.

— Tu as des nouvelles ? interrogeait mon père.

Elle avait des cheveux courts, une frange noire couvrant le front. Elle regardait Violette, revenait à mon père.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous savez quelque chose ?

— Les Allemands sont entrés en Belgique, en Hollande ce matin. C'est la T.S.F. Remarque, s'il est dans la ligne Maginot, pour l'instant, c'est le Nord.

Lily se signait. La voix venait de la frapper et quand nous la quittions, elle restait immobile, le plateau de la balance au bout de la main, bouclier dérisoire qu'elle avait baissé.

— Sam, disait Violette en s'asseyant dans sa voiture, j'ai confiance en lui. Il sait ce qui se passe. Il me dira ce qu'il faut faire. Si l'Italie déclare la guerre je ne veux pas rester ici avec Vincent. Philippe (elle s'interrompait) un ami, il a fait des reportages en Espagne, il m'a raconté les bombardements des Italiens sur Barcelone. S'ils bombardent Nice, je veux demander à Sam…

— Si les Allemands gagnent, les Italiens feront la guerre, dit mon père. Mussolini se mettra du côté du plus fort. Ils l'ont tous applaudi, le fascisme c'est l'ordre, l'exemple, ils vont voir.

Violette avait mis le moteur en marche, elle se penchait hors de la voiture.

— On dirait que tu es content ? disait-elle.

Mon père m'entraînait, je m'asseyais sur la petite selle, au milieu du cadre du vélo, il murmurait :

— On va aux nouvelles.

Place Garibaldi, des groupes sous les platanes, des voix qui se mêlaient, puis à nouveau les rues calmes, des communiantes aperçues devant l'église du Vœu, la mousse blanche des voiles qu'elles soulevaient d'un ample mouvement du bras, et les voiles restaient un instant suspendus à l'horizontale, avant de retomber comme une aile légère qui se replie. Nous traversions la place Masséna, ellipse fermée par les façades roses. Sous les arcades, des groupes encore, puis le long de l'avenue, les voitures immobiles, la foule sur la chaussée à la hauteur de l'*Éclaireur de Nice et du Sud-Est*.

Mon père calait le vélo contre un platane, paraissait m'oublier, s'approchant des panneaux où l'on inscrivait les communiqués.

HAVAS *14 heures : les troupes françaises ont pénétré ce matin aux premières heures en Belgique en plein accord avec le gouvernement belge. Les éléments motorisés du général Giraud poussent vers Anvers et Tilburg afin d'entrer rapidement en contact avec l'ennemi. Des sabotages ont été signalés. Ils seraient l'œuvre d'espions de la Cinquième colonne et de parachutistes.*

Je déchiffrais lentement les phrases noires. Je suivais mon père qui s'arrêtait près de chaque groupe, écoutait, penchait sa tête vers le centre vide du cercle où se croisaient les mains et les voix, *« Pétain, en 17 »…, « les boches »… « Et vous croyez que Weygand »…*

Je retenais ces noms, *Hitler, Maginot, Verdun, Pétain*. Je dévisageais ces hommes – il n'y avait que des hommes devant le journal – qui parfois élevaient le ton. « *Mais qu'est-ce que vous dites ? »* l'un d'eux s'écartait, revenait : *« Moi, la guerre, je l'ai jamais voulue, qui vous a demandé votre avis, qui ? »*

Des agents repoussaient avec leurs bicyclettes les badauds sur le trottoir, tentaient de dégager la chaussée pour les voitures.

Mon père m'appelait. Nous roulions bientôt sur la Promenade, je sentais ses bras tendus contre mes épaules, il sifflait, disait :

— Tu les as vus ? Ils imaginent tous que ce sera comme pour l'autre guerre, regarde-les.

Dans le jardin Albert-1er, devant la statue du roi des Belges – moutonnement de bérets noirs tacheté par quelques chapeaux blancs – les hampes des drapeaux s'inclinaient pendant la frêle sonnerie d'un clairon dont, alors que nous atteignions l'*Hôtel Impérial,* il me semblait encore entendre l'écho.

La guerre, les premiers jours de mai 40, ce fut cela, l'angoisse de mes tantes, de ma mère, des rassemblements d'hommes vieux devant les monuments, les journaux. Les instituteurs qui oubliaient de nous faire aligner après la cloche et nous restions dans la cour cependant qu'ils parlaient, graves, sous les platanes.

Je guettais ces signes. Au lieu de rentrer directement à l'Hôtel Impérial, je passais par l'avenue, je m'attardais devant *L'Éclaireur, je* me faufilais entre les badauds, j'essayais de comprendre le grand jeu des hommes en armes, je regardais avidement ces adultes qui paraissaient d'expérience, qui disaient : *« Nous, dans les tranchées, quand Pétain nous a… »* ou bien : « *Ils vont les attendre sur la Marne, vous verrez… »*

Mais déjà sur les panneaux du journal, je lisais *Saint-Quentin* et *Laon, Péronne, Amiens.*

Les hommes commentaient : *« Ce n'est pas possible ! Ou alors c'est qu'il y a quelque chose, parce que enfin… »*

Mon père mangeait debout près de la T.S.F., passant d'une station de radio à l'autre, collant son oreille contre le tissu brun du haut-parleur et j'entendais des voix nasillardes. « *Ici Moscou sur la bande des… »* Les récoltes s'annonçaient abondantes dans les plaines d'Ukraine, les peuples soviétiques, les Ouzbeks et les Tatars marchaient vers le bonheur, guidés par le grand Staline.

— Va te coucher, me disait mon père quand il voyait que je m'approchais.

Il allumait une cigarette, tournait le bouton. Ma mère débarrassait la table.

— Tu crois encore que tes Russes, ça t'a pas suffi ? Vous êtes vraiment des naïfs, disait-elle.

Il sortait, je l'apercevais qui allait et venait dans la cour, d'un mur à l'autre mur.

— Va te coucher, me criait ma mère.

Elle parlait seule, à mi-voix, rageuse, « cette guerre, c'est leur faute, toutes ces idées, pour ce à quoi ça sert ».

Elle bordait mon lit, me caressait les cheveux.

— Mon Roland, disait-elle, qu'il ne t'arrive rien, jamais rien, sinon…

Elle m'embrassait avec fougue, répétait mon prénom comme si j'avais été menacé. Je me découvrais précieux et vulnérable. Héroïque.

J'aimais la guerre. Mes tanks, mes soldats, mes navires avaient envahi l'espace hors de ma chambre. J'avais imité les sirènes et les mitrailleuses : elles hurlaient le long du front et je m'approchais des vitrines pour voir les cartes, les photos de ces hommes en uniforme que je plaçais le soir sur les tommettes, dans les creux des couvertures, que j'abattais d'une rafale, ma main les couchant, les relevant. J'étais ce général Weygand, ce maréchal Pétain dont on disait devant *L'Éclaireur* qu'ils allaient sauver la France.

J'aimais la peur et le désarroi des adultes, l'école qu'on fermait, les fêtes inattendues, la foule devant l'église Notre-Dame, les fleurs qu'on lançait sur la statue de Jeanne-d'Arc, les femmes qui s'agenouillaient sur les marches et le trottoir, la voix de l'évêque : *« Prions Jeanne d'Arc la libératrice qui a conduit nos armées à la victoire »,* la longue procession le soir sur l'Esplanade, mes grands-parents Raybaud me tenant chacun par une main, ma mère marchant près de nous, les flammes des bougies couchées par la brise qui modulait aussi le chant : *Sauvez, sauvez la France au nom du Sacré-Cœur*.

Nous rentrions par les rues obscures, je courais devant ma mère et ses parents, je revenais, je butais contre eux.

— Les Italiens ? Des lâches, disait mon grand-père Raybaud. Je l'ai toujours dit. Pas des soldats. Mais ils vont s'y mettre parce qu'on est à genoux. Les Boches, c'est autre chose, ceux-là ils savent se battre, mais les Italiens, en 17, si on les avait pas aidés, et maintenant ces salopards…

Dans la cour de l'école, nous poussions contre un mur Squillacci, l'un des nouveaux. « T'es un sale Italien, toi » criions-nous. Il baissait la tête, se lançait contre nous poings devant le front, nous le pourchassions jusqu'à ce que l'instituteur s'interpose, crie en passant dans nos rangs :

— Mais vous êtes tous des Italiens, imbéciles, tous.

J'aimais ce mois de mai aux longues soirées rouges. Louise pleurait assise dans la cuisine, mon grand-père Vincente regardait le ciel à l'Ouest.

— J'ai peur, disait Louise, j'ai peur qu'il soit arrivé quelque chose à Lucien, tout ce sang.

Elle montrait le crépuscule, les flaques de lumière dorée qui glissaient le long des rails du tramway.

— Il n'y a même pas eu de bataille, disait mon père. Rien. Et dans le fond, avec les chefs qu'on a, il a peut-être mieux valu.

Dans la cour de *l'Hôtel Impérial,* plus tard, Violette venait à notre rencontre. Sa voiture était garée entre les camions militaires que des soldats chargeaient, faisant la chaîne, lançant des caisses.

— L'Italie, dit Violette, c'est sûr, ils vont déclarer la guerre. Oncle Carlo est venu le dire à Nathalie. Il le sait, je ne sais qui, le préfet, la police l'ont prévenu.

Elle avait les mains enfoncées dans les poches d'une veste de toile bleue, je devinais ses poings sous l'étoffe.

— Ils vont bombarder, continuait-elle. Venez à Saint-Paul, j'y monte avec Vincent.

— Bombarder, dit mon père en haussant les épaules.

— Les enfants, répondit Violette. (Puis plus bas :) Je ne veux pas être seule à Saint-Paul avec Sam.

J'ai aimé ce départ, la campagne en juin, Sam Lasky qui peignait torse nu, Violette qui fumait en cuisinant, les vergers, la nuit, quand ma mère imaginait des alertes et qu'elle nous entraînait sous les arbres ma sœur et moi, le ronflement sourd des bombardiers italiens qui survolaient la côte, les fumées du côté d'Antibes ou de Cannes. « Ils ont dû lâcher leurs bombes sur la Bocca. » La T.S.F. qu'on écoutait dans l'atelier toutes lumières éteintes avec le bleu argent de la nuit limpide, rideau brillant contre la verrière.

Une fois par semaine mon père montait à Nice à bicyclette. J'allais à sa rencontre par le chemin des serres, je courais sur la route en pente, j'arrachais des olives vertes dont j'aimais la saveur âcre, je m'allongeais sur l'herbe déjà jaunie, le dos appuyé à un platane, suçant une pousse de vigne au jus aigrelet.

Je l'apercevais enfin, montant à pied la côte, la casquette repoussée en arrière et je m'élançais vers lui. Il me semblait que la

pente entraînait mes jambes de plus en plus vite, que je ne pourrais pas m'arrêter, que j'allais glisser et la peur me prenait au fur et à mesure que je m'approchais de lui. Je criais. Il posait son vélo au milieu de la chaussée, ouvrait ses bras et je butais enfin contre son corps. Il m'asseyait sur le cadre et poussait le vélo, penché sur le guidon, me questionnant.

— Et maman, qu'est-ce qu'elle fait ?

Je ne réussissais pas à répondre.

Dès qu'ils étaient l'un près de l'autre, ne fût-ce que dans une phrase, j'étais sur mes gardes, je craignais que l'un ne m'oblige à choisir contre l'autre. Ma mère souvent m'y contraignait ou bien je m'alliais à elle sans même qu'elle fasse appel à moi, par instinct, ce flux de violence que je sentais naître contre mon père à certains moments. Mais sur ce chemin des Serres, alors que dans les vitres des maisons des remparts de Saint-Paul le soleil se brisait, j'avais besoin de le voir, de me précipiter vers lui. J'oubliais tous mes ressentiments, mes humiliations jusqu'à ce qu'il me pose à nouveau la question :

— Et maman ?

— Rien, rien.

Je répétais ce mot, je sautais du cadre, je marchais sur le bord du chemin ou bien je courais devant mon père, rentrant seul dans le jardin de Sam. Je me couchais sous les oliviers, je guettais leur rencontre, quand mon père s'approcherait de ma mère, qu'il tenterait de la saisir par les épaules, de l'embrasser et qu'elle aurait un mouvement de refus et de gêne.

Puis nous déjeunions dans l'atelier, tous ensemble.

— On ne sait rien du fils de Louise, disait mon père. Elle ne mange plus.

— Il est prisonnier, ils sont tous prisonniers, répondait Sam.

Il avait placé la T.S.F. près de la table et dès que la musique s'interrompait, nous nous taisions.

Reynaud, la Seine, Pétain, Bordeaux, Vichy.

Les Allemands bousculaient les villes, effaçaient les fleuves.

— Ils vont arriver ici, si ça continue, s'exclamait Sam. Avant les Italiens.

On se battait à Menton. La population avait été évacuée, installée dans les hôtels de Nice. On racontait que les Sénégalais s'étaient fait des colliers avec les oreilles des soldats italiens.

— Dans la vieille ville, expliquait mon père, la police a installé des barrages. On a arrêté des fascistes, ils sont au Fort Carré.

— Ce coup de poignard dans le dos, disait ma mère. Les Italiens, ils ne sont capables que de ça.

— Les Italiens, et qu'est-ce que je suis ? s'exclamait mon père. Qu'est-ce que ça veut dire Italiens, Allemands. Le fascisme, oui.

Ma mère, d'un geste nerveux, l'interrompait.

— Ta politique encore, italien, toi tu es italien si tu veux, pas nous. Pas les enfants.

Elle me serrait contre elle. J'étais français. Je haïssais ce pays de traîtres dont mon père se réclamait.

Dans l'atelier, cependant que Sam chantonnait assis en face de l'une de ses toiles, j'écrivais *Roland Raybaud* ou bien *Roland Revel,* pour gommer l'origine, ce *i* de l'Italie.

Le lendemain mon père redescendait à Nice et j'avais hâte que la semaine passe pour qu'il soit là, à nouveau.

Je jouais avec Yves, le fils de Nathalie Revelli, je surveillais Christiane et Vincent, je sortais avec Violette le matin.

— Tu l'aimes bien Sam ? me demandait-elle.

— Sam, il sait tout.

Je n'osais dire : j'aurais voulu un père comme lui. Cette pensée m'humiliait, j'en rougissais comme d'une délation, j'avais le même sentiment qu'au moment où ma mère, devant eux tous, Sam, Violette et parfois Nathalie, ne répondait pas à mon père, qu'elle se contentait de hausser les épaules, de sourire avec mépris.

— Tu l'aimes bien Sam alors ? répétait Violette.

— Et toi ?

Violette riait.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Ils ne se parlaient pas mais j'écoutais leur silence si différent de celui qui séparait mon père et ma mère. Sam prenait un cigare, levait les yeux, et si Vincent était dans la pièce il n'allumait pas le cigare, le plaçait dans l'une des poches de sa chemise et je surprenais le clin d'œil qu'il faisait à Violette. Ma tante détournait la tête, mais elle souriait et parfois elle lançait à Sam la boite d'allumettes.

Ma mère, le soir, dans notre chambre, s'indignait.

— Ta tante, enfin, tu ne peux pas comprendre, mais quand même, elle exagère, être ici. On va partir, parce que moi je ne suis

pas comme ça. Il y a des choses, quand on a un peu de dignité, qu'on ne fait pas.

Elle interpellait mon père :

— Tu l'as vue ? Après son histoire avec Rafaele, et Vincent est là, devant Sam. À sa place, je sais bien comment je la traiterais.

— Il est intelligent, répondait mon père.

Une alerte ou bien simplement un avion qui survolait la région et ma mère s'affolait, elle enveloppait Christiane d'une couverture, saisissait mon poignet et courait vers le jardin, les arbres.

Nous apercevions parfois, du côté de la mer, les regards blancs des projecteurs qui perçaient le ciel.

— Quand finiront-ils ? s'indignait-elle. Quand ?

La T.S.F. un jour annonça la fin.

Nous écoutions dans un après-midi de chaleur, assis derrière les rideaux de l'atelier qui faisaient naître une pénombre poussiéreuse. Ce silence brusquement qui se creusait dans la pièce, dans le poste de T.S.F., après l'annonce :

Le maréchal Pétain, chef du gouvernement, va s'adresser au pays dans quelques instants » et enfin les mots : *« Françaises et Français… C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. »*

— Voilà, dit Sam, ils ont gagné.

Violette avait pris Vincent sur ses genoux. Nathalie pleurait, ma mère parlait :

— Il va revenir Alexandre, lui disait-elle. Maintenant, avec l'Italie, c'est une question de jours.

— Mais taisez-vous, cria tout à coup Sam. Taisez-vous.

Ma mère sortit, voulut m'entraîner mais je restais dans l'atelier.

— Je me demande, disait Sam, combien de temps la Gestapo mettra pour s'installer en France. Ils sont efficaces et avec tous les salauds qu'il y a, ils ne manqueront pas de renseignements.

Il était devant Violette.

— Partons aux États-Unis, dit-il. Avec lui.

Il caressait le duvet noir soyeux qui couvrait la tête de Vincent. Violette se leva.

— Ou alors, continua Sam, il faudra se battre. Ce sera long, tu sais.

Violette traversait l'atelier, tirait les rideaux, la brume en bancs légers masquait peu à peu le relief et Saint-Paul paraissait dominer une plaine cotonneuse.

— Bon, dit Sam, on se battra.
Il me donna un coup de poing dans l'épaule.
— On se battra, n'est-ce pas Roland ?

Encore quelques jours et nous allions regagner Nice, *l'Hôtel Impérial* fermé, le Palais de la Jetée silencieux, navire désarmé dont je faisais le tour, chassant les mouettes qui revenaient se poser sur la balustrade de la Promenade avec des cris stridents. Je tendais la main vers elles. Elles s'élevaient, planant au-dessus des vagues, des plages désertées et je rentrais, traversant les salons de l'hôtel, m'aventurant dans les étages, sautant à pieds joints les raies blondes du soleil que laminaient les volets clos.

L'armistice avait, comme un été torride, assoupi la ville et j'aimais ce calme où l'on entendait, de la cour de l'hôtel, la vague déferler sur les galets, le trot d'un cheval de fiacre sur la Promenade, ou le battement du marteau de mon père qui travaillait dans l'atelier.

Les Baudis semblaient avoir quitté la ville, les fauteuils face à la mer étaient vides. Ma mère rentrait tôt. « Il n'y a plus personne », disait-elle.

Parfois nous quittions la Promenade pour le centre de la ville. Des drapeaux cravatés de crêpe aux fenêtres, la lettre de Monseigneur Rémond affichée sur le portail des églises :

Vous avez entendu la voix du maréchal Pétain, cela suffit. Il n'y a qu'à obéir. Les mots d'ordre à l'heure actuelle sont : Silence, Discipline, Calme, Confiance. N'écoutons pas la voix du dehors. Nous avons un chef que nous vénérons, groupons-nous autour de lui.

— Cette voix du dehors dont parlait Monseigneur Rémond, disait Alexandre Revelli…

Dans le salon aux colonnes de l'hôtel, j'étais debout près de mon père. Carlo Revelli et Alexandre s'asseyaient côte à côte. Gustav Hollenstein, le porte-cigarettes au coin de la bouche, s'était appuyé au piano.

— Vous avez compris, continuait Alexandre, cette voix du dehors, c'est le secrétaire d'État à la Guerre, celui qui est passé en Angleterre. Le colonel Ritzen, quand nous nous sommes repliés après l'armistice, m'a parlé de lui, un bon général, paraît-il. Il a lancé un appel, mais continuer avec quoi ? Avec qui ? L'Angleterre tiendra combien ? Un mois ? Si les Russes…

— Ça a été dur ? demanda mon père.

— Ils n'ont pas pu faire cent mètres. Un massacre. Nous tenions les crêtes, les Italiens étaient en bas. Voilà.

Carlo se levait.

— Tu es vivant, disait-il en prenant son fils par l'épaule. Dans une guerre, c'est ce qui compte.

— Vous croyez qu'elle est finie ? dit Gustav Hollenstein.

— Pour nous, oui.

Carlo Revelli s'approchait de moi.

— Tu n'es toujours pas venu me voir à Gairaut. C'est ton père qui ne veut pas ? Il est encore têtu ?

Je me rapprochais de mon père, le regardait.

— Oncle, c'est loin Gairaut, répondait mon père, et avec les événements…

Carlo Revelli s'éloignait.

— C'est fini, répétait-il. Vous connaissez Charles Merani, mon beau-fils ? (Il s'adressait à Hollenstein.) Il revient de Vichy. Il a je ne sais quel poste avec Darnand. Il a vu le Maréchal ou Laval, ou les deux. (Carlo faisait une moue, secouait la tête.) L'Angleterre va capituler dans deux ou trois semaines. Après (il entourait les épaules de Hollenstein de son bras) nous aurons les touristes allemands. Ils aimeront la côte, vous verrez. Vous avez eu tort de me vendre vos hôtels, Hollenstein.

— Je suis juif, dit Hollenstein à mi-voix.

— Allons, allons, commença Carlo Revelli (il s'interrompit, s'appuya à sa canne, grimaçant). Allons, reprit-il, j'étais italien, moi, et maintenant nous sommes français, vous et moi.

— Juif, répéta Hollenstein, ce n'est pas italien.

— La même chose, dit Carlo.

Il se pencha vers moi :

— Viens à Gairaut toi, que je sache un peu si tu es un vrai Revelli.

Ils sortaient, je suivais en courant leur voiture, je traînais dans les rues. Avenue de la Victoire, sous les platanes, des hommes en chemises noires, le bras levé, criaient *Nizza nostra, Nizza nostra*. Sur le trottoir opposé les passants s'arrêtaient, quelqu'un lançait *Vive Pétain, vive la France,* une dizaine d'agents cyclistes survenaient, entouraient les chemises noires.

Je m'approchais, je regardais ces hommes aux visages tendus, j'avais le désir de me mêler à eux.

J'aimais, c'est vrai, le grand jeu de la guerre.

5

Ma mère était belle. Le matin, pendant les vacances, je l'accompagnais. Nous partions tôt, Christiane dans une poussette à laquelle souvent je donnais de l'élan. Ma sœur criait, je courais autour d'elle, je saisissais à nouveau la poussette, la dirigeant vers les mouettes, zigzaguant au milieu des fauteuils, longeant la balustrade de cette Promenade des Anglais que nous empruntions toujours parce que ma mère ne se lassait pas de l'horizon ouvert, du jeu doré du soleil sur les façades des grands hôtels.

Elle marchait devant nous, regardant autour d'elle, altière, les mains libres puisqu'elle avait accroché les filets à provisions à la poussette.

J'aimais la voir ainsi. Je me souviens de ses jambes brunes, musclées, et le soir, tendant le pied pour faire surgir le mollet, je m'assurais que ma jambe ressemblait aux siennes, que nous avions la même peau, lisse et foncée.

Je ne savais pas que ma mère était belle. J'éprouvais seulement la joie de la voir, dans la beauté matinale de la mer, devant les palmiers me tendant la main pour traverser la chaussée, la brise fraîche qui venait de la terre soulevant sa robe de tissu imprimé.

Parfois, alors qu'elle paraissait seule, un homme s'approchait d'elle, marchait à ses côtés. Je retenais la poussette, je me perdais parmi les passants, nombreux déjà, car la ville, vide quelques semaines, s'était à nouveau peuplée et sur la Promenade, dès le matin, les oisifs étaient là, chapeaux et guêtres blanches, chemisette rayée, ou bien vêtus de noir, frileux malgré l'été.

— Des métèques, disait Monsieur Baudis. À Paris, ils n'ont plus la vie belle, alors ils filent ici comme des rats. Nous sommes devenus l'égout de la France.

J'apercevais ma mère qui haussait les épaules, tournait vivement la tête, me cherchait des yeux, m'appelait :

— Roland ! Roland, viens.

Sans doute était-ce pour l'entendre ainsi réclamer mon aide, pour m'assurer qu'elle ne m'abandonnerait pas, qu'elle me choisirait toujours contre ces hommes qui l'abordaient, que je me dissimulais, pour la mettre à l'épreuve.

— Tu as vu cet imbécile ? disait-elle quand je la rejoignais.

Mais je devinais sa fierté. Elle marchait plus vite, regardant droit devant elle et je savais qu'un jour elle dirait à mon père :

— Tu sais, je n'ai qu'à lever le doigt, des hommes… Seulement je suis idiote.

Je me sentais alors rougir comme si j'avais favorisé des rencontres, armé contre mon père la main d'un ennemi.

Nous quittions la Promenade, nous traversions les jardins où les pelouses avaient été transformées en potager. Nous prenions la rue Saint-François-de-Paule, passant devant la maison Merani. Ma mère ralentissait son pas et souvent elle regardait la façade, la mosaïque au-dessus de la porte.

— Il est né là, votre père, disait-elle.

J'entrais dans la cour, la poussette m'entraînait sur la pente, vers les hangars, je secouais Christiane pour qu'elle se taise, ma mère survenait, me giflait.

— Vous avez fini ! criait-elle.

Cette gifle aussi je la recherchais, sacrifice à mon père que j'accomplissais rituellement, si bien que ma mère empruntait souvent le trottoir opposé pour m'empêcher d'entrer dans la cour, de reconnaître ce passé.

Nous arrivions enfin au marché aux légumes. Et la guerre était là. Cris et bousculades, queues, courses pour être parmi les premiers devant un banc où l'on espérait une livraison de tomates. Ma mère allait d'un étal à l'autre, aux aguets, autoritaire.

— Reste là, disait-elle.

Je gardais sa place dans une queue, elle haussait le ton si quelqu'un protestait. Je l'admirais. J'étais rassuré d'être près d'elle, si grande, si forte.

Quand le marché était vide, que nous arrivions les derniers devant la planche de l'étal où il n'y avait plus qu'un peu de terre, ma mère prenait elle-même la poussette, s'engageait dans la vieille ville.

— Si ton père était malin, disait-elle, est-ce que j'aurais besoin de courir ? Mais avec ce qu'il gagne.

J'étais honteux pour lui.

Nous montions chez mon grand-père Vincente. C'était déjà la fin de la matinée.

— Je viens voir si Lily n'a rien à l'épicerie, disait ma mère. Et Lucien, vous avez des nouvelles ?

Louise s'essuyait les yeux. Prisonnier, Lucien, deux lettres seulement. Tout allait bien écrivait-il.

— Ils mangent, eux, allez, disait ma mère.

Je la voyais qui traversait la rue de la République, entrait dans l'épicerie Millo, ressortait bientôt, m'appelait.

J'obligeais ma sœur à sauter les marches.

— Elle est gentille Lily, murmurait ma mère, mais qu'est-ce que tu veux, elle n'a presque rien.

Nous rentrions par la Promenade. C'était à nouveau l'apparente profusion malgré les hôtels encore fermés, la disparition des voitures, et ces vélos-taxis arrêtés à la place des fiacres.

Il faisait chaud quand nous arrivions dans la cour de *l'Hôtel Impérial*. Dès qu'elle avait fermé notre porte, ma mère se déshabillait.

— J'étouffe, disait-elle. Il n'y a pas d'air dans ce taudis.

Elle s'allongeait, les jambes écartées, et je la revois en combinaison bleue, s'éventant, des poils noirs sous les aisselles.

Puis c'était le repas, la faim. J'étais servi le premier et souvent ma mère me donnait sa part. Christiane était assise près de mon père et c'est à elle qu'il disait :

— Tu en veux encore ?

— Donne à Roland, répondait ma mère.

Souvent elle poussait d'un mouvement de la main le plat de mon père vers le mien. Je refusais, je mettais mon bras sur mon assiette, je secouais la tête, je me levais pour ne pas tendre mes doigts, porter à ma bouche ce morceau de pain gris, ces tranches d'aubergines grillées au four, ces oignons bouillis, notre nourriture.

Je n'avais pas conscience de ma faim, mais je ne pensais qu'à manger et quand mon père parfois revenait de l'hôtel avec un morceau de jambon rance qu'il faisait bouillir, je restais près de lui devant le fourneau, fasciné par la rotation de la viande qu'entraînait le mouvement de l'eau. Des officiers allemands et italiens de la Commission locale d'armistice s'étaient installés à l'*Hôtel Impérial*. C'est à eux que les cuisiniers dérobaient cette nourriture dont mon père volait les restes.

Dans la cour ou bien devant l'entrée principale, je guettais ces guerriers vainqueurs. Je m'écartais quand passaient les Allemands qu'il me semble aujourd'hui avoir toujours vus rire aux éclats, soldats aux mâchoires de carnassiers, hommes parés de cuir et de

métal, un poignard noir pendant à leur ceinturon et leur main gantée en tenait la garde.

Mon père ne les regardait pas. Il vivait dans son atelier comme si le plein jour était devenu la nuit et l'obscurité des caves la lumière. J'imaginais qu'il avait peur et j'ai commencé à avoir peur aussi. Des cauchemars : ces bottes comme ils en portaient qui m'écrasaient le ventre et la gorge. Je me levais. J'ouvrais la porte de Christiane, je m'assurais qu'elle dormait, sa poupée blonde entre les bras. J'avançais jusqu'à la chambre de mes parents, écoutant la respiration rauque de mon père. Je me recouchais, mais des récits me hantaient.

Nous avions été un dimanche, mon père et moi, jusqu'à la maison de Carlo Revelli, à Gairaut. J'avais poussé le vélo de mon père dans la montée de la colline, restant en retrait quand mon père sonnait, hésitant quand Anna, la femme de Carlo, m'appelait, m'invitait à entrer.

— Dante, disait-elle, ça fait si longtemps. C'est ton fils ? Roland ?

Elle marchait voûtée, descendant lentement l'escalier, se tenant à la rampe, respirant difficilement.

— Tu connais pas mon petit-fils Robert ? Le fils de Mafalda ? (Elle baissait la voix.) Ils sont là, avec Charles Merani, l'avocat.

Mon père s'arrêtait.

— On s'en va, disait-il. On est passé comme ça, on montait vers Aspremont. On veut pas vous déranger.

Ce mot, cette attitude : nous dérangions toujours. J'avais envie de fuir, j'étais honteux puisque nous étions de trop parmi eux, les Revelli puissants qui me faisaient asseoir devant une table de pierre. Mafalda me tendait une assiette lourde de confiture rouge et de biscuits.

— Mange, mange va, disait Carlo. On n'en trouve plus beaucoup de cette qualité. Mais ici ça manquera pas.

Il était devant moi, appuyé à sa canne, poussait avec elle un cageot vide vers mon père.

— Tiens Dante, va prendre des tomates. Regarde ce qu'il y a d'autre. Anna te donnera de l'huile.

Nous étions venus parce que nous avions faim et maintenant mon père se baissait, riait trop fort « merci oncle, merci », s'éloignait vers les plants de tomates et de haricots et je ne voyais plus que son dos, je l'entendais quand il criait « che toumati ».

Charles Merani souriait avec condescendance.

— C'est le Revelli communiste ? Votre neveu, n'est-ce pas beau-père ?

Carlo haussait les épaules, s'asseyait sur un banc sous les oliviers.

— Laissez les Revelli, continuez votre histoire, je l'ai bien connu Ritzen, avant.

— Politiquement, reprenait Merani, depuis le vote des pleins pouvoirs au Maréchal, Ritzen était un homme mort. Il a voté contre.

Carlo plaçait sa canne entre ses jambes, je suivais le mouvement de ses doigts qui jouaient avec elle, la faisaient tourner.

— Et parce qu'il était mort politiquement, vous l'avez…

— Il s'est tué lui-même tout simplement, beau-père, interrompait Merani. Suicidé. Il n'a pas su accepter la nouvelle situation, la défaite, Pétain. Bref il n'a rien compris, ni la révolution nationale ni la collaboration. L'ennemi, pour lui, c'était toujours l'Allemagne. Au fond il était resté un petit policier borné.

— On l'a enterré ? demanda Carlo.

— À Antibes. Il n'y avait que Jules, le médecin. L'autre fils, le colonel, est passé en Angleterre. Ritzen avait le sens de la discipline et ça non plus, la désertion de son fils aîné, il ne l'a pas accepté, croyez-moi.

Merani me faisait face.

Plus tard j'ai rêvé de ce visage rond, à la peau bistre, aux cheveux noirs plaqués, aux mains de Merani, à cette chevalière d'or où je lisais entrelacées ses initiales puisqu'il avait ses doigts sur la table, près de moi.

— Croyez-moi, disait-il, je vais m'employer à ce qu'on n'oublie pas le colonel Ritzen. Son frère partage mon sentiment. Douze balles dans la peau, c'est un officier félon.

— Il faudrait le prendre d'abord, dit Carlo.

— Vous ne croyez pas à la victoire allemande, beau-père ?

Carlo Revelli se leva, s'avança dans le jardin, cria :

— Oh ! Dante, tu m'en laisses un peu quand même !

Mon père revenait le cageot à bout de bras, à demi rempli de tomates et de courgettes. Il le tendait vers Carlo Revelli.

— Va, oncle, j'ai…

Je m'éloignais. Nous étions des mendiants. Les autres possédaient, nous, nous nous excusions, on nous donnait. Je me souviens de ce sourire qui figeait mes joues comme un masque.

Derrière, je grimaçais de honte et de rage. Il y avait ce témoin méprisant, Charles Merani qui ne nous saluait pas, marchait dans le jardin, paraissant ne pas nous voir. Anna et sa fille Mafalda nous raccompagnaient. Elles plaçaient au-dessus des légumes une bouteille d'huile, parfois un pain rond de la campagne, un fromage de chèvre ; mon père refusait d'abord mais elles insistaient, cachant la bouteille avec quelques feuilles de figuier.

— On a ce qu'il faut ici, Dante. Ils doivent manger, vos enfants.

Nous roulions vite vers la ville. Je tenais à deux mains le cageot placé sur un porte-bagages en avant du guidon. Quand nous avions atteint le bas de la colline de Gairaut, mon père s'arrêtait. Nous prenions chacun une tomate, il me donnait un quignon de pain, y versait quelques gouttes d'huile.

— Mange, elle est bonne, tu verras, disait-il.

La tomate était douce, pulpeuse, l'huile presque amère à force de saveur, le pain craquait et fondait dans la bouche. Mon père mordait dans la tomate, se contentant de la goutte d'huile qui avait coulé le long de la bouteille et qu'il recueillait avec le doigt.

— Il est bon ce pain ? me demandait-il.

Il faisait tourner la boule croustillante entre ses mains, la sentait, puis la replaçait avec la bouteille sous les feuilles râpeuses de figuier.

— Maman et Christiane, disait-il, elles vont se régaler.

Je criais quand nous rentrions :

— Maman, on a de l'huile !

C'est moi qui apportais. Je vidais le cageot sur la table, je prenais une tomate dans chaque main, je les montrais à ma mère, je lui tendais la bouteille d'huile, une traînée de minuscules bulles blanches traçait sa voie dans l'onctueuse épaisseur verdâtre.

— Tu crois que je n'ai jamais vu d'huile ?

Ma mère saisissait la bouteille, la rangeait dans le buffet, ajoutait :

— Il n'y en a pas plus d'un demi-litre.

Quelquefois, c'était avec elle que je partais vers la campagne de l'autre côté du Var.

On nous prêtait des vélos, nous traversions le pont, le soleil projetant nos ombres obliques sur le parapet, le vent froid glissant le long des galets du fleuve, nous obligeant à baisser la tête, à

pédaler en danseuse comme si nous grimpions. Puis c'étaient les chemins de terre entre les roseaux et les cultures maraîchères, au delà de Saint-Laurent-du-Var, les maisons cubiques des paysans d'origine piémontaise, le crépi rose écaillé, un palmier masquant parfois à demi la façade, les volets verts.

Je gardais les vélos adossés à un muret de pierre, traçant du bord de ma semelle des dessins dans la terre caillouteuse, cherchant à ne pas entendre, à ne pas voir ma mère qui riait avec l'un des paysans, un homme âgé déjà, qui lissait avec le pouce et l'index les coins de sa moustache rousse. Mais leurs paroles et leurs visages alors qu'il me semblait ne jamais écouter, ne jamais regarder, je ne les oubliais pas cependant que nous rentrions, nos ombres devant nous sur le pont, poussés par la brise de mer et nous filions le long du champ de courses, de l'aéroport désert, traversant le quartier de la Californie, cette avancée sableuse et plate où s'élevaient, au milieu des lauriers, des villas massives isolées.

— Moi, avait dit le paysan, si j'avais une belle femme comme vous, je la laisserais pas seule, parce que… Qu'est-ce que vous me donnez pour ces légumes ? On échange ? L'argent aujourd'hui, mais vous avez autre chose, non ? Vous le savez bien.

Ce demi-pas de ma mère pour s'éloigner du paysan sans trop s'écarter de lui, cette façon qu'elle avait de secouer la tête, de répondre :

— Vendez-moi toujours quelques légumes, allez.

Je la laissais vider le cabas sur la table, je sortais, bousculant Christiane qui s'accrochait à moi, voulait jouer. Pour me dégager je lui donnais un coup de pied, elle tombait, pleurait. Je criais « sale menteuse, menteuse ». Je claquais la porte.

L'école avait recommencé. Nous nous mettions en rang de part et d'autre du mât blanc placé au milieu de la cour, entre les platanes. Il m'arrivait souvent, parce que j'étais au premier rang, d'être désigné pour le salut aux couleurs. Je tenais dans mes bras le tissu de lin tricolore qui caressait ma peau, enveloppait mon visage au fur et à mesure que Bernard Halphen, mon camarade, tirait sur le cordon blanc. Nous restions au garde-à-vous au pied du mât, le drapeau se mêlant aux feuilles qui commençaient à jaunir, nous chantions avec les autres :

Maréchal nous voilà

Devant loi, le sauveur de la France
La Patrie renaîtra
Tu nous as redonné l'espérance
Maréchal, Maréchal nous voilà.

Puis nous rentrions en classe, et je m'installais à mon banc, face à la chaire du maître. J'attendais la question, je me dressais alors, le bras tendu :

— Moi, M'sieur, moi.

À la fin, après avoir interrogé tous les autres, l'instituteur m'autorisait à répondre, à compléter la phrase, à terminer la division et j'aimais cette odeur de craie, de poussière humide, l'effritement de la barre sur l'ardoise, le silence des élèves, parfois l'ordre du maître pendant que j'écrivais au tableau :

— Copiez sur vos cahiers… Continue Revelli, continue.

Je m'étais séparé de mes camarades. Debout sur l'estrade, près du maître, j'avais été distingué, honoré, moi, seulement moi, ni mère ni père pour me retenir, je devenais un autre Revelli, différent d'eux, personne ici ne pouvait me réduire à mes origines.

La porte de la cour fermée, la classe commencée, j'entrais dans la lice avec mes seules armes et les autres pouvaient être le fils du tailleur de la rue de France ou du médecin de la Promenade qu'une bonne en tablier blanc venait chercher à la sortie, j'étais avant eux, levant le premier le bras. Je les vengeais, mes parents, ma mère de mon père, et lui d'elle, et je me vengeais d'eux qui m'humiliaient chacun à leur manière. L'école, c'était aussi le lieu où ils se rejoignaient, en moi.

— Travaille bien, disait mon père. Moi si j'avais pu, mais à cette époque, ingénieur, c'était…

— Une femme, m'expliquait ma mère, à l'école, j'aurais pu pourtant, l'institutrice voulait, mais mon père, il était comme ça, alors toi…

Bons points, tableaux d'honneur, prix. Je jetais devant eux mes trophées, mon tribut dont ils s'emparaient. Mon père me donnait une tape sur la nuque.

— Bien, fils, bien, disait-il, tu te défends bien.

Ma mère, quand il était sorti, reprenait mes cahiers, relisait les appréciations à l'encre rouge.

— Heureusement que tu es là, murmurait-elle, sans ça, qu'est-ce que j'aurais.

Elle appelait Christiane :

— Toi aussi, ma fille, toi aussi, heureusement, mais Roland, c'est un garçon tu comprends, un garçon.

Je les tenais à l'écart de l'école – et plus tard du collège – je craignais, s'ils s'étaient approchés, lui en blouse grise, elle qui aurait commencé à parler avec les mères, devant la cour, qu'on ne m'identifie à eux, et je n'aurais plus su me battre, vaincre. Ils m'auraient lié avec leurs défaites et je n'aurais plus rien pu pour eux, alors qu'ils avaient besoin que je gagne. Il fallait que je leur donne cela pour qu'il leur reste quelque chose de la vie. C'était ma tâche.

Cela, j'en parle clairement aujourd'hui, je démêle et j'explique mes comportements d'alors, quand je n'étais que ce gamin auquel l'instituteur lançait souvent : « Revelli, tais-toi donc, laisse un peu répondre les autres », qu'il tirait sur mes cheveux dans la cour, pour arrêter l'une de ces bagarres auxquelles j'étais toujours mêlé, me poussait vers l'escalier : « Monte en classe, sors la carte d'Afrique. »

Je courais dans les couloirs, ma main glissait le long des murs verts, j'ouvrais la boîte des cartes, j'accrochais l'Afrique au tableau, je déchiffrais les villes, j'allais le long des fleuves vers des chutes et des sources, *Zambèze, Kilimandjaro,* là le Nil était Bleu, la mer Rouge.

J'attendais, je regardais par la fenêtre, au-dessous des feuilles mouvantes des platanes, la cour, les autres qui continuaient de courir, leurs cris me paraissaient lointains et quand la cloche sonnait, que leur piétinement m'annonçait qu'ils se mettaient en rang, j'étais seul au-dessus de leur silence, à part.

Ils couraient dans les travées pour regagner leur place. J'étais déjà assis à la mienne, prêt à répondre.

Un matin quelqu'un a levé la main en même temps que moi, le nouveau que j'avais remarqué dans les rangs, qui pénétrait sur mon territoire et que je craignais déjà avec sa longue écharpe rejetée dans le dos, ses chaussettes à carreaux qui montaient jusqu'aux genoux et ses gants de cuir. Il répondait avec les intonations de la puissance et ses vêtements en étaient déjà les signes.

Nous – moi le fils de l'électricien de *l'Hôtel Impérial,* Catto, celui du concierge de la rue d'Italie, Marcel dont la mère était bonne, presque tous les autres – nous portions des vêtements marqués par nos origines, par la guerre, écharpes tricotées avec des bouts de

laine de couleur différente, pantalons courts souvent rapiécés. Nos gants dépareillés, nous les perdions et nous restions doigts nus, la peau rouge crevée par les engelures.

Bernard Halphen avait des mains lisses, l'accent des clients de *l'Hôtel Impérial,* ceux du Nord, de ces contrées que j'imaginais comme celles des maîtres.

Depuis le début de l'année scolaire, trois nouveaux, qui ressemblaient à Halphen, étaient arrivés dans notre classe. J'avais été dupe quelques jours de leurs apparences. Ils connaissaient des mots que j'ignorais. Ils restaient entre eux, parlant de rues inconnues. Ils eurent leurs courtisans et leurs ennemis. J'attendais un tournoi. Calcul, dictée, rédaction, récitation. Ils plièrent le genou.

Bernard Halphen ne s'inclina pas. Nous répondions d'une même voix, nous terminions ensemble les opérations, je me tournais vers lui, il me regardait, mordillant son crayon ou bien l'enfonçant dans ses cheveux noirs frisés. L'instituteur nous plaça côte à côte. Je me suis d'abord à demi couché sur le cahier, mon bras gauche l'entourant, pour qu'il ne copie pas et lui aussi faisait de son avant-bras un écran, puis il l'a retiré, a poussé sa page vers moi, au milieu du banc :

— Combien trouves-tu ? a-t-il murmuré.

Nous avons parcouru ensemble la ville. Il habitait Promenade des Anglais, au-delà de *l'Hôtel Impérial,* une villa dissimulée par des palmiers et des lauriers. J'entrais après lui dans les salons aux volets clos. Les meubles recouverts de housses blanches semblaient de grands animaux assoupis, et je chuchotais :

— Tu habites là ?

Une voix, au haut de l'escalier, qui répétait :

— Qui est-ce ?

Bernard répondait à sa mère que j'apercevais, tassée, un châle sur ses épaules, des cheveux gris relevés en chignon. Elle caressait le visage de Bernard en me regardant.

— Vous êtes son ami ? Il vous aime beaucoup.

Nous nous sommes assis autour d'une table de marbre dans une cuisine au plafond haut, et la mère de Bernard devant la cuisinière, sous la hotte de verre, paraissait encore plus petite, fragile, cependant qu'elle préparait le thé. J'ai eu la certitude en la voyant ainsi de dos, maladroite, appelant Bernard à son aide, qu'ils étaient menacés, plus pauvres que moi, malgré l'accent des riches, leur

villa, l'écharpe et les chaussettes à carreaux. J'ai osé conduire Bernard dans la cour de l'*Hôtel Impérial*. Mon père remontait de l'atelier, s'essuyait les mains à sa blouse.

— En classe, Roland, il s'en sort ? demandait-il.

J'entraînais Bernard, nous courions le long de la grève, nous nous accrochions aux poutrelles d'acier du Casino de la Jetée-Promenade, nous allions jusqu'au port, nous aventurant sur les blocs de ciment, cubes gris jetés en avant de la digue du phare. Je montrais les bureaux de l'entreprise Carlo Revelli, je disais « c'est l'oncle de mon père, c'est le plus gros entrepreneur », mais Bernard se désintéressait.

— Mon père, commençait-il.

Il s'interrompait, nous revenions vers la ville, par la rue Saint-François-de-Paule, je rentrais dans la cour de la maison Merani, j'expliquais, puis comme nous nous approchions de la place Masséna, nous les entendîmes.

Depuis, j'ai recherché la date. Je sais que c'est le 5 octobre 1940, que Bernard et moi avons vu, devant le Casino municipal, cette foule d'hommes qui occupait la chaussée, le terre-plein central, leurs bérets noirs, leurs drapeaux, le portrait de Pétain, ses couleurs pâles, rose de la peau, marron délavé de l'uniforme, et tricolore presque estompé, accroché à la façade. Des haut-parleurs, bouches rondes de part et d'autre du balcon, hurlent des noms, *Darnand, Merani,* des phrases, *révolution nationale, la légion des combattants.*

Je me souviens de la chevalière aux initiales gravées que je regardais à Gairaut.

Sur la place, ils chantent la Marseillaise, un drapeau monte, une voix crie : *Maréchal nous voilà !*

Nous nous éloignons, nous courons dans les jardins, rejoignant enfin le bruit de la mer, la Promenade.

— Tu sais, dit Bernard, nous sommes juifs. Les Allemands ont arrêté mon père à Paris. Nous, on est venus ici pour ça.

J'ai répondu :

— Mon père aussi, ils l'ont arrêté.

Nous avons repris notre course, nous sommes descendus sur la plage et ensemble nous avons lancé des galets qui dessinaient sur l'eau des cercles qui se confondaient.

6

La guerre m'a appris des mots. Aujourd'hui encore, alors qu'elle n'est plus qu'un souvenir d'enfance que je reconstitue, il en est qui sont comme des cicatrices neuves. La peau se tend autour. Il suffit de la page d'un journal, papier gris des temps de restriction, l'encre déborde des caractères, un titre noir : *Le Petit Niçois ou L'Eclaireur de Nice et du Sud-Est*. Je déploie lentement le journal mais la pliure est trop ancienne, elle est devenue coupure comme une plaie qui, au lieu de se refermer, s'est ouverte, envenimée. Je lis pourtant ces lettres rongées : *Les Allemands ont pénétré profondément ce matin dans le territoire de la Russie soviétique. Le Führer, dans une proclamation au peuple allemand... Déjà des milliers de prisonniers...*

Gustav Hollenstein, ce journal à la main, avait traversé la cour, interpellé ma mère :

— Votre mari est à l'atelier ?

Elle faisait un signe d'ignorance.

— Les Allemands ont attaqué la Russie, continuait Hollenstein, je descends le voir.

Depuis, il avait pris l'habitude de retrouver mon père. Il s'asseyait le dos à l'établi, il offrait une cigarette. Mon père la coupait en deux.

— Pour plus tard, disait-il.

Hollenstein présentait à nouveau le paquet :

— Prenez-en trois ou quatre, Revelli.

Mon père hésitait et je n'aimais pas cette manière gauche qu'il avait de saisir le paquet, de faire glisser les cigarettes dans sa paume, de remercier.

Je quittais l'atelier, mais je ne m'éloignais pas, je m'installais dans l'ombre de la cave, assis sur une caisse, j'attendais.

— Alors Revelli, reprenait Hollenstein, ces événements, vous croyez que les Russes vont tenir, qu'est-ce que vous en pensez ? Vous avez écouté Londres ?

Mon père, parfois, fermait la porte de l'atelier et je restais dans le silence, imaginant.

Londres : l'un de ces mots de la guerre, une fable à soi seul que je me répétais. Mais il en était d'autres.

Les *Allemands,* disait Hollenstein...

Je n'entendais plus rien, ils pénétraient dans les caves, aux aguets, casqués, leurs manches retroussées, doigts crispés sur l'acier des armes, tels qu'ils apparaissaient sur la couverture des magazines. J'avais envie de lever les bras, de m'approcher d'eux, soldat qui se rend, mais j'aurais jeté ma grenade comme un partisan, comme un juif du ghetto, casquette d'homme sur visage d'enfant, manteau trop long battant les mollets nus, musette dont la sangle serre les épaules.

Juif, un mot qui couvrait les façades de certaines boutiques. *À bas les juifs.* Il est imprimé à la première page des journaux que j'ai sous les yeux. Je lis :

Sus au métèque. Il choque la vue, il donne à Nice cette allure de ville où tout peut se faire et l'on s'étonne qu'on tolère encore la présence de ces parasites. Ces personnes émigrées ou expulsées de leur pays constituent un danger pour la tranquillité et l'ordre public. À notre avis, on pourrait beaucoup plus utilement les grouper dans des camps et les employer à des travaux d'intérêt national.

Monsieur Baudis se penchait vers ma mère assise près de lui dans un fauteuil, sur la Promenade des Anglais.

— Vous avez lu ce qu'écrit *Le Petit Niçois* à propos des juifs ? disait-il. Ils ont soi-disant un statut, qu'attend-on pour l'appliquer ?

Il regardait sa femme, s'adressait à un ami, installé sur une chaise longue.

— On ne va plus pouvoir respirer ici cette odeur de youpin.

Il riait.

Je courais jusqu'à la villa de Bernard. Je sifflais dans l'espoir de le voir pousser les volets, mais il avait déménagé, quitté l'école.

— Tu sais, les juifs, m'expliquait ma mère, avec eux on ne sait rien ; il n'y a qu'entre eux qu'ils se soutiennent. Ils n'ont pas tort. Hollenstein, le directeur, c'est un juif.

Juif. Elle prononçait le mot avec mépris et respect. Je regardais mon père.

— Ton copain Bernard, disait-il. Il fait pas ce qu'il veut en ce moment ; moi aussi j'ai des amis que je ne vois plus.

Il partait vers l'atelier, je m'apprêtais à le rejoindre mais ma mère m'agrippait.

— Toi, reste là, disait-elle.

Je le suivais des yeux par la fenêtre pendant qu'elle marmonnait :

— S'il n'en a pas assez fait, ça le regarde, mais s'il arrive quelque chose, ce n'est pas moi qui le plaindrai.

J'essayais alors de rassembler tous les indices et le premier c'était l'expression de mon père, plus calme, plus grave, sans cette crispation qui plissait tout le visage et le vieillissait. Il me semblait que je reconnaissais l'homme d'avant, celui qui m'entraînait dans une ronde autour de la table, chantait.

Malgré les protestations de ma mère il avait descendu le poste de T.S.F. à l'atelier. J'avais aimé qu'il ne cède pas et je ne m'étais pas ligué contre lui, avec elles, ma mère, ma sœur.

Je guettais ces silhouettes qui s'avançaient au centre de la cour, hésitaient, puis se dirigeaient vers l'atelier. J'apercevais Antoine. Il ne frappait pas à notre porte, repartait, un cageot sous le bras.

Il y eut la visite de cet homme que ma mère refusait de laisser entrer, elle avait à peine entrouvert la porte.

— Je ne sais pas, répétait-elle.

— Voyons, madame Revelli, vous me reconnaissez, Jean Karenberg (moi, je le reconnaissais, maintenant), je venais rue de la République. Je ne vous demande rien. Dites-moi simplement à quelle heure je peux voir votre mari ?

Elle faisait non de la tête.

— Je ne sais pas, disait-elle encore.

L'homme enlevait ses lunettes, les essuyait lentement.

— Je réussirai à le rencontrer. Alors pourquoi ?

Elle claquait la porte. Elle s'en prenait à moi parce que j'étais près d'elle et qu'elle me heurtait.

— Je les connais. Ils savent que ton père est un mou, qu'il se laisse faire. Ils vont lui demander… et moi, je resterai avec vous. Des égoïstes, mais…

Je m'étonnais du ton nouveau de leurs disputes. Ils parlaient à voix basse, la déformation de la bouche indiquant seule qu'ils voulaient crier, mais qu'ils avaient peur que Christiane et moi, ou peut-être quelqu'un dans la cour, les entende.

— C'est comme ça, disait tout à coup mon père. Fais ce que tu veux. Tu as tes parents, va là-bas.

— J'irai, j'irai.

Un soir, dans l'escalier, près des caves, j'ai reconnu Rafaele Sori qui me clignait de l'œil.

— Allez file, file, disait-il.

J'avais atteint notre porte quand mon père me rejoignait, me prenait par la main, m'entraînait vers la Promenade et nous nous dirigions vers ces fines zébrures violettes qui, au-dessus de l'Estérel, marquent l'automne et le soir.

— Tu l'as vu, Rafaele ? (Il posait sa main sur ma nuque.) Tu dis rien à maman. C'est la guerre, tu comprends ? Si on le sait, on peut arrêter Rafaele.

— Toi aussi ?

— Moi aussi.

— Elle veut qu'on t'arrête ?

Il me rassurait en me tapotant l'épaule.

— Tu parlerais à Christiane si tu savais où est ton copain Bernard ?

Nous étions face à face. Il me souleva, m'asseyant sur la balustrade, le dos à la mer. J'étais ainsi plus grand que lui.

— D'accord camarade ?

Il me serra la main.

Ainsi commença notre réconciliation, par la guerre, par un mot de ce temps-là, *camarade*.

Ma mère a vite perçu que j'avais cessé d'être son allié inconditionnel. Je ne haussais plus les épaules en même temps qu'elle. Mon père avait une façon de me dire « ça va Roland ? » qui ne la trompait pas. Elle fit alors de Christiane sa complice. Je n'étais plus Roland son fils. Elle disait :

— Ton frère, il mangerait tout, ne le laisse pas faire, c'est un égoïste, comme tous les hommes.

Elle fermait les placards à clef et la faim me tenaillait.

Je cherchais dans la ville le long des boulevards, au nord, les caroubiers, et je mâchais lentement ces longs fruits bruns qui ressemblaient à des fèves. Je sautais les barrières pour arracher des oranges maigres et odorantes que je plaçais, humides, contre ma poitrine, sous ma chemise. En classe, j'échangeais contre des livres que je volais à *l'Hôtel Impérial* dans les bibliothèques du salon aux colonnes, les biscuits vitaminés qu'on distribuait après les récréations.

J'avais faim parce que le litre d'huile valait mille francs d'alors, que la région niçoise était pauvre, les transports difficiles.

J'avais faim parce que je grandissais comme une plante malade qui pousse en hauteur.

La faim et la guerre m'apprenaient la rapine, la resquille, le troc, la duplicité. J'apportais, après les avoir rapidement lus, les gros volumes rouges à la tranche dorée que je n'osais pas montrer en classe, à un vieux bouquiniste qui posait sa main sur ma cuisse avant de me tendre un billet.

Je cherchais dans les caves les bouteilles vides, qu'on me payait quelques francs quand je les posais sur le comptoir des épiceries. J'achetais des galettes noires qui donnaient soif, dont la croûte était sèche et le cœur gluant. Je les mangeais seul, assis, face à *l'Hôtel Impérial* sur la Promenade et c'est de là qu'un après-midi j'ai vu les voitures aux roues jaunes s'arrêter devant l'entrée.

Des hommes armés de gourdins prenaient place sur les marches ; d'autres, qui sautaient d'une camionnette garée dans la rue perpendiculaire à la Promenade, bondissaient dans l'hôtel, en criant : « À bas les youpins, à bas les métèques. »

La porte à tambour tournait sur elle-même, manège d'où surgissait bientôt Gustav Hollenstein, les mains sur le visage ; les gourdins se levaient, il glissait sur l'escalier de marbre, je voyais les pieds des hommes armés dans leur mouvement saccadé que le corps de Hollenstein interrompait.

Un vieux client que j'avais aperçu était projeté à son tour dans la lumière dure du soleil, il hurlait « je suis un invalide de guerre » et des coups de gourdin écrasaient les mots sur la bouche en une traînée rouge. Une femme encore, jetée à terre, traînée sur le trottoir.

Près de moi, le silence de quelques badauds groupés, d'autres le visage tourné vers la mer restaient immobiles, la peur sur leur nuque.

J'ai traversé la chaussée, je me suis approché, j'avais envie de voir comme une faim insatiable. Je suis passé entre les hommes des voitures, les dévisageant, puis je suis entré dans la cour et là j'ai couru jusqu'à l'atelier.

Les lumières étaient éteintes, mais il me semblait reconnaître l'odeur de tabac. Mon père était là, j'en étais sûr.

Je chuchotais :

— Papa, papa.

Il m'a saisi par le bras dans le noir.

— Remonte, tu me diras quand ils seront partis.

À la nuit, j'ai marché devant le couple que mon père avait caché dans les caves de l'hôtel durant la rafle, je me retournais quand la rue était libre et seulement alors ils avançaient.

Place Masséna, la femme m'a tendu un billet plié et ils ont disparu sous les arcades. J'ai regagné l'*Hôtel Impérial.*

À table, ma mère parlait avec une fébrilité anxieuse.

— Ils les ont tous pris, disait-elle, tous, même Hollenstein, et tu sais, tu sais qui j'ai vu ? Katia, Katia Hollenstein, je t'assure, elle ne pleurait pas, ah ! non, elle n'a pas fait un geste, c'est elle, j'en suis sûre. Si Carlo Revelli n'avait pas tout racheté, elle aurait tout maintenant, tout, mais tu verras, elle saura se débrouiller, celle-là…

Je sentais ma mère effrayée et admirative.

— C'est le P.P.F., disait à voix basse non père, les types de Darnand ou de Merani. Ils en ont pris dans toute la ville, à la synagogue.

Il se levait, lançait à ma mère :

— Tu raconteras ça à ton Monsieur Baudis, il sera content.

Il ouvrait la porte. J'ai aperçu Bernard Halphen debout dans l'embrasure, je reconnaissais le cartable qu'il tenait devant lui, qui masquait les genoux. Il avait maigri, avait des cernes bruns sous les yeux et les cheveux étaient coupés presque ras, sans une boucle.

— Ils ont pris ma mère, a-t-il dit. Je suis tout seul.

Mon père a entraîné Bernard dans la pièce, et a poussé la porte derrière lui.

7

J'ai mis en ordre le passé. J'ai tracé en lui les larges avenues de la compréhension. Je peux donner un sens aux actes, un nom à ces silhouettes qui traversaient prudemment la cour de *l'Hôtel Impérial,* Barnoin, Bartoli le mécanicien, Alexandre Revelli qui descendait de Saint-Paul, appuyait son vélo près de notre fenêtre, me tendait une caissette remplie de fruits, des mandarines ou des figues, puis se dirigeait vers l'atelier. Venaient souvent mon oncle Antoine, Rafaele Sori qui se faisait appeler alors François Rossi, Jean Karenberg dont le nom de guerre était Jean Serge. Je sais que mon père tirait sur une vieille machine de l'hôtel des tracts pour la Résistance, que Lebrun, avec l'aide d'une femme de chambre,

photocopiait les documents que les Allemands et les Italiens de la Commission d'armistice recevaient de Berlin ou de Rome.

Tous craignaient Katia Hollenstein qui était redevenue Katia Lobanovsky depuis que son mari avait disparu, poussé dans une voiture basse, enfermé dans l'un de ces camps que gardaient des gendarmes français.

— Elle est montée à Saint-Paul, expliquait Alexandre. Nous étions chez Sam, elle l'a menacé : « Je connais les juifs, criait-elle. Je vous ai supportés, maintenant, fini, fini. » Elle en voulait surtout à Hollenstein d'avoir tout vendu à mon père, une folle. Elle est capable de dénoncer Nathalie ou Sam, n'importe qui.

Katia arrivait en vélo-taxi devant l'entrée de l'hôtel, grand chapeau, jupe à amples plis, chaussures à haute semelle, bras nus. Elle croisait un officier de la Commission d'armistice qui s'inclinait en claquant les talons, s'arrêtait au centre du hall. C'est là que je l'apercevais alors qu'elle appelait le portier, mon père parfois parce qu'une des lampes dans les rosaces ne s'allumait pas.

— Qu'est-ce que vous faites, Revelli ? De la politique je parie ? Attention, je vous dis attention.

— Elle entrait chez nous accompagnée d'un nouveau chef du personnel, faisait face à ma mère :

— Madame Revelli, conseillez à votre mari de rester tranquille, n'est-ce pas ? Je veux bien le protéger. Vous, je vous aime bien, mais les Revelli, non, même Violette. Qu'est-ce qu'ils croient ? Quand je pense que Gustav, cet imbécile… Ils m'ont dépouillée, mais nous allons revoir ça, croyez-moi. Je n'ai pas l'habitude de me laisser faire.

Nous étions, Bernard et moi, assis sur mon lit, immobiles ; Katia s'avançait, nous regardait à peine.

— Plus tard, quand j'aurai repris l'hôtel, qu'il sera à moi, je vous donnerai quelque chose de mieux, un appartement plus grand, disait-elle à ma mère.

J'entendais son pas qui s'éloignait dans la cour.

— Il ne peut plus rester ici, il ne peut plus, murmurait ma mère.

Bernard se levait, passait devant elle qui le retenait.

— Attends, attends, disait-elle à Bernard.

Ma mère s'habillait, revenait dans ma chambre, parlait vite :

— Tu vas voir, disait-elle, tu seras bien là-bas, mes parents sont bons tu sais, demande à Roland ?

J'ai appris de la guerre d'autres mots, indifférence et lâcheté.

Déjà j'avais vu les visages inexpressifs des badauds, ces hommes qui, dans leur fauteuil, restaient face à la mer, cependant que dans leur dos, sur les marches de *l'Hôtel Impérial,* on écrasait d'autres visages. Maintenant j'entendais mon grand-père Raybaud qui ne nous avait même pas fait entrer dans son salon :

— Tu sais ce que tu fais ? Ce que tu me demandes ? répétait-il à ma mère.

Il dénouait et renouait les cordons de sa veste d'intérieur dont il avait relevé le col. Il ne nous regardait pas, Bernard et moi, il secouait la tête.

— Non, non, ce n'est pas possible, nos voisins ici, tout de suite ils comprendraient. La rafle, tout le monde en a parlé. Il a bien des parents quand même ? Enfin ils ont toujours des parents, toujours.

C'est moi qui ai ouvert la porte. J'avais honte, même s'ils ne s'appelaient pas comme moi, même si je ne les aimais pas.

Ma mère continuait de parler avec son père, j'écoutais ses derniers mots :

— Bien sûr, tu as raison papa, disait-elle, pour Roland et pour Christiane il vaut mieux. Les siens d'abord, surtout en ce moment. Mais tu imagines Dante, ce qu'il va dire, avec ses idées ?

J'ai poussé Bernard dehors et j'ai couru sachant qu'il me suivrait parce que nous avions souvent mêlé nos souffles, nos pas, que l'un prenait le rythme de l'autre et je n'entendais déjà plus ma mère hurler :

— Roland, Roland, qu'est-ce que tu fais ? Tu es fou.

Je prenais la rue Barla, le pont sur le Paillon sans savoir où je le conduisais. Je sautais sur le marchepied d'un tramway, je tendais la main à Bernard, nous roulions vers Cimiez et je descendais en marche, notre course renaissant de l'élan.

Je m'accoudais au parapet, au-dessus de la voie de chemin de fer, je m'imaginais bondissant sur le toit d'un wagon et Bernard derrière moi. Je regardais. La ville était partagée par la voie, la verrière de la gare où jouaient les rouges et les ors de la lumière d'été. Je reprenais ma respiration et la phrase est venue :

— On va chez ma tante Violette, elle, tu verras.

Cimiez était une colline désertée, villas à la dérive dans des jardins en friche, grilles rouillées comme des ancres échouées, on

mesurait le vide et l'espace au silence du boulevard, que Bernard se mit tout à coup à briser :

Maréchal nous voilà
Devant toi le sauveur de la France

J'ai repris le refrain marchant au pas près de lui, bras tendus comme à la parade, sur le trottoir qui se déroulait, vide.

Je savais que Violette avait quitté Saint-Paul, l'atelier de Sam Lasky pour Cimiez.

Un dimanche, en revenant de chez Carlo Revelli, nous nous étions arrêtés chez elle avec mon père. Un grand appartement au rez-de-chaussée d'une villa, des arbres dont les branches basses paraissaient entrer dans les pièces, le berceau de Vincent sous une véranda et Violette qui lisait à une vieille dame.

— Miss Russel, expliquait-elle, une Anglaise, elle est trop âgée pour rentrer, elle ne craint rien. J'étais ici, avant d'aller chez Sam, je suis revenue.

Miss Russel riait, s'appuyait des deux mains à sa canne, des dentelles blanches s'échappant de ses vêtements noirs. Elle montrait le berceau de Vincent :

— Elle est revenue, avec le petit miracle en plus.

J'ai retrouvé la villa. Je ne me souvenais pourtant ni de son nom ni de celui de la rue, mais je n'avais pas oublié une allée bordée de palmiers et j'aimais déjà la noblesse bienveillante de ces arbres ; j'avais ramassé une poignée de dattes au pied de leur tronc, fruits sans pulpe à la peau sèche collée à un noyau blanchâtre.

La villa était au bout de l'allée, ma tante ouvrait elle-même, son fils dans les bras, elle nous dévisageait :

— Ton père ? me demandait-elle.

— C'est mon ami, il faut qu'il vive avec toi.

De la main gauche, elle prenait la nuque de Bernard.

— Un grand garçon, disait-elle, qu'est-ce que tu racontes ?

J'avais le sentiment d'avoir changé depuis que je m'étais enfui.

Moins d'une heure cependant, mais je découvrais qu'agir transforme. Je saisissais la main de ma tante, je fermais la porte. Je murmurais :

— Il est seul. Maman ne veut plus. Ils ont pris sa mère, l'autre jour, le jour du directeur de l'hôtel.

Ma tante me donnait Vincent à porter, elle se baissait, posait ses deux mains sur les joues de Bernard, le regardait longtemps, puis :

— Tu vas voir, disait-elle, je vais si bien t'installer ici que Roland sera jaloux.

Bernard, mon ami, dont le visage, depuis le soir où je l'avais vu devant notre porte, paraissait immobile, les paupières seules de temps à autre par leur mouvement rapide et instinctif disant l'émotion, s'est tout à coup mis à grimacer, le menton pris d'un tremblement, la bouche déformée. Il a baissé la tête, s'est jeté contre le corps de ma tante pour y dissimuler ses sanglots.

Je suis parti avant qu'il ne redresse la tête, ma tante prenant Vincent que je lui tendais, me murmurant :

— Ne t'inquiète pas, Roland, je garde ton ami avec moi.

Tout le long du boulevard de Cimiez j'ai sauté, un pied, l'autre, et mon corps semblait rebondir, l'élan, la descente, je m'accrochais à un platane, je franchissais un banc, prenais par les larges escaliers qui conduisent au centre de la ville et je continuais de sauter. Je m'arrêtais avenue de la Victoire devant le centre de propagande de la Révolution nationale. Pétain me faisait face dans la vitrine, fleurs et drapeaux autour du vieillard patelin. J'entrais.

Déjà plusieurs fois j'étais venu avec Catto, le fils du concierge, mais cette fois-ci j'avais l'audace que donne la réussite. Je choisissais des brochures, les plus épaisses, à la couverture glacée marquée de la francisque d'argent. Je passais entre les rayons, je paraissais attentif aux photos du Maréchal debout dans le jardin de sa propriété de Villeneuve-Loubet, je surveillais les messieurs en béret qui parlaient entre eux.

— Darnand et Merani me l'ont répété mot à mot, disaient-ils, Pétain les a reçus à Villeneuve-Loubet, il leur a dit : « Dénoncez les ennemis de l'ordre nouveau en vous inspirant de ma formule : je n'aime pas les juifs, je déteste les communistes, je hais les francs-maçons. » Voilà mon cher, mot à mot, voilà.

Je glissais ma main vers les écrins, mes doigts rencontraient ces francisques d'argent, ces casques gaulois que les légionnaires portaient à leur boutonnière, je me baissais, je les plaçais dans mes chaussettes, puis j'avançais vers les messieurs, je les interrompais :

— S'il vous plaît, monsieur je peux avoir cette photo du Maréchal, s'il vous plaît ?

Ils me donnaient, généreux et bienveillants, des cartes postales. Alors seulement je sortais, je me dirigeais lentement vers le

boulevard Victor-Hugo et là, sous les platanes que commençait à secouer le vent du soir, je courais à perdre haleine, serré par la peur et la joie. J'entrais dans l'une de ces maisons somnolentes, vieilles rentières immuables, je sonnais aux portes de chêne à deux battants, je présentais mes revues, mes francisques, je disais :

— C'est pour le Maréchal, vous donnez ce que vous voulez.

Les bonnes appelaient leurs maîtresses. J'attendais dans des antichambres où les glaces décorées réfléchissaient les lustres de cuivre ou de cristal.

Parfois je devinais les soupçons :

— Mais qui t'envoie ?

— L'école, Madame. C'est pour le Maréchal.

Avais-je appris à sourire ou bien l'instinct des pauvres accumulé en moi m'avait-il légué cette fausse candeur qui les trompait si bien ? J'avais bientôt les poches pleines de monnaie frappée de la francisque, de billets.

J'achetais mes galettes noires et je rentrais à l'hôtel.

J'ai aperçu mon père qui m'attendait devant l'entrée de la cour. Il s'avançait jusqu'au milieu de la rue, regardait dans les deux sens, mais je m'étais dissimulé dans une porte, par jeu, parce que la guerre, ces bandes d'Actualités toutes déchirées de rafales et des hurlements des avions qui piquaient vers les routes, m'avaient enseigné qu'il faut surprendre, bondir quand l'autre se tourne, se coucher à nouveau derrière un repli du terrain, et j'avançais ainsi vers mon père en franc-tireur, de porte en porte. Je me suis précipité vers lui, entourant ses jambes, criant :

— Tu es mort, tu es mort.

Il se dégageait brutalement, me secouait, me giflait, criait :

— Où étais-tu, imbécile, des heures que tu t'es enfui, où étais-tu ?

Trahi par mon camarade. Il se calmait, m'expliquait.

— Tu es parti avec Bernard, comment veux-tu qu'on sache ? (Il baissait la voix.) Où est-il ?

J'inventais – pourquoi ? – une rencontre inattendue avec Violette dans la rue Barla. Elle avait voulu garder Bernard chez elle, j'avais été obligé de les accompagner.

— Il est là-bas ?

Ma mère, comme nous entrions, marchait vers moi, la main levée : « Salaud, salaud. » Un mot qui salissait sa bouche, dont elle

me souffletait pour la première fois, et je la défiais, la méprisant si fort qu'elle baissait le bras, se mettait à pleurer, répétait :

— Ils me feront crever.

Mon père essayait de la calmer.

— Assieds-toi, disait-il. Il est là, il n'a rien. Son ami est chez Violette. Ça s'arrange bien.

Elle se secouait comme si, parce que mon père la touchait, elle avait eu le corps couvert d'insectes.

— C'est toi, c'est toi, avec tes idées, toi, criait-elle.

Christiane, debout sur le seuil de sa chambre, balançait au bout de son bras, la tenant par un pied, sa poupée blonde et tout à coup elle la jeta sur moi.

8

J'étais le gardien d'un secret. Je ne trahirais pas. Il me semblait être suivi. Je tournais le coin d'une rue, je m'élançais avant qu'on me rejoigne et je butais parfois contre ces sentinelles, maigres soldats aux vêtements sombres, leur fusil armé d'une longue baïonnette, miliciens à peine plus âgés que les plus grands de notre école.

L'un d'eux, après la garde, venait dans le jardin où nous jouions, Catto, Marcel, moi, des filles, Danielle, Julia, Monique et d'autres adolescents du quartier, Paul, Julien.

Il s'approchait de nous. Nous étions assis sur le bord des pelouses prêts à nous disperser quand nous apercevrions le gardien, nous dissimulant dans les tranchées de la défense passive et j'en connaissais les détours, les coins reculés, j'y entraînais Julia, Danielle ou Monique. Nous nous collions à la terre humide et fraîche, nos mains se rencontrant dans l'obscurité, et nous chuchotions :

— Tu crois qu'il nous voit ?

Nous nous enfoncions encore et nous entendions leurs appels :

— Roland, Monique.

Elle se mettait à courir dans la tranchée vers les marches de rondins et la lumière qui me rendait ses cheveux blonds.

Le milicien, les mains passées dans le ceinturon, s'arrêtait devant nous qui nous taisions.

— On va partir se battre en Russie, disait-il. Je vais vous montrer.

Il dégrafait l'étui de son revolver. Nous nous levions tous, nous approchant de lui. Il sortait l'arme, faisait jouer le chargeur, le cran d'arrêt, une à une il glissait les balles dans sa paume et nous donnait l'arme pour que nous la soupesions.

— Avec ça, à cent mètres, je fais éclater la tête, comme je veux.

Il reprenait le revolver, tendait son bras dans la direction d'un vieillard assis sur un banc.

— Chiche, on le descend ?

Nous nous écartions, il riait, replaçait les balles, le chargeur, fermait l'étui, et s'éloignait vers l'hôtel de la Milice proche du jardin.

— Si on t'arrêtait, disait Julia, tu trahirais ?

Je prenais un caillou au bord tranchant comme une lame, je traçais une ligne droite sur mon avant-bras, j'enfonçais, je déchirais la peau jusqu'à ce que le sang perle. Je ne trahirais pas. Ils pouvaient me lier les mains derrière le dos, mon visage pouvait prendre ce teint livide qu'on voyait aux *terroristes,* paupières gonflées, pommettes tuméfiées, leur chemise échancrée sur le cou, et la corde était là, devant eux, à hauteur de gorge.

En Ukraine, sept bandits, des terroristes coupables d'avoir assassiné trente-huit personnes après les avoir torturées dans des conditions particulièrement atroces, ont été condamnés à mort par un tribunal militaire allemand et vont être exécutés en présence de la population du village qu'ils rançonnaient.

Je n'écoutais plus le présentateur des Actualités, je sortais du cinéma, j'hésitais ébloui par le soleil frappant directement la chaussée de plein fouet car cette année-là on avait élagué les platanes, et l'état brûlant, le souvenir de ces visages – et l'un, je m'en persuadais, ressemblait à celui de mon père, quand il ne se rasait pas, les joues grises – ma résolution, la faim peut-être aussi et la peur, me faisaient chanceler, j'étais sûr de m'évanouir, et j'imaginais qu'ils seraient là autour de la civière, m'interrogeant :

— Où est Bernard Halphen, quel est son nom ?

Maintenant, Bernard s'appelait Revelli, comme moi.

Nous étions, avec mon père, montés chez son oncle Carlo. Pluie du début novembre, quand il semble que jamais elle ne cessera – et il suffit pourtant d'une heure parfois – qu'elle étouffe l'horizon.

Nous étions dans la cuisine, au bas de la maison, Carlo assis devant la cheminée, les pieds proches du feu et, avec sa canne, d'un mouvement résolu, il repoussait les bûches dans le foyer. Sa femme, Anna, servait du café à Violette et Nathalie ; Alexandre et mon père se tenaient l'un et l'autre penchés en avant, dans la même attitude, les avant-bras posés sur les cuisses, les yeux dans le feu. Bernard et moi cassions des noix. Les cheveux de Bernard recommençaient à boucler et souvent, alors qu'il venait d'ouvrir une noix, il tirait sur ses mèches noires, fixant la noix brisée.

J'écoutais Carlo Revelli, je voyais sous le bord large de son chapeau les cheveux blancs.

— Pour le gosse, les papiers, c'est grâce au maire et à l'évêque.

Il faisait un geste à Anna qui lui tendait une enveloppe. Il la donnait à mon père :

— Voilà, continuait-il, il s'appelle Revelli, c'est comme si Violette avait eu un fils de plus. Tu vois Dante, le maire, tous ces gens que tu critiquais, finalement, ils t'aident.

Mon père confiait l'enveloppe à Violette, qui lisait l'extrait de naissance, le certificat de baptême, classait les cartes d'alimentation, venait les poser entre nous, sur la table :

— Vous les enfants, disait-elle, vous comprenez ? Toi Bernard, tu t'appelles Revelli, comme Roland et toi (elle caressait ma joue), Bernard c'est ton cousin. Tu sauras garder ce secret ?

— Tes amis, continuait Carlo, eux aussi, on les en a sortis.

— C'est toi oncle, d'abord, répondait mon père.

— Moi, si tu veux. Ça sert en somme d'être riche, non ? Même pour tes idées ?

Deviner, être à l'affût d'un mot, d'une allusion, cela la guerre me l'apprenait.

Plus tard je sus que Jean Karenberg et Rafaele Sori avaient obtenu de faux papiers par Carlo Revelli, qu'il les avait embauchés sur l'un de ses chantiers : Jean Karenberg était devenu comptable ; Rafaele Sori n'avait eu qu'a reprendre son métier de plâtrier.

Carlo s'appuyait sur les bras du fauteuil, se redressait, venait vers nous et je n'osais pas affronter son regard sous les sourcils blancs. Il prenait deux noix, les serrait dans sa main et elles

s'écrasaient avec un bruit sec. Il ouvrait ses doigts, les morceaux de coquilles et de chair tombaient sur la table.

— Il est fort le vieux Carlo, hein les enfants ? disait-il.

— Ce qui m'inquiète, disait brusquement Nathalie. Il faut que je vous en parle, parce que depuis qu'ils ont pris mon père, je ne peux pas m'empêcher de penser, j'ai peur de Katia. Katia, elle vous en veut. Mon père, je suis sûre que c'est elle, elle l'a dénoncé, elle voulait l'hôtel, et comme il est à vous, maintenant.

Nathalie se rapprochait d'Yves. À la manière dont elle surveillait son fils, se précipitait dès qu'il montait sur une chaise, qu'il courait, je découvrais son anxiété, un autre fruit de la guerre. Alexandre rejoignait sa femme, la serrait contre lui et elle posait la tête contre sa poitrine, Yves entre eux, elle, se mettant à pleurer sans bruit.

— Katia, commençait Alexandre, c'est vrai qu'elle est inquiétante.

— Sam, murmurait Violette, tu te souviens ? Ce dernier Veglione, juste avant la guerre, Sam nous l'avait dit, elle avait ce loup noir sur le front, je la revois. Elle m'avait fait peur déjà, ce masque de velours, une rage pour danser, une impatience, elle nous accusait, tu te souviens Nathalie, tu étais partie, toi aussi tu étais déjà inquiète.

Bernard et moi nous cessions de briser des noix. La guerre, sorcière, poussait vers nous les loups, peut-être étaient-ils à l'affût au haut de l'escalier, les hommes eux-mêmes les craignaient.

— Elle vit avec un type de la Milice, reprenait Alexandre, un adjoint de Darnand, Tricoux, un cagoulard qui en 37…

Il se tournait vers nous :

— Vous ne jouez pas, les enfants ?

Il ouvrait la porte sur le jardin.

— Il ne pleut plus, courez un peu.

Nous sortions lentement, nous revenions nous coller à la porte parce que la nuit montait de la ville, qu'ils parlaient des loups, de cette guerre qui n'était pas qu'un jeu.

Un soir, rentrant du port avec mon père, je portais les deux cannes à pêche et il m'expliquait comment, pendant l'autre guerre, sur les côtes de Grèce, il suffisait de jeter un seau à la mer et de le remonter, pour prendre du poisson.

— On commençait par lancer du pain, racontait-il, on les voyait prés de la coque. L'eau, ils étaient tellement nombreux, des bancs entiers, la mer tremblait. Elle devenait noire, argentée, alors on

laissait descendre le seau, juste au milieu et on tirait, un coup sec, on en avait toujours.

J'avais senti brutalement sa main serrer ma nuque.

— Attends.

La voix étouffée.

En face de nous, à la hauteur du monument aux morts, ce barrage, des silhouettes avec leurs bérets, des brassards, et des rangs serrés de porteurs de torches qui s'ébranlaient. Nous les suivions de très loin, à une centaine de mètres d'un groupe d'agents cyclistes qui fermaient cette longue flamme sinueuse qui parcourait les rues scandant : *France ! France !*

— J'ai reconnu tous les cagoulards, disait mon père à Lebrun. Ils montaient aux arènes.

Lebrun, le lendemain, dans l'atelier, se penchait sur le journal, regardait la photo, ces hommes à genoux sur le sable, le bras droit tendu : *Êtes-vous prêt à tout moment et en tous lieux à obéir au chef sans discussion et sans réserve ?... Je le jure.*

Je les écoutais parler de Darnand, du Service d'Ordre Légionnaire, de la Cagoule. J'imaginais des bourreaux qui appuyaient leurs mains sur le manche de la hache, le visage recouvert d'une cagoule.

— Tricoux, continuait Alexandre, était à la cérémonie des Arènes, pour la fondation du Service d'Ordre de la Légion, avec Darnand, et ton beau-fils, papa (Alexandre se tournait vers Carlo puis vers Dante) car le mari de Mafalda, Dante ne le sait peut-être pas, c'est Charles Merani, un autre cagoulard d'ailleurs et l'adjoint de Darnand aussi.

Bernard et moi nous poussions la porte. Derrière chaque arbre, ils étaient là, miliciens, Allemands, masqués, le revolver à bout de bras. Alexandre essayait de nous renvoyer dans le jardin, mais Carlo levait sa canne :

— Laisse ces enfants, ou ils ne comprennent rien et ça n'a pas d'importance, ou bien ils comprennent, et si vous comprenez (il dirigeait sa canne vers nous) n'oubliez pas. Moi, je n'ai rien oublié, rien. Mon père se mordait les poings parce qu'il avait faim, on avait faim tout le temps, comme maintenant, mais c'était pas la guerre (il baissait sa canne), une guerre quand même pourtant.

Il respirait en plaçant sa main gauche ouverte sur sa poitrine :

— Toi et ta mère, reprenait-il en posant son chapeau sur l'un de ses genoux, en tendant sa canne dans la direction d'Alexandre, vous me critiquez pour ce mariage de Mafalda avec Charles Merani. Vous avez tort et vous aurez tort.

— Un salopard, dit Alexandre. Un jour, quelqu'un le descendra.

— Et qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse ? (La canne tournoyait au-dessus des flammes.) Tu connais le contrat de mariage ? Même si on le juge, si on le dépouille de tout, même s'il divorce, tout est à Mafalda, tout. Il était pas si malin que ça, le vieux Merani. Le patron de Vincente, tu l'as connu Dante, tu es né dans sa maison, non ? Ah ! la rue Saint-François, je m'en souviens.

Il s'éloignait du feu. Nu-tête, le visage paraissait plus osseux, la forme du crâne à peine dissimulée par les cheveux blancs bouclés mais fins, si fins qu'ils me semblaient transparents.

— Vous Nathalie, vous avez peur de moi, continuait-il, parce que j'ai tout racheté à votre père et que la garce veut tout reprendre. Vous savez quel était le défaut de votre père ? Il croyait qu'un atout ça suffit. Hollenstein, votre nom, ça sent le riche de naissance, Nathalie. Et ça ne sait rien les riches. Moi, j'ai appris seul une règle, et simple vous savez. Tu entends Alexandre ? Toi Dante, aussi, et vous les gosses, vous êtes déjà assez vieux pour retenir ça : si on n'a pas tous les atouts, c'est comme si on avait rien. Tous les atouts et un couteau en plus. Alors seulement on peut jouer.

Carlo Revelli, quand il parlait, je ne pouvais plus le quitter des yeux. Entre les mots, il serrait les mâchoires et comme il était maigre, la peau usée, on imaginait les dents, le gonflement des gencives sur leurs racines.

Il abattait le poing sur la table :

— Et Charles Merani, il me sert maintenant. C'est lui qui va me défendre contre votre Katia. Heureusement qu'il est milicien, tout ce que vous voulez. Je lui ai déjà dit, si vous me laissez dépouiller par Katia Lobanovsky, parce qu'elle a été un moment Madame Hollenstein, si elle me reprend *l'Hôtel Impérial* et *l'Hôtel des Iles,* que j'ai bel et bien achetés, qu'est-ce qui restera à Mafalda ? À votre femme, mon cher Merani ? Vous êtes mon beau-fils, et votre petit Robert, qu'est-ce qu'il aura ? Rien. Alors il court, Charles Merani, il va voir son ami Darnand, il calme Monsieur Tricoux. Et je suis tranquille, Nathalie. Tout ça, ça ira à Yves, à votre fils, à un petit Revelli. Et c'est pas ça qui m'empêche de dormir bien, c'est dedans.

(Il se frappait la poitrine, toussotait.) C'est vieux, une vieille corde, tous les brins se défont, un jour ça casse.

Il remettait son chapeau, commençait à monter l'escalier.

— Tu les raccompagneras, Alexandre, avec la voiture. Vous, vous rentrerez à Saint-Paul demain.

D'un mouvement autoritaire de la main, il empêchait son fils de répondre.

— Demain matin. Tu verras pourquoi.

Violette s'asseyait entre Bernard et moi dans le fond de la voiture. Mon père, à genoux près de la portière gauche, vérifiait l'allumage du gazogène, et nous commencions bientôt à descendre moteur coupé, vers Cimiez.

— Ce débarquement, disait Alexandre, si la flotte rejoint l'Algérie, l'Afrique du Nord aux mains des Alliés, ça change tout, ici aussi ça peut basculer, même Pétain, il peut s'entendre avec de Gaulle.

Les oliviers, les platanes glissaient de part et d'autre de la route, au-dessus de la ville noire comme un lac pris dans de hautes falaises qui se soudaient au ciel nuageux.

— La marine, dit mon père, je les connais les officiers, droite, extrême droite. (Il avait la voix que j'aimais, forte et sûre, il commençait à raconter.) Mon pacha… Tu sais ce que ça veut dire, Roland ?

J'étais fier de la question. Il me désignait comme son fils.

— Le commandant de ton bateau.

— Le commandant du *Cavalier,* de Jarrivon, celui qui nous en a fait donner en 19, à moi et aux camarades, pour quelques années, à casser du caillou, tu sais ce qu'il est ? Dans l'état-major de Darland, le grand ministre du Maréchal. Vichy c'est les amiraux, alors la flotte.

— Ils vont nous occuper, dit Violette (elle se penchait vers Alexandre) c'est peut-être ce que voulait dire ton père pour demain. Carlo Revelli, il est toujours averti. Aux studios, depuis que les Américains ont débarqué en Afrique du Nord, on ne parle que de ça, si ce sont les Italiens qui viennent…

— Presque la famille, dit Alexandre.

Nous roulions dans l'allée de palmiers qui conduisait à la villa de Violette. Ma tante se pencha :

— Roland, tu te souviens, Bernard, c'est ton cousin. Il s'appelle Revelli. Tu gardes le secret ? Toi aussi.

Elle poussait Bernard vers moi :

— Embrassez-vous les cousins, dit-elle.

Nous nous donnions l'accolade, comme des hommes.

9

Mes souvenirs se sont mêlés, je déroule ici le temps de ma mémoire, peut-être ce milicien dont le nom me revient ne s'avançait-il vers nous dans le jardin que plus tard ?

— Toi, disait-il, toi, approche ici, toi, le plus grand.

Je quittais les autres, Catto, Paul, Julia, je marchais vers lui, je regardais autour de moi, j'allais devoir m'enfuir, sauter, courir derrière une haie.

— Toi, tu t'appelles comment ?

Il plaçait le canon de son pistolet sur ma nuque.

— Revelli, c'est pas français, ça ! Tu es pour la milice ?

Je n'avais ni courage ni peur. J'étais un sac de terre comme ce jour où une bande venue de Babazouk m'avait saisi. Nous étions des groupes de gosses rivaux, nous avions des filles, Monique, Danielle, Julia, nous nous rassemblions à une extrémité du jardin, nous possédions nos tranchées, nos pelouses, nous répétions nos rites.

— Roland, me disait Julia, tu es un soldat de ma garde, mon mousquetaire.

Je marchais derrière elle, je touchais parfois ses anglaises noires, et dans la tranchée, j'effleurais sa joue de mes lèvres.

— Mets-toi à genoux !

Elle me montrait la boue.

— Obéis soldat, je suis la reine.

Je m'agenouillais, je posais mon front contre ses cuisses, je fermais les yeux, il me semblait que mes dents crissaient et que cette irritation aiguë se prolongeait dans mon sexe ou venait de lui.

— Tu obéiras toujours ?

Elle plaçait sa paume sur ma tête. Je mordais mes joues, j'enfonçais mes genoux dans la boue avec le désir de heurter une pierre, pour me faire mal, lui donner une preuve de ma soumission,

me punir d'avoir vu Catto, la main fermée sur son sexe brun, courbé vers lui, d'avoir suivi le mouvement de son poignet :

— Tape-toi une queue aussi, disait-il. Allez Revelli, le premier qui jute.

J'apercevais sa langue dont il caressait sa lèvre supérieure.

J'avais laissé Catto mais quand je m'allongeais le soir, mes jambes contre le bois du cosy-corner, que ma mère avait fermé la porte, que je n'entendais plus que l'eau du robinet dans la cuisine, mon père qui peut-être allait ressortir, et j'écouterais son pas dans la cour, jusqu'à l'escalier de l'atelier, alors ma main dans le silence devenait une forme imprécise et tendre, qui faisait naître de mon corps un autre corps. Il s'allongeait contre le mien, il avait la souplesse, l'obéissance de l'oreiller que je glissais contre ma poitrine, le bas de mon ventre, frais d'abord comme une joue ou des cuisses, tiède, humide bientôt et ma main poisseuse tentait de dissimuler la trace de cette fable que je venais de vivre et qui se terminait tout à coup, ma main à nouveau faite de doigts, seulement de doigts, mon corps limité à lui seul, l'autre dissipé, n'ayant laissé que cette tache un peu grise sur la taie.

— Oui, Reine, je t'obéirai, toujours.

J'élevais les mains vers sa poitrine, le visage entre ses genoux, les miens dans la boue de la tranchée. Julia dirigeait mes doigts, puis les écartait au moment où je touchais cette chaleur douce qui naît des seins.

Nous ressortions de la tranchée parce que Catto ou Monique ou Danielle s'étaient penchés, avaient crié nos noms et nous n'avions pas le temps d'affronter leurs regards.

Les autres, ceux du Babazouk ou de Magnan, lançaient déjà leurs pierres. Soldats nous nous précipitions, fauteuils levés à la hauteur de visage pour protéger les dents, les yeux. L'affrontement cessait et ne restaient face à face que deux gosses qui se défiaient, parce que les autres, les filles, les entouraient.

J'étais l'un de ces combattants en qui s'incarnaient les oppositions du quartier, d'école et de fortune. Magnan, le Babazouk, la Madeleine, c'était les pauvres. La rue de France, la Promenade, les riches, et j'étais parmi eux, mercenaire.

Julia était la fille de l'avocat Lamberti, Monique celle du pharmacien Goursonnet, Danielle, d'un sous-directeur de banque, Paul, d'un ancien consul de France au Venezuela, Julien, d'un photographe. Catto seul appartenait à ma tribu, fils de concierge et

lui aussi traître parce que habitant les beaux quartiers. Mais il n'était parmi nous avec son corps trapu qu'un domestique. Il ne descendait jamais dans la tranchée avec les filles. Il était le bon esclave noir.

Moi, je servais la reine, j'étais cadet de Gascogne, pauvre mais noble, je n'avais peur ni de Richelieu ni de ses gardes. Je me battais donc pour qu'on me reconnaisse, j'avançais vers l'autre, « le mal élevé » comme disait Julia, et je reconnaissais son pull-over qui ressemblait au mien. J'imaginais, en regardant ses sandales à semelles de bois, un père qui, comme le mien, en clouait sur le bord d'un établi, avec des pointes redressées soigneusement, les lanières déchirées.

— Qu'est-ce que t'attends, me disait-il en me défiant, t'as peur ?

La guerre m'apprenait que tous les coups sont permis. Sans un mot je lançais mon poing le premier en plein visage, je poussais du pied, je cognais du crâne, nous roulions dans les graviers, je frappais cette poitrine qui portait mes couleurs, je serrais à la gorge.

— Rends-toi.

Les filles s'approchaient de nous, regardaient l'ennemi que je tenais sous moi :

— Laisse-le, disait Julia.

Je l'abandonnais.

Il essuyait sa bouche du revers de la main, enlevait la poussière de son pull-over. Il crachait vers-nous, partait en traînant ses sandales et malgré Julia qui prenait ma main, qui appelait les autres : « On joue à la cour, disait-elle, Roland, c'est le chef de mes gardes » je me sentais vaincu comme lui, honteux de mes sandales à semelles de bois que je dissimulais, en repliant mes jambes sous le banc où nous nous asseyions, moi au centre, Julia près de moi.

J'avais combattu pour elle, vaincu, j'avais droit à ses confidences, à sa complicité. Elle se penchait, ses anglaises frôlant ma joue, elle riait avant même de commencer à parler, elle murmurait dans mon oreille :

— Tu as vu Catto ? (elle pouffait). Je te dirai après.

Catto était assis devant nous, à même le sol. J'essayais avec inquiétude de deviner ce qui la faisait rire, de trouver ce signe dont j'étais peut-être marqué aussi, afin de l'effacer, vite. Julia m'entraînait en me tirant par le bras :

— Tu n'as pas vu, sa chemise ? Elle n'est pas à lui, il y a des initiales brodées, *H* et *I*, on a dû la lui donner. Nous, on donne

souvent nos vieux vêtements au gardien. Ils ont une fille, elle porte toutes mes robes.

J'essayais de sourire. Je me sentais sale, vulnérable, ridicule.

— À demain, Roland.

Elle levait la main, courait vers la rue où son père ou sa mère l'attendait. Elle se retournait encore pour un geste, s'éloignait vers une contrée inaccessible où j'aurais tant voulu naître ou seulement pouvoir la suivre, mais j'étais changé en pierre par le regard de ses parents qui avaient dû percer mes origines, reconnaître les brins de laine mis bout à bout de mon écharpe, mes sandales clouées.

Les autres aussi étaient partis, seul Catto me cherchait, lui qu'il fallait que j'évite parce qu'à nous voir côte à côte on aurait reconnu notre commune servitude.

Il m'appelait pourtant, sifflait. Je me dissimulais, je courais dans le jardin vide où la pénombre glissait des arbres jusqu'aux massifs et aux pelouses, enveloppait dans la même étoffe grise les palmiers et les lauriers.

Détruits les palais royaux, enfuie la reine, mais je m'étais jeté avec tant de force et de désir dans le jeu, que je tentais de le continuer encore, imaginant des embuscades, des missions, et parfois, alors que je rentrais seul, la bande ennemie m'entourait, me poussait contre un mur, martelait mon visage de coups et j'étais motte de terre avec le désir de mourir là, au centre de la fable.

Demain Julia aurait aperçu ce corps recouvert d'une cape, le mien.

Mais une femme passait et la bande s'égaillait, me laissant à peine meurtri.

— Tu habites où ? demandait la femme.

Je montrais l'hôtel, je rentrais, j'apercevais ma mère dans la cuisine en train de laver, les flaques d'eau sur les tommettes, la blouse de mon père qui séchait.

Je me jetais sur le lit, j'entrais dans un autre palais, je devenais Edmond Dantès ou Athos. Je lisais. Je m'étais emparé de quelques livres de mon père, je lisais ceux de l'hôtel avant de les vendre, j'avais *La fièvre de l'Or,* je subissais la loi du *Talon de Fer,* le monde je le parcourais en *80 jours*. J'étais *Martin Eden*.

— Viens manger Roland, criait ma mère.

Je réussissais certains soirs à ne pas entendre leurs voix, à dissimuler sous les mots de mes livres les heures passées chez moi.

Je retrouvais le jardin, Julia, les jeux comme si j'avais dormi devant la porte de la Reine.

Et quand le milicien plaçait le canon de son arme sur ma nuque, qu'il disait : « Je suis le caporal Raoul ! » je n'avais ni courage ni peur, la fable continuait. J'interprétais mon rôle, je guettais sur le visage de Julia ou de Monique, de Paul et même de Catto, l'émotion que je faisais naître en refusant de crier comme le caporal Raoul me le demandait : « Vive la Milice ! »

— Alors je t'exécute ? Je l'exécute ? interrogeait-il.

J'ignorais si la pièce comportait cette fin, si le rideau tombait sur ma mort héroïque, mais je savais qu'il fallait que je reste immobile puisque j'étais en joue, en jeu.

— Ça va, t'es courageux.

Le milicien riait, me renvoyait vers les autres, appuyait sur la détente pour montrer que le pistolet n'était pas chargé.

Les filles m'entouraient, un couple qui avait assisté à la scène s'approchait de nous :

— Vous le connaissez ? demandaient-ils. Ils sont fous, on leur donne des armes, ils ont à peine seize ans.

J'étais l'acteur dans les coulisses, l'acrobate au pied de l'échelle de corde. La guerre était spectacle.

Les armées italiennes défilaient dans Nice comme à la parade, les *bersaglieri* caracolaient sur leurs motos le long de l'avenue, les plumes noires de leurs casques fouettant leur visage quand ils prenaient, place Masséna, un tournant rapide, avant de s'élancer à nouveau entre les platanes de l'avenue. L'artillerie remontait la rue de France vers la Madeleine. L'un des policiers militaires qui dirigeaient la cavalcade s'était placé devant l'entrée de la cour de *l'Hôtel Impérial*. Il se tournait vers nous, Christiane, ma mère, moi :

— Belli, no ? I nostri soldati.

Ma mère souriait et le geste du soldat se faisait plus vif.

C'était au mois de novembre à la fin de l'après-midi.

Le matin, alors que nous rentrions avec ma mère du marché, nous avions aperçu depuis la rue Saint-François-de-Paule, des groupes d'hommes et de femmes qui traversaient la place Masséna, drapeaux tricolores qu'ils faisaient tournoyer, mots qu'ils martelaient : *Laval au poteau, Nice française*.

J'obligeais ma mère à s'arrêter, mais elle craignait le désordre, les cris dans les rues, elle me tirait par le bras.

— Ils vont se battre, disait-elle, viens, viens.

Des G.M.R. casqués prenaient position le long des façades, ils allaient s'élancer au centre de l'ellipse. Ma mère s'éloignait seule, la peur plus forte que son amour pour moi, mais arrivée au bout de la rue, elle revenait, laissant ses filets sur le trottoir, me giflait, et je la suivais, écoutant les cris, distrait bientôt par cet avion qui rasait les toits, paraissait plonger sur la place Masséna, puis survolait la Promenade des Anglais, bondissant au-dessus du Palais de la Jetée.

Mon père était au milieu de la cour avec Sam Lasky. Je courais vers eux. Les hommes aimaient le spectacle, en étaient les acteurs.

— Les Italiens seront ici cet après-midi, disait Sam. Ce ne sont que les Italiens, un moindre mal.

Je racontais essoufflé la manifestation de la place, le drapeau que j'avais vu hisser sur la préfecture. D'avoir vu me faisait l'égal des adultes.

— Rafaele Sori, reprenait Sam, lui, ils vont le rechercher. Ils ont leur Gestapo aussi. L'O.V.R.A. n'est pas une plaisanterie. Il faudrait avertir Violette.

— Elle ne le voit jamais, jamais, répondait mon père. Moi je le vois. Il est avec nous.

— Elle ne le voit jamais, répétait Sam lentement. Elle a quand même son fils.

— Violette (mon père avait un mouvement de la main) Violette, vous croyez qu'elle a besoin d'un père pour son fils ? Elle a même un autre gosse en ce moment (il se tournait vers moi) :

— Ça, c'est Roland qui lui a donné, un petit Bernard Revelli.

Sam écoutait, riait, puis l'expression changeait :

— Dante, attention, ça ne fait que commencer.

Il écrasait son visage, ses joues sous ses doigts, semblant en modeler les grimaces.

— Dites à Violette (il prenait son vélo) je vais aussi changer de nom, d'adresse. Pensez-y pour vous. Vous avez besoin d'argent ? Vous me rendrez ça. Ici, à l'hôtel, vous êtes trop connu. On ne reste pas au centre d'une souricière. Pensez-y, Dante.

Ma mère voulait m'empêcher d'aller en classe dans l'après-midi mais je désirais voir les soldats défiler dans les rues.

L'instituteur, debout, appuyé à la chaire, les bras croisés, les lunettes sur le front, ne regardant aucun d'entre nous, parlait lentement :

— La ville où vous vivez, c'est un morceau de la France, vous ne devez jamais l'oublier. Vous êtes des Français, vos pères ont fait la guerre.

Il continuait à parler après la cloche et quand enfin j'arrivais sur l'avenue, les motocyclistes italiens la remontaient, par groupes de trois, occupant toute la largeur de la chaussée déserte.

Sur les trottoirs, dans l'obscurité, les badauds se heurtaient, chuchotaient. Aux carrefours, autour des soldats casqués, quelques personnes applaudissaient au passage des motocyclistes, criaient : *Viva il Duce, Nizza nostra !*

On s'écartait d'eux, on crachait dans leur direction, une voix lançait : « Salauds ». Le vide alors s'élargissait sur le trottoir et je demeurais seul, m'approchant du soldat, des civils en chemises noires qui gesticulaient, voulaient l'embrasser, et il les repoussait avec mépris, me semblait-il.

Des bruits de moteur m'attiraient sur la place Masséna, scène mal éclairée où des officiers faisaient disposer des canons prenant les avenues en enfilade. Sous les arcades, je traversais la foule silencieuse, visages masqués par l'obscurité redoublée qu'un éclat de phare tranchait un instant. J'apercevais le convoi d'artillerie qui prenait la rue de France, je courais à côté de lui, je voyais ma mère et Christiane devant l'entrée de la cour, près d'un policier militaire.

Beaux les soldats italiens ?

Souvent, dans les mois qui ont suivi, je les ai côtoyés dans la cour de *l'Hôtel Impérial*. Ils me donnaient du riz, du pain. En bras de chemise, le col ouvert, ils ressemblaient à des ouvriers trapus et las. Eux aussi s'asseyaient sur les marches qui conduisaient aux cuisines. Mon père, souvent, appuyé à la rampe, parlait avec eux.

— La guerra, la guerre…

Ils grimaçaient, jouaient avec Christiane qu'ils prenaient sur leurs épaules, s'inclinaient devant ma mère « la signora Revelli », me bousculaient en riant :

— Tu sei italiano. Revelli, tu es italien.

Je criais :

— Français, français, Nice est française, et je suis français.

Tout à coup quelqu'un sifflait plus fort. Ils se taisaient, baissaient la tête. Un officier, sanglé, la badine sous le bras, la chemise noire tranchant sur l'uniforme vert, entrait dans la cour, hurlait, et le temps de sa présence, ils redevenaient des soldats.

L'un d'eux, plus vieux, un brassard de deuil sur son uniforme, descendait quelquefois à l'atelier. Antoine ou Rafaele Sori venait à ces moments-là et mon père le rejoignait.

Je les guettais, m'efforçant de les approcher sans qu'ils m'aperçoivent, je frôlais les courroies des machines, je me glissais entre les vieux meubles, je voyais enfin le soldat qui tendait son paquet de cigarettes à mon oncle Antoine, lisant lentement une feuille que Sori lui avait donnée. Mon père déposait sur l'établi d'autres feuilles, j'imaginais que, conspirateurs, ils se communiquaient des plans, qu'ils allaient s'emparer d'une citadelle, le Château peut-être, où s'était installée une unité d'artillerie. Ou bien se préparaient-ils à attaquer dans les quartiers périphériques de la ville l'un des cantonnements des troupes d'occupation.

Je connaissais l'un d'eux proche, dans le vallon de la Madeleine, de l'appartement d'Antoine et de Giovanna. Avec Edmond, nous nous avancions vers les sentinelles qu'entouraient toujours deux ou trois jeunes filles. Nous quémandions :

— Cigarette ? Una cigaretta ?

Ils nous en lançaient une que nous allumions, assis sur le bord du canal.

D'autres unités s'étaient installées vers l'Est, à l'Ariane, et les soldats descendaient à pied la rue de la République. Certains entraient dans la cour de la maison de mon grand-père. Ils parlaient avec lui en piémontais, revenaient avec du café ou de l'huile, un morceau de viande parfois.

— Mon fils Lucien est prisonnier, leur expliquait Louise, in Germania.

— Bruti i tedeschi, guerra bruta.

Ils s'asseyaient dans la cuisine, enlevaient leur vareuse, et quand je tentais de coiffer leurs calots, ils répétaient :

— Guerra bruta.

Ils étaient des acteurs fatigués qui ne se grimaient plus. Quelques-uns, carabiniers en grand uniforme, essayaient encore sur la Promenade des Anglais de prolonger la parade, mais la troupe déjà se défaisait. La ville la défiait.

J'aimais ce climat de fronde, l'atmosphère des ruelles proches du Château, pavoisées de tricolore et que le mois de mai teintait de lumière déjà vive. La complicité des passants venus saluer la vieille ville qui plébiscitait la France en arborant ses couleurs, m'exaltait :

— Tu vois le peuple, disait mon père, il ne se trompe pas.

Je courais devant lui, je le retrouvais alors qu'il s'attardait avec un ami devant la cathédrale et il était soucieux, il m'entraînait vers la Promenade.

— Rafaele Sori, tu te souviens (il me prenait l'épaule) les Italiens l'ont arrêté. Tu vas rentrer, tu te renseignes, tu sais le soldat ? Le plus vieux, au brassard de deuil, essaye de savoir. Je vais chez Antoine, tu avertiras maman et tu me retrouveras là-bas pour me dire.

Je devenais espion, messager, je sauvais mon père, je traversais plusieurs fois la cour de l'hôtel sans apercevoir le soldat.

— Ils les ont arrêtés pas loin du cantonnement, expliquait Antoine plus tard. Un mouchard, sûrement. Rafaele avait les journaux avec lui, les types de l'O.V.R.A. les ont trouvés tout de suite.

Ma tante Giovanna sortait de la pièce, Edmond et moi nous restions avec les hommes, les yeux secs.

— Giovanna, expliquait Antoine comme pour s'excuser, ils ont déjà tué Francesco, maintenant Rafaele, les deux frères, c'est dur.

Mon père empruntait le vélo d'Antoine et je le suivais sur les chemins ravinés des collines de Saint-Pancrace. Nous montions lentement dans l'obscurité, dans le bruissement des feuilles et de l'eau des rigoles. Les Italiens avaient établi depuis quelques jours le couvre-feu parce qu'on avait abattu, place du Pin, un de leurs officiers, mitraillé des camions sur les bords du Paillon.

— Ça va, chuchotait mon père ? Reste près de moi. Tu me vois ?

Nuit argent au sommet de la colline. Mon père pédalait devant moi et je le suivais perdant parfois sa silhouette derrière les oliviers qui dissimulaient un tournant. Il faisait tinter sa sonnette, un seul son, je pédalais plus vite pour le rejoindre, mes sens avivés par l'émotion. Le vent frais, qui débordait de la vallée du Var, recouvrait les collines par lesquelles, évitant la ville, nous rejoignions le Nord, Gairaut et la maison de Carlo Revelli.

Il paraissait nous attendre, silencieux pourtant, les pommettes rosies, se taisant encore quand mon père avait fini de raconter.

— Qu'est-ce que tu veux ? demandait-il enfin.

— Je voulais te dire, oncle. Sori, c'est toi qui lui avais procuré ses papiers, alors il fallait t'avertir.

Carlo, avec sa canne, faisait glisser vers mon père une boite de cigares, en sortait un, le montrait.

— Tu sais qu'ils viennent de Suisse ? C'est un officier italien de la Commission d'Armistice qui me les rapporte. Ils m'ont chargé de récupérer des ferrailles pour eux. Tu en veux un ?

Mon père secouait la tête.

— Ça te choque que je fasse des affaires avec eux ? Tu sais qui j'ai rencontré à la Commission ? Un Revelli, de Ceva, du Piémont, Giuseppe Revelli, capitaine d'Alpini, un cousin à nous.

— Viens Roland, disait mon père.

Carlo Revelli appuyait sa canne sur mon épaule.

— Ecoute, Dante. Vous m'avez pas averti quand vous avez commencé à distribuer votre journal antifasciste aux soldats ? Sori, c'était mon ouvrier ? Tu me compromettais. Maintenant tu arrives, parce que tu attends une aide. C'est vrai. (Il souriait.) Vous avez besoin de moi. Il faut quelqu'un qui puisse leur dire, celui-là, vous n'allez pas le garder à la villa Lingwood. Tu la connais la villa ?

Un parc, le gravier blanc des allées, les pelouses jaunies, fouillis de hautes herbes, parce que depuis la guerre le jardinier ne vient plus. Les géraniums et les lauriers sont morts dans leurs jarres, de part et d'autre de l'escalier. Mais les portes de la villa sont ouvertes. On a poussé Rafaele Sori et le vieux soldat au brassard dans une cave. Les hommes de l'O.V.R.A. vont revenir.

— Moi, j'ai une chance de le faire sortir, tu entends, continue Carlo, d'empêcher qu'ils te prennent, toi et Antoine.

Brusquement Carlo se levait, laissait tomber sa canne :

— Je regarde autour de moi, qu'est-ce que je vois ? Personne qui comprend. Personne. Ni toi ni mon fils Alexandre. Il te ressemble. Ni ton père. Vincente il a toujours été en dehors de tout. Vous parlez, c'est tout ce que vous savez faire. Putana ! vous savez pas encore qu'on se bat tout seul, que personne vous aide ? Que si on n'est pas malin on crève ? Alors vous avez des idées, vous les défendez. Et vous venez ici.

Carlo se tournait vers moi.

— Ramasse ma canne, toi !

Il s'y appuyait.

— Votre résistance, comme vous dites, vos petits journaux, *Le Patriote,* parti communiste, Front national, *Combat,* j'en oublie ? Tu crois que je ne sais pas tout ça ? Je donne de l'argent moi. L'argent, je le gagne en vendant de la ferraille. Je vais leur vendre morceau par morceau le Palais de la Jetée, tu entends, ils n'ont qu'à demander ! Et vous, les héros, vous n'êtes bons qu'à vous faire

coffrer, à crever. Je vais donner à Alexandre de quoi acheter du papier pour *Combat,* mais je ne veux pas qu'il se laisse prendre, tu entends ?

Il lançait la boîte de cigares à mon père.

— Fumes-en un, testa de mùo.

Il tirait sur son cigare par courtes aspirations qui faisaient rougeoyer le tabac noir.

— Vos idées, vos petits complots, qu'est-ce que vous imaginez ? Que vous allez changer quelque chose ? (De son poing fermé il frappait sur la table.) C'est l'Amérique et les Russes qui vont tout changer, quand ils voudront, comme ils voudront. Jusque-là tenez-vous tranquilles, imbéciles. Reste en vie.

Mon père posait la boîte de cigares sur la table.

— Tu sais, oncle, avec la ferraille, on fait des fusils, pour me tuer, moi. Tuer ton fils.

Carlo Revelli fumait calmement maintenant.

— Si ce n'est pas moi qui vends, y en a toujours un autre, dit-il après un silence. La guerre je l'ai pas décidée.

— Tu collabores avec eux.

— Je collabore avec moi, dit Carlo. Avec eux, et avec toi.

— C'est pas bien beau, oncle, pas bien beau.

L'un et l'autre ils étaient en moi. J'avais la force de donner un coup avec Carlo, Carlo le riche et je recevais le poing dans le visage avec mon père. Vainqueur vaincu. J'étais comme une carte à jouer, tête en l'air et en bas.

— Pour ton Sori, je vais essayer, reprenait Carlo. Et toi, quand tu voudras te cacher, quand tu auras besoin de papiers, viens me voir. (Il s'approchait de moi.) J'aime bien ton fils. Dante, il va me ressembler celui-là, non ?

— C'est mon fils, dit mon père, pas le tien.

Et il me poussa devant lui dans l'escalier, m'éloignant de Carlo Revelli.

10

Un jour la guerre est vraiment devenue la guerre.

Rafaele Sori, le visage maculé de barbe, de larges plaques sombres autour des yeux, sur le cou, les mains, s'asseyait dans notre

cuisine, respirant difficilement, et ma mère, la bouche entrouverte, restait debout devant lui qui avait tant changé, qui dit enfin passant ses doigts sur sa joue :

— Dante, je voudrais le rencontrer, vite.

Ma mère me poussait dehors mais avant de sortir, je voyais la tête de Rafaele Sori qui tombait en arrière et paraissait entraîner le corps et ma mère avait un mouvement pour le soutenir mais il se redressait :

— Si je pouvais boire, me raser.

Il se recroquevillait, dans une pose contraire, le front presque sur la table, puis il se tenait à nouveau droit.

— On a réussi à filer, disait-il, dans la pagaille, mais les autres vont venir, alors avant…

Le brasier que les soldats italiens avaient allumé dans la cour de l'hôtel s'éteignait lentement, étouffé sous les dossiers. Des feuilles à demi calcinées voletaient encore et les caractères sur les pages noircies ressortaient, plus clairs : *Esercito italiano, IV Armata*.

Depuis deux jours, je voyais cette armée se défaire, les soldats jetant leurs casques du haut des fenêtres, les officiers en civil, pistolet au poing, s'emparant des voitures, et je traversais les salons de l'hôtel où s'amoncelaient les caisses ouvertes, les armes.

Je manquais la classe, je montais les escaliers en courant au milieu des soldats qui allaient et venaient, les bras chargés de machines à écrire, d'archives. Je me dissimulais quand j'apercevais mon père ou ma mère dans la cour.

J'entrais dans les chambres, je découvrais le goût du pillage. J'avais envie, moi aussi, de lacérer, de mettre le feu. Je redescendais, en sautant les marches, dans le hall de l'hôtel, et brusquement je découvrais qu'il était abandonné, que les cris avaient cessé, que les portes restaient béantes.

Mon père m'appelait.

Nous entassions dans des cageots du riz, du café, des boîtes de conserve, nous chargions un charreton. Mon père s'attelait. Je poussais et nous longions la rue de France, doublant les colonnes de chasseurs alpins italiens qui marchaient vers la frontière.

La ville semblait ne pas voir les soldats, ne pas entendre leur piétinement, mais dès qu'ils avaient quitté un cantonnement, à la Madeleine, à l'Ariane, à Riquier, elle se jetait sur leurs dépouilles.

Mon grand-père Vincente coupait en riant une boule de pain, me donnait un lourd morceau de parmesan :

— Mange Roland, mange.

Lui-même mordait avec avidité, une fougue juvénile, dans ce pain à croûte grise dont la mie était presque trop blanche. Il toussait :

— Tu t'étouffes pa ? disait Louise.

— Ils ont mis de la farine de riz.

Mon père montait les cageots, les plaçait dans un coin de la cuisine.

— Ici, disait-il, personne viendra les chercher, à l'hôtel, j'avais peur.

Il montrait à mon grand-père ses rapines. Ils se penchaient ensemble, soupesant les sacs, riant, et je découvrais notre ressemblance, l'atavisme qui nous liait, eux, moi qui me sentais aussi fébrile, joyeux devant ces marchandises volées qui comblaient bien plus que notre faim, nous assuraient que nous étions encore capables de violer l'interdit, de refuser la loi, la soumission.

Au retour, mon père, s'enfonçant à nouveau dans l'hôtel, et il m'en chassait « Rentre, rentre, maman t'attend », je rencontrais Rafaele Sori et alors qu'il se levait s'appuyant au dossier de la chaise, je partais à la recherche de mon père, courant dans les couloirs encombrés, glissant sur les rampes. Je le voyais enfin, un fusil dans chaque main.

— Passe devant, Roland, dis-moi s'il y a quelqu'un.

Nous appartenions à la même bande de pillards. Courbé, je l'appelais d'un signe de main, nous descendions dans l'atelier, il enveloppait les fusils dans une toile, les plaçait au milieu de planches, mais j'avais pu, avant, tenir la crosse, épauler, éprouver le désir d'appuyer sur la détente.

— Ça servira, tu verras, disait mon père que j'entraînais vers Rafaele.

Ma mère était devant la porte, elle empêchait mon père d'entrer.

— Tu sais que Rafaele s'est enfui, disait-elle, mais les Allemands vont arriver. Ils viendront ici, il doit partir, je ne veux plus les voir ici, ni lui, ni Antoine, ni ton Karenberg, personne.

Elle comprimait sa bouche avec ses paumes comme si elle avait voulu s'empêcher de parler, mais elle ne réussissait qu'à rendre sa voix plus aiguë, plus anxieuse encore et je saisissais ma mère par la

taille dans un mouvement instinctif pour la rassurer. Elle prenait ma tête, la serrait contre elle.

— Il y a les enfants, disait-elle, tu entends, les enfants.

Derrière elle, tout à coup, la voix de Rafaele :

— Je vais partir, vous savez.

Mon père la bousculait, embrassait Rafaele. Ils restaient un long moment dans les bras l'un de l'autre.

— J'avais vu mon oncle Carlo, disait plus tard mon père. Il m'avait promis d'essayer, pour toi.

— À un moment, dit Rafaele. (Il s'arrêtait, levait la tête pour rejeter lentement la fumée de la cigarette que mon père lui avait donnée.) À un moment, ils nous ont mis dans une cellule et nous ont laissé tranquilles. On a eu à manger. J'ai pensé que quelque chose s'était passé, parce qu'ils ont continué avec d'autres.

— Dur ? (Mon père poussait vers lui deux paquets de cigarettes.) Prends-les, j'en ai. Dans l'hôtel on a trouvé ça et autre chose. Hein Roland ?

J'étais assis entre eux, fier de leur confiance. Ma mère et Christiane restaient dans la salle à manger. J'étais un homme.

— Au début on a peur. Ils tapent. On se dit qu'on tiendra pas, puis (Rafaele prit ma nuque, me secoua). Tu as grandi Roland, dit-il.

Quand il retira sa main, qu'il l'ouvrit sur la table, je vis le bout de ses doigts gonflés, les ongles noirs.

— Et Violette ? demanda-t-il. Je voulais les voir, elle et le gosse.

— Il a grandi aussi, dit Dante.

J'ai guidé Rafaele dans l'allée de palmiers vers la villa de Violette et quand nous nous sommes arrêtés devant la porte, nos vélos appuyés contre la grille du jardin, il a voulu que je sonne. Bernard est sorti en courant.

— T'as vu, les Italiens foutent le camp, a-t-il lancé en me voyant.

Tout au long du boulevard de Cimiez nous avions croisé des voitures de l'armée chargées de caisses, des camions où les soldats debout criaient : *A casa, A casa.*

Rafaele s'est avancé au moment où Violette apparaissait sur le seuil, tenant Vincent par la main. Elle s'immobilisait et Bernard et moi nous les regardions, elle et Rafaele qui se dévisageaient.

Je crois qu'ils sont restés debout face à face dans l'appartement, Rafaele parlant des Allemands qui allaient occuper la ville et nous nous approchions d'eux pour écouter.

— Mais la guerre, continuait Rafaele, de toute façon ils l'ont perdue. Après, après, ce sera différent.

Il s'accroupissait devant Vincent.

— Il marche bien, disait-il.

— Quand la guerre sera finie, dit Violette, ce sera comme maintenant. (Elle poussait Vincent vers nous.) Plus facile, plus de tickets, une voiture comme avant la guerre. Mais la vie, la vie à soi, ça ne peut pas changer.

— Pas vrai, dit Rafaele, pas vrai.

— Ma vie à moi, je ne veux pas la changer, reprit Violette. Elle restera comme ça.

Ses talons, comme elle s'éloignait vers la cuisine, claquaient sur les dalles de marbre. Elle revenait avec du café et des biscuits.

— Ce sont les Italiens, disait-elle. Ils ont apporté eux-mêmes des caisses aux studios, pour ne rien laisser aux Allemands.

— Je vais quitter la ville, a dit Rafaele.

— Sam est parti, dit Violette.

Elle s'asseyait, prenait Vincent sur ses genoux, plaçait un biscuit dans sa main.

— Je m'occupe de son atelier, de ses toiles, peut-être retournerai-je m'installer là-bas, avec les enfants. Tu te souviens, Roland ? Nous étions bien à Saint-Paul.

— Il est dans la montagne ?

Violette fit oui de la tête sans regarder Rafaele qui posait sa tasse, prenait un biscuit, le présentait à Vincent.

— Ce gosse, commençait-il.

— Vous savez, il n'y a que des Revelli ici, disait Violette en se levant, Vincent Revelli, Bernard Revelli, Roland Revelli. N'est-ce pas, Bernard ?

— On est tous cousins, dit Bernard. (Il croisait les bras sur sa poitrine, le visage grave.) Surtout maintenant qu'il va y avoir les Allemands.

J'ai dit, parce que j'avais froid dans cette grande pièce, que la lumière peut-être à cause du marbre glacé me semblait trop vive, blessante :

— Je veux rentrer.

— Il vaut mieux ne pas circuler tard, dit Violette. Vous allez où ?

Déjà elle se dirigeait vers la porte. Elle avait pris Vincent dans ses bras et sans doute parce qu'il était trop lourd, elle se tenait le buste rejeté en arrière.

— Cette nuit, dit Rafaele, je dors chez Antoine et Giovanna. Je vais partir demain matin, je voulais avant…

Violette ouvrait la porte :

— Il ne fait pas encore nuit, dit-elle.

— Pour les enfants, reprit Rafaele, vous seriez peut-être mieux à Saint-Paul. Si les Américains bombardent.

— Je ferai ce qu'il faut, dit Violette. J'ai l'habitude de me débrouiller seule.

J'avais pris mon vélo, je m'éloignais déjà. J'avais hâte de ne plus les entendre, gêné comme le témoin d'une guerre sourde et privée dont j'ignorais les causes, mais dont j'avais perçu, dès que Violette s'était avancée, l'implacable rigueur. J'avais trop l'habitude des affrontements entre mon père et ma mère pour ne pas les reconnaître, même s'ils étaient masqués.

J'étais aux aguets dès qu'un homme et une femme se rencontraient. Je voulais savoir s'il était dans la nature des choses qu'ils se traquent et se blessent, qu'ils s'ignorent, se rejettent ou se fuient, l'un vainqueur, l'autre vaincu, comme il était de règle chez moi, pour mes parents. Je recherchais une autre relation, celle qu'avaient entre eux mon oncle Antoine et ma tante Giovanna. Elle me rassurait et me désespérait en même temps. Un homme et une femme pouvaient s'aimer et j'en étais heureux mais mon père et ma mère se combattaient et j'en souffrais.

Je pédalais, morose, devant Rafaele. J'avais rencontré encore une fois le conflit qui me renvoyait à ma famille, à un avenir de défaite : Julia ou Monique, ou la femme inconnue vers qui, un jour, je marcherais, elles me plieraient à leur loi ou bien il faudrait que je les humilie.

Je me suis laissé rattraper par Rafaele, j'ai roulé près de lui, les freins de nos vélos grinçant sur les jantes.

— Ma tante Violette, tu la connais depuis longtemps ? ai-je demandé.

— À ton baptême, elle était là, et moi aussi.

Nous nous sommes arrêtés pour laisser passer un convoi de camions italiens qui traversaient le boulevard, longeaient les arènes,

les grandes villas au crépi presque rouge, gagnaient l'est de la ville, la vallée du Paillon couverte d'une traînée de brume floconneuse.

— Ma tante Violette, tout le monde l'aime. Tu le connais, Sam ?

— Je le connais, dit Rafaele.

Il roula vite jusqu'au tournant au-dessus du tunnel du chemin de fer. Il freina alors brutalement. Des coups de feu éclataient du côté de la gare, détonations isolées puis rafales.

— Les Allemands, dit-il.

Ils entraient dans la ville par la voie ferrée, et je les imaginais, casqués, l'acier couvrant leur visage.

11

Ils ont enfermé la mer, muselé et défiguré la ville par ce groin de béton, ces murs barrant les rues en pente qui descendaient vers la Promenade des Anglais.

Je m'approche, je regarde par les meurtrières, je reconnais dans la masse granuleuse du mur, les galets presque bleus de notre plage. Parfois je m'aventure, j'oblige Christiane à m'attendre, je dis à Bernard « toi tu ne peux pas ».

Je me glisse dans un étroit boyau qui permet aux soldats, à quelques riverains, de pénétrer dans la zone interdite du bord de mer. Je m'avance, le dos contre la façade. La rue Saint-François-de-Paule est déserte. Les voix des ouvriers qui murent les fenêtres résonnent. Au bout de la rue j'aperçois le jardin, les fils de fer barbelé et sous les palmiers, un blockhaus, coquillage renflé, lourd, crevé de cavités noires qui me fixent comme un œil sans regard. Il me semble entendre des pas, je m'enfuis.

— T'as vu quoi ? demande Bernard.

Je l'entraîne vers les rues du centre comme si nous étions poursuivis, s'il fallait que nous nous perdions dans la foule.

— Tu en as vu ?

Nous guettons les soldats, leurs patrouilles, les sentinelles devant *l'Hôtel Atlantic* où flotte, à demi dissimulé par les feuilles des platanes, le rouge et le noir de leur drapeau, et surtout ces voitures basses de la Gestapo qui parcourent lentement les rues, les portières s'ouvrent, deux hommes bondissent, les mains agrippent les bras d'un passant, l'entraînent alors qu'il gesticule, et les

portières encore entrouvertes la voiture s'élance, disparaît au coin de la rue de l'*Hôtel des Postes*.

— Ils vont à la synagogue, tu comprends, explique ma tante Violette.

Elle a fait asseoir Bernard sur une chaise au milieu de la cuisine, elle tourne autour de lui, attentive, les ciseaux à la main. Les boucles noires – et j'en prends une soyeuse sur la serviette posée sur les genoux de Bernard – tombent dans le cliquetis des ciseaux.

— Il faut toujours que tu sois coiffé avec une raie, dit Violette. Dans la synagogue les voitures s'arrêtent. Le passant trébuche parce qu'on le pousse vers l'entrée, qu'il est aveuglé par la peur, la surprise. Dans une pièce, des hommes l'attendent :

— Ça doit en être un, tu t'appelles comment ? Blum ou Dreyfus ? Allez, montre-nous ça.

Ils rient cependant qu'il se déculotte.

— Vous avez la gueule pourtant, une belle gueule de youtre. Vous n'êtes pas gâté, Monsieur, faut vous refaire le nez !

— S'ils te prennent, reprend Violette, tu diras que tu as été opéré, tu as le certificat sur toi ?

Elle se tourne vers moi :

— Il ne doit plus sortir seul. Viens le chercher quand tu peux, deux gosses dans la rue, c'est plus normal.

Je suis sorti souvent avec Bernard, je n'avais plus la ville à traverser. Depuis quelques mois nous habitions avenue de la Victoire, un appartement au cinquième étage d'un vieil immeuble qui domine le quartier. À quelques mètres au-dessous des fenêtres le fleuve vert des platanes qu'assèche l'hiver, que bordent les ressauts des toits de tuiles, des verrières et plus loin, les rives des collines de l'ouest.

J'explorais l'appartement en courant, j'atteignais l'autre façade, les fenêtres qui ouvraient sur le Mont Chauve, le Mont Gros, le fort du Mont Alban et les pierres blanches du cimetière du Château, au-dessus de la vieille ville. Ma mère m'avait suivi.

— Je ne suis pas chez moi, je ne m'y habituerai pas, tout ça. (Elle montrait des caisses, des meubles qui encombraient les pièces.) Je ne peux pas vivre ici. Ton oncle, disait-elle à mon père, il n'a pas beaucoup cherché.

Quelque temps avant que les Allemands ordonnent l'évacuation de l'*Hôtel Impérial et* des immeubles de la Promenade, Carlo Revelli nous avait demandé de lui rendre visite à Gairaut.

Il était assis au soleil, une couverture sur les genoux, qu'il rejetait tout à coup et Anna, se baissant difficilement, la ramassait, la pliait, la posait près de lui.

— Tu auras encore mal, disait-elle. Tu sais que dès que tu prends froid tu…

Elle s'interrompait parce que Carlo avait un mouvement de colère. Il fermait le poing et sous sa peau marbrée je voyais les veines, nervures foncées, épaisses.

— Je me demande, marmonnait-il, s'il vaut pas mieux crever, avant d'être comme ça.

Il tentait de se lever, portait la main à son dos, jurait, Alexandre s'avançait, prêt à l'aider. Carlo serrait les dents : « Merde, merde, putana ! » et s'accrochant à sa canne, l'enfonçant dans la terre, il se dressait enfin, souriait à Nathalie, assise près de son fils.

— Ne faites pas cette tête, lui disait-il, il connait pas encore les rhumatismes, Yves, Alexandre non plus. Alors ? Votre fils et votre mari ils marchent, vous aussi, le reste on peut toujours s'arranger. Qu'est-ce que tu en penses, Dante ?

Carlo Revelli faisait quelques pas vers mon père.

Anna dépliait la couverture, s'approchait de son mari et la jetait sur ses épaules.

— Garde ça, disait-elle tout à coup autoritaire.

Carlo se tournait vers elle, le visage méprisant, mais Anna lui faisait face :

— Tu te crois malin, tu as quatre-vingts ans, pas quarante.

Carlo se mettait à rire, découvrant ses dents jaunes, déchaussées.

Il faisait glisser la couverture en soulevant ses épaules.

— Quand j'en aurai cent tu me feras la loi, pour l'instant c'est encore moi, moi.

Il s'accroupissait en se tenant à la canne, soulevait la couverture, la jetait d'un mouvement hésitant sur le banc de marbre contre la façade.

— C'est sur les chantiers, quand on montait les sacs, qu'on couchait par terre dans les carrières, que j'ai dû attraper ça. Vous, les Revelli de maintenant, vous n'aurez pas de rhumatismes.

— J'en ai, papa, dit Alexandre, plus que toi.

Carlo baissait la tête pour rire doucement.

— Toi, c'est parce que tu restes trop souvent assis, vous êtes comme ces vaches de la plaine, près de Milan. On les gardait dans les étables, elles montaient jamais comme les nôtres, au Piémont, dans la montagne. Crois-moi, le lait c'était pas le même. Il avait aucun parfum. (Il s'interrompait un instant, reprenait.) C'est vrai, quand je vous vois, tous. (Il tournait sur lui-même, appuyé à sa canne, nous dévisageant les uns après les autres.) Et encore, vous, toi Dante, toi aussi Alexandre, vous êtes pas les plus blancs, mais il y en a aujourd'hui, ce sont des hommes qui n'ont plus d'odeur. Tu t'approches, tu sens rien, le savon ou la merde. Dans les étables ça pue la merde, les vaches elles s'en collent partout, tandis que celles de la montagne, t'en as vu toi (il me regardait) t'en as vu Roland, des vaches juste au bord de la forêt ? Tu vas vers elles, elles ont le pis gros comme le bras, tu prends ça, tu en as plein les mains, tu tires, et ça vient, chaud, ça pisse droit dans le seau, ça sent, un parfum qu'on respire qu'à ce moment-là, quand le lait est à peine sorti. Moi, dans le seau, je mettais toute la figure. Ça fait du bien. On boit, pas seulement avec la bouche mais avec le nez, les yeux, la peau, après tu en as partout, tu sens le lait.

Il s'asseyait dans le fauteuil, se tournait vers son fils :

— Alexandre, cette couverture, pose-la, là sur mes genoux.

— Tu y viens quand même ? dit Anna.

— J'y viens, j'y viens, si tu veux voir…

Il fit le geste de la rejeter à nouveau.

— Je m'en vais, cria Anna.

— T'as raison, va-t'en, va à la cuisine, elle a quinze ans de moins et elle a tout le temps froid. Qu'est-ce que je disais ?

Il se baissait sur le pommeau de sa canne, la bouche près des poings.

— Ils sentent, parce qu'ils se font dessus, dans leurs brailles, ils ont peur. Combien ils sont dans votre résistance ? (Il désignait Dante, Alexandre.) Un pour cent ? Même pas.

— Ils ont arrêté Jean Karenberg, dit Nathalie, on l'a pris hier.

Elle caressait les cheveux de son fils, elle lançait un coup d'œil à Alexandre, portait la main à ses lèvres, peut-être pour s'empêcher de sangloter.

— Papa, lui…

— C'est pas vous, dit Carlo violemment. Quand une pierre tombe à côté, elle tombe pas sur vous, non ?

— Vous êtes trop égoïste pour moi, dit Nathalie, trop.

Elle prit la main d'Yves et l'entraîna dans le jardin, nous laissant dans le silence et la gêne.

— Il y a ces Russes, dit Alexandre après un long moment et l'on entendait les cris d'Yves qui, du côté des oliviers, jouait sans doute avec sa mère. Ils travaillent avec la Gestapo. Des vieux amis de Katia, le prince Golovani, d'autres, eux savaient ce que pensaient les Karenberg. Ils n'ont pas dû pardonner. Ils sont installés à Fabron, deux villas, ils obligent les gens à parler, Katia…

— Celle-là, dit mon père, si…

Il me vit, se tut.

— Égoïste, trop égoïste, marmonnait Carlo. Ta femme elle est bien jeune, Alexandre, bien jeune. (Il cala sa canne entre les genoux, plaça ses mains sous la couverture.) Égoïste, ça veut dire qu'on fait ce que les autres ont la frousse de faire. Ton Karenberg, où est-ce qu'il est ?

— On ne sait pas, dit Alexandre, ils l'ont pris dans la rue. Ils devaient le suivre.

— Si c'est la Gestapo, je peux rien, dit Carlo. Les officiers de la Kommandantur, de l'*Hôtel Atlantic,* ceux-là je les connais, ils font des affaires, comme les autres. Je vais démolir la Jetée pour eux, on a signé.

— Tu as signé ? dit Alexandre.

— La Gestapo, continuait Carlo sans répondre, c'est l'*Hôtel Hermitage, l'Hôtel Excelsior,* là, j'entre pas. Je suis égoïste.

— Karenberg, dit mon père, il a dû se défendre, il n'a pas pu se laisser prendre comme ça.

— Vous n'êtes pas assez égoïstes pour vous défendre bien.

Carlo se levait, foulait la couverture, sa démarche me semblait tout à coup plus aisée, sa canne inutile.

— Vous, continuait-il, vous allez vous défendre. Je vais organiser ça, moi. Alexandre et Nathalie, vous restez ici. Saint-Paul, maintenant, c'est trop risqué avec Katia. Toi (il prenait mon père par le bras), tu vas aller ailleurs. Ils vident toute la Promenade, les rues barrées par du béton, j'en ai vingt-cinq à construire de murs, vingt-cinq, ça donne du travail ça, non ? Je te loge, je te mets sur un chantier, ailleurs, pas à Nice.

— L'appartement, dit mon père en me regardant, je veux bien. Pour les gosses. Mais pour le reste, je suis pas une vache de l'étable, oncle.

Carlo s'éloigna de mon père.

— Tu ressembles pas tellement à Vincente toi, dit-il. Ton père… (Il s'interrompit, s'appuya à nouveau à sa canne.) Au fond qu'est-ce que je sais de Vincente ? On était trois frères, on est venus ici et ça a été chacun pour soi. On s'est vus quand quelqu'un mourait. Fais ce que tu veux Dante, l'appartement on te le montre demain.

Nous nous sommes installés avenue de la Victoire.

Mon père, au début, continuait à habiter avec nous puis ses absences se sont prolongées, bientôt il a disparu. Je ne posais pas de question, je me souvenais des deux fusils cachés au milieu des planches dans les caves de *l'Hôtel Impérial*. J'imaginais des combats, je me voyais ouvrant les portes de la ville et mon père entrait à la tête de cavaliers, me délivrait, ou bien j'agonisais cependant qu'il passait, emporté par le flot victorieux.

Quand, à table, Christiane interrogeait ma mère, je lui donnais un violent coup de pied. Elle se tournait vers moi, nous nous battions, je n'entendais pas la réponse de ma mère :

— Ton père, ses enfants, il s'en fout, lui ce qui compte, c'est lui, le reste…

Je m'enfermais quand mes grands-parents Raybaud disaient à ma mère :

— Alors ton mari, il vous a laissé tomber ? Un jour, s'ils ne le trouvent pas, c'est toi qu'ils arrêteront. Ça, quand tu t'es mariée, ta mère et moi nous te l'avions dit.

Ma mère hurlait, sa voix perçait ma porte :

— Vous voulez me fiche la paix, qu'est-ce que je peux faire ? Aller me plaindre à la police ? Aux Allemands ?

— Pourquoi pas ? Au moins ils sauraient que toi et les enfants vous y êtes pour rien.

J'avais ouvert la porte de ma chambre, je m'avançais vers eux.

— Et l'école, Roland, tu travailles bien ?

Je les dévisageais sans un mot, puis je m'enfuyais.

J'allais jusqu'à la place Masséna, je regardais le mur qui fermait la rue Saint-François-de-Paule, j'assistais à la relève des sentinelles devant *l'Hôtel Atlantic*. J'atteignais parfois, de bond en bond, persuadé qu'on me guettait alors que le mur n'était pas gardé, que la rue était déserte, la Promenade des Anglais.

J'avais besoin de voir la mer, de retrouver cette baie qui m'apprenait que l'horizon s'ouvre, que l'arc des collines qui emprisonnait la ville de l'ouest à l'est, celles du nord plus hautes, et

derrière elles le gradin bleu des Alpes formait un autre cirque, que cette limite que le regard heurtait pouvait être franchie, la tenaille desserrée. La mer, certitude que l'espace libre existe, qu'on peut y tracer sa vie comme le fait l'étrave, et je relisais souvent Martin Eden. J'aimais qu'il choisît de mourir par la mer, s'enfonçant en elle, alors que les étoiles de la baie d'Oakland se confondaient avec les myriades de bulles de sa profonde plongée.

Je demeurais ainsi quelques instants saisi par le miroitement du soleil sur la mer vide, sur les vitres des maisons abandonnées de Roba Capé. Il me semblait tout à coup apercevoir sur les rochers, là où souvent nous avions été pêcher avec mon père, les silhouettes, taches noires des marins de la *Kriegsmarine* et j'entendais les coups de masse que les ouvriers donnaient sur les poutrelles du Palais de la Jetée. Une barge chargée de ferrailles passait lentement, longeant le rivage. Déjà il ne restait plus du Palais qu'un promontoire de fer rouillé où je reconnaissais la balustrade. Là, je m'étais appuyé, j'avais vu le feu dévorer le roi de Carnaval, j'avais rêvé de départ, de passerelles, de bastingages, et il ne restait que cette armature rouillée, des pieux que les vagues recouvraient. Brusquement j'avais peur. Je découvrais mon enfance détruite en regardant ce Palais démoli. Je m'éloignais.

Je retrouvais la place Masséna mais la ville privée de la mer me paraissait être le centre désertique d'un univers continental où le regard ne rencontre que massifs dénudés, rochers à vif, pierrailles. Les rivières elles-mêmes, le Paillon, le Var, me semblaient taries, comme si elles avaient dû prendre leur source dans la mer. Leurs lits étaient de longues traînées blanchâtres de caillasses et de sable. La ville était bâillonnée et j'étouffais.

Je traînais dans les rues, je voulais tout voir, les affiches des miliciens, leur service d'ordre devant le Palais des Fêtes. Je m'emplissais la tête de leurs cris : *Darnand, Darnand, Henriot, Henriot,* de leurs mots.

Serons-nous bolchevisés, c'est la question que nous posons à la France. Notre camarade Charles Merani, avocat au barreau de Nice, vous parle.

La peur d'être pris se mêlait au plaisir intense de voir. J'imaginais que quelqu'un allait sortir du Palais des Fêtes, le doigt tendu vers moi : « Je l'ai vu celui-là, c'est le fils de Dante Revelli, il est venu dans ce Palais, il a chanté. »

La chanson me revenait. J'étais sur l'avenue, je sifflais :

« C'est la lutte finale,
Groupons-nous et demain,
L'internationale… »

Le refrain m'entraînait, mon père m'avait porté sur ses épaules, je levais le poing, la salle était grise de fumée :

« L'Internationale sera le genre humain. »

J'ai eu la sensation que je chantais à haute voix, et devant moi, trois hommes, l'un d'eux en uniforme allemand, et je revois cet écusson, bleu-blanc-rouge en haut de la manche gauche.

Tombaient sur moi la glace et le feu.

Mais rien. Ils parlaient entre eux. Sans doute le chant n'avait-il même pas dépassé mes lèvres, fort seulement en moi. Je les regardais s'éloigner, je les suivais jusqu'à ce restaurant de la Milice dont les vitres avaient été brisées par un attentat. Je restais dans ce quartier, j'espérais saisir l'instant où un partisan lancerait sa grenade, je m'approchais, je lisais les affiches, *Bolchevisme, Europe, Volontaire Français,* ces hommes à poitrine nue, leurs muscles saillants, je serrais les mâchoires, je contractais le ventre, je rejetais les épaules, tête droite comme le soldat d'une autre armée. Je me criais : *En avant, baïonnette au canon*. Tout se mêlait, lectures, récits, et le jet des lance-flammes qui envahissait l'écran des actualités.

Je courais le long du boulevard de Cimiez, résiste soldat, je courais jusqu'à épuisement, et je courais encore dans l'allée de palmiers, j'étais fier de ma fatigue, de mon exploit. Ma tante Violette m'ouvrait, me donnait à boire.

— Tu es fou, disait-elle, et ta maman ?

J'hésitais. Ma mère n'aimait pas que je sorte avec Bernard.

— S'ils le prennent, répétait-elle.

Elle n'osait cependant pas m'interdire. Comment l'aurait-elle pu ? Je serais descendu dans la rue en m'agrippant aux gouttières. Alors elle parlait :

— Roland, s'il t'arrivait quelque chose. Tu imagines, moi, qu'est-ce que je deviendrais, tu imagines ?

Elle me confiait Christiane, m'obligeait à les accompagner chez nos grands-parents Raybaud, chez les Baudis.

— Votre mari, maintenant que les Allemands ont fermé l'hôtel, qu'est-ce qu'il fait ? Vous savez qu'en Allemagne ils payent très bien, je lisais hier…

— Et ta maman ? répétait Violette.

Je haussais les épaules. Elle n'irait pas à la police comme le voulait grand-père Raybaud. Elle avait peur de moi. Elle se contentait de dire à chaque repas :

— Comment voulez-vous que j'y arrive, toute seule ? Votre père, celui-là…

Mais je savais qu'il ne nous oubliait pas.

On sonnait, je me précipitais. Lui, peut-être. Une femme me tendait une enveloppe : « Pour Madame Revelli. »

Déjà elle dévalait l'escalier. J'ouvrais, des billets, des tickets de pain et de viande. J'en volais quelques-uns, ils venaient de lui, pour moi. J'entrais dans une boulangerie, je tendais les tickets et l'un des billets.

Puis le pain glissé sous ma chemise, je rejoignais Bernard. Nous courions côte à côte jusqu'aux palmiers.

Assis dans l'herbe sèche, je brisais ce pain à la mie gluante. Je donnais une part à Bernard.

— C'est mon père, tu sais.

— Ton père, c'est quelqu'un, disait Bernard.

Je gardais longtemps dans la bouche ce pain dont je voulais conserver le goût.

12

La guerre m'a appris les ruses de la mort.

— S'il meurt, murmurait Louise.

Lily mettait la main sur la bouche de sa belle-mère.

— Taisez-vous maman, taisez-vous.

Louise dissimulait son visage en l'appuyant sur son bras replié. Elle pleurait sans bruit cependant que Lily, avec des gestes exaspérés, touchait du bois, se signait, posait sur la table des pommes de terre.

— Il me reste ça, disait-elle à mon grand-père Vincente. C'est tout ce qu'il y a au magasin.

Louise se levait, se mouchait bruyamment.

— Le malheur, criait Lily, vous l'attirez. Il est vivant Lucien, alors, attendez qu'il soit mort pour pleurer.

Elle claquait la porte, revenait, prenait dans sa poche une lettre froissée, la donnait à Louise :

— Tenez, il écrit, votre fils. C'est pas le seul prisonnier, vous savez.

Mon grand-père Vincente faisait rouler vers moi quelques pommes de terre, me clignait de l'œil, murmurait :

— Tu veux en emporter, Roland ? Tu veux les manger ici, on les fait vite bouillir, c'est bon avec du sel.

Il se frottait les mains. Je l'embrassais, je dévalais l'escalier.

Je ne pouvais jamais rester longtemps avec eux rue de la République. J'avais envie de me coucher sous un meuble, d'être comme un chat malade, les pattes repliées sur les oreilles, la tête renversée, la gorge plus blanche offerte. Il fallait que je les abandonne, Louise, Vincente, pour garder l'envie de courir. Ils ne parlaient que de Lucien, ils attendaient ses lettres ou sa mort.

— Ils ont bombardé Berlin, il est pas loin, je crois, disait Louise. Ils vont me le tuer, maintenant que c'est presque fini, que les Américains vont débarquer.

Je comprenais Lily, sa rage. Je percevais qu'il est des mots qu'on dresse au-dessus de soi, qui appellent la foudre.

J'interrogeais Violette dont au contraire l'énergie me rassurait. Elle confiait Vincent à une voisine qui gardait à la fois la vieille Miss Russel et l'enfant, et nous prenions les vélos.

Violette roulait, Bernard à sa gauche, moi à sa droite, les pans de sa robe boutonnée devant écartés par le vent. Quelqu'un sifflait en la voyant, chemisier blanc largement échancré, jambes nues.

— La tante Louise (je criais parce que Violette nous dépassait et cette course était un jeu entre nous), elle a toujours pleuré comme ça ?

Violette ralentissait, me laissait rester à sa hauteur, posant sa main sur mon dos, s'appuyant à moi.

— Elle est malheureuse, tu sais. Pas de chance, en 14 celui qu'elle aimait est mort parmi les premiers. Maintenant son fils.

— Je suis triste quand je suis avec elle, triste. J'ai même peur.

Violette s'élançait, debout sur ses pédales, dans la côte qui conduisait aux studios de la Victorine. Bernard démarrait à son tour et je tentais de suivre. Devant nous s'ouvrait *Le Boulevard du Crime* et nous étions *Les Enfants du Paradis*.

Violette nous poussait au milieu des figurants. Je l'apercevais une dernière fois sur l'estrade, une casquette à visière dissimulant son visage, parlant au cameraman, à l'homme au porte-voix, puis Bernard et moi, nous entrions dans le Carnaval.

Calèches, tréteaux de bateleurs, faux-semblants, masques, carton-pâte des façades, maisons de toile que le vent trop fort parfois gonflait, je ne savais plus distinguer le jeu du souvenir, ce film qu'on tournait de mes feux d'artifice quand je voyais brûler le roi et que la foule nous entourait aussi, mon père et moi. Je le cherchais ici, sur ce plateau aux dimensions d'un boulevard, dans ce décor qui était une ville, et quand, le soir, nous redescendions à Nice, après avoir touché notre cachet, la place Masséna, les façades roses, les volets verts, les platanes me semblaient aussi factices, aussi vrais que ceux des studios de la Victorine. Les rues étaient toutes devenues des boulevards du crime.

Rue de la République un jour de mai. L'alerte a été longue. Nous chuchotions dans les caves de l'école et les déflagrations sourdes faisaient trembler le sol. J'avais hâte de sortir. Quand j'ai retrouvé les platanes de l'avenue, il m'a semblé que l'air était chargé de poussière et de fumée. Des secouristes se groupaient.

— C'est Saint-Roch qui a pris, criaient-ils, Riquier.

J'ai couru derrière eux vers la place Masséna, puis l'alerte encore nous a collés contre les façades et à nouveau le tremblement de l'air, le roulement auquel succède le vide du silence. Coups de sifflet des agents pendant que je traverse la chaussée. Ma mère et Christiane sont réfugiées dans l'une des caves de l'immeuble. Je m'avance jusqu'à l'entrée, je les devine, je crie : « Je vais voir ! »

Voir. Courir vers les bruits, les fumées. Des barrages place Garibaldi. La rue de la République avec seulement quelques figurants en costume, policiers, infirmiers, pompiers. Des cris, des hommes qui franchissent les cordons de police, je cours avec eux, vers les gravats, les brancards, la maison de Louise et de mon grand-père Vincente. La façade vue de loin est intacte mais la bombe est tombée dans la cour où j'ai si souvent joué, et la maison est évidée comme un décor fait d'apparence.

Je ne voulais pas voir ce qui me concernait. Je répétais, ils sont morts, tout en marchant vers Riquier, en sautant les murs éboulés, les câbles électriques, serpents brûlés sur le sol défoncé.

J'ai vu sur les brancards, avant qu'on pose la couverture, les hommes gonflés, visage rose, mannequins bourrés de sciure que s'envoient les bateleurs.

Lucien semblait devoir mourir et c'est Louise et Vincente qui sont couchés côte à côte dans la chapelle de l'hôpital. Ruses. Nous sommes tous là, les Revelli, Lily, Carlo, Anna, Violette, Antoine, Giovanna, Edmond, ma mère, Christiane, Alexandre et Bernard qui partage notre nom et notre deuil.

Je m'en veux aujourd'hui de mon indifférence d'alors. Peut-être trop de cris autour de nous, des femmes à genoux, la mort à la première page du journal : *284 morts, 100 disparus, 6 000 sinistrés*.

Je sors de la chapelle, je regarde la ville, les voies ferrées, main noire ouverte où est tracée la ligne du destin. Les bombardiers se sont trompés de cibles. Les quartiers au lieu de la gare. Le vélodrome confondu avec la rotonde de triage. J'écoute les parents éloignés expliquer la guerre, le sort, leur chance.

Ma mère m'appelle, nous marchons. Elle parle, elle parle :

— Ton père qui n'est même pas là pour la mort de son père, de sa sœur, une honte ; à sa place j'aurais des remords toute ma vie. Mais au fond, tu as vu ta tante Violette, et Carlo, pas une larme, j'étais plus émue qu'eux.

Je me tais, je suis une terre sèche. Comment pourrais-je parler ou pleurer ? Je ne connais pas encore le cours souterrain du désespoir, ses méandres sous la roche blanche. Je ne sais rien des résurgences inattendues, si loin du jour, du lieu où la mort est tombée.

Et le deuil m'a ainsi noyé plus tard, quelques pommes de terre posées sur une table, et ma femme les poussait vers moi.

— Avec du sel, disait-elle, bouillies, tu n'aimes pas ?

C'était à des années de leur mort, dans une cabane de berger.

Nous avions marché depuis le matin, franchissant les cols où le vent tout à coup se lève, glace la sueur. Dans la vallée, la pluie avait commencé à tomber et nous avions couru jusqu'au bord de ce lac où sans doute les moutons venaient boire. J'avais forcé la porte de la cabane. Jeanne, pendant que j'allumais le feu, découvrait dans un

chaudron de cuivre ces pommes de terre. « Avec du sel… » commençait-elle.

Le deuil, si loin du jour de mai 44.

J'ai pleuré longuement mon grand-père Vincente, ma tante Louise que j'avais cru si vite enfouis dans l'oubli avec les morts du grand bombardement de Nice. Ils me tendaient leur affection et je devinais leurs vies peu à peu cantonnées, soumises, j'éprouvais à chaque sanglot la brisure de leurs désirs, je pleurais moins leur mort que les renoncements auxquels ils avaient été contraints, j'avais envie de faire éclater ma tête contre le bois de la table, de hurler, puisque la vallée n'était remplie que par la pluie, contre le scandale des vies muselées, je m'accusais de n'être pas resté avec eux, ce vieux, cette femme affolée par la peur, dans leur cuisine, rue de la République, moi, gosse égoïste dont la vie était à faire et qui préférait courir vers Cimiez, vers Violette, Bernard et Carlo Revelli, moi qui préférais le compagnonnage des forts à la fraternité des faibles.

J'allais vers les arbres de Carlo Revelli, je grimpais sur les bras noueux et gris des figuiers, j'écartais le voile rugueux des feuilles, soupesant ces fruits pulpeux, à la saveur d'abondance. Jamais je n'arriverais à tout prendre. Je tendais la main, je remplissais le panier, j'écrasais sur mes lèvres cette chair sucrée et fraîche à laquelle parfois les fourmis donnaient une légère amertume.

Je sautais sur le sol et j'apercevais vers la cime de l'arbre des fruits, encore des fruits.

Je me suspendais à une branche, je grimpais dès qu'elle s'éloignait et je recommençais à manger, ouvrant la figue d'un coup de dents, mes lèvres contre les lèvres du fruit.

— Gaspille pas, Roland, criait Carlo.

J'étais pris, coupable. Je nettoyais ma bouche, je lançais au loin, vers les oliviers le dernier fruit. Je montrais mon panier.

— Tu as surtout mangé, disait Carlo.

Il ajoutait quelques légumes au-dessus des figues.

— Et ton père ? demandait-il.

Une courte lettre postée à Nice : *Chers tous, ça va. Le chantier avance. Il sera bientôt terminé. Je vous embrasse. Dante.*

— Pourvu qu'il ne tombe pas de l'échafaudage avant, disait Carlo.

Il s'asseyait sur le banc de pierre, appelait ses petits-enfants. Mafalda avait quitté son mari, Charles Merani, qui paradait en

uniforme de la Milice, présentait Philippe Henriot ou Darnand à la tribune du Palais des Fêtes.

— Viens ici avec ton fils, avait dit Carlo à sa fille. Ton mari maintenant, il peut plus m'aider. Les Allemands sont les patrons. Et j'ai ce qu'il faut.

Je surprenais des conversations entre Nathalie qui vivait aussi à Gairaut et Violette. Elles se retrouvaient assises de chaque côté de Miss Russel, sous les arbres du jardin, dans la villa de Violette, au bout de l'allée des palmiers. Vincent jouait avec Yves et Christiane, moi avec Bernard. Nous sautions les grilles des villas abandonnées. Les jardins étaient des jungles et nous pouvions nous dissimuler dans les hautes herbes aux bords tranchants, ramper vers le perron malgré les ronces, bondir vers les escaliers, le bras levé et l'un de nous imitait la rafale de la mitraillette, et l'un de nous mourait contre les volets de fer. Nous rentrions.

— Mon beau-père, disait Nathalie à Violette, par moments il me dégoûte, il est avec tous. Il gagne de l'argent avec eux. Une de ses entreprises a construit des blockhaus, une autre a démoli le Palais de la Jetée. L'*Hôtel des Iles,* il l'a vendu à des gens de Munich. Ils sont venus à Gairaut, ils ont signé à deux mètres de moi. J'avais envie de leur cracher dessus, de dire, je suis juive, je suis Nathalie Hollenstein, vous avez pris mon père. (Nathalie s'interrompait.) « Ma belle-fille, Nathalie Revelli. » Voilà, il m'a présentée tout naturellement.

— Il se débrouille, dit Violette. En même temps il nous aide.

— Seulement ses intérêts, seulement ça, reprenait Nathalie. Je ne l'embrasse plus. Je ne peux pas. Je pense à mon père, à Jean Karenberg. À Alexandre aussi, à Dante, à Rafaele Sori, ou à Sam. Eux, ils se battent.

— Il est vieux, dit Violette. Il pourrait ne rien faire. Ne pas les aider.

Nathalie appelait Yves, l'embrassait.

— Il vaudrait peut-être mieux, disait-elle. Ce serait plus clair.

— Est-ce que ce serait plus utile ?

— Il y a une morale. Il n'a pas de morale, Violette.

Elle s'approchait de ma tante, Yves recommençait à jouer avec Vincent.

— J'ai besoin d'une morale. (Nathalie se frappait la poitrine à petits coups du bout des doigts.) En moi. Je ne peux pas être blanche avec les uns, noire avec les autres.

— Je ne réfléchis pas, dit Violette. Il y a des choses que je ne peux pas faire, c'est tout. Vivre avec Sam ou Rafaele, maintenant, ça je ne peux pas. Je sais que je dois vivre seule, avec Vincent. Appelle cela de la morale si tu veux.

Mon oncle Antoine et ma tante Giovanna ne montaient jamais à Gairaut. Avant de rentrer chez moi, je passais le boulevard de la Madeleine, je jouais au Revelli riche, à Carlo. Je posais le panier de figues sur la table, je disais à mon cousin :

— Prends Edmond, prends. Celle-là.

J'avais du plaisir à trier pour lui les figues crevassées, les plus sucrées, aux fentes rouges parcourant la peau noire. Je découvrais la joie d'être celui qui peut donner parce qu'il possède. J'avais la générosité de qui n'a plus faim.

Ma tante Giovanna prenait une figue, une seule. Souvent elle choisissait le fruit écrasé que je devinais aigre, elle le mangeait vite comme si elle avait eu peur que son mari ne la surprenne.

Antoine rentrait tôt parce que, sur les chantiers, on ne travaillait que quelques heures. Les matériaux étaient rares. Mon oncle voyait le panier, me saluait d'un mot, commençait à se laver, grattant avec le bout des ongles le plâtre ou le ciment accroché à sa peau…

— Tu travailles toi ? demandait-il rudement à Edmond. Tu manges, ajoutait-il avec mépris. C'est les figues de Monsieur Carlo Revelli ?

Giovanna tendait à son mari une serviette.

— Laisse Antoine, laisse, disait-elle.

— Alors, toujours malin l'oncle Carlo ? Toujours riche ?

Il s'essuyait le visage, m'ignorait, racontait à Giovanna :

— Ils en ont encore pris deux pour l'Allemagne, des gars de mon âge, si ça continue je vais plus sur le chantier. On mangera ce qu'on pourra.

Il me lançait la serviette comme une balle.

— Alors traître, tu te fais nourrir par les collabos ?

Il riait d'abord, puis assis les avant-bras appuyés sur le bord de la table, le panier de figues devant lui, son attitude changeait. Il roulait une cigarette, s'y prenant à plusieurs fois parce que ses doigts tremblaient, la fatigue ou la faim, la colère. Il parlait à Edmond, comme si je n'avais pas été là. Le dos collé à la porte, j'étais immobilisé par sa voix.

— Mon père, disait-il, ma sœur, cette bombe qui les a tués, tu vois Edmond, c'est ça qui me révolte, que ce soit toujours les mêmes, parce qu'ils habitent près des usines, des gares, c'est eux qui crèvent quand on bombarde, ceux de Riquier ou de Saint-Roch, pas ceux de Cimiez ou de Gairaut. Ceux-là ils sont loin. On touche pas les beaux quartiers, pourquoi veux-tu qu'on les vise ? Hein ? Y a pas d'usines, pas d'entrepôts, on gaspillerait des bombes, non ? C'est logique. Carlo Revelli, lui, il ne risque rien. Sa maison elle est à Gairaut, il mange. (Antoine prenait quelques figues dans la main, les soupesait.) Il en donne, mais si quelqu'un se fait tuer, ce sera Dante, et l'oncle, il sera encore du bon côté, avec la médaille, que ce soit l'un ou l'autre qui gagne. Les malins, Edmond, faut pas leur en vouloir, mais ce monde, nom de Dieu, il sera toujours fait pour eux. Toujours les mêmes qui seront couillonnés.

— On va manger, disait Giovanna.

Elle s'approchait de moi :

— Il est tard, Roland, ta mère va s'inquiéter.

Elle prenait le panier de figues sur la table, m'accompagnait jusqu'à la porte, m'embrassait, chuchotait :

— J'en prends encore deux ou trois pour Edmond et pour moi. (Elle les glissait dans la poche de son tablier.) Viens nous voir, ajoutait-elle.

J'hésitais sur le trottoir, le panier au bout du bras. J'étais seul. Cette odeur forte des figues me donnait maintenant envie de vomir. J'arrimais le panier sur le porte-bagages, je pédalais vite longeant le bord de la chaussée, là où elle est inégale et je souhaitais que les cahots, coups secs dans mes bras, écrasent les fruits.

13

L'été de la guerre, je l'ai passé dans les rues et sur les toits.

Ma mère ne supportait pas la chaleur, cette épaisse présence du soleil dès le milieu de la matinée, l'appartement envahi par une lumière en fusion qui traversait les pièces comme une coulée, de l'est à l'ouest, d'une façade à l'autre.

Elle rentrait du marché aux légumes, le cabas presque vide et si Christiane et moi nous nous approchions elle criait :

— Il n'y a rien, qu'est-ce que vous croyez ? Il n'y a rien au marché, trois cents grammes de pain, voilà ce que j'ai.

J'avançais la main, elle la frappait.

— Tu attendras, comme nous.

Elle ouvrait le robinet pour que l'eau devienne fraîche, puis elle fermait les volets.

— Cette chaleur, disait-elle, je ne peux plus.

Elle vivait dans la pénombre jusqu'au soir.

Moi, j'avais besoin de l'incandescence de l'été. Ma mère, allongée à même les tommettes fraîches dans sa chambre, racontait à Christiane, sa confidente, un épisode de sa vie, ce prince russe encore qui l'attendait devant *Haute Couture*.

— Ne sois pas idiote comme moi, disait-elle.

J'ouvrais silencieusement la porte palière, je bondissais.

— Roland, Roland, criait-elle.

Peu m'importait maintenant. À moi les marches, les couloirs. Ma mère m'appelait encore, claquait la porte de colère. J'avais l'avenue devant moi, la place lavée par le soleil.

Souvent ce n'était qu'une feinte. Je remontais jusqu'aux mansardes. Je forçais l'une d'elles et par la tabatière je gagnais les toits. J'étais au-dessus de la ville rouge. Je m'installais entre deux cheminées : du Mont Alban à l'Estérel la scène s'ouvrait. Superstructures des navires anglais à l'horizon de la baie, chasseurs qui tombaient sur le port et reparaissaient vers la Promenade alors qu'éclataient les obus de la D.C.A., coups de feu qui semblaient rebondir de toit en toit, et un matin d'août le vol groupé des bombardiers vers les plages du débarquement.

La chaleur de cet été-là, jamais je n'en ai subi d'aussi forte. Les tuiles étaient brûlantes. Je m'allongeais avec la peur de glisser alors que le toit n'avait qu'une faible pente mais j'imaginais que j'allais être entraîné jusqu'à la gouttière et que seules les branches d'arbre arrêteraient ma chute. Je me mettais sur le dos, je ne voyais que le ciel, je m'efforçais de fixer un instant le soleil, de m'y brûler. Je m'aveuglais et paupières fermées enfin j'attendais que naissent les insectes dorés, taches sur ma rétine, mouvantes. Je voulais que la chaleur me caresse et me pénètre. Je me déshabillais, je suivais la respiration de cette peau plissée, rose et veinée, de cette chair collée à moi qui se gonflait comme un poulpe et que j'avais envie de couvrir de ma main pour en éprouver la présence, la tiédeur

humide. J'embrasssais mon bras, mes doigts, ma peau brune et je me courbais comme si j'avais pu poser ma tête entre mes cuisses.

Je restais là parfois jusqu'à la nuit quand la chaleur n'était plus que celle des tuiles. Je sautais dans la mansarde, je retrouvais la touffeur close et dans l'appartement les cris de ma mère.

— Où étais-tu ? Tu m'as bien déçu, Roland, tu es pire que ton père, pire, parce que lui, mais toi.

Peut-être la fin de la journée ou la tristesse vraie de ma mère ou bien cette insatisfaction qui me restait, irritation de ma peau, désespoir de ne presser contre moi la nuit qu'un oreiller mort, de ne connaître encore que la moiteur solaire et non celle des aisselles ou des cuisses, mais j'avais alors envie de me jeter dans un grand cri, vers les cimes des platanes, d'ouvrir mes bras comme un plongeur.

La guerre me sauvait de ces désespoirs violents. Les sirènes rasaient la ville assoupie. J'ouvrais les volets, j'attendais le pointillé des balles traçantes, j'espérais la gerbe flamboyante d'une bombe qui eût frappé à quelques mètres, ou bien l'avion qui se serait écrasé devant moi, sur la place et j'aurais couru avant l'ennemi vers l'équipage. Je guettais le ronronnement régulier de l'avion isolé, l'avion fantôme qui chaque nuit survolait la ville, lâchait quelques petites bombes.

Nous descendions dans les caves, ma mère jouait à la belote avec d'autres locataires, Christiane dormait. J'explorais les couloirs, je me heurtais à des ombres, voisins qui, une couverture sur les épaules, attendaient la fin de l'alerte.

Une nuit, je me suis trouvé assis près d'une femme. Elle avait posé la tête sur ses genoux, les bras noués autour de ses jambes et je ne voyais que la fente entre le mollet et la cuisse. La lampe à acétylène sur la table des joueurs de cartes n'éclairait qu'à peine la partie de la cave où je me trouvais. J'ai avancé la main, effleuré il me semble la jambe, glissé mon doigt dans cette zone plus noire. J'écartais le mollet de la cuisse, ma main caressait le dessous de la jambe, la femme demeurait immobile, peut-être dormait-elle ; je n'osais bouger davantage, me limitant à ce contact, à ce tremblement anxieux de tout mon corps, si fort qu'ils allaient tous se retourner vers moi. Elle a brusquement saisi mon poignet, posant ma main sur l'un de ses seins, et mon bras se trouvait ainsi dans elle, entre sa poitrine et ses jambes. Je sentais les replis de sa peau sous le tissu soyeux. La sirène. J'ai retiré ma main comme on

l'écarte du feu, je suis sorti le premier de la cave, montant les escaliers en courant, buvant longuement penché sur le filet d'eau tiède qui léchait mes lèvres.

J'ai tenté les jours suivants de savoir qui elle était. Je me dissimulais dans l'entrée des caves d'où je pouvais apercevoir l'escalier. J'attendais, mais comment reconnaître une émotion dans ces femmes pressées dont les semelles de bois résonnaient sur les marches ?

Je me persuadais que j'avais dû, pendant l'alerte, imaginer la scène, qu'elle n'avait pas plus de réalité que les corps de mes nuits et de mes toits, ceux que mes doigts ou la chaleur faisaient naître. Mais ce contact vrai ou faux était présent dans ma mémoire, avivait mon désir de la pleine présence d'un corps.

Quand je me trouvais près de Julia, l'envie de la serrer était si forte que je restais loin d'elle, refusant de la suivre dans les tranchées, de prendre sa main, de troubler par un geste brutal la limpide perfection de notre jeu candide. Elle était toujours ma reine et je m'inclinais, obséquieux, dévoué comme un serviteur bossu, je mimais *La Belle et la Bête,* je séparais l'âme du corps au moment où je commençais à découvrir que les rues étaient peuplées de femmes, qu'en vélo souvent leurs jupes gonflaient, que leurs seins, sous les tissus légers de l'été, se devinaient.

L'une d'elles passait et je suivais son sillage, mais de si loin, qu'elle restait pour moi une silhouette que seule mon imagination rapprochait.

Je pouvais pourtant marcher ou rouler derrière elle durant des heures, et n'interrompre la filature qu'à l'instant où elle se retournait intriguée. Mais peut-être ce mouvement de la tête vers moi ne m'était-il pas destiné. Je me figeais pourtant, changé en statue de honte, puis je partais dans la direction opposée à longues enjambées de peur d'être reconnu.

Ces femmes, actrices involontaires de ma rêverie, je les voyais souvent rentrer chez elles, je m'appuyais à une façade, j'attendais. J'aurais pu rester là la nuit entière mais je craignais qu'une concierge ne s'étonnât de ma présence. Je m'éloignais, revenais jusqu'à ce qu'une autre femme, tout à coup, m'attire.

Un nouveau film commençait et j'oubliais la première star, sûr que celle dont j'emboîtais le pas allait me tendre la main, provocante : « Viens, viens Roland. » Le reste, je le vivais la nuit,

seul dans ma chambre, guettant ma mère que la peur des alertes empêchait de dormir.

Je voyais moins Bernard parce que je n'osais partager, avouer mon besoin. Il devait rester secret. Suivre une femme était affaire de solitaire et exigeait le silence. Je laissais à Catto les récits – « Ma queue, je la lui ai mise entre les seins, qu'est-ce que tu bandes ! » Je lui abandonnais les rues et les places dont les noms séchaient la bouche – rue d'Alger, place Pelligrini – parce que des femmes, jupes plissées, seins de matrones, s'y tenaient parfois appuyées à des portes basses, étroites où entraient des soldats. J'écoutais Catto avec fascination et terreur. Il m'entraînait vers un passage entre des façades aveugles. Une rigole courait au milieu de la chaussée et m'engageant avec lui dans cette venelle obscure, j'étais pris de dégoût, je sentais des odeurs d'urine. Il s'attardait, dévisageait l'une de ces ombres dont je ne voyais que les ongles rouges dépassant des lanières de cuir, le pied gras.

— C'est Sucette, disait Catto en me rejoignant. (Il riait.) Sucette, celle-là…

J'apprenais, à côtoyer Catto, à l'entendre, que je n'appartenais pas à sa race.

En classe parfois, il sortait son sexe, s'excitait dans un mouvement de va-et-vient, les jambes chevauchant le banc. Je voulais ne pas voir, mais en même temps j'enviais l'aisance avec laquelle les mots interdits passaient sa bouche – « une putain, merde, des nichons, un cul t'en as jamais vu comme ça – » l'impudeur de ses mains qui s'approchaient de son sexe ou des femmes.

Moi, je reculais devant Julia, je regardais la terre pour ne pas voir ses jambes, ses seins. Parfois elle me défiait :

— Tu ne joues plus comme avant, disait-elle. Tu as peur de me toucher ?

Elle descendait en courant dans la tranchée, m'appelait mais je restais en haut des marches, sûr qu'elle me tendait un piège, qu'elle voulait savoir. Si je désirais garder le masque, une chance de la séduire un jour, il me fallait être sur mes gardes, ne rien livrer de moi, ne pas avouer le désir. L'envie que j'avais de toucher le corps des femmes était la preuve irréfutable que j'étais comme Catto, un pauvre. Or, je refusais cette identité.

— Ce serait bien si tu devenais avocat, disait Julia, comme mon père.

Nous étions seuls, assis sur l'un des bancs du square. Monique, Danielle, Paul, Julien tardaient à venir. Catto s'était approché, puis discret et complice, il m'avait fait un geste d'encouragement dont je connaissais le sens : baise-la.

— Ton père, tu n'en parles jamais ? Qu'est-ce qu'il fait ?

Attirer Julia contre moi, toucher son genou, c'était répondre : ouvrier.

— Tu ne dis jamais rien de toi. (Julia baissait la voix.) Tu peux me dire à moi. Tu es juif ?

Je me levais. Je m'enveloppais de mystère comme Monte-Cristo de sa cape. Un jour, quand j'aurais découvert l'ile au trésor, tout me serait permis. Jusque-là, je devais mentir. Julia s'était levée aussi et debout, si proche de moi, elle murmurait :

— Tu es juif, Roland ? J'en étais sûre. Ton père…

J'esquissais un geste.

— Ils l'ont tué ?

Elle m'obligeait à m'asseoir près d'elle.

— Papa, tu sais, est au courant. Il dit que la guerre va vite finir maintenant. On écoute la radio anglaise tous les soirs.

Elle chuchotait :

— Comment l'ont-ils tué ?

Des femmes traversaient le square, affolées, se retournant pour regarder vers la place Masséna comme si elles avaient fui l'incendie et que les flammes les menacent. Je suis monté sur le banc pour voir, mais je n'apercevais qu'une place trop vide pour ce milieu d'après-midi.

Je n'avais pas nié sa mort. Ils l'avaient donc tué.

Je retenais un homme par le bras, je l'interrogeais :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ils en ont pendu, disait-il, sur l'avenue. Rentrez, rentrez.

Je me suis tourné vers Julia.

— Pendu, ils l'ont pendu.

J'ai couru aussi vite que je pouvais vers la place, bousculant ceux qui s'en échappaient, atteignant enfin l'entrée de l'avenue, coulée obscure où la foule hésitait à pénétrer. Je me suis trouvé au premier rang. Pas un soldat, pas un policier n'interdisaient d'avancer et pourtant un gouffre s'ouvrait au bout duquel de part et d'autre de l'avenue, accrochés aux lampadaires, deux corps d'homme, l'un, un

pantalon clair, l'autre vêtu de sombre, leurs pieds à moins d'un mètre du sol.

J'ai marché au milieu de la chaussée vers ces pendus du carrefour, sur cette avenue de la Victoire devenue elle aussi boulevard du crime. J'ai parcouru avec d'autres cet espace les yeux levés vers les deux visages que je ne distinguais pas. C'est lui. Et peut-être chacun de ceux qui s'avançaient avait-il la même pensée, la même certitude.

Des agents cyclistes ont pris position, près des corps, et j'approchais. C'est lui.

Ils avaient la tête penchée sur le côté, le corps, le cou comme étiré, les mains liées dans le dos, l'un la bouche légèrement ouverte. Pendus qui n'étaient pas mon père et je suis allé de l'un à l'autre, pour m'en convaincre encore, m'assurer que je ne l'avais pas trahi, ne quittant l'avenue qu'au moment où les agents obligeaient la foule à se disperser, où des murmures s'élevaient : « Les Allemands vont revenir, ils vont en pendre d'autres. »

J'ai marché, la tête tournée vers eux, jusqu'à chez moi. Je suis resté longtemps devant notre porte, gagnant à nouveau la chaussée pour les voir, et de loin, ainsi, au bout de l'avenue, de la double rangée de platanes, ils étaient les deux statues douloureuses et résolues, gardiennes de la place.

14

Les premiers œillets rouges que j'ai vu fleurir sous leurs noms, c'est à la fin du mois d'août.

Depuis l'aube je guettais les détonations isolées que nouaient quelquefois de courtes rafales. J'étais monté sur le toit. Au delà des collines, vers l'ouest et le nord, des fumées, signaux de guerre que le vent effilochait.

Ma mère, depuis leur mort, gardait les volets clos criant de temps à autre à Christiane : « Ne t'approche pas des fenêtres ! » comme si les pendus ou leurs bourreaux étaient encore là, sous les feuillages de l'avenue.

Elle ne sortait plus que quelques minutes par jour pour acheter les cinquante grammes de pain et les quatre-vingts grammes de viande de la ration quotidienne. Elle rentrait, affolée, porteuse de

rumeurs. On avait massacré des prisonniers dans les fossés de l'Ariane, vingt et un, on se battait à Peille, à Levens, les Américains avaient atteint le Var. « Votre père, lui… » Elle s'interrompait. Peur de l'accuser à cet instant alors qu'il était peut-être l'un de ces corps mitraillés.

Le 28 août j'ai couru jusqu'à la boulangerie. Trois tranches de pain qui tenaient dans la main, et c'est en revenant que j'ai aperçu d'abord une voiture, drapeau tricolore à la portière, qui remontait l'avenue, puis ces œillets rouges, sur le trottoir, sous les volutes de fer des lampadaires où la corde avait été nouée et deux noms écrits à la craie *Séraphin Torrin, Ange Grassi.*

J'ai sonné et comme ma mère tardait à ouvrir j'ai défoncé la porte d'un coup d'épaule, posé le pain, hurlé : « Ça commence ! »

Déjà, je sautais les marches. Puisqu'il n'était pas l'un de ces morts de l'avenue j'allais à sa rencontre. Il avait deux fusils. L'un était pour moi. Je me dirigeais au bruit. Je marchais vers les rafales. Place Garibaldi une affiche :

Niçois, Niçoises,
Comme Paris, comme Marseille, libérez-vous,
Hors de France le Boche exécré
Chassons-le, tuons-le,
Terrassons les traîtres !
Vive la France !

Vive la France. Un agent me secouait par les épaules :

— Tu veux foutre le camp chez toi, merdeux, tu veux que je t'accompagne à coups de pied au cul ?

Les rues se vidaient. Je suis rentré, je me suis allongé sur le toit, rampant jusqu'au faite pour apercevoir l'avenue, la place, les camions allemands rangés sous les platanes, les soldats qui – l'écran était la rue, le film s'inventait sous mes yeux – bondissaient de tronc en tronc. Je serrais mon poing vide. Je lançais des grenades. J'allumais l'incendie qui devait brûler vers le port puisque la fumée s'étendait au-dessus du Château, de la Promenade.

Au milieu de la journée, les camions s'étant éloignés, je suis à nouveau sorti.

Il fallait que je le trouve. La ville était à moi avec seulement des cris que quelqu'un lançait d'une fenêtre ou d'une porte.

— Mais qu'est-ce que tu fais dans la rue ?

Tout à coup j'ai aperçu, couché sur un trottoir, un corps, un soldat laissé là, le casque couvrant encore la tête. J'ai eu peur et parce que je n'étais plus éloigné de Cimiez, j'ai couru vers l'allée de palmiers, retrouvant Violette, Bernard, Vincent.

— Ta mère, a commencé Violette, si tu ne rentres pas ce soir, tu y penses ?

Nous nous avancions dans le jardin, nous écoutions les coups de feu du côté des quartiers nord.

— Mais tu ne peux pas maintenant, continuait Violette. C'est interdit de circuler, s'il t'arrive quelque chose. Mais ta mère, répétait Violette après un silence.

Je l'ai imaginée, penchée sur la rampe de l'escalier descendant jusqu'au premier étage, interrogeant les voisins. « Mon fils, devait-elle dire, je ne sais pas… »

À elle aussi je devais être fidèle.

Je suis rentré malgré Violette, j'ai serré ma mère contre moi.

— Je suis là, je suis là.

Elle pleurait.

— Pourquoi tu t'en vas ? disait-elle.

— Pour rien maman, pour voir !

— Je ne suis pas heureuse, tu sais, alors si toi aussi.

Je me laissais border. Je revenais de la guerre, je découvrais cette petite fille qui était ma mère.

Mais le matin suivant je l'abandonnais à nouveau pour les rues. Nous marchions avec Catto et Bernard dans les cortèges, nous chantions agrippés à des camions. Nous aussi nous lancions des pierres dans les vitres des permanences de la Milice ou du P.P.F., nous brandissions des baïonnettes, des casques, nous entourions des femmes au crâne rasé.

J'entrais avec la foule dans la cour de l'*Hôtel Impérial,* quelqu'un criait :

— Attention, c'est miné partout !

Nous refluions, il me semblait que je reconnaissais ce visage maculé de croix gammées noir et rouge, cette jupe de tissu imprimé.

— Celle-là, disait-on autour de moi, elle a dénoncé, c'est la putain de Tricoux, la putain de la Milice.

On malmenait Kalia Lobanovsky, on la poussait dans un camion et Catto gueulait :

— À poil la putain, à poil.

— Je m'appelle Halphen, disait Bernard, Halphen.

Il se frappait la poitrine, riait, me lançait un coup de poing.

J'étais fourbu. Je les avais oubliés. Je rentrais.

Ils étaient là. Mon père se lavait dans la cuisine, le fusil posé contre le mur, la chemise qui portait un brassard tricolore, accrochée à la poignée de la porte. Il me faisait face et je n'avais plus envie de me précipiter vers lui. Il riait pourtant en me voyant.

— Alors fiston, tu te bats ?

Mais les mots que je préparais devenaient blocs de glace aux arêtes vives. Je n'avais rien à lui dire et lui aussi paraissait hésiter.

— Tu l'as vue, maman, ai-je demandé. Et Christiane ?

Il répondait par une inclinaison de la tête, recommençait à se laver.

J'avais rêvé de les retrouver elle et lui côte à côte après ces mois de séparation, réconciliés. Mais j'avais ouvert la porte et éprouvé la tension d'autrefois. Ma mère était dans sa chambre, complotant avec Christiane.

— Tu l'as entendu, le héros ? disait-elle me voyant. Il me laisse là, avec deux enfants, et il voudrait qu'on l'accueille comme si on devait le remercier de ce qu'il a fait. Pour qui il l'a fait ? Pour moi ? Qu'est-ce que je lui ai demandé ? Il l'a fait parce qu'il en avait envie.

Je retournais près du fusil, je le soulevais, je faisais jouer la détente. La guerre, les soldats dans les rues, c'était si simple, alors qu'ici, nous, elle, lui, dès le premier regard, nous nous engluions.

— Rafaele, tu te rappelles ? Tu viens avec moi ?

Je marchais près de lui vers cet angle de mur, une façade que les balles avaient écaillée. Des hommes et des femmes silencieux formaient un demi-cercle. J'ai lu sur un panneau de carton appuyé à la façade :

Ici est tombé le 28 août 1944, pour la libération de Nice, le F.T.P. Rafaele Sori, combattant des brigades internationales, antifasciste.

Quelqu'un avait posé, sur le trottoir, une gerbe d'œillets rouges.

Deuxième partie

Le corso blanc

15

Je ne savais pas que les jeux héroïques s'achevaient. Mon père défilait encore avenue de la Victoire, le brassard à sa manche et sur le trottoir derrière la rangée de badauds qui applaudissaient, je devançais le cortège, je me laissais rejoindre puis je marchais enfin à son pas. J'apercevais mon père, là, au milieu d'un rang, si différent de ce qu'il était dans notre cuisine, face à ma mère, à moi. Je découvrais son assurance, la façon impertinente dont il rompait la cadence, se trouvait en avant ou en arrière de la ligne, regardant autour de lui et je craignais qu'il ne me vît, que son visage à nouveau se couvre de lassitude.

J'aurais aimé pourtant me hausser sur la pointe des pieds, chercher dans la foule Monsieur et Madame Baudis, ou Maître Lamberti, le père de Julia, tous les parents – le pharmacien ou le photographe – de mes camarades de jeu, leur désigner mon père pour qu'ils apprennent qui j'étais.

Mais je me dissimulais pour ne pas rompre le charme, je suivais le cortège qui passait devant les lampadaires des Arcades, effaçait les traces de la honte, atteignait la Préfecture. Les rangs se défaisaient, je m'approchais.

Mon père était au milieu d'un groupe. Il parlait d'une voix enfin haute, provocante :

— Qu'ils y viennent maintenant nous dire qu'on l'avait trahie, la France, qu'ils y viennent.

Puis un remous, les acclamations de la foule, et elle s'étendait jusqu'à la mer par-delà le marché aux poissons, l'emportait. Autour

de moi on criait le nom de ce député que j'avais appris au printemps de 1936, debout sur les épaules de mon père, alors qu'on inscrivait, sur les panneaux du *Petit Niçois,* les chiffres de la victoire. Le député montait maintenant sur la balustrade d'une fenêtre, il s'appuyait à la hampe d'un drapeau, il tentait de remplir la place de sa voix *Vive notre magnifique Nice libre. Vive notre France immortelle, gloire aux héros.*

Je n'avais pas envie de scander son nom. J'écoutais près de moi dans une accalmie quelqu'un dire :

— Son fils, il peut en être fier. La Gestapo n'a rien pu lui faire avouer, rien. C'était quelqu'un, un grand ingénieur.

Je regardais les épaules de mon père, j'aurais voulu qu'il se retourne. Il aurait plié le genou comme le font les acrobates pour permettre à leur partenaire de poser là leur pied, il m'aurait tendu les mains, dit : « Hop Roland ! », et je me serais retrouvé si haut, mes jambes tendues sur ses épaules, bras écartés, lui et moi formant comme un mât de navire. Mais la foule entre nous, les années déjà et surtout cette paralysie qui nous prenait lui comme moi, je le sentais bien, quand nous étions face à face. Soupçonnait-il que je souffrais de le voir humilié par ma mère impitoyable ?

— Et maintenant, demandait-elle, qu'est-ce que tu vas faire ? La guerre ? La guerre, elle est finie. C'est tes F.F.I. qui vont nourrir les enfants ? Roland. (Elle était habile à me ranger dans son camp.) Roland, si un jour tu as des enfants, une famille, pense d'abord à eux.

Nous continuions à habiter avenue de la Victoire, mais mon père recommençait à travailler à *l'Hôtel Impérial* qui devait rouvrir, accueillir les permissionnaires américains. Carlo Revelli était venu nous en avertir, entrant dans les pièces de cet appartement dont il était propriétaire, sans même saluer ma mère il m'interrogeait :

— Et ton père ? Où il est le héros ? Tu lui diras qu'il faut qu'il monte me voir. J'ai besoin de lui à l'hôtel.

Ma mère s'était vengée de l'indifférence de Carlo.

— Quand on n'a rien, tu vois Roland, comment on vous traite, disait-elle à table. L'oncle de ton père. Ah ! si nous avions eu… Mais qu'est-ce que nous sommes ? Ton père, lui, il parle, il s'occupe du monde entier.

Elle s'adressait à moi comme si mon père n'avait pas été là, entre nous, assis à la même table. Il se levait, renversait sa chaise en s'éloignant.

Ma mère le poursuivait d'une phrase :

— Tu as peur de la vérité ? Pourquoi t'es-tu marié ? Puisque tu avais autre chose dans la tête. Seulement les enfants, ils sont là, ils sont là.

Christiane pleurait et sa tristesse avouée achevait de me désespérer. Elle pleurait pour moi aux yeux de tous. Elle suppliait avec ses larmes comme si j'avais été, moi aussi, de la race des soumis. Je l'insultais à voix basse : « Idiote, laideron. » Je la bousculais. Je ne voulais pas qu'ils devinent par elle mon désarroi, ce regret de n'avoir pas eu l'âge de me battre pour que la Gestapo, comme le fils du député, m'arrête, me torture. J'aurais su mourir lèvres closes, dents brisées. Pourquoi sur l'avenue quand j'avais cru – et peut-être l'avais-je fait – siffler le chant interdit, ce soldat allemand à écusson tricolore ne m'avait-il pas entendu ? Tué ? Je serais mort heureux de ne plus assister à leur lutte incessante.

Je me levais aussi, incapable de demeurer davantage avec ma mère, achevant mon dessert dans l'escalier et je croisais mon père qui rentrait, calmé.

— Où tu vas, Roland ?

Il ne me regardait pas et je haïssais sa honte. Il aurait dû, lui qui avait eu le courage de s'emparer d'un fusil, ne pas m'obliger à penser qu'il était lâche, qu'il avait tort.

Une fois seulement il avait tenté de me parler.

— Tu sais, ta mère et moi, c'est notre affaire, pas la tienne, Roland. Ta mère elle a ses raisons.

J'avais eu un geste de colère, j'attendais trop qu'ils m'expliquent, qu'ils se justifient, pour accepter ainsi, entre deux portes, la confidence inquiète de mon père, maladroite, inachevée parce que je sentais qu'il craignait que ma mère ne survienne. Que pouvais-je faire d'autre sinon secouer la tête, rejeter ses mots, dire avec dégoût :

— Je m'en fous de vos histoires.

Je ne savais rien, je ne voulais rien comprendre, je refusais d'être complice de l'un contre l'autre. J'étais moi, seulement moi, égoïste.

Je m'enfermais dans ma chambre ou bien je recherchais un swing à la radio. J'usais de la musique et du bruit pour me défendre. Mais leur affaire était la mienne.

J'accompagnais ma mère sur la Promenade libre d'accès à nouveau et j'entendais son exclamation joyeuse quand elle apercevait Monsieur et Madame Baudis.

— Depuis le temps ! répétait-elle.

Ils s'embrassaient, elle parlait, insouciante. Ils s'approchaient de la grève encore interdite, regardaient les poutrelles du Palais de la Jetée-Promenade, doigts noirs que la mer attaquait, vestiges qu'une tempête plierait.

— En somme, disait Monsieur Baudis, nous nous en sommes bien sortis.

Il s'appuyait à la balustrade. Je haïssais ma mère pour sa complaisance, ce sourire de satisfaction qu'elle avait à écouter ce vieux monsieur au feutre gris perle, une pochette blanche à son veston. Mon père parlait-il plus mal ?

— Voyez-vous Madame Revelli, continuait Monsieur Baudis, la France est un vieux pays, loin des extrêmes et c'est pour cela que nous nous tirons des plus mauvais pas. Nous avons appris la mesure. Ça c'est français. Nous nous excitons mais quand il faut choisir… (Il prenait Madame Baudis contre lui.) Des maîtresses oui, mais il n'y a qu'une épouse, une seule qui compte, voilà le Français.

Dès que nous les avions quittés, ma mère remettait son masque. Colère et ennui. Et j'avais vu mon père enthousiaste, place de la Préfecture, chanter à tue-tête, avant de le retrouver silencieux, morose, à notre table. Loin l'un de l'autre, ils paraissaient heureux et je souffrais de cette découverte car j'étais né de leur rencontre. J'aurais voulu qu'ensemble ils me prouvent que j'étais nécessaire à leur vie alors qu'ils se déchiraient comme ce jour, l'un des premiers dimanches après le retour de mon père, où nous avions été rue de la République, pour voir la maison de mon grand-père Vincente.

Lily nous rejoignait dans la cour encombrée de gravats, de persiennes brûlées, de tuiles.

— Vous n'étiez jamais venu depuis, Dante ? demandait-elle. Moi, j'ai eu de la chance, j'étais de l'autre côté. Quand Lucien saura, je ne peux plus lui écrire maintenant. Sa mère, pour lui, c'était tout.

Mon père essayait de monter par l'escalier d'ardoises que des poutres brisées barraient.

— Je veux voir, répétait-il.

Je tentais de le suivre mais ma mère m'agrippait :

— Reste là. Laisse-le lui, s'il veut. Après tout il n'a même pas assisté à l'enterrement.

Mon père redescendait dans la cour avec une boîte de bois, couverte de poussière. Il s'asseyait, il l'essuyait méticuleusement, faisait jouer la serrure.

— C'est mon père qui a fait ça, disait-il.

Il la retournait, passant sa paume ouverte sur les côtés, caresse hésitante et lente.

— Le bois, il aimait le travailler.

Ma mère entraînait Christiane, m'appelait.

— On ne va pas rester ici toute la journée, disait-elle. Chez les Revelli on sait parler, mais on n'est jamais là quand il faut. On ne sait jamais ce qu'il faut. Parler, ah ! oui. Ils savent.

M'enfuir, les abandonner à leur guerre, vivre dans la rue, ailleurs. Je ressentais cette exigence comme l'affirmation de mon besoin d'exister ou de courir. Je partais le matin dans l'été éclatant.

— Maman, où il va ? criait Christiane.

J'étais loin déjà, libre, le collège ne rouvrait que dans plusieurs semaines, je pouvais donc vagabonder dans la ville qui n'était pas tout entière reconquise par la paix. Les jardins étaient encore fermés par de longues traînées de fil de fer barbelé. Des têtes de mort peintes sur des pancartes jaunes, un point d'exclamation après les lettres noires ACHTUNG MINEN ! m'attiraient.

J'avais l'audace de l'inconscience, le goût du défi. Pour un casque abandonné au milieu des cactus je risquais sans doute la vie. Personne pour me retenir. Catto travaillait, lavait en échange de quelques francs des bouteilles chez un marchand de vin. Il portait un tablier de toile bleue auquel il essuyait ses mains rougies, ses avant-bras musclés.

— Merde, tu fais rien ? disait-il, t'en as de la chance. Et cette fille ?

Julia, Danielle, Paul, Julien avaient quitté la ville pour les maisons de campagne de l'arrière-pays. J'avais raccompagné Julia jusqu'à sa porte. Elle s'y était adossée, et je tenais la main de bronze du heurtoir, glacée.

— Nous allons à Cabris, disait-elle. Il fait moins chaud. Viens nous voir. Vous ne partez pas, vous ?

Je me dérobais. Nouveaux mensonges. À chaque question je craignais un piège. Avais-je dit que mon père était mort ? Que j'étais

juif ? Je ne savais plus choisir entre mes impostures. Je voulais rompre avec tous ceux qui me connaissaient, Julia d'abord, pour échapper à mes fables. Recommencer, ailleurs, vrai peut-être. Mais il me fallait prendre garde.

Un jour que je rôdais dans les quartiers du Parc Impérial, près du club de tennis, une femme m'avait appelé : « Tu veux ramasser des balles ? Tu auras… » Elle lançait un chiffre, j'entrais sur le court, je courais le long des grillages, respirant la poussière ocre, et brusquement, comme la partie s'achevait, qu'elle me tendait le billet, j'avais aperçu, venant vers nous, des jeunes filles et je croyais reconnaître des amies de Julia. Je sautais le filet, voleur surpris, je dévalais le boulevard. Pourquoi tous ces regards à chaque instant ? Cette impression que j'avais d'être observé ?

Je choisissais les quartiers vides, Cimiez et ses villas encore fermées. Bernard Halphen avait regagné Paris. Je l'avais, avec Violette, accompagné au train. Ses cheveux recommençaient à boucler.

— Vous ne parlez guère, disait Violette.

Je lui en voulais peut-être de me quitter, non pas de changer de ville mais de rejoindre, maintenant que la persécution était finie, le monde de Julia et de me laisser avec Catto, ici. Il cessait d'être juif. Je le restais.

J'étais donc, cet été-là, seul. Je m'appuyais aux grilles d'un parc où les Américains avaient installé leurs cuisines. Je tendais la main, je répétais quelques mots : *Give me cigarette, Give me chewing-gum*. Aucune honte ici. Les soldats n'avaient pas de regard, les gosses dont j'étais lançaient leurs phrases comme on appuie sur la poignée d'une machine à sous. *Give me, give me,* parfois c'était le gain, un soldat nous tendait un paquet, et nous le suivions alors, imitant sa démarche souple, rêvant à ses chaussures à haute tige, à ses foulards de soie blanche, voulant plus.

Avoir. Ce fut mon maître mot. Par le don, le vol, l'échange. J'appartins à ces groupes de quelques adolescents qui faisaient le guet à l'entrée des hôtels. J'évitais l'*Hôtel Impérial* car je craignais d'y être surpris. Je me tenais près des lauriers de l'*Hôtel Continental,* je m'avançais vers les soldats *Do you sell…*

J'avais revendu à Catto une cartouche de cigarettes volée dans une jeep. Je pouvais donc acheter. Je montrais les billets, j'entraînais les soldats dans une porte. *Shoes*. Ils me donnaient un

rendez-vous. J'essayais dans les caves de *l'Hôtel Impérial* des chaussures aux longs lacets qui serraient la cheville, facilitaient la course silencieuse. Je mentais bien sûr.

— Qui t'a… ? commençait ma mère.

— Catto. Son père travaille pour les Américains.

Je filais.

Ce fut un été de joie, de rapines, de commerce, de cigarettes au goût de pain d'épices, fumées au bord de la mer, sur les grèves interdites. Jamais je n'avais été aussi libre. Cette langue étrangère dont je n'utilisais que quelques mots, *vendre, donner, chaussures, couverture,* elle me masquait. Ces soldats dont je savais qu'ils ne séjournaient à Nice que sept jours, qu'ils ignoraient tout de mes origines, j'avais l'audace de les aborder, de les affronter parfois.

Je n'étais pas dupe de leurs gestes obscènes quand, dans un couloir, alors qu'ils me proposaient une ration de cigarettes et que je m'apprêtais à les payer, ils repoussaient mon argent, plaçaient la main sur leur sexe ou sur le mien. Je m'écartais, me dirigeais vers la rue, ils juraient, un drôle de mot dont le son me revient *fackenbladymaster* et puis, de leur voix nasale, ils disaient : *Give me money*.

Je cachais dans les caves de l'hôtel mes marchandises, quelques paires de chaussures, deux couvertures, des cigarettes. Puis je ressortais, me dirigeais vers le passage dont le nom était si âpre à ma bouche que je n'osais le prononcer.

Les enseignes des boîtes commençaient à clignoter, pauvres étoiles que les restrictions d'électricité limitaient à quelques feus, *Star Hôtel, Whisky Night-Club*. Des soldats encore. Ceux au casque blanc de la Military Police, brassard, matraque, mastication régulière, et les autres qui poussaient de l'épaule les portes à battants qu'on voit dans les westerns.

Je me tenais à l'extrémité du passage. Je serrais les billets dans mon poing, ils étaient contre mon sexe, et parfois j'osais faire un pas vers l'entrée du *Star Hôtel*. Mais j'avais peur. Peur de la femme, peur de la patrouille d'agents cyclistes. Ils empruntaient le passage et j'imaginais qu'ils allaient m'arrêter, qu'il faudrait que mon père ou ma mère vienne au commissariat. La honte les tuerait. Il me faudrait fuir la maison. Aussi je m'éloignais, je me dirigeais vers des rues plus discrètes du côté du port. Mais je n'osais pas davantage m'approcher de ces silhouettes qui marchaient lentement, leur corps se balançant.

Je rentrais. Je comptais mes billets. Je les dissimulais. Ils donnaient de la vérité à mon projet.

Demain soir, demain soir enfin. Et je rêvais.

Le matin me lavait de ces désirs. Les soldats sortaient tard des hôtels. J'avais le temps. Je suivais sur la Promenade les colonnes de tanks et de jeeps qui roulaient vers la frontière et les hautes vallées où résistaient, dans des forts ressemblant à des sommets inaccessibles, quelques troupes allemandes. Je parlais avec les marins assis sur les tourelles des blindés.

— C'est con de se faire tuer alors qu'il fait si beau, tu t'en fous ? disaient-ils.

Je me dirigeais avec eux vers Roba Capèu. Là, dans l'un des hôtels, face à la baie, on avait enfermé les collaborateurs. Ils ouvraient leurs fenêtres, ces rectangles d'or pâle que le soleil prenait de biais. Ils interpellaient les passants :

— C'est çà la liberté, ah ! elle est belle la libération.

Des parents, depuis la chaussée, criaient des noms, lançaient des paquets et souvent de la vieille ville quelques jeunes gens surgissaient poings levés, hurlant : *Gestapo, Gestapo, justice, justice*. Bagarres, courses.

À l'une des fenêtres du premier étage, j'apercevais le visage rond d'une femme au crâne rasé et quand elle se penchait, je croyais reconnaître Katia Lobanovsky. Je m'attardais. J'avais le désir de l'appeler « Katia, Katia ! » Je les avais entendus crier le jour de la Libération : « C'est la putain de la Milice. »

Alors je demeurais là, l'imaginant, quand elle n'était pas à la fenêtre, couchée sur son lit, le corsage lacéré : « À poil la putain, à poil », avait lancé Catto cependant qu'on la poussait dans un camion. C'est elle qui servait maintenant de point de départ à mes rêves.

J'interrogeais Violette.

— Katia Hollenstein, je l'ai vue, elle est à *l'Hôtel Suisse,* à Roba Capéu. Tu la connaissais depuis longtemps ?

J'étais souvent chez ma tante Violette. J'arrivais après le déjeuner, je disais :

— Si maman te demande, je suis là depuis ce matin.

Elle riait.

— Qu'est-ce que tu caches ?

Je sortais d'une des poches de mon blouson un paquet de cigarettes.

— Je t'ai apporté ça.

— Tu m'achètes ?

Elle prenait le paquet.

— Tu as mangé ?

Je me nourrissais de biscuits vitaminés, de chocolat, de rations de survie pour pilote en détresse. J'avais les poches bourrées de chewing-gum que j'offrais à Vincent. Je m'installais avec ma tante dans le jardin, j'osais allumer une cigarette.

— Katia, tu crois qu'elle a vraiment dénoncé son mari ?

Violette était allongée, les yeux clos, la cigarette au milieu de sa bouche, les mains sous la nuque.

— C'est une drôle de fille, elle avait une telle envie de posséder.

Elle se tournait vers moi, ouvrait les yeux.

— Tu comprends ce que je veux dire ?

— Moi aussi j'aime avoir.

— Tout le monde, mais quel prix veux-tu payer pour ça ? Pose-toi toujours la question.

Sam Lasky arrivait parfois comme nous parlions. Il était bras nus, la peau bronzée, les sourcils gris formant une barre touffue. Il soulevait Vincent, me bousculait :

— Tu es le favori de Violette, hein canaille ? Tu aimes les jolies femmes ? Ça va bien pour toi ? Tu as du succès ? Tu baises ?

Je rougissais, je voulais partir. Il me prenait par le poignet, fermait le poing.

— Tu sais te battre ? Tu veux qu'on boxe ? Ecoute-moi : tu dois te faire payer par les femmes. À ton âge, c'est ça ou tu es con. Ou alors tu es amoureux. Ça, l'amour efface tout (il me lâchait) même la connerie. Moi, tu vois, je suis ici parce que je suis amoureux de ta tante Violette qui ne m'aime pas.

— Café, Sam ? demandait Violette.

— Café. (Il me clignait de l'œil.) Tu as vu, elle esquive. Bonne stratège. Vous êtes tous malins, les Revelli. Même Alexandre, bientôt il sera député socialiste. Pas mal pour le fils de Carlo Revelli !

Il allumait un cigare, le montrait à Violette :

— Un colonel américain, Strang, est venu l'autre jour, il m'a laissé deux boîtes, seulement pour le plaisir de voir mes toiles. Il va écrire un article sur le peintre combattant, le peintre des maquis,

est-ce que je sais ? C'est bon pour l'Amérique. Ce sont eux qui ont les dollars. Tu te souviens d'Arthur Becker ? (Il était debout devant Violette, parlant trop vite pour être vraiment désinvolte.) Il est aux États-Unis, il m'écrit que, là-bas, je suis attendu comme le messie. Pas mal pour un Jude, non ?

Il riait, s'approchait à nouveau de moi.

— Il paraît que toi et Violette vous avez sauvé un gosse ? Bravo, on va vous décorer vous aussi. Tu sais qu'ils me décorent, disait-il tourné vers Violette.

Il tentait d'attirer son attention, mi-bouffon mi-sérieux, acteur qui charge son rôle. Mais Violette regardait Vincent.

— Tu n'as toujours rien décidé ? demandait Sam d'une voix changée.

Elle faisait non, un mouvement de la tête, sans quitter son fils des yeux. Sam me faisait face, reprenant sa voix de comédie.

— Les femmes, Roland. Ecoute-moi, le travail, travaille, crève-toi, mais laisse les femmes de côté.

— Il est amoureux de Katia Lobanovsky, disait Violette. Il me parle d'elle tous les jours.

— Aïe, Aïe, Aïe, s'exclamait Sam. (Il me prenait par les épaules.) Mon vieux, j'ai compris. Tu fais partie de la catégorie la plus sinistre, ceux qui choisissent les femmes qui les font souffrir. Au fond (il paraissait hésiter, m'abandonnait, saisissait les mains de Vincent, l'aidait à courir) tu es comme ton père. Et comme moi. Nous sommes les meilleurs va.

Il s'asseyait près de Violette, à même la terre et je comprenais qu'il fallait que je parte. Je descendais en roue libre vers la ville, les mains dans les poches du blouson, je passais par le port, Roba Capéu, peut-être était-elle là ?

Crier son nom, entrer dans la chambre.

Je posais mon vélo contre la balustrade, je me mêlais aux badauds, j'écoutais. Ils montraient le quai des Etats-Unis, vers les barques qui avaient retrouvé leurs places. « Là, disaient-ils, à 7 heures, devant le monument du Centenaire aujourd'hui, c'était annoncé, moi j'ai pas vu. Fiorucci, il leur a dit dans la voiture aux policiers, c'est les Allemands qui m'ont fait faire ça. Tricoux, lui, il a pas parlé. Ils vont aussi fusiller une femme. »

Le soir dans l'atelier de mon père, j'ai reconstitué la scène. Antoine racontait.

Le matin, vers 7 heures le cordon de police tenait la foule à distance, peut-être Katia Lobanovsky, de sa fenêtre, avait-elle entendu la rumeur, les commandements, le heurt des crosses de fusils sur la chaussée, à quelques centaines de mètres à peine de Roba Capéu, sur le quai que le soleil déjà éclaire, et la mer est calme, couleur des galets, où commence le rivage, où finit-elle ? Les voitures sont arrivées et Katia a dû voir qu'on nouait un bandeau sur le visage de deux hommes, et le feu du peloton, roulement de tambour d'un opéra.

— Ils les ont fusillés comme ça, en public, expliquait Antoine sur la Promenade. Fiorucci et Tricoux, et il paraît qu'il y a des gens qui ont applaudi. Moi (il avait une moue de dégoût) ça me donne envie de vomir.

— Qu'est-ce que tu veux ? (Mon père s'emportait, donnait un coup de pied dans les caisses.) Tricoux, il commandait la Milice, non ? Et Fiorucci, Torrin et Grassi, c'est lui qui les a dénoncés. On les a pendus, non ? En public, sur l'avenue. Et Karenberg, il est toujours là-bas, s'il est vivant. Et Rafaele, tu l'as vue sa plaque ? Cette guerre, elle s'est faite dans la rue.

Antoine s'essuyait le front du revers de la main.

— Rafaele Sori pour moi, c'était comme toi. Et son frère Francesco, c'était comme le mien. On l'a fusillé aussi. Seulement, si on fait ça, tuer les gens dans la rue, c'est qu'on est pareil, Dante ; et moi alors, si c'est la même chose, je continue à gâcher mon plâtre.

— Tu crois que ça me plaît ! criait mon père.

— Toi Dante, répondait Antoine (il sortait en baissant la tête pour ne pas heurter du front le cadre bas de la porte) tu as toujours tout accepté. Au fond, tu veux simplement changer les juges. La justice, tu t'en fous.

— Tu es un imbécile ! hurlait mon père.

J'avançais lentement quai des Etats-Unis, c'était peut-être, à ce point de la balustrade, qu'on avait noué leur bandeau. Je m'appuyais, le dos à la mer. Je fermais les yeux. Naïvement, j'essayais de faire sortir de moi la vie, de me répéter « on me vise, on me tue, on me tue ». Je ne réussissais qu'à crisper mes muscles, à murmurer avec le fond de la gorge.

J'ai rouvert les yeux. J'ai vu les palmiers, les clochers au-dessus des jaunes délavés de la vieille ville, les cubes accolés des maisons basses des Ponchettes, les barques, au liséré bleu, près de moi, leurs avirons couchés, j'ai entendu le ressac, et lointaines au-dessus de la

vague, les mouettes griffant l'espace de courtes stridences. J'ai rejeté la tête en arrière, la laissant ainsi peu à peu prise par le vertige, face à cette mer suspendue que ridaient de longues traînées blanches, nuages de beau temps. J'étais en vie. Je sautais sur la grève interdite, je lançais des galets plats qui ricochaient d'une crête à l'autre, je m'enfuyais vers le port au moment où j'apercevais les silhouettes des agents. Je courais sans connaître la route que faisaient en moi des questions encore sourdes et, essoufflé, je me retrouvais rue de la République, sous ce porche où mon grand-père Vincente m'avait tenu par la main.

J'entrais, je piétinais les tuiles, un tas de gravats, j'avançais dans l'escalier, réussissant à atteindre l'appartement dévasté par le souffle, cloisons ouvertes, plafonds crevés. Je retrouvais la cuisine, cette place où je m'étais assis, là, non loin de l'angle du mur. Je les entendais, ma tante Louise, mon grand-père Vincente. Elle prenait sur le balcon un saladier de crème, et j'y plongeais l'une des gances brillantes d'huile et de sucre qu'elle venait de faire frire.

Pourquoi les hommes mouraient-ils ? Qui leur donnait le droit de tuer ?

Je m'avançais sur les poutres calcinées qui, dépassant de la façade, avaient soutenu le balcon, je me tenais en équilibre, loin de la balustrade descellée à laquelle si souvent je m'étais accroché. Dans mon souvenir elle m'apparaissait si haute que je pouvais m'y suspendre, glissant mes jambes entre les barres. J'avais grandi. Il suffisait maintenant d'une poussée pour qu'elle s'effondre et que je tombe dans la cour. Je m'y appuyais pourtant d'un pied, le dos contre la façade. J'allais peut-être mourir.

Puis je suis descendu, j'ai repris le chemin de la mer et pendant – était-ce des jours ou des mois ? La durée précise m'échappe – longtemps j'ai été aux aguets. J'aurais voulu qu'autour de moi, mon père ou Antoine, ou même Monsieur Baudis s'interrogent comme moi, répondent. Mais la mort était aussi bien cachée que le sexe des femmes.

Je me servais de Christiane pour poser mes questions. Je l'entraînais dans ma chambre, je l'autorisais à feuilleter quelques-uns de mes livres, puis assis sur mon lit je disais :

— Tu sais que tu vas mourir ?

Je répétais jusqu'à ce qu'elle m'entende, qu'elle ait envie de crier à ma mère :

— Maman, Roland dit que je vais mourir.

Je m'approchais.

— Tu es fou, répétait ma mère. Tu n'as pas honte de jouer avec ça ?

Je la regardais fixement :

— On meurt tous, non ? Moi, toi, tout le monde, papa, Christiane aussi, tous.

Elle hurlait.

— Mais tu as fini ?

Elle se dérobait avec violence ou bien, quand elle était distraite, elle disait tout en continuant à lire le journal, allongée :

— C'est la vie, c'est pour ça qu'il y a une religion, qu'il faut croire en Dieu. Si ton père avait été un homme normal, tu ne te poserais pas ces questions. Tu serais croyant.

Je la quittais. Qu'espérer de leurs fuites ?

J'entrais dans les églises, je m'asseyais face à l'autel, ou bien je m'agenouillais devant un christ d'ivoire, des perles rouges à son front. Il avait la tête penchée sur le côté, vers l'épaule, comme les pendus de l'avenue, et je retrouvais leur bouche entrouverte, la lassitude désespérée de leur visage. Me revenaient les prières de ma tante Louise. Je n'avais pas suivi le catéchisme, j'étais un baptisé sans communion.

— Ta grand-mère Lisa, m'avait expliqué autrefois Louise, elle croyait en Dieu, beaucoup. Il faut prier, ça fait du bien. Et peut-être il t'entend.

Je murmurais pour essayer de comprendre : *Notre père qui êtes aux cieux…*

L'église était une grotte fraîche, apaisante. Sur le parvis, la lumière me repoussait comme un front de flammes où je devais me jeter. Un soldat américain passait. J'étais repris.

Je m'installais entre les lauriers, devant *l'Hôtel Continental : Do you sell shoes ? Do you sell cigarette ?* et c'est seulement le soir que revenaient mes rêves et mes questions.

Il faisait chaud. J'étais nu sur le lit, fenêtres ouvertes, je distinguais entre les façades et les toits la proue du ciel. J'allais de Katia aux fusillés de la Promenade, je commençais une prière et j'avais devant moi le visage de Torrin. Je me levais, et j'ai pris l'habitude de m'habiller silencieusement, de franchir la fenêtre et de connaître la liberté de la nuit.

J'ai d'abord marché vers la Promenade, j'ai découvert que l'horizon était un tunnel dont on ne voit pas le bout, que la mer

s'était alourdie, pâteuse, chaque vague lente à s'abattre et laborieux était le ressac, habité le ciel.

« Chaque étoile, un soleil et des terres autour de lui », avait dit mon père sur la grève et je m'étais rapproché de mon grand-père Vincente, appuyé à sa poitrine.

Leurs mots, leur présence, je les revivais me dirigeant vers Roba Capèu, revenant sur mes pas parce qu'il me semblait tout à coup que je n'avais pas le droit de mêler ce désir d'une femme à mon souvenir. Une nuit je suis monté sur la colline de Cimiez pour découvrir la ville, éprouver la profondeur nocturne des sites que je visitais le jour.

Je me suis avancé dans l'allée des palmiers. Devant la porte de Violette j'ai aperçu la bicyclette de Sam Lasky que je reconnaissais à son cadre noir, à son guidon haut et nickelé.

Je me suis senti démuni, volé. Ils détenaient les réponses. Ils les gardaient jalousement.

Je rentrais.

Des jeeps de la Military Police et des agents stationnaient près du passage où brillaient encore les enseignes du *Star Hôtel* et du *Whisky Club*. Clarinette, batterie, voix éraillées et rires de femmes : je frôlais ce territoire interdit.

Je retrouvais mon lit, les draps froissés, la chaleur moite de notre rez-de-chaussée.

Je me donnais, comme on se mutile, un plaisir rageur. Je m'endormais enfin sûr que je méritais de mourir.

16

Heureusement il y avait le matin. Le soleil me réveillait le premier parce que ma chambre était à l'est, que je laissais à dessein les volets ouverts. J'aimais le silence dans l'appartement, cette sensation de pouvoir que me donnait le sommeil des autres. J'étais à l'abri de leurs regards. Je disposais librement des choses et de moi. Je lisais dans la cuisine, je déjeunais d'une tomate ouverte sur le pain. J'écoutais la naissance des bruits, la mer, l'eau d'une lance sur la chaussée, une voix, le tramway.

Mon père souvent me surprenait. Il s'appuyait à moi alors que j'étais penché à la fenêtre, les yeux fermés, me laissant peu à peu recouvrir par le soleil qui atteignait ce coin de la maison.

— Déjà levé ? Tu es comme moi, disait-il. J'étais debout avant mon père. Maintenant c'est toi. Carlo, l'oncle, lui aussi toujours le premier levé. Mon père me racontait que c'était Carlo, à Mondovi, qui réveillait tout le monde.

Je faisais un mouvement pour me dégager du bras de mon père. J'avais hâte de partir en classe. Il m'irritait, peut-être parce que j'étais ému par son visage gonflé de sommeil, gris de barbe, sa toux, ses gestes rituels, pouce sur la molette du briquet, la longue aspiration de la fumée.

Il voulait parler, me raconter, me lier à son histoire, me forcer à le comprendre, à excuser son attitude, ses renoncements. Il fallait que je m'éloigne avant de me laisser prendre à sa voix, à ses raisons, avant que la poussée vers lui ne soit plus forte que mon désir de rompre. Et je m'efforçais de rompre puisque, à nouveau, après les mois de gloire, il s'était rangé dans le camp des vaincus.

— Tu as vu, s'ils vous ont suivis, disait Antoine au lendemain des élections. Mais qu'est-ce que tu croyais ?

Il faisait un geste, la main pirouettant sur la tempe.

— Vous les avez rendus les fusils, reprenait Antoine. (Il repoussait son assiette vers le centre de la table. Nous déjeunions chez eux.) Et vous voulez quoi ? Qu'on vous donne le pouvoir ? Ils vous gardent encore pour que vous nous fassiez travailler. Vous êtes des contremaîtres, je te l'ai dit il y a vingt ans.

Giovanna, en passant près d'Antoine, le touchait à l'épaule, pour qu'il se taise. Ma mère montrait qu'elle s'ennuyait, profitait d'un silence pour dire :

— Vous savez qui il a mis comme directeur de l'hôtel ?

Carlo Revelli était revenu dans la cour de *l'Hôtel Impérial,* poussant du bout de sa canne nos fenêtres entrebâillées.

— Alors Roland, disait-il, tu montes plus aux figues ? Ouvre-moi.

Il entrait en baissant la tête comme s'il avait été trop grand et peut-être l'avait-il été, mais il était courbé, appuyé à sa canne comme un arbre à son tuteur. Il regardait les pièces depuis le seuil des portes, ses vêtements de velours et son chapeau de feutre noir poussiéreux dans la lumière brutale. Ma mère survenait.

— Monsieur Revelli ? interrogeait-elle d'une voix aiguë.

Il secouait la tête en la regardant longuement, reprenait la visite de l'appartement et quand mon père arrivait enfin, Carlo Revelli était déjà au milieu de la cour, montrant les façades à Nathalie, appelant mon père, et je m'avançais avec lui.

— Toi Dante, cet appartement, vous êtes quatre, ça suffit, non ? Et j'ai rien d'autre. C'est ma belle-fille qui va s'occuper de l'hôtel. Elle est née ici, elle y tient. Vous êtes décidée ?

Nathalie répondait d'une brève inclinaison.

Ma mère expliquait à Antoine et à Giovanna, s'indignait.

— Qu'il ait mis Nathalie, ça le regarde. L'hôtel est à lui.

— C'est pour le père de Nathalie, coupait Dante, Hollenstein. L'*Hôtel Impérial,* c'est Hollenstein qui l'a fait construire et Nathalie, tous ses souvenirs. Je les ai vus souvent, dans le salon aux colonnes, Hollenstein était assis dans un coin, sa fille au piano, c'était beau. Je comprends qu'elle veuille revenir. Après ce qui est arrivé.

Un dimanche nous avions, mon père et moi, roulé vers Cimiez alors que déjà les feuilles des platanes voletaient au ras de la chaussée, se glissant parfois dans les rayons des roues et pour quelques instants le bruit irrégulier de la feuille prise, frottant contre les fourches, nous accompagnait puis elle se brisait, fragile, nervures apparentes, brunes sur une peau sèche et friable.

Nous posions nos bicyclettes contre le portail principal, pénétrant dans le parc par une petite porte. Le pavillon du gardien était inhabité, les ronces avaient envahi son jardin et une mousse verte couvrait le gravier de l'allée bordée de bustes antiques, glabres.

Je touchais de la paume ces yeux, ces visages morts et immuables. Je rejoignais mon père sur les escaliers qui conduisaient à une terrasse. Dalles des marches descellées, et l'herbe s'était insinuée dans les fissures. Mon père frappait à une porte-fenêtre, j'apercevais une bibliothèque, le dos des livres reliés réfléchissant la lumière d'une lampe.

— Je suis Dante Revelli, disait mon père.

Une vieille dame, les cheveux gris noués en chignon, le visage hâlé, nous guidait dans la bibliothèque.

— Jean, murmurait-elle, est très affaibli. (Elle s'arrêtait au bas de l'escalier intérieur.) Quand je le regarde j'ai l'impression de revoir son père juste avant sa mort. Mais Frédéric avait soixante-quinze

ans, Jean en a quarante-deux. Ils l'ont mis dans un état. C'est inhumain.

Elle avançait sa main vers moi.

— C'est votre fils ? Jean sera content de le voir. Il me parle souvent de vous.

Elle commençait à monter l'escalier, hochant la tête, résolue.

— Il faut qu'il vive, ajoutait-elle, il faut. Dites-le-lui. Par moments j'ai peur qu'il ne veuille plus.

J'étais d'abord resté loin du lit où Jean Karenberg était couché, deux coussins sous la tête, les mains ouvertes sur le drap, si maigres, feuilles mortes. Mon père s'asseyait sur le lit, entourait l'un des poignets :

— Tu es revenu, répétait-il.

— On n'imaginait pas, disait Jean Karenberg.

Il se levait sur un coude. Sa mère le soutenait et dans le mouvement j'apercevais les os de l'épaule et du bras, angles vifs qui devaient – et aussi ceux du visage, maxillaires aigus, lignes tranchantes limitant le front – déchirer la peau si jaune.

— Ces camps, personne n'imaginait, reprenait mon père.

Jean Karenberg fermait à nouveau les yeux, il baissait la tête.

— Non pas seulement les camps, Dante. Les camps c'est un moment, un aspect. Je veux dire tout, la guerre, et même avant, la révolution et peut-être il faut aller encore plus loin, l'Histoire comme nous la faisons, cela (il s'animait, la main sur la poitrine comme pour contenir une douleur) ce prix qu'il faut payer, c'est cela qu'on n'imaginait pas. Les camps, bien sûr, mais Hiroshima, est-ce qu'on imaginait ?

On appelait Peggy Karenberg, elle revenait bientôt avec Alexandre et Nathalie, Violette, Sam qui restait debout près de moi, parlait à Peggy à voix basse :

— Je pars pour deux semaines aux Etats-Unis avec Violette et Vincent, disait-il.

Tout à coup Nathalie se mettait à sangloter, s'appuyant à Alexandre qui lui caressait la nuque. Elle se redressait bientôt, s'excusait.

— Je vais voir ce que font les enfants, murmurait-elle en sortant avec Peggy Karenberg.

— Son père, disait Alexandre. Katia l'a-t-elle dénoncé ? J'étais sûr. Maintenant. (Il se levait, allait à la fenêtre.) On sait qu'il a été

envoyé à Drancy, gardé par nos bons gendarmes français et puis sans doute Auschwitz. S'il n'est pas mort avant d'arriver.

— Il faut que vous ayez un autre enfant, dit Sam. Pour Nathalie. (Sam s'approchait de Violette.) Tu ne crois pas ?

Elle était assise au pied du lit, elle regardait longuement Sam sans lui répondre.

— Il faut, dit Jean Karenberg.

— Et vous ? dit Sam. Voulez-vous que Violette vous ramène des Etats-Unis une Américaine bien saine, qui n'aura pas souffert de la guerre, qui aura vécu dans le Minnesota ? Qu'est-ce que vous en pensez, Jean ? Vous n'allez pas laisser se perdre le nom des Karenberg ? Vous êtes l'Histoire.

— Ce n'est peut-être plus le temps des Karenberg, dit Jean (il posa sa main sur l'avant-bras de mon père), davantage celui des Revelli. (Il me désigna.) Je n'ai jamais été vigoureux comme lui, jamais, j'en suis sûr.

Ils se tournaient tous vers moi. Mon père souriait.

— C'est un travailleur, disait-il. Il est le premier levé.

Je le haïssais pour cette confidence, ma personnalité dont il s'emparait, qu'il agitait devant les autres, marionnette dont il s'attribuait les mérites.

— Un Carlo Revelli, pourquoi pas ? dit Sam.

— C'était une autre époque, dit Alexandre. Nice, quand mon père est arrivé, c'était le Far West. Il suffisait d'avoir de bons bras.

— Je ne l'ai jamais révélé à personne, dit Jean brusquement, mais maintenant, pourquoi pas ?

Il riait silencieusement, montrait des cahiers à couverture cartonnée entassés sur la table de nuit.

— Je lis le journal de mon père en ce moment, reprenait-il. Les bras, oui il en fallait, mais Carlo Revelli, une nuit, est entré ici. Il nous a fait un petit emprunt, remboursé d'ailleurs quelques années plus tard. Avec ça, il a démarré.

— Sacré oncle Carlo, murmurait Dante.

— Il a été anarchiste, c'est vrai, dit Alexandre lentement.

Il avait appuyé la nuque au dossier de son fauteuil, il paraissait rêver.

— Je ne peux pas m'empêcher de l'admirer, reprenait-il. Il gagne, et il gagne d'une façon qui n'est pas mesquine. Vous savez ce qu'il fait maintenant ?

Ses entreprises démolissaient les murs de béton et les blockhaus construits par elles quelques mois auparavant ; elles remettaient en état les routes, commençaient les travaux d'élargissement du champ d'aviation, la réfection du *Grand Hôtel des Iles*.

— Il multiplie les projets, continuait Alexandre. Il a obligé ma sœur à divorcer d'avec Merani, juste avant le procès. Vous savez qu'ils ont gracié Merani, réclusion à vie.

— Charles Merani sortira dans sept, huit ans, dit Sam, quand le vent aura tourné. Je m'excuse, Jean, ajouta-t-il en s'inclinant. Mais je crois qu'il faut être réaliste.

— Mon père l'est, ajoutait Alexandre. Le futur député de la famille, si j'écoute ses conseils, ce sera moi. Que je sois socialiste ne le dérange pas le moins du monde.

— Allez-y, allez-y, dit Sam. (Il montra un cigare à Jean Karenberg, qui fit oui d'un mouvement de tête. Sam l'alluma.) Je vais peut-être vous paraître stupide, raciste, mais je m'en fous, vraiment je m'en fous. Il y a deux sortes d'hommes, et ne me parlez pas de race, de classe sociale, de pauvreté ou de fortune, on en trouve partout, et peut-être le pourcentage est-il invariable. Il y a les seigneurs et les autres, les valets, les hypocrites, les tortueux, ceux des petites manœuvres. Carlo Revelli, c'est un seigneur. À la Renaissance j'aurais fait son portrait en condottiere. D'ailleurs, dans cette chambre, dit Sam en riant, nous sommes tous des seigneurs, bien sûr. (Il m'attira à lui.) Toi aussi, dit-il.

— Et les femmes ? dit Violette.

Le rire de Sam devint plus fort, un rire de tout le corps que je n'avais pas l'habitude d'entendre chez moi.

— Les femmes, il y a celles qui ont eu la chance de rencontrer des seigneurs et puis il y a les autres, auxquelles les seigneurs ne s'intéressent jamais.

Nathalie rentrait dans la pièce.

— Tu es épouse et mère de seigneur, dit Violette.

Nathalie entoura de ses bras les épaules d'Alexandre. Yves, en riant, essayait de séparer ses parents en se glissant entre eux.

Je les ai vus souvent tous les trois à l'*Hôtel Impérial*. Je me dissimulais, je les regardais traverser la cour, Nathalie tenait son mari par la main, Yves courant devant eux jusqu'à la voiture et plus tard Nathalie portait Sonia, la dernière-née, dans les bras.

Je ne voulais pas qu'ils me surprennent, j'étais honteux. Je n'aurais pu expliquer pourquoi. Maintenant il me semble que je répétais l'attitude de ma mère. Avant de sortir, elle entrouvrait la porte, elle me poussait dans la cour :

— Va voir s'il y a quelqu'un.

Je revenais.

— Personne.

Elle traversait vite, courait sous le porche, ne se détendait qu'une fois la Promenade atteinte, la foule des passants autour d'elle qui lui rendait son anonymat.

— Nathalie, depuis qu'elle dirige l'hôtel, à peine si elle nous dit bonjour, répétait-elle.

Je me persuadais qu'elle avait raison, que nous étions des parias. Mon père n'avait pas su nous donner la dignité, le droit à l'assurance, le courage d'affronter le regard des autres. Victimes ma mère, Christiane, moi, de son impuissance. Je choisissais donc de me cacher ou de m'avancer masqué et chaque jour rendait ma tâche plus difficile.

— Tu ne vas pas au grand lycée ? me demandait Julia.

Je jurais de me séparer d'eux – Danielle, Julia, Paul, Julien – parce que je portais la blouse des apprentis, comme Catto.

Dans la cour du collège nous restions entre nous, assis sur les murs, observant les élèves des sections classiques et modernes debout autour des bancs où se rassemblaient les filles. Jeu des couleurs de leurs jupes et de leurs chemisiers. Nous, le technique, nous venions de l'atelier, gris de nos blouses, nos mains tachées de sanguine et de lubrifiant. Pas une de nos classes n'était mixte. Philosophie, mathématiques, français, anglais : parures interdites. Nous étudiions la technologie, le calcul, le dessin industriel, nous rentrions dans l'atelier, où des professeurs-contremaîtres nous préparaient à notre fonction :

— Oh ! con, tu l'arrêtes ton moteur, tu veux mon pied quelque part ?

L'odeur d'acier chauffé, les à-coups de l'étau limeur, le ronronnement régulier de la fraiseuse et, brusquement, le son aigu d'un outil qui broute :

— Si tu me le casses encore celui-là.

La peur d'une baffe.

Récréation. Dehors, les autres, les filles, livres retenus par une courroie, jetés par-dessus l'épaule, chevelure rousse d'une élève de philosophie qui s'éloigne et nous nous appuyons aux grilles avec Catto. Nous sortons à 6 heures, quand la nuit est déjà tombée, que le collège est silencieux, qu'il nous faut balayer l'atelier, récupérer la limaille, faire briller les tours, les perceuses, porter nos caisses à outils vers les placards, imaginer ce que peut être le vestiaire de l'usine, vivre déjà cette séparation, voir les autres là-bas, autour des bancs, mesurer ce vide, entre eux et nous, quelques pas pourtant, mais nous sentons que nous n'avons pas plus d'existence pour eux que les pierres du mur sur lequel nous sommes assis. Souffrir surtout de cette indifférence des filles, leur regard passe sur nous et nous efface, elles ne voient, j'en suis sûr, que les palmiers, les lauriers qui sont derrière nous et limitent la cour du collège. Nous sommes transparents.

Pour vivre, certains d'entre nous, les plus sains peut-être, font un geste obscène, Catto met la main sous la blouse :

— Je leur montre ?

D'autres sifflent. Qu'elles nous voient, qu'elles apprennent que nous avons un corps comme ces jeunes gens, pull-over blanc, manches nouées autour du cou, chaussures de tennis, deux ou trois livres sous le bras et parfois la raquette pour, la classe terminée, jouer sur le court tout proche.

Je ne suis pas solidaire des miens. Je rougis quand Catto touche son sexe, quand Giuliano crie, au moment où les filles de philosophie s'alignent pour rentrer en classe, « bella moussa ».

Je voudrais qu'elles me distinguent à nouveau comme le faisait Julia que ne vois plus, qui heureusement ne fréquente pas ce collège, ignore ma vérité, que j'apprends le métier de mécanicien-ajusteur, parce qu'un jour, à table, alors que ma mère dit : « J'inscris Roland au lycée, il sera docteur », mon père répond : « Tu es folle, vingt ans d'études, un bon ouvrier, voilà ce qu'il faut. »

Ils ont commencé à s'opposer à mon propos et je voulais seulement que cesse cette lutte.

Ma mère s'est obstinée.

— C'est long, disait l'instituteur, mais Roland peut faire ce qu'il veut. Il est travailleur, intelligent, seulement les bourses, c'est peu de chose.

J'ai passé un examen. Dans la salle, sous une verrière, je n'entendais même plus les mots de la dictée, l'énoncé du problème.

Il me semblait qu'ils étaient là, père et mère, tenant chacun l'un de mes bras. Je serrais mon sexe entre les cuisses, la peur comme une étreinte douloureuse qui pourtant fait jouir, *P.P.C.M., P.G.C.D.*, formules que j'essayais de retrouver en vain, participe qui se désaccordait.

Monsieur Aillaud, l'instituteur, se penche vers moi, met la main sur ma nuque, reste là trop longtemps, s'éloigne, revient avec un collègue, m'interroge.

— Qu'est-ce que tu as, Revelli, ça ne va pas ? Tu es pâle. Tu te sens mal ? Travaille comme si tu étais en classe. Allons Revelli, calme-toi.

Qu'ils me laissent à ma honte, qu'ils me méprisent puisque j'appartiens aux méprisés. Je ne puis écrire une ligne, tracer un trait sans que naisse une tache, araignée violette qui ronge la page, mes yeux, le centre de ma poitrine. J'échoue.

Ma mère pleure :

— Tu étais toujours le premier, répète-t-elle.

— Il est très émotif, dit Monsieur Aillaud. Mais je ne comprends pas non plus.

Mon père hausse les épaules.

— Un bon ouvrier, dit-il, qui connaît bien son métier, et il le connaîtra s'il va dans ce centre, c'est mieux pour lui. C'est le fils d'un ouvrier, qu'est-ce que tu veux qu'il fasse comme médecin ? Et l'argent pour s'installer ? Les études ce serait rien. C'est après que ça commence.

— Pour toi, je voulais, disait ma mère, toi au moins.

Elle quittait la table, je l'entendais sangloter couchée sur son lit, puis elle claquait la porte, et quand j'entrais dans sa chambre elle pleurait encore, un mouchoir sur sa bouche. Je m'approchais, je restais debout près d'elle, je disais :

— Maman, maman, qu'est-ce que tu as ?

Elle était immobile, puis elle m'attirait contre elle :

— Je voulais pour toi, que tu n'aies pas la même vie que moi.

Elle faisait un effort pour combattre ce désarroi dont la profondeur m'étonnait. *Lycée, collège, centre d'apprentissage, Bac, C.A.P.,* ces mots n'avaient encore pour moi aucun visage, l'un plaisait à ma mère, l'autre à mon père et j'aurais voulu trouver celui qui les rassemblait. J'imaginais que j'allais à nouveau comme à l'école, répondre avant les autres, avant le fils du médecin de la rue de France.

Mais dés le premier matin, quand l'appel dans la cour du collège a été terminé, j'ai compris que nous étions les hommes de la soute. Cartable fait de deux morceaux de tapis cousus entre eux, bleus de travail délavés et retaillés, j'observais mes camarades.

— Où t'habites ?

Ils venaient de l'est de la ville ; Saint-Roch, Riquier, le Port, la rue Arson. Les autres élèves, ceux du collège, entraient déjà en classe dans le bâtiment principal, garçons et filles mêlés. Nous, nous attendions. Puis nous nous sommes dirigés vers le fond de la cour, vers les ateliers de mécanique, et on nous a distribué ces caisses à outils, les limes, les morceaux d'acier brut, mal ébarbés et je me coupais à ces angles vifs.

Heure après heure, trente dans la semaine, ajustage et mécanique, et les classiques et les modernes qu'on voit passer, ombres chinoises devant les verrières de l'atelier.

Parfois je me laisse entraîner, je joue avec mes camarades mon rôle jusqu'à la caricature. Dans la cour nous nous essuyons le front, les lèvres du revers de la main, comme de vieux ajusteurs, nous nous sentons lourds, différents, nous imaginons que les filles – elles apprennent le latin, l'anglais, le solfège et par les fenêtres ouvertes de la classe nous entendons leurs gammes – nous refusent un regard parce que nous les effrayons. Nous glissons sous nos blouses un manche de lime noirci par la sueur de nos mains, nous plaçons entre nos jambes un pied à coulisse : « Elles en ont pas vu comme ça. » Nous sommes les hommes. Les autres, ces élèves aux vêtements bien coupés, aux visages lisses comme ceux des filles qu'ils côtoient, et sans doute sont-ils assis près d'elles en classe, nous les défions, Catto et Giuliano crachent dans leur direction, crient : « Pédale, enculé. » Mais ils nous ignorent et nous rentrons à l'atelier, nous faisons glisser sur la pièce coincée dans l'étau, la lime, et je suis ces traits fins qu'elle trace, rayures brillantes, diagonales qui vont diriger ma vie.

Je l'ai dit, je n'étais pas solidaire des miens, pourtant j'ai éprouvé ce plaisir du groupe qui, parce qu'on le rejette, revendique et manifeste sa différence par l'injure et le geste. Mais dès que je suis debout devant l'étau, ou bien que je quitte Catto, au coin du boulevard Gambetta et que je vais rouler jusqu'à la Promenade, j'éprouve ma solitude.

J'habite un quartier dont les adolescents vont au lycée ou au collège. Je les double souvent, ces filles que je vais apercevoir dans

la cour, sur le banc. Je sais qu'elles me reconnaissent, mais la frontière passe entre nous. Je suis donc seul dans mon quartier. Pas de bande, d'amis. Le temps des mousquetaires et de la Reine est mort. Julia apprend le latin et je refuse de sortir avec Catto ou Giuliano. Je n'ai pas renoncé à changer un jour de camp, pourquoi me compromettre avec eux ? Le soir, après avoir étudié la technologie – quelles roues dentées faut-il monter sur le tour – j'essaie de déchiffrer un texte anglais, leur langue à ceux du lycée, aux clients de *l'Hôtel Impérial,* à Bernard Halphen.

Il est revenu en vacances, il m'a trouvé. Il habite à nouveau dans la villa où j'ai vu sa mère pendant la guerre. Il m'apprend à jouer aux échecs cependant que son oncle et sa tante lisent dans le jardin.

— N'oublie pas ta leçon d'anglais, Bernard.

— Tu fais de l'anglais ? me demande-t-il.

Pas d'anglais au centre d'apprentissage. Aujourd'hui encore je ressens l'humiliation d'alors, la honte que j'éprouvais et la révolte. Haine contre Bernard, contre mon père, contre moi, contre la ville, révolte aussi ; désir de détruire, d'entrer comme un barbare dans ce monde qu'on me refusait.

Chaque question qu'on me posait était comme une lanière de peau arrachée lentement à ma poitrine. Ceux qui diront que j'exagère ont appris l'anglais sur les bancs du collège. Écorché vif n'est pour eux qu'une figure de rhétorique. Ces deux mots, je les ai vécus.

— Vous allez faire quoi plus tard ? me demande l'oncle de Bernard.

Je vais faire quelque chose de honteux, voilà ce que je sens.

— Vous préparez le baccalauréat ?

Il s'est assis entre nous, il regarde le jeu.

— Tu te fais battre, Bernard, dit-il.

Si je ne gagne pas, je renverse l'échiquier et je m'enfuis.

L'oncle de Bernard me sourit. Il est chauve, voûté, les yeux presque inexpressifs à force de douceur.

— Vous savez ce que vous voulez, Roland. Vous avez de la volonté, n'est-ce pas ? Je le vois à votre manière de jouer.

Je pousse mes pions, je dis d'une voix sourde :

— Echec et mat, la chaleur de la victoire dans ma gorge.

— Tu es devenu le plus fort, dit Bernard.

Je le quitte, je marche sur la Promenade, je m'impose d'aller jusqu'au champ d'aviation, là où les camions déchargent le sable et

les graviers pour gagner sur la baie, construire les pistes. Je cours, je répété simplement ces mots : « Bats-toi, bats-toi, gagne, gagne ! » Ils sont le rythme de ma course qui retentit dans ma poitrine et dans ma tête. Je descends sur la grève, je m'allonge entre les barques des pêcheurs du quartier de la Californie. Quand la nuit est pleine je me tends. Je suis l'arc, la flèche. Je fais une boule de mes vêtements. Puis je m'élance, je nage, j'ouvre ce miroir d'une diagonale d'écume, je m'exalte, je suis à nouveau Martin Eden, le pauvre devenu glorieux. La fraîcheur de l'eau après ma course me calme.

Je rentre lentement, retrouvant peu à peu les klaxons, la chaleur humide du centre de la ville, les touristes qui s'agglutinent devant les terrasses des hôtels. J'arrive face à *l'Hôtel Impérial,* fatigué par la marche, j'avance sous le porche, j'aperçois la lumière de notre cuisine. J'ai hâte de m'allonger. Je me tends à nouveau. Impose-toi de repartir, de recommencer. Va. Bats-toi.

Je refais le trajet. Je marche vers la Californie, les zones désertes et sombres. J'ai l'impression d'accomplir un exploit.

Je suis le cavalier et sa monture. Je me flatte et m'éperonne.

17

Je craignais l'été et je l'attendais pourtant avec impatience. Bernard arrivait de Paris dans les premiers jours de juillet. Allions-nous nous reconnaître ? Nous ne nous écrivions jamais, mais dès la fin des classes, je me préparais à le recevoir. Je cachais mes livres d'anglais. J'en répétais quelques phrases afin de m'assurer que je pourrais, le soir, sur la Promenade, comprendre l'une de ses questions, répondre, ne pas être le second. J'empruntais à la bibliothèque des romans de Steinbeck, d'Aragon. Bernard avait, l'année précédente, prononcé ces noms. Je plaçais les livres sur l'étagère du cosy-corner, je me coiffais, j'entrouvrais les volets afin d'entendre son pas. Je disais : « Salut Bernard », et il commencerait à parler. J'avais peur de manquer sa venue aussi je ne sortais plus. J'essayais de lire. Ma mère ouvrait la porte :

— Tu attends ton Bernard ? disait-elle. (Elle faisait quelques pas dans ma chambre, secouait la tête avec commisération.) Tu crois que lui, à Paris, il pense à toi ? Des amis il en a tant qu'il veut. C'est

comme moi, toutes mes amies, quand elles ont compris ce que nous étions, je les ai perdues. Les amis c'est comme ça.

Lui lancer un livre au visage ou bien pleurer contre elle, partager ses humiliations.

Je ne pouvais plus lire, je sortais. Il ne viendrait pas. J'apprenais la jalousie, je passais vite devant la villa où il descendait, si vite que je n'avais pas eu le temps de voir si les volets étaient encore fermés. Je revenais, je descendais de vélo. Mon anxiété était si grande que j'osais sonner. J'étais sûr qu'il était là, qu'il m'avait trahi et je voulais qu'il sache que je l'avais découvert.

— Bernard ? (Son oncle me faisait entrer dans les pièces fraîches et obscures du rez-de-chaussée.) Bernard ? Cette année, il ne vient pas avant le mois d'août. Il va en Bretagne, d'abord chez des amis, puis avec eux je crois qu'il…

Il était avec d'autres.

Il m'abandonnait. Je roulais sous la voûte de chaleur que dissimulait parfois, peu avant un village, l'arc vert des platanes dont les branches se mêlaient au-dessus de la route. Je partais chaque jour après le repas.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demandait mon père.

Christiane s'accrochait à moi, me retenait par la selle et j'entendais la réponse de ma mère :

— Bernard, son ami soi-disant, il l'a sauvé, non ? Il ne vient même plus le voir.

Je donnais un coup de poing sur la main de Christiane et je m'enfuyais.

Le porche, l'incandescence de la rue, les montées de Gairaut ou de Cimiez, le bourdonnement de l'effort, cette voix aussi qui répète : « Tu es seul, avance, avance. »

Je ne vois que le pneu devant moi. Je ne m'arrête qu'au sommet de la côte. Je m'assieds sur le bord de la route, joues brûlantes, cette rage que j'ai à lancer des cailloux de toute ma force sur la chaussée, qu'ils rebondissent et que de ressaut en ressaut ils atteignent et blessent la ville, ces terrasses, ce damier blanc et rouge qui peu à peu couvre les collines. Je les parcours de crête en crête, descente, raidillon, bruit d'un canal dans le creux humide du vallon, chant sec des cigales sur les pentes brûlées.

J'ai ralenti devant la maison de Carlo Revelli. Je rôde autour d'elle jusqu'à ce que Anna et Mafalda me surprennent, m'entraînent dans le jardin.

— C'est pas la saison des figues, dit Carlo.

— Je veux travailler.

— Ton père le sait ?

Carlo est assis à la même place, dos à la façade que le soleil divise. Il se lève.

— Tu t'arranges avec lui ?

Il me donne une tape sur l'épaule.

— Viens demain au port, à 8 heures.

Puis il se désintéresse de moi, suit le chemin qui, entre les oliviers, gagne l'extrémité du jardin.

— Tu es obligé de travailler ? me demande Mafalda. (Elle a le corps lourd de sa mère, mais le visage osseux de Carlo.) Travailler, tu as toujours le temps.

Ils ont tous répété cette phrase mais je voulais qu'on sache qui j'étais. Dépit, orgueil. D'un jour à l'autre, j'ai cru changer. Je suis sorti de l'entrepôt, le premier soir, sale.

Carlo Revelli avait appelé un contremaître.

— Trouve-lui quelque chose, mais il sait rien faire.

À genoux sur de larges plaques d'acier, j'ai, et le bras se fige, heure après heure, décapé le métal. Mains et avant-bras couverts de poussière rouge. Mon corps est enduit de sueur. Je crois en avoir fini avec la honte parce que, transmutation brutale, je provoque et proclame.

Je roule, chemise ouverte, sur la Promenade des Anglais. J'imagine que j'appartiens à cette armée du travail qui dresse le poing. Des chants me reviennent. Je suis un damné de la terre, j'ai retrouvé mes camarades. Je veux qu'on connaisse mon choix. J'arrive chez mon oncle Antoine. Je dis :

— Je travaille.

Il lève à peine les yeux.

— Tu vas plus en classe ?

— Je veux être un ouvrier. Au centre on n'apprend rien.

— Depuis combien de temps tu travailles ?

— Ce matin j'ai…

— Bon, coupe Antoine, bon.

Il va à la fenêtre. Sur le flanc de la colline commencent à s'élever les fondations d'un immeuble, grille du béton armé, potence de la grue.

— Si j'étais toi, reprend Antoine, j'étudierais, jusqu'à en crever. Parce que tu travailles pour toi. Un ouvrier il travaille pour les autres. Toute sa vie. Tu le comprends ça ? Edmond, seulement les études ça n'entre pas, sinon je l'aurais poussé au lycée, tu entends, à coups de pied. Mais il sera pas ouvrier. Il est avec Lucien à l'épicerie, et il y restera. Associé avec Lucien, voilà ce que je veux. Alors toi (Antoine n'a pas bougé. Je ne vois que son dos. La peau brune et plissée de sa nuque) toi, te laisse pas monter la tête par ton père. Dante, je le connais, il croit toujours que ça va changer.

Antoine se tourne vers moi. Je murmure :

— Mon père, il ne me dit rien.

Il me force à m'asseoir en face de lui.

— Il ne te dit rien, il devrait te parler. T'expliquer qu'il s'est trompé. Depuis 17, il se raconte des histoires. Chaque fois il imagine. Au début, quand il est rentré de la guerre, je l'ai suivi. L'aîné tu comprends. Mais après, 36 ça y était, 44 ça y était encore, 47, les grèves, allons-y, ça recommençait. Mais qu'est-ce qu'il croit ? Un ouvrier, c'est de la merde, tu entends Roland ? On marche dessus. Ici, et aussi là-bas, dans leur Russie. Te laisse pas prendre. Tu fumes ?

Défilés dans la rue de France. Sur les flancs du cortège, des cheminots portent de grosses lanternes rouges qui oscillent dans l'obscurité. Façades et rues noires des temps de la guerre. L'électricité est coupée, la poste gardée par des soldats en longue capote, une ancre de marine d'or à leur col. Un barrage de policiers devant la gare, des bousculades dans l'atmosphère humide et âcre.

Debout les damnés de la terre,
Debout les forçats de la faim.

Ce chant, pourquoi me porte-t-il au bord des larmes, comme s'il était chant de deuil ? Je sais, sans jamais l'avoir appris, je sais avec ma peau qui frissonne qu'il a accompagné trop de défaites, d'espoirs crevés à coups de crosse, et les voici levées encore devant la Poste Thiers.

Thiers, celui-là, je connais son visage, ses yeux cerclés d'acier. Je suis le frère de Jacques Vingtras, je me suis insurgé avec lui, j'ai lu Vallès, j'ai chanté sur la place de l'Hôtel de Ville un jour de mai 1871, puis j'ai été traqué par les officiers de Thiers et j'ai vu les

charrettes chargées de fusillés. J'ai entendu les salves des pelotons dans les casernes et je cours maintenant devant la Poste Thiers avec les grévistes que les soldats de l'infanterie coloniale dispersent, cependant qu'une averse balaye les rues.

J'ai senti la peur et la révolte en ce mois de novembre 1947, j'ai suivi les troupes de jeunes gens – et j'étais à l'écart, n'osant pas me mêler à eux qui insultaient les commerçants, les contraignaient à baisser leurs rideaux : « Vous n'avez pas à gagner d'argent pendant que nous on la serre. Grève pour tout le monde. »

J'assistais place Saint-François, devant la Bourse du Travail, au rassemblement des hommes en bleus, gaziers et cheminots, éboueurs, ceux des quartiers de l'est, Saint-Roch et Riquier. Mon père, parmi eux, applaudissait.

— J'ai toujours su qu'il se trompait, continuait Antoine. Seulement il y avait l'Espagne, la guerre, qu'est-ce que tu voulais qu'on fasse ? Qu'on soit avec les autres ? On pouvait pas. Mais la vie, ça passe Roland, ça passe. Rafaele, tu te souviens, le frère de ta tante ?

Giovanna entrait :

— Laisse Rafaele, disait-elle. Ne parle pas pour lui. Il a toujours su ce qu'il voulait. Et Francesco comme lui.

Elle se penchait vers moi :

— C'est Antoine qui t'a proposé une cigarette ? Il te fait fumer ? Tu ne devrais pas. À quoi ça sert de fumer !

Je roule lentement le long du boulevard de la Madeleine. J'ai presque froid, la brise m'enveloppe, serre mes épaules. C'est vrai qu'ils sont toujours vaincus les plus pauvres. Qu'à la fin on les colle contre un mur, partout. Qu'il faudrait qu'ils deviennent une armée invincible, justiciers rouges, moines soldats. Je m'enrôlerais dans la cohorte impitoyable, *en avant camarades,* nous aurions la foi des marins du *Potemkine* et la discipline de fer des gardes blancs qui descendent les escaliers d'Odessa.

Nous sortons avec Bernard et Michèle du cinéma où l'on projette le film d'Eisenstein.

Bernard est arrivé de Bretagne au début du mois d'août. Il est venu m'attendre à la sortie de l'entrepôt. Je l'ai aperçu, appuyé à l'une des bornes du quai, cheveux bouclés, corps maigre, un journal

déployé, silhouette de l'un de ces élèves de philosophie qui nous ignoraient, nous les apprentis du centre. Je ne voulais pas le rencontrer et je ne me suis pas retourné quand il m'a appelé, mais rentré chez moi, j'étais sûr qu'il allait venir m'y retrouver.

Il entrouvrait mes volets, s'accoudait à la fenêtre de ma chambre.

— Tu ne m'as pas entendu ? demandait-il.

Il sautait de la cour dans la pièce.

— Tu travailles, prolétaire ?

J'étais sur mes gardes, il feuilletait mes livres.

— On lit la même chose.

Tout à coup, d'une poussée brutale dans la poitrine, il me forçait à m'asseoir sur le lit.

— Tu as fini de faire l'idiot ? disait-il. Pourquoi tu ne t'es pas arrêté sur le port ? Complexes ?

Il me lançait un coup de poing, je bondissais, serrais le poignet, tordais le bras. Il hurlait.

Nous nous étions reconnus.

Le temps du corps à corps, l'adolescence, les mots qui ne viennent pas ce sont les mains qui les trouvent, je m'en souviens avec émotion.

Nous sortions de la cour de l'*Hôtel Impérial,* il saisissait mon bras, je lui donnais un coup de coude, conversations qu'un geste interrompait, complétait, et nous retrouvions le rythme commun de nos démarches quand, dans la ville occupée, nous allions côte à côte. Nous nous asseyions sur l'un des bancs de la Promenade, face à la mer, nos bras se rencontraient sur le dossier. Bernard parlait, m'interrogeait, j'oubliais mes revanches à prendre, mes humiliations à venger. Je l'écoutais, il m'obligeait à la curiosité.

— Il faut que tu lises, disait-il. Le lycée, ça ne compte pas, lis, lis toujours.

Parfois il rencontrait mon père dans la cour. Je m'écartais, feignant l'indifférence, alors que j'étais attentif à chacune de leurs phrases, à la sympathie qu'ils avaient l'un pour l'autre.

— Il faudra que vous me racontiez, Monsieur Revelli, répétait Bernard.

Mon père souriait, allumait une cigarette, me regardait.

— Roland, quand je parle, ça l'irrite. (Je haussais les épaules.) Je le comprends, continuait mon père, si je me mets à parler de l'autre guerre, de la mer Noire, vous n'en sortirez pas, Monsieur Halphen je

suis intarissable là-dessus, mais c'était notre jeunesse, vraiment on croyait qu'en quelques jours, quelques mois tout au plus, ça allait basculer, on était jeunes, mais Sébastopol, en 19, c'était quelque chose.

Je suivais sur le visage de Bernard l'émotion, l'intérêt. J'étais fier.

— Ton père, disait Bernard, tu ne sais pas la chance que tu as.

Il m'entraînait vers *l'Hôtel des Anges* où Michèle, l'une de ses amies, était descendue avec sa mère.

Quand je cherche à me souvenir des semaines de cet été-là, me reviennent d'abord l'odeur de pommes du vieil hôtel, les boiseries des longs couloirs, le lit aux montants de fer et, près de la fenêtre, cette armoire dont la porte battait et où, dans sa glace, j'apercevais les traînées lumineuses des voitures roulant le long de la baie, sur la Promenade. Je me souviens des vagues du premier crépuscule.

Je retrouvais Bernard et Michèle à ma sortie de l'entrepôt. Ils passaient leurs après-midi sur la plage et j'arrivais tard, quand le vent est tombé, que les galets sont déjà froids, le soleil à peine tiède. Ils étaient là, des livres entre eux, Michèle appuyée sur les coudes, les bretelles de son soutien-gorge dénouées.

— Vous vous baignez ? demandait-elle.

Je regardais les masses fauves qui retombaient comme assoupies sur le rivage. Je me déshabillais. J'étais bien dans mon corps. Je courais vers la crinière des vagues, j'entrais dans le flanc lisse de l'eau, je nageais vite pour échapper au remous, gagner le large, me laisser prendre par les ondulations lentes, puis m'élancer vers le radeau, battement des pieds pour que l'écume attire leurs regards.

Debout sur les lattes glissantes, seul, je les appelais et je plongeais dans un creux. La nage du soir était ma mise en scène, et entravé encore par le reflux, je courais vers la grève où ils m'attendaient.

Michèle marchait entre nous sur la Promenade. J'apprenais à ses côtés le langage du corps, cette tension entre deux bras si proches et qui s'effleurent.

Un soir ce fut le Corso blanc, la cavalcade des amazones, les fleurs, Michèle qui me prenait la main :

— Nous allons nous perdre, Roland.

La vie, c'est cet émoi, cette timidité qui devient de l'audace. Bernard est devant nous, je pousse Michèle derrière l'une des

tribunes. La vie, c'est la complicité silencieuse qui nous fait nous baisser pour qu'il ne nous voie pas cependant que nous retournons vers *l'Hôtel des Anges*.

Je serre la main de Michèle.

— Bernard, commence-t-elle, il va comprendre.

Elle s'interrompt, me regarde cependant que nous quittons la lumière et la poussière pour le rythme du ressac, que la musique déjà nous parvient modulée par la brise.

Michèle hésite devant l'entrée de l'hôtel. Je monte devant elle, je suis contre elle dans la porte à tambour, dans l'ascenseur, et je sens l'odeur de pomme et de bois.

— J'avais ma clé, murmure-t-elle. Heureusement.

Je vois d'abord la glace de l'armoire où glissent les phares, je me penche à la fenêtre car tout à coup la timidité m'étreint. J'ai besoin d'air. Puis Michèle contre mon dos.

Enfin un corps de femme, et ma terreur de ne pas savoir, et de ne pas pouvoir. Elle était contre moi, lourde, je n'avais connu que le plaisir de faire naître un mirage docile qui se pliait à mes lois. Voilà qu'une femme respirait, toussait, guidait ma main, que je ne réussissais pas à n'être qu'avec elle, l'émotion peut-être ou la fatigue, elle était trop vivante ou trop inerte. Je devinais que l'aube se levait, j'imaginais ma mère debout dans le couloir, ouvrant la porte, me guettant depuis des heures, et Bernard qui nous cherchait. Michèle brusquement s'est mise à rire.

— Nous sommes deux novices, dit-elle, toi et moi. (Elle bâillait.) J'ai sommeil.

J'avais hâte de la quitter. Je traversais les jardins, la Promenade que nettoyaient à grands jets d'eau les cantonniers. Les œillets blancs arrachés aux chars, les confettis formaient des tas boueux et noirâtres au bord des trottoirs. Ma mère dans la cour, les mains levées devant son visage, prête à couvrir ses yeux pour ne pas voir le fils indigne qu'elle imagine devenu homme. Je passe devant elle comme si je ne l'apercevais pas dans la lumière encore grise du matin. La scène peut demeurer muette, mais ma mère s'y refuse. Elle me retient dans le couloir, me regarde comme si je portais sur le corps une souillure.

— Tu sens mauvais, dit-elle, tu vas être malade.

Elle exprime le dégoût, elle touche ma poitrine du bout des doigts. Je prends son poignet, je repousse son bras, je crie :

— Laisse-moi, laisse-moi.

Elle hurle à son tour :

— Toute la nuit que j'attends, toute la nuit.

Cette voix me blesse, je la hais. C'est elle que j'entendais dans la chambre de l'*Hôtel des Anges,* elle.

— Tu es allé avec une de ces femmes, une grue.

Je la gifle et le silence à nouveau cependant que je sors, qu'elle reste debout et que déjà le remords, la peur d'une malédiction qui va peser sur moi et j'ai envie de me retourner, d'obtenir son pardon.

Pourtant je pars, je roule, je voudrais voir Bernard mais c'est l'aube encore, la mer et le ciel coulés ensemble dans le même bleu d'aquarelle. Je m'y jette, je nage quelques brasses alors que rentrent les pêcheurs de la Californie, leurs barques ridant à peine la surface.

C'est dimanche, le vide de la nuit qui se prolonge, le pont du Var jeté pour moi sur la rivière sèche, les baous, teintes fortes dont le soleil cisèle les crêtes. Je monte, traversant les planches d'oliviers, vers cette falaise où s'agrippent des villages. Ombre des tournants pincés dans le creux d'une gorge, chaleur dans la descente vers Saint-Paul, si proche, que je voudrais couper la route, filer droit sur lui, par-dessus les ravins où parfois la guerre a laissé l'arche haute d'un viaduc brisé.

Je ne sais pas rester seul. J'entre dans le jardin de Sam Lasky. Il est torse nu, arrosant la pelouse, Vincent retournant la terre au pied des arbres. Sam me prend aux épaules, me guide vers l'atelier. Violette fume, les coudes appuyés sur une table d'osier. Elle a repoussé les tasses, la cafetière, elle me regarde avancer sans sembler me reconnaître.

— Tiens, dit Sam (Violette sursaute) à sa tête, j'imagine que Roland a fait une connerie. (Sam pèse de tout son poids sur mes épaules pour me forcer à m'asseoir.) Violette va te faire déjeuner, après tu nous raconteras.

L'atelier est occupé par une structure de bois et de métal, des poutres se croisent et s'encastrent avec des cornières peintes de couleurs vives. Sur le mur du fond de l'atelier une toile, noire et bleue, teintes de nuit, des formes rondes, et les jambes d'une femme, ouvertes, une large coupure médiane. Et elle tient dans les bras l'enfant qui vient de naître.

— Ça te choque ? m'interroge Sam. Déesse-mère, si tu ne la regardes pas en face, elle te dévore, Non ? Comment ça va avec ta mère, bien ?

Les yeux de Sam comme si l'iris noir se rétrécissait jusqu'à n'être qu'un point dans le globe blanc qui me contraignait à détourner la tête.

— Quelque chose avec ta mère ? demande Violette.

Elle a noué les coins du chemisier rouge au-dessus du nombril, et je n'ose pas deviner sa poitrine brune. Elle oblige Sam à s'éloigner, elle s'assied près de moi. Je ne vois que le tableau du fond de l'atelier, ces jambes qui divisent la toile, cette femme couchée qui ressemble à une araignée qui s'avance et menace.

— Ne me raconte rien, dit Violette. (Elle pousse vers moi le paquet de cigarettes.) Difficile de voir ses parents tels qu'ils sont, un homme et une femme, c'est tout. Je voudrais que Vincent comprenne. Je lui ai dit qu'il n'est pas le fils de Sam. Rien n'a changé pour lui. Mais est-ce qu'on sait ? Je veux qu'il s'appelle Revelli d'abord. Vincent Revelli, le nom de mon père.

Je l'écoute et qu'elle me parle ainsi, comme une femme qui se confie, me rassure.

— Mon père, reprend-elle, je crois que j'étais la seule à le connaître. Les autres, Antoine, ton père, et même Louise. (Violette hausse les épaules…) On a peur, Roland, de découvrir que ses parents sont simplement des gens comme n'importe qui, qu'ils vont mourir, qu'ils ont raté leur vie, qu'eux aussi ils ont rêvé, voulu, et puis, ils sont là, et on les imagine comme deux statues, du bois, du métal. (Elle montre la structure de Sam où la lumière se brise en cônes d'ombres en reflets aigus.) Mais ce n'est pas ça, on ne les aime pas vraiment, on se rassure. (Elle s'interrompt, allume une autre cigarette.) Je fume trop, moi aussi je suis inquiète.

Elle se lève, va jusqu'aux baies vitrées qui sont ouvertes, et j'entends la voix de Vincent, joyeuse :

— Sam m'arrose, crie-t-il, il ne me laisse pas travailler.

Elle s'assied à nouveau.

— Je me demande, reprend-elle, Denise, ta mère s'appelle Denise. Tu le sais, mais est-ce que tu y penses ? Je veux que Vincent m'appelle Violette. J'ai peut-être tort mais j'essaie d'être une personne pour lui, pas une image. Ta mère, je crois que vous vous êtes trop aimés, elle et toi, chacun à votre façon, et maintenant vous ne vous aimez plus assez, parce qu'elle a peur que tu la quittes et toi tu as peur qu'elle te retienne.

Enfin les mots me reviennent. Je parle. Violette se lève, m'embrasse, me réconforte.

— La nuit, dit-elle, tant que le soleil n'est pas levé, les gestes de colère ne comptent pas. Le matin efface tout. Je vais téléphoner à *l'Hôtel Impérial,* qu'on lui dise que tu es là, que tu ne t'es pas suicidé, c'est ce qu'elle doit imaginer. (Elle s'éloigne, revient.) Tu étais avec une fille toute la nuit ?

La chambre de *l'Hôtel des Anges,* je n'en ai pas encore parlé. Pudeur ou oubli, ces heures ont-elles existé ?

— Tu veux que Sam aille la chercher ? Ça ne lui déplairait pas.

Je ne dis presque rien encore, seulement *l'Hôtel des Anges,* le portier devant lequel, ce matin, je suis passé en courant.

— *L'Hôtel des Anges,* dît Violette, mon père une fois, une seule fois, m'a raconté que c'est là qu'il avait emmené ma mère pour leur nuit de noces. L'hôtel, sur la Promenade, c'était une folie pour eux.

On les a mal reçus, mais ils pouvaient payer, on les a mis dans une chambre tout en haut. Et toi tu entres, tu sors de cet hôtel comme tu veux.

Violette s'appuie aux bras de mon fauteuil, murmure :

— Ton amie, tu veux que Sam descende à Nice ?

Je me raidis, je dois faire une grimace, il me semble que je vais pleurer.

— Si tu préfères, reprend Violette, il n'ira pas. (Elle me caresse le visage.) Viens, dit-elle.

J'aime la sentir contre moi. J'ai besoin d'une femme qui me console, m'acquitte.

— Où allez-vous ? crie Sam.

Vincent se précipite en courant derrière nous mais Sam le retient :

— Laisse-les, dit-il, on travaille, eux ils parlent.

Nous marchons dans les rues de Saint-Paul vers l'extrémité du village, ce promontoire ensoleillé. Il fait chaud déjà, la brume voile l'horizon vers la mer et le profil des collines, paysage flou où les bruits (une voiture passe sur la route des crêtes) s'assoupissent.

Violette s'assied sur le rebord du chemin de ronde.

— Je suis partie très jeune de chez moi, commence-t-elle.

Elle parle d'elle pour me parler de moi. J'écoute avidement comme on suit l'avenir dans les lignes de sa main.

— Je ne voulais pas vivre comme eux, Louise, Antoine, ou ton père. Dante, je pense souvent à lui. Tu sais Roland (elle m'entoure les épaules), quand il est revenu de la guerre, l'autre, en 19, il était

enthousiaste, il… (elle s'interrompt) je l'aime beaucoup, Dante. Seulement on se voit si peu.

— Il est toujours enthousiaste.

Elle rit.

— Aujourd'hui (elle fait une moue) si tu l'avais connu.

— Raconte-moi.

Sans fin j'écouterais leur histoire à mon père, à ma mère. Je voudrais les avoir accompagnés depuis leurs origines, vivre leur rencontre.

— Denise, continuait Violette, c'était une de mes amies, mon amie, elle travaillait à *Haute Couture,* j'allais la chercher chaque soir, en sortant des *Galeries Lafayette,* Dante et ta mère, ils se sont connus grâce à moi.

Je sais maintenant ce qu'est le corps d'une femme, je les vois, Denise et Dante, qui s'approchent l'un de l'autre, eux, aujourd'hui séparés.

— Ils s'aimaient ?

— À leur manière (Violette fait quelques pas, revient) mais ils étaient si différents, Dante (elle s'interrompt encore)… Ce qu'on apprend quand on vieillit, Roland, c'est qu'on ne peut rien recommencer, ça ne sert à rien de dire si, si… C'est comme ça.

Elle allume une cigarette, la tête tournée vers le ciel où, au-dessus de la brume, s'étirent de longues plages de nuages plats.

— Il faut faire ce qu'on sent très fort, reprend Violette, sinon… Et quand on les veut les choses arrivent, on ne sait pas comment. Je voulais un fils, je vivais avec Sam qui n'en voulait pas. Je suis mariée avec Sam et il y a Vincent. Les choses se font. Parfois j'ai peur de désirer, parce que peu à peu le désir se réalise mais d'une manière qu'on n'imagine pas. Tu sais que Rafaele, le père de Vincent, a été tué à la Libération ?

C'est moi qui prends le bras de Violette pour rentrer, moi qui l'aide à descendre l'escalier du chemin de ronde. Nous ne parlons plus.

Le village s'est animé. Joueurs de boules sur la place, envol de colombes au-dessus des platanes.

Sam, une chemise à fleurs ouverte sur sa poitrine, est assis avec Vincent à la terrasse du café, applaudissant quand un tireur frappe une boule de plein fouet.

Je sens le corps de Violette qui se détend.

— Sam est un clown, dit-elle.

Je la regarde. Elle sourit, et son visage où j'ai souvent remarqué la rayure grise des rides, là au coin des yeux et du nez, me parait lisse. Il me semble que je la devine telle qu'elle était, jeune femme, aux côtés de Denise, ma mère, et j'entends leurs rires, leurs confidences alors qu'elles traversent la place Masséna. Mon père est de l'autre côté, sur le trottoir, peut-être dissimulé par une colonne du Casino ; il attend qu'elles s'avancent pour les surprendre, embrasser sa sœur, rencontrer Denise.

— Qu'est-ce qu'il a ? demande Sam en me désignant. Malade ?

— L'amour, dit Violette en chantonnant.

Elle s'accroche au cou de Sam, ferme les yeux, murmure son nom.

Troisième partie

Le printemps noir

18

Carlo Revelli aimait regarder Roland.

Il en oubliait le froid, la sensation que le ciment s'infiltrait dans ses jambes, et tout à coup elles étaient prises, glacées et lourdes. Il lui fallait taper longtemps avec la pointe du pied, frotter même le mollet avec le bout de sa canne pour que le ciment s'effrite. Carlo s'appuyait à sa canne, rentrait dans son bureau de l'entrepôt, et s'installait derrière la vitre. De là, il voyait la manœuvre, les camions qui, en marche arrière, se rangeaient contre le quai.

Roland, torse nu, sautait dans la benne, les ouvriers arabes arrimaient les madriers aux palans, puis d'une poussée ils les dirigeaient vers Roland. Il les recevait, les deux mains devant la poitrine, s'écartant au moment où ils glissaient sur le plancher de la benne.

Carlo assis, le col de son manteau relevé, commençait à feuilleter le courrier mais vite il convoquait Gili, le directeur, lui désignait les lettres : « Signez, signez », disait-il. Et il regardait à nouveau le fils de Dante, cette silhouette musclée dont l'ombre masquait le visage.

Chaque matin, quand la voiture s'arrêtait devant l'entrepôt, que le gardien se précipitait pour ouvrir la portière, le chauffeur demandait :

— Je reviens à quelle heure, Monsieur ?

Carlo Revelli hésitait. Qu'avait-il à faire à l'entrepôt ? Il pouvait décider de repartir, remonter à Gairaut ou bien visiter l'un des chantiers, les immeubles du nord de la ville ou les pistes de

l'aéroport que les bétonneuses dessinaient peu à peu sur les éboulis de terre rouge jetés dans la baie.

— Reste-là, répondait-il. Je vais, je viens.

Il voulait voir Roland au fond de l'entrepôt, observer cet homme jeune, debout. Une branche neuve que la sève irrigue, que la révolte dresse. Un Revelli qui lui ressemblait.

Les autres, même le fils, Alexandre, ou Robert ou Yves, n'étaient pas bourrés de colère, de cette rage qui rend les gestes vifs. Roland saisissait un madrier comme s'il donnait un coup de poing. Quand il prenait la masse, il frappait jusqu'à faire éclater la pierre, à la réduire en sable. Les autres Revelli ne sauraient jamais ce qu'est la douleur qui bleuit le regard quand l'ongle éclate sous le choc parce qu'on a mal ajusté le coup ou que la masse a glissé.

— Je ne demande qu'à comprendre, disait Alexandre à Carlo Revelli.

Il était assis près de son père, sur la terrasse de Gairaut. Nathalie habillait lentement la poupée de sa fille et Sonia, le visage posé sur les genoux de sa mère, suivait le mouvement des doigts comme on écoute le conteur dire une fable.

— La mère de Roland, reprenait Alexandre, m'a demandé de l'engager comme dessinateur. Roland est intelligent, il peut très vite apprendre.

— Il reste avec moi à l'entrepôt, répondait Carlo.

Alors que pour lui tout – les autres et aussi le contour des collines le matin, les façades, au delà des bassins du port – tout devenait flou, Roland était la seule image nette, précise comme un souvenir proche. Au delà de la vitre du bureau, Roland demeurait les mains sur les reins parce que, après l'effort, c'est la pose qu'on prend et Carlo, un instant, sentait comme autrefois la chaleur des paumes, là, à la base du dos. Il restait immobile, les pans de son manteau rabattus sur les genoux, les mains sur le pommeau de la canne, mais il devenait Roland, debout sur les madriers.

— Je ne comprends pas, répétait Alexandre, pourquoi vouloir que Roland ne soit qu'ouvrier, contremaître ?

— Vous n'êtes pas juste, dit Nathalie. Vous n'avez pas le droit. Il faut que tu le prennes avec toi, ajoutait-elle tournée vers Alexandre.

Alexandre posait la main sur l'épaule de sa femme, la forçant à s'interrompre. Carlo s'éloignait.

Qui comprenait Carlo ?

Il entrait dans sa chambre, s'asseyait sur le bord du lit. Mafalda entrebâillait la porte :

— Tu as besoin de quelque chose, papa ? Tu te couches déjà ?

Carlo faisait un signe pour qu'elle s'en aille.

Ils étaient tous attentifs et ils ne comprenaient pas. Ils n'entendaient pas ce grincement, cette douleur qui rongeait le dos, des omoplates à la nuque, le creusait comme une poutre pourrie, un bois qui s'effrite entre les doigts. Depuis que sa femme était morte, la douleur ne cessait plus, elle érodait. Une fine poudre grise s'accumulait quelque part dans le corps et un jour elle étoufferait Carlo comme elle avait étouffé Anna.

Il se déshabillait, évaluant chaque mouvement, essayant de ne pas voir ses chevilles renflées, couvertes de taches violettes, ses veines trop bleues, noueuses, et les pieds qui semblaient si maigres. Un corps à émonder.

Souvent Mafalda revenait :

— Je peux t'aider, papa ? demandait-elle.

Il les entendait, Alexandre, Nathalie et les voix joyeuses de Sonia et de Robert, ou bien celle d'Yves déjà posée et sûre.

Carlo secouait la tête. Mafalda s'éloignait.

— Vous voulez boire quelque chose, les enfants ? disait-elle dans le couloir.

Carlo s'appuyait sur les coudes, s'allongeait. Le lit était si froid, maintenant qu'Anna ne toussait plus près de lui. Les draps étaient blancs comme ces marbres lavés dont les larges plaques s'accumulaient contre les murs de l'entrepôt.

— Tu les feras charger demain, disait Carlo.

Roland était devant lui dans le bureau, les doigts à demi repliés, main d'ouvrier qui a de la peine à se tendre parce que les muscles sont engourdis par la fatigue, qu'ils sont gonflés, toujours prêts à se refermer sur le manche d'une pioche, le montant de bois ou de fer qu'il faut saisir.

— Ton père, qu'est-ce qu'il en pense de ce que tu fais ? demandait Carlo.

Roland haussait les épaules.

Quand il rentrait de l'entrepôt, la poussière couvrant les cheveux, ses parents étaient déjà assis dans la cuisine. Christiane, un livre

ouvert près de son assiette, levait à peine les yeux, Dante regardait sa femme. Elle secouait la tête, commençait sa lamentation.

— Ça, disait-elle, je ne l'aurais pas cru. Tu as vu dans quel état tu es ? Un ouvrier.

Ce désespoir de sa mère, Roland l'attendait. Il aimait la voix qu'elle prenait pour lui dire, tournée vers Dante :

— Si ton père avait eu un peu plus d'ambition, au lieu de ses idées… Un ouvrier, voilà ce qu'il a fait de toi. Ah ! tu travailles dans l'entreprise Revelli, c'est pire que si tu étais ailleurs.

— Change, disait à voix basse Dante, change demain.

Mais c'est là que Roland voulait être, sur le quai, face au bureau de Carlo Revelli, vieillard enveloppé d'un manteau noir en plein été et dont il sentait le regard.

Quand Roland arrachait d'un geste brusque à un Arabe le madrier que l'ouvrier ne soulevait pas assez haut, il avait parfois le désir de le lancer vers la vitre, contre le visage du vieux Carlo Revelli. Renverser ce corps frêle, comme au jeu de massacre, et pourtant dès que le vieux Carlo arrivait, Roland travaillait plus vite, chargeait encore un camion avant la pause, pour l'étonner, l'entendre dire :

— Toi Roland, tu me ressembles.

Carlo Revelli s'approchait du bord du quai. D'un mouvement autoritaire de la canne, il renvoyait son chauffeur qui voulait lui donner le bras.

— Tu me ressembles, Roland, reprenait-il. Ton père il n'aime sûrement pas. Mais moi ça me fait plaisir.

Il faisait quelques pas entre les camions, s'arrêtait, tapait du bout de sa canne sur un madrier ou un sac de ciment :

— Et ça, disait-il d'une voix trop aiguë, tu le laisses pourrir ?

Il n'avait pas bougé la tête comme s'il eût été l'un de ces automates aux mouvements saccadés, un bras d'abord, puis seulement plus tard l'autre bras, la rotation des épaules.

Roland sautait du quai, peut-être de la colère ou bien le désir d'être encore près de Carlo. Il saisissait le madrier ou le sac, le portait jusqu'au quai cependant que la silhouette haute et sèche de Carlo Revelli s'éloignait lentement vers la sortie de l'entrepôt. Il semblait qu'il n'atteindrait pas la voiture dont le chauffeur déjà ouvrait la portière, mais la scène recommençait chaque matin.

— Il nous enterrera tous, Revelli, disait le contremaître. Et toi (il fermait le poing, levait le bras en direction de Roland) t'as beau t'appeler Revelli, il te baisera. Il nous a tous baisés.

Roland lançait un madrier dans la benne d'un camion. L'acier résonnait, couvrait sa voix :

— Je m'en fous, je m'en fous !

Mais il guettait l'arrivée de Carlo Revelli chaque matin. Le vieux devinait cette attente. Roland lançait un ordre aux manœuvres quand le gardien ouvrait la portière. La voix résonnait sous les tôles de l'entrepôt. C'était le salut de Roland, reconnaissance et défi. Carlo s'arrêtait, s'appuyait à sa canne. Il oubliait l'ankylose de ses jambes à rester ainsi, debout entre les camions, il devenait le Forzanengo des derniers jours, ce beau-père qui, jusqu'à la fin, avait voulu tenir les rênes.

— Tu attends que je crève, disait alors Forzanengo à Carlo, pour tout avoir ? C'est pas encore le moment. Je vais mettre longtemps.

Qu'est-ce qu'il imaginait, Roland, qu'est-ce qu'il était pour croire qu'il avait droit à un morceau du gâteau ? Le fils de Dante ? Et qu'est-ce qu'il était Dante ? Un neveu, un filleul, rien.

Seulement ces noms devenaient des visages, des scènes. Là, sur le pont qu'on inaugurait, Dante dans la foule, encore enfant et Carlo lui glisse une pièce d'or dans la main. Rien n'arrêtait plus le mouvement, un visage nouveau, indistinct encore, s'avançait et c'était Vincente ou Luigi, les deux frères sur la route qui, de Mondovi, conduisait à Nice ; ou c'était, plus loin, le père devant la cheminée, la tête penchée vers le foyer, ou bien plus tard et toujours la dernière image, le père étendu sur le lit, forme noire sur la dentelle blanche. Carlo sentait alors que le ciment avait pris ses jambes. Il retrouvait l'entrepôt, il tapait du pied, il marchait jusqu'au quai, il pointait la canne vers Roland.

— Viens avec moi, disait-il. Allez viens.

Roland passait sa chemise, courait vers le robinet, et Carlo aimait entendre le bruit de l'eau qu'on se jette au visage. Il montrait à Roland la place, près du chauffeur.

— On fait le tour, disait-il.

Avant de lancer le moteur, le chauffeur tendait à Carlo la boîte de cigares. Roland ne se retournait pas. Les doigts sur ses genoux couverts de poussière, il s'efforçait de ne regarder que la chaussée.

La voiture longeait le Paillon, se dirigeait vers les quartiers de l'est, Riquier, Saint-Roch où l'entreprise Revelli construisait les premiers H.L.M. de la ville, carcasses dressées au milieu des terrains vagues, proches du lit de la rivière envahie par les herbes couvrant peu à peu les galets.

— Toi, disait Carlo, tu sais rien faire, en somme.

La fumée âcre envahissait la voiture dont toutes les vitres étaient remontées. Carlo touchait l'épaule de Roland, lui donnait le cigare.

— Tu sais même pas fumer ?

Le chauffeur riait.

— Essaye, disait Carlo.

— Je ne fume jamais.

— Même pas ça alors ?

— Ils boivent du lait maintenant, disait le chauffeur.

Il se garait contre les palissades qui entouraient le chantier, ouvrait la portière. Un contremaître s'approchait, lançait :

— Ça monte, ça monte, mais les Arabes, faut les pousser au cul.

— C'est mon petit-neveu, disait Carlo. Il sait rien faire.

— Il a pas les mains d'un fainéant.

— Tu crois que les Revelli sont des fainéants ?

Carlo levait la tête vers le sommet des échafaudages. Au bout de l'un des madriers les ouvriers avaient fixé un drapeau, morceau de chiffon rouge que le vent froissait.

— Tes ouvriers, dit Carlo au contremaître, ils ont oublié qu'on est en France ?

Le contremaître haussait les épaules.

— Ils ont mis ce qu'ils ont trouvé, si vous croyez…

— Je crois rien, je vois, dit Carlo.

Il sortait de la voiture, lentement, plantant sa canne dans la terre boueuse du chantier. Il s'appuyait à la carrosserie, regardait les cloisons de ciment que des manœuvres accrochaient aux câbles de la grue. Roland restait près du chauffeur, les bras ballants.

— Tu es monté sur un échafaudage, dit Carlo en se tournant vers lui. Jamais ? Tu vas aller m'enlever ça. (Il montrait le chiffon rouge.) On verra si tu as le vertige.

Roland entra dans la charpente de béton. Les tiges rouillées s'échappaient des poutres grises, il se baissait pour les éviter, gravir les passerelles qui de plancher en plancher conduisaient au sommet, à ce dernier madrier, où avec un fil de fer torsadé, quelqu'un avait accroché le drapeau de fortune qui marquait le faite de la

construction. Roland en cassa la hampe, une planchette couverte de plâtre. Il regarda alors seulement le sol, la voiture, Carlo Revelli. Il n'avait pas le vertige. Il redescendit, faisant trembler les passerelles, le chiffon rouge à la main. Les ouvriers s'interrompaient à son passage, l'un d'eux, dans un étage, se mettant à siffler fort un refrain que Roland croyait reconnaître.

19

Dante Revelli pensait à Roland le matin, avant les premiers gestes, quand les idées viennent une à une, qu'elles s'attardent, que le silence se fait autour d'elles.

Dante allumait une cigarette, ouvrait la fenêtre. Il avait besoin du bruit de la rue. Si la mer était forte, il entendait le ressac ou, quand le vent soufflait, les cris des mouettes et Dante imaginait leur vol obstiné au-dessus de la Promenade. Mais les cinq ou six petits mots – qu'est-ce qu'il fait Roland ? – restaient collés l'un à l'autre, continuaient de tourner et Dante ouvrait la radio pour que le manège l'entraîne.

Les manifestations pour empêcher l'exécution des époux Rosenberg, ce couple new-yorkais accusé d'espionnage en faveur de l'Union soviétique, se sont poursuivies dans de nombreuses villes, à Rome…

Il était seul dans la cuisine avec cette voix étouffée qui répétait que rien ne change, que ce sont toujours les mêmes qui meurent. Il se souvenait des cris dans les rues : *Sacco Vanzetti,* et il s'était haussé sur la pointe des pieds pour voir la foule sur les bords du Paillon, violente, résolue. Mais ils avaient tué Sacco et Vanzetti bien avant que naisse Roland, peut-être même avant que Dante rencontre Denise, quand, juste après l'autre guerre, il croyait…

Dante fermait la radio.

Le manège l'avait ramené au point de départ, à Roland. Avant, il était là, Roland, levé le premier. Dante le surprenait alors qu'il s'étirait, mains nouées, bras tendus au-dessus de la tête et Dante riait de le voir si grand, ce fils.

— Tu touches le plafond, disait-il.

Roland, aussitôt, baissait les bras, mais Dante oubliait vite ce geste. Son fils était là. Dante entendait le craquement de la croûte quand Roland brisait le pain, il poussait vers lui la cafetière, il pouvait dire :

— Ça va chez l'oncle, tu le vois Carlo, il te parle ?

Souvent Roland répondait d'un haussement d'épaules, mais Dante continuait de parler et certains matins le fils était pris. Il écoutait, les mains autour du bol, la tête baissée et Dante laissait sa cigarette se consumer dans le cendrier.

— Tu comprends, nous, quand on est revenus de la guerre, on croyait…

Dante dévidait le temps, sa vie, pour lui autant que pour Roland, pour essayer de démêler les brins de cette pelote qui avait roulé jusque-là, jour après jour. Les événements s'étaient succédé sans que Dante prenne la mesure du temps, mais un matin il découvrait qu'il avait un fils plus grand que lui et hier encore il le prenait sur ses épaules.

— Je me demande si tu te souviens, disait-il, tu étais petit, on est allé tous les deux aux résultats, en 36. Un beau moment. On en a eu quand même, tu étais sur mes épaules, debout, tu te souviens ?

Roland ne bougeait pas, mais l'émotion entre eux, tendue. Dante se taisait, écrasait le mégot dans le cendrier, prenait une autre cigarette, l'allumait en se penchant au-dessus de la flamme bleue du gaz, tirait quelques bouffées.

— Dans une vie, tu vois, des moments comme 36, ça compte, reprenait-il.

Tant d'autres dont on ne se souvient plus, l'indifférence autour de soi, le regard qui se détourne quand, et c'est la guerre, on explique qu'il faudrait trouver un lit pour dormir, cette nuit, et l'autre sans répondre secoue la tête, pousse lentement la porte. Le même homme, plus tard, un brassard tricolore sur sa chemise, avance vers Dante.

— Cette fois-ci, on a gagné.

C'est celui-là qui crache au visage de Katia dans la cour de l'*Hôtel Impérial*.

Tant de moments entre les grands élans.

— En 36, murmure Dante, ou bien, tiens, à la Libération, les plus mous, c'est drôle les hommes, ils deviennent comme enragés, tu dois les retenir.

Mais que de jours où le travail (le brûleur à démonter, deux lampes à changer dans le hall de l'*Hôtel Impérial)* est une fatigue insidieuse. On le fait du bout des doigts. Il faut fumer pour occuper la tête, parce qu'on sent qu'il vous ronge et le temps est si court qu'il aurait peut-être fallu travailler pour soi, seulement pour soi.

— J'étais un bon ouvrier, dit Dante. Après l'autre guerre, j'aurais pu devenir artisan ; il y a, tiens, Lebrun, celui qui était ici à l'hôtel avec moi, il a ouvert un magasin maintenant, et ça marche. Ta mère, elle aurait préféré, sûrement.

Un mot de trop.

Dante s'interrompait au bord de cette confidence. Il aurait voulu franchir la ligne, ne plus seulement parler des camarades couchés sur le ciment – Rafaele, tu te souviens, il venait ici, il t'aimait bien – et quelqu'un a posé près d'eux des œillets rouges – mais oser dire : « Ta mère et moi, Roland, entre nous le silence ou les cris… », expliquer, s'excuser.

Roland bougeait, et Dante lui prenait le poignet.

— Tu es pas en retard, disait-il. Il attendra l'oncle Carlo.

Il servait du café à son fils, il changeait de voix.

— On croyait, tu comprends Roland, on croyait que ce serait facile de tout changer.

Il se taisait, laissant sa main sur le bras de Roland, recommençant à parler mais plus bas.

— Moi, tu vois, si j'avais pu, finalement c'est pas ingénieur que j'aurais voulu, mais comprendre ce qu'on est, dedans, ce qu'on a là (il faisait un geste vers sa poitrine) la biologie, comment on est devenu des hommes, parce que (il frappait sur le bras de Roland à petits coups) toi, quand je t'ai vu, tu étais grand comme ça. C'est quand même un miracle. Les croyants, eux, c'est facile, mais quand tu crois pas ?

Dante se levait, allait à la fenêtre.

— Des études, on aurait dû te pousser, mais moi, j'avais peur, il me semblait qu'un ouvrier, qu'on réussirait jamais à tenir jusqu'à la fin. J'ai commencé à travailler à onze ans, c'est difficile d'imaginer, tu comprends Roland ? Peut-être j'ai eu tort, pour Christiane on va essayer. Mais toi, tu étais le premier. Ta mère voulait.

Un bruit de chaises. Roland allait vers l'évier, faisait couler fort l'eau, puis il sortait de la cuisine sans répondre.

Maintenant, le matin, Dante se souvenait des silences de Roland, du geste de son fils, un refus, quand Dante disait : « Tu touches le plafond. » Les cinq ou six petits mots têtus résonnaient : qu'est-ce qu'il fait, Roland ?

Un soir, il y a un an, ou peut-être plus, Roland s'était levé et au moment de sortir de la salle à manger, alors que Denise commençait à dire « où tu vas ? », il les avait regardés, tous les trois, s'attardant sur Dante, prononçant les mots d'une voix forte :

— Je me marie. Si vous me refusez l'autorisation, je m'en irai quand même.

Il claque la porte de sa chambre et Denise répète, essayant de l'ouvrir :

— Roland, Roland, qu'est-ce que tu dis ?

Elle revient.

— Pourquoi pas, dit Christiane, s'il l'aime ?

Denise hurle :

— À vingt ans ! Un homme, ça ne se marie pas à vingt ans, il ne sait rien, rien. (Elle pleure, se tourne vers Dante.) Et toi, si on avait été une famille comme les autres si au lieu de tes idées…

Jeanne, la fiancée de Roland, était douce et timide. Elle s'asseyait entre Christiane et Dante.

— Et vos parents ? interrogeait Denise.

Roland la raccompagnait et Dante essayait de ne pas entendre Denise, mais elle recommençait :

— Fille de divorcés, on ne sait même pas ce que faisait son père, photographe ambulant, c'est un métier ça ? Et elle, je suis sûre qu'elle est enceinte, elle cache bien son jeu, une petite secrétaire. Elle s'est dit, celui-là, il aura peut-être un jour une part de la fortune de Carlo Revelli, allons-y ; avec Roland ce n'est pas difficile, il est naïf, comme moi.

Plus là Roland, le matin.

Il habitait avec Jeanne dans le nord de la ville, au delà de Saint-Maurice, l'un de ces immeubles neufs qui montaient au milieu des cressonnières et des jardins maraîchers transformés en banlieue. Jeanne, depuis que Roland avait été incorporé – « Pensez, disait Denise, il s'est marié avant d'avoir fait son service militaire. » – et Madame Baudis murmurait : « Les jeunes aujourd'hui, on ne sait plus. » – Jeanne passait à *l'Hôtel Impérial* une ou deux fois par semaine.

Dante la guettait, marchait à sa rencontre dans la cour.

Il l'aimait bien Jeanne.

— Ça va Madame Revelli ? demandait-il en riant.

Il la forçait à s'arrêter pour qu'ils restent un peu seuls tous les deux.

— Et Roland, qu'est-ce qu'il fait ? On parle pas de les envoyer là-bas ?

Jeanne s'appuyait au mur du porche, elle secouait la tête.

— En Indochine, disait-elle, ce sont les engagés, seulement les engagés.

Puis Denise qui l'entourait de questions et de conseils :

— Elle est drôle votre jupe ? Vous n'êtes pas beaucoup habillée, il fait froid, vous savez. Si vous tombiez malade…

Dante à l'écart, rêvant à une vie où personne ne prononcerait ces phrases embûches, une vie de fraternité, tu veux, tu prends, tu donnes. Et le travail est plaisir parce qu'on l'a choisi.

— À quoi tu rêves, papa ?

Christiane, souvent depuis que Roland n'habitait plus avec eux, s'approchait de Dante. Elle, elle voulait qu'il raconte, mais Dante se contentait de la prendre par le cou.

— Ma petite fille, répondait-il, à quoi ça sert de te dire ? Ma vie tu sais, je me suis trompé, je croyais, et puis tu es une petite fille.

Il l'embrassait, rejoignait Jeanne, regardait les livres de Roland qu'elle emportait : *Résistance des Matériaux, Mathématiques des Travaux Publics, Technologie de la construction*.

— Il ne lit que ça, expliquait-elle. En permission, il a travaillé.

Le matin, le remords pour Dante.

La pelote avait roulé si vite, brins emmêlés. On croit bien faire, choisir, mais c'est l'habitude ou la peur qui pèse, et le fils est marié, soldat, déjà.

Le sentiment qu'à peine on a eu le temps de le voir naître, quelques moments seulement passés ensemble, à parler et toutes ces heures pourtant. Comment Dante avait-il pu les laisser couler, sans comprendre qu'il fallait aider Roland, que sa vie se jouait. Il n'avait su que lui fabriquer quelques navires, lui apprendre une ou deux chansons, lui faire lever le poing, mais le reste, rien, pas un mot. Et pourtant il avait parlé, Dante, mais du monde, pas de la vie du fils. Il s'était battu, et un matin d'août, il était descendu des collines vers la ville pour en chasser l'ennemi. Il avait donné sa force, son temps. Et pour Roland, quoi ?

Dante se persuadait qu'il avait commis une injustice, qu'il s'était dissipé, comme un ivrogne, Gancia, ce voisin de la rue de la République. Sa femme attendait sur le palier :

— Elle a de la chance, Lisa, disait-elle au père de Dante, vous, les Revelli, vous n'avez personne qui boit.

Dante avait bu, ces idées qui sont le vin des sobres. Il était rentré tard. Son bistrot, c'était les manifestations, les meetings.

Il pensait maintenant à sa propre enfance rue Saint-François-de-Paule, chez le Docteur Merani, ou rue de la République. Il avait connu, malgré la pauvreté, plus de bonheur qu'il n'en avait donné à son fils. Le soir parfois, l'hiver, et ce devait être bien avant 14, quand la mère enlevait les plaques de la cuisinière et que les flammes s'échappaient, rousses, qu'ils étaient tous autour de la table, Antoine, Violette, Louise et le père fumait un peu en retrait. « Vincente, viens m'aider », disait la mère, cette façon qu'elle avait de lui sourire quand il s'approchait, et eux les enfants, silencieux, attentifs aux gestes des parents, à ces mains de Vincente et de Lisa qui se frôlaient au-dessus des flammes, prenaient une anse de la lourde marmite de fonte où cuisaient les châtaignes. Ce bonheur-là, comment aurait-il pu le faire naître, Dante, pour Roland ou pour Christiane ?

Dante sortait, traversait la cour, allait jusqu'à la Promenade. Sur la plage de galets, un pêcheur de poulpes faisait tournoyer sa ligne au-dessus de sa tête. Dante descendait, s'approchait de lui :

— On ne prend plus rien, disait le pêcheur, qu'est-ce que vous voulez, les bateaux, tout ça…

Il montrait sur les collines de Fabron les blocs blancs des grands ensembles immobiliers qui peu à peu formaient comme une falaise nue où le soleil dessinait des alternances vives.

— J'allais souvent pêcher sur les rochers, vers Roba Capèu, expliquait Dante. Juste après l'autre guerre.

Il s'asseyait sur les galets, offrait une cigarette au pêcheur. L'écume d'une vague plus longue venait jusqu'à eux, puis la houle retrouvait son rythme régulier.

— Vous aussi, vous l'avez faite l'autre guerre ?

Dante n'écoutait plus. Il retournait à ces années, racontées si souvent à Antoine, à Roland, à Alexandre et à Rafaele dans le maquis. La guerre, pas la seconde, l'autre, la longue, presque sept ans d'embruns et de colère, la guerre l'avait serré dans son poing, et

les marques étaient profondes. Révolte et désir de vivre, une sorte d'insouciance aussi puisqu'on en était sorti vivant et qu'on aurait dû, comme Millo, y laisser sa peau.

Denise n'avait jamais compris ça. Dante avait toujours su, dès qu'il l'avait vue, son ombrelle à fleurs sous le bras, qu'elle n'était pas celle qui pouvait l'écouter, qu'elle rêvait à autre chose, comme Violette, et peut-être qu'elle en avait le droit.

Dante s'allongeait sur les galets déjà tièdes, allumait une nouvelle cigarette pendant que le pêcheur parlait.

Une belle femme, Denise. Souvent les clients de *l'Hôtel Impérial,* quand ils venaient garer leur voiture dans la cour, se retournaient sur son passage. Une femme, et même les riches n'en possédaient pas de pareille.

Dante, après tout, il l'avait eue, pour lui seul. Elle avait fait deux beaux enfants, elle les aimait, et quand il la regardait aujourd'hui encore, cette peau brune, ce visage que les rides avaient à peine marqué, Dante souriait presque malgré lui, il avait envie de la toucher.

Après tout, il fallait bien que cela se paie. Qui pouvait dire qu'il avait eu la plus mauvaise part ?

20

Violette prenait Roland par le bras, l'entraînait dans le jardin loin de l'atelier.

Ils se baissaient pour passer sous les branches des citronniers et bientôt, quand ils avaient atteint la dernière planche, la haie de cyprès qui limitait, vers le vallon, la propriété, ils n'entendaient plus que la voix de Sam Lasky, la plus forte. Sans doute s'était-il avancé sur le seuil de l'atelier et parlait-il à demi tourné vers les arbres.

— La mort de Staline, disait-il, voilà la clé, Mendès n'a eu qu'à ouvrir le tiroir, à ramasser la monnaie, mais sans la mort de Staline, pas de paix, croyez-moi, ni en Indochine ni en Corée. Je l'aime bien Mendès, mais…

Il riait, puis un long silence ; Alexandre ou Nathalie devait répondre, ou bien Sam était-il rentré, et penché sur le coffre, se servait-il à boire. Violette, d'une pression de la main, contraignait

Roland à s'asseoir sur la murette face aux cyprès et aux collines que le crépuscule frangeait de rouge.

— Vous êtes bien silencieux, Jeanne et toi, disait-elle.

Elle gardait son bras contre celui de Roland, essayait par ce contact de renouer avec le passé, le temps des confidences, elle voulait être brutale, demander « tu es heureux, Roland ? » mais il retirait son bras, se levait, marchait vers le cyprès.

Elle le trouvait tendu, amaigri, et plus tard, tout au long du dîner, elle ne pouvait oublier ce visage et la timidité de Jeanne.

Elle les avait raccompagnés sur la place où Roland avait garé son scooter.

— Soyez prudents, avait-elle dit.

Jeanne nouait un foulard sous son menton, et Violette avait envie d'ajouter : « Défendez-vous. Vous lui rendrez service. Vous l'aimerez vraiment. » Mais le moteur éclatait en saccades sèches.

Violette avait embrassé une nouvelle fois Jeanne, la gardant serrée contre elle. Elle devinait l'émotion de la jeune femme.

— Je t'aime bien, Jeanne, avait-elle répété en la tutoyant pour la première fois.

Elle murmurait « pauvres petits » sans qu'elle sache pourquoi.

Roland accélérait, levait la main au moment où ils abordaient la descente et Violette voyait le visage de Jeanne tourné vers elle.

Elle était rentrée, s'était occupée longuement de Vincent, restant seule avec lui dans la cuisine, prête à satisfaire tous ses caprices, les suscitant même :

— Tu veux un œuf battu, avec un peu de vanille, tu veux ? Ma mère souvent, quand j'étais sage…

Si fragile un enfant, il faut si peu pour que la vie penche, un étai qui manque – et ce peut être un soir parce qu'on oublie de l'embrasser – un souffle trop violent – et il suffit d'une colère.

Elle battait l'œuf devant Vincent, elle lui parlait, gestes machinaux, mots qui s'enchaînent sans qu'on ait à les chercher. Elle pouvait ainsi penser à Roland, essayer de comprendre pourquoi l'adolescent enthousiaste qui jouait dans le jardin à Cimiez, qui poussait devant lui Bernard Halphen – « Tante, il est seul, ils ont pris sa mère, il faut que tu t'occupes de lui » – était devenu en quelques années cet homme qui semblait plus vieux que Sam. Rarement un vrai sourire, mais un pli de chaque côté des lèvres, un masque de plus. Il baissait les yeux quand on le regardait. Il était

dans sa peau comme ces ouvriers aux muscles ronds qui, le dimanche, portent un costume trop étroit, des souliers noirs pointus. Ils marchent, mal à l'aise, un peu ridicules et pourtant ils pourraient, en écartant les bras, tendre et déchirer l'étoffe. Mais ils prennent garde, ils imaginent qu'ils vont dissimuler leurs origines.

Que voulait-il cacher, Roland ; quelle cicatrice sinon celle qu'avaient tracée en lui, profond, Denise et Dante. Violette leur en voulait, elle leur expliquerait…

Vincent se levait.

— Maintenant, lui disait-elle, tu vas aller te coucher.

Elle essayait de le porter mais il était trop lourd, elle fléchissait alors qu'il s'accrochait à son cou. Elle entrait ainsi dans l'atelier.

Sam était allongé sur le divan, les mains sous la nuque ; Nathalie, assise sur la couverture, appuyait sa tête au socle de l'une des structures de bois qui composaient la dernière œuvre de Sam, Alexandre allait et venait dans l'atelier.

Sam se précipitait, arrachait Vincent au cou de Violette :

— Exploiteur ! criait-il, marchand d'esclave. Oh ! salut la compagnie, le roi se couche.

Il soulevait Vincent à bout de bras.

— Il pèse, ce petit salaud, ajoutait-il.

Vincent hurlait de joie, tentait de se dégager :

— Au lit ! lançait Sam, et il emportait Vincent.

Violette s'installait sur le divan.

Le soir, d'habitude, le jeu de Sam et de Vincent l'amusait. Elle assistait à la scène comme à un événement surnaturel, ce petit bout d'homme qui était sorti d'elle et qui riait nerveusement, la poitrine tenue par les mains puissantes du sculpteur, Sam, auquel on ne donnait plus d'âge, figé semblait-il dans les apparences vigoureuses d'un homme dans l'été de sa vie. Elle oubliait alors, Violette, que Sam n'était pas le père de Vincent, qu'il y avait ce mort, l'un de ces personnages qui jouent les utilités, Rafaele Sori, venu, parti.

Ce soir elle pensait à Rafaele, à cause de Roland et de Jeanne, de leurs visages, elle si vulnérable, lui qui s'était sans doute juré de devenir autre que ce qu'il était, à n'importe quel prix, parce qu'il avait derrière lui ces dieux déchirés et hostiles, Denise remâchant ses déceptions.

— Toi bien sûr, disait Denise quand elle rencontrait Violette, toi, on ne voit pas pourquoi tu ne serais pas heureuse. Il ne manquerait plus que ça, tout te réussit.

Dante qui avait accepté, que Violette voyait de moins en moins. Elle préférait encore l'agressivité de Denise, sa colère, à cette soumission qu'elle imaginait satisfaite.

— Qu'est-ce que tu veux, disait Dante, moi, j'ai fait ce que j'ai pu, hein ?

La dernière fois qu'il était venu à Saint-Paul, Dante avait été la caricature de lui-même, la politique plein la bouche comme une mauvaise haleine, une excuse trop facile comme d'autres disent qu'il y a Dieu qui décide de leur vie. Il racontait, il s'exaltait :

— Les Américains, vous comprenez Sam, ils ont tout essayé, même la guerre microbienne, et vous voudriez qu'on n'ait pas réagi quand le général Ridgway a débarqué à Paris ?

Il racontait la manifestation, les crosses levées des gendarmes, les cris : *US go home, US go home !*

— Et Roland ? Tu as des nouvelles ? lui demandait Violette.

— Il s'est marié, Jeanne est gentille, oh ! pas belle, mais une fille sympathique.

Il prenait une cigarette et à cet instant, dans ce silence, Violette percevait l'inquiétude de Dante, son malaise. Mais au lieu de l'affronter, il interpellait Sam :

— Staline, vous et tout le monde disaient : « C'est lui qui tient le pays. » Vous voyez ! Il est mort, le socialisme continue. Et Staline, vous devez le reconnaître, sans lui, la guerre, on l'aurait pas gagnée, parce que Stalingrad, Hitler n'a jamais pu la prendre.

Violette, à nouveau, avait interrompu son frère :

— Christiane, j'espère qu'elle va poursuivre ses études ?

Ce désarroi, un bref instant encore dans les yeux de Dante.

— Une fille tu sais, disait-il.

La colère de Violette crépitait :

— Une fille, une fille, elle est intelligente ou pas ? Tu veux quoi, qu'elle rate sa vie ?

Elle s'interrompait juste à temps, à la lisière de ce « comme toi » qui les eût peut-être séparés.

Dante murmurait :

— Elle ne pense qu'à lire, Christiane. (Puis il ajoutait, plus bas encore.) Qu'est-ce que ça veut dire, rater sa vie ?

Violette n'avait pas répondu à la question de son frère, elle avait dû hausser les épaules, quitter l'atelier, laisser Dante affronter Sam.

— Vous ne savez pas ce que c'est un ouvrier, ce que c'est pour nous d'avoir un pays à nous ! criait Dante.

Sam riait :

— L'URSS un pays ouvrier ? Mais documentez-vous, Dante, oubliez la propagande. Avec votre caractère on vous aurait déjà envoyé dans un camp.

Leurs éclats de voix n'intéressaient pas plus Violette que ces parties de boules sur la place de Saint-Paul, sous les platanes.

Elle avait salué Dante du fond du jardin, et il n'avait pas tenté de venir vers elle.

— Il croira toute sa vie, avait dit Sam quand elle était rentrée. Parfois je me demande si j'ai raison d'essayer de lui expliquer.

— C'est un raté, avait répondu Violette.

Mais Sam, lui aussi à voix basse, avait repris la phrase de Dante :

— Qu'est-ce que ça veut dire un raté ?

Ce soir, des semaines plus tard, alors que Nathalie et Alexandre lui parlaient, Violette retrouvait ces mots, en s'abandonnant, la tête en arrière, les yeux fermés.

Dante, Rafaele, Roland, leurs visages se superposaient ; celui de Rafaele effaçant les autres, il s'approchait, la voix de la T.S.F. annonçait la déclaration de guerre, l'accent même du speaker revenait à Violette et la pression des doigts de Rafaele, quand il l'avait enlacée et que peu à peu elle avait à son tour saisi sa taille. L'émotion ne venait ni du désir passé ni du regret, mais de ce sentiment d'injustice, de révolte impossible, Rafaele mort, et Louise, et Millo, cette foule qui s'éloignait, comme dans les camps quand l'un des bourreaux désignait au hasard les victimes, et elles sortaient des rangs.

— Comment va Jean Karenberg ? demanda Violette sans bouger.

Il avait été hospitalisé plusieurs fois depuis son retour. Sa mère était morte et il vivait seul dans la villa de Cimiez. Il écrivait.

— Il croit en Dieu maintenant, dit Alexandre. Il a changé de foi. Il termine un livre, tu veux le voir ?

Violette secouait la tête.

— Il est plus calme, ajoutait Nathalie. Il a trouvé un équilibre. Ce qu'il a vu là-bas…

Nathalie s'interrompait. Violette reconnaissait cette toux sourde prétexte pour ne pas poursuivre, essayer de ne pas penser à Gustave

Hollenstein, le père, accoudé au piano dans les salons de l'*Hôtel Impérial,* et Nathalie jouait pour lui, avant que la guerre ne vienne.

— Est-ce qu'il y a une seule vie ? commença Violette. (Et elle demeurait immobile, la nuque appuyée au dossier du divan, les yeux clos.) Une seule vie qui soit vraiment heureuse, réussie ?

— Il dort, lança Sam en rentrant dans l'atelier.

Violette se redressa, ouvrit les yeux. Sam s'était arrêté sur le seuil, il les regardait les poings sur les hanches, le corps trapu.

— Cette petite crapule, continuait-il, a voulu que je danse, que je fasse l'ours.

Il esquissa quelques pas, dodelinant de la tête, les mains levées comme les pattes d'un animal de foire, puis parce que personne ne riait, il se laissa tomber près de Violette.

— Toi ce soir, dit-il en la prenant contre lui.

— Pessimiste, très pessimiste, murmura Alexandre qui s'était assis près de Nathalie et lui tenait la main.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Sam.

— Rien, rien, répéta Violette.

Comment dire la menace qu'on ressent, le sentiment qu'on est à merci, qu'on peut demain être choisi, jeté hors de la file ? Il a suffi du visage de Jeanne, du faux sourire de Roland, du souvenir de Rafaele, de Dante et de Louise, pour que Violette, tout à coup, ait peur. Si fragile une vie, elle s'en veut d'avoir désiré cet enfant, de l'avoir poussé dans cette arène où tant de fauves – et c'est la guerre ou la maladie, ou simplement l'usure qui peu à peu étouffe – guettent et que peut-on contre eux ?

Il suffit de si peu pour qu'une vie s'interrompe ou se rate.

— Il dort ton Vincent, chuchote Sam, va le voir, sinon, va.

Il l'oblige à se mettre debout et, gênée, Violette passe devant Nathalie et Alexandre.

— Je viens avec toi, dit Nathalie en se levant.

Elles montent côte à côte les escaliers, puis elles entrent sur la pointe des pieds dans la chambre de Vincent et elles restent un long moment penchées au-dessus de son lit, leurs visages si proches, que chacune d'elles ignore, leurs larmes se mêlant, que l'autre pleure aussi.

21

Alexandre Revelli avait invité Roland à entrer dans le bureau et, à contre-jour, au moment où Roland hésitait sur le seuil, Alexandre avait eu l'illusion, brève, que cette silhouette, haute et maigre dans le cadre de la porte, était celle de son père.

L'ombre effaçait le visage, ne restait que l'attitude. Alexandre se souvenait de son père, placé ainsi alors qu'il était jeune encore, sur le seuil du bureau, l'épaule frôlant la porte, la tête légèrement penchée sur le côté. Il reconnaissait cette tension du corps dans le refus provocant de Roland qui, d'un geste nerveux et bref, montrait les camions dans l'entrepôt, signifiait que le temps passait, qu'il avait mieux à faire qu'à écouter Alexandre, qu'il était, lui, l'employé pourtant, maître de ses choix. Alexandre, comme à chaque fois qu'il affrontait Roland, ici ou sur un chantier, détournait les yeux, il abdiquait.

— On se voit demain alors, disait-il.

Roland, trop déférent, fermait la porte vitrée, s'éloignait, et l'illusion à nouveau : Carlo Revelli marchait sur le quai, levait les bras pour appeler les manœuvres. Sans doute était-ce cela qui mettait Alexandre mal à l'aise ou bien le sentiment que Carlo avait été injuste avec Roland, qu'il fallait réparer.

— Mon père, commençait parfois Alexandre.

Il s'interrompait et Roland, comme s'il n'avait rien entendu, ouvrait son carnet de charge, disait :

— Pour Saint-Roch, je mets trois camions.

Alexandre approuvait, écoutant à peine, pressé de quitter l'entrepôt, de retrouver son bureau d'études, de laisser Roland décider seul, puisque le travail était bien fait, que Gili, le directeur, avec un peu d'inquiétude dans la voix, reconnaissait :

— Ça, Roland, il a vite appris. C'est pas la fatigue qu'il craint. Il est comme son oncle celui-là, il en veut. Ah ! Monsieur Carlo, il le couvait des yeux, Roland.

L'irritation d'Alexandre, comme une jalousie sourde pour ce Roland qui avait à peine vingt-cinq ans et auquel Carlo Revelli avait donné, à sa façon rude, sa dernière affection. Et pour cela, en même temps, la reconnaissance d'Alexandre, la certitude qu'il devait quelque chose à Roland, une dette que Carlo Revelli, rapace n'honorait pas.

Puisqu'il était mort, Carlo Revelli, à l'aube d'un dimanche, face à la ville, sur la plus haute terrasse de sa propriété, au milieu des arbres. Sa fille Mafalda avait retrouvé près de lui, couché contre son corps, le « magao », au manche usé, dont il essayait encore de se servir chaque matin, griffant entre les troncs la terre qu'il ne pouvait plus creuser.

Il posait sa canne contre l'un des arbres, marchait en s'appuyant à la bêche, et sans la lever, il la traînait, traçant les lignes des sillons, éraflures zigzagantes qu'il obligeait souvent ses petits-fils, Robert Merani ou Yves, à reprendre, à approfondir.

Il était d'abord tombé à genoux et sur ses pantalons noirs la terre avait laissé deux traces rougeâtres. La même couleur sale teintait les paumes et les coudes, car il avait dû vouloir se redresser, mais il avait roulé sur le côté.

Mafalda l'avait découvert couché sur le dos, les yeux face au soleil, nu-tête, la nuque blanche contre la terre, parce que le chapeau avait glissé.

Quand Alexandre était arrivé à Gairaut, Carlo Revelli avait déjà été porté sur son lit. Le médecin avait déboutonné le gilet, ouvert la chemise. Assis, il rédigeait le permis d'inhumer.

Alexandre vit d'abord la peau dans la saignée des vêtements, ces os qui paraissaient la déchirer et avant même de parler à Mafalda, il reboutonna la chemise et le gilet, repoussa le nœud de cravate. Sa main toucha ainsi le cou du père, découvrit ce froid inerte qui l'avait saisi. Il se contraignit à embrasser le front parce qu'il l'avait fait pour sa mère. Il se souvenait encore de cette dure matière glacée que rencontraient ses lèvres.

Le médecin ôtait ses lunettes.

— Une mort que je me souhaite, murmurait-il en se levant.

Il saluait cérémonieusement Mafalda, Alexandre le raccompagnait et là, devant la porte, il fallait le payer, toucher le cuir chaud du portefeuille, faire glisser entre ses doigts les billets tièdes. Alexandre eut brusquement un mouvement de révolte et de dégoût, cette chaleur de la main que le médecin lui tendait après avoir rangé les billets, ces premiers mots de convention :

— À son âge, Monsieur Revelli, pour votre père, c'est ce qu'il pouvait espérer de mieux.

La main s'attardait, moite.

Quand Alexandre enfin ouvrait la porte, le soleil l'aveuglait, et passait un cycliste sur la route.

Un corps, seul, avait été repris par le froid d'avant la vie.

Nathalie venait d'arriver avec Yves et Sonia, elle entraînait Alexandre hors de la chambre de son père, lui caressait les cheveux. Elle savait qu'il fallait qu'elle le recueille, l'entoure, le couvre. Elle chuchotait :

— Laisse-toi aller.

Elle aurait voulu qu'ils puissent tout de suite s'allonger l'un contre l'autre. Elle aurait placé ses deux mains sur la nuque d'Alexandre, l'obligeant à enfouir son visage entre ses seins. Elle l'aurait aussi serré avec ses jambes, et peu à peu, elle lui aurait donné de sa force, de la volonté brûlante qu'elle avait de le voir vivre.

Elle s'étonnait de cette résolution, de son courage. Elle avait été capable de regarder Carlo, de le toucher, de sentir sous ses doigts le duvet argent des joues mortes. Elle avait accompagné Sonia au Jardin.

— Ne fais pas de bruit, murmurait-elle à sa fille, cueille des fleurs.

Elle préparait du café, en apportait une tasse à Mafalda qui était assise à la tête du lit et qui priait. Dans la cuisine elle posait une tasse devant Alexandre.

— Bois, c'est chaud, disait-elle. (Puis plus bas.) Laisse-toi aller.

Mais peut-être était-ce trop tôt encore.

Le deuil s'étend peu à peu, comme le gel, une tache d'abord. Nathalie connaissait son cheminement depuis le jour où elle avait appris que, sur les marches de l'*Hôtel Impérial,* ils avaient arrêté Gustav Hollenstein, qu'ils l'avaient poussé dans une voiture aux roues jaunes et elle ne l'avait plus revu. Le gel gagnait encore, aujourd'hui, tant d'années plus tard. Il restait toujours une zone où il pouvait s'insinuer, une nuit, un moment d'insomnie et il avait saisi un souvenir, devenu roide, douloureux.

— Bien sûr, dit Alexandre, il fallait bien, n'est-ce pas ?

Il buvait le café et Nathalie remplissait à nouveau la tasse, s'asseyait en face de lui, lui prenait les poignets, les serrait. Elle se sentait plus forte, elle avait la résistance de l'eau qui se déchire et se renferme. Elle était morte avec son père et avait revécu avec la naissance de Sonia ou l'amour qu'elle portait à Yves, issu d'elle

aussi. Deux vies. Derrière les vitres de la cuisine, elle apercevait Sonia, penchée, dans les planches, au-dessus des fleurs.

Alexandre allait avoir si mal, plus qu'il n'imaginait, plus qu'elle n'avait souffert et pourtant cette glace en elle qu'il fallait contenir. Mais Alexandre avait pris l'habitude folle – qui peut la refuser – de croire que Carlo Revelli demeurerait toujours entre lui et la mort. Les années s'étaient ajoutées aux années, le père survivait et le fils restait un fils alors que déjà il avait franchi la ligne de crête, qu'il était sur le versant sombre. Il s'approchait du vide et tout à coup le père s'effaçait comme un appui qui cède. Alexandre allait comprendre qu'il marchait depuis longtemps déjà, qu'il avait maintenant atteint le bord.

Il fit face pourtant.

Nathalie aimait qu'il dissimulât ainsi son vertige, qu'il réussît à sourire à Yves et à Sonia, à téléphoner à Gili :

— Pour l'entrepôt, bien sûr, rien n'est changé, je passerai, peut-être pas autant que mon père, mais je serai là quand il faut. Voyez Roland aussi.

Il déchirait sans trembler l'enveloppe sur laquelle Carlo Revelli avait inscrit à l'encre noire, et la main était ferme, les lettres amples : *Pour mon fils, à ouvrir le jour de ma mort.*

Une lettre d'il y a quelques mois, écrite d'un seul jet, un ou deux mots seulement avaient été rayés, les autres étaient serrés et les lignes montaient, la signature était belle, simple et nette, comme un grand geste de la main sur une route.

Pour Alexandre, mon fils.

Je me souviens de la mort de mon père. Un arbre l'a écrasé. Ce n'était pas un homme qui parlait. Il est mort au travail et le travail a été toute sa vie. Il aurait travaillé plus pour nous. Mais le travail manquait. Il était aussi rare qu'une pièce d'or et il a fallu que j'aie presque vingt ans pour en avoir une, en tenir une dans ma main, à moi.

Je voudrais comme lui mourir au travail, comme lui.

Je t'écris parce que j'aurais aimé qu'il me parle, mais quand je suis rentré, on l'avait déjà couché sur le lit, et mes frères et ma mère étaient près de lui.

Ce qu'il ne m'a pas dit me manque encore.

Il est mort de travail et de misère. Il n'aurait pas dû monter à cette coupe trop haute, parce qu'il était déjà vieux. Mais Luigi était encore petit, et il fallait bien le nourrir.

Je ne mourrai pas de misère. Toi non plus, tes enfants non plus. J'ai travaillé pour ne pas avoir besoin des autres, pour ne pas avoir à demander du travail ou du pain. J'ai préféré prendre et je n'en ai aucun remords. J'ai rendu ce que j'avais pris mais même si je ne l'avais pas rendu je n'en aurais eu aucun remords. On a pris à mon père toute sa vie et on ne lui a rien donné.

Je me suis fait tout seul. Peu de gens m'ont aidé. Je n'ai pas eu le temps d'avoir des amis. Ceux que j'ai eus dans ma jeunesse, le carrier qui m'a appris à lire, j'étais si jeune, je ne savais rien, c'était un de ceux qui parmi les pauvres avaient des idées et refusaient de baisser la tête.

Sans lui je n'aurais rien pu faire.

Souvent pense à cela pour tes enfants, dans une vie c'est la première rencontre qui compte.

Ces amis-là, et je me souviens aussi du charpentier Sauvan je les ai perdus.

J'ai connu un homme juste, droit, et pourtant il était d'une autre origine, je n'ai rien fait pour lui, mais il a fait beaucoup pour moi. Il s'appelait Frédéric Karenberg.

À ton grand-père Forzanengo je dois aussi. Il était comme moi parti de rien.

J'ai travaillé mais j'ai gagné. Je suis fier au moment de mourir de ne pas m'être laissé écraser, d'avoir fait ce que j'ai fait.

Je n'ai pas pu souvent te parler, à toi, à Mafalda, à ta mère. On ne peut pas tout faire et j'avais choisi le travail. J'ai eu la chance de vivre assez vieux pour vous voir, toi mon fils, et Mafalda, devenir un homme et une femme, avoir des enfants. Mais je regrette aussi d'avoir oublié mes frères, Vincente, Luigi.

Depuis que je suis vieux, je pense souvent à notre enfance, à mon père, à ma mère. J'étais l'aîné, j'aurais dû les aider. J'ai travaillé d'abord pour moi. Je pouvais peut-être faire autrement, mais je n'en suis pas sûr. J'ai toujours dû choisir et renoncer à bien des choses que j'aimais. Tu ne sauras pas, Alexandre, combien c'est dur d'échapper à la misère, de bâtir tout ce que j'ai bâti. Tant mieux pour toi et en même temps je le regrette. Tu me comprendrais mieux. Toi, pense aux autres Revelli.

Je ne fais pas de testament. Mes biens je les ai gagnés seul. Je n'ai pas envie de les partager. Je sais que tu seras juste.

Je ne veux pas de grand enterrement. Je veux, comme mon père, une caisse de bois, la plus simple. Pas de plaques, de monument. Je me souviens, comme si c'était hier, de mon père. Et je ne suis jamais retourné à Mondovi.

Tu te souviendras, fils, pas parce que je te laisse de la pierre et de la terre, mais parce que tu es un bon fils et que tu sais, même si je n'ai pas beaucoup parlé, que j'ai toujours à ma manière pensé à toi comme tu penses à tes enfants.

Tu es le chef des Revelli maintenant.

Je vous embrasse tous.

Ton père.
Carlo Revelli

Nathalie pliait la lettre qu'Alexandre lui avait tendue avant de sortir, et elle savait qu'il fallait le laisser seul, un long moment.

22

Jeanne avait vu Roland partir.

Le train s'était d'abord arrêté à la hauteur du réservoir d'eau, peu avant la courbe qui le dissimulerait. Des soldats avaient sauté sur le ballast et gesticulaient, lançant leurs calots en l'air, s'asseyant sur les talus, cependant que d'autres, agglutinés aux portières, semblaient appeler les parents restés sous la verrière de la gare. Jeanne avait commencé à marcher vers le bout du quai, d'abord lentement, au rythme de la tristesse – il va partir, il va partir – et c'était la voix de Roland qui la retenait de s'élancer.

— Tout le monde ira, avait dit Roland quand il avait reçu sa feuille de rappel. Des moutons, tous, on est tous des moutons.

Jeanne n'aimait pas cette hargne, la colère qui emportait Roland quand il hurlait :

— Des cons. Ils ont voté socialiste, communiste, bravo, des cons.

Elle essayait timidement de le calmer, ce rappel ne durerait que quelques semaines, on ne pouvait pas recommencer en Algérie

comme en Indochine, peut-être un mouvement, quelque chose. À Antibes, à Grenoble, les rappelés avaient arrêté les trains. À Rouen, ils avaient foncé avec les camions contre les murs de la caserne et les ouvriers les avaient rejoints. On ne savait pas. Peut-être quelque chose. Jeanne écoutait son beau-père qui, dans la cour de l'*Hôtel Impérial,* les raccompagnait jusqu'au porche :

— Les socialistes, ils se sont dégonflés, comme en 14, mais tu verras, ça va bouger, ils ne peuvent pas toujours, comme ça, envoyer les jeunes se faire tuer, tu verras.

Sur le quai, Jeanne se mettait à courir, des cheminots, imaginait-elle, allaient sortir des entrepôts, des ateliers, ils allaient rejoindre le train, crier avec les soldats. Ce soir, demain, Roland rentrerait. Elle était au bout du quai avec d'autres, une femme près d'elle murmurait :

— De toute façon, il faudra qu'ils y aillent, il faudra bien.

Jeanne se retournait :

— Qu'est-ce que vous en savez ?

Elle sautait sur la caillasse du ballast suivie par deux ou trois personnes. Un employé de la gare, les bras écartés, venait à leur rencontre :

— Ne restez pas là, le train part. Ils ont tiré le signal d'alarme, il n'y en a que pour quelques minutes.

Un point vert, les deux coups brefs de la machine et le train s'engageait dans la courbe, les soldats courant derrière lui, s'agrippant aux wagons.

La voie demeurait vide et Jeanne retournait vers les quais.

La première nuit, ce fut si long. Il lui manquait d'avoir à se pelotonner sur le bord du lit parce que Roland n'aimait pas qu'elle le touche, qu'il ne pouvait s'endormir que si elle demeurait silencieuse, retenant sa respiration, attentive, seulement à ne pas être tendue car Roland alors se retournait vers elle :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ?

Elle le rassurait, respirait pour pouvoir se détendre, écoutant le souffle de Roland, reconnaissant bientôt à sa régularité que son mari s'était endormi, qu'elle pouvait bouger avec précaution, se mettre sur le dos, espérer le sommeil si lent à venir.

Pour tromper l'attente, elle rêvait, elle imaginait la maison qu'ils habiteraient un jour, de grands rideaux grenat accrochés à des

barres de cuivre, des assiettes peintes sur les murs de la cuisine, un jardin pour les enfants, une fille, un garçon, Elsa et Pierre, elle professeur, lui architecte. Ce qu'elle avait voulu être, ce que Roland avait espéré devenir.

Le matin elle l'entendait se lever et avant de s'endormir à nouveau, elle reconstituait ses gestes, le bol sur l'évier, les livres qu'il ouvrait, la planche à dessin qu'il posait sur la table, l'équerre qu'il plaquait avec un petit bruit sec. Il étudiait et elle tentait de l'aider, remplissant, le soir, la casserole de café, pour qu'il n'ait plus qu'à la placer sur le fourneau, s'imposant surtout de ne pas le distraire quand le samedi ou le dimanche, alors qu'il faisait si chaud – la mer au loin était un miroir strié – il s'enfermait en bougonnant, hostile :

— Si tu veux sortir, disait-il, mais va te baigner.

Elle restait dans la chambre, ouvrait la radio, lisait. Le soir, quand elle s'approchait de lui, qu'elle avait, dans leur cuisine, un geste vers sa nuque, elle essayait de comprendre pourquoi il se repliait, hostile encore, comme si elle était responsable, si c'était sa faute si Robert Merani, le fils de Mafalda Revelli, partait pour Paris s'inscrire aux Beaux-Arts et quand il reviendrait ce serait avec Alexandre, le patron de l'entreprise.

— Tu es un ours, disait-elle à Roland en riant.

Il refusait de monter à Saint-Paul, chez Violette et Sam :

— Je n'ai plus rien à leur dire, expliquait-il.

Il ne répondait pas à Bernard Halphen, il ignorait Catto.

— Moi je ne m'ennuie pas, disait-il.

À l'entrepôt où elle était secrétaire de Gili, le directeur, Jeanne apercevait Roland, et souvent, les coudes appuyés de part et d'autre de la machine à écrire, le menton dans les paumes, elle le suivait des yeux. C'était injuste qu'il ne soit que chef de chantier. Il suffisait de l'entendre donner des ordres, précis et calme, pour savoir qu'il était fait pour diriger l'entreprise tout entière.

— Roland, disait-elle le soir en s'allongeant, je ne m'inquiète pas pour toi, tu verras, tu auras ce que tu voudras ; ce sera plus difficile que pour les autres, mais tu réussiras.

Elle le croyait. Elle essayait que dans sa voix passe toute sa conviction.

Roland se redressait, s'approchait d'elle :

— Tu dis ça, murmurait-il.

— Je le pense Roland, je le sens. Tu es fort, tu n'as pas à te tourmenter, si tu veux, si tu as confiance en toi.

Il l'embrassait sur les lèvres puis dans le cou. Elle restait immobile, parce que si elle avait avancé sa main, essayé de lui entourer la taille comme elle en avait le désir, si elle avait voulu embrasser sa poitrine – cela s'était produit quelquefois les premiers mois de leur mariage – il se serait détourné ou bien il n'aurait pu l'aimer, se vengeant de son impuissance par des jours et des jours de silence, de travail – il commençait plus tôt encore le matin – et elle avait hâte alors de partir à l'entrepôt, parce qu'il était contraint, devant Gili, de lui parler, de lui sourire même.

La belle-mère de Jeanne devinait leur malaise. Ils la voyaient chaque dimanche. C'était pour Jeanne des heures mortes durant lesquelles elle essayait de n'être qu'une forme assise en face de Denise Revelli. Mais Denise était habile :

— Ça ne va pas, Jeanne ? demandait-elle.

Roland ne bougeait pas.

— Mais si, mais si, répétait Jeanne.

Christiane essayait de protéger sa belle-sœur.

— Je pars à la rentrée, je suis admise en lettres, je suis tranquille maintenant, payée, indépendante à Paris.

— Je n'ai plus d'enfants, commentait Denise, l'un… (elle soupirait) l'autre à Paris. Je pensais, j'ai une fille, elle restera avec moi, Roland je n'y comptais pas. Vous savez Jeanne, la première nuit qu'il a passée avec une femme, vous savez ce qu'il m'a fait en rentrant ?

Jeanne essayait de sourire, elle s'en voulait de la brûlure qu'elle ressentait, de l'envie qu'elle avait de s'enfuir en courant.

— Voyons, disait Dante, c'est de l'histoire ancienne, il était jeune.

— Toi, bien sûr, murmurait Denise.

Elle se levait, servait d'abord Roland, puis penchée près de Jeanne, elle ajoutait :

— La première nuit, j'étais inquiète, comme toutes les mères. Il est rentré et il m'a giflée. Ce qu'il avait fait (elle s'interrompait) ou pas fait, il ne l'a jamais dit.

Repas du dimanche. La haine se mêlait à l'ennui. Jeanne en arrivait à ne plus pouvoir regarder Roland. Quand il était assis à la table familiale, entre son père – bavard et soumis – et sa mère –

insatisfaite et agressive – son visage même changeait, ses traits paraissaient s'alourdir. Il mangeait sans retenue.

— Roland, disait Denise, je l'ai nourri au sein jusqu'à dix-huit mois. Il a marché à neuf mois. Sur la Promenade il courait, il parlait déjà, et il tétait encore (elle riait), Monsieur et Madame Baudis, si vous les aviez vus. C'est pour ça qu'il est en bonne santé.

Jeanne souhaitait qu'il mourût dans l'instant, là à table, qu'il vomisse et que la nappe soit recouverte du lait aigre de l'amour maternel.

Christiane poussait sa chaise avec violence :

— Toujours les mêmes histoires, disait-elle, moi aussi tu m'as nourrie au sein, raconte-le. Faire des enfants, ce n'est pas un exploit, il en nait quelques millions à chaque seconde, il n'y a pas que ton fils.

Elle entraînait Jeanne dans la cour, dans la rue de France, lui prenait le bras. Son succès à l'Ecole normale supérieure de Sèvres lui donnait de l'assurance.

— Pourquoi venez-vous déjeuner tous les dimanches ? demandait-elle à Jeanne comme elles atteignaient la Promenade des Anglais. Ma mère, c'est une louve, elle va vous dévorer. Le retour d'âge la met en appétit. Ces femmes qui n'ont pas eu le courage de faire ce qu'elles désiraient, quand elles perdent la jeunesse, c'est horrible. (Elle ajoutait après un silence.) Je l'aime bien.

Elles s'asseyaient face à la mer.

— Tu ne fumes pas ? demandait Christiane.

Jeanne hésitait puis acceptait la cigarette que sa belle-sœur lui tendait.

— Tu t'en vas ?

— Ouf, disait Christiane. Je les aime bien, mais, ouf. Mon père…

Elle parlait de Dante Revelli, elle aidait Jeanne à mieux le connaître, à découvrir ce qu'il avait laissé en Roland, cet enthousiasme parfois, ce goût du travail, la révolte aussi. Mais ces ferments avaient séché.

— Roland est intelligent, continuait Christiane, et égoïste, comme ma mère. Lui, lui toujours lui, l'enfant royal. Je le connais bien, mieux que toi.

Elles riaient toutes les deux, se levaient, marchaient vers le port.

— Je n'aime pas Nice, disait Christiane, je suis heureuse de partir. Les gens sont ici pour se distraire, ou survivre. On a presque honte de travailler. Mon père, dans une autre ville, aurait été

différent, mais ici, les pauvres se cachent, il faut paraître. Tu as vu ces constructions ?

On commençait, sur les hauteurs, au-dessus du port, à élever les bâtiments aux façades blanches, aux entrées revêtues de marbre.

— Le rêve de ma mère, disait Christiane, le marbre. Elle n'a pas de marbre chez elle et c'est le malheur.

Elles traversaient à nouveau la cour de *l'Hôtel Impérial*. Christiane poussait la porte, lançait :

— Nous voilà, vous ne nous avez pas attendues, j'espère ?

Le silence.

— Ta mère est sortie, disait Dante. Je lis un peu.

Roland passait devant Jeanne sans la regarder. La guerre comme à chaque fois. Il mettait le scooter en route et Jeanne embrassait Christiane qui murmurait :

— Oblige-le à ne pas revenir dimanche, oblige-le.

Mais il aurait fallu extirper de Roland ce qu'il était, et Jeanne renonçait. Cependant qu'il conduisait, elle entourait sa taille, le vent la contraignant à fermer les yeux, à parler dans l'oreille de Roland.

— Elle est intelligente, Christiane, disait-elle. On s'entend bien.

— Prétentieuse, criait Roland, elle croit parce qu'elle étudie…

Il accélérait, faisant un long détour par Cimiez, Gairaut, ralentissait devant la propriété de Carlo Revelli.

— Un jour, disait-il, moi aussi, je serai là, moi aussi.

En rentrant, un dimanche d'avril 1956, ils ont trouvé la convocation.

Revelli Roland, classe 52/2, placé en position de disponibilité est en vertu de… rappelé sous les drapeaux… devra dans les conditions prévues par… sous peine des sanctions… rejoindre son corps… se mettre en rapport…

Si longue la nuit sans la respiration de Roland, si vide l'entrepôt sans sa silhouette, sa voix.

— Ne vous inquiétez pas, disait Alexandre (il posait la main sur l'épaule de Jeanne), on ne se bat pas vraiment. Et puis on ne les gardera pas, Guy Mollet à la télévision l'a bien précisé. Vous avez déjà vu une émission ? Venez à Saint-Paul, un soir, vous passerez le week-end avec nous.

Il l'attendait à la sortie de l'entrepôt, et Jeanne s'asseyait dans la voiture, intimidée, gênée d'être vue par les filles du bureau avec le grand patron. Pendant une longue partie du trajet, elle se taisait, regrettant d'avoir accepté, soucieuse de ne pas dévoiler ce que Roland voulait dissimuler, cherchant pourtant à le servir quand peu à peu, Alexandre continuant de l'interroger, il fallait bien qu'elle réponde, qu'elle dise :

— Tous les matins il travaille, des cours par correspondance, une école de Travaux publics, nous ne sortons jamais.

Maintenant c'était Alexandre qui demeurait silencieux cependant qu'ils quittaient le bord de mer, découvraient les premiers lotissements qui, au delà de Cagnes, gagnaient peu à peu vers le vieux village.

— Il y a beaucoup d'avenir pour quelqu'un comme Roland, disait Alexandre, il est jeune. À son retour, je vais lui donner des responsabilités plus larges. C'est un Revelli, n'est-ce pas ? Vous aussi Jeanne.

Nathalie et Sonia l'embrassaient. Yves, qui commençait des études de médecine à Marseille, lui serrait longuement la main.

— Le grand Roland, disait-il, quand j'étais gosse, je l'admirais beaucoup, il me racontait, quand il venait ici, ses bagarres. À l'entendre, il passait ses journées à donner des coups de poing. C'est toujours vrai ?

Jeanne riait, oubliait un peu cette difficulté à respirer qui l'oppressait depuis qu'elle avait couru jusqu'au bout du quai, sauté dans la caillasse, qu'elle avait vu les soldats s'accrocher aux wagons et Roland parmi eux.

Ils allaient tous ensemble chez Violette et Sam. Violette la serrait contre elle :

— Il reviendra, et dans pas longtemps, disait-elle à Jeanne, crois-moi. Ce n'est pas facile mais c'est moins grave que pendant la guerre, va.

— Pourquoi vous n'allez pas le voir à Alger ? demandait Sam.

Après tout, vous êtes mariés, il aurait droit à des permissions de nuit, non ?

À nouveau ce sentiment que le souffle allait lui manquer parce qu'elle se souvenait de la phrase de sa belle-mère quand elle avait eu cette idée devant elle.

— Pour me le faire tuer ! s'était exclamé Denise qui portait déjà les mains à sa bouche comme pour étouffer le cri de deuil.

Jeanne secouait la tête sans répondre à Sam. Elle était, depuis le rappel de Roland, devenue superstitieuse et elle avait peur de Denise.

La nuit, si longue, donnait aux mots des pouvoirs. Jeanne se signait, elle priait pour désarmer les terreurs mêlées de souhaits que formulait sa belle-mère devant elle.

— Laisse-la, disait Violette à Sam, il ne faut pas forcer ces choses. Une séparation, ce n'est pas mauvais.

Le soir, Jean Karenberg était venu dîner chez Alexandre et Nathalie. Assis près de Jeanne, il parlait d'une voix sourde. Il était voûté, d'une maigreur excessive, mais il accompagnait d'un mouvement des épaules ses affirmations et Jeanne découvrait la force de Karenberg, une sincérité qui l'émouvait. Elle osait à peine bouger les lèvres cependant qu'il parlait. Pour la première fois, elle rencontrait un homme grave et simple, qui mêlait la faiblesse à la détermination.

Karenberg ne paraissait s'adresser à personne en particulier, peut-être d'abord à Yves et à Nathalie, et parfois il se tournait vers Jeanne :

— Tout cela, lui disait-il, vous ennuie sans doute, mais voyez-vous, tant d'entre nous ont souffert, donné leur vie, qu'il faut essayer de comprendre.

Il regardait à nouveau Nathalie.

— Mon père, reprenait-il, ce devait être en 36, le soir du grand banquet de la victoire au Palais des Fêtes, eh bien, ce soir-là, vingt ans avant Khrouchtchev, il m'a expliqué ce qu'était le stalinisme. Naturellement, j'ai trouvé qu'il me dérangeait. Est-ce qu'on a idée de briser l'enthousiasme avec la vérité ?

— Qui pouvait savoir ? dit Nathalie.

— On peut toujours savoir, seulement on ne veut pas. On n'ignore plus rien de la torture en Algérie. Rien. Guy Mollet a les moyens de savoir, mais ce refus de connaître (il s'interrompait, fermait à demi les yeux), pas seulement les intérêts qui l'expliquent, mais quelque chose de plus profond, comme un aveuglement volontaire, la résistance à ce qui est évident.

Karenberg se penchait vers Sonia, caressait les cheveux blonds de la petite fille qui lui tendait les bras et il la prenait sur ses genoux.

— Le fait que la vie est un miracle par exemple, c'est simple et on l'oublie.

— Tu es resté un propagandiste, dit Alexandre. (Il s'étirait, passait ses deux mains dans sa ceinture, se dirigeait vers le salon.) Maintenant tu vas nous parler de Dieu. Avant, c'était le communisme, Staline. Pas de société idéale Jean, pas de paradis, ici ou ailleurs. C'est tout simple.

Alexandre s'asseyait dans l'un des fauteuils qui faisaient face au poste de télévision. Jean Karenberg se levait à son tour.

— Trop simple, disait-il. Moi je ne peux accepter que ceux que j'aime disparaissent (il s'avançait vers la baie vitrée), je refuse et j'ai besoin de croire. Je dirai (il faisait face à nouveau), que mon besoin et mon refus fondent philosophiquement ma croyance en Dieu.

Alexandre s'était approché du poste, il appuyait sur l'un des boutons, des clowns surgissaient, grimaces, cabrioles, et l'un d'eux roulait sur le sable de la piste cependant que tombait le rideau constellé d'étoiles.

— Roland, disait plus tard Jean Karenberg en reconduisant Jeanne à Nice – et elle désirait que la route se prolonge – j'ai bien connu son père, nous croyions aux mêmes idées et peut-être Dante y croit-il toujours.

— Toujours, dit Jeanne.

— Bien sûr, bien sûr, murmurait Jean. Je me demande parfois si, pour la dignité de l'homme, quand il ne possède que cela, des idées, s'il n'est pas préférable de croire à des idées généreuses, même si elles sont fausses, sinon qu'est-ce que la vie ?

Ils retrouvaient le bord de mer, les établissements de bains illuminés, l'arc de la baie.

— Et Roland ?

— Il est ambitieux, dit Jeanne.

Elle s'en voulut de cette confidence, peut-être une trahison. Elle se tut et Jean Karenberg ne la questionna plus.

Il conduisait lentement, la poitrine proche du volant, repoussant d'une geste machinal ses lunettes qui glissaient.

— Pour l'Algérie, dit Jeanne après un moment, vous croyez que cette guerre…

— Ils ne veulent pas voir, ils vont massacrer, comme en Indochine, et à la fin, il faudra bien qu'ils abandonnent, n'est-ce pas ?

Il lui prit le bras.

— Roland va revenir bien sûr. Puisqu'il est ambitieux, il faut qu'il vive, c'est logique.

Elle se mit à rire et respira mieux, mais quand elle retrouva l'appartement, ce silence, ce trou des pièces vides, elle fut à nouveau oppressée.

Elle lut un peu, mais elle voyait d'autres mots, qu'elle croyait avoir oubliés : *Palestro. Tlemcen. Aurès. Vingt-deux soldats du contingent, tous originaires de la région parisienne… L'embuscade… Assassinats de trois prisonniers par le F.L.N.*

Elle se leva, chercha la dernière lettre de Roland. Il réclamait ses livres, demandait des nouvelles de l'entreprise Revelli, et terminait par cette phrase : *Les moutons sont des moutons, dis-le à mon père. Je ne veux pas être tondu.*

Si peu de tendresse, des phrases trop courtes pour l'enlacer.

— Il vous écrit, Roland ? avait demandé Denise.

— Il m'écrit, répondait Jeanne.

— Il vous dit qu'il a été reçu chez des colons, des gens très bien, ils ont trois filles. Ce n'est pas loin d'Alger, ils vont se baigner, il paraît que le pays est magnifique. Il prend des vacances. Il vous a parlé de tout ça ?

La nuit si longue.

Elle avait dit oui, Jeanne, mais quand sa belle-mère lui avait tendu la lettre – « Vous voulez la lire ? » – elle avait refusé.

Depuis, chaque nuit, quand le sommeil reculait comme une eau vers laquelle on marche, elle voyait le corps de Roland étendu au bord de la mer, et la vague avançait, refluait. La soif de Jeanne était plus vive encore, elle léchait ses lèvres, elle buvait un peu, essayait d'oublier, mais dès qu'elle croyait être recouverte, le sommeil se dérobait ou plutôt le rêve était si fort, le corps de Roland si proche, elle ne savait pas qui le caressait – que Jeanne se réveillait à nouveau en sursaut.

Les noms revenaient, *Aurès, Palestro, Tlemcen,* et la question de Denise : « Vous voulez la lire ? »

Jeanne se recroquevillait, les doigts sur les lèvres, elle priait à haute voix pour que la cadence ancienne l'entraîne, la berce, l'éloigne de ce corps dont elle imaginait tour à tour qu'on le caressait ou le blessait et c'était chaque fois sa torture.

23

Antoine Revelli apercevait Roland au milieu des ouvriers.

Il s'efforçait de ne pas entendre, de ne pas regarder, mâchant avec application, les yeux mi-clos, le visage tourné vers le port, mais quand il se penchait sur la gamelle calée entre ses cuisses, il voyait le groupe des maçons et des charpentiers autour de la bétonnière et Roland, debout sur le bâti de la machine, qui leur parlait.

L'envie de descendre, de quitter ce deuxième étage où Antoine s'était installé, le dos appuyé à une poutre, les jambes dans le vide, la tête à l'ombre. Devant lui, sur les bassins et les quais, tout le long de la jetée du phare, la marée, grise quand un nuage poussé par le vent de sud-est masquait le soleil. À l'entrée du port la mer était ourlée d'écume. Puis après quelques minutes, l'étoupe se déchirait et la lumière blanche laquait les arcs du monument aux morts, la coque d'un cargo.

En bas, Roland parlait.

Il était arrivé au moment de la pause, quand les maçons plaçaient, dans un bac de tôle rempli d'eau terreuse, leurs gamelles, qu'ils ramassaient des débris de bois pour allumer le feu. L'un d'eux, près d'Antoine, avait vu la voiture de Roland s'arrêter devant la palissade qui fermait le chantier.

— Vé lou qui, le voilà, avait-il lancé.

Antoine, redressant la tête, avait aperçu Roland qui avançait les mains dans les poches du blouson de cuir. Visage de boxeur ou de soldat, cheveux coupés très court, tempes et nuque dégagées, Roland s'approchait, les épaules rejetées en arrière, attentif, d'une démarche à la fois souple et contrôlée. Les ouvriers le suivaient des yeux. Il s'était rendu directement à la baraque du chef de chantier et Antoine en avait profité pour monter au deuxième étage, s'installer à ce niveau vide, là où on n'avait pas encore commencé à élever les cloisons. Il avait ignoré le coup de sifflet, les appels du chef de chantier qui précédait Roland vers la bétonnière. Roland grimpait sur le bâti de la machine, commençait à parler et Antoine ouvrait sa gamelle.

Pas faim, mais il faut manger, en laissant de longs intervalles entre chaque bouchée, en prenant une goulée de vin.

Une à une les scènes glissent, Roland assis sur la plage près du grand-père Vincente, un 14 juillet, Roland qui pose son panier de figues sur la table devant Edmond.

Maintenant Roland est au milieu des ouvriers, responsable du chantier, soixante logements de luxe que l'entreprise Revelli construit au delà du port, au milieu des palmiers.

Antoine somnole comme si la vie s'était déroulée sans qu'il bouge, chaque jour la pause, le dos appuyé à une poutre et la gamelle là, entre les cuisses.

Un dimanche, il y a deux semaines, Antoine et Giovanna, en revenant de chez leur fils, s'étaient arrêtés devant les palissades du chantier. Antoine quittait le bras de Giovanna, allumait une cigarette, écartait l'une des planches.

— Où est-ce qu'ils en sont ? murmurait-il.

Giovanna l'incitait à pénétrer dans le chantier.

— Va voir. C'est ici, demain, que tu viens ?

Elle l'interrogeait pour qu'il parle, qu'il brise ce silence morose où il s'enfermait chaque fois qu'ils avaient revu l'appartement du père.

Edmond s'était installé rue de la République, dans la maison du 42 reconstruite après le bombardement.

— Si tu te maries, avait expliqué Lucien Millo, tu seras en face de l'épicerie. Ne laisse pas perdre d'appartement.

Edmond avait donc quitté le boulevard de la Madeleine, Antoine et Giovanna, pour les pièces blanches et nues, où il y a des années, Lisa, Vincente, Violette, eux tous quoi, s'asseyaient ensemble autour de la table de la cuisine. On avait installé une salle d'eau, un bel évier. Sur le sol des briques rectangulaires remplaçaient les tommettes. Quand, le dimanche, Antoine et Giovanna venaient voir leur fils qui finissait tard – l'épicerie fermait à une heure et demie – que Giovanna faisait un peu de ménage, qu'elle tentait d'effacer les taches de gras, près de l'évier, elle n'y réussissait pas :

— Les briques d'avant, disait-elle, c'était pas moderne, mais on les lavait bien.

Ils déjeunaient ensemble et parfois montaient Lucien Millo et Lili. Le repas était plus gai alors. Lili parlait de sa voix criarde de commerçante.

— Votre Edmond, disait-elle, s'il voulait je vous le marie demain, allez, il ne s'ennuie pas au magasin. Quand on est tous les trois, vous

pouvez être sûre que les clientes, c'est pas Lucien qu'elles choisissent mais Edmond. Vous étiez comme ça, Antoine ? Votre fils, en tout cas, il n'a même pas à se baisser, c'est elles qui le ramassent, les femmes aujourd'hui…

Elle riait, Giovanna faisait la vaisselle.

— Tu manges bien ? demandait-elle à voix basse à Edmond.

Lili entendait, se levait, jouait à la colère :

— Non, mais vous croyez que je le nourris pas, votre fils ? Il mange toute la journée au magasin, vous le voyez pas, on dirait un gros veau.

Elle riait à nouveau et elle entraînait dans sa gaieté Antoine, Lucien.

Edmond avait changé et Antoine, sur le palier, au moment d'embrasser son fils, découvrait qu'il avait en face de lui un homme trapu, aux joues rondes, qui ressemblait un peu à l'oncle Luigi. Il hésitait à serrer Edmond contre lui et se contentait souvent de lui donner deux ou trois tapes sur l'épaule : « Ciao fiston », disait-il.

Dans la rue de la République, il s'arrêtait un instant devant la façade de la maison, un crépi jaune à la place du plâtre grisâtre d'autrefois, mais le porche qui donnait dans la cour n'avait pas été modifié, et il semblait à Antoine qu'il allait voir sortir un homme, si jeune – lui – portant sa mère jusqu'au fiacre qui la conduirait à l'hôpital.

Giovanna prenait le bras de son mari. Elle savait qu'il fallait qu'elle s'appuie contre Antoine, qu'elle ne dise rien, qu'elle marche lentement pour qu'il puisse s'éloigner sans trop souffrir de cette maison où il était né, où maintenant habitait Edmond qui avait toute la vie à parcourir. Eux, il leur restait à retourner au Vallon de la Madeleine, dans l'appartement qu'Antoine avait repeint l'été dernier, où ils pouvaient croire, parce qu'ils n'avaient jamais changé les meubles depuis leur mariage, que le temps n'avait pas passé, qu'Edmond allait pousser la porte de sa chambre, courir vers Rafaele Sori, ou bien descendre jouer avec Roland qui venait souvent les voir, seul, à bicyclette.

— J'y viens demain, disait Antoine en désignant le chantier, en reprenant le bras de Giovanna.

Ils se dirigeaient vers la Tour Rouge, les rochers du Cap de Nice, avant de regagner le port où ils prendraient le trolleybus pour la Madeleine.

Ils s'asseyaient au fond pour être seuls et parfois ils descendaient à Magnan, remontaient à pied le Vallon en se tenant toujours par le bras. Un voisin lançait :

— Les amoureux, on rentre ?

Ils s'arrêtaient devant la maison des Morini, s'installaient sous la tonnelle.

— Et le fils ? demandait Antoine.

— Avec ces événements (Morini servait un verre de vin, secouant la tête) on a plus de lettres, de Gaulle, avec lui, qui sait, on saura peut-être où on va. Ils seront bien obligés de l'écouter lui, les Arabes et les colons, tout le monde, non ?

Antoine ne répondait pas. Plus de politique. Pour ce à quoi ça sert. Deux ou trois fois dans la vie il avait cru, juste après l'autre guerre, quand Dante rentrait, au moment du Front Populaire, et bien sûr, à la Libération quand… Mais maintenant, à quoi ça sert de parler ?

Dante, lui, continuait, Staline un saint, Staline un fou, les tanks russes qui parcouraient Budapest, les morts qu'on réhabilitait, et il rêvait toujours.

— Tu vois, expliquait-il à Antoine, c'est seulement plus long qu'on croyait, plus difficile. L'homme, ça se change pas comme ça. On est là depuis deux millions d'années et la révolution, c'est en 17. En quarante ans, c'est déjà un miracle ce qui s'est passé.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demandait Morini. De Gaulle, il peut finir la guerre, non ?

Antoine Revelli haussait les épaules.

— On verra, ils nous demandent pas notre avis, alors ?

Le soir, cependant que Giovanna repassait, Antoine avait écouté les nouvelles. *Salan, Massu, Vive de Gaulle, Vive la République, Algérie Française,* et tutti quanti.

— Tu crois qu'ils vont se battre ? commençait Giovanna.

— Mais non, pour qui, contre qui ? Il y aura une petite mise en scène, chacun sauvera ses meubles. Et les ouvriers, comme d'habitude, dans le baba.

Il avait arrêté la radio et fumé lentement, accoudé à la fenêtre. Le vert des feuilles neuves était vif, la nuit à venir lente. Le linge pendu aux fenêtres se balançait à peine et jusqu'aux voix d'ordinaire trop fortes qui paraissaient douces.

Antoine se tournait vers Giovanna, s'approchait d'elle, la prenait par l'épaule.

— Ça va ? demandait-il.

Elle souriait, elle disait :

— Il fait bon. Mai, c'est le meilleur mois. À Turin, avec mes frères, on descendait au bord du fleuve, le courant, en mai, est si rapide.

Antoine débranchait le fer à repasser, obligeait Giovanna à venir près de lui, à la fenêtre, et ils demeuraient ainsi tous les deux un long moment.

— Au fond, commençait Antoine la tête appuyée contre ses bras croisés sur le rebord de la fenêtre, et Giovanna se laissait aller sur les épaules de son mari, au fond, je suis le dernier ouvrier chez les Revelli. Dante, c'est plus vraiment un ouvrier. Un gardien. Il va plus sur les chantiers depuis des années. Edmond, on en a fait un commerçant. Les autres Revelli, des patrons, et travailler chez eux, ça me dit rien, mais Beaufort…

Beaufort, l'entrepreneur d'Antoine, l'avait convoqué au milieu de la semaine :

— Les gros, commençait-il en faisant signe à Antoine qu'il pouvait s'asseoir, ils n'y arrivent pas. Tes Revelli, tes parents, je sais pas quoi, les logements qu'ils construisent au port, ils me sous-traitent pour les plâtres, ils sont en retard, j'ai pensé à toi, tu prends tes gars et tu vas là-bas.

— Les autres, reprenait Antoine, ça me dit rien de les rencontrer, si je vois Roland sur ce chantier du port, ce gosse qui commande.

— Qu'est-ce que ça fait ? disait Giovanna. Roland ou un autre. Il vaut mieux que ce soit Roland.

Roland était rentré d'Algérie après six mois passés là-bas et ils l'avaient retrouvé, à la fin de l'année 57, dans son nouvel appartement, pour le baptême d'Elsa. Jeanne, sa fille dans les bras, allait de l'un à l'autre.

— Il faudrait qu'on se voie davantage, disait-elle à Antoine et Giovanna, venez dîner un soir.

Alexandre Revelli s'était approché.

— On ne se connaît pas, à peine, on est cousins germains pourtant, le même âge, non ?

— Vous, disait Antoine, moi (il montrait ses mains) je suis resté un ouvrier, rien qu'un ouvrier.

— On pourrait se tutoyer, répondait Alexandre. Vous savez, ouvrier, patron, on est quand même tous des Revelli. Mon père, vous l'avez connu ?

Alexandre s'interrompait, la gène naissait en lui à l'évocation de Carlo Revelli, de cette inégalité qui s'était créée entre les familles et contre laquelle, il le savait bien, il pouvait si peu.

— Il faudrait que vous veniez me voir, continuait-il. Vous êtes du métier, on peut travailler ensemble. Je rencontre souvent Violette, votre sœur. Elle devrait d'ailleurs être ici ce soir.

Il faisait mine de la chercher, en profitait pour s'éloigner, intimidé tout à coup par le regard d'Antoine, son visage marqué, la peau fanée de ceux qui travaillent depuis toujours en plein air, qui sont comme de vieilles roches crevées par les embruns.

Denise rejoignait Antoine et Giovanna :

— Ils sont bien ici, disait-elle en montrant l'appartement. Je n'aurais pas meublé comme ça, mais l'appartement est beau. Vous savez que Roland a la responsabilité des chantiers ? Ça, il est ambitieux, il tient de moi, parce que son père, enfin vous le connaissez. Heureusement, Roland ne lui ressemble guère.

Roland les avait raccompagnés en voiture et Giovanna parlait, percevant entre Antoine et son neveu une certaine réserve proche de l'hostilité.

— Tu t'occupes des chantiers, alors ? avait demandé Antoine comme ils arrivaient.

— Je commence, disait Roland. J'ai soixante logements près du port.

Il était sorti de la voiture, se tenait adossé à la carrosserie, sans bouger.

— Elle est jolie, Elsa, dit Giovanna. Elle ressemble, à cet âge c'est bien tôt, mais elle ressemble à Jeanne.

— Je ne voulais pas d'enfant, dit Roland.

Il avait parlé d'une voix brutale, inattendue. Jusqu'alors distant, il livrait tout à coup à son oncle et à sa tante son intimité, comme pour leur donner dans un élan le plus vrai de lui-même, tout en restant lointain, en ne faisant pas un geste vers Antoine, au moment où celui-ci s'écartait de la voiture, disait : « Peut-être tu me commanderas ? » embrassant Giovanna sans ajouter un mot. Elle se retournait comme elle passait le seuil parce qu'il faisait hurler le moteur de la voiture en démarrant brutalement.

Antoine maintenant apercevait Roland qui était descendu de la bétonnière. Quelques ouvriers parlementaient avec lui, les autres s'étaient assis autour du foyer et avec des chiffons retiraient du bac de tôle les gamelles chauffées.

Roland bientôt se trouva seul avec le chef de chantier. Il allait et venait les mains derrière le dos et de temps à autre il avait un mouvement nerveux qui soulevait ses épaules, dégageait le cou.

Un plâtrier vint s'asseoir près d'Antoine, s'appuyant à l'autre poutre, laissant lui aussi ses jambes pendre dans le vide.

— Il y a grève demain, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ?

Antoine allumait une cigarette, désignait Roland qui continuait de marcher.

— Grève politique, de toute façon de Gaulle passera, ça sert à rien, seulement à perdre de l'argent.

— Et les autres ?

— Le délégué a dit qu'il fallait avertir de Gaulle, que le fascisme en France, on le laisserait pas faire.

Antoine remit le couvercle de la gamelle, pivota, se leva en appuyant ses deux mains sur la dalle de béton.

— Le fascisme, ils parlent tous de fascisme, dit-il, ça fait trente ans.

— Tu la fais pas alors ?

Roland, en bas, s'approchait du foyer. L'eau continuait de bouillir dans le bac. Il recommençait à parler, puis brusquement, les ouvriers restant le visage baissé sur leurs gamelles, il marchait vers la palissade, quittait le chantier.

— Tu la fais ou non cette grève ?

Antoine vidait un sac de plâtre. Il respirait cette odeur aussi familière que celle du tabac. Elle fait partie de vous, on fume, on ne s'en rend même plus compte, mais si on s'arrête, ça manque.

— Tu la fais ? répétait le plâtrier.

— Tu verras bien demain, dit Antoine.

24

Christiane Revelli ne pouvait plus parler à Roland.

Quand elle avait revu son frère pour la première fois, elle avait cru qu'enfin l'un des siens comprendrait. Elle s'était battue pour eux pendant quatre ans. Jours chuchotés, jours austères. Livre après livre, elle s'était contrainte à l'immobilité, au silence, et seuls ses doigts et ses yeux glissaient le long des phrases, pour qu'enfin leur nom soit inscrit sur la liste des reçus dans le hall de la bibliothèque. Ce nom, celui du père qu'on criait dans la cour de *l'Hôtel Impérial :* « Revelli, Revelli, et cette ampoule au troisième, tu la changes ou pas ? » Celui de la mère : « Vous êtes la concierge, Madame Revelli ? » et Denise rougissait. Celui de Roland. « Il ne veut jamais qu'on parle des études, disait Jeanne, il aurait aimé continuer tu comprends. »

Quand elle avait lu leur nom, Christiane était sortie en courant de la Sorbonne. Elle bousculait Sylvie qui l'interrogeait :

— Ils sont affichés ? Tu l'as ? Et moi ?

Essoufflée, elle ne répondait pas, elle ne savait pas, elle n'avait vu que son nom.

Elle courait jusqu'à la poste, obtenait enfin la communication avec l'*Hôtel Impérial.* « Je suis la fille de Dante Revelli », disait-elle. On cherchait en vain son père. Christiane entendait les klaxons sur la Promenade des Anglais, elle imaginait la baie ouverte sur le bleu léger et brumeux de l'horizon. Elle parlait trop fort, inutilement : « Dites-lui que sa fille est reçue. » L'orgueil l'emportait : « Sa fille est reçue à l'agrégation », ajoutait-elle.

Ces mots répétés, l'exaltation tombait, ne restait que la fatigue après cette longue guerre gagnée, la déception aussi parce que Christiane se persuadait qu'ils ne sauraient jamais que chaque jour elle avait eu peur comme un joueur qui double sa mise. Qu'elle avait renoncé à Alain. « La vie, il faut savoir choisir ses priorités, moi, pour le moment, c'est l'agreg ! » lui disait-elle.

Christiane rentrait dans la bibliothèque, terrorisée, parce qu'elle voyait en face d'elle l'une de ces femmes au visage gris peu à peu rongé par la lecture et ce serait peut-être son sort si elle gagnait.

Qui saurait cela ? Ce prix qu'elle avait payé. Parfois elle s'arrêtait de prendre des notes, elle écrivait en majuscules : AGOLAMORT. Elle encadrait d'un trait noir ce mot qu'elle avait créé. L'agrégation ou la

mort : *agolamort* dans un rectangle comme son corps à elle, prisonnier du lit étroit. Chaque soir, dans son agenda, elle notait des petits chiffres *3, 8, 6, 2,* 5 le nombre d'heures qu'elle consacrait au travail. En fin de semaine le total, la courbe qu'elle dressait.

— Tu es conne, disait Alain. L'agreg, merde, si c'est pas cette année, tu l'auras l'année prochaine.

Vie ou mort. *Agolamort*. Elle était le joueur qui regrette de parier. Elle rentrait dans la cour de la Sorbonne, elle relisait son nom sur la liste des reçus. *Revelli Christiane*.

Sylvie se précipitait :

— Je l'ai aussi, on l'a, criait-elle.

Une année perdue, gagnée. Alain qui disait :

— Tu l'auras bien assez tôt.

Une année pour que le père, les siens, plus vite, par elle, soient vengés.

Mais si le gain était la perte ? Si l'on ne pouvait rien partager, s'ils attendaient autre chose, si elle s'était trompée d'enjeu ?

Dante Revelli prenait sur le quai de la gare la valise de sa fille.

— Tu es contente ? demandait-il.

Il faisait quelques pas, se tournait vers elle, montrait son visage d'homme vieux, joues creusées, comme si deux pointes s'enfonçaient profondément sous les pommettes.

— Ma mère ou mon père, disait-il, ça, professeur, ils n'auraient même pas pu imaginer. Et moi, un de mes enfants, toi surtout, je croyais pas.

Il s'arrêtait, elle essayait de reprendre la valise, heureuse, mais il repartait d'un pas vif.

— Mon père, continuait-il, pauvre homme, et lui, il savait lire, s'il t'avait vue, il aurait été si fier.

Il s'essuyait le front, allumait une cigarette, regardait à peine Christiane.

— Tu reviens alors ?

Ils étaient complices. Ils prenaient leur temps. Elle n'osait pas lui dire : « Tu vois ta fille, c'est toi qui dois être fier, parce que c'est toi, pour toi, grâce à toi. »

— En somme, continuait Dante, c'est si difficile que ça ? Tu vas enseigner quoi maintenant, les écrivains ?

Ils traversaient le jardin où Christiane avait souvent joué. Elle s'asseyait pour qu'il puisse se reposer, parce qu'elle avait besoin de rester encore seule avec lui avant de retrouver la mère. Devant

Denise, Dante se tairait, revêtirait la défroque du vaincu et Christiane serait à nouveau engluée dans leur marécage.

— La littérature, oui, répondait-elle.

Elle était rassurée, elle croyait qu'il comprenait. Elle avançait, dévoilait ses projets :

— Réfléchis papa, si peu d'ouvriers dans les romans, essayer, analyser les causes de cette absence, une vie d'ouvrier après tout, c'est aussi un sujet tragique ?

Dante Revelli paraissait attentif, tenant la cigarette entre le pouce et l'index, la cachant dans ses doigts repliés. Ecoutait-il vraiment ?

— Tu comprends ? répétait Christiane.

— Tu vas encore étudier, disait-il en soulevant la valise, en recommençant à marcher, puis il l'attendait. Et si tu te mariais ? demandait-il.

Le gain, la perte.

Elle leur rapportait le gain et ils parlaient de la perte.

Christiane ne répondait pas à son père, elle se laissait envelopper par la ville bruyante, dépoitraillée, elle marchait vers le soleil qui suintait des façades, la contraignait à détourner la tête. Elle avait lu dans la lumière poussiéreuse des bibliothèques, lu encore quand le bord des yeux brûle, qu'on les ferme un instant et les mots dérivent dans la nuit peuplée.

Qui comprendrait qu'elle craignait cette blancheur brutale de la ville ? Qu'elle arrivait à Nice différente, porteuse d'une ruche bourdonnante, son gain, quatre années de phrases agglomérées, compactes, et Dante répétait :

— Tu ne veux pas te marier ?

Dans cette ville, que valaient les livres ? Le silence ?

Les façades étaient en marbre, prétentieuses comme les bagues trop lourdes d'une femme entretenue ou la cravate voyante d'un de ces bellâtres pour qui, sur la Promenade des Anglais, toutes les passantes sont des proies. Ville maquillée dont Christiane avait oublié la langue. Là, ce qu'elle avait gagné n'avait pas cours. Le dégoût, le désespoir d'être revenue.

— Nice, Mademoiselle Revelli, avait dit l'inspecteur général en la recevant après le concours, un poste de fin de carrière.

Finir déjà, alors que rien n'a commencé.

Christiane regardait son père, s'efforçant à sourire, repoussait le souvenir d'Alain. « Et si on se mariait, avait dit tant de fois Alain en essayant de l'enlacer. Pourquoi pas ? » Elle l'avait tenu à distance, les mains sur sa poitrine et il saisissait ses poignets « Tu es folle, continuait Alain, cette agreg, mais c'est l'ambition ? Quoi ? »

La rage plutôt, ce père qu'elle avait vu si souvent baisser la tête devant sa femme. Denise avec son visage boudeur, sa bouche de petite fille avide, qui récitait le long monologue, la litanie de l'amertume, des illusions, du trop tard maintenant, de la jeunesse perdue à cause de Dante. La rage de la venger elle aussi, qui aurait pu, dû. La rage pour ne pas être comme eux, qui avaient cédé, grains qui ne germent pas, et pourrissent dans la terre.

Christiane tentait d'expliquer cela à Alain dans ce café de la place de la Sorbonne où ils se retrouvaient.

— J'ai appris, disait-elle, qu'il faut d'abord être soi, jusqu'au bout, après, on peut partager avec quelqu'un, pas avant, pas en renonçant. Je veux l'agreg c'est tout.

Alain passait sa main ouverte dans ses cheveux noirs bouclés, se grattait la tête.

— Tu es une puritaine, et ça ne mène à rien. Tu es impatiente, pourquoi ?

Il avait le temps de ceux qui vivent depuis des générations dans la liberté d'être ce qu'ils désirent. Le temps bourgeois des dilettantes, de ceux qui savent profiter de l'existence comme on dit.

— Je ne sais que travailler, ajoutait Christiane. Nous sommes tous comme ça dans ma famille, c'est notre maladie. Mon frère, Roland, nous sommes différents, mais le travail lui et moi, sacré.

Elle retrouvait Roland dans la salle à manger des parents. Ils s'observaient.

Elle avait imaginé qu'ils iraient ensemble marcher au bord de la mer, sur cette Promenade où souvent ils avaient couru, et elle se souvenait de ces matins – était-ce un récit qu'on lui avait raconté plus tard – quand Roland lançait la voiture d'enfant et Christiane criait en serrant les montants.

« Qu'es-tu devenu, que s'est-il passé pendant ces années ? » diraient-ils de la même voix, au même instant. Elle avait rêvé. Ils ne réussissaient qu'à échanger les mots de passe de l'indifférence.

Parfois, quand en fin de semaine elle rendait visite à ses parents, qu'elle se garait sur la Promenade, qu'elle s'approchait à pied de

leurs fenêtres, elle entendait la voix de Roland, assurée et forte, coupée de temps à autre d'un rire satisfait :

— Alexandre me laisse les mains libres. Après le chantier du port, je leur ai fait gagner au moins…

Il donnait un chiffre, le répétait jusqu'à ce que Dante ou Denise, chacun à leur manière, le commentent. Elle demandait d'un ton gourmand :

— Tu as un pourcentage sur les bénéfices ?

Dante, inquiet, interrogeait :

— Tu ne prends pas trop de risques ?

Roland riait encore :

— Je n'ai même pas eu besoin de le demander, disait-il. Alexandre me l'a proposé.

Alexandre Revelli n'avait jamais aimé ces conversations âpres avec les promoteurs, ces réunions de chantiers où il fallait tenir tête, feuilleter le cahier des charges, mentir, gueuler, taper du plat de la main sur le schéma de chauffage :

— Vous m'aviez dit, pour les tuyaux. Vous allez me respecter ça, n'est-ce pas ?

Roland le remplaçait. Robert Merani, jeune diplômé, l'assistait pour l'architecture. Alexandre, lui, dirigeait l'agence, concevait ces villages qui ressemblaient à des roches creusées que les vagues effleurent, ou bien inventait ces formes nouvelles, ondulations de béton et d'alvéoles qui couraient le long du rivage.

— Si vous me faites confiance… lui disait Roland.

Il prospectait les terrains à vendre sur les collines, rachetait les vieilles serres, les terrasses à œillets sur les coteaux du Var.

— Vous verrez, dans quelques années, avec le nouveau plan d'urbanisme, le prix va tripler.

Souvent Alexandre, en l'écoutant, se souvenait de Carlo Revelli : la similitude de caractère entre Roland et Carlo paraissait s'accentuer, la sève irriguait d'abord le fils de Dante.

Quand Yves revenait de Marseille, Alexandre s'approchait de lui, regardait par-dessus son épaule la revue de médecine que feuilletait son fils, lui touchait du bout des doigts la tête.

— Pourquoi chirurgien ? murmurait-il. Roland va diriger l'entreprise.

— Si ça l'amuse, disait Yves en levant les yeux.

Nathalie se rapprochait d'eux. Sonia lisait, allongée sur le tapis.

— Roland, reprenait Alexandre, j'ai décidé de l'intéresser aux bénéfices, parce que… (il s'interrompait) mais je n'arrive pas à le comprendre, l'argent ne l'intéresse pas. Il veut s'affirmer. Une véritable frénésie.

— Une maladie, disait Yves.

— Ton grand-père Carlo lui ressemblait, murmurait Nathalie.

— Une manière de s'exprimer, disait Alexandre.

— Ou de se mutiler. (Yves se levait.) Je veux rester entier, ajoutait-il.

Il fermait la revue, embrassait sa mère, se penchait sur Sonia, la bousculait en riant, puis se tournait vers son père :

— Tu ne crois pas que le désir de pouvoir, ou bien l'envie de posséder sont des besoins primitifs, des façons si médiocres, si élémentaires de s'exprimer ?

Cette phrase qui comblait Alexandre justifiait ses choix, si bien qu'il osait à peine répondre, qu'il hochait la tête timidement.

— Peut-être, disait-il, mais Roland n'a pas eu nos facilités.

— Personne ne l'accuse, répondait Yves. Intéresse-le aux bénéfices. Sa fille sera plus calme. Je vais voir Sam, disait-il encore.

Nathalie et Alexandre se regardaient cependant que les pas de leur fils résonnaient dans la ruelle déserte.

— Et Christiane, demandait Nathalie, tu l'as vue ?

Christiane essayait de s'isoler, d'arracher ce masque qu'on posait sur son nouveau visage.

— Revelli, disait le proviseur, vous êtes parente avec les entrepreneurs, l'architecte ?

Il raccompagnait Christiane à la porte de son bureau et comme elle ne lui répondait pas, ajoutait :

— C'est un nom répandu, ici. Vous avez eu de la chance, niçoise, votre premier poste à Nice.

Elle commençait à haïr cette ville, à ne plus reconnaître ses souvenirs. Les coulées de béton, les traînées d'acier, pare-chocs contre pare-chocs, la Nice populaire et vivante, la Nice bistre où les tuiles et le linge qui sèche apportent les taches de couleur, peu à peu enfouie, les collines dallées de marbre. Ne restait que le ciel trop souvent couvert, dès que la chaleur gagnait, d'une brume qui semblait à Christiane nouvelle.

Après les cours, Christiane retrouvait Sylvie, sur le port. Là, au printemps, elles déjeunaient au soleil, dans le calme des milieux de journée, le dos appuyé à la façade du restaurant, la colonnade altière fermant, comme un décor d'opéra, le port.

— Belle ville, disait Sylvie.

— Je venais, racontait Christiane, avec mon père et mon frère, sur la jetée du phare, nous péchions.

Elles ignoraient toutes deux les remarques narquoises des garçons :

— Alors mesdemoiselles, on les soigne les élèves, vous ne voulez pas nous donner des leçons ?

Elles continuaient de corriger des copies.

— Qu'ils sont idiots, murmurait Christiane.

Elle avait oublié la condescendance vulgaire des hommes d'ici, son père qui était l'un d'eux. Quand elle essayait de lui parler :

— De Gaulle, tu comprends, ce n'est pas seulement l'expression de la bourgeoisie, c'est aussi… Tu m'écoutes papa, tu es d'accord ?

Elle devinait son indifférence moqueuse. La politique, pas l'affaire des femmes. Qu'attendait-elle pour se marier. Elle continuait cependant, racontait comment au lycée, ils se rassemblaient.

— Les communistes, tout le monde. En fait, il n'y a que quelques fascistes, des O.A.S.

Dante souriait et si Christiane lui tendait un journal : « Tu devrais lire… », il haussait les épaules, le prenait avec réticence.

— Tu t'occupes de politique aussi ? disait-il.

— Pourquoi pas ? (Elle allumait une cigarette.) On vote, non ?

Il parcourait l'article, souriait encore.

— Tu me fais penser à Violette. Ma sœur, elle n'en a fait qu'à sa tête. Elle était en avance.

— Elle s'est mariée, disait Denise. Tu fumes encore ?

Denise faisait un pas, hésitante, prise entre deux phrases, deux désirs.

— Après tout, le mariage, murmurait-elle, puisque tu es indépendante, tu gagnes bien ta vie, moi je suis mariée mais si j'avais su.

Christiane se levait. Les acteurs reprenaient leur place. Denise amère, Dante humilié.

— Vos histoires, disait Christiane.

— Tu verras, tu verras, reprenait Denise. Si les gens se marient, il y a des raisons. Tu te crois la plus forte, tes diplômes, tu sais, on vieillit quand même.

Christiane sortait, déroulait la capote de sa voiture que le vent faisait claquer et elle allait vers l'ouest par le bord de la mer, longeant les chantiers des hautes constructions qui, peu à peu, au delà du Var, masquaient l'horizon.

Elle, reprise par eux, Roland, le père, la mère, tous prisonniers de leur histoire, si opaques à eux-mêmes. Le père plein d'allant encore, mais lié à ses capitulations, la mère prête à comprendre et qui, au dernier instant, se bouchait les yeux, criait qu'il fallait suivre cette route commune où elle s'était embourbée, tous deux si pathétiques, vies déchirées, mains qui se tendent et n'arrivent pas à se nouer.

Christiane arrêtait la voiture, marchait sur cette longue plage de galets, sans savoir que Violette, bien des années auparavant, elle aussi, avait affronté le souffle vif de la mer pour affirmer sa propre force, sa volonté de devenir elle-même. Et bras croisés sur la poitrine parce que les fins de journées, même au printemps, sont sur le rivage, fraîches, Christiane répétait qu'elle ne plierait pas comme Roland l'avait fait.

Elle aurait voulu lui parler – il pouvait encore battre les cartes, infléchir sa vie – mais souvent elle se persuadait qu'il n'était déjà plus qu'un de ces corps figés que seule une secousse brutale peut ranimer.

Un soir, alors qu'avec Sylvie elles revenaient lentement d'une longue promenade – elles avaient suivi la route sinueuse prise entre les rochers rouges de l'Estérel et les fonds verts – Christiane avait cru reconnaître la silhouette de Roland dans une voiture garée sur la Croisette. Elle s'était mise à rire, racontant à Sylvie qu'elle aimait, gamine, épier Roland.

Elle s'avançait, dissimulée par les lauriers du jardin, elle apercevait son frère qui parlait avec Julia ou Danielle, partait avec elles vers l'une des tranchées creusées dans les pelouses. Alors Christiane l'appelait et il la chassait à coups de pied.

Tout en racontant, Christiane avait fait demi-tour. Elle ralentissait à la hauteur de la voiture de Roland. Une femme était assise près de lui.

Christiane accélérait avant qu'il ne la surprenne.

— Tu l'espionnes toujours ? disait Sylvie.

Plus tard, dans l'appartement qu'elles partageaient, Christiane allongée dans sa chambre, des copies dispersées autour d'elle sur le lit, répétait comme pour s'en convaincre :

— Sa vie ne me regarde pas, bien sûr. Pourquoi veux-tu que je me mêle de cela ?

Mais la révolte la gagnait, elle se souvenait de Jeanne qui lui montrait Elsa :

— Elle a cinq ans, disait Jeanne. Elle est espiègle, tu ne peux pas savoir.

Elsa, petite fille brune, courait dans la cour de l'*Hôtel Impérial* entre les voitures, obligeant sa mère à s'interrompre, à l'appeler, à la saisir par le bras.

— Je ne travaille plus, expliquait Jeanne, que veux-tu, avec elle.

— Et Roland ? avait demandé Christiane.

Peut-être un trop long silence avant de répondre puis la hâte pour dire :

— Il a toutes les responsabilités, ça marche très bien, mais (Jeanne baissait la voix, se penchait vers Elsa) il n'a plus une minute, il n'est pas souvent là. Il est ambitieux, que veux-tu, c'est sa vie, le travail.

La révolte et le dégoût devant cette duplicité des attitudes, les esquives, l'un avec l'autre et chacun pour soi.

— Et puis, criait Sylvie depuis sa cuisine, c'est tout ?

Christiane s'était renversée sur le dos, elle fumait, les yeux ouverts, rêvant à une vie différente où tout serait clair.

25

Souvent Jean Karenberg s'interrompait au milieu d'une phrase, posait son stylo, retirait ses lunettes, massait légèrement ses yeux du bout des doigts, puis il traversait la bibliothèque, poussait les portes-fenêtres et sur la terrasse, parce qu'il voyait au-dessus des palmiers et des cyprès, derrière les platanes du boulevard ou les eucalyptus du parc de la villa voisine, se dresser la grêle armature des hautes grues, il pensait à Roland Revelli.

Le fils de Dante.

Quatre mots qui suffisaient à Jean Karenberg pour qu'il se laisse emporter, qu'accoudé à la balustrade, les yeux tournés vers la mer – et malgré les constructions récentes, il apercevait encore le profil sombre de l'Estérel sur le couchant rouge – le fils de Dante, quatre mots qui renouaient la trame et scandaient le temps.

Jean prenait une couverture, s'asseyait les jambes allongées, les doigts croisés devant sa bouche, les yeux mi-clos et il anticipait ainsi la nuit, cette pénombre qui allait recouvrir le parc, draper les bustes des Césars qui bordaient l'allée.

Roland Revelli était arrivé à la fin d'une matinée, montant rapidement les escaliers de la terrasse. Jean Karenberg cherchait à mettre un nom sur cette silhouette, ce visage qu'il lui semblait reconnaître, puis quand Roland se présentait, qu'il posait la serviette de cuir sur la balustrade, Jean pouvait retrouver sous les traits osseux, ceux de Dante, avant, dans les années 20, quand ils se réunissaient – et Frédéric Karenberg se tenait en retrait observant Jean – dans l'une des salles du café des Quatre-Avenues.

Jean souriait à Roland, « je me souviens », voulait-il lui dire. Il reconnaissait aussi l'expression de l'enfant qu'il avait rencontré, au début de la guerre, dans la cour de *l'Hôtel Impérial*. Au retour du camp, quand Jean était encore alité, sa mère près de lui, Roland était venu avec Alexandre, Sam, Violette et Dante.

Maintenant Roland s'était assis en face de Jean. Il expliquait que le terrain à Cimiez valait ceci, que l'entreprise Revelli sous sa direction avait désormais un secteur promotion immobilière, qu'on pouvait envisager une division du parc, que trois petits immeubles de grand luxe, dans le fond, vers la maison du gardien – et Roland traçait sur le plan cadastral des rectangles – ne gêneraient en rien Jean Karenberg. Bien sûr, il pouvait vendre la totalité du terrain, la villa ne correspondait plus d'ailleurs aux normes de l'époque et du quartier, n'est-ce pas ? Tôt ou tard, pourquoi pas aujourd'hui ?

— Tard, avait dit Jean Karenberg, très tard.

Il dévisageait Roland, parlait lentement pour que l'entretien se prolonge.

— Voyez-vous, reprenait-il, j'ai l'intention de léguer tout cela (il montrait le parc, la façade, l'allée et les bustes glabres) à la ville de Nice. Après ma mort naturellement. J'ai beaucoup de livres, ceux de mon père. Certains sont rares. J'imagine une clause obligeant la

ville, en échange du don, à créer ici un centre d'études et de repos. Vous voyez ?

Roland se levait déjà, fermait sa sacoche.

— Tout cela ira à l'abandon, disait-il. Ils n'auront jamais assez de crédits. Si vous vendiez une partie, vous pourriez restaurer.

Jean secouait la tête.

— Vous êtes bien le fils de Dante Revelli ? demandait-il. Je ne me trompe pas ?

Cette raideur brusquement chez Roland, ce mouvement rapide de la tête.

— Je vous ai vu (Jean Karenberg indiquait de la main la taille d'un enfant) vous aviez une sœur ?

— Nous restons acheteurs, disait Roland. Tout ou partie. C'est votre intérêt, je crois.

Jean Karenberg répétait la question :

— Elle est professeur, répondait enfin Roland en descendant l'escalier.

Jean Karenberg l'avait regardé s'éloigner entre les palmiers et les statues.

Souvent, depuis, parce que le tremblement violent d'un marteau piqueur sur un chantier le réveillait ou bien parce qu'il apercevait, entre les arbres, au delà des grilles, la façade d'un immeuble que surmontait encore la grue, il évoquait la visite de Roland.

Mais ce n'était que voie plus courte pour retourner à d'autres visages, ce peuple des morts, qu'il s'efforçait de garder vivant.

— Tu n'es pas avec nous, tu rêves, disait Nathalie quand elle rencontrait Jean, qu'ils dînaient ensemble à Saint-Paul.

Elle aimait prendre le bras de Jean Karenberg, faire quelques pas avec lui, cependant que Sonia marchait devant eux, et Nathalie se penchait vers Jean :

— Je n'arrive pas à croire, ma fille, déjà une femme.

Jean lui serrait le bras :

— Déjà, répétait-il.

Sonia se retournait, se laissait rejoindre, regardait à la dérobée ce jeune homme qui peut-être l'avait crue seule et qui maintenant s'éloignait. Sonia, les mains dans les poches de son pantalon, semblait ne pas l'avoir remarqué, mais tout en parlant à Jean Karenberg elle suivait la silhouette dans la ruelle.

— Je vais rentrer, disait-elle.

Et sans attendre leur réponse, elle les quittait, sautait sur les pavés de Saint-Paul, sa longue tresse allant et venant dans son dos.

— C'est Sonia, Yves, reprenait Nathalie (sa voix chuchotait comme sur une confidence), qui m'obligent à sortir de moi. Si je ne les avais pas, je serais peut-être comme toi, et cela m'arrive, quand je suis seule.

Sonia qui chaque matin descendait au lycée de Nice, Yves qui ne venait plus que deux ou trois fois par mois, qui semblait préférer Marseille :

— Est-ce qu'on peut faire de la recherche à Nice ? disait-il. Quand ils auront un hôpital universitaire, je ne dis pas.

Nathalie les attendait. Elle s'était remise au piano maintenant quelle avait devant elle des heures vides, mais chaque note l'entrainait dans ce salon aux colonnes, à l'*Hôtel Impérial,* quand Gustav Hollenstein et Frédéric Karenberg l'écoutaient, assis côte à côte.

— Ton père, disait Nathalie à Jean, j'hésitais à jouer pour lui. Mon père insistait, peut-être était-il fier de moi, mais je ne crois pas, il sentait, comme moi, que pour ton père la musique était une émotion forte, douloureuse même.

À nouveau Jean Karenberg serrait le bras de Nathalie. Ils traversaient le village, se dirigeaient vers les remparts, rencontraient souvent des touristes, mais l'obscurité, la hautaine raideur des façades invitaient au silence, et les ruelles étaient calmes.

— Ce n'était pas la musique, disait Jean après un long moment, mais toi, ta manière de jouer, ta ressemblance sans doute avec ta mère.

Nathalie s'appuyait à Jean, marchait plus lentement.

— Je parle souvent à Sonia de sa grand-mère, disait-elle. J'essaie de comprendre. Yves est médecin, je l'interroge, je lui ai raconté, le suicide, mais il se désintéresse ; pourtant cette femme si belle, encore aujourd'hui, certains je le sais, se souviennent d'Helena Karenberg, l'autre jour à l'hôtel…

Nathalie s'interrompait, soupirait.

— Tu vois, quand je suis avec toi, je me laisse prendre, cette nostalgie, la mémoire, comme un marécage, des sables mouvants. Quand je joue maintenant, je suis obligée de m'interrompre, sinon je suis prise tout entière et je ne veux pas.

Elle abandonnait le bras de Jean, commençait à redescendre la ruelle vers la place éclairée où sous les platanes les joueurs de boules s'interpellaient, puis elle attendait Jean.

— Souvent, je me demande, disait-elle, si tu sors assez. Tu n'es pas dans le moment présent, tu te laisses ensevelir par tes souvenirs.

— Tu me connais bien, murmurait Jean.

Il quittait rarement la villa Karenberg. En fin d'après-midi, il remontait le boulevard jusqu'aux arènes, entrait parfois dans cette ellipse blanche, s'attardait alors, s'asseyant sur les gradins corrodés, longeait le champ de fouilles qu'on avait ouvert, ces villas, ces thermes dont les soubassements dégagés marquaient les limites, l'ossature du temps, d'une vie mise à jour. Le terrain, de couleur rouge, était une vaste planche anatomique qu'on commençait de dérouler. Jean Karenberg y suivait longuement le croisement des murs, les cavités, la géométrie qui avait emprisonné l'existence.

Il rentrait enfin dans la grande villa vide, gagnait la bibliothèque et là, comme le pressentait Nathalie, il parcourait d'autres traces, ouvrant le journal de Frédéric Karenberg.

Chaque date et chaque mot l'aidaient à reconstituer cette vie dont il était issu.

Il avait eu, les premières fois, des pudeurs, tournant les pages quand apparaissait le nom de sa mère : *Aujourd'hui j'ai parlé pour la première fois seul à seul à Peggy, dans le parc de la comtesse d'Aspremont*. Mais Jean ne put résister longtemps, avide de tout connaître, de ranimer chaque moment.

Dès que la nuit était tombée il commençait à écrire, à vivre. Il entendait mal d'abord cette cadence sourde, foule en marche, tambour voilé, mais au fur et à mesure que la nuit s'avançait, elle était plus distincte. Elle dictait les mots. Jean s'accordait enfin au rythme grave, battement du passé qu'il voulait faire renaître.

Peu de mots.

Il avait renoncé, après son retour du camp, à ce récit auquel, chaque nuit là-bas, dans l'odeur de mort, il avait imaginé qu'il donnerait vie. Mais pourquoi composer des scènes, raconter la vie de Frédéric Karenberg, ou les foules du camp courbées sous les aboiements des kapos ? Il fallait simplement dire que le sol se dérobe, que l'amour limité à la vie s'effrite et n'en reste que cette cendre blanche, retrouvée là-bas, devant les fours.

Jean s'était soumis à une autre écriture, brève, pliée à cette cadence entendue dont il n'était plus maître et qu'il recherchait chaque nuit comme la montée d'une voix intérieure.

Il ouvrait les portes-fenêtres. Le silence autour de lui avait retrouvé sa plénitude. Jean écrivait :

Je vais
De souvenir en visage
La nuit se rassemble en l'unité première
Je prie.

26

Denise Revelli avait la tentation de se confier à Roland, de parler à son fils comme elle n'avait jamais osé le faire avec personne.

Elle lui dirait enfin ce qui le soir, quand elle se couchait seule, l'empêchait de dormir, ce sentiment qu'il était trop tard, une brûlure là, au-dessous des seins, au creux de la poitrine. Elle essayait de respirer calmement comme le médecin le lui avait conseillé, mais la chambre était encerclée de bruits, un pas dans l'appartement du dessus, la toux de Dante dans la salle de bains, la porte qui claquait et son juron, ou bien le moteur d'une voiture dans le parking. Denise allumait. 11 heures à peine. Déjà. Elle essayait de lire, cherchait une voix sur le poste de radio que lui avait offert Roland, se reprochait d'avoir arrêté la télévision si tôt. Elle buvait un verre d'eau, se retournait dans le lit parce que les draps commençaient à brûler, pesaient sur elle et elle savait que, bientôt, elle irait à la fenêtre… Elle aurait peur de se laisser basculer, elle imaginait son corps, roulant lentement sur lui-même – et déjà la nausée et le vertige la prenaient – tombant sur l'une des hampes d'acier qui fermaient les jardins du rez-de-chaussée.

Elle se réveillait en sursaut avec cette douleur au centre de la poitrine, là, peut-être était-ce le cancer qui la griffait, commençait à racler les os, atteindrait un jour la peau. Il y aurait un trou, il fallait bien mourir, et bientôt ce serait le moment. Ce sentiment alors qui revenait, elle avait à peine vécu, elle ne savait rien, tant de plaisirs à éprouver qu'elle ne connaîtrait jamais, toutes ces femmes qu'elle voyait à la télévision, jeunes, décidées. Madame Baudis qui visitait

avec son mari les Etats-Unis et l'année prochaine, disait-elle à Denise, « nous ferons l'Egypte ».

Trop tard. Si soif. Elle avait déjà bu tout le verre. Il lui fallait se lever, longer le couloir jusqu'à la cuisine, et chaque nuit, dans la demi-somnolence elle hésitait, ouvrait la porte de la salle de bains, ne reconnaissait pas, elle n'était pas chez elle, elle n'était plus elle, une autre, cette femme dont la date de naissance disait qu'elle était vieille, et si jeune pourtant qu'il lui semblait que, hier seulement, devant *Haute Couture,* alors qu'elle sortait du magasin la voiture du prince russe s'arrêtait et, quelle idiote, elle refusait de monter, elle traversait la place Masséna, elle écoutait Dante Revelli.

Dans la cuisine, elle ouvrait d'abord le robinet d'eau chaude, commençait à s'affoler. Mais qu'est-ce que je fais ? Chaque nuit, depuis qu'ils avaient déménagé, qu'ils habitaient cet appartement construit par Roland (« Vous serez bien, avait-il dit, il y a un parc, et l'appartement est à moi, c'est ma part de bénéfices. ») chaque nuit, elle se demandait où elle était.

Plus de trente ans à l'*Hôtel Impérial,* les murs comme une peau ridée, et dans la cuisine elle savait que derrière une porte, les traits au crayon marquaient la croissance de Roland. Elle haussait les épaules quand Dante disait à Roland : « Colle-toi bien contre le mur. » Il appuyait le crayon sur la tête de son fils, puis il écrivait la date : « Tu as bien grandi », disait-il.

Quand il était sorti, Denise s'approchait, regardait les traits. « Il est grand », murmurait-elle. Christiane après Roland et maintenant les murs lisses, froids, les voisins qu'on entendait, les meubles dont il avait fallu se séparer parce que l'appartement était trop petit. « Tu as des placards, disait Roland, c'est plus simple. » Ces boites accolées l'une à l'autre, ces locataires dont elle ignorait les noms mais dont elle connaissait les bruits, toute une vie pour se retrouver là, Dante qui toussait, Roland, Christiane qui n'étaient plus que ces photos, souvenirs plus flous que les rêves, et au milieu de l'après-midi, souvent, Denise les regardait. Il fallait qu'elle s'habille vite, qu'elle sorte, qu'elle retrouve une amie sur la Promenade, dans son ancien quartier, comme pour se persuader que rien n'avait changé.

Le temps d'un bavardage, elle oubliait. Mais elle rentrait. L'autobus, le quartier neuf, sur l'une des collines de l'ouest, Dante qui lisait, ce silence avec seulement ces sons assourdis, la vie autour de la boite où ils étaient tous les deux enfermés, Dante, Denise, à attendre.

Elle appuyait sur l'une des touches de la télévision, elle prenait un cachet. Elle allait à la fenêtre, observait le parking, parce que Roland passait les voir une ou deux fois par semaine et parfois il était accompagné d'Elsa.

Denise prenait la petite fille contre elle, la berçait :

— Tu me la laisses ce soir ? demandait-elle.

— Jeanne, commençait Roland.

— Je suis sa grand-mère, non ?

Quand ils partaient, qu'Elsa, depuis le parking, lui faisait un signe, Denise pleurait.

— Tu n'es pas raisonnable, disait Dante. Il faut qu'ils aient leur vie, c'est comme ça.

Elle haïssait cette soumission, s'enfermait dans sa chambre. Toute sa vie elle avait été seule, comment avait-elle pu ne pas imaginer qu'un jour elle serait avec Dante, face à face ? Elle avait accepté pour les enfants, mais ils l'oubliaient, Roland tout à ses affaires, Christiane qui ne l'avait jamais aimée. Pourtant, quand elle était née, Denise avait cru qu'une fille, plus tard, serait son amie, qu'elles se confieraient leurs secrets. Une égoïste, Christiane, que les études avaient changée, qui parlait comme un homme, qui défilait dans les rues avec les étudiants.

Chaque fois que Denise commençait une phrase : « Oh ! toi maman, toi », disait Christiane avec un soupir de mépris.

Roland, s'il avait été seul, l'aurait écoutée, comprise.

Quand elle l'apercevait qui rangeait la voiture sur le parking, Denise se plaçait derrière la porte et au moment où son fils s'apprêtait à sonner, elle ouvrait. Elle le surprenait à chaque fois.

— Une mère, disait-elle, c'est comme une sorcière, je te sens venir.

Il riait, l'embrassait, prenait une pomme sur la table de la salle à manger. Dante s'approchait, prononçait quelques mots. La gêne entre le père et le fils, Dante qui répétait :

— Tu n'as pas d'ennuis, ça va ?

Denise s'emparait de cette phrase.

— Tu crois qu'il te ressemble ? Qu'est-ce que tu veux ? Attirer le malheur ?

Elle voulait rester seule avec Roland, lui parler, chuchoter comme elle le faisait quand il était petit, qu'elle le prenait entre ses seins, et il avait si longtemps tété.

Elle sortait quelques photos.

— Je les regardais, disait-elle, tu étais beau.

Il mordait dans une autre pomme, ouvrait la fenêtre et Denise devinait l'inquiétude, la nervosité de Roland.

— Elsa, interrogeait-elle, je ne la vois plus, Jeanne pourrait venir.

Roland se retournait, repoussait sa mère qui murmurait : « Qu'est-ce qu'il y a, Roland ? »

Elle reconnaissait ce visage, celui de l'enfance, quand Roland rentrait tard, qu'elle l'attendait dans la cour, qu'il se mettait à pleurer :

« Ils m'ont, maman, ils m'ont… » « Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a ? » avait-elle dit alors et elle répétait tant d'années plus tard avec la joie et l'anxiété des retrouvailles, la question.

Roland haussait les épaules, allait fermer la porte de la salle à manger, comme s'il ne voulait pas que son père entende.

— Je l'ai mise dehors, disait-il.

Il s'interrompait, regardait à nouveau vers le parc.

— Je suis seul maintenant, je vais pouvoir vivre.

— Tu es seul, répétait Denise, mais tu mangeras où ? Viens ici.

Il riait.

— Je reprendrai Elsa aux vacances.

— Je t'avais dit, murmurait Denise, je t'avais dit.

Roland tout à coup la bousculait, hurlait :

— Oui, tu m'avais dit.

Il claquait la porte, Denise courait derrière lui, le rejoignait sur le parking, l'obligeait à remonter.

— Ne fais pas de bêtises, disait-elle. Dans ta situation surtout. Tu vas dîner ici ce soir.

Déjà elle disposait la table, s'arrêtait.

— Tu n'es pas le premier, tu sais. Moi, Jeanne, si j'avais rencontré quelqu'un comme toi, ah ! elle le regrettera. Une femme, un homme comme toi, elle regrettera, toi tu pourras toujours trouver.

Dante poussait la porte :

— Tu dînes ici ?

Roland ouvrait la télévision.

— Jeanne, ça va ? interrogeait Dante.

— Il l'a mise à la porte, disait Denise, et il a bien fait.

Dante s'approchait de son fils, éteignait le récepteur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il n'aimait pas l'expression de Roland, ce menton en avant, cette manière de tenir les yeux baissés.

— Tes affaires, dit-il, tu réussis, c'est bien, mais le reste ? Elsa, Jeanne, tu es sûr d'avoir raison ?

Roland se levait.

— Je m'en vais, disait-il à mi-voix.

Dante s'avançait, poussait violemment Roland dans le fauteuil, appuyait sur le bouton de la télévision et la lumière bleutée de l'écran envahissait la pièce.

— C'est moi qui m'en vais, disait Dante. Reste avec ta mère.

Dès les premiers pas dans la nuit, Dante regrettait son geste, sans qu'il ait envie de les revoir, la mère, le fils. Il allumait une cigarette, mais le tabac lui semblait trop âcre, il crachait, s'asseyait un moment sur l'une des bornes qui marquaient l'entrée du parking, puis parce qu'il commençait à avoir froid, il descendait l'allée, la rue, se retrouvait dans son quartier de la rue de France, devant l'entrée de la cour.

Il fit quelques pas sous le porche de l'*Hôtel Impérial*. L'appartement était occupé par le nouvel électricien de l'hôtel. Ils avaient remplacé les vieux volets par des stores et l'un des rares dimanches où Dante avait accompagné Denise sur la Promenade, elle avait dit en les voyant :

— Moi, j'ai attendu trente ans, et j'ai gardé les volets.

Dante ressortit de la cour.

Quelle importance ces bouts de planches, ces lattes de métal, volets, stores, voiture, marbre ? Ça, la vie pour tant de gens ? Souvent, quand il parlait avec des retraités rencontrés sur un terrain de boules, ou bien avec un voisin en attendant devant la caisse du supermarché, Dante essayait de comprendre ce qu'ils voyaient du monde. Il cessait vite de les interroger comme s'il avait employé une langue qu'ils ne pouvaient déchiffrer. Lui, il aurait voulu discuter de l'homme, de la société à venir, cette Chine, qui sait ? Savoir pourquoi tout ce en quoi il avait cru, et cela faisait presque un demi-siècle, ne s'était pas réalisé. Il avait alors un sentiment douloureux de solitude, comme s'il avait été un infirme dont on se moquait.

— Vous, Monsieur Revelli, il n'y a que la politique qui vous intéresse, mais ils sont tous pareils les gouvernants. À votre âge vous ne l'avez pas encore compris ! disait l'un des joueurs de pétanque qu'il commençait à connaître.

La politique ? Un mot. Ça voulait dire, pour Dante, pourquoi les hommes en sont-ils là, pourquoi mon fils refuse-t-il de me parler, pourquoi je m'emporte ?

Dante avait l'impression que les autres agissaient sans chercher à savoir ce qui les mettait en mouvement. Ils ressemblaient à ces ouvriers électriciens qui refusaient de lire un schéma, qui montaient une installation par habitude, noyés déjà dans la routine. À la moindre panne, ils restaient là, les bras ballants, devant le moteur :

— Nous, ça on l'a jamais fait, il faut voir avec l'entreprise, ils enverront un ingénieur.

Dante les écartait, se penchait, commençait à dévisser :

— Laisse tomber, lui disaient-ils.

Dante n'avait pas renoncé à savoir, à croire qu'un jour, bien après sa mort, ça irait mieux. C'est si court une vie, si court l'histoire des hommes, et quand même, l'espoir parfois l'emportait à nouveau. Ces jeunes qui le faisaient rire. Ça montait en lui sans qu'il comprenne pourquoi, comme un regain de vitalité. Il avait envie de marcher derrière ces adolescents maigres qui défilaient en désordre.

— Tu vois, disait-il à Christiane, moi j'étais habillé comme eux quand j'allais sur les chantiers. Mais on en avait honte. Le dimanche on mettait une cravate, les souliers vernis. Maintenant, et ça, ce n'est pas mal, ils s'en moquent.

— Ils sont sales, disait Denise. De quoi ils ont l'air ?

Dante lançait un coup d'œil à sa fille qui souriait.

— Je les entends, reprenait Dante, et il me semble que c'est nous quand on est revenus de la guerre. C'est drôle les idées. On a beau taper dessus, et des erreurs, des crimes, on en a vu, et voilà, tous ces jeunes, les idées, eux aussi. Comment tu expliques ça, toi ?

Les premiers temps après son retour de Paris, Dante avait eu du mal à discuter avec Christiane. Il avait trop attendu de Roland, un peu oublié sa fille. Une fille, ça reste une fille. Mais elle s'asseyait prés de lui, lui prêtait des revues et quand Denise haussait la voix, elle faisait front, à sa place.

Surtout elle avait lu, elle savait expliquer, clairement, et un soir, il était allé, comme elle le lui avait demandé, au ciné-club. Il attendait pour entrer que la salle soit obscure, il s'installait dans les derniers rangs, et quand Christiane s'était levée, à la fin de la projection, qu'elle s'était placée au centre de l'écran, Dante s'était tassé dans son fauteuil. Elle avait commencé à parler de *La Règle du*

jeu. Quelqu'un avait levé la main, posé une question. Elle avait répondu. Dante peu à peu se redressait, regardait autour de lui, voyait Christiane avec les yeux de ce jeune homme assis près de lui.

Dante prenait une cigarette, la gardait entre ses lèvres pour empêcher ce rire qui surgissait en lui. Il n'osait pas applaudir.

Il sortait l'un des premiers, voulait partir mais ne pouvait s'y décider, alors il restait sur le trottoir qui faisait face au cinéma. Il apercevait Christiane au milieu d'un groupe, la plus grande. Elle parlait avec tant d'animation qu'elle devait, d'un mouvement de tête, rejeter les cheveux qui lui couvraient les yeux. Elle l'avait vu. Il se dérobait mais elle traversait la rue en courant, le prenait par le bras, revenait avec lui vers le groupe :

— Mon père, disait-elle.

Elle présentait Sylvie, Sonia, Gérard qui posait son bras sur l'épaule de Christiane. Dante riait encore. Il disait :

— Vous savez, moi, je n'ai pas compris grand-chose. *La Règle du jeu,* je ne suis pas un intellectuel, je suis un ouvrier électricien.

Gérard lui offrait une cigarette.

— Allons, allons, pas de modestie et pas d'orgueil. Vous avez compris et vous êtes un petit-bourgeois comme tout le monde.

Dante était à l'aise avec eux quand ils s'asseyaient au café des Quatre-Avenues.

— Ici, disait-il, en 1920, on imaginait.

Il fit un geste de dérision, puis il vit que Sonia le regardait. La fille d'Alexandre, sa longue tresse retombant sur sa poitrine, souriait à Dante ému par ce visage, cette roseur de la jeunesse.

— On imaginait, répéta-t-il.

Il se tourna vers Christiane, dit à mi-voix :

— Je vais rentrer.

Avant qu'ils répondent il s'était levé, quittait la salle, s'éloignait rapidement, mais Christiane et Gérard l'avaient rejoint, raccompagné en voiture. Assis sur la banquette arrière, Dante les écoutait.

Sa vie, comme la gaffe d'un gabier, avait trouvé une prise à laquelle elle pouvait s'accrocher.

Depuis, il interrogeait Christiane, sollicitait des conseils.

— Tu devrais lire ça, disait-elle.

Il se hissait vers elle, livre après livre.

Ce soir, après avoir bousculé Roland, il traversait la ville, fumant trop parce qu'il était nerveux, qu'il voulait se donner le courage de sonner chez Christiane.

Sylvie ouvrait, lui serrait vigoureusement la main.

— Christiane est avec la petite, chuchotait-elle. Elle dort.

Elle faisait un clin d'œil à Dante Revelli, le guidait dans le couloir, ouvrait une porte.

Au milieu d'un grand lit, Elsa dormait, menue, les bras écartés, tenant encore serré dans sa main droite le poignet de Christiane, dans sa main gauche, celui de Jeanne.

27

Jeanne, les premiers jours s'étonna. Elle voulait souffrir de l'absence de Roland parce qu'elle l'avait aimé, porté avant que vienne Elsa, comme un enfant à naître.

Le matin, quand il se levait alors que les meubles dans la chambre n'étaient encore que des volumes sombres aux contours imprécis, Jeanne était réveillée depuis quelques secondes déjà. L'instinct et plus tard, à chaque fois, avant qu'Elsa ne crie, elle serait réveillée aussi. Penchée sur le berceau, elle murmurait : « Qu'est-ce qu'il y a, mon ange ? »

Elle avait eu pour Roland la même attention inquiète. Parfois, si rarement, quand il était satisfait de lui, qu'il avait écrit sur l'enveloppe l'adresse du cours par correspondance, et c'était Jeanne qui posterait le pli, ces heures enfermées là, sous ce papier bistre, Roland se recouchait quelques minutes.

Il s'approchait de Jeanne qui jouait à être endormie, il lui ouvrait les bras, il glissait sa tête entre ses seins, il geignait, soupirs plaintifs d'enfants malheureux, et Jeanne le berçait.

Mais c'était il y a des années, avant l'Algérie, si loin qu'elle oubliait ces matins-là, se souvenait seulement de la violence de Roland quand il poussait les volets. Le soleil incisif décapait la chambre.

— Excuse-moi, disait-il, tu vas être en retard.

Jeanne reconnaissait ces gestes, le claquement des talons sur les dalles, le ton de la voix et elle se pelotonnait pour ne pas offrir de prise, pour que les mots glissent sur elle, se perdent. Mais il était

habile à l'atteindre, à se venger par elle d'une déception, un dessin inachevé, un chantier difficile.

— Si personne ne m'aide, disait-il. Je ne peux pas seul. Je ne peux pas. Je viens de trop bas. Trop d'obstacles.

Jeanne s'avançait. Il avait disposé le piège. Elle le savait mais elle était prête à s'y précipiter.

— Je peux t'aider ? demandait-elle.

Il serrait le collet d'un coup sec.

— Qu'est-ce que tu peux faire ? répondait-il. Taper à la machine, c'est tout. Je n'ai pas besoin d'une dactylo, mais d'une femme qui m'apporte quelque chose.

Il était inutile qu'il la regarde pour deviner qu'il l'avait prise, que chaque phrase allait l'atteindre.

— L'oncle de mon père, Carlo, pas fou lui, continuait-il. Il avait épousé la fille de Forzanengo. C'est comme ça qu'il a réussi. Il n'y a pas de mystère, jamais.

Longtemps Jeanne avait accepté. Elle comprenait la hargne de Roland. Robert Merani brandissait son diplôme d'architecte aux réunions de chantier : « Le point de vue de l'homme de l'art », disait-il et la phrase frappait Roland comme une lanière.

— J'en ai marre de tous ces cons, répétait-il le soir.

Il marchait dans l'appartement, il refusait de dîner, brisait un morceau de pain, coupait une part de fromage, jetait un coup d'œil vers la table mise, les plats que Jeanne avait préparés, qu'elle n'avait plus de goût à manger. Elle sentait bien que s'asseoir à table, en face d'elle, se laisser servir, c'eût été pour Roland l'accepter, admettre qu'il était son mari, qu'ils formaient un couple qui partage le pain.

Il voulait demeurer seul et la naissance d'Elsa n'avait rien changé entre eux. Il aimait pourtant sa fille, tendre avec elle comme s'il avait voulu montrer à Jeanne ce qu'il lui refusait.

Au mariage d'Edmond, il avait gardé Elsa sur ses genoux durant tout le repas. Il était assis non loin de la sœur de la mariée, une brune aux cheveux bouclés, au teint mat, qui se penchait vers Elsa, l'embrassait. De sa place, Jeanne imaginait que Roland devait, tout en jouant avec Elsa, voir les seins de cette femme volubile.

Ce jour-là, sous la treille du restaurant de Saint-Isidore, Jeanne brusquement s'était sentie elle-même, comme si autour de son corps un vide s'était creusé, la laissant droite, inaccessible. Les autres, tous, sa belle-mère qui devait raconter une fois de plus sa vie

à sa voisine, tous, Roland parmi eux, étaient de l'autre côté, lointains, faisant désormais un siège inutile.

Jeanne avait commencé à parler :

— Vous êtes des rapatriés ? demandait-elle à la mariée.

Sans doute avait-elle parlé fort puisqu'ils se taisaient un instant, tous. Jeanne se levait alors, s'approchait de Roland, prenait Elsa retournait s'asseoir à sa place.

— Je me souviens, continuait-elle, quand Roland a été rappelé, à la gare les soldats ont essayé d'arrêter le train. La guerre d'Algérie, ici, ce n'était pas très populaire.

Elle tenait Elsa par la taille, lui embrassait les cheveux.

— Elle est née juste après, continuait-elle. Vous êtes mieux qu'en Algérie ici, non ? Il n'y a plus que des pieds-noirs, et vous retrouvez même les Arabes. À l'entreprise, presque tous les terrassiers sont algériens et dans notre quartier, les commerçants sont pieds-noirs.

— Alors vous ne nous aimez pas ? lançait quelqu'un.

— Mais non, disait Dante. Vous êtes des émigrés, comme nous. Il y a les riches, les pauvres. À Oran, en 36, tout le monde a voté pour le Front Populaire, il paraît.

Jeanne s'approchait d'Edmond et de sa femme, les embrassait : « Beaucoup de bonheur », disait-elle, puis portant Elsa, elle s'éloignait de la table, traversait la route qui longeait la terrasse du restaurant, s'asseyait au milieu d'une terrasse plantée d'oliviers.

Elsa se mettait à jouer, s'allongeait, riait sans raison autre que de sentir la terre tiède contre son dos, de voir le vert tendre des feuilles d'olivier. Jeanne posait sa main sur la poitrine de sa fille, l'embrassait, la caressait de ses cheveux, couvrait de son corps Elsa, chaton blotti contre sa mère.

Jeanne se redressait, étourdie par le rire, la chaleur, peut-être le vin. Elle était surprise de découvrir Christiane à demi allongée près d'elle, appuyée sur les coudes.

— Te voir, disait Christiane, me donne envie d'un enfant.

Christiane fumait, observait Jeanne qui retrouvait sa timidité, secouait sa jupe à laquelle des brins d'herbe s'étaient accrochés.

— Tu sais, commençait-elle, un enfant.

— Tu n'as pas confiance en toi, reprenait Christiane en l'interrompant, pourquoi ? Roland ne vaut pas mieux que toi. Tu t'inclines toujours. Tu te tais quand il parle. Tu as ta vie à faire, tu ne crois pas ?

Jeanne rougissait, soulevait Elsa, la plaçait sur ses genoux, pour se protéger, se rassurer aussi.

— Je me suis arrêtée de travailler, répondait-elle.

— Je connais Roland, il faut que tu deviennes toi, toi. Il faut lui résister.

Jeanne baissait la tête, cette sensation qu'elle avait eue, ce fossé autour d'elle qu'ils ne franchiraient plus, peut-être le début.

— Tu as jeté une bombe, tout à l'heure, continuait Christiane. Ma mère est hors d'elle, mon oncle Antoine s'amuse, mon père est heureux. On parle enfin d'autre chose que de bouffe et les mariés sont partis.

Jeanne et Christiane rirent ensemble. Elsa vint se glisser entre elles qui l'embrassaient chacune sur une joue.

Elles restèrent là, toutes les trois, Jeanne acceptant une cigarette, rejetant la fumée sans l'avaler, invitant Dante à s'asseoir quand il s'approchait d'elles, qu'il disait :

— Ils ont recommencé. Quel est le meilleur restaurant de la Côte ? Qui fait le meilleur couscous ? Roland, avec ses déjeuners de promoteurs, commence à connaître tout ça.

Dante s'installait près d'elles.

— Qu'est-ce qui est anormal, disait-il tourné vers Christiane, de s'intéresser à ça, les restaurants, le tiercé, l'argent, ou de ne pas s'y intéresser ? Je voudrais savoir parce que toute ma vie…

— Laisse-les papa, disait Christiane.

Elle regardait devant elle, la ville rongeuse, hauts parallélépipèdes plantés comme des pieux encerclant les collines elles-mêmes striées des barres blanches d'immeubles plus bas. Une saignée jaune franchissait les vallons, creusait les pentes, semblait se diriger vers cette cavité ouverte à flanc de montagne qui, à intervalles réguliers, se couvrait d'un nuage de poussière long à se dissiper.

— C'est une carrière de l'entreprise Revelli, dit Dante. (Il tendait le bras, montrait les quartiers Nord.) Là, continuait-il, c'étaient des cressonnières. Avant l'autre guerre, je me souviens, avec mon père, une ou deux fois, nous sommes venus jusque-là, mais c'était surtout Antoine qui partait avec lui pour les livraisons. (Il s'interrompait.) Oui, dit-il, c'est un siècle formidable, quand je pense…

Christiane et Jeanne attentives, et l'intérêt qu'elles lui portaient était pour Dante une revanche, comme si à la fin, quand même, la vie lui donnait raison.

— Quand je pense, reprenait-il, que l'électricité, quand j'ai commencé, vous n'imaginez pas, ça semblait un miracle, et la façon dont on nous traitait, le Docteur Merani avec mon père, et maintenant, tout ce qui a changé, un siècle formidable.

Il tapa de ses deux paumes sur ses poches.

— Je ne devrais pas fumer, dit-il, mais quand je parle comme ça, que je suis content.

Il se mit à rire, caressa les cheveux d'Elsa.

— Etre avec les jeunes, ça fait du bien, on les embête, mais c'est bon.

Il allumait sa cigarette en se penchant, protégeant la flamme de son briquet avec les paumes.

— C'est dommage, dit-il, j'aurais bien voulu voir l'an 2000. Il rêvait à haute voix et son visage s'animait, les rides s'effaçaient ou plutôt Christiane et Jeanne ne les voyaient plus, les yeux vifs, joyeux, éclairaient toute l'expression de Dante.

— En l'an 2000, tu auras quel âge, toi ? demanda-t-il à sa fille.

Il posait la main sur l'épaule de Christiane, geste de tendresse discrète, façon d'affirmer qu'elle allait vivre après lui.

— Soixante-trois, non ? Dix ans de moins que moi maintenant.

La tristesse, un désespoir insidieux comme une douleur qui irradie empêchaient Christiane de répondre.

Elle se leva brusquement, sauta sur la planche suivante découvrant ainsi entre les oliviers un nouveau secteur de la ville, vers l'ouest, les bâtiments gris, lourds de la faculté des lettres où elle commençait à donner quelques cours.

— Tu devrais entreprendre quelque chose, dit-elle tournée vers Jeanne, des études, pourquoi pas ?

Dante se leva à son tour. Il craignait d'être indiscret, d'apprendre ce qu'il pressentait des relations de Roland et de Jeanne.

Il fit quelques pas le long de la route. On commençait à danser sous la treille, et il vit Roland qui invitait la sœur de la mariée, l'entrainait au milieu des couples.

Dante s'éloigna du restaurant, observant Jeanne et Christiane qui continuaient de bavarder assises au pied des oliviers.

Les femmes surtout avaient changé depuis le temps où Dante poussait les jeunes bonnes de *l'Hôtel Impérial* vers son atelier.

Peut-être ce qui lui avait manqué c'était une femme qui… Mais pourquoi accuser Denise ? Elle essayait de vivre, et ça n'avait pas été

facile pour elle, si belle et autour d'elle tant de femmes qui n'avaient pas son corps, son visage lisse encore aujourd'hui. Elles avaient vécu mieux qu'elle, dans l'un de ces appartements de la Promenade des Anglais dont Denise avait rêvé toute sa vie.

Pourquoi lui reprocher d'avoir désiré ce que tout le monde voulait obtenir : l'argent, le luxe. On pouvait vivre avec autre chose. Lisa, ma mère, était heureuse dans sa cuisine noire de fumée, rue de la République, mais les femmes changent.

Dante marchait à pas lents, montant vers le village.

Roland maintenant comme sa mère, le même désir, la même insatisfaction. Le gain, le succès n'y faisaient rien, il voulait encore.

— Ton fils, disait Alexandre à Dante, un bulldozer. C'est lui qui a eu l'idée de créer notre secteur promotion immobilière, les programmes de la Trinité-Victor, ceux de Saint-Laurent. C'est lui. Il a acheté les terrains, constitué les Sociétés Civiles, lancé les publicités, on ne peut pas l'arrêter. Il a les affaires dans le sang, pas comme toi.

Dante, les premières années, quand tous autour de lui parlaient de Roland : « Ton fils, mon vieux, disait un vieil ouvrier électricien, c'est quelqu'un sur le chantier », éprouvait une fierté inquiète.

« Ton fils. » Ces deux mots comme la première bouffée d'une cigarette quand on n'a pas fumé depuis longtemps.

Dante écoutait, jouait les modestes.

— C'est pas le patron, il fait pas ce qu'il veut, disait-il.

Puis quand il était seul, il riait. Roland, Christiane, qui aurait dit ?

Seulement peu à peu, il mesurait le prix. La hâte de Roland, ses brusqueries.

— Tu as le temps, non ? disait Dante.

Et la réponse, hurlée presque :

— Mais non je n'ai pas le temps, vous ne savez pas ce que c'est.

Roland embrassait sa mère, ignorait Dante, Jeanne, Elsa, et du balcon Dante apercevait sa voiture qui doublait la longue file embouteillant l'avenue.

Les préoccupations prenaient ainsi le dessus. Dante rentrait dans l'appartement, jouait avec Elsa, disait à Jeanne :

— Tu ne peux pas lui conseiller de laisser un peu les choses maintenant, qu'est-ce qu'il veut encore ?

— Toi, bien sûr, répondait Denise, quand quelqu'un a de l'ambition, de l'énergie ; Roland, il n'est pas comme toi.

Pourquoi répondre ? Denise ne comprendrait pas que Dante s'interroge sur ce qu'il fallait faire de l'énergie et de l'ambition de l'homme.

Mais souvent, dans l'un des journaux que lui prêtait Christiane, Dante retrouvait ses doutes. Il osait alors les reprendre à haute voix, autant pour se convaincre qu'un autre avenir était possible, que pour savoir ce qu'il devait penser de Roland.

Depuis qu'il était à la retraite, Dante faisait souvent de longues randonnées à vélomoteur. Il aimait s'arrêter au bord d'une route dans la campagne, grappiller quelques mûres, rêver, comme il disait, à la société future. Il se souvenait : « En attendant Merani racontait Vincente, et souvent je devais l'attendre deux ou trois heures, quand je l'accompagnais à une réception, moi je rêvais, je préférais comme ça imaginer des choses, plutôt que de dormir comme les autres cochers. »

Dante rêvait, allait jusqu'à Saint-Jean, se faufilant au milieu des voitures.

— Je suis pas très prudent, disait-il à Christiane, mais je me débrouille.

Il bavardait avec les pêcheurs sur les rochers, ou bien montait à Saint-Paul, voir Violette, ou plutôt, discuter avec Sam.

Dante s'asseyait dans un coin de l'atelier, silencieux d'abord, puis Sam donnait le signal, commençait à parler politique. Dante maintenant voulait aller au delà. La politique, il ne la voyait que comme l'écume des choses, tant d'autres problèmes.

— Cette énergie quand même, disait-il à Sam, tous ces moyens pour la concurrence, des produits inutiles, si on la mettait au service de l'homme ?

Sam écartait les bras, s'approchait de Dante :

— Service de l'homme, mais tout est au service de l'homme. Ça bout une société. Guerre, art, publicité, et finalement il en sort l'Histoire, et nous voilà.

Dante secouait la tête, reprenait :

— Le gaspillage, les uns qui crèvent, nous ici, tous ces produits qui ne servent à rien, ces ambitions, même mon fils.

— Quoi, votre fils ? Il a un désir, une volonté, il entreprend bon. Ça fait pousser des immeubles, voilà. Ça vaut la bureaucratie, la

planification ? Le capitalisme (Sam s'approchait de Dante) finalement ce n'est pas si mal, on n'a pas fait mieux.

Sam entourait Dante de son bras. Il sentait bien qu'il ne l'avait pas ébranlé, il essayait de le provoquer encore :

— Allons Dante, on vous aurait déporté cent fois en URSS, je vous l'ai dit déjà, et moi je serais de l'humus sibérien, vous voyez.

Ce n'était plus cela, l'URSS, la révolution qui tourmentaient Dante mais la question de savoir – une question si simple, mais si importante pour lui au bout de la vie – est-ce que les hommes, un jour, entre eux, pourraient enfin éviter de se battre, de s'humilier, est-ce qu'un jour, chacun pourrait avoir la certitude qu'il avait vraiment fait de sa vie tout ce qu'elle portait, qu'elle n'avait pas été une vaine somme d'actes – plaisirs, deuils – mais qu'elle était une trace rejoignant d'autres vies vers ce point de fuite, l'avenir ?

Avec qui parler de cela ?

Christiane se dérobait aussi et à l'instant même, sous les oliviers, elle avait encore refusé, peut-être parce qu'il n'est pas facile d'évoquer l'avenir avec ceux qui ne le vivront pas.

Jean Karenberg, quand Dante le rencontrait – et il montait une ou deux fois par mois à Cimiez, retrouver le camarade des années 20, le fils du vieux Frédéric – n'avait qu'une réponse : « Tu es croyant, et tu l'ignores, c'est simple. »

Mais Dante n'éprouvait pas la présence de Dieu, seulement celle de la collectivité des hommes. Il redescendait le boulevard, soliloquant, suivant le mouvement des feuilles des platanes qui tournoyaient, jaunies, au pied des arbres.

Dante était à nouveau devant le restaurant. Quand il leva la tête, Elsa courait vers lui. Il la soulevait. « Belle petite fille », disait-il.

Il apercevait Jeanne près de Roland. La jeune femme avait la beauté de la révolte, le visage tendu et pâle. Dante l'appela pour ne pas les surprendre.

Jeanne vint vers lui, le regarda, grave.

— C'est dommage que votre fils ne vous ressemble pas, dit-elle.

Maintenant qu'elle ne vivait plus avec Roland, Jeanne se souvenait de cette phrase qu'elle avait osé dire, de ce qu'elle avait pensé et fait le jour du mariage d'Edmond comme des premiers signes de la mort, en elle, de Roland.

Elle n'avait cru d'abord qu'à de la jalousie, une colère due à l'effronterie de cette femme brune, à la goujaterie de Roland. Le sol d'ailleurs pour quelques mois s'était refermé et ils avaient repris leurs habitudes, elle discrète, attentive, Roland méprisant ou hargneux.

Parfois Jeanne tentait d'aller vers lui.

— Tout marche bien, disait-elle.

Elle lui montrait le journal. Une photographie de Roland alors qu'il présentait à des personnalités politiques du département la maquette du port de plaisance que l'entreprise Revelli commençait à construire, lançant ses jetées de ciment vers le large.

— Tu t'intéresses à ça, répondait-il ironique.

— Tu as ce que tu voulais, continuait-elle, tu diriges, tu gagnes.

Il se tournait vers elle et comment pouvait-elle accepter qu'il la méprise ainsi au moment où elle essayait de lui dire qu'il avait réussi ?

Peu à peu le sol avait recommencé à s'ouvrir.

— Si tu veux que nous nous séparions, avait-elle dit un soir avant d'éteindre la lampe de chevet.

Il était pour une fois rentré tôt et – elle se le reprochait encore – elle avait eu un mouvement vers lui, comme une invite, qu'il avait repoussé avec violence. Mais sans doute ce geste n'avait-il été pour elle qu'un moyen de savoir, de mettre à jour leur indifférence.

— Se séparer ? Tu es folle.

Il avait rallumé, et ils étaient restés allongés côte à côte sans parler. Jeanne n'osa pas aller plus loin ce soir-là.

Mais la faille était dessinée dans leur sol, large et franche.

Il avait suffi d'une autre nuit quand il avait annoncé l'accident sur le chantier, trois ouvriers ensevelis dans une tranchée, ce sable qui s'était déversé sur eux, qui emplissait la gorge de Jeanne. Elle avait attendu Roland, anxieuse après l'annonce de la mort des ouvriers à la radio. Elsa avait un peu de fièvre, une inquiétude renforçait l'autre.

Roland rentrait, jetait sa sacoche sur l'un des fauteuils :

— Ces cons, répétait-il, on leur a dit cent fois.

— Ils étaient mariés ? demandait Jeanne.

Il paraissait s'apercevoir qu'elle était là, assise sur le divan, dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que tu veux que ça nous foute ?

— Je ne m'en fous pas.

— Toi, toi, tu ne mènes pas le chantier. Tu rêvasses avec cette conne de Christiane.

Elsa, réveillée, commençait à pleurer.

— Qu'est-ce qu'elle a celle-là ? criait Roland.

Il n'y avait plus qu'un immense fossé, le sol s'était effondré.

Jeanne habillait Elsa, deux jaquettes, le manteau à capuchon, les moufles, elle prenait un sac de voyage, les remèdes, un thermomètre, pyjama, chemise de nuit. Elle traversait sans hâte le salon, passait son imperméable.

— Qu'est-ce que tu fous ? demandait Roland.

— Je m'en vais.

Il ne bougeait pas du fauteuil. Il la suivait des yeux quand elle reparaissait tenant le sac de voyage à la saignée du bras droit, portant Elsa sur le bras gauche et la petite fille laissait sa tête retomber sur l'épaule de sa mère.

— Tu t'en vas ? demandait-il.

— Tu vois.

Pour qu'elle reste, il eût fallu qu'il la tue et il devinait cette résolution puisqu'il demeurait immobile.

Elle ouvrait la porte, la tirait lentement parce qu'il ne s'agissait pas d'un coup de tête qui claque, mais d'une décision souterraine qui venait enfin à la lumière. Elle s'installait chez Christiane et Sylvie.

Et depuis, bien qu'elle eût voulu souffrir de l'absence de Roland, elle s'étonnait de ne rien ressentir d'autre que la fatigue douce des convalescents.

28

Une ou deux fois par semaine, Sam Lasky rencontrait Roland sur le chantier.

Sam arrivait au début de la matinée, bien avant l'heure du rendez-vous pour rester quelques heures seul, tendre une cigarette au plâtrier, observer l'ouvrier qui, le corps légèrement penché, vérifiait le tracé de la courbe enveloppant de plâtre l'escalier. Sam, assis sur une marche, se taisait. Au bout d'un moment le plâtrier oubliait sa présence, commençait à chanter à voix basse, mélopée souvent interrompue, parce qu'il fallait reprendre un plan, égaliser

une surface. Le plâtrier reculait, clignait des yeux, puis recommençait à chanter et Sam reconnaissait ses propres gestes de peintre et de sculpteur. Quelle différence entre ces ouvriers et lui ? Qui décidait de ce qui était art ou artisanal ?

Sam se levait :

— Ça va bien ? demandait-il.

Le plâtrier se retournait, crispait son visage dans une expression d'incertitude.

— Vous savez, avec vos dessins tordus, faut pas s'attendre à des miracles.

Sam riait, prenait la main d'un maçon qui l'aidait à franchir une passerelle au bout de laquelle s'évasait la terrasse, courbe extrême de la construction d'où l'on dominait le paysage, les hauteurs qui fermaient l'horizon et barraient la couche ouatée de la mer.

Sam s'asseyait, respirait l'odeur d'écorce et d'aiguilles vertes de la pinède, la lourde senteur grasse de la terre retournée, puis il descendait dans la salle hexagonale, au centre de la Fondation. Là il retrouvait Roland qui avait posé les plans sur le sol, convoquait les contremaîtres. Sam n'aimait pas la brutale autorité de Roland :

— Ça, vous me le recommencez ; je ne veux pas de ce gâchis ici.

Sam entraînait Roland loin des échafaudages, dans la pinède, vers les blocs de ciment qui, au milieu des arbres, devaient recevoir les structures de métal qu'il achevait dans l'atelier de Saint-Paul.

— Tu n'as pas besoin de hurler, disait-il à Roland.

— Nous n'avons pas le même métier. Vous êtes un artiste, moi, un entrepreneur ; vous avez fait des plans de votre Fondation, moi je construis.

L'envie de pousser Roland hors de lui-même, de retrouver sous les décombres l'adolescent, le fils de Dante.

— Jeanne, disait Sam.

Roland se retournait vivement.

— Quoi Jeanne ?

— Elle travaille avec nous. Je compte l'installer ici comme secrétaire de la Fondation.

Le soir, dans l'atelier, Sam racontait à Violette. Elle lisait sur la terrasse mais quand Sam commençait à parler, elle posait le livre ouvert sur le sol, rentrait.

— J'ai dit à Roland que Jeanne avait une sensibilité artistique tout à fait exceptionnelle.

— Ne joue pas avec lui, répondait Violette. Je suis sûre qu'il est fragile.

Elle avait essayé de le voir plusieurs fois, mais Roland se dérobait, téléphonant au moment où elle s'apprêtait à le rejoindre : « Une visite de chantier, imprévisible, je ne peux pas aujourd'hui », expliquait-il. Il avait peur.

— Il faut le forcer à parler, disait Sam. On ne gagne rien à laisser pourrir quelqu'un et Roland pourrit. Il est tendu, il conduit comme un fou.

De la terrasse de la Fondation, Sam apercevait la voiture de Roland qui dérapait sur la route en terre battue, abordait la descente raide à pleine vitesse, et s'engageait sur la route de Vence, après un bref – trop court – temps d'arrêt.

— Conduite suicidaire, commentait Yves. Conduite fasciste, non ? (Il riait). Roland ne doit pas voter à gauche.

Les Revelli venaient souvent chez Sam et Violette. On était bien dans l'atelier. Sonia, Yves, Vincent s'installaient dehors sur la terrasse, discutaient violemment entre eux. Nathalie, Alexandre et Violette restaient dans l'atelier sous la loggia. Sam allait d'un groupe à l'autre, s'asseyant par terre près des jeunes, se tournant vers Alexandre, criant :

— Ton Mitterrand, tu sais que ta fille ne l'aime guère. Trop modéré, social-démocrate, dit-elle, une gauchiste, notre petite Sonia.

— Je ne vote pas ! hurlait Sonia. Je ne suis qu'une irresponsable, n'est-ce pas papa ?

Christiane, Sylvie, Gérard, Jeanne et Elsa venaient le dimanche et tous montaient vers la Fondation par le chemin qu'avaient ouvert au milieu des pins les bulldozers. Yves ou Vincent ou parfois Sam portaient Elsa sur leurs épaules. On s'arrêtait. Entre les arbres on apercevait Saint-Paul, les collines couvertes de brume. Nathalie prenait le bras de son mari.

— Tu te souviens, disait-elle à Alexandre, ici nous sommes venus un jour, nous habitions Saint-Paul depuis peu, Yves n'était pas né encore, nous nous sommes promenés avec Jean Karenberg, tu parlais de ton père (elle s'appuyait contre Alexandre) nous n'avons parlé que de nos pères.

Elsa criait, trop haute sur les épaules d'Yves qui la déposait sur le sol.

Jeanne marchait près de Violette.

— Tu n'as plus revu Roland ? demandait Violette à voix basse. Tu vas bien ?

Mais la question était superflue. Jeanne avait changé de coiffure et les cheveux courts donnaient à son visage une forme ronde, une expression rieuse. Quand Elsa se mettait à courir, Jeanne la poursuivait, sautant les ornières.

— Je suis le vieux, disait Sam arrivé aux limites du chantier de la Fondation. (Il montrait les bâtiments.) Voici ma consécration et ma dernière œuvre. Artiste honoré, artiste mort.

Vincent s'approchait de Sam en faisant mine de le pousser dans une tranchée. Sam réagissait avec vivacité, s'agrippant au fils de Violette.

— Tu es encore vivant, disait Vincent. (Il se dégageait.) Mais quelque chose est vrai Sam, tu es devenu l'artiste officiel de la V^e^ République, artiste-serviteur.

Il s'enfuyait sur le chemin pour échapper aux mottes que lui lançait Sam, puis tout le monde regagnait l'atelier.

Jeanne se tenait un peu à l'écart. Elsa, qui s'endormait et qu'elle devait bercer, servait de prétexte à son silence. Elle pouvait observer. Yves maigre, les yeux déjà profondément enfoncés dans les orbites, les cheveux rares, était toujours à l'affût, incisif, jetant un mot, flammèche vive, dans la conversation. Violette et Nathalie restaient assises l'une près de l'autre, Nathalie le corps lourd mais le visage jeune, rêveuse, Violette plus tendre, musclée, incapable de demeurer longtemps immobile, servant à boire. Alexandre choisissait de s'asseoir à côté de sa fille, cette Sonia dont l'ardeur et la désinvolture fascinaient Jeanne.

— Mais oui tu t'es vendu, Sam, disait Sonia, à Malraux, à de Gaulle, au régime. Vincent a raison.

— Vous êtes des petits cons, répondait Sam.

Il semblait impossible qu'il eût plus de soixante-dix ans. Les avant-bras étaient noueux, la peau rouge à force de soleil, et la vieillesse n'était marquée que par le gris des sourcils, les grimaces que Sam faisait parfois en se levant.

— De Gaulle (il désignait tour à tour Alexandre, Yves, Christiane, Gérard, s'interrompait, marchait vers Sonia) et toi ma petite gourde, de Gaulle vous le regretterez comme le dernier moment d'une histoire encore humaine. Après, ce sera le règne des médiocres, des petits Florentins ou de vos technocrates. Toi (il s'asseyait près de

Christiane) tu devrais comprendre, de Gaulle c'est la littérature, l'esthétique au pouvoir.

Ils haussaient le ton, Yves donnait le signal du départ.

— De toute manière, la politique… Venez dans un hôpital, vous l'oublierez.

Ils bavardaient encore sous les platanes sur la place, Gérard portait. Elsa jusqu'à la voiture de Sylvie, Christiane s'éloignait avec lui et Jeanne, tenant Elsa serrée contre elle, somnolait cependant que Sylvie conduisait lentement.

Jours nouveaux pour Jeanne, rencontres étonnantes. Quand Jeanne couchait Elsa après l'une de ces visites à Saint-Paul, elle restait assise au bord du lit alors que sa fille déjà dormait.

Jeanne venait d'un monde de pesanteur ; l'argent, le travail avaient englué sa vie, celle de Roland : « Il me faut… », disait Roland. Elle le sentait étreint par cette nécessité qu'il s'imposait, qui peu à peu, comme on dit d'une pièce de métal qu'on martèle, changeait son âme.

Dante Revelli, Denise étaient soumis aux mêmes lois, et les parents de Jeanne – si peu qu'elle se souvenait d'eux – la tante qui l'avait élevée, chaque jour en revenant du marché, posaient sur la table le porte-monnaie. « Il faut que je calcule », disaient-ils.

Assise sur le lit, et Elsa s'était rapprochée de sa mère, Jeanne repensait aux propos de Sam ou d'Yves, d'Alexandre ou de Violette.

Berwin, un écrivain voisin de Sam, Servet l'acteur, étaient passés prendre un verre avant de retourner à *La Colombe d'or,* où on les voyait attendant de dîner, le dos contre la façade tiédie par le soleil. Ils ne paraissaient vivre que d'interrogations ou d'indignations. Le marécage de la vie quotidienne, ils l'avaient traversé, oublié et Jeanne regardait Elsa dans la pénombre pour s'accrocher à la réalité, ne pas se laisser duper. Elle devait compter, compter des billets et non pas seulement les idées justes ou fausses.

Jeanne avait appris qu'on ne prête jamais longtemps, qu'il lui faudrait vite pouvoir se passer de tous pour ne pas dépendre d'eux et à ce moment-là, à ce moment-là seulement, ils deviendraient des amis. Elle n'aimait plus Roland, mais comprenait mieux son désir de conquête, son excessive volonté de réussite.

Roland, seulement, à trop regarder le but, perdait la route.

Jeanne embrassait Elsa. Pour sa fille aussi il fallait qu'elle n'oublie jamais de compter.

Jeanne accepta de travailler pour Sam Lasky, à l'atelier d'abord, puis à la Fondation.

Elle vit ainsi souvent Vincent, le fils de Violette, un homme jeune, plus jeune que Jeanne – elle l'avait su très vite –, aux longs cheveux hirsutes, aux traits vigoureux, à la démarche un peu lourde.

Dans la salle de projection de la Fondation, il organisait des débats autour des films de court métrage qu'il avait tournés, et Jeanne se passionnait pour ces scènes dépouillées, un visage en gros plan, un regard, une bouche et la confidence ainsi qui éclatait, voix sans apprêt de clochards ou d'étudiants, de prêtres ou de combattants du Viêt-Nam, toute une sociologie vivante que Vincent rapportait à chacune de ses enquêtes.

Après la projection, alors que s'éloignaient dans la pinède les derniers spectateurs, Vincent restait près de Jeanne, la tête rentrée dans les épaules, avec une maladresse dans les mouvements et le choix des mots, un bégaiement parfois qui émouvait Jeanne, une timidité qu'elle percevait si forte qu'elle avait envie de rire, pour entraîner Vincent près d'elle dans une gaieté commune.

Elle se souvenait de sa rencontre avec Roland, de la manière dont il l'avait saisie aux épaules, embrassée avec une résolution qui l'avait surprise parce qu'elle avait souhaité de la tendresse.

Maintenant, elle allait prendre l'initiative. Vincent se contenterait toujours de lui expliquer comment dans les résidences universitaires de Nanterre il avait réussi à interviewer des gauchistes, des exaltés, disait-il.

— Vous avez vu *La Chinoise* de Godard ?

Jeanne lui saisissait la main, s'approchait de son visage et elle ne savait plus qui faisait le dernier mouvement pour que leurs lèvres se rencontrent.

Jeanne ainsi découvrit le corps de l'homme. Car ce n'est pas le connaître qu'en sentir seulement le poids.

Roland s'était toujours refusé aux abandons. Il se dégageait, se cambrait quand elle voulait embrasser sa poitrine et Jeanne s'était réduite à la passivité.

Enfin, elle pouvait inventer un corps, savoir l'aine et la cuisse, l'aisselle et la taille. Il lui semblait que ce corps de Vincent qu'elle dessinait de ses lèvres ou de ses doigts transformait le sien, qu'elle

était davantage une femme, les seins plus droits, la cambrure plus marquée. Elle pouvait, et n'était-ce pas cela aussi la femme, ouvrir sa tendresse, enfoncer son visage dans la chevelure de Vincent avant qu'il se redresse et ne plie Jeanne à son tour.

Aimer, ne pas aimer. Jeanne se gardait de prononcer ce verbe grave.

Elle s'était confiée à Christiane, un matin, alors qu'elles étaient toutes deux seules dans la cuisine, de part et d'autre de la table.

— Tu te sens bien ? disait Christiane.

Jeanne riait, faisait oui, en baissant les yeux. Christiane se levait, embrassait Jeanne.

— Tu es une drôle de bonne femme, tu prends des airs, timidité, silence, et puis hop ! Il est sympa, Vincent ?

— Qu'est-ce que je fais ?

— Tu vis, voilà !

Sylvie entrait dans la cuisine.

— Jeanne nous quitte, chantonnait Christiane qui se tournait vers Jeanne. Tu vas t'installer toute seule, j'imagine ?

Jeanne louait quelques jours plus tard, à Fabron, non loin de la faculté des lettres, un appartement au rez-de-chaussée d'une villa. Elle disposait d'un jardin où Elsa pouvait jouer, traçant entre les plantes grasses de longues routes. Elle y promenait ses poupées sur de minuscules voitures.

Quand Vincent arrivait, Elsa dormait déjà et pour Jeanne commençait une deuxième vie, limitée à la nuit, une fable que l'aube, une douche prise après le départ de Vincent dissipait.

Jeanne réveillait Elsa, elle embrassait la peau de sa fille, tiède encore de sommeil, avec une joie paisible qu'elle n'éprouvait jamais avant de connaître Vincent.

Il lui semblait même qu'Elsa était plus calme, depuis qu'elles vivaient seules toutes les deux et que Vincent était l'hôte clandestin que le jour chasse.

Le matin, Elsa riait en apercevant sa mère penchée sur le lit. Elle se penchait à son cou, l'obligeait à se coucher, l'attirant avec une force inattendue et dans le regard une complicité ironique qui troublait Jeanne. Elsa peut-être savait ou devinait.

Que peut-on dissimuler ? pensait Jeanne en roulant vers Saint-Paul.

Chaque jour en rentrant dans l'atelier de Sam, c'était la même appréhension, le même désir de dire après avoir embrassé Violette : « Vincent et moi. » La même impossibilité aussi.

— Plus tard, disait Christiane. Tu verras. Ma tante comprendra.

Franche et claire Violette.

Le matin, Jeanne l'apercevait qui, pieds nus, arrosait les fleurs devant l'atelier. Vincent arrivait. « Salut Jeanne », lançait-il sans la regarder, puis il embrassait sa mère et la manière dont Violette marchait près de son fils, le tenant par le bras ou bien ce geste vers les cheveux de Vincent, doigts ouverts – et Jeanne pensait à la nuit quand elle enfonçait son visage entre les mèches – inquiétait Jeanne qui n'était plus sûre de la compréhension de Violette.

Christiane la tranquillisait. Violette qui n'avait jamais cédé aux conventions, qui avait construit sa vie toute seule, et ce fils qu'elle avait voulu, malgré la guerre, avec un homme, Sori, qu'elle avait refusé d'épouser, Violette qui serait heureuse pour Vincent. Plus vieille Jeanne ?

— Tu n'as pas l'âge de sa mère ? Et les hommes alors ? Est-ce qu'ils se gênent ?

L'intuition pourtant qui ne trompe pas et la surprise quand même. Violette serrait ses lèvres, visage émacié, cheveux tirés en arrière, dégageant son grand front osseux.

— Ah ! tu es fine, disait-elle à Jeanne. Elle allait de long en large dans l'atelier. Mais tu t'es levée trop tard. J'en ai vu des comme toi, sainte nitouche dehors, garce dedans, tiens j'avais une amie, Katia…

Jeanne, ce matin-là, avait été surprise de trouver Violette dans l'atelier, le corps pris dans un tailleur sombre. Violette qui l'attendait, allumait une cigarette, la jetait dans le jardin, en reprenait une autre.

— Mais la différence, continuait Violette, c'est qu'avant, au moins, les femmes comme toi elles se collaient avec des vieux, Katia…

Elle s'interrompait.

— Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu espères ? Roland, Vincent, pourquoi pas Sam maintenant ?

Jeanne a reculé. Elle écoute, observe ce visage nouveau. Cela aussi, c'est Violette ; et c'est d'elle qu'elle parle.

— Je ne veux rien, dit Jeanne.

— Je ne te laisserai pas lui gâcher sa vie, dit Violette. Tu sais quel âge il a ?

Elle crie maintenant, répète :

— Tu sais quel âge il a, Vincent ?

Sam entre dans l'atelier, les regarde ; Jeanne s'éloigne, Violette s'accroche au bras de Sam :

— Elle et Vincent, dit-elle, Vincent.

— Non ?

Sam rit, lance :

— Jeanne, Jeanne, il faut fêter ça.

Ce sont les derniers mots qu'entend Jeanne.

Elle roule vers les crêtes blanches, le calcaire taraudé, les champs de pierre qu'interrompt parfois une vasque verte où se dresse un noyer, une cabane.

Elle monte entre les falaises, vers le lieu d'où l'on aperçoit à la fois la mer lointaine et le plateau de terres hautes. Elle traverse ce défilé où se côtoient deux paysages, végétation que couche le vent salé et déjà à quelques mètres à peine – il suffit d'une courbe de la route – arbres de la montagne, des contrées intérieures, comme si le rivage était à des milliers de kilomètres de là alors que Jeanne revenant sur ses pas, quelques mètres à peine, l'aperçoit, sinueux, bordé d'écume et recouvert de brume. Mais elle s'est arrêtée dans un défilé, sur la frontière sévère qui passe au sommet des falaises.

Puis Jeanne redescend, gare sa voiture loin de chez elle, pour pouvoir marcher, gagner du temps avant de retrouver l'appartement qui sera vide jusqu'à ce qu'Elsa revienne.

Après il faudra attendre, guetter le pas, Vincent, savoir s'il a osé, et quelque chose, même s'il frappe à la porte, s'est effrangé.

Violette est assise dans la pénombre, sur la première marche de l'escalier.

Elle se lève difficilement, s'approche de Jeanne :

— Pardonne-moi, dit-elle, pardonne-moi.

Elle se laisse aller sur la poitrine de Jeanne, murmure :

— Je suis vieille, tu sais, pardonne-moi, je suis vieille.

29

Jusqu'au mois de mai, Bernard Halphen avait ignoré que Christiane Revelli était la sœur de Roland.

Si lointaine l'enfance, et les souvenirs, comme Roland, se dérobaient, ensevelis sous les quartiers neufs, dissimulés derrière le masque de cet homme actif qui s'était assis en face de Bernard, lui offrait un cigare à la fin du repas, disait :

— Tu comprends, ils m'amusent avec leurs revendications. Moi je construis, je sais ce que c'est que l'économie. Je l'apprends chaque jour, pas dans les livres, sur les chantiers. Alors les syndicats, les technocrates des finances, avec leurs histoires, je peux les juger.

Qu'était devenu Roland ? Quel était cet homme qui lui avait emprunté son identité, et jusqu'à certains traits du visage, le front, et parfois le regard ; quand un court silence s'installait Bernard surprenait cette anxiété, reconnaissait Roland l'adolescent. Mais l'homme recommençait à parler :

— Et toi, tu es nommé ici ? C'est nous qui avons construit les bâtiments de la faculté. Tu verras. J'ai eu tes collègues sur le dos. Je devais les consulter. Fou, ils m'ont rendu fou.

Bernard et Roland avaient fait ensemble quelques pas sur les quais du port. Là, dans la Nice oubliée de leur enfance, ils couraient, se retournaient, imaginant qu'ils étaient suivis.

— On se téléphone, on se voit, disait Roland.

Il ouvrait la portière de sa voiture.

— J'ai divorcé, ouf ! (Il riait.) Tu n'es pas marié j'espère ?

Perdu Roland, perdue la ville.

Les guirlandes du carnaval couvraient les façades roses de la place Masséna. Au bout de l'allée de palmiers, la villa de Violette avait disparu, remplacée par un immeuble à l'entrée de marbre. Bernard redescendait à pied le boulevard de Cimiez bordé de constructions nouvelles.

Pourquoi être revenu ?

Il s'installait à Villefranche, dans un appartement donnant sur la rade, pour fuir la ville étrangère, ne pas se heurter aux hasards des rues à ces collègues péroreurs, que peu à peu la ville transformait.

Que valait un livre au pays des yachts ? Bernard avait placé sa table de travail devant la fenêtre ; face à la mer huileuse, il suivait le balancement des embarcations, regardait l'équipage d'un trois-mâts amenant les voiles. Écrire, lire, cela voulait dire ici plus qu'ailleurs s'arracher, s'opposer et la plupart renonçaient, corrodés par cette présence de l'argent-roi, du plaisir physique. Bernard, pour s'affirmer, accusait encore sa silhouette d'intellectuel malingre, il refusait les vêtements clairs, le hâlé de la peau, s'imposant chaque jour trois ou quatre heures de travail aux archives et parfois Gounichet, l'un de ses collègues, se penchait sur son épaule :

— Votre histoire du Moyen Âge, vous n'allez pas me dire que ça vous empêche de vous baigner ? Ce qu'il vous faut, c'est une méthode, un emploi du temps régulier, on peut concilier. Nous avons la chance, dans cette région…

Bernard Halphen refusait cette chance. À Nice il découvrait combien il aimait la France grise, ses universitaires timides et scrupuleux, la bourgeoisie discrète qui cachait ses biens, achetait des livres rares, s'accordait le luxe de la culture et visitait les musées. Paris lui manqua comme s'il avait changé de continent, atteint à Nice l'enclave différente, un futur qui peu à peu allait gagner tout le pays, niveler ce qui restait d'histoire pour laisser le passage aux autoroutes, et Nice commençait à être percée de part en part.

— Il faut bien, n'est-ce pas ? répétait Gounichet. Toute époque a ses impératifs.

Bernard Halphen, face à ce collègue qui bombait le torse comme un forain, qui tentait vainement de devenir un personnage dans la cité, revendiquait l'archaïque comme on signe. Il parcourait l'arrière-pays en quête de villages désertés, de paysans immuables, il apprenait le patois, abandonnait la Promenade des Anglais aux majorettes, la mer, la neige, le présent aux Gounichet. « Il faut adapter l'Université, mon cher, le colloque de Caen, de ce point de vue, est positif. »

Bernard se détournait, recopiait ses chartes du XIII^e^ siècle, suivait les drailles pour rencontrer un berger, et là, assis sur les hauts plateaux secs, les moutons regroupés autour de la mare, il oubliait la ville étouffée, et cet avenir qui, préfiguré ici, était peut-être inéluctable.

Il avait aperçu à plusieurs reprises Christiane Revelli au ciné-club ou bien dans ce petit théâtre du vieux Nice où quelques acteurs maladroits et exigeants brandissaient sur la scène *Les fusils de la mère Carrar*. Il l'avait revue sur l'avenue, dans l'une de ces soirées humides de l'hiver niçois, ville différente, étudiants assis au milieu de la chaussée, C.R.S. barrant les rues : *Paix au Viêt-Nam, paix au Viêt-Nam*.

Dans la course qui avait suivi, Bernard s'était retrouvé proche du groupe de Christiane.

— Vous êtes à la fac ? lui demandait-elle.

Un remous, des bagarres sur les trottoirs.

— Il y a Sonia, criait Christiane.

Elle s'élançait, tentait de séparer les étudiants qui s'opposaient : gauchistes, communistes, fascistes. Le Viêt-Nam était loin.

Des semaines plus tard, dans un café, à la frontière de la vieille ville, Bernard était encore assis près d'elle.

— Je vous ai vue, disait-il, à la pièce de Brecht, *Les fusils de la mère Carrar*.

— Vous enseignez quoi ?

Il souriait, s'excusait :

— Ce n'est pas très actuel, le Moyen Âge.

Elle présentait Gérard, Sonia, Sylvie. Quand il donnait enfin son nom, elle répétait :

— Halphen, Halphen, votre prénom ? Bernard ?

Les souvenirs, cette cour de l'*Hôtel Impérial :*

— Tu ne m'as pas reconnue ?

Ils riaient, laissaient entre eux le vide recouvert, Roland, dont ils ne parlaient pas. Ils se retrouvaient bientôt dans les amphithéâtres, elle au milieu des étudiants, se levant pour répondre à Gounichet, appelant à voter la grève, lui adossé au mur, tout en haut, tant de phrases à dire qu'il taisait, d'enthousiasmes et de craintes, cette foule, son flux et son reflux sur l'esplanade devant la faculté, cette nuit passée dans l'appartement de Jeanne, assis par terre avec les autres.

— C'est maintenant, disait Sonia, si on ne s'organise pas, Chariot va nous avoir encore.

Les défilés sous les platanes, Dante Revelli qui rejoignait leur groupe :

— J'ai une fille professeur, disait-il, alors je reste là, on a jamais vu ça, jamais, tenez en 36…

La certitude chez Bernard que cela allait se dissoudre, qu'à nouveau ils seraient répandus, tous, isolés, comme des grains. Il n'osait pas leur dire, à Sonia qui, la hampe d'un drapeau rouge sur l'épaule, courait sur les flancs du cortège : *Chariot au musée. Une seule solution la révolution.*

Il s'approchait de Christiane.

— Tu n'imagines pas, commençait-il.

Elle refusait de répondre, sautait.

— Regarde (elle se haussait sur la pointe des pieds, s'appuyait des deux mains aux épaules de son père) tous ceux-là, ils n'oublieront pas.

— Ces jeunes, tant de jeunes, disait Dante et il riait.

Ils apercevaient sur le bord du trottoir Sam Lasky et Violette, les entraînaient. C'était le jour des rencontres. Violette prenait le bras de Bernard, lui reprochait son silence.

— Et Roland ? demandait-elle.

Bernard faisait une moue et ils continuaient à marcher.

— Vincent, reprenait Violette, au Festival de Cannes, un enragé.

Sam se plaçait près d'eux, saisissait l'autre bras de Bernard.

— Vous n'allez pas me dire que vous aussi, un historien, vous croyez à l'avenir de ce carnaval. Si jamais ils affaiblissent de Gaulle, la France finie. Il restera une région de l'Europe, un appendice de quelque chose, l'Amérique, l'Allemagne ou l'URSS, voilà ce qui les attend. Et les communistes, pas si fous, ils sont prudents.

Il se mit à crier : *Vive de Gaulle, vive de Gaulle* d'une voix forte, mais on crut autour de Sam qu'il plaisantait et plus loin son cri repris par les manifestants devint : *De Gaulle c'est fini, de Gaulle c'est fini !*

— Montez à Saint-Paul, dit Sam en retenant Violette, que je vous explique votre connerie à tous.

Au début du mois de juin, quand la faculté commençait à se vider, que Gounichet reparaissait, palabrait, à nouveau sûr de lui, que Sonia et quelques autres occupaient encore des bureaux, collaient des affiches manuscrites sur le béton – *Élections trahison* – ils se retrouvèrent chez Sam Lasky. Bernard assis près de Violette, silencieux comme elle, Jeanne la main posée sur le genou de Vincent, Christiane, bras et jambes croisés qui répétait :

— Si les étudiants savaient ce que c'est qu'un ouvrier, mais ce sont tous des bourgeois comme Sonia, oui, comme Sonia.

Bernard, le premier, avait vu Roland s'avancer sur la terrasse, puis Jeanne l'avait aperçu et elle ne bougeait pas, regardant Vincent. Enfin, quand il fut dans l'atelier, Christiane tourna la tête :

— Papa, dit Roland, en ne s'adressant qu'à elle.

Elle se levait, le visage exsangue tout à coup.

— Impossible de vous avoir au téléphone, expliquait Roland Sylvie m'a dit que tu étais ici.

Yves les rejoignait.

— Je viens avec toi, disait-il à Christiane.

Elle marchait près de Roland qui racontait, cette douleur dans la nuit qui avait saisi Dante Revelli, la mère affolée, l'ambulance, Roland prévenu le lendemain, et déjà plus de vingt-quatre heures que Dante était à l'hôpital.

— Moi, tu comprends, disait Roland, mes chantiers, ça ne peut pas attendre, toi (il levait la tête, fixait sa sœur) tu es en vacances, n'est-ce pas ? Et avec papa tu t'entends bien.

— Donne-moi seulement le numéro de la chambre, répondait Christiane.

Ils s'étaient immobilisés sur la place, Yves continuait de marcher vers les voitures.

— Maman ?

— Je m'en occupe, disait Roland, bien sûr, pour les frais, je suis là.

— Tu es là, oui, je sais.

Christiane s'éloignait. Elle marchait vite, mordant ses lèvres, ses joues, pour arrêter ses larmes, cette peur violente, ces souvenirs d'il y a quelques jours à peine, Dante dans le cortège : « J'ai jamais vu ça, ces jeunes, répétait-il, tant de jeunes. » Ces revues que lui prêtait Christiane, qu'il lisait : « C'est difficile pour moi, mais enfin, je recommence et finalement je comprends. Le cerveau, hein, c'est comme un muscle, tu l'entraînes, non ? »

Il semblait à Christiane que son père, avec les années, s'affinait, rajeunissait. Elle lui parlait comme elle aurait parlé à Gérard ou à Sylvie, il l'écoutait, ce regard si attentif, puis ces désaccords qu'il formulait en riant : « Vous autres les intellectuels, vous coupez les cheveux en quatre. »

Elle allait le découvrir dans cette chambre d'hôpital. Christiane prenait le bras d'Yves qui s'installait près d'elle dans la voiture.

— Tu me diras, n'est-ce pas ? murmurait-elle. Je veux savoir.

Yves répondait d'un mouvement de tête.

De la hâte et de la prudence dans la manière de conduire de Christiane. Seconde. Troisième à la sortie du virage. Quatrième. Troisième, seconde. Elle effleurait à peine la pédale de frein. Code, phare, code. Première, seconde.

Déjà la promenade du bord de mer à Cagnes, la tiédeur douceâtre de l'air, les gestes qui obligeaient à garder le contrôle de soi.

D'abord savoir. Il faut mourir. Soixante-seize ans, c'est un âge pour mourir.

La vie de Dante qui passe ; ce qu'elle en sait Christiane, la plage arrière d'un destroyer en rade de Sébastopol, en 1919 : « Le commandant, tu comprends… », avait raconté Dante tant de fois.

Il parlait à Roland, Christiane jouait dans un coin de la pièce, petite fille qu'on laisse à ses poupées, mais elle écoutait. Elle partageait l'espoir des années 20. Elle se souvenait – ou bien son père le lui avait-il raconté aussi – les deux gendarmes qui traversaient la cour de l'*Hôtel Impérial* et Dante Revelli au milieu d'eux. Plus tard, alors que chaque nuit « l'avion fantôme » – à quel parti appartenait ce pilote qui rasait les toits, bombardait la ville, italien, allemand, résistant ? – rôdait, elle avait dans un rêve appelé son père. Elle l'imaginait qui, d'un seul coup de feu, interrompait le vol sinistre. La Libération venue, elle avait vu Roland partir avec Dante quand on tirait encore dans les rues. Christiane glissait sa main dans le brassard tricolore, petite fille qui ne sort pas mais qui regarde, surprend, parce qu'on oublie qu'elle est là, que ça compte si peu une fille. Jour après jour elle a ainsi collé côte à côte les récits.

À Paris, quand elle lisait, une phrase parfois dans un roman l'obligeait à s'interrompre, l'envie d'écrire à son père, de lui dire simplement : « Je suis ta fille et je suis fière », toutes les images qui faisaient la vie de Dante qu'elle revoyait alors.

Depuis qu'elle était rentrée, elle aimait l'observer à la dérobée : il allumait une cigarette, il commençait à lire, et elle découvrait cette jubilation gourmande dans son regard, cette attention juvénile.

Dante Revelli avait l'enthousiasme d'un adolescent qui s'empare des mots.

Ce n'était pas un âge pour mourir alors que la jeunesse était en lui, si vive, bleue au-dessus des braises. Tant de choses à partager avec lui encore, que Christiane voulait apprendre de sa bouche.

Elle marchait dans le couloir aux murs jaunes poussant ces battants de caoutchouc lourds et souples, respirant l'odeur d'éther et de sueur, et Yves répétait :

— Pas de visite à cette heure-ci, nous viendrons demain. Ils font une exception parce que je suis médecin.

N'écouter personne, s'accrocher au lit, rester là jusqu'au bout.

Christiane a ouvert la porte.

Un seul lit. La veilleuse qui rosit l'oreiller. Quelques secondes pour découvrir un vieillard au visage livide, maigre, si maigre, cette respiration bruyante, ces tubes qui semblent issus de lui comme déjà des excroissances de matière qui le lient, le vident ou le remplissent, sac de peau sans regard. La terreur qui emporte Christiane, la rejette, il faut qu'elle s'agrippe, ne voie qu'Yves d'abord. Il touche le front de Dante, vérifie la courbe de température en s'approchant de la veilleuse.

— Il est sous antibiotique, murmure-t-il, je vais demander à l'infirmière.

Le désir de retenir Yves, mais il faut qu'elle reste seule, là, près du lit, qu'elle s'avance, redresse l'oreiller, effleure le front, répète à mi-voix :

— Je suis là, je suis là.

Il peut mourir, il peut vivre.

Elle se penche pour mieux le voir, parce qu'elle doit regarder en face ce qui peut survenir de pire, apprendre que la mort est dans la vie.

Christiane pleure, dents serrées, ongles plantés dans ses paumes. Elle voudrait pouvoir s'enfoncer dans la bouche bruyante de son père, s'envelopper de ce corps. Elle lui donnerait la vie ou bien étoufferait avec lui. Elle n'a pas entendu Yves qui est rentré.

— Rester ici, dit-il, ça ne sert à rien.

— Je veux savoir.

Yves écarte les mains.

— Les reins, l'estomac, c'est imprécis encore, diagnostic réservé. Voilà.

Donner ses yeux, une part de soi, la plus vitale, pour qu'il s'éveille, qu'il parle, qu'en une intonation toute sa vie – c'est long soixante-seize ans et c'est un âge pour mourir – se dise encore.

Hier il suffirait d'un mot, d'une attitude, d'un regard pour que Christiane devine tout, l'enfance dans la cour de la maison Merani, la joie quand les mains dans les poches, le soir, Dante faisait le tour

de la pièce, le visage levé sur les fils électriques qu'on devinait à peine, à la rencontre du plafond et du mur : « Pas mal, murmurait-il, hein, pas mal. » Il allumait une cigarette avant d'appuyer sur l'interrupteur : « Vous voyez, ça marche. » Il avait raconté si souvent cette scène, dit son orgueil d'après le travail : « Des électriciens comme moi, tu sais, à Nice, on était pas nombreux. » Et la brûlure de la colère si souvent : « L'injustice, tu comprends, tous ces massacres, quand on est revenus de l'autre guerre on pouvait plus accepter. On a cru qu'en six mois, on allait réussir à tout changer, que là-bas, le pain serait gratuit. Plus de police, rien. On était naïfs. »

Naïveté sacrée des pauvres, levain sans lequel rien ne naît.

Elle pleure, Christiane, et elle se recroqueville sur la chaise. Elle n'était que par lui. Il l'avait portée, il lui avait donné cet élan.

— Toi, disait Sylvie à Christiane, tu es une force de la nature, tu lis, tu lis, tu ne t'arrêtes pas.

Elle vivait parce qu'il était là-bas, la regardant avancer. Elle se retournait souvent comme lorsqu'elle était petite fille et qu'elle apprenait à nager, qu'il restait au bord du rivage, qu'il l'encourageait : « Allez, va, va. » Elle écartait les bras, gagnait sur la peur, l'eau salée mouillant ses lèvres. Elle criait, effrayée de son audace : « Je n'ai plus pied ! » « Va, va encore », disait-il. Il riait.

Christiane craignait de ne plus savoir vivre, si cherchant sur le rivage, seule au large, elle ne l'avait plus vu.

Ça ne sert à rien de rester, chuchotait Yves.

Elle lui tendait les clés et les papiers de la voiture, l'obligeait à les prendre. Yves se penchait pour l'embrasser mais elle se dérobait afin qu'il ne sente pas les larmes sur les joues, pudeur, comme s'il avait pu ne pas l'entendre, ne pas deviner, malgré l'obscurité où elle se tenait, qu'elle pleurait.

Enfin Yves partit et Christiane put se blottir, la tête sur les genoux, les mains bouchant les oreilles pour étouffer ce souffle de gorge, mécanique, qui devait quelque part dans le corps lacérer, sectionner.

Elle demeura ainsi jusqu'à ce qu'une infirmière, le matin, la secoue.

— Il faut que vous sortiez, je dois faire sa toilette.

— Je suis sa fille, dit Christiane.

Elle se leva, s'adossa au mur près de la fenêtre.

Voir, savoir, partager.

Elle eut mal à la saignée du bras quand l'infirmière retira d'un coup sec le goutte-à-goutte, quand elle piqua une autre veine, elle eut envie de vomir, ce gros tuyau de caoutchouc qu'on retirait. Elle vit ce corps qu'on découvrait, elle s'obligea à tout regarder, pour mieux affronter.

— Je vais vous aider, dit-elle en s'approchant de l'infirmière.

Et elle commença à laver le corps de son père, à sentir sous ses doigts les os, si fragiles semblait-il, qu'elle effleurait à peine la peau chaude.

— Il va mieux aujourd'hui, dit l'infirmière.

Dante geignait doucement, les yeux fermés, et Christiane passait le coton sur son front, ses joues. Elle devenait la mère du vieillard-enfant si humble, si frêle et elle trouvait, à toucher ce corps malade, un apaisement, une assurance inattendus, comme si elle acceptait la vie dans toute sa courbe.

Elle borda le lit.

— Des filles comme vous, dit l'infirmière, on en voit peu aujourd'hui. Les vieux, les gens les laissent maintenant.

Christiane s'assit au bout du lit, pensant à Roland. Viendrait-il ?

Pour oser regarder les vieux mourir il fallait accepter sa propre mort, connaître ce qu'on était.

Dante se mit à tousser, les yeux toujours clos et pourtant, quand Christiane l'embrassa, elle fut sûre qu'il la voyait.

Elle lui humecta les lèvres parce qu'elle sentait qu'elle devait le rassurer, le prévenir qu'elle creusait de l'autre côté des éboulis, avançant à sa rencontre, entendant son appel, cette douleur qui le forçait à geindre, à tousser. Il fallait qu'il sache qu'elle était là, comme il avait été sur le rivage, rôles inversés du bout de la vie, et n'avait-elle pas déjà commencé à la guider depuis qu'elle était revenue à Nice, qu'elle l'obligeait à lire, qu'elle l'entraînait : « Viens au ciné-club, viens. » Lui, il avait dit, quand elle hésitait à aller vers le large : « Va, va. »

De l'un à l'autre, d'elle à lui.

Christiane versait un peu d'eau dans la cuillère à café, puis l'approchait de la commissure des lèvres, elle soulevait le menton de Dante. « Bois un peu, bois », murmurait-elle comme s'il avait pu entendre, et qui pouvait dire qu'il était enfermé dans la nuit ?

Elle ne sortit qu'au moment de la visite, à la fin de la matinée, ne s'éloignant pas de la porte, interrogeant Yves du regard. Il la rassurait.

— Rien n'est joué, disait-il. Tu devrais dormir un peu.

Elle rentrait dans la chambre. Elle voulait voir le mieux ou le pire, profiter aussi, jusqu'au dernier instant s'il devait venir vite, de la vie. Et même ce mouvement instinctif des lèvres, à peine un tremblement, celui d'un nouveau-né au bord du sein, c'était toujours la voix de Dante Revelli, toute sa vie qu'elle lisait encore et qu'il fallait pas laisser perdre dans le vide de la chambre.

Elle resta donc.

Roland passa à la fin de la journée avec leur mère. Ils regardèrent Dante. Denise avec l'effroi dans les yeux, Roland se détournant le premier.

— L'infirmière m'a dit qu'il allait mieux, murmurait-il.

— Il mange trop, je l'avais averti, dit Denise.

Christiane ne leur répondait pas. Elle s'approchait du lit comme pour cacher Dante jusqu'à ce qu'ils soient sortis.

— Je me sens mal ici, disait Denise.

— Je m'occupe de maman, ajoutait Roland.

Christiane devint l'une de ces femmes qui se couchent sur le corps blessé de ceux qu'elles aiment.

Elle écartait Gérard, Jeanne, Violette, Sylvie. Elle voulait garder Dante Revelli seule, luttant contre l'insomnie, dormant par brèves saccades, vite brisées. Elle se redressait, écoutait la respiration, lisait. Gérard ou Sonia apportaient des journaux : « Chariot, il a refait le coup depuis 40, et ça marche les remakes », chuchotaient-ils.

Elle imaginait la passion de son père, s'il avait pu, comme il disait, « suivre les événements ». Il portait en lui une irréductible confiance qui renaissait comme une pousse ténue à chaque déception. « Quel siècle formidable », répétait-il. Il devait vivre encore.

Christiane restait dans la chambre pour qu'il sente ce désir qu'elle avait, au delà de toute raison. Il avait résisté jusque-là. Il devait aller plus loin. Chaque nuit passée, chaque goutte de sérum – et Christiane en suivait le chemin dans le tube – chaque parcelle de temps, l'arrachait au gouffre et Christiane suivait les premiers appels des paupières, elle attendait que le regard renaisse enfin.

— Tu es bien optimiste, disait Roland dans le couloir. (Il était venu quatre ou cinq fois ne restant que quelques minutes dans la chambre.) Malgré tout, il a soixante-seize ans et on meurt. Je ne dis pas ça pour t'effrayer. Mais tu sembles tellement persuadée.

Elle lui tournait le dos, s'appuyait à la porte, dans la chambre, pour qu'il ne puisse pas l'ouvrir. Elle refusait le réalisme.

Agolamort. L'agrégation ou la mort. Elle avait vécu. Il vivrait.

— Je crois qu'on peut être raisonnablement optimiste, disait Yves, si rien ne lâche, parce qu'à cet âge, tout est fragile.

Elle se laissait embrasser. Elle couvrait son père, entrouvrait la fenêtre, regardait la cour intérieure de l'hôpital, les murs ocre, les arcades, les galeries où passaient les silhouettes blanches des infirmières.

Elle connaissait maintenant la progression de l'ombre. Un triangle effilé s'élargissait, noyait d'abord les galets qui pavaient la cour. Il s'évasait, envahissait les étages, s'accrochait aux rambardes de fer forgé des galeries, aux piliers des arcades les dessinant sur les façades, enveloppant les troncs des quatre palmiers dont la cime, jusqu'à la nuit, flottait dans la lumière, au-dessus des toits de tuile, eux aussi dorés par le crépuscule.

Un bruit, une voix :

— Mais ça va mieux le grand-père.

Quand Christiane se retourne, l'infirmière a passé son bras sous les épaules de Dante Revelli qui regarde sa fille.

30

Roland était le seul nom que Denise Revelli n'avait pas oublié.

Assise devant le miroir de la salle de bains, Denise faisait glisser entre ses doigts un foulard comme on dévide un chapelet, absorbée par ses gestes, puis tout à coup elle levait la tête, regardait fixement son image, le menton était pris d'un tremblement qui peu à peu gagnait tout le visage.

— Je vous vois, vous savez ? disait-elle.

Les mots paraissaient rugueux, la phrase noueuse.

— Pourquoi vous êtes là ? Qu'est-ce que vous voulez ? Si vous voulez je vous raconte quand Roland était petit, c'était mon petit, un beau petit Roland.

Elle fouillait dans les poches de son tablier, elle semblait prendre quelque chose, ouvrait sa main vide.

— Il était le plus beau Roland, sur la Promenade j'avais toujours peur qu'on me le vole. Une fois, j'ai cru que je l'avais perdu, je l'ai appelé. (Denise commençait à haleter.) Je l'ai appelé, personne ne l'avait vu, alors j'ai couru (sa respiration devenait plus forte) j'ai appelé, Roland, Roland, Roland.

Elle lançait ce nom, ce cri, puis le son de sa voix semblait l'effrayer. Elle baissait la tête comme si elle avait eu honte, reprenait son foulard, ou le bord de sa jupe, et recommençait à les pétrir, à les rouler entre le bout de ses doigts.

Dante, à l'heure des repas, entrait dans la salle de bains. Il évitait de la regarder.

— Viens, viens, disait-il.

Denise sursautait.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demandait-elle.

Il la prenait avec douceur par le bras mais elle était vigoureuse, pleine d'une santé qu'il n'avait plus depuis sa sortie de l'hôpital. Elle se dégageait, tentait de parler, mais la langue paraissait envahir sa bouche, couvrir ses lèvres. Elle marmonnait :

— Je ne veux pas venir avec vous.

Elle secouait la tête.

— Je veux mon petit, mon Roland.

Elle prenait tout à coup le visage des enfants boudeurs. Dante lui caressait la joue.

— Oui, oui, murmurait-il, il va venir, il faut manger d'abord.

Il la conduisait à la cuisine, l'aidait à s'asseoir, tenait sa main parce qu'elle tremblait depuis que, après l'accident, le médecin lui avait ordonné ces fortes doses de tranquillisants.

Elle voulait saisir la cuillère mais ses doigts ne réussissaient pas à la toucher, se fermant sur rien. Il semblait alors qu'elle prenait conscience. Elle pleurait calmement, exprimait un désespoir passif, répétait :

— Mon petit, il a faim, il faut lui donner à manger, où il est Roland ? Roland !

Dante préférait encore qu'elle crie, qu'elle ne sache plus qui elle était, où elle était, cela l'atteignait moins que cette douleur profonde

qui avait oublié sa cause et restait comme une tumeur rayonnante dans une mémoire morte.

Il avait su, dès les premiers instants, que Denise ne résisterait pas.

Quand Jeanne et Christiane étaient entrées, trois mois déjà, et Jeanne hésitait, Denise s'approchait, disait d'une voix aiguë :

— Tiens, vous êtes là vous, vous regrettez, hein ? Mais Roland, il n'est pas ici Roland.

Dante regardait les deux jeunes femmes. Elles se ressemblaient. Si étonnant ce masque d'anxiété et de tristesse sur leurs visages que Dante avait ressenti à nouveau à la hauteur de ses reins, le mal de l'année précédente, quand il avait perdu connaissance au milieu de la nuit. Il portait la main à sa cicatrice comme pour contenir la souffrance, il n'osait pas questionner, mais il s'avançait vers Denise, parce qu'elle semblait si désarmée avec son arrogance, si incapable de recevoir un choc, et que pouvaient-elles annoncer, Christiane et Jeanne, toutes deux ainsi masquées ?

Christiane regardait son père et sa mère.

— Quel est le numéro de téléphone de votre médecin ? demandait-elle.

Denise secouait la tête.

— Tu as de drôles de questions. On va bien, tu sais. Si c'est pour ça que tu viens nous voir.

— Papa, je veux ce numéro, répétait Christiane.

Il prenait son carnet, le lui tendait.

— Il habite dans le quartier ?

— L'immeuble à côté, disait-il en s'asseyant.

Cela faisait un an exactement, puisque le mal l'avait frappé au milieu du mois de juin, un temps comme aujourd'hui, printemps limpide et dans le parc toutes ces fleurs, le gazon encore vert avant l'ocre sécheresse d'été. Dante regardait ce voile bleu, ciel ou mer, tendu au delà des palmiers et des pins parasols du parc, dans la trouée d'une rue, entre les blocs d'immeubles. Il respirait avec lenteur, il détendait ses muscles, il se souvenait du moment où on l'avait introduit dans le bureau du commandant du camp, juste au début de la guerre en 39. Il savait qu'on allait le frapper, coups de poing ou coups de pied, les deux gardes mobiles le regardaient avancer. Il s'efforçait de devenir mou comme un sac, pour se gonfler d'air, et pouvoir, quand ils se jetteraient sur lui, absorber leur force,

la laisser se perdre, s'enfoncer. Cela il ne l'avait jamais raconté à personne, même pas à Roland.

— C'est Roland ? dit-il.

Christiane ferma les yeux, fit oui de la tête.

— Quoi Roland, dit Denise, quoi ?

Jeanne s'approchait d'elle, essayait de lui prendre les épaules, de l'envelopper d'affection, Christiane tendait les bras vers sa mère.

— Quoi Roland, quoi criait Denise, qu'est-ce qu'il y a ?

Dante interrogea Christiane du regard. Elle ferma à nouveau les yeux, respira, dit seulement : « Maman ».

La voix annonçait la mort, l'accident, ce fracas là-bas, au-dessus des lauriers qui bordent l'autoroute, alors qu'on aperçoit déjà les îles, dans le miroitement de la mer. Il a suffi peut-être d'un reflet ou d'une inattention de Roland perdu dans le paysage, ce mouvement de la lumière entre les îles, la masse abrupte des massifs à l'horizon et c'était le moment de la plus grande beauté, quand le soleil s'efface, ce creux d'angoisse, entre le jour et la nuit, ou bien la tentation d'aller droit, plus vite, de nier cette suite de courbes, pour atteindre le but d'un seul jet, et quand on se reprend, trop forte est la poussée, les lauriers se précipitent et derrière eux dressés, l'acier et le béton où meurt le désir.

Denise a écarté les bras comme si la nouvelle de la mort de Roland était une masse lancée au centre de son corps.

Elle tombait en arrière, raidie, cambrée, le visage brusquement rouge. Dante rassemblait sa force pour tenter de lui parler, ne sachant que répéter : « Denise, Denise » parce qu'il n'y avait à cet instant entre eux, que les noms, les visages, Roland, Denise. Et Christiane à genoux près du divan où ils avaient allongé Denise, ne savait aussi que dire : « Maman, maman. »

Printemps noir quand la mort s'avance.

Dante tenait la main de Denise, se reprochait d'être en vie, comme si un marché avait été conclu quelque part, je donne, je prends, jour pour jour, sa vie payée de celle de Roland. Denise ne bougeait pas, les veines gonflées, paraissant suffoquer.

Jeanne téléphonait au médecin. On hospitalisait Denise le jour même.

Trois mois plus tard, dans un septembre brumeux, le relief et le rivage ensevelis, le soleil, le matin, n'apparaissant qu'un court

moment, disque rouge qu'on pouvait fixer, puis estompé à nouveau et la nuit venait insensiblement comme passe la vie, Denise rentrait.

Roland était le seul nom qu'elle n'avait pas oublié.

31

Souvent Dante Revelli allait attendre Elsa, la fille de Roland, à la sortie de l'école.

Il arrivait trop tôt, s'asseyait sur l'un des bancs de la Promenade des Anglais, face à la mer. Il commençait à lire, mais des mouettes tournoyaient au-dessus d'un remous boueux de l'eau, entraînaient le regard de Dante vers le rocher de Roba Capéu, le Mont Boron, la courbe de la baie où s'inscrivait sa vie.

Il pliait le journal, s'apprêtait à traverser. Deux électriciens, leur camion garé sur le trottoir, vérifiaient les ampoules des lampadaires. L'un d'eux, monté dans la nacelle de l'échelle dépliée, interpellait son camarade, voix des chantiers, fraternité des gestes, et le rire de l'homme, là-haut, le refrain qu'il entonnait, le juron quand l'outil glissait, rebondissait sur la chaussée.

Dante ramassait la pince, l'ouvrait et la fermait, la soupesait en la tendant à l'autre ouvrier :

— Un bel outil, disait-il.

— On aurait pu vous blesser.

Dante haussait les épaules, souriait :

— Ceux qui font les marioles sur les échelles, je reste jamais dessous, je les connais, j'en ai vu.

L'ouvrier riait :

— Lui surtout, disait-il, un jour c'est lui qui tombe. Oh ! t'entends ?

Voix des chantiers, d'il y a si longtemps.

La cloche sonnait. Dante murmurait : « Salut les gars. » Il traversait avec prudence la double chaussée de la Promenade. Elsa était déjà sortie de l'école, la plus grande au milieu d'un groupe d'enfants, enjouée, si vive, deux tresses tombant sur ses épaules. Elle apercevait son grand-père, courait vers lui, en balançant son cartable à bout de bras. Dante montrait les ouvriers :

— Ces deux-là, des électriciens comme ça, je t'ai dit déjà, moi, – sur les chantiers, je travaillais autrement.

Elsa s'accrochait à sa manche, l'interrompait :

— Il faut que je te raconte, commençait-elle, Vincent m'a donné un film pour qu'on le passe en classe. Je l'ai dit à la directrice.

— Regarde-les, regarde-les, ces deux-là, reprenait Dante, toujours tourné vers le camion.

Mais Elsa l'entraînait :

— Écoute-moi, criait-elle, j'ai averti les autres. Demain…

Dante Revelli la suivait et Elsa parlait, parlait.

Paris-Spéracèdes.
1975-1976.

FIN